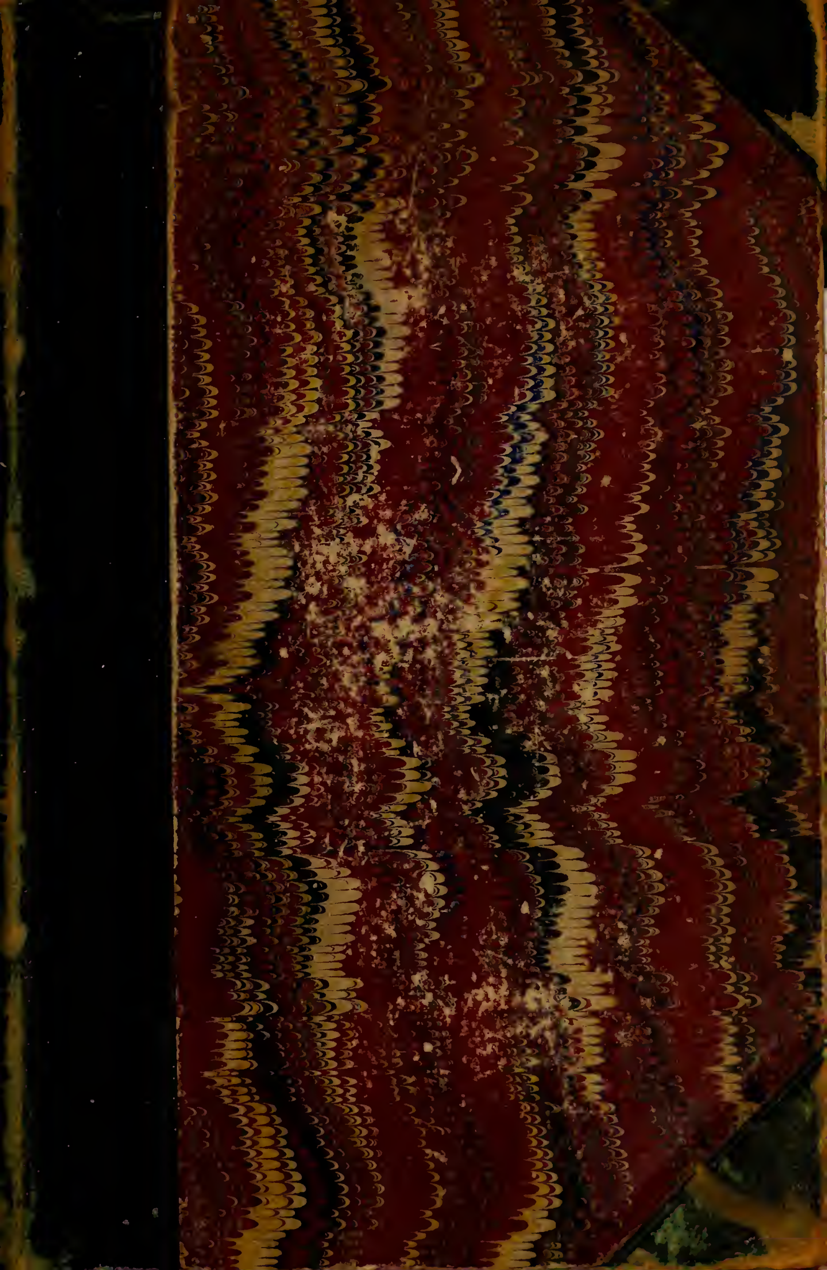


LEÇONS FRANÇAISES

DE LITTÉRATURE

ET

DE MORALE.

LEÇONS FRANÇAISES

DE LITTÉRATURE

ET

DE MORALE,



PAR

MM. Noël et De la Place,

VINGT-CINQUIÈME ÉDITION,

AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE MORCEAUX CHOISIS, DE NOTES, D'UNE LISTE BIBLIOGRAPHIQUE DES AUTEURS CITÉS, ET D'UN RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

PAR A. BARON,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE A L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE.	LEIPZIG.
MÊME MAISON.	J. P. MELINE.

1852

AVERTISSEMENT.

Le mérite des *Leçons françaises de littérature et de morale* est trop bien apprécié, leur utilité trop généralement reconnue, pour que nous en fassions ici l'éloge. Nous nous bornerons à exposer, en peu de mots, ce qui distingue notre édition de toutes celles qui ont paru jusqu'à présent.

La réimpression que nous offrons aujourd'hui au public reproduit textuellement la *dernière* édition publiée à Paris.

Nous avons apporté la plus scrupuleuse attention à la correction typographique. Les leçons douteuses ont été vérifiées sur le texte même des écrivains cités.

Nous avons fait précéder l'ouvrage par un *Résumé de l'histoire de la littérature française*, travail entièrement neuf, spécialement destiné à la jeunesse, et qui lui présente, avec des aperçus généraux sur l'esprit et les modifications successives de la littérature, une nomenclature complète et raisonnée de tous les hommes qui s'y sont distingués depuis le douzième jusqu'au dix-neuvième siècle.

Nous avons ajouté au corps de l'ouvrage près de cent nouveaux morceaux, choisis surtout parmi les écrivains modernes, et que nous avons recueillis, soit dans les auteurs eux-mêmes, soit dans les divers recueils publiés en France et en Belgique.

De courtes notes, historiques, littéraires, scientifiques, grammaticales,

répandues dans tout le cours du livre, éclaircissent les passages qui pouvaient offrir aux jeunes gens quelque obscurité, ou qui ont paru nécessiter un développement ou une rectification.

Enfin, le lecteur trouvera, à la fin du volume, une *Table alphabétique des auteurs cités*, avec l'énonciation de la date et du lieu de leur naissance et de leur mort, de leur position sociale, et de tous leurs écrits.

Nous osons espérer que des améliorations aussi importantes assureront à cette nouvelle édition une supériorité incontestable sur toutes celles qui l'ont précédée.

PRÉFACE.

Trois ou quatre cents volumes, et peut-être davantage, ont été choisis, feuilletés, lus en partie, pour composer le Recueil classique français, d'une exécution aussi neuve, en ce genre, que le fonds en est riche et précieux, sous le double rapport de la littérature et de la morale. C'est un choix exquis, en prose et en vers, des morceaux de notre langue les mieux écrits et les mieux pensés, dans les parties de composition les plus difficiles, et qui demandent le plus de soin : *Narrations*, *Tableaux*, *Descriptions*, *Définitions*, *Allégories*, *Morale religieuse ou Philosophie pratique*, *Discours et Morceaux oratoires*, *Caractères ou Portraits*, etc.

Faire voir *de suite* aux jeunes gens, dans l'enseignement des langues et de la rhétorique, des ouvrages entiers, est une erreur dans l'instruction, un défaut essentiel, dont *Quintilien, Rollin, Dumarsais, d'Olivet* (1), etc., recommandent d'éviter le danger et l'inconvénient. A cette méthode, ils substituaient, autant qu'il était en eux, celle de ne voir, en général, les auteurs que par extraits et morceaux choisis. La supériorité de cette méthode sur l'autre se fait bientôt sentir d'une manière frappante par la rapidité des progrès et du succès des études et de l'enseignement.

Ce principe, en effet, est puisé dans la nature, et l'expérience en confirme le précepte. Interrogez les instituteurs qui ne suivent qu'elle pour guide, écoutez leur maître à eux-mêmes, leur modèle, leur éternel oracle dans l'enseignement des langues et de la rhétorique : « Il ne s'agit pas « pour lors, dit *Rollin*, de faire comprendre aux jeunes gens la suite d'un « raisonnement long et obscur, ce qui est « beaucoup au-dessus de leur âge, mais « de les former à la pureté du langage, et « de leur donner de bons principes. Or, « des extraits faits avec soin, qui pourraient avoir quelquefois une longueur « raisonnable, seraient également propres « pour ces deux vues, et n'auraient point « les inconvénients qui sont inévitables « quand on explique tout de suite des « livres qui certainement n'ont point été « faits pour apprendre une langue à des « jeunes gens, etc., etc. Avant de lire les « auteurs, ils doivent apprendre à les lire « et à les étudier. » *Traité des Études*, tom. Ier.

Partout, à chaque page, dans ses excellents traités sur l'étude des langues française, latine, grecque, et de la rhétorique, les réflexions, les avis de ce célèbre professeur consacrent cette méthode ; et non-seulement il invite à la suivre, mais même, en plusieurs endroits (2), il demande « des recueils de morceaux choisis, *soit en latin*, « *soit en français*, des livres composés « exprès, qui épargnent aux maîtres beaucoup de peine pour feuilleter tant de « volumes, et aux élèves des frais considérables pour se les procurer. »

(1) *Voyez* la Préface des Pensées de Cicéron.

(2) *Traité des Études*, tom. I et II, *passim*.

Cette autorité, déjà si imposante, de Quintilien, de Rollin, et de tant d'habiles professeurs, sanctionnons-la, pour ainsi dire, rendons-la décisive par celle de Nicole (1). On sait qu'il possédait aussi parfaitement le grec et le latin, que notre langue. Voici comme il s'exprime sur l'*enseignement en général et les différentes méthodes d'instruction :* « Il ne faut jamais permettre « que les enfants apprennent rien par cœur « qui ne soit excellent; c'est pourquoi c'est « une fort mauvaise méthode que de leur « apprendre des livres entiers, parce que « tout n'est pas également bon dans les « livres. On pourrait néanmoins excepter « Virgile du nombre des auteurs dont il « ne faut apprendre que des parties, ou au « moins quelques livres de Virgile, comme « le IIe, le IVe et le VIe de l'Énéide. Mais, « pour les autres auteurs, il faut user de « discernement; autrement, en confondant « les endroits communs avec ceux qui sont « excellents, on confond aussi leur jugement. « Il faut donc choisir dans Cicéron, dans « Tite-Live, dans Sénèque, certains lieux si « éclatants, qu'il soit important de ne les « oublier jamais. Il faut user de la même « réserve dans la lecture des poëtes, tels « que Catulle, Horace, Ovide, Sénèque, « Lucain, Martial, Stace, Claudien, Au-« sone.

« Cet avis est de la plus grande impor-« tance, et n'a pas seulement pour but de « soulager la mémoire des enfants, mais « aussi de leur former l'esprit et le style. « Car les choses qu'on apprend par cœur « s'impriment dans la mémoire, et sont « comme des moules ou des formes que les « pensées prennent lorsqu'ils les veulent « exprimer; de telle sorte que lorsqu'ils « n'en ont que d'excellents, il faut, comme « par nécessité, qu'ils s'expriment d'une « manière noble et élevée (2). »

Des vues si justes, si naturelles, et dont l'exécution était impérieusement réclamée par la raison et l'expérience, pour le plus grand bien des études, ont fixé toute notre attention. Nous nous sommes attachés à les remplir avec l'intérêt et le soin dus à l'importance de leur objet. Rien n'a été omis surtout pour rendre ce Recueil digne de l'approbation publique et de l'éducation nationale. Nous espérons qu'il laissera peu à désirer pour l'utilité, la variété, l'agrément et la disposition des matières.

Nous avons profité de l'avantage inestimable d'une position à laquelle rien n'était à comparer pour la perfection de notre travail. Ce Recueil, en général, embrasse l'ensemble des deux plus beaux siècles de notre littérature, et il en est, pour ainsi dire, l'abrégé. C'est une espèce de muséum ou d'élysée français, où nos meilleurs orateurs, historiens, philosophes et poëtes, semblent se réciter entre eux, ou lire à la jeunesse les endroits de leurs écrits qu'ils ont travaillés avec le plus d'intérêt, qui leur plaisent à eux-mêmes davantage pour la pensée, le style, le goût et la morale.

Nous avons multiplié, autant qu'il a été en nous, les rapprochements, les sujets de comparaison, les oppositions, les contrastes dans les choses, dans les personnes, etc., en mettant les écrivains qui traitent d'objets semblables, analogues ou contraires, en opposition les uns avec les autres, et quelquefois le même auteur avec lui-même, pour comparer le génie, le talent, et faire

(1) A ce nom, qu'on ajoute ceux de Bossuet et de Fénelon : mêmes principes sur les *Extraits et Morceaux choisis,* dans l'instituteur du Dauphin, et dans celui du duc de Bourgogne. D'Aguesseau en reconnaît également l'utilité, dans ses *Instructions sur les études du jeune orateur.*

(2) Cette dernière idée est évidemment celle de Quintilien dans ces deux phrases : *Optimis assuescent, et habebunt intra se quod imitentur. Etiam non sentientes, formam orationis illam quam mente penitùs acceperint, exprimunt.*

sentir les ressources inépuisables de l'expression et de la pensée. Ces rapprochements, ces contrastes, si magiques, si pittoresques dans la nature et dans les arts, ont dans les lettres le même charme, la même puissance, et sont dans l'enseignement, par leur agrément, leur utilité, un des moyens d'instruction les plus féconds et les plus heureux.

Pour répandre sur cet ouvrage le charme et le prix d'une plus riche variété, nous avons réuni aux auteurs fameux qui ne sont plus, les auteurs vivants dont les talents sont depuis longtemps consacrés par la gloire, et même ceux dont le nom, jeune encore, est déjà inauguré par elle à la célébrité.

En cela, nous n'avons fait aussi que nous conformer aux principes et aux idées des maîtres de l'art, Le Batteux (1), Rollin, etc. Ce dernier recommande « de lire aux jeunes « gens les meilleurs ouvrages français, de « faire un recueil des plus beaux endroits, « où l'utilité et l'agrément se trouvent en- « semble, qui leur plairont infiniment par « l'élégance du style et la variété des ma- « tières, et leur feront connaître les savants « de notre langue qui ont travaillé à la « porter à ce point de perfection où nous « la voyons, et qui ont fait tant d'honneur « à la France par leur profonde érudition « et leurs curieuses découvertes en tout « genre de sciences. Il me semble que « l'université de Paris, la plus ancienne et « comme la mère et la source de toutes les « autres académies, doit s'intéresser d'une « manière particulière à leur gloire, qui « rejaillit sur elle, et met le comble à la « sienne (2). » Et de toutes parts il cite pour modèles, en différents genres, des morceaux extraits indistinctement d'auteurs morts ou vivants.

Chaque morceau de ce Recueil, en offrant un exercice de lecture soignée, de mémoire, de déclamation, d'analyse, de développement oratoire, et de critique, est en même temps une leçon de vertu, d'humanité ou de justice, de religion, de dévouement au prince et à la patrie, de désintéressement ou d'amour du bien public, etc. Tout, dans ce Recueil, est le fruit du génie, du talent, de la vertu; tout y respire et le goût le plus exquis et la morale la plus pure. Pas une pensée, pas un mot qui ne convienne à la délicatesse de la pudeur et à la dignité des mœurs. Cette lecture, pleine de charme et d'intérêt, perfectionnera aussi, achèvera l'éducation des jeunes personnes, leur donnera l'indication des ouvrages d'un grand nombre de nos meilleurs auteurs, et, pour la plupart d'entre elles, une teinture suffisante de notre littérature.

En un mot, tous les moyens de donner, soit au fond, soit à la forme et à l'exécution de l'ouvrage, tout l'agrément, toute l'utilité qu'il comporte, nous les avons recherchés, employés avec un zèle et un soin qu'inspirent seuls l'ardent désir du bien de la jeunesse et l'espoir de seconder efficacement les instituteurs et les institutrices, les pères et les mères de famille qui ont le loisir ou le besoin de s'occuper eux-mêmes, dans leurs foyers, de l'éducation de leurs enfants.

NOEL ET DE LA PLACE

(1) « Mon ouvrage, *dit-il*, sera réellement celui « des bons auteurs morts ou vivants, plutôt que le « mien. » *Cours de belles-lettres, distribué par exercices*, tom. Ier.

(2) *Traité des Études*, tom. Ier, *langue française*.

RÉSUMÉ

DE

L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Indocti discant.

La critique moderne a imprimé un nouveau caractère à l'histoire de la littérature. Elle ne se contente pas aujourd'hui d'exposer les faits, elle cherche à les expliquer, et quelque rapide que puisse être le résumé qu'elle présente, elle doit donner le pourquoi de chaque époque et de chaque écrivain; c'est elle surtout qui prend pour devise: *Scribitur non solùm ad narrandum, sed ad probandum.*

Pour obéir à cette loi en traitant de la littérature française, il faut remonter à sa source, et étudier attentivement les influences qui dès l'abord lui donnèrent l'impulsion, et celles qui contribuèrent ensuite à la modifier successivement, depuis sa naissance jusqu'à l'époque actuelle.

L'origine de la nation, sa religion, son gouvernement, ses mœurs, enfin les grandes idées sociales qui, renfermées dans le domaine des théories, ou réalisées par les événements, affectèrent profondément son existence: voilà les éléments dont la réunion servit à former la littérature française dans son principe, et sert à l'expliquer dans ses modifications successives.

Les Francs étaient une des tribus du Nord qui brisèrent les barrières élevées autour d'elles par le puissant génie de Rome, renversèrent cet empire gigantesque, et s'en partagèrent les débris. Il est évident que ce grand acte de force, que cette lutte si longue et si dramatique entre ce qu'on est convenu d'appeler la barbarie et la civilisation, dut être un fait aussi inspirateur que le premier choc entre l'Asie et la Grèce dans les plaines de Troie. Les Achilles et les Hectors du Septentrion n'ont point manqué d'Homères, et l'érudition allemande a tiré de leurs tombeaux les chantres qui animaient alors les combattants et exaltaient les vainqueurs; cette poésie, née au sein des tempêtes et parmi les neiges des montagnes, n'a point la noble et harmonieuse beauté des chants grecs; elle est âpre, violente, orageuse, comme ses héros; mais elle a souvent une hauteur sublime et un caractère d'énergie remarquable. Les Bardes, les Scaldes, les poëtes gallois, tudesques et danois, les patriarches de la littérature irlandaise, le vieil Ossian surtout, si l'œuvre de Macpherson tout entière n'est pas une fable, tirèrent de leurs harpes des accords qui ont retenti sans doute dans les chants les plus anciens de la tribu franque, et qui se sont conservés jusqu'à Charlemagne. C'est à l'influence de ce génie septentrional qu'il faut rapporter ce qu'il y a tout à la fois d'énergique et d'abstrait, de mélancolique et de galant dans les premières poésies des conquérants de la Gaule; car ces barbares, si terribles sur le champ de bataille, avaient souvent, dans une extase religieuse, contemplé la nature au bord de leurs lacs immenses et sous leur ciel nuageux, et ils rendaient aux femmes une sorte de culte que leur avaient transmis leurs ancêtres dès les temps les plus reculés.

Le christianisme fut un second élément poétique et littéraire qui s'unit au premier, et l'altéra sans l'effacer. En lui vinrent se fondre les couleurs brusques et tranchées de la poésie septentrionale. Il en adoucit la violence sanguinaire, l'indomptable rudesse; mais il lui conserva, en le spiritualisant encore, son génie de méditation et de galanterie.

D'une autre part, le christianisme, qui présidait non-seulement au culte, mais à l'enseignement et à la plupart des transactions sociales, se servait rarement des idiomes populaires; il parlait

grec et surtout latin : la langue latine, familière d'ailleurs à la plus grande partie des peuples vaincus, resta donc la langue du culte, de l'instruction, des affaires publiques, des contrats privés. Il fallut, pour la cultiver, étudier les écrivains qui l'avaient employée dans les siècles antérieurs. L'esprit classique de l'antiquité romaine s'étendit peu à peu chez les peuples barbares à mesure que, pénétrant dans l'empire, ils embrassaient le christianisme, et que l'élite de leurs puissances intellectuelles s'adonnait à l'unique science de ces temps, à celle du moins qui comprenait toutes les autres, à la théologie.

Les dogmes chrétiens et les lois sociales de Rome, modifiées elles-mêmes sous Justinien, par l'influence du christianisme, sanctionnèrent, dans la suite, l'état politique préexistant dans le Nord, cet état qu'on a résumé en un seul mot, la féodalité, et qu'on a défini, en le considérant à son origine et sous le point de vue le plus général et le plus simple, le dévouement libre envers un homme libre qui rend en échange de cette servitude volontaire une protection généreuse.

De la consécration de la féodalité par le christianisme naquit la chevalerie, que les croisades portèrent à son plus haut point de développement. Si la lutte entre Rome et le Nord avait donné un élan extraordinaire au génie septentrional, la lutte entre le christianisme et l'islamisme développa de même le génie féodal et chevaleresque; elle y ajouta en même temps de nouveaux éléments.

La passion de voyages et d'aventureuses conquêtes, qui animait les croisés autant que l'ardeur du prosélytisme, les jeta au milieu du merveilleux oriental, du platonisme d'Alexandrie et d'Antioche encore vivant sous la cendre, de la poésie arabe, non moins riche d'images mais plus chaude, plus sensuelle, plus enivrante que celle du Nord : une grande fusion s'opéra entre l'Asie et l'Europe. La littérature française ne resta pas étrangère à ces nouvelles influences qui s'exerçaient plus ou moins sur toutes les littératures européennes, mais elle sut garder cependant un caractère original, qui lui appartient en propre et qui brilla toujours parmi toutes ces bannières septentrionales, chrétiennes, classiques, féodales, chevaleresques, orientales, qu'elle arbora tour à tour ou simultanément, mais sans jamais déposer son étendard.

Ce caractère qui la domine dès sa naissance et reparaît sans cesse aux yeux qui suivent sa longue carrière, est *le bon sens*, fondé sur l'analyse philosophique et sociale, et souvent revêtu des formes de la plaisanterie. C'est dans la pensée une singulière intelligence de la réalité des choses, une observation fine et profonde des hommes, une tournure d'esprit calme, raisonneuse, et par là même gaie et railleuse, car il n'y a de vraiment sérieux que la passion; dans le style, une inimitable clarté de langage, une tempérance extrême de figures et d'ornements. L'abus de ces qualités, c'est la minutie de l'analyse, la dignité de convention, la froideur et la monotonie; leur avantage, c'est la facilité à discerner et à s'approprier le bien partout où il se rencontre; c'est un éloignement égal pour ce qu'il y a de vague, d'obscur, de métaphysique dans l'enthousiasme du Nord, d'efféminé et de délirant dans l'imagination passionnée du Midi, ou dans l'éclat éblouissant et mythique de l'Orient. Faut-il expliquer cette nature littéraire par le climat, par la situation mitoyenne du pays qu'habitent les Francs, par leur système de gouvernement, par cet esprit social qui leur est propre et qui ramène tout à une mesure exacte et précise? ou bien chaque peuple, comme chaque individu, apporte-t-il, en apparaissant au monde, un caractère primitif qui le distingue entre les peuples, ses frères, et qui ne s'efface plus? Quoi qu'il en soit, la lecture attentive des écrivains français fera aisément reconnaître la vérité de ces remarques dont la précision forcée d'un résumé n'admet point les preuves détaillées.

Des débris du celtique, la première langue des Gaules qui, en dépit des Romains, vivait encore dans les campagnes, du latin qui s'était naturalisé avec eux dans les villes, du tudesque que la victoire porta de tous côtés à la suite des barbares, se forma la langue romane. Cette langue elle-même se divisa en deux branches, le roman provençal et le roman wallon ou welche.

On les appela aussi l'un, langue d'*oc*, l'autre langue d'*oil*, d'après le mot qui servait dans les deux pays à exprimer la particule affirmative *oui*. La langue d'*oc* n'eut d'existence littéraire que du neuvième au treizième siècle; elle la dut aux *troubadours*. Après cette époque elle dégénéra en France, et finit par aller se perdre dans le patois provençal; le Catalan la prolongea en Espagne. La langue d'oil, cultivée surtout par les *trouvères* ou troubadours du Nord, et répandue dans toute l'ancienne Gaule par la double influence de la cour qui se fixa à Paris et de l'université de cette capitale, qui devint une des sources de science les plus fécondes pour l'Europe entière, forma dans ses perfectionnements successifs la langue française telle qu'elle existe aujourd'hui. C'est donc du roman wallon seul qu'il peut être question dans cet essai.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

JUSQU'AU SEIZIÈME SIÈCLE.

CONTES ET POÉSIES LYRIQUES.

Les poëtes sont les premiers écrivains de toutes les nations. Les *contes* en vers et les *chansons* furent une des premières formes sous lesquelles la poésie se manifesta en France, forme vraiment nationale, produit naïf du sol où la grâce et l'imagination provençale se réunissent souvent à la gaieté sensée et piquante du Nord. Les *diets*, les *lais*, les *complaintes*, les *fabliaux*, furent des sous-divisions du conte : les *virelais*, les *ballades*, et plus tard les *triolets*, les *rondeaux*, les *quatrains*, les *chants royaux*, etc., se rattachèrent à la chanson. Les contes étaient des récits d'aventures chevaleresques ou pastorales, et plus souvent bourgeoises et comiques. La féerie du Nord n'était pas étrangère aux premiers ; les désappointements conjugaux ou les gaillardises des moines faisaient presque toujours les frais des seconds. Les chansons étaient ou religieuses, ou morales, ou guerrières, ou bachiques ; la plus grande partie étaient galantes et érotiques.

La liste des trouvères qui s'exercèrent dans ces divers genres de poésie est très-considérable. Leur mérite, en général, c'est la naïveté, la franchise, la finesse, la *gausserie ;* leur défaut, c'est le prosaïsme, la trivialité, et cette obscurité qui tient à l'imperfection du langage. Remontez jusqu'en onze cent quatre-vingt-treize, vous trouverez les chansons et les fabliaux de Gautier de Coinsi. Sous saint Louis et sous Philippe le Hardi, Rutebeuf écrivit le *dict d'Aristote* et quelques *dialogues* en vers, comme *la Dispute du croisé et du décroisé*. Jean de Boves, Durand, Cortebarbe, et Marie de France, le plus ancien de nos fabulistes, furent ses contemporains. Mais celui qu'on peut justement appeler le premier des poëtes français, c'est Thibaut, comte de Champagne. La grâce, la pureté, la délicatesse de ses *pastourelles*, de ses *tensons*, et de ses *reverdies* ou *chants de mai*, lui méritent ce titre. Il est le chef de ces nobles poëtes qui crurent que l'éclat des talents ajoutait à l'éclat du nom. Près de lui vinrent se ranger Charles d'Anjou, frère de saint Louis, le comte de Bretagne, le vidame de Chartres, le comte de La Marche, le châtelain de Coucy, *monseigneur* Gace Brulé, et dans les siècles suivants, Charles d'Orléans, digne rival du comte de Champagne en esprit comme en noblesse, et qui le surpassa par la correction de son langage, Jean duc de Bourbon, Philippe duc de Bourgogne, Jean duc de Lorraine et René d'Anjou qui fut depuis roi de Sicile.

Tandis que ces poëtes gentilshommes se rapprochaient surtout du genre des troubadours, les roturiers imitaient plutôt les trouvères. Parmi eux se distinguent Froissart, dont la prose est supérieure à ses essais de poésie ; Olivier Bacelin qui créa le *vau-de-Vire*, dont on a fait depuis le *vaudeville ;* Alain Chartier qui contribua au perfectionnement de la langue, sans mériter pourtant ce baiser historique dont l'honora la Dauphine Marguerite d'Écosse pendant son sommeil, et la flatteuse justification qu'elle ajouta, en disant : « Ce n'est pas à l'homme que j'en veux, mais « à la précieuse bouche de laquelle sont issus « et sortis tant de bons mots et vertueuses « paroles. »

Au reste, le quinzième siècle n'aurait rien à envier dans la poésie tendre et gracieuse à ceux qui l'ont suivi, si l'on parvenait à démontrer l'authenticité des écrits de Marguerite-Éléonore-Clotilde de Surville de Vallon-Chalys, la plus brillante étoile de cette pléiade de femmes-poëtes dont M. Vanderburgh a publié les frangments en 1802. Il est impossible de réunir à une plus profonde sensibilité, une plus exquise élégance de style ; les *Verselets à mon premier né, l'Héroïde à Bérenger*, son époux, le *Chant royal à Charles VII*, plusieurs de ses rondeaux et de ses ballades sont les chefs-d'œuvre du genre ; mais la perfection matérielle de la versification, le savant enchaînement et quelquefois la nature même des idées, empêchent de croire que le fond, non plus que la forme de l'ouvrage, appartienne au xve siècle.

François Villon, dont Boileau a dit qu'il sut le premier

Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers,

se fit remarquer par un caractère opposé. Débauché, gai compagnon, assez peu scrupuleux sur la différence du tien et du mien pour avoir mérité la corde, il écrivit des bouffonneries et des satires qui abondent en saillies plaisantes mêlées à des réflexions sensées et même mélancoliques. Il faut lire les *Deux Testaments* et les *Franches repues.* Le genre qu'il avait mis en vogue fut continué, mais avec plus d'art que de verve, par Coquillart, Pierre Faifeu, Guillaume Cretin, et plusieurs autres. Régnier, Marot, et *le Mondain* de Voltaire rappellent cette école.

ROMANS CHEVALERESQUES, HISTORIQUES, ALLÉGORIQUES.

La plupart des poëtes français, tout en se renfermant, pour le fond, dans ce genre facile et rapide, tourmentaient la forme par des bizarreries qui ne prouvaient que la patience de leurs auteurs : c'étaient les *acrostiches*, les rimes *batelées*, *brisées*, *équivoquées*, *fraternisées*, *rétrogradées*, les *vers à double face,* etc. Plusieurs entreprenaient et parachevaient des poëmes de longue haleine où il n'était pas rare de compter dix-huit à vingt mille vers. Ces poëmes étaient de deux espèces, les *poëmes historiques* ou *chevaleresques*, en vers ou en prose, et les *poëmes allégoriques.*

Le roman historique tantôt s'attachait à l'antiquité classique, de là les longs *poëmes* sur la *guerre de Troie* et sur la *vie d'Alexandre*, comme celui de Lambert Li Cors et d'Alexandre de Bernay qui employa la forme de vers appelée, d'après le sujet qu'il a traité, vers alexandrins ; tantôt, il dénaturait l'histoire moderne par des exagérations poëtiques et des contes de légendaires. Tels sont le *Roman du Rou* de Robert Wace, le *Récit de choses Merveilleuses de mon Temps*, par Jean Moulinet, *l'Histoire de France* de Mousque d'Arras, *la Vie de Duguesclin,* par Cuvelier, etc. Les dicts du roi Arthur et de la table ronde, les faits de Charlemagne et de ses paladins, les *aventures de Huon de Bourgogne*, d'*Ogier le Danois*, de *Renaud de Montauban*, de *Perceval le Gallois*, et surtout le fameux *Amadis de Gaule*, que le Portugais Lobeira mit en vogue, étaient les sujets ordinaires des romans chevaleresques. Chrétien de Troyes, Huon de Villeneuve et beaucoup d'autres s'acquirent un nom dans ce genre. Le roman chevaleresque, en passant en Italie et en Espagne, produisit deux chefs-d'œuvre. L'un fut son triomphe, l'autre son coup de mort ; le *Roland furieux* de l'Arioste, et le *Don Quichotte* de Cervantes.

Un seul poëme allégorique suffit pour donner une idée des autres, c'est le *Roman de la Rose*, qui fut regardé pendant deux siècles comme le plus grand effort de l'esprit humain et qu'il est impossible de lire aujourd'hui jusqu'au bout. Une allégorie continuelle sur l'amour est le fond du sujet ; le poëte renferme dans ce cadre des moralités et des descriptions assez longues, il est vrai, mais qui ne manquent ni de vérité ni d'élégance, et l'étalage habituellement fastidieux de son érudition scolastique et théologique. On distingue cependant, à travers ce mélange indigeste, la critique presque toujours spirituelle et moqueuse de la société, et surtout des femmes de son siècle. Ainsi brille dès l'origine le génie, essentiellement raisonneur et comique, de la poésie française. La première partie du Roman de la Rose écrite vers le milieu du XIIIe siècle, par Guillaume de Lorris, que Marot appelait l'*Ennius français,* est bien supérieure à celle qu'y ajouta, au commencement du siècle suivant, Jean de Meung dit Clopinel. On peut s'en convaincre en le parcourant dans la bonne édition publiée par M. Méon en 1814. Les principaux ouvrages qui se rapprochent de ce modèle et dont quelques-uns l'avaient devancé, sont : le fameux *Roman du Renard,* celui du *Nouveau Renard*, par Jacques Gielée, *le Champ vertueux de bonne vie,* par Jean Dupin, *le Champion des Dames,* par Martin Franc, *le Blason des fausses amours*, de Guillaume Alexis, le joli poëme de *l'Amant cordelier,* de Martial d'Auvergne, *la Danse aux aveugles*, de Pierre Michaut, les poëmes moraux que l'on appelait *Doctrinals*, etc.

ART DRAMATIQUE, MYSTÈRES, MORALITÉS, FARCES, SOTIES.

Si déjà il est facile de remarquer dans les diverses branches de la littérature les influences indiquées au commencement de cet essai, elles sont plus frappantes et acquièrent une actualité plus spéciale encore lorsqu'il s'agit du théâtre. C'est dans les mystères et les cérémonies religieuses qu'il faut chercher le berceau de l'art dramatique chez les modernes comme chez les anciens. Mais le drame grec était né au sein d'une religion qu'Homère et les homérides avaient depuis longtemps rendue brillante et poétique, à une époque de patriotisme et de liberté qui préparait Marathon et Salamine ; le drame français, au contraire, apparut dans un temps de bigoterie et d'ignorance, au milieu des boues de Paris,

sous le règne de Charles VI, siècle d'anarchie et de licence, impur mélange de luxe et de barbarie; de là tous les défauts qui frappent dans ces pièces, leur platitude et leur trivialité, leurs plaisanteries toujours burlesques, souvent cruelles, la confusion du sacré et du profane, de la moralité presque idéale de l'Évangile avec les prosaïques réalités de la vie demi-sauvage de nos aïeux. On peut voir l'origine des mystères dans les *rapsodies* des pèlerins qui, revenus de la terre sainte, chantaient dans les villes et les châteaux leurs travaux et leurs misères, en variant ces récits de longs chapitres de l'Ancien et du Nouveau Testament; et d'une autre part, dans les fêtes superstitieuses, absurdes et ordurières qui se célébraient dans les églises et qu'on appelait la *Fête des Fous*, de l'*Ane*, des *Innocents*, etc. Ces éléments s'organisèrent en 1402, et des acteurs, sous le nom de *confrères de la Passion* représentèrent des pièces que l'on appela *Mystères*. Les *mystères*, les *moralités*, les *farces* et les *soties* forment tout le drame de ce temps.

Pour connaître les premiers, il suffit d'en parcourir un seul. Le plus fameux de tous était le *grand mystère*, dont l'auteur est l'évêque Jean Michel. Il se compose de trois parties: la Conception, la Passion et la Résurrection, et se subdivise en 174 actes qui exigeaient au moins 400 acteurs. Tous les autres lui ressemblent. Le mystère des *Actes des apôtres*, par Arnauld Greban, renferme 80,000 vers; la représentation en dura 40 jours consécutifs. Il en est à peu près de même des mystères de l'*Ascension* et de la *Pentecôte*, de celui de la *Nativité*, par le malheureux Barthélemy Anneau, massacré par le peuple en 1565 sur un soupçon de protestantisme, des mystères de l'*Apocalypse*, de *Job*, d'*Abraham*, du *Vieux Testament* qui contenait plus de 62,000 vers, etc.

Une seconde catégorie de mystères renferme ceux dont le sujet était tiré de la vie des saints et des histoires de la légende; c'était la vie de *monseigneur saint Jean-Baptiste*, de *saint Andry*, *saint Laurent*, *saint Dominique*, *saint Barthélemy*, *de madame Marie Magdeleine*, de *madame Barbe*, de *madame Geneviève*, le mystère du *roi Avenir*, celui de la *Sainte-Hostie*, qui célèbre un fait encore conservé dans les traditions du Brabant, etc. Enfin une troisième espèce de mystères traitait des sujets de l'histoire profane, comme le mystère de *Troie la Grande*, celui de *Grisélidis*, le mystère de *la France*, qui renferme les événements du règne de Charles VII, et qui se rapproche singulièrement des pièces historiques de Shakspeare, le génie du poëte anglais mis à part, bien entendu.

Une *moralité* n'était le plus souvent qu'un mystère abrégé. Le nombre des vers ne dépassait pas mille ou douze cents. Jean Parmentier et la reine de Navarre se distinguèrent dans ces sortes de drames. Mais il y avait une espèce de moralité beaucoup plus curieuse et que le système allégorique du *Roman de la Rose* avait mise en vogue; l'étude d'une théologie creuse et d'une scolastique barbare et subtile, en exagérant le spiritualisme raffiné de l'allégorie, donna naissance à ces étranges compositions. Jean Moulinet, le modèle du genre, fit représenter ainsi la moralité du *Rond et du Quarré*, celle des *Vigiles des morts*. Il y en eut une des *Quatre états de la vie*, de *Bienavisé et Malavisé*, de *Bonnefin et Malefin*, de *Peu*, *moins*, *trop et prou*; une autre intitulée : *Mundus*, *caro*, *demonia*. Quelquefois les moralités n'étaient que de simples paraboles, morales ou politiques, comme celle de l'*Enfant prodigue*, du *Mauvais riche*, du *Ladre*, ou le développement en action de quelque conte populaire, telle est celle du *Chevalier qui donna sa femme au diable*, de *l'Enfant de perdition qui tua son père et pendit sa mère*, etc. Enfin dans quelques-unes le sujet est tout pastoral ou tiré de l'ancienne mythologie, comme la pastorale du *Berger* et de la *Bergère*, citée par M. Le Grand d'Aussy dans ses *fabliaux des* XIIe et XIIIe *siècles*, et la moralité intitulée : *la Folie et l'Amour*, par Louise Labbé, surnommée *la belle Cordière* et la Sapho du XVIe siècle; la jolie fable de La Fontaine qui porte le même titre peut donner une idée de cette spirituelle allégorie.

Le monopole des moralités appartenait aux clercs de la basoche. Pour varier leur spectacle, ils y joignirent les pièces bouffonnes nommées *farces*, et la troupe du prince des Sots joua en même temps les *soties*. Tandis que les Bourguignons, les Armagnacs, les Anglais, les Aventuriers, la Jacquerie, tiraillaient et déchiraient la France, et qu'on avait une peste tous les dix ans, fidèles au vieil esprit de causticité goguenarde, les *basochiens* et les *sots* se moquaient des vaincus et des vainqueurs, des ladres et des médecins. Louis XI, qui n'aimait pas toujours la plaisanterie, leur imposa silence, mais ils reparurent sous Louis XII, qui permit les théâtres libres, pour que la vérité, comme dit un auteur de son temps, arrivât jusqu'à lui. Parmi les soties de ce siècle dont le but principal était de réformer les abus, on distingue celle du médecin Nicole de La Chenaye, intitulée : *la Condamnation des banquets*, celle de l'*Ancien Monde* et du *Nouveau Monde*, qui rappelle la satire politique d'Aristophane; et la fameuse sotie de *la Mère Sotte*, par Pierre Gringore, dirigée principalement contre les abus ecclésiastiques.

Les soties et les farces sont infiniment supérieures aux mystères et aux moralités.

Molière lui-même n'eût pas désavoué plusieurs traits du *Savetier* et surtout l'immortelle farce de *Patelin*, admirable éclair de génie qui, à deux siècles d'intervalle, présage Tartufe à la France. L'auteur de *Patelin* est inconnu, on l'attribue à Pierre Blanchet de Poitiers, mort en 1519. M. François de Neufchâteau a cru le retrouver dans des fragments de la langue d'oc. Quoi qu'il en soit, comme dit Sainte-Beuve, *Patelin*, vieux titre littéraire, d'origine douteuse, mais avant tout gauloise, appartenant à une nation et à une époque plutôt qu'à un individu, vaut pour la France une rapsodie d'Homère, une romance du Cid, une chanson d'Ossian.

Louis XII était le père du peuple; François I[er], qui n'était que le père des lettres, établit la censure théâtrale et proscrivit les farces et les soties. En même temps les discussions religieuses qui occupaient les esprits faisaient plus vivement sentir quels inconvénients pouvaient naître du travestissement des dogmes religieux dans les *mystères*. Les parlements et le clergé donnèrent l'éveil au roi, qui interdit aux confrères de la Passion les sujets tirés des saintes Écritures, de peur de prêter à rire aux calvinistes; tandis que Henri VIII défendait les mêmes représentations en Angleterre comme favorables au papisme. Les mystères disparurent alors pour jamais. Il est vrai qu'une puissance plus forte que les rois, les parlements et le clergé, et dont les arrêts sont bien plus difficilement cassés, l'opinion publique, les rejetait également. Les soties et les farces, au contraire, devaient renaître plus brillantes et produire plus tard Molière et Beaumarchais.

PROSE; CHRONIQUES ET MÉMOIRES.

Une observation qui ne peut échapper à ceux qui étudient l'ancienne langue française est l'extrême différence qui existe entre la poésie et la prose jusqu'au siècle de Louis XIV. Dès le principe, on s'aperçoit que la poésie, j'excepte le théâtre, reste en général la langue du petit nombre; toujours fidèle aux vieilles formes, lorsqu'elle veut s'enrichir, elle préfère dans ses emprunts les idiomes de l'antiquité au langage vulgaire. La prose, au contraire, se plie successivement à toutes les impressions populaires, son premier besoin est d'être intelligible à tous, elle adopte sans répugnance les habitudes de la société qui doit la lire; elle comprend de prime abord la vérité que Voltaire a formulée depuis : « Ce qui n'est pas clair n'est pas français. » Il suit de là que la prose du XIV[e] et du XV[e] siècle est généralement d'une lecture beaucoup plus facile que la poésie de la même époque. C'est la première remarque qui nous frappe en parcourant les auteurs de chroniques et de mémoires, les seuls prosateurs qui nous sont parvenus, ou du moins qui méritent de fixer l'attention.

Le plus ancien est ce bon sire de Joinville, qui suivit saint Louis à la croisade; hardi et jovial, d'une franchise de style qui témoigne en faveur de sa véracité, mais qui porte quelquefois le naïf jusqu'au trivial. Villehardouin et Olivier de La Marche lui furent inférieurs; le livre du premier est cependant fort remarquable par l'intérêt du sujet qu'il a traité. Froissart, que Walter Scott appelait son maître, les a tous surpassés; l'*Hérodote* de l'histoire de France, car ce nom lui est dû, aussi naïf, aussi sensé que Joinville, est un coloriste plus brillant que lui; il a jeté dans ses mémoires ce merveilleux qui donne à ses annales l'apparence de notre roman historique moderne, mais qui n'est autre chose que le reflet de l'esprit de son temps. Au-dessus d'eux tous, se place Philippe de Comines; peintre de Louis XI, il est à la hauteur de son modèle, c'est le Tacite du moyen âge; il n'a point le style si éminemment pittoresque de Tacite, la langue du XIV[e] siècle ne l'admettait pas; mais on retrouve en lui la sagacité, l'expérience, souvent la profondeur de l'historien romain. N'oublions ni Jean de Troyes, le panégyriste du même prince, ni Monstrelet, ni Jean Le Maire, ni Christine de Pisan, ni Juvénal des Ursins dont l'étude est si importante pour celui qui veut connaître dans toute leur vérité les faits et les mœurs du XV[e] siècle.

Mais déjà se préparait une grande révolution littéraire qui occupa toute la période suivante et se fit sentir surtout dans la poésie.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Un esprit de réforme universelle s'était emparé de l'Europe à la fin du règne de Louis XII. Ce fut d'abord contre le catholicisme qu'il se dirigea. Le protestantisme naissait en Allemagne, Henri VIII allait le faire monter sur le trône d'Angleterre. Il s'était déjà glissé au cœur de la France. Il en était la pensée dominante; un rapide coup d'œil jeté sur l'histoire, le théâtre, la littérature de cette époque suffit pour s'en convaincre. La grande majorité des écrivains de ce temps, Henri Étienne, Rabelais, Marot, Pasquier, Montaigne, tournent au protestantisme et au scepticisme. Les écritures et les croyances fondamentales sont généralement respectées, mais toutes les plumes, sérieuses ou plaisantes, semblent uniquement dirigées contre les corporations religieuses, la discipline de l'Église et la plupart de ses dogmes. Il fallut la main de François Ier armée du glaive de l'inquisition et plus tard l'espingole de Charles IX, pour arrêter cette tendance qui ne succomba que sous le despotisme de Richelieu et la force morale de Louis XIV. Mais quand le besoin d'innover s'est une fois emparé des âmes, repoussé sur un point, il s'élance sur un autre, et toutes les institutions, tous les systèmes religieux, politiques, littéraires sont tour à tour attaqués et abandonnés; les idées et les hommes luttent, combattent, succombent, se relèvent, jusqu'à ce qu'enfin une grande pensée domine le chaos, et qu'à l'époque de criticisme succède une époque d'organisme. Car ces deux mots, dans leur acception nouvelle, peignent bien ces états de malaise et de repos successifs qui se partagent la vie des nations. Le seizième siècle tout entier est une époque critique.

POÉSIE LYRIQUE, SATIRIQUE, ÉPIQUE; CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Octavien de Saint-Gelais et Jean Marot suivaient encore les traces de Villon; mais Clément, le fils de Jean, devait surpasser de bien loin et les disciples et le maître. C'est le premier de nos poëtes qui soit encore intelligible d'un bout à l'autre. Son caractère est une gracieuse causerie, une naïveté vive et fine, qui jette le trait avec tant d'aisance et de naturel que, tout inattendu qu'il soit, il arrive souvent que la réflexion seule en révèle toute la portée. « Il avait, dit Étienne Pasquier, une veine grandement fluide, un vers non affecté, *un sens fort bon*, et encore qu'il ne fût accompagné de bonnes lettres ainsi que ceux qui vinrent après lui, si n'en était si dégarni qu'il ne les mît souvent en œuvre fort à propos. » Outre le conte, la chanson, le rondeau, la ballade, déjà en vogue, Marot cultiva l'épigramme, l'épître, l'élégie et la satire qu'il appelait *coq à l'âne;* et partout son talent fut également facile et spirituel. Il y a plus d'antithèse, d'affectation, de *mignardise*, comme disait Pasquier, dans les poésies de Mellin de Saint-Gelais, le fils d'Octavien. Pierre Fabri, Eustorge de Beaulieu, Claude Collet, Lyon Jamet, Bérenger de La Tour, Étienne Dolet, Thomas Sebilet et une foule d'autres appartiennent à la même école. Il faut distinguer dans le nombre Jacques Gohorry, Maurice Seve, Victor Brodeau et La Borderie pour la piquante gaieté de leur esprit; Antoine Heroët, Gilles Corrozet, et Gilles d'Aurigny, qui prouvèrent par leurs pièces intitulées *la Parfaite Amie*, *le Rossignol*, et *le Tuteur d'amour*, que la galanterie n'exclut pas la décence. Charles Fontaine fut la dernière colonne d'un édifice que la réforme littéraire ébranlait déjà de toutes parts.

L'étude de l'antiquité apportée de Grèce en Italie et d'Italie en France faisait de rapides progrès et se répandait parmi les hommes éclairés; elle était devenue la passion non-seulement des savants, mais aussi des poëtes et des littérateurs. Les premiers, qui n'employaient jusqu'alors que les langues mortes, voulurent prendre rang parmi les seconds qui n'étaient qu'hommes de cour et du monde, et forcer le langage commun à exprimer leurs idées. Mais ils sentirent en même temps la nécessité de l'élever à la hauteur des anciens idiomes dont ils étudiaient les chefs-d'œuvre. S'ils jetaient les yeux autour d'eux, ils ne voyaient dans le français qu'une langue à demi barbare, consacrée le plus souvent à des pensées communes, à de fades galanteries ou à des bouffonneries grossières. Tel était du moins l'effet que

devait produire Marot et son école sur l'esprit des jeunes enthousiastes qui sortaient tout transportés de la lecture d'Homère et de Virgile. Que firent-ils? Pleins d'une ardeur qu'ils croyaient patriotique, ils résolurent de rapprocher la littérature française, et pour le fond et pour la forme, de ces antiques littératures alors si admirées et si admirables en effet. Ils voulurent, comme dit Boileau, parler grec et latin en français, et cette erreur les perdit. Telle fut l'origine du système classique, dont Dubellay formula les théories, et dont Ronsard fut le plus parfait modèle dans la pratique, système singulier où le besoin d'originalité ne conduisit qu'à une imitation servile et ridicule.

Dans les poésies de Dubellay, mort en 1560, on voit l'*ode* prendre la place de la chanson, le vers alexandrin retrouver sa dignité; il y a dans ses *Regrets*, espèce de poëme semblable aux *Tristes* d'Ovide, et dans le *Poëte courtisan* une certaine gravité mélancolique qui n'est pas sans charme. Quant à Ronsard, jamais peut-être aucun écrivain n'eut une telle réputation de son vivant. Comblé de la faveur des souverains français et étrangers, idolâtré de tous les savants, des poëtes et des littérateurs de son siècle, traduit dans presque toutes les langues, il fut pleuré de toute la France, et, pour me servir de l'expression de Sainte-Beuve, qui a écrit l'histoire de ce poëte et de son école, et a donné en 1828 une bonne édition de ses chefs-d'œuvre, sa mémoire, revêtue de toutes les sortes de consécrations, sembla entrer dans la postérité comme dans un temple. Les œuvres de Ronsard se composent d'odes, de chansons, d'élégies et du poëme épique de la *Franciade*. Au milieu de l'emphase trop souvent inintelligible qui fatigue dans ses divers ouvrages et qui le fit *trébucher* de si haut, on remarque de l'élévation dans l'idée et l'expression, et souvent des innovations heureuses dans le mécanisme du vers. Il faut reconnaître aussi que s'il ne réussit presque jamais comme imitateur de Pindare et d'Homère, il eut plus de succès dans le genre anacréontique. Plusieurs de ses chansons sont pleines de grâce. Tel est aussi le principal mérite de Jean-Antoine de Baïf, de Remi Belleau, d'Olivier de Magny, de Jacques Tahureau, de Claude de Pontoux, et de toute cette milice de poëtes qui combattaient sous les sept chefs que Ronsard avait appelés la *pléiade poétique* et qu'il commandait lui-même. Dubartas, au contraire, ne descendit jamais à la chanson, et dans son poëme de la *Création du monde*, il exagéra encore le *faste pédantesque* de Ronsard. Vauquelin de la Fresnaye fut plus simple; ses satires, ses *Idylles* et surtout son *Art poétique* méritent d'être lus. Il n'a pas été inutile à Boileau.

Cinquante ans ne s'étaient pas écoulés depuis les triomphes si enivrants de Ronsard, que déjà la carrière qu'il avait ouverte et parcourue avec tant d'éclat se refermait d'elle-même. Desportes, l'un des meilleurs poëtes de son école, se bornait à la chanson; il en faisait de délicieuses que toute la France savait par cœur; la *réserve* de Bertaut allait jusqu'à la platitude; le cardinal Duperron, homme d'ailleurs habile et éloquent, Papillon, Lingendes, et ceux que l'on a appelés la *queue* de Ronsard, préparèrent la voie aux Colletet, aux Scudéri, et à toute cette race de poëtes que nous retrouverons au siècle suivant.

Mais il ne faut pas confondre avec eux les satiriques qui parurent alors. Leur enthousiasme politique ou leur génie ont mis à part ces héritiers de la vieille gaieté française, Passerat, Durant, qui contribuèrent à la satire Ménippée; Agrippa d'Aubigné, le champion intrépide et trop peu connu du protestantisme; Thomas de Courval-Sonnet, et surtout Régnier, vrai créateur de la satire en France, naïf, hardi, cynique, mais moins effronté que Juvénal et peut-être plus réellement poëte que ne le fut Boileau lui-même, au moins dans ses satires. Il faut l'étudier dans l'édition et avec les remarques de M. Viollet Le Duc.

Ce ne fut pas cependant la faiblesse des successeurs de Ronsard qui donna à son école le coup mortel, et le fit tomber lui-même dans un aussi profond oubli que sa renommée avait été haute. Le XVIIe siècle s'ouvrait par une réforme plus heureuse et plus durable. La gloire en était réservée à Malherbe.

ART DRAMATIQUE.

La réforme de Ronsard avait envahi toute la poésie de son temps, et, à défaut même des intérêts de la politique et de l'Église, elle eût suffi pour faire tomber le drame antérieur au XVIe siècle. La transition fut singulièrement brusque; à des pièces tout à fait chrétiennes pour le fond, et françaises pour la forme, succédèrent, d'un seul bond, des drames entièrement païens et antiques pour la forme comme pour le fond. Les représentations des pièces grecques et latines traduites presque vers pour vers et mot pour mot étaient déjà habituelles dans les universités de France comme dans celles d'Allemagne, d'Italie et d'Angleterre. Protégées par Henri II, elles passèrent de là sur la scène; et bientôt la traduction littérale ne fut plus qu'une imitation libre. A part l'extrême ridicule du style, les pièces de ce temps sont de vraies tragédies grecques. Une action extrêmement simple, des actes fort courts, des personnages peu nombreux, des chœurs quelquefois brillants, une intention de gravité qui

va jusqu'à l'emphase ; tels sont leurs traits distinctifs.

La première tragédie originale en ce genre est la *Cléopâtre* de Jodelle, qui fut bientôt suivie de sa *Didon;* Jean de la Péruse, Scévole de Sainte-Marthe, Charles Toutain qui imagina des vers de seize pieds, Jean Grevin, Jean et Jacques de La Taille, Rouillet, Filleul, Gabriel Bonin qui introduisit les Turcs sur le théâtre, Desmasures et beaucoup d'autres marchèrent sur ses traces; le plus illustre de tous fut Garnier. Celui-ci renchérit encore sur Jodelle. Il crut avoir trouvé le perfectionnement du noble dans le guindé, celui du simple dans le sec ; au lieu de Sophocle et d'Euripide, il prit pour modèle Sénèque et la tragédie romaine, plate exagération de la tragédie grecque. Cependant il ne manque souvent ni d'élévation dans la pensée, ni d'élégance dans le style. Sa *Porcie* et sa *Phèdre* offrent quelques exemples de ce double mérite : il eut du moins le bon sens de se renfermer presque toujours dans des sujets anciens.

Ses imitateurs Chantelouve, Behourd, Billard, Antoine de Montchrétien, etc., s'égarèrent plus que lui en appliquant à des événements modernes les formes qu'il avait adoptées. Coligny, Guise et Marie Stuart furent immolés au milieu de chœurs antiques, composés de jeunes garçons et de jeunes filles. Au reste, la plupart des pièces de cette époque, si insignifiantes sous le rapport de l'art, méritent l'attention comme monuments historiques; on peut étudier sous ce point de vue la *Justification du pécheur par la foi*, de Henri de Baran, la *Tragédie de feu Gaspard de Coligny*, par Chantelouve, le *Triomphe de la Ligue*, et la *Guisiade*, de Pierre Matthieu, le *Chilpéric* II, de Louis Léger, etc. Il était impossible, en effet, qu'avec la Saint-Barthélemy, la Ligue, l'exécrable Charles IX et l'infâme Henri III, à travers les désordres et les assassinats de la guerre civile, tandis que le fanatisme et l'étranger hurlaient de toutes parts, la politique n'envahît pas aussi le théâtre; au milieu de ces commotions si présentes et si vives, Grecs, Romains, règles classiques, mœurs des cours, politesse moderne, tout fut oublié. Les intérêts religieux et civils, qui saisissaient tous les esprits, s'emparèrent du drame, comme de toute la littérature. Le règne de Henri IV rétablit l'ordre et la paix dans l'État, mais il n'eut presque aucun effet sur la scène ; l'anarchie resta la même. Tout d'ailleurs y contribuait. Les rapports politiques de la France avec les Espagnols lui avaient fait connaître leur langue et leur littérature. Ces productions exotiques s'allièrent avec les anciens mystères et les tragédies classiques, et tout se confondit dans un même chaos. Les critiques nous montrent dans ce temps des mystères à l'ancienne mode, des tragédies à la mode nouvelle, des tragédies morales, allégoriques, avec ou sans chœurs, des journées en tragédies, des pastorales et bergeries, comiques ou historiques, des tragi-comédies à l'espagnole, etc., etc.

Édouard du Monnin donna une pièce politico-allégorique, intitulée *la Peste de la peste* ou le jugement divin ; un autre donna la *Comédie française de l'Enfer poétique;* Philippe Bosquet, de Mons, fit représenter le *Petit rasoir des ornements mondains;* Jean de Viret donna les *Machabées ;* Jean Gaucher de Troyes, l'*Amour divin*, etc.

Il est hors de doute que si, au milieu de ce bouleversement général, ou plutôt de ce syncrétisme qui avait également accueilli tous les systèmes, qui, en adoptant les anciennes compositions religieuses de la France, ne rejetait ni les Grecs, ni les Latins, ni les Italiens, ni les Espagnols, et qui n'était enchaîné par aucune règle arbitraire, il s'était élevé un de ces génies créateurs qui savent dominer leur siècle, deviner ses besoins, les satisfaire, et en même temps lui imprimer la direction de leurs pensées, les destinées de la scène française étaient fixées peut-être pour un long espace de temps, et peut-être aussi eût-elle pris un essor encore plus élevé qu'elle ne le fit dans la suite. Malheureusement il lui manqua un homme. Corneille vint trop tard ; et Hardi, qui parut vers la fin du XVIe siècle, n'était pas le génie que demandait son époque. Il fut cependant l'écrivain le plus fécond, le plus populaire, le plus universel que produisit ce système, et il peut en être considéré comme le type.

Cet homme, d'une veine si prodigieusement abondante, comme dit Scudéri, a composé plus de huit cents pièces ; il écrivait quelquefois deux mille vers en vingt-quatre heures. L'impression n'a conservé que quarante et un de ses drames. Parmi eux se trouvent des tragédies antiques, comme *Didon*, *Méléagre*, *la Mort de Darius*, *Coriolan*, *Mariane*, *Panthée*, etc. Au milieu d'inconvenances et d'incorrections sans nombre, elles présentent une verve de style assez franche, et presque toujours l'observation des règles classiques. Les pièces dont le sujet est moderne sont, au contraire, pour la plupart, des imbroglios espagnols, où toutes les licences imaginables sont admises sans difficulté. Le style de Hardi, quelquefois assez animé, mais le plus souvent prosaïque, n'a jamais l'harmonie, l'éclat et la poésie de celui de Garnier.

La comédie, qui ne s'attachait qu'à imiter une nature plus connue et plus positive, resta, du moins dans le temps du système de Ronsard, à l'abri des aberrations où s'égara le genre sé-

rieux : elle imita les défauts comme les qualités des comédies italiennes de Poggio, de Machiavel, de Bibbiéna. « Un vers de huit syllabes, coulant et rapide, dit Sainte-Beuve, un dialogue vif et facile, des mots plaisants, des malices parfois heureuses contre les moines, les maris et les femmes, y rachètent l'immoralité des sujets, l'uniformité des plans, la confusion des scènes, la trivialité des personnages. »

Les comédies les plus fameuses de ce temps furent l'*Eugène* de Jodelle, *les Esbahis* et *la Trésorière* de Grevin, *le Brave* ou *Taille-Bras* de Baïf, *les Négromants* et *les Corrivaux* de J. de La Taille, et surtout les pièces de Larivey, Champenois, le seul de nos anciens comiques qui, avec l'auteur de Patelin, se rapproche de Molière; ses pièces sont écrites en prose, comme celles de Jean de La Taille. Sa comédie des *Esprits*, dont M. Suard a fait le plus brillant éloge, est pleine de traits heureux, et d'une grande naïveté de passion. On cite aussi, à la même époque, *les Napolitains* de François d'Amboise, *les Contents* d'Odet Turnèbe, *le Muet insensé* de Pierre le Loyer. Ce dernier, dans sa *Nephelocoeugie* a heureusement imité la charmante comédie des *Oiseaux* d'Aristophane.

PROSE; ROMANS, MÉMOIRES, OUVRAGES DIDACTIQUES.

La réforme littéraire, qui avait si rapidement mais si complétement modifié la poésie du XVIe siècle, n'eut aucune influence sur la prose, car cette réforme était l'œuvre des savants, et la prose, comme nous l'avons dit, s'était tenue jusque-là presque en dehors de la science, elle était restée l'expression de la pensée et des sentiments populaires. Aussi, en se dérobant aux innovations des lettrés, elle obéit tout entière au mouvement religieux et politique qui agitait toutes les classes des citoyens. Le génie observateur des Français avait été frappé, aussitôt que le reste de l'Europe et même avant elle, des erreurs multipliées de l'Église et de l'État; mais, fidèles à l'esprit de leurs ancêtres, ils n'employèrent longtemps que les traits de la plaisanterie et l'arme du ridicule contre les abus que l'Angleterre et l'Allemagne attaquaient d'une manière tout autrement sérieuse et décisive. Ainsi la prose se renferma d'abord dans une satire joviale, licencieuse, mais presque inoffensive, contre les moines et les maris. Les Italiens avaient donné le modèle de ces gaillardises pleines d'une immoralité naïve, auxquelles les contes des trouvères, l'*Histoire de Gérard de Nevers*, celle *du petit Jehan de Saintré*, sous Charles VI, et *les cent Nouvelles* composées par des seigneurs de la cour de Bourgogne, avaient aussi habitué les Français avant le XVIe siècle.

A l'imitation du Décaméron de Boccace, la reine Marguerite de Navarre écrivit *l'Heptaméron*, beaucoup plus libre dans les pensées comme dans le style que l'auteur italien, mais fidèle miroir du siècle corrompu où elle vivait. Une preuve de la vogue qu'obtenaient alors ces sortes d'ouvrages, c'est que la reine mère et madame de Savoie avaient aussi tenté de composer des nouvelles dans le même genre. Qu'on ne s'étonne point de trouver ici le nom de trois princesses royales. Ce siècle fut encore plus fertile que les précédents en romanciers et en poëtes couronnés. Tout le monde connaît les quatrains légers et gracieux de François Ier; Henri II égalait son père en ce genre; et tous deux furent surpassés par Charles IX, dont les vers à Ronsard sont peut-être les plus fermement et les plus purement écrits de l'époque. Marie Stuart, femme de François II, avait reçu des leçons de poésie du chevalier de Chatelart, poëte lui-même, et qui fut victime de sa passion pour elle. Les *Adieux* de Marie *à la France* respirent une touchante mélancolie. Enfin les vers, les lettres et les courtes harangues de Henri IV prouvent que, comme écrivain, il ne fut pas indigne de ses prédécesseurs.

Pour revenir à nos conteurs, Bonaventure Desperriers, secrétaire de la reine de Navarre, l'imita dans ses *Joyeux Contes et Devis;* et bientôt son fameux *Cymbalum mundi*, qui lui attira tant de persécutions, fut comme le signal d'un genre de satire plus directe.

En effet, le mouvement général donné aux esprits par la réformation ne permettait plus de se renfermer dans une plaisanterie vague et presque innocente. Les disputes religieuses, unies au classicisme, produisirent en Italie, en Hollande, en Allemagne, une foule d'ouvrages satirico-philosophiques, écrits dans les langues de l'antiquité; l'ironie du style macaronique prit naissance; Érasme fit l'*Éloge de la Folie*, d'autres celui de la *Goutte*, de la *Paresse*, etc. Reuchlin écrivit les *Litteræ obscurorum virorum*. De ce mélange universel de raison, de science et de comique sortit enfin Rabelais.

Rabelais, curé de Meudon, fit paraître, vers le milieu du XVIe siècle, le fameux roman de *Gargantua*, qui fut bientôt suivi de *Pantagruel*, mélange inouï de rire inextinguible, de bon sens supérieur au siècle, d'obscénités repoussantes, de vigoureuse éloquence, d'inintelligible folie, saturnales d'une épopée en délire qui comprend tout et se gausse de tout, qui suppose une étude approfondie des anciens et des modernes, et qui

ne peut être comparée à rien ni chez les modernes ni chez les anciens. Ce livre, qui eut un si grand renom, qui lança les traits les plus acérés contre toute la société religieuse et politique de l'époque, dont tous les caractères semblaient des allusions dirigées contre les chefs de l'Église et de l'État, ne nuisit point cependant à son auteur qui mourut tranquillement en 1552.

Rabelais eut des imitateurs. Guillaume des Autels composa la *Mitistoire baragouine de Fanfreluche et Gaudichon;* Beroald de Verville écrivit un salmigondis indécent, mais semé d'anecdotes pleines de verve et d'esprit. Les livres publiés, dans les années suivantes, sous le nom de Tabarin et de Bruscambille, ceux de Noël Dufail et d'Étienne Tabourot, seigneurs des Accords, appartiennent au même genre. Les *Sérées* de Guillaume Bouchet, de Poitiers, contiennent des détails curieux sur les mœurs du temps; et l'on trouve tout le sel de la satire, sans le cynisme qui la souille, dans l'*Apologie pour Hérodote*, de Henri Estienne, dans les écrits en prose d'Agrippa d'Aubigné, et surtout dans cette excellente *Satire Ménippée,* dont les auteurs, Le Roy, Rapin, Gillot, Pithou, etc., rendirent autant de services à Henri IV que les officiers qui lui gagnèrent des batailles. Jean Louveau, Gabriel Chapuis, Belleforest, quoique postérieurs à Rabelais, appartiennent plutôt au genre qu'avait mis en vogue la reine de Navarre. Leurs contes ne sont guère que des traductions ou des imitations de l'italien et de l'espagnol.

Ce besoin du conte sérieux ou comique fut peut-être la cause de la faiblesse de l'histoire, qui ne produisit guère pendant ce temps que des biographies et des mémoires anecdotiques. Nous ne parlons point du président de Thou, dont l'ouvrage, d'ailleurs si remarquable, est écrit en latin. Une des meilleures biographies du XVI[e] siècle est l'*Histoire du chevalier Bayard;* son auteur anonyme se rapproche souvent de la charmante naïveté de Joinville. Brantôme décrit les mœurs des cours dépravées de Charles IX et de Henri III, et transporte dans son style l'obscénité des actions qu'il dépeint. Les Mémoires les plus instructifs et les plus intéressants de cette époque sont ceux de la princesse de Condé et de Sully; mais on n'y retrouve déjà plus la naïveté des anciens chroniqueurs. Le *Journal* de l'Étoile est curieux sous le rapport historique. N'oublions point, parmi les écrivains sérieux de cet âge, Étienne Pasquier. Ses *Recherches sur la France* et son fameux plaidoyer contre les jésuites lui acquirent une juste réputation.

Mais les deux prosateurs de ce temps qui ont partagé avec Rabelais la gloire de survivre à leur siècle, et dont la renommée n'a fait que grandir à travers tous les changements survenus dans la langue et le goût de leurs concitoyens, ce sont Amyot et Montaigne. Malgré les fréquents essais tentés depuis Amyot sur les auteurs anciens qu'il a traduits, malgré les nombreux contre-sens qu'une connaissance plus approfondie de la langue grecque a découverts dans ses livres, ses vieilles translations de Plutarque et du *Daphnis et Chloé* de Longus, sont les seules que l'on relise toujours avec un nouveau plaisir, car lui seul sut être original en traduisant. Quant à Montaigne, il fut un génie à part dans son siècle. Il ne lui doit rien, « ou plutôt, dit M. Villemain, malgré son siècle, par la seule force de sa pensée, il se plaça de lui-même à côté des écrivains les plus parfaits, nés dans les siècles les plus polis. Penseur profond sous le règne du pédantisme, auteur brillant et ingénieux dans une langue informe et grossière, il écrit avec le secours de sa raison et des anciens; son ouvrage reste et fait seul toute la gloire littéraire d'une nation; et lorsque, après de longues années, sous les auspices de quelques génies sublimes qui s'élancent à la fois, arrive enfin l'âge du bon goût et du talent, cet ouvrage, longtemps unique, demeure toujours original; et la France, enrichie tout à coup de tant de brillantes merveilles, ne sent pas refroidir son admiration pour ces antiques et naïves beautés. » Le livre des *Essais* n'eut ni modèle ni imitateurs. Étienne de La Boétie que Montaigne honora de son amitié, et dont il publia le *Traité de la servitude volontaire,* Charron qui se rapprocha de ses principes dans son *Livre de la Sagesse*, M[lle] de Gournay, sa nièce, qui défendit sa mémoire, Bodin, dont *la République* est d'ailleurs le meilleur écrit politique du siècle, ne peuvent cependant lui être comparés.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Nous venons de traverser une époque critique, féconde en bouleversements et en créations, agitée par la conscience d'un mieux possible, et qui lui échappe encore, parce que, dans son impatience d'atteindre le but, elle s'engage aveuglément dans des routes qui l'égarent. Cependant il a été facile, au milieu de cette anarchie générale, de reconnaître l'effet des influences indiquées dès le principe, et surtout de voir dominer toujours ce bon sens français dont Montaigne est jusqu'ici le plus parfait représentant. L'influence italienne et l'espagnole se sont ajoutées encore à celles qui les avaient précédées, et toutes enfin en ont subi une nouvelle qu'on peut appeler *monarchique*. Le découragement que jetèrent dans les esprits des guerres civiles accompagnées des plus horribles fléaux et où l'autorité royale finit toujours par triompher, les vertus publiques et privées de Henri IV, la politique intérieure et extérieure de Richelieu, enfin cette auréole de gloire à la fois solide et prestigieuse dont s'environna Louis XIV, tout contribua à étendre cette influence où toutes les autres vinrent se perdre. Elle sut modifier et coordonner tous les éléments divers, les rattacher par un lien commun, les diriger à un même but, et d'elle naquit enfin ce XVIIe siècle, merveille de notre civilisation littéraire, objet d'admiration et d'imitation pour l'Europe, prodigieux ensemble où l'unité et la noblesse du monarchisme, la gravité et la pureté du christianisme, la politesse et l'élégance de la sociabilité française, la délicatesse et l'éclat de la galanterie chevaleresque se fondent et s'harmonisent dans une savante imitation de l'antiquité. Il n'est aucune partie de ce magnifique tableau qui ne mérite d'être étudiée.

POÉSIE DIDACTIQUE, LYRIQUE, SATIRIQUE, FUGITIVE, ETC.

La sagesse de pensées, l'unité et la gravité de ton, l'harmonieuse élégance de style, la régularité portée à l'excès et préférant la froideur même à la licence, qui devaient être les caractères distinctifs du XVIIe siècle, naquirent avec lui. Ce fut, en effet, en l'an 1600 que Malherbe fit paraître ses premiers ouvrages. Tout en déclarant à Ronsard une guerre à mort, son but semblait être de poursuivre la réforme qu'avait tentée ce poëte, c'est-à dire, de donner à la langue la vraie dignité qui lui manquait encore, mais de la poursuivre par une autre route. Au lieu d'emprunter, comme Ronsard, au grec et au latin les formes nouvelles que réclamait le français, ce fut du fond même de la langue qu'il prétendit, à force de correction et de travail, tirer toutes ses richesses; en même temps, il voulut contenir dans des bornes rigoureuses et la pensée et l'expression. Il suffit à Malherbe d'un bien petit nombre de vers pour réussir dans cette grande entreprise, mais son infatigable patience imprima à chacun d'eux toute la perfection qu'il était capable de leur donner. Sa réforme fut à la fois un acte de bon sens et d'art, et la langue surtout lui eut les plus grandes obligations; malheureusement, il exagéra lui-même ses principes : sa régularité tourna souvent en rigorisme austère, et rien n'adoucit la pesanteur des chaînes qu'il imposa à ceux qui lui succédèrent. Comme poëte, il enseigna le premier la science de l'enchaînement correct des idées, la majesté et l'harmonie de la versification. Dans quelques-unes même de ses odes, surtout dans celle à *Louis XIII, au moment de son départ pour La Rochelle,* il porta la vigueur et le mouvement presque jusqu'au sublime; mais il ne connut jamais la grâce et l'abandon, qui semblaient répugner à la sévérité de sa nature; et l'on ne trouve chez lui quelques traces de sensibilité que dans ses fameuses *Stances à Duperrier sur la mort de sa fille.*

Ses élèves furent loin de l'égaler. Le sonnet était alors la forme de poésie la plus cultivée. C'est en ce genre que se distinguèrent surtout François Maynard, dont les compositions ne manquent point d'élégance; Gombaud, plus lourd et plus obscur, mais qui sut quelquefois aiguiser assez heureusement l'épigramme; Malleville, qui se fit un grand nom par le sonnet de *la Belle Matineuse*, comme plus tard le fameux sonnet de Desbarreaux suffit à la réputation de ce poëte. Segrais et Racan préférèrent la pastorale; et l'idylle fran-

çaise n'a encore rien produit de supérieur au poëme d'*Atys* par Segrais, et à la touchante et philosophique simplicité qui donne tant de charme à plusieurs des *Stances pastorales* de Racan. Quelques traits des *Poésies sacrées* de l'évêque Godeau sont restés dans la mémoire des amateurs. Mais rien de plus fade que la plupart des sonnets et des madrigaux de Sarrasin, de Desyvetaux, de Saint-Pavin, de Pavillon ; rien de plus affecté que les écrits de ce Benserade, le poëte des ruelles, qui porta la passion du rondeau jusqu'à l'employer à traduire les *Métamorphoses* d'Ovide ; rien de plus ampoulé que les poëmes épiques assez fréquents aussi à cette époque et dont plusieurs ne sont guère connus maintenant que par les traits satiriques dont Boileau les poursuivit. Tels furent l'*Alaric* de Scudéri, le *Moïse sauvé* de Saint-Amand, la *Pucelle* de Chapelain, le *Clovis* de Desmarets de Saint-Sorlin, et cette *Pharsale* de Brébeuf, dont la renommée d'abord si brillante alla mourir obscurément dans les provinces. Cependant quelques tirades de Brébeuf ne sont pas indignes de tout éloge : il en est de même de plusieurs passages du poëme de *Saint-Louis* par le père Le Moine, homme qui ne manquait ni de hardiesse dans la conception, ni d'élévation dans le style.

D'autres écrivains s'acquirent à moins de frais une réputation plus durable. Mme de La Suze, Mme et Mlle Deshoulières, sans mériter pourtant toute leur renommée, ont mis dans quelques-unes de leurs pièces, sinon la philosophie rustique, du moins la grâce et l'harmonie de Racan. Saint-Aulaire, Lafare, Chaulieu, rappelèrent dans quelques madrigaux délicieux, ou dans des poésies légères pleines d'un aimable abandon, le génie d'Anacréon qu'ils avaient pris pour modèle ; et Voltaire seul les surpassa, sans les faire oublier. Auprès d'eux il faut placer Chapelle, Bachaumont, Alexandre Lainez, moins connu et souvent aussi gracieux que Chapelle, Vergier, et l'abbé Grécourt, quoique ces derniers aient porté beaucoup trop loin le cynisme des images et la négligence de la versification. Je leur préférerais la gaieté franche et bachique du populaire maître Adam Billaud, le menuisier de Nevers, qui, dans un âge de gravité, fit revivre seul le vieux Vau-de-Vire, et devança, avec Faret, la troupe joyeuse des Collé, des Gallet et des Piron.

Mais de tous les poëtes du XVIIe siècle, un seul a réellement continué Malherbe, et, avec un génie supérieur au sien, est tombé aussi dans les mêmes fautes ; ce poëte, c'est Boileau-Despréaux. C'est dans l'un et l'autre la même austérité de raison, la même critique inexorable contre le mauvais goût de leur siècle, le même sens droit et ferme, mais incomplet en quelque sorte, et plus jaloux de la forme que du fond. Si Boileau eut une si immense renommée de son vivant, si chacune de ses paroles était un arrêt dans les questions littéraires, si l'assentiment universel le surnomma *le législateur du Parnasse,* il ne faut pas s'en étonner. C'est qu'avec le mérite éminent qui lui appartient en propre, il eut celui de l'à-propos ; il représenta parfaitement son temps. A sa raison, à sa clarté, à sa modération, à sa causticité toute française, il unit un monarchisme un peu janséniste, c'est-à-dire, cette légère teinte d'opposition tout à fait dans l'esprit de l'époque et qui n'altère ni l'aveugle soumission aux dogmes de l'Église, ni le dévouement à la personne du monarque porté jusqu'à l'adulation. La versification de Boileau est d'une élégance toujours grave et travaillée, même quand il plaisante ; ses *Épîtres*, supérieures à ses *Satires,* prouvent, par intervalles, qu'il n'était pas entièrement dépourvu de cette sensibilité dont au reste on chercherait vainement des témoignages dans ses autres écrits ; et *le Lutrin* révèle en lui une imagination créatrice. L'*Art poétique* est son chef-d'œuvre ; si l'on y peut désirer une critique plus profonde et des vues plus larges, on y admirera toujours une haute raison, un goût délicat, une pureté et une richesse soutenue d'expressions, et cette foule de vers si universellement vrais qu'ils sont passés en proverbes et resteront les axiomes éternels de l'art.

Tandis que Boileau continuait Malherbe, un autre poëte de cet âge, le plus naïf, le plus gracieux, le plus original de tous, si Molière n'eût pas existé, La Fontaine, reprenait Marot, Rabelais, et tout le XVIe siècle d'avant Ronsard ; il recueillait, pour l'embellir, la succession de Villon et de la reine de Navarre, il y ajoutait ce charme qui n'est qu'à lui, cette instinctive spontanéité de talent qui lui assigne une place tout à fait à part au milieu des grands écrivains dont il était entouré. Dans ses *Poésies diverses,* dans ses *Contes*, dans ses *Fables*, surtout dans celles qui suivent les six premiers livres, il montra l'homme autant que le poëte, et chez lui, comme chez Montaigne, c'est l'homme que nous cherchons, ses rêveries, ses regrets, ses désirs, ses confidences tantôt gaies et malicieuses, tantôt empreintes d'une douce mélancolie ou d'une profonde sensibilité. L'intérêt pour ainsi dire tout personnel qu'il prend à ce qu'il raconte fait le charme principal de ses récits ; habile à se plier à tous les tons, il garde partout cette naïve négligence qu'il tenait de lui-même et de la vieille école qu'il avait spécialement étudiée ; mais, en même temps, l'habitude de lire et d'entendre Racine, Boileau, et les écrivains les plus nobles

et les plus corrects de son temps, l'empêche de la porter jamais au point où elle devient faiblesse et incorrection. Tel est enfin l'extrême mérite de son style que la postérité, tout en lui donnant ce nom d'amour, *le bon* La Fontaine, déclara original et inimitable celui qui a si souvent imité les anciens et les modernes, et n'a jamais fait que donner une forme nouvelle à ce que d'autres avaient créé. On parlait dans le XVIIe siècle des *Fables* de Lenoble et de Boursault; on n'en a plus parlé depuis. Les *Fables* de La Motte-Houdart sont spirituelles et sensées, mais froides et prosaïques. Senecé, dans les *Contes,* fut un plus heureux imitateur de La Fontaine.

THÉATRE; TRAGÉDIES, COMÉDIES, OPÉRAS.

Il semble que la réforme introduite par Malherbe dans la poésie aurait dû exercer sur la scène une influence directe et rapide; car déjà Hardi, dans quelques-unes de ses dernières pièces, paraissait avoir entrevu, vaguement, il est vrai, le besoin d'une plus grande régularité dans les plans, d'une plus grande correction dans le style; mais il arriva que ceux qui lui succédèrent, tout en perfectionnant sa manière, sous plusieurs rapports, arrêtèrent les progrès de l'art sous d'autres points. Une exagération continuelle, quelque chose d'outré dans le tragique comme dans le comique, le mauvais goût plus funeste que la barbarie, qui du moins est énergique et naïve dans sa grossièreté, tel fut le cachet de presque toutes les compositions sous le règne de Louis XIII. Toutes les pièces de ce temps présentent de la fausseté dans les caractères, de l'enflure ou une fadeur quintessenciée dans le style, un éloignement universel pour le simple, le noble et le naturel. Peut-être faut-il attribuer ces défauts d'abord au cardinal de Richelieu, qui sans doute protégea comme ministre les sciences et les lettres, mais qui poëte lui-même, poëte jaloux, à l'esprit faux et étroit, leur imprima une direction funeste; ensuite à l'influence souvent pernicieuse qu'eurent alors les femmes sur la littérature, et enfin à l'imitation mal entendue du génie espagnol et italien dont on ne prit que l'affectation et les *concetti* sans en comprendre la grandeur, la richesse et l'originalité. C'est d'après ces données que l'on peut s'expliquer le succès scandaleux du *Pyrame et Thisbé,* du poëte Théophile Viaud, espèce de tragédie pastorale qui a tous les défauts des odes du même écrivain, mais où l'on voit cependant que la langue commence à se former. Les plus célèbres pastorales après celles de Théophile furent l'*Amaranthe* de Gombaud, et la *Sylvie* de Mairet, qu'on n'avait pas oubliées sous Louis XIV. Les pièces de Scudéri, de Duryer, la *Cléopâtre* de Benserade, le *Mithridate* du Gascon La Calprenède, appartiennent à la même école. C'est à elle qu'il faut reprocher aussi l'invasion du burlesque dans la comédie, de ce burlesque favorisé par Richelieu, si sévèrement mais si justement flétri par Boileau, et qui n'est que l'exagération du plaisant, comme l'enflure est l'exagération du sérieux. Tandis que Scarron travestissait Virgile, et Colletet, Juvénal; que Dassoucy, qui s'intitulait *empereur du burlesque, premier du nom,* faisait l'*Ovide en belle humeur;* qu'enfin Jacques Jacques, chanoine d'Uscz, parodiait même la Passion de J.-C., dans un poëme intitulé *le Démon travesti,* la scène comique était occupée par Gros-Guillaume, Gautier-Garguille, Guillot-Gorju et toute la famille des Turlupins. C'était pour eux qu'écrivaient Boisrobert, d'Ousset et beaucoup d'autres. Distinguons pourtant dans la foule Desmarets, l'auteur des *Visionnaires,* où tous les personnages, quoique fous, disent par intervalles des choses très-sensées; Cyrano de Bergerac, dont le *Voyage dans la Lune* et *le Pédant joué* ne manquent pas d'une originalité souvent de fort bon aloi; et enfin Scarron lui-même, qui méritait mieux que Dassoucy le titre d'empereur du burlesque, et qui, sans parler du *Roman comique,* son chef-d'œuvre, a su jeter des traits spirituels et des vers qui sont restés, à travers le bavardage ennuyeux de son poëme de *Typhon* et de ses deux comédies *Jodelet* et *Don Japhet d'Arménie.*

Cependant les semences jetées par Malherbe portèrent enfin leurs fruits sur la scène; le théâtre ancien fut plus savamment imité, si ce n'est dans son esprit, au moins dans la forme extérieure. Les règles sévères des classiques s'introduisirent peu à peu.

Les deux premières pièces rigoureusement classiques et où les trois unités furent observées sont la *Sophonisbe* de Mairet, et la *Mariane* de Tristan. La première est surtout remarquable, quoique la seconde ait eu beaucoup plus de réputation, et que les deux derniers actes de *Mariane* offrent, dans les sentiments et jusqu'à un certain point dans le style, du pathétique et de l'élévation. Rotrou perfectionna le langage de ses prédécesseurs: son *Martyre de saint Genet,* sa tragi-comédie de *Don Bernard de Cabière,* offrent des beautés originales; mais ses principaux titres de gloire, la tragédie de *Cosroës* et surtout celle de *Venceslas,* étant postérieurs au *Cid,* on peut croire que le génie de ce dernier élève de Hardi fut fécondé par celui de Corneille, et qu'il doit presque tout son mérite à l'homme étonnant qui voulait bien l'appeler son père. Enfin, la poésie dramatique fit tout à coup un pas de géant, et Corneille apparut.

Esprit prodigieux, âme grande et enthousiaste, Corneille suffirait à la gloire de tout un théâtre. Son style, quand il est soutenu par le sujet, s'élève infiniment au-dessus de tout ce qui l'avait précédé. Sa tirade et son dialogue offrent les plus beaux modèles d'éloquence que possède la langue française. Plusieurs de ses traits sont si naturels et si pleins, qu'ils sont devenus dans notre mémoire inséparables de l'idée du sublime: il avait compris ou plutôt deviné que les sentiments nobles et grands dominent le mieux les hommes rassemblés, en même temps qu'ils étaient la source la plus féconde où pouvait puiser le talent. *Horace* nous montre l'enthousiasme de la patrie, *Polyeucte* celui de la religion. Avec toutes les passions du cœur humain, il introduisit aussi sur la scène tous les peuples dont les annales présentaient ces passions vivantes et agissantes. Romains, Espagnols, Parthes, Spartiates, Arméniens, Lombards, Huns, Vandales, tous s'offrirent à lui tour à tour. Il essaya tout en maître, la tragi-comédie dans *Don Sanche,* l'opéra dans *Andromède*, la comédie dans *le Menteur;* enfin, par une révélation presque instinctive du génie, il ajouta aux éléments de l'antique tragédie, à la terreur et à la pitié, les vrais éléments de la tragédie moderne, la religion, l'honneur et l'amour. Il fit le *Cid*. S'il avait suivi cette route, la France aurait un théâtre aussi original, aussi national qu'aucun autre peuple moderne, mais là il s'arrêta; chose singulière! ce dieu de la scène, qui pouvait créer un monde, sembla se repentir d'avoir bien fait, et détourna sa face de son œuvre si admirablement commencée. C'est pour cette raison que quelques beautés qui éclatent dans *Cinna*, dans *Rodogune*, dans *Sertorius,* dans *Nicomède*, dans *la Mort de Pompée*, dans tous ces chefs-d'œuvre qui succédèrent au *Cid*, Corneille, considéré comme artiste proprement dit, comme représentant d'une forme nouvelle de l'art, est peut-être inférieur à Racine.

Racine, qui lui succéda, eut cet avantage sur Corneille qu'il créa un système tragique complet, achevé, qu'on peut opposer au système grec. Non-seulement nul poëte ne mérite mieux que Racine d'être étudié comme écrivain, non-seulement sa supériorité dans l'expression et la versification le laisse seul et sans rival, mais il doit être admiré comme fondateur d'un genre et d'une école. Racine pouvait imiter Corneille, l'*Alexandre* est une étude de ce genre; il fit plus, il s'ouvrit une nouvelle route, et son système, que l'on peut appeler classico-français, sortit tout parfait de ses mains. *Andromaque*, *Britannicus*, *Bajazet*, *Mithridate*, *Iphigénie*, appartiennent à ce système. *Phèdre* en fut la plus éminente production. Racine semble y avoir considéré la passion comme un type abstrait et dégagé de toute réalité individuelle; Phèdre, comme on l'a fort bien dit, n'est ni une Grecque, ni une Romaine, ni une Française, c'est la femme passionnée de tous les âges et de tous les pays. Cette vue qui s'arrête aux généralités dérive essentiellement de l'influence monarchique. Elle était l'expression de l'élégante et digne société où vivait Racine, à la cour du grand roi; car rien n'est plus contraire à la dignité que les individualisations; et la critique moderne a parfaitement apprécié la nature de ce genre de drame, lorsqu'elle a établi que son principal mérite est d'analyser avec profondeur les passions qui appartiennent à notre nature, et de les mettre en action avec art, en partant, non point d'un fait, mais d'une série d'observations morales.

Le système dramatique de Racine fut mal compris, ou la perfection même qu'il lui avait donnée le rendit inaccessible à l'imitation; aussi Racine, chef d'une école, n'eut point d'élève digne de lui. Thomas Corneille, dans *le Comte d'Essex,* Longepierre, dans *Médée* et dans *Guillaume Tell*, La Fosse, dans *Manlius*, ont quelques reflets de la manière du grand Corneille. Mais ni Campistron, ni Duché, dont les tragédies sacrées ne sont pourtant pas sans mérite, ni Genet, ni La Chapelle, ne peuvent, sous aucun rapport, se comparer à Racine. Si quelque chose le rappelle, et de bien loin encore, c'est l'harmonie de plusieurs scènes de l'*Ariane* de Thomas Corneille, et le pathétique des situations d'*Inès de Castro* par La Motte-Houdart. D'ailleurs Racine, comme l'a dit Voltaire, fut un Raphaël qui ne fit point de Jules Romain. Et si l'on veut trouver ce Jules Romain, il faut attendre Voltaire lui-même.

Sous ce rapport, la comédie fut plus heureuse que la tragédie, et quoique Molière ait devancé de si loin tous ceux qui l'ont suivi, ses successeurs sont, en leur genre, bien supérieurs à ceux de Racine. Le moment où naquit Molière favorisait le génie comique. Il avait vu la Fronde, « ce mélange singulier, dit M. Étienne, de libertinage et de révolte; ces guerres à la fois sanglantes et frivoles, ces magistrats en épée, ces évêques en uniforme, ces héroïnes de cour suivant tour à tour le quartier général et la procession, ces beaux esprits factieux improvisant des épigrammes au milieu des séditions, et des madrigaux sur le champ de bataille; cette physionomie de la société variée à l'infini, ce jeu forcé de toutes les positions, ce contraste de toutes les habitudes. » La Fronde fut peut-être, en effet, dans toutes les parties de la littérature, et surtout dans la comédie, une des causes de l'éclat littéraire du siècle de Louis XIV. Lui-même, sans doute, sut réchauffer et faire éclore ses germes; mais on peut remar-

quer que tous les grands génies de son temps avaient été aussi contemporains de la Fronde et qu'ils n'eurent pas de successeurs. De nouveaux événements formèrent d'autres hommes, mais les pensées dominantes de l'âge de Louis n'en formèrent plus.

Molière fut à la fois le Corneille et le Racine de la comédie; également supérieur dans les pièces d'intrigue et dans celles de caractère, dans la gaieté d'imagination et dans celle d'observation. Quoi de plus spirituellement bouffon que *le Médecin malgré lui*, *l'Amour médecin*, *Pourceaugnac?* Quoi de plus savamment intrigué que *l'École des femmes?* Quel comique pour ainsi dire idéal dans *le Bourgeois gentilhomme*, *le Malade imaginaire!* En un mot, quelle variété féconde dans les trente-cinq pièces qu'il nous a laissées! Et partout, dans sa prose comme dans ses vers, quel style! si naturel et si vigoureux, où la pensée est tellement inhérente à l'expression qu'on ne peut l'en concevoir détachée! Un trait admirable, dans Molière, c'est que non-seulement il châtia les vices et les ridicules, mais encore qu'il les aperçut le premier dans des choses que son siècle estimait ou prenait au sérieux, en sorte que pour les attaquer, il fallait non-seulement une grande perspicacité d'esprit, mais aussi un courage d'artiste extrêmement rare; témoin, *les Précieuses ridicules*, *les Femmes savantes*, le *Tartufe* lui-même. Molière peut opposer à *Phèdre, le Misanthrope*, désespérant modèle de cette comédie classico-française qui fait le pendant du système tragique conçu par Racine. Le principe développé dans *le Misanthrope* consiste aussi à abstraire une qualité unique d'un individu, à anéantir par la pensée toutes les autres, pour se concentrer sur celle-là, et à la mettre non-seulement en action, mais aussi, pour la faire mieux ressortir, en plaidoirie et en procès continuel avec les qualités opposées. Il est aisé de voir que si ce système dramatique présente beaucoup d'avantages, il offre aussi de nombreux inconvénients. Qu'on n oublie pas cependant de remarquer, dès le principe, que les deux grands hommes qui le créèrent, peu contents d'en atteindre la perfection, le surpassèrent eux-mêmes dans *Athalie* et *Tartufe*. *Tartufe* et *Athalie*, voilà les deux chefs-d'œuvre de la scène française; voilà ce qu'elle peut opposer à tout ce que les anciens et les étrangers ont jamais eu de plus admirable. Là se trouvent tous les mérites, de là sont bannis tous les défauts des genres divers. L'unité et la variété, la généralité dans les passions, l'individualité dans les caractères, la leçon philosophique et morale réunie à l'intérêt dramatique, on y rencontre tout. Aucun personnage n'y est forcé ni déplacé, presque toujours l'action y remplace les plaidoiries théoriques habituelles au système classico-français, et s'il s'en présente quelques-unes, elles sont nécessitées par les événements et les situations. D'autres dramatistes, pris dans leur ensemble, sont peut-être des génies plus extraordinaires et plus puissants que Racine et Molière; mais assurément aucun théâtre n'a produit deux pièces supérieures à *Athalie* et au *Tartufe*.

Le *Tartufe* ne fut pas imité; mais la ligne dont *le Misanthrope* était le point de départ fut suivie par presque tous les poëtes comiques. On avait déjà distingué avant Molière *le Menteur*, de Pierre Corneille, pièce d'intrigue plutôt encore que de caractère, admirable sous le rapport du style; car, jusqu'alors, la comédie avait ignoré l'art d'imiter le langage de la bonne société et de réunir la décence à la gaieté. Pendant la vie de Molière, parurent *les Plaideurs*, de Racine, délicieux croquis dans le genre d'Aristophane, alliance de toute l'urbanité attique des anciens et de la bonne plaisanterie de nos pères; le sel, comme l'on disait alors, y est jeté à pleines mains, et, dans quelques mots, perce une observation de mœurs si profonde qu'on peut croire que Molière eût trouvé dans Racine un rival dangereux, si ce dernier eût suivi la même carrière. On distingua aussi dans le même temps *la Mère coquette*, de Quinault, *le Jaloux désabusé*, de Campistron, pièce moins mauvaise que ses tragédies. Baron fit *l'Homme à bonnes fortunes* et traduisit *l'Andrienne* de Térence. On voit encore avec plaisir aujourd'hui *le Grondeur* de Bruéis et Palaprat, charge d'un excellent genre, leur *Avocat Patelin*, et le *Don Juan*, de Th. Corneille, qui ne sont que des traductions de Molière et du XVe siècle, enfin les *pièces épisodiques ou à tiroir* de Boursault. Il y a des choses plaisantes et vraies dans son *Mercure galant*, et une moralité noblement exprimée dans *Ésope à la ville* et *Ésope à la cour*, dont Montesquieu a fait le plus grand éloge en disant quelque part : « Je me souviens qu'en sortant d'une pièce intitulée : *Ésope à la cour*, je fus si pénétré du désir d'être plus honnête homme, que je ne sache pas avoir formé une résolution plus forte. »

Parmi les élèves de l'école de Molière le premier et le plus distingué fut Regnard. Ce qui caractérise essentiellement ses pièces, c'est la gaieté, moins profonde sans doute, mais presque aussi franche, presque aussi spirituelle et plus folle peut-être que celle de Molière, surtout dans *le Légataire universel* et *les Ménechmes*. Car si *le Joueur* est plus vrai, si le portrait est d'autant mieux tracé d'après nature que le peintre servait de modèle, on rit plus encore dans les deux autres pièces, en dépit de l'immoralité réelle de la première. A cette école de gaieté appartiennent Dufresny, dont *le Double*

veuvage, la Réconciliation normande, etc., furent fort applaudis ; Monfleury, l'auteur de *la Femme juge et partie;* Hauteroche, dont on voit encore avec plaisir *le Deuil* et *Crispin médecin;* les deux Poisson père et fils ; et surtout Dancourt, quoique peut-être il ait poussé trop loin la complaisance pour les vices de son siècle dans *le Chevalier à la mode,* et *les Bourgeoises de qualité.* On cite encore les petites pièces de Legrand, *l'Aveugle clairvoyant, Cartouche,* surtout *le Roi de Cocagne,* où brille une des plus rares qualités de notre comédie, le comique d'imagination. Legrand laisse jaillir quelques étincelles de ce feu follet et fantasque qui anima Aristophane chez les anciens et Shakspeare chez les modernes. Destouches est plus sérieux ; il ne manque point de finesse dans l'observation, et surtout de pureté et d'élégance dans le style, mais il a outré les défauts du genre classico-français. Toutes ses pièces qui sont des comédies de caractère, *le Curieux, l'Ingrat, l'Ambitieux, le Médisant, le Philosophe marié,* seraient très-froides si l'on en retranchait la soubrette et le valet obligé ; il faut excepter cependant *le Glorieux,* qui est son chef-d'œuvre. Au moins y a-t-il de la bonne gaieté dans *la Fausse Agnès* et *le Tambour nocturne.*

La danse et la musique avaient de tout temps fait partie des divertissements de la cour des rois de France. On avait même songé plusieurs fois à leur associer la poésie. Ce qu'on appelait le grand ballet, où se distingua Benserade, les intermèdes de certaines pièces de Molière, l'*Andromède* de Corneille, la *Pomone* d'un certain Perrin, peuvent donner une idée de ces productions. Enfin, vers 1673, Quinault régularisa ces essais et créa l'opéra tel que nous le connaissons. Ce fut lui qui, aidé de Lulli pour la musique, et de Vigarani pour les décorations, réunit réellement dans un spectacle brillant et bien ordonné tous les arts capables de toucher le cœur et d'enchanter l'imagination et les yeux, la poésie, la musique, la danse, la peinture. Le grand mérite de Quinault est d'avoir deviné ce que ses premiers successeurs n'ont pas aussi bien compris, que le véritable domaine de l'opéra est la féerie, la mythologie, l'idéal plutôt que l'histoire, le positif et la réalité. Nul poëte, si l'on excepte Racine, n'a mieux coupé et disposé le vers lyrique pour le chant, et si l'on trouve chez lui de la fadeur et du mauvais goût, il a des morceaux pleins de verve, et presque partout une douceur exquise. Ses meilleurs opéras sont ceux d'*Alceste,* de *Thésée,* d'*Armide* et de *Roland.* Th. Corneille, Duché, Campistron, Fontenelle, s'exercèrent dans le même genre; mais tous sont bien inférieurs à Quinault. La Motte, auteur d'*Issé,* du *Triomphe des arts,* de *Sémélé,* voulut perfectionner son œuvre et ne fit que la défigurer en lui substituant un nouveau genre qu'il appela *ballet-opéra.* Au lieu de l'unité d'action appliquée par Quinault au drame lyrique, le ballet-opéra fut simplement un spectacle de chant et de danse, formé de plusieurs actions toutes indépendantes et n'ayant entre elles d'autre lien qu'un rapport vague et indéterminé, presque toujours fondé sur l'allégorie.

PROSE ; ROMANS, LETTRES, GRAMMAIRE, CRITIQUE LITTÉRAIRE, ETC.

Par sa traduction du *Traité des Bienfaits* de Sénèque et du 33me livre de Tite-Live, par ses remarques critiques sur les écrivains qui l'avaient précédé, Malherbe avait tenté d'appliquer à la prose la réforme qu'il réalisa dans la poésie. Balzac marcha sur ses traces. Formé par ses leçons, Balzac, à force de travailler et de polir sa phrase, donna à la prose l'harmonie et la magnificence qu'elle avait ignorées jusqu'alors ; il arriva à la pensée de Dubellay, comme Malherbe à celle de Ronsard, par une autre route que la leur. Il éleva la prose en la régularisant, comme Malherbe avait régularisé la poésie, en modérant son essor ; et dès lors disparurent les différences si tranchées qu'on avait généralement remarquées jusque-là entre la langue des poëtes et celle des prosateurs. On peut presque toujours reprocher à Balzac l'enflure, d'ailleurs commune à son siècle ; mais il faut reconnaître dans *le Socrate chrétien* et dans plusieurs de ses *Lettres* une énergie d'idée et d'expression excellente en tout temps, et partout une correction de style qui était un rare mérite à cette époque.

La langue se dégageait, en effet, des dernières vapeurs du chaos qui l'avait si longtemps enveloppée ; elle réunissait les éléments qui devaient la constituer dans la suite. Aussi ne doit-on pas s'étonner de la haute estime que l'on professait alors pour les travaux des grammairiens. Le dépôt sacré de la langue avait été confié aux mains de l'Académie française, sa charge principale était de le conserver intact. Vaugelas se fit une renommée par ses investigations grammaticales et par sa *Traduction* de Q. Curce, qui lui coûta trente années de minutieux labeur. Ménage, savant estimable, Patru, Saint-Évremont, et plus tard le P. Bouhours, Le Bossu et l'abbé d'Aubignac joignirent à la grammaire les préceptes d'une rhétorique et d'une poétique malheureusement beaucoup trop arides, trop rigoureuses et trop incomplètes. L'abbé d'Aubignac voulut même unir l'exemple au précepte dans une mauvaise tragédie de *Zénobie.*

Cependant d'autres influences combattaient

celle de Malherbe, au moins dans ce qui tenait à la pensée. L'imitation de l'Italie et de l'Espagne, le mauvais goût des femmes beaux esprits, des précieuses et de l'hôtel Rambouillet, firent naître le *Roman pastoral*. L'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, la plus illustre des productions de ce genre, avait paru en 1610, inspirée par la *Diane* de Montemayor et les *Bergeries* italiennes. Bientôt Gomberville, La Calprenède, La Serre, Mlle de Scuderi, se précipitèrent sur les traces de d'Urfé, avec leurs romans infinis en dix ou douze volumes in-4°, les *Clélie*, les *Artamène*, les *Caloandre*, etc. En vain Sorel, dans *le Berger extravagant* et dans *Francion*, protestait contre ce délire : Sorel n'était pas un Cervantes; Molière et Boileau n'avaient pas encore foudroyé les précieuses. Mlle Caumont de La Force, Mme de Villedieu, Mme Daunoy, dont les *Contes* sont d'ailleurs assez jolis, défiguraient l'histoire; les beaux esprits divisés en *jobistes* et *uranistes*, selon qu'ils préféraient le sonnet à *Uranie*, par Voiture, ou le sonnet de *Job*, par Benserade, donnaient toujours le ton à la littérature; l'hôtel Rambouillet restait l'oracle du goût; et si la postérité a cassé presque tous ses arrêts, le XVIIe siècle ne s'y soumit que trop longtemps. C'est à lui, sans parler de ce Pradon, qui opposait à Racine son *Régulus* et sa *Phèdre*, de l'abbé Cotin et d'une foule d'écrivains de même force, que Saint-Évremont et Voiture ont dû leur immense renommée. Saint-Évremont, qui a gâté une foule d'aperçus ingénieux, d'observations justes et délicates par ses fadeurs quintessenciées et ses faux jugements, Voiture, qu'on est tout surpris de voir placer par Boileau au rang d'Horace; qui, sans doute, rencontre souvent des traits fins et spirituels, mais dont les *Lettres* sont fatigantes par la recherche perpétuelle d'une gaieté qui n'était pas dans sa nature et qui le fuit presque toujours.

Cependant quelques romans du XVIIe siecle sont dignes de l'âge où ils ont paru. Le *Roman bourgeois* de Furetière, l'auteur du dictionnaire, est faible, mais le *Roman comique* de Scarron, fort au-dessus de ses écrits burlesques, est excellent par le ton de franche gaieté et l'esprit naturel qui y règnent d'un bout à l'autre. Hamilton, dans les *Aventures du comte de Grammont*, perfectionna ce genre; sans en altérer le caractère jovial et moqueur, il y fit passer le bon ton et les manières élégantes des deux cours les plus polies de l'Europe; tandis que Mlle de La Fayette, dans *la Princesse de Clèves* et dans *Zaïde*, sut, en évitant l'afféterie et le maniéré de la pastorale, en conserver toute la grâce et la délicatesse. Les *Contes de Fées* de Perrault ne furent point, comme l'a dit, sans doute en se jouant, un des critiques les plus spirituels de notre âge, la merveille du siècle des merveilles; mais Perrault eut le bon esprit de conserver leur simple et naïve allure à de vieux récits populaires qu'il contribua à populariser davantage.

Le mérite des *Contes* de Perrault passa presque inaperçu de son temps; il fut beaucoup plus connu par ses écrits contre les anciens. Dans cette fameuse querelle, l'excellence de l'antiquité fut aussi mal défendue qu'elle était mal attaquée. Perrault, La Motte-Houdart, qui s'avisa d'abréger l'Iliade, et d'autres athlètes d'aussi mauvais goût et d'aussi mince érudition, furent aisément mais maladroitement vaincus par Boileau, par Longepierre, par M. et surtout par Mme Dacier qui mit dans sa polémique la même pesanteur de style et le même défaut d'intelligence réelle des anciens que dans ses traductions d'Homère, d'Aristophane et de Térence, supérieures pourtant, telles qu'elles sont, aux traductions de Perrot d'Ablancourt.

Si Mme Dacier parut oublier dans ses discussions littéraires le caractère de son sexe, un grand nombre de ses contemporaines mirent dans leurs écrits cette finesse d'observation et cette délicatesse toute particulière de sentiment et de langage qui semble lui appartenir exclusivement. Aucune langue n'a rien à opposer au recueil des *Lettres* où brillent les noms de Mme de Coulanges, de La Sablière, de Grignan, de Maintenon, et pardessus tous les autres, celui de Mme de Sévigné. Mme de Sévigné est le La Fontaine de la prose. Elle appartient à cette école qui, tout en conservant la naïve liberté, le capricieux abandon du XVIe siècle, y sut allier la politesse et l'élégance de la plus brillante époque de la société française. L'esprit religieux de son temps et de son éducation jette à travers la gaieté de ses *Lettres* ou plutôt de ses longues et ravissantes causeries, une légère teinte de gravité mélancolique, et rend plus profonde cette sensibilité maternelle qu'elle porta jusqu'à la passion. Pour ceux même qui seraient insensibles au charme infini des sentiments et du style, il resterait encore à admirer, dans cette correspondance de vingt-sept années, la vive peinture des faits et des mœurs d'une des périodes les plus intéressantes de l'histoire de France.

HISTOIRE, ÉLOQUENCE, PHILOSOPHIE.

Si Mme de Sévigné s'est attachée à peindre le côté noble et décent des mœurs de son siècle, un de ceux qui soupirèrent vainement pour elle, le comte de Bussi-Rabutin en offrit les traits les plus licencieux dans ses *Amours des Gaules*. Bussi-Rabutin semble n'avoir eu d'autre but que

de continuer Brantôme. Les Mémoires de Mme de Motteville sont indispensables pour bien connaître l'intérieur de la cour d'Anne d'Autriche; Guy Patin amuse par ses curieuses et malignes anecdotes sur le règne de Louis XIII et sur les premiers temps de Louis XIV; Mlle de Montpensier et La Rochefoucauld ont voulu donner une idée de cette guerre de la Fronde dans laquelle ils avaient joué un si grand rôle. Mais celui qui a traité cette époque avec le plus de verve, de franchise et d'originalité, est assurément Paul de Gondi, cardinal de Retz; Voltaire, en avouant qu'il est inégal, trouve plusieurs endroits de ses *Mémoires* dignes de Salluste. Il excellait dans les portraits; le plus curieux de tous ceux qu'il a tracés est le sien, car il dit plus de mal de lui que n'en aurait pu dire son plus grand ennemi.

Les Mémoires du cardinal de Retz soutiennent, au XVIIe siècle, la gloire que la littérature françoise s'était faite en ce genre. Mais l'histoire proprement dite, si l'on excepte le chef-d'œuvre de Bossuet, n'atteignit pas la même hauteur. Quelques historiens de ce temps se distinguèrent par leur érudition, mais la pesanteur ou la sécheresse de leur style rend leur lecture pénible et fastidieuse; c'est le Nain de Tillemont, c'est Beausobre dans son *Histoire du Manichéisme*, c'est Lenfant dans celle de plusieurs conciles. Perefixe, en écrivant avec naïveté la *Vie de Henri IV*, a su augmenter l'amour des François pour son héros. Mézeray, dans son *Histoire de France*, a porté jusqu'à la hardiesse l'expression de ce qu'il croyait la vérité. Quoiqu'on puisse trouver de l'exagération dans les éloges qu'il donna longtemps au cardinal de Richelieu, il fut écrivain exact et consciencieux; sa manière d'exposer les faits est quelquefois un peu lourde et diffuse, mais son style a souvent de l'originalité et du nerf, et dans plusieurs de ses harangues il a égalé les grands modèles de l'antiquité. Rapin de Thoiras publiait vers le même temps son *Histoire d'Angleterre*. C'est à un Français, alors émigré dans leur pays, que les Anglais doivent la première histoire de leur nation qui ait pu se lire avec plaisir. Les excellents historiens qui ont honoré la Grande-Bretagne sont postérieurs à Rapin de Thoiras. Presque tous les reproches que l'on peut faire à Mézeray s'appliquent aux jésuites Maimbourg et Daniel; mais ceux-ci n'ont su faire pardonner leurs erreurs ou leurs inexactitudes, ni par quelques aperçus larges et philosophiques sur les lois, sur les mœurs, sur les causes des événements, ni par l'élégance ou la chaleur de leur style. La meilleure production du XVIIe siècle qui ait l'histoire de France pour objet, est assurément l'*Abrégé* du président Hénault. Rien d'important n'échappe à son coup d'œil rapide, et, en paraissant effleurer les objets, il n'en est point qu'il n'approfondisse avec autant de sens que de pénétration. Il ne faut pas le confondre avec son homonyme J. Hénault, auteur du fameux sonnet de *l'Avorton*, et d'une traduction brillante des premiers vers de Lucrèce.

En choisissant les époques les plus intéressantes de l'histoire ancienne et moderne, Saint-Réal, le P. d'Orléans et Vertot ont acquis, surtout sous le rapport du style, une réputation méritée. Ce dont on peut les blâmer, c'est d'avoir trop souvent sacrifié la vérité à l'effet dramatique du récit; d'avoir imité trop servilement les formes classiques de quelques historiens anciens; de n'avoir presque jamais connu cette profondeur dans les généralités ou cette naïveté dans les détails, qui est un des caractères du vrai et qui force l'assentiment du lecteur. Saint-Réal, surtout dans sa *Conjuration des Espagnols contre Venise*, morceau d'un style très-remarquable d'ailleurs, s'approche du roman; le P. d'Orléans dans ses *Révolutions d'Espagne et d'Angleterre*, a souvent plié les faits à ses opinions d'homme ou de moine; l'inexactitude de Vertot, dans son *Histoire des chevaliers de Malte*, est devenue proverbiale. Son *Histoire des Révolutions de Suède et de Portugal*, celle surtout des *Révolutions romaines*, où il est soutenu par Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, sont bien supérieures. Tous trois, au reste, dans quelques-unes des harangues qu'ils prêtent à leurs personnages, sont restés les modèles de l'éloquence historique.

Mais parmi les écrivains du XVIIe siècle, ou plutôt de tous les siècles, celui qui a su transporter dans l'histoire avec le plus de hardiesse, tout l'entraînement passionné de l'éloquence, c'est Bossuet, si toutefois l'on peut ranger parmi les compositions historiques l'ouvrage que lui-même intitula *Discours sur l'histoire universelle*. Du point de vue d'un Père de l'Église, saisissant en un coup d'œil tout l'ensemble des faits humains et les enchaînant l'un à l'autre avec une merveilleuse puissance de génie, Bossuet énonça, comme loi éternelle de la Providence, leur concours à l'accomplissement des projets de Dieu envers son Église. Si, dans les âges suivants, cette vue a pu paraître incomplète et même erronée, si Vico, Herder et notre siècle ont été chercher ailleurs la clef des événements, il faut avouer que l'explication de Bossuet répondait parfaitement à la pensée dominante du temps de Louis XIV, et, en même temps, donnait à l'histoire cette précieuse unité, si indispensable aux ouvrages de l'art. Aussi semble-t-il que le Discours sur l'histoire universelle ait été fondu d'un seul jet, tant toutes les parties sont étroitement liées,

ensemble; et cependant chacune des trois grandes divisions de l'ouvrage a son caractère particulier, et elles n'ont de commun, outre l'unité de dessein, que la majesté et l'éclat d'une expression qui répond toujours à l'élévation de la pensée.

Bossuet est la plus parfaite réalisation de cette philosophie religieuse et monarchique, qui inspira toute l'éloquence du XVIIe siècle. On conçoit, en effet, que sous le despotisme de Louis XIV, l'éloquence politique ne pouvait exister; celle du barreau laissa peu de traces, quoique supérieure cependant à ce qu'elle avait été jusqu'alors. Patru la dégagea des entraves pédantesques qui l'enchaînaient et lui enseigna la pureté et la dignité; Pélisson, en la consacrant à la défense d'une victime de l'arbitraire dans la personne de Fouquet, lui donna un caractère noble et touchant; Talon l'employa à soutenir les perfectionnements partiels qu'il cherchait à introduire, près Pussort, dans la législation, et Barbier d'Aucourt à plaider quelques causes avec éclat. Mais quel que fût le talent de ces hommes distingués, le barreau fut loin d'atteindre à la hauteur où parvint alors l'éloquence religieuse.

Lingendes, sous Louis XIII, fut le Patru de la chaire. Après lui, l'élégance, la correction, l'élévation du style y devinrent des qualités indiscensables. Les sermons de Claude et plus tard ceux de Saurin, pasteurs protestants, surpassent, sous ce rapport, ceux de la plupart de leurs coreligionnaires en Angleterre et en Allemagne. Les catholiques, soutenus par le pouvoir et par l'opinion, allèrent beaucoup plus loin qu'eux.

A leur tête est Bourdaloue; ce qui le distingue, c'est la fécondité et la variété de la pensée; car, dans la grande quantité des sermons qu'il a laissés, le même sujet se trouve souvent traité plusieurs fois d'une manière toute différente : c'est la profonde connaissance qu'il y déploie des dogmes et de la morale des Écritures; c'est la puissance de sa dialectique, si rigoureuse, si irrésistible, une fois que vous lui avez accordé ses prémisses; c'est la simplicité d'un style sévère et soutenu, qui n'accorde rien aux mots, dont la beauté est dans l'idée et dans la parfaite convenance qui s'établit entre elle et l'expression. Ses contemporains ne concevaient rien au-dessus de lui; bientôt après, Cheminais, qu'on appela le Racine des prédicateurs, prouva qau'il lui manquait cette onction qui arrache les larmes, et que Massillon, dans le siècle suivant, porta au plus haut degré.

Mascaron et Fléchier ne purent lutter avec Bourdaloue comme prédicateurs, mais ils s'acquirent, par leur talent dans l'oraison funèbre, une renommée presque égale à la sienne. Le premier, beaucoup moins correct, moins poli, moins harmonieux, s'éleva jusqu'à la véritable éloquence dans l'*Oraison funèbre de Turenne*, soutenu qu'il était alors par la grandeur du sujet. L'autre, à qui l'on a reproché l'abus de l'antithèse, et une faconde trop méthodique et trop artificielle, mérite d'être soigneusement étudié surtout par les jeunes gens, pour la régularité de ses plans, le soin qu'il met à donner de la valeur aux plus petits détails, la pureté continue de sa diction, la singulière propriété de son expression souvent pittoresque, et l'harmonie tantôt brillante et gracieuse, tantôt grave et imposante de ses périodes. Fléchier s'exerça aussi dans le genre historique; mais son *Histoire de Théodose* et surtout celle du *cardinal Ximenès* sont bien au-dessous de ses discours.

Fléchier avait atteint la perfection de l'art; chez Bossuet l'art disparaît, et l'on ne voit plus que le génie. On a dit de ses écrits ce que Quintilien disait du *Jupiter* de Phidias, qu'ils avaient ajouté à la religion des peuples. Jamais, dans aucun temps, l'éloquence n'avait atteint ces hauteurs sublimes, ou plutôt, comme la narration de Bossuet a toute la passion de l'orateur, son éloquence a tout l'enthousiasme de la poésie. Dans les *Oraisons funèbres de la reine d'Angleterre, de la duchesse d'Orléans, du prince de Condé*, il ne s'abaisse ni ne se repose; le lecteur irrésistiblement entraîné court avec lui au dénoûment, comme si le discours était devenu le drame le plus tragique et le plus animé. Aussi savant politique que Démosthènes, il pénètre, comme lui, jusqu'aux dernières profondeurs du cœur et des affaires humaines; mais, ce qui n'était pas donné à Démosthènes, il s'élance de là au ciel pour y puiser les inspirations religieuses qui lui font dominer ces abîmes. Il a ennobli jusqu'à cette adulation monarchique qui était si bien dans l'esprit de son siècle que lui-même ne put s'y dérober. Sa langue est à part comme sa manière; il a plié le français à toutes les impérieuses exigences de son esprit, il l'a fait sien, au point que l'imiter ne serait pas impossible, mais presque ridicule; sa parole ne serait plus qu'étrange, si on la rencontrait hors de sa pensée. Quoique ce style ne soit nulle part si élevé que dans ses *Oraisons funèbres*, on en trouve des reflets dans tous ses autres ouvrages, dans la *Politique de l'Écriture sainte*, dans les *Méditations*, dans l'*Histoire des Variations*, dans cette foule d'écrits polémiques qui marquèrent presque chaque année de sa brillante carrière; car la fécondité fut toujours un des premiers attributs du génie.

On voudrait cependant retrancher des derniers écrits de Bossuet ceux dans lesquels il poursuivit, avec une intolérance inexcusable à nos yeux, un homme qui, par ses écrits, fut comme lui la

gloire de son âge, et, par ses vertus, la gloire de l'humanité, Fénélon. Chacun des ouvrages de Fénélon, le *Traité de l'existence de Dieu*, celui de l'*Éducation des Filles*, les *Dialogues des Morts*, les *Lettres au duc de Bourgogne*, l'excellente *Remontrance au Roi*, dont notre temps doit la découverte à M. Renouard, enfin son immortel *Télémaque*, respire, avec la morale la plus pure et l'amour le plus ardent des hommes, ce suave parfum d'antiquité que son siècle a rarement connu, et une élégance pleine de goût et de grâce, aussi parfaite que celle même de Racine et qui paraît plus naïve. *Télémaque* est devenu en France et chez l'étranger le *livre type*, pour ainsi dire, de la langue française. On ne sait qu'y admirer le plus, ou la richesse d'imagination qui l'anime et le varie, ou l'abondance de doctrine qu'il renferme, ou l'enchaînement si aisé des idées, en sorte qu'on le dirait écrit d'un premier et unique trait, ou la pure et harmonieuse simplicité de cette prose si admirable *encore qu'un peu traînante*, comme disait Voltaire. Au reste, toutes les formules de l'éloge ont été épuisées en faveur de Fénélon, et c'est un de ces hommes qu'il suffit de nommer pour l'avoir apprécié.

Cependant quelque nuance qui ait distingué entre eux les écrivains illustres dont nous venons de parler, leurs principes, qu'ils penchent vers l'ultramontanisme, le gallicanisme, ou le quiétisme, sont toujours ceux d'une Église *monarchique* en quelque sorte. Mais auprès d'eux s'était élevée une secte plus rigoureuse, plus indépendante, plus républicaine, une sorte de Fronde religieuse qui, aux honneurs du talent, réunit, comme le protestantisme, ceux de la persécution. Ce sont les jansénistes et surtout les graves solitaires de ce *Port-Royal*, dont Racine a écrit l'*Histoire*. Là se distinguaient, par un savoir également sûr et profond, Lancelot, Lemaître, l'avocat de Sacy, dont la *Traduction de Pline le jeune* fut longtemps estimée le meilleur travail en ce genre; Arnaud surtout, qu'on appelait *le grand* Arnaud, le plus habile dialecticien de son temps; Duguet, Nicole, qui, dans ses *Essais de Morale*, trop souvent arides, il est vrai, renferme des pages excellentes, pleines de sens et d'énergie; enfin, le génie le plus prodigieux peut-être du XVIIe siècle, Blaise Pascal.

Ses immenses travaux dans les sciences exactes dont, à vingt-trois ans, il avait parcouru le cercle entier en marquant chacun de ses pas par une création, ont donné à son style quelque chose d'élevé et de rigoureux tout à la fois qui n'appartient qu'à lui, surtout dans ces pages effrayantes de profondeur qu'on a intitulées *les Pensées*, et qui ne sont que des pierres d'attente du grand édifice qu'il voulait élever en faveur de la religion. Il savait trop pour ne pas commencer par le doute, mais la rigueur de son esprit et celle de sa secte ne lui permirent pas, comme à Montaigne, de s'y arrêter, et l'obstination de son examen fut telle qu'avec la santé il faillit en perdre la raison. Après avoir épuisé toute la science humaine, il se jeta dans la foi; il voulut ramener l'homme à Dieu en lui prouvant son imbécillité et en le forçant à recourir à une révélation par le sentiment de son impuissance, car qui pouvait être fort là où Pascal s'avouait faible? Telle paraît avoir été la pensée fondamentale de cet ouvrage. Le caractère du style est une vigueur pleine de logique, une singulière nouveauté de tours, et une façon tout originale de relever la familiarité des termes par l'énergie de l'idée. C'est au milieu de ce grand travail que Pascal, indigné des atteintes que la doctrine des jésuites portait à la moralité de la religion et aux intérêts de ses amis, écrivit, comme en se jouant, ses fameuses *Lettres provinciales*, un de ces écrits polémiques qui obtiennent le privilége si rare de survivre aux circonstances qui les ont inspirés. Les *Lettres provinciales*, chef-d'œuvre d'érudition, de dialectique et d'éloquence, fixèrent dans la prose française le style de la bonne plaisanterie. Elles frappèrent le jésuitisme au cœur, et contribuèrent, plus que tout autre coup, à sa chute dans l'âge suivant.

Jusqu'ici nous avons vu le dogme religieux inséparable de la morale; aussi Bourdaloue, Bossuet, Fénélon, Pascal, sont plutôt des orateurs et des philosophes chrétiens que des moralistes proprement dits. C'est à d'autres que ce nom doit s'appliquer plus spécialement.

La Rochefoucauld, dans le livre si court et si célèbre des *Maximes*, voulut prouver que l'amour de soi, la vanité égoïste est le seul mobile de nos actions; si l'on peut reprocher quelque chose d'étroit et d'incomplet à cette vue de la nature humaine, excusable d'ailleurs dans un contemporain de Richelieu et de Mazarin, et dans un acteur de la Fronde, on doit reconnaître une perspicacité presque toujours très-heureuse et une foule d'aperçus vrais et fins dans ces remarques dictées sous la forme et du ton décisif et tranchant des axiomes. La morale de La Bruyère est meilleure, son intelligence de la société plus large; son style surtout, si pittoresque dans sa rapidité, est bien supérieur à celui de La Rochefoucauld. Nul écrivain, peut-être, n'a enrichi la langue d'un plus grand nombre de tournures neuves et d'expressions originales. L'heureux mélange des réflexions et des portraits donne aux *Caractères et mœurs de ce siècle* un attrait piquant qui manque souvent aux écrits des moralistes. La Bruyère trace en quelques lignes un portrait entier, vivant et agissant. Mais si la précision ne

nuit jamais à la clarté, elle n'est pas toujours exempte d'un certain apprêt qui annonce de prochaines altérations dans le gout littéraire de la France. Ses *Dialogues posthumes sur le quiétisme* ne peuvent en aucune façon se rapprocher des *Provinciales.*

En métaphysique, le XVIIe siècle a produit Descartes qui eut une si puissante influence sur son âge, mais dont l'appréciation appartient plutôt à la philosophie qu'à la littérature, et son disciple Mallebranche. L'imagination poétique de Mallebranche lui fut nuisible peut-être dans l'analyse philosophique ; mais elle a souvent embelli la pensée et le style de sa *Recherche de la Vérité* d'une couleur presque platonicienne.

Pendant ce temps, les doctrines d'Épicure étaient professées par Gassendi, l'émule de Descartes, par Bernier, par Saint-Évremont, par Charleval, par cette voluptueuse société de Ninon de l'Enclos où Chaulieu initia Voltaire, par celle du Temple, plus licencieuse, qui succéda à la première. Bayle, réfugié en Hollande, soumettait dans son *Dictionnaire historique et critique* les institutions et les opinions humaines à l'examen d'un scepticisme savant et railleur. Son ouvrage fut extrêmement utile à l'âge suivant. Ce fut un arsenal où il vint puiser toutes ses armes. Toute cette école, en dehors du XVIIe siècle, préparait le XVIIIe, et Fontenelle parut être l'anneau destiné à les lier l'un à l'autre.

Fontenelle n'attaqua pas les préjugés de front, comme on fit après lui ; mais son *Histoire des Oracles*, ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, etc., levèrent à demi le voile qui les couvrait. Il eut le tort de s'essayer dans trop de genres. Ses *tragédies*, ses *opéras*, ses *odes*, toutes ses poésies sont spirituelles, mais froides ; ses *Dialogues des Morts* rappellent, en l'exagérant encore, la manière affectée de Saint-Évremont. Le premier il se fit un nom dans l'éloquence académique que Racine seul avait illustrée jusque-là, le jour qu'il fit l'éloge du grand Corneille. Les *Éloges académiques* de Fontenelle abondent en saillies ingénieuses. Son intelligence de toutes les matières, sa facilité à s'approprier les créations des savants par la forme sous laquelle il les présentait, la clarté et l'élégance trop souvent recherchée de son style lui donnèrent une grande vogue. Mais il ne fit que laisser échapper d'une main avare les opinions que le siècle suivant devait prodiguer et développer avec tant d'éclat et d'énergie.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Jusqu'ici, et surtout dans le XVII[e] siècle, la littérature n'a semblé que le résultat et l'expression de la société existante ; la société agit énergiquement sur elle ; elle réagit faiblement sur la société. Au XVIII[e] siècle, la scène change, au moins en partie : si l'action reste la même, la réaction acquiert une bien plus grande intensité. Au milieu de la décadence générale des pouvoirs constitués ou consentis, la littérature à son tour devient un pouvoir ; tout en se fortifiant, elle tend aussi à se concentrer ; elle se personnifie spécialement dans quelques hommes qui donnent l'impulsion à tout le reste. L'histoire doit, autant que possible, représenter cette nouvelle phase littéraire. L'ordre que nous avons adopté jusqu'à présent se modifiera donc avec la nature des faits. La poésie cède la première place à la prose, dont l'influence plus générale se fait mieux sentir : c'est aussi par cette grande division littéraire que nous commencerons ; et comme elle se résume dans les écrivains qui la dominèrent, ces écrivains paraîtront les premiers ; nous descendrons ensuite aux hommes et aux genres dont l'action sociale fut moins significative.

Louis XIV, tout en commandant le respect pour les mœurs publiques, avait donné lui-même l'exemple de les enfreindre. Quand les deux générations contemporaines de sa grandeur eurent disparu, celle qui leur succéda n'hérita point de leur enthousiasme pour le grand roi. L'illusion était dissipée ; le peuple souffrait ; la victoire avait passé aux ennemis. La fermeté que montra Louis dans ses derniers malheurs ne ramena point à lui les cœurs qu'avaient aliénés ses ministres, ses confesseurs et ses maîtresses. Il mourut. Le respect pour la monarchie, qui n'était déjà plus qu'habitude ou hypocrisie, tomba avec lui. Rien ne pouvait plus le rappeler. La licence était montée sur le trône avec le duc d'Orléans, régent de France. Louis XV joignit bientôt à la honte de sa politique extérieure le scandale de sa vie privée. Le mécontentement fut universel. On y répondit par des coups d'autorité. Cependant les gens de lettres se répandaient de plus en plus dans le monde ; soutenus par les mœurs et l'opinion, ils soumirent à l'examen et à l'analyse, d'abord la religion, comme on l'avait fait au XVI[e] siècle, mais avec beaucoup plus de hardiesse encore, puis la politique, la législation, le gouvernement tout entier. Flattés par les souverains du Nord, ils sentirent tout ce qu'ils pouvaient être. Ils se réunirent. L'Encyclopédie fut le fruit de cette union. L'autorité, qui aurait dû chercher à diriger l'Encyclopédie, la proscrivit. La discorde entre les opinions et les institutions n'en fut que plus flagrante. Bientôt elle devint une lutte acharnée qui ensanglanta les dernières années du XVIII[e] siècle. Attaquées de toutes parts, les institutions croulèrent enfin toutes à la fois, et leur chute, en ébranlant toute l'Europe, lui ouvrit une ère nouvelle. Ce n'est pas à la littérature qu'il faut attribuer cet immense résultat préparé depuis si longtemps et par tant de causes ; mais elle obéit aux opinions qui l'amenèrent, elle travailla à les seconder, à les formuler, et par là même ajouta à leur énergie. Un homme surtout s'en constitua le représentant ; ce fut Voltaire.

PROSE DIDACTIQUE ; PHILOSOPHIE, POLITIQUE, CRITIQUE.

Si Voltaire reçut de son siècle et de la postérité le titre de génie universel, on ne prétend point signifier par là qu'il fut parfait dans tous les genres, ni même également supérieur dans tous ceux où il a excellé ; on veut dire que, doué d'une merveilleuse flexibilité de talents, il les a abordés tous, et que son influence a puissamment, quoiqu'à divers degrés, modifié chacun d'eux. Aucun écrivain français n'a mieux connu et mieux représenté son temps et sa nation. Dans ses premiers écrits il est plus grave et plus modéré : on voit que, attentif à ne pas heurter l'opinion, il ne veut pas rompre encore les liens qui l'attachent à l'âge précédent. Son séjour en Angleterre lui donne d'abord l'occasion d'attaquer les abus dominants dans son pays, en paraissant n'avoir d'autre dessein que de lui faire connaître la politique, la philosophie, les travaux scientifiques des Anglais. Bientôt la renommée qu'il s'est acquise dans le drame, dans l'épopée, dans l'histoire, le progrès des idées nouvelles, l'en-

thousiasme que témoignent pour lui les plus grands rois, la conscience de son génie et de sa puissance morale, l'enhardissent à soulever toutes les questions. Sans doute on peut lui reprocher, dans cette lutte qui anima toute sa vie, un défaut habituel de patience et de réflexion, de fréquents sacrifices de sa gloire à venir aux applaudissements du présent, l'abus de sa facilité pour poursuivre d'un persiflage inconvenant des opinions et des hommes honorables, l'inconstance et l'incertitude de ses propres doctrines; mais il faut reconnaître aussi qu'il est peu de perfectionnements modernes, en quelque genre que ce soit, qu'on ne retrouve, du moins en germe, dans Voltaire; et qu'il a rendu à son pays d'immenses services, en popularisant, par ses ouvrages didactiques, les idées de tolérance, de justice, d'égalité, la philosophie de Locke, la physique de Newton, la jurisprudence de Beccaria. Ce qui distingue le style de ces ouvrages, parmi lesquels il faut ranger la *Correspondance*, émule de celle de Sévigné, aussi bien que le *Dictionnaire philosophique*, le *Commentaire sur Corneille* comme les *Lettres sur les Anglais*, c'est la facilité, la clarté, la fécondité, le mordant, la variété, le goût toujours pur, et l'inaltérable élégance.

Beaucoup d'autres écrivains illustres marchaient alors au même but que lui, et, sans embrasser une aussi vaste superficie, creusaient à une plus grande profondeur le terrain auquel ils se bornaient. Montesquieu, Buffon, Rousseau, voilà les noms que le XVIIIe siècle place à côté du nom de Voltaire. Montesquieu, dans les *Lettres persanes*, avait, comme Voltaire, uni au paradoxe et à la satire souvent amère des institutions de son temps, l'amour des hommes et de la liberté, et il avait su animer le sérieux des doctrines par les piquantes observations d'un voyageur et la peinture chaleureuse d'une passion orientale. A ce premier essai qui eût été le chef-d'œuvre d'un autre écrivain, succéda bientôt *la Grandeur et la Décadence des Romains*: il y examina Rome, non pas en homme du XVIIIe siècle, mais du point de vue qu'aurait choisi Tacite; il se fit Romain pour juger la république et l'empire. Enfin parut, après vingt ans de recherches et d'études, l'admirable livre de l'*Esprit des Lois*, semé de quelques erreurs, afin, sans doute, comme disait Chénier, que l'on pût y reconnaître la main de l'homme; mais qui jeta une lumière inattendue sur toutes les questions civiles et politiques; qui, par la simple analyse de la nature des gouvernements, inspira une haine plus forte pour le despotisme et un enthousiasme plus vif pour la vraie liberté que n'auraient pu faire les plus fougueuses diatribes; et qui, cependant, toujours modéré, s'attacha à faire sentir la nécessité du respect pour les lois existantes plus encore que celle même de la liberté. Le langage de Montesquieu est grave, concis, ingénieux, éloquent, et tout animé d'une intime poésie. Une critique sévère a pu blâmer ces élans poétiques dans l'*Esprit des Lois*, mais qui n'aime à les trouver dans ces morceaux détachés où ils sont si bien à leur place, et brillent d'un éclat si éblouissant, dans le *Temple de Gnide*, dans le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, dans *Lysimaque*, etc.?

Montesquieu avait expliqué les mystères des sociétés humaines, Buffon expliqua ceux de la nature, et il fut fécond, majestueux, harmonieux comme elle; son style et son ouvrage la représenteraient parfaitement s'il avait pu jeter dans le premier cette infinie variété, dans l'autre cet ordre parfait dont les œuvres seules de la nature réalisent la merveilleuse alliance. Qui d'ailleurs a mieux fait sentir la grandeur des lois qui la gouvernent? Qui a plus dignement chanté et ses bienfaits et ses rigueurs apparentes qui sont souvent des bienfaits réels? Qui a su nous intéresser plus vivement à tous les êtres qu'elle a produits? L'*Esprit des Lois* et l'*Histoire naturelle* sont les plus parfaits monuments du style de la prose, que le XVIIIe siècle ait légués à ceux qui l'ont suivi. Il faut y joindre l'*Émile*.

Le nom de Rousseau est devenu inséparable de celui de Voltaire. Cependant ces deux grands hommes n'eurent de commun que l'extrême influence qu'ils exercèrent sur leurs contemporains, Voltaire en s'appropriant les sentiments de son siècle et en les lui renvoyant ensuite fécondés et développés, Rousseau en imposant à ses concitoyens ses propres sentiments parce qu'ils se trouvaient, sous un certain point de vue, d'accord avec les leurs. Le XVIIIe siècle, en effet, tendait à la destruction des institutions existantes, parce qu'elles n'étaient plus en rapport avec ses opinions; Rousseau eût voulu l'anéantissement de toute espèce d'institutions sociales, parce que s'étant trouvé dès le principe, par sa position, par son caractère, par sa conduite privée, en lutte ouverte avec ces institutions, il en avait été heurté et froissé dans tous les sens. De là la sympathie qui existe entre son siècle et lui; de là aussi ses paradoxes continuels et cependant le profond sentiment de vérité qui anime son cœur et sa voix. Rousseau aime l'humanité en théorie, c'est-à-dire l'humanité telle qu'il se la figure possible; il hait et méprise les hommes en pratique, c'est-à-dire tels qu'ils sont réellement. Et cette contradiction s'étend à toutes choses. Homme de lettres, dans son premier *Discours* il anathématise les sciences et les lettres; musicien et

compositeur, dans ses *Lettres sur la musique et sur les spectacles*, il maudit les spectacles et la musique ; publiciste, dans le *Discours sur l'inégalité des conditions*, dans le *Contrat social*, en cherchant à expliquer comment les sociétés ont pu se former et s'organiser, il regarde l'homme en société comme un animal dépravé, et le rappelle à l'état sauvage, comme à la perfection de sa nature ; moraliste, il nous offre dans *la Nouvelle Héloïse* des personnages qui, vertueux en sentiments et en paroles, violent cependant sans cesse, dans leur conduite, les règles de moralité reconnues parmi les hommes ; dans les *Confessions*, il s'avoue coupable de l'oubli des devoirs d'ami, d'amant, de fils, de père, et il se présente en même temps comme le plus vertueux des hommes, et sa conviction est tellement profonde qu'il finit par la communiquer à ses lecteurs; dans l'*Émile*, enfin, il développe un système d'éducation dont le résultat est de mettre son élève en guerre avec tout ce qui l'entourera dans la suite, un système où tout est basé sur la nature et le positif, et où il ne procède que par suppositions et par fictions, un système impossible enfin, car, comme on l'a remarqué, proscrire l'éducation publique, c'est obliger toute la génération actuelle à s'occuper d'élever la suivante pour que celle-ci rende à son tour le même service à ses successeurs. Et malgré tout, Rousseau est, sous le rapport de l'art, le plus parfait écrivain que la France ait produit. On se récrie bien contre cette religion sans culte, contre cette morale sans application, contre cette politique sans base ; mais on obéit à l'enthousiasme dévoué qui prêche cette étrange doctrine, à celui qui s'est volontairement constitué l'apôtre et le confesseur de la verité ; exalté par les sublimes idées de Dieu et du devoir, on tombe à genoux, tout en larmes, devant l'éloquent interprète du vicaire savoyard, devant le peintre inspiré d'Émile et de Sophie. On se laisse entraîner au charme de ce style harmonieux et passionné, noble et riche, dont les expressions rapellent nos vieux écrivains et dont le tissu est d'une pureté si classique. On partage avec délices les rêves de cette imagination que n'arrêtent jamais les limites du réel dans ce monde tout idéal qu'elle a choisi pour son domaine ; on s'enflamme de cette éloquence qui substitue le sentiment à l'idée, et arrive toujours au cœur parce que c'est toujours du cœur qu'elle s'échappe.

Autour de ces quatre grands hommes viennent se grouper une foule d'écrivains que la conformité d'idées, ou une imitation évidente range sous les mêmes bannières. Ici les économistes, là les encyclopédistes, plus loin les savants, les métaphysiciens, les critiques, les littérateurs de toute espèce.

Dès le commencement du XVIIIe siècle, Boisguilbert, sous la dictée de Vauban, avait éclairci, dans sa *Dîme royale*, quelques points d'économie sociale. L'abbé de Saint-Pierre aborda les mêmes matières, mais son *Projet de paix perpétuelle* ne pouvait être considéré, surtout lorsqu'il parut, que comme le rêve d'un homme vertueux. Melon, secrétaire du régent, fut plus positif : il examina la question du crédit. Les économistes qui lui succédèrent, entre autres Mirabeau, le père, dans son *Traité de la population*, et tous les partisans du *produit net*, ne firent qu'entrevoir quelques vérités de détail au milieu d'une foule d'erreurs. La science de l'économie politique, proprement dite, devait naître plus tard ; mais les écrits de Montesquieu et de Jean-Jacques avaient fixé l'attention sur les principes de gouvernement et de droit public. Mabli se distingua dans cette sorte d'étude ; malheureusement son enthousiasme pour l'antiquité grecque et romaine, et son vertueux mépris pour l'égoïsme et l'inertie de ses contemporains, ôtent en grande partie à ses ouvrages l'utilité que son siècle aurait pu en retirer. Dans ses *Observations sur l'histoire de France*, écrites d'ailleurs d'un style peu agréable, il ne rend pas assez de justice aux anciennes constitutions de son pays, il embrasse le passé dans la proscription du présent ; mais on estime, dans ses *Entretiens de Phocion*, l'homme de bien qui voulut faire dépendre la politique de la morale.

Le règne de Louis XVI vit naître des travaux plus positifs. Forbonnais traita savamment des finances; Turgot se montra plus avancé que les autres économistes dont il avait d'ailleurs embrassé les doctrines ; Necker éclaira la théorie par la pratique, et tandis que ses écrits sur le revenu public et ses discussions avec Calonne rendaient accessible au vulgaire une science qui jusqu'alors avait été un mystère pour lui, son *Traité de l'importance des opinions religieuses* réunissait à une morale pure et touchante un style élevé quoiqu'un peu emphatique. On ne peut donner ici un aperçu, même rapide, de tous les ouvrages de circonstance que fit naître l'approche de la révolution française, de tous les pamphlets qui préparèrent alors les travaux des assemblées législatives. Deux noms cependant se distinguent dans la foule. Dans l'*Essai sur les priviléges*, et dans la fameuse brochure : *Qu'est-ce que le tiers état?* Sieyes embellissait une invincible dialectique par une expression pleine d'énergie et d'originalité. Dans le livre des *Lettres de cachet*, dans ses *Conseils aux républicains des États-Unis, aux Bataves sur le stathoudérat, à Frédéric-Guillaume*, dans l'*Essai sur le despotisme*, et dans un grand nombre d'autres écrits,

Mirabeau préludait à cette foudroyante éloquence qui devait le placer à la tête de nos orateurs politiques.

Sans rester étrangère aux questions de gouvernement et d'administration, l'influence des encyclopédistes et des philosophes se fit mieux sentir dans la métaphysique, la morale, les sciences mathématiques et naturelles. Assurément il y avait quelque chose d'imposant dans cette réunion des savants et des littérateurs de France, associant leurs études et leurs efforts pour fixer le point où étaient parvenues de leur temps toutes les connaissances humaines : c'était un utile et magnifique héritage à léguer à l'avenir. On doit avouer que ce grand travail est resté incomplet sous plusieurs rapports; quelques branches ont été négligées; il règne dans d'autres une confusion nuisible; en obéissant trop aveuglément aux opinions et aux préjugés du jour, les rédacteurs sont souvent tombés dans de graves erreurs; mais lorsqu'on songe aux obstacles de tout genre qui ont entravé la marche de l'Encyclopédie, sans cesse harcelée par l'autorité, on s'étonne qu'elle ait pu être menée à terme, et l'on admire davantage la supériorité de plusieurs parties.

Le plus ardent promoteur de cette immense entreprise, l'homme qui lui donna la vie, et la suivit dans sa carrière avec une infatigable constance, ce fut Diderot. Diderot est, après Voltaire, le génie le plus universel du XVIIIe siècle, l'écrivain le plus éloquent après Rousseau; peut-être même a-t-il été plus éminemment artiste que l'un et l'autre. Parmi les idées qu'aujourd'hui l'on nous donne comme nouvelles dans la littérature et les arts, il en est peu qu'il n'ait aperçues et jetées çà et là avec une verve toute particulière. Mais il ne put jamais élaborer toutes ces conceptions qui bouillonnaient confusément dans son esprit. L'incohérence est son caractère distinctif. D'ailleurs il mit de la chaleur jusque dans les désespérantes doctrines de son aride métaphysique, et de la poésie jusque dans sa prosaïque théorie du drame; on ne se lasse point d'admirer la variété féconde et entraînante qui anime sa *Correspondance avec Grimm*, ses *Lettres à Mme Roland* dernièrement découvertes, son *Examen des salons de peinture*, etc. Nul autre n'eut autant de spontanéité; pour ainsi dire, dans le style. Elle éclate au plus haut degré dans ses *Contes*, dans *Jacques le fataliste*, dans *le Neveu de Rameau*, cet ouvrage si original que Gœthe a littéralement traduit. Sans doute on gémit sur les sophismes sans nombre, sur le dévergondage effréné des pensées, sur le cynisme audacieux des expressions qui souillent ses *Romans;* mais en signalant le danger de tels ouvrages, dont il faut accuser le siècle plus encore que l'écrivain, on est forcé de reconnaître qu'ils ont contribué à placer Diderot au premier rang des prosateurs.

D'Alembert lui est bien inférieur sous ce rapport. Excellent mathématicien, il a traité admirablement la partie du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* qui traite des sciences exactes et naturelles, c'est un de ses plus beaux titres de gloire; mais sa métaphysique est incomplète et superficielle; comme littérateur, toujours pur, correct, ingénieux, il manque souvent de chaleur et d'originalité.

La doctrine de Condillac est la base de la métaphysique de l'Encyclopédie. C'est le système de Locke porté plus loin que n'avait osé Locke lui-même, mais sans le pousser à ses dernières conséquences comme le firent Hume et Berkeley. La philosophie de Condillac part des sensations pour remonter jusqu'à l'activité de l'âme, comme Leibnitz et la philosophie allemande partent, en général, de l'activité de l'âme pour descendre à la sensation. Mais, sans vouloir décider si la route choisie par Leibnitz est la meilleure, on doit avouer que lorsque Condillac est parvenu, par l'analyse, à spiritualiser autant que possible la sensation, il est forcé de s'arrêter devant l'abîme qui sépare encore le point où il est arrivé et l'activité de l'âme. Son style, dans le *Traité des Sensations*, dans celui des *Systèmes*, dans la *Logique*, dans l'*Origine des connaissances humaines*, est précis, clair, intelligible; sa fameuse fiction de la statue est ingénieuse; mais cette précision et cette clarté ne viennent peut-être que de ce qu'il n'est ni assez complet, ni assez profond. Son *Cours d'Études* et surtout l'*Histoire universelle* qui en fait partie, sont bien au-dessous de ses ouvrages purement philosophiques.

Charles Bonnet, excellent naturaliste et observateur ingénieux, a adopté un système de métaphysique semblable à celui de Condillac, mais son analyse de la statue est plus parfaite, et quoique la sensation soit aussi son point de départ, elle ne l'empêche pas d'admettre, comme par instinct, l'activité spontanée de l'âme.

On aurait tort de chercher dans les philosophes du XVIIIe siècle un corps de doctrines morales complet et déterminé. L'impérieux besoin d'exprimer les opinions changeantes de la société de leur temps s'oppose chez eux à toute unité de dessein : on voit assez cependant que pour concilier la morale avec leur métaphysique ils ont dû lui donner pour base l'égoïsme, mais dans le sens louable du mot, c'est-à-dire l'amour de soi en tant qu'il renferme celui des autres.

Helvétius, honnête homme lui-même, développa, dans ses livres de *l'Homme* et de *l'Esprit*, cette doctrine qui fut trop souvent subversive par

le fait de toute moralité vraie et profonde. Les attaques dirigées contre ces deux ouvrages furent en grande partie la cause de leur prodigieux succès. Ils n'en étaient dignes ni pour le fond ni pour la forme, quoiqu'on y trouve des aperçus ingénieux et des pages bien écrites. Cabanis, dans son livre des *Rapports du physique et du moral de l'homme*, traita avec plus de science et de profondeur qu'Helvétius la partie physiologique de sa doctrine. Volney et Saint-Lambert formulèrent mieux sa morale en lui laissant toujours pour fondement l'intérêt personnel. Nous ne parlons point d'une foule d'écrivains qui exagérèrent le matérialisme sensuel de leur temps, et méritèrent plutôt le nom de sophistes et de déclamateurs que celui de philosophes. Tels sont le baron d'Holbach, le marquis d'Argens, Maupertuis, l'abbé Morellet, plus modéré que ses confrères, etc.

On préfère revenir à ceux qui avaient conservé, avec le style du xvii[e] siècle, une morale plus pure et plus consolante. Vauvenargues, sans être resté étranger aux opinions de son âge, n'avait pas étudié l'homme pour le mépriser et le décourager. Sa morale sympathise avec toutes les nobles affections du cœur, et son langage rappelle par intervalles la noblesse et la suavité de Fénélon; le goût qui a dirigé sa critique littéraire est singulièrement remarquable à l'époque où il vivait. Nul n'a mieux apprécié que lui Racine, Quinault, et plusieurs des grands poëtes de l'âge précédent.

On peut rapprocher Condorcet de Vauvenargues, quoique leur point de départ n'ait pas été le même. L'*Esquisse des progrès de l'esprit humain* du premier a pour but, comme les *Réflexions et Maximes* du second, d'inspirer à l'homme le sentiment de sa dignité. On ne peut se défendre d'une profonde émotion lorsqu'on songe que celui qui écrivait sur la perfectibilité humaine, avait alors pour demeure un cachot et la guillotine en perspective. C'est ainsi qu'en parcourant les pages où le savant Bailly applique à l'*Histoire de l'astronomie ancienne et moderne*, l'élégance et l'éclat du style de Buffon, on se rappelle avec plus d'attendrissement le supplice de ce martyr de l'ordre public et de la vraie liberté.

Avant eux, Duclos avait écrit ses *Considérations sur les mœurs.* Sans partager les systèmes des philosophes de son temps, il en avait adopté la manière. Comme historien, il montre, dans ses *Mémoires sur la régence* et dans son *Histoire du règne de Louis XI*, plus de finesse que de profondeur; comme romancier, il se rapproche, dans les *Confessions du comte de****, de Marivaux qu'il n'égale point; comme moraliste, il a de la franchise, de la précision, de la clarté, une observation juste et spirituelle, mais il ne s'occupe guère que de la société de son temps, et peint plutôt l'extérieur et les habitudes, qu'il ne pénètre dans la nature intime des mœurs et des passions.

Marmontel, dans ses *Mémoires*, est moins ingénieux que Duclos; sa *Morale* est plus pratique et s'appuie sur des bases plus solides, mais elle est commune et sans expression; sa *Grammaire* est bien préférable; sa *Logique* et sa *Métaphysique* ne sont qu'une copie assez terne de Port-Royal; le jésuite Buffier avait fait mieux; Du marsais, dont on a trop vanté les *Tropes*, et dont le seul ouvrage un peu remarquable est l'*Essai sur les préjugés*, n'avait pas fait plus mal. Les meilleurs titres littéraires de Marmontel sont quelques pièces de vers, et entre autres son *Épître aux poëtes*, quelques opéras-comiques, *Zémire et Azor*, *l'Ami de la maison*, *la Fausse Magie*, qui durent une partie de leur succès à la musique de Grétry, mais qui n'en sont pas indignes, le roman des *Incas*, et surtout celui de *Bélisaire*, sans doute infiniment au-dessous de *Télémaque*, mais supérieur au *Séthos* de l'abbé Terrasson. On regrette que les premiers chapitres, qui sont excellents, soient suivis de dissertations philosophiques qui fatiguent par leur ton sentencieux et pédantesque. Les *Contes moraux* sont préférables. Plusieurs d'entre eux se distinguent par une simplicité gracieuse et touchante. On peut reprocher aux *Éléments de littérature* des longueurs et des observations un peu communes, mais une mémoire heureuse, un goût sûr, un style élégant et spirituel, font de ce recueil un des meilleurs traités de critique littéraire que possède notre langue. Cependant les dernières années du xviii[e] siècle virent naître deux ouvrages qui effacèrent la réputation de Marmontel comme rhéteur, et surtout comme romancier moraliste. Il s'agit de La Harpe et de Bernardin de Saint-Pierre.

La Harpe, qui s'était déjà fait connaître par ses *Éloges académiques*, par ses tragédies de *Coriolan*, de *Warwick* et de *Philoctète*, par son drame de *Mélanie*, et par un grand nombre d'opuscules en tout genre, publia son *Lycée* ou *Cours de littérature.* Le ton dur et tranchant avec lequel il traite certains écrivains, les longs commentaires qu'il prodigue à quelques autres, ses diatribes contre les philosophes qu'il avait encensés jadis, son ignorance de l'antiquité, son orgueilleux mépris pour les littératures étrangères, son attachement étroit pour les règles classiques, n'empêcheront pas d'apprécier la supériorité de son jugement et la délicatesse de son analyse dans l'examen des écrivains du xvii[e] siècle, l'abondance et la variété qui permettent de le suivre sans

fatigue dans sa longue carrière, et son admiration pour les chefs-d'œuvre, si bien sentie qu'elle élève quelquefois sa critique jusqu'à l'éloquence.

On pourrait mentionner ici d'Olivet, Girard, si utile à la langue par ses *Synonymes français*, Des Brosses, Court de Gébelin, le savant auteur du *Monde primitif*, mais ils sont plutôt des grammairiens que des critiques. Un acharnement insensé contre Homère a immortalisé Zoïle; l'obstination de leurs diatribes contre Voltaire a fait vivre de même Fréron, Clément et La Beaumelle. Ils avaient cependant des connaissances, et les deux premiers surtout font preuve de goût quand la passion ne les aveugle pas.

Bernardin de Saint-Pierre fut l'élève et quelquefois l'émule de J.-J. Rousseau; nul autre que lui n'a mieux reproduit ce vague des rêveries individuelles, cette harmonie riche d'images, cette passion enthousiaste pour les merveilles des cieux et de la terre qui caractérisent son maître. Il y a, dans les *Etudes* et les *Harmonies de la nature*, des pages ravissantes qu'on dirait échappées à l'auteur des *Confessions* et des *Rêveries d'un promeneur solitaire;* mais le chef-d'œuvre de Bernardin et l'un des meilleurs livres de la langue, c'est ce délicieux roman de *Paul et Virginie*, cette perle recueillie sur les rivages d'Afrique, que l'on est tout surpris de rencontrer à travers le clinquant et les oripeaux des romans du XVIIIe siècle. C'est l'alliance du plus ardent amour et de la plus suave pureté, de ce que la nature a de plus touchant et de plus gracieux, une mère et un berceau, des sentiments raffinés de notre civilisation, et des sensations naïves d'une famille primitive et solitaire. Le style enchanteur de *Paul et Virginie* se retrouve, mêlé aux couleurs de la philosophie du temps, dans la jolie nouvelle de *la Chaumière indienne.*

Les noms de Rousseau et de Bernardin sont une transition naturelle de la philosophie morale à l'éloquence.

ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE, DU BARREAU ET DE LA TRIBUNE.

On conçoit qu'au milieu de ce torrent d'opinions hostiles à toutes les institutions précédentes, qui entraînait le XVIIIe siècle, l'éloquence de la chaire ne pouvait conserver ce caractère sévère et impérieux que les mœurs et les croyances publiques lui avaient assuré sous Louis XIV. L'orateur, pour ne pas blesser un auditoire qui lui apportait des dispositions critiques et railleuses, se voyait forcé d'adoucir l'austérité de la parole religieuse, et d'éloigner le dogme pour s'occuper préférablement de la morale. Cependant plusieurs prédicateurs se distinguèrent sous Louis XV; le plus illustre fut Massillon. S'il n'a pas la vigueur de Bourdaloue et l'élévation habituelle de Bossuet, il les surpasse peut-être l'un et l'autre dans le *Sermon*, par la simplicité toujours noble et pure, et la singulière onction de son langage. Habile à combattre les sophismes que la passion oppose à la vertu, il ramène à l'Évangile par la douceur pénétrante de ses paroles : son style, qui, par intervalles, monte jusqu'au sublime, est toujours mélodieux et facile, et ses négligences mêmes ont un charme, car il semble que l'inspiration céleste lui tienne lieu de tout travail humain.

L'abbé Poulle porta l'abondance jusqu'à la prolixité; l'abbé de Boismont, l'élégance jusqu'à l'affectation; mais Beauvais, évêque de Sénez, sut reproduire souvent le langage touchant de Massillon. Il donna au christianisme une forme presque philosophique, indispensable peut-être alors et qu'on retrouve dans tous les sermons de cette époque, excepté dans ceux de ces missionnaires qui, comme le père Bridaine, ignorants de leur siècle, et n'ayant d'autre éloquence que leur foi, mettaient encore, dans leurs fougueuses allocutions, la vieille sévérité de la parole évangélique.

Mais si l'éloquence de la chaire ne se soutint pas à la même hauteur que sous Louis XIV, l'éloquence académique et celle du barreau se perfectionnèrent, et, en 1789, les circonstances créèrent l'éloquence politique. La Harpe, Champfort et d'Alembert louèrent avec élégance et avec goût plusieurs des écrivains et des grands hommes du siècle passé; le dernier rappela le genre d'esprit de Fontenelle dans les éloges de ses collègues à l'Académie, qu'il devait prononcer en sa qualité de secrétaire perpétuel. D'Alembert s'y montre aussi ingénieux et moins affecté que Fontenelle. Mais cette sorte d'oraison funèbre, à laquelle plusieurs littérateurs et surtout Thomas durent leur renommée, ne pouvait soutenir le parallèle avec celle qui avait illustré Fléchier et Bossuet. Récitée devant une assemblée académique, elle était dépouillée de cette puissance que donnait la foi à l'ancienne oraison funèbre, et de cet appareil imposant qui l'environnait dans les temples. Aussi Thomas, ne pouvant atteindre la sublimité essentielle de ses prédécesseurs, trahit partout l'effort qu'il fait pour s'y élever. Il y a quelque chose de froid, d'ampoulé, de déclamatoire, dans ses *Éloges de Sully*, de *Duguay-Trouin*, de *Descartes*, etc.; mais, comme il était réellement vertueux, son âme honnête lui inspire, par intervalles, une éloquence vraiment énergique et touchante. Tel est le caractère de *l'Éloge de Marc-Aurèle*, qu'il eut l'heureuse idée de placer dans la bouche d'un philosophe ami de

l'empereur, au moment où Commode va monter sur le trône et lorsque les Romains peuvent déjà sentir que Marc-Aurèle est mort tout entier. Un des ouvrages les plus éloquents de Thomas est son *Essai sur les Éloges*. Il a su apprécier d'une manière digne d'eux les hommes de génie dont il parle.

En passant de l'Académie au barreau, nous voyons, dès le commencement du XVIIIe siècle, d'Aguesseau, dans un style pur et noble, plein de gravité et de douceur, tracer à l'avocat et au magistrat le code de leurs devoirs, dont sa vie tout entière leur donnait le plus bel exemple. Plus tard Cochin et Le Normand se firent un nom par des plaidoyers, où ils rattachèrent la discussion des intérêts privés à des principes plus larges et plus généraux que ceux que l'on avait invoqués avant eux. De Monclar et Castillon, à Aix, La Chalotais en Bretagne, et l'avocat général Servan, eurent l'occasion de les développer d'une manière plus brillante encore dans l'affaire de la destruction des jésuites.

Déjà les écrits politiques et les journaux qui s'étaient multipliés avaient répandu de toutes parts les idées de réforme dans la jurisprudence et l'administration, lorsque les événements de 1789 dotèrent la France d'une représentation nationale. Alors d'habiles jurisconsultes appliquèrent l'art oratoire à tous les objets de la législation : alors brillèrent à la fois Thouret, que ses *Considérations sur les révolutions de l'ancien gouvernement français* ont placé, comme historien, à côté du président Hénault; Tronchet, Camus, aux mœurs austères et au grand savoir; Target, Treilhard, Merlin dont les lumières ont éclairé les tribunaux de l'Europe entière; Chapelier, Barnave, également distingué par la gravité de son style et l'adresse de sa dialectique; Lally-Tolendal dont la sentimentale éloquence rappelait toujours que l'amour filial avait inspiré ses premières paroles; Cazalès et Maury qui surent être orateurs même en défendant des priviléges que la raison et l'opinion repoussaient également : enfin ce prodigieux Mirabeau qui plane sur eux de toute la hauteur de sa mâle et dominante éloquence, cet homme aux passions impétueuses et au sublime génie, dont on a dit qu'il avait les pieds dans la fange et la tête dans les cieux, le plus puissant des temps modernes pour soumettre les autres hommes à l'empire de la parole, dont le nom, comme celui de Démosthènes, est devenu synonyme de l'éloquence, et qui égalerait toute la perfection de l'orateur grec, si son élocution, toujours forte, entraînante, passionnée, tranchant d'un seul trait tous les nœuds d'une question, n'était parfois incorrecte et embarrassée.

Dans les assemblées suivantes on ne retrouve plus de Mirabeau; l'éloquence, aigrie par les passions, n'est le plus souvent qu'un tissu de déclamations délirantes. On doit s'arrêter cependant sur cette admirable Gironde, sur ces hommes si purs et si nobles qui aimaient la liberté, dit Nodier, comme les premiers chrétiens aimaient la foi, parce qu'alors on mourait pour elle. Là se trouvaient Guadet, Gensonné, Louvet dont l'éloquence fit si souvent pâlir Robespierre; Fonfrède aux inspirations pleines de fougue et d'impétuosité; Isnard dont la voix rude et emphatique contrastait avec le charme indicible, l'harmonie toute poétique de ce Vergniaud qui jeta, à travers toutes ces clameurs furieuses, des paroles exhalant je ne sais quel suave parfum d'antiquité. Elles s'échappent de sa noble bouche, comme ces flocons de neige auxquels le poëte compare les discours de Nestor : on les dirait filles de la prose de Fénélon, sœurs de la poésie d'André Chénier.

Telle était alors l'éloquence; l'histoire se taisait; on en faisait, on n'en écrivait plus. Cependant le XVIIIe siècle avait compté quelques historiens.

HISTOIRE, MÉMOIRES, ROMANS.

Les Mémoires, qui se retrouvent à chacune des époques de l'histoire de France, et qui appartiennent si bien au caractère de la nation, parce qu'ils ont pour éléments l'amour-propre, le bon sens et le besoin d'une causerie naïve et malicieuse, les Mémoires ne pouvaient manquer au XVIIIe siècle. Ceux de Dangeau ne sont qu'un journal des événements du siècle précédent, les *Correspondances* de Mme du Deffant, de Mme d'Épinay et de quelques autres dames, renferment beaucoup de faits et une peinture animée de la corruption du temps, mais on ne peut leur donner le nom de *mémoires*, pas plus qu'aux lettres de Mme de Sévigné. Quelques ouvrages, comme les *Mémoires du duc de Richelieu*, sont apocryphes et n'ont d'autre mérite que le scandale. Nous avons parlé des écrits de Marmontel et de Duclos sur la régence. Mais le meilleur peintre de cette époque est le duc de Saint-Simon. Il faut lire ses *Mémoires* dans l'édition publiée il y a quelques années. Sa franchise, son énergie, la verve de sa causticité aristocratique, la perspicacité de son coup d'œil, l'originalité de son expression, le placent à côté, si ce n'est au-dessus, du cardinal de Retz.

Dans l'histoire proprement dite, un contemporain du duc de Saint-Simon, l'abbé de Fleury, se montra érudit et judicieux. Son traité des *Mœurs des Israélites et des Chrétiens*, et surtout son immense *Histoire ecclésiastique*, sont des com-

positions dignes d'estime. Dans les discours qui l'accompagnent, il a fait preuve d'un esprit philosophique qui ne nuit en rien à son orthodoxie et qui fait honneur à son jugement. Son livre intitulé : *Choix et méthode des études,* se recommande aux amis des saines doctrines littéraires par un style pur et de sages préceptes. Il faut rapprocher de cet ouvrage le *Traité des études* de Rollin, qui doit être le manuel des hommes chargés de l'éducation de la jeunesse. Rollin est un historien de l'école de Fleury ; on voit que tous deux appartiennent au xviie siècle plutôt qu'au xviiie. Le recteur de l'université est verbeux comme le savant abbé ; il ne possède pas sa perspicacité et sa profondeur ; mais son style dans l'*Histoire ancienne* et *romaine* a de la sagesse et une teinte de bonhomie quelquefois touchante ; partout on y reconnaît l'homme de bien.

Crevier, qui a continué l'histoire romaine jusqu'au règne de Constantin, écrit dans les mêmes principes, mais il est plus lourd et plus diffus. Lebeau a poursuivi leur travail en traitant de l'*Histoire du Bas-Empire.* Bien inférieur à l'Anglais Gibbon, il ne manque cependant ni d'élégance, ni d'une certaine harmonie. Il eût été à désirer que Rollin et Lebeau se fussent occupés de l'histoire de France plutôt que Velly, Villaret et Garnier, dont le long et pénible ouvrage n'est pas inutile à ceux qui ignorent les faits, mais est dépourvu de critique aussi bien que d'élégance. Les *Observations* de Dubos *sur l'Histoire de France,* et surtout les savantes recherches de Boulainvilliers sur le droit public et l'esprit des anciennes institutions françaises, sont beaucoup plus lumineuses et plus instructives.

Voltaire avait senti le besoin d'une réforme dans la manière d'écrire l'histoire. Il voulut l'exécuter en y introduisant l'esprit philosophique ; mais sa vivacité d'imagination, l'ardeur quelquefois irréfléchie avec laquelle il saisissait les opinions, sans pouvoir se soumettre toujours à la patience de l'examen, ne lui permirent pas de réussir complétement. Le meilleur de ses ouvrages historiques est l'*Histoire de Charles* XII ; là, en effet, il devait se montrer plutôt peintre que philosophe. Celle de *Pierre le Grand* se place au second rang. Le tableau qu'il a présenté du siècle de Louis XIV, brille des plus éblouissantes couleurs, et il est certain que le grand roi devra beaucoup à Voltaire pour sa renommée dans l'avenir ; mais ce tableau est incomplet, et le peintre a laissé dans l'ombre une partie de son sujet, soit à dessein, soit qu'il ne l'ait pas aperçue lui-même. Le même défaut se fait sentir dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* ; on y remarque de plus une raillerie légère qui ne paraît pas digne de la sévérité historique, et u partialité qui quelquefois tronque les faits dans le but de détruire les opinions religieuses de son époque. Du reste, il faut admirer dans Voltaire historien toutes les qualités de style que nous avons remarquées dans Voltaire philosophe ; de tous ceux qui ont cultivé ce genre en France, c'est lui qui embrasse le mieux un vaste plan, le distribue avec le plus de clarté, peint un grand homme avec le plus de vivacité ; c'est lui enfin dont la lecture est la plus facile et la plus attachante.

Son école n'hérita pas de son mérite : l'abbé Millot, en écrivant des résumés incomplets de l'*Histoire ancienne et moderne,* de celle de *France* et d'*Angleterre*, a montré autant de partialité contre les dogmes et les formes du culte religieux que d'autres ecclésiastiques en avaient montré en leur faveur. Raynal consacra une verve et un talent d'écrivain, dignes d'un meilleur usage, à déclamer, avec tout l'emportement de l'intolérance, contre les institutions sociales de son pays. Son *Histoire de l'établissement des Européens dans les deux Indes,* où l'on trouve d'ailleurs tant de réflexions justes et de pages éloquentes, fatigue par les diatribes qu'il y a multipliées. Sous ce rapport, on lui préférerait peut-être l'*Histoire des Indes orientales* par l'abbé Guyon, d'ailleurs si inférieur à Raynal comme savant et comme écrivain. La père Bougeant, dans son *Histoire de la guerre de trente ans et de la paix de Westphalie,* a employé de bons matériaux dont malheureusement il n'a pas su tirer tout le parti possible. Gaillard a mieux exploité les sources dans ses *Histoires de Charlemagne*, de *François I*^er^, et *de la Rivalité de la France et de l'Angleterre.* Son style manque de vigueur et de précision, mais il a mis dans sa narration de l'intérêt et de l'élégance. Si le grand nom de Mirabeau n'a pas sauvé de l'oubli son travail immense, mais diffus et indigeste, *sur la Monarchie prussienne,* on trouve d'excellents documents sur cette partie des annales de l'Europe dans les écrits de Frédéric II, que la France peut compter au nombre de ses historiens, puisqu'il a écrit en français. Ses *Mémoires sur sa maison* rappellent parfois l'énergie et la simplicité du style de César et sont beaucoup plus estimables que tous les vers qu'il prodiguait si facilement. Ce fut vers la fin de ce siècle qu'Anquetil publia ses compilations historiques qui présentent en général peu d'intérêt, si l'on en excepte l'*Esprit de la Ligue* et l'*Intrigue du Cabinet.* On lira avec beaucoup plus de fruit l'excellente *Histoire de l'anarchie de la Pologne,* de Rulhière, qui s'était déjà fait un nom par son joli poëme des *Disputes.* M. de Castera avait publié une *Histoire de Catherine II,* mais Rulhière, qui passa vingt-deux années à

élaborer les précieux matériaux dont il était dépositaire, a exposé d'une manière bien supérieure la cruelle politique de l'impératrice et les malheurs de ce peuple héroïque, destiné à réveiller si souvent et si inutilement la sympathie de l'Europe.

C'est au nombre des historiens qu'on pourrait placer avec justice plusieurs des savants de cette époque. Les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* sont plus utiles pour la connaissance de l'histoire ancienne que la plupart des annales écrites *ex professo* sur ces matières. Fréret réunit la philosophie à l'érudition dans ses grands travaux sur la *Chronologie des peuples de l'antiquité*. Les traductions des deux premiers historiens grecs, Hérodote et Thucydide, par Larcher et Lévêque, sans représenter complétement ni le style, ni même quelquefois toute la pensée de leurs modèles, méritent cependant l'estime des savants. De Sainte-Croix a fait preuve de goût et de connaissances dans son *Examen critique des historiens d'Alexandre*, et dans son ouvrage sur les *États fédératifs de la Grèce*. Boulanger et Dupuis, malgré les erreurs et les faux principes qui déparent l'*Essai sur le despotisme* et l'*Origine de tous les cultes*, ont semé dans ces deux ouvrages des réflexions justes et des aperçus profonds. L'abbé d'Arnaud sut captiver l'attention des artistes et des gens du monde, par ses articles sur la littérature et la musique grecques ; mais le savant de cette époque qui fit le mieux connaître l'antiquité et inspira le plus d'intérêt pour elle, est assurément Barthélemy. On a pu reprocher à l'illustre auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*, une certaine mignardise, une couleur quelquefois trop moderne dans son style, le défaut d'invention dans sa fable ; mais on doit louer la prodigieuse richesse des faits et des opinions accumulés dans ce livre, sans confusion et sans monotonie, son extrême exactitude, à laquelle les Allemands, si bons juges en ces matières, se sont plu à rendre justice, enfin l'élégance d'une diction qui se plie à tous les tons, et qui offre, selon les divers sujets, la grâce, la sévérité et l'élévation.

Le *Voyage d'Anacharsis* appartient à cette branche du roman où l'érudition entre comme élément indispensable et qui produisit, dans l'avant-dernière année du XVIIIe siècle, le *Voyage d'Anténor*, de Lantier.

Les autres genres du roman ont été beaucoup plus féconds dans ce siècle : nous avons déjà parlé de *la Nouvelle Héloïse*, de *Paul et Virginie*, des romans de mœurs de Duclos, de Diderot et de Marmontel. Mmes de Tencin et de Fontaines rappelèrent la manière de Mme de La Fayette. Florian, le seul des fabulistes que l'on puisse lire après La Fontaine, publia, à l'imitation de Marmontel, *Gonzalve de Cordoue* et *Numa Pompilius*. Ses jolies pastorales d'*Estelle* et de *Galatée* rappellent *l'Astrée* de d'Urfé ; mais, sans être entièrement exempt de la fadeur reprochée à son devancier, Florian a, dans son style toujours correct, beaucoup plus de grâce et de variété. Dorat et Crébillon fils, dont le *Sopha* est si spirituel et si mignon, exagérèrent Duclos et peignirent des mœurs dont on a peine à croire que le modèle ait existé : celles que reproduisent Delaclos et Louvet, dans des romans dont on ose à peine citer le titre, ont été plus réelles, mais la vérité de leurs tableaux, la finesse et la chaleur de leur style ne suffisent pas pour excuser leur immoralité. Ne nous arrêtons ni sur Cazotte, qui se fit connaître par une jolie historiette du *Diable amoureux*, ni sur Arnaud Baculard, fameux par ses *Contes* où la sensiblerie prit la place de la sensibilité, et finissons par les trois meilleurs romanciers du XVIIIe siècle, l'abbé Prévost, Lesage et encore Voltaire. Les *Contes* de Voltaire sont une œuvre à part que l'on a souvent tenté d'imiter sans jamais y parvenir. Si l'on est presque effrayé de la sanglante ironie qu'il déverse sur toutes les institutions humaines, s'il y a quelque chose d'infernal et qui présage le Méphistophélès allemand dans le ricanement du malin vieillard, quel feu, quelle originalité, que d'esprit et de bon sens dans *Candide*, dans *Zadig*, dans *Memnon*, dans *Babouc!* Quelle sensibilité vraie et touchante dans *l'Ingénu*, dans *Jeannot et Colin!* et partout quelle imagination riche et variée ! quelle parole facile et rapide !

L'abbé Prévost offre un caractère tout opposé ; il plaît par une bonhomie pleine de négligence. *Cléveland* et *le Doyen de Killerine* offrent des pages dignes de Goldsmith : son chef-d'œuvre est *Manon Lescaut*. Avec quel art, ou plutôt avec quel naturel il a su nous attacher à son malheureux chevalier et à sa vagabonde héroïne, et nous attendrir en nous montrant le vice même ennobli, s'il se pouvait, à force d'amour !

Lesage cependant lui est bien supérieur. Il avait rappelé Molière dans *Turcaret*, il le rappela mieux encore dans *Gil Blas*. Semblable à cet Asmodée que créa son imagination, il pénètre dans l'intérieur des cœurs comme des habitations humaines : chacun de ses personnages a son masque qui n'est qu'à lui; on le voit agir, on l'entend penser; aucun vice, aucun ridicule ne lui échappe, il peint au lieu d'analyser, et telle est la vérité, et, pour ainsi dire, l'inamovibilité de son dessin et de sa couleur que, tandis que chez d'autres écrivains les mots seuls, et bien rarement encore, peuvent devenir proverbes, dans Lesage,

comme dans Cervantes, c'est le personnage lui-même qui reste proverbial.

THÉATRE; TRAGÉDIE, COMÉDIE, DRAME, OPÉRA, OPÉRA-COMIQUE, VAUDEVILLE.

Voltaire est réellement l'âme du XVIIIe siècle; c'est lui qui s'y présente toujours le premier dans toutes les routes de l'intelligence. Il avait commencé sa carrière littéraire par le drame; ici il suivit d'abord les idées reçues et l'exemple de ses prédécesseurs : *OEdipe* et *Mariane* le prouvent. Dans *Zaïre*, il fut lui-même; mais à mesure qu'il avançait dans cette voie, combinant avec son génie passionné la mission qu'il s'était donnée de diriger le mouvement des idées de son âge, il sentit que le théâtre aussi pouvait lui servir de tribune.

Dès lors le but de la tragédie fut modifié; elle devint un moyen de communiquer aux masses des vérités qui fissent sur elles une forte impression par la manière dont elles leur seraient présentées, et qui pussent se graver profondément dans les esprits à l'aide de la précision du vers, et de tout l'intérêt, de toute la pompe dramatique qui les environnaient. Si la philosophie gagna beaucoup à cette méthode, si Voltaire rendit de grands services à son siècle par les principes qu'il mit ainsi en circulation, il faut le reconnaître, l'art y perdait nécessairement; le poëte allait souvent parler par la bouche de ses personnages, et d'une autre part, le besoin d'un auditoire bienveillant l'obligeait à se conformer au goût et aux exigences des spectateurs plutôt qu'aux principes constitutifs du vrai. C'est sous ce rapport qu'on peut comparer Voltaire à Euripide, comme on a justement comparé Corneille à Eschyle, et Racine à Sophocle; les mêmes circonstances ont amené les mêmes résultats. Voltaire mérite au plus haut degré l'éloge qu'Aristote a fait d'Euripide en l'appelant *le plus tragique* des poëtes, c'est-à-dire, non pas celui qui réunit le plus complétement possible toutes les qualités nécessaires au poëte tragique, mais celui qui sait le mieux remuer les passions qui sont l'essence de la tragédie, et surtout la pitié. Comme artiste, il sentit que le domaine dans lequel s'était renfermé Racine commençait à devenir trop resserré, il l'agrandit. Il alla choisir ses héros dans tous les pays, dans tous les siècles et jusque dans son imagination. C'est ainsi que *Zaïre*, *Alzire*, *Adélaïde Duguesclin*, *Tancrède*, *Mahomet*, *l'Orphelin de la Chine*, etc., varièrent le répertoire dont Rome et la Grèce semblaient avoir le monopole. Ces qualités ne sauraient être trop appréciées; mais si Voltaire les posséda; si, moins pur que Racine, il eut dans son langage quelque chose de plus brillant, de plus enivrant encore; s'il saisit l'expression de la passion dans toute son énergie et sa naïveté, il eut en même temps les défauts de ces qualités. On pourrait lui reprocher la fréquente recherche de l'effet théâtral, l'altération gratuite et audacieuse de l'histoire et de la tradition, un style parfois prosaïque; enfin, dans quelques caractères, ce ton déclamatoire qui est l'effet ordinaire du scepticisme et de l'incrédulité dans le poëte. Cependant plusieurs de ses pièces et surtout *Mérope* sont à l'abri de tout blâme, et vont se placer auprès de *Cinna* et du *Cid*, de *Phèdre* et d'*Athalie*, à la tête des chefs-d'œuvre du théâtre français.

Avant que Voltaire eût répandu sur la scène une lumière nouvelle, un homme avait déjà tenté de se dérober à l'imitation de Racine. Crébillon, aussi étranger à son siècle qu'à l'antiquité et au moyen âge, obscur dans ses plans, barbare dans son langage, inhabile à exprimer la pitié, l'amour, et aucune des passions douces, ne sachant pas donner à celles qu'il représentait le développement graduel que réclame la scène, sut pourtant faire effet par les couleurs sombres et fortes dont il peignit quelques caractères et quelques événements. Mais malgré les beautés partielles que l'on peut admirer dans *Idoménée*, *Catilina*, *Électre*, *Atrée et Thyeste*, et surtout *Rhadamiste et Zénobie*, la meilleure de ses pièces, nous avons peine à comprendre aujourd'hui, même en faisant la part de l'envie, comment Crébillon put balancer dans son siècle la réputation de Voltaire.

Lagrange-Chancel avait précédé Crébillon; mais il est beaucoup plus connu par le scandale de ses fameuses diatribes contre le régent de France qu'il osa intituler les *Philippiques*, que par ses tragédies. *Jugurtha*, quoique Racine n'ait pas dédaigné, dit-on, de corriger cette pièce, *Amasis et Ino*, *Alceste*, *Oreste et Pylade*, *Cassius et Victorinus*, sont aujourd'hui entièrement oubliées et méritent de l'être. C'est à peu près dans ce temps que parurent, à peu de distance l'une de l'autre, le *Mahomet II* de Lanoue, qui n'est pas sans intérêt tragique, et l'*Iphigénie en Tauride* de Guimond de Latouche, qui a reproduit quelquefois la vérité et la simplicité grecques. Châteaubrun s'attacha aussi à l'imitation d'Euripide et de Sophocle : son *Philoctète* est inférieur à celui de La Harpe; mais il a saisi, dans quelques scènes des *Troyennes*, l'attendrissement qu'Euripide a répandu sur cette classique infortune. Trois tragiques remarquables à cette époque, parce qu'ils cherchèrent du moins, comme Voltaire, à ouvrir de nouvelles routes à la poésie dramatique, ce sont Saurin, Lemierre et Dubelloy. Le premier dans *Blanche et Guiscard* et surtout dans *Spartacus*, a jeté de belles

scènes, de beaux vers, quelques nobles accents de philosophie et de liberté. Lemierre n'est guère connu que par son langage rocailleux et son imperturbable vanité. Cependant dans *Artaxerce*, dans *Guillaume Tell*, où il devança Schiller, dans la *Veuve du Malabar*, on trouve une certaine chaleur de sentiment et une certaine verve d'expression. Dubelloy eut l'heureuse idée de transporter l'histoire nationale sur la scène; mais son talent ne fut pas à la hauteur de son idée. Dans le *Siége de Calais*, dont le succès fut extraordinaire, dans *Pierre le Cruel*, dans *Gaston et Bayard*, il ne fit guère que substituer à la naïveté et à la franchise des vieilles mœurs, l'emphase maniérée de son temps. *Gabrielle de Vergi* fit sensation par un de ces dénoûments atroces auxquels on nous a si bien accoutumés depuis, mais qui étaient alors une monstruosité.

La tragédie se reposait en quelque sorte depuis Voltaire, lorsque, dans les dernières années du XVIIIe siècle, s'élevèrent deux hommes dignes des plus beaux temps de la littérature. Marie-Joseph Chénier unit son style vigoureux et ses hautes pensées au cri de la liberté naissante; il fut l'émule d'Alfiéri par le choix des sujets, celui de Voltaire par la diction. *Gracchus* et *Timoléon* rappelèrent les sublimes dévouements pour la liberté; *Charles IX*, *Tibère*, *Philippe II*, *Henri VIII*, montrèrent la tyrannie sous toutes ses faces, luxurieuse et délirante, dénaturée et fanatique, sombre et hypocrite; les drames de *Calas* et de *Fénélon* offrirent le tableau des déplorables abus de la superstition et de l'intolérance. La pensée et le style de Chénier furent toujours les mêmes et dans ses belles imitations du théâtre grec, et dans ses brillantes épîtres, et dans les hymnes que lui inspirèrent les grandes époques de la révolution. Ducis, le premier tragique de son temps, admirable quand il fait parler la piété filiale, ou qu'il peint de si brûlantes couleurs le climat et les passions arabes, sentit le besoin d'aller puiser chez les étrangers à des sources d'émotions nouvelles. Il transporta Shakspeare sur notre théâtre; *Hamlet, Roméo et Juliette, le roi Lear, Macbeth, Othello,* ne sont point des traductions, mais des imitations mâles et énergiques. Malheureusement il n'eut pas la complète intelligence du théâtre anglais; la critique de notre siècle l'aurait empêché de rétrécir ces grandes compositions, en croyant leur enlever seulement une enveloppe inculte et grossière. Ce qui manque aussi à Ducis, si excellent dans quelques scènes, c'est le talent de composer un plan et de saisir un ensemble. Outre ses tragédies, il a publié sous le nom de *Pièces fugitives*, des poésies pleines de force et de grâce.

La comédie eut le même sort que la tragédie; elle fléchit longtemps et ne se releva que vers la fin du XVIIIe siècle. Les poëtes furent en grand nombre; mais bien peu d'entre eux peuvent rappeler quelques souvenirs des beaux jours de Molière. Boissy a laissé autant de pièces que ce grand homme; et parmi toutes ses comédies, qu'il composait, non dans l'intérêt de l'art, mais dans celui de ses acteurs, on ne cite que *l'Homme du jour, le Babillard* et *le Français à Londres.* C'est ainsi qu'il ne reste de Desmahis et de Lanoue que *la Coquette corrigée* et *le Tuteur dupé;* de Desforges, que *Tom Jones à Londres* et la pièce si comique du *Sourd ou l'Auberge pleine;* de Barthe, qu'une pièce en un acte, mais elle est charmante et l'une des plus spirituelles de ce siècle, *les Fausses infidélités,* bien supérieure à *l'Homme personnel* et à *la Mère jalouse,* du même auteur. Pont-de-Veyle, plus connu par un grand nombre de poésies fugitives, écrivit en prose des comédies assez spirituelles, *le Complaisant, le Fat puni* et *le Somnambule.* Champfort, à qui sa tragédie de *Mustapha et Zéangir*, et surtout son *Éloge de La Fontaine* devaient procurer une réputation méritée, s'était déjà fait connaître par sa *Jeune Indienne.* Goldoni, après avoir enrichi le théâtre italien d'une foule de comédies, composa pour la France sa meilleure pièce, *le Bourru bienfaisant.* Palissot, bon critique d'ailleurs, mit dans *les Philosophes* et dans son poëme de *la Dunciade*, cette satire âpre et personnelle qui n'est point de la gaieté, dont La Fontaine, qui l'aurait cru! avait donné l'exemple dans sa comédie du *Florentin,* et que Voltaire renouvela avec bien plus d'amertume dans *l'Écossaise.*

Mais les vrais comiques du commencement du XVIIIe siècle sont Lesage, Piron et Gresset. Chacun d'eux cependant ne réussit pleinement qu'une seule fois, mais chacune des trois pièces fut un chef-d'œuvre. Le *Turcaret* de Lesage représenta avec une verve digne de Molière l'avidité, l'insolence, la bassesse, la stupide vanité des financiers de son temps et du peuple d'agioteurs qui intriguait autour d'eux; c'est le vice à nu fouetté jusqu'au sang avec la verge du ridicule. *Turcaret* est digne de *Gil Blas. La Tontine* et *Crispin rival de son maître* ne sont pas indignes de *Turcaret.* Piron s'était essayé dans le genre tragique, mais avec peu de succès. *Callisthène, Fernand Cortès, Gustave Vasa,* ne se distinguent en rien de la foule des tragédies de cette époque. Mais *la Métromanie* est un ouvrage du plus haut mérite. Quoique tout le comique se porte sur un seul personnage plutôt imaginaire que réel, il y a tant de vigueur et de naturel dans la manière dont le poëte l'a saisi, que cet ouvrage suffit à la gloire de Piron, et fait oublier les rimes infâmes qui déshonorèrent son nom. Piron, dans

la Métromanie, avait provoqué le rire par la peinture d'un ridicule inoffensif et presque intéressant; Gresset, dans *le Méchant*, attaqua le vice devenu une affaire de mode et un point d'honneur. La réalité du tableau, l'extrême élégance de la versification, la foule de vers proverbiaux à force d'esprit et de vérité, dont *le Méchant* est semé, firent oublier la froideur et le défaut de gaieté inhérent à un caractère odieux sans être ridicule.

Cependant on cherchait à s'éloigner de plus en plus de la route qu'avait tracée Molière; mais le mauvais goût qui accompagnait alors les mauvaises mœurs s'opposait à toute heureuse modification. On voulut innover à tout prix, et l'on ne put corriger l'ennui qu'avec de l'affectation; le naturel devint du prosaïsme et du larmoyant; le spirituel du marivaudage. Ce n'est pas que Marivaux ne mérite aucun éloge; il a poussé jusqu'au plus savant raffinement le comique d'observation, mais ce qu'il observe mérite à peine d'être observé. Il n'offre d'ailleurs ni caractère, ni intrigue. Si l'on a comparé les pièces espagnoles à un écheveau de fil embrouillé que l'on donne à dévider au spectateur, on peut comparer celles de Marivaux à une pelote d'aiguilles qui ne présente de tout côté qu'une surface hérissée de pointes. Il s'agit ordinairement d'une déclaration; d'un côté on essaye tous les moyens secrets qui peuvent la reculer, de l'autre on hasarde toutes les allusions légères qui peuvent l'amener. Il suit de là que toutes les comédies de Marivaux, *l'Épreuve nouvelle, le Legs; la Méprise, les Jeux de l'Amour et du Hasard* ont entre elles une singulière ressemblance. Partout les mœurs sont également fausses et invraisemblables. Il faut avouer cependant que sous ce vernis d'affectation percent souvent bien des pensées brillantes et spirituelles; et lorsque Marivaux peut se développer plus à l'aise, comme dans le roman, il se fait lire avec plaisir. Quoiqu'on puisse reprocher des longueurs à sa *Mariane*, roman écrit dans le style de ses comédies, il est encore un des plus agréables qu'ait produits notre langue. Dorat, dans ses pièces de théâtre, ses poëmes, ses héroïdes, ses fables, ses odes, ses poésies fugitives, etc., n'a fait qu'exagérer la manière de Marivaux; Fagan l'a embellie dans *la Pupille* et *le Rendez vous;* Sainte-Foix, plus connu par son humeur de spadassin et par ses *Essais sur Paris* que par ses essais dramatiques, l'a reproduite dans *l'Oracle.* On ne sait cependant si cette forme affectée n'est point préférable encore à la comédie larmoyante dont La Chaussée était alors le modèle.

L'intention de La Chaussée était bonne; il sentit aussi le besoin de sortir des routes battues, il fut le créateur d'un genre nouveau, le drame; mais si Voltaire a dit avec raison: « Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux, » on ne peut applaudir à la création de La Chaussée. On ne refuse pas sans doute à ses drames, surtout à *l'École des Amis*, à *l'École des Mères*, à *la Gouvernante*, une sensibilité vraie dans quelques endroits, un style généralement pur, doux et coulant, mais il manque de vigueur, de coloris, de variété. Une des principales raisons de sa froideur se fait sentir en lisant Diderot, qui développe la théorie du système dont La Chaussée fut le poëte pratique; cette raison, c'est le prosaïsme du genre. Diderot s'est élevé avec raison contre l'uniformité dramatique de son siècle, l'excessive symétrie de la versification française, l'emphase, la déclamation, etc.: mais peut-être cet écrivain, d'une si fougueuse imagination, n'avait-il pas assez patiemment étudié, en cette occasion, la nature de l'art. En respectant les unités, la séparation rigoureuse du tragique et du comique et d'autres règles consacrées de son temps, il attaquait l'idéal, un des principes constitutifs du drame. Il ne comprit pas assez cette partie de la poésie qui consiste à communiquer à un auditoire l'essence intime des passions; et en substituant aux caractères et aux situations, la peinture des rangs de la société et des relations de famille, il anéantit, sous un certain rapport, l'espèce de jouissance que nous procure la scène, en éveillant notre sympathie, sans nous obliger à nous appliquer trop rigoureusement à nous-mêmes ce qu'elle représente. Falbaire, bon écrivain d'ailleurs, auteur de *l'Honnête criminel*, et plusieurs imitateurs maladroits du premier roman de Gœthe et des pièces de Kotzebue, exagérèrent ce genre qu'avaient traité avec succès Diderot lui-même dans *le Père de famille* et *le Fils naturel*, Voltaire dans *Nanine* et *l'Enfant prodigue*, Gresset dans *Sydney*, La Harpe dans *Mélanie*, et Beaumarchais dans *la Mère coupable.*

Mais le nom de Beaumarchais doit être mis à part parmi les comiques du XVIIIe siècle. Cet homme qui, dans ses fameux débats avec Goesman, avait donné au mémoire judiciaire une physionomie toute nouvelle, envisagea aussi la comédie sous un nouveau point de vue dans *le Barbier de Séville*, et surtout dans *le Mariage de Figaro*. La comédie fut pour lui ce que la tragédie avait été pour Voltaire; le théâtre devint sa tribune; il y fit parvenir aux masses, dans un langage brillant et spirituel, avec une audace de pensées qui ne connut ni frein, ni limites, toutes les idées philosophiques et politiques qui fermentaient dans les esprits et semblaient ne plus attendre qu'un interprète. Jamais on n'avait peint sous des couleurs si énergiques et si vraies les excès de l'aristocratie et le pouvoir naissant du

tiers état : son succès fut de l'enthousiasme ; mais comme artiste, malgré l'esprit infini de son intrigue et de son dialogue, il tomba dans le même défaut que Voltaire ; le poëte fut substitué au personnage. Tout le monde comprend maintenant que Figaro ne fut point une des causes de la révolution ; mais il en fut en quelque sorte l'expression anticipée, et s'il ne dit pas encore tout, cet homme du parterre devina la portée de ce drame de circonstance lorsqu'au vers du poëte : Tout finit par des chansons, il substitua cette variante prophétique et terrible : Tout finit par des canons.

Le commencement du règne de Louis XVI, pendant lequel écrivait Beaumarchais, fut une époque brillante pour la comédie. Laujon, connu par ses pastorales, ses opéras-comiques, dans lesquels on distingue *l'Amoureux de quinze ans*, et surtout par ses *Chansons*, donnait une pièce fort gaie et fort spirituelle, intitulée *le Couvent*. Collé, supérieur encore à Laujon, comme chansonnier, fit représenter *Dupuis et Desronais* et la *Partie de Chasse de Henri IV*, où il a fait ressortir le vrai génie de ce roi populaire. Enfin Fabre d'Églantine et Collin d'Harleville parurent à la fois sur la scène, et semblèrent, comme Alceste et Philinte, s'être constitués les champions vivants du pessimisme et de l'optimisme. L'un fut chaud, âpre, violent, d'un style dur et incorrect, mais plaisant et énergique dans *les Précepteurs, le Philinte de Molière* et *l'Intrigue épistolaire;* l'autre, plein de charme, de moelleux, d'une sensibilité fine et vraie, fut appelé l'*Albane* et le *La Fontaine* du théâtre, et mérita souvent ces noms par ses comédies dont les plus remarquables sont : *l'Inconstant, l'Optimiste, les Châteaux en Espagne, le Vieux célibataire,* etc.; contemporain d'Andrieux, il prépara Picard, Étienne, et tous les autres écrivains qui honorèrent la scène au commencement du siècle actuel.

Pendant longtemps aucun poëte ne put être comparé à Quinault dans l'opéra. Danchet y obtint une réputation qui, toute pâle qu'elle est, ne fut effacée ni par Pellegrin, ni par La Bruère, ni par Moline, ni par le poëte Roi. Durollet, qui écrivit l'*Iphigénie en Aulide*, et refit l'*Alceste*, eut du moins le bonheur de deviner le génie de Gluck ; c'est peut-être à lui que la France doit ce grand compositeur. Bernard, l'auteur assez froid de *l'Art d'aimer*, que Voltaire immortalisa en ajoutant à son nom l'épithète de *Gentil,* donna *Castor et Pollux ;* Beaumarchais dans *Tarare* fut original comme dans tout ce qu'il a fait ; Guillard, que les opéras d'*Iphigénie en Tauride*, de *Dardanus* et d'*Horace* avaient fait apprécier comme le meilleur poëte de son siècle en ce genre, se plaça au rang de Quinault par son *OEdipe à Colone*. La noble simplicité du plan et de la versification, soutenue par la sublime partition de Sacchini, font de cet opéra la seule pièce française qui puisse donner l'idée complète d'une tragédie grecque, aux jours d'Eschyle et de Sophocle.

Mais la musique ne devait pas se borner au genre sérieux. Le succès des bouffes italiens fit naître l'opéra-comique ; le théâtre de la Foire s'ouvrit au commencement du siècle ; Fuselier, Autreau, Piron et surtout Lesage, l'enrichirent d'une foule de petites pièces petillantes de gaieté. Vinrent ensuite Collé, Laujon, Favart, le plus fécond et le plus spirituel de cette joyeuse académie. Qui pourrait ne pas aimer la grâce, la délicatesse, le naturel de *la Chercheuse d'Esprit*, d'*Annette et Lubin*, de *Ninette à la Cour,* des *Trois Sultanes* et de tant d'autres jolies compositions? car, dans plus de soixante pièces qu'a laissées Favart, il en est bien peu de médiocres; Marmontel lui est inférieur. Le *genre poissard*, exploité par Vadé, rebute par sa grossièreté. Monvel et Marsollier obtinrent de grands succès; la *Caravane, Panurge, Nina, les Petits Savoyards, Camille, Adolphe et Clara, Gulnare, l'Irato*, etc., ont fait la réputation de plusieurs compositeurs et sont encore applaudis. L'Anglais d'Hele, auteur de *l'Amant jaloux*, se fit un nom dans ce qu'on appelait les *Parades*. Sedaine, tailleur de pierre, qui fut de l'Académie, et écrivit pour la Comédie-Française *le Philosophe sans le savoir* et *la Gageure imprévue*, se distingua par son entente de la scène et sa profonde connaissance de l'effet théâtral ; son dialogue est barbare, sa versification incorrecte, mais ses caractères sont parfaitement conservés, et l'intérêt dramatique soutenu avec une science qui étonne, lorsqu'on étudie dans cette vue *le Diable à quatre, le Déserteur, Richard Cœur-de-Lion,*etc. *Stratonice, Euphrosine et Coradin* d'Hoffman, qui vint plus tard, ont toute la noblesse du grand opéra avec plus de vérité ; et peu de comédies peuvent le disputer en gaieté aux *Rendez-vous bourgeois*.

La plupart des écrivains qui brillèrent à l'Opéra-Comique s'exercèrent aussi dans le vaudeville. Il faut ajouter à leurs noms ceux de Panard, Piis, Barré, Radet, Desfontaines, et de beaucoup d'autres. Les scènes du vaudeville au dix-huitième siècle se passaient presque toujours à la campagne. C'étaient *les Vendangeurs, les Amours d'été, la Veillée villageoise*, etc. Plus tard, le vaudeville a abordé les mœurs, les intérêts, les habitudes et les ridicules de la ville, depuis le salon jusqu'au carrefour, et dans notre siècle, il a lutté, en rival souvent vainqueur, contre la comédie ellemême.

POÉSIE ÉPIQUE, LYRIQUE, DIDACTIQUE, FUGITIVE, ETC.

Pendant les premières années du XVIIIe siècle, la poésie proprement dite conserva religieusement l'esprit de l'âge qui venait de finir. Ceux qui s'y distinguèrent avaient vécu avec les illustres contemporains de Louis XIV. Ils appartiennent au XVIIe siècle par leurs habitudes de style comme par leurs opinions.

Louis Racine avait hérité du nom et non pas du génie du grand Racine, mais s'il manque de cette verve, de cette imagination, de cette profonde sensibilité qui est l'âme de la poésie, sa versification est toujours élégante et travaillée. Le poëme de *la Grâce* est froid ; saint Augustin seul ou Jean Gerson pouvaient animer un tel sujet; celui de *la Religion* et quelques-unes des *Épîtres* sont l'œuvre d'un homme de conscience et de talent. Les remarques de Racine fils sur le théâtre de son père, sans avoir une grande portée, sont pleines de sagesse et de goût.

J.-B. Rousseau n'avait pas la conscience de Racine ; les chansons ordurières qu'il appelait les *Gloria Patri* de ses psaumes, les odieux couplets dont on le supposa coupable et qui furent la première cause de son bannissement, suffisent pour le prouver ; mais son talent poétique n'en est pas moins incontestable ; sans doute le nom de *grand* qu'on lui donna nous semble une dérision, mais s'il a été exalté dans son siècle par delà ses mérites, peut-être a-t-il été beaucoup trop déprécié dans le nôtre. En avouant que le style de ses *Allégories* est aussi dur et aussi inintelligible que le sujet en est froid et ridicule, on doit reconnaître aussi qu'il excella dans l'*épigramme*, et que ses *Odes* et ses *Cantates*, sans le mettre au rang de Pindare, et encore moins d'Horace, ont de l'élévation, de la pompe, une harmonie savante et soutenue. Il ne possédait ni cette puissance d'émotion, ni cet intime enthousiasme qui caractérisent le poëte lyrique, sa richesse est dans la rime et l'expression bien plus que dans la pensée; mais, élève de Malherbe, il le surpassa dans la partie même où celui-ci avait été éminent. Depuis Rousseau, on a fait mieux que lui dans l'ode sacrée et profane ; il avait mieux fait lui-même que tout ce qui existait déjà, et le cantique d'*Ezéchiel*, l'*Ode au comte du Luc*, la *Cantate de Circé*, honoreront toujours la poésie française.

Le Franc de Pompignan est un poëte de l'école de Rousseau. On ne parle plus de sa tragédie de *Didon*, imitation assez supportable d'un divin modèle. Ses *Odes sacrées*, en dépit du mot cruel de Voltaire et de leur emphase prosaïque, ont en quelques endroits de l'éclat et une certaine magnificence de versification ; son meilleur ouvrage est l'ode sur la mort de son maître. Voltaire même lui a rendu justice.

Les deux écrivains que nous venons de nommer se sont exercés aussi dans l'*ode politique* mais là ils ont été surpassés par Lebrun. Celui-ci était plus vraiment poëte que l'un et l'autre. On peut lui reprocher une surabondance, pour ainsi dire, de nerfs et de muscles, qui lui donne quelque chose de roide ; mais souvent, dans son élévation, il s'élance jusqu'au sublime, et s'y maintient longtemps. Les grands mots de *liberté*, de *patriotisme*, de *fierté républicaine*, retentissent avec énergie au milieu de ses rimes et de ses métaphores éblouissantes ; on sent que la fougue dithyrambique est en lui et qu'il ne s'enthousiasme pas à froid. La belle ode sur le *naufrage victorieux du Vengeur* est le chef-d'œuvre du genre. Dans l'*épigramme*, il égala Rousseau.

L'ode est du petit nombre des compositions littéraires que Voltaire essaya sans succès. Il n'en fut pas de même de l'épopée et de la poésie fugitive. Quoique le génie et le caractère de Voltaire ne fussent pas plus épiques que son siècle, quoique le merveilleux qu'il adopta ne soit pas exempt de la froideur inhérente à l'allégorie, *la Henriade*, quelques critiques qu'elle ait méritées, est cependant la seule épopée dont la France puisse se glorifier. Ce qu'il y faut louer surtout, c'est la beauté et la variété des descriptions et l'élégance soutenue du style narratif. *La Pétréide* de Thomas ne peut supporter la comparaison.

Pourquoi Voltaire a-t-il prostitué ce beau talent descriptif, en outrageant, dans une épopée héroï-comique supérieure au *Lutrin* comme à *la Henriade*, ce nom de Jeanne d'Arc, un des plus touchants et des plus nobles que l'histoire de la patrie pût offrir au génie du poëte ! Pourquoi y a-t-il mêlé les couleurs repoussantes de la débauche aux images les plus gracieusement voluptueuses ! Au moins, ses poésies légères sont irréprochables sous tous les rapports. La langue française, si féconde en ce genre, n'a rien qui les égale ; et Voltaire, en nous peignant, dans une foule de vers animés par l'esprit le plus délicat, ses impressions personnelles et la succession mobile d'opinions où flotta sa longue vie, est resté le plus parfait modèle de la poésie fugitive.

Son siècle produisit au reste beaucoup d'autres poëtes remarquables en ce genre. Parmi eux se distinguèrent Gresset, qui sut manier avec tant de bonheur le vers de dix syllabes, et dont la charmante allégorie de *Vert-Vert* est un chef-d'œuvre de grâce, de finesse, et de gaieté décente; Pezay ; le chevalier de Boufflers, si naturellement spirituel ; le cardinal de Bernis, plus maniéré, et qui pourtant réussit mieux, et comme poëte et comme aspirant aux dignités de l'Église,

par ses *Bouquets à Chloris* que par son poëme de *la Religion vengée;* enfin les deux premiers élégiaques de cette époque, Bertin, qui se rapprocha de Properce, et Parny, qui égala Tibulle, Parny d'une sensualité si tendre et si gracieuse dans ses *Amours à Éléonore*, et toujours poëte, même dans les coupables écarts où s'égara son imagination ardente et sa licencieuse incrédulité.

Sans nous arrêter à Colardeau, assez heureux traducteur de la poésie de Pope et de la prose de Montesquieu, parlons du premier poëte didactique de cet âge et du nôtre, de Delille. Une école nouvelle, justement fatiguée de l'intolérable abus que faisaient les imitateurs de Delille du genre descriptif mis à la mode par son talent, et voulant ramener la poésie française au naturel et à la naïveté d'expression et de formes qu'elle semblait avoir oubliés, critiqua avec une excessive sévérité la facilité verbeuse, l'éternelle allégorie mythologique, la froideur, la monotonie, le vague de l'épithète, l'horreur du mot propre qu'on pouvait reprocher à Delille. Mais elle ne rendit pas assez justice à cette universelle flexibilité de talent, à cet art de féconder les sujets les plus ingrats, à cette richesse d'images, à cette correction toujours élégante, qui font de Delille un poëte réellement digne de ce nom. La traduction de l'*Énéide* et du *Paradis perdu* est bien inférieure au texte original, mais celle des *Géorgiques* est la meilleure traduction en vers que possède notre langue; Delille y est non-seulement pur et brillant, il est aussi éminemment fidèle, dans la véritable acception du mot, c'est-à-dire qu'il reproduit complétement non pas les termes et les constructions, mais le sens et l'esprit de son auteur. Et qui n'applaudirait aux narrations pleines d'intérêt et de pathétique, à la magnificence des tableaux, quelquefois à l'énergie et même à la naïve simplicité de sentiment qui embellissent une grande partie des poëmes de *la Pitié*, de *l'Homme des champs*, des *Jardins*, des *Trois règnes de la nature*, de *l'Imagination*, etc.?

Le genre descriptif, auquel Delille avait consacré sa plume, était alors cultivé avec non moins d'ardeur en Angleterre. C'est à l'imitation de Thompson que Saint-Lambert, homme juste et bon, philosophe sincère et bien intentionné, avait écrit son poëme élégant des *Saisons*, que toute sa philanthropie ne put réchauffer. Après lui, Lemierre, Rosset, Roucher, et beaucoup d'autres entrèrent dans la même route. On vit paraître *les Fastes*, *l'Agriculture*, *les Mois*, etc., poëmes qui ne sont pas dépourvus de tout mérite, mais que leur ennuyeuse monotonie a fait proscrire sans pitié.

Deux jeunes gens, de génie opposé, d'infortune pareille, Malfilâtre et Gilbert, étaient restés presque à l'abri de la contagion. L'un, suave, gracieux, plein de goût, s'était fait connaître par le poëme de *Narcisse dans l'île de Vénus*, et travaillait encore à son excellent livre du *Génie de Virgile*, quand la *faim le mit au tombeau.* L'autre, âpre, vigoureux, incorrect, avait écrit deux *Satires* qui promettaient un Juvénal à la France, quand il expira de misère sur un lit d'hôpital.

Un rang bien plus éminent entre les poëtes français était réservé à André Chénier, enlevé comme eux à la fleur de l'âge, mais par la hache révolutionnaire. Doué de la plus poétique organisation et d'un sentiment exquis des plus secrètes beautés de l'art, né sous le ciel de la Grèce, il raviva cette antique mythologie que le XVIIIe siècle avait flétrie et énervée, il se créa un vers tout nouveau; dans ses *Élégies*, il épancha avec amour les intimes affections de sa vie d'homme et de poëte. Mais quand il vit la France déchirée par une démagogie délirante, alors l'agneau devint un lion terrible, et ce poëte si voluptueux sut, dans ses *Iambes, fouetter* aussi *d'un vers sanglant* les *bourreaux barbouilleurs de lois* qui dévoraient sa patrie.

André Chénier est, de tous les écrivains du XVIIIe siècle, celui qui offre le plus de rapports avec les écrivains actuels. Placé sur les limites d'un âge qui finissait, il semble en détourner la vue, pour diriger ses regards vers l'âge qui s'approche, et lui tendre la main.

Le XIXe siècle, dont le tiers est déjà écoulé, n'appartient pas encore à l'histoire, et, par conséquent, ne peut faire partie de ce résumé. Il s'était annoncé sous un jour aussi brillant qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé. Mme de Staël et Chateaubriand avaient marqué leur place parmi les premiers prosateurs français; Ducis, Chénier, Legouvé, Lemercier Andrieux, Picard, continuaient à enrichir la scène; Étienne, Duval, Arnault, Raynouard marchaient sur leurs pas; la fécondité de Delille n'était pas épuisée, Esménard et Fontanes lui promettaient des successeurs; plus savants que les Buffon et les d'Alembert, Lacépède, La Place, Thénard, Cuvier mettaient dans leur style presque autant d'élégance et de pompe; Garat, de Gérando, de Bonald, de Maistre, La Romiguière, cultivaient avec éclat, dans des routes diverses, le vaste champ de la philosophie. Quand le bruit des armes s'apaisa et qu'une long paix sembla promise à l'Europe, pour la consoler de vingt années de guerre, alors une nouvelle ardeur s'empara des esprits; on se précipita, avec un enthousiasme inouï, dans toutes les routes de l'intelligence; jamais plus de questions philosophiques, politiques, historiques, littéraires, n'avaient été soulevées et agitées. Thierry, de Barante, Thiers,

Guizot, portèrent dans l'histoire une lumière nouvelle, et la présentèrent sous des faces jusqu'alors inaperçues; tandis que Royer-Collard et Cousin cherchaient à concilier, dans leur éclectisme, les doctrines philosophiques de l'Écosse et de l'Allemagne, Lamennais, dans un style digne de Bossuet, ranimait le catholicisme mourant; Delavigne, Lamartine, Béranger, créaient une poésie lyrique inconnue; la prose de Courier, de Ballanche, de Nodier, rivalisait avec la poésie; le général Foy et d'autres défenseurs des libertés constitutionnelles rappelaient l'éloquence des premières assemblées délibératives, et la critique de Villemain et des rédacteurs du *Globe* éclipsait celle de Marmontel et de La Harpe.

Il faut l'avouer cependant, tant d'espérances qui promettaient au XIXe siècle une pensée vaste et unique, capable de l'animer et de le diriger tout entier avec autant d'ensemble que d'énergie, n'ont pas encore été réalisées. Notre âge est resté jusqu'à présent une époque critique semblable à celles qui suivirent en Grèce l'âge de Périclès, à Rome l'âge d'Auguste, et qui, en France, préparèrent l'âge de Louis XIV.

Pour ceux qui étudient même superficiellement la littérature française, il est aisé de s'apercevoir qu'elle obéit, dès le principe, aux influences indiquées au commencement de cet essai; mais que, sans oublier jamais ce bon sens national, toujours éminent depuis le *Roman de la Rose* jusqu'à Voltaire, chaque siècle eut un caractère qui lui fut propre. Le XVe paraît généralement érudit et jovial; le XVIe théologien et novateur; le XVIIe religieux et monarchique; le XVIIIe philosophe et révolutionnaire. Mais quant à la littérature française, actuelle, surtout depuis les événements de juillet 1830, elle ne ressemble complétement à aucune de ces époques, et il est bien difficile d'établir nettement le caractère spécial qui la distinguera. Nulle pensée homogène ne l'inspire; elle n'appelle d'une manière absolue ni le maintien *quand même*, comme le XVIIe siècle, ni la destruction, comme le XVIIIe. Elle s'ignore elle-même. Quelque chose lui dit qu'il y a déjà assez de ruines, trop peut-être,

. . . . . . satis una superque
Vidimus excidia . . . . . .

Mais elle ne voit encore rien à édifier. Elle entre dans toutes les routes, elle essaye tous les chemins, elle les prend et les quitte tour à tour. Les arts, qui demandent un but plus vivement encore que la littérature, se tourmentent en vain du sentiment de leur nullité. Au milieu du chaos, les uns cherchent à remonter le courant à force de rames, ils se rattachent avec une ardeur désespérée à une foi qui meurt, à des croyances qui s'éteignent dans la plupart des cœurs; mais, par une singulière bizarrerie, plusieurs d'entre eux, tout en s'appuyant sur l'autorité en religion, réclament la plus extrême liberté en politique. Les autres poursuivent l'œuvre, achevée peut-être, du siècle passé; ils veulent l'indépendance en toutes choses, en religion comme en politique; la patrie et la liberté, voilà encore leur idole et la Muse qui les inspire; leur style, comme leur pensée, moins brillant, moins original que celui de leurs adversaires, est plus correct, plus classique, plus positif, en quelque sorte. Enfin il en est qui flottent continuellement dans un vague insaisissable, qui, blasés sur tout ce qui existe, ne pouvant se rattacher à aucun des liens sociaux, parce que l'analyse les a tous dépouillés de leur dorure et de leurs illusions, se concentrent dans leur individualisme, s'abandonnent à tous les rêves de leur pensée vagabonde, se créent des monstres et se plaisent à décrire minutieusement leurs actions ou leurs jeux. Toutes les misères sociales, toutes les folies, toutes les imaginations romanesques, grotesques, burlesques, se donnent rendez-vous dans leurs livres. Les héros de leurs romans et de leurs drames sont des galériens, des insensés, des mendiants, des bourreaux, d'atroces scélérats, l'horreur et la honte de l'humanité; le lieu de leurs scènes, les bagnes, les cachots, les places des exécutions!

Espérons que l'ordre sortira enfin de ce pénible désordre, qu'un réveil heureux et brillant terminera ce cauchemar littéraire, qu'il apparaîtra quelque sublime Démogorgon, à la pensée généreuse et féconde, pour harmoniser tant d'éléments opposés. Mais cet espoir sera-t-il exaucé? Sommes-nous à la veille d'un bouleversement universel, ou au premier matin d'un monde nouveau? Quel esprit serait assez pénétrant ou assez hardi pour le décider?

RÈGLES

DE L'ART D'ÉCRIRE.

RÈGLES DE L'ART D'ÉCRIRE.

Il s'est trouvé, dans tous les temps, des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole : ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples, et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors; et, par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps; tous les mouvements, tous les signes, concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner? Que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes et les persuader? Un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes; mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots, il faut des choses, des pensées, des raisons ; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner : il ne suffit pas de frapper l'oreille, d'occuper les yeux; il faut agir sur l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées : si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées; c'est en marquant leur place sur ce premier plan, qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments, qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées : plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base; il le soutient, il le dirige; il règle son mouvement, et le soumet à des lois : sans cela, le meilleur écrivain s'égare, sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera pas assez sen

tir, l'ouvrage ne sera point construit; et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination, prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant tout sujet est un; et, quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours. Les interruptions, les repos, les sections, ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque, ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances; autrement, le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur; il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? C'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais. Elle prépare en silence les germes de ses productions; elle ébauche, par un acte unique, la forme primitive de tout être vivant, elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne, mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer: il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation : ses connaissances sont les germes de ses productions. Mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira, sur des fondements inébranlables, des monuments immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire : il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées; et, comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres, il demeure donc dans la perplexité. Mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire; les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile, la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, donnera de la vie à chaque expression; tout s'animera de plus en plus; le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur; et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on a dit à ce qu'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres.

Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition; l'on ne présente qu'un côté de l'objet, on met dans l'ombre toutes les autres faces; et ordinairement, ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité, qu'on s'éloigne davantage des grandes

faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité : aussi, plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie ; alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse : rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne rien dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles ; ils ont des mots en abondance, point d'idées : ils travaillent donc sur des mots, et s'imaginent avoir combiné des idées parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre : le style doit graver des pensées ; ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet ; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée ; et, lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style ; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle, dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse ; si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque de la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté ; enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres, et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

Les règles ne peuvent suppléer au génie : s'il manque, elles seront inutiles. Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre ; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion de l'exercice de toutes les facultés intellectuelles ; les idées seules forment le fond du style, l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes : il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances, et l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poëtes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé : aussi cette harmonie de mots ne fait ni le fond, ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet. Il ne doit jamais être forcé ; il naîtra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur, et si, en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque

objet une forte lumière; si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin; si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non-seulement élevé, mais sublime.

Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité : la quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité. Si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme; le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer. S'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps; car il n'y a que la vérité qui soit durable, et même éternelle. Or, un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente : toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très-grand objet; l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature, la poésie la peint et l'embellit; elle peint aussi les hommes; elle les agrandit, elle les exagère; elle crée les héros et les dieux. L'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est : ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions, et partout ailleurs il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, de l'être en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentiments, des passions; dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé. Mais le ton de l'orateur et du poëte, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur de leur sujet autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît; et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force, et déployer toute l'étendue de leur génie [1].

BUFFON.

Discours de réception à l'Acad. franç.

[1] On voit assez que ces préceptes si excellents et si admirablement présentés ne s'appliquent qu'à des ouvrages du genre de ceux que Buffon lui-même avait composés, et ne peuvent, sous certains rapports, convenir aux sujets poétiques, passionnés, dramatiques, plaisants, légers. C'est au professeur à faire sentir dans quels cas il faut les suivre à la lettre. (N. E.)

LEÇONS FRANÇAISES

DE LITTÉRATURE

ET

DE MORALE.

PREMIÈRE PARTIE.



PROSE.

LEÇONS FRANÇAISES

DE LITTÉRATURE

ET DE MORALE.

NARRATIONS.

Soyez vif et pressé dans vos narrations.
BOILEAU. *Art poét.*, ch. III.

NARRATION ORATOIRE [1].

PRÉCEPTES DU GENRE.

Cicéron la définit : l'exposition des faits, ou propres à la cause, ou étrangers, mais relatifs et adhérents à la cause même.

Trois qualités lui sont essentielles : la brièveté, la clarté et la vraisemblance.

La *narration* sera courte et précise, si elle ne remonte pas plus haut et ne s'étend pas plus loin que la cause ne l'exige, et si, lorsqu'on n'aura besoin que d'exposer les faits en masse, elle en néglige les détails; si elle ne se permet aucun écart; si elle fait entendre ce qu'elle ne dit pas; si elle omet non-seulement ce qui nuirait à la cause, mais ce qui n'y servirait point; si elle ne dit qu'une fois ce qu'il y a d'essentiel à dire, et si elle ne dit rien de plus.

La *narration* sera claire, ajoute l'orateur, si les faits y sont à leur place et dans leur ordre naturel; s'il n'y a rien de louche et rien de contourné, point de digression, rien d'oublié que l'on désire, rien au delà de ce qu'on veut savoir : car les mêmes conditions qu'exige la brièveté, la clarté les demande; et, si une chose n'est pas bien entendue, souvent c'est moins par l'obscurité que par la longueur de la *narration*. Il ne faut pas non plus y négliger la clarté des mots en eux-mêmes et la lucidité de l'expression en général; mais c'est une règle commune à tous les genres de discours.

Quant à la vraisemblance, elle consiste à présenter les choses comme on les voit dans la nature; à observer les convenances relatives au caractère, aux mœurs, à la qualité des personnes; à faire accorder le récit avec les circonstances du lieu, de l'heure où l'action s'est passée, et de l'espace de temps qu'il a fallu pour l'exécuter; à s'appuyer de la rumeur publique, et de l'opinion même des auditeurs.

Il faut de plus observer, dit-il, de ne jamais interposer la *narration* dans un endroit où elle nuise, ou ne serve pas à la cause; de ne l'employer qu'à propos, et pour en tirer avantage.

La *narration* nuit lorsqu'elle présente quelque tort grave, qu'on a soi-même, et qu'à force d'excuses et de raisonnements on est ensuite obligé d'adoucir. Si le cas arrive, il faut avoir l'adresse de disperser dans la plaidoirie les parties de l'action, et à chacune d'elles opposer sur-le-champ une raison qui l'affaiblisse, afin que le remède soit incontinent appliqué sur la plaie, et que la défense tempère l'impression d'un fait odieux.

La *narration* ne sert de rien, lorsque, par l'adversaire, les faits viennent d'être exposés tels que nous voulons qu'ils le soient, ou que l'auditeur en est déjà instruit, et que nous n'avons aucun intérêt de leur donner une autre face.

Enfin, la *narration* n'est pas telle que la cause la demande, quand l'orateur expose clairement et avec des couleurs brillantes ce qui ne lui est pas favorable, et qu'il néglige et laisse dans l'ombre ce qui lui est avantageux.

---

[1] On sent que les règles de la narration *historique* doivent être, en général, à très-peu de chose près, les mêmes; et que, relativement à celle-ci, dans les trois qualités essentielles de la narration *oratoire*, la brièveté, la clarté, la *vraisemblance*, il n'y aurait qu'à substituer à ce dernier mot celui de *vérité*. Voyez de plus, 2e partie, *Narration poétique*.

Le talent contraire à ce défaut est de dissimuler, autant qu'il est possible, tout ce qui nous accuse; de le passer légèrement, si on ne peut le dissimuler; de n'appuyer et de ne s'étendre que sur les circonstances qui peuvent nous favoriser.

C'est avec ces principes simples que Cicéron a été, je ne dis pas le plus ingénieux, car c'est un don de la nature, mais le plus délié, le plus adroit des orateurs.

Dans la *narration*, comme dans les autres parties du discours, le *pathétique* indirect, sans annoncer autant de force que le *pathétique* direct, en a bien davantage. Il s'insinue, il pénètre, il s'empare insensiblement des esprits et les maîtrise, sans qu'ils s'en aperçoivent, d'autant plus sûr de ses effets qu'il paraît agir sans effort. L'orateur parle en simple témoin; et, lorsque la chose est par elle-même ou terrible, ou touchante, ou digne d'exciter l'indignation et la révolte, il se garde bien de mêler au récit qu'il en fait, les mouvements qu'il veut produire. Il met sous les yeux le tableau de la force et de la faiblesse, de l'injure et de l'innocence; il dit comment le fort a écrasé le faible, et comment le faible, en gémissant, a succombé : c'en est assez; plus il expose simplement, plus il émeut.

En employant le *pathétique* indirect, l'orateur ne compromet jamais son ministère ni sa cause. Le récit, l'exposé, la peinture qu'il fait, peut causer une émotion plus ou moins vive sans conséquence. Mais, lorsqu'en se passionnant lui-même il s'efforce en vain de nous émouvoir, et que, par malheur, tout ce qui l'environne est froid, tandis que lui seul il s'agite, ce contraste risible fait perdre à son sujet tout ce qu'il a de sérieux, à son éloquence toute sa dignité, à ses moyens toute leur force.

Le *pathétique* direct, pour frapper à coup sûr, doit donc se faire précéder par le *pathétique* indirect. C'est à celui-ci à mettre en mouvement les passions de l'auditeur, et lorsqu'il l'aura ébranlé, que le murmure de l'indignation se fera entendre, ou que les larmes de la compassion commenceront à couler, c'est à l'orateur à se jeter comme dans la foule, et à paraître alors le plus ému de ceux qu'il vient d'irriter ou d'attendrir. Alors ce n'est plus lui qui paraît vouloir donner l'impulsion, c'est lui qui la reçoit; ce n'est plus à sa passion qu'il s'abandonne, mais à celle du peuple; et, en se mêlant à lui, il achève de l'entraîner.

Le point critique et délicat du *pathétique* direct, c'est de tenir essentiellement à l'opinion personnelle, et d'avoir besoin d'être soutenu par le caractère de celui qui l'emploie. Une seule idée incidente, qui, dans l'esprit des auditeurs, vient le contrarier, le détruit.

MARMONTEL. *Éléments de Littérature.*

MORT DE TURENNE.

Cette funeste nouvelle se répandit par toute la France, comme un brouillard épais qui couvrit la lumière du ciel, et remplit tous les esprits des ténèbres de la mort; la terreur et la consternation la suivaient. Personne n'apprit la mort de M. de Turenne, qu'il ne crût d'abord l'armée du roi taillée en pièces, nos frontières découvertes, et les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de l'État; ensuite, oubliant l'intérêt général, on n'était sensible qu'à la perte de ce grand homme : le récit de ce funeste accident tira des plaintes de toutes les bouches, et des larmes de tous les yeux. Chacun, à l'envi, faisait gloire de savoir et de dire quelque particularité de sa vie et de ses vertus : l'un disait qu'il était aimé de tout le monde sans intérêt; l'autre, qu'il était parvenu à être admiré sans envie; un troisième, qu'il était redouté de ses ennemis sans en être haï. Mais enfin ce que le roi sentit sur sa perte, et ce qu'il dit à la gloire de cet illustre mort, est le plus grand et le plus glorieux éloge de sa vertu. Les peuples répondirent à la douleur de leur prince; on vit, dans les villes par où son corps a passé, les mêmes sentiments que l'on avait vus autrefois dans l'empire romain, lorsque les cendres de Germanicus furent portées de la Syrie au tombeau des Césars. Les maisons étaient fermées; le triste et morne silence qui régnait dans les places publiques n'était interrompu que par les gémissements des habitants; les magistrats en deuil eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville; les prêtres et les religieux, à l'envi, l'accompagnaient de leurs larmes et de leurs prières; les villes, pour lesquelles ce triste spectacle était tout nouveau, faisaient paraître une douleur encore plus véhémente que ceux qui l'accompagnaient; et, comme si, en voyant son cercueil, on l'eût perdu une seconde fois, les cris et les larmes recommençaient.

MASCARON. *Oraison funèbre de M. de Turenne.*

MÊME SUJET.

Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance, tout le camp demeure immobile; les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres; et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit

glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte; l'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre : ici, l'on offre le sacrifice adorable de J.-C. pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public; là, on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendait de lui dresser un triomphe : chacun choisit l'endroit qui lui paraît le plus éclatant dans une si belle vie; tous entreprennent son éloge; et chacun, s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur, et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

FLÉCHIER. *Oraisons funèbres.*

MÊME SUJET.

Il monta à cheval le samedi [1] à deux heures, après avoir mangé : et, comme il y avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là; vous ne faites que « tourner autour de moi, vous me feriez recon- « naître. » M. Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : « Monsieur, venez « par ici, on tirera du côté où vous allez. » « Monsieur, lui dit-il, vous avez raison : je ne « veux point du tout être tué aujourd'hui; cela « sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, « jetez les yeux sur cette batterie que je viens « de faire placer là. » M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il était penché le nez sur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée.

On crie, on pleure : M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit. Un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye, et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup, les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier de Grignan était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a encore été une désolation, et partout où il a passé on n'entendait que des clameurs. Mais à Langres ils se sont surpassés; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie. Il y eut un service solennel dans la ville; en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à *cinq mille francs*, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arriva à Saint-Denis ce soir; tous ses gens l'allèrent reprendre à deux lieues d'ici. Il sera dans une chapelle en dépôt; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel...

Ne croyez point que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci : ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne pas sitôt une telle mémoire; elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez M. de La Rochefoucault, avec madame de Lavardin, madame de La Fayette, et M. de Marsillac. M. le prince y vint; la conversation dura deux heures sur les diverses qualités de ce véritable héros; tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire combien la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme ; tout le monde en était plein pendant sa vie, et vous

---

[1] 27 juillet 1675. Turenne, né en 1611, avait été nommé maréchal de France le 17 novembre 1643, première année du règne de Louis XIV. (N. E.)

pouvez penser ce qu'y ajoute sa perte. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état; on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent entrer dans son cœur; sa conversion, si sincère, nous a paru comme un baptême; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes, une charité généreuse et chrétienne.

Mme DE SÉVIGNÉ. *Lettres.*

MORT DE HENRIETTE D'ANGLETERRE.

Considérez ces grandes puissances que nous regardons de si bas: pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe, pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens! ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction: il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant; mais, s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle: Madame se meurt! Madame est morte! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts: on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse; partout on entend des cris; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète [1]: « Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement. »

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain; en vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre, avec saint Ambroise: *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam*, je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais. La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains.

Quoi donc! elle devait périr sitôt! Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup; Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs; le matin elle fleurissait, avec quelles grâces! vous le savez: le soir nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines devaient être pour cette princesse si précises et si littérales!...

La voilà, malgré son grand cœur, cette princesse si admirable et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite! encore ce reste tel quel va-t-il disparaître; cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir sous la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places! Mais ici notre imagination nous abuse encore; la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure: notre chair change bientôt de nature, notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue: tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes!

BOSSUET. *Oraisons funèbres.*

MODÈLE D'EXERCICE.

L'éloge funèbre de Henriette d'Angleterre ne présente ni de si grands intérêts, ni un tableau si vaste. C'est un pathétique plus doux, mais qui n'en est pas moins touchant. Peut-être même que le sort d'une jeune princesse, fille, sœur, et belle-sœur de rois, jouissant de tous les avantages de la grandeur et de tous ceux de la beauté, morte en quelques heures, à l'âge de vingt-six ans, par un accident affreux, et avec toutes les marques d'un empoisonnement, devait faire sur les âmes une impression encore plus vive que la chute d'un trône et la révolution d'un État. On sait que les malheurs imprévus nous frappent plus

---

[1] *Rex lugebit, et princeps induetur mœrore, et manus populi terræ conturbabuntur.* EZECH., c. 7, v. 27.

que les malheurs qui se développent par degrés. Il semble que la douleur s'use dans les détails. D'ailleurs, les hommes ordinaires n'ont point de trône à perdre; mais leur intérêt ajoute à la pitié, quand un exemple frappant les avertit que leur vie n'est rien. On dirait qu'ils apprennent cette vérité pour la première fois; car tout ce qu'on sent fortement est une espèce de découverte pour l'âme.

On ne peut douter que Bossuet, en composant cet éloge funèbre, ne fût profondément affecté, tant il parle avec éloquence et de la misère et de la faiblesse de l'homme! Comme il s'indigne de prononcer encore les mots de grandeur et de gloire! Il peint la terre sous l'image d'un débris vaste et universel; il fait voir l'homme cherchant toujours à s'élever, et la puissance divine poussant l'orgueil de l'homme jusqu'au néant, et, pour égaler à jamais les conditions, ne faisant de tous qu'une même cendre : cependant Bossuet, à travers ces idées générales, revient toujours à la princesse; et tous ses retours sont des cris de douleur. On n'a point encore oublié, au bout de cent ans, l'impression terrible qu'il fit, lorsqu'après un morceau plus calme, il s'écria tout à coup : « O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! « où retentit, comme un éclat de tonnerre, cette « étonnante nouvelle : Madame se meurt! Ma- « dame est morte! » Et quelques moments après, ayant parlé de la grandeur d'âme de cette princesse, tout à coup il s'arrête, et, montrant la tombe où elle était enfermée : « La voilà, mal- « gré son grand cœur, cette princesse si admirée « et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a « faite, etc... » Puis tout à coup il craint d'en avoir trop dit. Il remarque que la mort ne nous laisse pas même occuper une place, et que l'espace n'est occupé que par les tombeaux. Il suit les débris de l'homme jusque dans sa tombe. Là, il fait voir une nouvelle destruction au delà de la destruction : l'homme, dans cet état, devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : « tant il est vrai, s'écrie l'orateur, que « tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres « par lesquels on exprimait ses malheureux « restes! » Il est difficile, je crois, d'avoir une éloquence et plus forte, et plus abandonnée, et qui, avec je ne sais quelle familiarité noble, mêle autant de grandeur.

THOMAS. *Essai sur les Éloges.*

DOULEUR DE Mme DE LONGUEVILLE EN APPRENANT LA MORT DE SON FILS.

Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit : je ne l'ai point vue; mais voici ce que je sais : Mademoiselle de Vertus était retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours. On est allé la querir avec M. Arnaud, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se montrer. Ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : Ah! mademoiselle, comment se porte monsieur mon frère? Sa pensée n'osa aller plus loin : Madame, il se porte bien de sa blessure. Et mon fils? On ne lui répondit rien. Ah! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort sur-le-champ? N'a-t-il pas eu un seul moment? Ah! mon Dieu, quel sacrifice! Et là-dessus elle tombe sur son lit. Tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens; elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut; elle n'a aucun repos. Je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

Mme DE SÉVIGNÉ. *Lettres.*

BATAILLE DE ROCROI.

A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, le duc d'Enghien reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre [1]. Le voyez-vous comme il vole ou à la victoire ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les Français à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups.

Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants : trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait

---

[1] Parménion réveilla de même Alexandre le matin du jour de la bataille d'Arbelles. *Parmenio intrat tabernaculum, sæpiusque nomine compellatum, quum voce non posset, tactu excitavit.* Q. Curce, livre 4, ch. 13. (N. E.)

porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés; le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat.

Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque; leur effroyable décharge met les nôtres en furie. On ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que ce grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes, et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux que dans les bras du vainqueur! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroi, en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou; et, dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là, on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage.

BOSSUET. *Oraisons funèbres.*

COMBAT NAVAL DE DUGUAY-TROUIN.

Duguay-Trouin s'avance, la victoire le suit. La ruse et l'audace, l'impétuosité de l'attaque et l'habileté de la manœuvre, l'ont rendu maître du vaisseau commandant. Cependant, l'on combat de tous côtés; sur une vaste étendue de mer règne le carnage. On se mêle : les proues heurtent contre les proues; les manœuvres sont entrelacées dans les manœuvres; les foudres se choquent et retentissent. Duguay-Trouin observe d'un œil tranquille la face du combat, pour porter des secours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il aperçoit un vaisseau armé de cent canons défendu par une armée entière. C'est là qu'il porte ses coups; il préfère à un triomphe facile l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ose l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaisseau ennemi l'oblige de s'écarter. *Le Devonshire,* semblable à un volcan allumé, tandis qu'il est consumé au dedans, vomit au dehors des feux encore plus terribles. Les Anglais, d'une main lancent des flammes, de l'autre tâchent d'éteindre celles qui les environnent. Duguay-Trouin n'eût désiré les vaincre que pour les sauver. Ce fut un terrible spectacle pour un cœur tel que le sien, de voir ce vaisseau immense brûlé en pleine mer, la lueur de l'embrasement réfléchie au loin sur les flots, tant d'infortunés errants en furieux, ou palpitants immobiles au milieu des flammes, s'embrassant les uns les autres, ou se déchirant eux-mêmes, levant vers le ciel des bras consumés, ou précipitant leurs corps fumants dans la mer; d'entendre le bruit de l'incendie, les hurlements des mourants, les vœux de la religion mêlés aux cris du désespoir et aux imprécations de la rage, jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonce, l'abîme se referme, et tout disparaît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des rois qui ordonnent les guerres! Cependant Duguay-Trouin poursuit la flotte épouvantée. Tout fuit, tout se disperse. La mer est couverte de débris; nos ports se remplissent de dépouilles; et tel fut l'événement de ce combat, qu'aucun des vaisseaux qui portaient du secours ne passa chez les ennemis. Les fruits de la bataille d'Almanza furent assurés; l'archiduc vit échouer ses espérances, et Philippe V put se flatter que son trône serait un jour affermi.

THOMAS. *Éloge de Duguay-Trouin.*

INCENDIE DE LA FLOTTE TURQUE A TCHESMÉ.

Les vaisseaux turcs, en suivant la côte, rencontrèrent le petit golfe de Tchesmé, et y entrèrent comme dans un asile.

L'armée russe jeta l'ancre à la même place que l'armée turque venait d'abandonner; et, apercevant les vaisseaux ennemis amoncelés dans une baie étroite, et dont l'entrée se trouvait encore resserrée par un rocher qui s'élevait au milieu des eaux, on conçut l'espérance d'y incendier toute cette flotte.

Quatre vaisseaux russes furent aussitôt détachés pour fermer la sortie de cette baie. Mais les courants firent tomber ces quatre vaisseaux sous le vent, sans que de tout le jour aucune manœuvre pût les rapprocher.

Chacune des deux escadres demeurait ainsi dans un extrême péril : l'une, malgré sa force,

amoncelée entre des rochers, où il était facile de la détruire ; l'autre, malgré sa faiblesse, séparée en deux divisions, hors de portée de se secourir mutuellement.

Hassan, qui s'était fait porter au lieu du danger, représenta au capitan-pacha combien la flotte ottomane était exposée dans cette anse. Mais celui-ci, de plus en plus attaché à sa résolution de ne point combattre, se croyait sous la protection de la petite forteresse de Tchesmé et des batteries qu'il faisait établir sur les côtes. Il défendit à tout vaisseau de prendre le large, et envoya par terre aux Dardanelles, pour en faire venir quelques vaisseaux. Il employa toute la journée suivante à établir des batteries sur le rivage. Une fut placée sur le rocher qui rétrécissait l'entrée du golfe. Quatre vaisseaux, placés en travers dans l'intérieur du golfe, couvraient toute la flotte et défendaient le passage. Mais pendant cette même journée l'escadre russe, parvenue à se réunir, préparait des brûlots pour une expédition plus terrible qu'un combat.

Au milieu de la nuit ces brûlots s'avancent, soutenus par trois vaisseaux de ligne, une frégate et une bombarde. Un de ces vaisseaux, monté par Gregg, arriva le premier à l'entrée du port, et y resta longtemps exposé au feu de la batterie et des quatre vaisseaux ennemis, faisant de son côté un feu terrible et continuel, avec des grenades, des boulets rouges, des carcasses, des fusées, de la mitraille. Les deux autres vaisseaux arrivèrent enfin à la même portée, et commencèrent un feu semblable, tandis que la bombarde, placée à leur tête, envoyait au loin ses bombes dans l'intérieur du golfe. Pendant ce temps, les deux brûlots approchent, conduits l'un et l'autre par des officiers anglais. L'un, dont le commandant ne put bien faire comprendre ses ordres par les Esclavons et les Grecs, qui formaient son équipage, prit feu trop tôt et brûla inutilement; l'autre s'en éloigna et gagna le centre de l'ennemi. Le crampon s'accrocha à quelques grillages d'un des plus gros vaisseaux turcs. Cinq minutes après, le vaisseau turc fut enflammé, et le feu gagna aussitôt les trois autres vaisseaux qui fermaient l'entrée du port.

Les vaisseaux russes, auxquels on avait envoyé toutes les chaloupes, se retirèrent pour n'être pas exposés quand les vaisseaux ennemis sauteraient en l'air.

L'escadre turque était si resserrée, que les vaisseaux se touchaient presque les uns les autres. En peu d'instants, les flammes, poussées par le vent, s'élevèrent, s'étendirent, et offrirent aux yeux des Russes le spectacle de la flotte ennemie embrasée tout entière. Le golfe de Tchesmé ne paraissait qu'un immense golfe de feu. De lamentables cris sortaient de cette mer enflammée. La plus grande partie des équipages turcs était descendue à terre dans la journée précédente. Ce qui restait dans les navires se précipite dans la mer et cherche à fuir au rivage. Mais les canons de ces vaisseaux étant chargés, à mesure que la flamme les échauffait, les batteries faisaient feu et foudroyaient la côte. Quand l'embrasement eut gagné les soutes à poudre, d'affreux éclats retentissaient du sein de cet horrible incendie, et dispersaient au loin des débris, des corps expirants, des troncs mutilés.

Les habitants de Scio accourus au rivage, et tremblants de voir leur ville pillée par les vainqueurs, voyaient distinctement à la lueur de l'incendie, et sur toute la surface de la mer, différentes scènes de cette horrible catastrophe ; les eaux couvertes de malheureux nageant à travers les débris enflammés ; la forteresse de Tchesmé, la ville et une mosquée bâties en amphithéâtre sur une colline, abîmées de fond en comble, et tous les habitants de cette côte fuyant sur les hauteurs éloignées. On entendait mugir dans l'enfoncement des terres les montagnes et les rochers. Au moment de cette destruction, il y eut un si horrible fracas, que Smyrne, distant de dix lieues, sentit la terre trembler.

Athènes, à plus de cinquante lieues d'une mer coupée d'îles, prétend en avoir entendu le bruit. Les vaisseaux russes, quoique assez éloignés, étaient agités comme par les secousses d'une violente tempête. Cet affreux spectacle dura depuis une heure après-midi, jusqu'à six heures du matin.

RULHIÈRE. *Histoire de Pologne*, liv. XI.

MALDONATA, OU LA LIONNE RECONNAISSANTE.

Les Espagnols avaient fondé Buénos-Ayres en 1535. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres : tous ceux qui se permettaient d'en aller chercher étaient massacrés par les sauvages, et l'on se vit réduit à défendre, sous peine de la vie, de sortir de l'enceinte du nouvel établissement. Une femme, à qui la faim sans doute avait donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avait établis autour de la colonie pour la garantir des dangers où elle se trouvait par la famine. Maldonata (c'était le nom de la transfuge), après avoir erré quelque temps dans des routes inconnues et désertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de ses fatigues. Quelle fut sa terreur d'y rencontrer une lionne, et sa surprise quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la caresser et lui lécher les mains avec des cris de

douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'effrayer! L'Espagnole s'aperçut bientôt que la lionne était pleine, et que ses gémissements étaient le langage d'une mère qui réclamait du secours pour la délivrer de son fardeau. Maldonata aida la nature dans le moment douloureux où elle semble n'accorder qu'à regret à tous les êtres naissants le jour et cette vie qu'elle leur laisse respirer si peu de temps. La lionne, heureusement délivrée, va bientôt chercher une nourriture abondante, et l'apporte aux pieds de sa bienfaitrice : celle-ci la partageait chaque jour avec les jeunes lionceaux qui, nés par ses soins et élevés avec elle, semblaient reconnaître, par des jeux et des morsures innocentes, un bienfait que leur mère payait de ses plus tendres empressements. Mais, quand l'âge leur eut donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre et de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois ; et la lionne, que la tendresse maternelle ne rappelait plus dans sa caverne, disparut elle-même, et s'égara dans un désert que la faim dépeuplait chaque jour. Maldonata, seule et sans subsistance, se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivants, mais dont sa pitié avait su lui faire un asile. Cette femme, privée avec douleur d'une société chérie, ne fut pas longtemps errante, sans tomber entre les mains des sauvages indiens. Une lionne l'avait nourrie, des hommes la firent esclave! Bientôt après elle fut reprise par les Espagnols, qui la ramenèrent à Buénos-Ayres. Le commandant, plus féroce lui seul que les lions et les sauvages, ne la crut pas sans doute assez punie de son évasion par les dangers et les maux qu'elle avait essuyés; le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre au milieu d'un bois, pour y mourir de faim, ou devenir la pâture des monstres dévorants. Deux jours après, quelques soldats allèrent savoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouvèrent pleine de vie au milieu de tigres affamés qui, la gueule ouverte sur cette proie, n'osaient approcher devant une lionne couchée à ses pieds avec des lionceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats, qu'ils en étaient immobiles d'attendrissement et de frayeur. La lionne, en les voyant, s'éloigna de l'arbre comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Mais, quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer par des caresses et de doux gémissements les prodiges de reconnaissance que cette femme racontait à ses libérateurs. La lionne suivit quelque temps les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux, donnant toutes les marques de respect et d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater quand elle accompagne jusqu'au vaisseau un père ou un fils chéri qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le nouveau monde, d'où peut-être il ne reviendra jamais. Le commandant, instruit de toute l'aventure par ses soldats, et ramené par un monstre des bois aux sentiments de l'humanité que son cœur farouche avait dépouillés sans doute en passant les mers, laissa vivre une femme que le ciel avait si visiblement protégée.

RAYNAL. *Histoire philosophique des établissements des Européens dans les Indes.*

COMBAT DU TAUREAU.

Au milieu du champ est un vaste cirque environné de nombreux gradins : c'est là que l'auguste reine, habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spectacle le plus chéri des Espagnols. Là, les jeunes chefs, sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de soie, armés seulement d'une lance, viennent, sur de rapides coursiers, attaquer et vaincre des taureaux sauvages. Des soldats à pied, plus légers encore, les cheveux enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre des lances aiguës. L'alcade proclame la loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur laisser d'autres armes que la lance pour immoler, le voile de pourpre pour se défendre. Les rois, entourés de leur cour, président à ces jeux sanglants; et l'armée entière, occupant les immenses amphithéâtres, témoigne par des cris de joie, par des transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effréné pour ces antiques combats.

Le signal se donne, la barrière s'ouvre, le taureau s'élance au milieu du cirque; mais, au bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête, inquiet et troublé : ses naseaux fument; ses regards brûlants errent sur les amphithéâtres; il semble également en proie à la surprise, à la fureur. Tout à coup il se précipite sur un cavalier qui le blesse, et fuit rapidement à l'autre bout. Le taureau s'irrite, le poursuit de près, frappe à coups redoublés la terre, et fond sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit Espagnol, dans le même instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à ses cornes le voile léger, et lui darde une flèche aiguë qui de nouveau fait couler son sang. Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrants dont le fer courbé reste dans la plaie, l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles mugissements, s'agite en parcourant le cirque, secoue les flèches nombreuses enfoncées dans son large cou, fait voler ensemble les cailloux broyés, les lambeaux de pourpre sanglants, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de colère et de douleur.

FLORIAN. *Gonzalve de Cordoue*, liv. V

CATINAT A L'HÔTEL DES INVALIDES.

L'enclos des Chartreux, qui n'était pas éloigné de sa demeure, était la promenade qu'il préférait d'ordinaire : tout ce qui inspirait le calme et le recueillement semblait lui plaire et l'appeler; et pour un homme qui avait tout fait et tout vu, des hommes qui ont renoncé à tout ne pouvaient pas être un spectacle indifférent. On fut surpris un jour de le voir dans cet enclos, comme autrefois le sage de Phrygie, jouer avec des enfants. Mais n'est-ce pas ce que fait tous les jours le philosophe, quand il vit avec les passions des hommes? La demeure royale de ces guerriers qui ont donné leurs jours à la patrie, et dont elle nourrit la vieillesse, ce prytanée militaire était aussi l'objet de ses fréquentes visites. Un enfant (c'était le fils de son homme d'affaires) qui l'avait entendu parler avec éloge de ce vénérable édifice, vint un jour, avec l'empressement naïf de son âge, prier le maréchal de Catinat de le mener à l'hôtel des Invalides : il y consent, prend l'enfant par la main, le mène avec lui, arrive aux portes. A la vue du maréchal, la garde se range sous les armes, les tambours se font entendre, les cours se remplissent; on répète de tous côtés : *Voilà le père la Pensée!* Ce mouvement, ce bruit, causent à l'enfant quelque frayeur. Catinat le rassure : « Ce « sont, dit-il, des marques de l'amitié qu'ont pour « moi ces hommes respectables. » Il le conduit partout, lui fait tout voir. L'heure du repas sonne; il entre dans la salle où les soldats s'assemblent, et, avec cette noble simplicité, cette franchise de mœurs guerrières qui rapprochent ceux que le même courage et les mêmes périls ont rendus égaux : « A la santé, dit-il, de mes « anciens camarades! » Il boit, et fait boire l'enfant avec lui. Les soldats, debout et découverts, répondent par des acclamations qui le suivent jusqu'aux portes; et il sort, emportant dans son cœur la douce émotion de cette scène, trop au-dessus de l'âme d'un enfant, mais dont le récit, conservé dans les mémoires de sa vie, a pour nous, encore aujourd'hui, quelque chose d'attendrissant et d'auguste.

LA HARPE. *Éloge de Catinat.*

MORT DE VATEL.

Le roi arriva jeudi au soir[1]; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners auxquels on ne s'était point attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu « d'honneur; voici une affaire que je ne supporterai pas. » Il dit à Gourville : « La tête me « tourne; il y a douze nuits que je n'ai dormi; « aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais à la vingt-cinquième, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le prince. M. le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : « Vatel, « tout va bien; rien n'était plus beau que le « souper du roi. » Il répondit : « Monseigneur, « votre bonté m'achève, je sais que le rôti a « manqué à deux tables. » — « Point du tout, « dit M. le prince, ne vous fâchez point; tout va « bien. » Minuit vient : le feu d'artifice ne réussit point, il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout; il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur, qui lui apportait seulement deux charges de marée. Il lui demande : « Est-ce là tout? » — Oui, monsieur. » Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point. Sa tête s'échauffait; il crut qu'il n'y aurait point d'autre marée. Il trouva Gourville; il lui dit : « Monsieur, je ne « survivrai point à cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur, mais ce ne fut qu'au troisième coup (car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels) qu'il tomba mort. La marée cependant arrive de tous côtés, on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court à M. le prince, qui fut au désespoir. M. le duc pleura; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière. On le loua fort; on loua et blâma son courage.

Mme DE SÉVIGNÉ. *Lettres.*

[1] A Chantilly, maison de campagne du prince de Condé, chez qui le roi devait passer quelques jours. Vatel était le maître d'hôtel, et Gourville, l'intendant du prince. (N. E.)

CALME AU MILIEU DE L'OCÉAN.

Dix fois le soleil fit son tour sans que le vent fût apaisé. Il tombe enfin, et bientôt après un calme profond lui succède. Les ondes, violemment émues, se balancent longtemps encore après que le vent a cessé. Mais insensiblement leurs sillons s'aplanissent; et, sur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement dans les airs un souffle qui l'ébranle; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois sur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a

beau s'enfoncer, dans l'abîme de l'étendue un vide profond et sans bornes, le silence et l'immensité, voilà ce que présente aux matelots ce triste et fatal hémisphère. Consternés et glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages et des tempêtes; et le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuse sérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeste: ce soleil, dont l'éclat naissant ranime et réjouit la terre, ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelants, ce liquide cristal des eaux, qu'avec tant de plaisir nous contemplons du rivage, lorsqu'il réfléchit la lumière et répète l'azur des cieux, ne forment plus qu'un spectacle funeste; et tout ce qui, dans la nature, annonce la paix et la joie, ne porte ici que l'épouvante, et ne présage que la mort.

Cependant les vivres s'épuisent; on les réduit, on les dispense d'une main avare et sévère. La nature, qui voit tarir les sources de la vie, en devient plus avide; et plus les ressources diminuent, plus on sent croître les besoins. A la disette enfin succède la famine, fléau terrible sur la terre, mais plus terrible mille fois sur le vaste abîme des eaux; car au moins sur la terre quelque lueur d'espérance peut abuser la douleur et soutenir le courage; mais au milieu d'une mer immense, solitaire, et environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illusion pour le sauver du désespoir : il voit comme un abîme l'espace épouvantable qui l'éloigne de tout secours; sa pensée et ses vœux s'y perdent; la voix même de l'espérance ne peut arriver jusqu'à lui.

Les premiers accès de la faim se font sentir sur le vaisseau : cruelle alternative de douleur et de rage, où l'on vit des malheureux, étendus sur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir, éperdus et furieux, de la proue à la poupe, et demander au moins que la mort vînt finir leurs maux!

MARMONTEL. *Les Incas.*

SYMPTÔMES ET RAVAGES D'UN OURAGAN A L'ILE-DE-FRANCE.

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au Capricorne échauffe, pendant trois semaines, l'Ile-de-France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts; l'herbe était brûlée, des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune tout rouge se levait dans un horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements : le Cafre même qui les conduisait se couchait sur la terre, pour y trouver de la fraîcheur. Partout le sol était brûlant; et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons : des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce bassin était devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortaient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers. Sur le soir, la pluie cessa, le vent alisé du sud-est reprit son cours ordinaire; les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon[1].

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie.*

SONGE DE MARC-AURÈLE.

Je voulus méditer sur la douleur; la nuit était déjà avancée; le besoin du sommeil fatiguait ma paupière; je luttai quelque temps; enfin, je fus obligé de céder, et je m'assoupis; mais dans cet intervalle je crus avoir un songe. Il me sembla voir dans un vaste portique une multitude d'hommes rassemblés; ils avaient tous quelque chose d'auguste et de grand. Quoique je n'eusse jamais vécu avec eux, leurs traits pourtant ne m'étaient pas étrangers; je crus me rappeler que j'avais souvent contemplé leurs statues dans Rome. Je les regardais tous, quand une voix terrible et forte retentit sous le portique : *Mortels, apprenez à souffrir!* Au même instant, devant l'un[2], je vis

---

[1] Voyez les *Narrations* et *Descriptions* d'orages, en prose et en vers.

[2] L'auteur fait allusion à ce que l'histoire nous apprend de Mucius Scévola, de Socrate et de Caton. (N. E.)

s'allumer des flammes, et il y posa la main. On apporta à l'autre du poison; il but, et fit une libation aux dieux. Le troisième était debout auprès d'une statue de la Liberté brisée; il tenait d'une main un livre; de l'autre, il prit une épée, dont il regardait la pointe. Plus loin, je distinguai un homme tout sanglant, mais calme et plus tranquille que ses bourreaux; je courus à lui en m'écriant : « O Régulus! est-ce toi? » Je ne pus soutenir le spectacle de ses maux; et je détournai mes regards. Alors j'aperçus Fabricius dans la pauvreté, Scipion mourant dans l'exil, Épictète écrivant dans les chaînes, Sénèque et Traséas les veines ouvertes, et regardant d'un air tranquille leur sang couler. Environné de tous ces grands hommes malheureux, je versais des larmes; ils parurent étonnés. L'un d'eux, ce fut Caton, approcha de moi, et me dit : « Ne nous plains pas, « mais imite-nous; et toi aussi, apprends à vain- « cre la douleur! » Cependant il me parut prêt à tourner contre lui le fer qu'il tenait à la main; je voulus l'arrête, je frémis, et je m'éveillai. Je réfléchis sur ce songe, et je conçus que ces prétendus maux n'avaient pas le droit d'ébranler mon courage; je résolus d'être homme, de souffrir, et de faire le bien.

THOMAS *Eloge de Marc-Aurèle.*

JUGEMENTS EXERCÉS EN ÉGYPTE SUR LES MORTS.

Il y avait un lac qu'il fallait traverser pour arriver au lieu de la sépulture : sur les bords de ce lac on arrêtait le mort. « Qui que tu sois, rends « compte à la patrie de tes actions. Qu'as-tu fait « du temps de la vie? La loi t'interroge, la patrie « t'écoute, la vérité te juge. » Alors il comparaissait sans titre et sans pouvoir, réduit à lui seul, et escorté seulement de ses vertus ou de ses vices. Là, se dévoilaient les crimes secrets, et ceux que le crédit ou la puissance du mort avaient étouffés pendant sa vie. Là, celui dont on avait flétri l'innocence, venait à son tour flétrir le calomniateur, et redemander l'honneur qui lui avait été enlevé. Le citoyen convaincu de n'avoir point observé les lois était condamné : la peine était l'infamie; mais le citoyen vertueux était récompensé d'un éloge public : l'honneur de le prononcer était réservé aux parents. On assemblait la famille, les enfants venaient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur père. Le peuple s'y rendait en foule; le magistrat y présidait. Alors on célébrait l'homme juste à l'aspect de sa cendre; on rappelait les lieux, les moments et les jours où il avait fait des actions vertueuses; on le remerciait de ce qu'il avait servi la patrie et les hommes; on proposait son exemple à ceux qui avaient encore à vivre et à mourir. L'orateur finissait par invoquer sur lui le dieu redoutable des morts, et par le confier, pour ainsi dire, à la Divinité, en la suppliant de ne pas l'abandonner dans ce monde obscur et inconnu où il venait d'entrer. Enfin, en le quittant, et le quittant pour jamais, on lui disait, pour soi et pour le peuple, le long et éternel adieu. Tout cela ensemble, surtout chez une nation austère et grave, devait affecter profondément, inspirer des idées augustes de religion et de morale.

On ne peut douter que ces éloges, avant qu'ils fussent prodigués et corrompus, ne fissent une forte impression sur les âmes. Leur institution ressemblait beaucoup à celle de nos oraisons funèbres; mais il y a une différence remarquable, c'est qu'ils étaient accordés à la vertu, non à la dignité. Le laboureur et l'artisan y avaient droit comme le souverain. Ce n'était point alors une cérémonie vaine, où un orateur, que personne ne croyait, venait parler de vertus qu'il ne croyait pas davantage; tâchait de se passionner un instant pour ce qui était quelquefois l'objet du mépris public et du sien; et, entassant avec harmonie des mensonges mercenaires, flattait longuement les morts, pour être loué lui-même ou récompensé par les vivants. Alors on ne louait pas l'humanité d'un général qui avait été cruel; le désintéressement d'un magistrat qui avait vendu les lois : tout était simple et vrai. Les princes eux-mêmes étaient soumis au jugement, comme le reste des hommes, et ils n'étaient loués que lorsqu'ils l'avaient mérité. Il est juste que la tombe soit une barrière entre la flatterie et le prince, et que la vérité commence où le pouvoir cesse. Nous savons, par l'histoire, que plusieurs rois d'Égypte, qui avaient foulé leurs peuples pour élever ces pyramides immenses, furent flétris par la loi, et privés des tombeaux qu'ils s'étaient eux-mêmes construits.

Depuis trois mille ans ces usages ne subsistent plus, et il n'y a dans aucun pays du monde des magistrats établis pour juger la mémoire des rois; mais la renommée fait la fonction de ce tribunal : plus terrible, parce qu'on ne peut la corrompre, elle dicte les arrêts, la postérité les écoute, et l'histoire les écrit[1].

THOMAS. *Essai sur les Éloges.*

L'ORAGE ET LA CAVERNE DES SERPENTS AU PÉROU.

Un murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se déclarer. Tout à coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflements. Une épaisse nuit enveloppe le ciel et le

---

[1] Voyez, en vers, *Jugements des rois d'Égypte après leur mort.*

confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur; cent tonnerres qui roulent et semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse et qui se renfle comme celui des vagues. Aux secousses que la montagne reçoit du tonnerre et des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre; et de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrents. Les animaux épouvantés s'élançaient des bois dans la plaine; et, à la clarté de la foudre, les trois voyageurs [1] pâlissants voyaient passer à côté d'eux le lion, le tigre, le lynx, le léopard, aussi tremblants qu'eux-mêmes : dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité, et la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avait, dans sa frayeur, gagné la cime d'une roche. Un torrent qui se précipite en bondissant la déracine et l'entraîne, et le sauvage qui l'embrasse roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyait avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre; mais une colonne de feu, dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre, et le consume avec le malheureux qui s'y était sauvé.

Cependant Molina s'épuisait à lutter contre la violence des eaux; il gravissait dans les ténèbres, saisissant tour à tour les branches, les racines des bois qu'il rencontrait, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie; car il est des moments d'effroi où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'un rocher escarpé; et, à la lueur des éclairs, il voit une caverne dont la profonde et ténébreuse horreur l'aurait glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre; et là, rendant grâces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'apaise : les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne; les eaux des torrents, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour; et Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit, plus terrible que celui des tempêtes, le frappe au moment même qu'il allait s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de serpents [2], dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue; et, entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvements, ce bruit qu'Alonzo reconnaît. Il sait que le venin de ces serpents est le plus subtil des poisons; qu'il allume soudain, et dans toutes les veines, un feu qui dévore et consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend, il croit les voir rampants autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, et prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe; son sang se glace de frayeur; à peine ose-t-il respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un des dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, désirant, frémissant de revoir la lumière, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, et faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette faiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avait pressenti; il le vit plus horrible encore. Il fallait mourir ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent; il se soulève avec lenteur, se courbe, et, les mains appuyées sur ses genoux tremblants, il sort de la caverne, aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortirait de son tombeau. Le même orage qui l'avait jeté dans le péril l'en préserva; car les serpents en avaient eu autant de frayeur que lui-même; et c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être malfaisants.

Un jour serein consolait la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offrait partout les débris. Des forêts qui, la veille, s'élançaient jusqu'aux nues, étaient courbées vers la terre; d'autres semblaient se hérisser encore d'horreur. Des collines qu'Alonzo avait vues s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montraient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gaïac, le caobo, le cèdre, étendus, épars dans la plaine, la couvraient de leurs troncs brisés et de leurs branches fracassées. Des dents de rochers, détachées, marquaient la place des torrents; leur lit profond était bordé d'un nombre effrayant d'animaux doux, cruels, timides, féroces, qui avaient été submergés et revomis par les eaux.

Cependant ces eaux écoulées laissaient les bois et les campagnes se ranimer aux feux du jour naissant. Le ciel semblait avoir fait la paix avec la terre et lui sourire en signe de faveur et d'amour. Tout ce qui respirait encore recommençait à jouir de la vie : les oiseaux, les bêtes sauvages avaient oublié leur effroi; car le prompt

---

[1] Alonzo de Molina, l'un des héros du roman des *Incas*, et les deux guides qui l'accompagnaient dans son voyage de Tumbès à Quito. (N. E.)

[2] Les serpents à sonnettes.

oubli des maux est un don que la nature leur a fait, et qu'elle a refusé aux hommes [1].

MARMONTEL. *Les Incas.*

LES CATACOMBES.

Un jour j'étais allé visiter la fontaine Égérie : la nuit me surprit. Pour regagner la voie Appienne, je me dirigeai vers le tombeau de Cécilia Métella, chef-d'œuvre de grandeur et d'élégance. En traversant des champs abandonnés, j'aperçus plusieurs personnes qui se glissaient dans l'ombre, et qui toutes, s'arrêtant au même endroit, disparaissaient subitement. Poussé par la curiosité, je m'avance, et j'entre hardiment dans la caverne où s'étaient plongés les mystérieux fantômes. Je vis s'allonger devant moi des galeries souterraines, qu'à peine éclairaient de loin quelques lampes suspendues. Les murs des corridors funèbres étaient bordés d'un triple rang de cercueils, placés les uns au-dessus des autres. La lumière lugubre des lampes, rampant sur les parois des voûtes, et se mouvant avec lenteur le long des sépulcres, répandait une mobilité effrayante sur ces objets éternellement immobiles.

En vain, prêtant une oreille attentive, je cherche à saisir quelques sons pour me diriger à travers un abîme de silence; je n'entends que le battement de mon cœur dans le repos absolu de ces lieux. Je voulus retourner en arrière, mais il n'était plus temps : je pris une fausse route, et, au lieu de sortir du dédale, je m'y enfonçai. De nouvelles avenues qui s'ouvrent et se croisent de toutes parts, augmentent à chaque instant mes perplexités. Plus je m'efforce de trouver un chemin plus je m'égare; tantôt je m'avance avec lenteur, tantôt je passe avec vitesse. Alors, par un effet des échos qui répétaient le bruit de mes pas, je croyais entendre marcher précipitamment derrière moi.

Il y avait déjà longtemps que j'errais ainsi; mes forces commençaient à s'épuiser : je m'assis à un carrefour solitaire de la cité des morts. Je regardais avec inquiétude la lumière des lampes presque consumée qui menaçait de s'éteindre. Tout à coup, une harmonie, semblable au chœur lointain des esprits célestes, sort du fond de ces demeures sépulcrales : ces divins accents expiraient et renaissaient tour à tour; ils semblaient s'adoucir encore en s'égarant dans les routes tortueuses du souterrain. Je me lève, et je m'avance vers les lieux d'où s'échappent les magiques concerts; je découvre une salle illuminée. Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin célébrait le mystère des chrétiens : de jeunes filles, couvertes de voiles blancs, chantaient au pied de l'autel; une nombreuse assemblée assistait au sacrifice. Je reconnais les catacombes [2]!

CHATEAUBRIAND. *Les Martyrs*, liv. V.

LA PESTE D'ATHÈNES.

Jamais ce fléau terrible ne ravagea tant de climats. Sorti de l'Éthiopie, il avait parcouru l'Égypte, la Libye, une partie de la Perse, l'île de Lemnos, et d'autres lieux encore. Un vaisseau marchand l'introduisit sans doute au Pyrée, où il se manifesta d'abord; de là il se répandit avec fureur dans la ville, et surtout dans ces demeures obscures et malsaines où les habitants de la campagne se trouvaient entassés.

Le mal attaquait successivement toutes les parties du corps : les symptômes en étaient effrayants, les progrès rapides, les suites presque toujours mortelles. Dès les premières atteintes, l'âme perdait ses forces, le corps semblait en acquérir de nouvelles; et c'était un cruel supplice de résister à la maladie, sans pouvoir résister à la douleur. Les insomnies, les terreurs, des sanglots redoublés, des convulsions effrayantes, n'étaient pas les seuls tourments réservés aux malades. Une chaleur brûlante les dévorait intérieurement. Couverts d'ulcères et de taches livides, les yeux enflammés, la poitrine oppressée, les entrailles déchirées, exhalant une odeur fétide de leur bouche souillée d'un sang impur, on les voyait se traîner dans les rues, pour respirer plus librement, et, ne pouvant éteindre la soif brûlante dont ils étaient consumés, se précipiter dans des puits ou dans des rivières couvertes de glaçons.

La plupart périssaient au septième ou au neuvième jour. S'ils prolongeaient leur vie au delà de ces termes, ce n'était que pour éprouver une mort plus douloureuse et plus lente.

Ceux qui ne succombaient pas à la maladie n'en étaient presque jamais atteints une seconde fois. Faible consolation! car ils n'offraient plus aux yeux que les restes infortunés d'eux-mêmes. Les uns avaient perdu l'usage de plusieurs de leurs membres, les autres ne conservaient aucune idée du passé : heureux sans doute d'ignorer leur état; mais ils ne pouvaient reconnaître leurs amis

Le même traitement produisait des effets tour à tour salutaires et nuisibles : la maladie semblait braver les règles de l'expérience. Comme elle infestait aussi plusieurs provinces de la Perse, le

---

[1] Voyez, dans la prose et les vers, les *Narrations, Tableaux, Descriptions* d'ouragans, d'orages et de serpents.

[2] Les catacombes de Saint-Sébastien. Ce récit est mis dans la bouche d'Eudore, Grec converti au christianisme du temps de Dioclétien, et lorsque saint Marcellin était pape de Rome. (N. E.)

roi Artaxerxès résolut d'appeler à leur secours le célèbre Hippocrate, qui était alors dans l'île de Cos : il fit briller à ses yeux de l'or et des dignités ; mais le grand homme répondit au grand roi qu'il n'avait ni besoins, ni désirs, et qu'il se devait aux Grecs plutôt qu'à leurs ennemis. Il vint ensuite offrir ses services aux Athéniens, qui le reçurent avec d'autant plus de reconnaissance, que la plupart de leurs médecins étaient morts victimes de leur zèle : il épuisa les ressources de son art, et exposa plusieurs fois sa vie. S'il n'obtint pas tout le succès que méritaient de si beaux sacrifices et de si grands talents, il donna du moins des consolations et des espérances. On dit que, pour purifier l'air, il fit allumer des feux dans les rues d'Athènes ; d'autres prétendent que ce moyen fut employé, avec quelque succès, par un médecin d'Agrigente, nommé *Acron.*

On vit, dans les commencements, de grands exemples de piété filiale, d'amitié généreuse ; mais, comme ils furent presque toujours funestes à leurs auteurs, ils ne se renouvelèrent que rarement dans la suite. Alors les liens les plus respectables furent brisés ; les yeux, près de se fermer, ne virent de toutes parts qu'une solitude profonde, et la mort ne fit plus couler de larmes.

Cet endurcissement produisit une licence effrénée. La perte de tant de gens de bien, confondus dans un même tombeau avec les scélérats, le renversement de tant de fortunes, devenues tout à coup le partage ou la proie des citoyens les plus obscurs, frappèrent vivement ceux qui n'ont d'autre principe que la crainte. Persuadés que les dieux ne prenaient plus d'intérêt à la vertu, et que la vengeance des lois ne serait pas aussi prompte que la mort dont ils étaient menacés, ils crurent que la fragilité des choses humaines leur indiquait l'usage qu'ils en devaient faire, et que, n'ayant plus que peu de moments à vivre, ils devaient du moins les passer dans le sein des plaisirs.

Au bout de deux ans, la peste parut calmer. Pendant ce repos, on s'aperçut plus d'une fois que le germe de la contagion n'était pas détruit : il se développa dix-huit mois après ; et, dans le cours d'une année entière, il reproduisit les mêmes scènes de deuil et d'horreur. Sous l'une et l'autre époques, il périt un très-grand nombre de citoyens, parmi lesquels il faut compter près de cinq mille hommes en état de porter les armes. La perte la plus irréparable fut celle de Périclès, qui, dans la troisième année de la guerre, mourut des suites de la maladie [1].

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis.*

LA PESTE DE FLORENCE.

En 1348, la peste infecta toute l'Italie, à la réserve de Milan et de quelques cantons au pied des Alpes, où elle fut à peine sentie. La même année, elle franchit les montagnes, s'étendit en Provence, en Savoie, en Dauphiné, en Bourgogne, et, par Aigues-Mortes, pénétra en Catalogne. L'année suivante, elle comprit tout le reste de l'Occident jusqu'aux rives de la mer Atlantique, la Barbarie, l'Espagne, l'Angleterre et la France. Le Brabant seul parut épargné, et ressentit à peine la contagion. En 1350, elle s'avança vers le Nord, et envahit les Frisons, les Allemands, les Hongrois, les Danois et les Suédois. Ce fut alors, et par cette calamité, que la république d'Islande fut détruite. La mortalité fut si grande dans cette île glacée, que les habitants épars cessèrent de former un corps de nation.

Les symptômes ne furent pas partout les mêmes. En Orient, un saignement de nez annonçait l'invasion de la maladie ; en même temps, il était le présage assuré de la mort. A Florence, on voyait d'abord se manifester, à l'aine, ou sous les aisselles, un gonflement qui surpassait même la grosseur d'un œuf. Plus tard, ce gonflement, qu'on nomma *gavocciolo,* parut indifféremment à toutes les parties du corps. Plus tard encore, les symptômes changèrent, et la contagion s'annonça le plus souvent par des taches noires ou livides, qui, larges et rares chez les uns, petites et fréquentes chez les autres, se montraient d'abord sur les bras ou les cuisses, puis sur le reste du corps, et qui, comme le *gavocciolo,* étaient l'indice d'une mort prochaine. Le mal bravait toutes les ressources de l'art : la plupart des malades mouraient le troisième jour, et presque toujours sans fièvre, ou sans aucun accident nouveau.

Bientôt tous les lieux infectés furent frappés d'une terreur extrême, quand on vint à remarquer avec quelle inexprimable rapidité la contagion se propageait. Non-seulement converser avec les

---

1 Ce morceau de Barthélemy n'est qu'un rapide extrait de la description si détaillée et si éloquente de la peste d'Athènes, qui se trouve au livre II de Thucydide. On peut rapprocher de l'auteur grec l'imitation pleine d'énergie qui termine le poëme de Lucrèce, *De naturâ rerum.* On comparera de même au tableau de la *Peste de Florence*, de Simonde de Sismondi, ceux qu'ont tracés Boccace dans le *Decaméron,* et Manzoni dans son dernier roman des *Fiancés.* Le docteur Broussais, dans ses leçons données à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, dit que l'épidémie qui ravage l'Europe depuis plusieurs années sous le nom de *choléra-morbus*, est probablement cette peste affreuse qui, en 1348, enleva presque un tiers des hommes existants à cette époque. Le *choléra-morbus* a, en effet, le plus grand rapport avec ce que l'on raconte de la *fièvre noire.* Voyez aussi, dans les *Narrations* en vers, *l'Épizootie.* (N. E.)

malades ou s'approcher d'eux, mais toucher aux choses qu'ils avaient touchées, ou qui leur avaient appartenu, communiquait immédiatement la maladie. Des animaux tombèrent morts en touchant à des habits qu'ils avaient trouvés dans les rues. On ne rougit plus alors de laisser voir sa lâcheté et son égoïsme. Les citoyens s'évitaient l'un l'autre; les voisins négligeaient leurs voisins; et les parents mêmes, s'ils se visitaient quelquefois, s'arrêtaient à une distance qui trahissait leur effroi. Bientôt on vit le frère abandonner son frère, l'oncle son neveu, l'épouse son mari, et même quelques pères et mères s'éloigner de leurs enfants. Aussi ne resta-t-il d'autres ressources à la multitude innombrable des malades, que le dévouement héroïque d'un petit nombre d'amis, ou l'avarice des domestiques, qui, pour un immense salaire, se décidaient à braver le danger. Encore ces derniers étaient-ils, pour la plupart, des campagnards grossiers et peu accoutumés à soigner les malades; tous leurs soins se bornaient d'ordinaire à exécuter quelques ordres des pestiférés, et à porter à leur famille la nouvelle de leur mort.

Cet isolement et la terreur qui avait saisi tous les esprits, firent tomber en désuétude la sévérité des mœurs antiques et les usages pieux par lesquels les vivants prouvent aux morts leur affection et leurs regrets. Non-seulement les malades mouraient sans être entourés, suivant l'ancienne coutume de Florence, de chacun de ses parents, de ses voisins, et des femmes qui lui appartenaient de plus près; plusieurs n'avaient pas même un assistant dans les derniers moments de leur existence. On était persuadé que la tristesse préparait à la maladie; on croyait avoir éprouvé que la joie et les plaisirs étaient le préservatif le plus assuré contre la peste; et les femmes mêmes cherchaient à s'étourdir sur le lugubre appareil des funérailles, par le rire, le jeu et les plaisanteries. Bien peu de corps étaient portés à la sépulture par plus de dix ou douze voisins, encore les porteurs n'étaient-ils plus des citoyens considérés et de même rang que le défunt, mais des fossoyeurs de la dernière classe, qui se faisaient nommer *becchini*. Pour un gros salaire, ils transportaient la bière précipitamment, non point à l'église désignée par le mort, mais à la plus prochaine, quelquefois précédés de quatre ou six prêtres avec un petit nombre de cierges, quelquefois aussi sans aucun appareil religieux, et jetaient le cadavre dans la première fosse qu'ils trouvaient ouverte.

Le sort des pauvres et même des gens d'un état médiocre était bien plus déplorable : retenus par l'indigence dans des maisons malsaines, et rapprochés les uns des autres, ils tombaient malades par milliers; et, comme ils n'étaient ni soignés ni servis, ils mouraient presque tous. Les uns, et de jour et de nuit, terminaient dans les rues leur misérable existence; les autres, abandonnés dans les maisons, apprenaient leur mort aux voisins par l'odeur fétide qu'exhalait leur cadavre. La peur de la corruption de l'air, bien plus que la charité, portait les voisins à visiter les appartements, à retirer des maisons les cadavres, et à les placer devant les portes. Chaque matin on en pouvait voir un grand nombre ainsi déposés dans les rues; ensuite on faisait venir une bière, ou, à défaut, une planche sur laquelle on emportait le cadavre. Plus d'une bière contint en même temps le mari et la femme, ou le père et le fils, ou deux ou trois frères. Lorsque deux prêtres avec une croix cheminaient à des funérailles, et disaient l'office des morts, de chaque porte sortaient d'autres bières qui se joignaient au cortége, et les prêtres, qui ne s'étaient engagés que pour un seul mort, en avaient sept ou huit à ensevelir.

La terre consacrée ne suffisant plus aux sépultures, on creusa, dans les cimetières, des fosses immenses, dans lesquelles on rangeait les cadavres par lits, à mesure qu'ils arrivaient, et on les recouvrait ensuite d'un peu de terre. Cependant les survivants, persuadés que les divertissements, les jeux, les chants, la gaieté, pouvaient seuls les préserver de l'épidémie, ne songeaient plus qu'à chercher des jouissances, non-seulement chez eux, mais dans les maisons étrangères, toutes les fois qu'ils croyaient y trouver quelque chose à leur gré. Tout était à leur discrétion; car chacun, comme ne devant plus vivre, avait abandonné le soin de sa personne et de ses biens. La plupart des maisons étaient devenues communes, et l'étranger qui y entrait, y prenait tous les droits du propriétaire. Plus de respect pour les lois divines et humaines; leurs ministres, et ceux qui devaient veiller à leur exécution, étaient ou morts, ou frappés, ou tellement dépourvus de gardes et de subalternes, qu'ils ne pouvaient imprimer aucune crainte : aussi chacun se regardait-il comme libre d'agir à sa fantaisie.

Les campagnes n'étaient pas plus épargnées que les villes; les châteaux et les villages, dans leur petitesse, étaient une image de la capitale. Les malheureux laboureurs qui habitaient les maisons éparses dans la campagne, qui n'avaient à espérer ni conseils de médecins, ni soins de domestiques, mouraient sur les chemins, dans leurs champs, ou dans leurs habitations, non comme des hommes, mais comme des bêtes. Aussi, devenus négligents de toutes les choses de ce monde, comme si le jour était venu où ils ne pouvaient plus échapper à la mort, ils ne s'occupaient plus à demander à la terre ses fruits ou le prix de leurs fatigues, mais se hâtaient de consommer ceux qu'ils avaient déjà

recueillis. Le bétail, chassé des maisons, errait dans les champs déserts, au milieu des récoltes non moissonnées; et, le plus souvent, il rentrait de lui-même, le soir, dans ses étables, quoiqu'il ne restât plus de maîtres ou de bergers pour le surveiller.

Aucune peste, dans aucun temps, n'avait encore frappé tant de victimes. Sur cinq personnes, il en mourut trois, à Florence et dans tout son territoire. Boccace estime que la ville seule perdit plus de cent mille individus. A Pise, sur dix il en périt sept; mais, quoique dans cette ville on eût reconnu, comme ailleurs, que quiconque touchait un mort ou ses effets, ou même son argent, était atteint de la contagion, et quoique personne ne voulût pour un salaire rendre aux morts les derniers devoirs, cependant nul cadavre ne resta dans les maisons, privé de sépulture. A Sienne, l'historien Agnolo de Tura raconte que, dans les quatre mois de mai, juin, juillet et août, la peste enleva quatre-vingt mille âmes, et que lui-même ensevelit, de ses propres mains, ses cinq fils dans la même fosse. La ville de Trapani, en Sicile, resta complétement déserte. Gênes perdit quarante mille habitants, Naples soixante mille, et la Sicile, sans doute avec la Pouille, cinq cent trente mille. En général, on calcula que dans l'Europe entière, qui fut soumise, d'une extrémité à l'autre, à cet épouvantable fléau, la peste enleva les trois cinquièmes de la population.

SISMONDI. *Histoire des républiques italiennes du moyen âge.*

PASSAGE DES ALPES PAR FRANÇOIS Ier.

On part; un détachement reste et se fait voir sur le mont Cenis et sur le mont Genèvre, pour inquiéter les Suisses, et leur faire craindre une attaque. Le reste de l'armée passe à gué la Durance, et s'engage dans les montagnes, du côté de Guillestre; trois mille pionniers la précèdent. Le fer et le feu lui ouvrent une route difficile et périlleuse à travers des rochers : on remplit des vides immenses avec des fascines et de gros arbres; on bâtit des ponts de communication; on traîne, à force d'épaules et de bras, l'artillerie dans quelques endroits inaccessibles aux bêtes de somme : les soldats aident les pionniers, les officiers aident les soldats; tous indistinctement manient la pioche et la cognée, poussent aux roues, tirent les cordages; on gravit sur les montagnes; on fait des efforts plus qu'humains; on brave la mort qui semble ouvrir mille tombeaux dans ces vallées profondes que l'Argentière arrose, et où des torrents de glaces et de neiges fondues par le soleil se précipitent avec un fracas épouvantable. On ose à peine les regarder de la cime des rochers sur lesquels on marche en tremblant par des sentiers étroits, glissants et raboteux, où chaque faux pas entraîne une chute, et d'où l'on voit souvent rouler au fond des abîmes et les hommes et les bêtes avec toute leur charge. Le bruit des torrents, les cris des mourants, les hennissements des chevaux fatigués et effrayés, étaient horriblement répétés par tous les échos des bois et des montagnes, et venaient redoubler la terreur et le tumulte.

On arriva enfin à une dernière montagne où l'on vit avec douleur tant de travaux et tant d'efforts prêts à échouer. La sape et la mine avaient renversé tous les rochers qu'on avait pu aborder et entamer; mais que pouvaient-elles contre une seule roche vive, escarpée de tous côtés, impénétrable au fer, presque inaccessible aux hommes? Navarre, qui l'avait plusieurs fois sondée, commençait à désespérer du succès, lorsque des recherches plus heureuses lui découvrirent une veine plus tendre qu'il suivit avec la dernière précision; le rocher fut entamé par le milieu, et l'armée, introduite au bout de huit jours dans le marquisat de Saluces, admira ce que peuvent l'industrie, l'audace et la persévérance [1].

GAILLARD. *Histoire de François Ier.*

LES RELIGIEUX DU MONT SAINT-BERNARD.

A la fin d'avril 1755, j'allais au Piémont par la route du grand Saint-Bernard. Vers les quatre heures de l'après-midi, la petite caravane, avec laquelle j'avais gravi ce dangereux passage, parvint au sommet de la montagne; et, après avoir réparé ses forces dans l'hospice élevé au milieu de ce désert, elle se remit en marche, pour coucher le même soir à la vallée d'Aost. Déjà le soleil avait perdu sa chaleur, et le ciel même sa sérénité : des nuages commençaient à se traîner le long des cimes des rochers, et s'amoncelaient dans les gorges étroites de cette solitude. Au sommet des Alpes, une soirée nébuleuse amollit le courage; je me décidai à passer la nuit avec les religieux hospitaliers qui partageaient mes pressentiments.

Ils ne nous trompèrent point. A six heures, ce plateau glacé fut presque enseveli dans les ténèbres; les nuées, poussées par un vent de nord-ouest avec la rapidité d'une flèche, tourbillonnaient autour de l'enceinte des rochers; déjà retentissait le bruit lointain des avalanches; et des atomes de neige serrée, divisée comme la poussière, soit en se détachant des montagnes, soit en tombant du ciel, en interceptaient la faible lumière, et voilaient tous les objets d'alentour.

Tandis qu'auprès d'un bon feu je questionnais le supérieur du couvent sur les suites de l'ouragan, les religieux hospitaliers étaient allé-

[1] Voyez les *Leçons latines anciennes*, tom. I, *Tableaux*.

remplir leurs devoirs de circonstance, ou plutôt exercer leurs vertus de tous les jours : chacun avait pris son poste de dévouement dans ces Thermopyles glaciales, non pour y repousser des ennemis, mais pour y tendre une main secourable aux voyageurs perdus, de tout rang, de toute nation, de tout culte, et même aux animaux chargés de leur bagage. Quelques-uns de ces sublimes solitaires gravissaient les pyramides de granit qui bordent leur chemin, pour y découvrir un convoi dans la détresse, et pour répondre aux cris de secours; d'autres frayaient le sentier enseveli sous la neige fraîchement tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices, tous bravant le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelait la voix humaine.

Leur intrépidité égale leur vigilance; aucun malheureux ne les appelle en vain ; ils le retirent étouffé sous les débris des avalanches; ils le raniment agonisant de froid et de terreur; ils le transportent sur les bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace, ou plongent dans les neiges : la nuit, le jour, voilà leur ministère. Leur pieuse sollicitude veille sur l'humanité, dans ces lieux maudits de la nature, où ils présentent le spectacle habituel d'un héroïsme qui ne sera jamais célébré par nos flatteurs.

Depuis une heure entière, cinq religieux et leurs domestiques étaient sur les traces des voyageurs, lorsque l'aboiement des chiens nous annonça leur retour. Compagnons intelligents des courses de leurs maîtres, ces dogues bienfaisants vont à la piste des malheureux; ils devancent les guides, et le sont eux-mêmes : à la voix de ces fidèles auxiliaires, le voyageur transi reprend l'espérance, il suit leurs vestiges toujours sûrs. Lorsque les éboulements de neige, aussi prompts que l'éclair, engloutissent un passager, les dogues du Saint-Bernard le découvrent sous l'abîme, et y conduisent les religieux, qui retirent le cadavre, et souvent le rendent à la vie.

Bientôt l'hospice s'ouvrit à dix personnes épuisées de froid, de lassitude et de frayeur. Leurs conducteurs oublièrent leurs propres fatigues; et, depuis le linge le plus blanc jusqu'aux liqueurs les plus restaurantes, tout ce que l'hospitalité la plus attentive peut offrir de secours, tout ce qu'on ne rassemblerait qu'à force d'argent dans les auberges de nos villes, fut prêt dans l'instant, distribué sans distinction, employé avec autant d'adresse que de sensibilité.

MALLET DU PAN.

LA TÉMÉRITÉ PUNIE ET LA VALEUR RÉCOMPENSÉE.

Le marquis de Pescaire, déjà bien glorieux de l'avantage qu'il avait remporté sur les Français, dans un genre de combats où ils ne voulaient point reconnaître d'égaux[1], songeait à se rendre recommandable par quelque autre service plus important. Son immense fortune lui avait permis de lever, à ses frais, douze cents gentilshommes, ou vieux soldats, qu'il avait couverts d'armures dorées, et qu'on nommait les *braves de Naples*. Voulant les mettre à portée de se distinguer autrement que par la richesse de leurs armes, il alla les établir, avec le consentement du duc d'Albe, dans le bourg de Vigual, sur le sommet d'une montagne escarpée qui dominait dans une partie du Montferrat : les ayant encouragés à fortifier promptement ce poste et à s'y bien défendre, il courut leur préparer des secours au cas qu'ils fussent attaqués, comme on devait s'y attendre. En effet, le maréchal de Brissac, commandant l'armée française, comprit si bien la nécessité de les déloger de ce lieu, que, bien qu'il ne fût pas encore parfaitement guéri, il ne voulut se reposer de ce soin sur personne. Rassemblant en corps d'armée toutes les troupes dont il pouvait disposer, sans trop dégarnir la frontière, il investit la montagne, dressa des batteries, et sépara en trois divisions les corps de troupes qui, partant par des routes différentes lorsqu'il donnerait le signal, devaient arriver en même temps au sommet; mais, comme il avait à craindre que Pescaire ne survînt au moment de l'attaque, et ne le mît entre deux feux, il coupa par des tranchées, et fit garder par des corps de troupes, les seuls chemins par où l'ennemi pouvait aborder.

Lorsqu'il achevait ses dispositions, et avant qu'il donnât le signal de l'attaque, il entendit des cris redoublés, qui partaient d'une division de son armée ; il lève les yeux et aperçoit un soldat, d'une taille avantageuse, qui, sorti des rangs, court à l'ennemi, décharge à bout portant son arquebuse, la jette par terre, et, l'épée à la main, s'élance dans les retranchements : ses compagnons, après l'avoir inutilement rappelé par leurs cris, transportés de la même ardeur, courent pêle-mêle après lui pour le soutenir ou pour le dégager. Le maréchal, outré de dépit, mais cachant ce qui se passait au fond de son cœur, donna aux deux autres divisions le signal de l'attaque : elle se fit avec plus de régularité que ce début ne semblait l'annoncer. Les braves de Naples se battirent en désespérés; enveloppés de tous côtés, accablés par le nombre, et ne pouvant s'ouvrir un chemin l'épée à la main, ils se firent tuer jusqu'au dernier. A peine le combat

[1] Dans un combat particulier en champ clos de quatre contre quatre, en 1555.

était-il achevé, qu'on vit arriver le marquis de Pescaire avec douze cents chevaux et trois mille arquebusiers. S'apercevant que ses gens étaient défaits et que les Français étaient maîtres de la montagne, il se retira sans entreprendre de forcer les barrières qui lui en défendaient l'approche.

N'ayant plus rien à craindre de la part de l'ennemi, le maréchal ne songea plus qu'à distribuer des récompenses à ceux qui les avaient méritées. Il établit son tribunal dans le lieu même où s'était passée l'action. Douze soldats vinrent successivement déposer à ses pieds les enseignes qu'ils avaient prises sur l'ennemi ; il leur passa au cou une chaîne d'or d'où pendait une médaille du même métal frappée à son coin : il loua publiquement ceux des officiers qui s'étaient particulièrement distingués, et promit de les recommander au roi ; enfin il parla avec intérêt du brave guerrier qui avait montré une valeur plus qu'humaine, en se précipitant seul au milieu des ennemis, et parut regretter que la mort, sans doute, ne lui eût pas permis de se présenter avec les autres pour recevoir le prix dû à son action. Un officier qui se trouvait présent répondit que ce brave n'était pas mort, ni même blessé, et que la honte seule l'avait empêché de se présenter. « Je veux « le voir, répondit Brissac, je vous charge de me « l'amener. » Tandis que le capitaine s'acquittait de cette mission, le maréchal manda auprès de lui le prévôt de l'armée. Voyant approcher le coupable, il lui dit d'un ton sévère. : « Soldat, « quel est ton nom et ton pays? » Le jeune homme répondit avec embarras qu'il était fils naturel du seigneur de Boisi, et qu'il en portait le nom. « La chose étant ainsi, je ne serai point « ton juge, puisque je ne puis te méconnaître « pour un proche parent du côté de ma mère ; « mais, fusses-tu mon fils, je ne t'épargnerais « pas, après la faute que tu viens de commettre. « Malheureux ! quel exemple as-tu donné au reste « de l'armée ! Prévôt, qu'on le charge de fers, « et qu'on le garde soigneusement : votre tête « me répondra de la sienne. »

A cet ordre, qui fut exécuté sans ménagement, la tristesse et le dépit se peignirent sur tous les visages : on détourna la vue, on s'enfuit avec précipitation, pour n'être pas témoin d'un spectacle si révoltant ; mais, si la présence du général et l'habitude de l'obéissance eurent assez de force pour contenir, dans ce premier moment, les mains et la voix des soldats, ils s'en dédommagèrent amplement dans leurs tentes, et dans des conventicules particuliers que toute l'autorité des chefs ne pouvait empêcher. Boisi était devenu le sujet de leurs entretiens, et d'une foule de réflexions chagrines et décourageantes : « C'était à lui seul, disait-on, qu'était due la victoire éclatante qu'on venait de remporter, et, par contre-coup, la conservation du Montferrat et des fertiles contrées qui nourrissaient l'armée. Sans lui, sans son heureuse audace, il paraissait certain que Pescaire serait arrivé avant qu'on eût livré l'assaut. L'était-il également qu'on eût risqué l'attaque quatre heures plus tard, et que les troupes s'y fussent portées avec la même ardeur, en apercevant sur leurs épaules une armée prête à les assaillir ? Si une ardeur de jeunesse, un désir immodéré de gloire lui avaient fait franchir les règles d'une austère discipline, cette faute involontaire était-elle impardonnable ? Ne l'avait-il pas suffisamment expiée en se dévouant lui-même pour le salut de la patrie? et la fortune, en l'arrachant à une mort certaine, ne l'avait-elle pas suffisamment absous? »

C'était principalement sur le maréchal que tombaient les murmures : « Quelle astuce il avait employée pour s'assurer d'un homme simple et sans défiance ! S'il se croyait offensé, que ne le témoignait-il ? S'il ne cherchait qu'un prétexte pour être dispensé de récompenser une action éclatante, que ne restait-il tranquille ? Content de l'hommage volontaire que lui rendaient ses compagnons, Boisi ne demandait ni grâce, ni décoration. Convenait-il à un maréchal de France de recourir au mensonge et à la duplicité pour le déterrer et le perdre? Reconnaissait-on à ce trait un général qui voulait qu'on le regardât comme le père de ses soldats et le partisan déclaré de la valeur, quelque part qu'elle se trouvât?... »

Le maréchal, à qui ces murmures ne déplaisaient pas jusqu'à un certain point, jugeant cependant qu'il devenait dangereux de les laisser fermenter trop longtemps, assembla un conseil de guerre, sur lequel il se déchargea du soin de juger Boisi, qu'il avouait pour son parent, mais que, par cette raison même, il promettait d'abandonner à la sévérité des lois. Les principaux officiers de l'armée, qui composaient ce conseil, quoique mus de pitié et d'une sorte d'admiration pour le coupable, le condamnèrent unanimement à la mort, parce qu'ils étaient tenus de se conformer à la lettre de l'ordonnance ; mais ils supplièrent le maréchal de considérer la nature de la faute, l'âge du coupable, sa conduite précédente, le vif intérêt qu'il avait su inspirer à toute l'armée, et, puisqu'il n'était échappé à la mort que par une sorte de miracle, de ne pas se montrer plus cruel que les ennemis ; en un mot, de se contenter de la peine qu'il lui avait déjà infligée en le tenant quinze jours dans une situation pire que la mort.

Le général, sans expliquer encore ses intentions, fit entrer le prisonnier dans la salle du conseil, et lui dit : « Malheureux Boisi, connais « toute l'énormité de ta faute, et, sans te faire

« illusion sur l'événement qui ne dépendait pas de « toi, confesse qu'en méprisant mes ordres, qu'en « troublant mes opérations, tu as exposé les armes « du roi à recevoir un affront, et donné à tes pa- « reils un exemple qu'il ne convenait pas de laisser « impuni. Aussi les seigneurs que tu vois assem- « blés t'ont-ils unanimement condamné à mort. « Leur devoir les y forçait, mais ils ont eu pitié « de ta jeunesse, et sont devenus tes interces- « seurs. Je t'accorde la vie, mais je t'avertis en « même temps qu'elle n'est plus à toi, elle m'ap- « partient tout entière ; et je ne t'en laisse la jouis- « sance qu'en me réservant le droit de te la re- « demander toutes les fois que le service du roi « l'exigera. Approche, et, délivré des chaînes qui « ont été le châtiment et l'expiation de ta faute, « viens en recevoir de mes mains une autre, qui « sera le prix de ta valeur et le gage de ton dé- « vouement. » En achevant ces mots, il lui attacha autour du cou une chaîne d'or deux fois plus pesante que celles qu'il avait distribuées aux douze braves qui lui avaient apporté les drapeaux pris sur l'ennemi, et lui dit d'aller trouver son écuyer, qui lui délivrerait un cheval d'Espagne, une armure complète, et un équipage pareil à celui de ses autres gardes, au nombre desquels il le retenait.

GARNIER. *Histoire de France*, liv. XXVII.

LE PREMIER HOMME FAIT L'HISTOIRE DE SES PREMIERS MOUVEMENTS, DE SES PREMIÈRES SENSATIONS, DE SES PREMIERS JUGEMENTS, APRÈS LA CRÉATION.

Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble où je sentis, pour la première fois, ma singulière existence ; je ne savais ce que j'étais, où j'étais, d'où je venais. J'ouvris les yeux : quel surcroît de sensation ! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le cristal des eaux, tout m'occupait, m'animait, et me donnait un sentiment inexprimable de plaisir. Je crus d'abord que tous ces objets étaient en moi, et faisaient partie de moi-même. Je m'affermissais dans cette pensée naissante, lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière : son éclat me blessa ; je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu tout mon être.

Affligé, saisi d'étonnement, je pensais à ce grand changement, quand tout à coup j'entends des sons : le chant des oiseaux, le murmure des airs, formaient un concert dont la douce impression me remuait jusqu'au fond de l'âme ; j'écoutai longtemps, et je me persuadai bientôt que cette harmonie était moi.

Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliais déjà la lumière, cette autre partie de mon être, que j'avais connue la première, lorsque je rouvris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillants ! Mon plaisir surpassa tout ce que j'avais senti la première fois, et suspendit, pour un temps, le charmant effet des sons.

Je fixai mes regards sur mille objets divers ; je m'aperçus bientôt que je pouvais perdre et retrouver ces objets, et que j'avais la puissance de détruire et de reproduire, à mon gré, cette belle partie de moi-même ; et, quoiqu'elle me parût immense en grandeur, et par la qualité des accidents de lumière, et par la variété des couleurs, je crus reconnaître que tout était contenu dans une portion de mon être.

Je commençais à voir sans émotion, et à entendre sans trouble, lorsqu'un air léger, dont je sentis la fraîcheur, m'apporta des parfums qui me causèrent un épanouissement intime, et me donnèrent un sentiment d'amour pour moi-même.

Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle et si grande existence, je me levai tout d'un coup, et je me sentis transporté par une force inconnue. Je ne fis qu'un pas ; la nouveauté de ma situation me rendit immobile, ma surprise fut extrême ; je crus que mon existence fuyait : le mouvement que j'avais fait avait confondu les objets ; je m'imaginais que tout était en désordre.

Je portai la main sur ma tête, je touchai mon front et mes yeux ; je parcourus mon corps : ma main me parut être alors le principal organe de mon existence. Ce que je sentais dans cette partie était si distinct et si complet, la jouissance m'en paraissait si parfaite, en comparaison du plaisir que m'avaient causé la lumière et les sons, que je m'attachai tout entier à cette partie solide de mon être, et je sentis que mes idées prenaient de la profondeur et de la réalité.

Tout ce que je touchais sur moi semblait rendre à ma main sentiment pour sentiment, et chaque attouchement produisait dans mon âme une double idée.

Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir que cette faculté de sentir était répandue dans toutes les parties de mon être ; je reconnus bientôt les limites de mon existence, qui m'avait paru d'abord immense en étendue.

J'avais jeté les yeux sur mon corps ; je le jugeais d'un volume énorme, et si grand, que tous les objets qui avaient frappé mes yeux ne me paraissaient, en comparaison, que des points lumineux.

Je m'examinai longtemps, je me regardais avec plaisir, je suivais ma main de l'œil, j'observais ses mouvements. J'eus sur tout cela les idées les plus étranges, je croyais que le mouvement de ma main n'était qu'une espèce d'existence fugitive, une succession de choses semblables ; je

l'approchai de mes yeux ; elle me parut alors plus grande que tout mon corps, et elle fit disparaître à ma vue un nombre infini d'objets.

Je commençai à soupçonner qu'il y avait de l'illusion dans cette sensation qui me venait par les yeux. J'avais vu distinctement que ma main n'était qu'une petite partie de mon corps, et je ne pouvais comprendre qu'elle fût augmentée au point de me paraître d'une grandeur démesurée. Je résolus donc de ne me fier qu'au toucher, qui ne m'avait pas encore trompé, et d'être en garde sur toutes les autres façons de sentir et d'être.

Cette précaution me fut utile : je m'étais remis en mouvement, et je marchais la tête haute et levée vers le ciel ; je me heurtai légèrement contre un palmier ; saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps étranger : je le jugeai tel, parce qu'il ne me rendit pas sentiment pour sentiment. Je me détournai avec une espèce d'horreur, et je connus, pour la première fois, qu'il y avait quelque chose hors de moi.

Plus agité par cette nouvelle découverte que je ne l'avais été par toutes les autres, j'eus peine à me rassurer ; et, après avoir médité sur cet événement, je conclus que je devais juger des objets extérieurs comme j'avais jugé des parties de mon corps, et qu'il n'y avait que le toucher qui pût m'assurer de leur existence.

Je cherchais donc à toucher tout ce que je voyais : je voulais toucher le soleil ; j'étendais les bras pour embrasser l'horizon, et je ne trouvais que le vide des airs.

A chaque expérience que je tentais, je tombais de surprise en surprise ; car tous les objets paraissaient être également près de moi ; et ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main, et, comme elle me donnait des idées toutes différentes des impressions que je recevais par le sens de la vue, mes sensations n'étant pas d'accord entre elles, mes jugements n'en étaient que plus imparfaits, et le total de mon être n'était encore pour moi-même qu'une existence en confusion.

Profondément occupé de moi, de ce que j'étais, de ce que je pouvais être, les contrariétés que je venais d'éprouver m'humilièrent. Plus je réfléchissais, plus il se présentait de doutes. Lassé de tant d'incertitudes, fatigué des mouvements de mon âme, mes genoux fléchirent, et je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens.

J'étais assis à l'ombre d'un bel arbre ; des fruits d'une couleur vermeille descendaient, en forme de grappe, à la portée de la main. Je les touchai légèrement : aussitôt ils se séparèrent de la branche, comme la figue s'en sépare dans le temps de sa maturité.

J'avais saisi un de ces fruits ; je m'imaginai avoir fait une conquête, et je me glorifiai de la faculté que je sentais de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier. Sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une résistance animée, que je me faisais un plaisir de vaincre. J'avais approché ce fruit de mes yeux ; j'en considérais la forme et les couleurs. Une odeur délicieuse me le fit approcher davantage ; il se trouva près de mes lèvres ; je tirais à longues aspirations le parfum, et je goûtais à longs traits les plaisirs de l'odorat. J'étais intérieurement rempli de cet air embaumé. Ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler ; elle se rouvrit pour en reprendre : je sentis que je possédais un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier ; enfin, je goûtai.

Quelle saveur ! quelle nouveauté de sensation ! Jusque-là je n'avais eu que des plaisirs ; le goût me donna le sentiment de la volupté. L'intimité de la jouissance fit naître l'idée de la possession. Je crus que la substance de ce fruit était devenue la mienne, et que j'étais le maître de transformer les êtres.

Flatté de cette idée de puissance, incité par le plaisir que j'avais senti, je cueillis un second et un troisième fruit, et je ne me lassai pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût ; mais une langueur agréable, s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres, et suspendit l'activité de mon âme. Je jugeai de mon inaction par la mollesse de mes pensées ; mes sensations émoussées arrondissaient tous les objets, et ne me présentaient que des images faibles et mal terminées. Dans cet instant, mes yeux, devenus inutiles, se fermèrent, et ma tête, n'étant plus soutenue par la force des muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon. Tout fut effacé, tout disparut. La trace de mes pensées fut interrompue, je perdis le sentiment de mon existence. Ce sommeil fut profond, mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps, et ne pouvant le mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avais cessé d'être. Cet anéantissement que je venais d'éprouver me donna quelque idée de crainte, et me fit sentir que je ne devais pas exister toujours.

J'eus une autre inquiétude : je ne savais si je n'avais pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être. J'essayai mes sens ; je cherchai à me reconnaître.

Dans cet instant, l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignit son flambeau. Je m'aperçus à peine que je perdais le sens de la vue ; j'existais trop pour craindre de cesser d'être ; et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvai me rappela l'idée de mon premier sommeil [1].

BUFFON, *Histoire naturelle de l'homme.*

1 Voyez *Narrations* en vers, même sujet.

TABLEAUX.

. . . . . . Soyez simple avec art
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
BOILEAU. *Art poét.*, chant I.

L'HOMME.

La matière a cessé d'être muette ou passive ; une créature distincte entre toutes celles qui respirent est appelée ; elle s'avance d'un pas mesuré, et le chef du roi de la nature s'élève avec noblesse sous des cheveux ondoyants. Ses yeux ont le droit d'interroger autour de lui ; la pensée y passe ; de là elle semble s'étendre au loin, et percer dans les profondeurs de l'avenir. L'intelligence, ce magnifique présent d'un Dieu qui n'avait peut-être rien de mieux à donner, réside sur son front découvert, et annonce de hautes destinées. Le sentiment est dans sa voix ; son âme se fait entendre ; toutes les parties de son corps se rapprochent sans gêne, et s'agencent avec harmonie. Ses bras l'accompagnent, et ne le portent pas : la moindre portion de lui-même est en contact avec la terre ; il ne communique avec elle que par des points, comme s'il ne devait la fouler qu'en passant. Il marche, et l'on sent qu'il va donner des ordres ; il s'arrête, et le sol dont sa noble figure se détache, à bien dire, ne lui sert que de piédestal, sur les côtés duquel les divers animaux se groupent en manière de bas-relief. Une ligne moelleuse et flexible semble descendre de sa tête à la plante de ses pieds : l'esprit de vie la parcourt tout entière, circule autour des formes, les anime, et fait briller sa teinte carminée à travers une peau diaphane. Ici, la vigueur ne dérobe rien à la grâce ; à l'instar des membres, sans efforts elles naissent l'une de l'autre. Dans cette création merveilleuse, on dirait qu'il n'a été employé d'éléments matériels que ce qu'il en fallait pour rendre l'intelligence sensible, et lui soumettre la matière elle-même. C'est la solution d'un beau problème des forces motrices.

KÉRATRY. *De l'existance de Dieu*, 1815.

DIGNITÉ DE L'HOMME ; EXCELLENCE DE SA NATURE.

L'homme a la force et la majesté ; les grâces et la beauté sont l'apanage de l'autre sexe.

Tout annonce dans tous deux les maîtres de la terre ; tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants ; il se soutient droit et élevé ; son attitude est celle du commandement ; sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie ; l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage ; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang ; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner ; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers, d'appui à la masse du corps ; sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre, par des frottements réitérés, la finesse du toucher dont elle est le principal organe ; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos : leur proportion, leur union, leur ensemble, marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'intérieur ; mais, lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle, et rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent, et qu'on peut les reconnaître ; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe ; il semble y toucher, et participer à tous ses mouvements ; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats ; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître ; il les transmet par des traits rapides qui portent

dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment; c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

BUFFON. *Histoire naturelle.*

ORIGINE ET MOBILES DE L'INDUSTRIE HUMAINE.

Toute activité, soit de corps, soit d'esprit, prend sa source dans les besoins; c'est en raison de leur étendue, de leurs développements, qu'elle-même s'étend et se développe; l'on en suit la gradation depuis les éléments les plus simples, jusqu'à l'état le plus composé. C'est la faim, c'est la soif, qui, dans l'homme encore sauvage, éveillent les premiers mouvements de l'âme et du corps; ce sont ces besoins qui le font courir, chercher, épier, user d'astuce ou de violence; toute son activité se mesure sur les moyens de pourvoir à sa subsistance. Sont-ils faciles, a-t-il sous sa main les fruits, le gibier, le poisson, il est moins actif, parce qu'en étendant le bras, il se rassasie, et que, rassasié, rien ne l'invite à se mouvoir, jusqu'à ce que l'expérience de diverses jouissances ait éveillé en lui des désirs qui deviennent des besoins nouveaux, de nouveaux mobiles d'activité. Les moyens sont-ils difficiles, le gibier est-il rare et agile, le poisson rusé, les fruits passagers, alors l'homme est forcé d'être plus actif; il faut que son corps et son esprit s'exercent à vaincre les difficultés qu'il rencontre à vivre; il faut qu'il devienne agile comme le gibier, rusé comme le poisson, et prévoyant pour conserver les fruits. Alors, pour étendre ses facultés naturelles, il s'agite, il pense, il médite; alors il imagine de courber un rameau d'arbre pour en faire un arc, d'aiguiser un roseau pour en faire une flèche, d'emmancher un bâton à une pierre tranchante pour en faire une hache; alors il travaille à faire des filets, à abattre des arbres, à en creuser le tronc pour en faire des pirogues. Déjà il a franchi les bornes des besoins; déjà l'expérience d'une foule de sensations lui a fait connaître des jouissances et des peines; et il prend un surcroît d'activité pour écarter les unes et multiplier les autres. Il a goûté le plaisir d'un ombrage contre les feux du soleil; il se fait une cabane. Il a éprouvé qu'une peau le garantit du froid; il se fait un vêtement. Il a bu l'eau-de-vie et fumé le tabac; il les a aimés. Il veut en avoir encore : il ne le peut qu'avec des peaux de castor, des dents d'éléphant, de la poudre d'or, etc.; il redouble d'activité, et il parvient, à force d'industrie, jusqu'à vendre son semblable [1].

VOLNEY. *Voyage en Syrie.*

[1] Voyez *Tableaux* en vers : *Le besoin, père des arts.*

SULLY DANS LA RETRAITE.

« L'histoire a peint des sages dans la retraite, des héros dans l'oppression; mais elle n'offre rien de plus grand que la dignité de Sully dans le malheur. C'était la dignité de la vertu même, sur laquelle et les hommes, et les cours, et les rois, ne peuvent rien. La grandeur qui était dans son âme se répandait dans toute sa maison. Un nombre prodigieux de domestiques, une foule de gardes, d'écuyers, de gentilshommes; un luxe, non de frivolité, mais de magnificence; un appareil imposant, le respect de mille vassaux, la subordination d'une famille illustre; des appartements immenses, et où les belles actions de Henri IV étaient représentées avec celles de son ministre; des parcs où régnaient la simplicité et la grandeur : au milieu de tous ces objets, Sully en cheveux blancs, conservant les modes antiques, portant sur sa poitrine l'image de Henri IV, la sainte gravité de ses discours, la majesté de ses regards, le siége plus élevé qui le distinguait au milieu de ses enfants, l'accueil honorable que recevaient dans sa maison tous les vieillards, le silence mêlé de crainte et de respect des jeunes gens que leurs pères conduisaient par la main pour voir ce grand homme, tout cela réuni semblait offrir quelque chose de plus qu'humain, et portait dans les cœurs je ne sais quelle émotion qui élevait l'âme en l'étonnant. O mœurs trop différentes des nôtres! C'est ainsi qu'il passa trente ans dans la retraite, sans se plaindre des hommes, ni de leur injustice, pleurant son ancien roi, fidèle au nouveau, estimé et haï de Richelieu, ayant survécu à tout, excepté à la vertu. Elle descendit avec lui dans sa tombe. La mort termina une carrière de quatre-vingt-deux ans, dont cinquante furent employés pour le bonheur de l'État, et le reste aurait pu l'être.

THOMAS. *Éloge de Sully.*

MODESTIE DE TURENNE.

Qui fit jamais de si grandes choses, qui les dit avec plus de retenue? Remportait-il quelque avantage, à l'entendre, ce n'était pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'était trompé. Rendait-il compte d'une bataille, il n'oubliait rien, sinon que c'était lui qui l'avait gagnée. Racontait-il quelques-unes de ces actions qui l'avaient rendu si célèbre, on eût dit qu'il n'en avait été que le spectateur, et l'on doutait si c'était lui qui se trompait, ou la renommée. Revenait-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel, il fuyait les acclamations populaires, il rougissait de ses victoires, il venait recevoir des éloges, comme on vient faire des apologies, et n'osait presque

aborder le roi, parce qu'il était obligé, par respect, de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquait jamais de l'honorer.

C'est alors que, dans le doux repos d'une condition privée, ce prince, se dépouillant de toute la gloire qu'il avait acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, s'exerçait sans bruit aux vertus civiles : sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre; il marche sans suite et sans équipage, mais chacun, dans son esprit, le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent : tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité; et, moins il est superbe, plus il devient vénérable.

FLÉCHIER. *Oraison funèbre de Turenne.*

MÊME SUJET.

Il revenait de ses campagnes triomphantes avec la même froideur et la même tranquillité que s'il fût revenu d'une promenade, plus vide de sa propre gloire que le public n'en était occupé. En vain, dans les assemblées, ceux qui avaient l'honneur de le connaître le montraient des yeux, du geste et de la voix, à ceux qui ne le connaissaient pas ; en vain sa seule présence, sans train et sans suite, faisait sur les âmes une impression presque divine qui attire tant de respect, et qui est le fruit le plus doux et le plus innocent de la vertu héroïque : toutes ces choses, si propres à faire rentrer un homme en lui-même par une vanité raffinée, ou à le faire répandre au dehors par l'agitation d'une vanité moins réglée, n'altéraient en aucune manière la situation tranquille de son âme, et il ne tenait pas à lui qu'on n'oubliât ses victoires et ses triomphes.

MASCARON. *Oraison funèbre de Turenne.*

RÈGNE DE LOUIS XIV.

Un roi plein d'ardeur et d'espérance saisit lui-même ce sceptre qui, depuis Henri le Grand, n'avait été soutenu que par des favoris et des ministres. Son âme, que l'on croyait subjuguée par la mollesse et les plaisirs, se déploie, s'affermit et s'éclaire, à mesure qu'il a besoin de régner. Il se montre vaillant, laborieux, ami de la justice et de la gloire. Quelque chose de généreux se mêle aux premiers calculs de sa politique. Il envoie des Français défendre la chrétienté contre les Turcs, en Allemagne et dans l'île de Crète : il est protecteur, avant d'être conquérant; et, lorsque l'ambition l'entraîne à la guerre, ses armes heureuses et rapides paraissent justes à la France éblouie. La pompe des fêtes se mêle aux travaux de la guerre; les jeux du carrousel, aux assauts de Valenciennes et de Lille. Cette altière noblesse, qui fournissait des chefs aux factions, et que Richelieu ne savait dompter que par les échafauds, est séduite par les paroles de Louis, et récompensée par les périls qu'il lui accorde à ses côtés. La Flandre est conquise; l'Océan et la Méditerranée sont réunis; de vastes ports sont creusés; une enceinte de forteresses environne la France; les colonnades du Louvre s'élèvent; les jardins de Versailles se dessinent; l'industrie des Pays-Bas et de la Hollande se voit surpassée par les ateliers nouveaux de la France; une émulation de travail, d'éclat, de grandeur, est partout répandue; un langage sublime et nouveau célèbre toutes ces merveilles et les agrandit pour l'avenir. Les épîtres de Boileau sont datées des conquêtes de Louis XIV; Racine porte sur la scène les faiblesses et l'élégance de la cour; Molière doit à la puissance du trône la liberté de son génie; La Fontaine lui-même s'aperçoit des grandes actions du jeune roi, et devient flatteur. Voilà le brillant tableau qu'offrent les vingt premières années de ce règne mémorable.

VILLEMAIN. *Discours d'ouverture*, nov. 1824.

MORT DU MARÉCHAL DE SAXE.

Ce grand homme, cher à la nation, craint de nos ennemis et respecté des siens (car plus il fut grand, plus il dut en avoir), espérait jouir de sa gloire dans le sein du repos, et la France l'espérait avec lui. On n'approchait de sa retraite de Chambord qu'avec ce respect qu'inspire le séjour des héros. Son palais était regardé comme le temple de la valeur et le sanctuaire des vertus guerrières. Mais, ô faiblesse! ô néant! il semble que Maurice ne devait exister que pour faire de grandes choses. Dès qu'il a cessé de vaincre, il disparaît. Il meurt; et celui qui avait été élu souverain par un peuple libre, qui avait été comblé de tant d'honneurs, qui avait gagné tant de batailles, qui avait pris ou défendu tant de villes, qui avait vengé ou vaincu les rois, qui était l'amour d'une nation et la terreur de toutes les autres, compare en mourant sa vie à un songe.

Sa mort fut une calamité pour la France, un événement pour l'Europe. Louis s'honora lui-même, en l'honorant de ses regrets. Les courtisans, qui sont si peu sensibles, furent attendris. Le peuple, qui est la partie la plus méprisée et la plus vertueuse de l'État, pleura l'appui et le dé-

fenseur de la patrie. Mais vous, guerriers, qu'il conduisait dans les batailles, vous que tant de fois il a menés à la victoire, quels furent alors vos sentiments? Pour les peindre, je n'aurai pas recours aux vains artifices de l'éloquence, il suffit de rappeler un fait que la postérité doit apprendre, et dont il est utile de conserver le souvenir. Après que le corps de Maurice eut été transporté dans la capitale de l'Alsace, pour y recevoir les honneurs funèbres, deux soldats qui avaient servi sous lui, entrent dans le temple où était déposée sa cendre. Ils approchent en silence, le visage triste, l'œil en pleurs. Ils s'arrêtent au pied du tombeau, le regardent, l'arrosent de leurs larmes. Alors l'un d'eux tire son épée, l'applique au marbre de la tombe. Saisi du même sentiment, son compagnon imite son exemple. Tous deux ensuite sortent en pleurant, sans se regarder, sans proférer un seul mot. Ils pensaient sans doute, ces guerriers, que le marbre qui touchait aux cendres de Maurice, avait le pouvoir de communiquer la valeur, et de faire des héros. Vous ne vous trompez pas, dignes soldats de Maurice! Tandis que son ombre, du milieu de l'Alsace qu'elle habite, sèmera encore la terreur chez nos ennemis, et gardera les bords du Rhin, la vue du marbre qui renferme sa cendre élèvera l'âme de tous les Français, leur inspirera le courage, la magnanimité, l'amour généreux de la gloire, le zèle pour le roi et pour la patrie.

THOMAS. *Éloge du maréchal de Saxe.*

L'INFORTUNE, LA VERTU, ET L'HÉROÏSME.

Une enfant, dont la raison et la sensibilité avaient été avancées par le malheur, tombe du trône dans une prison. Son père dont elle ne pouvait ignorer les vertus, périt sur l'échafaud sans qu'on ose le lui cacher, dans la crainte de lui dérober une bénédiction que le ciel doit ratifier; sa mère, dont le courage lui servait d'exemple, et l'amour de consolation, est enlevée à ses yeux pour subir le même supplice; une seconde mère, son dernier soutien, modèle de piété et d'héroïsme, périt sur le même échafaud. Seule, ou plutôt, à son tour, chef de famille dans une prison qui renfermait encore un frère plus jeune qu'elle, elle s'en voit privée, et ne peut ignorer la cause de sa mort. N'ayant connu de la vie que ce qu'elle a de plus amer, résignée à la rendre sans regret au Dieu qui la lui avait donnée, ne pouvant entendre autour d'elle le moindre bruit qu'elle ne prît pour l'annonce de sa dernière heure, elle apprend qu'on l'exile. Selon les lois éternelles de la Providence, quelles modifications un tel assemblage de malheurs aura-t-il produites sur le caractère de cette infortunée? Au-dessus de la vanité, elle en a connu le néant; au-dessus de l'orgueil, qui ne peut être à ses yeux qu'une faiblesse, c'est dans son âme qu'elle cherchera un refuge, et la fierté de cette âme deviendra plus puissante que l'injustice des hommes. Douce, parce que la nature l'a faite ainsi, simple dans ses goûts, soumise à tous ses devoirs, et sans efforts, compatissante au malheur, confiante, quand la franchise des sentiments qu'on lui montrera l'éloignera des souvenirs du passé, timide devant la malveillance; qu'une grande circonstance se présente, et cette femme étonnera le monde par son courage, sans qu'il soit en elle de croire qu'elle ait rien fait d'extraordinaire! Ce qui nous surprend, ce qui excite notre admiration, n'est-il pas le résultat de l'éducation qu'elle a reçue du malheur dans son enfance? Peut-elle craindre la mort quand son âme est émue? N'est-ce pas de la mort qu'elle a reçu toutes les émotions qui ont fait battre son cœur, et lui ont appris à connaître le néant de la vie? Peut-elle craindre le jugement des hommes, et y attacher le moindre prix? Cette âme fière n'a-t-elle pas été conduite à ne reconnaître que Dieu pour juge?

FIÉVÉE.

LES PRISONS.

Jetez les yeux sur ces tristes murailles où la liberté humaine est renfermée et chargée de fers, où quelquefois l'innocence est confondue avec le crime, et où l'on fait l'essai de tous les supplices avant le dernier: approchez; et si le bruit horrible des fers, si des ténèbres effrayantes, des gémissements sourds et lointains, en vous glaçant le cœur, ne vous font reculer d'effroi, entrez dans le séjour de la douleur, osez descendre un moment dans ces noirs cachots où la lumière du jour ne pénètre jamais; et sous des traits défigurés contemplez vos semblables, meurtris de leurs fers, à demi couverts de quelques lambeaux, infectés d'un air qui ne se renouvelle jamais, et semble s'imbiber du venin du crime; rongés vivants des mêmes insectes qui dévorent les cadavres dans leurs tombeaux, nourris à peine de quelques substances grossières distribuées avec épargne; sans cesse consternés des maux de leurs malheureux compagnons, et des menaces d'un impitoyable gardien; moins effrayés du supplice que tourmentés de son attente; dans ce long martyre de tous leurs sens, ils appellent à leur secours une mort plus douce que leur vie infortunée.

Si ces hommes sont coupables, ils sont encore dignes de pitié, et le magistrat qui diffère leur jugement est manifestement injuste à leur égard. La loi a prononcé un châtiment public qui doit suffire à la réparation de leur crime, et à la satisfaction de la société; ce long tourment d'une prison cruelle est une peine nouvelle dont il surchar

le coupable, et c'est violer la loi que d'en excéder la mesure; excès d'autant plus funeste, qu'il nuit à la fois au coupable et au public, et que tous les moments consumés dans une prison sont perdus pour l'exemple des mœurs.

Mais si ces hommes sont innocents, ô douleur! ô pitié! à cette idée, l'humanité pousse du fond du cœur un cri terrible et tendre. Quoi! cet homme né libre gémit sous le poids des fers! Cet homme, à qui la lumière et l'air du ciel étaient destinés, respire à peine dans un cachot; ce père de famille est arraché avec violence des bras de son épouse et de ses enfants! Le deuil, le désespoir et la faim se sont emparés de sa tranquille habitation; ces bras qui tenaient embrassée une épouse tendre, une progéniture naissante; ces bras qui leur donnaient la subsistance, qui semaient, qui recueillaient; ces bras si nécessaires à l'État, sont indignement liés; un cœur pur et sans reproche est dans des lieux souillés de remords; l'innocence, en un mot, est dans le séjour du crime: c'est là qu'on ne peut s'empêcher de gémir profondément sur les malheurs de l'humaine condition; c'est là qu'en jetant les yeux vers la Providence, on dit avec autant d'amertume que d'étonnement: O homme! quelle est ta destinée! souffrir et mourir, voilà donc les deux grands termes de ta carrière!

SERVAN. *Discours sur l'administration de la justice criminelle.*

VIE PRIVÉE DE FÉNÉLON.

Son humeur était égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempérait en lui la dignité de son ministère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse, ni amertume. Sa table était ouverte, pendant la guerre, à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambray. Il trouvait encore des moments à leur donner, au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connaissait ni le jeu ni l'ennui: son seul délassement était la promenade; encore trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avait reçu Fénélon.

LA HARPE. *Éloge de Fénélon.*

LE CLERGÉ DE FRANCE.

La plupart de nous ont vu encore debout ce magnifique édifice, cet ouvrage du ciel, du temps, de nos rois, et de nos pères, cette belle portion de la grandeur nationale que la France était fière de montrer à l'Europe, ce monument tout ensemble de richesse, de puissance, d'autorité, de vertu, de gloire et de génie, qui s'était surtout si majestueusement élevé dans le grand siècle, et à côté du grand roi; providence visible qui balançait à elle seule, par la toute-puissance de ses dons, les calamités publiques, rivalisant avec les peuples de fidélité envers le trône, et avec le trône de bienfaisance et de bonté pour les peuples; corps illustre autant qu'utile, qui, ne retenant de la haute naissance de quelques-uns de ses chefs, que l'honneur sans orgueil, paraissait être l'abrégé de la société entière, dont il était l'âme et le lien moral, puisqu'il appelait à ses dignités et à ses récompenses, à côté du fils des princes, le fils de l'artisan recommandé par la vertu et le talent; semblable en tout à cette heureuse et puissante monarchie dont il était le plus ferme appui, on eût dit que, conformément à l'inévitable loi des élévations et des décadences humaines, il était averti de son danger par sa grandeur, et menacé de sa ruine par l'excès même de sa bienfaisante prospérité. Ses débris ont encore conquis au nom français et à la cause de la légitimité l'estime et l'admiration de l'Europe hospitalière: le clergé de France, comme s'il eût voulu surpasser, en finissant, l'éclat de sa longue vie, offrit de remplir seul ce déficit dans lequel on l'a précipité lui-même, non pas pour le combler, mais pour le creuser davantage. Ainsi, il apparaîtra à jamais en avant des malheurs et des crimes de la révolution, dont la rage allait bientôt mêler le sang des martyrs sacrés au sang du martyr royal; il sera béni par les regrets de l'histoire, plus que jamais vivante et fidèle image du Dieu qui semblait, par la voix de ses ministres, redevenus des prophètes, vouloir encore une fois avertir les Français de conjurer l'orage, avant de lui permettre de dévorer la terre.

ROUX DE LABORIE.

LA NATURE BRUTE ET LA NATURE CULTIVÉE.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine. L'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance. Fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature

même ; il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs, dans toutes les parties élevées ; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombants de vétusté ; d'autres, en plus grand nombre, gisants au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude ; la terre, surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption. Dans toutes les parties basses, des eaux mortes, croupissantes, faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides, ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux : des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux, et servent de repaire aux animaux immondes.

Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes, qui n'ont rien de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes : ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre ; ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité ; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages. L'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête féroce, s'il veut les parcourir, est contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie ; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin, et dit : « La nature brute « est hideuse et mourante : c'est moi seul qui « peux la rendre agréable et vivante. Desséchons « ces marais, animons ces eaux mortes, en les « faisant couler : formons-en des ruisseaux, des « canaux : employons cet élément actif et dévo- « rant qu'on nous avait caché, et que nous ne « devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à « cette bourre superflue, à ces vieilles forêts « déjà à demi consumées ; achevons de détruire « avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer : « bientôt, au lieu du jonc, du nénufar, dont « le crapaud composait son venin, nous verrons « paraître la renoncule, le trèfle, les herbes « douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux « bondissants fouleront cette terre jadis impra- « ticable ; ils y trouveront une subsistance abon- « dante, une pâture toujours renaissante ; ils se « multiplieront pour se multiplier encore. Ser- « vons-nous de ces nouveaux aides pour achever « notre ouvrage ; que le bœuf soumis au joug « emploie ses forces et le poids de sa masse à sil- « lonner la terre ; qu'elle rajeunisse par la culture : « une nature nouvelle va sortir de nos mains. »

Qu'elle est belle cette nature cultivée ! Que, par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée ! Il en fait lui-même le principal ornement : il en est la production la plus noble : en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux : elle-même aussi semble se multiplier avec lui ; il met au jour par son art tout ce qu'elle recélait dans son sein. Que de trésors ignorés ! que de richesses nouvelles ! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini ; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre ; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées : l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre ; les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés ; la mer soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre ; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées, de riantes prairies ; dans les plaines, de riches pâturages ou des moissons encore plus riches ; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts ; les déserts, devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités ; des routes ouvertes ou fréquentées, des communications établies partout, comme autant de témoins de la force et de l'union de la société : mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés. S'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature : elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu, par sa faute, ce que ses ancêtres avaient conquis par

leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur, et de combattre pour sa ruine : excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet; et, après des jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie [1].

BUFFON. *Histoire naturelle.*

L'ORDRE ET LE DÉSORDRE DANS LE MONDE PHYSIQUE.

Qu'est-ce que l'*ordre* et le *désordre* dans le monde physique? Pénétrons ensemble dans cette vallée qui se prolonge devant nous. Des monts sourcilleux en protégent l'enceinte; leurs sommets, couverts d'une neige éternelle, étincellent au loin, resplendissants de tous les feux de l'astre du jour; au-dessous de la région des neiges, et à des hauteurs inégales, une immense forêt de pins se déploie, dont les feuillages sombres rehaussent encore l'éclat de la zone brillante qu'elle termine; plus bas, les teintes deviennent moins sévères. Des collines, plus ou moins élevées, appuient leurs croupes verdoyantes sur les flancs des montagnes, et dans leur développement pittoresque, offrent à l'œil enchanté, tantôt d'agrestes solitudes, tantôt de magnifiques paysages; ici, de doux et secrets asiles; là, des perspectives lointaines, dont les traits fugitifs viennent se perdre dans l'azur des cieux, ou se refléter mollement dans les ondulations incertaines du lac majestueux qui borne l'horizon. Des eaux, pures comme l'air que vous respirez, s'échappent des réservoirs supérieurs qui les alimentent; et, distribuées en ruisseaux limpides, ou en cascades argentées, elles ajoutent, par leurs effets divers, au charme de la contrée. Voyez comme ces cabanes dispersées se groupent agréablement avec les masses de verdure qui les environnent. Chacune est abritée contre le vent du nord ou la chaleur importune du midi, par des bosquets d'ormes, de hêtres, de chênes verts; chacun a son verger qu'enclôt une double haie vive, entremêlée d'arbustes odorants; au-devant sont des champs cultivés, qui se couvrent, suivant la saison, de légumes savoureux ou de moissons abondantes, tandis qu'au fond de la vallée, de superbes troupeaux errent dans de vastes pâturages, interrompus çà et là par des touffes d'églantiers, des plantations d'aunes toujours frais, ou des saules robustes, dont la cognée destructive a respecté les rameaux. C'est ici le séjour de la paix profonde et de l'innocente joie. Quelle expression de bonheur est répandue sur la physionomie de ces femmes, de ces enfants, de ces vieillards réunis auprès de leurs demeures champêtres, et se livrant, en commun, à des occupations convenables à leur sexe, ou proportionnées à leurs forces! Quel mélange de noblesse et de sérénité, de confiance naïve et de bonté courageuse dans les traits de ces jeunes gens qui, sous les yeux de leurs heureuses familles, se partagent entre eux les travaux de la culture, ou le soin des troupeaux! Entendez-vous ces accents prolongés, ces chants mélodieux, ces murmures, ces sons, ces voix ineffables, qui, s'élevant de toutes les profondeurs de cette terre fortunée, célèbrent, comme à l'envi, l'éternel et inépuisable auteur de tant de biens? Qu'il est touchant, qu'il est sublime ce concert solennel d'hommage et de reconnaissance!... Or, maintenant, à l'aspect d'une scène si imposante et si romantique, d'où naît l'involontaire et douce émotion dont vous êtes agité? D'où vient qu'ici vos organes ont plus de mouvement, plus de liberté, plus de jeu? D'où vient que vos pensées sont plus élevées, plus pures, votre sensibilité plus expansive, plus calme, vos facultés plus agissantes? D'où vient qu'ici vous vivez davantage? c'est qu'ici tout est *réalité*, tout est vie; c'est qu'ici chaque être, en se développant, ne contrarie, ne blesse pas l'être qui se développe à côté de lui; c'est que si, dans ce magnifique tableau, les nuances, les couleurs, les oppositions, les contrastes, les formes, sont infinis, vous n'y découvrez néanmoins rien de discordant, rien de heurté, rien qui arrête péniblement vos regards; en un mot, c'est qu'ici se manifeste dans toute sa majesté, dans toute sa richesse, cet ordre puissant de la nature, dont le propre, comme vous le voyez, est de donner à chaque chose son harmonie, c'est-à-dire, la plénitude de son être et de ses rapports, et, avec toutes les harmonies particulières qu'il produit, de composer sans cesse des harmonies nouvelles, progressivement plus variées et plus étendues.

Mais un bruit imprévu se fait entendre. Du sommet des montagnes se précipite avec fracas une avalanche redoutable. Sa masse énorme brise, froisse, bouleverse toutes les couches d'air qu'elle parcourt dans sa chute : les vents naissent de ce

---

[1] Voyez *Tableaux* en vers.

bouleversement subit, les vents, précurseurs de la tempête. Sous leur action impétueuse, les vapeurs répandues dans l'espace se condensent transformées tout à coup en nuages menaçants ; l'astre du jour pâlit; une obscurité soudaine envahit l'horizon, et, se déployant par degrés, ensevelit sous ses teintes noirâtres les forêts superbes, les paysages enchantés, les sites pittoresques, et ces collines parées d'une si douce verdure. Cependant la tempête éclate; d'horribles éclairs brillent d'une lumière effrayante dans la profondeur des cieux; le tonnerre retentit de toutes parts, rendu plus affreux par les échos de la contrée. Le lac, violemment agité, soulève en mugissant ses vagues écumantes; les vents soufflent avec fureur; le pin altier, le chêne orgueilleux, chancellent sur leurs troncs robustes, l'humble arbrisseau se tourmente sur sa tige flexible; au haut des airs, les nuages s'entrechoquent: de leurs flancs rompus par la foudre tombe à flots redoublés une pluie formidable; en un instant, toute la région en est inondée : les ruisseaux roulent, bondissent avec l'impétuosité des torrents; les cascades deviennent d'épouvantables chutes d'eau; et cette vallée, si riante et si belle, maintenant jonchée de débris, n'offre plus à l'œil consterné qu'une vaste scène de désolation et de ruines. Où fuyez-vous, bons et simples habitants de ces hameaux? où vont ces femmes éperdues, ces enfants en pleurs, ces vieillards soucieux? Je les vois qui cherchent un asile dans les roches caverneuses de la contrée, tandis qu'au fond de la vallée, luttant contre le débordement des eaux, et mêlant les sons aigus de leurs cors rustiques aux accents lugubres de la tempête, les bergers inquiets appellent les troupeaux que la crainte a dispersés, et les chassent devant eux vers les lieux plus tranquilles. Or, au point d'élévation où nous sommes, et sous cette voûte naturelle qui nous garantit, nous pouvons contempler à loisir les effets de l'orage, sans avoir à redouter ses fureurs... Et néanmoins d'où naît l'effroi qui vous saisit? d'où vient qu'à l'aspect de la scène terrible qui se développe sous vos yeux, vos humeurs, comme subitement empêchées dans leur cours, ne circulent plus qu'avec une pénible lenteur? Pourquoi la tristesse de vos pensées, le trouble de vos sens, la contrainte de toutes vos facultés? C'est qu'il n'y a plus ici de mouvement, de vie; c'est qu'ici toutes les réalités souffrent, tous les développements sont arrêtés; c'est que, d'une réalité à une autre, il ne se transmet plus d'influence bienfaisante, d'émanation salutaire; c'est que chaque être ici est fatigué dans ses rapports, gêné, contrarié dans ses habitudes; c'est qu'ici toutes les analogies sont interrompues, toutes les consonnances disparaissent, toutes les couleurs se heurtent ou se confondent; en un mot, c'est qu'ici le désordre se montre dans toute sa difformité, le désordre dont le propre est donc, comme je l'ai fait remarquer, de comprimer, d'isoler tout ce qu'il touche, de bouleverser, de détruire toutes les harmonies, d'ôter aux principes des êtres leur expansion, et à la masse des effets, leur ensemble et leur unité.

BERGASSE. *Fragments sur la manière dont nous distinguons le bien et le mal.*

LES MONTAGNES DE LA SUISSE.

Tantôt d'immenses roches pendaient en ruines au-dessus de ma tête; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leurs épais brouillards; tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu; quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré. A côté d'une caverne, on trouvait des maisons; on voyait des pampres secs, où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellents fruits sur des rochers, et des champs dans des précipices.

Ce n'est pas seulement le travail des hommes qui rendait ces pays étranges si bizarrement contrastés; la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects! Au levant, les fleurs du printemps; au midi, les fruits de l'automne; au nord, les glaces de l'hiver. Elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord, inconnu partout ailleurs, des productions des *plaines*, et de celles des Alpes.

J.-J. ROUSSEAU.

PAYSAGES DE LA SUISSE.

La beauté des paysages de la Suisse est un sujet inépuisable pour le poëte et pour le peintre. Cependant, lorsqu'après avoir lu leurs descriptions et vu leurs tableaux, on voyage sur les Alpes, on sent vivement l'impuissance où est l'art de rendre sensibles les beautés sublimes de la nature. Ce calme et cette pureté de l'air qu'on y respire, l'aspect imposant de cent montagnes colossales enfoncées dans les nues et chargées de glaciers, la multitude de fleurs qui émaillent, au printemps, les pâturages des hauteurs, et contrastent

par la vivacité des couleurs avec la sombre verdure des bois d'arbres résineux ; ces chalets solitaires adossés contre les rochers ou protégés par les tiges élancées des sapins ; ces troupeaux qui animent les tapis de verdure, et que l'on voit paître jusqu'au bord des abîmes ; la fraîcheur des eaux vives qui jaillissent sur les flancs des montagnes et dans tous les vallons ; ces nappes d'eau bleuâtre qui remplissent plusieurs bassins des vallées et brillent dans le lointain ; la situation pittoresque de tant de hameaux et d'habitations isolées : tous ces objets divers font sur le voyageur une impression que ni le pinceau de l'artiste ni la plume du poëte ne peuvent se flatter d'égaler. L'imagination peut se la figurer ; cependant la réalité est encore au-dessus des effets de l'imagination ; elle y ajoute toujours des incidents dont on n'a guère d'idées dans les pays de plaine. Tantôt ce sont des vapeurs qui couronnent la cime du rocher d'où se précipite un torrent, en sorte que la masse d'eau paraît tomber des nues ; tantôt ce sont des brouillards blanchâtres qui remplissent les vallées et toute la région inférieure, au point de faire croire au voyageur, arrivé au sommet d'une montagne, qu'il est entouré d'un vaste océan ; tantôt c'est la foudre qui de toutes parts s'élance d'épais nuages d'une teinte de cuivre rouge, et sillonne les airs au-dessous du spectateur, autour duquel l'air conserve une sérénité parfaite ; tantôt ce sont les derniers rayons du soleil qui éclairent les pyramides, plateaux et masses de glace au haut des Alpes, les transforment en objets fantastiques et leur prêtent les couleurs les plus variées et les plus vives, les rapprochent de l'œil du spectateur, et leur laissent, en se retirant, une teinte pâle et grisâtre qui les a fait comparer à des fantômes gigantesques ; quelquefois il semble que les arêtes et les brèches des rochers et des glaciers s'appuient sur des nuages et composent des citadelles aériennes ; d'autres fois les nuages paraissent s'étayer à leur tour sur deux montagnes opposées, et former, en se rejoignant, une arcade immense au-dessous de laquelle on aperçoit en perspective un paysage riant, éclairé par le plus beau soleil. En un mot, la nature réserve toujours à l'étranger qui voyage en Suisse, et même à l'indigène, des sujets de surprise, et il serait souvent tenté de croire qu'il est transporté dans un monde nouveau.

DEPPING. *La Suisse.*

COUP D'OEIL SUR L'ESPAGNE.

Considérée géographiquement et physiquement, l'Espagne tient presque autant à l'Afrique qu'à l'Europe ; on ne peut en douter, quand sur la carte de la Méditerranée, à côté des péninsules de Grèce et d'Italie, on voit celle d'Espagne donner, pour ainsi dire, la main à la pointe d'Afrique, qui semble n'être que sa continuation, malgré le nom et le détroit qui les séparent... A travers les différences que la religion, le gouvernement et les lois ont établies dans les mœurs, dans le costume, dans le langage, on voit que les rapports matériels et terrestres, le sol, les eaux, la culture, se retrouvent encore les mêmes entre des pays voisins qu'une longue suite d'événements a rendus étrangers l'un à l'autre. Ainsi le même soleil brûlant dévore la Barbarie, et l'Andalousie ou les Algarves. Les montagnes, dépouillées de forêts, n'y amassent plus les nuages et les pluies. Les plaines et souvent les vallons sont en proie à la sécheresse. Partout, il est vrai, où l'art rencontre des eaux fertilisantes, il en profite avec un succès prodigieux pour demander des à récoltes la terre. Mais auprès de ces riches campagnes sont des déserts ou des *despoblados* [1] immenses, où l'œil se perd et la pensée s'attriste, en embrassant de toutes parts l'espace aride et solitaire. Quand on s'élève sur le sommet de quelques-unes des nombreuses montagnes qui traversent l'Espagne, on n'aperçoit sous un ciel presque toujours ardent que des plateaux incultes et des pentes nues, dont rien de vivant ne coupe l'uniformité. Seulement au fond des vallées serpente au loin une rivière ou un ruisseau, entouré d'une lisière de verdure, où l'on suit comme à la trace les moissons, les plantations et les habitations des hommes. Une carte enluminée, présentant la forme de tous les bassins, les eaux avec une teinte d'azur, et leurs bords avec une teinte verte plus ou moins large, serait un tableau fidèle, où l'on pourrait reconnaître l'état réel de ce territoire, qui, à peu près égal en surface à celui de la France, ne contient cependant et ne nourrit qu'une population à peine égale au tiers de la nôtre. On embrasserait d'un coup d'œil, comme par l'anatomie, les veines et les artères de ce grand corps, qui manque d'embonpoint, mais qui a encore des nerfs et des muscles si l'on ose employer une telle comparaison, et dont la structure présente une charpente taillée pour la grandeur et la force.

Mémoires du maréchal SUCHET.

LES FORÊTS ET LES HABITANTS DES RÉGIONS GLACIALES.

Sous un ciel toujours couvert d'épais nuages, où la clarté du jour pénètre avec peine, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'horreur, le silence

[1] Les endroits dépeuplés sont si communs en Espagne, qu'il y a un substantif particulier pour les désigner : on dit un *despoblado*.

et la nuit les habitent ; des arbres, presque aussi vieux que la terre qui les porte, s'y élèvent et s'y amoncellent, pour ainsi dire, sans ordre, les uns contre les autres. Leurs branches touffues et entrelacées n'offrent qu'avec peine des routes tortueuses, que des ronces embarrassent encore : là, des cimes énormes succombent sous le poids des années ou par la violence des vents ; elles tombent avec effort sur des troncs antiques qui gisaient à leurs pieds, et recouvraient d'autres troncs à demi pourris. L'on n'entend, dans ces affreuses solitudes, dans ce séjour rude et sauvage, que les cris rauques et funèbres d'oiseaux voraces, les hurlements des ours qui cherchent une proie, le fracas d'un torrent qui se précipite d'une roche escarpée, rejaillit en vapeur, et fait gronder les échos de ces lieux bruts et incultes, ou le bruit des rochers que la main du temps fait rouler au milieu de ces forêts retentissantes.

Là habitent, dans des cavernes, des hommes durs, féroces, indomptables, ne vivant que de leur chasse, ne se nourrissant que de sang, et ne désirant que de boire dans le crâne de leurs ennemis. Lorsque l'hiver vient étendre ses glaces sur ces âpres contrées, qu'il répand à grands flots la neige, que les eaux cessent de couler, se glacent et durcissent ; que les fleuves sont changés en masse solide, capable de soutenir les plus lourds fardeaux, et que la mer ne présente plus qu'une plaine rigide de glace dure et compacte, cent hommes féroces sortent de leurs tanières. Tout va leur servir de chemin ; ils trouveront même, sur la mer et sur les fleuves, des routes plus sûres, plus courtes et moins embarrassées que celles qui traversent leurs forêts. La massue d'une main et la hache de l'autre, ils partent pour aller au loin surprendre les animaux dont ils se nourrissent, et enlever des bourgades entières pour servir à leurs repas inhumains. Ils vont donner la mort ou peut-être la recevoir. Pressés par la faim, agités par la férocité, pleins de courage, de cruauté et de force, s'animant par le souvenir de leurs victoires passées, cherchant à s'étourdir sur le danger qui les menace, ils profèrent à haute voix l'expression de leurs sensations profondes et horribles ; ils crient ; ils élèvent leurs voix avec effort, et tâchent d'en remplir tous les lieux qu'ils parcourent : un enthousiasme atroce s'empare de leur âme ; une espèce de chant sauvage, une chanson barbare sort de leur bouche avec leurs paroles de mort et de carnage.

LACÉPÈDE. *Poétique de la musique.*

1 Prêtres : de *semnos*, vénérable, et *theos*, Dieu. (N. E.)

2 Deux divinités gauloises. Teutatès était le dieu principal.

LES FORÊTS CONSACRÉES AU CULTE DES DRUIDES.

Les forêts dont ils faisaient leurs temples n'étaient éclairées que par des rayons vacillants et presque éteints, par des reflets aussi pâles que les lueurs d'une lampe sépulcrale ; les chênes, les sapins, les ormes que n'avaient jamais atteints la foudre ni la cognée, étendaient leurs branches touffues sur le sanctuaire, que remplissaient les simulacres des dieux, représentés par des pierres brutes et des troncs grossièrement façonnés. L'eau du ciel, filtrée à travers cent étages de rameaux, traçait d'humides couleurs sur ces images livides que la mousse et les lichens rongeaient comme une lèpre affreuse.

C'est là que les druides, vêtus de la robe blanche des Platon et des Pythagore, armés de faucilles d'or et portant un sceptre surmonté du croissant des prêtres de l'antique Héliopolis ; c'est là que ces terribles semnothées [1], le front ceint de feuilles de chêne, et de bandeaux étoilés, emblème de l'apothéose, viennent chercher, avec des cérémonies mystérieuses, le gui sacré, que nos ancêtres appelèrent longtemps le rameau des spectres, l'épouvantail de la mort, et le vainqueur des poisons.

C'est là qu'attentif à leur signal, le sacrificateur immole les captifs en l'honneur d'Ésus et de Teutatès [2], c'est là qu'il brûle au milieu de la nuit les figures d'osier renfermant des victimes humaines ; le sang rougit tous les autels et arrose le sol sur lequel les racines tortueuses des vieux arbres représentent d'énormes serpents.

Le Gaulois, soumis par la terreur à ce culte formidable, craint de rencontrer les dieux qu'il vient adorer dans ces vastes solitudes ; il y pénètre les bras chargés de chaînes comme un esclave, afin de s'humilier encore plus devant ces divinités ; il s'avance en tremblant, il frémit au seul bruit de ses pas. Effrayé de ce silence menaçant, son cœur bat avec force, sa vue se trouble, une sueur froide coule de tous ses membres ; s'il tombe, ses dieux lui défendent de se relever ; il se traîne hors de l'enceinte, il rampe comme un reptile parmi les bruyères sanglantes et les ossements des victimes.

Souvent, du milieu de ces forêts lugubres, où l'on n'entendit jamais ni le vol des oiseaux, ni le souffle des vents, de ces forêts muettes et dévorantes, où coulait sans murmure une onde infecte, sortaient tout à coup des hurlements affreux, des cris perçants, des voix inconnues ; et soudain, à l'horreur du tumulte, succédait l'horreur du silence.

Il correspond à peu près au Mercure des Grecs, inventeur des arts, protecteur du commerce, etc. Ésus était le dieu de la guerre. (N. E.)

D'autres fois, de ces solitudes impénétrables, la nuit fuyait tout à coup, et, sans se consumer, les arbres devenaient autant de flambeaux dont les lueurs laissaient apercevoir des dragons ailés, de hideux scorpions, des cérastes [1] impurs s'entrelacer, se suspendre aux rameaux éblouissants; des larves, des fantômes montraient leurs ombres sur un fond de lumière, comme des taches sur le soleil; mais bientôt tout s'éteignait, et une obscurité plus terrible ressaisissait la forêt mystérieuse.

LACÉPÈDE. *Poétique de la musique.*

LE SPECTACLE D'UNE BELLE NUIT DANS LES DÉSERTS DU NOUVEAU MONDE.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres; à l'horizon opposé, une brise embaumée qu'elle amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder, comme sa fraîche haleine, dans les forêts. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel : tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée, tantôt reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène, sur la terre, n'était pas moins ravissante; le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte[2]; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais, dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianis*

LES NUAGES.

Lorsque j'étais en pleine mer, et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquefois à dessiner les beaux nuages blancs et gris, semblables à des groupes de montagnes, qui voguaient à la suite les uns des autres, sur l'azur des cieux. C'était surtout vers la fin du jour qu'ils développaient toute leur beauté en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs, et se combinaient sous les formes les plus magnifiques.

Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent alizé du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages, qu'il voiture dans le ciel à des distances égales comme son souffle, devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'ouest s'arrêtèrent et se groupèrent entre eux sous les formes d'un paysage. Ils représentaient une grande terre formée de hautes montagnes, séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux. Sur leurs sommets et leurs flancs, apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent des terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans les vallons, et tomber çà et là en cataractes; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les croupes et les profils de cette île aérienne. Tous ces objets n'étaient point revêtus de ces riches teintes de pourpre, de jaune doré, de nacarat, d'émeraude, si communes le soir dans les couchants de ces parages; ce paysage n'était point un tableau colorié : c'était une simple estampe, où se réunissaient tous les accords de la lumière et des ombres. Il représentait une contrée éclairée, non en face des rayons du soleil, mais par derrière, de leurs simples reflets. En effet, dès que l'astre du

---

[1] Serpents des déserts de l'Afrique septentrionale qui se distinguent par deux petites cornes pointues au-dessus des yeux. Les charlatans des Gaules faisaient un céraste d'un serpent ordinaire, en lui implantant dans le front des ongles d'oiseau. (N. E.)

[2] Espèce de chouette. (N. E.)

jour se fut caché derrière lui, quelques-uns de ces rayons décomposés éclairèrent les arcades demi-transparentes du pont, d'une couleur ponceau, se reflétèrent dans les vallons et au sommet des rochers, tandis que des torrents de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur, et divergeaient vers les cieux comme les rayons d'une gloire; mais la masse entière resta dans sa demi-teinte obscure, et on voyait, autour des nuages qui s'élevaient de ses flancs, les lueurs des tonnerres dont on entendait les roulements lointains. On aurait juré que c'était une terre véritable, située environ à une lieue et demie de nous. Peut-être était-ce une de ces réverbérations célestes de quelque île très-éloignée, dont les nuages nous répétaient la forme par leurs échos. Plus d'une fois des marins expérimentés ont été trompés par de semblables aspects. Quoi qu'il en soit, tout cet appareil fantastique de magnificence et de terreur, ces montagnes surmontées de palmiers, ces orages qui grondaient sur leurs sommets, ce fleuve, ce pont, tout se fondit et disparut à l'arrivée de la nuit, comme les illusions du monde aux approches de la mort. L'astre des nuits, la triple Hécate, qui répète par des harmonies plus douces celles de l'astre du jour, en se levant sur l'horizon, dissipa l'empire de la lumière, et fit régner celui des ombres. Bientôt des étoiles innombrables et d'un éclat éternel brillèrent au sein des ténèbres. Oh! si le jour n'est lui-même qu'une image de la vie, si les heures rapides de l'aube, du matin, du midi et du soir, représentent les âges si fugitifs de l'enfance, de la jeunesse, de la virilité et de la vieillesse, la mort, comme la nuit, doit nous découvrir aussi de nouveaux cieux et de nouveaux mondes!

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Harmonies de la nature.*

BIENFAITS DES VENTS.

Ici, comme dans toutes ses œuvres, le Créateur manifeste sa sagesse et sa bonté. Il règle le mouvement, la force et la durée des vents, et il leur prescrit la carrière qu'ils doivent parcourir. Lorsqu'une longue sécheresse fait languir les animaux et dessécher les plantes, un vent qui vient du côté de la mer, où il s'est chargé de vapeurs bienfaisantes, abreuve les prairies et ranime toute la nature. Cet objet est-il rempli, un vent sec accourt de l'orient, rend à l'air sa sérénité, et ramène le beau temps. Le vent du nord emporte et précipite toutes les vapeurs nuisibles de l'air d'automne. A l'âpre vent du septentrion succède le vent du sud, qui, naissant des contrées méridionales, remplit tout de sa chaleur vivifiante. Ainsi, par ces variations continuelles, la fertilité et la santé sont maintenues sur la terre.

Du sein de l'Océan s'élèvent dans l'atmosphère des fleuves qui vont couler dans les deux mondes. Dieu ordonne aux vents de les distribuer et sur les îles et sur les continents : ces invisibles enfants de l'air les transportent sous mille formes diverses; tantôt ils les étendent dans le ciel comme des voiles d'or et des pavillons de soie ; tantôt ils les roulent en forme d'horribles dragons et de lions rugissants qui vomissent les feux du tonnerre ; ils les versent sur les montagnes, en rosées, en pluies, en grêle, en neige, en torrents impétueux. Quelque bizarres que paraissent leurs services, chaque partie de la terre en reçoit tous les ans sa portion d'eau, et en éprouve l'influence. Chemin faisant, ils déploient sur les plaines liquides de la mer la variété de leurs caractères : les uns rident à peine la surface de ses flots; les autres les roulent en ondes d'azur ; ceux-ci les bouleversent en mugissant, et couvrent d'écume les plus hauts promontoires.

COUSIN-DESPRÉAUX. *Leçons de la nature.*

DE LA NATURE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Dans ces contrées de l'Amérique méridionale, où la nature plus active fait descendre à grands flots, du sommet des hautes Cordilières, des fleuves immenses, dont les eaux, s'étendant en liberté, inondent au loin des campagnes nouvelles, et où la main de l'homme n'a jamais opposé aucun obstacle à leur cours ; sur les rives limoneuses de ces fleuves rapides, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'humidité chaude et vivifiante qui les abreuve devient la source intarissable d'une verdure toujours nouvelle pour ces bois touffus, image sans cesse renaissante d'une fécondité sans bornes, et où il semble que la nature, dans toute la vigueur de la jeunesse, se plaît à entasser les germes productifs. Les végétaux ne croissent pas seuls au milieu de ces vastes solitudes ; la nature a jeté sur ces grandes productions la variété, le mouvement et la vie. En attendant que l'homme vienne régner au milieu de ces forêts, elles sont le domaine de plusieurs animaux qui, les uns par la beauté de leurs écailles, l'éclat de leurs couleurs, la vivacité de leurs mouvements, l'agilité de leur course, les autres par la fraîcheur de leur plumage, l'agrément de leur parure, la rapidité de leur vol, tous par la diversité de leurs formes, font, des vastes contrées du nouveau monde, un grand et magnifique tableau, une scène animée, aussi variée qu'immense. D'un côté, des ondes majestueuses roulent avec bruit; de l'autre, des flots écumants se précipitent avec fracas des ro-

chers élevés, et des tourbillons de vapeurs réfléchissent au loin les rayons éblouissants du soleil; ici, l'émail des fleurs se mêle au brillant de la verdure, et est effacé par l'éclat plus brillant encore du plumage varié des oiseaux; là, des couleurs plus vives, parce qu'elles sont renvoyées par des corps plus polis, forment la parure de ces grands quadrupèdes ovipares, de ces gros lézards que l'on est tout étonné de voir décorer le sommet des arbres et partager la demeure des habitants ailés.

LACÉPÈDE. *Histoire naturelle des ovipares.*

ROME ANTIQUE.

J'errais sans cesse du Forum au Capitole, du quartier des Carènes au Champ-de-Mars; je courais au théâtre de Germanicus, au môle d'Adrien, au cirque de Néron, au Panthéon d'Agrippa; je ne pouvais me lasser de voir le mouvement d'un peuple composé de tous les peuples de la terre, et la marche des ces troupes romaines, gauloises, germaniques, grecques, africaines, chacune différemment armée et vêtue. Un vieux Sabin passait avec ses sandales d'écorce de bouleau auprès d'un sénateur couvert de pourpre; la litière d'un consulaire était arrêtée par le char d'une courtisane; les grands bœufs du Clitumne traînaient au Forum l'antique chariot du Volsque; l'équipage de chasse d'un chevalier romain embarrassait la voie Sacrée; des prêtres couraient encenser leurs dieux, et des rhéteurs ouvrir leurs écoles.

Que de fois j'ai visité ces thermes ornés de bibliothèques, ces palais, les uns déjà croulants, les autres à moitié démolis pour servir à construire d'autres édifices! La grandeur de l'horizon romain se mariant aux grandes lignes de l'architecture romaine : ces aqueducs qui, comme des rayons aboutissant à un même centre, amènent les eaux au peuple-roi sur des arcs de triomphe : le bruit sans fin des fontaines : ces innombrables statues qui ressemblent à un peuple immobile au milieu d'un peuple agité : ces monuments de tous les âges et de tous les pays : ces travaux des rois, des consuls, des césars : ces obélisques ravis à l'Égypte, ces tombeaux enlevés à la Grèce : je ne sais quelle beauté dans la lumière, les vapeurs et le dessin des montagnes : la rudesse même du cours du Tibre : les troupeaux de cavales demi-sauvages qui viennent s'abreuver dans ses eaux : cette campagne que le citoyen de Rome dédaigne maintenant de cultiver, se réservant à déclarer chaque année aux nations esclaves quelle partie de la terre aura l'honneur de le nourrir : que vous dirai-je enfin? tout porte, à Rome, l'empreinte de la domination et de la durée : j'ai vu la carte de la ville éternelle tracée sur des roches de marbre au Capitole, afin que son image même ne pût s'effacer [1]!

CHATEAUBRIAND. *Les Martyrs*, liv. VI

CAMPAGNE ET ASPECT DE ROME MODERNE.

Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vaste que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo hæc subito in die unâ, sterilitas et viduitas.* Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans les lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres; mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais, et ce n'étaient que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil; quelquefois, sous ces moissons stériles, vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs : les fenêtres et les portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants; une espèce de sauvage presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée de châteaux abandonnés. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que vous voyez ces champs, tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

C'est du milieu de ce terrain inculte, que domine et qu'attriste encore un monument appelé par la voix populaire, *le tombeau de Néron*, que s'élève la grande ombre de la ville éternelle. Déchue de sa puissance terrestre, elle semble, dans son orgueil, avoir voulu s'isoler; elle s'est séparée des autres cités de la terre, et, comme une reine tombée du trône, elle a noblement caché ses malheurs dans la solitude.

Il me serait impossible de vous peindre ce qu'on éprouve, lorsque Rome vous apparaît tout

[1] Voyez *Descriptions* en vers.

à coup au milieu de ces royaumes vides, *inania regna,* et qu'elle a l'air de s'élever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qu'éprouvaient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple. La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments vous oppressent, et votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob.

LE MÊME. *Itinéraire.*

RÉVEIL D'UN CAMP.

Épuisé par les travaux de la journée, je n'avais, durant la nuit, que quelques heures pour délasser mes membres fatigués. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune: lorsqu'aux premières blancheurs de l'aubet, les trompettes du camp venaient à sonner l'air de Diane, j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu, sans une certaine joie belliqueuse, la fanfare du clairon, répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluaient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées, d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenait devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne, la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé dans l'attitude du silence, le cavalier qui traversait le fleuve coloré des feux du matin, le victimaire qui puisait l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau.

LE MÊME. *Les Martyrs.*

LE GRAND GÉNÉRAL ET SON ARMÉE, AU MOMENT D'UNE BATAILLE.

Quel moment qu'une bataille, pour un homme tel que Catinat, déjà familiarisé avec l'art de vaincre, et capable de la considérer en philosophe, en même temps qu'il la dirigeait en guerrier! Quel spectacle que cette foule d'hommes rassemblés de toutes parts, qui tous semblent n'avoir alors d'autre âme que celle que leur donne le général; qui, agrandis les uns par les autres, élevés au-dessus d'eux-mêmes, vont exécuter des prodiges dont peut-être chacun d'eux, abandonné à ses propres forces, n'eût jamais conçu l'idée! Ah! la multitude est dans la main du grand homme; on n'en fait rien qu'en la transformant, pour ainsi dire, qu'en faisant passer en elle un instinct qui la domine, et qu'elle n'est pas maîtresse de repousser. Alors le péril, la mort, la crainte, les petits intérêts, les passions viles s'éloignent et disparaissent; le cri de l'honneur, plus fort, plus imposant, plus retentissant que le bruit des instruments militaires et que le fracas des foudres, fait naître dans tous les esprits un même enthousiasme; le général le meut, le dirige, l'anime, et ne le ressent pas; seul, il n'en a pas besoin. La pensée du salut de tous le remplit sans l'agiter : elle occupe toutes les forces de sa raison recueillies. Tout ce qui se fait de grand lui appartient, et lui-même est au-dessus de cette grandeur. Son œil, toujours attaché sur la victoire, la suit dans tous les mouvements qui semblent l'éloigner ou la rapprocher; il la fixe, l'enchaîne enfin, et, voyant alors tout le sang qu'elle a coûté, il se détourne du carnage, et se console en regardant la patrie.

LA HARPE. *Éloge de Catinat.*

MÊME SUJET SOUS UN AUTRE POINT DE VUE.

S'il y a une occasion au monde où l'âme pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants où un homme, par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras, et par le nombre de ses soldats, devient comme le Dieu des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les dehors mêmes de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'âme par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connaît ni Dieu, ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées [1], osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel : c'est alors que les sacriléges Antiochus n'adorent que leurs bras et leur cœur, et que les insolents Pharaons, enflés de leur puissance, s'écrient : « C'est moi qui me suis fait moi-même! » Mais aussi la religion et

---

[1] Vidi et crudeles dantem Salmonea pœnas,
Dum flammas Jovis et sonitus imitatur Olympi,
. . . .
Demens! qui nimbos et non imitabile fulmen,
Ære et cornipedum pulsu simulârat equorum.
VIRG. *Æneid.* . I, v 585 (N E.)

l'humanité ne paraissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque dans ce point de gloire et de grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu.

MASCARON. *Oraison funèbre de M. de Turenne.*

PRIÈRE DU SOIR A BORD D'UN VAISSEAU.

Le globe du soleil, dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les vagues étincelantes, apparaissait entre les cordages du vaisseau, et versait encore le jour dans des espaces sans bornes. On eût dit, par le balancement de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Les mâts, les haubans, les vergues du navire étaient couverts d'une teinte de rose. Quelques nuages erraient sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur. Le reste du ciel était pur; et, à l'horizon du nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe chargée des couleurs du prisme s'élevait de la mer comme une colonne de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce beau spectacle, n'eût pas reconnu la beauté de Dieu! Des larmes coulèrent, malgré moi, de mes paupières lorsque tous mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner, d'une voix rauque, leur simple cantique à *Notre-Dame-de-Bon-Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient un soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme cette invocation du pauvre matelot à la mère de douleur! Cette humiliation devant celui qui envoie les orages et le calme; cette conscience de notre petitesse à la vue de l'infini; ces chants s'étendant au loin sur les vagues; les monstres marins, étonnés de ces accents inconnus, se précipitant au fond de leurs gouffres; la nuit s'approchant avec ses embûches; la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles; un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte; un prêtre auguste en prière : Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune à l'horizon opposé, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature : voilà ce que l'on ne saurait peindre et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir [1].

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

[1] Voyez le même sujet, 2e partie.

LES INVALIDES AU PIED DES AUTELS.

Qui de nous n'a pas vu quelquefois ces vieux soldats qui, à toutes les heures du jour, sont prosternés çà et là sur les marbres du temple élevé au milieu de leur auguste retraite? Leurs cheveux, que le temps a blanchis, leur front, que la guerre a cicatrisé, ce tremblement, que l'âge seul a pu leur imprimer, tout en eux inspire d'abord le respect : mais de quel sentiment n'est-on pas ému lorsqu'on les voit soulever et joindre avec effort leurs mains défaillantes, pour invoquer le Dieu de l'univers et celui de leur cœur et de leur pensée; lorsqu'on leur voit oublier, dans cette touchante dévotion, et leurs douleurs présentes et leurs peines passées; lorsqu'on les voit se lever avec un visage serein, et emporter dans leur âme un sentiment de tranquillité et d'espérance! Ah! ne les plaignez point dans cet instant, vous qui ne jugez du bonheur que par les joies du monde! Leurs traits sont abattus, leur corps chancelle, et la mort observe leurs pas; mais cette fin inévitable, dont la seule image vous effraye, ils la voient venir sans alarmes : ils se sont approchés par le sentiment de celui qui est bon, de celui qui peut tout, de celui qu'on n'a jamais aimé sans consolation. Venez contempler ce spectacle, vous qui méprisez les opinions religieuses, et qui vous dites supérieurs en lumières; venez, et voyez vous-mêmes ce que peut valoir, pour le bonheur, votre prétendue science. Ah! changez donc le sort des hommes, et donnez-leur à tous, si vous le pouvez, quelque part aux délices de la terre, ou respectez un sentiment qui leur sert à repousser les injures de la fortune; et, puisque la politique des tyrans n'a jamais essayé de le détruire, puisque leur pouvoir ne serait pas assez grand pour réussir dans cette farouche entreprise, vous que la nature a mieux doués, ne soyez ni plus durs, ni plus terribles qu'eux; ou si, par une impitoyable doctrine, vous vouliez enlever aux vieillards, aux malades et aux indigents la seule idée de bonheur à laquelle ils peuvent se prendre, parcourez aussi ces prisons et ces souterrains, où des malheureux se débattent dans leurs fers, et fermez de vos propres mains la seule ouverture qui laisse arriver jusqu'à eux quelques rayons de lumière.

NECKER. *Importance des opinions religieuses*

LE VOLCAN DE QUITO

Heureux les peuples qui cultivent les vallées et les collines que la mer forma dans son sein, des sables que roulent ses flots, des dépouilles

de la terre! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans alarmes; le laboureur y sème et y moissonne en paix. Mais malheur aux peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'Océan, et dont la cime s'élève au-dessus des nues! Ce sont des soupiraux que le feu souterrain s'est ouverts, en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlants et liquides, des flots de cendre et de bitume qu'il lançait, et qui, dans leur chute, s'accumulaient au bord de ces gouffres ouverts! Malheur aux peuples que la fertilité de ce terrain perfide attache! Les fleurs, les fruits et les moissons couvrent l'abîme sous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre est pénétrée, sont les exhalaisons du feu qui la dévore. Sa richesse, en croissant, présage sa ruine; et c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs : tel est le climat de Quito. La ville est dominée par un volcan terrible, qui, par de fréquentes secousses, en ébranle les fondements.

Un jour que le peuple indien, répandu dans les campagnes, labourait, semait, moissonnait (car ce riche vallon présente tous ces travaux à la fois), et que les filles du Soleil, dans l'intérieur de leur palais, étaient occupées, les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine dont le pontife et le roi sont vêtus, un bruit sourd se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer lorsqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît et se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent, le temple et les palais chancellent et menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, et sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide et des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment et lancent dans les airs des éclats de rochers brûlants qu'ils ont détachés de l'abîme : superbe et terrible spectacle, de voir des rivières de feu bondir à flots étincelants à travers des monceaux de neige, et s'y creuser un lit vaste et profond!

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur se répandent en un instant. Le laboureur regarde et reste immobile. Il n'oserait entamer la terre qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les prêtres du Soleil, les uns tremblants s'élancent hors du temple; les autres consternés embrassent l'autel de leur dieu. Les vierges éperdues sortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête; et courant dans leur vaste enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir [1].

MARMONTEL. *Les Incas.*

L'ÉRUPTION D'UN VOLCAN, ET SES RAVAGES.

Tout à coup, au milieu du silence de la nuit, un bruit affreux retentit à leurs oreilles; ils entendent de loin la mer mugir, et rouler vers le rivage ses ondes amoncelées; les souterrains profonds sont frappés à coups redoublés, la terre tremble sous leurs pas; ils courent pleins d'effroi au milieu des ténèbres épaisses. Une montagne voisine, s'entr'ouvrant avec effort, lance au plus haut des airs une colonne ardente qui répand, au milieu de l'obscurité, une lumière rougeâtre et lugubre; des rochers énormes volent de tous côtés; la foudre éclate et tombe; une mer de feu, s'avançant avec rapidité, inonde les campagnes; à son approche, les forêts s'embrasent, la terre n'offre plus que l'image d'un vaste incendie qu'entretiennent des amas énormes de matières enflammées, et qu'animent des vents impétueux. Où fuyez-vous, mortels infortunés? de quelque côté que vous cherchiez un asile, comment éviterez-vous la mort qui vous menace? De nouveaux gouffres s'ouvrent sous vos pas, de nouveaux tourbillons de flammes, de pierres, de cendres et de fumée, volent vers vous du sommet des montagnes, et la mer écumeuse, rougie par l'éclat des foudres, surmonte son rivage, et s'avance pour vous engloutir!

Cependant ces phénomènes terribles s'apaisent peu à peu; les feux s'amortissent; la mer, à demi calmée, retire en murmurant ses ondes bouillonnantes; la terre se raffermit, le bruit cesse, et le jour paraît. Quel triste et lugubre tableau présente la campagne ravagée! Elle n'offre plus que des monceaux de cendres, que des rochers énormes entassés sans ordre, que des torrents de lave ardente, que des bois qui brûlent encore, que de tristes restes des infortunés qui ont péri au milieu de ces désastres. Un ciel couvert de nuages n'envoie sur tous ces objets lugubres qu'une clarté pâle et terne; un calme sinistre règne dans l'air; des bruits lointains annoncent de nouveaux malheurs; et la mer répond par de sourds gémissements au bruit lugubre que font entendre les profondes cavernes de la terre. Consternés, saisis d'effroi, pressés dans le seul espace où les flammes ne sont pas parvenues, les mains élevées vers le ciel qui seul peut les secourir, les hommes adressent alors leurs ardentes prières à celui qui commande à la mer et à la foudre. Leur prière est courte mais touchante;

---

[1] Voy. *Narrations en vers.*

ils la recommencent souvent, et chaque fois avec un ton plus pénétré; ils cherchent en quelque sorte à faire parvenir leurs voix jusqu'à l'être dont ils implorent la clémence : tous les signes des passions qui les agitent, de l'effroi, de la vive inquiétude, de la désolation, se mêlent aux sons qu'ils profèrent, et qu'ils soutiennent avec effort [1].

LACÉPÈDE. *Poétique de la musique.*

PHOSPHORESCENCE DE LA MER.

La phosphorescence des eaux de l'Océan, depuis Aristote et Pline, a été, pour les voyageurs et pour les physiciens, un égal objet d'intérêt et de méditation. Combien les phénomènes n'en sont-ils pas effectivement nombreux et variés! Ici, la surface de l'Océan étincelle et brille dans toute son étendue, comme une étoffe d'argent électrisée dans l'ombre : là, se déploient les vagues en nappes immenses de soufre et de bitume embrasés; ailleurs, on dirait une mer de lait dont on n'aperçoit pas les bornes. Bernardin de Saint-Pierre a décrit avec enthousiasme ces étoiles brillantes qui semblent jaillir par milliers du fond des eaux, et dont, ajoute-t-il avec raison, celles de nos feux d'artifice ne sont qu'une bien faible imitation. D'autres ont parlé de ces masses embrasées qui roulent sous les vagues, comme autant d'énormes boulets rouges, et nous en avons vu nous-mêmes qui ne paraissaient pas avoir moins de vingt pieds de diamètre. Plusieurs marins ont observé des parallélogrammes incandescents, des cônes de lumière pirouettant sur eux-mêmes, des guirlandes éclatantes, des serpenteaux lumineux. Dans quelques lieux des mers, on voit souvent s'élancer au-dessus de leur surface des jets de feux étincelants; ailleurs, on a vu comme des nuages de lumière et de phosphore errer sur les flots au milieu des ténèbres. Quelquefois l'Océan semble comme décoré d'une immense écharpe de lumière mobile, onduleuse, dont les extrémités vont se rattacher aux bornes de l'horizon. Tous ces phénomènes, et beaucoup d'autres encore que je m'abstiens d'indiquer ici, quelque merveilleux qu'ils puissent paraître, n'en sont pas moins de la plus incontestable vérité. D'ailleurs, ils ont été plus d'une fois décrits par les voyageurs de la véracité la moins suspecte, et je les ai moi-même presque tous observés en différentes parties des mers.

PÉRON. *Voyage aux terres Australes*, t. I.

LA CATARACTE DE NIAGARA [2].

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds : depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs : celle qui tombe au levant, descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux [3] se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

LA VALLÉE DE TEMPÉ.

Après avoir passé l'embouchure du Titarésius, dont les eaux sont moins pures que celles du Pénée, nous arrivâmes à Gonnus, distante de Larisse d'environ cent soixante stades. C'est là que commence la vallée, et que le fleuve est resserré entre le mont Ossa qui se trouve à sa droite, et le mont Olympe qui est à sa gauche, et dont la hauteur est d'un peu plus de dix stades [4].

La vallée s'étend du sud-ouest au nord-ouest;

---

[1] Voyez *Narrations* ou *Descriptions* en vers.

[2] Dans l'Amérique septentrionale, au Canada.

[3] Il y a probablement ici une erreur dans M. de Chateaubriand, qui aura écrit *carcajoux* pour *kinkajoux*. Le carcajou, ou blaireau du Labrador, ressemble tout à fait à notre blaireau, et par conséquent ne peut s'attacher par la queue aux branches des arbres, tandis que le kinkajou, qui se rapproche beaucoup du singe, peut le faire très-aisément. L'erreur de M. de Chateaubriand est d'autant plus excusable qu'elle lui est commune avec d'autres écrivains. (N. E.)

[4] Le stade, d'après le calcul de l'abbé Barthélemy, vaut 94 toises 1/2. (N. E.)

sa longueur est de quarante stades, sa plus grande largeur d'environ deux stades et demi; mais cette largeur diminue quelquefois au point qu'elle ne paraît être que de cent pieds.

Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté surprenante. De leur pied jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal; et, des intervalles qui séparent leurs sommets, s'échappe un air frais que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve présente presque partout un canal tranquille; et, dans certains endroits, il embrasse de petites îles, dont il éternise la verdure. Des grottes percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asile du repos et du plaisir. Ce qui nous étonnait le plus, était une certaine intelligence dans la distribution des ornements qui parent ces retraites. Ailleurs, c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature; ici on dirait que la nature veut imiter l'art. Les lauriers, et différentes sortes d'arbrisseaux, forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec des bouquets de bois placés au pied de l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, et les arbres, ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches, et tombent en festons et en guirlandes. Enfin, tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'âme recevoir un nouvel esprit de vie.

Les Grecs ont des sensations si vives, ils habitent un climat si chaud, qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect, et même au souvenir de cette charmante vallée. Au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que dans le printemps elle est tout émaillée de fleurs, et qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre des chants que la solitude et la saison semblent rendre plus mélodieux et plus tendres.

Cependant nous suivions lentement le cours du Pénée, et mes regards, quoique distraits par une foule d'objets délicieux, revenaient toujours sur ce fleuve. Tantôt je voyais ses flots étinceler à travers le feuillage dont ses bords sont ombragés; tantôt, m'approchant du rivage, je contemplais le cours paisible de ses ondes qui semblaient se soutenir mutuellement, et remplissaient leur carrière sans tumulte et sans effort. Je disais à Amyntor [1] : Telle est l'image d'une âme pure et tranquille; ses vertus naissent les unes des autres, elles agissent toutes de concert et sans bruit. L'ombre étrangère du vice les fait seule éclater par son opposition. Amyntor me répondit : Je vais vous montrer l'image de l'ambition, et les funestes effets qu'elle produit.

Alors, il me conduisit dans une des gorges du mont Ossa, où l'on prétend que se donna le combat des Titans contre les dieux. C'est là qu'un torrent impétueux se précipite sur un lit de rochers qu'il ébranle par la violence de ses chutes. Nous parvînmes en un endroit où ses vagues, fortement comprimées, cherchaient à forcer un passage: elles se heurtaient, se soulevaient, et tombaient en mugissant dans un gouffre d'où elles s'élançaient avec une nouvelle fureur pour se briser les unes contre les autres dans les airs.

Mon âme était occupée de ce spectacle, lorsque je levai les yeux autour de moi; je me trouvai resserré entre deux montagnes noires, arides, et sillonnées dans toute leur hauteur par des abîmes profonds. Près de leurs sommets, des nuages erraient pesamment parmi les arbres funèbres, ou restaient suspendus sur leurs branches stériles. Au-dessus je vis la nature en ruine; les montagnes écroulées étaient couvertes de leurs débris, et n'offraient que des roches menaçantes et confusément entassées. Quelle puissance a donc brisé les liens de ces masses énormes? Est-ce la fureur des aquilons? est-ce un bouleversement du globe? est-ce, en effet, la vengeance terrible des dieux contre les Titans? je l'ignore : mais, enfin, c'est dans cette affreuse vallée que les conquérants devraient venir contempler le tableau des ravages dont ils affligent la terre.

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis.*

LA VALLÉE DE CAMPAN.

Deux vallons, dont le premier descend du Tourmale, et l'autre des montagnes de la vallée d'Aure, se perdent au bourg de Sainte-Marie, dans la vallée de Campan. Chacun de ces vallons y apporte le tribut de son torrent; et l'Adour, formé de leurs eaux confondues, après avoir baigné les riches prairies de cette vallée, rencontrant à Bagnère les plaines du Bigorres, comme charmé des contrées qu'il abandonne et de celles qu'il va parcourir, semble lutter, par ses longs circuits, contre la commune destinée des fleuves, lorsque, rencontrant le Gave à Bayonne, né à côté de lui, il s'engloutit avec lui dans les gouffres de l'Océan.

Je ne peindrai point cette belle vallée qui le voit naître, cette vallée si connue, si célébrée, si digne de l'être; ces maisons si jolies et si propres, chacune entourée de sa prairie, accompagnée de son jardin, ombragée de sa touffe d'arbres;

1 Ce récit est mis dans la bouche du jeune Anacharsis Amyntor est un Thessalien qui lui avait donné l'hospitalité et qui l'accompagnait dans son voyage (N. E.)

les méandres de l'Adour plus vif qu'impétueux, impatient de ses rives, mais en respectant la verdure; les molles inflexions du sol ondé comme des vagues qui se balancent sous un vent doux et léger; la gaieté des troupeaux et la richesse du berger; ces bourgs opulents, formés comme fortuitement, là où les habitations répandues dans la vallée ont redoublé de proximité; Bagnères, ce lieu charmant, où le plaisir a ses autels à côté de ceux d'Esculape, et veut être de moitié dans ses miracles; séjour délicieux, placé entre les champs du Bigorre et les prairies de Campan, comme entre la richesse et le bonheur; ce cadre, enfin, digne de la magnificence du tableau; cette fière enceinte, où la nature oppose le sauvage au champêtre : ces cavernes, ces cascades, visitées par tout ce que la France a de plus aimable et de plus illustre; ces roches, trop verticales peut-être, dont l'aridité contraste avec la parure de ces heureuses vallées, ce pic du Midi, suspendu sur leurs tranquilles retraites, comme l'épée du tyran sur la tête de Damoclès... Menaçants boulevards, qui me font trembler pour l'Élysée qu'ils renferment.

RAMOND.

RUINES DES MONUMENTS GRECS.

L'insouciance des Turcs a fait plus de tort aux arts que la lime du temps. Ils ne se donnent pas la peine de tailler des pierres, ils démolissent de superbes édifices antiques, et se servent des matériaux pour construire des baraques. J'ai vu les ruines d'un temple de la plus riche architecture, des blocs de granit, des marbres précieux, des bas-reliefs et des ornements du plus beau fini, servir à construire une digue grossière, qui détournait les eaux d'un ruisseau pour faire tourner les roues d'un misérable moulin en bois. Ailleurs, ce sont des colonnes de tous ordres, arrachées à divers monuments pour servir de soutien au comble d'une écurie. Ici, c'est un autel qu'on a creusé en forme de mortier, qui sert à dépouiller le grain de son enveloppe; un tombeau antique, dont on a brisé le fond, formera la margelle d'un puits, et un autre servira d'auge où les troupeaux viendront s'abreuver; une statue, qui par sa masse ne peut être déplacée, sera défigurée par les coups de la lance des fanatiques sectateurs du Coran, qui proscrit toute représentation humaine. L'on trouvera enfin dans un atelier de sculpteur, ou plutôt d'un barbare fabricant de tombeaux, des marbres dont il s'efforce d'effacer les inscriptions précieuses pour l'histoire de l'antiquité, et cela pour y substituer l'épitaphe d'un obscur descendant de Mahomet. On ne peut faire un pas sans gémir de voir dénaturer ces restes vénérables, et disparaître en un instant le témoignage de tant de siècles de gloire.

CASTELLAN. *Lettres sur la Morée.*

LES MINES ET LEURS TRAVAUX.

Le règne minéral n'a rien en soi d'aimable et d'attrayant; ses richesses, renfermées dans le sein de la terre, semblent avoir été éloignées des regards de l'homme, pour ne pas tenter sa cupidité : elles sont là comme en réserve pour servir un jour de supplément aux véritables richesses qui sont plus à sa portée, et dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'industrie, la peine et le travail, au secours de ses misères; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans son centre, aux risques de sa vie et aux dépens de sa santé, des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offrait d'elle-même quand il savait en jouir. Il fuit le soleil et le jour, qu'il n'est plus digne de voir; il s'enterre tout vivant, et fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumière du jour. Là, des carrières, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu, succèdent aux douces images des travaux champêtres. Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes, sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la terre, à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux, et des laboureurs robustes, sur sa surface.

J.-J. ROUSSEAU. *OEuvres posthumes.*

LES TOMBEAUX AÉRIENS.

La jeune mère se leva, et chercha des yeux, dans le désert embelli par l'aurore, quelque arbre sur les branches duquel elle pût exposer son fils. Elle choisit un érable à fleurs rouges, tout festonné de guirlandes d'apios, et qui exhalait les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs; de l'autre elle y plaça le corps de son enfant : laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, en emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh! que cette coutume indienne est touchante! Dans leurs tombeaux aériens, ces corps, pénétrés de la substance éthérée, enfoncés dans des touffes de verdure et de fleurs, rafraîchis par la rosée, embaumés par les brises, balancés par elle sur la même branche où le rossignol a bâti son nid et fait entendre sa plaintive mélodie, ces corps ainsi exposés ont perdu toute la laideur du sépulcre. Mais, si c'est

la dépouille d'une jeune fille que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort; si ce sont les restes d'un enfant chéri qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux, le charme redouble encore. Arbre américain, qui, portant des corps dans tes rameaux, les éloigne du séjour des hommes, en les rapprochant de celui de Dieu, je me suis arrêté en extase sous ton ombre! dans ta sublime allégorie, tu me montrais l'arbre de la vertu : ses racines croissent dans la poussière de ce monde; sa cime se perd dans les étoiles du firmament, et ses rameaux sont les seuls échelons par où l'homme, voyageur sur ce globe, puisse monter de la terre au ciel [1].

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

L'AMOUR MATERNEL.

Tout Paris se souvient de cette nuit désastreuse qui fut si funeste à l'amour maternel. Un ambassadeur d'Allemagne [2] faisait célébrer le mariage d'un illustre conquérant; mille flambeaux éclairaient un palais magique élevé avec autant de célérité que d'imprévoyance. Tous les arts avaient uni leurs merveilles pour enchanter ce beau lieu; les colonnes étaient couvertes de festons, de guirlandes, de chiffres enlacés, et autres ornements symboliques, auxquels un vernis combustible avait imprimé les plus fraîches couleurs. Qui eût cru que les larmes étaient si près de la joie? Un torrent de feu naquit d'une simple étincelle, et enveloppa en un instant cette belle enceinte où tant de familles réunies se livraient à l'innocent plaisir de la danse. Des cris sinistres, les gémissements prolongés de la douleur succédèrent tout à coup au son des instruments qui avaient donné le signal de la fête; les voûtes de l'édifice tremblaient, et déjà plusieurs victimes étaient écrasées. Le peu d'eau que l'on jetait à la hâte ne faisait que nourrir ce vaste embrasement; tout s'engloutissait dans ce gouffre dévorateur. On s'embarrassait dans la fuite; mais ce qu'il y avait de plus touchant au milieu de ces scènes d'horreur et de désespoir, c'est le courage sublime d'une multitude de femmes, pâles, échevelées, s'élançant au milieu des flammes et disputant leurs filles à l'horrible incendie. Toutes les craintes personnelles s'évanouissaient devant les intérêts sacrés de la maternité malheureuse. En quelques minutes, ce théâtre d'allégresse fut converti en un monceau de cendres. Une princesse adorée y perdit la vie; et le lendemain, quand on fouilla les décombres, on trouva le cadavre d'une autre mère, qui tenait le corps de son enfant étroitement embrassé; non loin d'elle on apercevait les fragments d'un collier, des bracelets, des pierreries, quelques diamants épargnés par le feu, et autres ornements, tristes restes de la vanité humaine, dont la vue affligeait les regards, en rappelant à l'âme contristée la futilité de nos biens et la fragilité de notre nature.

ALIBERT. *Physiologie des passions*, t. II

LES FEUILLES.

La racine étant presque toujours dérobée aux regards, on peut dire que le feuillage donne seul un caractère à la plante. Il croît avec elle; il la dirige dans les airs où il protége de son abri les tendres rameaux. Chargé de fonctions absorbantes et sécrétoires, il est à la fois le pourvoyeur et l'ornement de la tige à laquelle il communique son balancement onduleux. Aussi quelle prévoyance dans le bouton qui le contient!

Celui-ci, formé dans l'aisselle d'une feuille qui le nourrit et l'enveloppe de son pétiole, ne présente d'abord qu'un point presque imperceptible. Il croît graduellement et se montre d'une manière plus distincte aux approches de l'hiver, époque à laquelle les frimas lui enlèvent sa protectrice. Mais, si ce secours lui manque, c'est qu'il est déjà pourvu des pellicules et des gommes sous lesquelles il peut braver impunément la rude saison. C'est donc dans cet espace étroit que, pliés selon leurs formes, les divers feuillages attendent le printemps. A peine le soleil de mars a réchauffé la terre, qu'on les voit, de toutes parts, abandonner, déchirer, ou chasser les tuniques qui leur ont servi de berceau. Les arbres se coiffent de vertes chevelures, sous lesquelles leurs fronts cannelés se rajeunissent. Variées dans leur port comme dans leurs teintes, elles se groupent, se divisent, s'étalent ou flottent avec grâce. Tantôt agréables pendentifs, elles s'arquent et retombent en guirlandes; tantôt moins modestes, elles s'élèvent à la manière de faisceaux, de gerbes ou d'obélisques. Ici c'est une flèche que l'on décoche; là c'est une touffe azurée qui se marie élégamment à l'horizon. Des feuilles innombrables se sont tout à coup étendues dans les airs, pareilles à l'épée qui sort du fourreau, à l'éventail que l'on déplisse, ou à la pièce d'étoffe que l'on déroule. Peu de jours viennent de s'écouler, et les bosquets se sont si bien enlacés, l'ombre s'est tellement épaissie, que l'on serait tenté de demander où donc avaient été mises en

---

[1] Voyez *Tableaux* en vers, même sujet.

[2] Le 1er juillet 1810, le prince de Schwartzenberg, ambassadeur d'Autriche, donna cette fête à l'occasion du mariage de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Marie-Louise. Les deux princesses qui y périrent sont la princesse de Schwartzenberg et la princesse de Leyen. (N. E.)

réserve ces riches et fraîches tentures, dont s'est paré dans un instant le séjour de la race humaine.

KÉRATRY. *Inductions morales et physiologiques*, liv. III, ch. VIII.

LE LYS ET LA ROSE.

Pour me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état que je reconnaîtrai un lis? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admirerai le roi des vallées? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme des gouttes de corail, par de petits scarabées, écarlates, hémisphériques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asile? Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs? Pour qu'elle soit à la fois un objet de l'amour et de la philosophie, il faut la voir, lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle par son éclat et par ses parfums la main des amants. Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude : c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle, et le repentir dans son sein.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Études de la nature.*

LA ROSE ET LE PAPILLON.

La puissance animale est d'un ordre bien supérieur à la végétale. Le papillon est plus beau et mieux organisé que la rose. Voyez la reine des fleurs, formée de portions sphériques teintes de la plus riche des couleurs, contrastée par un feuillage du plus beau vert et balancée par le zéphyr; le papillon la surpasse en harmonie de couleurs, de formes et de mouvements. Considérez avec quel art sont composées les quatre ailes dont il vole, la régularité des écailles qui le recouvrent comme des plumes, la variété de leurs teintes brillantes, les six pattes armées de griffes avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos, la trompe roulée dont il pompe sa nourriture au sein des fleurs, les antennes, organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête, et le réseau admirable d'yeux dont elle est entourée, au nombre de plus de douze mille. Mais, ce qui le rend bien supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les facultés de voir, d'ouïr, d'odorer, de savourer, de sentir, de se mouvoir, de vouloir, enfin une âme douée de passions et d'intelligence. C'est pour le nourrir que la rose entr'ouvre les glandes nectarées de son sein; c'est pour en protéger les œufs collés comme un bracelet autour de ses branches, qu'elle est entourée d'épines. La rose ne voit ni n'entend l'enfant qui accourt pour la cueillir; mais le papillon, posé sur elle, échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche; et, après s'être joué du chasseur, il prend sa volée, et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille [1].

LE MÊME. *Harmonies de la nature*

LES OISEAUX ET LES POISSONS.

Jusque dans les derniers détails, l'économie tout entière des poissons contraste avec celle des oiseaux. L'être aérien découvre nettement un horizon immense; son ouïe subtile apprécie tous les sons, toutes les intonations; sa voix les reproduit : si son bec est dur, si son corps a dû être enveloppé d'un duvet qui le préservât du froid des hautes régions qu'il visite, il retrouve dans ses pattes toute la perfection du toucher le plus délicat. Il jouit de toutes les douceurs de l'amour conjugal et paternel; il en remplit les devoirs avec courage : les époux se défendent, défendent leur progéniture. Un art surprenant préside à la construction de leur demeure; quand le temps est venu, ils y travaillent ensemble et sans relâche : pendant que la mère couve ses œufs avec une constance si admirable, le père, d'amant passionné devenu tendre époux, charme par ses chants les ennuis de sa compagne. Dans l'esclavage même, l'oiseau s'attache à son maître; il se soumet à lui et exécute, sous ses ordres, les actes les plus adroits, les plus délicats : il chasse pour lui comme un chien, il revient à sa voix du plus haut des airs; il imite jusqu'à son langage, et ce n'est qu'avec peine que l'on se décide à lui refuser une espèce de raison.

L'habitant des eaux, au contraire, ne s'attache point, n'a point de langage, point d'affection; il ne sait ce que c'est que d'être époux et père, ni que de se préparer un abri : dans le danger, il se cache sous les rochers de la mer, ou se précipite dans la profondeur des eaux; sa vie est silencieuse et monotone; sa voracité seule l'occupe, et ce n'est que par elle qu'on peut lui enseigner à diriger ses mouvements par des signes venus du dehors. Et cependant ces êtres, à qui il a été ménagé si peu de jouissances, ont été ornés par

---

[1] Voyez, 2e part., *le Papillon*.

la nature de tous les genres de beauté : variété dans les formes, élégance dans les proportions, diversité et vivacité de couleurs, rien ne leur manque pour attirer l'attention de l'homme, et il semble que ce soit cette attention qu'en effet la nature ait eu le dessein d'exciter : l'éclat de tous les métaux, de toutes les pierres précieuses dont ils resplendissent, les couleurs de l'iris qui se brisent, se reflètent en bandes, en taches, en lignes onduleuses, anguleuses, et toujours régulières, symétriques, toujours de nuances admirablement assorties ou contrastées, pour qui auraient-ils reçu tous ces dons, eux qui ne peuvent au plus que s'entrevoir dans ces profondeurs où la lumière a peine à pénétrer; et, quand ils se verraient, quel genre de plaisir pourraient réveiller en eux de pareils rapports?

CUVIER. *Histoire des poissons*, liv. II, ch. 1er.

FAIBLESSE DU POUVOIR DE L'HOMME CONTRE CELUI DE LA NATURE.

Nous ne voyons l'ordre que là où nous voyons notre blé. L'habitude où nous sommes de resserrer dans des digues le canal de nos rivières, de sabler nos grands chemins, d'aligner les allées de nos jardins, de tracer leurs bassins au cordeau, d'équarrir nos parterres et même nos arbres, nous accoutume à considérer tout ce qui s'écarte de notre équerre, comme livré à la confusion. Mais c'est dans les lieux où nous avons mis la main que l'on voit souvent un véritable désordre. Nous faisons jaillir des jets d'eau sur des montagnes; nous plantons des peupliers et des tilleuls sur des rochers; nous mettons des vignobles dans des vallées, et des prairies sur des collines. Pour peu que ces travaux soient négligés, tous ces petits nivellements sont bientôt confondus sous le niveau général des continents, et toutes ces cultures humaines disparaissent sous celles de la nature. Les pièces d'eau se changent en marais, les murs de charmille se hérissent, tous les berceaux s'obstruent, toutes les avenues se ferment, les végétaux naturels à chaque sol déclarent la guerre aux végétaux étrangers, les chardons étoilés et les vigoureux verbascums étouffent sous leurs larges feuilles les gazons anglais; des foules épaisses de graminées et de trèfles se réunissent autour des arbres de Judée; les ronces du chien y grimpent avec leurs crochets, comme si elles y montaient à l'assaut; des touffes d'orties s'emparent de l'urne des naïades, et des forêts de roseaux des forges de Vulcain; des plaques verdâtres de minium rongent les visages de Vénus, sans respecter leur beauté. Les arbres mêmes assiégent le château; les cerisiers sauvages, les ormes, les érables montent sur ces combles, enfoncent leurs longs pivots dans ces frontons élevés, et dominent enfin sur ces coupoles orgueilleuses. Les ruines d'un parc ne sont pas moins dignes des réflexions du sage que celles des empires : elles montrent également combien le pouvoir de l'homme est faible quand il lutte contre celui de la nature.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Études de la nature*.

LES QUATRE SAISONS.

LE PRINTEMPS.

Le soleil entrait à peine dans le signe du Taureau. A l'éclat monotone des neiges de l'Apennin avait succédé la fleur de la blanche épine. Déjà même commençait l'agréable lutte des zéphyrs et du lilas flexible, dont la tendre couleur annonçait le premier sourire de la nature. La rose n'avait pas encore exhalé ses voluptueux parfums; mais l'humble violette embaumait les forêts, et des milliers de feuilles d'un vert tendre s'échappaient du sein des bourgeons vivifiés par une rosée bienfaisante. Chaque feuille recélait une perle liquide; et, lorsqu'un vent frais et doux agitait la cime des arbres, des gouttes pures et limpides humectaient la terre, l'insecte réjoui s'agitait sous l'herbe, et l'oiseau, en battant des ailes, s'abreuvait de la liqueur divine.

O Tivoli! fille de Tibur, et vous aussi, antiques monuments des arts, de votre enceinte sacrée l'œil peut voir à la fois les noirs frimas fuir au loin vers les régions hyperborées, et la féconde nature vous couvrir de guirlandes nouvelles, semblables à ces vieillards de la paisible Arcadie, assis à l'ombre d'un chêne, et couronnés de fleurs par des enfants.

Dans cette saison fortunée, ô Tivoli! je foulai, pour la première fois, ton sol antique. Mes regards se portèrent avidement sur ta grande cascade. Jamais ce sublime caprice de la nature n'avait paru plus imposant aux yeux du voyageur étonné. Les flots de l'Aniéno, transformés en une nappe immense, se précipitaient, avec un bruit pareil à celui du tonnerre, dans le vaste bassin que lui avait creusé la nature. Le Vésuve en furie mugit avec moins de majesté. O miracle de l'harmonie! à travers le bruissement de l'onde écumante, on distinguait par intervalles le chant mélodieux de Philomèle [1].

L'ÉTÉ.

La nuit ne luttait plus qu'avec des forces inégales contre les feux dont le soleil, vers le milieu du printemps, embrase la belle Ausonie. Une atmosphère de jeunesse et d'amour était répandue

---

1 Voyez *Définitions*, les *Quatre Saisons* de Girodet.

sur toute la nature. Le désir, la volupté, la vie, circulaient dans l'air. L'oiseau soucieux voltigeait, en battant des ailes, autour du nid tissu par sa merveilleuse industrie, et qui bientôt devait recéler ses petits, près de briser leur enveloppe fragile. Cependant le chêne altier n'offrait point encore une barrière impénétrable aux brûlantes ardeurs du midi. Toutes les fleurs de la saison n'étaient point écloses; celles qui appartiennent aux derniers jours du printemps avaient seules reçu, par leurs stigmates [1], cette poussière mystérieuse, qui, s'élançant des anthères du fleuron mâle, et portée sur l'aile du Zéphire, va féconder l'amoureux pistil de la fleur; on voyait même l'abeille dorée et le brillant papillon, chargés du précieux pollen, seconder, en suçant le nectar des fleurs, les essais incertains de l'amant léger de Flore. Enfin la nature n'avait pas encore achevé de développer ses richesses, mais elle se montrait dans toute sa grâce et sa fraîcheur première. Telle on voit une jeune fille à peine adolescente, dont la taille svelte et légère promet à l'hymen mille trésors et les voluptés du ciel, tandis que son joli visage offre encore quelques-uns des traits à demi ébauchés de l'enfance.

L'AUTOMNE.

Une teinte pourprée s'étendait sur l'horizon. Des nuages de couleur d'ambre flottaient avec grâce et paraissaient disposés à se grouper vers un centre commun. Soudain ces nuages s'écartent, et le soleil couchant se montre dans toute sa splendeur. Tel un monarque, assis sur un trône éclatant de rubis et d'opale, annonce, par un coup d'œil, qu'il daigne se manifester aux regards de ses peuples; la foule des courtisans se précipite, et tous se prosternent à ses pieds.

De loin on entendait le mugissement du taureau précurseur, et celui des vaches paisibles qui, dans leur marche lentement tumultueuse, se pressaient vers leur étable; ensuite le bêlement des agneaux, et la clochette du mouton favori, dont le son argentin se perdait insensiblement dans les airs. A ces bruits confus, mais non discordants, se mêlait le chant virginal des jeunes filles de Tibur, dont les accents mesurés célébraient le déclin du jour; un chœur d'oiseaux d'espèces variées répondait par intervalles à cet hymne sacré. Le pâtre amoureux accompagnait la voix de sa maîtresse, soit de son âpre pipeau, soit avec le mandolin suspendu à sa poitrine, et dont les sons scintillants et détachés égayaient les lointains de ce modeste paysage.

L'HIVER.

Non, ce n'est point sous les climats tempérés de la belle et riante Ausonie que le poëte doit chercher ses modèles, lorsqu'il veut peindre et les sombres hivers, et ces glaces suspendues en longs cristaux, semblables aux stalactites de la grotte d'Antiparos [2], ces cônes et ces pointes inégales qui surchargent les branches dépourvues de leur verte chevelure. Quel brillant spectacle s'offre à nos regards, lorsque le soleil, écartant avec majesté la foule des nuages montueux qui s'opposent à ses triomphes, inonde de sa bienfaisante lumière nos forêts silencieuses et nos campagnes desséchées par le souffle glacé des fougueux enfants d'Éole!

J'irai donc chercher sur la cime des montagnes qui couronnent la belle et libre Helvétie, ces glaciers immenses, ces neiges éternelles dont la solidité, la teinte bleuâtre offrent au physicien philosophe une si ample matière à de nouveaux systèmes sur les époques antédiluviennes, et sur l'origine des choses. O mystères inconcevables du maître de la nature! les flancs de ces rochers sourcilleux recèlent peut-être des torrents de feux clandestins. L'Etna, couvert de neige, n'élance-t-il pas vers le ciel ses laves brûlantes, et de son sein déchiré ne voit-on pas jaillir des fleuves embrasés dont les ondes solides et les filons dévastateurs fuient avec rapidité dans les campagnes, brisent et entraînent tout ce qui s'oppose à leur furie? Tel un vieillard, dont la tête est ombragée de cheveux blancs, cache dans son sein un cœur agité de passions tumultueuses. Si, pour le malheur du monde, une destinée vengeresse arme ses faibles mains du pouvoir suprême, soudain l'orage éclate, des torrents d'hommes, altérés de carnage et de sang, couvrent les riches domaines de Palès, et les empires sont détruits. Mais détournons et nos cœurs et nos yeux de ces images de désolation et de mort. D'une main légère, je vais esquisser quelques-unes des grandes scènes si variées que nous offre la saison des glaces et des noirs aquilons.

---

1 C'est dans les fleurs que se trouvent les organes destinés à la reproduction des plantes. L'organe mâle se nomme *étamine*, et l'organe femelle se nomme *pistil*. L'étamine se compose ordinairement de deux parties, le *filet* et l'*anthère*. Le filet sert de support à l'anthère; celle-ci consiste en une ou deux petites loges qui renferment une poussière ou *pollen*, destinée à féconder les graines. On distingue dans le pistil 1° l'*ovaire*, qui en est la base et qui contient les graines; 2° le *style*, filet tubuleux qui surmonte l'ovaire; 3° le *stigmate*, orifice extérieur de l'ovaire situé à l'extrémité du style. Le stigmate est ordinairement enduit d'une matière visqueuse destinée probablement à arrêter et à fixer la poussière fécondante qui s'échappe des anthères. (N E.)

2 Stalactites, substances pierreuses, ordinairement de nature calcaire, et de forme cylindrique ou conique, qu'on voit pendre à la voûte des grottes. Les plus belles se trouvent dans la grotte d'Antiparos, une des iles de l'archipel grec. N. E.

Cités superbes, ce ne sera pas non plus dans votre sein, au milieu de vos plaisirs factices et corrupteurs, que j'irai composer le tableau des jouissances et des beautés de l'hiver. Rustique et sauvage habitant des forêts et des vallons, je ne quitterai point mon humble demeure. Et vous, somptueux habitants des villes, qui vantez, par désœuvrement, les douceurs de la vie champêtre, vous souriez de pitié à la seule idée de prolonger votre séjour aux champs durant ces longues et austères intempéries qui affligent votre mollesse. Ah! combien il est facile de démasquer ces poétiques et mensongères amours de nos femmes et de nos gens du monde pour la vie champêtre! Répondez, êtres frivoles : lui trouvez-vous encore des charmes durant la saison des frimas et des neiges? O nature, nature! n'aurais-tu donc, sous les lambris dorés, que des amants vulgaires?

Maintenant, quittons ces imposants glaciers de la Suisse, ces brillants effets de lumière qui scintillent sur leurs pointes aiguës, ces gouffres, ces précipices recouverts d'une surface trompeuse de neige fragile sous laquelle sont cachés le désespoir et la mort, ces torrents suspendus, ces grottes sinueuses : transportons-nous dans une de ces vastes forêts non moins antiques, non moins vénérables que ces pics audacieux, voisins du ciel, et où nul être vivant ne peut respirer [1]. Là se développe et fuit sous les regards un sol immense également recouvert d'une neige éclatante, dont l'œil ne peut mesurer l'étendue, ni supporter longtemps la monotone et fatigante blancheur. Des groupes imposants d'arbres au tronc noirâtre se détachent en masses colossales sur cet océan immobile qui réfléchit des myriades de faisceaux lumineux.

Le regard attristé glisse ensuite et s'égare péniblement à travers ces longues branches, sur lesquelles des flocons de neige condensée remplacent les feuilles tremblantes, dont le mugissement était naguère semblable à celui des vagues de la mer; seules elles se rallient au sol par leur blancheur intermittente. Des cèdres altiers, des épines, des pins de diverses espèces, interrompent ces grands contrastes. Leurs feuilles survivancières [2] rappellent à la fois et le souvenir et l'espoir du printemps : malgré leur teinte obscure et sévère, l'œil aime à s'y reposer.

Oh! quelle foule de sensations amères et d'effrayantes pensées assiége l'âme et comprime le cœur de l'infortuné qui s'est égaré au milieu de ces vastes solitudes! La nuit s'approche, le froid augmente, ses membres s'engourdissent, et cependant son pouls bat avec violence : il ne respire plus qu'avec d'insupportables déchirements. Ses forces défaillantes sont près de l'abandonner; un sommeil de mort envahit par degrés tous ses sens; s'il y succombe, il est perdu. Enfin, un silence affreux règne autour de lui. Les oiseaux ne sillonnent plus l'air par leurs chants, et les insectes invisibles, voisins du néant, dont les essaims répandus dans l'espace animaient l'atmosphère de leur bourdonnement presque insensible, et le peuplaient, à la fois, d'amour, de mouvement et de vie, ont disparu de la création. Avec quelle angoisse l'âme de cet infortuné ne s'élance-t-elle pas alors vers les lointains objets de ses douloureuses affections, sa femme, ses enfants, son vieux père! Hélas! toutes ces images chéries vont s'engloutir dans ce désordre où règne un calme lugubre, qui n'est interrompu que par le craquement subit de quelques arbres dont le tronc, cédant aux rigueurs d'un froid excessif, s'écarte et se fend en éclats. Rien ne signale plus la nature vivante, si ce n'est les hurlements sinistres des bêtes sauvages et des loups dévorants. Mais la crainte de la mort soutient et conserve sa vie. Il a invoqué le créateur du monde, l'enfer se referme derrière lui. Ivre d'espérance et de joie, il presse de ses lèvres reconnaissantes la terre sacrée qui borne cette prison immense.

La scène change. A droite une opulente cité s'offre à ses regards; en face de lui est un lac d'une vaste étendue, dont la surface, quoique diaphane, ne réfléchit plus l'azur transparent des cieux. Ses eaux fortement gelées, recouvertes d'une neige légère, résistent au plus pesant fardeau. De gais patineurs, le visage caché sous un masque, les mains enveloppées dans un épais manchon, tracent sur l'onde solide cent figures variées. On croirait être dans la place publique d'une des premières capitales de l'Europe. Les uns se heurtent en passant, ils chancellent : les spectateurs prévoient en riant une chute prochaine; mais l'adroit patineur, s'appuyant sur un de ses talons, reste un instant immobile, glisse, et reprend avec grâce son équilibre.

Plus loin, sous un ciel non moins nébuleux, on voit de jeunes et fraîches laitières, les cheveux emprisonnés dans une toque brune, le front couvert d'un léger bavolet, et vêtues d'une jupe bleuâtre, rouge ou cendrée : un corset plus blanc que la neige marque leur taille leste et déliée. Leur bras gauche est appuyé sur la hanche, tandis que le droit soutient, en s'arrondissant, un brillant pot au lait posé sur leur tête, et qu'un rayon du soleil fait paraître aussi éclatant que l'or le plus pur. A l'aide du rapide patin, elles glissent sur la glace endurcie, et franchissent, en moins d'une heure, l'espace de plusieurs milles.

[1] Dans les forêts de la Russie. (N. E.)

[2] Qui survivent à l'automne, perpétuelles; expression peu usitée. (N. E.)

Mais, ciel! j'aperçois sur les ondes glacées du Wolga un élégant traîneau attelé d'un renne dont les pieds légers et fugitifs ne le céderaient pas même au plus jeune cerf de nos forêts : il vole, avec la rapidité d'une flèche, sur la surface perfide du fleuve. Une mère, sa fille, beauté qui comptait à peine dix-sept printemps, son jeune époux, occupent cette terrestre nacelle. O désespoir! ô mort! la glace amincie crie, se brise, s'écarte, et le fleuve funeste engloutit dans son sein avare les plus doux trésors de la nature et de l'amour. Un seul instant, un éclair a suffi; l'âme de ces trois infortunés a suivi vers les régions célestes le cri d'horreur et simultané qui signale cette triple mort! Hélas! du moins ils périssent ensemble.

CHARLES POUGENS. *Les Quatre Saisons.*

LES QUATRE AGES.

L'ENFANCE.

L'enfant peut être rempli d'agréments, de grâces et de charmes, si une éducation mal entendue n'a pas contraint ses mouvements, si la simple nature a développé librement ses membres, s'il a pu en faire usage par tous les exercices qui conviennent à cet âge tendre, mais ami de l'agitation et du changement dans tous les genres. Les proportions les plus agréables, c'est-à-dire les proportions les plus naturelles, règnent dans ses membres; il n'a pas encore appris à les tenir repliés par contenance, à les roidir par bon air, à leur donner des attitudes bizarres par convention; les travaux forcés ne les ont pas encore viciés, déformés, altérés. Sa main n'a pas encore manié des instruments pesants, son dos n'a pas été courbé sur une charrue ou sur un établi; ses cheveux flottent au gré des vents et de la belle nature, sans avoir été décolorés bizarrement, brûlés avec art, et souvent ridiculement contraints; sa peau n'a pas été ternie par un soleil ardent, ou gercée par le froid; la tempête n'a pas encore fondu sur sa tête; il ne voit la vie qui se présente à lui que comme une route semée de fleurs; il ne prévoit aucun des dangers et des malheurs qui l'attendent; le chagrin n'a pas ridé son front et effacé la noblesse de ses traits; l'on y distingue encore la première origine du roi de la nature; la défiance n'a pas rendu sa démarche arrêtée et suspendue, son regard inquiet, son coup d'œil fixe et sinistre; son esprit, dégagé de préjugés et de soucis, ne lie que des idées agréables, n'enfante que des images gracieuses; si quelques peines légères viennent troubler les beaux jours qui sont tissus pour lui, elles sont toutes hors de lui, elles ne laissent aucun souvenir, elles se dissipent rapidement avec les objets qui les ont fait naître : que lui manque-t-il pour offrir l'image la plus fidèle des grâces, de la gaieté, de l'agrément, des charmes et de la gentillesse?

LA JEUNESSE.

Maintenant se présente à nous la brillante jeunesse, cet âge où la nature morale et la nature physique développent et étendent leurs forces, où l'esprit se déploie, et où les impressions seraient plus profondes que jamais, si la réflexion les accompagnait, la réflexion, cette faculté qui seule peut arrêter nos idées, fixer nos sentiments, et durcir véritablement leur empreinte. C'est alors que les passions commencent à exercer leur empire orageux, c'est alors que tous les objets règnent si aisément sur l'âme; rien ne la remue faiblement, comme dans l'enfance; tout la secoue violemment : le jeune homme ne vit que d'élans et de transports, heureux quand ces transports ne l'entraînent que dans la route qu'il doit parcourir! heureux lorsque les mains sages qui le dirigent ne s'efforcent point d'éteindre le feu qui le dévore, et qu'elles ne pourraient parvenir à étouffer, mais qu'elles cherchent à contenir ce feu, à le lancer vers les vertus sublimes, vers tout le bien auquel la jeunesse peut atteindre!

Venant d'un âge où personne n'a eu besoin de se défendre contre lui, où personne n'a pu le redouter, où, par conséquent, rien ne lui a résisté; sentant chaque jour de nouvelles forces qui se développent en lui; imaginant qu'elles augmenteront toujours, ne les ayant encore mesurées avec aucun obstacle; pensant que rien ne peut les égaler; croyant que tout doit s'aplanir devant lui, fier, indomptable, et voulant secouer entièrement le joug sous lequel sa faiblesse l'a retenu pendant son enfance, le jeune homme est l'image de la liberté et de l'indépendance. Il fuit tout ce qui peut lui retracer ce qu'il appelle son esclavage, tout ce qui peut lui peindre son ancienne soumission; il dédaigne des demeures trop resserrées où son corps et son esprit se trouvent à l'étroit; il ne se plaît que dans une vaste campagne, où il peut en liberté exercer ses forces à courir, son courage à dompter des coursiers sauvages, son adresse à les dresser, et son intrépidité à vaincre et à immoler des animaux féroces. Là, il saute de joie sur la terre qu'il peut maintenant parcourir à son gré; il agite ses membres vigoureux; il s'essaye à transporter de lourds fardeaux; il croit avoir beaucoup fait lorsqu'il a renversé avec effort un bloc de rocher, abattu avec vigueur un arbre, ou devancé ses chiens à la course. Ses traits ne sont plus l'image de la grâce et de la gentillesse, comme dans l'enfance, mais celle de la fierté.

Son corps, dont les contours sont plus durement exprimés, offre des muscles dessinés avec force, et dont le jeu rapide et puissant annonce sa supériorité; ses cheveux brunis par le soleil, dont il se plaît à affronter les ardeurs, sont plus longs et plus touffus; ses yeux pleins de feu brillent de courage; ses bras portent déjà les dures empreintes, non pas de ses travaux utiles, mais de ses travaux capricieux; sa démarche est ferme, sa tête élevée, son ton de voix imposant : il a l'air du fils d'Hercule, et paraît destiné à remuer sa massue et à dompter les monstres. Impétueux, remué aussi souvent que l'enfance, mais toujours agité violemment, transporté à la présence de chaque objet nouveau, changeant à chaque instant de place, de projets et de désirs, franchissant tous les obstacles, impatient de tout retardement; qui pourrait s'opposer à sa course rapide et vagabonde? La voix seule du sentiment est assez forte pour le retenir. La nature, qui parle dans son cœur plus haut que tous les objets qui l'entourent, lui fait reconnaître, chérir et vénérer la voix de celui qui lui donna le jour, et qui soigna son enfance : c'est un lion que l'on conduit avec une chaîne couverte de roses, sans qu'il songe à rompre de si doux liens. Heureux le jeune homme, lorsque la tendresse paternelle est le seul frein donné à son courage, lorsque les passions, si dangereuses, si vives à cet âge des erreurs, ne s'emparent pas de son âme, et ne la livrent pas en proie à toutes les illusions, à toutes les fausses espérances, à tous les tourments; lorsque la plus terrible de ces passions ne vient pas le dominer! Elle commence par le séduire, elle lui peint tous les objets en beau; elle présente la nature plus riante et plus belle aux yeux fascinés du jeune homme trompé; elle conduit ses pas dans une route en apparence semée de fleurs; par un pouvoir fantastique, elle lui fait voir, au bout de cette fatale carrière, les portes du temple du bonheur ouvertes pour le recevoir; elle lui montre sa place marquée à côté de l'objet de sa passion funeste : c'est Armide qui conduit Renaud dans une île enchantée, qui le retient éloigné de ses guerriers, de son devoir et de sa gloire, et qui, en l'entourant de guirlandes, l'enlace dans des chaînes dont bientôt il sentira le poids.

L'AGE MUR.

L'homme jouit ici de toutes les forces de son corps et de son esprit : les passions tumultueuses, et que l'ivresse ne cesse d'accompagner, ne règnent plus avec assez de force sur lui pour offusquer sa raison. Le rayon divin qui l'anime brille de tout son éclat; son intelligence, échauffée par les feux que le trouble de la jeunesse a laissés dans son imagination, jouit de tous ses droits, et soumet tout à sa puissance. Son âme, animant alors un corps parfait, dont tous les organes ont reçu un juste degré de développement, où la force et la souplesse se trouvent réunies, et où tout seconde les divers mouvements qui l'agitent, s'élance vers les spéculations les plus sublimes, découvre les grandes vérités, entreprend, exécute, achève les plus grands travaux: alors l'homme, véritable emblème de la majesté et de la puissance, élevant sa tête droite et auguste sur un corps robuste et endurci, marche, parle, agit en maître de la nature, lui commande, et la fait servir à ses nobles desseins.

Mais, si les passions folles de la jeunesse ne déchirent pas son âme, elle est en proie à des passions presque aussi redoutables, moins vives, mais bien plus constantes. L'ambition fait briller devant lui des couronnes de toute espèce; elle l'engage dans des routes épineuses pour arriver au but éclatant qu'elle lui offre, but illusoire et fantastique qui fuit presque toujours devant ceux qui cherchent à y parvenir, et qui disparaît enfin aux yeux de ceux qui sont près de l'atteindre. Il suit la voix de cette ambition cruelle et celle de la fausse gloire; il médite des projets sanguinaires; il forge des chaînes pour des voisins dont tout le crime est d'être trop près de lui; il court aux armes; il aiguise le fer meurtrier; il va, la flamme à la main, cueillir, au milieu des horreurs d'une guerre injuste et barbare, des lauriers teints de sang : assis sur les débris d'une ville fumante, entouré des victimes infortunées de sa passion forcenée, il contemple avec des yeux féroces et cruels le ravage qui couvre au loin les campagnes, et tous ses gestes sont des signes de mort et de désolation. Ici, avide d'or et de vaines richesses, quels dangers ne brave-t-il pas pour assouvir sa brutale avarice? Dans sa rage féroce, il répand le sang de tout un monde nouveau, que le génie n'avait pas découvert pour des forfaits horribles; il le change en un vaste désert, court semer les crimes les plus atroces dans une partie immense de l'ancien monde, en réduit sous le joug les malheureux habitants, et les transporte, chargés de chaînes, sur le nouveau monde qu'il a dévasté, et où il a cru, dans sa fureur insensée, faire venir de l'or en l'abreuvant de sang.

D'un autre côté, la gloire et souvent la vertu l'appellent dans de nouvelles routes interrompues par un grand nombre de précipices, mais dont le but, bien loin d'offrir un vain fantôme, présente l'image sacrée de l'utilité publique. Alors, prince juste, bon et généreux, il donne la paix et le bonheur au monde, et ne compte ses jours que par

ses bienfaits. Ici, dispensateur des grâces d'une religion consolatrice, ou des lois sacrées de la propriété et de la sûreté publique, il reçoit, dans les acclamations des citoyens qu'il console et qu'il protége, la touchante récompense de ses vertus : là, il appelle l'agriculture, le commerce et les arts utiles, et leur dit de fertiliser, de peupler un pays inculte; par ses bienfaits, ses travaux et son industrie, il unit les États les plus reculés, il les enrichit par ses soins, il les protége par sa puissance guerrière, ses talents militaires, ses vertus héroïques ; faisant naître les arts agréables, il répand mille charmes au milieu des tranquilles habitations de ses semblables ; il les réunit, radoucit leurs caractères, et en affaiblit la dureté, leur inspire les vertus aimables, calme leurs peines par de vives et d'innocentes jouissances, leur retrace leurs anciens héros, leurs guerriers illustres, leurs grands hommes, fait revivre leurs hauts faits et leurs sublimes pensées. Recueilli enfin dans une paisible retraite, consultant en secret la nature, abandonnant, pour ainsi dire, sa dépouille mortelle, s'élevant sur les ailes de son génie et de la contemplation, il découvre et montre à ses semblables les vérités les plus cachées et les plus utiles.

LA VIEILLESSE.[1]

Si l'homme, parvenu à l'âge viril, jouit de tout son être, s'il est alors arrivé au plus haut degré de puissance, il va bientôt en déclinant; chaque jour ses facultés s'affaiblissent, les forces de son corps diminuent, il passe à la vieillesse. Que cet état, digne de tous nos hommages, ne soit introduit sur la scène tragique que pour intéresser, que pour y faire verser des larmes!

Que l'on conserve à la vieillesse que l'on produira sur la scène toute la raison et toute la lumière de l'expérience; qu'elle présente même encore quelquefois un corps vigoureux, et que, sous ses cheveux blancs, elle offre toujours un front auguste ; que le vieillard soit représenté comme un chêne antique qui soutient encore avec force ses rameaux puissants; qu'il soit plein de douceur et d'une tendre compassion ; que les maux qu'il a éprouvés, que l'expérience qu'il a de la faiblesse humaine, et des dangers de toute espèce qui entourent ses semblables, remplissent son cœur d'une charité douce ; qu'il plaigne et qu'il pardonne; que la nature ne cesse de se faire entendre à son cœur.

Comme on doit voir avec intérêt cette image de la faiblesse de la tendre enfance réunie avec toute la majesté, toute la vénusté de l'âge viril, et avec un caractère plus touchant, plus attendrissant, plus sacré encore ! Comme tout ce que dira le vieillard sera intéressant, lorsque des paroles de douceur ne cesseront de sortir de sa bouche uniquement ouverte par une tendre pitié ! C'est un dieu consolateur laissé au milieu de ses enfants pour y être une image vivante du Dieu qu'ils adorent, pour leur transmettre ses bénédictions, pour les aider par ses conseils, pour les soutenir par le secours de ses encouragements et de sa tendresse touchante, lorsqu'il reçoit de leur amour et de leur reconnaissance tous les secours que ses maux peuvent réclamer. Et quel est le cœur qui ne sera pas déchiré, si le vieillard auguste et respectable est obligé de courber sa tête défaillante sous le poids de la misère ou sous celui de l'infortune[1]?

LACÉPÈDE. *Poétique de la musique*, tome II.

---

[1] Voyez *Définitions* en vers, *les Différents Ages*.

DESCRIPTIONS.

Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
BOILEAU. *Art poét.*, chant III.

DESCRIPTION ORATOIRE ET HISTORIQUE.

PRÉCEPTES DU GENRE.

En poésie et en éloquence la *description* ne se borne pas à caractériser son objet ; elle en présente le tableau dans ses détails les plus intéressants et avec les couleurs les plus vives. Si la *description* ne met pas son objet comme sous les yeux, elle n'est ni oratoire ni poétique : les bons historiens eux-mêmes, comme Tite-Live et Tacite, en ont fait des tableaux vivants ; et, soit qu'on parle du combat des Horaces, ou du convoi de Germanicus, on dira qu'il est peint, comme on dira qu'il est décrit.

Autant le poëte est prodigue de *descriptions*, autant l'orateur doit en être sobre. Sa règle à lui est que non-seulement la description soit un moyen de sa cause, mais que chaque trait qu'il emploie serve à fortifier ce moyen. Tout ce qui, dans la *description* oratoire, n'intéresse que l'imagination, est superflu et vicieux. Un modèle de ce genre est la *description* du supplice de Gavius dans la cinquième des Verrines [1].

MARMONTEL. *Éléments de littérature.*

THÉORIE DE L'AURORE.

Les rayons qui se plient pour s'approcher de nous passent au-dessus de nos têtes avant de nous atteindre ; ils se réfléchissent sur les particules grossières de l'air pour former d'abord une faible lueur, incessamment augmentée, qui annonce et devient bientôt le jour. Cette lueur est l'aurore. La lumière décomposée peint les nuages, et forme ces couleurs brillantes qui précèdent le lever du soleil : c'est dans ce phénomène coloré de la réfraction que les poëtes ont vu la déesse du matin ; elle ouvre les portes du jour avec ses doigts de rose, et la fille de l'air et du soleil a son trône dans l'atmosphère. Si cette atmosphère n'existait pas, si les rayons nous parvenaient en ligne droite, l'apparition et la disparition du soleil seraient instantanées ; le grand éclat du jour succéderait à la profonde nuit, et des ténèbres épaisses prendraient tout à coup la place du plus beau jour. La réfraction est donc utile à la terre, non-seulement parce qu'elle nous fait jouir quelques moments de plus de la présence du soleil, mais parce qu'en nous donnant les crépuscules, elle prolonge la durée de la lumière ; et la nature a établi des gradations pour préparer nos plaisirs, pour diminuer nos regrets. Nous voyons poindre le jour comme une faible espérance ; il s'échappe sans qu'on y songe, et la lumière se perd comme nos forces, comme la santé, les plaisirs, la vie même, sans que nous nous en apercevions [2].

BAILLY. *Astronomie moderne.*

LEVER DU SOLEIL.

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flamme : à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre ; à chaque instant on croit le voir paraître : on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace ; le voile des ténèbres s'efface et tombe ; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le

---

1 Voyez, 2e partie, *Description poétique.*

2 Voyez *Descriptions* en v

père de la vie : en ce moment, pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

J.-J. ROUSSEAU. *Émile,* liv. III.

L'AURORE ET LE LEVER DU SOLEIL.

Quel spectacle pour un amant de la simple nature! Assis sur la pointe des rochers, je vois sous mes pieds une infinité de petites îles qui se forment au gré du caprice des ruisseaux; je vois tomber avec bruit leurs ondes du haut de la montagne; et, se brisant dans leur chute, ils vont promener sur la plaine leurs erreurs et leur inconstance. Je crois être le dieu de la source qui bouillonne à mes côtés; ce siége, revêtu de mousse, semble être le trône où la nature m'a permis de monter : elle veut sans doute que je règne sur ces lieux où elle triomphe elle-même. Quelle fraîcheur dans l'air! quelle odeur charmante dans les herbes qui s'élèvent autour de moi, et qui semblent percer le sein aride des rochers, pour les couronner ensuite de leurs feuilles! Le jour commence à se mêler avec les ombres de la nuit; mais l'ombre s'élève insensiblement : on dirait que le voile qui couvrait la nature commence à se replier. Déjà toute une partie du ciel s'éclaire : les astres qui y sont attachés pâlissent et semblent se reculer à l'approche du jour, tandis que, du côté du couchant, la nuit étend encore sous les voûtes des cieux un voile semé de saphirs; les étoiles brillantes qui l'éclairent semblent ranimer tout leur feu pour s'opposer au lever de l'aurore; mais leurs efforts sont vains : tout l'orient se pare des plus riches couleurs : la nature annonce son réveil à la terre par la voix de tous les animaux : un vent paisible frémit doucement entre les feuilles des arbres; et déjà, des cabanes voisines, je vois sortir des torrents de fumée, qui annoncent la fuite du repos et le règne du travail. L'étoile de Vénus dispute seule encore à l'aurore l'empire du matin; mais, contente d'avoir combattu un moment, elle prévient sa défaite par une fuite lente, qui laisse la victoire indécise. Le triomphe de l'aurore est rapide. Image naturelle du plaisir, rien n'est si brillant que son approche, rien n'est si court que sa durée! Un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'était parée : le roi des astres semble s'élever en ligne droite du sein de la terre, et ses premiers rayons montent en colonnes vers le ciel : la tête des montagnes les plus reculées laisse déjà voir la moitié de son globe, qui paraît être composé d'une lumière tremblante et bleuâtre dans sa circonférence, mais d'un rouge pâle dans son centre. L'astre monte et commence à former dans sa marche une ligne courbe : son globe se rétrécit, sa lumière s'épure, et ses rayons, plus prompts et plus ardents, vont bientôt sécher, par une chaleur modérée, et l'humidité de la terre et les présents de l'aurore : les vapeurs douces qu'ils enlèvent forment en l'air les nuages légers qui, portés sur l'aile de l'inconstance et des zéphyrs, ne laissent pas de former des contrastes réguliers dans le vaste tableau des cieux. Quels objets! Est-il possible que je sois peut-être le seul en ce moment qui s'en occupe! Que faut-il donc pour piquer la curiosité des hommes [1]?

BERNIS.

LE PRINTEMPS DU CLIMAT DE LA GRÈCE.

Dans l'heureux climat que j'habite, le printemps est comme l'aurore d'un beau jour : on y jouit des biens qu'il amène, et de ceux qu'il promet. Les feux du soleil ne sont plus obscurcis par des vapeurs grossières : ils ne sont pas encore irrités par l'aspect ardent de la canicule : c'est une lumière pure, inaltérable, qui se repose doucement sur tous les objets, c'est la lumière dont les dieux sont couronnés dans l'Olympe.

Quand elle se montre à l'horizon, les arbres agitent leurs feuilles naissantes : les bords de l'Ilyssus retentissent du chant des oiseaux, et les échos du mont Hymette, du son des chalumeaux rustiques. Quand elle est près de s'éteindre, le ciel se couvre de voiles étincelants, et les nymphes de l'Attique vont d'un pas timide essayer sur le gazon des danses légères : mais bientôt elle se hâte d'éclore, et alors on ne regrette ni la fraîcheur de la nuit qu'on vient de perdre, ni la splendeur du jour qui l'avait précédée; il semble qu'un nouveau soleil se lève sur un nouvel univers, et qu'il apporte de l'orient des couleurs inconnues aux mortels. Chaque instant ajoute un nouveau trait aux beautés de la nature; à chaque instant, le grand ouvrage du développement des êtres avance vers sa perfection.

O jours brillants! ô nuits délicieuses! quelle émotion excitait dans mon âme cette suite de tableaux que vous offriez à tous mes sens! O dieu des plaisirs! ô printemps! je vous ai vu cette

---

[1] Voyez *Tableaux* en vers.

année dans toute votre gloire; vous parcouriez en vainqueur les campagnes de la Grèce, et vous détachiez de votre tête les fleurs qui devaient les embellir : vous paraissiez dans les vallées, elles se changeaient en prairies riantes; vous paraissiez sur les montagnes, le serpolet et le thym exhalaient mille parfums; vous vous éleviez dans les airs, et vous y répandiez la sérénité de vos regards. Les Amours empressés accouraient à votre voix, ils lançaient de toutes parts des traits enflammés, la terre en était embrasée. Tout renaissait pour s'embellir : tout s'embellissait pour plaire. Tel parut le monde au sortir du chaos, dans ces moments fortunés où l'homme, ébloui du séjour qu'il habitait, surpris et satisfait de son existence, semblait n'avoir un esprit que pour connaître le bonheur, un cœur que pour le désirer, une âme que pour le sentir [1].

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis.*

L'ORAGE.

L'horizon se chargeait au loin de vapeurs ardentes et sombres : le soleil commençait à pâlir : la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvrait de couleurs lugubres, dont les teintes variaient sans cesse. Déjà le ciel, tendu et fermé de toutes parts, n'offrait à nos yeux qu'une voûte ténébreuse que la flamme pénétrait, et qui s'appesantissait sur la terre. Toute la nature était dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquait jusqu'au fond de nos âmes. Nous cherchâmes un asile dans le vestibule du temple, et bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feu suspendue sur nos têtes; des nuages épais rouler par masses dans les airs, et tomber en torrents sur la terre; les vents déchaînés fondre sur la mer, et la bouleverser dans ses abîmes. Tout grondait, le tonnerre, les vents, les flots, les antres, les montagnes; et, de tous ces bruits réunis, il se formait un bruit épouvantable qui semblait annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlants de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux, nous l'entendîmes mugir dans le lointain; le soleil brilla d'une clarté plus pure; et cette mer, dont les vagues écumantes s'étaient élevées jusqu'aux cieux, traînait à peine ses flots jusque sur le rivage [2].

LE MÊME. *Ibidem.*

LA MER.

La première chose qui se présente, c'est l'immense quantité d'eau qui couvre la plus grande partie du globe; ces eaux occupent toujours les parties les plus basses, elles sont aussi toujours de niveau, et elles tendent perpétuellement à l'équilibre et au repos; cependant nous les voyons agitées par une forte puissance, qui, s'opposant à la tranquillité de cet élément, lui imprime un mouvement périodique et réglé, soulève et abaisse alternativement les flots, et fait un balancement de la masse totale des mers en les remuant jusqu'à la plus grande profondeur. Nous savons que ce mouvement est de tous les temps, et qu'il durera autant que la lune et le soleil, qui en sont les causes.

Considérant ensuite le fond de la mer, nous y remarquons autant d'inégalités que sur la surface de la terre; nous y trouvons des hauteurs, des vallées, des plaines, des profondeurs, des rochers, des terrains de toute espèce; nous voyons que toutes les îles ne sont que les sommets de vastes montagnes, dont le pied et les racines sont couverts de l'élément liquide; nous y trouvons d'autres sommets de montagnes qui sont presque à fleur d'eau : nous y remarquons des courants rapides qui semblent se soustraire au mouvement général; on les voit se porter quelquefois constamment dans la même direction, quelquefois rétrograder, et ne jamais excéder leurs limites, qui paraissent aussi invariables que celles qui bornent les efforts des fleuves de la terre. Là sont ces contrées orageuses, où les vents en fureur précipitent la tempête, où la mer et le ciel également agités se choquent et se confondent : ici sont des mouvements intestins, des bouillonnements, des trombes et des agitations extraordinaires causées par des volcans dont la bouche submergée vomit le feu du sein des ondes, et pousse jusqu'aux nues une épaisse vapeur mêlée d'eau, de soufre et de bitume. Plus loin je vois ces gouffres dont on n'ose approcher, qui semblent attirer les vaisseaux pour les engloutir : au delà, j'aperçois ces vastes plaines toujours calmes et tranquilles, mais tout aussi dangereuses, où les vents n'ont jamais exercé leur empire, où l'art du nautonier devient inutile, où il faut rester et périr; enfin, portant les yeux jusqu'aux extrémités du globe, je vois ces glaces énormes qui se détachent des continents des pôles, et viennent comme des montagnes flottantes voyager et se fondre jusque dans les régions tempérées.

Voilà les principaux objets que nous offre le

---

[1] *Tableaux* en vers.

[2] Voyez *Tableaux* en vers

vaste empire de la mer. Des milliers d'habitants de différentes espèces en peuplent toute l'étendue : les uns, couverts d'écailles légères, en traversent avec rapidité les différents pays ; d'autres, chargés d'une épaisse coquille, se traînent pesamment et marquent avec lenteur leur route sur le sable ; d'autres, à qui la nature a donné des nageoires en forme d'ailes, s'en servent pour s'élever et se soutenir dans les airs ; d'autres enfin, à qui tout mouvement a été refusé, croissent et vivent attachés aux rochers : tous trouvent dans cet élément leur pâture. Le fond de la mer produit abondamment des plantes, des mousses et des végétations encore plus singulières : le terrain de la mer est de sable, de gravier, souvent de vase, quelquefois de terre ferme, de coquillages, de rochers : et partout il ressemble à la terre que nous habitons.

BUFFON.

UNE TEMPÊTE DANS LES MERS DE L'INDE.

Quand nous eûmes doublé le cap de Bonne-Espérance, et que nous vîmes l'entrée du canal de Mozambique, le 23 de juin, vers le solstice d'été, nous fûmes assaillis par un vent épouvantable du sud. Le ciel était serein, on n'y voyait que quelques petits nuages cuivrés, semblables à des vapeurs rousses, qui le traversaient avec plus de vitesse que celle des oiseaux. Mais la mer était sillonnée par cinq ou six vagues longues et élevées, semblables à des chaînes de collines, espacées entre elles par de larges et profondes vallées. Chacune de ces collines aquatiques était à deux ou trois étages. Le vent détachait de leurs sommets anguleux une espèce de crinière d'écume, où se peignaient çà et là les couleurs de l'arc-en-ciel. Il en emportait aussi des tourbillons d'une poussière blanche qui se répandait au loin dans leurs vallons, comme celle qu'il élève sur les grands chemins en été. Ce qu'il y avait de plus redoutable, c'est que quelques sommets de ces collines, poussés en avant de leurs bases par la poussière du vent, se déferlaient en énormes voûtes, qui se roulaient sur elles-mêmes en mugissant et en écumant, et eussent englouti le plus grand vaisseau s'il se fût trouvé sous leurs ruines. L'état de notre vaisseau concourait avec celui de la mer à rendre notre situation affreuse. Notre grand mât avait été brisé la nuit par la foudre, et le mât de misaine, notre unique voile, avait été emporté le matin par le vent. Le vaisseau, incapable de gouverner, voguait en travers, jouet du vent et des lames. J'étais sur le gaillard d'arrière, me tenant accroché aux haubans du mât d'artimon, tâchant de me familiariser avec ce terrible spectacle. Quand une de ces montagnes approchait de nous, j'en voyais le sommet à la hauteur de nos huniers, c'est-à-dire à plus de cinquante pieds au-dessus de ma tête Mais la base de cette effroyable digue venant à passer sous notre vaisseau, elle le faisait tellement pencher que ses grandes vergues trempaient à moitié dans la mer qui mouillait le pied de ses mâts, de sorte qu'il était au moment de chavirer. Quand il se trouvait sur sa crête, il se redressait et se renversait tout à coup en sens contraire sur sa pente opposée avec non moins de danger, tandis qu'elle s'écoulait de dessous lui avec la rapidité d'une écluse, en large nappe d'écume.

Il était alors impossible de recevoir quelque consolation d'un ami, ou de lui en donner. Le vent était si violent qu'on ne pouvait entendre les paroles mêmes qu'on se disait en criant à l'oreille à tue-tête. L'air emportait la voix, et ne permettait d'ouïr que le sifflement aigu des vergues et des cordages, et les bruits rauques des flots, semblables aux hurlements des bêtes féroces. Nous restâmes ainsi entre la vie et la mort depuis le lever du soleil jusqu'à trois heures après midi.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Harmonies de la Nature.*

L'OURAGAN DES ANTILLES.

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblements de terre, et toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout à coup, au jour vif et brillant de la zone torride, succède une nuit universelle et profonde ; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés, ou leurs débris dispersés, les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil se plaisait à regarder des coteaux riches et verdoyants, on ne voit plus que des plantations bouleversées et des cavernes hideuses. Des malheureux, dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parents sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre et des vents, qui tombent et se brisent contre les rochers ébranlés et fracassés ; les cris et les hurlements des hommes et des animaux, pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres et de débris, tout semble annoncer les dernières convulsions et l'agonie de la nature.

RAYNAL. *Histoire philosophique*, liv. II.

LES ALLUVIONS.

Des eaux qui tombent sur les crêtes et les sommets des montagnes, ou les vapeurs qui s'y con-

densent, ou les neiges qui s'y liquéfient, descendent par une infinité de filets le long de leurs pentes; elles en enlèvent quelques parcelles, et y marquent leur passage par des sillons légers. Bientôt ces filets se réunissent dans les creux plus marqués dont la surface des montagnes est labourée; ils s'écoulent par les vallées profondes qui en entament le pied, et vont former ainsi les rivières et les fleuves, qui reportent à la mer les eaux que la mer avait données à l'atmosphère. A la fonte des neiges, ou lorsqu'il survient un orage, le volume de ces eaux des montagnes, subitement augmenté, se précipite avec une vitesse proportionnée aux pentes; elles vont heurter avec violence le pied de ces croupes de débris qui couvrent les flancs de toutes les hautes vallées : elles entraînent avec elle les fragments déjà arrondis qui les composent; elles les émoussent, les polissent encore par le frottement; mais à mesure qu'elles arrivent à des vallées plus unies, où leur chute diminue, ou dans des bassins plus larges, où il leur est permis de s'épandre, elles jettent sur la plage les plus grosses de ces pierres qu'elles roulaient; les débris plus petits sont déposés plus bas, et il n'arrive guère au grand canal de la rivière que les parcelles les plus menues, ou le limon le plus imperceptible. Souvent même le cours de ces eaux, avant de former le grand fleuve inférieur, est obligé de traverser un lac vaste et profond, où leur limon se dépose, et d'où elles ressortent limpides. Mais les fleuves inférieurs, et tous les ruisseaux qui naissent des montagnes plus basses, ou des collines, produisent aussi, dans les terrains qu'ils parcourent, des effets plus ou moins analogues à ceux des torrents des hautes montagnes. Lorsqu'ils sont gonflés par de grandes pluies, ils attaquent le pied des collines terreuses ou sableuses qu'ils rencontrent dans leurs cours, et en portent les débris sur les terrains bas qu'ils inondent, et que chaque inondation élève d'une quantité quelconque; enfin, lorsque les fleuves arrivent aux grands lacs ou à la mer, et que cette rapidité, qui entraîne les parcelles de limon, vient à cesser tout à fait, ces parcelles se déposent aux côtés de l'embouchure; elles finissent par y former des terrains qui prolongent la côte; et si cette côte est telle que la mer y jette de son côté du sable, et contribue à cet accroissement, il se crée ainsi des provinces, des royaumes entiers, ordinairement les plus fertiles, et bientôt les plus riches du monde, si les gouvernements laissent l'industrie s'y exercer en paix.

CUVIER.

LE FRAISIER OU LE MONDE D'INSECTES SUR UNE PLANTE.

Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier, qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois semaines, trente-sept espèces toutes différentes; mais il y en vint à la fin un si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, ou, pour dire la vérité, d'expressions.

Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban; d'autres, allongée en pointe de clou. A quelques-unes elle paraissait obscure comme un point de velours noir; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes : quelques-unes en avaient de longues et de brillantes, comme des lames de nacre; d'autres, de courtes et de larges, qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir. Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air, en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volants de papier qui s'élèvent en formant, avec l'axe du vent, un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs, d'autres simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil; mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout à fait inconnues : car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup qui étaient immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirées sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichaient sur ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient les moyens de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire, dans la seule épaisseur d'une feuille; les guêpes et les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons; enfin, les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. A plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu leur en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, et on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitants. D'ailleurs, mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois, ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observais qu'à des moments perdus; je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisait pas de l'observer, pour ainsi dire, du haut de ma grandeur; car, dans ce cas, ma science n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitaient. Il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope avec des recherches infinies. Leurs yeux même sont très-supérieurs à cet instrument qui ne nous montre que les objets qui sont à son foyer, c'est-à-dire à quelques lignes de distance, tandis qu'ils aperçoivent, par un mécanisme qui est tout à fait inconnu, ceux qui sont auprès d'eux et au loin. Ce sont à la fois des microscopes et des télescopes. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent tout au plus que la moitié. Ainsi mes mouches doivent voir d'un coup d'œil, dans mon fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparées les unes des autres, et successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal, au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux et parsemés de glandes. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayonnants. Or la nature n'a rien fait en vain. Quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux. Elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre, que le physicien Leuwenhoeck y en a compté des milliers. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes comme les bestiaux dans nos prairies; qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes, façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idées. Les anthères jaunes des fleurs, suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles [1], des voûtes de rubis et de topaze, d'une grandeur incommensurable; les nectaires [2], des fleuves de sucre, les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes que l'architecture et l'orfévrerie des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture; car un jour, ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai, avec la plus grande surprise, de superbes amphores à long col, d'une matière semblable à l'améthyste, du goulot desquelles semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vue composée d'une manière admirable, demi-transparente, parsemée de brillants, et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs riches reflets, doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante leur présente des milliers de jets d'eau; fixée en boule à l'extrémité d'un de ses

---

[1] On nomme *corolle* l'enveloppe ordinairement colorée qui entoure les organes sexuels de la fleur; par exemple, la corolle d'une rose se compose de ce qu'on appelle vulgairement *les feuilles* de la rose.

[2] Le *nectaire* est un organe de forme variable qui accompagne les fleurs de certaines plantes, et qui contient un suc mielleux. (N. E.)

poils, un océan sans rivage ; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter, au lieu de descendre ; se mettre en rond, au lieu de se mettre de niveau ; s'élever en l'air, au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent, sans doute, qu'il y a des hommes, et, parmi les hommes, des savants qui connaissent tout, qui expliquent tout, qui, passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand où ils ne peuvent atteindre, tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connaissent un autre dans les dernières divisions de la matière et du temps. Parmi ces êtres éphémères, se doivent voir des jeunesses d'un matin, et des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siècles, des époques proportionnées à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme ils ont une autre hydraulique et une autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche des éléments de la nature, les principes de sa science s'évanouissent.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Études de la Nature.*

MERVEILLES DE LA NATURE, MÊME DANS LES PLUS PETITS OBJETS.

Prenez une loupe, et voyez la nature redoubler, pour ainsi dire, de soins à mesure que ses ouvrages diminuent de volume. Voyez l'or, la pourpre, l'azur, la nacre et tous les émaux dont elle embellit quelquefois la cuirasse du plus vil insecte. Voyez le réseau chatoyant dont elle tapisse l'aile du ciron. Voyez cette multitude d'yeux, ce diadème clairvoyant dont elle s'est plu à ceindre la tête de la mouche. Il semble, à qui contemple la création sous tous les rapports, que la délicatesse essaye partout de l'emporter sur la magnificence. L'œil de la baleine ou de l'éléphant présente à l'examen des détails que leur petitesse dérobe à l'œil de l'observateur ; et ces détails ne sont pas, à beaucoup près, les derniers où le travail s'arrête ; et ces mêmes parties, et celles dont elles se composent, se retrouvent dans la rétine, dans la cornée du moucheron, que dis-je ? de l'animalcule dont, avant les inventions de l'optique, on n'avait pas soupçonné l'existence !

A mesure que le microscope s'est perfectionné, on a vu la vie poindre de toutes parts. Les moindres atomes sont devenus des mondes habités, et les moindres gouttes de liqueur, des mers poissonneuses ; et tous ces êtres imprévus ont des organes dont les moindres pièces sont à leurs masses totales dans les mêmes proportions que chez les animaux gigantesques : car enfin ils ont leurs besoins, leurs intérêts, leur instinct, leurs mœurs, leurs amours, leurs guerres ; ils s'agitent, ils se nourrissent, ils se conservent, ils se reproduisent. C'est un monde aussi réel que le nôtre, aussi ancien que le nôtre ; un monde qui a peut-être au-dessous de lui d'autres mondes qui lui sont ce qu'il est pour nous.

Oserez-vous croire, après cela, que la nature néglige quelque chose ? Non, elle est la même en tout ; et un tourbillon d'atomes confusément agités au gré du moindre souffle n'est pas plus indifférent pour la puissance qui les régit, que tout un tourbillon solaire ; un grain de poussière est pesé aussi rigoureusement dans le devis de la création, que l'astre qui roule dans les cieux ; il presse, il cède, il résiste, il influe sur ce qui l'entoure ; il exerce, en raison de sa masse, tous les attributs qui appartiennent à la masse totale de la matière ; la nature ne l'abandonnera pas plus au hasard que le globe de Jupiter ou de Saturne. En effet, supposez-le, ce grain, de plus ou de moins dans la somme totale des choses, tout s'en ressent, tout est changé, et l'univers cesse d'être ce qu'il est.

BOUFFLERS. *Le libre arbitre.*

L'APOLLON DU BELVÉDÈRE, OU LE GÉNIE DANS L'ART STATUAIRE.

Le génie, dans l'art statuaire en particulier, choisit de nobles sujets, agrandit, élève, anime tous ceux qu'il traite ; il distingue dans une action le moment, les pensées, les mouvements de l'âme, les plus capables de produire de grands effets ; il exprime beaucoup avec peu de figures ; il apprécie toutes les convenances ; il allie la richesse avec la simplicité, l'énergie de l'expression avec la beauté des formes. Ce n'est pas tout : le génie saisit avec la plus exacte justesse la forme des corps telle qu'elle est ; il sent vivement tous les contours, tous les reliefs, toutes les demi-teintes, et reporte le tout sur son ouvrage aussi vivement qu'il l'a saisi. Il peut choisir avec sûreté, parce qu'il voit tout ; il voit tout, parce qu'un amour toujours renaissant attache ses yeux sur son modèle. Ni la fatigue, ni même ses erreurs, ne le rebutent dans l'exécution. Sa passion va redoublant depuis le commencement de l'ouvrage jusqu'au poli. Honteux de se trouver inférieur à la nature, il brise sa figure et la recommence, et, forcé enfin de la laisser échapper de ses mains, il lui dit encore : « Tu n'es qu'une méprisable argile. »

Représentons-nous l'âme, le feu du poëte sublime qui a modelé l'Apollon. Élévation de

pensées, égale à la hauteur de son sujet; chaleur la plus soutenue, la plus active qui puisse embraser un artiste; amour passionné du beau qui cherchait sans cesse la perfection, et qui dirigeait dans chaque mouvement une main obéissante et réfléchie; goût épuré qui, parmi des formes parfaites, savait choisir les plus convenables au dieu toujours jeune, toujours radieux, dont l'artiste formait l'image : telles étaient les facultés, les lumières de cet homme divin. Nous n'avons rien à lui pardonner, parce que sa propre critique ne lui pardonnait rien. Il s'est montré l'égal de lui-même dans les détails élégants et dans le noble ensemble de sa statue. D'après des modèles humains, il ne pouvait représenter qu'un homme; mais cet homme est si beau, qu'il paraît une divinité. Par un effet de sa pose majestueuse, et par l'opposition de son léger manteau, le dieu est resplendissant de lumière. Il est nu, et n'inspire que le respect. Il marche sur la terre, et semble pouvoir la quitter. On voit à son mouvement ce qu'il vient de faire; on reconnaît la pensée qui roule dans son esprit. L'ignorant qui le regarde s'émeut, trouve en soi, pour l'admirer, un sens qu'il ne se connaissait point. L'homme savant dans les arts, chaque fois qu'il le considère, reconnaît avec étonnement qu'il n'en avait point encore senti toute la perfection; plus il a de connaissances, plus il y découvre de vérité, de finesse, de grandeur, de beautés toujours nouvelles. Prodigieux effet, et de la sublimité de la pensée, et de la fidelité de l'imitation dans l'art statuaire : voilà le génie!

ÉMERIC DAVID. *Recherches sur l'art statuaire, ouvrage couronné par l'Institut en* 1822.

LE LAOCOON.

Saisi par d'énormes serpents qui l'enchaînent, qui l'oppressent, qui sont prêts à l'étouffer; plein d'une vigueur que la force des serpents surmonte, et qui doit bientôt défaillir, Laocoon, dans cette lutte mortelle, fait voir, par des mouvements énergiques, mais décents et retenus, la grandeur de son âme et son respect pour les dieux. Les nœuds que forment les serpents autour de ses fils, les soulèvent et les attachent contre lui : il ressent leurs souffrances. Ses yeux cherchent le ciel, sa douleur est profonde; elle est noble. Il se plaint, il ne crie pas. Dans le soulèvement et la contraction de tous ses muscles, la vérité, la beauté des formes n'ont été altérées en rien. La vie et la douleur circulent dans tous ses membres, et tous présentent l'image de la beauté. Les sentiments différents qui agitent les enfants et le père produisent des mouvements variés, qui développent partout des beautés nouvelles. L'artiste est arrivé, par conséquent, au sommet de l'art, puisqu'il a excité la pitié, l'amour et l'admiration par la représentation fidèle de la vie, de la beauté, de la douleur et de la vertu [1].

LE MÊME.

L'ÉSOPE DE LA VILLA ALBANI.

Habiles à tout embellir, les Grecs ne craignaient pas de tout entreprendre. Les extrêmes n'intimidaient pas leurs mains savantes. La nature peut jusque dans ses écarts offrir de la grandeur. Le corps d'Ésope était contrefait, son génie était divin. Le statuaire qui a modelé l'Ésope de la *villa* Albani s'est principalement attaché à exprimer la physionomie, l'esprit, l'âme du poëte. L'entreprise était difficile. Celui qui n'eût pas été nourri de la théorie du beau, n'eût imité que la maigreur et la difformité de son modèle. Les vices du squelette ne sont pas déguisés, le rachitisme se voit jusque sur le visage. L'orbite des yeux est plus ouverte et moins profonde que dans les têtes du haut style. On voit les prunelles; une lèvre se porte légèrement à droite, et l'autre vers le côté opposé; le menton vient en avant; la barbe, courte et pointue, présente peu de masses; elle annonce un homme faible; mais les muscles sourciliers sont forts, le front est soutenu; l'enfoncement des tempes le fait paraître plus grand, les cheveux crépus et groupés au haut de la tête en augmentent l'élévation. Ce mouvement des cheveux, laissant les oreilles à découvert, agrandit les plans des joues; la barbe et les cheveux sont d'un beau travail; la bouche est fine et gracieuse; le regard animé se tourne vers le ciel; l'ensemble de la figure a une vérité, une douceur, une noblesse inexprimables.

LE MÊME.

LES ARBRES ET LES PLANTES FUNÉRAIRES.

La nature a planté dans tous les sites du globe des végétaux propres à changer en parfum le méphitisme de l'air, et à servir de décoration aux tombeaux par leurs formes mélancoliques et religieuses. Parmi les plantes, la mauve rampante avec ses fleurs rayées de pourpre, et l'asphodèle avec sa longue tige garnie de belles fleurs blanches ou jaunes, se plaisent à croître sur les tertres funèbres. C'est ce que prouve cette inscription gravée sur un tombeau antique : « Au « dehors je suis entouré de mauve et d'aspho-

[1] Voyez *Leçons françaises*, 2e partie.

« dèle, et au dedans je ne suis qu'un cadavre. » Les fleurs de l'asphodèle produisent des graines dont les anciens croyaient que les morts faisaient leur nourriture, et dont les vivants tirent quelquefois parti. Suivant Homère, après avoir passé le Styx, les ombres traversaient une longue plaine d'asphodèles.

Quant aux arbres funéraires, j'en trouve de deux genres, répandus dans les divers climats : tous deux ont des caractères opposés. Ceux du premier laissent pendre jusqu'à terre leurs branches longues et menues, et on les voit flotter au gré des vents. Ces arbres paraissent comme échevelés, et déplorant quelque infortune : tel est le cazarina des îles de la mer du Sud, que les naturels ont grand soin de planter auprès des tombeaux de leurs ancêtres. Nous avons chez nous le saule pleureur ou de Babylone : c'était à ses rameaux que les Hébreux captifs suspendaient leurs lyres. Notre saule commun, lorsqu'il n'est pas étêté, laisse pendre aussi l'extrémité de ses branches, et prend alors un caractère mélancolique. Shakspeare l'a fort bien senti et exprimé dans la *chanson du Saule,* qu'il met dans la bouche de Desdemona, prête à terminer ses malheureux jours. Il y a aussi, dans plusieurs autres genres d'arbres, des espèces à longue chevelure : tels sont certains frênes, un figuier de l'Ile-de-France, dont les fruits traînent jusqu'à terre, et les bouleaux du Nord.

Le second genre des arbres funèbres renferme ceux qui s'élèvent en obélisque ou en pyramide. Si les arbres à chevelure semblent porter nos regrets vers la terre, ceux-ci semblent diriger avec leurs rameaux nos espérances vers le ciel : tels sont, entre autres, les cyprès des montagnes, le peuplier d'Italie, et les sapins du Nord. Le cyprès, avec son feuillage flottant et tourné en spirale, ne ressemble pas mal à une longue quenouille chargée de laine, telle que les poëtes en imaginaient entre les mains des Parques qui filaient nos destinées. Les peupliers d'Italie ne sont autre chose, suivant l'ingénieux Ovide, que les sœurs de Phaéton qui déplorent le sort de leur frère, en élevant leurs bras vers les cieux. Quant au sapin, je n'en connais point de plus propre à décorer les tombeaux : c'est un usage auquel l'emploient fréquemment les Chinois et les Japonais. Ils le regardent comme un symbole de l'immortalité. En effet, son odeur aromatique, sa verdure sombre et perpétuelle, sa forme pyramidale qui semble fuir jusque dans les nues, et ce je ne sais quoi de gémissant que ses rameaux font entendre quand les vents les agitent, semblent faits pour accompagner magnifiquement un mausolée, et pour entretenir en nous le sentiment de notre immortalité.

Plantons donc ces arbres pleins d'expressions mélancoliques sur les sépultures de nos amis. Les végétaux sont les caractères du livre de la nature, et un cimetière doit être une école de morale. C'est là qu'à la vue des puissants, des riches et des méchants réduits en poudre, disparaissent toutes les passions humaines : l'orgueil, la cupidité, l'avarice, l'envie; c'est là que se réveillent les sentiments les plus doux de l'humanité, au souvenir des enfants, des époux, des pères, des amis; c'est sur leurs tombeaux que les peuples les plus sauvages viennent apporter des mets, et que les peuples de l'Orient distribuent des vivres aux malheureux. Plantons-y au moins des végétaux qui nous en conservent la mémoire. Quelquefois nous nous élevons des urnes, des statues; mais le temps détruit bientôt les monuments des arts, tandis qu'il fortifie chaque année ceux de la nature. Les vieux ifs de nos cimetières ont plus d'une fois survécu aux églises qu'ils y ont vu bâtir. Ombrageons ceux de la patrie de végétaux qui caractérisent les diverses tribus des citoyens qui y reposent; qu'on voie croître sur les fosses de leurs familles ceux qui les ont fait vivre pendant leur vie, l'osier des vanniers, le chêne des charpentiers, le cep des vignerons; mettons-y surtout des végétaux toujours verts, qui rappellent des vertus immortelles, plus utiles encore à la patrie que des métiers et des talents; que les pâles violettes et les douces primevères fleurissent chaque printemps sur les tertres des enfants qui ont aimé leurs pères; que la pervenche de Jean-Jacques, plus chère aux amants que le myrte amoureux, étale ses fleurs azurées sur le tombeau de la beauté toujours fidèle; que le lierre embrasse le cyprès sur celui des époux unis jusqu'à la mort; que le laurier y caractérise les vertus des guerriers; l'olivier, celles des négociateurs; enfin, que les pierres, gravées d'inscriptions à la louange de tous ceux qui ont bien mérité des hommes, y soient ombragées de troënes, de thuyas, de buis, de genièvre, de buissons ardents, de houx aux graines sombres, de chèvrefeuilles odorants, de majestueux sapins. Puissé-je me promener un jour dans cet Élysée, éclairé des rayons de l'aurore, ou des feux du soleil couchant, ou des pâles clartés de la lune, et consacré en tout temps par les cendres d'hommes vertueux! Puissé-je moi-même être digne d'y avoir un jour mon tertre entouré de ceux de mes enfants, surmonté d'une tuile couverte de mousse! C'est par ces décorations végétales que des nations entières ont rendu les tombeaux de leurs ancêtres si respectables à leur postérité. Dans ce jardin de la mort et de la vie, du temps et de l'éternité, se formeront un jour des philosophes sensibles et sublimes, des Confucius, des Fénélon, des Addison, des Young.

Là s'évanouiront les vaines illusions du monde, par le spectacle de tant d'hommes que la mort a renversés; là renaîtront les espérances d'une meilleure vie, par le souvenir de leurs vertus.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Harmonies de la Nature.*

L'ASPECT DES PYRAMIDES D'ÉGYPTE.

La main du temps, et plus encore celle des hommes, qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction, et l'énormité de leur masse, les ont garanties de toute atteinte, et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. L'on commence à voir ces montagnes factices, dix-huit lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche; on en est encore à une lieue, et déjà elles dominent tellement sur la tête, qu'on croit être à leur pied; enfin, l'on y touche, et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire des temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leur pied, tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport; après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer l'objet de son emploi, on ne jette plus qu'un œil de regret sur son ouvrage; on s'afflige de penser que, pour construire un vain tombeau, il a fallu tourmenter vingt ans une nation entière; on gémit sur la foule d'injustices et de vexations qu'ont dû coûter les corvées onéreuses et du transport, et de la coupe, et de l'entassement de tant de matériaux.

On s'indigne contre l'extravagance des despotes qui ont commandé ces barbares ouvrages; ce sentiment revient plus d'une fois en parcourant les monuments de l'Égypte : ces labyrinthes, ces temples, ces pyramides, dans leur massive structure, attestent bien moins le génie d'un peuple opulent et ami des arts, que la servitude d'une nation tourmentée par le caprice de ses maîtres. Alors on pardonne à l'avarice qui, violant leurs tombeaux, a frustré leur espoir : on accorde moins de pitié à ces ruines; et, tandis que l'amateur des arts s'indigne, dans Alexandrie, de voir scier les colonnes des palais pour en faire des meules de moulin, le philosophe, après cette première émotion que cause la perte de toute belle chose, ne peut s'empêcher de sourire à la justice secrète du sort, qui rend au peuple ce qui lui coûta tant de peines, et qui soumet aux plus humbles de ses besoins l'orgueil d'un luxe inutile.

VOLNEY. *Voyage en Égypte.*

LE SAVANT, L'ARTISTE ET LE POËTE SUR LES RUINES DE LA GRÈCE.

Pour nous représenter à nous-mêmes ce spectacle, tâchons de devenir à notre tour spectateurs, en nous réunissant par la pensée au docte cortége qui vient s'offrir à nos regards. C'est le même sentiment qui attire et précipite sur les pas de notre jeune voyageur [1] ces zélés missionnaires de la science... Partez pour cette croisade poétique, artistes renommés, savants illustres, immortels poëtes! Allez reconnaître cette Grèce souterraine, où dorment les héros d'Homère. Que la tombe interrogée vous réponde, et que, réveillés au son de votre parole, ses pâles habitants se lèvent, pour témoigner que le chantre divin qui sauva leurs noms de l'oubli n'a pas immortalisé des exploits imaginaires. Donnez à ses fictions une base aussi durable que ses vers. Prouvez par vos recherches que le premier des poëtes est aussi le premier des historiens; que, vrai dans ses sentiments, il est vrai dans ses récits; qu'il a pu agrandir ses héros, qu'il ne les a point créés; décorer le théâtre de leur gloire, qu'il ne l'a point construit. Dans vos peintures, rendez vivantes et parlantes ces grandes figures des temps reculés. Ne vois-je pas à votre tête l'homme inspiré qui peut opérer ce prodige? Delille, autre Amphion, marche à côté de Choiseul. Aux premiers accents de sa lyre, cette Grèce ensevelie sous ses ruines va se relever; ce grand corps sans vie va se ranimer, comme, au souffle de la parole d'un prophète, vous voyez, dans un admirable emblème, se réveiller et se dresser le squelette du genre humain [2]. Sous leurs évocations puissantes, les sites désenchantés retrouvent leur fraîcheur et leur éclat. Les monts, les rochers, les antres verts, vont revoir leurs demi-dieux; les palais, les gymnases, vont sortir de leurs décombres; le précieux marbre de Paros, qui pave aujourd'hui la demeure d'un pacha stupide, va être rendu aux parvis des temples que les prêtres de Minerve, de Diane, de Bacchus, d'Apollon, fouleront encore

---

[1] M. de Choiseul-Gouffier.
[2] Prophétie d'Ézéchiel, ch. 37, tableau de la résurrection des morts.

de leurs brodequins dorés : les antiques villes vont se remplir de leurs premiers citoyens : je revois Thèbes et son Épaminondas, et son Pindare, et son Hésiode. La Béotie valait donc mieux que sa renommée ! Je revois Lesbos, qui se glorifie encore de son Pittacus, toujours honorant sa mémoire, toujours négligeant ses exemples. Je revois Méthymne, Antissa, Mitylène, dont les montagnes harmonieuses répétaient d'échos en échos les divins accords d'Arion, d'Alcée, de Sapho, de Terpandre... Mais, vous oublierai-je, terre classique qui vîtes les Grecs combattre les Troyens, et tout l'Olympe sur la terre, juge de ces grandes luttes ; Simoïs, qui rouliez les corps, les boucliers, les cuirasses des vainqueurs et des vaincus ? Salut, mont Ida ! salut, mystérieux Gargare !... Laissons-nous entraîner sur les pas de nos voyageurs vers ces doctes plaines qu'arrosent l'Ilyssus et le Céphise, lieux révérés où de génération en génération voyage par la pensée une jeunesse studieuse ; où les amis des arts vont en souvenir, à toutes les époques de leur vie, comme respirer l'air natal, afin d'entretenir la force et la pureté de leurs principes !... Voici l'enceinte où Platon régnait sur les cœurs par la douce persuasion, où Démosthènes lançait des foudres sur les traîtres et sur les tyrans. A la vue de cette Athènes aujourd'hui méconnaissable, quels sentiments de regrets ensemble et d'admiration saisirent votre âme, ô Choiseul, ô Delille !... Écoutez le favori des Muses : lorsque son pied commença de toucher cette poussière poétique formée des cendres des Eschyle, des Sophocle, des Euripide, des Pindare, il sentit couler ses larmes. « *Je pleurai,* » dit-il. Qui pourrait en être surpris ?... C'était un fils sensible et religieux qui retrouvait dans une solitude étrangère les cendres de ses ancêtres [1].

LAYA. *Discours de réception à l'Académie française.*

EFFET PITTORESQUE DES RUINES DE PALMYRE, D'ÉGYPTE, ETC.

Les ruines, considérées sous les rapports pittoresques, sont d'une ordonnance plus magique dans un tableau, que le monument frais et entier. Dans les temples que les siècles n'ont point percés, les murs masquent une partie du paysage et empêchent qu'on ne distingue les colonnades et les cintres de l'édifice ; mais, quand ces temples viennent à crouler, il ne reste que des masses isolées, entre lesquelles l'œil découvre au haut et au loin les astres, les nues, les forêts, les fleuves, les montagnes : alors, par un jeu naturel de l'optique, les horizons reculent, et les galeries, suspendues en l'air, se découpent sur les fonds du ciel et de la terre. Ces beaux effets n'ont pas été inconnus des anciens ; ils élevaient des cirques sans masses pleines pour laisser un libre accès à toutes les illusions de la perspective.

Les ruines ont ensuite des accords particuliers avec leurs déserts, selon le style de leur architecture, les lieux où elles se trouvent placées, et les règnes de la nature, au méridien qu'elles occupent.

Dans les pays chauds, peu favorables aux herbes et aux mousses, elles sont privées de ces graminées qui décorent nos châteaux et nos vieilles tours ; mais aussi de plus grands végétaux se marient aux plus grandes formes de leur architecture. A Palmyre, le dattier fend les *têtes d'hommes et de lions* qui soutiennent les chapiteaux du *temple du Soleil.* Le palmier remplace de sa colonne la colonne tombée ; et le pêcher, que les anciens consacraient à Harpocrate, s'élève dans la retraite du silence. On y voit encore une espèce d'arbre, dont le feuillage échevelé, et les fruits en cristaux, forment, avec les débris pendants, de beaux accords de tristesse. Une caravane, arrêtée dans ces déserts, y multiplie les effets pittoresques. Le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse de ces ruines ; et les chameaux et les dromadaires semblent en accroître les dimensions, lorsque, couchés entre de grands fragments de maçonnerie, ces énormes animaux ne laissent voir que leurs têtes fauves et leurs dos bossus.

Les ruines changent de caractère en Égypte ; souvent elles étalent, dans un petit espace, toutes les sortes d'architecture et toutes sortes de souvenirs. Les sphinx et les colonnes du vieux style égyptien s'élèvent auprès de l'élégante colonne corinthienne. Un morceau d'ordre toscan s'unit à une tour arabesque. D'innombrables débris sont roulés dans le Nil, enterrés dans le sol, cachés sous l'herbe : des champs de fèves, des rizières, des plaines de trèfles, s'étendent à l'entour. Quelquefois des nuages, jetés en ondes sur les flancs des ruines, les partagent en deux moitiés : le chacal, monté sur un piédestal vide, allonge son museau de loup derrière le buste d'un Pan à tête de bélier ; la gazelle, l'autruche, l'ibis, la gerboise [2], sautent parmi les décombres ; et la poule

---

[1] Voyez 2e partie, *Tableaux* et *Descriptions.*

[2] L'*ibis*, oiseau de l'ordre des échassiers, de la grandeur d'une poule, était révéré particulièrement en Égypte. La *gerboise* est un mammifère de l'ordre des rongeurs, dont le principal caractère consiste en des pieds de derrière d'une longueur démesurée, en comparaison de ceux de devant. Le *chacal* est un animal carnassier, un peu plus petit qu'un loup. (N. E.)

sultane s'y tient immobile, comme un oiseau hiéroglyphique de granit et de porphyre.

La vallée de Tempé, les bois de l'Olympe, les côtes de l'Attique et du Péloponnèse, étalent de toutes parts les ruines de la Grèce. Là, commencent à paraître les mousses, les plantes grimpantes et les fleurs saxatiles; une guirlande vagabonde de jasmin embrasse une Vénus antique, comme pour lui rendre sa ceinture. Une barbe de mousse blanche descend du menton d'une Hébé; le pavot croît sur les feuillets du livre de Mnémosyne, aimable symbole de la renommée passée, et de l'oubli présent de ces lieux. Les flots de l'Égée qui viennent expirer sous de croulants portiques, Philomèle qui se plaint, Alcyon qui gémit, Cadmus qui roule ses anneaux autour d'un autel [1], le cygne qui fait son nid dans le sein d'une Léda : tous ces accidents, produits par les Grâces, enchantent ces poétiques débris. Un souffle divin anime encore la poussière des temples d'Apollon et des Muses ; et le paysage entier, baigné par la mer, ressemble au beau tableau d'Apelles, consacré à Neptune, et suspendu à ses rivages.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

LES RUINES DE PALMYRE.

Le soleil venait de se coucher; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie : la pleine lune, à l'orient, s'élevait sur un fond bleuâtre aux planes rives de l'Euphrate ; le ciel était pur, l'air calme et serein ; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres ; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée ; les pâtres avaient retiré leurs chameaux ; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre; un vaste silence régnait sur le désert; seulement, à de longs intervalles, l'on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals... L'ombre croissait, et déjà, dans le crépuscule, mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs... Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente; ici fut le siége d'un empire puissant. Oui, ces lieux, maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte, une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires : en ces murs, où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allégresse et de fêtes; ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples, ces galeries écroulées dessinaient les places publiques! Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux. Là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats, et l'on voyait s'échanger la pourpre de *Tyr* pour le fil précieux de la *Sérique* [2], les tissus moelleux de *Cachemire* pour les tapis fastueux de la *Lydie*, l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes, l'or d'*Ophir* pour l'étain de *Thulé!*

Et maintenant, voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette ! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain ! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques, a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des bêtes fauves ; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent le sanctuaire des dieux!... Ah! comment s'est éclipsée tant de gloire!... Comment se sont anéantis tant de travaux !... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes! Ainsi s'évanouissent les empires et les nations [3]!

VOLNEY. *Les Ruines.*

RUINES DE NICOPOLIS.

Le théâtre d'Apollon, nom répété machinalement par les paysans, est adossé à la base des montagnes de la Cassiopie [4]; ses hautes murailles, qui entourent les débris de la scène, l'annoncent de loin, et attirent les premiers regards du voyageur. La grandeur romaine respire encore dans

---

[1] On sait que Cadmus fut changé en serpent. (N. E.)

[2] La soie; les anciens appelaient la Chine le pays des Sères. *Ophir* était situé sur les bords de la mer Rouge. *Thulé* est l'île d'Islande. (N. E.)

[3] Voyez, *Tableaux* en vers, deux morceaux de ce genre.

[4] Les Cassiopéens habitaient une partie de l'Épire. Leur pays se nommait Cassiopie ou Almène, la capitale était Nicopolis. (N. E.)

ce monument. Son style colossal, les larges briques de ses murs, les grandes pierres de ses gradins écroulés, couverts de noms grecs et latins, annoncent jusque dans les ruines de ses ouvrages la majesté du peuple-roi. Mais, hélas! tristes restes des fastes de la gloire, dix-huit siècles ont passé, les Romains ne sont plus : encore quelques retours des années, et ces décombres eux-mêmes auront disparu. Le théâtre, qui retentissait des acclamations du peuple lorsque le voile de pourpre s'élevait au-dessus des spectateurs, ne répond plus qu'aux glapissements sinistres des chacals. Le loup féroce et le serpent venimeux habitent sous les voûtes, et les bancs réservés aux sénateurs sont couverts de hautes fougères. Les épines et les ronces hérissent le palais des Césars, et les halliers remplissent la salle brillante des festins. Près de là, l'eau des Thermes arrose les chapiteaux d'une église gothique renversée sur les débris d'un temple auquel elle avait succédé. On moissonne dans l'agora [1] ! des chèvres errent sur les plates-formes de l'acropole, autrefois garnies de balistes et de catapultes. Le temps a brisé les autels de César, et confondu la divinité d'Auguste, que la basse adulation avait osé placer dans les cieux, quand la terre l'accusait des meurtres, des assassinats, des proscriptions, et des crimes dont il ne cessa de se souiller que lorsqu'il n'eut plus d'ennemis à immoler à sa vengeance.

POUCQUEVILLE. *Voyage en Grèce*, chap. XXXIII.

LE KAN OU KIARVANSERAI.

On appelle du mot générique *kan* tous les lieux publics où les voyageurs sont admis : on donne plus particulièrement le nom de *kiarvanserai* aux bâtiments assez vastes pour recevoir de nombreuses troupes de marchands, nommées *kiarvan*, et que nous appelons assez improprement *caravanes*. Ces édifices sont dus, presque tous, à la piété des pachas, ou des riches particuliers qui les ont fait construire, et les ont placés sous la sauvegarde de la religion, en consacrant à des mosquées le modique revenu qu'on en retire.

Les *kiarvanserai* sont presque toujours formés de quatre bâtiments qui renferment une vaste cour : au rez-de-chaussée sont des écuries et des magasins ; l'étage supérieur est divisé en un grand nombre de chambres; elles ont presque toutes une cheminée, et communiquent par une galerie extérieure ; au milieu de la cour est une fontaine abondante et richement décorée ; de magnifiques platanes en ombragent le pourtour, et présentent leur abri aux voyageurs fatigués. C'est un spectacle intéressant que celui d'un kan, lorsque, vers la fin du jour, plusieurs caravanes arrivent de divers endroits pour y passer la nuit ; de longues files de chameaux viennent y déposer leurs charges précieuses ; une foule de cavaliers les accompagnent ou les suivent; ils ont des vêtements variés, des armes, des figures différentes. Le mouvement est général; on parle à la fois plusieurs langues; on se retrouve avec surprise; on se reconnaît avec joie ; les uns proposent des marchés ; les autres s'interrogent sur les dangers de la route: toutes les nations, toutes les religions se rapprochent pour leur intérêt commun. Un vieillard, inspecteur du kan, chargé d'y maintenir le bon ordre, est assis à l'entrée ; il accueille les voyageurs, leur rend le salut et les vœux qu'ils lui adressent; il s'informe de ceux qu'il n'aperçoit point encore : tous se félicitent de le revoir, et le traitent avec égards ; il veille aux intérêts de ses hôtes, assigne les places, prévient les discordes. Et si, à la suite de ces riches convois, venus des régions lointaines, il se trouve, par un contraste trop fréquent, quelques malheureux dénués de tout, au nom de Dieu et de Mahomet, ils sont traités comme des frères qui achèvent plus laborieusement que d'autres le pèlerinage de la vie. Ils n'ont pas craint d'entrer ; sur la porte ils ont lu ces mots, gravés en lettres d'or :

Le paradis est à ceux qui nourrissent pour l'amour de Dieu, les malheureux sans ressources, les orphelins et les esclaves.

DE CHOISEUL-GOUFFIER. *Voyage pittoresque de la Grèce.*

LES MOEURS HOSPITALIÈRES DE L'ORIENT.

A l'aspect de tels monuments, pourrait-on ne pas arrêter quelques instants sa pensée sur l'origine et les pratiques diverses de cette vertu de l'Orient, qui semble s'unir à l'enfance du monde? C'est surtout dans les contrées où les mœurs ont conservé leur simplicité originelle, c'est sous les tentes de ces nomades, riches de leurs nombreux troupeaux, et heureux de leur indépendance, qu'on retrouve les habitudes patriarcales, qu'on croit voir encore Abraham, oubliant le poids des années pour courir au-devant des voyageurs inconnus, et les conjurer de ne pas dédaigner sa demeure; ou ce pieux Israélite, modèle de bienfaisance, qui charmait sa captivité en soulageant le malheur de ses frères [2]. Dans des lieux où se retrace ainsi

---

[1] La place publique. L'acropole est la citadelle. (N. E.)

[2] Tobie. (N. E.)

la vive image de ces mœurs antiques, le voyageur accueilli, secouru, bénit la fidélité de ces peuples aux pieux usages de leurs pères ; il souhaite que le malheur ne puisse les atteindre, que son hôte généreux ne soit jamais réduit à s'écrier comme Job succombant à l'excès de ses douleurs : « Je n'ai pourtant pas laissé l'étranger hors de ma demeure, et ma porte fut toujours ouverte aux voyageurs. »

En effet, tous les Arabes pourraient encore aujourd'hui prendre, comme Job, le ciel à témoin de leur attachement à ces principes révérés ; les usages qui leur sont particuliers remontent, comme eux, jusqu'aux premiers âges du monde. Le voyageur, après quelques expressions réciproques de bienveillance, offre un léger présent, toujours reçu avec un sentiment religieux : un don considérable serait repoussé comme une insulte; et si, à la fin d'un long voyage, il se trouve avoir distribué les productions du sol ou de l'industrie de son pays, dont il avait eu le soin de se munir, c'est alors une fleur, une simple branche d'arbuste, cueillie près de la maison, qu'il présente en entrant. Cet acte seul est une formule qui sollicite un asile, et qui est toujours entendue. Offrir la feuille verte est, pour ces peuples, synonyme de demander l'hospitalité; les serviteurs, les enfants s'empressent autour du mussafir [1]; on dirait qu'il apporte une heureuse nouvelle; on se fait un sujet de joie de sa présence ; et, déjà, il est bien sûr que rien ne sera négligé de ce qui peut lui rendre son séjour agréable; c'est un devoir rigoureux de le garder au moins trois jours, de tuer pour lui l'agneau le plus gras; le mussafir est invité à porter le premier la main au plat, à se croire le maître de la maison; et, d'après un usage général, c'est lui qui doit faire les honneurs du repas qu'on lui donne, et offrir le premier morceau à celui qui le nourrit : son hôte le remercie d'avoir choisi sa demeure, et se félicite du bonheur dont cette préférence lui semble le présage.

Les Arabes Bédouins, eux-mêmes, toujours prêts pour le pillage, qu'aucun lien n'unit aux autres nations, qui dépouillent sans pitié les caravanes traversant les déserts, et poursuivent le voyageur fuyant à leur aspect, qui se croient le droit de reprendre par la force l'antique héritage dont ils furent, disent-ils, injustement dépouillés dans la personne d'Ismaël, semblent, tout à coup, par une étonnante opposition, oublier leur caractère, pour exercer la plus noble et la plus courageuse hospitalité. Jamais aucun d'eux n'abandonnera l'étranger qu'il aura reçu ; la famille entière périra plutôt pour le défendre, pour se préserver de l'affront d'avoir laissé insulter un de ses hôtes; et, à l'abri de ce titre sacré, le voyageur traversera le désert au milieu des hordes ennemies, protégé à la fois par l'honneur et la religion. Tous s'indigneraient de la seule idée de trahir le malheureux qui se serait réfugié sous leur toit, qui aurait touché le pan de leur robe.

LE MÊME. *Ibid.*

LE MÊME SENTIMENT ET LA MÊME VERTU DANS LES ILES DE LA GRÈCE.

Les musulmans ont tous ces mêmes principes. Le nom de *mussafir* est à la fois une sauvegarde et un titre d'honneur que les plus fanatiques ne refusent pas aux chrétiens. Pour être l'objet de leur intérêt, il suffit d'être loin de sa terre natale : tout déplacement est, en effet, un malheur aux yeux de ces hommes qui trouvent la félicité dans le repos, et ne peuvent même concevoir le but de nos brillantes agitations. Tandis que, parmi nous, le voyageur est souvent l'homme heureux dont on envie le sort, il est constamment pour ces peuples un infortuné à secourir, un navigateur jeté sur une côte lointaine. On sent bien, cependant, que l'hospitalité en honneur chez tous les peuples de l'Orient, quelle que soit leur croyance, doit recevoir une teinte particulière des mœurs de chacun de ces peuples. Chez les Arabes, elle porte l'empreinte de leur simplicité et de leur indépendance; celle des Turcs a quelque chose de contraint et d'austère comme eux; ils laissent trop souvent apercevoir l'embarras qu'ils éprouvent, en admettant des étrangers dont ils redoutent l'indiscrétion : on voit qu'en vous recevant, c'est un devoir qu'ils remplissent; chez les Grecs, au contraire, c'est réellement une fête qu'ils célèbrent; et l'on est frappé de ce contraste, surtout dans les îles où ils ont conservé plus fidèlement leurs usages, où ils ne sont pas alarmés par la présence de leurs tyrans et par la nécessité de cacher leur aisance à la rapacité qui les épie.

A la vue d'un bateau entrant dans le port de Naxos, de Chios, de Myconi, etc., les chefs de la petite nation viennent s'informer quel est l'étranger que la curiosité amène sur leurs bords; et celui qui s'est assuré le premier le bonheur de l'attirer chez lui, s'efforce de justifier cette dis-

---

[1] Primitivement, en arabe, *le voyageur, l'étranger;* ξένος, *hospes,* hôte, celui que l'on reçoit, même un parent, un ami. Ce titre indique toujours un devoir. Un ministre étranger est appelé, dans les pièces officielles, le mussafir très-honoré de la Sublime Porte

tinction dont il s'honore. Sa famille, qu'il s'est hâté de faire avertir, est déjà prête à recevoir le voyageur: on s'empresse de lui apporter du café, des fruits ou des conserves de roses : la fille de la maison, parée de toutes les grâces de son âge, les lui présente, et s'étonne de l'embarras qu'il témoigne en se voyant servi par elle. Après un premier moment de repos, on lui propose de prendre un bain, ou de dormir quelques heures; ce temps est employé à préparer une agréable soirée. Les voisins sont invités au repas et à un bal, où les jeunes et belles insulaires exécutent des danses dont l'origine remonte aux premiers siècles de la Grèce; elles se font un amusement des questions que hasarde l'étranger, de l'ignorance où il est de leurs usages; elles se plaisent à les lui expliquer; et, cependant, le maître de la maison s'occupe des moyens de lui faire parcourir le lendemain l'intérieur de l'île, de lui montrer les sites les plus intéressants ou quelques débris d'antiques édifices : il raconte les vieilles traditions du pays; et, soit qu'il partage les idées populaires, soit qu'il étonne en montrant une instruction qu'on ne lui supposait pas, il intéresse toujours par la vivacité de son imagination et la facilité de son langage. On essaye de retenir le voyageur; il éprouve lui-même le désir de rester; et lorsque, après quelques jours de repos et de distraction, il se décide enfin au départ, ce n'est jamais sans regret, sans souffrir de l'idée qu'il ne verra probablement plus ceux dont il vient d'éprouver une réception si aimable et si désintéressée. Quelle satisfaction pour lui si, quelques années après, des circonstances imprévues le ramenaient dans ce pays, avec le pouvoir de faire quelque bien, avec les moyens de rendre à ses anciens hôtes l'accueil qu'il en a reçu!

LE MÊME. *Ibid.*

LA VILLE DE TYR.

J'admirais l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île : la côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat; car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi. Elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres; une glace éternelle couvre son front; des fleuves pleins de neiges tombent, comme des torrents, des rochers qui environnent sa tête. Au-dessus, on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne; c'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent. Les brebis qui bêlent, avec leurs tendres agneaux, bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble, pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais, ni le souffle empesté du midi qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève, dans la mer, l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toutes les mers. Les marchands y abondent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port. On voit comme une forêt de mâts de navires, et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Egypte, et la pourpre tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux. Cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer. On s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent.

Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples, jusqu'au détroit de Gades, et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer Rouge; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs. Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à

transporter leurs marchandises, ou à les vendre, ou à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers; les femmes ne cessent jamais de filer des laines, ou de faire des dessins de broderies, ou de ployer les riches étoffes.

FÉNÉLON. *Télémaque*, liv. III.

VUE DU LIBAN.

Le Liban, dont le nom doit s'étendre à toute la chaîne du *Kesraouân* et du pays des *Druses*, présente tout le spectacle des grandes montagnes. On y trouve à chaque pas ces scènes où la nature déploie tantôt de l'agrément ou de la grandeur, tantôt de la bizarrerie, toujours de la variété. Arrive-t-on par la mer, et descend-on sur le rivage? la hauteur et la rapidité de ce rempart qui semble fermer la terre, le gigantesque des masses qui s'élancent dans les nues, inspirent l'étonnement et le respect. Si l'observateur curieux se transporte ensuite jusqu'à ces sommets qui bornaient sa vue, l'immensité de l'espace qu'il découvre devient un autre sujet de son admiration.

Mais, pour jouir entièrement de ce spectacle, il faut se placer sur la cime même du Liban ou du Sannin. Là, de toutes parts, s'étend un horizon sans bornes; là, par un temps clair, la vue s'égare, et sur le désert qui confine au golfe Persique, et sur la mer qui baigne l'Europe : l'âme croit embrasser le monde. Tantôt les regards, errant sur la chaîne successive des montagnes, portent l'esprit, en un clin d'œil, d'Antioche à Jérusalem; tantôt, se rapprochant de tout ce qui les environne, ils sondent la lointaine profondeur du rivage; enfin l'attention, fixée par des objets distincts, observe avec détail les rochers, les bois, les torrents, les coteaux, les villages et les villes. On prend un plaisir secret à trouver petits ces objets qu'on a vus si grands. On regarde avec complaisance la vallée couverte de nuées orageuses, et l'on sourit d'entendre sous ses pas ce tonnerre qui gronda si longtemps sur la tête, on aime à voir à ses pieds ces sommets, jadis menaçants, devenus, dans leur abaissement, semblables aux sillons d'un champ ou aux gradins d'un amphithéâtre, l'on est flatté d'être devenu le point le plus élevé de tant de choses, et l'orgueil les fait regarder avec plus de complaisance.

Lorsque le voyageur parcourt l'intérieur de ces montagnes, l'aspérité des chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des précipices, commencent par l'effrayer. Bientôt l'adresse des mulets qui le portent le rassure, et il examine à son aise les incidents pittoresques qui se succèdent pour le distraire. Là, comme dans les Alpes il marche des journées entières pour arriver dans un lieu qui, dès le départ, est en vue : il tourne, il descend, il côtoie, il grimpe; et, dans ce changement perpétuel de sites, on dirait qu'un pouvoir magique varie à chaque pas les décorations de la scène. Tantôt ce sont des villages prêts à glisser sur des pentes rapides, et tellement disposés que les terrasses d'un rang de maisons servent de rue au rnag qui les domine. Tantôt, c'est un couvent placé sur un cône isolé; ici, un rocher, percé par un torrent, est devenu une arcade naturelle; là, un autre rocher, taillé à pic, ressemble à une haute muraille; souvent, sur les coteaux, les bancs de pierre, dépouillés et isolés par les eaux, ressemblent à des ruines que l'art aurait disposées. En plusieurs lieux les eaux, trouvant des couches inclinées, ont miné la terre intermédiaire, et ont formé des cavernes; ailleurs, elles se sont pratiqué des cours souterrains, où coulent des ruisseaux pendant une partie de l'année.

Quelquefois ces incidents pittoresques sont devenus tragiques : on a vu, par des dégels et des tremblements de terre, des rochers perdre leur équilibre, se renverser sur les maisons voisines, et en écraser les habitants. Il y a environ vingt ans qu'un accident semblable ensevelit un village qui n'a laissé aucunes traces. Plus récemment, et près du même lieu, le terrain d'un coteau, chargé de mûriers et de vignes, s'est détaché par un dégel subit; et, glissant sur le talus du roc qui le portait, il est venu, semblable à un vaisseau qu'on lance du chantier, s'établir tout d'une pièce dans la vallée inférieure.

VOLNEY. *Voyage en Syrie.*

ASPECT PHYSIQUE ET MORAL DE CONSTANTINOPLE.

Constantinople, et surtout la côte d'Asie, étaient noyées dans le brouillard : les cyprès et les minarets que j'apercevais à travers cette vapeur, présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du sérail, le vent du nord se leva, et balaya, en moins de quelques minutes, la brume répandue sur ce tableau; je me trouvai tout à coup au milieu des palais du commandeur des croyants. Devant moi le canal de la mer Noire serpentait entre les collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe : j'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari : la terre d'Europe était à ma gauche : elle formait, en se creusant, une large baie pleine de grands navires à l'ancre, et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentait en regard et en amphithéâtre Constantinople et Galata. L'im-

mensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari ; les cyprès, les minarets, les mâts de vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts ; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges ; la mer qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur : voilà ce que j'admirais ; on n'exagère point, quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers.

Nous abordâmes à Galata : je remarquai sur-le-champ le mouvement du quais, et la foule des porteurs, des marchands et des mariniers ; ceux-ci annonçaient par la couleur diverse de leurs visages, par la différence de leurs langages, de leurs habits, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière des deux mondes. L'absence presque totale des femmes, le manque de voitures à roues, et les meutes de chiens sans maîtres, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche qu'en babouches, qu'on n'entend point de bruits de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches et presque point de métiers à marteau, le silence est continuel. Vous voyez autour de vous une foule muette, qui semble vouloir passer sans être aperçue, qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Ces cimetières sans murs et placés au milieu des rues sont des bois magnifiques de cyprès : les colombes font leurs nids dans ces cyprès, et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques qui n'ont de rapport, ni avec les hommes modernes, ni avec les monuments nouveaux dont ils sont environnés : on dirait qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit, et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, capitole de la servitude : c'est là qu'un gardien sacré conserve les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du temple, et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice ; ils sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie.

CHATEAUBRIAND, *Itinéraire.*

LE MESCHACEBÉ [1].

Ce fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Éden, et à qui les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Arkanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenaze, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le temps assemble, sur toutes les sources, les arbres déracinés : il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Charriés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. Le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure pour y former une nouvelle branche. Par intervalles, il élève sa grande voix, en passant sous les monts ; il répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature ; et, tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit, sur les deux courants latéraux, remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénufar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs ; et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue : leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit, dans ses prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison, chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un regard satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental ; mais

---

[1] Vrai nom du Mississipi ou Meschassipi, *Vieux Père des Eaux.*

elle change tout à coup sur la rive opposée, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile : surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, n'a d'autre rival que le palmier qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du Créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux ; des troupes de cariboux [1] se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises ; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feux, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes, de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissements d'ondes, de faibles mugissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais, quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottants, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essayerais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

LE MÊME. *Génie du Christianisme.*

LE TAGE.

Au nom de ce fleuve tant célébré par les poëtes, l'imagination involontairement réveillée se retrace les plus riants tableaux; elle se figure des rives enchanteresses formées par de longues prairies émaillées des fleurs les plus odorantes; elle erre délicieusement exaltée sous l'ombrage aromatique d'arbres épais, dont les rameaux, enlacés à ceux du laurier d'Apollon, se courbent sous le poids de leurs pommes d'or. L'haleine des vents tempérés, plus doux que le zéphyr même, y caresse un éternel feuillage, et la mobile surface d'une onde cristalline, qui, s'échappant à regret dans un lit étincelant de pierres précieuses, roule dans ses molles sinuosités les paillettes d'or pur qui en forment l'arène. Au murmure suave de ce nouveau Pactole se mêle encore l'harmonieux concert que forment, en saluant l'aurore, mille brillants oiseaux, parés du plus riche plumage. De gracieuses bergères, d'heureux bergers conduisent dans cet heureux séjour d'éblouissants troupeaux, dont on n'exige que le lait superflu ou l'abondante toison, en dédommagement des soins qu'on leur donne, et qui n'ont à craindre ni le couteau du boucher, ni la dent cruelle des loups dévorants. Les animaux féroces sont inconnus dans ces lieux paisibles; leur approche n'appela jamais au combat le chien fidèle, qui ne veille à la garde des moutons et des brebis que pour donner à son maître le temps de chanter de constantes amours, auxquelles ne se mêle jamais l'inquiétude ou la jalousie. Le miel, naturellement purifié, y découle du tronc des chênes; le vin le plus généreux, une huile parfumé, n'ont pas besoin que l'homme les vienne extraire des fruits qui les prodiguent, et nul climat, dans l'univers, ne rappela mieux ces champs Élyséens, où l'antiquité plaçait le séjour de paix promis aux âmes des justes.

Mais que la réalité est loin de la pompeuse réputation que, depuis les Romains jusqu'à nos jours, on s'est complu à donner au plus triste des fleuves.

Des bords arides âprement coupés à pic, un lit généralement *torrentueux*, embarrassé et rétréci, des eaux jaunâtres presque continuellement bourbeuses, voilà ce qui caractérise véritablement ce

[1] Le *caribou*, plus connu sous le nom de *renne*, est un mammifère de l'ordre des ruminants, célèbre par les services qu'il rend aux Lapons. Voilà ce qu'en disent les naturalistes. Il est donc à supposer, ou que M. de Chateaubriand s'est trompé dans cet endroit, ou qu'on donne ce nom en Amérique à une autre espèce d'animal. (N. E.)

Tage, parcourant une campagne ordinairement dépouillée, sèche, abandonnée, où l'ardeur du soleil dévore une végétation dure, courte, ligneuse, quand le souffle des tempêtes n'en élève pas une poussière rougeâtre qui pénètre les vêtements, et va donner sa teinte sinistre aux traits du campagnard, ainsi qu'aux tristes bosquets d'yeuses échappés à la destruction parmi des rocs dépouillés, épars. Le vautour seul, entre les oiseaux carnassiers habitants de l'austère vallée, y domine les airs, en menaçant des bandes malpropres de mérinos, guidés par des pâtres plus malpropres encore, malheureux et grossiers compagnons des animaux qu'ils défendent, non-seulement contre les loups, mais encore contre les nombreux lynx, dont les monts de Grédos et les monts Lusitaniques sont tous remplis. Nulle partie de l'Espagne n'est plus sauvage ni plus pauvre que celle qu'on feignit en être la plus riante et la plus riche, et quelques points un peu moins déshérités de la nature, qu'on rencontre çà et là le long du fleuve que nous avons représenté tel qu'il est, ne sauraient lui mériter ce nom de *Tage doré* et cette célébrité qu'on lui donna, en adoptant comme des vérités les exagérations des poëtes.

BORY DE SAINT-VINCENT. *Guide du Voyageur en Espagne.*

LES VENDANGES.

Vers la gauche, un riche et immense vignoble étale ses trésors. Le Dieu du vin et celui des amours saluent à l'envi leur domaine : tous deux sourient d'espérance. De joyeux vendangeurs ont déjà signalé, depuis l'aube du jour, leur bruyante allégresse par des ritournelles redoublées, et les actives vendangeuses à genoux, ou penchées près des ceps, détachent les grappes parfumées, et les entassent dans des paniers ; ensuite des enfants et des jeunes filles les versent dans des hottes déjà humides et arrosées de ce jus, dont l'innocence apparente et la perfide douceur, semblables aux décevantes promesses du malicieux Amour, recèlent les éléments du délire et des querelles odieuses.

Non loin de là, on voit un groupe d'autres jeunes filles qui s'amusent à charger outre mesure un pauvre villageois dont la physionomie un peu naïve excite le rire et la malice de l'essaim folâtre. Il fléchit sous le faix, il chancelle, le coteau est rapide ; mais il se cramponne, il s'arrête à propos, et parvient sans accident jusqu'à la cuve, où il jette d'un seul coup d'épaule son lourd fardeau.

Une des jeunes espiègles, qui s'était montrée plus impitoyable que ses compgnes, éprouve un sort moins prospère. Son pied délicat se pose étourdiment sur une grappe de raisin, elle glisse : en vain elle étend ses bras, en vain elle se balance pour rétablir l'équilibre ; elle tombe, et sa chute fut telle, qu'après s'être relevée à la hâte, elle courut cacher son visage dans le sein de sa mère.

Plus loin, un des vendangeurs déjà sur le retour fuit les atteintes d'une jeune fille à qui il vient d'adresser quelques paroles un peu libres. La jeune vendangeuse le poursuit : il veut esquiver son approche ; elle le joint, le saisit, et, pour se venger, elle presse sur son visage barbu plusieurs grappes de raisin dont elle s'était armée dans sa course : il détourne la tête, mais il n'en reçoit pas moins sur son front, dans ses yeux, la liqueur exprimée par la main de sa folâtre ennemie qui, hors d'haleine, vole rejoindre ses compagnes.

Au pied du coteau, on voyait assis auprès d'une table, et sous une épaisse feuillée, un groupe de vieillards qui, avec du vin et de jeunes pensées, se consolaient entre eux des ravages du temps. Ces souvenirs, ces douces réverbérations de la jeunesse sur l'âge avancé, semblables aux derniers rayons du soleil dans une soirée d'hiver, régénèrent par une sorte de palingénésie, hélas ! trop fugitive, les premières émotions de la vie. C'est ainsi que l'astre du jour réchauffe de ses feux décroissants les membres appesantis du vieillard qui ne peut s'en approcher qu'avec lenteur, et qui ne les voit pas sans regret disparaître sous l'horizon. Enfin, avoir vu, avoir éprouvé, le dire, c'est voir, c'est éprouver encore. De là ces épanchements, ces ineffables effusions du cœur, ces doux projets pour l'avenir. Le père, jusqu'alors indécis, accorde, en remplissant le verre de son vieux voisin, sa fille bien-aimée au fils de son ancien ami, et l'Amour, du haut des airs, sourit au dieu des vendanges [1].

POUGENS. *Les quatre Ages*, ch. III.

LES FORÊTS AGITÉES PAR LES VENTS.

Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux végétaux ? Combien de fois, loin des villes, dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt, assis sur le bord d'une prairie agitée des vents, je me suis plu à voir les mélilots dorés, les trèfles empourprés, et les vertes graminées, former des ondulations semblables à des flots, et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure ! Cependant les vents balançaient sur ma tête les cimes majestueuses des ar-

1 Voyez, 2e partie, *Descriptions*, même sujet.

bres. Le retroussis de leur feuillage faisait paraître chaque espèce de deux verts différents. Chacun a son mouvement. Le chêne au tronc roide ne courbe que ses branches, l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions : l'un s'incline profondément auprès de son voisin comme devant un supérieur, l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami ; un autre s'agite en tous sens comme auprès d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère, semblent passer tour à tour de l'un à l'autre comme dans le cœur des hommes, et ces passions versatiles ne sont au fond que les jeux des vents. Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l'environnent; il a vécu dans un autre siècle. Cependant ces grands corps insensibles font entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts ; ce sont des murmures confus comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominantes : ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douceur. Ainsi les murmures d'une forêt accompagnent les accents du rossignol, qui de son nid adresse des vœux reconnaissants aux amours. C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleur sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits.

Ce bruissement des prairies, ces gazouillements des bois, ont des charmes que je préfère aux plus brillants accords ; mon âme s'y abandonne, elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres, elle s'élève avec leur cime vers les cieux, elle se transporte dans les temps qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir ; ils étendent dans l'infini mon existence circonscrite et fugitive. Il me semble qu'ils me parlent, comme ceux de Dodone, un langage mystérieux ; ils me plongent dans d'ineffables rêveries qui souvent ont fait tomber de mes mains les livres des philosophes. Majestueuses forêts, paisible solitude, qui plus d'une fois avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre ne troubler jamais vos résonnantes clairières ! N'accompagnez de vos religieux murmures que les chants des oiseaux, ou les doux entretiens des amis et des amants qui veulent se reposer sous vos ombrages.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Harmonies de la Nature*

LES DÉSERTS DE L'ARABIE PÉTRÉE.

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte et pour ainsi dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés ; un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes : il voit partout l'espace comme son tombeau ; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée ; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir : car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort.

BUFFON. *Histoire du chameau.*

MOYEN DE CONNAITRE LES GRANDS EFFETS VARIÉTÉS DE LA NATURE.

Ce n'est point en se promenant dans nos campagnes cultivées, ni même en parcourant toutes les terres du domaine de l'homme, que l'on peut connaître les grands effets des variétés de la nature : c'est en se transportant des sables brûlants de la zone torride aux glacières des pôles ; c'est en descendant du sommet des montagnes au fond des mers ; c'est en comparant les déserts avec les déserts que nous la jugerons mieux, et l'admirerons davantage. En effet, sous le point de vue de ses sublimes contrastes, et des majestueuses oppositions, elle paraît plus grande en se montrant telle qu'elle est. Nous avons ci-devant peint les déserts arides de l'Arabie Pétrée ; ces solitudes nues où l'homme n'a jamais respiré sous l'ombrage, où la terre, sans verdure, n'offre aucune subsistance aux animaux, aux oiseaux, aux insectes, où tout paraît mort, parce que rien ne peut naître, et que l'élément nécessaire au développement des germes de tout être vivant ou végétant, loin d'arroser la terre par des ruisseaux d'eau vive, ou de la pénétrer

par des pluies fécondes, ne peut même l'humecter d'une simple rosée.

Opposons ce tableau d'une sécheresse absolue dans une terre trop ancienne, à celui des vastes plaines de fange, des savanes noyées du nouveau continent; nous y verrons par excès ce que l'autre n'offrait que par défaut : des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes, et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement, et faire effort pour l'occuper tout entière. Des eaux stagnantes, et répandues près et loin de leur cours, couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé; et ces vastes marécages, exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueraient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retombaient en pluies précipitées par les orages, ou dispersées par les vents. Et ces plages, alternativement sèches et noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées, et ces broussailles de mangles, jetées sur les confins indécis de ces deux éléments, ne sont peuplées que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaques de la nature, où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon.

Les énormes serpents tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse; les crocodiles, les crapauds, les lézards, et mille autres reptiles à larges pattes, en pétrissent la fange; des millions d'insectes enflés par la chaleur humide en soulèvent la vase; et tout ce peuple impur, rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qu'il obscurcit encore, toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisseurs dont les cris confondus, multipliés, et mêlés aux coassements des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur, pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles; terres d'ailleurs impraticables, encore informes, et qui ne serviraient qu'à lui rappeler l'idée de ces temps voisins du premier chaos où les éléments n'étaient pas séparés, où la terre et l'eau ne faisaient qu'une masse commune, et où les espèces vivantes n'avaient pas encore trouvé leur place dans les différents districts de la nature.

LE MÊME. *Description du Kamichi.*

L'ÉCUREUIL.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence de ses mœurs, mériterait d'être épargné; il n'est ni carnassier, ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux; sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la faîne et du gland; il est propre, leste, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos : sa jolie figure est encore rehaussée, parée par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres; il se tient ordinairement assis presque debout, et se sert de ses pieds de devant comme d'une main, pour porter à sa bouche; au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légèreté; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche jamais des habitations; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas, comme le loir, pendant l'hiver; il est en tout temps très-éveillé; et, pour peu qu'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les trous, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en hiver à sa provision; il les cherche aussi sous la neige qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante et plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

LE MÊME.

LE CHEVREUIL.

Le cerf, comme le plus noble des habitants des bois, occupe dans les forêts les lieux ombragés par les cimes élevées des plus hautes futaies. Le chevreuil, comme étant d'une espèce plus inférieure, se contente d'habiter sous des lambris

bas, et se tient ordinairement dans le feuillage épais des plus jeunes taillis; mais, s'il a moins de noblesse, moins de force, et beaucoup moins de hauteur de taille, il a plus de grâce, plus de vivacité et même plus de courage que le cerf; il est plus gai, plus leste, plus éveillé; sa forme est plus arrondie, plus élégante, et sa figure plus agréable; ses yeux surtout sont plus beaux, plus brillants, et paraissent animés d'un sentiment plus vif; ses membres sont plus souples, ses mouvements plus prestes, et il bondit sans effort, avec autant de force que de légèreté.

Il est encore plus rusé, plus adroit à se dérober, plus difficile à suivre; il a plus de finesse, plus de ressources d'instinct : car, quoiqu'il ait le désavantage mortel de laisser après lui des impressions plus fortes, et qui donnent aux chiens plus d'ardeur et de véhémence d'appétit que l'odeur du cerf, il ne laisse pas que de savoir se soustraire à leur poursuite par la rapidité de sa première course et par ses détours multipliés. Il n'attend pas, pour employer la ruse, que la force lui manque : dès qu'il sent, au contraire, que les premiers efforts d'une fuite rapide ont été sans succès, il revient sur ses pas, retourne, revient encore; et, lorsqu'il a confondu, par des mouvements opposés, la direction de l'aller avec celle du retour, lorsqu'il a mêlé les émanations présentes avec les émanations passées, il se sépare de la terre par un bond, et, se jetant à côté, il se met ventre à terre, et laisse, sans bouger, passer près de lui la troupe entière de ses ennemis ameutés.

LE MÊME.

LE CHIEN.

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protége, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants, qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par des accents différents indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté : sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment, il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections : nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

LE MÊME. *Quadrupèdes.*

MÊME SUJET.

Le chien est le modèle, le vrai prototype de l'amitié. Chaque espèce se distingue par un attribut particulier qui est, pour ainsi dire, un hommage rendu à ce noble et généreux sentiment : l'une est spécialement vouée à la garde des troupeaux, et le berger solitaire lui confie sans crainte ses plus chères espérances; l'autre veille autour de notre demeure, et nous donne la sécurité au milieu de nos immenses possessions. Nous dormons sur la foi de son instinct vigilant et protecteur. Le chien fait tourner tous les jours au profit de l'homme les dons les plus rares dont la nature l'a comblé. Il cherche, il interroge, il suit prudemment les traces de la proie que poursuit l'avide chasseur. On dirait que l'attachement qu'il porte à son maître aiguise en quelque sorte toutes les finesses de son odorat. Il s'expose pour lui

quand il s'agit de combattre les plus terribles habitants des forêts, et lui dévoue à chaque instant son infatigable intrépidité.

Mais considérons plutôt ces courageux animaux au milieu des glaciers du mont Saint-Bernard, prêtant assistance aux voyageurs qui s'égarent, les guidant au sein des ténèbres, leur créant des routes au milieu des torrents, à travers mille abîmes, et partageant avec les hommes les plus vénérés les soins périlleux d'une bienfaisance hospitalière.

Voyez les chiens de Terre-Neuve s'élancer dans les flots, affronter le courroux des vagues, braver le déchaînement des vents et de la tempête, se réunir pour mieux résister au courant des fleuves, plonger dans les gouffres de la mer, et ramener vers le rivage les malheureux naufragés.

Qui n'a pas entendu parler des chiens de la Sibérie? Il semble néanmoins qu'on n'ait pas assez célébré leur intelligence, leur dévouement, leurs services, leur générosité. Ces animaux servent à la fois pour les Samoïèdes de bêtes de somme et de bêtes de trait. Ils manifestent une étonnante vigueur, et transportent des fardeaux à des distances prodigieuses. On les attèle à des traîneaux. Plus lestes que nos coursiers, ils savent se frayer des issues au travers des routes les plus escarpées. Ils ne font qu'effleurer le sol, et passent rapidement sur la neige sans jamais l'enfoncer. Aussi sobres que laborieux, il leur suffit, pour se nourrir, de quelques poissons qu'on fait mariner, et qu'on met ensuite en réserve. Mais, ce qu'il y a de merveilleux dans les habitudes de ces bons chiens, c'est qu'ils restent libres et livrés à eux-mêmes tout le cours de leur été. Tant qu'on n'a pas besoin de leur assistance, ils vivent de leur seule industrie. Ce n'est qu'à un signal qu'on leur donne, après l'apparition des premiers froids, qu'ils accourent affectueusement auprès de leurs maîtres, pour leur rendre tous les services dont ceux-ci ont besoin. Ils les dirigent pendant les ténèbres de la nuit, et au milieu des plus terribles orages. Quand les Samoïèdes tombent engourdis sur la terre couverte de frimas, leurs chiens viennent les couvrir de leurs corps, et leur communiquer leur chaleur naturelle. Mais que fait l'homme, partout si ingrat, pour tant de bons offices? Il attend que ces animaux deviennent vieux pour exiger leur peau, et pour s'en revêtir.

ALIBERT. *Physiologie des passions.*

LE CHEVAL.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu; il sait réprimer ses mouvements : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre; qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir [1].

BUFFON.

LE CHEVAL DOMPTÉ.

Voyez ce cheval ardent et impétueux : pendant que son écuyer le conduit et le dompte, que de mouvements irréguliers! C'est un effet de son ardeur, et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté; il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force, ou plutôt, puisque cette force était en quelque façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle se règle; il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride; car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal fougueux; par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force, et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter : son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'ensuit plus qu'une seule et même action.

BOSSUET. *Méditations sur l'Évangile.*

LA CHÈVRE ET LA BREBIS.

La chèvre a, de sa nature, plus de sentiment et de ressource que la brebis; elle vient à

---

1 Voyez *Descriptions* en vers, *le Cheval.*

l'homme volontiers, elle se familiarise aisément, elle est sensible aux caresses, et capable d'attachement ; elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile et moins timide que la brebis : elle est vive, capricieuse, lascive et vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit et qu'on peut la réduire en troupeau ; elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices ; elle est robuste, aisée à nourrir ; presque toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent. Ce tempérament, qui dans tous les animaux influe beaucoup sur le naturel, ne paraît cependant pas, dans la chèvre, différer essentiellement de celui de la brebis. Ces deux espèces d'animaux, dont l'organisation intérieure est presque entièrement semblable, se nourrissent, croissent et se multiplient de la même manière, et se ressemblent encore par le caractère des maladies, qui sont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chèvre n'est pas sujette : elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur ; elle dort au soleil et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs sans en être incommodée, et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissements ni vertiges ; elle ne s'effraye pas des orages, ne s'impatiente pas à la pluie, mais elle paraît sensible à la rigueur du froid. Les mouvements extérieurs, lesquels, comme nous l'avons dit, dépendant beaucoup moins de la conformation du corps que de la force et de la variété des sensations relatives à l'appétit et au désir, sont, par cette raison, beaucoup moins mesurés, beaucoup plus vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions ; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache ou fuit, comme par caprice, et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur ; et toute la souplesse des organes, tous les nerfs du corps suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ces mouvements qui lui sont naturels.

BUFFON.

LE LION ET LE TIGRE.

Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second ; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité, tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force ; le premier qui peut tout est moins tyran que l'autre, qui, ne pouvant jouir de la puissance pleinière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion ; celui-ci souvent oublie qu'il est le roi, c'est-à-dire le plus fort de tous les animaux : marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué ; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours être altéré de sang ; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches ; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer et non pas d'assouvir, en dévorant la première ; il désole le pays qu'il habite ; il ne craint ni l'aspect ni les armes de l'homme ; il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphants, les jeunes rhinocéros, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble : la hauteur de ses jambes proportionnée à la longueur de son corps ; l'épaisse et grande crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fière et majestueuse intrépidité. Le tigre, trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang toujours hors de la gueule, n'a que le caractère de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté ; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connaît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfants et déchirer leur mère, lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang, et ne pût-il l'éteindre en détruisant, dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit !

LE MÊME.

LA FAUVETTE.

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil, ou plutôt de la torpeur de la nature ; les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres con-

finés dans les cavernes, les antres et les terriers, tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation ; mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante, et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses comme les plus aimables ; vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, tous leurs accents le ton de la joie, et tous leurs jeux l'intérêt de l'amour. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles, et commencent à laisser épanouir leurs fleurs ; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes : les uns viennent habiter nos jardins ; d'autres préfèrent les avenues et les bosquets ; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaieté.

La fauvette à tête noire est de toutes les fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu : il tient un peu de celui du rossignol, et l'on en jouit plus longtemps, car, plusieurs semaines après que ce chantre du printemps s'est tu, l'on entend les bois résonner partout du chant de ces fauvettes ; leur voix est facile, pure et légère, et leur chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues, mais agréables, flexibles et nuancées ; ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre ; il en peint la tranquillité, il en exprime même le bonheur ; car les cœurs sensibles n'entendent pas sans une douce émotion les accents inspirés par la nature aux êtres qu'elle rend heureux.

LE MÊME.

LE ROSSIGNOL.

Il n'est point d'homme bien organisé à qui ce nom ne rappelle quelqu'une de ces belles nuits de printemps où, le ciel étant serein, l'air calme, toute la nature en silence, et, pour ainsi dire, attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chantre des forêts. On pourrait citer quelques autres oiseaux chanteurs, dont la voix le dispute, à certains égards, à celle du rossignol ; les alouettes, le serin, le pinson, les fauvettes, la linotte, le chardonneret, le merle commun, le merle solitaire, le moqueur d'Amérique, se font uter avec plaisir, lorsque le rossignol se tait : les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et plus doux ; d'autres ont des tours de gosier aussi flatteurs ; mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de ses talents divers, et par la prodigieuse variété de son ramage ; en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux, prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol.

Le rossignol charme toujours, et ne se répète jamais, du moins jamais servilement ; s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agréments : il réussit dans tous les genres, il rend toutes les expressions, il saisit tous les caractères, et de plus il sait en augmenter l'effet par les contrastes. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prelude timide, par des tons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent ; mais ensuite, prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, s'échauffe, et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe : coups de gosier éclatants ; batteries vives et légères ; fusées de chant, où la netteté est égale à la volubilité ; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille, mais très-propre à augmenter l'éclat des tons appréciables ; roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force, et même avec une dureté de bon goût ; accents plaintifs cadencés avec mollesse ; sons filés sans art, mais enflés avec âme ; sons enchanteurs et pénétrants, vrais soupirs d'amour et de volupté qui semblent sortir du cœur, et font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce, une langueur si touchante. C'est dans ces tons passionnés que l'on reconnaît le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à une compagne chérie, et qu'elle seule peut lui inspirer ; tandis que dans d'autres phrases plus étonnantes peut-être, mais moins expressives, on reconnaît le simple projet de l'amuser et de lui plaire, ou bien de disputer devant elle le prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur.

Ces différentes phrases sont entremêlées de silences, de ces silences qui, dans tout genre de mélodie, concourent si puissamment aux grands effets. On jouit des beaux sons que l'on vient d'entendre, et qui retentissent encore dans l'oreille : on en jouit mieux, parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations nouvelles : bientôt on attend, on désire une autre reprise, on espère que ce sera celle qui plaît ; si l'on est trompé, la beauté du morceau que l'on entend ne

permet pas de regretter celui qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour les reprises qui suivront. Au reste, une des raisons pourquoi le chant du rossignol est plus remarqué et produit plus d'effet, c'est parce que, chantant la nuit qui est le temps le plus favorable, et chantant seul, sa voix a tout son éclat, et n'est offusquée par aucune autre voix : il efface tous les autres oiseaux par ses sons moelleux et flûtés, et par la durée non interrompue de son ramage, qu'il soutient quelquefois pendant vingt secondes. Un observateur a compté dans ce ramage seize reprises différentes, bien déterminées par leurs premières et dernières notes, et dont l'oiseau sait varier avec goût les notes intermédiaires ; enfin, il s'est assuré que la sphère que remplit la voix d'un rossignol n'a pas moins d'un mille de diamètre, surtout lorsque l'air est calme : ce qui égale au moins la portée de la voix humaine.

GUÉNEAU DE MONTBELLIARD.

LE SERIN ET LE ROSSIGNOL.

Si le rossignol est le chantre des bois, le serin est le musicien de la chambre ; le premier tient tout de la nature, le second participe à nos arts : avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons, le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire ; et comme la différence du caractère, surtout dans les animaux, tient de très-près à celle qui se trouve entre leurs sens, le serin, dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus social, plus doux, plus familier : il est capable de reconnaissance, et même d'attachement ; ses caresses sont aimables, ses petits dépits innocents, et sa colère ne blesse ni n'offense. Ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous : il se nourrit de graines, comme nos autres oiseaux domestiques ; on l'élève plus aisément que le rossignol, qui ne vit que de chair ou d'insectes, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation plus facile est aussi plus heureuse ; on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès ; il quitte la mélodie de son chant naturel, pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instruments ; il applaudit, il accompagne, et nous rend au delà de ce qu'on peut lui donner.

Le rossignol, plus fier de son talent, semble vouloir le conserver dans toute sa pureté, au moins paraît-il faire assez peu de cas des nôtres : ce n'est qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter quelques-unes de nos chansons. Le serin peut parler et siffler ; le rossignol méprise la parole autant que le sifflet, et revient sans cesse à son brillant ramage. Son gosier, toujours nouveau, est un chef-d'œuvre de la nature auquel l'art humain ne peut rien changer, ni ajouter ; celui du serin est un modèle de grâce, d'une trempe moins ferme, que nous pouvons modifier. L'un a donc bien plus de part que l'autre aux agréments de la société ; le serin chante en tout temps, il nous récrée dans les jours les plus sombres, il contribue même à notre bonheur; car il fait l'amusement de toutes les jeunes personnes, les délices des recluses ; il charme au moins les ennuis du cloître, porte de la gaieté dans des âmes innocentes et captives ; et ses petits amours, qu'on peut considérer de près en le faisant nicher, ont rappelé mille et mille fois à la tendresse des cœurs sacrifiés : c'est faire autant de bien que nos vautours savent faire de mal.

BUFFON.

L'HIRONDELLE.

Le vol est l'état naturel, je dirais presque l'état nécessaire de l'hirondelle. Elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant... Elle sent que l'air est son domaine, elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeants, et suit avec une agilité souple leur trace oblique et tortueuse ; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre, pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble ; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie par la flexibilité preste de ses mouvements; toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vitesse, elle en change à tout instant la direction ; elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif, dont les routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent et reparaissent pour se croiser, se rebrouiller encore en mille manières, et dont le plan, trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole.

GUÉNEAU DE MONTBELLIARD.

LE PAON.

Si l'empire appartenait à la beauté et non à la force, le paon serait, sans contredit, le roi des oiseaux ; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille

grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné; une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête, et l'élève sans la charger; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel: non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre, pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre, et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter, ni les décrire.

Tel paraît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps; mais si sa femelle vient tout à coup à paraître, si les feux de l'amour, se joignant aux secrètes influences de la saison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur et de nouveaux désirs, alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête, et annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce front radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles couleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année; le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté : car on prétend qu'il en jouit en effet; qu'il est sensible à l'admiration; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges; et qu'au contraire, lorsqu'on paraît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors, et les cache à qui ne sait point les admirer.

BUFFON.

LE CYGNE.

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix : la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser, et de ne pas les employer que pour la défense. Il sait combattre et vaincre, sans jamais attaquer : roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air; il attend l'aigle, sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts, en opposant à ses armes la résistance de ses plumes, et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide; et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi; tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature; il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire; nul espèce ne le mérite mieux. La nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages : coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout dans le cygne respire la beauté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la volupté; tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour; tout justifie la spirituelle et riante mythologie d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles.

A sa noble aisance, à la facilité, à la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître, non-seulement comme le premier des navigateurs

ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé, et sa poitrine relevée et arrondie, semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde; son large estomac en présente la carène; son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière, et se relève en poupe; sa queue est un vrai gouvernail; ses pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent, et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que, voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée; soit que, s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

Aux avantages de la nature le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'y établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large, ou venir, longeant la rive, s'abriter sous les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées; puis, quittant sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paraît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art, en place des beautés vives de la nature, les cygnes étaient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau; ils animaient, égayaient les tristes fossés des châteaux, ils décoraient la plupart des rivières, et même celle de la capitale, et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ses beaux oiseaux les bassins de ses maisons royales[1].

LE MÊME

L'OISEAU-MOUCHE.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature : elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de grandeur; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre; et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur, comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches : elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*. Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asine (le taon) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil delié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates, qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage : ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs; leur vol est continu, bourdonnant et rapide : on compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet. Leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non-seulement immobile, mais tout à fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. Il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée : elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal divisé au bout en deux filets, elle a la

---

[1] Le prince dont parle ici Buffon est le roi François Ier. (N. E.)

forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions : l'oiseau la darde hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats : l'impatience paraît être leur âme ; s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor, et se dispersent dans les campagnes.

LE MÊME.

LES INSECTES.

Jetons les yeux sur ce que la nature a créé de plus faible, sur ces atomes animés, pour lesquels une fleur est un monde, et une goutte d'eau un océan. Les plus brillants tableaux vont nous frapper d'admiration. L'or, le saphir, le rubis, ont été prodigués à des insectes invisibles. Les uns marchent le front orné de panaches, sonnent la trompette, et semblent armés pour la guerre ; d'autres portent des turbans enrichis de pierreries, leurs robes sont étincelantes d'azur et de pourpre. Ils ont de longues lunettes, comme pour découvrir leurs ennemis, et des boucliers pour s'en défendre. Il en est qui exhalent le parfum des fleurs, et sont créés pour le plaisir. On les voit avec des ailes de gaze, des casques d'argent, des épieux noirs comme le fer, effleurer les ondes, voltiger dans les prairies, s'élancer dans les airs. Ici on exerce tous les arts, toutes les industries ; c'est un petit monde qui a ses tisserands, ses maçons, ses architectes. On y reconnaît les lois de l'équilibre ; et les formes savantes de la géométrie. Je vois parmi eux des voyageurs qui vont à la découverte, des pilotes qui, sans voile et sans boussole, voguent sur une goutte d'eau à la conquête d'un nouveau monde. Quel est le sage qui les éclaire, le savant qui les instruit, le héros qui les guide et les asservit ? Quel est le Lycurgue qui a dicté des lois si parfaites ? Quel est l'Orphée qui leur enseigna les règles de l'harmonie ? Ont-ils des conquérants qui les égorgent, et qu'ils couvrent de gloire ? Se croient-ils les maîtres de l'univers, parce qu'ils rampent sur sa surface ? Contemplons ces petits ménages, ces royaumes, ces républiques, ces hordes semblables à celles des Arabes : une mite va occuper cette pensée qui calcule la grandeur des astres, émouvoir ce cœur que rien ne peut remplir, étonner cette admiration accoutumée aux prodiges. Voici un insecte impur qui s'enveloppe d'un tissu de soie, et se repose sous une tente ; celui-ci s'empare d'une bulle d'air, s'enfonce au fond des eaux, et se promène dans son palais aérien. Il en est un autre qui se forme, avec un coquillage, une grotte flottante, qu'il couronne d'une tige de verdure. Une araignée tend sous le feuillage des filets d'or, de pourpre et d'azur, dont les reflets sont semblables à ceux de l'arc-en-ciel [1]. Mais quelle flamme brillante se répand tout à coup au milieu de cette multitude d'atomes animés ? Ces richesses sont effacées par de nouvelles richesses. Voici des insectes à qui l'aurore semble avoir prodigué ses rayons les plus doux. Ce sont des flambeaux vivants qu'elle répand dans les prairies ; voyez cette mouche qui luit d'une clarté semblable à celle de la lune, elle porte avec elle le phare qui doit la guider. Tandis qu'elle s'élance dans les airs, un ver rampe au-dessous d'elle : vous croyez qu'il va disparaître dans l'ombre ; tout à coup il se revêt de lumière comme un habitant du ciel ; il s'avance comme le fils des astres : tout s'illumine, et ces reflets éclatants, ces flammes célestes qui rayonnent autour de lui, éclairent les doux combats, les extases et les ravissements de l'amour.

AIMÉ-MARTIN. *Préambule des Harmonies de la Nature.*

LE SERPENT.

Ses mouvements diffèrent de ceux de tous les autres animaux : on ne saurait dire où gît le principe de ses déplacements ; car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes ; et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement ; il reparaît, disparaît encore, semblable à une petite fumée d'azur ; ou aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue de feu ; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sous l'herbe des prairies ou sur la surface des eaux. Le labyrinthe avait moins de sinuosités que les méandres tracés par ce reptile. Ses couleurs sont aussi peu déter-

---

[1] L'araignée du Mexique, nommée *atocatl*.

minées que sa marche ; elles changent à tous les aspects de la lumière, et, comme ses mouvements, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction.

Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs, il sait, ainsi qu'un homme souillé de meurtre, jeter à l'écart sa robe tachée de sang, dans la crainte d'être reconnu. Par une étrange faculté, il peut faire rentrer dans son sein les petits monstres que l'amour en a fait sortir. Il sommeille des mois entiers, fréquente les tombeaux, habite les lieux inconnus, compose des poisons qui glacent, brûlent ou tachent le corps de sa victime des couleurs dont il est lui-même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes ; ici, il fait entendre une sonnette ; il siffle comme un aigle de montagne, mugit comme un taureau. Objet d'horreur ou d'adoration, les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie. Le Mensonge l'appelle, la Prudence le réclame, l'Envie le porte dans son cœur, et l'Éloquence à son caducée. Aux enfers, il arme le fouet des furies ; au ciel, l'éternité en fait son symbole. Il possède encore l'art de séduire l'innocence. Ses regards enchantent les oiseaux dans les airs ; et, sous la fougère de la crèche, la brebis lui abandonne son lait [1].

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

LE SERPENT DEVIN.

C'est surtout dans les déserts brûlants de l'Afrique qu'exerçant une domination moins troublée, le serpent devin parvient à une longueur plus considérable. On frémit lorsqu'on lit, dans les relations des voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur de cette partie du monde, la manière dont cet énorme serpent s'avance au milieu des herbes hautes et des broussailles, ayant quelquefois plus de dix-huit pouces de diamètre, et semblable à une longue et grosse poutre qu'on remuerait avec vitesse. On aperçoit de loin, par le mouvement des plantes qui s'inclinent sur son passage, l'espèce de sillon que tracent les diverses ondulations de son corps; on voit fuir devant lui les troupeaux de gazelles et d'autres animaux dont il fait sa proie, et le seul parti qui reste à prendre dans ces solitudes immenses, pour se garantir de sa dent meurtrière et de sa force funeste, est de mettre le feu aux herbes déjà à demi brûlées par l'ardeur du soleil. Le fer ne suffit pas contre ce dangereux serpent, lorsqu'il est parvenu à toute sa longueur, et surtout lorsqu'il est irrité par la faim. L'on ne peut éviter la mort qu'en couvrant un pays immense de flammes qui se propagent avec vitesse au milieu de végétaux presque entièrement desséchés, en excitant ainsi un vaste incendie, et en élevant, pour ainsi dire, un rempart de feu contre la poursuite de cet énorme animal.

Il ne peut être en effet arrêté, ni par les fleuves qu'il rencontre, ni par les bras de mer dont il fréquente souvent les bords ; car il nage avec facilité, même au milieu des ondes agitées ; et c'est en vain, d'un autre côté, qu'on voudrait chercher un abri sur de grands arbres ; il se roule avec promptitude jusqu'à l'extrémité des cimes les plus hautes : aussi vit-il souvent dans les forêts. Enveloppant les tiges dans les divers replis de son corps, il se fixe sur les arbres à différentes hauteurs, et y demeure souvent longtemps en embuscade, attendant patiemment le passage de sa proie. Lorsque, pour l'atteindre, ou pour sauter sur un arbre voisin, il a une trop grande distance à franchir, il entortille sa queue autour d'une branche, et, suspendant son corps allongé à cette espèce d'anneau, se balançant, et tout d'un coup s'élançant avec force, il se jette comme un trait sur sa victime, ou contre l'arbre auquel il veut s'attacher.

Lorsqu'il aperçoit un ennemi dangereux, ce n'est point avec ses dents qu'il commence un combat, qui alors serait trop désavantageux pour lui; mais il se précipite avec tant de rapidité sur sa malheureuse victime, l'enveloppe dans tant de contours, la serre avec tant de force, fait craquer ses os avec tant de violence, que ne pouvant ni s'échapper, ni user de ses armes, et réduite à pousser de vains mais d'affreux hurlements, elle est bientôt étouffée sous les efforts multipliés de ce monstrueux reptile.

Si le volume de l'animal expiré est trop considérable pour que le devin puisse l'avaler, malgré la grande ouverture de sa gueule, la facilité qu'il a de l'agrandir, et l'extension dont presque tout son corps est susceptible, il continue de presser sa proie mise à mort ; il en écrase les parties les plus compactes; et, lorsqu'il ne peut point les briser avec facilité, il l'entraîne, en se roulant avec elle, auprès d'un gros arbre dont il renferme le tronc dans ses replis ; il place sa proie entre l'arbre et son corps ; il les environne l'un et l'autre de ses nœuds vigoureux, et, se servant de sa tige noueuse comme d'une sorte de levier, il redouble ses efforts et parvient bientôt à comprimer en tous sens, et à moudre, pour ainsi dire, le corps de l'animal qu'il a immolé.

Lorsqu'il a donné ainsi à sa proie toute la souplesse qui lui est nécessaire, il l'allonge en continuant de la presser, et diminue d'autant sa grosseur, il l'imbibe de sa salive, ou d'une sorte

---

[1] Voyez *Narrations*, vers et prose.

d'humeur analogue qu'il répand en abondance. Il pétrit, pour ainsi dire, à l'aide de ses replis, cette masse devenue informe, ce corps qui n'est plus qu'un composé confus de chairs ramollies et d'os concassés. C'est alors qu'il l'avale en la prenant par la tête, en l'attirant à lui, et en l'entraînant dans son ventre par de fortes aspirations plusieurs fois répétées; mais, malgré cette préparation, sa proie est quelquefois si volumineuse, qu'il ne peut l'engloutir qu'à demi; il faut qu'il ait digéré, au moins en partie, la portion qu'il a déjà fait entrer dans son corps, pour pouvoir y faire pénétrer l'autre; et l'on a souvent vu le serpent devin, la gueule horriblement ouverte, et remplie d'une proie à demi dévorée, étendu à terre, et dans une sorte d'inertie qui accompagne presque toujours sa digestion.

LACÉPÈDE. *Ovipares.*

LE LÉZARD GRIS.

Le lézard gris paraît être le plus doux, le plus innocent, et l'un des plus utiles des lézards. Ce joli petit animal, si commun dans le pays où nous écrivons, et avec lequel tant de personnes ont joué dans leur enfance, n'a pas reçu de la nature un vêtement aussi éclatant que plusieurs autres quadrupèdes ovipares; mais elle lui a donné une parure élégante: sa petite taille est svelte, son mouvement agile, sa course si prompte, qu'il échappe à l'œil aussi rapidement que l'oiseau qui vole. Il aime à recevoir la chaleur du soleil; ayant besoin d'une température douce, il cherche les abris; et, lorsque dans un beau jour de printemps, une lumière pure éclaire vivement un gazon en pente, ou une muraille qui augmente la chaleur en la réfléchissant, on le voit s'étendre sur ce mur, ou sur l'herbe nouvelle avec une espèce de volupté. Il se pénètre avec délices de cette chaleur bienfaisante, il marque son plaisir par de molles ondulations de sa queue déliée; il fait briller ses yeux vifs et animés; il se précipite comme un trait pour saisir une petite proie, ou pour trouver un abri plus commode. Bien loin de s'enfuir à l'approche de l'homme, il paraît le regarder avec complaisance; mais au moindre bruit qui l'effraye, à la chute seule d'une feuille, il se roule, tombe, et demeure pendant quelques instants comme étourdi par sa chute; ou bien il s'élance, disparaît, se trouble, revient, se cache de nouveau, reparaît encore, et décrit en un instant plusieurs circuits tortueux que l'œil a de la peine à suivre, se replie plusieurs fois sur lui-même, et se retire enfin dans quelque asile, jusqu'à ce que sa crainte soit dissipée.

LE MÊME.

LE DRAGON.

A ce nom de dragon, l'on conçoit toujours une idée extraordinaire. La mémoire rappelle, avec promptitude, tout ce qu'on a lu, tout ce qu'on a ouï dire sur ce monstre fameux; l'imagination s'enflamme par le souvenir des grandes images qu'il a présentées au génie poétique: une sorte de frayeur saisit les cœurs timides, et la curiosité s'empare de tous les esprits. Les anciens, les modernes ont tous parlé du dragon: consacré par la religion des premiers peuples, devenu l'objet de leur mythologie, ministre des volontés des dieux, gardien de leurs trésors, servant leur amour et leur haine, soumis au pouvoir des enchanteurs, vaincu par les demi-dieux du temps antique, entrant même dans les allégories sacrées du plus saint des recueils, il a été chanté par les premiers poëtes, et représenté avec toutes les couleurs qui pouvaient en embellir l'image: principal ornement des fables pieuses, imaginées dans des temps plus récents; dompté par les héros, et même par les jeunes héroïnes qui combattaient pour une loi divine; adopté par une seconde mythologie qui plaça les fées sur le trône des anciennes enchanteresses; devenu l'emblème des actions éclatantes des vaillants chevaliers, il a vivifié la poésie moderne, ainsi qu'il avait animé l'ancienne.

Proclamé par la voix sévère de l'histoire, partout décrit, partout célébré, partout redouté, montré sous toutes les formes, toujours revêtu de la plus grande puissance, immolant ses victimes par son regard, se transportant au milieu des nuées avec la rapidité de l'éclair, frappant comme la foudre, dissipant l'obscurité des nuits par l'éclat de ses yeux étincelants, réunissant l'agilité de l'aigle, la force du lion, la grandeur du serpent, présentant même quelquefois une figure humaine, doué d'une intelligence presque divine, et adoré de nos jours dans de grands empires de l'Orient, le dragon a été tout, il s'est trouvé partout, hors dans la nature.

Il vivra cependant toujours, cet être fabuleux, dans les heureux produits d'une imagination féconde. Il embellira longtemps les images hardies d'une poésie enchanteresse; le récit de sa puissance merveilleuse charmera les loisirs de ceux qui ont besoin d'être quelquefois transportés au milieu des chimères, et qui désirent de voir la vérité parée des ornements d'une fiction agréable. Mais, à la place de cet être fantastique, que trouvons-nous dans la réalité? Un animal aussi petit que faible, un lézard innocent et tranquille, un des moins armés de tous les quadrupèdes ovipares, et qui, par une conformation particulière, à la facilité de se transporter avec agilité, et de voltiger de branche en branche dans les forêts qu'il

habite. Les espèces d'ailes dont il a été pourvu, son corps de lézard et tous ses rapports avec les serpents, ont fait trouver quelque sorte de ressemblance éloignée entre ce petit animal et le monstre imaginaire dont nous avons parlé, et lui ont fait donner le nom de dragon par les naturalistes.

LE MÊME.

LE REQUIN.

Ce formidable squale parvient jusqu'à une longueur de plus de dix mètres (trente pieds, ou environ) ; il pèse quelquefois près de cinquante myriagrammes (mille livres) ; et il s'en faut de beaucoup que l'on ait prouvé que l'on doit regarder comme exagérée l'assertion de ceux qui ont prétendu qu'on avait pêché un requin du poids de plus de cent quatre-vingt-dix myriagrammes (quatre mille livres).

Mais la grandeur n'est pas son seul attribut; il a reçu aussi la force et des armes meurtrières ; et, féroce autant que vorace, impétueux dans ses mouvements, avide de sang, insatiable de proie, il est véritablement le tigre de la mer. Recherchant sans crainte tout ennemi, poursuivant avec plus d'obstination, attaquant avec plus de rage, combattant avec plus d'acharnement que les autres habitants des eaux ; plus dangereux que plusieurs cétacés, qui, presque toujours, sont moins puissants que lui; inspirant même plus d'effroi que les baleines, qui, moins bien armées, et douées d'appétits bien différents, ne provoquent presque jamais ni l'homme, ni les grands animaux; rapide dans sa course, répandu sur tous les climats, ayant envahi, pour ainsi dire, toutes les mers : paraissant souvent au milieu des tempêtes ; aperçu facilement par l'éclat phosphorique dont il brille, au milieu des ombres des nuits les plus orageuses; menaçant de sa gueule énorme et dévorante les infortunés navigateurs exposés aux horreurs du naufrage, leur fermant toute voie de salut, leur montrant, en quelque sorte, leur tombe ouverte, et plaçant sous leurs yeux le signal de la destruction. Il n'est pas surprenant qu'il ait reçu le nom sinistre qu'il porte, et qui, réveillant tant d'idées lugubres, rappelle surtout la mort dont il est le ministre. Requin est, en effet, une corruption de *requiem*, qui désigne depuis longtemps, en Europe, la mort et le repos éternel, et qui a dû être souvent, pour des passagers effrayés, l'expression de leur consternation, à la vue d'un squale de plus de trente pieds de longueur, et des victimes déchirées ou ensanglantées par ce tyran des ondes. Terrible encore lorsqu'on a pu parvenir à l'accabler de chaînes, se débattant avec violence au milieu de ses liens ; conservant une grande puissance, lors même qu'il est déjà tout baigné dans son sang, et pouvant, d'un seul coup de sa queue, répandre le ravage autour de lui à l'instant même où il est près d'expirer, n'est-il pas le plus formidable de tous les animaux auxquels la nature n'a pas départi des armes empoisonnées ? Le tigre le plus furieux, au milieu des sables brûlants; le crocodile le plus fort, sur les rivages équatoriaux ; le serpent le plus démesuré, dans les solitudes africaines, doivent-ils inspirer autant d'effroi qu'un énorme requin au milieu des vagues agitées?

LE MÊME. *Histoire naturelle des poissons*, t. Ier.

DÉFINITIONS.

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
> Et les mots pour le dire arrivent aisément.
> BOILEAU. *Art poét.*, chant. I.

DÉFINITION ORATOIRE ET PHILOSOPHIQUE.

PRÉCEPTES DU GENRE.

La *définition* oratoire est un vaste champ pour l'éloquence. C'est par elle que se discutent toutes les questions de droit ; car, lorsqu'on est d'accord sur l'existence du fait et sur sa cause, il ne s'agit plus que d'examiner quelle en est la nature, et d'en déterminer la qualité relativement à la loi.

Clodius a été tué par les esclaves de *Milon ;* mais est-ce là un meurtre prémédité et volontaire, ou seulement le cas de la défense personnelle ? Le fait est convenu. La qualité du fait est la question qui s'agite.

Muréna s'est rendu agréable au peuple ; mais ce qu'il a fait pour lui plaire, est-ce le crime de corruption ? Est-ce là *briguer les suffrages ?* C'est ce qui reste à décider.

Ce fut à Rome une cause célèbre que celle que plaida *Carbon* pour la défense de L. Opimius, accusé, après son consulat, du meurtre de *C. Gracchus.* L'action était notoire : mais, lorsqu'il s'agissait du salut de la république, le consul, en vertu d'un décret du sénat, n'avait-il pas eu droit d'ordonner qu'on fît main basse sur un séditieux ? Ou, dans ce péril même, devait-il respecter la loi qui protégeait tout citoyen qu'elle n'avait pas condamné ? *Licueritne, ex senatûs consulto, servandæ reipublicæ causâ?* C'était là le point contesté. Il s'agissait de *définir* le droit de la sûreté de l'État, et ce que le consul appelait le danger, le salut de la république ; de savoir jusqu'où s'étendait l'autorité du sénat, et le devoir du consul lui-même entre un décret du sénat et la loi.

En éloquence, *définir* c'est donc amplifier, accumuler les traits, les exemples, les circonstances qui caractérisent la chose, la présenter du côté favorable à l'opinion qu'on en veut donner, et animer le tableau qu'on en fait, non-seulement des couleurs les plus vives, mais de tout ce que le mélange des ombres et de la lumière peut ajouter à leur éclat.

Je ne dis pas qu'une *définition* rigoureuse ne soit quelquefois un moyen tranchant, mais il faut pour cela qu'elle soit évidemment juste et inattaquable dans tous les points ; encore a-t-elle, par sa brièveté même, l'inconvénient d'échapper aux juges, si on ne prend pas soin de l'appuyer, au moins pour lui donner le temps de se graver dans les esprits. *In sensum et in mentem judicis intrare non potest : antè enim prœterlabitur quàm percepta est.* (De Orat.)

Au reste, tous les genres d'éloquence n'exigent pas les mêmes précautions que le plaidoyer, où l'agresseur et le défenseur doivent être sans cesse en garde, et frapper et parer presque d'un même temps. Ainsi la *définition*, qui, dans le genre judiciaire, est le centre de l'action, et qu'il faut munir de tous côtés de toutes les forces de l'éloquence, est moins critique et moins périlleuse dans le genre de l'éloge ou de la délibération ; mais, lors même qu'elle n'est pas le centre d'une place forte, elle est au moins le frontispice ou le vestibule d'un palais ou d'un temple ; et l'éloquence y doit réunir la pompe et la solidité.

Dans l'Oraison pour Marcellus, Cicéron, en parlant à César de ses devoirs, après avoir défini la gloire : *Gloria est illustris ac pervagata multorum et magnorum, vel in suos, vel in patriam, vel in omne genus hominum fama meritorum* [1], développe ainsi sa *définition*, en l'appliquant à César lui-même : *Non verò hæc tua vita ducenda est, quæ corpore et spiritu continetur. Illa, inquam, illa vita est tua, quæ vigebit memoriâ sæculorum omnium, quam posteritas alet, quam*

---

[1] La gloire est une renommée éclatante et répandue au loin, pour de grands et nombreux services qu'on a rendus aux siens, à sa patrie et à l'humanité.

ipsa æternitas semper tuebitur [1]. Voilà pour l'étendue et la perpétuité ; voici pour la solidité et la pureté de la gloire : *Obstupescent posteri certè imperia, provincias, Rhenum, Oceanum, Nilum, pugnas innumerabiles, incredibiles victorias, monumenta, munera, triumphos audientes et legentes tuos. Sed nisi hæc urbs stabilita tuis consiliis et institutis erit, vagabitur modè nomen tuum longè atque latè; sedem quidem stabilem et domicilium certum non habebit* [2]. Voilà ce qui s'appelle *définir* magnifiquement.

Nos orateurs modernes ont connu l'art de rendre les définitions éloquentes. Je vais en citer deux exemples, pris tous les deux de cette oraison funèbre de Turenne, qui fait la gloire de Fléchier. Voici comment il *définit* la valeur véritable, celle de son héros :

« N'entendez pas par ce mot (*de valeur*) une « hardiesse vaine, indiscrète, etc. » Voy. l'*Oraison funèbre.*

L'autre *définition* est celle d'une armée :

« Qu'est-ce qu'une armée, etc. » Voyez plus bas.

A l'égard des *définitions* philosophiques, elles sont d'un usage d'autant plus fréquent dans les choses même les plus familières, que les hommes ne sont jamais en contradiction que pour n'avoir pas *défini*, ou pour avoir mal *défini*. L'erreur n'est guère que dans les termes. Ce que j'assure d'un objet, je l'assure de l'idée que j'y attache : ce que vous niez de ce même objet, vous le niez de l'idée que vous y appliquez. Nous ne sommes donc opposés de sentiments qu'en apparence, puisque nous parlons de deux choses différentes sous un même nom. Quand vous lirez clairement dans mon idée, quand je lirai clairement dans la vôtre, vous affirmerez ce que j'affirme, je nierai ce que vous niez ; et cette conciliation des idées ne s'opère qu'au moyen des *définitions*.

Il y en a qui donnent à penser; il y en a d'autres qui en épargnent la peine. Du nombre des premières sont celles-ci, qu'Aristote nous a données : *Le juste est l'utile en commun. La prudence est la vertu de la raison dirigée au bonheur. La volupté est le seul bien que l'on désire pour lui-même. Un bien d'opinion est celui dont on ne ferait aucun cas, s'il fallait l'avoir en secret.*

Du nombre des dernières sont celles-ci du même philosophe : *La tyrannie est une monarchie sans limites. La magnanimité est une bienfaisance qui veut agir en grand. La mélancolie est à la fois douleur et volupté : douleur dans le regret, volupté dans le souvenir.*

Or on sent bien que celles qui demandent de la méditation ne sont pas du genre oratoire. Tout y doit être facile à saisir et à pénétrer d'un coup d'œil. L'auditeur n'a le temps ni d'hésiter ni de réfléchir. La pensée, en volant comme la parole, doit jeter sa lumière, et laisser son impression. Ceci peut distinguer l'éloquence parlée de l'éloquence écrite.

MARMONTEL. *Éléments de littérature*, t. II.

LA BIBLE.

L'Écriture surpasse en naïveté, en vivacité, en grandeur, tous les écrivains de Rome et de la Grèce. Jamais Homère même n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses cantiques, particulièrement le dernier, que tous les enfants des Israélites devaient apprendre par cœur. Jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des psaumes; par exemple, celui qui commence ainsi : « *Le Dieu des Dieux, le Sei-* « *gneur a parlé, et il a appelé la terre,* » surpasse toute imagination humaine. Jamais Homère ni aucun autre poëte n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu, aux yeux duquel « *les royaumes* « *ne sont qu'un grain de poussière; l'univers* « *qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui, et qu'on* « *enlève demain.* « Tantôt ce prophète a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix ; tantôt il s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il, dans l'antiquité profane, de comparable au tendre Jérémie, déplorant les maux de son peuple ; ou à Nahum, voyant de loin, en esprit, tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable ? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots ; tout est dépeint d'une manière vive qui saisit l'imagination ; il laisse Homère loin derrière lui. Lisez encore Daniel, dénonçant à Balthazar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui ; et cherchez, dans les plus sublimes originaux de l'antiquité, quelque chose qu'on puisse lui comparer. Au reste, tout se soutient dans l'Écriture ; tout y garde le caractère qu'il doit avoir, l'histoire, le détail des lois, les des-

---

[1] N'appelle pas ta vie le souffle qui t'anime; la vie est celle qui sera florissante dans la mémoire de tous les siècles, que la postérité prendra soin de nourrir, que l'éternité même prendra soin de défendre.

[2] La postérité sera frappée d'étonnement, sans doute, en lisant ou en entendant raconter de toi des empires soumis, des provinces conquises; le Rhin, l'Océan, le Nil, asservis ; des batailles sans nombre, d'incroyables victoires, les monuments, les titres, les triomphes qui attesteront ta gloire ; mais si cette ville n'est rétablie par tes conseils et par tes sages institutions, ton nom sera bientôt comme errant et vagabond dans l'univers sans avoir de demeure stable et de domicile assuré.

criptions, les endroits véhéments, les mystères, les discours de morale; enfin, il y a autant de différence entre les poëtes profanes et les prophètes, qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux. Les uns, véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de divin; les autres, s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la faiblesse humaine [1].

FÉNELON. *Dialogues sur l'éloquence de la chaire.*

L'ÉCRITURE SAINTE.

Entre tous les avantages qui relèvent l'excellence et le prix de l'Écriture sainte au-dessus de tous les autres livres, un des plus admirables est ce parfait tempérament avec lequel elle joint l'une à l'autre deux choses qui paraissent incompatibles, une grande douceur et une grande majesté, un air simple et facile, et une extraordinaire élévation. Quand on la lit, et qu'on la médite, c'est comme un nouveau ciel qui s'ouvre, où l'on voit briller, pour ainsi dire, mille feux et mille lumières, et les rayons qu'elle envoie de toute part étonnent les yeux, et les éblouissent à mesure qu'elle les éclaire. Ce caractère est si sensible qu'il se fait remarquer de soi-même, et que l'on en peut aisément tirer une preuve certaine de sa divinité; on ne voit paraître dans ce livre, ni art, ni étude, ni philosophie, ni rhétorique, ni éloquence mondaine; et néanmoins, dépourvu de tous ces ornements, il ne laisse pas d'avoir ce que tout l'art du monde ne saurait donner, savoir: une souveraine autorité qui imprime le respect dans l'âme de ses lecteurs, avec une douceur qui attire et captive leur attention. Or n'est-ce pas là une preuve convaincante qu'il n'y a que Dieu qui puisse en être l'auteur. Au reste, si vous demandez pourquoi ces deux choses devaient ainsi se rencontrer dans les saintes Écritures, il n'est pas difficile d'en donner la raison: c'est un livre que le Saint-Esprit a dicté, et qui contient les plus hauts mystères de Dieu; il fallait donc, nécessairement, qu'il y eût un air de majesté répandu dans ses principales parties, qui eût rapport à la dignité de son auteur, et à l'excellence de sa matière; et puisque c'était un ouvrage destiné à l'instruction et à la consolation des hommes, et qu'il devait être mis entre les mains des plus simples, il fallait qu'il eût de la proportion avec la condition de ceux pour qui il était composé, et, conséquemment, qu'il eût de la simplicité et une sorte de familiarité. La sagesse divine a voulu, pour ces raisons, faire un juste accord de ces deux choses; mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cette majesté et cette douceur ne se trouvent pas seulement dans quelques endroits de l'Écriture, mais partout, et qu'elle ne renferme presque pas un chapitre, ni une histoire, ni un discours, où l'on ne les découvre avec un peu de réflexion; cela se montre surtout, et plus particulièrement, dans ces paraboles que les évangélistes rapportent, et dont Jésus-Christ avait coutume de se servir lorsqu'il enseignait les peuples; car, d'un côté, la parabole est une espèce de langage figuré, familier et populaire, qui emprunte les images les plus communes et les plus connues, pour en faire naître d'autres plus profondes et plus éloignées de la portée commune des esprits; c'est une façon d'instruire engageante, qui réveille l'esprit, et l'applique agréablement en lui donnant lieu, par ce qu'on lui dit, de méditer sur ce qu'on ne lui dit pas: d'une autre part, les choses que Jésus a cachées sous ces voiles, sont les plus importants articles de sa doctrine, les secrets les plus relevés de la Providence et du salut des hommes: la matière en est sublime, et proportionnée à la grandeur de celui dont la parabole propose les mystères; la forme en est claire et facile, et proportionnée à notre capacité.

CLAUDE. *Premier sermon sur la parabole des Noces.*

IDÉE D'UNE PROVIDENCE UNIVERSELLE ET SPÉCIALE.

Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut! comme s'il avait, à notre manière, des vues générales et confuses, et comme si la souveraine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières qui seules subsistent véritablement! N'en doutons pas, Dieu a préparé dans son conseil éternel les premières familles qui sont la source des nations, et, dans toutes les nations, les qualités dominantes qui devaient en faire la fortune. Il a aussi ordonné dans les nations les familles particulières dont elles sont composées, mais principalement celles qui devaient gouverner ces nations, et en particulier, dans ces familles, tous les hommes par lesquels elles devaient ou s'élever, ou se soutenir, ou s'abattre: jusqu'à quel degré, et jusqu'à quel temps? il le sait, et nous l'ignorons.

Ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires, dépend des ordres

---

[1] Voyez, en vers, le même sujet.

secrets de la divine providence. Dieu tient, du plus haut des cieux, les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants, il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs, il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit : il l'éclaire, il étend ses vues, et puis l'abandonne à ses ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piége. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin [1].

BOSSUET.

DE LA PROVIDENCE.

Que le monde est grand, qu'il est magnifique! Que le gouvernement des États et des empires offre à nos yeux de sagesse, d'ordre et de magnificence, quand nous y voyons une Providence qui dispose de tout, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure; qui voit les événements les plus éloignés dans leurs causes; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événements; qui donne au monde des princes et des souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les peuples; qui donne la paix, ou qui permet les guerres, selon les vues de sa sagesse; qui donne aux rois des ministres sages ou corrompus; qui dispense les bons ou les mauvais succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage; qui règle le cours des passions humaines, et qui, par des ménagements inexplicables, fait servir à ses desseins la malice même des hommes! Que le monde, considéré dans ce point de vue, et avec l'ouvrier souverain qui le conduit est plein d'ordre, d'harmonie et de magnificence!

Mais, si on en sépare la Providence, et qu'on le regarde tout seul, si on n'y voit plus que les passions humaines qui semblent mettre tout en mouvement, ce n'est plus qu'un chaos, qu'un théâtre de confusion et de trouble, où nul n'est à sa place; où l'impie jouit de la récompense de la vertu; où l'homme de bien a souvent pour partage l'abjection et les peines du vice; où les passions sont les seules lois consultées; où les hommes ne sont liés entre eux que par les intérêts mêmes qui les divisent; où le hasard semble décider des plus grands événements; où les bons succès sont rarement la preuve et la récompense de la bonne cause; où l'ambition et la témérité s'élèvent aux premières places que le mérite craint, et qu'on refuse au mérite; enfin, où l'on ne voit point d'ordre, parce que l'on n'y voit que l'irrégularité des mouvements, sans en comprendre le secret et l'usage. Voilà le monde séparé de la Providence.

MASSILLON.

LA RELIGION.

Qu'est-ce que la religion? Une philosophie sublime qui démontre l'ordre, l'unité de la nature, et explique l'énigme du cœur humain; le plus puissant mobile pour porter l'homme au bien, puisque la foi le met sans cesse sous l'œil de la Divinité, et qu'elle agit sur la volonté avec autant d'empire que sur la pensée; un supplément de la conscience, qui commande, affermit et perfectionne toutes les vertus, établit de nouveaux rapports de bienfaisance sur de nouveaux liens d'humanité; nous montre dans les pauvres des créanciers et des juges, des frères dans nos ennemis, dans l'Être suprême un père; la religion du cœur, la vertu en action, le plus beau de tous les codes de morale, et dont tous les préceptes sont autant de bienfaits du ciel.

Le cardinal MAURY.

L'ORATEUR CHRÉTIEN.

Le christianisme élevait une tribune où les plus sublimes vérités étaient annoncées hautement pour tout le monde, où les plus pures leçons de la morale étaient rendues familières à la multitude ignorante; tribune formidable, devant laquelle s'étaient humiliés les empereurs souillés du sang des peuples; tribune pacifique et tutélaire, qui, plus d'une fois, donna refuge à ses mortels ennemis; tribune où furent longtemps défendus des intérêts partout abandonnés, et qui, seule, plaidait éternellement la cause du pauvre contre le riche, du faible contre l'oppresseur, et de l'homme contre lui-même.

Là, tout s'ennoblit et se divinise : l'orateur, maître des esprits, qu'il élève et qu'il consterne tour à tour, peut leur montrer quelque chose de plus grand que la gloire et de plus effrayant que

[1] Voyez, en vers, *Morale religieuse*, etc.

la mort ; il peut faire descendre du haut des cieux une éternelle espérance sur ces tombeaux où Périclès n'apportait que des regrets et des larmes. Si, comme l'orateur romain, il célèbre les guerriers de la légion de Mars, tombés au champ de bataille, il donne à leurs âmes cette immortalité que Cicéron n'osait promettre qu'à leur souvenir [1]; il charge Dieu lui-même d'acquitter la reconnaissance de la patrie. Veut-il se renfermer dans la prédication évangélique, cette science de la morale, cette expérience de l'homme, ces secrets des passions, étude éternelle des philosophes et des orateurs anciens, doivent être dans sa main. C'est lui, plus encore que l'orateur de l'antiquité, qui doit connaître tous les détours du cœur humain, toutes les vicissitudes des émotions, toutes les parties sensibles de l'âme, non pour exciter ces affections violentes, ces animosités populaires, ces grands incendies des passions, ces feux de vengeance et de haine où triomphait l'antique éloquence, mais pour apaiser, pour adoucir, pour purifier les âmes. Armé contre toutes les passions, sans avoir le droit d'en appeler aucune à son secours, il est obligé de créer une passion nouvelle, s'il est permis de profaner, par ce nom, le sentiment profond et sublime qui, seul, peut tout vaincre et tout remplacer dans les cœurs, l'enthousiasme religieux qui doit donner à son accent, à ses pensées, à ses paroles, plutôt l'inspiration d'un prophète que le mouvement d'un orateur.

VILLEMAIN. *Discours d'ouverture*, décembre 1822.

LA MAJESTÉ ROYALE.

Je n'appelle pas majesté cette pompe qui environne les rois, ou cet éclat extérieur qui éblouit le vulgaire : c'est le rejaillissement de la majesté, et non pas la majesté elle-même. La majesté est l'image de la grandeur de Dieu dans le prince. Le prince, en tant que prince, n'est pas regardé comme un homme particulier, c'est un personnage public; tout l'État est en lui; la volonté de tout le peuple est renfermée dans la sienne. Quelle grandeur, qu'un seul homme en contienne tant! La puissance de Dieu se fait sentir, en un instant, de l'extrémité du monde à l'autre. La puissance royale agit, en même temps, dans tout le royaume ; elle tient tout le royaume en état, comme Dieu y tient tout le monde. Que Dieu retire sa main, le monde retombera dans le néant. Que l'autorité cesse dans le royaume, tout sera en confusion. Ramassez tout ce qu'il y a de grand et d'auguste, voyez un peuple immense réuni en une seule personne ; voyez cette puissance sacrée, paternelle et absolue; voyez la raison secrète qui gouverne tout le corps de l'État, renfermée dans une seule tête : vous voyez l'image de Dieu, et vous avez l'idée de la majesté royale. Oui, Dieu l'a dit : VOUS ÊTES DES DIEUX ; mais, ô dieux de chair et de sang! ô dieux de boue et de poussière, vous mourrez comme des hommes ! O rois ! exercez donc hardiment votre puissance, car elle est divine et salutaire au genre humain ; mais exercez-la avec humilité, car elle vous est appliquée par le dehors ; au fond, elle vous laisse faibles, elle vous laisse mortels ; et elle vous charge devant Dieu d'un plus grand compte.

BOSSUET. *Éducation de Mgr le Dauphin.*

CE QUE C'EST QU'UN ROI.

Je n'appelle pas roi celui que le bonheur de la naissance a placé sur le trône, et qui, n'ayant de roi que le nom, esclave en effet des vices les plus honteux, sans talents, sans vertu, n'offre aux yeux de l'univers qu'un vain fantôme de la royauté. J'appelle roi celui qui, étant l'image de Dieu sur la terre par la participation de sa puissance, lui ressemble encore plus par la participation de ses vertus ; qui, maître de ses passions, ne règne pas moins sur son cœur que sur les peuples qui lui sont soumis; qui, au-dessus des autres hommes par la hauteur de sa dignité, est au-dessus de sa dignité par la supériorité de ses talents; qui, versé dans la science profonde du gouvernement, suffit à tout par ses lumières, et qui, jaloux de ses devoirs, ne se repose que sur lui-même du pénible soin de les remplir; qui, redoutable à la guerre, facile à la paix, réunit en soi les qualités rarement compatibles de guerrier et de pacifique; qui, dans un juste milieu de clémence et de fermeté, sait tempérer la rigueur des lois sans affaiblir l'obéissance ; pour tout dire, en un mot, qui, faisant de la justice le principe de ses délibérations et de ses conseils, la fait régner avec lui sur le même trône.

MABOUL. *Oraison funèbre de Louis XIV.*

LE RICHE ET LE PAUVRE DANS L'ESPRIT DU MONDE ET DANS L'ORDRE DE LA PROVIDENCE.

Qu'est-ce qu'un riche dans l'esprit du monde? C'est un homme de jeux, de fêtes, de spectacles d'amusements, dont toute la gloire consiste à être orgueilleusement frivole, tout le mérite à ne rien

[1] Voyez Cicéron, à la fin de la 14e Philippique. Le discours de Périclès, auquel l'auteur fait allusion, se trouve dans Thucydide, liv. II, chap. 33. (N. E.)

refuser à ses passions, et qui, ne mettant de bornes à ses désirs que celles de sa fortune, n'est grand le plus souvent qu'à force de crimes et de scandales.

Dans l'ordre de la Providence, c'est un ange de paix et de consolation placé entre Dieu et les hommes, pour achever la distribution des biens de la terre : c'est l'ambassadeur du ciel et comme l'apôtre de la Providence, obligé de la faire connaître à ceux qui l'ignorent, de la disculper auprès de ceux qui l'accusent. Et tel que l'astre du jour, dont la marche éclatante parle à tous les yeux de la gloire de son auteur, le riche, par ses bienfaits, parle au cœur de tous les hommes de la sagesse et de la bonté divine ; et, selon qu'il est avare ou généreux, sensible ou inexorable, il devient pour les peuples un objet, ou de terreur, ou de consolation : un dieu, s'il est bienfaisant ; un monstre, s'il est barbare.

De même, qu'est-ce qu'un pauvre selon le monde? Hélas! quelles couleurs pourraient nous le dépeindre? C'est un être isolé, proscrit, triste rebut de la nature entière; qui semble, dit le sage, comme échappé à la Providence; qui rampe avec dédain sur la surface de la terre; à qui la misère a comme imprimé sur le front un caractère de honte et d'ignominie : errant, fugitif, et comme retranché du reste des humains, semblable à ces lieux que la foudre a frappés, et dont on n'approche qu'en tremblant, on ne le rencontre qu'avec peine, on ne l'approche qu'avec horreur; c'est, ce semble, lui faire grâce que de lui parler; l'humanité en lui n'a plus de droits, le malheur plus de dignité; on ne le plaint même pas, on ne le secourt qu'avec dégoût; et ,réduit à rougir de son existence, il semble qu'en devenant malheureux il a cessé d'être homme.

Dans l'ordre de la Providence, au contraire, un pauvre, c'est en quelque sorte le plus intéressant de ses ouvrages, et comme le secret de sa sagesse, qui a rendu le pauvre précieux et nécessaire au riche; qui a voulu que le riche fût le protecteur du pauvre, et le pauvre le sauveur des riches qu'il délivre du danger des richesses sur la terre, en leur offrant les moyens de les convertir en charités qui leur servent à acheter le ciel; en sorte que le pauvre, dans l'ordre de la Providence, est tout à la fois un juge qui tient dans sa main le sort des grands et des riches, qui entasse sur leur tête ou des bénédictions ou des anathèmes.

C'est-à-dire, en un mot, que le riche et le pauvre, dans l'ordre de la Providence, sont le contraire de nos idées : le riche en est le ministre, le pauvre en est le bien-aimé; le riche a ses ordres, et le pauvre a ses droits, l'un pour donner, l'autre pour recevoir. Et de même que cette Providence s'est reposée sur les parents de l'éducation des familles, sur les législateurs du gouvernement de la société, sur les rois de la conduite des empires, elle a fait les riches pour se reposer sur eux du soin des pauvres, et elle ne leur a donné plus de biens que pour les distribuer à ceux qui en manquent, pour remplir par leurs largesses l'intervalle que la misère a mis entre eux et leurs frères.

CAMBACÉRÈS.

LA VÉRITÉ.

La vérité, cette lumière du ciel, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines; elle seule est la source de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu ; elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectables l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre; enfin, elle seule inspire des pensées magnanimes, forme des âmes héroïques, des âmes dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devraient donc se borner à la connaître, tous nos talents à la manifester, tout notre zèle à la défendre ; nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle : en un mot, il semble qu'il devrait suffire qu'elle se montrât à nous pour se faire aimer, et qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connaître.

MASSILLON.

L'HYPOCRISIE.

Quand je parle de l'hypocrisie, ne pensez pas que je la borne à cette espèce particulière qui consiste dans l'abus de la piété, et qui fait les faux dévots; je la prends dans un sens plus étendu, et d'autant plus utile à votre instruction, que peut-être, malgré vous-mêmes, serez-vous obligés de convenir que c'est un vice qui ne vous est que trop commun ; car j'appelle *hypocrite* quiconque, sous de spécieuses apparences, a le secret de cacher les désordres d'une vie criminelle. Or, en ce sens, on ne peut douter que l'hypocrisie ne soit

répandue dans toutes les conditions, et que parmi les mondains il ne se trouve encore bien plus d'imposteurs et d'hypocrites que parmi ceux que nous nommons *dévots*.

En effet, combien dans le monde de scélérats travestis en gens d'honneur! combien d'hommes corrompus et pleins d'iniquité, qui se produisent avec tout le faste et toute l'ostentation de la probité! combien de fourbes insolents à vanter leur sincérité! combien de traîtres, habiles à sauver les dehors de la fidélité et de l'amitié! combien de sensuels, esclaves des passions les plus infâmes, en possession d'affecter la pureté des mœurs, et de la pousser jusqu'à la sévérité! combien de femmes libertines, fières sur le chapitre de leur réputation, et, quoique engagées dans un commerce honteux, ayant le talent de s'attirer toute l'estime d'une exacte et d'une parfaite régularité! Au contraire, combien de justes faussement accusés et condamnés! combien de serviteurs de Dieu, par la malignité du siècle, décriés et calomniés! combien de dévots de bonne foi traités d'*hypocrites*, d'*intrigants*, et d'*intéressés!* combien de vraies vertus contestées! combien de bonnes œuvres censurées! combien d'intentions droites mal expliquées, et combien de saintes actions empoisonnées!

BOURDALOUE. *Sermon sur le jugement de Dieu.*

DES FAUSSES VERTUS.

Le monde se vante qu'au milieu de la dépravation et de la décadence des mœurs publiques, il a encore sauvé des débris, des restes d'honneur et de droiture; que, malgré les vices et les passions qui le dominent, paraissent encore sous ses étendards des hommes fidèles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la faiblesse; en un mot, partisans du plaisir, et néanmoins sectateurs de la vertu. Voilà les héros d'honneur et de probité que le monde fait tant valoir.

Mais ces hommes vertueux, dont il se fait tant d'honneur, n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux; mais c'est le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lient, et, dans les amis, ils n'aiment qu'eux-mêmes. Bons citoyens, il est vrai; mais la gloire et les honneurs qui nous reviennent en servant la patrie sont l'unique lien et le seul devoir qui les attachent. Amateurs de la vérité, je l'avoue; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent; c'est le crédit et la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes. Observateurs de leur parole; mais c'est un orgueil qui trouverait de la lâcheté et de l'inconstance à se dédire, ce n'est pas une vertu qui se fait une religion de ses promesses. Vengeurs de l'injustice; mais en la punissant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes. Protecteurs de la faiblesse; mais ils veulent avoir des panégyristes de leur générosité, et les éloges des opprimés sont ce que leur offrent de plus touchant leur oppression et leur misère.

MASSILLON.

L'ESPRIT.

Qu'est-ce que l'esprit dont les hommes paraissent si vains? Si nous le considérons selon la nature, c'est un feu qu'une maladie et qu'un accident amortissent sensiblement. C'est un tempérament délicat qui se dérègle, une heureuse conformation d'organes qui s'usent, un assemblage et un certain mouvement d'esprits qui s'épuisent et qui se dissipent. C'est la partie la plus vive et la plus subtile de l'âme qui s'appesantit, et qui semble vieillir avec le corps. C'est une finesse de raison qui s'évapore, et qui est d'autant plus faible et plus sujette à s'évanouir, qu'elle est plus délicate et plus épurée. Si nous le considérons selon Dieu, c'est une partie, de nous-mêmes, plus curieuse que savante, qui s'égare dans ses pensées. C'est une puissance orgueilleuse qui est souvent contraire à l'humilité et à la simplicité chrétiennes, et qui, laissant souvent la vérité pour le mensonge, n'ignore que ce qu'il faudrait savoir, et ne sait que ce qu'il faudrait ignorer [1].

FLÉCHIER. *Oraisons funèbres.*

MÊME SUJET.

Penser peu, parler de tout, ne douter de rien, n'habiter que les dehors de son âme, et ne cultiver que la superficie de son esprit, s'exprimer heureusement, avoir un tour d'imagination agréable, une conversation légère et délicate, et savoir plaire sans se faire estimer; être né avec le talent équivoque d'une conception prompte, et se croire par là au-dessus de la réflexion; voler d'objets en objets, sans en approfondir aucun; cueillir rapidement toutes les fleurs, et ne donner jamais aux fruits le temps de parvenir à leur maturité : c'est une faible peinture de ce qu'il a plu à notre siècle d'honorer du nom d'esprit.

Esprit plus brillant que solide, lumière souvent trompeuse et infidèle, l'attention le fatigue, la raison le contraint, l'autorité le révolte; incapable de persévérance dans la recherche de la

---

[1] Voyez *Définitions* en vers, même sujet.

vérité, elle échappe encore plus à son inconstance qu'à sa paresse.

D'AGUESSEAU. *Nécessité de la science.*

L'ESPRIT ET LE GÉNIE.

Lorsque quelqu'un voudra reconnaître si la nature lui a donné le génie, qu'il lise avec attention les ouvrages qu'une admiration universelle et soutenue a reconnus pour appartenir au génie; qu'il contemple dans les arts les monuments qu'un consentement général a rapportés à ce même génie, et qu'il apporte à cette étude et à cette contemplation les connaissances préliminaires nécessaires. S'il lit froidement et sans enthousiasme, s'il n'est ému ou transporté qu'à demi, s'il n'est pas ravi, pour ainsi dire, en extase à la vue de l'empreinte sacrée du génie, si un trait sublime l'effleure lorsqu'il devrait le percer, la nature lui a refusé sa céleste lumière; non-seulement il ne possède pas le génie développé, il n'en a seulement pas reçu le plus faible rayon : il ne doit pas s'attendre à dévoiler les grands secrets de la nature; il pourra découvrir des vérités, rendre des services à la science, et l'avancer; mais il n'aura que de l'esprit; et, s'il élève un monument durable, ce ne sera pas un monument immense.

Mais, s'il écoute avec transport la voix du génie qui lui parlera dans les écrits des grands hommes; si cette voix forte et divine grave ses paroles dans son âme en caractères profonds; s'il est hors de lui-même en contemplant les vastes productions et les grands ensembles; si les chefs-d'œuvre des arts, au moins de ceux pour lesquels ses organes sont formés, si ces chefs-d'œuvre le ravissent, s'il les goûte, pour ainsi dire, intimement; si ses yeux se remplissent de larmes, si son cœur est oppressé, s'il s'identifie avec l'auteur de l'ouvrage qu'il admire, et s'applique tout entier avec lui à chaque partie de ce même ouvrage; s'il sent naître dans son âme un ardent désir de créer de grandes choses, et si la vue nette de grandes productions lui inspire une certaine confiance de les imiter, la nature a allumé pour lui le flambeau du génie : bientôt tout s'aplanira sous ses pas, les grandes découvertes lui sont réservées, il verra, pour ainsi dire, la nature sans aucun voile, et sera immortel comme elle.

A la vérité, s'il est doué d'une sensibilité profonde, l'esprit seul pourra lui faire éprouver, à la vue des chefs-d'œuvre des arts, toutes les sensations que je viens de décrire. Mais que le jeune physicien qui sentira brûler dans son âme un feu trop vif de sensibilité, et se méfiera de cette faculté ardente dans l'épreuve qu'il voudra faire de ses forces, essaye son âme devant les chefs-d'œuvre des sciences, pour lesquels le génie ne pourra jamais être remplacé par la sensibilité; et s'il ressent l'état d'extase que nous avons tâché de peindre, qu'il soit toujours sûr d'avoir du génie.

LACÉPÈDE. *Discours sur la manière d'étudier et de traiter la physique.*

LE BEL ESPRIT.

C'est un feu qui brille sans consumer, c'est une lumière qui éclate pendant quelques moments, et qui s'éteint d'elle-même par le défaut de nourriture; c'est une superficie agréable, mais sans profondeur et sans solidité; c'est une imagination vive, ennemie de la sûreté du jugement; une conception prompte, qui rougit d'attendre le conseil salutaire de la réflexion : une facilité de parler qui saisit avidement les premières pensées, et qui ne permet jamais aux secondes de leur donner leur perfection et leur maturité.

Semblable à ces arbres dont la stérile beauté a chassé des jardins l'utile ornement des arbres fruitiers, cette agréable délicatesse, cette heureuse légèreté d'un génie vif et naturel, qui est devenue l'unique ornement de notre âge, en a banni la force et la solidité d'un génie profond et laborieux; et le bon esprit n'a point eu de plus dangereux ni de plus mortel ennemi que ce que l'on honore dans le monde du nom de bel esprit.

C'est à cette flatteuse idole que nous sacrifions tous les jours, par la profession publique d'une orgueilleuse ignorance. Nous croirions faire injure à la fécondité de notre génie, si nous nous rabaissions jusqu'à vouloir moissonner pour lui une terre étrangère. Nous négligeons même de cultiver notre propre bien; et la terre la plus fertile ne produit plus que des épines, par la négligence du laboureur qui se repose sur sa fécondité naturelle.

Que cette conduite est éloignée de celle de ces grands hommes, dont le nom fameux semble être devenu le nom de l'éloquence même!

Ils savaient que le meilleur esprit a besoin d'être formé par un travail persévérant et par une culture assidue; que les grands talents deviennent aisément de grands défauts, lorsqu'ils sont livrés et abandonnés à eux-mêmes, et que tout ce que le ciel a fait naître de plus excellent dégénère bientôt, si l'éducation, comme une seconde mère, ne conserve l'ouvrage que la nature lui confie aussitôt qu'elle l'a produit.

D'AGUESSEAU. *Décadence du barreau.*

LA CONVERSATION.

Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel; il n'est ni pesant ni frivole; il est savant

sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes; on y raisonne sans argumenter, on y plaisante sans jeux de mots, on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire; on n'approfondit pas les questions de peur d'ennuyer; on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité; la précision mène à l'élégance; chacun dit son avis et l'appuie en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui; nul ne défend opiniâtrément le sien. On discute pour s'éclairer, on s'arrête avec la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents : et le sage même peut rapporter de ces instructions des sujets dignes d'être médités en silence.

J.-J. ROUSSEAU.

L'AMOUR-PROPRE.

L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des autres, si la fortune leur en donnait les moyens. Il ne se repose jamais hors de soi, et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Il n'est rien de si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que sa conduite. Ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des Métamorphoses, et ses raffinements ceux de la chimie : on ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abîmes. Là il est à couvert des yeux les plus pénétrants, il fait mille insensibles tours et retours; là il est souvent invisible à lui-même; il y conçoit, il y nourrit, il y élève, sans le savoir, un grand nombre d'affections et de haines. Il en forme de si monstrueuses que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnaît, ou il ne peut se résoudre à les avouer.

De cette nuit qui le couvre, naissent les ridicules persuasions qu'il a de lui-même, ses erreurs, ses ignorances sur son sujet. De là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis; qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il se repose, et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassasiés. Mais cette obscurité épaisse qui le cache à lui-même n'empêche pas qu'il ne voie parfaitement ce qui est hors de lui, en quoi il est semblable à nos yeux. Il veut obtenir des choses qui ne lui sont pas avantageuses, et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut; il est bizarre, et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles, et trouve tout son plaisir dans les plus fades, et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions, il vit partout; il vit de tout, il vit de rien; il s'accommode des choses, de leur privation; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre, il entre dans leurs desseins, et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux; il conjure à sa perte, il travaille même à sa ruine; enfin il ne se soucie que d'être, et, pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi.

Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité, et s'il entre hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine dans un endroit, il se rétablit dans un autre. Quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer; et, lors même qu'il est vaincu, et qu'on croit en être défait, on le trouve qui triomphe dans sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre, dont toute la vie n'est qu'une grande et longue agitation. La mer en est une image sensible, et l'amour-propre trouve dans le flux et le reflux de ses vagues une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements.

LA ROCHEFOUCAULD.

MÊME SUJET.

Le nom d'amour-propre ne suffit pas pour nous faire connaître sa nature, puisqu'on se peut aimer en bien des manières. Il faut y joindre d'autres qualités pour s'en former une véritable idée. Ces qualités sont, que l'homme corrompu non-seulement s'aime soi-même, mais qu'il n'aime que soi, qu'il rapporte tout à soi. Il se désire toutes sortes de biens, d'honneurs, de plaisirs, et il n'en désire qu'à soi-même, ou par rapport à soi-même. Il se fait le centre de tout; il voudrait dominer sur tout, et que toutes les créatures ne fussent occupées qu'à le contenter, à le louer, à l'admirer. Cette disposition tyrannique, étant empreinte dans le fond du cœur de tous les hommes, les rend violents, injustes, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, insolents, querelleurs : en un mot, elle renferme les semences de tous les crimes et de tous les déréglements des hommes, depuis la plus légère jusqu'aux plus détestables. Voilà le monstre que nous renfermons dans notre sein. Il vit et règne absolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit son empire en versant un autre amour dans notre cœur. Il est le principe

de toutes les actions qui n'en ont point d'autre que la nature corrompue ; et, bien loin qu'il nous fasse de l'horreur, nous n'aimons et ne haïssons toutes les choses qui sont hors de nous, que selon qu'elles sont conformes ou contraires à ses inclinations.

Mais, si nous l'aimons dans nous-mêmes, il s'en faut bien que nous le traitions de même quand nous l'apercevons dans les autres. Il nous paraît alors, au contraire, sous sa forme naturelle, et nous le haïssons même d'autant plus que nous nous aimons, parce que l'amour-propre des autres hommes s'oppose à tous les désirs du nôtre. Nous voudrions que tous les autres nous aimassent, nous admirassent, pliassent sous nous ; qu'ils ne fussent occupés que du soin de nous satisfaire ; et non-seulement ils n'en ont aucune envie, mais ils nous trouvent ridicules de le prétendre, et ils sont prêts à tout faire, non-seulement pour nous empêcher de réussir dans nos désirs, mais pour nous assujettir aux leurs, et pour exiger les mêmes choses de nous. Voilà donc par là tous les hommes aux mains les uns contre les autres : et si celui qui a dit qu'ils naissent dans un état de guerre, et que chaque homme est naturellement ennemi de tous les autres hommes, eût voulu seulement représenter par ces paroles la disposition du cœur des hommes les uns envers les autres, sans prétendre la faire passer pour légitime et pour juste, il aurait dit une chose aussi conforme à la vérité et à l'expérience, que celle qu'il soutient est contraire à la raison et à la justice.

NICOLE. *Essais de morale.*

MÊME SUJET.

Notre amour-propre nous fait tout rapporter à nous-mêmes ; nous faisons servir tout ce qui nous environne à nous seuls, comme si tout était fait pour nous : nous ne comptons tout ce qui se passe dans le monde que par rapport à nous ; en un mot, nous vivons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que l'univers entier ne fût fait que pour nous seuls. Ainsi, nous qui ne sommes qu'un atome imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls désirs ; que tous les événements s'accommodassent à nos vues ; que le soleil ne se levât et ne se couchât que pour nous seuls. Nous voudrions être la fin de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de tous nos projets sur la terre. Ainsi nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes de tous les événements qui nous environnent ; et tout ce qui trouble un instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil et l'ambition de nos projets et de nos espérances, nous aigrit et nous révolte.

Comme notre amour-propre nous fait croire que nous avons seuls la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières, dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve auprès de nous sa condamnation et sa censure. Nous voudrions que les places et les dignités fussent disposées à notre gré ; que nos vues et nos conseils réglassent la fortune publique : que les faveurs ne tombassent que sur ceux à qui notre suffrage les avait déjà destinées ; que les événements publics ne fussent conduits que par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies : nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres, et nous ne trouvons personne digne des places qu'il occupe.

Notre amour-propre s'est emparé de tout l'univers, et nous regardons tout ce que nous désirons comme notre partage. Les places et les honneurs qui échappent à notre cupidité, et qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartiennent, et qu'on nous ravit injustement ; tout ce qui brille au-dessus et à côté de nous, nous éblouit et nous blesse. Nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation des autres hommes : leur prospérité nous inquiète, leur fortune fait notre malheur, leur succès forme un poison secret dans notre cœur, qui répand l'amertume sur toute notre vie. Les applaudissements qu'ils reçoivent sont comme des opprobres qui nous humilient ; nous tournons contre nous ce qui leur est favorable ; et, peu contents des malheurs qui nous regardent, nous nous faisons encore une infortune du bonheur d'autrui.

MASSILLON.

CE QUI FAIT LES HÉROS.

J'appelle le principe de ces grands exploits cette ardeur martiale qui, sans témérité ni emportement, lui faisait tout oser et tout entreprendre ; ce feu qui, dans l'exécution, lui rendait tout possible et tout facile ; cette fermeté d'âme que jamais nul obstacle n'arrêta, que jamais nul péril n'épouvanta, que jamais nulle résistance ne lassa, ni ne rebuta ; cette vigilance que rien ne surprenait ; cette prévoyance à laquelle rien n'échappait ; cette étendue de pénétration avec laquelle, dans les plus hasardeuses occasions, il envisageait d'abord tout ce qui pouvait ou troubler ou favoriser l'événement des choses : semblable à un aigle dont la vue perçante fait en un moment la découverte de tout un vaste pays ; cette promptitude à prendre son parti, qu'on n'accusa jamais

en lui de précipitation, et qui, sans avoir l'inconvénient de la lenteur des autres, en avait toute la maturité, cette science qu'il pratiquait si bien, et qui le rendait si habile à profiter des conjonctures, à prévenir les desseins des ennemis presque avant qu'ils fussent conçus, et à ne pas perdre en vaines délibérations ces moments heureux qui décident du sort des armées; cette activité que rien ne pouvait égaler, et qui, dans un jour de bataille, le partageant, pour ainsi dire, et le multipliant, faisait qu'il se trouvait partout, qu'il suppléait à tout, qu'il ralliait tout, qu'il maintenait tout: soldat et général tout à la fois, et, par sa présence, inspirant à tout le corps d'armée, jusqu'aux plus vils membres qui le composaient, son courage et sa valeur; ce sang-froid qu'il savait si bien conserver dans la chaleur du combat; cette tranquillité dont il n'était jamais plus sûr que quand on en venait aux mains, et, dans l'horreur de la mêlée, cette modération et cette douceur pour les siens, qui redoublaient à mesure que sa fierté contre l'ennemi était émue; cet inflexible oubli de sa personne, qui n'écouta jamais la remontrance, et auquel constamment déterminé, il se fit toujours un devoir de prodiguer sa vie, et un jeu de braver la mort: car tout cela est le vif portrait que chacun de vous se fait, au moment que je parle, du prince que nous avons perdu; et voilà ce qui fait les héros.

BOURDALOUE. *Oraison funèbre du prince de Condé.*

LA MÉDISANCE.

La médisance est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche, qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré; qui ne laisse, partout où il a passé, que la ruine et la désolation; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées, qui change en de viles cendres ce qui nous avait paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant; qui, dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais: qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire.

La médisance est un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre; une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire; une barbarie de sang-froid, qui va percer notre frère absent; un scandale pour ceux qui nous écoutent; une injustice où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher.

La médisance est un mal inquiet qui trouble la société, qui jette la dissension dans les cités, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines et des vengeances, qui remplit tous lieux où elle entre de désordres et de confusion; partout ennemie de la paix, de la douceur et de la politesse. Enfin, c'est une source pleine d'un venin mortel: tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne; ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissements malins, son silence criminel, ses gestes, ses mouvements, ses regards, tout a son poison, et le répand à sa manière.

MASSILLON.

LE FLATTEUR.

Qu'est-ce que le flatteur? C'est un esprit souple et commode, qui vient servilement sourire à tous vos regards, se récrier à toutes vos paroles, applaudir à toutes vos actions; c'est un esprit adroit et insinuant, qui étudie vos penchants pour les suivre, vos liaisons pour les cultiver, vos défauts même pour les encenser; c'est un esprit fourbe et dissimulé, qui vous loue et qui vous trompe; qui vous approuve en public, et qui vous condamne en secret, et qui ne donne extérieurement dans votre faible que pour vous attirer plus sûrement dans le sien; c'est quelquefois un esprit jaloux et envieux qui paraît se faire un plaisir de votre élévation, et qui au fond se fait un tourment de votre prospérité; c'est souvent un esprit aigri, un ennemi couvert, mais qui ne cache sa haine sous les plus grands éloges que parce qu'il craint tout de votre autorité; c'est toujours un esprit vil et rampant, qui attend tout de sa propre dépendance, et qui, pour colorer encore la honte de sa servitude, appelle talent et habileté la malheureuse habitude qu'il a de faire des bassesses [1].

LAFFITEAU.

LE CHANCELIER.

C'est un homme qui est dépositaire de la partie la plus importante et la plus sacrée de l'autorité

---

[1] Voyez *Morale religieuse*, même sujet.

du prince ; qui doit veiller sur tout l'empire de la justice ; entretenir la rigueur des lois, qui tendent toujours à s'affaiblir ; ranimer les lois utiles, que le temps ou les passions des hommes ont anéanties ; en créer de nouvelles, lorsque la corruption augmentée, ou de nouveaux besoins découverts, exigent de nouveaux remèdes ; les faire exécuter, ce qui est plus difficile encore que de les créer ; observer d'un œil attentif les maux qui, dans l'ordre politique, se mêlent toujours au bien ; corriger ceux qui peuvent l'être ; souffrir ceux qui tiennent à la constitution de l'État, mais, en les souffrant, les resserrer dans les bornes de la nécessité ; connaître et maintenir les droits de tous les tribunaux ; distribuer toutes les charges à des citoyens dignes de servir l'État ; juger ceux qui jugent les hommes ; savoir ce qu'il faut pardonner et punir dans les magistrats, dont la nature est d'être faibles, et le devoir de ne pas l'être ; présider à tous ces conseils où se discute ordinairement le sort des peuples ; balancer la clémence du prince et l'intérêt de la justice ; être auprès du souverain le protecteur et non le calomniateur de la nation.

THOMAS. *Éloge de d'Aguesseau.*

LE CURÉ DE CAMPAGNE.

Le pasteur, sur lequel la politique peut-être ne daigne pas abaisser ses regards, ce ministre relégué dans la poussière et l'obscurité des campagnes, voilà l'homme de Dieu qui les éclaire, et l'homme d'État qui les calme. Simple comme eux, pauvre avec eux, parce que son nécessaire même devient leur patrimoine, il les élève au-dessus de l'empire du temps, pour ne leur laisser ni le désir de ses trompeuses promesses, ni le regret de ses fragiles félicités. A sa voix, d'autres cieux, d'autres trésors s'ouvrent pour eux ; à sa voix, ils courent en foule aux pieds de ce Dieu qui compte leurs larmes, ce Dieu, leur éternel héritage, qui doit les venger de cette exhérédation civile à laquelle une Providence qu'on leur apprend à bénir les a dévoués. Les subsides, les impôts, les lois fiscales, les éléments même, fatiguent leur triste existence ; dociles à cette voix paternelle qui les rassemble, qui les ranime, ils tolèrent, ils portent, ils oublient tout. Je ne sais quelle onction puissante s'échappe de nos tabernacles ; le sentiment toujours actif de cette autre vie qui nous attend, adoucit dans les pauvres toute l'amertume de la vie présente. Ah ! la foi n'a point de malheureux : ces mystères de miséricorde dont on les environne, ces ombres, ces figures, le traité de protection et de paix qui se renouvelle, dans la prière publique, entre le ciel et la terre, tout les remue, tout les attendrit dans nos temples ; ils gémissent, mais ils espèrent, et ils en sortent consolés.

Ce n'est pas tout : garant des promesses divines, ce pasteur, cet ange tutélaire les réalise, en quelque sorte, dès cette vie, par les secours, par les soins les plus généreux, les plus constants : je dis les soins ; et peut-être, hommes superbes, n'avez-vous jamais compris la force et l'étendue de cette expression ! Peignez-vous les ravages d'un mal épidémique, ou plutôt placez-vous dans ces cabanes infectes, habitées par la mort seule, incertaine sur le choix de ses victimes : hélas ! l'objet le moins affreux qui frappe vos regards est le mourant lui-même ; épouse, enfants, tout ce qui l'environne semble être sorti du cercueil pour y rentrer pêle-mêle avec lui. Si l'horreur du dernier moment est si pénétrante au milieu des pompes de la vanité, sous le dais de l'opulence, qui couvre encore de son faste l'orgueilleuse proie que la mort lui arrache, quelle impression doit-elle produire dans des lieux où toutes les misères et toutes les horreurs sont rassemblées ! Voilà ce que bravent le zèle et le courage pastoral. La nature, l'amitié, les ressources de l'art, le ministre de la religion seul remplace tout ; seul au milieu des gémissements et des pleurs, livré lui-même à l'activité du poison qui dévore tout à ses yeux, il l'affaiblit, il le détourne ; ce qu'il ne peut sauver, il le console, il le porte jusque dans le sein de Dieu ; nuls témoins, nuls spectateurs, rien ne le soutient ; ni la gloire, ni le préjugé, ni l'amour de la renommée, ces grandes faiblesses de la nature, auxquelles on doit tant de vertus ; son âme, ses principes, le ciel qui l'observe, voilà sa force et sa récompense. Le monde, cet ingrat qu'il faut plaindre et servir, ne le connaît pas : s'occupe-t-il, hélas ! d'un citoyen utile, qui n'a d'autre mérite que celui de vivre dans l'habitude d'un héroïsme ignoré ?

L'abbé DE BOISMONT. *Sermon pour l'établissement d'un hôpital ecclésiastique et militaire.*

L'HOMME DE LETTRES.

C'est celui dont la profession principale est de cultiver sa raison pour ajouter à celle des autres. C'est dans ce genre d'ambition, qui lui est particulier, qu'il concentre toute l'activité, tout l'intérêt que les autres hommes dispersent sur les différents objets qui les entraînent tour à tour. Jaloux d'étendre et de multiplier ses idées, il remonte dans les siècles, et s'avance au travers des monuments épars de l'antiquité, pour y recueil-

lir, sur des traces souvent presque effacées, l'âme et la pensée des grands hommes de tous les âges. Il converse avec eux dans leur langue, dont il se sert pour enrichir la sienne. Il parcourt le domaine de la littérature étrangère, dont il remporte des dépouilles honorables au trésor de la littérature nationale.

Doué de ces organes heureux qui font aimer avec passion le beau et le vrai en tout genre, il laisse les esprits étroits et prévenus s'efforcer en vain de plier à une même mesure tous les talents et tous les caractères, et il jouit de la variété féconde et sublime de la nature dans les différents moyens qu'elle a donnés à ses favoris pour charmer les hommes, les éclairer et les servir. C'est pour lui surtout que rien n'est perdu de ce qui se fait de bon et de louable ; c'est pour une oreille telle que la sienne que Virgile a mis tant de charme dans l'harmonie de ses vers ; c'est pour un juge aussi sensible, que Racine répandit un jour si doux dans les replis des âmes tendres, que Tacite jeta des lueurs affreuses dans les profondeurs de l'âme des tyrans ; c'est à lui que s'adressaient Montesquieu quand il plaidait pour l'humanité, Fénélon quand il embellissait la vertu. Pour lui toute vérité est une conquête, tout chef-d'œuvre est une jouissance.

Accoutumé à puiser également dans ses réflexions et dans celles d'autrui, il ne sera ni seul dans la retraite, ni étranger dans la société : enfin, quel que soit le travail où il s'applique, soit qu'il marche à pas mesurés dans le monde intellectuel des spéculations mathématiques, ou qu'il s'égare dans le monde enchanté de la poésie ; soit qu'il attendrisse les hommes sur la scène, ou qu'il les instruise dans l'histoire ; en portant ses tributs au temple des arts, il ne cherchera pas à renverser ses concurrents dans sa route, ni à déshonorer leurs offrandes pour relever le prix de la sienne ; il ne détournera pas des triomphes d'autrui son œil consterné ; les cris de la renommée ne seront pas pour son âme un bruit importun ; et, au lieu que la médiocrité inquiète et jalouse gémit de tous les succès, parce que le champ du génie se rétrécit sans cesse à ses faibles yeux, le véritable homme de lettres, le parcourant d'un regard plus vaste et plus sûr, y verra toujours un monument à élever, et une place à obtenir.

LA HARPE, *Discours de réception à l'Académie française.*

MÊME SUJET.

Le littérateur est l'élève de la nature ; tout ce qu'elle offre de beau, de bon, d'aimable, de grand, se réfléchit, se combine, se féconde dans son âme ; il semble ne vivre que pour recevoir et communiquer ces belles émotions dont la nature est le principe, le moyen et l'objet.

Il est aussi l'élève de l'art : tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il sait, est pour lui une source inépuisable de recherches, d'observations, de principes, d'émotions réfléchies ; il décompose tout ce qu'on a fait avant lui, tout ce qui se fait autour de lui. On dirait que son âme est double ; il sent et combine en même temps ; il ne réfléchit que pour mieux sentir encore ; l'enthousiasme qui échauffe ses pensées est aussi la lumière qui les éclaircit. Il s'étudie surtout lui-même comme sa principale richesse, et s'assouplit comme son continuel instrument : il sait s'émouvoir, se calmer, diriger, détourner les idées, les retenir, les lancer, tirer en lui de l'homme tout ce qui peut servir à l'écrivain, et mettre ainsi à profit ses vertus et ses défauts, ses joies et ses douleurs,

Il est plusieurs hommes, plusieurs talents fondus ensemble : homme de la vie commune, c'est là qu'il puise ces expressions d'un heureux naturel, ces rencontres de simple bon sens, caractères plus sensibles de la vérité, ces grâces familières et naïves, charmes de la beauté même. Homme d'un monde idéal, tout s'épure, s'embellit, s'agrandit dans sa méditation. Philosophe, il saisit les causes où les autres ne démêlent pas même les effets ; il lie, par des rapports inaperçus, des choses qui se repoussaient. Orateur, dès qu'il est pénétré de son objet, la conviction s'imprime dans ses pensées, et la persuasion coule de ses lèvres. Poëte, ses idées deviennent des impressions, des images, des accords ; il ne médite plus, il est inspiré ; il ne voit plus, il contemple ; il n'expose pas, il peint ; il ne dit pas, il chante.

LACRETELLE *aîné.*

UNE ARMÉE.

Qu'est-ce qu'une armée ? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie ; c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions ; c'est une multitude d'âmes, pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérants ; c'est un assemblage confus de libertins, qu'il faut assujettir à l'obéissance ; de lâches, qu'il faut mener au combat ; de téméraires, qu'il faut retenir ; d'impatients, qu'il faut accoutumer à la confiance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire et réunir au seul intérêt public tant de vues

et de volontés différentes? Comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï et bien souvent abandonné? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et relâcher de la discipline nécessaire?

FLÉCHIER *Oraison funèbre de Turenne.*

LES COMBATS DE MER, PLUS TERRIBLES QUE CEUX DE TERRE.

Si jamais l'homme eut occasion de développer cet instinct de courage que lui donna la nature, c'est dans les combats qui se livrent sur mer. Les batailles de terre présentent, à la vérité, un spectacle terrible; mais du moins le sol qui porte les combattants ne menace point de s'entr'ouvrir sous leurs pas; l'air qui les environne n'est pas leur ennemi, et les laisse diriger leurs mouvements à leur gré; la terre entière leur est ouverte pour échapper au danger. Dans les combats de mer, tout conspire à augmenter les périls, à diminuer les ressources. L'eau n'offre que des abîmes, dont la surface, balancée par d'éternelles secousses, est toujours prête à s'ouvrir. L'air, agité par les vents, produit des orages, trompe les efforts de l'homme, et le précipite au-devant de la mort qu'il veut éviter. Le feu déploie sur les eaux son activité terrible, entr'ouvre les vaisseaux, et réunit la double horreur d'un naufrage et d'un embrasement. La terre, ou reculée à une grande distance, refuse son asile; ou, si elle est près, sa proximité même est dangereuse, et le refuge est souvent un écueil. L'homme, isolé et séparé du monde entier, est resserré dans une prison étroite d'où il ne peut sortir, tandis que la mort y entre de toutes parts. Mais, parmi ces horreurs, il trouve quelque chose de plus terrible pour lui: c'est l'homme son semblable, qui, armé de fer, et mêlant l'art à la fureur, l'approche, le joint, le combat, lutte contre lui sur ce vaste tombeau, et unit les efforts de sa rage à celle de l'eau, des vents et du feu [1].

THOMAS. *Éloge de Duguay-Trouin.*

L'AVARICE.

L'avare n'amasse que pour amasser; ce n'est pas pour fournir à ses besoins, il se les refuse; son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que lui-même; toutes ses actions, toutes ses vues, toutes ses affections ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe, et il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé; car tel est le caractère de cette honteuse passion, de se manifester de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractère, et de n'être un mystère que pour celui seul qui en est possédé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences; on les cache aux yeux du public; une imprudence peut quelquefois les dévoiler, mais le coupable cherche, autant qu'il est en soi, les ténèbres. Mais, pour la passion de l'avarice, l'avare ne se la cache qu'à lui-même: loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert; il la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, et, pour ainsi dire, sur son front.

L'âge et les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions, au lieu que l'avarice semble se ranimer et reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal, où tout cet amas sordide doit disparaître et nous être enlevé, plus on s'y attache; plus la mort approche, plus on couve des yeux son misérable trésor, plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. Ainsi l'âge rajeunit, pour ainsi dire, cette indigne passion; les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'âme; elle se nourrit et s'enflamme par les remèdes mêmes qui guérissent et éteignent toutes les autres. On a vu des hommes, dans une décrépitude où à peine leur restait-il assez de force pour soutenir un cadavre tout près de retomber en poussière, ne conserver, dans la défaillance totale des facultés de leur âme, un reste de sensibilité, et, pour ainsi dire, de signe de vie, que pour cette indigne passion; elle seule se soutenir, se ranimer sur les débris de tout le reste; le dernier soupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers moments la regarder encore; et l'infortuné qui meurt, jeter encore des regards mourants qui vont s'éteindre, sur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.

MASSILLON.

L'AMBITIEUX.

Quelle idée vous formez-vous d'un ambitieux préoccupé du désir de se faire grand? Si je vous disais que c'est un homme ennemi par profession de tous les autres hommes (j'entends de tous ceux avec qui il peut avoir quelque rapport d'intérêt), un homme à qui la prospérité d'autrui est un sup-

---

[1] Voyez *Narrations*, Combat et triomphe de Duguay-Trouin.

plice; qui ne peut voir le mérite, en quelque sujet qu'il se rencontre, sans le haïr et sans le combattre; qui n'a ni foi, ni sincérité; toujours prêt, dans la concurrence, à trahir l'un, à supplanter l'autre, à décrier celui-ci, à perdre celui-là, pour peu qu'il espère d'en profiter; qui, de sa grandeur prétendue et de sa fortune, se fait une divinité à laquelle il n'y a ni amitié, ni reconnaissance, ni considération, ni devoir qu'il ne sacrifie, ne manquant pas de tours et de déguisements spécieux pour le faire même honnêtement selon le monde; en un mot, qui n'aime personne, et que personne ne peut aimer. Si je vous le figurais de la sorte, ne diriez-vous pas que c'est un monstre dans la société, dont je vous aurais fait la peinture? et cependant, pour peu que vous fassiez de réflexions sur ce qui se passe tous les jours au milieu de vous, n'avouerez-vous pas que ce sont là les véritables traits de l'ambition, tandis qu'elle est encore aspirante, et dans la poursuite d'une fin qu'elle se propose?

BOURDALOUE.

MÊME SUJET.

Un homme livré à l'ambition se laisse-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin? Il se refond, il se métamorphose, il force son naturel, et l'assujettit à sa passion. Né fier et orgueilleux, on le voit, d'un air timide et soumis, essuyer les caprices d'un ministre, mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, et se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un commis ou à l'avarice d'un esclave; vif et ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement, dans des antichambres et à la suite des grands, des moments qui lui promettaient ailleurs mille agréments. Ennemi du travail et de l'embarras, il remplit des emplois pénibles, prend non-seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil et sur sa santé, de quoi y fournir; enfin, d'une humeur serrée et épargnante, il devient libéral, prodigue même; tout est inondé de ses dons, et il n'est pas jusqu'à l'affabilité et aux égards d'un domestique, qui ne soient le prix de ses largesses [1].

LE MÊME.

LA POLICE DE PARIS.

Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui est établi, sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent, à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvements célestes, sans en avoir aucune connaissance; et même, plus l'ordre d'une police ressemble, par son uniformité, à celui des corps célestes, plus il est insensible, et, par conséquent, il est toujours d'autant plus ignoré qu'il est plus parfait. Mais qui voudrait le connaître et l'approfondir en serait effrayé.

Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris une consommation immense, dont une infinité d'accidents peuvent toujours tarir quelques sources, réprimer la tyrannie des marchands à l'égard du public, et en même temps animer leur commerce; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler; reconnaître, dans une foule infinie, tous ceux qui peuvent si aisément y cacher une industrie pernicieuse, en purger la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles, par des emplois dont d'autres qu'eux ne se chargeraient pas, ou ne s'acquitteraient pas si bien; tenir les abus nécessaires dans les bornes prescrites de la nécessité, qu'ils sont toujours prêts à franchir; les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés, et ne les en tirer pas même par des châtiments trop éclatants; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, et ne punir que rarement et utilement; pénétrer, par des conduits souterrains, dans l'intérieur des familles, et leur garder des secrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage; être présent partout sans être vu; enfin, mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense et tumultueuse, et être l'âme toujours agissante et presque inconnue de ce grand corps: voilà quelles sont, en général, les fonctions du magistrat de la police.

Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vues qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir et des caractères qu'il faut prendre; mais la voix publique répondra si d'Argenson a suffi à tout.

FONTENELLE. *Éloge de d'Argenson.*

LA VIE HUMAINE ET LES HOMMES.

Qu'est-ce que la vie humaine? qu'une mer furieuse et agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation, et nous donne de nouvelles alarmes. Que sont les hommes eux-mêmes? que les tristes jouets de leurs passions insensées et de la vicissitude éternelle des événements. Liés par la corruption

---

[1] Voyez *Morale religieuse*, le même sujet, par Massillon et Bourdaloue.

de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel : semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée; chaque moment est pour eux une situation nouvelle; ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines; voulant sans cesse se fixer dans les créatures, et sans cesse obligés de s'en déprendre; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course; lassés de leurs agitations, et cependant toujours emportés par le tourbillon, ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paye de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événements; le monde qui le cause, ni leur conscience qui le rend plus amer, ni l'ordre de Dieu contre lequel ils se révoltent. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice : ils ont beau le verser d'un vase dans un autre, se consoler d'une passion par une passion nouvelle, d'une perte par un nouvel attachement, d'une disgrâce par de nouvelles espérances, l'amertume les suit partout; ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice.

MASSILLON.

LA COUR ET LES POSTES ÉMINENTS.

Un homme sage envisagera toujours la cour et les postes éminents comme dangereux pour le salut : c'est à la cour, c'est dans les postes éminents que sont tendus, pour l'ordinaire, les plus grands piéges à la vertu; c'est là que l'on s'abandonne, pour l'ordinaire, à ses passions, par la facilité que l'on trouve à les satisfaire; c'est là qu'on est tenté de se regarder comme un être d'une espèce particulière, et infiniment supérieur au vulgaire; c'est là du moins que chacun devient tyran à son tour, et que le courtisan, pour se dédommager de l'esclavage où le prince le réduit, rend esclave l'homme qui lui est soumis; c'est là que se forment ces intrigues secrètes, ces menées clandestines, ces trames sanguinaires, ces complots criminels dont l'innocence est si souvent la victime; c'est là que chacun souffle le venin de la flatterie, et que chacun aime à le recevoir; c'est là que l'imagination se prosterne devant de frivoles divinités, et que d'indignes idoles reçoivent ces hommages suprêmes qui ne sont dus qu'au Dieu souverain; c'est là que l'âme, frappée d'images séduisantes, se trouve livrée, comme malgré elle, à d'importuns souvenirs lorsqu'elle veut se nourrir de ces méditations, seules dignes d'une intelligence immortelle; c'est là, enfin, que l'on se sent entraîné par le torrent, et que des exemples que l'on croit illustres autorisent les démarches les plus criminelles, et font perdre insensiblement cette délicatesse de conscience et cette horreur pour le crime qui étaient de si puissantes barrières pour nous retenir dans les bornes de la vertu.

SAURIN.

LE MONDE.

Qu'est-ce que le monde, pour ceux mêmes qui l'aiment, qui paraissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui ? Le monde ? c'est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, et où, pour vivre heureux, il faut pouvoir baiser ses fers, et aimer son esclavage. Le monde ? c'est une révolution journalière d'événements qui réveillent tour à tour, dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes et les plus tristes, des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. Le monde ? c'est une terre de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines et leur amertume. Le jeu lasse par ses fureurs et par ses caprices; les conversations ennuient par les oppositions d'humeurs et la contrariété des sentiments; les passions et les attachements criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps, leurs bruits désagréables; les spectacles, ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des âmes grossièrement dissolues et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades en ne remuant que ces passions délicates qui ne font que montrer le crime de loin, et dresser des piéges à l'innocence. Le monde enfin est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux qui n'espèrent rien se croient encore plus misérables; où tout ce qui plaît ne plaît jamais longtemps, et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre.

Voilà le monde; et ce n'est pas ce monde obscur qui ne connaît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence : c'est le monde dans son beau; c'est vous-mêmes qui m'écoutez. Voilà le monde; et ce n'est pas ici une de ces peintures imaginées, et dont on ne trouve nulle part la ressemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'est-à-dire tel que vous le connaissez, et le sentez tous les jours vous-mêmes.

MASSILLON.

MÊME SUJET.

Rien n'est constant dans le monde, ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus

vives, ni les faveurs les plus enviées. On y voit une sagesse souveraine qui se plaît, ce me semble, à se jouer des hommes en les élevant les uns sur les ruines des autres, en dégradant ceux qui étaient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampaient il n'y a qu'un moment devant eux; en produisant, tous les jours, de nouveaux héros sur le théâtre, et faisant éclipser ceux qui auparavant y jouaient un rôle si brillant; en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'univers. Les hommes passent toute leur vie dans des agitations, des projets et des mesures : toujours attentifs à se surprendre, ou à éviter d'être surpris; toujours empressés et habiles à profiter de la retraite, de la disgrâce ou de la mort de leurs concurrents, et à se faire, de ces grandes leçons de mépris du monde, de nouveaux motifs d'ambition et de cupidité; toujours occupés ou de leurs craintes ou de leurs espérances; toujours inquiets ou sur le présent ou sur l'avenir; jamais tranquilles; travaillant tous pour le repos, et s'en éloignant toujours plus.

La vanité, l'ambition, la vengeance, le luxe, la volupté, le désir insatiable d'accumuler, voilà les vertus que le monde connaît et estime; voilà les vertus auxquelles il porte ses partisans! La droiture y passe pour simplicité : être double et dissimulé est un mérite qui honore. Toutes ses sociétés sont empoisonnées par le défaut de sincérité; la parole n'y est plus l'interprète du cœur, elle n'en est que le masque qui le cache et qui le déguise; les entretiens n'y sont que des mensonges affectés, sous les dehors de l'amitié et de la politesse. On se prodigue à l'envi les louanges et les adulations, et on porte dans le cœur la haine, la jalousie et le mépris de ceux qu'on loue. Loin de se regarder tous comme ne faisant entre eux qu'une même famille dont les intérêts doivent être communs, il semble que les hommes ne se lient ensemble que pour se tromper mutuellement et se donner le change. L'intérêt le plus vil arme le frère contre le frère, l'ami contre l'ami, rompt tous les liens du sang et de l'amitié; et c'est un motif si bas qui décide de nos haines et de nos amours. Les besoins et les malheurs du prochain ne trouvent que de l'indifférence et de la dureté même dans les cœurs, lorsqu'on peut le négliger sans rien perdre, ou qu'on ne gagne rien à le secourir.

Si nous connaissions le fond et l'intérieur du monde; si nous pouvions entrer dans le détail secret de ses soucis et de ses noires inquiétudes; si nous pouvions percer cette première écorce qui n'offre aux yeux que joie, que plaisirs, que pompe et magnificence, que nous le trouverions différent de ce qu'il paraît! nous n'y verrions que des malheureux : le père divisé d'avec l'enfant, l'époux d'avec l'épouse; le secret des familles ne cache aux yeux du public que des antipathies, des jalousies, des murmures, des dissensions éternelles. Les amitiés y sont troublées par les soupçons, par les intérêts, par les caprices; les liaisons les plus étroites y sont refroidies par l'inconstance; les engagements les plus tendres y finissent par la haine et la perfidie; les fortunes les plus brillantes y perdent tout leur agrément par les assujettissements qu'elles exigent; les places les plus honorables n'y font sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut; chacun s'y plaint de sa destinée; les plus élevés n'y sont pas les plus heureux; ils montent par leur rang et par leur fortune jusqu'au-dessus des nuées; on les perd de vue, si haut ils sont placés; ils paraissent au-dessus du reste des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les grâces qu'ils distribuent, par les adulations éternelles dont la prospérité et la puissance sont toujours accompagnées; et, par la satiété même des plaisirs, et par la gêne des assujettissements et des bienséances, et par la bizarrerie de leurs désirs, et par l'amertume de leurs jalousies, et par la bassesse qu'ils emploient pour plaire au maître, et par les dégoûts qu'ils en essuient, ils sont plus bas que le peuple, et plus malheureux que lui.

LE MÊME.

LA VRAIE GLOIRE.

La gloire est un sentiment qui nous élève à nos propres yeux, et qui accroît notre considération aux yeux des hommes éclairés. Son idée est indivisiblement liée avec celle d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité subséquente au succès, et d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers, ou pour la patrie. Quelque génie que je reconnaisse dans l'invention d'une arme meurtrière, j'exciterais une juste indignation, si je disais que tel homme ou telle nation eut la gloire de l'avoir inventée. La gloire, du moins selon les idées que je m'en suis formées, n'est pas la récompense du plus grand succès dans les sciences. Inventez un nouveau calcul, composez un poëme sublime, ayez surpassé Cicéron ou Démosthène en éloquence, Thucydide ou Tacite dans l'histoire, je vous accorderai la célébrité, mais non la gloire.

On ne l'obtient pas davantage de l'excellence du talent dans les arts. Je suppose que vous ayez tiré d'un bloc de marbre, ou le *Gladiateur*, ou l'*Apollon du Belvédère;* que la *Transfiguration* [1]

---

[1] Le chef-d'œuvre du prince des peintres modernes, de

soit sortie de votre pinceau, ou que vos chants simples, expressifs et mélodieux vous aient placé sur la ligne de Pergolèse, vous jouirez d'une grande réputation, mais non de la gloire. Je dis plus : égalez Vauban dans l'art de fortifier les places, Turenne ou Condé dans l'art de commander les armées; gagnez des batailles, conquérez des provinces, toutes ces actions seront belles, sans doute, et votre nom passera à la postérité la plus reculée; mais c'est à d'autres qualités que la gloire est réservée. On n'a pas la gloire pour avoir ajouté à celle de sa nation. On est l'honneur de son corps, sans être la gloire de son pays. Un particulier peut souvent aspirer à la réputation, à la renommée, à l'immortalité : il n'y a que des circonstances rares, une heureuse étoile, qui puissent le conduire à la gloire.

La gloire appartient à Dieu dans le ciel. Sur la terre, c'est le lot de la vertu, et non du génie, de la vertu utile, grande, bienfaisante, éclatante, héroïque. C'est le lot d'un monarque qui s'est occupé, pendant un règne orageux, du bonheur de ses sujets, et qui s'en est occupé avec succès. C'est le lot d'un sujet qui aurait sacrifié sa vie au salut de ses concitoyens. C'est le lot d'un peuple qui aura mieux aimé mourir libre que de vivre esclave. C'est le lot, non d'un César ou d'un Pompée, mais d'un Régulus ou d'un Caton. C'est le lot d'un Henri IV [1].

RAYNAL. *Histoire philosophique.*

LA SCIENCE.

Par elle, l'homme ose franchir les bornes étroites dans lesquelles il semble que la nature l'ait renfermé : citoyen de toutes les républiques, habitant de tous les empires, le monde entier est sa patrie. La science, comme un guide aussi fidèle que rapide, le conduit de pays en pays, de royaume en royaume; elle lui en découvre les lois, les mœurs, la religion, le gouvernement : il revient chargé des dépouilles de l'Orient et de l'Occident ; et, joignant les richesses étrangères à ses propres trésors, il semble que la science lui ait appris à rendre toutes les nations de la terre tributaires de sa doctrine.

Dédaignant les bornes des temps comme celles des lieux, on dirait qu'elle l'ait fait vivre longtemps avant sa naissance. C'est l'homme de tous les siècles, comme de tous les pays. Tous les sages de l'antiquité ont pensé, ont agi pour lui : ou plutôt il a vécu avec eux ; il a entendu leurs leçons ; il a été le témoin de leurs grands exemples. Plus attentif encore à exprimer leurs mœurs qu'à admirer leurs lumières, quel aiguillon leurs paroles ne laissent-elles pas dans son esprit ! quelle sainte jalousie leurs actions n'allument-elles pas dans son cœur !

Ainsi nos pères s'animaient à la vertu : une noble émulation les portait à rendre à leur tour Athènes et Rome jalouses de leur gloire ; ils voulaient surpasser les Aristide en justice, les Phocion en constance, les Fabrice en modération, et les Caton même en vertu.

Que si les exemples de sagesse, de grandeur d'âme, de générosité, d'amour de la patrie, deviennent plus rares que jamais, c'est parce que la mollesse et la vanité de notre âge ont rompu les nœuds de cette douce et utile société que la science forme entre les vivants et les illustres morts dont elle ranime les cendres pour en former le modèle de notre conduite.

D'AGUESSEAU. *Nécessité de la science.*

LA VRAIE SCIENCE DE L'HISTOIRE.

Quand vous voyez passer comme un instant devant vos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais les grands empires qui ont fait trembler tout l'univers; quand vous voyez les Assyriens anciens et nouveaux, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains, se présenter devant vous successivement, et tomber, pour ainsi dire, les uns sur les autres, ce fracas effroyable vous fait sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance et l'agitation sont le propre partage des choses humaines. Mais ce qui rendra ce spectacle plus utile et plus agréable, ce sera la réflexion que vous ferez, non-seulement sur l'élévation et sur la chute des empires, mais encore sur les causes de leurs progrès et sur celles de leur décadence ; car le même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers, et qui, tout-puissant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres, ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions : je veux dire que les hommes et les nations ont eu des qualités p portionnées à l'élévation à laquelle ils étaient destinés, et qu'à la réserve de certains coups extraordinaires, où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siècles précédents. Et comme, dans toutes les affaires, il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à le

Raphaël. — Pergolèse fut un des plus grands compositeurs italiens. Il est l'auteur de la *Servante-Maîtresse* et du fameux *Stabat*. Né en 1704, mort en 1737. (N. E.)

[1] Voyez *Morale religieuse*.

entreprendre, et ce qui les fait réussir, la vraie science de l'histoire est de remarquer dans chaque temps les secrètes dispositions qui ont préparé les grands changements et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver. En effet, il ne suffit pas de regarder seulement devant ses yeux, c'est-à-dire, de considérer les grands événements qui décident tout à coup de la fortune des empires. Qui veut entendre à fond les choses humaines doit les reprendre de plus haut, et il lui faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour dire tout en un mot, le caractère, tant des peuples dominants en général, que des princes en particulier, et enfin de tous les hommes extraordinaires qui, par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué en bien ou en mal aux changements des États et à la fortune publique.

BOSSUET.

LA FAUSSE ET LA VÉRITABLE ÉRUDITION.

Nous savons qu'il est une science peu digne des efforts de l'esprit humain; ou plutôt il est des savants peu estimables, de qui le bon sens paraît comme accablé sous le poids d'une fatigante érudition. L'art, qui ne doit qu'aider la nature, l'étouffe chez eux, et la rend impuissante. On dirait qu'en apprenant les pensées des autres, ils se soient condamnés eux-mêmes à ne plus penser, et que la science leur ait fait perdre l'usage de la raison. Chargés de richesses superflues, souvent le nécessaire leur manque; ils savent tout ce qu'il faut ignorer, et ils n'ignorent que ce qu'ils devraient savoir.

A Dieu ne plaise qu'une telle science devienne jamais l'objet de nos veilles! Mais ne cherchons point aussi à faire, des défauts de quelques savants, le crime de la science même.

Il est une culture savante, il est un art ingénieux qui, loin d'étouffer la nature et de la rendre stérile, augmente ses forces et lui donne une heureuse fécondité; une doctrine judicieuse, moins attentive à nous tracer l'histoire des pensées d'autrui, qu'à nous apprendre à bien penser, qui nous met, pour ainsi dire, dans la pleine possession de notre raison, et qui semble nous la donner une seconde fois, en nous apprenant à nous en servir; enfin, une science d'usage et de société, qui n'amasse que pour répandre, et qui n'acquiert que pour donner. Profonde sans obscurité, riche sans confusion, vaste sans incertitude, elle éclaire les intelligences, elle étend les bornes de notre esprit, elle fixe et assure nos jugements.

D'AGUESSEAU. *Nécessité de la science.*

CONNAISSANCE DE SOI-MÊME.

Le précepte le plus commun de la philosophie, tant païenne que chrétienne, est celui de *se connaître soi-même;* et il n'y a rien en quoi les hommes se soient plus accordés que dans l'aveu de ce devoir : c'est une de ces vérités sensibles qui n'ont point besoin de preuves, et qui trouvent dans tous les hommes un cœur qui les sent et une lumière qui les approuve. Quelque agréable qu'on s'imagine l'illusion d'un homme qui se trompe dans l'idée qu'il a de lui-même, on le trouve toujours malheureux d'être trompé, et on est, au contraire, pénétré du sentiment qu'un poëte a exprimé dans ces vers :

Illi mors gravis incubat
Qui, notus nimis omnibus,
Ignotus moritur sibi [1].

Qu'un homme est méprisable à l'heure du trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
Il meurt connu de tous, et ne se connaît pas!

Il faut faire d'autant plus d'état de ces principes, dans lesquels les hommes se trouvent unis par un consentement si unanime, que cela ne leur arrive pas souvent. Leur humeur vaine et maligne les a toujours portés à se contredire les uns les autres, quand ils en ont eu le moindre sujet. Chacun a voulu ou rabaisser les autres, ou s'en distinguer, en disant quelque chose de nouveau, et en ne suivant pas simplement le train commun. Ainsi il faut qu'une vérité soit bien claire, lorsqu'elle étouffe cette inclination, et qu'elle les contraint à se réunir dans quelque maxime. Et c'est ce qui est arrivé à l'égard de celle-ci : car il ne s'est point trouvé de philosophe assez bizarre pour prétendre que l'homme devait éviter de se connaître; que si quelqu'un passait même jusqu'à cet excès, il ne le pourrait faire qu'en supposant que l'homme est si malheureux, et que ses maux sont tellement sans remède, qu'il ne ferait qu'augmenter son malheur en se connaissant soi-même; et ainsi il faudrait toujours se connaître, pour conclure, même par ce bizarre raisonnement, qu'il est bon de ne se connaître pas.

Mais ce qui est bien étrange, c'est qu'étant si unis à avouer l'importance de ce devoir, ils ne le sont pas moins dans l'éloignement de le pratiquer. Car, bien loin de travailler sérieusement à acquérir cette connaissance, ils ne sont presque occupés toute leur vie que du soin de l'éviter. Rien ne leur est plus odieux que cette lumière qui les découvre à leurs propres yeux, et qui les oblige de se voir tels qu'ils sont. Ainsi, ils font toutes choses pour se la cacher, et ils établissent leur repos à vivre dans l'ignorance et dans l'oubli de leur état.

NICOLE. *Essais de morale.*

---

[1] Sén. *Thyeste*, act. II. 402

FABLES ET ALLÉGORIES.

Là, pour nous enchanter tout est mis en usage,
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
BOILEAU. *Art poét.*, chant III.

OBJET ET CARACTÈRE DE LA FABLE.

PRÉCEPTES DU GENRE.

L'homme a un penchant naturel à entendre raconter. La fable pique sa curiosité et amuse son imagination. Elle est de la plus haute antiquité; on trouve des paraboles dans les plus anciens monuments de tous les peuples. Il semble que de tout temps la vérité ait eu peur des hommes, et que les hommes aient eu peur de la vérité. Quel que soit l'inventeur de l'apologue, soit que la raison, timide dans la bouche d'un esclave, ait emprunté ce langage détourné pour se faire entendre d'un maître; soit qu'un sage, voulant la réconcilier avec l'amour-propre, le plus superbe de tous les maîtres, ait imaginé de lui prêter cette forme agréable et riante, cette invention est du nombre de celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. Par cet heureux artifice, la vérité, avant de se présenter aux hommes, compose avec leur orgueil et s'empare de leur imagination. Elle leur offre le plaisir d'une découverte, leur épargne l'affront d'un reproche et l'ennui d'une leçon. Occupé à démêler le sens de la fable, l'esprit n'a pas le temps de se révolter contre le précepte; et, quand la raison se montre à la fin, elle nous trouve désarmés. Nous avons déjà prononcé contre nous-mêmes l'arrêt que nous ne voudrions pas entendre d'un autre; car nous voulons bien quelquefois nous corriger, mais nous ne voulons jamais qu'on nous condamne.

LA HARPE. *Éloge de La Fontaine.*

LA FABLE.

La fable est, sans doute, aussi vieille que le monde; elle conserve et conservera toujours son empire : nous l'aimons, nous sommes nés pour elle. C'est une immortelle dont la voix mensongère en tout temps nous charme et nous amuse; c'est une enchanteresse qui nous entoure de prestiges; qui, à ses réalités, substitue, ou du moins ajoute des chimères agréables et riantes, et qui, cependant, soumise à l'histoire et à la philosophie, ne nous trompe jamais que pour mieux nous instruire. Fidèle à conserver les réalités qui lui sont confiées, elle couvre de son enveloppe séduisante et les leçons de l'une, et les vérités de l'autre.

Son sceptre enchanteur ne fait que des miracles et ne produit que des métamorphoses. Elle nous transporte d'un monde où nous sommes toujours mal, dans un autre monde qui, créé par l'imagination, a tout ce qu'il faut pour nous plaire. Elle embellit tout ce qu'elle touche . si elle raconte, elle sème les merveilles, les prodiges, pour attacher la curiosité, pour graver dans la mémoire; si elle trace des leçons, c'est d'une main si légère, que l'orgueil n'en est pas atteint. Elle se joue autour de la vérité, pour ne la laisser voir qu'à la dérobée, et, soit qu'elle ait voulu ou nous agrandir, ou nous consoler, elle prend ses exemples dans des espèces privilégiées, dans une race divine qu'elle élève exprès au-dessus de la faible humanité; tantôt nous conduisant à la vertu par ses exemples illustres, tantôt caressant notre faiblesse, orgueilleuse de retrouver nos passions et nos fautes dans la perfection même.

BAILLY. *Essai sur les fables et leur histoire.*

MÊME SUJET.

Si la fable repose sur quelque type existant dans la nature, où peut-on trouver des titres plus propres à caractériser le tremblant Érèbe, le chaos et les demeures sombres d'Orcus, que les tristes rochers de Souli? Tout ne semble-t-il pas rassemblé dans ce cadre pour frapper l'imagination? Où rencontrer une optique plus favorable aux prestiges? Quels lieux plus terribles peut-on

inventer que ceux des rives du Systraui, qui fut peut-être le Cocyte des mythologues? Après avoir vu l'Achéron, descendant du Tymphé, s'engouffrer et disparaître dans les rochers de Souli, ne devait-on pas dire, poétiquement, qu'il se perdait chez les morts? Cet empire des ombres, ces tristes demeures pouvaient-elles être mieux indiquées qu'au milieu de tant de précipices sans cesse retentissants du bruit des torrents et du sifflement des vents? De quelle horreur religieuse doivent être remplis des peuples imbus des croyances religieuses de la mythologie, en voyant un pareil spectacle! De quelles terreurs leurs âmes n'étaient-elles pas frappées, lorsque les roulements du tonnerre ébranlaient les échos de ces mornes lugubres! La physionomie des lieux ne devait pas être moins merveilleuse. Ils voyaient renaître l'Achéron grossi de tous les fleuves infernaux. On leur montrait peut-être la haute pyramide de Counghi, que les chrétiens avaient sanctifiée par la chapelle dédiée à sainte Vénérande, comme étant le rocher de Sisyphe. Les nuages, souvent amoncelés autour des météores de Souli, leur retraçaient le souvenir de la nuée du téméraire Ixion. La vallée de Paramythia, *la plaine des illusions*, comme son nom paraît l'indiquer, leur rappelait sans doute l'image des champs Élysées, lorsque la douce lumière de la lune éclaire ses paysages gracieux! Avec de l'imagination et une croyance établie, tout pouvait se retrouver, se décrire et s'expliquer pour des gens qui éprouvaient un charme inexprimable à s'abuser, et le bonheur dans les songes que les Grecs n'ont pas bornés à la seule religion d'Hésiode.

POUCQUEVILLE. *Voyage en Grèce.*

LA FABLE ET L'ALLÉGORIE.

Tous les matins une jeune déesse ouvre les portes de l'orient, et répand la fraîcheur dans les airs, les fleurs dans la campagne, et les rubis sur la route du Soleil. A cette annonce, la Terre se réveille, et s'apprête à recevoir le dieu qui lui donne tous les jours une nouvelle vie; il paraît, il se montre avec la magnificence qui convient au souverain des cieux. Son char, conduit par les Heures, vole et s'enfonce dans l'espace immense qu'il remplit de flammes et de lumière. Dès qu'il parvient au palais de la souveraine des mers, la Nuit, qui marche éternellement sur ses traces, étend ses voiles sombres, et attache des feux sans nombre à la voûte céleste.

Alors s'élève un autre char dont la clarté douce et consolante porte les cœurs sensibles à la rêverie : une déesse le conduit. Elle vient en silence recevoir les tendres hommages d'Endymion. Cet arc qui brille de si riches couleurs, et qui se courbe d'un bout de l'horizon à l'autre, ce sont les traces lumineuses du passage d'Iris, qui porte à la terre les ordres de Junon. Ces vents agréables, ces tempêtes horribles, ce sont des génies qui tantôt se jouent dans les airs, tantôt luttent les uns contre les autres pour soulever les flots.

Au pied de ce coteau est une grotte, asile de la fraîcheur et de la paix. C'est là qu'une nymphe bienfaisante verse de son urne intarissable le ruisseau qui fertilise la plaine voisine; c'est de là qu'elle écoute les vœux de la jeune beauté qui vient contempler ses attraits dans l'onde fugitive. Entrez dans ce bois sombre, ce n'est ni le silence, ni la solitude qui occupe votre esprit : vous êtes dans la demeure des dryades et des sylvains, et le secret effroi que vous éprouvez est l'effet de la majesté divine.

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis.*

LES DIVINITÉS DE LA GRÈCE.

L'imagination fertile des Grecs peupla l'univers d'une foule de divinités. Cette théologie bizarre et confuse eut pourtant ses charmes. Elle fut ornée de tout ce que le goût peut enfanter de plus délicat... L'enthousiasme de la liberté, la pureté de l'air, la variété des paysages, l'excellence des productions, les accidents de la nature, la beauté du ciel, ce délicieux concours portait aux sens des Grecs les émotions les plus voluptueuses, et disposait leur esprit aux plus brillantes images, comme leur cœur aux plus douces jouissances : pour eux, la nature était vivante et animée; tout ce qui les environnait semblait doué de sentiment et d'intelligence.

Le spectacle de la mer leur offrait le cortége le plus galant de divinités : c'était Neptune sur son char, c'était Amphitrite accompagnée des plus charmantes néréides, qui parcourait légèrement sa surface. Zéphire agitait mollement ses ondes; et, si quelquefois le violent Borée bouleversait les flots, on avait encore l'espoir de l'apaiser par des sacrifices. Le dieu qui présidait au cours d'un fleuve, penché sur son urne et couronné de roseaux, regardait avec attendrissement les danses des nymphes auxquelles ses ondes servaient d'asile; les sources et les fontaines étaient des grottes de cristal, où les naïades faisaient leur demeure; les oréades habitaient les montagnes; dans la solitude des forêts on se trouvait au milieu d'une troupe de dryades, de faunes et de satyres, dont la figure grotesque faisait contraste avec la taille svelte et dégagée des nymphes qui cherchaient à éviter leurs poursuites.

COUSIN-DESPRÉAUX. *Histoire de la Grèce.*

LES DIEUX D'HOMÈRE.

La haine contre les barbares était venue aux Grecs dès les premiers temps, et leur était devenue comme naturelle. Une des choses qui faisaient aimer la poésie d'Homère, est qu'il chantait les victoires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire, les plaisirs, les folles amours et la mollesse; du côté de la Grèce était Junon, c'est-à-dire, la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique : du côté de l'Asie était Mars impétueux et brutal, c'est-à-dire, la guerre faite avec fureur; du côté de la Grèce était Pallas, c'est-à-dire, l'art militaire et la valeur conduits par l'esprit. Depuis ce temps la Grèce avait toujours cru que l'intelligence et le vrai courage étaient son partage naturel. Elle ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer; et, en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée, qui consistait seulement dans la multitude.

BOSSUET. *Disc. sur l'hist. univ.*

LE JEUNE BACCHUS ET LE FAUNE.

Un jour, le jeune Bacchus, que Silène instruisait, cherchait les Muses dans un bocage dont le silence n'était troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvait, avec ses rayons, percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étaient nés. Il avait même autrefois rendu des oracles, et le Temps n'avait osé l'abattre de sa tranchante faux.

Auprès de ce chêne sacré et antique se cachait un jeune faune, qui prêtait l'oreille aux vers que chantait l'enfant, et qui marquait à Silène, par un rire moqueur, toutes les fautes que faisait son disciple. Aussitôt les naïades et les autres nymphes du bois souriaient aussi. Le critique était jeune, gracieux et folâtre; sa tête était couronnée de lierre et de pampres; ses tempes étaient ornées de grappes de raisin. De son épaule gauche, pendait sur son côté droit, en écharpe, un feston de lierre, et le jeune Bacchus se plaisait à voir ces feuilles consacrées à sa divinité.

Le faune était enveloppé, au-dessous de la ceinture, par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avait tuée dans les forêts. Il tenait dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paraissait derrière comme se jouant sur son dos. Mais, comme Bacchus ne pouvait souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étaient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient : « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter? » Le faune répondit sans s'émouvoir : « Eh! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute? »

FÉNELON.

LE SINGE.

Un vieux singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivants. Pluton voulait la renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice. Mais elle fit tant de tours plaisants et badins, que l'inflexible roi des enfers ne put s'empêcher de rire, et lui laissa le choix d'une condition. Elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. « Au moins, disait-elle, je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes que j'ai longtemps imités. Étant singe, je faisais des gestes comme eux; et, étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. »

A peine l'âme du singe fut introduite dans ce nouveau métier, qu'une vieille femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices; elle le mit dans une belle cage. Il faisait bonne chère, et discourait toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parlait pas plus sensément que lui. Il joignit à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sais quoi de son ancienne profession. Il remuait sa tête ridiculement, il faisait craquer son bec, il agitait ses ailes de cent façons, et faisait de ses pattes plusieurs tours qui sentaient encore les grimaces de Fagotin. La vieille prenait à toute heure ses lunettes pour l'admirer; elle était bien fâchée d'être un peu sourde, et de perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvait plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut.

Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson, pour le rendre muet. Mais il fit encore une farce devant le roi des ombres; et les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisants qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il irait dans le corps d'un homme; mais, comme le dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux et importun, qui mentait, qui se vantait sans cesse, qui faisait des

gestes ridicules, qui se moquait de tout le monde, qui interrompait toutes les conversations les plus polies et les plus solides, pour dire rien, ou les sottises les plus grossières. Mercure, qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant : « Ho! ho! je te reconnais; tu n'es qu'un composé du singe et du perroquet que j'ai vus autrefois. Qui t'ôterait tes gestes et tes paroles apprises par cœur sans jugement, ne laisserait rien de toi. D'un joli singe et d'un bon perroquet, on n'en fait qu'un sot homme. »

LE MÊME.

LE LAPIN DE LA FONTAINE.

Je m'étais ennuyé longtemps, et j'en avais ennuyé bien d'autres. Je voulus aller m'ennuyer tout seul. J'ai une fort belle forêt : j'y allai un jour, ou, pour mieux dire, un soir, pour tirer un lapin. C'était à l'heure de l'affût. Quantité de lapereaux paraissaient, disparaissaient, se grattaient le nez, faisaient mille bonds, mille tours, mais toujours si vite, que je n'avais pas le temps de lâcher mon coup. Un ancien, d'un poil un peu plus gris, d'une allure plus posée, parut tout d'un coup au bord de son terrier. Après avoir fait sa toilette tout à son aise (car c'est de là qu'on dit : Propre comme un lapin), voyant que je le tenais au bout de mon fusil: « Tire donc, me dit-il, qu'attends-tu? » Oh! je vous avoue que je fus saisi d'étonnement!... Je n'avais jamais tiré qu'à la guerre sur des animaux qui parlent. « Je n'en ferai rien, lui dis-je; tu es sorcier, ou je meure.—Moi! point du tout, me répondit-il; je suis un vieux lapin de La Fontaine. » Oh! pour le coup, je tombai de mon haut. Je me mis à ses petits pieds: je lui demandai mille pardons, et lui fis des reproches de ce qu'il s'était exposé. « Eh! d'où vient cet ennui de vivre? — De tout ce que je vois. — Ah! bon Dieu, n'avez-vous pas le même thym, le même serpolet? — Oui. Mais ce ne sont plus les mêmes gens. Si tu savais avec qui je suis obligé de passer ma vie! Hélas! ce ne sont plus les bêtes de mon temps. Ce sont de petits lapins musqués qui cherchent des fleurs. Ils veulent se nourrir de roses, au lieu d'une bonne feuille de chou qui nous suffisait autrefois. Ce sont des lapins géomètres, politiques, philosophes; que sais-je! d'autres qui ne parlent qu'allemand; d'autres qui parlent un français que je n'entends pas davantage. Si je sors de mon trou pour passer chez quelque gent voisine, c'est de même; je ne comprends plus personne. Les bêtes d'aujourd'hui ont tant d'esprit! Enfin, vous le dirai-je? à force d'en avoir, ils en ont si peu, que notre vieux âne en avait davantage que les singes de ce temps-ci. » Je priai mon lapin de ne plus avoir d'humeur, et je lui dis que j'aurais soin de lui et de ses camarades, s'il s'en trouvait encore. Il me promit de me dire ce qu'il disait à La Fontaine, et de me mener chez ses vieux amis. Il m'y mena en effet. Sa grenouille, qui n'était pas tout à fait morte, quoiqu'il l'eût dit, étan de la plus grande modestie, en comparaison des autres animaux que nous voyons tous les jours: ses crapauds, ses cigales chantaient mieux que nos rossignols; ses loups valaient mieux que nos moutons. Adieu, petit lapin, je vais retourner dans mes bois, à mes champs et à mon verger. J'élèverai une statue à La Fontaine, et je passerai ma vie avec les bêtes de ce bonhomme.

LE PRINCE DE LIGNE.

LES PARVENUS.

Si je voulais, par un seul passage, donner, à la fois, une idée du grand talent de La Bruyère, et un exemple frappant de la puissance des contrastes dans le style, je citerais ce bel *apologue*, qui contient la plus éloquente satire du faste insolent et scandaleux des parvenus.

Ni les troubles, Zénobie [1], qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante, depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate, pour y élever un superbe édifice; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante, un bois sacré l'ombrage du côté du couchant; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure : la campagne, autour, est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir, à leur retour en leurs foyers, ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez le porter, avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine : employez-y l'or, et tout l'art des plus excellents ouvriers; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris: tracez-y de vastes et délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel, qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes. Épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage

---

[1] Zénobie, veuve d'Odenat, prince de Palmyre, qui avait pris le nom de reine de l'Orient, fut, après un règne glorieux, vaincue par l'empereur Aurélien et conduite à Rome. (N. E.)

incomparable; et, après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour, à deniers comptants, cette royale maison, pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

S'il'on examine avec attention tous les détails de ce beau tableau, on verra que tout y est préparé, disposé, gradué avec un art infini pour produire un grand effet. Quelle noblesse dans le début! Quelle importance on donne au projet de ce palais! Que de circonstances adroitement accumulées pour en relever la magnificence et la beauté! Et, quand l'imagination a été bien pénétrée de la grandeur de l'objet, l'auteur amène un *pâtre* enrichi *du péage de vos rivières,* qui achète *à deniers comptants* cette *royale* maison, *pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui.*

SUARD.

L'ACADÉMIE SILENCIEUSE, OU LES EMBLÈMES.

Il y avait à Amadan une célèbre académie, dont le premier statut était conçu en ces termes : *Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu, et ne parleront que le moins qu'il sera possible.* On l'appelait l'*académie silencieuse*, et il n'était point en Perse de vrai savant qui n'eût l'ambition d'y être admis. Le docteur Zeb, auteur d'un petit livre excellent, intitulé *le Bâillon*, apprit, au fond de sa province, qu'il vaquait une place dans l'académie silencieuse. Il part aussitôt; il arrive à Amadan, et, se présentant à la porte de la salle où les académiciens sont assemblés, il prie l'huissier de remettre au président ce billet : *Le docteur Zeb demande humblement la place vacante.* L'huissier s'acquitta sur-le-champ de la commission; mais le docteur et son billet arrivaient trop tard, la place était déjà remplie.

L'académie fut désolée de ce contre-temps; elle reçut, un peu malgré elle, un bel esprit de la cour, dont l'éloquence vive et légère faisait l'admiration de toutes les ruelles, et elle se voyait réduite à refuser le docteur Zeb, le fléau des bavards, une tête si bien faite, si bien meublée! Le président, chargé d'annoncer au docteur cette nouvelle désagréable, ne pouvait presque s'y résoudre, et ne savait comment s'y prendre. Après avoir un peu rêvé, il fit remplir d'eau une grande coupe, mais si bien remplir, qu'une goutte de plus eût fait déborder la liqueur; puis il fit signe qu'on introduisît le candidat. Il parut avec cet air simple et modeste qui annonce presque toujours le vrai mérite. Le président se leva, et, sans proférer une seule parole, il lui montra d'un air affligé la coupe emblématique, cette coupe si exactement pleine. Le docteur comprit de reste qu'il n'y avait plus de place à l'académie; mais, sans perdre courage, il songeait à faire comprendre qu'un académicien surnuméraire n'y dérangerait rien. Il voit à ses pieds une feuille de rose, il la ramasse, il la pose délicatement sur la surface de l'eau, et fait si bien qu'il n'en échappe pas une seule goutte.

A cette réponse ingénieuse, tout le monde battit des mains; on laissa dormir les règles pour ce jour-là, et le docteur Zeb fut reçu par acclamation. On lui présenta sur-le-champ le registre de l'académie, où les récipiendaires devaient s'inscrire eux-mêmes. Il s'y inscrivit donc; et il ne lui restait plus qu'à prononcer, selon l'usage, une phrase de remercîment. Mais, en académicien vraiment silencieux, le docteur Zeb remercia sans dire mot. Il écrivit en marge le nombre *cent*, c'était celui de ses nouveaux confrères; puis, en mettant un zéro devant le chiffre, il écrivit au-dessous: *Ils n'en vaudront ni moins ni plus* (0100). Le président répondit au modeste docteur avec autant de politesse que de présence d'esprit. Il mit le chiffre *un* devant le nombre *cent*, et il écrivit : *Ils en vaudront dix fois davantage* (1100).

L'abbé BLANCHET. *Apologues orientaux.*

LE BERGER ET LE TROUPEAU.

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur, le berger, soigneux et attentif, est debout auprès de ses brebis; il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage : si elles se dispersent, il les rassemble; si un loup avide paraît, il lâche son chien qui le met en fuite; il les nourrit, il les défend; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger, ou des brebis? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? Image naïve des peuples, et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince!

LA BRUYÈRE.

LE SÉJOUR DU TEMPS.

Sous le pôle arctique, aux extrémités du monde connu, et au couchant de l'astre du jour, est une plaine inculte et aride, où le Temps, monstre créé avec la terre, règne despotiquement. Ce fier tyran de tout ce qui respire, élevé sur une colonne de marbre blanc, étale sur un même front les grâces

de l'adolescence et les rides de la vieillesse. Son visage, mi-parti par une longue barbe grise, laisse voir une décrépitude parfaite à côté de l'embonpoint de la jeune virilité ; son corps, toujours prêt à voler, ne porte que sur un pied, qu'il appuie légèrement sur une horloge de sable ; les Heures, qui le font couler, en comptent scrupuleusement tous les grains; lui-même il tient une faux tranchante dans ses mains; et, de ses yeux perçants, qui ne se livrent jamais au sommeil, il choisit ses victimes dans la multitude innombrable des mortels suppliants qui implorent sa pitié.

Mais ce monstre également dur et sourd, sans égard ni pour l'âge qu'il affaiblit, ni pour les conditions qu'il anéantit, ni pour les sexes qu'il confond, ni pour la beauté qu'il flétrit, ni pour l'esprit qu'il énerve, agitant ses ailes longues et bleuâtres, chasse loin de lui les Jours, les Mois, les Années, et frappe indistinctement, tantôt un fils unique, l'espérance de toute une famille, tantôt un monarque chéri qu'il précipite du trône presque aussitôt qu'il y est monté : quelquefois il arrache une jeune épouse du lit nuptial, et change la joie d'un doux hyménée en pompe funèbre. Souvent il épargne un vieillard caduc et goutteux, pour trancher les jours d'un jeune homme sain et robuste. Il ne laisse enfin tomber sa faux meurtrière sur les vieillards qui l'environnent, que lorsque son bras, appesanti de lassitude, ne peut s'étendre au loin pour choisir ses victimes. Alors ils tombent, semblables aux feuilles jaunâtres que le souffle du rigoureux Aquilon secoue des arbres sur la fin de l'automne.

Tels sont les jeux cruels qui amusent le Temps, lorsque de sa faux sanglante il frappe ses victimes. L'affreux contre-coup qui les livre à la mort, empressée de les enlever, leur ouvre ces noires barrières qui servent de porte à l'éternité. C'est par là que les âmes entrent dans cet empire immense, d'où nul mortel ne peut revenir à la lumière. Son insatiable voracité ne se borne pas aux faibles mortels : empires, royaumes, républiques, villes, temples, palais, tout éprouve sa dent de fer. Les monuments respectables de l'art ne sont pas plus respectés que les chefs-d'œuvre de la nature : autour de lui sont entassés les débris des dignités et des grandeurs humaines, couronnes fracassées, sceptres brisés, trônes mis en poudre, et sur les ruines desquels il élève d'autres trônes qu'il renverse incontinent. Il se fit un jeu d'élever les quatre grands empires du monde, de les détruire tour à tour les uns par les autres, et d'en faire disparaître les nations. Devant lui passent rapidement toutes les générations, les vieillards poussés par les hommes d'un âge viril, et ceux-ci par des enfants. Tel est le Temps, qui engloutit et dévore tout ; mais, à la fin des siècles, ce monstre, dévoré lui-même, expirera aux portes de l'éternité.

DE LA BAUME.

CYBÈLE OU LA TERRE.

O toi, que l'antiquité nomma la mère des dieux, Cybèle, terre, qui soutiens mon existence fugitive, inspire-moi, au fond de quelque grotte ignorée, le même esprit qui dévoilait les temps à tes anciens oracles !

C'est pour toi que le soleil brille, que les vents soufflent, que les fleuves et les mers circulent; c'est pour toi que les heures, les zéphyrs et les néréides se parent à l'envi de couronnes de lumière, de guirlandes de fleurs et de ceintures azurées; c'est à toi que tout ce qui respire suspend la lampe de la vie. Mère commune des êtres, tous se réunissent autour de toi : éléments, végétaux, animaux, tous s'attachent à ton sein maternel comme tes enfants. L'astre des nuits lui-même t'environne sans cesse de sa pâle lumière. Pour toi, éprise des feux d'un amour conjugal envers le père du jour, tu circules autour de lui, réchauffant tour à tour à ses rayons tes mamelles innombrables. Toi seule, au milieu de ces grands mouvements, présentes l'exemple de la constance aux humains inconstants. Ce n'est ni dans les champs de la lumière, ni dans ceux de l'air et des eaux, mais dans tes flancs, qu'ils fondent leur fortune, et qu'ils trouvent un éternel repos. O terre, berceau et tombeau de tous les êtres ! en attendant que tu accordes un point stable à ma cendre, découvre-moi les richesses de ton sein, les formes ravissantes de tes vallées, et tes monts inaccessibles, d'où s'écoulent les fleuves, et tes mers, jusqu'à ce que mon âme, dégagée du poids de son corps, s'envole vers ce soleil, où tu puises toi-même une vie immortelle !

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Harmonies de la Nature*, t. II.

LES HARMONIES DE LA NATURE.

Soyez mes guides, filles du ciel et de la terre, divines harmonies ! C'est vous qui assemblez et divisez les éléments, c'est vous qui formez tous les êtres qui végètent, et tous ceux qui respirent. La nature a réuni dans vos mains le double flambeau de l'existence et de la mort. Une de ses extrémités brûle des feux de l'amour, et l'autre de ceux de la guerre. Avec les feux de l'amour vous touchez la matière, et vous faites naître le rocher et ses fontaines, l'arbre et ses fruits, l'oiseau et ses petits, que vous réunissez par de ravissants rapports. Avec les feux de la guerre vous enflammez la même matière, et il en sort

le faucon, la tempête et le volcan, qui rendent l'oiseau, l'arbre et le rocher aux éléments. Tour à tour vous donnez la vie et vous la retirez, non pour le plaisir d'abattre, mais pour le plaisir de créer sans cesse. Si vous ne faisiez pas mourir, rien ne pourrait vivre ; si vous ne détruisiez pas, rien ne pourrait renaître. Sans vous, tout serait dans un éternel repos : mais, partout où vous portez vos doubles flambeaux, vous faites naître les doux contrastes des couleurs, des formes, des mouvements. Les amours vous précèdent, et les générations vous suivent. Toujours vigilantes, vous vous levez avant l'astre des jours, et vous ne vous couchez point avec celui des nuits. Vous agissez sans cesse au sein de la terre, au fond des mers, au haut des airs. Planant dans les régions du ciel, vous entourez ce globe de vos danses éternelles, vous étendez vos cercles infinis d'horizons en horizons, de sphères en sphères, de constellations en constellations ; et, ravies d'admiration et d'amour, vous attachez les chaînes innombrables des êtres au trône de celui qui est.

O filles de la sagesse éternelle ! harmonies de la nature ! tous les hommes sont vos enfants : vous les appelez, par leurs besoins aux jouissances, par leur diversité à l'union, par leur faiblesse à l'empire. Ils sont les seuls de tous les êtres qui jouissent de vos travaux, et les seuls qui les imitent ; ils ne sont savants que de votre science ; ils ne sont sages que de votre sagesse ; ils ne sont religieux que de vos inspirations. Sans vous, il n'y a point de beauté dans les corps, d'intelligence dans les esprits, de bonheur sur la terre, et d'espoir dans le ciel.

LE MÊME. *Ibid.*

LA JALOUSIE.

Nous fûmes conduits [1], par un chemin de fleurs, au pied d'un rocher affreux ; nous vîmes un antre obscur ; nous y entrâmes, croyant que c'était la demeure de quelque mortel. Oh, dieux ! qui aurait pensé que ce lieu eût été si funeste ? A peine y eus-je mis le pied que tout mon corps frémit ; mes cheveux se dressèrent sur ma tête : une main invisible m'entraînait dans ce fatal séjour ; à mesure que mon cœur s'agitait, il cherchait à s'agiter encore. Ami ! m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra, et que les vents n'agitèrent jamais : j'y vis la Jalousie ; son aspect était plus sombre que terrible ; la Pâleur, la Tristesse, le Silence, l'entouraient, et les Ennuis volaient autour d'elle. Elle souffla sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête, et nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels ; allez trouver une déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse divinité à la lueur des langues enflammées des serpents qui sifflaient sur sa tête, c'était la Fureur. Elle détacha un de ses serpents et le jeta sur moi ; je voulus le prendre : déjà, sans que je l'eusse senti, il s'était glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide ; mais, dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers, mon âme fut embrasée, et, dans sa violence, tout mon corps la contenait à peine ; j'étais si agité qu'il me semblait que je tournais sous le fouet des Furies.

MONTESQUIEU.

LA MORT ET SON CORTÉGE AU PIED DU TRÔNE DE PLUTON.

Au pied du trône était la Mort pâle et dévorante, avec sa faux tranchante, qu'elle aiguisait sans cesse. Autour d'elle volaient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances toutes dégouttantes de sang et couvertes de plaies ; les Haines injustes ; l'Avarice, qui se ronge elle-même ; le Désespoir, qui se déchire de ses propres mains ; l'Ambition forcenée, qui renverse tout ; la Trahison, qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits ; l'Envie, qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire ; l'Impiété, qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance ; les spectres hideux, les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivants ; les songes affreux, les insomnies aussi cruelles que les tristes songes : toutes ces images funestes environnaient le fier Pluton, et remplissaient le palais où il habite.

FÉNÉLON. *Télémaque.*

LA MORT.

Un fantôme s'élance sur le seuil des portes inexorables : c'est la Mort. Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes des cachots qui brûlent derrière elle ; son squelette laisse passer les rayons livides de la lumière infernale entre les creux de ses ossements. Sa tête est ornée d'une couronne changeante, dont elle dérobe les joyaux

[1] L'amant de Thémire et le jeune Aristée dont parle Montesquieu dans *le Temple de Gnide*, et qui sont les principaux personnages de ce petit drame. (N. E.)

aux peuples et aux rois de la terre. Quelquefois elle se pare des lambeaux de la pourpre et de la bure dont elle a dépouillé le riche et l'indigent. Tantôt elle vole, tantôt elle se traîne; elle prend toutes les formes, même celles de la beauté. On la croirait sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui décèle la vie; elle paraît aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe. D'une main, elle tient une faux comme un moissonneur; de l'autre, elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein, au sommet du Golgotha. C'est le Crime qui ouvre les portes de l'enfer, et c'est la Mort qui les referme.

CHATEAUBRIAND. *Les Martyrs*, liv. VI.

LE VOYAGEUR ET LE PALAIS.

Un homme s'égare pendant la nuit; à la lueur d'un ciel étoilé, il découvre un palais : il y entre. Des serviteurs de toute espèce s'empressent sur ses pas, et lui témoignent, chacun dans son langage, qu'ils ont reçu l'ordre de pourvoir à ses besoins. Quelques-uns se taisent, et n'en remplissent pas moins leur ministère. Partout le mouvement règne autour de lui. On attache aux lambris des lampes étincelantes; on réchauffe les foyers; on lui apporte des fourrures en hiver, des fruits délicieux et rafraîchissants en été. Les désirs ne lui semblent permis que pour devenir, à son profit, des occasions de bienfaits. Une horloge magnifique, visible de tous les appartements, sonne les heures et donne le signal des travaux qui rentrent encore dans la classe des jouissances. Les mouvements de ce régulateur sont si bien calculés, que Greenham lui-même eût désespéré d'atteindre à cette précision.

A peine le voyageur a-t-il senti la douce invasion du sommeil, qu'un sombre rideau s'abaisse devant lui, et que le silence est ordonné autour de sa couche. Son réveil est marqué par de nouvelles attentions dont il est l'objet. Les maîtres du palais ne se montrent pas, mais il les suppose occupés dans le secret de leurs appartements. Il s'éloigne, et il poursuivra sa route sans les avoir personnellement vus. Mais, frappé de l'accord, de l'ordre, de la majesté, de la promptitude et de l'exactitude du service qui s'est fait sous ses yeux, il emporte avec lui le sentiment de leur présence. Il se gardera, toute sa vie, de dire qu'il a résidé dans un château abandonné, où son arrivée aurait été un accident imprévu, et où rien n'aurait été préparé pour le recevoir.

Il se permettra encore moins de penser que le propriétaire est un être malfaisant, sur ce que de nouveaux voyageurs s'étant présentés, au lieu de jouir fraternellement des douceurs de cet asile, ils se sont pris de querelle ensemble.

Il ne sera pas surpris que de cette mésintelligence il soit résulté divers accidents, tels que la faim et la détresse d'un certain nombre de commensaux privés en partie des bienfaits de l'hospitalité offerte à tous, par l'avidité et l'égoïsme de quelques audacieux; car il a remarqué que les buffets, les lits de repos et les garde-robes étaient assez copieusement garnis pour suffire à tous les besoins.

La conviction de cette vérité est tellement établie dans les esprits, qu'à une petite exception près, les hôtes les moins favorisés, en se retirant du palais, n'en franchissent la porte extérieure qu'avec des regrets et des larmes. Quelques-uns accusent de leurs peines passées, des envieux ou des malveillants; d'autres, de faux amis : il en est qui s'accusent eux-mêmes, tous se disent qu'il était possible de couler des jours heureux dans cet asile, avec le bon esprit de jouir en paix des biens communs qu'il offrait, ou d'y suppléer par le travail et la concorde. La mauvaise foi tient seule un autre langage.

Cependant le désordre momentané dont il a été témoin provoque les réflexions du voyageur. Il s'étonne que le prince hospitalier, qui a recueilli tant d'inconnus auxquels il ne devait rien, en intervenant dans leurs débats, n'ait empêché ni les spoliations ni les violences. A ses yeux, ces abus de la force blessent autant les lois de la justice que la majesté du trône. Il se représente principalement quelques honnêtes compagnons de route, qui, par la bonté de leur caractère, ont excité tout son intérêt, et qui, avec des droits à un meilleur sort, ont été indignement dépouillés et outragés.

C'est au milieu des tristes pensées que ces souvenirs réveillent, que le voyageur poursuit son chemin. Mais, tout à coup, il est abordé par un vieillard qui le salue, en lui disant : « Croyez-vous que les choses en restent là? Le prince a tout vu, il a tout entendu. Chacun sera traité suivant ses œuvres. Ne savez-vous pas que, par un pouvoir dont la source se perd dans les âges, il oblige les voyageurs qui traversent la forêt à séjourner plus ou moins de temps dans le château, pour qu'il puisse acquérir une connaissance parfaite de leurs bonnes qualités? Indulgent pour les fautes, mais sévère pour toute habitude coupable, il va les attendre dans un palais voisin de celui que nous quittons, et où le même pouvoir les forcera de porter leurs pas : c'est là qu'il se réserve de récompenser et de punir; c'est là que chacun rendra un hommage volontaire ou forcé aux saintes lois de la justice. »

A ces mots, un coup de lumière frappe l'intel

ligence du voyageur. Tout s'explique, tout se dévoile à ses yeux. Il ne s'étonne plus que des doutes outrageants auxquels il s'est abandonné sur le compte du souverain avec lequel il contracta le droit de l'hospitalité; également consolé du passé et rassuré sur l'avenir, il s'avance vers le terme de sa course; déjà il entrevoit, sans frayeur, le péristyle du second palais dont l'architecture, d'un style un peu austère, se dessine dans le lointain vaporeux. Placé sous la main d'un maître qui lui doit protection et justice, il s'endormira partout avec confiance. *Il a été vu:* c'est assez [1].

KÉRATRY *Inductions morales et physiologiques.*

LE PALAIS DE LA RENOMMÉE [2].

Aux extrémités du monde, sous le pôle, dont l'intrépide Cook mesura la circonférence à travers les vents et les tempêtes; au milieu des terres australes qu'une barrière de glaces dérobe à la curiosité des hommes, s'élève une montagne qui surpasse en hauteur les sommets les plus élevés des Andes dans le nouveau monde, ou du Thibet dans l'antique Asie.

Sur cette montagne est bâti un palais, ouvrage des puissances infernales. Ce palais a mille portiques d'airain; les moindres bruits viennent frapper les dômes de cet édifice, dont le Silence n'a jamais franchi le seuil.

Au centre du monument est une voûte tournée en spirale comme une conque, et faite de sorte que tous les sons qui pénètrent dans le palais, y aboutissent; mais, par un effet du génie de l'architecte des mensonges, la plupart de ces sons se trouvent faussement reproduits; souvent une légère rumeur s'enfle et gronde en entrant par la voie préparée aux éclats du tonnerre, tandis que les roulements de la foudre expirent en passant par les routes sinueuses destinées aux faibles bruits.

C'est là que, l'oreille placée à l'ouverture de cet immense écho, est assis sur un trône retentissant un démon, la Renommée. Cette puissance, fille de Satan et de l'Orgueil, naquit autrefois pour annoncer le mal. Avant le jour où Lucifer leva l'étendard contre le Tout-Puissant, la Renommée était inconnue. Si un monde venait à s'animer ou à s'éteindre; si l'Éternel avait tiré un univers du néant ou replongé un de ses ouvrages dans le chaos; s'il avait jeté un soleil dans l'espace, créé un nouvel ordre de séraphins, essayé la bonté d'une lumière, toutes ces choses étaient aussitôt connues dans le ciel par un sentiment intime d'admiration et d'amour, par le chant mystérieux de la céleste Jérusalem. Mais, après la rébellion des mauvais anges, la Renommée usurpa la place de cette invention divine. Bientôt précipitée aux enfers, ce fut elle qui publia dans l'abîme la naissance de notre globe, et qui porta l'ennemi de Dieu à tenter la chute de l'homme. Elle vint sur la terre avec la Mort, et dès ce moment elle établit sa demeure sur la montagne, où elle entend et répète confusément ce qui se passe sur la terre, aux enfers et dans les cieux.

CHATEAUBRIAND. *Les Natchez*, liv. II.

LES GÉNIES.

Le moment du départ étant arrivé, je sentis mon âme se dégager des liens qui l'attachaient au corps, et je me trouvai au milieu d'un nouveau monde de substances animées, bonnes ou malfaisantes, gaies ou tristes, prudentes ou étourdies; nous les suivîmes pendant quelque temps, et je crus reconnaître qu'elles dirigent les intérêts des États et ceux des particuliers, les recherches des sages et les opinions de la multitude.

Bientôt une femme de taille gigantesque étendit ses crêpes noirs sous la voûte des cieux; et, étant descendue lentement sur la terre, elle donna ses ordres au cortége dont elle était accompagnée. Nous nous glissâmes dans plusieurs maisons; le Sommeil et ses ministres y répandaient les pavots à pleines mains; et, tandis que le Silence et la Paix s'asseyaient doucement auprès de l'homme vertueux, les Remords et les spectres effrayants secouaient avec violence le lit du scélérat. Platon écrivait sous la dictée du génie d'Homère, et des songes agréables voltigeaient autour de la jeune Lycoris.

« L'Aurore et les Heures ouvrent les barrières du jour, me dit mon conducteur [3]; il est temps de nous élever dans les airs. Voyez les génies tutélaires d'Athènes, de Corinthe, de Lacédémone, planer circulairement au-dessus de ces villes; ils en écartent, autant qu'il est possible, les maux dont elles sont menacées. Cependant, leurs campagnes vont être dévastées; car les génies du Midi, enveloppés de nuages sombres, s'avancent en grondant contre ceux du Nord. Les guerres sont aussi fréquentes dans ces régions que dans les vôtres, et le combat des Titans et des Typhons ne fut que celui de deux peuplades de génies.

---

1 Il est aisé de voir que ce voyageur est l'homme; le prince, c'est Dieu; le premier palais, la vie; le second, l'éternité. (N. E.)

2 Voyez 2e part.. *Fables et Allégories*, même sujet.

3 Le génie protecteur du pythagoricien Télésiclès, dans la bouche duquel Barthélemy a placé ce récit. (N. E.)

« Observez maintenant ces agents empressés, qui, d'un vol aussi rapide, aussi inquiet que celui de l'hirondelle, rasent la terre, et portent de tous côtés des regards avides et perçants : ce sont les inspecteurs des choses humaines ; les uns répandent leurs douces influences sur les mortels qu'ils protégent ; les autres détachent contre les forfaits l'implacable Némésis. Voyez ces médiateurs, ces interprètes, qui montent et descendent sans cesse ; ils portent aux dieux vos vœux et vos offrandes, ils vous rapportent les songes heureux ou funestes et les secrets de l'avenir, qui vous sont ensuite révélés par la bouche des oracles. »

« O mon protecteur ! m'écriai-je tout à coup, voici des êtres dont la taille et l'air sinistre inspirent la terreur ; ils viennent à nous. » « Fuyons, me dit-il ; ils sont malheureux, le bonheur des autres les irrite, et ils n'épargnent que ceux qui passent leur vie dans les souffrances et dans les pleurs. »

Échappés à leur fureur, nous trouvâmes d'autres objets non moins affligeants. Até, la détestable Até, source éternelle des dissensions qui tourmentent les hommes, marchait fièrement au-dessus de leur tête, et soufflait dans leur cœur l'outrage et la vengeance. D'un pas timide, les yeux baissés, les Prières se traînaient sur ses traces, et tâchaient de ramener le calme partout où la Discorde venait de se montrer. La Gloire était poursuivie par l'Envie, qui se déchirait elle-même les flancs ; la Vérité, par l'Imposture, qui changeait à chaque instant de masque ; chaque vertu, par plusieurs vices, qui portaient des filets ou des poignards.

La Fortune parut tout à coup ; je la félicitai des dons qu'elle distribuait aux mortels. « Je ne donne point, me dit-elle d'un ton sévère, mais je prête à grosse usure. » En proférant ces paroles, elle trempait les fleurs et les fruits qu'elle tenait d'une main, dans une coupe empoisonnée qu'elle tenait de l'autre.

Alors passèrent auprès de nous deux puissantes divinités, qui laissaient après elles de longs sillons de lumière. « C'est l'impétueux Mars et la sage Minerve, me dit mon conducteur. Deux armées se rapprochent en Béotie ; la déesse va se placer auprès d'Épaminondas, chef des Thébains ; et le dieu court se joindre aux Lacédémoniens, qui seront vaincus : car la sagesse doit triompher de la valeur.

« Voyez en même temps se précipiter sur la terre ce couple de génies, l'un bon, l'autre mauvais. Ils doivent s'emparer d'un enfant qui vient de naître ; ils l'accompagneront jusqu'au tombeau. Dans ce premier moment, ils chercheront, à l'envi, à le douer de tous les avantages ou de toutes les difformités du cœur et de l'esprit ; dans le cours de sa vie, à le porter au bien ou au mal, suivant que l'influence de l'un prévaudra sur celle de l'autre... »

J'espérais entrevoir le souverain de l'univers, entouré des assistants de son trône, de ces êtres purs que nos philosophes appellent ombres, idées éternelles, génies immortels. « Il habite des lieux inaccessibles aux mortels, me dit le génie : offrez-lui votre hommage, et descendons sur la terre. »

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis*

FLORE.

Présidez aux jeux de nos enfants, charmante fille de l'Aurore, aimable Flore ; c'est vous qui couvrez de roses les champs du ciel que parcourt votre mère, soit qu'elle s'élève chaque jour sur notre horizon, soit qu'elle s'avance, au printemps, vers le sommet de notre hémisphère, et qu'elle rejette ses rayons d'or et de pourpre sur leurs régions de neige. Pour vous, suspendue au-dessus de nos vertes campagnes, portée par l'arc-en-ciel au sein des nuages pluvieux, vous versez les fleurs à pleine corbeille dans nos vallons et sur nos forêts : le Zéphire amoureux vous suit, haletant après vous, et vous poussant de son haleine chaude et humide. Déjà on aperçoit sur la terre les actes de votre passage dans les cieux ; à travers les rais lointains de la pluie, les landes apparaissent toutes jaunes de genêts fleuris, les prairies brumeuses, de bassinets dorés, et les corniches des vieilles tours, de giroflées safranées. Au milieu du jour le plus nébuleux, on croirait que les rayons du soleil luisent au loin sur les croupes des collines, au fond des vallées, au sommet des antiques monuments ; des lisières de violettes et de primevères parfument les haies, et le lilas couvre de ses grappes pourprées les murs du château lointain. Aimables enfants, sortez dans les campagnes, Flore vous appelle au sein des prairies : tout vous y invite, les bois, les eaux, les rocs arides ; chaque site vous présente ses plantes, et chaque plante ses fleurs. Jouissez du mois qui vous les donne : avril est votre frère, il est à l'aurore de l'année comme vous à celle de la vie ; connaissez ses dons riants comme votre âge. Les prairies seront votre école, les fleurs vos alphabets, et Flore votre institutrice.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Harmonies de la Nature*, tome Ier.

LA FRANCE.

Sous quels traits intéressants, sous quels divers attributs la poésie et la peinture, dont le privi-

lége est de tout animer, ne pourraient-elles point représenter la France !

Tantôt on la verrait, intrépide amazone, portant la hache du Sicambre, les bracelets du Celte, la lance des paladins, l'éperon d'or, le faucon, et le cor retentissant des nobles et des châtelains;

Tantôt, errante pèlerine, revenant des lieux sacrés avec le rosaire des ermites, le bourdon, l'écharpe brodée par les jouvencelles, la harpe du troubadour et la cithare des romanciers;

Tantôt, puissante fée, couronnée de la verveine dont les prophétesses des Germains et des Gaulois ceignaient leur front, armée de la baguette des nécromans, de l'anneau merveilleux, de la coupe aux philtres magiques; transportée sur un char aérien, et telle qu'apparurent à nos crédules aïeux les Oberon, les Morgane et les Mélusine [1].

Mais plus souvent encore on la verrait, auguste divinité, élevée sur un trône, dont les étrangers même ont reconnu la prééminence sur tous les autres, et recevant les productions du génie, les vœux, les serments, les sacrifices d'une foule de héros, fiers de répandre leur sang et de mourir pour elle. A son autel, sont suspendus les oriflammes de Clovis; les faisceaux que Charlemagne rapporta du Capitole, les bannières des Louis et des Philippe, le panache blanc des Henri IV, et les épées des Duguesclin, des Nemours, des Bayard, des Condé, des Turenne, des Catinat, des Villars. Parmi ces trophées éclate son vaste bouclier, que parent les armoiries de cent familles illustres, les couleurs, les chiffres et les devises des chevaliers et des bannerets. Autour de ces nobles écussons, s'entrelacent les rameaux du chêne qu'adoraient nos druides; l'olivier que les Phocéens transplantèrent sur nos rivages; le peuplier d'Italie, emblème des colonies romaines dans les Gaules; le pampre dont les soldats de Probus enrichirent nos coteaux; les palmes de l'Idumée, et les lis couverts d'abeilles : sur ces images symboliques, la galanterie et les amours effeuillent les roses et les myrtes cueillis dans les voluptueux bosquets d'Anet, de Blois et de Versailles [2].

DE MARCHANGY. *Gaule poétique.*

LES QUATRE SAISONS.

LE PRINTEMPS.

L'âme de la nature, l'aimable déesse du printemps, a rompu les chaînes qui la retenaient captive; balancée sur l'aile des zéphyrs, elle descend du haut des cieux épurés par son haleine et réjouis de sa présence. Une vapeur légère, émanée d'elle et comme imprégnée de verdure, décèle sa trace vivifiante; sa taille efface celle de la messagère des dieux; ses traits, ceux de la plus jeune des Grâces : l'éclat de la rose nouvellement épanouie le cède à celui de son teint. Une gaze verdoyante, et dont la transparence laisse deviner les appas qu'elle couvre, badine autour de son beau corps, et en caresse amoureusement les contours arrondis. Une de ses mains voltige sur la lyre de Cupidon, où ce Dieu lui-même a gravé ses triomphes. Soudain, aux doux accords de l'harmonie créatrice, deux âmes, l'une par l'autre attirées, se rapprochent et s'unissent : revêtues des formes sveltes que l'antiquité a prêtées à Psyché et à l'Amour, elles paraissent se pénétrer, et confondre, dans l'ivresse extatique d'une ineffable félicité, leurs plus vives affections. L'immortelle s'applaudit : ses regards, où brille une douce majesté, se reposent avec complaisance sur ces heureux objets de sa sollicitude. Mais tout ce qui respire a des droits assurés à son amour : à l'ombre des plis de sa robe flottante, et comme au fond d'un bosquet mystérieux, deux blanches tourterelles, émues par les sons de la lyre enchanteresse, se prodiguent de doux baisers. Leurs ailes à demi déployées s'agitent voluptueusement; chaque plume semble frissonner de plaisir. Un des replis du voile, à l'abri des caprices des zéphyrs, sert d'asile à un nid de fauvettes; la mère y couve les précieux fruits de ses amours, retenus encore dans leur prison. La fille de Vénus s'écoute préluder avec complaisance : elle incline sa belle tête, où mille fleurs variées s'épanouissent et se renouvellent sans cesse; elles lui tiennent lieu de tresses ondoyantes; elles forment seules son diadème et sa coiffure. Ici le narcisse majestueux, la renoncule, l'anémone et la tulipe orgueilleuse, rivalisent de magnificence, et se disputent le prix de la beauté; là l'humble violette et la flexible hyacinthe brillent d'un plus doux éclat, et rehaussent, par le suave mélange de leurs teintes azurées, la pourpre et l'or de la rose naissante. De volages papillons, des essaims bourdonnants, s'enivrent des parfums qu'exhalent leurs calices. La jeune déesse, à la vue des prodiges qu'elle-même a opérés, sent une joie secrète inonder son cœur. Le sourire du bonheur siége sur ses lèvres vermeilles; mais son but est atteint : tout jouit, tout est heureux par

---

[1] *Oberon*, le roi des génies dans la féerie; *Morgane* et *Mélusine*, deux fées célèbres dans les contes populaires de France et d'Italie. (N. E.)

[2] Blois, théâtre des amours de François Ier, comme Versailles le fut de ceux de Louis XIV. Anet, bourg du département d'Eure-et-Loir, où Henri II fit bâtir pour Diane de Poitiers un superbe château qui a été détruit depuis 1792. (N. E.)

ses bienfaits, à la face de la nature est renouvelée [1].

L'ÉTÉ.

Le brûlant fils du Soleil, le radieux Été, règne à son tour : ses regards majestueux et doux s'abaissent vers la terre ; il vient perfectionner l'ouvrage du Printemps. Sa tête et sa poitrine robuste, siége des principes ignés, en lancent de tous côtés les émanations ; des jets de flamme forment sa brillante chevelure. D'une main il retient près de lui le Sirius, qui souffle de ses naseaux ses exhalaisons malignes; de l'autre il verse abondamment l'urne des eaux fécondantes. Du mélange des deux principes, le chaud et l'humide, il compose les nuages orageux ; il les foule de son pied puissant, et les abaisse vers la terre. La foudre et la grêle s'en échappent, et, avec elles, la pluie bienfaisante, dont la douce fraîcheur pénètre et réjouit le sein de la terre altérée. Mais l'orage est près de se dissiper : déjà dans une région presque dégagée de vapeurs, brille à l'œil consolé l'éclatante écharpe d'Iris. Le vêtement de l'Été se peint de sa verdure la plus vive : le lézard européen, à demi caché sous ses replis obscurs, s'y tapit ; et là, comme à l'ombre d'un épais buisson, il brave impunément les feux du jour. Plus loin, la cigale imprévoyante voltige et s'épuise en frivoles chansons, tandis que la fourmi laborieuse garnit en silence ses magasins. A l'autre extrémité du manteau, un reptile dangereux des contrées soumises au joug du brûlant équateur déploie fièrement ses orbes redoublés ; et, dressant sa tête audacieuse vers celle du dieu, il semble allumer, aux rayons de sa chevelure, le noir venin dont il se gonfle, et les couleurs variées de son armure étincelante. Cependant, l'Été bienfaisant a produit son effet : du sein de ce riche vêtement qui le couvre, il laisse échapper libéralement les moissons dorées, douce récompense dont il paye avec usure les sueurs du laboureur infatigable.

L'AUTOMNE.

Personnifiée sous les traits d'une déité, la riche Automne vient enfin accomplir les promesses du Printemps ; la déesse incline son visage vermeil, et, souriant à la terre qu'elle regarde avec une complaisance maternelle, elle partage la joie et le bonheur qu'elle lui procure ; et, de sa main droite, elle secoue sa chevelure dorée, d'où s'échappe une pluie intarissable de mille fruits divers ; de la gauche elle presse avec amour sa mamelle féconde, et en fait jaillir une liqueur douce et vermeille, dont les heureux enfants de Cybèle seront bientôt abreuvés. Son vêtement se colore du vert brillant de l'été, où s'entremêlent cependant quelques-unes des teintes flétries dont l'Hiver, qui doit lui succéder bientôt, vient attrister la nature. Une écharpe légère, dont la couleur rappelle la tendre verdure du printemps, entoure ses reins et se balance mollement, gonflée par les zéphyrs, image allégorique de la seconde séve de l'année, qui paraît braver les approches de l'hiver, et faire un dernier effort pour se soustraire à sa puissance. De ses pieds nus, colorés du vermillon des roses, et qu'un léger brouillard environne, elle foule la pourpre et l'or des raisins. Cette fille bienfaisante de l'Été prépare ainsi elle-même la liqueur de Bacchus, ce baume salutaire qui charme les soucis des mortels, et dont la chaleur pénétrante soutient et vivifie leurs forces épuisées. Outre ces dons, l'Automne procure encore à l'homme avide de jouissances les richesses et les plaisirs de la chasse. C'est en vain que la perdrix et le lièvre timide cherchent à éluder, sous les plis de sa robe, les poursuites de leur agile ennemi : bientôt hors d'état de fuir, ils deviendront la proie du chasseur.

L'HIVER.

L'Hiver paraît le dernier, et vient fermer le cercle de l'année : il renverse à ses pieds le flambeau d'où émane la chaleur créatrice, et en comprime les feux sans les éteindre. De l'urne de bronze qu'il tient sous son bras, il laisse échapper les trésors de la gelée, et presse du pied les flocons amoncelés de la neige étincelante ; bientôt ils se divisent, se répandent en tournoyant sur la terre affligée, et l'enveloppent d'un immense vêtement de deuil. Des oiseaux aquatiques fendent d'un vol rapide l'atmosphère glaciale. Le tyran de l'année est vêtu d'un manteau où s'imprime la morne couleur dont il flétrit la végétation. Ce manteau lui sert d'ornement, et lui couvre à peine les épaules. Ses bras robustes, ses cuisses et ses jambes nerveuses et à découvert décèlent sa force indomptable. Ses cheveux, sa barbe et ses sourcils, semblables aux pics des glaces éternelles des Alpes ou des Pyrénées, hérissent son aspect farouche. Les brouillards et les noirs orages s'engendrent de sa tête menaçante ; ils siégent sur son front tristement baissé vers la terre, qu'il glace de ses sombres regards. Une couronne de branches mortes, monument de son triomphe sur l'Été, ceint sa tête : quelques feuilles desséchées y tiennent encore ; d'autres s'en détachent, et vont à ses pieds joncher la neige. Mais les lois puissantes de la

[1] Voyez *Descriptions* en vers.

nature ne permettent point à l'Hiver d'outrager toutes ses productions ; il les respecte encore ; et, pour preuve de son obéissance aux immuables volontés de la déesse, il a joint à son lugubre diadème quelques tiges de ces arbres toujours verdoyants, dont il accroît et rehausse encore, pour lui plaire, la sombre et majestueuse beauté [1].

GIRODET-TRIOSON.

[1] Voyez, dans la prose et les vers, *Descriptions et Tableaux* des différentes saisons.

MORALE RELIGIEUSE,

OU

PHILOSOPHIE PRATIQUE.

La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.
BOILEAU. *Satire V.*

PRÉCEPTES DU GENRE.

EXCELLENCE DE LA MORALE, SEULE ÉTUDE DIGNE DU SAGE, OU DIFFÉRENCE DE LA MORALE PHILOSOPHIQUE ET DE LA PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

La morale est la partie essentielle de la philosophie, la seule même qui soit digne de ce beau nom d'*amour de la sagesse*; car le sage n'est pas celui qui cherche à pénétrer les mystères de la nature, à remonter des effets aux causes et à soumettre à ses calculs l'ordre et le cours de l'univers. Le bon Socrate déclarait qu'il ne savait rien de tout cela. C'était lui cependant que l'oracle proclamait sage, parce qu'il bornait son étude à ce que l'oracle lui-même recommandait à l'homme de connaître avant tout : *Nosce te ipsum.*

C'est dans cette étude de soi-même, dans cette science de l'homme, négligée jusqu'à Socrate, et depuis cultivée avec beaucoup de soin, que se renferme la morale. Mais cette science, comme bien d'autres, a été oiseuse et frivole, tant qu'elle ne s'est occupée que de vaines spéculations. Une science peut être curieuse, sans être utile; mais elle n'a d'utilité réelle, qu'autant que de sa théorie résultent les moyens et les règles d'un art dont elle éclaire la pratique: c'est l'usage qui en fait le prix.

Ainsi, l'astronomie est utile à l'agriculture et à la navigation; la géométrie, aux mécaniques; la chimie, à l'art de guérir et à celui de fondre les métaux, etc.

La morale n'est donc une science utile qu'autant qu'elle est réduite en art. Cet art, qui est celui de bien vivre avec soi et avec ses semblables, et d'être bon pour être heureux, cet art, borné aux seuls intérêts de la vie, fait la morale philosophique. Les épicuriens n'en connaissaient point d'autre. Les matérialistes modernes la terminent au même but. Mais non-seulement elle est étroite et futile dans son objet, elle est encore incertaine et variable dans ses principes; car, en faisant dépendre le devoir d'être bon du désir d'être heureux durant le court espace de la vie, ils rendent cette règle variable et flexible au gré des affections, des inclinations, des passions, des humeurs et des fantaisies, qui changent et déplacent l'objet du bonheur. L'homme, qui ne se croit obligé d'être bon que pour être heureux dans ce monde, selon ses goûts et ses caprices, changera de moyens, s'il croit aller plus sûrement à son but par une autre route, et sera vicieux et méchant par principe, s'il croit, ou le vice, ou le crime plus convenable à son bonheur. C'est ce qui rend si dangereuse la morale philosophique [1].

La morale religieuse a infiniment plus d'élévation, d'étendue et de consistance. On la définit *la science de vivre pour l'éternité*. Or, vivre pour l'éternité, c'est bien aussi vivre pour soi; c'est bien, par excellence, l'art d'être bon pour être heureux; mais ce n'est là ni une bonté de convenance, ni un bonheur de fantaisie. La volonté divine devient la règle unique des volontés humaines, et les petits intérêts du présent disparaissent devant l'invariable intérêt du grand avenir.

Ainsi, dans la morale religieuse, le principe,

[1] Parmi les anciens, les idées du *bien* et du *mal* variaient d'une école à l'autre. Au Portique, l'*honnête* et l'*utile* n'étaient qu'un; ils étaient deux à l'Académie.

la fin, le moyen, tout est fixe, tout est constant; le but en est marqué, la route en est tracée : il ne s'agit pour l'homme que de bien savoir à quelles conditions le bonheur lui est promis, et quelle est la bonté dont il sera la récompense.

Je sais qu'on donne à la morale un objet plus sublime encore, celui de conformer l'existence de l'homme à la volonté de son Dieu, dans l'intention unique et pure de lui plaire en lui obéissant, et de lui faire de la vie, et de tous les dons qu'il a reçus de lui, un hommage perpétuel de reconnaissance et d'amour.

Rien de plus louable, sans doute; et la morale des stoïciens s'attribuait aussi la pureté de cette morale *ascétique*, en ne laissant au cœur humain, dans la vertu, d'autre intérêt que la vertu même. Mais, comme on risque de faire évanouir ce qu'on veut trop subtiliser, je crois ce désintéressement absolu trop exalté pour une morale usuelle. Puisque Dieu a donné à l'homme le soin de son salut, il veut donc bien que son salut le touche ; puisqu'il lui a donné l'espérance, et lui en a fait une vertu, il veut donc bien qu'elle l'anime, et que ses promesses tempèrent ce qu'il peut y avoir de pénible et de rigoureux dans sa loi.

« Il est indubitable, dit Pascal, que l'âme est mortelle ou immortelle : cela doit mettre une différence entière dans la morale ; et cependant les philosophes ont conduit la morale indépendamment de cela. Quel aveuglement ! »

Pascal fait donc lui-même de la morale un calcul d'intérêt, dont l'alternative est pour l'homme l'anéantissement ou une éternelle existence.

Je m'en tiens là, et je définis la morale *la science de la vie,* en vue de l'éternité.

Cette science, mise en pratique, sera donc l'art de s'assurer le bonheur pur et plein qui attend l'homme au delà de la vie, sans toutefois renoncer au soin de se procurer dans la vie les lueurs de cette félicité, qui, sur ce passage rapide, sont comme de pâles éclairs échappés du sein des nuages.

MARMONTEL. *Morale.*

EXISTENCE DE DIEU.

Qu'est-il besoin de nouvelles recherches et de spéculations pénibles pour connaître ce qu'est Dieu? Nous n'avons qu'à lever les yeux en haut, nous voyons l'immensité des cieux qui sont l'ouvrage de ses mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence ! Qui a dit au soleil : « Sortez du néant, et présidez au jour? » Et à la lune : « Paraissez, et soyez le flambeau de la nuit? » Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses, attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? Quel autre que le souverain créateur de l'univers pourrait les avoir opérées? Seraient-elles sorties, d'elles-mêmes, du sein du hasard et du néant? Et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas, une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, et par qui tout a été fait?

Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux. Dieu les a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur : leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants. Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes, nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament.

Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il était; c'est là où ils étudièrent d'abord ce qu'il voulait leur manifester de ses perfections infinies : c'est à la vue de ces grands objets que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternaient pour en adorer l'auteur tout-puissant. Il ne leur fallait pas de prophètes pour les instruire de ce qu'ils devaient à la majesté suprême; la structure admirable des cieux et de l'univers le leur apprenait assez. Ils laissèrent cette religion simple et pure à leurs enfants ; mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains. A force d'admirer la beauté et l'éclat des ouvrages de Dieu, ils les prirent pour Dieu même : les astres, qui ne paraissaient que pour annoncer sa gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leurs divinités. Insensés ! ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, et à toute la milice du ciel, qui ne pouvaient ni les entendre ni les recevoir ! La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devaient à leur auteur [1].

MASSILLON.

---

[1] Voyez en vers; et les *Leçons latines anciennes et modernes.*

MÊME SUJET.

DE LA TERRE.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile? qui est-ce qui en a posé les fondements? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle; les plus malheureux la foulent aux pieds; mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver; si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter; il enfoncerait partout, comme il enfonce dans le sable ou dans un bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux.

Cette masse informe, vile et grossière, prend toutes les formes les plus diverses, et elle seule donne tour à tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux. En une seule année elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes: rien ne l'épuise. Plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée. Elle ne ressent aucune vieillesse; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein. Tout vieillit, excepté elle seule; elle rajeunit chaque année au printemps.

Elle ne manque point aux hommes; mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes, en négligeant de la cultiver. C'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines, en la place des vendanges et des moissons. Ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre, pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes; et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs, qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée.

Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux. Auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revêtues de riches moissons. Ici, des coteaux s'élèvent comme un amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers. Là, de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers qui montrent leur cime escarpée soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages; en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples: il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété.

DE L'EAU.

Regardons maintenant ce que l'on appelle l'eau; c'est un corps liquide, clair et transparent: d'un côté, il coule, il échappe, il s'enfuit; de l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle deviendrait une espèce d'air, toute la face de la terre serait sèche et stérile, il n'y aurait que des animaux volatiles; nulle espèce d'animaux ne pourrait nager, nul poisson ne pourrait vivre; il n'y aurait aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaissir l'eau en subtilisant l'air, et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides? Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants, qu'on nomme vaisseaux; les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties et un degré si précis de mouvement, pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance, et néanmoins si forte pour porter, et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses?

Elle est docile: l'homme la mène comme un cavalier mène son cheval; il la distribue comme il lui plaît; il l'élève sur des montagnes escarpées, et se sert de son poids pour lui faire faire des chutes qui la font remonter autant qu'elle est descendue: mais l'homme, qui mène les eaux avec tant d'empire, est à son tour mené par elles. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer pour suppléer à ce qui lui manque dans les arts les plus nécessaires, par la petitesse et par la faiblesse de son corps; mais ces eaux qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes, et d'y demeurer longtemps suspendues.

Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tombaient tout à coup par de grosses colonnes d'eau rapides comme des torrents, ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber

que goutte à goutte, comme si on les distillait par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie; et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil ou du Gange, l'inondation des fleuves, en certaines saisons, pourvoit, à point nommé, au besoin des peuples pour arroser les terres? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises pour rendre les pays fertiles?

Ainsi l'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides; et celui qui nous a donné ce corps fluide l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes, où leurs réservoirs sont placés; elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées; les rivières serpentent dans les vastes campagnes, pour les mieux arroser; elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce à toutes les nations.

Cet Océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est, au contraire, le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre, qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans traces, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses. Les eaux, distribuées avec tant d'art, font une circulation dans la terre comme le sang circule dans le corps humain.

Mais, outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a encore le flux et reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si mystérieux: ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et reporte précisément aux mêmes lieux, à certaines heures. Qui est-ce qui la fait se retirer, et puis revenir sur ses pas avec tant de régularité? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide, déconcerterait toute la nature. Un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans des corps immenses? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant: « Là, vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues? »

Mais ces eaux si coulantes deviennent tout à coup, pendant l'hiver, dures comme des rochers. Les sommets des hautes montagnes ont même, en tout temps, des glaces et des neiges, qui sont la source des rivières, et qui, abreuvant les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici, les eaux sont douces, pour désaltérer l'homme; là, elles ont un sel qui assaisonne et rend incorruptibles nos aliments. Enfin, si je lève la tête, j'aperçois, dans les nues qui volent au-dessus de nous, des espèces de mers suspendues, pour tempérer l'air, pour arrêter les rayons enflammés du soleil, et pour arroser la terre quand elle est trop sèche Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eau? Quelle main prend soin de ne les jamais laisser tomber que par des pluies modérées?

DE L'AIR.

Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à examiner d'autres masses encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air? C'est un corps si pur, si subtil et si transparent, que les rayons des astres, situés dans une distance presque infinie de nous, le percent tout entier, sans peine et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide nous aurait dérobé le jour, et ne nous aurait laissé tout au plus qu'une lumière sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans des abîmes d'air, comme les poissons dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisait, deviendrait une espèce d'air qui ferait mourir les poissons, l'air, de son côté, nous ôterait la respiration, s'il devenait plus épais et plus humide. Alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer.

Qui est-ce qui a purifié, avec tant de justesse, cet air que nous respirons? S'il était plus épais, il nous suffoquerait; comme, s'il était plus subtil, il n'aurait pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme. Nous éprouverions partout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons. Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide? Celles de la mer n'en sont que les suites. De quel trésor sont tirés les vents, qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel? Sur les ailes de ces vents, volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers, dans des saisons précises; ils durent un temps réglé, et il leur en succède d'autres, comme tout exprès, pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patients et aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

DU FEU.

Voyez-vous ce feu qui paraît allumé dans les astres, et qui répand partout sa lumière? Voyez-

vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux, et il y attend à éclater, jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer et l'attacher à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux, et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu du soleil, quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences. Elle est comme l'âme de tout ce qui vit, elle consume tout ce qui est impur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles, il enlève tout à coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré, il réchauffe l'homme, il cuit ses aliments. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste que l'homme avait dérobé aux dieux [1].

FÉNÉLON. *Existence de Dieu.*

LA CRÉATION.

Qui a formé tant de genres d'animaux, et tant d'espèces subordonnées à ces genres, toutes ces propriétés, tous ces mouvements, toutes ces adresses, tous ces aliments, toutes ces forces diverses, toutes ces images de vertu, de pénétration, de sagacité et de violence? Qui a fait marcher, ramper, glisser les animaux? Qui a donné aux oiseaux et aux poissons ces rames naturelles qui leur font fendre les eaux et l'air? Ce qui peut-être a donné lieu à leur créateur de les produire ensemble, comme animaux d'un dessin à peu près semblable; le vol des oiseaux paraissant être une espèce de faculté de nager dans une matière plus subtile, comme la faculté de nager dans les poissons est une espèce de vol dans une liqueur plus épaisse. Le même auteur a fait ces convenances et ces différences; celui qui a donné aux poissons leur tristesse, et, pour ainsi dire, leur morne silence, a donné aux oiseaux leurs chants si divers, et leur a mis dans l'estomac et dans le gosier une espèce de lyre et de guitare, pour annoncer, chacun à leur mode, les beautés de leur créateur. Qui n'admirerait les richesses de la Providence, qui fait trouver à chaque animal, jusqu'à une mouche, jusqu'à un ver, sa nourriture convenable? En sorte que la disette ne se trouve dans aucune partie de sa famille, mais, au contraire, que l'abondance y règne partout, excepté maintenant parmi les hommes, depuis que le péché a introduit la cupidité et l'avarice.

BOSSUET. *Élévations.*

LA VERDURE.

A cette seule parole : *Que la terre produise de l'herbe verte ;* une surface sèche et stérile devient tout d'un coup un paysage diversifié de prairies, de riches vallons, d'agréables collines, de montagnes couvertes de forêts, semé de fleurs de toute espèce, chargé de fruits de tout genre et de toute sorte de goûts.

Mais ne nous livrons pas si fort à la nouveauté et à la surprise d'un tel spectacle, que nous devenions incapable de l'examiner.

La première chose qui me frappe, est le choix que Dieu a fait de la couleur générale qui embellit toutes les plantes qu'il vient de produire; le vert naissant, dont il les a revêtues, a une telle proportion avec les yeux, qu'on voit bien que c'est la même main qui a coloré la nature, et qui a formé l'homme pour en être spectateur. S'il eût teint en blanc ou en rouge toutes les campagnes, qui aurait pu en soutenir l'éclat ou la dureté? S'il les eût obscurcies par des couleurs plus sombres, qui aurait pu faire ses délices d'une vue si triste et si lugubre? Une agréable verdure tient le milieu entre ces deux extrémités, et elle a un tel rapport avec la structure de l'œil, qu'elle le délasse, au lieu de le tendre, et qu'elle le soutient et le nourrit, au lieu de l'épuiser.

Mais ce que je croyais d'abord n'être qu'une couleur, est une diversité de teintures qui m'étonne. C'est du vert partout, mais ce n'est nulle part le même. Aucune plante n'est colorée comme une autre : je les approche, je les compare, et je trouve, en les comparant, que la différence est sensible. Cette surprenante variété, qu'aucun art ne peut imiter, se diversifie encore dans chaque plante qui, dans son origine, dans son progrès, dans sa maturité, est d'une espèce de vert différent. Et je suis moins surpris, après cette observation qui augmente mon admiration, que les nuances innombrables d'une même couleur m'attirent toujours, et ne me rassasient jamais.

DUGUET et D'ASFELD. *L'Ouvrage des six Jours,* III[e] j., II[e] p.

L'ÊTRE SUPRÊME.

L'Être divin est réellement le seul *être* positif qui mérite cette dénomination. Il est seul, et seul il vit, parce que son existence et sa vie ne sont point des accidents. Il est l'Être unique, il

---

1 Voyez, plus haut, *le Culte du feu.*

est l'Être des êtres. Il n'y a point, il ne saurait y avoir d'*être* hors de lui, parce que les seules qualités positives qu'il nous soit donné de connaître, prennent leur source en lui. Le bon, le beau, le juste, l'honnête, émanent de son sein, et font partie de son essence; le mauvais, le difforme, l'injuste, le déshonnête, sont ses négations. Il est l'être nécessaire; car sans lui les mondes eussent éternellement dormi dans le néant. Ce globe qui me porte me montre mille formes changeantes; l'organisation des végétaux, le mouvement des fluides, les diverses configurations des solides, et le mélange des uns et des autres, lui prêtent une apparence de féerie. Les animaux le parcourent en tous sens comme des ombres fugitives; l'homme lui-même vient en tremblant hasarder quelques pas sur ce théâtre d'illusions. Il y commence un rôle qu'il doit continuer ailleurs. Comme je l'ai déjà dit, partout l'*être* m'échappe, et je ne vois que Dieu qui en mérite le titre, parce que seul il en possède les attributs. Je ne saurais rien expliquer sans lui. La gravitation des solides, la végétation de la plante, l'assimilation des sucs dans les corps animés, la sensibilité qui naît du jeu de leurs organes, les perceptions qu'elles laissent dans le cerveau, les relations qui en résultent, la moralité qui s'attache à celles-ci, tous ces phénomènes, dis-je, me confondent, me tourmentent, me désolent où il n'est pas; tout se développe, s'explique et marche avec ordre dès que l'on fait intervenir sa présence. Je dirai donc de lui, et je dirai de lui seul, qu'il est.

KÉRATRY. *Inductions morales et physiologiques.*

LE SENTIMENT DE LA DIVINITÉ.

Avec le sentiment de la Divinité, tout est grand, noble, invincible dans la vie la plus étroite; sans lui, tout est faible, déplaisant et amer au sein même des grandeurs. Ce fut lui qui donna l'empire à Sparte et à Rome, en montrant à leurs habitants vertueux et pauvres les dieux pour protecteurs et pour concitoyens. Ce fut sa destruction qui les livra riches et vicieux à l'esclavage, lorsqu'ils ne virent plus d'autres dieux dans l'univers que l'or et les voluptés. L'homme a beau s'environner des biens de la fortune; dès que ce sentiment disparaît de son cœur, l'ennui s'en empare. Si son absence se prolonge, il tombe dans la tristesse, ensuite dans une noire mélancolie, et enfin dans le désespoir. Si cet état d'anxiété est constant, il se donne la mort. L'homme est le seul être sensible qui se détruise lui-même dans un état de liberté. La vie humaine, avec ses pompes et ses délices, cesse de lui paraître une vie, quand elle cesse de lui paraître immortelle et divine.

Quel que soit le désordre de nos sociétés, cet instinct céleste se plaît toujours avec les enfants des hommes. Il inspire les hommes de génie en se montrant à eux sous les attributs éternels. Il présente au géomètre les progressions ineffables de l'infini, au musicien des harmonies ravissantes, à l'historien les ombres immortelles des hommes vertueux. Il élève un Parnasse au poëte, et un Olympe au héros. Il luit sur les jours infortunés du peuple. Il fait soupirer, au milieu du luxe de Paris, le pauvre habitant de la Savoie, après les saints couverts de neige de ses montagnes. Il erre sur les vastes mers, et rappelle des doux climats de l'Inde le matelot européen aux rivages orageux de l'Occident. Il donne une patrie à des malheureux, et des regrets à ceux qui n'ont rien perdu. Il couvre nos berceaux des charmes de l'innocence, et les tombeaux de nos pères des espérances de l'immortalité. Il repose au milieu des villes tumultueuses, sur les palais des grands rois, et sur les temples augustes de la religion.

Souvent il se fixe dans les déserts, et attire sur des rochers les respects de l'univers. C'est ainsi qu'il vous a couvertes de majesté, ruines de la Grèce et de Rome, et vous aussi, mystérieuses pyramides de l'Égypte! C'est lui que nous cherchons sans cesse au milieu de nos occupations inquiètes; mais, dès qu'il se montre à nous dans quelque acte inopiné de vertu, ou dans quelqu'un de ces événements qu'on nomme des coups du ciel, ou dans quelques-unes de ces émotions sublimes indéfinissables, qu'on appelle par excellence des traits de sentiment, son premier effet est de produire en nous un mouvement de joie très-vif, et le second de nous faire verser des larmes. Notre âme, frappée de cette lueur divine, se réjouit, à la fois, d'entrevoir la céleste patrie, et s'afflige d'en être exilée.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Études de la Nature.*

L'ATHÉISME.

Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu rémunérateur et vengeur, Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens : Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla; Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère : il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur était alors éteinte chez les Romains. L'athée, fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes; car, s'il n'y a pas de Dieu, ce monstre est son dieu à lui-même; il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle; les prières les plus tendres, les meilleurs raison-

nements ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé.

Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais, si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous le joug immédiat de ces êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes [1].

VOLTAIRE.

DIEU ET LE ROI.

Craignez Dieu; *honorez le roi*. Dieu et le roi! Voici, mes frères, les deux plus grands objets du monde. Dieu ne voit rien au-dessus de lui dans l'infinité de son être; le monarque ne connaît rien au-dessus de lui dans la souveraineté de sa puissance : il semble que ces deux incomparables objets se touchent, se tiennent, se répondent si bien qu'on ne peut songer à l'un sans penser à l'autre : car Dieu est le monarque, et le monarque est Dieu dans son espèce. *J'ai dit : Vous êtes des dieux;* Dieu est le roi du ciel, et le roi, en quelque sorte, le dieu de la terre; et il est certain que Dieu n'a point de plus belles ni de plus vives images que ces rois, si majestueux, qui tiennent ici-bas sa place parmi les hommes : sa puissance reluit visiblement dans cette autorité souveraine qu'ils exercent sur leurs peuples; sa sagesse, dans la prudence et les lumières de leur conseil; sa justice, dans l'équité de leurs lois; sa vengeance, dans la terreur de leurs armes; sa grandeur, dans l'étendue de leur domination; sa gloire, dans la pompe et la magnificence de leur cour; et son infinité, qui contient éminemment en soi toutes les perfections des créatures, se remarque avec éclat dans leur dignité royale, qui renferme en elle-même toutes les charges de leur empire. En effet, un monarque est général dans ses armées, juge dans ses tribunaux, magistrat dans ses villes, gouverneur dans ses provinces, maître et père dans toutes les familles de son obéissance; il est tout lui seul, et l'on peut dire que les officiers de son royaume ne sont que ses yeux, ses oreilles, ses mains et ses bras, qui agissent pour lui et par lui, et qui sont animés de son esprit.

DUBOSC. *Sermon sur les deux souverains.*

LA LOI DES SOUVERAINS, OU LE ROI L'HOMME DES PEUPLES.

L'amour du peuple, le bien public, l'intérêt général de la société est la loi immuable et universelle des souverains. Cette loi est antérieure à tout contrat : elle est fondée sur la nature même; elle est la source et la règle sûre de toutes les autres lois. Celui qui gouverne doit être le premier et le plus obéissant à cette loi primitive; il peut tout sur les peuples, mais cette loi doit pouvoir tout sur lui : le père commun de la grande famille ne lui a confié ses enfants que pour les rendre heureux. Il veut qu'un seul homme serve par sa sagesse à la félicité de tant d'hommes, et non que tant d'hommes servent par leur misère à flatter l'orgueil d'un seul. Ce n'est point pour lui-même que Dieu l'a fait roi : il ne l'est que pour être l'homme des peuples... Le despotisme tyrannique des souverains est un attentat sur les droits de la fraternité humaine; c'est renverser la grande et sage loi de la nature, loi dont ils ne doivent être que les conservateurs... Le pouvoir sans bornes est une frénésie qui ruine leur propre autorité... On peut, en conservant la subordination des rangs, concilier la liberté du peuple avec l'obéissance due aux souverains, et rendre les hommes tout ensemble bons citoyens et fidèles sujets, soumis sans être esclaves, et libres sans être effrénés. L'amour de l'ordre est la source de toutes les vertus politiques, aussi bien que de toutes les vertus divines.

FÉNÉLON. *La direction pour la conscience d'un roi.*

L'HOMME, OU LE CORPS ET L'ESPRIT.

Les êtres qu'une volonté toute-puissante fit sortir du néant forment comme deux mondes opposés dans un seul univers, le monde des corps et le monde des esprits.

L'un s'ignore, l'autre se connaît. L'un est soumis à des lois qui lui sont imposées, et qu'il ne peut transgresser; l'autre s'impose à lui-même des lois, il se régit par des volontés libres.

La terre que nous habitons, les astres qui nous éclairent, furent reçus dans le vaste sein d'une étendue que rien ne peut mesurer.

Les destinées des esprits, au contraire, s'accomplissent hors de toutes les étendues et de tous les espaces.

Cependant, rien n'est isolé : tout se lie par des rapports, tout se tient. L'œil des intelligences pénètre dans les profondeurs de l'espace; il admire les merveilles dont elles sont le théâtre, il s'élève jusqu'à celui qui ordonna qu'elles fussent.

Qu'eût été l'univers privé de tout témoin? Tant de beautés, tant de magnificence doivent-elles être éternellement ignorées? Et, si toutes les créatures avaient été insensibles, à qui les cieux auraient-ils raconté la gloire de leur auteur?

---

1 On ne sait trop à quels êtres Voltaire fait allusion dans la phrase un peu vague qui termine ce morceau. (N. E.)

« Quand l'univers l'écraserait, l'homme, dit Pascal, serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

La dignité du sentiment qui respire dans cette pensée, la manière sublime dont elle est rendue, auraient dû faire taire toutes les critiques. Comment a-t-on pu dire que la raison était blessée de ce rapprochement entre une telle infinie grandeur et une telle infinie petitesse !

La raison dit impérieusement que celui qui meurt, mais qui sait qu'il meurt, appartient à un ordre plus élevé que l'être qui existe sans connaître son existence, l'un fût-il un atome, l'autre un monde tout entier; l'un dût-il ne vivre qu'un instant, l'autre durer toujours. La raison dit que, après la vertu, le savoir est la source et la mesure de toute noblesse, et que le plus intelligent des êtres en est le plus noble.

C'est donc parce qu'il pense, qu'il connaît, et qu'il se connaît, que l'homme tient le premier rang. Par son corps, il était sans doute une des œuvres les plus admirables de la Divinité; par son intelligence, il en est devenu l'image.

LA ROMIGUIÈRE. *Leçons de Philosophie*, t. II.

TOUT NE MEURT PAS AVEC NOUS.

Si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnaissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires, puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre, et de vains titres qui nous abusent, puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable ; que nos pères, qui nous ont précédés, ne sont plus ; que nos enfants ne seront point nos successeurs; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite; que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où, par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore? Si tout meurt avec nous, les annales domestiques et la suite de nos ancêtres ne sont donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons point d'aïeux, et que nous n'aurons point de neveux. Les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire ; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne ; les dernières intentions des mourants, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout ; et, pour tout dire en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée ; les rois et les souverains, des fantômes que la faiblesse des peuples a élevés ; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes ; la loi des mariages, un vain scrupule ; la pudeur, un préjugé ; l'honneur et la probité, des chimères ; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies; voilà cette force, cette raison, cette sagesse, qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos; et tout est confondu sur la terre; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent ; et la discipline des mœurs périt; et le gouvernement des États et des empires n'a plus de règle ; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force, plus d'autre frein que leurs passions et la crainte de l'autorité, plus d'autre lien que l'irréligion et l'indépendance, plus d'autre dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies, et, si ce plan affreux de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qu'il nous reste à vous dire, c'est que vous êtes dignes d'y occuper une place [1].

MASSILLON. *Vérité d'un avenir.*

MÊME SUJET.

On éprouve un sentiment douloureux quand on sait qu'il existe des hommes ennemis de toutes ces idées ; des hommes qui aiment mieux se rabaisser avec la nature entière, en attribuant son origine au hasard ou à une aveugle nécessité, que se résoudre à considérer les facultés spirituelles dont ils jouissent comme une faible esquisse de la souveraine intelligence. Ainsi, au lieu de se

---

1 Voyez, en vers, même sujet.

servir de leur esprit pour essayer de prêter de la force aux vérités consolantes, ou aux vraisemblances qui nous sont chères, ils s'appliquent, au contraire, à les combattre toutes, et cherchent à embarrasser, par des subtilités, les instructions qui tendent à fortifier les premiers penchants de notre nature : on les voit se matérialiser, pour ainsi dire, de leur propre choix, plutôt que de s'élever par les lumières de leur génie, et de nous entraîner avec eux dans les routes du bonheur et de l'espérance : ils ne veulent de l'éternité que pour la poussière dont ils se disent émanés ; ils n'en veulent point pour l'esprit et pour la pensée.

Quel honneur cependant peut-il leur revenir de cette supériorité de vue dont ils se glorifient, si elle n'est que le résultat d'un accroissement semblable aux mouvements des plantes, et si nos facultés spirituelles, bien loin de se perdre, en quelque manière, dans l'intelligence infinie, bien loin de s'unir à quelque grande destinée, sont intimement associées à cette frêle structure qui chancelle de toutes parts, et dont chaque jour, chaque instant expose la durée ? Quel orgueil pourrions-nous tirer de ces facultés, si elles ne doivent nous servir qu'à décrire avec précision le cercle imperceptible du temps dans lequel nous devons vivre et mourir ; si elles ne doivent nous servir qu'à nous élever au-dessus de nos égaux, pendant cet instant de vie qui va s'anéantir dans l'étendue des siècles, comme une vapeur légère dans l'immensité des airs ? Ah ! que parlerions-nous d'éclat, de triomphe et d'élévation, quand nous renoncerions volontairement à la grandeur de la plus belle origine ! Nous serions fiers de la célébrité de notre pays, de l'honneur de notre famille ; et la seule gloire que nous ne voudrions pas partager, ce serait celle de l'humanité entière, ce serait celle qui appartient à la dignité de notre nature !

NECKER. *Importance des opinions religieuses.*

L'IMMATÉRIALITÉ DE L'AME.

Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon âme : *Sois juste, et tu seras heureux !* Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses : le méchant prospère, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée ! la conscience s'élève et murmure contre son auteur ; elle lui crie en gémissant : « Tu m'as trompé ! »

« Je t'ai trompé, téméraire ! qui te l'a dit ? Ton âme est-elle anéantie ? as-tu cessé d'exister ? O Brutus ! ô mon fils ! ne souille point ta noble vie en la finissant ; ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes ? Pourquoi dis-tu : *La vertu n'est rien,* quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir, penses-tu ; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis. »

On dirait, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh ! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps ; et, si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : « Tout ne « finit pas pour moi avec la vie ; tout rentre dans « l'ordre après la mort [1]. »

J.-J. ROUSSEAU. *Émile.*

L'ÉVANGILE.

La majesté des Écritures m'étonne ; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur ! quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir, sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son *Juste* imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement ne faut il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate, mourant sans douleur, sans igno-

---

1 Voyez, en vers, même sujet.

mimie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et, si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fût autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres, avant lui, l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer sa patrie. Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus, expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un affreux supplice, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un dieu.

LE MÊME.

L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE.

Les anciens n'ont connu que l'éloquence judiciaire et politique: l'éloquence morale, c'est-à-dire l'éloquence de tout temps, de tout gouvernement, de tout pays, n'a paru sur la terre qu'avec la loi évangélique. Cicéron défend un client; Démosthène combat un adversaire, ou tâche de rallumer l'amour de la patrie chez un peuple dégénéré; l'un et l'autre ne savent que rallumer les passions, et fondent toutes leurs espérances de succès sur le trouble qu'ils jettent dans les cœurs. L'éloquence de la chaire a cherché les siens dans une région plus élevée. C'est en combattant les mouvements de l'âme qu'elle prétend séduire; c'est en apaisant toutes les passions qu'elle s'en veut faire écouter. Dieu et la charité, voilà son texte, toujours le même, toujours inépuisable. Il ne lui faut ni les cabales d'un parti, ni des émotions populaires, ni de grandes circonstances pour briller. Dans la paix la plus profonde, sur le cercueil du citoyen le plus obscur, elle trouvera ses mouvements les plus sublimes; elle saura intéresser pour une vertu ignorée; elle fera couler des larmes pour un homme dont on n'a jamais entendu parler. Incapable de crainte et d'injustice, elle donne des leçons aux rois, mais sans les insulter; elle console le pauvre, mais sans flatter ses vices. La politique et toutes les choses de la terre ne lui sont point inconnues; mais ces choses, qui faisaient les premiers motifs de l'éloquence antique, ne sont pour elle que des raisons secondaires; elle les voit des hauteurs où elle domine, comme un aigle aperçoit, du sommet de la montagne, les objets abaissés de la plaine [1].

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

INFLUENCE DU CATHOLICISME SUR LES BEAUX-ARTS.

C'est quand un culte pompeux exige de magnifiques temples, des cérémonies imposantes, un appareil éclatant; c'est quand la religion offre aux yeux les objets sensibles de la vénération publique, quand la terre et le ciel sont peuplés d'êtres surnaturels, à qui l'imagination peut prêter une forme; c'est alors, dis-je, que les arts, encouragés, ennoblis, atteignent le faîte de leur splendeur et de leur perfection. L'architecte, appelé aux honneurs et à la fortune, conçoit le plan de ces basiliques, de ces cathédrales dont l'aspect imprime un effroi religieux, dont les riches murailles sont décorées des chefs-d'œuvre de l'art. Ce temple, ces autels sont parés des marbres et des métaux précieux dont la sculpture a fait des anges, des bienheureux, des images d'hommes illustres. Les chœurs, les jubés, les chapelles sont ornés de tableaux appendus de toutes parts. Ici, Jésus meurt sur la croix; là, sur le Thabor, il resplendit de tout l'éclat de la majesté divine. L'art, si ami de l'idéal, lui qui se complaît uniquement dans le ciel, y va chercher ses créations les plus sublimes, un saint Jean, une sainte Cécile, une Marie surtout, cette patronne de toutes les âmes tendres, cette vierge, modèle de toutes les mères, médiatrice de grâce, placée entre l'homme et son Dieu, être auguste et touchant, dont aucune autre religion n'offre la ressemblance ni le modèle. Durant les solennités, les étoffes les plus recherchées, les broderies, les pierres précieuses recouvrent les autels, les prêtres, les vases, et jusqu'aux cloisons du saint lieu. La musique en complète le charme par les chants les plus ravissants, par l'harmonie des orchestres. Ces encouragements si efficaces se renouvellent en cent lieux divers; les métropoles, les paroisses, les monastères, les simples oratoires, voulant briller à l'envi, et captiver toutes les puissances de

---

1 Voyez *Caractères ou Portraits.*

l'âme religieuse. Les célèbres écoles d'Italie et de Flandre ont fleuri sous cette influence, et les plus beaux ouvrages qui nous en restent attestent la magnificence des encouragements que leur prodigua le culte catholique.

CH. DE VILLERS. *Réformation de Luther.*

LA CONSCIENCE.

Partout nous rendons hommage, par nos troubles et par nos remords secrets, à la sainteté de la vertu que nous violons; partout un fond d'ennui et de tristesse inséparable du crime nous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui nous était destiné sur la terre. Nous avons beau faire montre d'une vaine intrépidité, la conscience criminelle se trahit toujours d'elle-même. Les terreurs cruelles marchent partout devant nous; la solitude nous trouble; les ténèbres nous alarment; nous croyons voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent toujours nous reprocher les horreurs secrètes de notre âme; des songes funestes nous remplissent d'images noires et sombres; et le crime, après lequel nous courons avec tant de goût, court ensuite après nous comme un vautour cruel, et s'attache à nous pour nous déchirer le cœur et nous punir du plaisir qu'il nous a lui-même donné [1].

MASSILLON.

DU REMORDS ET DE LA CONSCIENCE.

La conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre âme. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère souvent de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre? Le tigre déchire sa proie, et dort; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraye; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est inquiet et mobile; il n'ose fixer le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit au milieu de la nuit des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage; il découvre le goût du poison jusque dans les mets qu'il a lui-même apprêtés; son oreille, d'une étrange subtilité, trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et, en embrassant son ami, il croit sentir sous ses vêtements un poignard caché.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

MÊME SUJET.

Conscience! conscience! instinct divin; immortelle et céleste voix; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu! c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilége de m'égarer d'erreur en erreur, à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe.

Grâce au ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philosophie, nous pouvons être hommes sans être savants; dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons, à moindres frais, un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le reconnaître et le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent? Eh! c'est qu'il nous parle la langue de la nature que tout nous a fait oublier. La conscience est timide; elle aime la retraite et la paix, le monde et le bruit l'épouvantent; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis; elle fuit, ou se tait devant eux. Leur voix bruyante étouffe la sienne, et l'empêche de se faire entendre; le fanatisme ose la contrefaire, et dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus; et, après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûta de la bannir.

J.-J. ROUSSEAU. *Émile.*

LA VRAIE ET LA FAUSSE PHILANTHROPIE.

Il y a deux manières de se donner aux hommes. La première est de se faire aimer, non pour être leur idole, mais pour employer leur confiance à les rendre bons. Cette philanthropie est toute divine. Il y en a une autre qui est une fausse monnaie, quand on se donne aux hommes pour leur plaire, pour les éblouir, pour usurper de l'autorité sur eux en les flattant. Ce n'est pas eux qu'on aime, c'est soi-même. On n'agit que par

---

[1] Voyez, sur ce morceau et les trois suivants, les vers.

vanité et par intérêt ; on fait semblant de se donner, pour posséder ceux à qui on fait accroire qu'on se donne à eux. Ce faux philanthrope est comme un pêcheur qui jette un hameçon avec un appât : il paraît nourrir les poissons, mais il les prend, et les fait mourir. Tous les tyrans, tous les magistrats, tous les politiques qui ont de l'ambition, paraissent bienfaisants et généreux; ils paraissent se donner, et ils veulent prendre les peuples, ils jettent l'hameçon dans les festins, dans les compagnies, dans les assemblées publiques ; ils ne sont pas sociables pour l'intérêt des hommes, mais pour abuser de tout le genre humain. Ils ont un esprit flatteur, insinuant, artificieux, pour corrompre les mœurs des hommes comme les courtisanes, et pour réduire en servitude tous ceux dont ils ont besoin. La corruption de ce qu'il y a de meilleur est le plus pernicieux de tous les maux. De tels hommes sont les pestes du genre humain. Au moins l'amour-propre d'un misanthrope n'est que sauvage et inutile au monde ; mais celui de ces faux philanthropes est traître et tyrannique ; ils promettent toutes les vertus de la société, et ils ne font de la société qu'un trafic dans lequel ils veulent tout attirer à eux, et asservir tous les citoyens. Le misanthrope fait plus de peur et moins de mal. Un serpent qui se glisse entre les fleurs est plus à craindre qu'un animal sauvage qui s'enfuit vers sa tanière dès qu'il vous aperçoit.

FÉNÉLON.

L'AMOUR DE LA PATRIE.

Aimer sa patrie, c'est faire tous ses efforts pour qu'elle soit redoutable au dehors et tranquille au dedans. Des victoires ou des traités avantageux lui attirent le respect des nations. Le maintien des lois et des mœurs peut seul affermir sa tranquillité intérieure ; ainsi, pendant qu'on oppose aux ennemis de l'État des généraux et des négociateurs habiles, il faut opposer à la licence et aux vices qui tendent à tout détruire, des lois et des vertus qui tendent à tout rétablir : et de là quelle foule de devoirs, aussi essentiels qu'indispensables, pour chaque classe de citoyens, pour chaque citoyen en particulier!

O vous, qui êtes l'objet de ces réflexions, vous qui me faites regretter en ce moment de n'avoir pas une éloquence assez vive pour vous parler dignement des vérités dont je suis pénétré ; vous, enfin, que je voudrais embraser de tous les amours honnêtes, parce que vous n'en seriez que plus heureux, souvenez-vous sans cesse que la patrie a des droits imprescriptibles et sacrés sur vos talents, sur vos vertus, sur vos sentiments et sur toutes vos actions ; qu'en quelque état que vous vous trouviez, vous n'êtes que des soldats en faction, toujours obligés de veiller pour elle, et de voler à son secours au moindre danger !

Pour remplir une si haute destinée, il ne suffit pas de vous acquitter des emplois qu'elle vous confie, de défendre ses lois, de connaître ses intérêts, de répandre même votre sang dans un champ de bataille ou dans la place publique. Il est pour elle des ennemis plus dangereux que les ligues des nations et les divisions intestines; c'est la guerre sourde et lente, mais vive et continue, que les vices font aux mœurs : guerre d'autant plus funeste que la patrie n'a par elle-même aucun moyen de l'éviter ou de la soutenir. Permettez qu'à l'exemple de Socrate [1], je mette dans sa bouche le discours qu'elle est en droit d'adresser à ses enfants :

« C'est ici que vous avez reçu la vie, et que de sages institutions ont perfectionné votre raison. Mes lois veillent à la sûreté du moindre des citoyens, et vous avez tous fait un serment formel ou tacite, de consacrer vos jours à mon service. Voilà mes titres : quels sont les vôtres, pour donner atteinte aux mœurs qui servent mieux que les lois de fondement à mon empire? Ignorez-vous qu'on ne peut les violer sans entretenir dans l'État un poison destructeur ; qu'un seul exemple de dissolution peut corrompre une nation, et lui devenir plus funeste que la perte d'une bataille ; que vous respecteriez la décence publique, s'il vous fallait du courage pour la braver, et que le faste avec lequel vous étalez des excès qui restent impunis, est une lâcheté aussi méprisable qu'insolente ?

« Cependant vous osez vous approprier ma gloire, et vous enorgueillir, aux yeux des étrangers, d'être nés dans cette ville qui a produit Solon et Aristide, de descendre de ces héros qui ont fait si souvent triompher mes armes. Mais quels rapports y a-t-il de communs entre ces sages et vous? Je dis plus : Qu'y a-t-il de commun entre vous et vos aïeux ? Savez-vous qui sont les compatriotes et les enfants de ces grands hommes ? Les citoyens vertueux, dans quelque état qu'ils soient nés, dans quelque intervalle de temps qu'ils puissent naître.

« Heureuse leur patrie, si, aux vertus dont elle s'honore, ils ne joignaient pas une indulgence qui concourt à sa perte ! Écoutez ma voix à votre tour, vous qui, de siècle en siècle, perpétuez la race des hommes précieux à l'humanité. J'ai établi des lois contre les crimes; je n'en ai point décerné

---

[1] Cette prosopopée a été employée par Socrate dans le dialogue de Platon, intitulé *Critias*. (N. E.)

contre les vices, parce que ma vengeance ne peut être qu'entre vos mains, et que vous seuls pouvez les poursuivre par une haine vigoureuse. Loin de la contenir dans le silence, il faut que votre indignation tombe en éclats sur la licence qui détruit les mœurs, sur les violences, les injustices et les perfidies qui se dérobent à la vigilance des lois, sur la fausse probité, la fausse modestie, la fausse amitié et toutes ces viles impostures qui surprennent l'estime des hommes; et ne dites pas que les temps sont changés, et qu'il faut avoir plus de ménagements pour le crédit des coupables : une vertu sans principes est une vertu sans ressources; dès qu'elle ne frémit pas à l'aspect des vices, elle en est souillée.

« Songez quelle ardeur s'emparerait de vous, si tout à coup on vous annonçait que l'ennemi prend les armes, qu'il est sur vos frontières, qu'il est à vos portes. Ce n'est pas là qu'il se trouve aujourd'hui; il est au milieu de vous, dans le sénat, dans les assemblées de la nation, dans les tribunaux, dans vos maisons. Ses progrès sont si rapides, qu'à moins que les dieux ou les gens de bien n'arrêtent ses entreprises, il faudra bientôt renoncer à tout espoir de réforme et de salut. »

Si nous étions sensibles aux reproches que nous venons d'entendre, la société, devenue par notre excessive condescendance un champ abandonné aux tigres et aux serpents, serait le séjour de la paix et du bonheur. Ne nous flattons pas de voir un pareil changement : beaucoup de citoyens ont des vertus; rien de si rare qu'un homme vertueux, parce que, pour l'être en effet, il faut avoir le courage de l'être dans tous les temps, dans toutes les circonstances, malgré tous les obstacles, au mépris des plus grands intérêts.

Mais, si les âmes honnêtes ne peuvent pas se confédérer contre les hommes faux et pervers, qu'elles se liguent du moins en faveur des gens de bien; qu'elles se pénètrent surtout de cet esprit d'humanité qui est dans la nature, et qu'il serait temps de restituer à la société, d'où nos préjugés et nos passions l'ont banni. Il nous apprendrait à n'être pas toujours en guerre les uns avec les autres, à ne pas confondre la légèreté de l'esprit avec la méchanceté du cœur, à pardonner les défauts, à éloigner de nous ces préventions et ces défiances, sources funestes de tant de dissensions et de haines. Il nous apprendrait aussi que la bienfaisance s'annonce moins par une protection distinguée et des libéralités éclatantes, que par le sentiment qui nous intéresse aux malheureux.

Vous voyez, tous les jours, des citoyens qui gémissent dans l'infortune, d'autres qui n'ont besoin que d'un mot de consolation, et d'un cœur qui se pénètre de leurs peines; et vous demandez si vous pouvez être utiles aux hommes; et vous demandez si la nature nous a donné des compensations pour les maux dont elle nous afflige ! Ah ! si vous saviez quelles douceurs elle répand dans les âmes qui suivent ses inspirations ! Si jamais vous arrachez un homme de bien à l'indigence, au trépas, au déshonneur, j'en prends à témoin les émotions que vous éprouverez; vous verrez alors qu'il est dans la vie des moments d'attendrissement qui rachètent des années de peines. C'est alors que vous aurez pitié de ceux qui s'alarmeront de vos succès, ou qui les oublieront après en avoir recueilli le fruit.

Ne craignez point les envieux : ils trouveront leur supplice dans la dureté de leur caractère; car l'envie est une rouille qui ronge le fer. Ne craignez pas la présence des ingrats; ils fuiront la vôtre, ou plutôt ils la rechercheront, si le bienfait qu'ils ont reçu de vous fut accompagné et suivi de l'estime et de l'intérêt; car, si vous avez abusé de la supériorité qu'il vous donne, vous êtes coupables, et votre protégé n'est qu'à plaindre. On a dit quelquefois : Celui qui rend un service doit l'oublier; celui qui le reçoit, s'en souvenir; et moi je vous dis que le second s'en souviendra, si le premier l'oublie. Et qu'importe que je me trompe ? Est-ce par intérêt qu'on doit faire le bien ?

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis.*

SERVIR SA PATRIE.

Tout homme en naissant contracte l'obligation d'aimer sa patrie, et, en se nourrissant dans son sein, il ratifie l'engagement de vivre et de mourir pour elle. Mais la patrie, ayant divers besoins, n'exige pas de tous ses enfants les mêmes sacrifices : les uns versent leur sang dans les combats, les autres arrosent nos campagnes de leurs sueurs; d'autres, levant les mains au ciel, prient pour notre prospérité, ou pleurent sur nos crimes, tandis que d'autres, veillant sur le dépôt des lois, maintiennent parmi les citoyens les droits de l'équité et de la justice. Mais si, tout à coup, fondant sur nous, un ennemi cruel ravageait nos possessions, enlevait ou égorgeait nos frères, renversait nos temples, nos lois, nos autels, et menaçait l'État d'une subversion entière, au premier cri d'effroi et de douleur de la patrie éplorée, descendant de leurs tribunaux, suspendant leurs sacrifices, s'arrachant de leurs cloîtres, accourant de leurs déserts, juges, prélats, cénobites, solitaires, viendraient grossir la troupe des guerriers, donner l'exemple du zèle et du courage, et, s'ils ne savaient combattre, du moins ils sauraient mourir.

Tout homme naît donc soldat, quoique tout soldat ne porte point les armes. Mais le jour que la patrie, croyant avoir besoin de son bras, appelle un citoyen à son secours, ou que, ce citoyen venant s'offrir de lui-même, elle veut bien agréer ses services, il reçoit le caractère de ministre armé pour sa défense, il devient une victime honorable dévouée à la sûreté publique, et, par un engagement solennel, il resserre ses premiers nœuds, il retourne à sa destination originaire. C'est donc le jour que, succédant au trône de leurs pères, nos rois viennent prendre sur l'autel le glaive pour nous protéger et le sceptre pour nous conduire; le jour que, marchant sur les traces de leurs ancêtres, notre jeune noblesse fait les premiers pas dans la carrière où ils se sont illustrés; le jour que la patrie, sonnant l'alarme, invite le citoyen qui n'a pas fait choix d'une profession, à prendre parti sous ses enseignes, ou qu'arrachant le pâtre à ses troupeaux, le cultivateur à sa charrue, elle lui dit; « Cesse de me nourrir, et viens me défendre; » c'est en ce jour que tous ces enfants de l'État passent dans la classe honorable de ses défenseurs. Là, sous les yeux du Dieu des armées qui fait la revue de ses nouveaux soldats, chacun d'eux, en se revêtant de ses armes, reçoit comme en dépôt la sûreté de nos campagnes, le repos de nos villes, la vie, la liberté de ses frères; il devient l'épée et le bouclier de celui qui n'en a point, ou dont le bras, trop faible pour les porter, ne saurait en faire usage; et Dieu lui dit, comme à Josué, comme à Gédéon, comme à tous les chefs de son peuple: « Allez, voici mes ordres; soyez vaillants!... »

DE NOÉ. *Discours pour une bénédiction de drapeaux.*

LES JEUNES GENS CORROMPUS DE BONNE HEURE SONT INHUMAINS ET CRUELS, LE JEUNE HOMME SAGE JUSQU'A VINGT ANS EST LE MEILLEUR ET LE PLUS AIMABLE DES HOMMES.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure étaient inhumains et cruels; leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusait à tout le reste; ils ne connaissaient ni pitié ni miséricorde; ils auraient sacrifié père et mère, et l'univers entier, au moindre de leurs plaisirs.

Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité est porté par les premiers mouvements de la nature vers les passions tendres et affectueuses: son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaille d'aise quand il revoit son camarade; ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colère, on voit, le moment d'après, toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir; il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite; il voudrait, au prix de son sang, racheter celui qu'il a versé: tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même, au fort de sa fureur, une excuse, un mot le désarme; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance ni de la haine; elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens, et je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant et le plus aimable de tous les hommes.

J.-J. ROUSSEAU. *Émile.*

LA VICTOIRE LA PLUS GLORIEUSE EST CELLE QUE L'ON REMPORTE SUR SOI-MÊME.

Quelle honte, lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres, et que la force, l'autorité, la pudeur des lois, se trouvent confiées à ceux qui ne connaissent de lois que le mépris public de toute bienséance et leur propre faiblesse! Ils devaient régler les mœurs publiques, et ils les corrompent; ils étaient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu, et ils deviennent les appuis et les modèles du vice.

Toute la gloire humaine ne saurait jamais effacer l'opprobre que leur laissent le désordre des mœurs et l'emportement des passions; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices; on loue les actions, et l'on méprise la personne: c'est de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, et ses lauriers flétris par ses faiblesses. Le monde, qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle; il élève des monuments superbes aux grandes actions des conquérants; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges; une poésie pompeuse les chante et les immortalise: chaque Achille a son Homère; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre. L'appareil des éloges est donné à l'usage et à la vanité; l'admiration secrète et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la vérité.

Et, en effet, le bonheur ou la témérité ont pu

faire des héros ; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes. Il en coûte bien moins de remporter des victoires, que de se vaincre soi-même. Il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples, que de dompter une passion. La morale même des païens en est convenue : du moins les combats où président la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie ; et, quand il ne faut être grand que certains moments, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil, pour un peu de temps, peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours : on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite ; si vous vous lassez un instant, vous périssez. La victoire même a ses dangers ; l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre ; tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous ; votre cœur lui-même vous dresse des embûches : il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis ; mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même !

MASSILLON. *Petit Carême.*

L'AMITIÉ.

Passion sublime, sentiment des grandes âmes, bonheur du monde, devant lequel tous les maux disparaissent et s'affaiblissent, et tous les biens s'embellissent et s'accroissent, ô divine amitié ! ton nom seul me rappelle tous les charmes de ma vie. Passion héroïque, dont le feu toujours pur est allumé par le sentiment, et animé par l'intelligence ; vertu consolatrice que le souverain Être a accordée à l'homme pour le dédommager des suites funestes d'une raison égarée ; sentiment bienfaisant, sans lequel il ne peut exister aucun bien pour nous : car qu'est-ce qu'un bien dont on ne peut parler à son ami ! Vertu céleste dont le nom a été si souvent prostitué, dont l'image a été si souvent altérée, que les mortels adorent même lorsqu'ils l'ignorent ; passion généreuse et sublime qui ennoblit tout notre être, et qui ne nous fait vivre que pour l'ami que notre cœur a choisi ! c'est toi que nous avons maintenant à peindre.

Jamais celui dont le cœur est brûlé par les douces flammes de la sainte amitié n'éprouva un sentiment si vif que lorsque l'ami qu'il chérit a le plus besoin de son secours ; il le suit au milieu de l'infortune la plus cruelle ; il s'attache à lui pour ne jamais s'en séparer ; les froideurs mêmes de celui qu'il a choisi ne peuvent éteindre le feu céleste dont il est embrasé ; il l'aime même ingrat, même infidèle aux saintes lois de l'amitié ; il le plaint, il lui pardonne tous les maux qu'il en reçoit, il en est désolé, mais il ne l'en chérit pas moins, il immole tout son bonheur au sien : il veut mourir pour son Oreste, et consent qu'il l'ignore. Son âme se confond avec celle de son ami, elle n'a plus que les mêmes désirs, les mêmes mouvements, les mêmes affections ; et, lorsque la mort, qui vient tout désunir, lui enlève l'objet de ses tendres et immortels sentiments, il l'accompagne avec courage jusqu'au bord de sa tombe ; il lui dérobe ses pleurs ; il sème de quelques charmes ces instants funestes ; il le console au moment où tout va lui être ravi sans retour; et, lorsque la porte fatale du tombeau est fermée, désolé et sans espoir, il ne retient plus ses larmes ; mais, seul, au milieu du silence des bois les plus épais et les plus solitaires, il va pleurer celui qu'il a perdu, se nourrir de ses regrets et de l'image de son ami, et consumer dans la douleur un cœur dont les sentiments ne peuvent plus s'épancher, une vie qui n'était pas pour lui, et qui lui est devenue inutile.

Quelquefois, lorsque les ombres règnent sur la terre, il croit distinguer son ami au milieu d'une faible lumière ; il lui parle, hélas ! comme s'il pouvait l'entendre ; il charme sa douleur par cette douce et cruelle illusion ; il court embrasser cette ombre si chérie, il ne rencontre que des ténèbres insensibles, et ne retrouve dans son cœur que les regrets les plus cuisants : il le redemande à la nuit, il le redemande au jour ; et, ne pouvant plus supporter le faix de ses amertumes, de ses chagrins et de sa perte, il succombe enfin à sa douleur, et meurt en prononçant le nom de son ami. O céleste amitié ! pourquoi tes flammes pures ne consument-elles pas toutes les âmes ! Pourquoi si peu de mortels t'ont-ils dans le cœur, lorsque tous t'ont sur les lèvres ! Et pourquoi ton nom, que la vertu seule devrait prononcer, a-t-il si souvent servi à voiler de noires trahisons et des complots sinistres [1] !

LACÉPÈDE. *Poétique de la musique.*

L'EXTRÊME GRANDEUR ET LA DERNIÈRE PETITESSE DE LA NATURE.

La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui, et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnaître ses justes bornes.

---

1 Voyez 2e partie.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais, si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature : nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin, c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Mais, pour présenter à l'homme un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines, des humeurs dans ce sang, des vapeurs dans ces gouttes [1]; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui peindre non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature dans l'enceinte de cet atome imperceptible... Qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver?

PASCAL.

FAIBLESSE HUMAINE.

Cet état qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances. Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême : trop de bruit nous assourdit, trop de lumière nous éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonnances déplaisent ; nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid ; les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles ; nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit, trop et trop peu de nourriture troublent ses actions, trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient pas, et nous ne sommes point à leur égard : elles nous échappent, ou nous à elles...

La faiblesse de la raison de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas, qu'en ceux qui la connaissent. Si on est trop jeune, on ne juge pas bien ; si on est trop vieux, de même; si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, et l'on ne peut trouver la vérité. Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu ; si trop longtemps après, on n'y entre plus. Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux; les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture; mais, dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera?...

Cette maîtresse d'erreur, qu'on appelle fantaisie et opinion, est d'autant plus fourbe, qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible de mensonge. Mais, étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai et le faux. Cette superbe puissance, ennemie de la raison qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature : elle a ses heureux et ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres, ses sages et ses fous ; et rien ne nous dépite davantage, que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine et entière que la raison..

Les habiles par imagination se plaisent tout autrement en eux-mêmes que les prudents ne peuvent raisonnablement se plaire ; ils regardent les gens avec empire, ils disputent avec hardiesse et confiance ; les autres, avec crainte et défiance ; et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants : tant les

---

[1] Remarquez l'ellipse de la phrase. Si toutes les idées étaient exprimées, il y aurait « des veines, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes. » La forme de Pascal est plus énergique. (N. E.)

sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature ! Elle ne peut rendre sages les fous ; mais elle les rend contents, à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables : l'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte. Qui dispense la réputation ? qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion ? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement ? L'opinion dispose de tout : elle fait la beauté, la justice et le bonheur, qui est le tout du monde [1].

LE MÊME.

LA SCÈNE DU MONDE, OU TOUT CHANGE, EXCEPTÉ DIEU.

Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne. Vous y touchez encore ; vous en avez été, la plupart, non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire : ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux ; mais pour vous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire ? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés. Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous ; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant, et nous n'aurons pas tourné la tête que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin, et ne devoir jamais arriver.

Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui. Une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs, ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques : un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier.

Tout passe avec vous et comme vous ; une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent ; la figure du monde passe sans cesse ; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement : rien ne demeure, tout change, tout s'use, tout s'éteint ; Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes coule devant ses yeux, et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber, au sortir de là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance [2].

MASSILLON. *Carême.*

L'OUBLI ET L'ABANDON DES PAUVRES.

Combien de pauvres sont oubliés ! combien demeurent sans secours et sans assistance ! Oubli d'autant plus déplorable, que, de la part des riches, il est volontaire, et, par conséquent, criminel. Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connaît pas, et qu'on ne veut pas les connaître ! Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes. Mais, parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant ; et, quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres, que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet ! Combien de pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous, et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter ! Combien de pauvres abandonnés ! Combien de désolés dans les prisons ! Combien de languissants dans les hôpitaux ! Combien de honteux dans les familles particulières ! Parmi ceux qu'on connaît pour pauvres, et dont on ne peut ni ignorer, ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés, combien sont durement traités ! Combien manquent de tout, pendant que le riche est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices ! S'il n'y avait point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourrait appeler le scandale de la Providence, la

---

[1] Voyez *Allégories*, 2e partie, *le temple et le trône de l'Opinion.*

[2] Voyez en vers, *Morceaux lyriques.*

patience des pauvres outragés par la dureté et par l'insensibilité des riches [1].

BOURDALOUE.

LA DURETÉ ENVERS LES INDIGENTS.

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux ; en leur tendant une main secourable, on leur montre un visage si dur et si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux qu'une charité si sèche et si farouche ; car la pitié, qui paraît touchée de leurs maux, les console presque autant que la libéralité qui les soulage. On leur reproche leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes ; on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère ; et, en les secourant, on achète le droit de les insulter.

Mais, s'il était permis à ce malheureux que vous outragez, de vous répondre ; si l'abjection de son état n'avait pas mis le frein de la honte et du respect sur sa langue : « Que me reprochez-vous ? vous dirait-il ; une vie oiseuse et des mœurs inutiles et errantes ? Mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence ? les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvements de la volupté. Je puis être un serviteur inutile : n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle ? Ah ! si les plus coupables étaient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée aurait-elle quelque chose au-dessus de la mienne ? Vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas : mais quel usage faites-vous des vôtres ? Je ne devrais pas manger parce que je ne travaille point : mais êtes-vous dispensé vous-même de cette loi ? N'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse ? Ah ! Dieu jugera entre vous et moi ; et, devant son tribunal redoutable, on verra si vos voluptés et vos profusions vous étaient plus permises que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines. »

Offrons du moins aux malheureux des cœurs sensibles à leurs misères ; adoucissons du moins, par notre humanité, le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout à fait nos frères. Hélas ! on donne dans un spectacle des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre ; on honore des malheurs feints, d'une véritable sensibilité ; on sort d'une représentation, le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux ; et votre frère que vous rencontrez au sortir de là, couvert de plaies, et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible, et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion ! et vous ne daignez pas l'entendre, et vous l'éloignez même rudement, et achevez de lui serrer le cœur de tristesse ! Ame inhumaine ! avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre ? Le spectacle d'un homme souffrant n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié ?

MASSILLON.

MÊME SUJET.

Dans le monde, dans ce séjour où l'intérêt est si vif, l'ambition si active, les plaisirs si variés, la mollesse si raffinée, sait-on s'il y a des misérables sur la terre ? veut-on même le savoir ? Cette idée laisserait dans l'esprit un souvenir inquiétant et douloureux, répandrait dans l'âme une tristesse importune, empoisonnerait les douceurs des plaisirs. On y écarte avec soin ce qui porte l'image de l'infortune ; on n'y veut voir que les heureux. Et que deviendront les pauvres ? Les sources les plus abondantes leur sont fermées. Où iront-ils puiser ? Ils ne trouveront partout que des yeux qui se détournent, des barrières qui les arrêtent, des mains qui les repoussent.

L'indigence est-elle donc un anathème qui efface en eux le caractère d'homme, le titre de chrétien, l'empreinte de la divinité même ? Et pourquoi les exclure de la société ? pourquoi les bannir de leur propre patrie ? qu'ont-ils fait ? Hélas ! sont-ce des scélérats infâmes ? Hélas ! peut-être ne sont-ils pauvres que parce qu'ils sont vertueux. Sont-ce des ennemis furieux qui en veulent à vos jours ? Ils n'ont contre vous d'autres armes que les pleurs ; ils songent plus à vous toucher qu'à vous nuire. Sont-ce des exacteurs odieux qui viennent vous dépouiller de vos richesses ? Quelque avidité qu'ils montrent, la plus légère aumône les satisfera. Riches voluptueux, assis à des tables chargées des mets les plus délicats, ces Lazares qui vous importunent de loin par leurs cris ne vous demandent que les miettes qui tombent de vos tables. Sont-ce enfin des monstres exécrables qui fassent horreur à la nature ? Ils sont tout ce qu'il faut pour intéresser des âmes généreuses : ils sont hommes, ils vous doivent être chers ; ils sont malheureux, ils doivent être respectables. Ce serait à des malheureux comme eux à les fuir ; mais vous, vous pouvez les secourir, et vous craignez de les voir ! Il sera donc vrai que, tandis que vous ne refusez rien à votre vanité, à votre mollesse, il y aura des hommes, vos semblables, qui périront faute de subsistance !

[1] Voyez 2e partie.

Vantez-nous après cela la bonté de votre caractère, la délicatesse de vos sentiments. Quelle bonté, qui ne consiste qu'à éloigner les pauvres, qui craint d'être obligée de les soulager! Quelle délicatesse, qui serait blessée de la vue des misérables, et qui consent de sang-froid à leur destruction ! Et ne savez-vous pas que la libéralité est l'humanité des grands et des riches? qu'il n'est point de milieu pour eux ; que, s'ils ne sont généreux, ils sont nécessairement barbares, et qu'en certaines extrémités pressantes, ne pas assister ses frères, quand on le peut, c'est les égorger? Pardonnez-nous ces expressions, elles sont vraies, quoique dures. Nous ne les employons que pour vous rappeler à vous-mêmes et à la générosité de votre caractère, sûrs que par là nous vous rappellerons bientôt aux pauvres.

En effet, réparer les misères, répandre en tous lieux les consolations et les secours, est-il une satisfaction plus noble, un plaisir plus digne d'une âme élevée, un usage plus délicieux des richesses et de l'autorité? Retranchez de cette grandeur qui nous frappe, retranchez-en la douceur de soulager les misérables, et nous ne devons plus rien trouver en elle qui mérite de nous tenter : ni cet éclat qui l'environne, il ne sert souvent qu'à mieux éclairer les défauts; ni cette pompe qui l'entoure, décoration empruntée, qui ne rend ni plus grand en effet, ni plus estimable dans le fond; ni ces flatteurs prodigues d'encens, ils vous empêchent de vous connaître vous-mêmes; ni ces respects assidus, sont-ils toujours sincères? et, quand ils le seraient, les hommages des hommes valent-ils leur amitié? ni ces distinctions honorables, un chrétien doit les mépriser; ni la puissance de perdre ses ennemis et ses rivaux, c'est le plaisir d'un tyran. De tous les avantages de la grandeur (permettez-nous cet aveu), nous n'envions que le pouvoir de faire des heureux, et nous ne souhaitons aux puissants du siècle que la volonté d'en faire. Négligeriez-vous un privilége si rare, et qui vous rendrait, pour ainsi dire, les dieux des autres hommes [1]?

L'abbé POULLE. *Exhortations sur l'aumône.*

L'EMPLOI DES RICHESSES.

Comme riches, la religion vous apprend à craindre et à respecter les richesses : elles sont, en effet, ou les plus grands de tous les maux, ou les plus grands de tous les biens. Quand la cupidité cherche à se les procurer, il n'y a plus de sûreté parmi les hommes; l'amitié est indignement trahie; la droiture et la bonne foi disparaissent; le sang coule de toutes parts; les poisons se préparent; la nature devient féroce. Quand l'avarice les entasse et les resserre, l'industrie utile est découragée; les arts nécessaires languissent; les maisons de miséricorde tombent; les pauvres meurent. Quand la volupté ou le luxe les dissipe, les mœurs ne sont plus, le mariage n'est que l'annonce du divorce; les différentes conditions se confondent; le superflu absorbe le nécessaire; une fausse magnificence couvre une misère générale; les grands se ruinent et cessent d'être grands; la nation baisse; on cherche en vain l'ancienne dignité et l'âme des aïeux, on ne trouve dans leurs descendants que leurs noms et leurs titres.

Mais, quand la charité distribue des richesses, elles sont alors la toute-puissance de l'homme; elles créent, pour ainsi dire, un monde nouveau dans l'ordre physique; elles font circuler en tous lieux l'abondance et la vie; elles sont l'aiguillon et la récompense du travail; elles cherchent le mérite; elles préviennent l'indigence; elles essuient les larmes des malheureux; elles brisent les chaînes des captifs; elles raffermissent la pudeur chancelante; elles font rentrer sans crainte le mariage dans ses légitimes droits; elles peuplent les déserts; elles redonnent la fertilité aux campagnes abandonnées; elles ne rappellent pas du tombeau les Lazares ensevelis depuis quatre jours, mais elles empêchent les Lazares mourants d'y descendre [2].

Ainsi le riche miséricordieux n'est pas simplement un homme, c'est la Providence elle-même rendue visible, et appliquée d'une manière sensible au bonheur du monde.

LE MÊME. *Ibidem.*

FLATTERIE, DÉGUISEMENT DE LA VÉRITÉ.

L'esprit du monde est un esprit de souplesse et de ménagement : comme l'amour-propre en est le principe, il ne cherche la vérité qu'autant que la vérité lui peut plaire. Nous n'avons qu'à nous juger de bonne foi pour convenir que c'est là notre caractère. Toute notre vie n'est qu'une suite de ménagements et de complaisances; partout nous sacrifions les lumières de notre conscience aux erreurs et aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connaissons la vérité, et cependant nous applaudissons aux maximes qui la combattent; nous n'osons résister à ceux qui la condamnent; nous donnons tous les jours à la flatterie

---

[1] Voyez *Définitions*, même sujet.

[2] Saint Jean, au c. 11 de l'Évangile, raconte comment Jésus-Christ ressuscita Lazare, frère de Marthe et de Marie, déjà mort depuis quatre jours. (N. E.)

et au désir de ne pas déplaire mille choses que notre conscience nous reproche, et d'où notre goût même nous éloigne; en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes et pour la vérité, nous vivons pour les autres et pour la vanité. De là vient que, dès que la vérité est en concurrence avec quelques-unes de nos passions, et qu'il faut leur donner atteinte en se déclarant pour elle, nous l'abandonnons. Ainsi, toute notre vie se passe à déférer aux autres, à nous accommoder à leurs passions, à suivre leurs exemples. La complaisance est le grand ressort de toute notre conduite; et, n'ayant peut-être point de vice à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres.

MASSILLON.

MÊME SUJET.

Si nous voulons nous juger nous-mêmes, et entrer dans le détail de nos devoirs, de nos liaisons, de nos entretiens, nous verrons que tous nos discours et toutes nos démarches ne sont que des adoucissements de la vérité, et des tempéraments pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui nous avons à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité que par les endroits par où elle peut leur plaire; nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables; et, comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

Ainsi tous les jours, devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire et du désir de parvenir, comme des seuls penchants qui font les grands hommes; nous flattons son orgueil, nous allumons ses désirs par des espérances et par des prédictions flatteuses et chimériques; nous nourrissons l'erreur de son imagination en rapprochant de lui des fantômes dont il se repaît sans cesse lui-même. Nous osons peut-être, en général, plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hasard distribue, et que la mort va nous ravir demain; mais nous n'osons blâmer l'insensé qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie et sa conscience. Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment et sa colère; nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes; nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi : nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner, mais nous n'osons pas ajouter que le premier degré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un courtisan mécontent de sa fortune, et jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrents par les endroits les moins favorables; nous jetons habilement un nuage sur leur mérite et sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute. Nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talents et de leurs services; et, par nos ménagements injustes, nous aigrissons la passion, nous l'aidons à s'aveugler, et à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit tous ceux qu'on répand sur ses frères. Que dirai-je? Devant un prodigue, ses profusions ne sont plus dans notre bouche qu'un air de générosité et de magnificence; devant un avare, sa dureté et sa sordidité ne sont plus qu'une sage modération et une bonne conduite domestique; devant un grand, ses préjugés et ses erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes; on respecte ses passions comme son autorité, et ses préjugés deviennent toujours les nôtres. Enfin nous empruntons les erreurs de tous ceux avec qui nous vivons; nous nous transformons en d'autres eux-mêmes; notre grande étude est de connaître leurs faiblesses pour nous les approprier : nous n'avons point de langage à nous, nous parlons toujours le langage des autres; nos discours ne sont qu'une répétition de leurs préjugés; et cet indigne avilissement de la vérité, nous l'appelons la science du monde, la prudence qui sait prendre son parti, le grand art de réussir et de plaire.

LE MÊME.

AUX ÉCRIVAINS : RESPECT DE LA VÉRITÉ.

Il est temps de respecter la vérité. Il y a deux mille ans que l'on écrit, et deux mille ans que l'on flatte. Poëtes, orateurs, historiens, tout a été complice de ce crime. Il y a peu d'écrivains pour qui l'on n'ait à rougir; il n'y a presque pas un livre où il n'y ait des mensonges à effacer. *Les quatre Siècles des Arts*, monuments de génie, sont aussi des monuments de bassesse. Qu'il en naisse un cinquième, et qu'il soit celui de la vérité. La flatterie, dans tous les siècles, l'a bannie des cours; la mollesse de nos mœurs la bannit de nos sociétés; l'effroi la repousse de nos cœurs, quand elle y veut descendre.

O écrivains! qu'elle ait un asile dans vos ouvrages; que chacun de vous fasse le serment de ne jamais flatter, de ne jamais tromper.

Avant de louer un homme, interrogez sa vie; avant de louer la puissance, interrogez votre cœur. Si vous espérez, si vous craignez, vous serez vils. Êtes-vous destinés par vos talents à la renommée, songez que chaque ligne que vous écrivez ne s'effacera plus; montrez-la donc d'avance à la postérité qui vous lira, et tremblez qu'après avoir lu, elle ne détourne son regard avec mépris. Non, le génie n'est pas fait pour trafiquer du mensonge avec la

fortune ; il a dans son cœur je ne sais quoi qui s'indigne d'une faiblesse, et sa grandeur ne peut s'avilir sans remords.

Juger de tout, apprécier la vie, peser la crainte et l'espérance, voir et l'intérêt des hommes et l'intérêt des sociétés, s'instruire par les siècles et instruire le sien, distribuer sur la terre et la gloire et la honte, et faire ce partage comme Dieu et la conscience le feraient, voilà sa fonction ; que chacune de ses paroles soit sacrée, que son silence même inspire le respect et ressemble quelquefois à la justice. Un conquérant qui aimait la gloire, mais plus avide de renommée que juste, s'étonnait de ce qu'un homme vertueux, et que tout le peuple respectait, ne parlait jamais de lui. Il le manda. « Pourquoi, dit-il, les hommes les plus sages de mon empire se taisent-ils sur mes conquêtes? » « Prince, dit le vieillard, les sages des siècles suivants le diront à la postérité ; » et il se retira.

THOMAS. *Essai sur les éloges.*

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

L'histoire de la philosophie est le tableau de la marche de l'esprit humain, ou du moins elle en occupe la portion la plus élevée ; car non-seulement elle comprend ses plus nobles travaux, mais elle embrasse le genre de recherches qui ont dû exercer la plus puissante influence sur toutes les branches des connaissances ; non-seulement elle se lie étroitement à l'histoire des mœurs, mais elle s'unit encore par celle-ci à l'histoire générale. La philosophie, dans ses progrès ou ses écarts, prend ou suit les révolutions de la civilisation, tour à tour y prenant une part essentielle, ou en ressentant les effets.

Quel est l'homme doué de quelque élévation dans l'esprit qui n'éprouverait un juste respect en ouvrant les annales où se trouvent consignées tant de traditions antiques, tant d'importantes découvertes, tant de profondes controverses, et qui ne suivrait, avec une juste curiosité, les travaux par lesquels les plus illustres génies de tous les pays et de tous les âges ont éclairé les doctrines de la sagesse? Le commerce qu'il entretiendra ainsi avec eux allumera en lui une passion généreuse ; ses vues s'étendront par de vastes comparaisons, seront fécondées par de grandes expériences. C'est dans l'application et l'emploi que la raison humaine a faits de ses facultés et de ses forces, qu'il apprendra à mieux connaître les lois qui la régissent, et les prérogatives dont elle jouit ; c'est là qu'il découvrira les causes des progrès obtenus et des écarts commis ; c'est là qu'il puisera des règles certaines pour apprécier le mérite ou les inconvénients des diverses méthodes, qu'il verra se peindre sous une forme sensible toutes les opérations de l'intelligence, qu'il observera les secours mutuels que les sciences se sont prêtés les unes aux autres, leur commune subordination à l'égard de cette science qu'on a justement nommée la *science mère;* c'est là enfin qu'il pourra apprendre à juger les diverses doctrines, non plus seulement par leurs principes, mais encore par leurs effets ; à reconnaître et à circonscrire le domaine réel de la philosophie, à découvrir les vides et les *desiderata* qui restent encore à combler, et surtout à distinguer, par des caractères positifs, la fausse philosophie de la véritable.

Si les moindres phénomènes de la nature matérielle nous offrent un intérêt toujours renaissant, pourrions-nous demeurer indifférents au spectacle des plus beaux phénomènes de la nature morale, des opérations de cette raison qui est comme le reflet de l'intelligence suprême, et qui semble interposée entre le Créateur et la création, pour révéler l'un à l'autre, pour expliquer celle-ci par l'idée de celui-là?

DE GÉRANDO. *Histoire comparée des systèmes de philosophie,* chap. Ier.

DE LA RÉVOLUTION OPÉRÉE DANS LA PHILOSOPHIE PAR DESCARTES.

Il est aisé de compter les hommes qui n'ont pensé d'après personne, et qui ont fait penser d'après eux le genre humain. Seuls et la tête levée, on les voit marcher sur les hauteurs ; tout le reste des philosophes suit comme un troupeau. N'est-ce pas la lâcheté d'esprit qu'il faut accuser d'avoir prolongé l'enfance du monde et des sciences? Adorateurs stupides de l'antiquité, les philosophes ont rampé durant vingt siècles sur les traces des premiers maîtres. La raison condamnée au silence faisait parler l'autorité : aussi, rien ne s'éclaircissait dans l'univers ; et l'esprit humain, après s'être traîné mille ans sur les vestiges d'Aristote, se trouvait encore aussi loin de la vérité.

Enfin parut en France un génie puissant et hardi, qui entreprit de secouer le joug du prince de l'école. Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes que, pour être philosophe, il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait penser. A cette parole toutes les écoles se troublèrent ; une vieille maxime régnait encore : *Ipse dixit*, le maître l'a dit. Cette maxime d'esclave irrita tous les philosophes contre le père de la philosophie pensante ; elle le persécuta comme novateur et impie, le chassa de royaume en royaume, et l'on

vit Descartes s'enfuir, emportant avec lui la vérité, qui, par malheur, ne pouvait être ancienne en naissant. Cependant, malgré les cris et la fureur de l'ignorance, il refusa toujours de jurer que les anciens fussent la raison souveraine; il prouva même que ses persécuteurs ne savaient rien, et qu'ils devaient désapprendre ce qu'ils croyaient savoir. Disciple de la lumière, au lieu d'interroger les morts et les dieux de l'école, il ne consulta que les idées claires et distinctes, la nature et l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira toutes les sciences du chaos; et, par un coup de génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devaient se prêter; il les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres; et, se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marcha, avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres, plus heureux, sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avait tracés.

Ce furent donc le courage et la fierté d'un seul esprit qui causèrent dans les sciences cette heureuse et mémorable révolution dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il fallait aux sciences un homme qui osât conjurer tout seul avec son génie contre les anciens tyrans de la raison, qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avaient adorées. Descartes se trouvait enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres philosophes; mais il se fit lui-même des ailes, et il s'envola, frayant ainsi une route nouvelle à la raison captive [1].

Le P. GUÉNARD, jésuite. *Discours prononcé à l'Académie française en* 1755.

LES BORNES QUE LA RELIGION DOIT METTRE A L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE.

Quelles sont, en matière de religion, les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique? Il est aisé de le dire : la nature elle-même l'avertit à tout moment de sa faiblesse, et lui marque en ce genre les limites étroites de son intelligence. Ne sent-il pas à chaque instant, quand il veut avancer trop avant, ses yeux s'obscurcir et son flambeau s'éteindre? C'est là qu'il faut s'arrêter; la foi lui laisse tout ce qu'il peut comprendre; elle ne lui ôte que les mystères et les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison? Les chaînes qu'on lui donne sont aisées à porter, et ne doivent paraître trop pesantes qu'aux esprits vains et légers.

Je dirai donc au philosophe : Ne vous agitez point contre ces mystères que la raison ne saurait percer; attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent approcher, qui se laissent, en quelque sorte, toucher et manier, et qui répondent de toutes les autres; ces vérités sont des faits éclatants et sensibles, dont la religion s'est comme enveloppée tout entière, afin de frapper également les esprits grossiers et subtils. On livre ces faits à votre curiosité; voilà les fondements de la religion. Creusez donc autour, essayez de les ébranler, descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous écrasés.

Mais lorsque, arrivé à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant qui soutient, depuis l'origine du monde, ce grand et majestueux édifice, toujours affermi par les orages mêmes et le torrent des années, arrêtez-vous, et ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne saurait vous mener plus loin sans vous égarer : vous entrez dans les abîmes de l'infini; elle doit ici se voiler les yeux comme le peuple, et remettre l'homme avec confiance entre les mains de la foi... Laissez donc à Dieu cette nuit profonde, où il lui plaît de se retirer avec sa foudre et ses mystères.

LE MÊME. *Ibidem.*

ALLIANCE DE L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE AVEC LE GÉNIE DES LETTRES ET DES ARTS DANS LES PRODUCTIONS DU GOUT.

Par rapport aux ouvrages de goût, si j'osais dire que le génie des beaux-arts est tellement ennemi de l'esprit philosophique, qu'il ne peut jamais se réconcilier avec lui, combien d'ouvrages immortels, où brille une savante raison, parée de mille attraits enchanteurs, élèveraient ici la voix de concert, et pousseraient un cri contre moi! Je l'avouerai donc : les Grâces accompagnent quelquefois la philosophie, et répandent sur ses traces les fleurs à pleines mains. Mais qu'il me soit permis de répéter une parole de la sagesse au philosophe sublime qui possède l'un et l'autre talent : Craignez d'être trop sage; craignez que l'esprit philosophique n'éteigne, ou, du moins, n'amortisse en vous le feu sacré du génie. Sans cesse il vient accuser de témérité, et lier, par de timides conseils, la noble hardiesse du pinceau créateur : naturellement scrupuleux, il pèse et mesure toutes ses pensées, et les attache les unes aux autres par un fil grossier, qu'il veut toujours avoir à la main : il voudrait ne vivre que de réflexions, ne se nourrir que d'évidence; il abattrait, comme ce tyran de Rome, la tête des fleurs

---

[1] Voyez *Caractères* ou *Portraits*.

qui s'élèvent au-dessus des autres [1] : observateur éternel, il vous montrera tout autour de lui des vérités, mais des vérités sans corps, pour ainsi dire, qui sont uniquement pour la raison, et qui n'intéressent ni les sens, ni le cœur humain. Rejetez donc ces idées, ou changez-les en images, donnez-leur une teinte plus vive : libre des opinions vulgaires, et pensant d'une manière qui n'appartient qu'à lui seul, il parle un langage, vrai dans le fond, mais nouveau et singulier, qui blesserait l'oreille des autres hommes : vaste et profond dans ses vues, et s'élevant toujours par ses notions abstraites et générales, qui sont pour lui comme des livres abrégés, il échappe à tout moment aux regards de la foule, et s'envole fièrement dans les régions supérieures. Profitez de ces idées originales et hardies, c'est la source du grand et du sublime; mais donnez du corps à ces pensées trop subtiles : adoucissez par le sentiment la fierté de ces traits : abaissez tout cela jusqu'à la portée de nos sens. Nous voulons que les objets viennent se mettre sous nos yeux : nous voulons un vrai qui nous saisisse d'abord, et qui remplisse notre âme de lumière et de chaleur. Il faut que la philosophie, quand elle veut nous plaire dans un ouvrage de goût, emprunte le coloris de l'imagination, la voix de l'harmonie, la vivacité de la passion. Les beaux-arts, enfants et pères du plaisir, ne demandent que la fleur et la plus douce substance de votre sagesse.

LE MÊME. *Ibidem.*

INFLUENCE DE L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE SUR LE STYLE DES ÉCRIVAINS.

Je pourrais, en parcourant tous les genres, montrer partout les beaux-arts en proie à l'esprit philosophique; mais il faut se borner : plaignons cependant ici la triste destinée de l'éloquence, qui dégénère et périt tous les jours, à mesure que la philosophie s'avance à la perfection. Il est vrai que la passion des faux brillants et de la vaine parure a flétri sa beauté naturelle à force de la farder : il est vrai que le bel esprit a ravagé presque toutes les parties de l'empire littéraire; mais voici un autre fléau bien plus terrible encore : c'est la raison elle-même; je dis cette raison géométrique qui dessèche, qui brûle, pour ainsi dire, tout ce qu'elle ose toucher. Elle renouvelle aujourd'hui la tyrannie de ce faux atticisme, qui calomniait autrefois l'orateur romain, et dont la lime sévère persécutait l'éloquence, déchirant tous ses ornements, et ne lui laissant qu'un corps décharné, sans coloris, sans grâces, et presque sans vie. Une justesse superstitieuse, qui s'examine sans cesse, et compose toutes ses démarches; une fière précision, qui se hâte d'exposer froidement ses vérités, et ne laisse sortir de l'âme aucun sentiment, parce que les sentiments ne sont pas des raisons; l'art de poser des principes, et d'en exprimer une longue suite de conséquences également claires et glaçantes; des idées neuves et profondes, qui n'ont rien de sensible et de vivant, mais qu'on emporte avec soi pour les méditer à loisir : voilà l'éloquence de nos orateurs formés à l'école de la philosophie. D'où vient encore cette métaphysique distillée, que la multitude dévore, sans pouvoir se nourrir d'une substance si déliée, et qui devient, pour les lecteurs les plus intelligents eux-mêmes, un exercice laborieux, où l'esprit se fatigue à courir après des pensées qui ne laissent aucune prise à l'imagination? Tous ces discours pleins, si l'on veut, d'une sublime raison, mais où l'on ne trouve point cette chaleur et ce mouvement qui vient de l'âme, ne sortent-ils point manifestement de ce génie de discussion et d'analyse accoutumé à tout décomposer et à tout réduire en abstractions idéales, à dépouiller les objets de leurs qualités particulières pour ne leur laisser que des qualités vagues et générales qui ne sont rien pour le cœur humain? Je le dirai : ce n'est pas corrompre l'éloquence, comme a fait le bel esprit, c'est lui arracher le principe même de sa force et de sa beauté. Ne sait-on pas qu'elle est presque tout entière dans le cœur et l'imagination, et que c'est là qu'elle va prendre ses charmes, sa foudre même, et son tonnerre? Lisons les anciens : nous y trouverons des peintures vives et frappantes qui semblent faire entrer les objets eux-mêmes dans l'esprit, des tours hardis et véhéments qui donnent aux pensées des ailes de feu, et les jettent comme des traits brûlants dans l'âme du lecteur; une expression touchante des sentiments et des mœurs, qui se répand dans tout le discours comme le sang dans les veines, et lui communique, avec une chaleur douce et continue, un air naturel et toujours animé; une variété charmante de couleurs et de tons, qui représentent les nuances et les divers changements du sujet. Or tous ces grands caractères de l'antique éloquence, pourrait-on les retrouver aujourd'hui dans les discours si pensés, si méthodiques, si bien raisonnés, dont l'esprit

---

[1] Sextus Tarquin, s'étant rendu maître de la ville de Gabies, fit demander à son père ce qu'il devait faire pour y affermir son pouvoir. Tarquin le Superbe, au lieu de répondre directement à son fils, passa avec l'envoyé de Sextus dans son jardin, et abattit les têtes des pavots les plus élevés. Sextus comprit qu'il devait se défaire des principaux citoyens de Gabies. Voyez Tit. Liv., liv. Ier, chap. 54. (N. E.)

philosophique est le père et l'admirateur ? Défendons-lui donc de sortir de la sphère des sciences, de porter dans les arts de goût sa tristesse et son austérité naturelle, son style aride et *affamé*.

LE MÊME. *Ibidem.*

LE VÉRITABLE HOMME DE LETTRES [1], L'HOMME DE LETTRES CITOYEN.

Quel état que celui où, par devoir, on doit être toujours l'interprète de la morale et de la vertu ! Mais, pour être digne de la peindre, il faut la sentir. Le véritable homme de lettres ne se bornera donc point à enseigner la vertu dans ses écrits ; on ne verra point ses mœurs contredire ses ouvrages, et lorsqu'un sentiment honnête viendra s'offrir sous sa plume, il ne le repoussera point comme un accusateur. Heureux si, dans la douceur de la vie domestique, il peut épurer son âme ! Heureux si sa maison est le sanctuaire de la nature ! si, tous les jours, il peut aimer ce qu'il honore ! si, tous les jours, il peut serrer dans ses bras un père, une mère, qui répondent à ses caresses, et dont la vieillesse adorée n'offre, aux yeux du fils qui la contemple, que l'image des vertus et le souvenir attendrissant des bienfaits !

Dans le monde, simple et sans faste, aussi éloigné de la fausseté que de la rudesse, il parlera aux hommes sans les flatter, comme sans les craindre. Il ne séparera point le respect qu'il doit aux titres, du respect que tout homme se doit. Il sait que la dignité des rangs est à un petit nombre de citoyens, mais que la dignité de l'âme est à tout le monde ; que la première dégrade l'homme qui n'a qu'elle ; que la seconde élève l'homme à qui tout le reste manque. Si la fortune lui donne un bienfaiteur, il remerciera le ciel d'avoir un devoir de plus à remplir. A ses ennemis, il opposera le courage et la douceur ; à l'envie, le développement de ses talents ; à la satire, le silence ; aux calomniateurs, sa vertu. La vertu, dans un cœur noble, se nourrit par la liberté. Il sera donc libre, et sa liberté sera de n'obéir qu'à l'honneur, de ne craindre que les lois.

Jouirait-il de cette indépendance, s'il pouvait ouvrir son âme au désir de la fortune et au vil intérêt ? Non : l'intérêt et la liberté se combattent. Homme de lettres, si tu as de l'ambition, ta pensée devient esclave, et ton âme n'est plus à toi ! Va, la richesse ne cherche pas les hommes libres, elle ne pénètre pas dans les solitudes ; elle ne court pas après la vertu, elle fuit surtout la vérité. Si tu t'occupes de fortune, tu te mets toi-même à l'enchère ; crains de calculer bientôt le prix d'une bassesse, et le salaire d'un mensonge. Si ton âme est noble, ta fortune est l'honneur ; ta fortune est l'estime de ta patrie, l'amour de tes concitoyens, le bien que tu peux faire. Si elle ne te suffit pas, renonce à un état que tu déshonores. Tu serais à la fois vil et malheureux, tourmenté et coupable ; tu serais trop à plaindre.

Que le véritable homme de lettres est différent ! Tout ce qui trouble et agite les autres hommes n'a point d'empire sur lui. Il ne court point après les récompenses ; la sienne est dans son cœur. Si les richesses s'offrent à lui, il s'honore par leur usage ; si elles s'éloignent, il s'honore par sa pauvreté. Ainsi les jours se succèdent, ainsi les années s'écoulent entre le bonheur et la paix. Enfin la tranquille vieillesse vient couronner ses travaux. Il voit le dernier terme sans remords et sans trouble. Il tourne les yeux vers la patrie dont il se sépare. Elle l'a honoré, elle le regrette. Il voit la postérité qui s'avance pour recevoir son nom. Si, en ramenant ses regards sur lui-même, il parcourt toutes les pensées de sa vie, il n'en trouve aucune qu'il désirât pouvoir effacer ; toutes ont été utiles, toutes consacrées au bonheur des hommes. La douce idée de l'avenir se joint à celle du passé, et répand la sérénité sur ses derniers moments. Il meurt, mais ses pensées vivent, et feront encore quelque bien à la terre, lorsque ses cendres mêmes ne seront plus. Telle est la carrière de l'homme de lettres citoyen : en est-il une où la gloire soit plus douce, et laisse au fond d'un cœur honnête une satisfaction plus touchante et plus pure ?

THOMAS. *Disc. de récept. à l'Acad. franç.*

LA RETRAITE, ESSENTIELLE AU TRAVAIL.

Eh ! quel homme de talent n'en a pas fait l'expérience ? C'est dans les antres solitaires qu'Apollon rendait autrefois ses oracles. Ses prêtres criaient qu'on écartât les profanes au moment où ils allaient recevoir le dieu. Ainsi l'orateur, le poëte, le grand écrivain, s'il attend et sollicite l'inspiration, fuit loin du séjour des villes, vers les demeures retirées et champêtres. A mesure qu'il s'en approche, les vaines rumeurs, les bruyantes frivolités, les tumultueuses distractions, les clameurs orageuses se perdent dans le lointain. Il semble que tout se taise autour de lui, et, dans ce silence universel, s'élève la voix du génie qui va se faire entendre au monde. Auparavant, il était gêné dans la foule ; sa marche était contrainte, son langage timide ; à présent ses liens sont brisés ; il relève la vue, son regard est fixe et assuré. Il est venu se placer à sa hau-

[1] Voyez l'*Homme de lettres*, par La Harpe et Lacretelle, *Définitions.*

teur ; il est seul, et la pensée alors sort indépendante et fière de l'âme qui l'a conçue. L'âme est rappelée à sa liberté originelle par le grand spectacle de la nature. L'immensité des campagnes, la sombre solitude des forêts et des rochers, la tempête de la nuit, le silence du matin, voilà les aliments de l'enthousiasme et les témoins du génie dans ses moments de création [1].

LA HARPE. *Disc. de récept. à l'Acad. franç.*

LA SOLITUDE POUR L'HOMME DE GÉNIE, POUR LE SAGE.

Hommes du monde si fiers de votre politesse et de vos avantages, souffrez que je vous dise la vérité ! Ce n'est jamais parmi vous que l'on fera ni que l'on pensera de grandes choses. Vous polissez l'esprit, mais vous énervez le génie : qu'a-t-il besoin de vos vains ornements ? sa grandeur fait sa beauté. C'est dans la solitude que l'homme de génie est ce qu'il doit être ; c'est là qu'il rassemble toutes les forces de son âme. Aurait-il besoin des hommes ? n'a-t-il pas avec lui la nature ? Et il ne la voit point à travers les petites formes de la société, mais dans sa grandeur primitive, dans sa beauté originelle et pure. C'est dans la solitude que toutes les heures laissent une trace, que tous les instants sont représentés par une pensée, que le temps est au sage, et le sage à lui-même. C'est dans la solitude surtout que l'âme a toute la vigueur de l'indépendance. Là elle n'entend point le bruit des chaînes que le despotisme et la superstition secouent sur leurs esclaves : elle est libre comme la pensée de l'homme qui existerait seul [2].

THOMAS. *Éloge de Descartes.*

LES PLAISIRS NATURELS ET L'INDÉPENDANCE DE LA VIE CHAMPÊTRE, OPPOSÉS AUX PLAISIRS FACTICES ET A LA SERVITUDE DES VILLES.

Euthymène [3] nous parlait avec plaisir des travaux de la campagne, avec transport des agréments de la vie champêtre.

Un soir, assis à table devant sa maison, sous de superbes platanes qui se courbaient au-dessus de nos têtes, il nous disait : « Quand je me promène dans mon champ, tout rit, tout s'embellit à mes yeux. Ces moissons, ces arbres, ces plantes, n'existent que pour moi, ou plutôt que pour les malheureux dont je vais soulager les besoins. Quelquefois je me fais des illusions pour accroître mes jouissances. Il me semble alors que la terre porte son attention jusqu'à la délicatesse, et que les fruits sont annoncés par les fleurs, comme parmi nous les bienfaits doivent l'être par les grâces.

« Une émulation sans rivalité forme les liens qui m'unissent avec mes voisins. Ils viennent souvent se ranger autour de cette table, qui ne fut jamais entourée que de mes amis. La confiance et la franchise règnent dans nos entretiens. Nous nous communiquons nos découvertes ; car, bien différents des autres artistes qui ont des secrets, chacun de nous est aussi jaloux de s'instruire que d'instruire les autres. »

S'adressant ensuite à quelques habitants d'Athènes qui venaient d'arriver, il ajoutait : « Vous croyez être libres dans l'enceinte de vos murs ; mais cette indépendance que les lois vous accordent, la tyrannie de la société vous la ravit sans pitié : des charges à briguer et à remplir, des hommes puissants à ménager, des noirceurs à prévoir et à éviter, des devoirs de bienséance plus rigoureux que ceux de la nature ; une contrainte continuelle dans l'habillement, dans la démarche, dans les actions, dans les paroles ; le poids insupportable de l'oisiveté, les lentes persécutions des importuns : il n'est aucune sorte d'esclavage qui ne vous tienne enchaînés dans ses fers.

« Vos fêtes sont si magnifiques, et les nôtres si gaies ! vos plaisirs si superficiels et si passagers ; les nôtres si vrais et si constants ! Les dignités de la république imposent-elles des fonctions plus nobles que l'exercice d'un art sans lequel l'industrie et le commerce tomberaient en décadence ?

« Avez-vous jamais respiré dans vos riches appartements la fraîcheur de cet air qui se joue sous cette voûte de verdure ? et vos repas, quelquefois si somptueux, valent-ils ces jattes de lait qu'on vient de traire, et ces fruits délicieux que nous avons cueillis de nos mains ? Et quel goût ne prêtent pas à nos aliments, des travaux qu'il est si doux d'entreprendre, même dans les glaces de l'hiver et dans les chaleurs de l'été ; dont il est si doux de se délasser, tantôt dans l'épaisseur des bois, au souffle des zéphyrs, sur un gazon qui invite au sommeil, tantôt auprès d'une flamme étincelante, nourrie par des troncs d'arbre que je tire de mon domaine, au milieu de ma femme et de mes enfants, objets toujours nouveaux de l'amour le plus tendre ; au mépris de ces vents impétueux qui grondent autour de ma retraite, sans en troubler la tranquillité !

---

[1] Voyez en vers.

[2] Voyez, 2e partie, un morceau du même genre, par Thomas, *Fables et Allégories*.

[3] Athénien introduit dans le Voyage d'Anacharsis, c. 59, pour discourir sur l'agriculture et la vie champêtre. (N. E.)

« Ah ! si le bonheur n'est que la santé de l'âme, ne doit-on pas le trouver dans les lieux où règne une juste proportion entre les besoins et les désirs, où le mouvement est toujours suivi du repos, et l'intérêt toujours accompagné du calme [1] ? »

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis.*

BONHEUR DE L'OBSCURITÉ.

Heureux aujourd'hui celui qui, au lieu de parcourir le monde, vit loin des hommes ! Heureux celui qui ne connaît rien au delà de son horizon, et pour qui le village voisin même est une terre étrangère ! Il n'a point laissé son cœur à des objets aimés qu'il ne reverra plus, ni sa réputation à la discrétion des méchants. Il croit que l'innocence habite dans les hameaux, l'honneur dans les palais, et la vertu dans les temples. Il met sa gloire et sa religion à rendre heureux ce qui l'environne. S'il ne voit dans ses jardins, ni les fruits de l'Asie, ni les ombrages de l'Amérique, il cultive des plantes qui font la joie de sa femme et de ses enfants. Il n'a pas besoin des monuments de l'architecture pour ennoblir son paysage. Un arbre, à l'ombre duquel un homme vertueux s'est reposé, lui donne de sublimes ressouvenirs : le peuplier, dans les forêts, lui rappelle les combats d'Hercule, et le feuillage des chênes, les couronnes du Capitole.

La culture des blés lui présente bien d'autres concerts [2] agréables avec la vie humaine : il connaît à leurs ombres les heures du jour, à leurs accroissements les rapides saisons, et il ne compte ses années fugitives que par leurs récoltes innocentes. Il ne craint point, comme dans les villes, un hymen infidèle, ou une postérité trop nombreuse. Ses travaux sont toujours surpassés par les bienfaits de la nature. Dès que le soleil est au signe de la Vierge, il rassemble ses parents, il invite ses voisins, et, dès l'aurore, il entre avec eux, la faucille à la main, dans ses blés mûrs. Son cœur palpite de joie en voyant ses gerbes s'accumuler, et ses enfants danser autour d'elles, couronnés de bluets et de coquelicots : leurs jeux lui rappellent ceux de son premier âge, et la mémoire des vertueux ancêtres qu'il espère revoir un jour dans un monde plus heureux. Il ne doute pas qu'il y ait un Dieu, à la vue de ses moissons ; et, aux douces époques qu'elles ramènent à son souvenir, il le remercie d'avoir lié la société passagère des hommes par une chaîne éternelle de bienfaits.

Prés fleuris, majestueuses et murmurantes forêts, fontaines mousseuses, sauvages rochers fréquentés de la seule colombe, aimables solitudes qui nous ravissez par d'ineffables concerts ! heureux qui pourra lever le voile qui couvre vos charmes secrets, mais plus heureux encore celui qui peut les goûter en paix dans le patrimoine de ses pères [3] !

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Études de la Nature.*

LA VIE CHAMPÊTRE.

Nous avons tous un goût naturel pour la vie champêtre. Loin du fracas des villes et des jouissances factices que leur vaine et tumultueuse société peut offrir, avec quel plaisir vivement ressenti nous allons y respirer l'air de la santé, de la liberté, de la paix !

Une scène se prépare plus intéressante mille fois que toutes celles que l'art invente à grands frais pour vous amuser ou vous distraire. Du sommet de la montagne qui borne l'horizon, l'astre du jour s'élance brillant de tous ses feux. Le silence de la nuit n'est encore interrompu que par le chant plaintif et tendre du rossignol, ou le zéphyr léger qui murmure dans le feuillage, ou le bruit confus du ruisseau qui roule dans la prairie ses eaux étincelantes. Voyez-vous ces collines se dépouiller par degrés du voile de pourpre qui les recèle, ces moissons mollement agitées se balancer au loin sous des nuances incertaines, ces châteaux, ces bois, ces chaumières, bizarrement groupés, s'élever du sein des vapeurs, ou se dessiner en traits ondoyants dans le vague azuré des airs ? L'homme des champs s'éveille. Tandis que sa robuste compagne fait couler dans une urne grossière le lait de vos troupeaux, le voyez-vous ouvrir gaiement un pénible sillon, ou, la serpe à la main, émonder en chantant l'arbuste qui ne produit que pour vous ses fruits savoureux ? Cependant le soleil s'avance dans sa carrière enflammée ; l'ombre, comme une vague immense, roule et se précipite vers la gorge solitaire d'où s'échappent les eaux du torrent ; le vent fraîchit, l'air s'épure ; une abondante rosée tombe en perles d'argent sur le velours des fleurs, ou se résout en étincelles de feu sur la naissante verdure. Oh ! combien votre âme est émue ! quelle fraîcheur délicieuse pénètre alors vos sens ! comme elles sont consolantes et pures les pensées du matin ! comme elles égayent le rêve mélancolique de la

---

[1] Voyez 2e partie.
[2] Mot employé ici dans le sens de *rapports*. (N E.)

[3] Voyez *Définitions* ou *Morale religieuse*, en vers, même sujet.

vie ! En s'abandonnant à leurs douces erreurs, combien aisément on oublie, et les tristes projets de la grandeur, et les vaines jouissances de la gloire, et le mépris du monde et *sa froide injustice !*

Nous ne remarquons pas assez l'influence prodigieuse que la nature conserve encore sur nos âmes, malgré l'étonnante variété de nos goûts, et la profonde dépravation de nos penchants. Je ne sais, mais il me semble qu'à la campagne notre sensibilité devient et moins orgueilleuse et plus vive; que nous y aimons nos amis avec plus de franchise, nos femmes avec plus de tendresse; que les jeux de nos enfants nous y intéressent davantage; que nous y parlons de nos ennemis avec moins d'aigreur, de la fortune avec plus d'indifférence. Est-ce en respirant la vapeur embaumée du soir, en se promenant à la lueur tranquille et douce de l'astre des nuits, qu'on peut ourdir une trame perfide, ou méditer de tristes vengeances? Ce berceau que vos mains ont planté, où le chèvrefeuille, le jasmin et la rose entrelacent leurs tiges odorantes, ne l'avez-vous orné avec tant de soin que pour vous y livrer aux rêves pénibles de l'ambition? Dans cette solitude champêtre qu'ont habitée vos pères, dans cet asile des mœurs, de la confiance et de la paix, que vous importent les vains discours des hommes, et leurs lâches intrigues, et leur haine impuissante, et leurs promesses trompeuses? Quelle impression peut encore faire sur votre âme le récit importun de leurs erreurs ou de leurs crimes? Au déclin d'un jour orageux, ainsi gronde la foudre dans le nuage flottant sur les bords enflammés de l'horizon, ainsi retentit le torrent qui ravage au loin une terre agreste et sauvage [1].

BERGASSE. *Fragments*

LA MAISON, LES AMIS, LES PLAISIRS DE JEAN-JACQUES À LA CAMPAGNE, S'IL ÉTAIT RICHE.

Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts, et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons de mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir, et s'y connaissant, de femmes qui puissent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient, chaque soir, que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive; sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers : une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaises; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée, naîtrait sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque

---

[1] Voyez en vers, 2e partie.

paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère, et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret: « Je suis encore homme. »

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe.

Si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais, en échange, des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table, j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

J.-J. ROUSSEAU. *Émile.*

BONHEUR DE JEAN-JACQUES DANS LA SOLITUDE.

Je ne saurais vous dire, monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des hommes. Le public, sans doute, en jugera comme vous, et c'est ce qui m'afflige. Oh! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers! chacun voudrait s'en faire un semblable! la paix régnerait sur la terre, les hommes ne songeraient plus à se nuire, et il n'y aurait plus de méchants, quand nul n'aurait d'intérêt à l'être. Mais de quoi jouissais-je enfin quand j'étais seul? de moi; de tout ce qu'a de beau le monde intellectuel; je rassemblais autour de moi tout ce qui pouvait flatter mon cœur; mes désirs étaient la mesure de mes plaisirs: non, jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices, et j'ai cent fois plus joui de mes chimères, qu'ils ne font des réalités.

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent, en songeant aux divers événements de ma vie; et les repentirs, les doux souvenirs, les regrets, l'attendrissement, se partagent le soin de me faire oublier, quelques moments, mes souffrances. Quels temps croyez-vous, monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi: ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, les oiseaux de la campagne, les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin, quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné les matinées à divers soins, que je remplissais tous avec plaisir, parce que je pouvais les remettre à un autre temps, je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns, et me ménager une plus longue après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate, pressant le pas, dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que je pusse m'esquiver; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel petillement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant: Me voilà maître de moi le reste de ce jour! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert, où rien, en me montrant la main de l'homme, ne m'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi: c'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration; le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire à moi-même: *Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.*

Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée; je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur; et, chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais, dans les asiles de la nature, des hommes dignes de les habiter; je m'en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne; je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie, et, remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur désirait

encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité : plaisirs délicieux, si près de nous, et qui sont désormais si loin des hommes ! Oh ! si dans ces moments quelque idée de Paris, de mon siècle et de ma petite gloriole d'auteur, venait troubler mes rêveries, avec quel dédain je les chassais à l'instant pour me livrer sans distraction aux sentiments exquis dont mon âme était pleine ! Cependant, au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venait quelquefois me contrister tout à coup : quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité, ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore : je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement de mon cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas l'idée, et dont pourtant je sentais le besoin : eh bien, monsieur, cela même était une jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très-vif, et d'une tristesse attirante que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.

Bientôt, de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'Être suprême qui embrasse tout ; alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas : je me sentais, avec une sorte de volupté, accablé du poids de cet univers : je me livrais avec attendrissement à la confusion des grandes idées ; j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace ; mon cœur resserré même dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit, j'étouffais dans l'univers. J'aurais voulu m'élancer dans l'infini : je crois que, si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois : *O grand Être! ô grand Être!* sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

Ainsi s'écoulaient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées ; et, quand le coucher du soleil me faisait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je croyais n'avoir pas mis assez à profit ma journée ; je pensais en pouvoir jouir davantage encore, et, pour réparer le temps perdu, je me disais : *Je reviendrai demain.*

Je revenais à petits pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content. Je me reposais agréablement au retour en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le calme et le bonheur de ma situation. Je trouvais mon couvert mis sur la terrasse, je soupais de grand appétit ; dans mon petit domestique, nulle image de servitude et de dépendance ne troublait la bienveillance qui nous unissait tous : mon chien lui-même était mon ami, non mon esclave ; nous avions toujours la même volonté ; mais jamais il ne m'a obéi ; ma gaieté durant toute la soirée témoignait que j'avais vécu seul tout le jour : j'étais bien différent quand j'avais vu compagnie ; j'étais rarement content des autres, et jamais de moi ; le soir, j'étais grondeur et taciturne : cette remarque est de ma gouvernante ; et, depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin, après avoir fait encore le soir quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvais dans mon lit un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil encore.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie : bonheur sans amertume, sans ennui, sans regrets, et auquel j'aurais borné volontiers tout celui de mon existence. Oui, monsieur, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, et n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations que les intelligences célestes ; mais un corps qui souffre ôte à l'esprit sa liberté : désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune ; il faut m'en délivrer pour être à moi, et l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction.

J.-J. ROUSSEAU.

L'AMBITION [1].

L'ambition montre à celui qu'elle aveugle, pour terme de ses poursuites, un état florissant, où il n'aura plus rien à désirer, parce que ses vœux seront accomplis, où il goûtera le plaisir le plus doux pour lui, et dont il est le plus sensiblement touché ; savoir : de dominer, d'ordonner, d'être l'arbitre des affaires et le dispensateur des grâces, de briller dans un ministère, dans une dignité éclatante ; d'y recevoir l'encens du public et ses soumissions ; de s'y faire craindre, honorer, respecter.

Tout cela rassemblé dans un point de vue lui trace l'idée la plus agréable, et peint à son imagination l'objet le plus conforme aux vœux de son cœur ; mais dans le fond ce n'est qu'une idée, et voici ce qu'il y a de plus réel ; c'est que, pour atteindre jusque-là, il y a une route à tenir, pleine

---

1 Voyez *Définitions*, même sujet, par les mêmes orateurs.

d'épines et de difficultés : mais de quelles épines et de quelles difficultés ! C'est que, pour parvenir à cet état où l'ambition se figure tant d'agréments, il faut prendre mille mesures toutes également gênantes, et toutes contraires à ses inclinations ; qu'il faut se miner de réflexions et d'étude ; rouler pensées sur pensées, desseins sur desseins, compter toutes ses paroles, composer toutes ses démarches ; avoir une attention perpétuelle et sans relâche, soit sur soi-même, soit sur les autres. C'est que, pour contenter une seule passion, qui est de s'élever à cet état, il faut s'exposer à devenir la proie de toutes les passions ; car y en a-t-il une en nous que l'ambition ne suscite contre nous?

Et n'est-ce pas elle qui, selon les différentes conjonctures et les divers sentiments dont elle est émue, tantôt nous aigrit des dépits les plus amers, tantôt nous envenime des plus mortelles inimitiés, tantôt nous enflamme des plus violentes colères, tantôt nous accable des plus profondes tristesses, tantôt nous dessèche des mélancolies les plus noires, tantôt nous dévore des plus cruelles jalousies; qui fait souffrir à une âme comme une espèce d'enfer, et qui la déchire par mille bourreaux intérieurs et domestiques ? C'est que, pour se pousser à cet état, et pour se faire jour au travers de tous les obstacles qui nous en ferment les avenues, il faut entrer en guerre avec des compétiteurs qui y prétendent aussi bien que nous, qui nous éclairent dans nos intrigues, qui nous dérangent dans nos projets, qui nous arrêtent dans nos voies; qu'il faut opposer crédit à crédit, patron à patron, et pour cela s'assujettir aux plus ennuyeuses assiduités, essuyer mille rebuts, digérer mille dégoûts, se donner mille mouvements, n'être plus à soi, et vivre dans le tumulte et la confusion. C'est que, dans l'attente de cet état, où l'on n'arrive pas tout d'un coup, il faut supporter des retardements capables non-seulement d'exercer, mais d'épuiser toute la patience; que, durant de longues années, il faut languir dans l'incertitude du succès, toujours flottant entre l'espérance et la crainte, et souvent, après des délais presque infinis, ayant encore l'affreux déboire de voir toutes ses prétentions échouer, et ne remportant, pour récompense de tant de pas malheureusement perdus, que la rage dans le cœur et la honte devant les hommes.

Je dis plus : c'est que cet état, si l'on est enfin assez heureux pour s'y ingérer, bien loin de mettre des bornes à l'ambition et d'en éteindre le feu, ne sert, au contraire, qu'à la piquer davantage et qu'à l'allumer; que d'un degré on tend bientôt à un autre, tellement qu'il n'y a rien où l'on ne se porte, ni rien où l'on se fixe; rien que l'on ne veuille avoir, ni rien dont on jouisse ; que ce n'est qu'une perpétuelle succession de vues, de désirs, d'entreprises, et, par une suite nécessaire, qu'un perpétuel tourment. C'est que, pour troubler toute la douceur de cet état, il ne faut souvent que la moindre circonstance et le sujet le plus léger, qu'un esprit ambitieux grossit, et dont il se fait un monstre.

BOURDALOUE.

MÊME SUJET.

L'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines mêmes des autres; ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille; cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours, qui forme les révolutions des États, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles; cette passion qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, rend malheureux celui qui en est possédé.

L'ambitieux ne jouit de rien : ni de sa gloire, il la trouve obscure ; ni de ses places, il veut monter plus haut ; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance ; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même ; ni de sa faveur, elle devient amère, dès qu'il faut la partager avec ses concurrents ; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille.

Son ambition, en le rendant ainsi malheureux, l'avilit encore et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir ! il faut paraître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation ; on encense et on adore l'idole qu'on méprise : bassesse de lâcheté ; il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme des grâces : bassesse de dissimulation ; n'avoir point de sentiment à soi, et ne penser que d'après les autres : bassesse de dérèglement ; devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs grâces : enfin bassesse même d'hypocrisie ; emprunter quelquefois les apparences de la piété ; jouer l'homme de bien pour parvenir, et faire servir à l'ambition la religion même qui la condamne. Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des grandes âmes : c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant ; c'est le trait le plus marqué d'une âme vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire ; celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore : elle ne promet les royaumes du monde, et toute leur gloire, qu'à ceux qui se prosternent devant l'i-

quité, et qui se dégradent honteusement eux-mêmes. On reproche toujours nos bassesses à notre élévation; nos places rappellent sans cesse les avilissements qui les ont méritées; et les titres de nos honneurs et de nos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de notre ignominie.

L'ambition nous rend faux, lâches, timides, quand il faut soutenir les intérêts de la vérité. On craint toujours de déplaire, on veut toujours tout concilier, tout accommoder. On n'est pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine noblesse qui inspire l'amour de l'équité, et qui seule fait les grands hommes, les bons sujets, les ministres fidèles et les magistrats illustres. Ainsi on ne saurait compter sur un cœur en qui l'ambition domine : il n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand; sans principes, sans maximes, sans sentiments, il prend toutes les formes, il se plie sans cesse au gré des passions d'autrui, prêt à tout également, selon que le vent tourne, ou à soutenir l'équité, ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beau dire que l'ambition est la passion des grandes âmes; on n'est grand que par l'amour de la vérité, et lorsqu'on ne veut plaire que par elle.

MASSILLON.

LA MORT D'ALEXANDRE.

Alexandre fit son entrée dans Babylone, avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu... Pour rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur; mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandaient du repos : réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu; mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut courte : à l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir ses affaires, laissant un frère imbécile, et des enfants en bas âge incapables de soutenir un si grand poids.

Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire, est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde; pour les retenir, ou de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles par des batailles sanglantes, et il expira à la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort. Son empire fut partagé, toute sa maison fut exterminée, et la Macédoine, l'ancien royaume de ses ancêtres, passa à une autre famille. Ainsi ce conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il aurait pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères; mais, parce qu'il avait été trop puissant, il fut la cause de la perte des siens. ET VOILA LE FRUIT GLORIEUX DE TANT DE CONQUÊTES!

BOSSUET.

LES FLÉAUX DE DIEU.

C'est le moyen de faire souvent injustice, que de juger toujours du mérite des conseils par la bonne fortune des événements. Ne nous laissons pas éblouir à l'éclat des choses qui réussissent : ce que les Grecs, ce que les Romains, ce que nous-mêmes avons appelé une prudence admirable, c'est une heureuse témérité.

Il y a eu des hommes dont la vie a été pleine de miracles, quoiqu'ils ne fussent pas saints, et qu'ils n'eussent pas dessein de l'être; le ciel bénissait toutes leurs fautes, le ciel couronnait toutes leurs folies.

Il devait périr cet homme fatal, il devait périr, dès le premier jour de sa conduite, par une telle entreprise; mais Dieu voulut se servir de lui pour punir le genre humain et tourmenter le monde : la justice de Dieu voulait se venger, et avait choisi cet homme pour être le ministre de ses vengeances.

La raison concluait qu'il tombât d'abord par les maximes qu'il a tenues; mais il est demeuré longtemps debout, par une raison plus haute qui l'a soutenu. Il a été affermi dans son pouvoir par une force étrangère, et qui n'était pas de lui, par une force qui appuie la faiblesse, qui arrête les chutes de ceux qui se précipitent, qui n'a que faire des bonnes maximes pour conduire les bons succès. Cet homme a duré pour travailler au dessein de la Providence. Il pensait exercer sa passion, et il exécutait les arrêts du ciel. Avant de se perdre, il a eu le loisir de perdre les peuples et les États, de mettre le feu aux quatre coins de

la terre, de gâter le présent et l'avenir par les maux qu'il a faits, par les exemples qu'il a laissés.

Un peu d'esprit et beaucoup d'autorité, c'est ce qui a presque toujours gouverné le monde, quelquefois avec succès, quelquefois non, selon l'humeur du siècle, selon la disposition des esprits, plus farouches ou plus apprivoisés.

Mais il faut toujours en venir là. Il est très-vrai qu'il y a quelque chose de divin, disons davantage, il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les États. Ces dispositions, cette humeur, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poëte, et les hommes ne sont que les acteurs.

Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre, ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un *faquin* qui doit être l'Atrée ou l'Agamemnon.

Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre ou César.

Dieu dit lui-même de ces gens-là *qu'il les envoie en sa colère*, et *qu'ils sont les verges de sa fureur*. Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre : les verges ne frappent ni ne blessent toutes seules; c'est l'envie, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables.

Cette main invisible donne les coups que le monde sent : il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme; mais la force qui accable est toute de Dieu [1].

BALZAC.

LA GLOIRE.

On a beaucoup déclamé contre la gloire; cela est naturel : il est beaucoup plus aisé d'en dire du mal que de la mériter. Tacite était plus ingénu, il convenait que c'était la dernière passion du sage; et apparemment la sienne. Il y a des hommes qui se vantent de la mépriser, et, pour qu'on n'en doute pas, ils le répètent : c'est une raison de plus pour ne les point croire. Chacun en secret y prétend; mais l'un s'affiche, et l'autre se cache. L'un a la vanité des petites choses, et l'autre l'orgueil des grandes. Corneille mettait sa gloire à faire *Cinna;* un courtisan de son siècle, à paraître avec grâce dans un ballet.

Voulez-vous savoir ce que peut le sentiment de la gloire? Otez-le de dessus la terre, tout change; le regard de l'homme n'anime plus l'homme, il est seul dans la foule; le passé n'est rien; le présent se resserre; l'avenir disparaît; l'instant qui s'écoule périt éternellement, sans être d'aucune utilité pour l'instant qui doit suivre.

En parcourant l'histoire des empires et des arts, je vois partout quelques hommes sur des hauteurs, et en bas le troupeau du genre humain qui suit de loin et à pas lents. Je vois la gloire qui guide les premiers, et ils guident l'univers [2].

THOMAS. *Essai sur les éloges.*

LA GLOIRE HUMAINE.

Le propre de la gloire, c'est d'amasser autour de soi tout ce qu'elle peut. L'homme se trouve trop petit tout seul. Il tâche de s'agrandir, et de s'accroître comme il peut. Il pense qu'il s'incorpore tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Il ne peut augmenter sa taille et sa grandeur naturelle, il y applique ce qu'il peut par le dehors, et s'imagine qu'il devient plus grand, et qu'il se multiplie quand on parle de lui, quand il est dans la bouche de tous les hommes, quand il fait du bruit dans le monde. La vertu toute seule lui paraît trop unie et trop simple.

Quelquefois, à la vérité, la gloire se présente comme d'elle-même, et vient, pour ainsi dire, de bonne grâce. Alors je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous la méritons d'autant plus que nous l'avons moins recherchée; mais elle n'en est alors que plus dangereuse.

BOSSUET.

LE PRÉSENT, L'AVENIR.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils, toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose : tu te verras changer insensiblement; les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera

---

[1] Balzac écrivait ce morceau il y a plus de deux cents ans.

[2] Voyez plus haut, *Définitions*.

qu'un triste souvenir, la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paraît éloigné. Hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

FÉNÉLON. *Télémaque.*

LE DUEL.

Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

En quoi consiste ce préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui entra jamais dans l'esprit humain, savoir, que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur; qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre; que le mensonge se change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, et où l'on ne tue les gens que par hasard; c'est celle où l'on se bat au premier sang! Au premier sang! grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce! le veux-tu boire?

Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? Et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes, et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés; il ne peut ni passer, ni renaître; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. Que ferait celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où règne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue, et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, et l'honneur ne consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent; et, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

Tel fait un effort et se présente une fois, pour avoir le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir: l'homme de bien le porte partout avec lui; au combat, contre l'ennemi; dans un cercle, en faveur des absents et de la vérité; dans son lit, contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps: elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

J.-J. ROUSSEAU.

LE SUICIDE.

Tu veux cesser de vivre : mais je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps ? Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu : que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, et tu dis : La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature, avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? La vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend ou bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis : La vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine et le plaisir passent comme une ombre : la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même ; son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien ; et si c'est un mal d'avoir vécu, ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir : car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination.

Le suicide est une mort furtive et honteuse, c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien, je suis inutile au monde. Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe ?

Jeune insensé ! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : *Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir ;* puis, va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra demain, après-demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas, meurs, tu n'es qu'un méchant.

LE MÊME.

LES TOMBEAUX.

Un tombeau est un monument placé sur les limites des deux mondes. Il nous présente d'abord la fin des vaines inquiétudes de la vie, et l'image d'un éternel repos ; ensuite il élève en nous le sentiment confus d'une immortalité heureuse, dont les probabilités augmentent à mesure que celui dont il nous rappelle la mémoire a été plus vertueux. C'est là que se fixe notre vénération ; et cela est si vrai, que, quoiqu'il n'y ait aucune différence entre la cendre de Socrate et celle de Néron, personne ne voudrait avoir dans ses bosquets celle de l'empereur romain, quand même elle serait renfermée dans une urne d'argent, et qu'il n'y a personne qui ne mît celle du philosophe dans le lieu le plus honorable de son appartement, quand elle ne serait que dans un vase d'argile.

C'est donc par cet instinct intellectuel pour la vertu, que les tombeaux des grands hommes nous inspirent une vénération si touchante. C'est par le même sentiment que ceux qui renferment des objets qui ont été aimables nous donnent tant de regrets. Voilà pourquoi nous sommes émus à la vue du petit tertre qui couvre les cendres d'un enfant aimable, par le souvenir de son innocence ; voilà encore pourquoi nous voyons avec tant d'attendrissement une tombe sous laquelle repose une jeune femme, l'amour et l'espérance de sa famille par ses vertus. Il ne faut pas, pour rendre recommandables ces monuments, des marbres, des bronzes, des dorures : plus ils sont simples, plus ils donnent d'énergie au sentiment de la mélancolie. Ils font plus d'effet pauvres que riches, antiques que modernes, avec des détails d'infortune qu'avec des titres d'honneur, avec les attributs de la vertu qu'avec ceux de la puissance.

C'est surtout à la campagne que leur impression se fait vivement sentir : une simple fosse fait

souvent verser plus de larmes que les catafalques dans les cathédrales : c'est là que la douleur prend de la sublimité ; elle s'élève avec les vieux ifs des cimetières, elle s'étend avec les plaines et les collines d'alentour ; elle s'allie avec tous les effets de la nature, le lever de l'aurore, le murmure des vents, le coucher du soleil, et les ténèbres de la nuit. Les travaux les plus rudes et les destinées les plus humiliantes n'en peuvent éteindre l'impression dans les cœurs des plus misérables.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Études de la Nature.*

LE RESPECT DES CHINOIS POUR LES TOMBEAUX.

Paris, où l'on vient apprendre la décence et l'urbanité, est le lieu du monde où l'on a le moins de respect pour les restes des objets qui nous ont été chers. L'homme, livré dans cette vaste capitale à une infinité de goûts frivoles, ne conserve aucun souvenir de ses semblables, dès qu'ils sont morts. Ils n'ont d'autres lieux de sépulture que des fosses profondes où l'on précipite chaque jour, sans aucune distinction de sexe ni d'âge, les femmes, les enfants, les vieillards, jusqu'à ce qu'elles soient remplies. L'ami ne peut plus reconnaître les cendres de son ami dans ces voiries humaines ; il craint même de s'approcher de ces gouffres de la mort d'où s'exhalent sans cesse des vapeurs funestes aux vivants [1].

Il n'en est pas ainsi chez les Chinois, ce peuple le plus ancien de la terre, parce que son gouvernement est fondé sur les lois de la nature. Leurs tombeaux font un des principaux ornements des environs de leurs villes. Chaque famille a en propriété une petite portion de terre dans les collines du voisinage. Elle y fait creuser une grotte, où elle dépose, avec un respect religieux, le corps de ses parents : l'entrée de la grotte est décorée de quelques arbres, à l'ombre desquels se reposent souvent les voyageurs. Lorsqu'un corps est consommé par le temps et par la chaux, on l'ensevelit. Le plus proche parent, vêtu d'une grosse étoffe de chanvre, et ceint d'une corde, vient, à la tête de la famille, en recueillir les ossements ; il les dépose dans une urne de porcelaine, qu'il place avec celles de ses ancêtres, dans une chambre particulière de sa maison. C'est là qu'il retrouve des urnes pleines de pleurs, suivant l'expression de Juvénal. Il y voit ainsi d'un coup d'œil ses nombreux aïeux, qui se sont succédé pendant plusieurs siècles. Le sentiment d'une longue antiquité est dans sa famille, comme il est dans l'empire. Elle voit, à la suite les uns des autres, les auteurs auxquels elle doit le jour ; et, plusieurs fois par an, elle invoque, par des sacrifices et des libations, leurs esprits qu'elle croit retournés dans les cieux ; elle les prie de lui inspirer de bons conseils, et de présider à ses destinées. C'est sans doute à des rites aussi touchants, et à ces sentiments religieux envers leurs parents morts, que les Chinois doivent l'amour qu'ils portent à leurs parents vivants et à leur patrie. Leurs tombeaux sont les fondements de leur empire, qui dure depuis plus de quatre mille ans.

LE MÊME. *Harmonies de la Nature,* tome II

1 Plusieurs des abus signalés par l'auteur ont disparu depuis. (N.-E.)

RAPIDITÉ DE LA VIE.

La vie humaine est semblable à un chemin, dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas ; marche, marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne ; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route ; encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non, il faut marcher, il faut courir : telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait arrêter ; marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé ; fracas effroyable, inévitable ruine ! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement ! toujours entraîné, tu approches du gouffre. Déjà tout commence à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires, tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente ; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyen ; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

BOSSUET.

LA MORT.

Nous la portons tous en naissant dans le sein. Il semble que nous avons sucé, dans les entrailles

de nos mères, un poison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins, mais qui finit toujours par le trépas. Nous mourons tous les jours ; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau. Le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit, les aliments nous corrompent, les remèdes nous affaiblissent, ce feu spirituel qui nous anime au dedans, nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devrait être plus familière à l'homme que celle de la mort? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que ce triste objet? Et le plus ou le moins que nous avons à vivre fait-il une différence assez grande pour nous regarder comme immortels sur la terre?

Il est vrai que la mesure de nos destinées n'est pas égale : les uns voient croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années; et, héritiers des bénédictions de l'ancien temps, ils meurent pleins de joie, au milieu d'une nombreuse postérité ; les autres, arrêtés dès le milieu de leur course, voient les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore florissant, et cherchent en vain le reste de leurs années. Enfin, il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore, et celui qui les voit sécher et disparaître. Le moment fatal, marqué à chacun, est un secret écrit dans le livre éternel.

Nous vivons donc tous, incertains de la durée de nos jours; et cette incertitude, si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons pas où la placer dans les différents âges de notre vie. Nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévitable. Le doute si l'on y parviendra, qui devrait, ce semble, borner en deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au delà de cet âge. Notre crainte, ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus qui ne porte sur rien du tout ; de sorte que l'incertitude, qui ne devrait tomber que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fond même.

MASSILLON.

MÊME SUJET.

Pourquoi craindre la mort, si l'on a assez bien vécu pour n'en pas craindre la suite ? Pourquoi redouter cet instant, puisqu'il est préparé par une infinité d'autres instants du même ordre, puisque la mort est aussi naturelle que la vie, et que l'une et l'autre nous arrivent de la même façon, sans que nous le sentions, sans que nous puissions nous en apercevoir ? Qu'on interroge les hommes accoutumés à observer les actions des mourants, et à recueillir leurs derniers sentiments; ils conviendront qu'à l'exception d'un très-petit nombre de maladies aiguës, où l'agitation, causée par des mouvements convulsifs, semble indiquer les souffrances du malade, dans toutes les autres on meurt tranquillement, doucement et sans douleur ; et même ces terribles agonies effrayent plus les spectateurs qu'elles ne tourmentent les malades; car combien n'en a-t-on pas vu qui, après avoir été à cette dernière extrémité, n'avaient aucun souvenir de ce qui s'était passé, non plus que de ce qu'ils avaient senti? Ils avaient réellement cessé d'être pour eux pendant ce temps, puisqu'ils sont obligés de rayer du nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont passés dans cet état, duquel il ne leur reste aucune idée.

La plupart des hommes meurent donc sans le savoir ; et, sur le petit nombre de ceux qui conservent de la connaissance jusqu'au dernier soupir, il ne s'en trouve peut-être pas un qui ne conserve en même temps de l'espérance, et qui ne se flatte d'un retour vers la vie. La nature a, pour le bonheur de l'homme, rendu ce sentiment plus fort que la raison. Un malade dont le mal est incurable, qui peut juger son état par des exemples fréquents et familiers, qui en est averti par les mouvements inquiets de sa famille, par les larmes de ses amis, par la contenance ou l'abandon des médecins, n'en est pas plus convaincu qu'il touche à sa dernière heure ; l'intérêt est si grand qu'on ne s'en rapporte qu'à soi; on n'en croit pas les jugements des autres, on les regarde comme des alarmes peu fondées; tant qu'on se sent et qu'on pense, on ne réfléchit, on ne raisonne que pour soi; et tout est mort, que l'espérance vit encore.

Jetez les yeux sur un malade qui vous aura dit cent fois qu'il se sent attaqué à mort, qu'il voit bien qu'il ne peut pas en revenir, qu'il est prêt à expirer : examinez ce qui se passe sur son visage, lorsque par zèle ou par indiscrétion quelqu'un vient à lui annoncer que sa fin est prochaine en effet; vous le verrez changer comme celui d'un homme auquel on annonce une nouvelle imprévue ; ce malade ne croit donc pas ce qu'il dit lui-même? tant il est vrai qu'il n'est nullement convaincu qu'il doit mourir ! il a seulement quelque doute, quelque inquiétude sur son état; mais il craint toujours beaucoup moins qu'il n'espère, et si l'on ne réveillait pas ses frayeurs par ces tristes soins et cet appareil lugubre qui devancent la mort, il ne la verrait point arriver.

La mort n'est donc pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons ; nous la jugeons mal de loin; c'est un spectre qui nous épouvante à une certaine distance, et qui disparaît lorsqu'on vient à en approcher de près ; nous n'en avons donc que des notions fausses ; nous la regardons non-seulement comme le plus grand malheur, mais encore comme un mal accompagné de la plus vive douleur et des plus pénibles angoisses ; nous avons même cherché à grossir dans notre imagination ces funestes images, et à augmenter nos craintes en raisonnant sur la nature de la douleur. Elle doit être extrême, a-t-on dit, lorsque l'âme se sépare du corps ; elle peut aussi être de très-longue durée, puisque, le temps n'ayant d'autre mesure que la succession de nos idées, un instant de douleur très-vive, pendant lequel ces idées se succèdent avec une rapidité proportionnée à la violence du mal, peut nous paraître plus long qu'un siècle pendant lequel elles coulent lentement et relativement aux sentiments tranquilles qui nous affectent ordinairement. Quel abus de la philosophie dans ce raisonnement ! il ne mériterait pas d'être relevé, s'il était sans conséquence ; mais il influe sur le malheur du genre humain. Il rend l'aspect de la mort mille fois plus affreux qu'il ne peut être ; et, n'y eût-il qu'un très-petit nombre de gens trompés par l'apparence spécieuse de ces idées, il serait toujours utile de les détruire, et d'en faire voir la fausseté.

Lorsque l'âme vient à s'unir à notre corps, avons-nous un plaisir excessif, une joie vive et prompte qui nous transporte et nous ravisse? Non, cette union se fait sans que nous nous en apercevions ; la désunion doit s'en faire de même, sans exciter aucun sentiment. Quelle raison a-t-on pour croire que la séparation de l'âme et du corps ne puisse se faire sans une douleur extrême? Quelle cause peut produire cette douleur, ou l'occasionner? La fera-t-on résider dans l'âme ou dans le corps? La douleur de l'âme ne peut être produite que par la pensée ; celle du corps est toujours proportionnée à sa force et à sa faiblesse : dans l'instant de la mort naturelle, le corps est plus faible que jamais ; il ne peut donc éprouver qu'une très-petite douleur, si même il en éprouve aucune.

BUFFON. *Histoire de l'homme.*

LOI UNIVERSELLE DE LA MORT.

Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite, qui arme tous les êtres les uns contre les autres. Dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir sa loi; depuis l'immense catalpa jusqu'à la plus humble graminée, combien de plantes meurent, et combien sont tuées! Mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force à la fois cachée et palpable se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi, il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie, des poissons de proie, et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas un instant de sa durée où l'être vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus des nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructive n'épargne rien de ce qui vit ; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour se défendre, il tue pour attaquer, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer. Ce roi superbe et terrible, il a besoin de tout, et rien ne lui résiste. Il sait combien la tête du requin ou du cachalot lui fournira de barriques d'huile ; son épingle déliée pique, sur le carton des musées, l'élégant papillon qu'il a saisi au vol sur le sommet du Mont-Blanc ou du Chimboraço ; il empaille le crocodile, il embaume le colibri ; à son ordre, le serpent à sonnettes vient mourir dans la liqueur conservatrice qui doit le montrer intact aux yeux d'une longue suite d'observateurs. Le cheval qui porte son maître à la chasse du tigre, se pavane sous la peau de ce même animal. L'homme demande tout : à l'agneau, ses entrailles pour faire résonner une harpe ; à la baleine, ses fanons pour soutenir le corset de la jeune vierge ; au loup, sa dent la plus meurtrière pour polir les ouvrages les plus légers de l'art ; à l'éléphant, ses défenses pour façonner le jouet d'un enfant : ses tables sont couvertes de cadavres. Le philosophe peut même découvrir comment le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme? Non, sans doute. Cependant, quel être exterminera celui qui les extermine tous? Lui ; c'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme.

JOS. DE MAISTRE. *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

FÉLICITÉ DES HOMMES VERTUEUX DANS LES CHAMPS ÉLYSÉES.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étaient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris ; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux, et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur : un nom-

bre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leurs doux chants ; on voyait tout ensemble les fleurs du printemps qui naissaient sous les pas, avec les riches fruits de l'automne qui pendaient des arbres.

Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la canicule ; là jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse, et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix : le jour n'y finit point, et la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue : une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal ; elle n'éblouit jamais : au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité. C'est d'elle seule que les hommes bien heureux sont nourris ; elle sort d'eux, et elle y entre : elle les pénètre, et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous ; ils la voient, ils la sentent, ils la respirent ; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer ; ils ne veulent plus rien ; ils ont tout sans rien avoir ; car le goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur. Tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors : ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes ne pourraient pas même être émus ; seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivants dans le monde : mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage ; mais leur joie n'a rien de folâtre, d'indécent : c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte ; ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un instant : elle est toujours nouvelle pour eux ; ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble et l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent ; ils foulent à leurs pieds les molles délices, et les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent ; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons ; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls.

Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leur cœur comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux ; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et ils sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur, une même félicité, qui fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies. Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes avec une puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable ; ils ne portent plus ces vains diadèmes, dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis : les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

FÉNÉLON. *Télémaque*, liv. XIX.

LETTRES.

PRÉCEPTES DU GENRE ET MODÈLE D'EXERCICE.

Le genre épistolaire eut, dans le siècle de Louis XIV, une assez grande importance : il avait fait la réputation de Balzac et de Voiture, suivis par cette foule d'imitateurs qui marche toujours à la suite des succès. Si les modèles ne sont plus guère lus, les copistes sont entièrement oubliés. Les gens plus curieux que difficiles vont encore chercher des anecdotes dans les lettres de Guy-Patin, dans celles de madame Dunoyer, dans celles de Marana, connues sous le nom d'*espion turc*, etc. Tous ces livres, décriés auprès des gens instruits, ne sont guère que des recueils de satires grossières, ou d'historiettes romanesques et de contes populaires, aliments passagers de la malignité d'une génération, rebutés par la suivante. Un seul recueil de lettres a mérité de passer jusqu'à nous, et de vivre dans la postérité, et c'est celui dont l'auteur ne songeait à faire ni un roman, ni une satire, ni un ouvrage quelconque. Tout le monde me prévient, et nomme madame de Sévigné.

C'est avec justice qu'on lui a dit dans un poëme dont le sujet, ébauché dans un temps plus heureux, n'est guère de nature à être achevé dans le nôtre :

Charmante Sévigné, quels honneurs te sont dus!
Tu les as mérités, et non pas attendus.
Tu ne te flattais pas d'avoir pour confidente
Cette postérité pour qui l'on se tourmente.
Dans le cœur de Grignan tu répandais le tien :
Tes lettres font ta gloire et sont notre entretien.
Ce qu'on cherche sans fruit, tu le trouves sans peine.
Que tu m'as fait pleurer le trépas de Turenne!
Qui te surpassera dans l'art de raconter?
Ces portraits d'une cour qu'on se plaît à citer
Se retracent chez toi bien mieux que dans l'histoire;
Ces héros, dont ailleurs je n'appris que la gloire,
Je les vois, les entends, et converse avec eux.

Si le plus grand éloge d'un livre est d'être beaucoup relu, qui a été plus loué que ces *lettres?* Elles sont de toutes les heures : à la ville, à la campagne, en voyage, on lit madame de Sévigné. N'est-ce pas un livre précieux, que celui qui vous amuse, vous intéresse et vous instruit presque sans vous demander d'attention ? C'est l'entretien d'une femme très-aimable, dans lequel on n'est point obligé de mettre du sien ; ce qui est un grand attrait pour les esprits paresseux, et presque tous les hommes le sont, au moins la moitié de la journée.

Je sais bien que les détails historiques d'un siècle et d'une cour qui ont laissé une grande renommée, font une partie de l'intérêt qu'on prend à cette lecture. Mais la cour d'Anne d'Autriche et la Fronde sont aussi des objets piquants pour la curiosité, et madame de Motteville est un peu moins lue que madame de Sévigné. Il y a donc ici un avantage personnel ; et qui pourrait l'ignorer ou le méconnaître? C'est le mélange heureux du naturel, de la sensibilité et du goût ; c'est une manière de narrer qui lui est propre. Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions. Elle est toujours affectée de ce qu'elle dit et de ce qu'elle raconte ; elle peint comme si elle voyait, et l'on croit voir ce qu'elle peint. Une imagination active et mobile, comme l'est ordinairement celle des femmes, l'attache successivement à tous les objets : dès qu'elle s'en occupe, ils prennent un grand pouvoir sur elle. Voyez dans ses *lettres* la mort de Turenne : personne ne l'a pleuré de si bonne foi, mais personne ne l'a tant fait pleurer. C'est la plus attendrissante des oraisons funèbres de ce grand homme ; mais ce n'est pas seulement, il faut l'avouer, parce que tout est vrai et senti ; c'est qu'on ne se méfie pas d'une lettre comme d'un panégyrique. C'est une terrible tâche, que de dire : Écoutez-moi, je vais louer : écoutez-moi, et vous allez pleurer. Alors précisément on pleure et on admire le moins qu'on peut ; et, lorsque l'orateur nous y a forcés, il a fait son métier, et l'on peut mettre sur le compte de son art une partie de la gloire de son héros. Madame de Sévigné probablement n'aurait pas fait le beau discours de Fléchier ; et, si elle produit plus d'impression, c'est qu'elle s'entretient plus familièrement avec nous, qu'elle n'a point de mission à remplir, que son âme parle à la nôtre, sans annoncer le dessein de parler, et qu'elle nous communique tout ce qu'elle sent.

Ceux qui aiment à réfléchir et à tirer une instruction de leur plaisir même, peuvent trouver

dans ses *lettres* un autre avantage ; c'est d'y voir sans nuage l'esprit de son temps, les opinions qui régnaient, ce qu'était le nom de Louis XIV, ce qu'était la cour, ce qu'était la dévotion, ce qu'était un prédicateur de Versailles, ce qu'était le confesseur du roi, le jésuite Lachaise, chez qui Luxembourg accusé allait faire une retraite ; cet assemblage de faiblesses, de religion et d'agrément, qui caractérisait les femmes les plus célèbres ; cette délicatesse d'esprit qui, dans les courtisans, se mêlait à l'adulation ; ce ton qui était encore un peu celui de la chevalerie et de l'héroïsme, et qui n'excluait pas le talent de l'intrigue. Il est peu de livres qui donnent plus à penser à ceux qui lisent pour réfléchir, et non pas seulement pour s'amuser.

Une autre remarque à faire sur madame de Sévigné, c'est qu'on peut montrer beaucoup de goût dans son style et fort peu dans ses jugements, parce que notre style est notre esprit, et que nos jugements sont souvent l'esprit des autres, surtout dans ce qu'on appelle le monde. Les gens de lettres sont sujets à mal juger, par un intérêt qui va jusqu'à la passion : les gens du monde, d'abord par une indifférence qui leur fait adopter légèrement l'avis qu'on leur donne, ensuite par un entêtement qui leur fait soutenir le parti qu'ils ont embrassé. Voilà ce qui fait durer plus ou moins les préventions de société, source de tant d'injustices : de là celles de madame de Sévigné envers Racine, dont elle a dit qu'*il passera comme le café*. Elle se défendait de l'admirer, pour ne pas avoir l'air de revenir sur Corneille. On croirait pourtant qu'il n'y a rien de plus simple et de plus aisé que d'admirer à la fois deux grands écrivains ; mais il n'en est pas ainsi de la plupart des hommes. Il semble qu'ils n'aient tout au plus que ce qu'il faut pour en goûter un, qu'ils soient jaloux dans leur opinion, comme on l'est dans l'amour, et qu'ils ne puissent pas souffrir que l'on compare rien à l'objet de leur choix ; et puis ne faut-il pas se dédommager sur l'un de la justice que l'on rend à l'autre, et faire la part de la malignité? On ne loue presque que pour rabaisser ; et, sans sortir de notre temps, j'ai vu depuis vingt années sept ou huit écrivains, dont chacun a été à son tour *le seul poëte, le seul génie, le seul talent* que nous eussions. Il est vrai que le temps a mis tout le monde d'accord en les faisant tous oublier, et il est bien juste de faire place à d'autres.

On a fait à madame de Sévigné un reproche plus grave, mais qui n'est nullement fondé : on a prétendu qu'elle faisait parade, dans ses *lettres*, d'un sentiment qui n'était point dans son âme ; qu'en un mot, elle n'aimait point sa fille. Cette accusation est non-seulement dénuée de preuve, mais de probabilité : on n'affecte pas ce ton-là ; et si madame de Sévigné ne sentait rien, qui donc l'obligeait à cette effusion de tendresse? A quoi bon cette pénible hypocrisie? Heureusement elle est impossible. On contreferait plutôt le ton d'un amant que le cœur d'une mère ; et madame de Sévigné ne pouvait puiser que dans le sien cette prodigieuse abondance d'expressions qui ne pouvait se sauver d'une ennuyeuse monotonie qu'à force de vérité.

> Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
> Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent.

C'est Boileau qui l'a dit ; et si ce n'était pas lui, ce serait la raison.

LA HARPE. *Cours de Littérature*, t. VII.

MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE COULANGES.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus digne d'envie ; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste : une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame de Hauteville ; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire, devinez-la : je vous la donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens?

Hé bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche, au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner ! c'est madame de la Vallière? — Point du tout, madame. — C'est donc mademoiselle de Retz? — Point du tout : vous êtes bien provinciale ! — Ah, vraiment, nous sommes bien bêtes ! dites-vous : c'est mademoiselle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément mademoiselle de Créqui. — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous la dire. Il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle de... mademoiselle... devinez le nom ; il épouse Mademoiselle, fille du feu Monsieur ; Mademoiselle, petite-fille de Henri IV ; Mademoiselle d'Eu,

Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans; Mademoiselle, cousine germaine du roi; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur.

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous; adieu. Les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non [1].

MADAME DE SÉVIGNÉ A SA FILLE.

Voici un terrible jour, ma chère enfant, je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites, et à tous ceux que je fais; et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous puissions jamais nous rencontrer! Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous : c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire.

Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons. Je les ai senties et les sentirai longtemps. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous, je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours; de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable : comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée, depuis quatorze mois ne vous trouvent plus. Le temps agréable qui est passé rend celui-ci douloureux, jusqu'à ce que je sois un peu accoutumée; mais ce ne sera jamais pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser.

Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir, je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai pas assez embrassée en partant. Qu'avais-je à ménager! je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan, je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi : j'en attendrai les effets sur tous les chapitres.

Je suis déjà dévorée de curiosité; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime! Jamais un départ n'a été si triste que le nôtre; nous ne disions pas un mot. Adieu, ma chère enfant; plaignez-moi de vous avoir quittée. Hélas! nous voilà dans les lettres.

CHRISTOPHE COLOMB AU ROI D'ESPAGNE.

De la Jamaïque, 1503.

Sire,

Diégo Mendès, et ces papiers que je lui remets, apprendront à Votre Majesté quelles riches mines d'or j'ai découvertes à Véragua, et comment je me proposais de laisser mon frère à la rivière Berlin, si les volontés du ciel et les plus grands malheurs du monde ne m'en eussent empêché. Il suffit, au reste, que V. M. et ses successeurs recueillent la gloire et les avantages du tout, que la découverte s'achève, et que les premiers établissements se fassent par quelqu'un plus heureux que l'infortuné Colomb. Si Dieu m'est assez favorable pour conduire Mendès en Espagne, il fera sans doute comprendre à la reine ma maîtresse, ainsi qu'à Votre Majesté, que ce ne sera pas ici seulement un fort ou un château, mais la découverte d'un monde de sujets, de terres et de richesses, plus grand que l'imagination la plus vaste n'aurait pu se le figurer, ou que l'avarice elle-même n'aurait pu le désirer.

Mais ni le papier, ni la langue d'aucun mortel, ne pourront jamais vous exprimer l'angoisse et les affections de mon corps et de mon âme, ni vous peindre la misère et les dangers de mon fils, de mon frère et de mes amis. Depuis plus de dix mois nous sommes ici logés à découvert sur les ponts de nos vaisseaux échoués sur la côte. Ceux de mon équipage qui sont demeurés sains, se sont mutinés sous Perras de Séville; et mes amis, ceux qui me sont restés fidèles, sont ou malades, ou mourants. Nous avons détruit les provisions des Indiens, de manière qu'ils nous abandonnent, et que probablement nous périrons de faim. Tous ces malheurs sont augmentés par tant de circonstances qui les aggravent, qu'ils m'ont rendu le

---

[1] Antonin Nompar de Caumont, duc de Lauzun, né en Gascogne en 1632. Le mariage dont il est question ici n'eut pas lieu du moins publiquement, le roi ayant retiré la permission qu'il avait donnée; plusieurs auteurs prétendent qu'il épousa secrètement Mlle de Montpensier. Il mourut en 1723. (N. E.)

plus déplorable objet d'infortune que le monde puisse jamais voir : comme si le mécontentement du ciel secondait l'envie de l'Espagne, et qu'il voulût punir comme des crimes des entreprises et des services méritoires. Ciel, et vous, saints qui l'habitez, que le roi D. Ferdinand et mon illustre maîtresse Dona Isabelle sachent que mon zèle pour leur service et pour leurs intérêts m'a rendu le plus malheureux des hommes vivants ; car il est impossible de vivre, et d'avoir des afflictions semblables aux miennes. J'appréhende et je prévois avec horreur ma destruction et celle de ces malheureux et braves gens qui vont périr pour l'amour de moi. Hélas ! la justice et la piété se sont retirées aux cieux; et c'est un crime aujourd'hui d'avoir fait trop de bien aux hommes, ou de leur en avoir trop promis. Mes malheurs m'ont fait de la vie un fardeau, et je crains que les vains titres de vice-roi perpétuel et d'amiral ne m'aient rendu odieux à la nation espagnole.

On rirait d'indignation en voyant toutes les méthodes employées pour couper une trame déjà prête à se rompre ; car je suis dans mon vieil âge, la goutte me cause des peines insupportables ; languissant à présent, presque mourant de ce mal et de beaucoup d'autres, parmi des sauvages, où je n'ai ni aliments ni remèdes pour mon corps, ni prêtres ni sacrements pour mon âme ; mes gens mutinés, mon fils et tous mes amis malades, épuisés et mourants. Les Indiens m'ont abandonné, et le gouverneur de Saint-Domingue a envoyé plutôt pour savoir si j'étais mort, ou pour m'enterrer vivant ici, que pour nous secourir ; car son bateau ne nous a point parlé, ne nous a point donné de lettres, et n'a voulu en recevoir aucune de nous ; d'où je conclus que les officiers de Votre Majesté ont intention que mes voyages et ma vie finissent ici.

O sainte mère de Dieu, qui avez compassion des malheureux et des opprimés, pourquoi Cenell Bovadilla ne m'a-t-il pas tué lorsqu'il nous dépouilla, mon frère et moi, de l'or qui nous avait coûté si cher, et nous envoya chargés de chaînes en Espagne, sans jugement, sans délit, sans l'ombre même du crime? Ces chaînes, hélas ! sont aujourd'hui mon seul trésor, et elles seront enterrées avec moi, si j'ai le bonheur d'avoir un cercueil ou un tombeau : car je veux que le souvenir d'une action si tragique et si injuste meure avec moi, et que, pour l'honneur du nom espagnol, elle soit à jamais oubliée. S'il en eût été ainsi, ô bienheureuse Vierge ! Obando ne nous aurait pas laissés, pendant dix à douze mois, prêts à périr par une méchanceté aussi grande que nos malheurs. Ah ! que cette nouvelle infamie ne souille pas encore le nom castillan ; et puissent les siècles futurs ne jamais savoir qu'il y eut dans celui-ci des misérables assez vils pour croire se faire un mérite auprès de Ferdinand, en détruisant l'infortuné Colomb, non pour ses crimes, mais pour avoir découvert et donné à l'Espagne un nouveau monde !

Ce fut vous, ô grand Dieu, qui m'inspirâtes et m'y conduisîtes ! Montrez-moi quelque pitié, daignez faire grâce à cette malheureuse entreprise : que la terre entière, et que tout ce qui dans l'univers aime la justice et l'humanité, pleure sur moi; et vous, saints anges du ciel, qui connaissez mon innocence, pardonnez au siècle présent trop envieux et trop endurci pour me plaindre' Sûrement ceux qui sont à naître pleureront un jour lorsqu'on leur dira que Colomb, avec sa propre fortune, avec peu de frais ou même aucuns de la part de la couronne, au hasard de sa vie et de celle de son frère, en vingt années et quatre voyages, a rendu de plus grands services à l'Espagne que jamais prince ou royaume n'en a reçu d'aucun homme ; que cependant, sans l'accuser du moindre crime, on l'a laissé périr pauvre et misérable, après lui avoir tout enlevé, excepté ses chaînes; de manière que celui qui a donné à l'Espagne un nouveau monde, n'a pu trouver, ni dans celui-ci, ni dans l'ancien, une chaumière pour sa misérable famille et pour lui.

Mais si le ciel doit me persécuter encore, et semble mécontent de ce que j'ai fait, comme si la découverte de ce nouveau monde devait être fatale à l'ancien ; s'il doit, par châtiment, mettre un terme, en ce lieu de misère, à ma malheureuse vie, vous, saints anges, qui secourez l'innocent et l'opprimé, faites parvenir ce papier à mon illustre maîtresse : elle sait combien j'ai souffert pour sa gloire et pour son service, elle aura assez de justice et de piété pour ne pas souffrir que le frère et les enfants d'un homme qui a donné à l'Espagne des richesses immenses, et qui a ajouté à ses domaines de vastes empires et des royaumes inconnus, soient réduits à manquer de pain, ou à vivre d'aumônes. Elle verra, si elle vit, que l'ingratitude et la cruauté provoqueront la colère céleste. Les richesses que j'ai découvertes appelleront tout le genre humain au pillage, et me susciteront des vengeurs; et la nation un jour souffrira peut-être pour les crimes que commettent aujourd'hui la méchanceté, l'ingratitude et l'envie [1].

---

[1] Tous les renseignements nécessaires sur cette lettre prophétique de Christophe Colomb se trouvent dans l'édition qu'en a donnée M. Morelli, à Bassano, 1810, in-8° de 82 pages. Colomb, né en 1441, mourut en 1506, à Valladolid, n'ayant été récompensé des immenses services qu'il avait rendus à l'Espagne que par l'ingratitude de Ferdinand. (N. E.)

ANNE DE BOULEN AU ROI HENRI VIII, SON MARI.

Sire,

Le mécontentement de Votre Grandeur et mon emprisonnement me paraissent des choses si étranges, que je ne sais ce que je dois écrire, ni sur quoi je dois m'excuser. Vous m'avez envoyé dire par un homme que vous savez être mon ennemi déclaré depuis longtemps, que, pour obtenir votre faveur, je dois reconnaître une certaine vérité. Il n'eût pas plutôt fait son message, que je m'aperçus de votre dessein. Mais si, comme vous le dites, l'aveu d'une vérité peut me procurer ma délivrance, j'obéirai à vos ordres de tout mon cœur, et avec une entière soumission. Que Votre Grandeur ne s'imagine pas que votre pauvre femme puisse jamais être amenée à reconnaître une faute dont la seule pensée ne lui est pas venue dans l'esprit. Jamais prince n'a eu une femme plus fidèle à tous ses devoirs, plus remplie d'une tendresse sincère, que celle que vous avez trouvée en la personne d'Anne de Boulen, qui aurait pu se contenter de ce nom et de son état, s'il avait plu à Dieu et à Votre Grandeur de l'y laisser. Mais, au milieu de mon élévation et de la royauté où vous m'avez admise, je ne me suis jamais oubliée au point de ne pas craindre quelque réveil pareil à celui qui m'arrive aujourd'hui. Comme cette élévation n'avait pas un fondement plus solide que le goût passager que vous avez eu pour moi, je ne doutais pas que la moindre altération dans les traits qui l'ont fait naître ne fût capable de vous faire tourner vers quelque autre objet.

Vous m'avez tirée d'un rang inférieur pour m'élever à la royauté, et à l'auguste rang de votre compagne; cette grandeur était fort au-dessus de mon mérite, ainsi que de mes droits. Cependant, si vous m'avez crue digne de cet honneur, ne souffrez pas, grand prince, qu'une inconstance injuste, ou que les mauvais conseils de mes ennemis me privent de votre faveur royale. Ne permettez pas qu'une tache aussi noire et aussi indigne que celle de vous avoir été infidèle, ternisse la réputation de votre femme, et celle de la jeune princesse votre fille.

Ordonnez donc, ô mon roi, que l'on instruise mon procès, mais que l'on y observe les lois de la justice, et ne permettez pas que mes ennemis jurés soient mes accusateurs et mes juges. Ordonnez même que mon procès me soit fait en public : ma fidélité ne craint point d'être flétrie par la honte. Vous verrez mon innocence justifiée, vos soupçons levés, votre esprit satisfait, et la calomnie réduite au silence; ou mon crime paraîtra aux yeux de tout le monde. Ainsi, quoi qu'il plaise à Dieu ou à vous d'ordonner de moi, Votre Grandeur peut se garantir de la censure publique; et, mon crime étant prouvé en justice, vous serez en liberté devant Dieu et devant les hommes, non-seulement de me punir comme une épouse infidèle, mais encore de suivre l'inclination que vous avez fixée sur cette personne qui est la cause du malheureux état où je me vois réduite [1], et que j'aurais pu vous nommer il y a longtemps, puisque Votre Grandeur n'ignorait pas jusqu'où allaient mes soupçons à cet égard.

Enfin, si vous avez résolu de me perdre, et que ma mort, fondée sur une infâme calomnie, vous doive mettre en possession du bonheur que vous souhaitez, je prie Dieu qu'il veuille vous pardonner ce grand crime, aussi bien qu'à mes ennemis qui en sont les instruments, et qu'assis au dernier jour sur son trône devant lequel vous et moi comparaîtrons bientôt, et où mon innocence, quoi qu'on puisse dire, sera ouvertement reconnue, je le prie, dis-je, qu'alors il ne vous fasse pas rendre un compte rigoureux du traitement cruel et indigne que vous m'aurez fait.

La dernière et la seule chose que je vous demande, est que je sois seule à porter tout le poids de votre indignation, que ces pauvres innocents gentilshommes, qui, m'a-t-on dit, sont retenus à cause de moi dans une étroite prison, n'en reçoivent aucun mal. Si jamais j'ai trouvé grâce devant vous, si jamais le nom d'Anne de Boulen a été agréable à vos oreilles, ne me refusez pas cette demande, et je ne vous importunerai plus sur quoi que ce soit : au contraire, j'adresserai toujours mes ardentes prières à Dieu, afin qu'il lui plaise vous maintenir en sa bonne garde, et vous diriger en toutes vos actions.

De ma triste prison à la Tour, le 16 mai.

Votre très-fidèle et très-obéissante femme,

ANNE DE BOULEN.

RÉPONSE DU VICOMTE D'ORTE, COMMANDANT DE BAYONNE, A CHARLES IX, QUI LUI AVAIT ORDONNÉ DE FAIRE MASSACRER LES PROTESTANTS.

Sire,

J'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles habitants et gens de guerre de la garnison : je n'y ai trouvé que de bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau. C'est pourquoi eux et moi supplions très-humble-

[1] Cette personne était Jeanne Seymour. Anne Boulen ou Boleyn, née en 1507, reine d'Angleterre en 1533, fut accusée d'infidélité et décapitée par ordre de Henri VIII, son époux, le 19 mai 1536.

ment Votre Majesté de vouloir bien employer nos bras et nos vies en choses possibles : quelque hasardeuses qu'elles soient, nous y mettrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

BALZAC AU CARDINAL DE LA VALETTE.

Monseigneur,

L'espérance qu'on me donne depuis trois mois que vous devez passer tous les jours en ce pays, m'a empêché jusqu'ici de vous écrire, et de me servir de ce seul moyen qui me reste de m'approcher de votre personne.

A Rome, vous marcherez sur des pierres qui ont été les dieux de César et de Pompée ; vous considérerez les ruines de ces grands ouvrages, dont la vieillesse est encore belle, et vous vous promènerez tous les jours parmi les histoires et les fables ; mais ce sont des amusements d'un esprit qui se contente de peu, et non pas les occupations d'un homme qui prend plaisir de naviguer dans l'orage. Quand vous aurez vu le Tibre, au bord duquel les Romains ont fait l'apprentissage de leurs victoires, et commencé le long dessein qu'ils n'achevèrent qu'aux extrémités de la terre ; quand vous serez monté au Capitole, où ils croyaient que Dieu était aussi présent que dans le ciel, et qu'il avait enfermé le destin de la monarchie universelle ; après que vous aurez passé au travers de ce grand espace qui était dédié aux plaisirs du peuple, je ne doute point qu'après avoir regardé encore beaucoup d'autres choses, vous ne vous lassiez, à la fin, du repos et de la tranquillité de Rome.

Il est besoin, pour une infinité de considérations importantes, que vous soyez au premier conclave, et que vous vous trouviez à cette guerre qui ne laisse pas d'être grande, pour être composée de personnes désarmées. Quelque grand objet que se propose votre ambition, elle ne saurait rien concevoir de si haut, que de donner en même temps un successeur aux consuls, aux empereurs et aux apôtres, et d'aller faire de votre bouche celui qui marche sur la tête des rois, et qui a la conduite de toutes les âmes.

VOITURE A MADEMOISELLE DE RAMBOUILLET [1].

Mademoiselle,

Je voudrais que vous m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir, en l'état où j'étais. Vous m'eussiez vu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des diables, et qui ont des cheveux qui leur viennent jusqu'à la moitié du corps, chacun deux ou trois balafres sur le visage, et deux pistolets et deux poignards à la ceinture ; ce sont les bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Gênes. Vous eussiez eu peur sans doute, mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez cru qu'ils m'allaient couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étais fait escorter ; j'avais écrit, dès le soir, à leur capitaine, de me venir accompagner, et de se trouver en mon chemin ; ce qu'il a fait, et j'en ai été quitte pour trois pistoles. Mais, surtout, je voudrais que vous eussiez vu la mine de mon neveu et de mon valet, qui croyaient que je les avais menés à la boucherie.

Au sortir de leurs mains, je suis passé par des lieux où il y avait garnison espagnole, et là, sans doute, j'ai couru plus de dangers. On m'a interrogé : j'ai dit que j'étais Savoyard ; et, pour passer pour cela, j'ai parlé, le plus qu'il m'a été possible, comme M. de Vaugelas [2] : sur mon mauvais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si je ferai jamais de beaux discours qui me valent tant, et s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre que je suis à l'Académie, je me fusse piqué de parler bon français. Au sortir de là, je suis arrivé à Savone, où j'ai trouvé la mer un peu plus émue qu'il ne fallait pour le petit vaisseau que j'avais pris ; et néanmoins je suis, Dieu merci, arrivé ici à bon port.

Voyez, mademoiselle, combien de périls j'ai courus dans un jour. Enfin, je suis échappé des bandits, des Espagnols, et de la mer.

PASCAL A LA REINE CHRISTINE [3].

Madame,

Je sais que Votre Majesté est aussi éclairée et savante que puissante et magnanime. Voilà la raison qui m'a déterminé à m'adresser plutôt à Votre Majesté qu'à tout autre prince. J'ai une vénération bien plus grande pour les personnes d'un mérite sublime, que pour celles qui n'ont que des titres pompeux, un nom célèbre, des aïeux illustres, et une fortune brillante. Les pre-

[1] Mariée depuis au duc de Montansier.

[2] Né à Chambéry, selon la plus commune opinion ; il avait toujours conservé l'accent de son pays natal.

[3] En lui dédiant son ouvrage sur la *Roulette*. Christine reine de Suède, née en 1626, monta sur le trône en 1632, abdiqua la couronne à l'âge de 33 ans, et mourut à Rome en 1689. (N. E.)

miers sont les vrais souverains de la terre. Il me semble que le pouvoir des rois sur leurs sujets n'est qu'une image imparfaite et grossière du pouvoir de l'esprit fort sur les esprits faibles. Le droit de persuader et d'instruire est, parmi les philosophes, ce que le droit de commander est dans le gouvernement politique. Quelque puissant, quelque redoutable que soit un monarque, tout manque à sa gloire, s'il n'a pas l'esprit éminent. Un citoyen obscur, sans biens, qui fait de sa vertu tout son appui, est au-dessus du conquérant du monde.

Régnez donc, incomparable princesse, puisque votre génie est supérieur à votre rang, régnez sur l'univers, il est votre domaine; les savants et les gens de bien sont vos sujets. Que les souverains apprennent avec admiration que la fille de Gustave est l'âme des savants et le modèle des rois.

LE DUC DE MONTANSIER AU DAUPHIN, SUR LA PRISE DE PHILIPSBOURG.

Monseigneur,

Je ne vous fais pas de compliment sur la prise de Philipsbourg : vous aviez une bonne armée, une excellente artillerie, et Vauban. Je ne vous en fais pas non plus sur les preuves que vous avez données de bravoure et d'intrépidité : ce sont des vertus héréditaires dans votre maison ; mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, faisant valoir les services d'autrui et oubliant les vôtres : c'est sur quoi je vous fais mon compliment.

MADAME DE MAINTENON A MADAME DE MONTESPAN [1].

Madame,

Voici le plus jeune des auteurs qui vient vous demander votre protection pour ses ouvrages. Il aurait bien voulu, pour les mettre au jour, attendre qu'il eût huit ans accomplis : mais il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude, s'il eût été plus de sept ans au monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnaissance.

En effet, madame, il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il est. Quoiqu'il ait eu une naissance assez heureuse, et qu'il y ait peu d'auteurs que le ciel ait regardés aussi favorablement que lui, il avoue que votre conversation a beaucoup aidé à perfectionner en sa personne ce que la nature avait commencé. S'il pense avec quelque justesse, s'il s'exprime avec quelque grâce, et s'il sait faire déjà un assez juste discernement des hommes, ce sont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, madame, qui connais ses plus secrètes pensées, je sais avec quelle admiration il vous écoute, et je puis vous assurer avec vérité qu'il vous étudie beaucoup plus volontiers que tous ses livres.

Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous présente quelques traits assez beaux de l'histoire ancienne : mais il craint que, dans la foule des événements merveilleux qui sont arrivés de nos jours, nous ne soyons guère touchés de tout ce qu'il pourra vous apprendre des siècles passés : il craint cela avec d'autant plus de raison, qu'il a éprouvé la même chose en lisant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes se soient fait une nécessité d'apprendre par cœur des auteurs qui nous disent des merveilles si fort au-dessous de celles que nous voyons. Comment pourrait-il être frappé des victoires des Grecs et des Romains, et de tout ce que *Florus* et *Justin* lui racontent? Ses nourrices, dès le berceau, ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle, comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans; il n'a que sept ans, et il a déjà vu chanter en France des *Te Deum* pour la prise de plus de cent villes.

Tout cela, madame, le dégoûte un peu de l'antiquité : il est fier naturellement; je vois bien qu'il se croit de bonne maison ; et, avec quelque éloge qu'on lui parle d'*Alexandre* et de *César*, je ne sais s'il voudrait faire quelque comparaison avec les enfants de ces grands hommes. Je m'assure que vous ne désapprouverez pas en lui cette petite fierté, et que vous conviendrez qu'il ne se connaît pas mal en héros ; mais vous avouerez aussi que je ne me connais pas mal à faire des présents, et que, dans le dessein que j'avais de vous dédier un livre, je ne pouvais choisir un auteur à qui vous prissiez plus d'intérêt qu'à celui-ci.

Je suis, madame, etc.

LE DUC DE LORRAINE A L'EMPEREUR [2].

Sacrée Majesté,

Je serais parti d'Inspruk pour aller recevoir vos ordres; mais un plus grand maître m'appelle, et je pars pour lui aller rendre compte d'une vie que

---

[1] Cette épître dédicatoire fut mise par madame de Maintenon à la tête de quelques traductions faites par son élève, le jeune duc du Maine, fils de Louis XIV et de madame de Montespan. Elles parurent en 1678, sous le titre d'*Œuvres diverses d'un auteur de sept ans*.

[2] Le duc de Lorraine dont il est ici question est Charles V, né en 1643. Il avait épousé l'archiduchesse Marie-Éléonore, reine douairière de Pologne, et sœur de l'empereur. Louis XIV s'était emparé d'une grande partie de ses États. Il mourut à Weltz en 1690. (N. E.)

je vous ai consacrée. Je supplie très-humblement Votre Majesté de vous ressouvenir d'une femme qui lui touche d'assez près, d'enfants sans bien, et de sujets dans l'oppression.

LE MARQUIS DE FEUQUIÈRES A LOUIS XIV, EN FAVEUR DE SON FILS [1].

Après avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie, que je vais lui rendre, il ne me reste plus rien à faire, avant de la quitter, que de me jeter aux pieds de Votre Majesté. Si je croyais avoir plus de vingt-quatre heures à passer encore en ce monde, je n'oserais prendre la liberté que je prends. Je sais que j'ai déplu à Votre Majesté : et, quoique je ne sache pas précisément en quoi, je ne m'en crois pas moins coupable.

J'espère, sire, que Dieu me pardonnera mes péchés, parce que j'en ressens en moi un repentir bien sincère. Vous êtes l'image de Dieu, et j'ose vous supplier de pardonner au moins à mon fils des fautes que je voudrais avoir expiées de mon sang. Ce sont celles, sire, qui ont donné à Votre Majesté de l'éloignement pour moi, et qui sont cause que je meurs dans mon lit au lieu d'employer à votre service les derniers moments de ma vie et la dernière goutte de mon sang, comme je l'ai toujours souhaité.

Sire, au nom de ce roi des rois devant qui je vais paraître, daignez jeter des yeux de compassion sur un fils unique que je laisse dans ce monde sans appui, sans bien : il est innocent de mes malheurs, il est d'un sang qui a toujours bien servi Votre Majesté. Je prends confiance en la bonté de votre cœur ; et, après vous avoir encore une fois demandé pardon, je vais me remettre entre les mains de Dieu, à qui je demande pour Votre Majesté toutes les prospérités que méritent vos vertus.

VOLTAIRE A MILORD HARVEY, GARDE DES SCEAUX D'ANGLETERRE.

1740.

Je fais compliment à votre nation, milord, sur la prise de Porto Bello, et sur votre place de garde des sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre ; c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Ne jugez point, je vous prie, de mon essai sur le siècle de Louis XIV, par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes qui rendent l'ouvrage inintelligible ; mais surtout soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier, le siècle de Louis XIV. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addison, d'un Dryden : mais, dans le siècle qu'on nomme de Léon X, le pape Léon X avait-il tout fait ? n'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain ? Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Et quel roi donc en cela a rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV ? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissements ? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme ; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme : ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est que, avec les fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains ; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime, et le met au rang des plus grands et meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets. Soixante savants de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

« Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur ; il m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime. » Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. Guillemini bâtit une maison à Florence, des bienfaits de Louis XIV ; il mit le nom de ce roi sur le frontispice ; et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle !

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquents et les plus savants hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfants de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'Église. Il excita le mérite naissant de Racine par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien ; et, quand ce génie se fut perfectionné, ses talents, qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut de la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître, dont un regard était un bienfait ; il était, en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly, tant brigués par les courtisans ; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne.

---

[1] Le marquis de Feuquières écrivit cette lettre douze heures avant sa mort. Le roi la lut ; il en fut touché, et accorda au fils les pensions du père.

Louis XIV songeait à tout, il protégeait les académies, et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point sa faveur à un genre de mérite à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît : la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe ; car, en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire, et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais les traductions des bons auteurs grecs et latins ; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique, chercher de nouvelles connaissances. Songez, milord, que, sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Cayenne en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huyghens, qui renoncent tous deux à leur patrie, qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV.

Et pensez-vous que les Anglais mêmes ne lui aient pas d'obligation ? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et tant de goût ? Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles ? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques ? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions : tant la saine raison a partout d'empire ! Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'Europe ? Dans quelle cour de l'Allemagne n'a-t-on pas vu de théâtres français ? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France ?

Vous m'apportez, milord, l'exemple du czar Pierre le Grand, qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle. Vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le siècle du czar Pierre. Vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé le siècle de Louis XIV. Il me semble que la différence est bien palpable : le czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples ; il a porté leurs arts chez lui : mais Louis XIV a instruit les nations ; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Les protestants qui ont quitté ses États, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux ? Ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin, la langue française, milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable ? Était-elle aussi étendue du temps de Henri IV ? Non sans doute ; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellents écrivains ? C'était M. Colbert, me direz-vous : je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince, sous votre roi Guillaume, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains ?

Croiriez-vous bien, milord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre ? Il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilége à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie ; il donnait à Quinault les sujets de ses opéras ; il dirigeait les peintures de Lebrun ; il soutenait Boileau, Racine et Molière contre leurs ennemis ; il encourageait les arts utiles, comme les beaux-arts, et toujours en connaissance de cause ; il prêtait de l'argent à Van Robais, pour établir ses manufactures ; il avançait des millions à la compagnie des Indes qu'il avait formée ; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non-seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain [1].

LA BEAUMELLE A VOLTAIRE, APRÈS UNE COMMUNE DISGRACE.

Nous voilà libres, monsieur ; vengeons-nous des disgrâces en nous les rendant utiles. Laissons toutes ces petitesses littéraires, qui ont répandu tant de nuages sur le cours de votre vie, tant d'amertume sur ma jeunesse. Un peu plus de gloire, un peu plus d'opulence : qu'est-ce que tout cela ? Cherchons le bonheur, et non les dehors du bonheur. La plus brillante réputation ne vaut jamais ce qu'elle coûte. *Charles-Quint* soupire après la retraite ; *Ovide* souhaite d'être un sot.

---

[1] La mode est aujourd'hui de mépriser Colbert et Louis XIV ; cette mode passera, et ces deux hommes resteront à la postérité avec Racine et Boileau. VOLTAIRE, *lettre à madame du Deffand*, 1er *novembre* 1773.

Nous voilà libres. Je suis hors de la Bastille; vous n'êtes plus à la cour de Berlin. Profitons d'un bien qu'on peut nous ravir à tout moment. Respectons cette grandeur dangereuse à ceux qui l'approchent, et cette autorité terrible à ceux mêmes qui l'exercent; et s'il est vrai qu'on ne peut penser sans risque, ne pensons plus. Tous les plaisirs de la réflexion valent-ils ceux de la sûreté? Croyons-en, vous soixante ans d'expérience, moi six mois d'anéantissement. Soyons plus sages, ou du moins plus prudents; et les rides de la vieillesse, et le souvenir des verrous, ces outrages du temps et du pouvoir, deviendront pour nous de vrais biens.

MADAME DE MAINTENON A SA NIÈCE.

Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire vos vérités; je les dis bien aux demoiselles de Saint-Cyr, et comment vous négligerais-je, vous que je regarde comme ma propre fille? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez ne convient point.

Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le roi va tous les jours? Le lendemain de sa mort, ni son successeur, ni tout ce qui vous caresse, ne vous regardera, ni vous, ni Saint-Cyr. Si le roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de province avec peu de bien et beaucoup d'orgueil. Si, pendant ma vie, vous épousez un seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez; et vous ne lui plairez que par la douceur, et vous n'en avez point. Je ne suis pas prévenue contre vous; mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'Évangile par cœur; et qu'importe, si vous ne vous conduisez point par ses maximes!

Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père, et qui fera la vôtre, et moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous voudriez vous élever même au-dessus de moi: ne vous flattez point; je suis très-peu de chose, et vous n'êtes rien.

Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirais de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes, et criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve, à mon retour, modeste, douce, timide, docile, je vous en aimerai davantage. Vous save‹ quelle peine j'ai à vous gronder, et quel plaisi· j'ai à vous en faire.

J.-J. ROUSSEAU A UN JEUNE HOMME QUI DEMANDAIT A S'ÉTABLIR A MONTMORENCY, POUR Y PROFITER DE SE. LEÇONS.

Vous ignorez, monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et de plus fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le serait encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez, en pensant que je pourrais vous y être utile, et vous êtes louable du motif qui vous le fait désirer; mais, sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de vous établir à Montmorency: vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale.

Rentrez dans votre cœur, et vous les y trouverez; et je ne pourrai rien vous dire à ce sujet, que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous la voudrez consulter. La vertu, monsieur, n'est pas une science qui s'apprend avec tant d'appareil: pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être; et, si vous avez bien cette volonté, tout est fait; votre bonheur est décidé.

S'il m'appartenait de vous donner des conseils, le premier que je voudrais vous donner serait de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'âme, condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir; la vie laborieuse que Dieu nous impose n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations.

Travaillez donc, monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parents et la Providence: voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, monsieur, retournez dans votre province; allez vivre dans le sein de votre famille; servez, soignez vos vertueux parents: c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose.

Une vie dure est plus facile à supporter e province que la fortune à poursuivre à Paris surtout quand on sait, comme vous ne l'ignore pas, que les plus indignes manéges y font plu de fripons gueux que de parvenus. Vous ne deve point vous estimer malheureux de vivre comm

fait monsieur votre père ; et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir.

Voilà, monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency : peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre : mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir.

DISCOURS ET MORCEAUX ORATOIRES.

> Que, dans tous vos discours, la passion émue
> Aille chercher le cœur, l'échauffe, le remue.
> BOILEAU. *Art poét.*, chant III.

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON.

Ne compter pour rien les travaux de l'enfance, et commencer les sérieuses, les véritables études dans le temps où nous les finissons; regarder la jeunesse, non comme un âge destiné par la nature au plaisir et au relâchement, mais comme un temps que la vertu consacre au travail et à l'application; négliger le soin de ses biens, de sa fortune, de sa santé même, et faire, de tout ce que les hommes chérissent le plus, un digne sacrifice à l'amour de la science et à l'ardeur de s'instruire; devenir invisible pour un temps; se réduire soi-même dans une captivité volontaire, et s'ensevelir tout vivant dans une profonde retraite, pour y préparer de loin des armes toujours victorieuses : voilà ce qu'ont fait les Démosthène et les Cicéron. Ne soyons plus surpris de ce qu'ils ont été; mais cessons en même temps d'être surpris de ce que nous faisons pour arriver à la même gloire à laquelle ils sont parvenus [1].

D'AGUESSEAU. *Décadence du Barreau.*

UNION DE LA PHILOSOPHIE ET DE L'ÉLOQUENCE [2].

C'est en vain que l'orateur se flatte d'avoir le talent de persuader les hommes, s'il n'a acquis celui de les connaître.

L'étude de la morale et celle de l'éloquence sont nées en même temps, et leur union est aussi ancienne dans le monde que celle de la pensée et de la parole.

On ne séparait point autrefois deux sciences qui, par leur nature, sont inséparables : le philosophe et l'orateur possédaient en commun l'empire de la sagesse; ils entretenaient un heureux commerce, une parfaite intelligence entre l'art de bien penser et celui de bien parler; et l'on n'avait pas encore imaginé cette distinction injurieuse aux orateurs, ce divorce funeste à l'éloquence, de l'esprit et de la raison, des expressions et des sentiments, de l'orateur et du philosophe.

S'il y avait quelque différence entre eux, elle était tout à l'avantage de l'éloquence : le philosophe se contentait de convaincre, l'orateur s'appliquait à persuader.

L'un supposait ses auditeurs attentifs, dociles, favorables; l'autre savait leur inspirer l'attention, la docilité, la bienveillance.

L'austérité des mœurs, la sévérité du discours, l'exacte rigueur du raisonnement, faisaient admirer la philosophie; la douceur d'esprit, ou naturelle, ou étudiée, les charmes de la parole, le talent de l'imagination, faisaient aimer l'orateur.

L'esprit était pour l'un, et le cœur était pour l'autre. Mais le cœur se révoltait souvent contre les vérités dont l'esprit était convaincu; l'esprit, au contraire, ne refusait jamais de se soumettre aux sentiments du cœur; et le philosophe, roi légitime, se faisait souvent craindre comme un tyran; au lieu que l'orateur exerçait une tyrannie si douce et si agréable, qu'on la prenait pour la domination légitime.

Ce fut dans ce premier âge de l'éloquence que la Grèce vit autrefois le plus grand de ses orateurs jeter les fondements de l'empire de la parole sur la connaissance de l'homme et sur les principes de la morale.

En vain la nature, jalouse de sa gloire, lui refuse ces talents extérieurs, cette éloquence muette, cette autorité visible qui surprend l'âme des auditeurs, et qui attire leurs vœux avant que

---

[1] Toujours, autant du moins qu'il nous est possible, le premier morceau de chaque genre en est le précepte ou l'exemple.

[2] Ce morceau, comme principe général, nous a paru de nature à n'être pas séparé du précédent. Il est, en grande partie, traduit ou imité de Cicéron, dans le traité *De Oratore*.

l'orateur ait mérité leurs suffrages. La sublimité de son discours ne laissera pas à l'auditeur, transporté hors de lui-même, le temps et la liberté de remarquer ses défauts; ils seront cachés dans l'éclat de ses vertus : on sentira son impétuosité, mais on ne verra point ses démarches; on le suivra comme un aigle dans les airs, sans savoir comment il a quitté la terre.

Censeur sévère de la conduite de son peuple, il paraîtra plus populaire que ceux qui le flattent, il osera présenter à ses yeux la triste image de la vertu pénible et laborieuse; et il le portera à préférer l'honnête difficile, et souvent même malheureux, à l'utile agréable et aux douceurs d'une indigne prospérité.

La puissance du roi de Macédoine redoutera l'éloquence de l'orateur athénien; le destin de la Grèce demeurera suspendu entre Philippe et Démosthène; et, comme il ne peut survivre à la liberté de sa patrie, elle ne pourra respirer qu'avec lui.

D'où sont sortis ces effets surprenants d'une éloquence plus qu'humaine? Quelle est la source de tant de prodiges, dont le simple récit fait encore, après tant de siècles, l'objet de notre admiration?

Ce ne sont point des armes préparées dans l'école d'un déclamateur; ces foudres, ces éclairs qui font trembler les rois sur leurs trônes, sont formés dans une région supérieure. C'est dans le sein de la sagesse qu'il avait puisé cette politique hardie et généreuse, cette liberté constante et intrépide, cet amour invincible de la patrie; c'est dans l'étude de la morale qu'il avait reçu des mains de la raison même cet empire absolu, cette puissance souveraine sur l'âme de ses auditeurs. Il a fallu un Platon pour former un Démosthène, afin que le plus grand des orateurs fît hommage de toute sa réputation au plus grand des philosophes.

LE MÊME.

LES INSECTES D'UN JOUR SUR L'HYPANIS, ET DISCOURS DE L'UN D'EUX, QUI, EN MOURANT VERS LE SOIR, DONNE SES DERNIERS AVIS A SES DESCENDANTS ET A SES AMIS.

Aristote dit qu'il y a sur la rivière Hypanis de petites bêtes qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huit heures du matin, meurt en sa jeunesse; celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa décrépitude [1].

Supposons qu'un des plus robustes de ces Hypaniens fût, selon ces nations, aussi ancien que le temps même; il aura commencé à exister à la pointe du jour, et, par la force extraordinaire de son tempérament, il aura été en état de soutenir une vie active pendant le nombre infini de secondes de dix ou douze heures. Durant une si longue suite d'instants, par l'expérience et par ses réflexions sur tout ce qu'il a vu, il doit avoir acquis une haute sagesse; il voit ses semblables qui sont morts sur le midi, comme des créatures heureusement délivrées du grand nombre d'incommodités auxquelles la vieillesse est sujette. Il peut avoir à raconter à ses petits-fils une tradition étonnante de faits antérieurs à tous les mémoires de la nation. Le jeune essaim, composé d'êtres qui peuvent avoir déjà vécu une heure, approche avec respect de ce vénérable vieillard, et écoute avec admiration ses discours instructifs. Chaque chose qu'il leur racontera, paraîtra un prodige à cette génération dont la vie est si courte. L'espace d'une journée leur paraîtra la durée entière des temps, et le crépuscule du jour sera appelé, dans leur chronologie, la grande ère de leur création.

Supposons maintenant que ce vénérable insecte, ce Nestor de l'Hypanis, un peu avant sa mort, et environ à l'heure du coucher du soleil, rassemble tous ses descendants, ses amis et ses connaissances, pour leur faire part, en mourant, de ses derniers avis. Ils se rendent de toutes parts sous le vaste abri d'un champignon; et le sage moribond s'adresse à eux de la manière suivante :

« Amis et compatriotes, je sens que la plus longue vie doit avoir une fin. Le terme de la mienne est arrivé; et je ne regrette pas mon sort, puisque mon grand âge m'était devenu un fardeau, et que pour moi il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil. Les révolutions et les calamités qui ont désolé mon pays, le grand nombre d'accidents particuliers auxquels nous sommes tous sujets, les infirmités qui affligent notre espèce, et les malheurs qui me sont arrivés dans ma propre famille, tout ce que j'ai vu dans le cours d'une longue vie, ne m'a que trop appris cette grande vérité, qu'aucun bonheur, placé dans les choses qui ne dépendent pas de nous, ne peut être assuré, ni durable. Une génération entière a péri par un vent aigu; une multitude de notre jeunesse imprudente a été balayée dans les eaux par un vent frais et inattendu. Quels terribles déluges ne nous a pas causés une pluie soudaine! Nos abris même les plus solides ne sont pas à l'épreuve d'un orage de grêle. Un nuage sombre fait trembler tous les cœurs les plus courageux.

« J'ai vécu dans les premiers âges, et conversé avec des insectes d'une plus haute taille, d'une constitution plus forte, et je puis dire encore

[1] Ces quatre lignes sont traduites de Cicéron, *Tusculanes*, d'où l'auteur a tiré le sujet de ses réflexions et du discours.

d'une plus grande sagesse qu'aucun de ceux de la génération présente. Je vous conjure d'ajouter foi à mes dernières paroles, quand je vous assure que le soleil qui nous paraît maintenant au delà de l'eau, et qui semble n'être pas éloigné de la terre, je l'ai vu autrefois fixé au milieu du ciel, et lancer ses rayons directement sur nous. La terre était beaucoup plus éclairée dans les âges reculés, l'air beaucoup plus chaud, et nos ancêtres plus sobres et plus vertueux.

« Quoique mes sens soient affaiblis, ma mémoire ne l'est pas; je puis vous assurer que cet astre glorieux a du mouvement. J'ai vu son premier lever sur le sommet de cette montagne, et je commençai ma vie vers le temps où il commença son immense carrière. Il a, pendant plusieurs siècles, avancé dans le ciel avec une chaleur prodigieuse, et un éclat dont vous ne pouvez avoir aucune idée, et que sûrement vous n'auriez pu supporter; mais maintenant, par son déclin, et une diminution sensible dans sa vigueur, je prévois que toute la nature doit finir en peu de temps, et que ce monde va être enseveli dans les ténèbres en moins d'une centaine de minutes.

« Hélas! mes amis, combien ne me suis-je pas autrefois flatté de l'espérance trompeuse d'habiter toujours cette terre! quelle magnificence dans les cellules que je me suis moi-même creusées! quelle confiance n'avais-je pas mise dans la fermeté de mes membres et les ressorts de leurs jointures, et dans la force de mes ailes! Mais j'ai assez vécu pour la nature et pour la gloire, et aucun de ceux que je laisse après moi n'aura la même satisfaction en ce siècle de ténèbres et de décadence que je vois commencer. »

Anonyme.

CONTRE L'USAGE DES VIANDES.

Tu me demandes pourquoi Pythagore s'abstenait de manger de la chair des bêtes? Mais moi je te demande, au contraire, quel courage d'homme eut le premier qui approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui brisa de sa dent les os d'une bête expirante, qui fit servir devant lui des corps morts, des cadavres, et engloutit dans son estomac des membres qui, le moment d'auparavant, bêlaient, mugissaient, marchaient et voyaient? Comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le cœur d'un être sensible? comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre? comment put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense? comment put-il supporter l'aspect des chairs pantelantes? comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le cœur? comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier l'ordure de ces blessures, à nettoyer le sang noir et figé qui les couvrait.

Les peaux rampaient sur la terre, écorchées;
Les chairs au feu mugissaient embrochées;
L'homme ne put les manger sans frémir,
Et dans son sein les entendit gémir.

Voilà ce qu'il dut imaginer et sentir la première fois qu'il surmonta la nature pour faire cet horrible repas, la première fois qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissait encore, et qu'il dit comment il fallait égorger, dépecer, cuire la brebis qui lui léchait les mains. C'est de ceux qui commencèrent ces cruels festins, et non de ceux qui les quittent, qu'on a lieu de s'étonner : encore ces premiers-là pourraient justifier leur barbarie par des excuses qui manquent à la nôtre, et dont le défaut nous rend cent fois plus barbares qu'eux.

« Mortels bien-aimés des dieux, nous diraient ces premiers hommes, comparez les temps; voyez combien vous êtes heureux, et combien nous étions misérables! La terre nouvellement formée, et l'air chargé de vapeurs, étaient encore indociles à l'ordre des saisons : le cours incertain des rivières dégradait leurs rives de toutes parts : des étangs, des lacs, de profonds marécages inondaient les trois quarts de la surface du monde; l'autre quart était couvert de bois et de forêts stériles. La terre ne produisait nuls bons fruits, nous n'avions nuls instruments de labourage; nous ignorions l'art de nous en servir; le temps de la moisson ne venait jamais pour qui n'avait rien semé : aussi la faim ne nous quittait point. L'hiver, la mousse et l'écorce des arbres étaient nos mets ordinaires. Quelques racines vertes de chiendent et de bruyère étaient pour nous un régal; et, quand les hommes avaient pu trouver des faînes, des noix et du gland, ils en dansaient de joie autour d'un chêne ou d'un hêtre, au son de quelques chansons rustiques, appelant la terre leur nourrice et leur mère : c'était là leur unique fête, c'étaient leurs uniques jeux; tout le reste de la vie humaine n'était que douleur, peine et misère.

« Enfin, quand la terre dépouillée et nue ne nous offrait plus rien, forcés d'outrager la nature pour nous conserver, nous mangeâmes les compagnons de notre misère plutôt que de périr avec eux. Mais vous, hommes cruels, qui vous force à verser du sang? Voyez quelle affluence de biens vous environne! combien de fruits vous produit la terre! que de richesses vous donnent les champs et les vignes! que d'animaux vous offrent leur lait pour vous nourrir, et leur toison pour vous habiller! Que leur demandez-vous de plus, et quelle rage vous porte à commettre tant de meurtres, rassasiés de biens et regorgeant de vivres? Pour-

quoi mentez-vous contre notre mère, en l'accusant de ne pouvoir vous nourrir? Pourquoi péchez-vous contre Cérès, inventrice des saintes lois, et contre le gracieux Bacchus, consolateur des hommes, comme si leurs dons prodigués ne suffisaient pas à la conservation du genre humain? Comment avez-vous le cœur de mêler avec leurs doux fruits des ossements sur vos tables, et de manger avec le lait le sang des bêtes qui vous le donnent? Les panthères et les lions, que vous appelez bêtes féroces, suivent leur instinct par force, et tuent les autres animaux pour vivre. Mais vous, cent fois plus féroces qu'elles, vous combattez l'instinct sans nécessité, pour vous livrer à vos cruelles délices. Les animaux que vous mangez ne sont pas ceux qui mangent les autres; vous ne les mangez pas ces animaux carnassiers, vous les imitez. Vous n'avez faim que de bêtes innocentes et douces, et qui ne font de mal à personne, qui s'attachent à vous, qui vous servent, et que vous dévorez pour prix de leurs services. »

O meurtrier contre nature! si tu t'obstines à soutenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes semblables, des êtres de chair et d'os, sensibles et vivants comme toi, étouffe donc l'horreur qu'elle t'inspire pour ces affreux repas, tue les animaux toi-même, je dis de tes propres mains, sans ferrements, sans coutelas; déchire-les avec tes ongles, comme font les lions et les ours; mords ce bœuf et le mets en pièces, enfonce tes griffes dans sa peau; mange cet agneau tout vif, dévore ses chairs toutes chaudes, bois son âme avec son sang. Tu frémis, tu n'oses sentir palpiter sous ta dent une chair vivante! Homme pitoyable! tu commences par tuer l'animal et puis tu le manges, comme pour le faire mourir deux fois. Ce n'est pas assez; la chair morte te répugne encore; tes entrailles ne peuvent la supporter, il la faut transformer par le feu, la bouillir, la rôtir, l'assaisonner de drogues qui la déguisent: il te faut des charcutiers, des cuisiniers, des rôtisseurs, des gens pour t'ôter l'horreur du meurtre et t'habiller des corps morts, afin que le sens du goût, trompé par ces déguisements, ne rejette point ce qui lui est étranger, et savoure avec plaisir des cadavres dont l'œil même eût eu peine à souffrir l'aspect [1].

J.-J. ROUSSEAU. *Émile*, liv. II, *trad. de Plutarque.*

ÉLOGE FUNÈBRE DE NEPHTÉ, REINE D'ÉGYPTE.

Le grand prêtre de Memphis, conducteur du convoi, monta sur le char, et, se tenant debout et la tête nue, prononça ce discours :

« Inexorable dieu des enfers, voilà notre reine que vous avez demandée pour victime, dans le printemps de son âge et dans le plus grand besoin de ses peuples. Nous venons vous prier de lui accorder le repos dont sa perte va peut-être nous priver nous-mêmes. Elle a été fidèle à tous ses devoirs envers les dieux; elle ne s'est point dispensée des pratiques extérieures de la religion, sous le prétexte des occupations de la royauté; et les seules pratiques extérieures ne lui ont point tenu lieu de vertu. On apercevait au travers des soins qui l'occupaient dans ses conseils, ou de la gaieté à laquelle elle se prêtait quelquefois dans sa cour, que la loi divine était toujours présente à son esprit, et régnait toujours dans son cœur. De toutes les fêtes auxquelles la majesté de son rang, le succès de ses entreprises, ou l'amour de ses peuples l'ont engagée, il a paru que celles qui l'amenaient dans nos temples étaient pour elle les plus agréables et les plus douces. Elle ne s'est point laissée aller, comme bien des rois, aux injustices, dans l'espoir de les racheter par ses offrandes; et sa magnificence à l'égard des dieux a été le fruit de sa piété, et non le tribut de ses remords. Au lieu d'autoriser l'animosité, la vexation, la persécution par les conseils d'une piété mal entendue, elle n'a voulu tirer de la religion que des maximes de douceur, et elle n'a fait usage de la sévérité que suivant l'ordre de la justice générale, et par rapport au bien de l'État. Elle pratiqué toutes les vertus des bons rois avec une défiance modeste qui la laissait à peine jouir du bonheur qu'elle procurait à ses peuples. La défense glorieuse des frontières, la paix affermie au dehors et au dedans du royaume, les embellissements et les établissements de différentes espèces, ne sont ordinairement, de la part des autres princes, que les effets d'une sage politique, que les dieux, juges du fond des cœurs, ne récompensent pas toujours; mais, de la part de notre reine, toutes ces choses ont été des actions de vertu, parce qu'elles n'ont eu pour principe que l'amour de ses devoirs et l'envie du bonheur public. Bien loin de regarder la souveraine puissance comme un moyen de satisfaire ses passions, elle a conçu que la tranquillité du gouvernement dépendait de la tranquillité de son âme, et qu'il n'y a que des esprits doux et patients qui sachent se rendre véritablement maîtres des hommes. Elle a éloigné de sa pensée toutes les vengeances; et, laissant à des hommes privés la honte d'exercer leur haine dès qu'ils peuvent, elle a pardonné, comme les dieux, avec un plein pouvoir de punir.

« Elle a réprimé les esprits rebelles, moins parce qu'ils résistaient à ses volontés, que parce qu'ils faisaient obstacle au bien qu'elle voulait faire. Elle a soumis ses pensées aux conseils des sages,

---

[1] Voyez Ovide, *Métamorphoses*, liv. XV.

et tous les ordres du royaume à l'équité de ses lois. Elle a désarmé les ennemis étrangers par son courage, par la fidélité à sa parole, et elle a surmonté les ennemis domestiques par sa fermeté et par l'heureux accomplissement de ses projets. Il n'est jamais sorti de sa bouche, ni un secret, ni un mensonge, et elle a cru que la dissimulation nécessaire pour régner ne devait s'étendre que jusqu'au silence. Elle n'a point cédé aux importunités des ambitieux, et les assiduités des flatteurs n'ont pas enlevé les récompenses dues à ceux qui servaient leur patrie loin de sa cour. La faveur n'a point été sous son règne; l'amitié même, qu'elle a connue et cultivée, ne l'a point emporté auprès d'elle sur le mérite, souvent moins affectueux et moins prévenant. Elle a fait des grâces à ses amis, et elle a donné les postes importants aux hommes capables. Elle a répandu des honneurs sur les grands, sans les dispenser de l'obéissance, et elle a soulagé le peuple, sans lui ôter la nécessité du travail. Elle n'a point donné lieu à des hommes nouveaux de partager avec le prince, et inégalement pour lui, les revenus de l'État; et les deniers du peuple ont satisfait sans regret aux contributions proportionnées qu'on exigeait d'eux, parce qu'elles n'ont point servi à rendre leurs semblables plus riches, plus orgueilleux et plus méchants.

« Persuadée que la providence des dieux n'exclut pas la vigilance des hommes, qui est un de ses présents, elle a prévenu les misères publiques par des provisions régulières; en rendant ainsi toutes les années égales, sa sagesse a maîtrisé en quelque sorte les saisons et les éléments. Elle a facilité les négociations, entretenu la paix, et porté le royaume au plus haut point de la richesse et de la gloire, par l'accueil qu'elle a fait à tous ceux que la sagesse de son gouvernement attirait des pays les plus éloignés; et elle a inspiré à ses peuples l'hospitalité, qui n'était pas encore assez établie chez les Égyptiens.

« Quand il s'est agi de mettre en œuvre les grandes maximes du gouvernement, et d'aller au bien général, malgré les inconvénients particuliers, elle a subi avec une généreuse indifférence les murmures d'une populace aveugle, souvent animée par les calomnies secrètes de gens plus éclairés, qui ne trouvent pas leur avantage dans le bonheur public. Hasardant quelquefois sa propre gloire pour l'intérêt d'un peuple méconnaissant, elle a attendu sa justification du temps, et, quoique enlevée au commencement de sa course, la pureté de ses intentions, la justesse de ses vues et la diligence de l'exécution lui ont procuré l'avantage de laisser une mémoire glorieuse et un regret universel.

« Pour être plus en état de veiller sur le total du royaume, elle a confié les premiers détails à des ministres sûrs, obligés de choisir des subalternes qui en choisissent encore d'autres dont elle ne pouvait plus répondre elle-même, soit par l'éloignement, soit par le nombre. Ainsi, j'oserai le dire devant nos juges et devant ses sujets qui m'entendent, si, dans un peuple innombrable, tel que l'on connaît celui de Memphis et des cinq mille villes de la dynastie, il s'est trouvé, contre son intention, quelqu'un d'opprimé, non-seulement la reine est excusable par l'impossibilité de pourvoir à tout, mais elle est digne de louange, en ce que, connaissant les bornes de l'esprit humain, elle ne s'est point écartée du centre des affaires publiques, et qu'elle a réservé toute son attention pour les premières causes et pour les premiers mouvements.

« Malheur aux princes dont quelques particuliers se louent, quand le public a lieu de se plaindre! Mais les particuliers mêmes qui souffrent n'ont pas droit de condamner le prince, quand le corps de l'État est sain, et que les principes du gouvernement sont salutaires. Cependant, quelque irréprochable que la reine nous ait paru à l'égard des hommes, elle n'attend, par rapport à vous, ô justes dieux! son repos et son bonheur que de votre clémence. »

TERRASSON. *Séthos.*

UN VIEILLARD DE SYRACUSE, AU PEUPLE ASSEMBLÉ POUR DÉLIBÉRER SUR LE SORT DES PRISONNIERS ATHÉNIENS [1].

Vous voyez un père infortuné, qui a senti plus qu'aucun autre Syracusain les funestes effets de cette guerre, qui lui a ravi deux fils, la consolation et l'espoir de sa vieillesse. Je ne puis point, à la vérité, ne point admirer leur courage et leur bonheur d'avoir sacrifié au salut de la république une vie que la loi commune de la nature leur aurait tôt ou tard enlevée; mais je ne puis aussi ne pas sentir la plaie cruelle que leur mort a faite à mon cœur, et ne point haïr et détester les Athéniens, auteurs de cette malheureuse guerre, comme les homicides et les meurtriers de mes enfants!

Cependant, je ne puis le dissimuler, je suis moins sensible à ma douleur qu'à l'honneur de ma patrie; et je la vois prête à se déshonorer pour

---

[1] Ces prisonniers avaient été faits dans les derniers combats de la guerre de Sicile, conseillée par Alcibiade, et à laquelle Nicias s'était opposé. Les prisonniers furent réduits en esclavage ou condamnés aux travaux des mines. Nicias et Démosthène, qui commandaient les Athéniens, subirent le dernier supplice. (N. E.)

toujours, par le cruel avis qu'on vous propose. Les Athéniens, il est vrai, méritent toutes sortes de mauvais traitements et de supplices pour l'injuste guerre qu'ils nous ont déclarée; mais les dieux, justes vengeurs du crime, ne les ont-ils pas assez punis, et ne nous ont-ils pas assez vengés? Quand leurs chefs ont déposé leurs armes et se sont rendus à nous, n'était-ce pas dans l'espérance de conserver leur vie? Et pouvons-nous la leur ôter, sans encourir le juste reproche d'avoir violé le droit des gens, et d'avoir déshonoré notre victoire par une barbare cruauté? Quoi! vous souffrirez que votre gloire soit ainsi flétrie dans tout l'univers, et qu'on dise qu'un peuple qui, le premier, a dans sa ville érigé un temple à la *Miséricorde*, n'en a point trouvé dans la vôtre! Sont-ce donc les victoires et les triomphes seuls qui rendent une ville à jamais illustre? Non, non, c'est la clémence pour des ennemis vaincus; c'est la modération dans la plus grande prospérité; c'est, enfin, la crainte d'irriter les dieux par un orgueil fier et insolent. Vous n'avez point sans doute oublié que ce même Nicias, sur le sort duquel vous allez prononcer, est celui qui plaida votre cause dans l'assemblée des Athéniens, et qui employa tout son crédit et toute son éloquence pour les détourner de vous faire la guerre. Une sentence de mort, prononcée contre ce digne chef, est-elle donc une juste récompense du zèle qu'il a témoigné pour vos intérêts? Pour moi, la mort me sera moins triste que la vue d'une telle injustice commise par ma patrie et par mes concitoyens.

ROLLIN. *Hist. anc.*, liv. VIII.

SERVILIUS, ACCUSÉ D'AVOIR PERDU QUELQUES TROUPES EN POURSUIVANT LES ENNEMIS APRÈS LA VICTOIRE, SE DÉFEND DEVANT LE PEUPLE.

« Si on m'a fait venir ici pour me demander compte de ce qui s'est passé dans la dernière bataille où je commandais, je suis prêt à vous en instruire; mais si ce n'est qu'un prétexte pour me faire périr, comme je le soupçonne, épargnez-moi des paroles inutiles : voilà mon corps et ma vie que je vous abandonne, vous pouvez en disposer. »

Quelques-uns des plus modérés d'entre le peuple lui ayant crié qu'il prît courage, qu'il continuât sa défense : « Puisque j'ai affaire à des juges, et non pas à des ennemis, ajouta-t-il, je vous dirai, Romains, que j'ai été fait consul avec Virginius dans un temps où les ennemis étaient maîtres de la campagne, et où la dissension et la famine étaient dans la ville. C'est dans une conjoncture si fâcheuse que j'ai été appelé au gouvernement de l'État. J'ai marché aux ennemis, que j'ai défaits en deux batailles, et que j'ai contraints de se renfermer dans leurs places; et, pendant qu'ils s'y tenaient comme cachés par la terreur de vos armes, j'ai ravagé à mon tour leur territoire, j'en ai tiré une quantité prodigieuse de grains, que j'ai fait apporter à Rome, où j'ai rétabli l'abondance.

« Quelle faute ai-je commise jusqu'ici? Me veut-on faire un crime d'avoir remporté deux victoires? Mais j'ai, dit-on, perdu beaucoup de monde dans le dernier combat. Peut-on donc livrer des batailles contre une nation aguerrie, qui se défend courageusement, sans qu'il y ait de part et d'autre du sang de répandu?

« Quelle divinité s'est engagée envers le peuple romain de lui faire remporter des victoires sans aucune perte? Ignorez-vous que la gloire ne s'acquiert que par de grands périls? J'en suis venu aux mains avec des troupes plus nombreuses que celles que vous m'aviez confiées; je n'ai pas laissé, après un combat opiniâtre, de les enfoncer; j'ai mis en déroute leurs légions, qui, à la fin, ont pris la fuite. Pouvais-je me refuser à la victoire qui marchait devant moi? Était-il même en mon pouvoir de retenir vos soldats, que leur courage emportait et qui poursuivaient avec ardeur un ennemi effrayé? Si j'avais fait sonner la retraite, si j'avais ramené nos soldats dans leur camp, vos tribuns ne m'accuseraient-ils pas aujourd'hui d'intelligence avec les ennemis? Si vos ennemis se sont ralliés, s'ils ont été soutenus par un corps de troupes qui s'avançait à leur secours; enfin, s'il a fallu recommencer tout de nouveau le combat; et si, dans cette dernière action, j'ai perdu quelques soldats, n'est-ce pas le sort ordinaire de la guerre? Trouverez-vous des généraux qui veuillent se charger du commandement de vos armées, à condition de ramener à Rome tous les soldats qui en seraient sortis sous leur conduite? N'examinez donc point si à la fin de la bataille j'ai perdu quelques soldats, mais jugez de ma conduite par ma victoire. S'il est vrai que j'ai chassé les ennemis de votre territoire, que je leur ai tué beaucoup de monde dans deux combats, que j'ai forcé les débris de leurs armées de s'enfermer dans leurs places, que j'ai enrichi Rome et vos soldats du butin qu'ils ont fait dans le pays ennemi; que vos tribuns se lèvent, et qu'ils me reprochent en quoi j'ai manqué contre les devoirs d'un bon général.

« Mais ce n'est pas ce que je crains : ces accusations ne servent que de prétexte pour pouvoir exercer impunément leur haine et leur animosité contre le sénat et contre l'ordre des patriciens. Mon véritable crime, aussi bien que celui de l'illustre Ménénius, c'est de n'avoir pas nommé,

l'un et l'autre, pendant nos consulats, ces décemvirs après lesquels vous soupirez depuis si longtemps. Mais le pouvions-nous faire dans l'agitation et le tumulte des armes, et pendant que les ennemis étaient à nos portes, et la division dans la ville? Et quand nous l'aurions pu, sachez, Romains, que Servilius n'aurait jamais autorisé une loi qu'on ne peut observer sans exciter un trouble général dans toutes les familles, sans causer une infinité de procès, et sans ruiner les premières maisons de la république, qui en sont le plus ferme soutien.

« Faut-il que vous ne demandiez jamais rien au sénat qui ne soit préjudiciable au bien commun de la patrie, et que vous ne le demandiez que par des séditions? Si un sénateur ose vous représenter l'injustice de vos prétentions, si un consul ne parle pas le langage séditieux de vos tribuns, s'il défend avec courage la souveraine puissance dont il est revêtu, on crie *au tyran*. A peine est-il sorti de charge, qu'il se trouve accablé d'accusations. C'est ainsi que par votre injuste plébiscite vous avez ôté la vie à Ménénius, aussi grand capitaine que bon citoyen. Ne devriez-vous pas mourir de honte d'avoir persécuté si cruellement le fils de ce Ménénius Agrippa, à qui vous devez vos tribuns, et ce pouvoir qui vous rend à présent si furieux?

« On trouvera peut-être que je vous parle avec trop de liberté dans l'état présent de ma fortune; mais je ne crains point la mort : condamnez-moi, si vous l'osez; la vie ne peut être qu'à charge à un général qui est réduit à se justifier de ses victoires : après tout, un sort pareil à celui de Ménénius ne peut me déshonorer [1]. »

VERTOT. *Révol. rom.*

L'OMBRE DE FABRICIUS AUX ROMAINS.

O Fabricius! qu'eût pensé votre grande âme, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que votre nom respectable avait plus illustrée que toutes ses conquêtes? « Dieux! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la modération et la vertu? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine? Quel est ce langage étranger? Quelles sont ces mœurs efféminées? Que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices? Insensés! qu'avez-vous fait! Vous, les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus : ce sont des rhéteurs qui vous gouvernent; c'est pour enrichir des architectes, des peintres, des statuaires et des histrions que vous avez arrosé de votre sang la Grèce et l'Asie. Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte.

« Romains, hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres, brisez ces marbres, brûlez ces tableaux, chassez ces esclaves qui vous subjuguent, et dont les funestes arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains talents : le seul talent digne de Rome est celui de conquérir le monde, et d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas prit notre sénat pour une assemblée de rois, il ne fut ébloui, ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée; il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude et le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de majestueux? O citoyens! il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses, ni tous vos arts, le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le ciel, l'assemblée de deux cents hommes vertueux, dignes de commander à Rome et de gouverner la terre. »

J.-J. ROUSSEAU.

INVOCATION A LA PAIX.

Grand Dieu, dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers, vous qui, du trône immobile de l'empyrée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion; qui, du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes; rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée; qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses!

Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création; mais l'homme est votre être de choix; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour : ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les nations ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main, le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations; l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau, et se multipliera sans nombre; la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée,

[1] Ce discours est le développement de quelques lignes de Tite-Live, liv. II. ch. 52. Sp. Servilius fut consul l'an de Rome 275 (N. E.)

reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité ; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration.

BUFFON. *Première vue de la nature*

RICHARD I[er], ROI D'ANGLETERRE, PRISONNIER DE HENRI V, EMPEREUR D'ALLEMAGNE, RÉPOND AUX DIVERS REPROCHES QUE CE PRINCE VIENT DE LUI FAIRE.

Je suis né dans un rang à ne rendre compte de mes actions qu'à Dieu ; mais elles sont de telle nature, qu'elles ne craignent pas même le jugement des hommes, et particulièrement, seigneur, d'un prince aussi juste que vous.

Mes liaisons avec le roi de Sicile n'ont rien qui vous ait dû fâcher; j'ai pu ménager un homme dont j'avais besoin, sans offenser un prince dont j'étais ami. Pour le roi de France, je ne sache rien qui m'ait dû attirer son chagrin, que d'avoir été plus heureux que lui. Soit l'occasion, soit la fortune, j'ai fait des choses qu'il eût voulu avoir faites : voilà tout mon crime à son égard. Quant au tyran de Chypre, chacun sait que je n'ai fait que venger les injures que j'avais reçues le premier. En me vengeant de lui, j'ai affranchi ses sujets du joug sous lequel il les accablait. J'ai disposé de ma conquête, c'était mon droit ; et, si quelqu'un avait dû y trouver à redire, c'était l'empereur de Constantinople, avec lequel ni vous ni moi n'avons pas de grandes mesures à garder. Le duc d'Autriche s'est trop vengé de l'injure dont il se plaint, pour la compter encore parmi mes crimes. Il m'avait manqué le premier, en faisant arborer son drapeau dans un lieu où nous commandions, le roi de France et moi en personne : je l'en punis trop sévèrement : il a eu sa revanche au double ; il ne doit plus rien avoir sur le cœur, que le scrupule d'une vengeance que le christianisme ne permet pas.

L'assassinat du marquis de Montferrat est aussi éloigné de mes mœurs, que mes intelligences prétendues avec Saladin sont peu vraisemblables. Je n'ai pas témoigné jusqu'ici craindre assez mes ennemis, pour qu'on me croie capable d'attaquer leur vie autrement que l'épée à la main, et j'ai fait assez de mal à Saladin, pour faire juger que, si je ne l'ai pas trahi, je n'ai pas été son ami. Mes actions parlent pour moi, et me justifient mieux que mes paroles. Acre pris, deux batailles gagnées, des partis défaits, des convois enlevés, avec tant de riches dépouilles dont toute la terre est témoin que je ne me suis pas enrichi, marquent assez, sans que je le dise, que je n'ai pas épargné Saladin. J'en ai reçu de petits présents, comme des fruits et choses semblables, que ce Sarrasin, non moins recommandable par sa politesse et sa générosité que par sa valeur et sa conduite, m'a de temps en temps envoyés. Le roi de France en a reçu comme moi ; et ce sont des honnêtetés que les braves gens dans la guerre se font les uns aux autres sans conséquence.

On dit que je n'ai pas pris Jérusalem : je l'aurais prise si on m'en eût donné le temps : c'est la faute de mes ennemis, non la mienne ; et je ne crois pas qu'aucun homme équitable me puisse blâmer d'avoir différé une entreprise qu'on peut toujours faire, pour apporter à mes peuples un secours qu'ils ne pouvaient plus longtemps attendre. Voilà, seigneur, quels sont mes crimes. Juste et généreux comme vous êtes, vous reconnaissez sans doute mon innocence ; et, si je ne me trompe, je m'aperçois que vous êtes touché de mon malheur.

LE P. D'ORLÉANS. *Révolutions d'Angleterre.*

JACQUES MOLAY, GRAND MAITRE DES TEMPLIERS, A SES JUGES.

N'attendez pas, messieurs, que, gentilhomme et chevalier, j'aille noircir, par une atroce calomnie, la réputation de tant de gens de bien, à qui j'ai si souvent vu faire des actions d'honneur. Ils ne sont coupables ni de lâcheté, ni de trahison ; et, si vous en voyez ici deux qui perdent leur honneur et leur âme, pour sauver une misérable vie, vous en avez vu mille périr constamment dans les gênes, et confirmer par leur mort l'innocence de leur vie. Je vous demande donc pardon, victimes illustres et généreuses, si, par une lâche complaisance, je vous ai faussement accusées de quelques crimes devant le roi à Poitiers ; j'ai été un calomniateur ; tout ce que j'ai dit est faux et controuvé : j'ai été un sacrilége moi-même et un impie, de proférer de si exécrables mensonges contre un ordre si saint, si pieux et si catholique. Je le reconnais pour tel, et innocent de tous les crimes dont la malice des hommes a osé le charger ; et parce que je ne saurais jamais assez réparer de parole le crime que j'ai commis en le calomniant, il est juste que je meure ; et je m'offre de bon cœur à tous les tourments qu'on me voudra faire souffrir. Sus donc (en se tournant vers les cardinaux), inventez-en de nouveaux pour moi, qui suis le seul coupable : achevez sur ce misérable corps, achevez les cruautés que vous avez exercées sur tant d'innocents. Allumez vos bûchers, faites-y conduire le dernier des templiers, et rassasiez enfin votre cupidité des richesses qui font tout leur crime, et qui ne sont que le prix

glorieux de leurs travaux pour la protection de la loi et la défense des saints lieux [1].

MÉZERAY.

LA PUCELLE D'ORLÉANS, SUR LE BUCHER.

Eh bien! êtes-vous à la fin de vos souhaits? m'avez-vous enfin amenée à un endroit où vous pensez que je ne vous serai plus redoutable? lâches que vous êtes, qui avez eu peur d'une fille, et qui, n'ayant pu être soldats, êtes devenus bourreaux; impies et impitoyables, qui vous efforcez en vain de combattre contre Dieu, dites-moi, pensez-vous par votre tyrannie détourner les secrets de sa toute-puissance? Ne restait-il plus, pour comble à votre orgueil et à vos injustices, qui veulent, en dépit de la Providence divine, ravir la couronne de France au légitime héritier, que de faire mourir une innocente prisonnière de guerre par un supplice digne de votre cruauté? Celui même qui m'a donné la force de vous châtier en tant de rencontres, de vous chasser de tant de villes, et de vous mener battant aussi facilement que j'ai mené autrefois un troupeau de moutons, m'a encore, par sa divine bonté, donné le courage de craindre aussi peu vos flammes que j'ai redouté vos épées. Vous ne me faites point injure, parce que je suis disposée à tout souffrir pour sa gloire; mais, votre crime s'élevant contre sa majesté, vous sentirez bientôt la pesanteur de sa justice, dont je n'étais qu'un faible instrument. De mes cendres naîtront vos malheurs et la punition de vos crimes. Ne vous mettez pas dans l'esprit qu'avec moi la vengeance de Dieu soit étouffée; ces flammes ne feront qu'allumer sa colère, qui vous dévorera; ma mort vous coûtera deux cent mille hommes, et, quoique morte, je vous chasserai de Paris, de la Normandie, et de la Guienne, où vous ne remettrez jamais le pied. Et, après que vous aurez été battus en mille endroits et chassés de toute la France, vous n'emporterez avec vous en Angleterre que la colère divine, qui, vous poursuivant toujours sans relâche, remplira votre pays de beaucoup plus grandes calamités, meurtres et discordes, que votre tyrannie n'en a fait naître dans ce royaume; et sachez que vos rois perdront le leur avec la vie pour avoir voulu usurper celui d'autrui. C'est le Dieu des armées, protecteur des innocents et sévère vengeur des outrages, qui vous l'annonce par ma bouche [2].

LE MÊME. *Histoire de France.*

M. DE MATIGNON AU CONNÉTABLE DE BOURBON POUR LE DÉTOURNER DE NÉGOCIER AVEC LES ENNEMIS DE LA FRANCE.

Si la fidélité que je vous ai toujours témoignée par mes services, et qu'il vous a plu honorer de tant de récompenses, mérite d'être écoutée en vos propres intérêts, je ne puis plus vous céler, monseigneur, qu'il est étrange que ceux qui projettent de certains traités secrets, sous couleur de fidélité et d'affection, hasardent ainsi votre honneur et votre personne, pour se rendre considérables au désavantage de leur maître. Je sais bien qu'il n'importe guère à des gens qui n'ont plus ni conscience ni foi, de ruiner leur patrie, et de bouleverser un royaume où ils ne sont point considérés; mais quelqu'un de vos bons serviteurs peut-il souffrir que leurs intrigues s'ourdissent sous votre nom, et qu'ils engagent un connétable et un prince du sang dans leurs attentats? Voyez, s'il vous plaît, monseigneur, de quelle affection ils sont portés à votre service, qu'ils veulent que l'appréhension de perdre une partie de vos biens vous les fasse tous perdre; que vous quittiez la France pour vous venger d'une injure que vous n'avez point encore reçue, et que vous preniez la fuite devant une femme, de peur de lui céder. Certes, ils vous offensent bien plus que ne font vos ennemis mêmes; le procès [3] intenté contre vous ne saurait vous ôter que des terres; mais ces gens voudraient vous ôter l'honneur, que les âmes nobles estiment plus que tous les sceptres du monde; la gloire que vos ancêtres vous ont laissée, et que vous avez portée vous-même au plus haut point, en chassant deux grands empereurs : l'un d'Italie [4], et l'autre des frontières de France [5]; votre charge avec laquelle vous commandez aux armées victorieuses des Français; enfin les espérances de parvenir à la couronne, dont vous n'êtes éloigné que de trois degrés; et, pour vous dédommager de toutes ces pertes irréparables, ils vous proposent, sous la foi espagnole, sur la parole d'un prince qui désavouera ses agents quand il lui plaira, un mariage peu assuré [6], dont la dot est une injuste guerre contre votre patrie, et les avances un honteux bannissement. Il est vrai que la régente a fort mal traité Votre Altesse, et qu'elle lui fait souffrir d'énormes injustices; mais quel déplaisir vous a fait la France, elle qui vous a si chèrement nourris, vous et vos ancêtres; elle qui vous a élevé dans un si haut éclat, et qui a rendu votre grandeur si puissante

[1] Jacques Molay expira au bûcher, le 18 mars 1314. (N. E.)

[2] Après avoir été traînée de prison en prison, Jeanne d'Arc fut enfin conduite à Rouen, et là elle fut condamnée à mort et brûlée comme sorcière, le 31 mai 1431. (N. E.)

[3] La régente lui avait intenté un procès pour la succession de la maison de Bourbon.

[4] Maximilien. — [5] Charles-Quint.

[6] Charles-Quint lui promettait sa sœur Éléonore, veuve du roi de Portugal.

qu'elle peut aujourd'hui lui être funeste? Oui, monseigneur, votre puissance est seule capable de la détruire; mais votre vertu est trop grande pour se rendre complice d'un si étrange dessein. Vous n'exposerez pas ce royaume, en proie à ceux mêmes contre lesquels vous l'avez vigoureusement défendu; vous n'entreprendrez pas de ruiner un héritage qui peut quelque jour vous appartenir, pour le partager avec des étrangers; vous ne deviendrez pas le gendre des ennemis de votre roi, dont vous êtes déjà le cousin, et dont vous pouvez être le beau-frère. Au reste, comme Sa Majesté est généreuse et magnanime, et que les offenses que vous avez souffertes ne sont pas venues de son propre mouvement, il ne faut pas douter qu'elle les réparera, avec d'autant plus de générosité que vous lui aurez témoigné de patience. Enfin, la force du sang et la raison seront plus puissantes sur son esprit que les mauvais conseils; un peu de constance vous fera triompher de tous vos envieux; et la justice de votre cause, jointe à la gloire de vos belles actions, l'obligera, malgré l'envie, à vous donner la jouissance de tous vos souhaits. Mais, quand le roi ne se porterait pas de lui-même à vous accorder ce que votre rang, votre souveraine vertu et vos services lui demandent, assurez-vous que la nécessité pressante de ses affaires l'y forcera. Car, si ses ennemis n'espèrent point le surmonter sans votre moyen, aussi ne leur saurait-il faire tête sans votre invincible valeur.

LE MÊME. *Règne de François Ier.*

RENAULT AUX PRINCIPAUX CONJURÉS.

Il commença par une narration simple et étendue de l'état présent des affaires, des forces de la république et des leurs, de la disposition de la ville et de la flotte, des préparatifs de don Pèdre et du duc d'Ossone, des armes et des provisions de guerre qui étaient chez l'ambassadeur d'Espagne, des intelligences qu'il avait dans le sénat et parmi les nobles, enfin, de la connaissance exacte qu'on avait prise de tout ce qu'il pouvait être nécessaire de savoir. Après s'être attiré l'approbation de ses auditeurs, par le récit de ces choses dont ils savaient la vérité comme lui, et qui étaient presque toutes les effets de leurs soins aussi bien que des siens :

« Voilà, mes compagnons, continua-t-il, quels sont les moyens destinés pour vous conduire à la gloire que vous cherchez. Chacun de vous peut juger s'ils sont suffisants et assurés. Nous avons des voies infaillibles pour introduire dix mille hommes de guerre dans une ville qui n'en a pas deux cents à nous opposer, dont le pillage joindra avec nous tous les étrangers que la curiosité ou le commerce y a attirés, et dont le peuple même nous aidera à dépouiller les grands, qui l'ont dépouillé tant de fois, aussitôt qu'il verra sûreté à le faire. Les meilleurs vaisseaux de la flotte sont à nous, et les autres portent dès à présent avec eux ce qui doit les réduire en cendres. L'arsenal, la merveille de l'Europe et la terreur de l'Asie, est presque déjà en notre pouvoir. Les neuf vaillants hommes qui sont ici présents, qui sont en état de s'en emparer depuis près de six mois, ont si bien pris leurs mesures pendant ce retardement, qu'ils ne croient rien hasarder en répondant sur leur tête de s'en rendre maîtres. Quand nous n'aurions ni les troupes du lazaret, ni celles de terre ferme, ni la petite flotte de Haillot pour nous soutenir, ni les cinq cents hommes de don Pèdre, ni les vingt vaisseaux vénitiens de notre camarade, ni les grands navires du duc d'Ossone, ni l'armée espagnole de Lombardie, nous serions assez forts avec les intelligences et les mille soldats que nous avons. Néanmoins, tous ces différents secours que je viens de nommer sont disposés de telle sorte, que chacun d'eux pourrait manquer sans porter le moindre préjudice aux autres : ils peuvent bien s'entr'aider, mais ils ne sauraient s'entre-nuire : il est presque impossible qu'ils ne réussissent pas tous, et un seul nous suffit.

« Que si, après avoir pris toutes les précautions que la prudence humaine peut suggérer, on peut juger du succès que la fortune nous destine, quelle marque peut-on avoir de sa faveur qui ne soit au-dessous de celles que nous avons? Oui, mes amis, elles tiennent manifestement du prodige. Il est inouï, dans toutes les histoires, qu'une entreprise de cette nature ait été découverte en partie, sans être entièrement ruinée; et la nôtre a essuyé cinq accidents dont le moindre, selon toutes les apparences humaines, devait la renverser. Qui n'eût cru que la perte de Spinosa, qui tramait la même chose que nous, serait l'occasion de la nôtre? que le licenciement des troupes de Lievestein, qui nous étaient toutes dévouées, divulguerait ce que nous tenions caché? que la dispersion de la petite flotte romprait toutes nos mesures, et serait une source féconde de nouveaux inconvénients? que la découverte de Crême, que celle de Maran attireraient nécessairement après elles la découverte de tout le parti?

« Cependant toutes ces choses n'ont point eu de suite; on n'en a point suivi la trace, qui aurait mené jusqu'à nous : on n'a point profité des lumières qu'elles donnaient. Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Le sénat, nous en sommes fidèlement instruits, le sénat est dans une sécurité parfaite. Notre bonne destinée a

aveuglé les plus clairvoyants de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils. Nous vivons encore, mes chers amis; nous sommes plus puissants que nous n'étions avant tous ces désastres; ils n'ont servi qu'à éprouver notre constance. Nous vivons, et notre vie sera bientôt mortelle aux tyrans de ces lieux. Un bonheur si extraordinaire, si obstiné, peut-il être naturel? Et n'avons-nous pas sujet de présumer qu'il est l'ouvrage de quelque puissance au-dessus des choses humaines?

« Et en vérité, mes compagnons, qu'est-ce qu'il y a sur la terre qui soit digne de la protection du ciel, si ce que nous faisons ne l'est pas? Nous détruisons le plus horrible de tous les gouvernements; nous rendons le bien à tous les pauvres sujets de cet État, à qui l'avarice des nobles le ravirait éternellement sans nous; nous sauvons l'honneur de toutes les femmes qui naîtraient quelque jour sous leur domination, avec assez d'agréments pour leur plaire; nous rappelons à la vie un nombre infini de malheureux que leur cruauté est en possession de sacrifier à leurs moindres ressentiments pour les sujets les plus légers; en un mot, nous punissons les plus punissables de tous les hommes, également noircis des vices que la nature abhorre, et de ceux qu'elle ne souffre qu'avec pudeur.

« Ne craignons donc point de prendre l'épée d'une main, et le flambeau de l'autre, pour exterminer ces misérables; et, quand nous verrons ces palais où l'impiété est sur le trône, brûlants d'un feu, plutôt feu du ciel que le nôtre; ces tribunaux, souillés tant de fois des larmes et de la substance des innocents, consumés par les flammes dévorantes; le soldat furieux, retirant ses mains fumantes du sang des méchants; la mort errante de toutes parts, et tout ce que la nuit et la licence militaire pourront produire de spectacles plus affreux, souvenons-nous alors, mes chers amis, qu'il n'y a rien de pur parmi les hommes; que les plus louables actions sont sujettes aux plus grands inconvénients; et qu'enfin, au lieu des diverses fureurs qui désolaient cette malheureuse terre, les désordres de la nuit prochaine sont les seuls moyens d'y faire régner à jamais la paix, l'innocence et la liberté. »

SAINT-RÉAL. *Conjuration de Venise.*

ÉLISABETH, REINE D'ANGLETERRE, A L'AMBASSADEUR DE MARIE STUART, QUI DEMANDAIT QU'ELLE LA FIT DÉCLARER, DANS SON PARLEMENT, HÉRITIÈRE PRÉSOMPTIVE DE SA COURONNE.

La reine votre maîtresse et les grands du royaume d'Écosse me font remontrer, par votre bouche, que cette princesse est née du sang des rois d'Angleterre, nos communs ancêtres, et qu'elle a droit de me succéder. Toute l'Europe sait que jamais je ne l'ai attaquée là-dessus, non pas même lorsqu'on l'a vue entreprendre sur ma succession, se l'attribuer, prendre les armes et les titres de mes royaumes. J'ai voulu croire que ce procédé venait moins d'elle que de ceux au pouvoir de qui elle était; et cette insulte ne m'a point portée ni à tenter, pendant son absence, la fidélité de ses sujets, ni à troubler le repos de son État, ni à m'opposer à son retour.

J'ai mis un ordre à mes affaires, qui me donne lieu de croire, sans trop de présomption, que je mourrai reine d'Angleterre. Savoir qui me succédera, c'est au Seigneur à y pourvoir; savoir qui a droit de me succéder, c'est ce que je n'ai pas encore eu la curiosité d'examiner. Il y a sur cela des lois sur lesquelles je m'en repose, et dont je n'ai pas intention de rompre le cours. Si elles sont favorables à la reine d'Écosse, je m'en réjouis par avance avec elle, et je ne crois pas que personne ose lui contester une couronne qu'une succession légitime lui fera échoir. Vous connaissez ceux qui le pourraient faire, et vous jugez, par le peu de moyens que leur en fournit la fortune, du peu qu'on aurait à craindre, si les lois leur étaient contraires. Je ne pourrais savoir mauvais gré aux grands et à la noblesse d'Écosse, du zèle qu'ils font paraître pour une reine qui le mérite, de veiller à la conservation de ses droits, et de chercher tous les moyens d'établir entre elle et moi une amitié indissoluble.

J'ai répondu à l'article des droits; à celui de l'amitié, je réponds que c'est une erreur de s'imaginer que si la reine votre maîtresse était déclarée mon héritière, nous en vécussions plus en paix; ce serait, au contraire, une source de toutes sortes de démêlés: elle deviendrait le refuge de tous les mécontents de mon royaume, et peut-être se laisserait-elle aller à être l'appui des inquiets. Je ne crois pas lui faire injure de cette défiance; je l'ai de moi-même: je ne voudrais pas bien répondre que j'aimasse mon héritier. Nous avons de si grands exemples, et chez nous et chez nos voisins, de cette bizarrerie de l'esprit humain, que je n'oserais me flatter d'en être exempte. Il me semble que se pourvoir d'un héritier et d'un tombeau, est à peu près la même chose; et je ne me sens pas d'humeur à faire faire mes funérailles par avance.

LE P. D'ORLÉANS. *Révolutions d'Angleterre.*

HENRI IV, A L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES.

Si je faisais gloire de passer pour excellent orateur, j'aurais apporté ici plus de belles paroles

que de bonne volonté ; mais mon ambition tend à quelque chose de plus haut que de bien parler ; j'aspire au glorieux titre de libérateur et de restaurateur de la France. Déjà, par la faveur du ciel, par les conseils de mes fidèles serviteurs, et par l'épée de ma brave et généreuse noblesse (de laquelle je ne distingue point mes princes, la qualité de gentilhomme étant le plus beau titre que nous possédions), je l'ai tirée de la servitude et de la ruine. Je désire maintenant la remettre en sa première force et en son ancienne splendeur. Participez, mes sujets, à cette seconde gloire, comme vous avez participé à la première. Je ne vous ai point ici appelés, comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés ; je vous ai fait assembler pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre ; en un mot, pour me mettre en tutelle entre vos mains : c'est une envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises, et aux victorieux comme moi ; mais l'amour que je porte à mes sujets, et l'extrême désir que j'ai de conserver mon État, me font trouver tout facile et tout honorable.

LE MARÉCHAL DE BIRON A HENRI IV, A QUI, DANS UNE CIRCONSTANCE CRITIQUE [1], ON CONSEILLAIT DE SE RETIRER EN ANGLETERRE.

Quoi ! sire, on vous conseille de monter sur mer, comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de conserver votre royaume que de le quitter ! Si vous n'étiez pas en France, il faudrait percer au travers de tous les hasards et de tous les obstacles pour y venir ; et maintenant que vous y êtes, on voudrait que vous en sortissiez ; et vos amis seraient d'avis que vous fissiez de votre bon gré ce que les plus grands efforts de vos ennemis ne sauraient vous contraindre de faire ! En l'état où vous êtes, sortir seulement de la France pour vingt-quatre heures, c'est s'en bannir pour jamais.

Le péril, au reste, n'est pas si grand qu'on vous le dépeint : ceux qui nous pensent envelopper sont, ou ceux mêmes que nous avons tenus enfermés si lâchement à Paris, ou gens qui ne valent pas mieux, et qui auront plus d'affaires entre eux-mêmes que contre nous. Enfin, sire, nous sommes en France, il nous y faut enterrer : il s'agit d'un royaume, il faut l'emporter ou y perdre la vie ; et quand même il n'y aurait point d'autre sûreté pour votre personne sacrée que la fuite, je sais bien que vous aimeriez mieux mille fois mourir de pied ferme, que de vous sauver par ce moyen. Votre Majesté ne souffrirait jamais qu'on dît qu'un cadet de la maison de Lorraine lui aurait fait perdre terre, encore moins qu'on la vît mendier à la porte d'un prince étranger.

Non, sire, il n'y a ni couronne ni honneur pour vous au delà de la mer. Si vous allez au-devant du secours de l'Angleterre, il reculera ; si vous vous présentez au port de La Rochelle en homme qui se sauve, vous n'y trouverez que des reproches et du mépris. Je ne puis croire que vous deviez plutôt fier votre personne à l'inconstance des flots et à la merci de l'étranger, qu'à tant de braves gentilshommes et tant de vieux soldats qui sont prêts à lui servir de rempart et de bouclier ; et je suis trop serviteur de Votre Majesté, pour lui dissimuler que, si elle cherchait sa sûreté ailleurs que dans leur vertu, ils seraient obligés de chercher la leur dans un autre parti que dans le sien.

MÉZERAY [2], *Histoire de France.*

LE MARÉCHAL DE BIRON [3] A SES JUGES.

Je vous ai rétablis, messieurs, sur les fleurs de lis, d'où les saturnales de la Ligue vous avaient chassés. Ce corps, qui dépend de vous aujourd'hui, n'a veine qui n'ait saigné pour vous. Cette main, qui a écrit ces lettres produites contre moi, a fait tout le contraire de ce qu'elle écrivait...

Il est vrai, j'ai écrit, j'ai pensé, j'ai dit, j'ai parlé plus que je ne devais faire. Mais où est la loi qui punit de mort la légèreté de la langue et le mouvement de la pensée ? Ne pouvais-je pas desservir le roi en Angleterre et en Suisse ? Cependant j'ai été irréprochable dans ces deux ambassades ; et, si vous considérez avec quel cortége je suis venu, dans quel état j'ai laissé les places de Bourgogne, vous reconnaîtrez la confiance d'un homme qui compte sur la parole de son roi, et la fidélité d'un sujet, bien éloigné de se rendre souverain dans son gouvernement...

J'ai voulu mal faire ; mais ma volonté n'a point passé les bornes d'une première pensée, enveloppée dans les nuages de la colère et du dépit ; et ce serait chose bien dure, que l'on commençât par moi à punir les pensées. La reine d'Angleterre m'a dit que, si le comte d'Essex eût demandé pardon, il l'aurait obtenu ; je le demande aujour-

---

[1] Avec très-peu de troupes, il était alors pressé, aux environs de Dieppe, par une armée de trente mille hommes.

[2] Mézeray, dit Voltaire, s'élève au-dessus de lui-même en faisant parler ainsi le maréchal de Biron ; et il est égal, pour le moins, aux anciens dans cette harangue, du genre de celles dont ils parsemaient leurs ouvrages.

[3] Fils du précédent.

d'hui : le comte d'Essex était coupable, et moi je suis innocent.

Est-il possible que le roi ait oublié mes services? Ne se souvient-il plus du siége d'Amiens, où il m'a vu tant de fois, couvert de feu et de plomb, courir tant de hasards, pour donner ou pour recevoir la mort? Le cruel! il ne m'a jamais aimé que tant qu'il a cru que je lui étais nécessaire. Il éteint le flambeau en mon sang, après qu'il s'en est servi. Mon père a souffert la mort pour lui mettre la couronne sur la tête; j'ai reçu quarante blessures pour la maintenir; et, pour récompense, il m'abat la tête des épaules. C'est à vous, messieurs, d'empêcher une injustice qui déshonorerait son règne, et de lui conserver un serviteur, à l'État un bon guerrier, et au roi d'Espagne un grand ennemi [1].

LE MÊME.

GUSTAVE EXCITE LES DALÉCARLIENS A DÉLIVRER LA SUÈDE DE LA TYRANNIE DE CHRISTIERN.

Il leur présenta d'une manière vive et touchante les derniers malheurs de leur patrie : que tous les sénateurs et que les principaux seigneurs du royaume venaient d'être massacrés par les ordres barbares de Christiern; que ce prince cruel avait fait égorger les magistrats et la plupart des bourgeois de Stockholm; que ses troupes, répandues ensuite dans les provinces, y commettaient tous les jours mille violences; qu'il avait résolu, pour assurer sa domination, d'exterminer indifféremment tous ceux qui étaient capables de défendre la liberté de leur patrie; qu'on n'ignorait pas combien ce prince haïssait les Dalécarliens, dont il avait éprouvé la valeur et le courage pendant le règne du dernier administrateur; qu'ils lui étaient trop redoutables pour n'avoir pas tout à craindre d'un prince si perfide et si cruel; qu'on avait appris que, sous prétexte de quartier d'hiver, il devait faire passer des troupes dans leur province, pour les désarmer, et qu'ils verraient au premier jour leurs ennemis, maîtres de leurs villages, disposer insolemment de leur vie et de leur liberté, s'ils ne les prévenaient par une généreuse résolution; que leurs pères et leurs ancêtres avaient toujours préféré la liberté à la vie; que toute la Suède jetait les yeux sur eux pour voir s'ils marcheraient sur leurs traces, et s'ils en avaient hérité la haine qu'ils avaient toujours fait paraître contre la domination étrangère; qu'il était venu leur offrir sa vie et son bien pour la défense de leur liberté; que ses amis et tous les véritables Suédois se joindraient à eux au premier mouvement qu'ils feraient paraître; qu'il était assuré, d'ailleurs, d'un secours considérable des anciens alliés de la Suède; mais que, quand même ils n'auraient pas des troupes égales en nombre à celles des Danois, ils étaient encore trop forts, ayant la mort de leurs compatriotes à venger, et leur propre vie à défendre; et que, pour lui, il aimait mieux la perdre l'épée à la main que de l'abandonner lâchement à la discrétion d'un ennemi perfide et cruel.

VERTOT. *Révolutions de Suède.*

LE DUC DE ROHAN A SES TROUPES.

Après avoir sauvé l'Alsace, ce général s'était approché de Bâle; à la faveur de la nuit, il entra en Suisse, et parut inopinément, au bout de douze jours de marche, à Coire, où les Grisons, serrés de près par les Impériaux, le reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Il fut d'abord repoussé par les ennemis, qui l'attaquèrent avec des forces supérieures; mais il n'était jamais plus redoutable qu'après une défaite : il trompa l'ennemi par une contre-marche, et parut sur les hauteurs de Cassiano, à la vue des Impériaux étonnés. C'est alors qu'il adressa à ses troupes cette courte harangue, comparable aux plus belles des anciens capitaines :

« Nous avons passé des lieux presque inaccessibles pour venir en cette vallée; nous y sommes enfermés de tous côtés. Voilà l'armée impériale qui se met en bataille devant nous; les Grisons sont derrière, qui n'attendent que l'événement de cette journée pour nous charger, si nous tournons le dos. Les Valtelins ne sont pas moins disposés à achever ce qui restera de nous. De penser à la retraite, vous n'avez qu'à lever les yeux pour en voir l'impossibilité; ce ne sont, de tous côtés, que précipices insurmontables, de sorte que notre salut dépend de notre seul courage. Pour Dieu! mes amis, tandis que les armes de notre roi triomphent partout avec tant d'éclat, ne souffrons pas qu'elles périssent entre nos mains; faisons, par une généreuse résolution, que ce petit vallon,

[1] Charles de Gontaut, duc de Biron, pair, amiral et maréchal de France, naquit en 1561. Il se couvrit de gloire à la bataille d'Arques, à celle d'Ivry, aux siéges de Paris, de Rouen, et au combat d'Aumale. Quoique bien récompensé par Henri IV pour ses services rendus à la France, Biron, alors ambassadeur en Suisse, dans les Pays-Bas, et en Angleterre, conspira contre ce digne monarque, et traita secrètement avec l'Espagne et la Savoie, qui lui promettaient la souveraineté des duché et comté de Bourgogne avec la main d'une infante espagnole; il fut trahi par son confident Lafin, qui l'avait entraîné dans son crime.

Biron fut arrêté : il désavoua d'abord son projet, mais il s'en déclara coupable dans la suite, et eut la tête tranchée dans l'intérieur de la Bastille, en 1602. (N. E.)

presque inconnu au monde, devienne considérable à la postérité, et soit aujourd'hui le théâtre de notre gloire. »

Rohan fut vainqueur, et sa fortune ne se démentit pas.

Mémoires et lettres de Henri de Rohan, sur la guerre de la Valteline.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Voici un morceau de Massillon, signalé avec raison, par Voltaire, entre les plus beaux mouvements qui aient jamais honoré l'éloquence. C'est, à mon avis, le modèle et le triomphe des préparations oratoires. Massillon en a fait le principal ornement de sa gloire, dans son fameux sermon *sur le petit nombre des élus*, où, loin de disserter froidement et sans fruit sur les décrets du ciel, son excellent esprit explique, uniquement par la conduite des hommes, les causes morales qui rendent le salut si rare, et trouve l'explication évidente du petit nombre des prédestinés dans le seul petit nombre des justes qui ont conservé ou recouvré leur innocence.

« Je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre, et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante : Je suppose donc que c'est ici votre dernière heure, et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, que Jésus-Christ va paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre comme des criminels tremblants, à qui l'on va prononcer une sentence de grâce ou un arrêt de mort éternelle : car, vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui. Tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort : c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger en ce moment, vous pouvez presque décider ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

« Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour vous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous, du moins, que les choses fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande; vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même : vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais, si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous connaissons, du moins, que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? Les titres et les dignités ne doivent compter pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin, un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte, car ils en seront retranchés au grand jour. Paraissez maintenant, justes; où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu. O Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage? »

MODÈLE D'EXERCICE.

Le trait sublime qui fait brèche et porte l'éloquence à son comble, frappe dans toute sa force à ces derniers mots : *O Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage?* C'est là que la mine fait son explosion; mais elle ava été chargée plus haut. Isolez cette phrase, ou jetez l'exclamation à la fin d'un tableau moins effrayant, vous en détruisez tout l'effet; elle étonnera tout au plus, si elle est jetée sans préparation et sans art, mais elle ne pourra ni entraîner ni transporter l'auditoire. Remettez en action ce même mouvement à la place où Massillon a pu lui assurer tant de vigueur, et décomposez-en tous les élements oratoires : voyez cette force, cette énergie, cette véhémence qui vont toujours en croissant dans ce phénomène de l'éloquence, ainsi que dans tout le discours, depuis le commencement de l'exorde jusqu'à la fin de la péroraison! Voyez ces peintures affreuses qui s'engendrent, se succèdent rapidement et ne s'offrent qu'un instant à votre imagination pour l'enflammer et la bouleverser, dans cette solitude où l'orateur vous a isolés sur les débris de l'univers, par cette supposition de votre mort et de la fin du monde! Voyez ces cieux ouverts, cette apparition soudaine de Jésus-Christ au milieu de l'assemblée, ce spectacle du dernier jugement qui va fixer votre éternité, en vous environnant d'a-

vance de tous ces témoignages d'une expérience universelle qui vous annoncent qu'au terme de la vie votre conscience se trouvera dans le même état où elle est au moment où l'on vous parle ! Voyez l'effroi du prédicateur qui se met en scène avec son auditoire pour en partager les frayeurs ! Comme il partage, avec chacun des pécheurs qui l'écoutent, la plus invincible ignorance sur sa propre destinée ! Voyez l'explosion du désespoir que préparent ces conjectures et ces résultats évidents qui restreignent à une si lamentable minorité le très-petit nombre des prédestinés, déjà réduits au-dessous de la majorité, et que Massillon n'ose pas étendre seulement à dix justes, vainement cherchés autrefois par le Seigneur dans cinq villes entières ! Voyez l'effet soudain de tous ces raisonnements péremptoires dont on vous laisse le soin de tirer les conséquences; cette énumération des quatre classes de pécheurs qui composent l'assemblée, et parmi lesquels il ne se trouve aucun auditeur qui ne soit forcé de se reconnaître et de se corriger, quand il entend sa propre sentence dans la conclusion d'un tel dénombrement, et dont l'infinité lui rend si terribles ces paroles où se trouve renfermée son éternelle réprobation: *Voilà le parti des réprouvés !* Cette apostrophe si désespérante, après une division qui ne laisse peut-être plus un seul élu autour de vous, ne devient-elle pas votre arrêt ? *Paraissez maintenant, justes; où êtes-vous ?* Cette interrogation sublime à Dieu, et à laquelle votre conscience frémit de répondre, au moment où lui seul peut démêler encore quelques rares héritiers de ses promesses dans cette multitude, ne retentit-elle pas en détonations redoublées au fond de votre âme glacée d'effroi, quand, dans ce vide immense, il ne vous reste plus de place que parmi les réprouvés? *O Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage?* Supposez, à la simple lecture de ce sermon, la religion vivante dans tous les cœurs, pour bien juger le triomphe d'une pareille éloquence, et vous comprendrez l'effet prodigieux qu'elle produisit dans l'église de Saint-Eustache, où l'auditoire entier se leva, par un mouvement soudain, en poussant un cri sourd et lugubre de frayeur et de foi, comme si la foudre fût tombée tout à coup au milieu du temple; enfin, vous concevrez, et vous éprouverez peut-être vous-même la commotion excitée par le même trait de ce sermon, dans la chapelle de Versailles. Louis XIV la partagea devant Massillon, qu'on vit aussitôt changer de visage, et couvrir son front de ses tremblantes mains. Les soupirs étouffés de l'assemblée rendirent l'orateur muet pendant quelques instants, et il parut lui-même encore plus consterné que toute la cour.

Le cardinal MAURY. *Essai sur l'éloq. de la chaire.*

DISCOURS D'UN CURÉ DU QUERCY A SES PAROISSIENS.

Une paroisse du Quercy était exposée aux plus vives alarmes par les murmures et les cris qu'avait excités la défense d'enterrer dans les églises et dans les cimetières qui ne sont pas hors des villes: le curé, homme respectable par son âge et par ses vertus, monta en chaire :

« Mes enfants, j'entends votre piété qui murmure, et qui dit : *Pourquoi veut-on nous priver de la consolation d'être ensevelis avec nos pères? Pourquoi nous défend-on de mêler nos cendres avec les leurs?* Afin qu'après votre mort vous ne fassiez pas de mal à vos enfants, à qui vous voulez tant de bien pendant votre vie; afin d'abolir un abus pernicieux; afin de détruire un usage contraire à l'humanité.

« Eh quoi! vous voudriez acheter une vaine satisfaction au prix de la vie ou de la santé de vos descendants? Juste ciel! Je vois d'ici frémir et reculer d'horreur les corps de vos ancêtres, lorsqu'on vous portera dans leurs sépulcres; je les entends s'écrier : *Ils ne sont pas nos enfants, nous n'étions pas aussi barbares !*

« Non, mes frères, vous ne mêlerez pas vos cendres à celles de vos pères; mais vous les mêlerez à celles de vos enfants, de vos amis, de vos parents qui vivent encore; vous les mêlerez aux miennes : oui, je veux que mon corps soit déposé au milieu de vous dans le nouveau cimetière. Ceux qui naîtront après nous, viendront prier sur nos tombes comme sur celles de leurs bienfaiteurs, et nos ossements tressailliront de joie... Qui de vous refusera de me suivre et de m'imiter? Qui voudra abandonner son chef et son curé ? Ah ! s'il en était ainsi, je vous le déclare, au jour de la résurrection, je me lèverai seul de ce cimetière désert, j'irai me présenter au souverain Juge, je lui rendrai compte du troupeau qu'il m'a confié ; et moi, votre père, votre frère, votre ami par la charité, moi ministre de paix et de miséricorde, moi-même je deviendrai votre premier accusateur au tribunal de Jésus-Christ; j'appellerai les vengeances célestes sur ces infidèles qui, sans avoir voulu m'écouter, se seront rendus coupables envers le roi, la religion et l'humanité. »

Ce petit discours, plein de force et d'onction, persuada tous les esprits.

On l'a recueilli comme un modèle.

ÉLOGE DE LOUIS XIV.

Qui l'eût dit au commencement de l'année dernière, et dans cette même saison où nous sommes, lorsqu'on voyait de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues se former, et cet esprit de

discorde et de défiance qui soufflait la guerre aux quatre coins de l'Europe; qui l'eût dit qu'avant la fin du printemps tout serait calmé? Quelle apparence de pouvoir dissiper sitôt tant de ligues? Comment accorder tant d'intérêts contraires? Comment calmer cette foule d'États et de princes, bien plus irrités de notre puissance que des mauvais traitements qu'ils prétendaient avoir reçus? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffiraient pas pour terminer toutes ces querelles? La diète d'Allemagne, qui n'en devait examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y était appliquée, n'en était encore qu'aux préliminaires. Le roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avait résolu, dans son cabinet, qu'il n'y eût plus de guerres; la veille qu'il doit partir pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes, et les envoie à son ambassadeur à la Haye. Là-dessus les provinces délibèrent, les ministres des hauts alliés s'assemblent, tout s'agite, tout se remue : les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande; les autres redemandent ce qu'on leur a pris, et tous ont résolu de ne pas poser les armes. Mais lui, qui sait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs assemblées, et, comme le Jupiter d'Homère, après avoir envoyé la terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance lui-même aux portes de Mons : ici, il envoie des généraux à ses alliés; là, il fait foudroyer Gênes; il force Alger à lui demander pardon; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, soulage ses peuples, et les fait jouir par avance des fruits de la paix; et enfin, comme il l'avait prévu, voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes conditions qu'il leur a offertes, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter; ou, pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avait plu de leur tracer [1].

RACINE. *Discours prononcé à l'Académie française, à la réception de MM. Thomas Corneille et Bergeret.*

LE SOUVERAIN, OU LOUIS XIV.

Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien régner! Une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le prince, et qui conserve le respect dans un courtisan : une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point : ne faire jamais ni menaces ni reproches, ne point céder à la colère, et être toujours obéi; l'esprit facile, insinuant; le cœur ouvert, sincère, et dont on croit voir le fond, et ainsi très-propre à se faire des amis, des créatures et des alliés : être secret toutefois, profond et impénétrable dans ses motifs et dans ses projets : du sérieux et de la gravité dans le public : de la brièveté jointe à beaucoup de justesse et de dignité, soit dans les réponses aux ambassadeurs des princes, soit dans les conseils : une manière de faire des grâces qui est comme un second bienfait, le choix des personnes que l'on gratifie : le discernement des esprits, des talents et des complexions pour la distribution des postes et des emplois : le choix des généraux et des ministres : un jugement ferme et solide, décisif dans les affaires, qui fait que l'on connaît le meilleur parti et le plus juste : un esprit de droiture et d'équité qui fait qu'on le suit jusques à prononcer quelquefois contre soi-même en faveur du peuple, des alliés, des ennemis : une mémoire heureuse et très-présente qui rappelle les besoins des sujets, leur visage, leurs noms, leurs requêtes : une vaste capacité qui s'étende non-seulement aux affaires de dehors, au commerce, aux maximes d'État, aux vues de la politique, au reculement des frontières par la conquête de nouvelles provinces, et à leur sûreté par un grand nombre de forteresses inaccessibles, mais qui sache aussi se renfermer au dedans, et comme dans les détails de tout un royaume; qui abolisse des usages cruels et impies, s'ils y règnent; qui réforme les lois et les coutumes, si elles étaient remplies d'abus; qui donne aux villes plus de sûreté, et plus de commodités par le renouvellement d'une exacte police, plus d'éclat et plus de majesté par des édifices somptueux : punir sévèrement les vices scandaleux; donner, par son autorité et par son exemple, du crédit à la piété et à la vertu : protéger l'Église, ses ministres, ses droits, ses libertés : ménager ses peuples comme ses enfants; être toujours occupé de la pensée de les soulager, de rendre les subsides légers, et tels qu'ils se lèvent sur les provinces sans les appauvrir : de grands talents pour la guerre; être vigilant, appliqué, laborieux :

---

[1] Cette noble image qui termine l'éloge du roi, renferme une allusion délicate à un fait célèbre de l'histoire romaine, et laisse beaucoup plus à découvrir qu'elle ne montre. On s'imagine assister à l'entrevue où Popilius, ayant prescrit de la part du sénat des conditions de paix à Antiochus, et voyant que ce roi cherchait à éluder, ce fier Romain l'enferma dans un cercle qu'il traça autour de lui avec la baguette qu'il avait à la main, et l'obligea de lui rendre une réponse positive avant que d'en sortir. Ce trait d'histoire, dont on laisse au lecteur le soin et le plaisir de faire lui-même l'application, a beaucoup plus de grâce que si on avait cité l'endroit d'où il est tiré. ROLLIN.

avoir des armées nombreuses, les commander en personne, être froid dans le péril, ne ménager sa vie que pour le bien de son État, aimer le bien de son État et sa gloire plus que sa vie : une puissance très-absolue, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue et à la cabale ; qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les grands et les petits, qui les rapproche, et sous laquelle tous plient également : une étendue de connaissances qui fait que le prince voit tout par ses yeux, qu'il agit immédiatement et par lui-même ; que ses généraux ne sont, quoique éloignés de lui, que ses lieutenants, et les ministres que ses ministres : une profonde sagesse qui sait déclarer la guerre, qui sait vaincre et user de la victoire, qui sait faire la paix, qui sait la rompre, qui sait quelquefois, et selon les divers intérêts, contraindre les ennemis à la recevoir ; qui donne des règles à une vaste ambition, et sait jusques où l'on doit conquérir : au milieu d'ennemis couverts ou déclarés, se procurer le loisir des jeux, des fêtes, des spectacles ; cultiver les arts et les sciences ; former et exécuter des projets d'édifices surprenants : un génie enfin supérieur et puissant qui se fait aimer et révérer des siens, craindre des étrangers, qui fait d'une cour, et même de tout un royaume, comme une seule famille unie parfaitement sous un même chef, dont l'union et la bonne intelligence est redoutable au reste du monde : ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée du souverain. Il est vrai qu'il est rare de les voir réunies dans un même sujet ; il faut que trop de choses concourent à la fois, l'esprit, le cœur, les dehors, le tempérament ; et il me paraît qu'un monarque qui les rassemblerait toutes en sa personne, serait bien digne du nom de GRAND.

LA BRUYÈRE.

EXORDES.

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
BOILEAU. *Art poét.*, ch. III.

PRÉCEPTES DU GENRE.

L'esprit plaît dans une épigramme et dans une chanson. Mais dans la chaire, à la tribune ou au barreau, l'esprit à prétention est une espèce de miniature placée trop haut pour sa perspective optique, il n'y produit jamais de grands effets sur une nombreuse assemblée ; et la vraie éloquence proscrit toutes les pensées trop fines ou trop recherchées pour être saisies par le peuple. Eh ! qu'est-ce en effet qu'un trait brillant pour émouvoir ou pour échauffer une multitude qui ne présente d'abord à l'orateur qu'une masse immobile, laquelle, bien loin de partager les sentiments de celui qui parle, ou de lui prodiguer de l'intérêt, lui accorde à peine une froide et vague attention?

Le début d'un discours doit être simple et modeste pour concilier à l'orateur la bienveillance de l'auditoire. L'exorde mérite cependant d'être travaillé avec beaucoup de soin. La doctrine et l'exemple des maîtres de l'art avertissent de s'y restreindre au développement d'une seule idée principale qui découvre et qui fixe toute l'étendue de l'*argument oratoire* ou de la matière qu'on veut traiter. C'est là qu'au moment même où elle est annoncée, les points de vue de l'orateur sont indiqués sans occuper trop d'espace, que les germes du plan se hâtent de paraître comme l'explication naturelle et nécessaire du sujet; qu'une logique de raison plutôt que de raisonnement règle le choix des rapports, auxquels on préfère de se borner, en mettant à l'écart tous ceux qui seraient communs, vagues, abstraits, ou stériles, et en circonscrivant le discours avec autant de discernement et d'exactitude que de clarté et de précision ; et qu'enfin des principes lumineux annoncent, par d'importants résultats, les méditations profondes d'un orateur qui a beaucoup réfléchi, et qui ajoute l'empire du talent à l'autorité de son ministère pour captiver l'attention d'une assemblée nombreuse qu'il associe à toutes ses pensées, en lui présentant un grand intérêt.

Tel est l'art de Bossuet, quand, pour frapper vivement les esprits, il dit, en commençant l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, « qu'il veut dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et, dans une seule mort, faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. » Tout ce qui ne prépare point aux principaux objets d'un discours est inutile dans un exorde. Écartons donc de cette partition oratoire les réflexions subtiles, les citations, les dissertations, les lieux communs, et même les images et les métaphores ambitieuses ; car, *il ne faut*, dit l'orateur romain, *employer alors les mots, que dans leur sens le plus usité, de peur que le discours ne paraisse travaillé avec trop d'apprêt* [1]. Marchons au but par le plus court chemin : tout doit être ici approprié au sujet, puisque, selon l'expression de Cicéron, l'exorde n'en est que l'*avenue* [2]. N'imitons point ces prolixes rhéteurs, qui, au lieu d'entrer d'abord en matière, se tournent et se retournent dans tous les sens, comme un voyageur qui ne connaît pas sa route, et laissent l'auditoire incertain sur la matière qu'ils vont traiter. L'exorde ne commence véritablement qu'au moment où l'on découvre l'objet et le dessein du discours.

A peine le sujet est-il exposé qu'il faut se hâter de le bien définir. Cette précaution est surtout nécessaire quand on traite des questions abstraites ; et on est sûr d'errer dans des spéculations vagues, si l'on néglige de se fixer d'abord par des notions précises. Il est dangereux sans doute de vouloir trop s'élever dans ces morceaux préparatoires ; et l'expérience apprend tous les jours à se méfier de la prétention des débuts éloquents. Il est néanmoins nécessaire, comme je l'ai déjà observé, d'intéresser fortement l'attention d'une assemblée

[1] *In exordiendâ causâ servandum est ut usitata sit verborum consuetudo, ut non apparata oratio esse videatur* Ad Herennium. I-7.

[2] *Aditus ad causam.* Brutus.

distraite ; et je ne vois pas que l'on viole les règles de l'art, en frappant l'auditeur par un trait soudain qui le sépare de ses propres pensées, en le mettant à la suite et à la merci de l'homme éloquent qui le captive et le domine, pourvu que cette brusque émotion ne trompe point son attente, et que le triomphe de l'orateur aille toujours en croissant.

« Je veux, dit Montaigne, des discours qui donnent la première charge dans le plus fort du doute ; je cherche des raisons bonnes et fermes d'arrivée. » Montaigne a raison. Rien n'est plus important et plus difficile que de s'emparer de ses auditeurs, de les réunir promptement à soi, et d'entrer dans son sujet par un mouvement qui puisse les frapper, au lieu de laisser hésiter leur intérêt et divaguer leur imagination. Dans sa tragédie de *la Troade*, Sénèque ouvre la première scène par un monologue sublime. Trois vers lui suffisent pour émouvoir tous les cœurs. On aperçoit dans le lointain la ville de Troie consumée par les flammes. A la vue d'un spectacle si analogue à son triste sort, Hécube chargée de fers, seule sur le théâtre, prononce en soupirant ces éloquentes paroles [1] : « Vous, potentats, qui vous « fiez à votre puissance, vous qui dominez sur « une cour nombreuse, vous qui ne craignez point « l'inconstante faveur des dieux, qui vous livrez « au sommeil si doux de la prospérité, regardez « Hécube, et contemplez Troie ! » Qui ne rentre alors en soi-même ? qui échappe à l'effroi d'un pareil contraste, et, en regardant le ciel, ne réfléchit pas du moins sur l'incertitude et les dangers de sa destinée ? C'est ainsi qu'un grand orateur doit profiter de tout ce qui l'environne, pour intéresser et s'associer le cœur humain. C'est ainsi qu'il est beau d'enrichir le commencement d'un discours ; mais je ne puis trop répéter qu'il faut que la suite soit digne d'être écoutée, quand on a élevé son auditoire à cette hauteur.

Le cardinal MAURY. *Essai sur l'éloquence de la chaire*, t. I.

EXORDE DE L'ORAISON FUNÈBRE DE LA REINE D'ANGLETERRE.

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse ; soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui : car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde ; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main, et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples : *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes aussi bien que les misères ; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis de retours soudains, de changements inouïs : la rébellion longtemps retenue, à la fin tout à fait maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes ; l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli : voilà les enseignements que Dieu donne aux rois. Ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs.

Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout à coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut ; et, s'il n'est pas permis aux parti-

---

[1] *Quicumque regno fidit, et magnâ potens*
Dominatur aulâ, nec leves metuit Deos,
Animumque rebus credulum lætis dedit
Me videat et te Troia !

Toute la force et la sublimité de ce trait poétique sont dans ces derniers mots que l'incendie visible de Troie rend énergiques : *Me videat, et te, Troja!*

culiers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Entendez, ô grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde!*

BOSSUET.

MODÈLE D'EXERCICE.

Voyez, dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, comme il annonce avec chaleur qu'il va instruire les rois; comme il se jette ensuite à travers les divisions et les orages de cette île; comme il peint le débordement des sectes, le fanatisme des indépendants; au milieu d'eux, Cromwell, actif et impénétrable, hypocrite et hardi, dogmatisant et combattant, montrant l'étendard de la liberté et précipitant les peuples dans la servitude; la reine luttant contre le malheur et la révolte, cherchant partout des vengeurs, traversant neuf fois les mers, battue par les tempêtes, voyant son époux dans les fers, ses amis sur l'échafaud, ses troupes vaincues, elle-même obligée de céder; mais, dans la chute de l'État, restant ferme parmi ses ruines, telle qu'une colonne qui, après avoir longtemps soutenu un temple ruineux, reçoit, sans en être courbée, ce grand édifice qui tombe et fond sur elle sans l'abattre.

Cependant l'orateur, à travers ce grand spectacle qu'il déploie sur la terre, nous montre toujours Dieu présent au haut des cieux, secouant et brisant les trônes, précipitant la révolution, et, par sa force invincible, enchaînant ou domptant tout ce qui lui résiste. Cette idée, répandue dans le discours d'un bout à l'autre, y jette une terreur religieuse qui en augmente encore l'effet, et rend le pathétique plus sublime et plus sombre. THOMAS. Essai sur les Éloges, t. II.

EXORDE DE L'ORAISON FUNÈBRE DE TURENNE.

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvrait son camp du bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée; qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle; cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Ésaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël, comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait, tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie; ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce morne et long silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la piété, la crainte, ils s'écrièrent : *Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël?* A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent, le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : *Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël?*

Chrétiens qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois? Ne vous reconnaissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite? et ne mettrez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Écriture, celui dont je viens vous parler? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables, et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. Oh! si l'Esprit divin, l'Esprit de force et de vérité, avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses!

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornements d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de très-haut, etc.? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire : conduites d'armées, siéges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campements bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage é-

noble patience? Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie; grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété?

Quel sujet peut inspirer des sentiments plus justes et plus touchants, qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix! Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissez-vous seulement reconnaître la justice de nos armes, recevoir la paix que, malgré vos pertes, vous avez tant de fois refusée; dans l'abondance de vos larmes, éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin! les jugements de Dieu sont impénétrables: mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine, dont les intentions étaient pures, et dont la vertu semblait mériter une vie plus longue et plus étendue.

Retenons nos plaintes, messieurs; il est temps de commencer son éloge, et de vous faire voir comment cet homme puissant triompha des ennemis de l'État par sa valeur, des passions de l'âme par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai quelquefois peut-être le général d'armée, le sage, le chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes; j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai partout votre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la vérité et par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

FLÉCHIER.

MODÈLE D'EXERCICE.

Ici, Fléchier, comme on l'a dit souvent, paraît au-dessus de lui-même. Il semble que la douleur publique ait donné plus de mouvement et d'activité à son âme: son style s'échauffe, son imagination s'élève, ses images prennent une teinte de grandeur; partout son caractère devient imposant. Cependant, entre cette oraison funèbre et celle du grand Condé, il y a la même différence qu'entre les deux héros. L'une a l'empreinte de la fierté et semble l'ouvrage d'un instinct sublime; l'autre, dans son élévation même, paraît le fruit d'un art perfectionné par l'expérience et par l'étude. Ainsi, par un hasard singulier, ces deux grands hommes ont trouvé dans leurs panégyristes un genre d'éloquence analogue à leur caractère.

L'oraison funèbre de Turenne n'en est pas moins un des monuments de l'éloquence française. L'exorde sera éternellement cité pour son harmonie, pour son caractère majestueux et sombre, et pour l'espèce de douleur auguste qui y règne. Les deux premières parties peignent avec noblesse les talents d'un général et les vertus d'un sage; mais, à mesure que l'orateur avance vers la fin, il semble acquérir de nouvelles forces. Il peint avec rapidité les derniers succès de ce grand homme, il fait voir l'Allemagne troublée, l'ennemi confus, l'aigle prenant déjà l'essor et prête à s'envoler dans les montagnes, l'artillerie tonnant de toutes parts pour favoriser la retraite, la France et l'Europe dans l'attente d'un grand événement. Tout à coup l'orateur s'arrête; il s'adresse au Dieu qui dispose également et des vainqueurs et des victoires, et se plaît à immoler à sa grandeur de grandes victimes. Alors il fait voir ce grand homme étendu sur ses trophées; il présente l'image de ce corps pâle et sanglant, auprès duquel, dit-il, fume encore la foudre qui l'a frappé, et montre dans l'éloignement les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. « Turenne meurt, « tout se confond; la fortune chancelle, la vic« toire se lasse, la paix s'éloigne, le courage des « troupes est abattu par la douleur et ranimé par « la vengeance; tout le camp demeure immobile. « Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite « et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les « pères mourants envoient leurs fils pleurer sur « leur général mort, etc. [1]. »

Cependant, malgré l'éloquence générale et les beautés de cette oraison funèbre, peut-être n'y trouve-t-on point encore assez le grand homme que l'on cherche; peut-être que les figures et l'appareil même de l'éloquence le cachent un peu, au lieu de le montrer: car il est quelquefois de ces sortes de discours comme des cérémonies d'éclat, où un grand homme est éclipsé par la pompe même dont on l'environne. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que quelques lignes que madame de Sévigné a jetées au hasard dans ses lettres, sans soin, sans apprêt, et avec l'abandon d'une âme sensible, font encore plus aimer M. de Turenne, et donnent une plus grande idée de sa perte.

THOMAS. *Essai sur les éloges*, t. II.

---

[1] Voyez *Narrations*, la Mort de Turenne.

EXORDE DE L'ÉLOGE DE DUGUAY-TROUIN.

De tous les spectacles que l'industrie de l'homme a donnés au monde, il n'en est peut-être aucun de plus admirable que la navigation. Un être faible et mortel, attaché à la terre, a osé se transporter sur un élément inconnu et terrible, suspendre des édifices sur les eaux, donner des lois aux vents, et voler aux extrémités de l'univers sous un ciel qui n'était point fait pour lui. Mais telle est notre destinée : l'esprit humain est aussi pervers qu'il est grand, et le crime se place à côté du génie. Les hommes ont abusé de tout : des végétaux pour en former des poisons, du fer pour s'égorger, de l'or pour se corrompre, des arts pour multiplier les moyens de se détruire ; ils ont abusé surtout de l'art de la navigation : la mer est devenue un champ de carnage, et les flots ont été ensanglantés par la guerre.

Ainsi les deux parties du globe sont également le théâtre de nos malheurs et de nos crimes. Je n'y vois qu'une différence. En promenant nos regards sur la surface de la terre, nous y apercevons des ruines, des restes d'embrasement, des champs et des forêts incultes, où étaient autrefois des villes florissantes : monuments de ravages qui peuvent nous arrêter, en nous inspirant une terreur utile. Mais la mer, qui a été le tombeau d'une partie du genre humain, n'offre aucun vestige de tant de désastres ; tous les jours le navigateur passe avec sécurité et avec joie sur des lieux où des milliers d'hommes ont péri.

Peut-être devons-nous regretter ces temps d'une heureuse ignorance, où nos aïeux moins grands, mais moins criminels, sans industrie, mais sans remords, vivaient pauvres et vertueux, et mouraient dans les champs qui les avaient vus naître. Mais on voudrait en vain persuader à l'homme de renoncer à des forces qui lui sont pernicieuses : rien ne l'effraye autant que sa faiblesse. La navigation est devenue pour les peuples policés un fléau nécessaire, aussi utile aux États que funeste au genre humain.

La France, liée à toute l'Europe par son commerce, au nouveau monde par ses colonies, obligée de combattre les flottes de deux peuples puissants, vit autrefois la mer remplie de ses vaisseaux ; et plusieurs hommes célèbres la rendirent victorieuse sur cet élément. La renommée, parmi ces noms, a publié le nom de Duguay-Trouin. Il a droit à la reconnaissance de sa patrie, puisqu'il en fut le vengeur.

Dans Athènes, c'étaient les plus fameux orateurs qui célébraient les vainqueurs de Salamine et de Marathon, et ils avaient pour auditeurs les Socrate et les Périclès. Je n'ai point le même talent, et j'ai des juges aussi redoutables : mais ici la vérité sera presque toujours étonnante par elle-même. Dans un sujet aussi grand, c'est être éloquent que d'être sincère.

Je peindrai Duguay-Trouin d'abord simple armateur, et faisant dans cette école l'apprentissage de la marine. Je le peindrai ensuite dans la marine royale, et servant le roi et l'État dans les plus grandes entreprises.

Le sujet que je traite m'annonce que j'exciterai l'attention de mes concitoyens. Quelle que soit l'indifférence de notre siècle pour les talents qui l'honorent, il rend du moins justice à ceux qui ne sont plus [1].

THOMAS.

EXORDE DE L'ÉLOGE DE CATINAT.

Dans cette foule de génies célèbres en tout genre, que la nature semblait avoir de loin préparés et mûris pour en faire l'ornement d'un seul règne, l'orgueil de nos annales et l'admiration du monde ; dans ce siècle resplendissant de gloire, dont tous les rayons viennent se confondre et se réunir au trône de Louis XIV, j'observe avec étonnement un homme qui, prenant sa place au milieu de tous ces grands hommes, sans avoir rien qui leur ressemble, et sans être effacé par aucun d'eux, forme seul avec tout son siècle un contraste frappant digne de l'attention des sages et des regards de la postérité.

Placé dans une époque et chez une nation où tout est entraîné par l'enthousiasme, lui seul, dans sa marche tranquille, est constamment guidé par la raison. Sur un théâtre où l'on se dispute les regards, où l'on brigue à l'envi la place la plus brillante, il attend qu'on l'appelle à la sienne, et la remplit en silence sans songer à être regardé. Quand l'idolâtrie, vraie ou affectée, qu'inspire le monarque, est le principe de tous les efforts, est dans tous les cœurs et dans toutes les bouches, il ne s'occupe que de la patrie, n'agit que pour elle, et n'en parle pas.

Autour de lui, tout sacrifie plus ou moins à l'opinion, à la mode, à la cour ; il ne connaît que le devoir, le bien public et sa propre estime ; autour de lui, le bruit, l'ostentation, l'esprit de la rivalité, semblent inséparables de la gloire qu'on obtient ou qu'on prétend, et se mêlent à toute espèce d'héroïsme ; seul il semble, pour ainsi dire, éteindre sa gloire, étouffer sa renommée, et ne

---

[1] René Duguay-Trouin naquit à Saint-Malo, le 10 juin 1673. La plus belle expédition qu'il ait faite, et celle qui lui valut le plus d'honneur, est la prise de Rio-Janeiro. Il mourut le 27 septembre 1736. (N. E.)

dissimule rien tant que ses succès et ses avantages, si ce n'est les fautes d'autrui.

Tous les hommes illustres de son temps sont marqués par la nature d'un signe particulier et caractéristique qui annonce d'abord le talent dont elle les a doués; il semble indifféremment né pour tous; et, suivant le témoignage remarquable qu'un de ses ennemis lui rendait devant leur maître commun, on *peut également faire de lui un général, un ministre, un ambassadeur, un chancelier;* et, en effet, il paraît en réunir les qualités sans en exercer les fonctions.

Enfin (et c'est ce qui le distingue plus que tout le reste), parmi tant d'hommes rares qui offraient à la grandeur de leur monarque le tribut de leurs talents, aucun n'est exempt de préjugé, ni de faiblesse; ces grandes âmes sont égarées par de grandes passions, ou dominées par les erreurs du vulgaire : seul il possède cette raison supérieure, cette inaltérable égalité d'âme, cette philosophie, en un mot, si étrangère à son siècle; caractère principal, qui marque toutes les actions, tous les moments de sa vie.

Ces traits singuliers et vraiment admirables, dont aucun n'est exagéré, et que l'on peut recueillir dans nos histoires, me frappent et m'attirent comme malgré moi vers le grand homme dont les interprètes de la nation et de la renommée inscrivent aujourd'hui le nom dans leurs fastes. J'entre, autant que je le puis, messieurs, dans vos vues patriotiques, et je présente à mes concitoyens l'éloge de Nicolas de Catinat, maréchal de France, et général des armées de Louis XIV [1].

LA HARPE.

LE MISSIONNAIRE BRIDAINE, DANS UN DES PREMIERS TEMPLES ET AU MILIEU DE LA PLUS HAUTE COMPAGNIE DE LA CAPITALE.

A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment différent : et, si je suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine.

Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume; j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux ! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu ; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis : ah ! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui nous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main : tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité : l'éternité! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et, à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

Extrait des œuvres du cardinal MAURY.

---

[1] Nicolas de Catinat, maréchal de France, naquit à Paris, en 1637. Il fut nommé lieutenant général en 1688; il vainquit le duc de Savoie, s'empara d'une partie des États de ce prince, et le bâton de maréchal fut le prix de ses exploits. Il mourut le 27 février 1712. (N. E.)

PÉRORAISONS.

Que le début, la fin, répondent au milieu.
BOILEAU. *Art poét.*

PRÉCEPTES DU GENRE.

Dans l'éloquence de la tribune ou dans celle de la chaire, où il s'agit surtout d'intéresser et d'émouvoir, la *péroraison* est une partie essentielle du discours, parce que c'est elle qui donne la dernière impulsion aux esprits, et qui décide la volonté, l'inclination d'un auditoire libre.

Dans l'éloquence du barreau, elle n'a pas la même importance, parce que le juge n'est ou ne doit être que la loi en personne, et que ce n'est pas sa volonté, mais son opinion, qu'il s'agit de déterminer. Cependant, comme le juge est homme, il ne sera jamais inutile de l'intéresser en faveur de l'innocence et de la faiblesse, de la justice et de la vérité : et une *péroraison* pathétique ne sera indigne de l'éloquence, que lorsqu'on l'emploiera pour faire triompher l'iniquité, le mensonge, ou le crime.

Dans un plaidoyer, où le sentiment n'est pour rien, et dans lequel, par conséquent, il serait ridicule de faire usage de l'éloquence pathétique, la conclusion ne doit être que le résumé de la cause. C'est un épilogue qui réunit tous les moyens épars et développés dans le courant du discours, afin de les rendre présents à la mémoire au moment de la décision; et cet épilogue consiste, ou à parcourir les sommités des choses, et à les rappeler article par article, ou à reprendre la division, et à exprimer la substance des raisonnements qu'on a faits sur chacun des points capitaux.

Il sera mieux encore, dit Cicéron, de récapituler en peu de mots les moyens de la partie adverse, et les raisons avec lesquelles on les aura réfutés et détruits. Par là, non-seulement la preuve, mais la réfutation sera présente à l'auditeur, et on aura droit de lui demander s'il désire encore quelque chose, et s'il reste encore dans l'affaire quelque difficulté à résoudre, quelque nuage à dissiper.

La règle générale que Cicéron prescrit pour ce résumé de la cause, c'est de n'y rappeler que les points importants, et de donner à chacun d'eux le plus de force, mais le moins d'étendue qu'il est possible : *Ut memoria, non oratio, renovata videatur.*

Une énumération rapide, un dilemme pressé, un syllogisme qui ramasse toute la cause en un seul point de vue, suffit le plus souvent à la conclusion. Un beau modèle dans ce genre est la proposition que fait Ajax pour décider à qui, d'Ulysse ou de lui-même, appartiennent les armes d'Achille : « Qu'on jette au milieu des ennemis les armes de ce héros ; qu'on nous ordonne de les y aller chercher, et qu'on décore celui des deux qui les rapportera. »

Arma viri fortis medios mittantur in hostes ;
Indè jubete peti, et referentem ornate relatis.

Mais, si la nature de la cause donne lieu à une éloquence véhémente, le résumé, que Cicéron appelle *énumération,* doit être suivi d'un mouvement oratoire, qui sera ou d'indignation ou de commisération.

L'indignation consiste à rendre odieuse ou la personne ou la cause de l'adversaire ; et elle doit naître des circonstances aggravantes que la cause peut présenter.

La *péroraison* suppliante, celle que Cicéron appelle *conquestion*, est destinée à exciter la commisération des auditeurs.

Il faut, dit-il, la commencer par adoucir les esprits et par les disposer à la miséricorde ; et les moyens qu'on doit employer sont pris de la faiblesse commune à tous les hommes, et de l'empire de la fortune, dont nous sommes tous les jouets. Par ces réflexions, présentées d'un style grave et sentencieux, nous dit ce maître en éloquence, l'esprit des hommes se laisse humilier, et amener à la compassion, en considérant leur infirmité propre dans la misère de leurs semblables.

Mais, du moment qu'on s'apercevra que tous les cœurs seront émus, il ne faut plus insister sur les plaintes, dit Cicéron ; car, selon la remarque du rhéteur Apollonius : *Rien n'est si vite séché qu'une larme.*

Le modèle des *péroraisons* pathétiques est celle de la harangue pour la défense de Milon. C'est là qu'on voit l'orateur suppliant sauver à l'accusé l'humiliation de la prière, et lui conserver toute la dignité qui convient au caractère d'un grand homme dans le malheur. Mais ce qui est encore très-supérieur à cette supplication, c'est l'indignation qui la précède, et dans laquelle Cicéron démontre, avec une éloquence sans exemple, que, si Milon avait attenté à la vie de Clodius, la république lui en devrait des actions de grâces, au lieu de châtiments.

Dans l'éloquence de la chaire, le pathétique de la *péroraison* a un objet qui ne convient qu'au genre délibératif; c'est d'émouvoir l'auditoire de compassion pour lui-même, et d'horreur pour ses propres vices, ou de terreur pour ses propres dangers.

Il est rare, en effet, que l'orateur chrétien plaide la cause des absents, à moins qu'il ne parle en faveur des pauvres, des orphelins, comme Vincent de Paule, lorsqu'il disait aux femmes pieuses qui composaient son auditoire : « Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez les abandonner ; cessez à présent d'être leurs mères pour devenir leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages. Il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un soin charitable, et ils mourront, si vous les délaissez [1]. »

MARMONTEL. *Éléments de littérature*, tom. III.

PÉRORAISON DE L'ÉLOGE FUNÈBRE DE CONDÉ.

Jetez les yeux de toutes parts; voilà tout ce qu'a pu la magnificence et la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend.

Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides! Quel autre fut plus digne de vous commander? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : « Voilà celui qui nous menait dans les hasards! Sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre! Son ombre eût pu encore gagner des batailles : et voilà que dans son silence son nom même nous anime; et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre, il faut encore servir le roi du ciel. » Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières; et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être un cher entretien! ainsi, puissiez-vous profiter de ses vertus, et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple!

Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. »

Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacri-

[1] Le même jour, dans la même église, au même instant, l'hôpital des enfants trouvés fut fondé à Paris et doté de quarante mille livres de rente.

fice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue, vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.

BOSSUET.

MODÈLE D'EXERCICE.

Si jamais Bossuet parut avoir l'enthousiasme et l'ivresse de son sujet, et s'il le communiqua aux autres, c'est dans l'éloge funèbre du prince de Condé. L'orateur s'élance avec le héros; il en a l'impétuosité comme la grandeur. Il ne raconte pas; on dirait qu'il imagine et conçoit lui-même les plans. Il est sur le champ de bataille; il voit tout, il mesure tout, Il a l'air de commander aux événements; il les appelle, il les prédit; il lie ensemble et peint à la fois le passé, le présent, l'avenir : tant les objets se succèdent avec rapidité, tant ils s'entassent et se pressent dans son imagination ! Mais la partie la plus éloquente est la fin. Les six dernières pages sont un mélange continuel de pathétique et de sublime. Il invite tous ceux qui sont présents, princes, peuple, guerriers, et surtout les amis de ce prince, à environner son monument, et à venir pleurer sur la cendre d'un grand homme. « Jetez les yeux de toutes parts, etc... »

Enfin il ajoute ces mots si connus et éternellement cités : « Pour moi, s'il m'est permis, etc... « vous vivrez éternellement dans ma mémoire... « Agréez ces derniers efforts, etc. »

Dans cette péroraison touchante, on aime à voir l'orateur paraître, et se mêler lui-même sur la scène. L'idée imposante du vieillard qui célèbre un grand homme, ces cheveux blancs, cette voix affaiblie, ce retour sur le passé, ce coup d'œil ferme et triste sur l'avenir, les idées de vertus et de talents, après les idées de grandeur et de gloire; enfin la mort de l'orateur jetée par lui-même dans le lointain, et comme aperçue par les spectateurs, tout cela forme un sentiment profond qui a quelque chose de doux, d'élevé, de mélancolique et de tendre. Il n'y a pas jusqu'à l'harmonie de ce morceau qui n'ajoute au sentiment, et n'invite l'âme à se recueillir, et à se reposer sur sa douleur.

THOMAS. *Essai sur les éloges*, t. II.

PÉRORAISON DE L'ÉLOGE DE MARC-AURÈLE.

« Quand le dernier terme approcha, il ne fut point étonné. Je [1] me sentais élevé par ses discours. Romains, le grand homme mourant a je ne sais quoi d'imposant et d'auguste. Il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre, il prend quelque chose de cette nature divine et inconnue qu'il va rejoindre. Je ne touchais ses mains défaillantes qu'avec respect; et le lit funèbre où il attendait la mort me semblait une espèce de sanctuaire.

« Cependant l'armée était consternée, le soldat gémissait sous ses tentes; la nature elle-même semblait en deuil; le ciel de la Germanie était plus obscur; des tempêtes agitaient la cime des forêts qui environnaient le camp : et ces objets lugubres semblaient ajouter encore à notre désolation.

« Il voulut quelque temps être seul, soit pour repasser sa vie en présence de l'Etre suprême, soit pour méditer encore une fois avant que de mourir. Enfin, il nous fit appeler. Tous les amis de ce grand homme et les principaux de l'armée vinrent se ranger autour de lui; il était pâle, les yeux presque éteints, et les lèvres demi-glacées. Cependant nous remarquâmes tous une tendre inquiétude sur son visage. Prince [2], il parut se ranimer un moment pour toi. Sa main mourante te présenta à tous ces vieillards qui avaient servi sous lui. Il leur recommanda ta jeunesse. « Servez-lui de père, leur dit-il, ah ! servez-lui de père ! » Alors il te donna des conseils tels que Marc-Aurèle mourant devait les donner; et, bientôt après, Rome et l'univers le perdirent. »

A ces mots, tout le peuple romain demeura morne et immobile. Apollonius se tut, ses larmes coulèrent. Il se laissa tomber sur le corps de Marc-Aurèle; il le serra longtemps entre ses bras, et se relevant tout à coup : « Mais toi qui vas succéder à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle ! ô mon fils ! permets ce nom à un vieillard qui t'a vu naître, et qui t'a tenu enfant dans ses bras, songe au fardeau que t'ont imposé les dieux; songe aux devoirs de celui qui commande, aux droits de ceux qui obéissent. Destiné à régner, il faut que tu sois ou le plus juste ou le plus coupable

---

1 Thomas, dans l'éloge de Marc-Aurèle, suppose que cet éloge fut prononcé, près du tombeau de ce prince, par Apollonius, philosophe stoïcien, et ami de l'empereur. (N. E.)

2 L'empereur Commode, fils de Marc-Aurèle, supposé présent à la cérémonie funèbre. (N. E.)

des hommes. Le fils de Marc-Aurèle aurait-il à choisir?

« On te dira bientôt que tu es tout-puissant; on te trompera : les bornes de ton autorité sont dans la loi. On te dira encore que tu es grand, que tu es adoré de tes peuples. Écoute : quand Néron eut empoisonné son frère, on lui dit qu'il avait sauvé Rome; quand il eut fait égorger sa femme, on loua devant lui sa justice; quand il eut assassiné sa mère, on baisa sa main parricide, et l'on courut aux temples remercier les dieux. Ne te laisse pas éblouir par des respects. Si tu n'as des vertus, on te rendra des hommages, et l'on te haïra. Crois-moi, on n'abuse point les peuples. La justice outragée veille dans les cœurs. Maître du monde, tu peux m'ordonner de mourir, mais non de t'estimer. O fils de Marc-Aurèle! pardonne : je te parle au nom des dieux, au nom de l'univers qui t'est confié; je te parle pour le bonheur des hommes et pour le tien. Non, tu ne seras point insensible à une gloire si pure. Je touche au terme de ma vie; bientôt j'irai rejoindre ton père. Si tu dois être juste, puissé-je vivre encore assez pour contempler tes vertus! Si tu devais un jour... »

Tout à coup Commode, qui était en habit de guerrier, agita sa lance d'une manière terrible. Tous les Romains pâlirent. Apollonius fut frappé des malheurs qui menaçaient Rome. Il ne put achever. Ce vénérable vieillard se voila le visage. La pompe funèbre, qui avait été suspendue, reprit sa marche. Le peuple suivit, consterné et dans un profond silence : il venait d'apprendre que Marc-Aurèle était tout entier dans le tombeau.

THOMAS.

PÉRORAISON DE L'ÉLOGE DE DUGUAY-TROUIN.

Faut-il qu'il nous ait été enlevé sitôt! faut-il qu'usé par les maladies, il ait succombé lorsqu'il aurait pu encore remplir une longue carrière! Ah! si le ciel eût prolongé ses jours, même dans sa vieillesse il aurait encore pu servir l'État. Ainsi Duquesne, affaibli par les années, rendait encore la France respectable sur les mers; ainsi Villars remportait des victoires à l'âge où les autres hommes vivent à peine. Que du moins son âme respire encore parmi nous! que son exemple perpétue dans notre marine et la valeur et les talents!

Dans ces entretiens si profonds qu'il avait avec Philippe [1], il parlait sans cesse à ce prince de l'importance et de l'utilité de la marine. Ah! s'il revivait aujourd'hui, s'il errait parmi nos ports et nos arsenaux, quelle serait sa douleur! « Français, s'écrierait-il, que sont devenus ces vaisseaux que j'ai commandés, ces flottes victorieuses qui dominaient sur l'Océan? Mes yeux cherchent en vain : je n'aperçois que des ruines. Un triste silence règne dans vos ports. Eh quoi! n'êtes-vous plus le même peuple? N'avez-vous plus les mêmes ennemis à combattre? Allez tarir la source de leurs trésors. Ignorez-vous que toutes les guerres de l'Europe ne sont plus que des guerres de commerce, qu'on achète des armées et des victoires, et que le sang est à prix d'argent? Les vaisseaux sont aujourd'hui les appuis des trônes.

« Portez vos regards au delà des mers; les habitants de vos colonies vous tendent les bras : les abandonnerez-vous aux premiers ennemis qui voudront descendre sur leurs côtes? Les ferez-vous repentir de leur fidélité? En vain la nature leur a donné la valeur et le zèle. Leur vie, leur sûreté, leur existence est dans vos ports; vos vaisseaux sont leurs remparts; ils n'en ont point d'autres. Êtes-vous citoyens? ce sont vos frères. Êtes-vous avides de richesses? vous les trouverez dans ce nouveau monde; vous y trouverez un bien plus précieux : la gloire.

« Vous avez versé tant de sang pour maintenir la balance de l'Europe; l'ambition a changé d'objet. Portez, portez cette balance sur les mers; c'est là qu'il faut établir l'équilibre du pouvoir : si un seul peuple y domine, il sera tyran, et vous serez esclaves. Il faudra que vous achetiez de lui les aliments de votre luxe, dont vos malheurs ne vous guériront pas. Français, considérez ces mers, qui, de trois côtés, baignent votre patrie; voyez vos riches provinces qui vous offrent à l'envi tout ce qui sert à la construction; voyez ces ports creusés pour recevoir vos vaisseaux. La gloire, l'intérêt, la nécessité, la nature, tout vous appelle. Français, soyez grands comme vos ancêtres : régnez sur la mer; et mon ombre, en apprenant vos triomphes sur les peuples que j'ai vaincus, se réjouira encore dans son tombeau. »

LE MÊME.

PÉRORAISON DE L'ÉLOGE DE RACINE.

O mes concitoyens! ne vous opposez point à votre gloire, en vous opposant à celle de Racine. L'éloge de ce grand homme doit vous être cher, et peut-être n'est-il pas inutile. Les barbares approchent, l'invasion vous menace; songez que les déclamateurs en vers et en prose ont succédé jadis aux poëtes et aux orateurs. Retardez du moins parmi vous, s'il est possible, cette inévi

---

[1] Philippe, duc d'Orléans régent de France. (N. E.)

table révolution. Joignez-vous aux disciples du bon siècle pour arrêter le torrent, encouragez l'étude des anciens, qui seule peut conserver parmi vous le feu sacré près de s'éteindre.

N'en croyez pas surtout ces esprits impérieux et exaltés qui trouvent la littérature du dernier siècle timide et pusillanime ; qui, sous prétexte de nous délivrer de ces utiles entraves qui ne donnent que plus de ressort aux talents et plus de mérite aux beaux-arts, ne songent qu'à se délivrer eux-mêmes des règles du bon sens, qui les importunent.

Ne les croyez pas, ceux qui veulent être poëtes sans faire des vers, et grands hommes sans savoir écrire : ne voyez-vous pas que leur esprit n'est qu'impuissance, et qu'ils voudraient mettre les systèmes à la place des talents ?

Ne les croyez pas, ceux qui vantent sans cesse la nature brute; ils portent envie à la nature perfectionnée : ceux qui regrettent les beautés du chaos ; vous avez sous vos yeux les beautés de la création : ceux qui préfèrent un mot sublime de Shakspeare aux vers de *Phèdre* et de *Mérope ;* Shakspeare est le poëte du peuple ; *Phèdre* et *Mérope* sont les délices des hommes instruits.

Ne les croyez pas, ceux qui relèvent avec enthousiasme le mérite médiocre de faire verser quelques larmes dans un roman; il est un peu plus beau d'en faire couler à la première scène d'*Iphigénie !* ceux qui justifient l'invraisemblable, l'outré, le gigantesque, sous prétexte qu'ils ont produit quelquefois un effet passager, et qu'ils peuvent étonner un moment : malheur à qui ne cherche qu'à étonner, car on n'étonne pas deux fois !

O mes concitoyens ! je vous en conjure encore, méfiez-vous de ces législateurs enthousiastes ; opposez-leur toujours les anciens et Racine ; opposez-leur ce grand axiome de son digne ami, ce principe qui paraît si simple, et qui est si fécond : *Rien n'est beau que le vrai.* Et si vous voulez avoir sans cesse sous les yeux des exemples de ce *beau* et de ce *vrai,* relisez sans cesse Racine.

LA HARPE.

EXHORTATION A L'ÉTUDE DES SCIENCES NATURELLES.

Et comment ne conserveriez-vous pas à jamais votre ardeur pour les sciences naturelles? Quelque destinée qui vous attende, dans quelque contrée du globe que vos jours doivent couler, la nature vous environnera sans cesse de ses productions, de ses phénomènes, de ses merveilles. Dans les vastes plaines et au milieu des bois touffus, sur le haut des monts et dans le fond de la vallée solitaire, vers le bord des ruisseaux paisibles et sur l'immense surface de l'Océan agité, vous serez sans cesse entourés des objets de votre étude.

Elle vous suivra partout, cette collection que la nature déploie avec tant de magnificence devant les yeux dignes de la contempler, et qui est si supérieure à toutes celles que le temps, l'art et la puissance réunissent dans les temples consacrés à l'instruction. Et quel est le point de la terre où la science aux progrès de laquelle nous nous sommes voués ne nous montre pas un nouvel être à décrire, une nouvelle propriété à reconnaître, un nouveau phénomène à dévoiler ? Quel est le climat où transportant, multipliant, perfectionnant les espèces ou les races, et donnant à l'agriculture des secours plus puissants, un commerce de productions plus nombreuses et plus belles, aux nations populeuses des moyens de subsistance plus agréables, plus salubres et plus abondants, vous ne puissiez bien mériter de vos semblables ?

Ah ! ne renoncez jamais à la source la plus pure du bonheur qui peut être réservé à l'espèce humaine. Tout ce que la philosophie a dit de l'étude en général, combien nous devons nous le dire, avec plus de raison, de cette passion constante et douce qui s'anime par le temps, échauffe sans consumer, entraîne avec tant de charme, imprime à l'âme des mouvements si vifs et cependant si peu tumultueux, s'empare de l'existence tout entière, l'arrache au trouble, à l'inquiétude, aux regrets, l'attache avec tant de force à la conquête de la vérité, a pour premier terme l'observation des actes de la faculté créatrice, pour dernier but le perfectionnement, pour jouissance une paix intérieure, un contentement secret et inexprimable, et pour récompense l'estime de son siècle et de la postérité ! Comme elle embellit tous les objets avec lesquels elle s'allie ! A quel âge, à quel état, à quelle fortune ne convient-elle pas ? Elle enchante nos jeunes années, elle plaît à l'âge mûr, elle pare la vieillesse de fleurs, dissipant les chagrins, calmant les douleurs, écartant les ennuis, allégeant le fardeau du pouvoir, soulageant du souci des affaires pénibles, faisant oublier jusqu'à la misère, consolant du malheur d'une trop grande renommée ; quelle adversité ne diminue-t-elle pas ?

Jetez les yeux sur les hommes célèbres dont on nous a transmis les actions les plus secrètes. Quels ont été les plus heureux ? Ceux qui se sont livrés à la contemplation de la nature. J'en atteste Aristote, Linné, Buffon, Bonnet, et ce Bernard de Jussieu, dont la tendre sollicitude pour la conservation d'une plante nouvelle peignait si

bien la paisible félicité ; et ce naturaliste [1] que nous possédons encore parmi nous, et dont la vieillesse, si justement honorée, jouit, au milieu du calme d'une vie très-prolongée, heureuse et sereine, de la reconnaissance de ses contemporains, et de l'affection de mes savants collègues. J'en atteste même les illustres victimes de leur passion sacrée : Pline, qui meurt au milieu du Vésuve; tant de célèbres voyageurs qui expirent pour la science sur une terre étrangère, ces infortunés compagnons de La Peyrouse, dont la mer a tout dévoré, excepté leurs droits sur la postérité. Et les sacrifices utiles, le dévouement généreux, le saint enthousiasme, n'ont-ils pas aussi leur bonheur suprême?

Non, après la vertu, rien ne peut nous conduire plus sûrement à la félicité que l'amour des sciences naturelles. Et vous qui m'écoutez, et qui, jeunes encore, formez notre plus chère espérance! vous, devant qui s'ouvre une carrière que vous pouvez illustrer par tant de travaux! ah! lorsque vous aurez éprouvé cette vérité consolante que le bonheur est dans la vertu qui aime, et dans la science qui éclaire! lorsqu'au milieu de l'éclat de la gloire, ou dans l'obscurité d'une retraite paisible, vous jouirez du charme attaché à l'étude de la nature, et que votre cœur vous retracera vos premières années, vos premiers efforts, vos premiers succès, mêlez quelquefois à ces pensées le souvenir de celui qui alors ne sera plus, mais qui aujourd'hui, et de toutes les facultés de son âme et de son esprit, vous appelle aux plus heureuses destinées.

LACÉPÈDE. *Disc. de clôture du cours d'Histoire naturelle.*

---

1 Daubenton, que les sciences ont perdu depuis.

DIALOGUES PHILOSOPHIQUES OU LITTÉRAIRES.

Conservez à chacun son propre caractère.
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.
BOILEAU. *Art poet.*, chant III.

PRÉCEPTES DU GENRE.

C'est un grand bien que de s'amuser; c'en est un plus grand de s'instruire. La lecture, qui réunit ces deux avantages, ressemble à un fruit délicieux et nourrissant tout à la fois. Telle est la perfection du *dialogue* philosophique ou littéraire. Il n'est personne qui, après avoir lu ceux des *dialogues* de Platon où se peint l'âme de Socrate, ne se sente plus de respect et plus d'amour pour la vertu; il n'est personne qui, après avoir lu les *dialogues* de Cicéron sur l'art oratoire, n'ait de l'éloquence une idée plus haute, plus étendue, plus lumineuse et plus féconde. Ainsi le *dialogue* quand il n'est point oiseux, a pour objet un résultat, ou de sentiment, ou d'idée. Celui qui n'est qu'un jeu d'esprit, un choc d'opinions, d'où jaillissent des étincelles, mais qui ne laissent à la fin qu'incertitude et obscurité, n'est pas ce qu'on doit appeler le *dialogue* philosophique, c'est le *dialogue* sophistique.

Il n'y a rien de plus aisé que de soutenir des paradoxes par des sophismes, que de donner à des choses éloignées et dissemblables une apparence de rapport, et de paraître ainsi rapprocher les extrêmes et assimiler les contraires. Mais cette manière de rendre l'esprit subtil est une manière encore plus sûre de le rendre faux et louche. Qui ne sait pas que dans notre faible entendement rien n'est trop clair ni trop bien assuré, et qu'au moyen du vague des notions communes et de l'équivoque des mots, il est facile à un beau parleur de tout brouiller et de tout obscurcir?

Le difficile, je le répète, c'est de démêler, de classer, de circonscrire nos idées, en leur donnant toute leur étendue, d'en saisir les justes rapports, de tirer ainsi du chaos les éléments de la science, et d'y répandre la lumière. C'est à quoi le *dialogue* philosophique est utilement employé, parce qu'à mesure qu'il forme des nuages, il les dissipe; qu'à chaque pas il ne présente une nouvelle difficulté qu'afin de l'aplanir lui-même, et que son but est la solution de toutes celles que l'ignorance, l'habitude, l'opinion, opposent à la vérité. Si le *dialogue* n'a pas ce mérite, il n'a plus que celui du sophisme, plus ou moins captieux, et du faux bel esprit, trop admiré par la sottise.

La beauté du *dialogue* philosophique résulte de l'importance du sujet, et du poids que les raisons donnent aux opinions opposées. Si pourtant le *dialogue* est moins une dispute qu'une leçon, l'un des deux interlocuteurs peut être ignorant; mais il doit l'être avec esprit : son erreur ne doit pas être lourde, ni sa curiosité niaise. Les *Mondes* de Fontenelle sont un modèle dans ce genre. Il y a peut-être un peu de manière; mais cette manière ingénieuse n'est ni celle de Pluche ni celle de Bouhours.

Les leçons en *dialogues* ont deux grands avantages, l'attrait et la clarté; mais elles ont un défaut, la longueur. Il serait donc à souhaiter que l'on réservât cette forme d'instruction pour les sujets naturellement épineux et confus, qui exigent des développements, et dans lesquels l'intelligence et la raison veulent être conduites, à travers des difficultés successivement résolues, du doute à la persuasion, de l'obscurité à l'évidence. L'histoire, toute en *dialogues*, serait trop délayée; mais des *dialogues* sur certains traits d'histoire, assez problématiques pour être discutés, assez intéressants pour être approfondis, pourraient être un ouvrage utile. Un modèle en ce genre est le *dialogue* de Sylla et d'Eucrate. On désirerait seulement que le philosophe y traitât le proscripteur avec moins de respect. Tous les grands hommes ont eu leur faible : celui de Montesquieu, en écrivant sur les Romains, fut d'être un peu trop sénateur.

MARMONTEL. *Éléments de littérature.*

DÉMOCRITE, HÉRACLITE.

Comparaison de Démocrite et d'Héraclite, où l'on donne l'avantage au dernier, comme plus humain.

DÉMOCRITE.

Je ne saurais m'accommoder d'une philosophie triste.

HÉRACLITE.

Ni moi, d'une gaie. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paraisse de travers, et qui ne déplaise.

DÉMOCRITE.

Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux : cela vous fera mal.

HÉRACLITE.

Vous les prenez avec trop d'enjouement ; votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un philosophe. N'êtes-vous point touché de voir le genre humain si aveuglé, si corrompu, si égaré ?

DÉMOCRITE.

Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule.

HÉRACLITE.

Mais enfin ce genre humain, dont vous riez, c'est le monde entier avec qui vous vivez ; c'est la société de vos amis, c'est votre famille, c'est vous-même.

DÉMOCRITE.

Je ne me soucie guère de tous les fous que je vois, et je me crois sage en me moquant d'eux.

HÉRACLITE.

S'ils sont fous, vous n'êtes guère sage, ni bon, de ne les pas plaindre et d'insulter à leur folie. D'ailleurs, qui vous répond que vous ne soyez pas aussi extravagant qu'eux ?

DÉMOCRITE.

Je ne puis l'être, pensant en toutes choses le contraire de ce qu'ils pensent.

HÉRACLITE.

Il y a des folies de diverses espèces. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres, vous vous jetez dans une extrémité contraire qui n'est pas moins folle.

DÉMOCRITE.

Croyez-en ce qu'il vous plaira, et pleurez encore sur moi si vous avez des larmes de reste : pour moi, je suis content de rire des fous. Tous les hommes ne le sont-ils pas ? Répondez.

HÉRACLITE.

Hélas ! ils ne le sont que trop ; c'est ce qui m'afflige : nous convenons, vous et moi, en ce point, que les hommes ne suivent point la raison. Mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux suivre la raison qui m'oblige de les aimer ; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égarements. Ai-je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est, pour ainsi dire, une partie de moi-même ? Si vous entriez dans un hôpital de blessés, ririez-vous de voir leurs blessures ? Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'âme. Vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez ri du malheureux qui a la jambe coupée, et vous avez l'inhumanité de vous divertir du monde entier qui a perdu la raison ?

DÉMOCRITE.

Celui qui a perdu une jambe est à plaindre, en ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre ; mais celui qui perd la raison, la perd par sa faute.

HÉRACLITE.

Eh ! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux qui s'arracherait lui-même les yeux serait encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle.

DÉMOCRITE.

Accommodons-nous. Il y a de quoi nous justifier tous deux, il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le monde est ridicule, et j'en ris ; il est déplorable, et vous en pleurez : chacun le regarde à sa mode et suivant son tempérament. Ce qui est certain, c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire, il faut penser autrement que le grand nombre : se régler par l'autorité et par l'exemple du commun des hommes, c'est le partage des insensés.

HÉRACLITE.

Tout cela est vrai ; mais vous n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit : c'est n'aimer ni les hommes ni la vertu qu'ils abandonnent.

FÉNÉLON.

ÉROSTRATE ET DÉMÉTRIUS DE PHALÈRE.

ÉROSTRATE.

Trois cent soixante statues élevées dans Athènes à votre honneur ! c'est beaucoup.

DÉMÉTRIUS.

Je m'étais saisi du gouvernement ; et, après cela, il était assez aisé d'obtenir du peuple des statues.

ÉROSTRATE

Vous étiez bien content de vous être ainsi multiplié vous-même trois cent soixante fois, et de ne rencontrer que vous dans cette ville ?

DÉMÉTRIUS.

Je l'avoue : mais, hélas ! cette joie ne fut pas de

longue durée. La face des affaires changea du jour au lendemain : il ne resta pas une seule de mes statues : on les abattit, on les brisa.

ÉROSTRATE.

Voilà un terrible revers ! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition ?

DÉMÉTRIUS.

Ce fut Démétrius Poliorcète, fils d'Antigonus.

ÉROSTRATE.

Démétrius Poliorcète ! j'aurais bien voulu être en sa place. Il y avait beaucoup de plaisir à abattre un si grand nombre de statues faites pour un même homme.

DÉMÉTRIUS.

Un pareil souhait n'est digne que de celui qui a brûlé le temple d'Éphèse [1]. Vous conservez encore votre ancien caractère.

ÉROSTRATE.

On m'a bien reproché cet embrasement du temple d'Éphèse ; toute la Grèce en a fait beaucoup de bruit ; mais, en vérité, cela est pitoyable ; on ne juge guère sainement des choses.

DÉMÉTRIUS.

Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a faite de détester une si belle action, et de la loi par laquelle les Éphésiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Érostrate.

ÉROSTRATE.

Je n'ai pas, du moins, sujet de me plaindre de l'effet de cette loi ; car les Éphésiens furent de bonnes gens, qui ne s'aperçurent pas que défendre de prononcer un nom, c'était l'immortaliser. Mais leur loi même, sur quoi était-elle fondée ? J'avais une envie démesurée de faire parler de moi, et je brûlai leur temple. Ne doivent-ils pas se tenir bien heureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage ? On ne les en pouvait quitter à meilleur marché. Un autre aurait peut-être ruiné toute la ville et tout leur État.

DÉMÉTRIUS.

On dirait, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous, et que l'on doit compter pour des grâces les maux que vous n'avez pas faits.

ÉROSTRATE.

Il est facile de vous prouver le droit que j'avais de brûler le temple d'Éphèse. Pourquoi l'avait-on bâti avec tant d'art et de magnificence ? Le dessein de l'architecte n'était-il pas de faire vivre son nom ?

DÉMÉTRIUS.

Apparemment.

ÉROSTRATE.

Eh bien, ce fut pour faire vivre aussi mon nom que je brûlai ce temple.

DÉMÉTRIUS.

Le beau raisonnement ! Vous est-il permis de ruiner pour votre gloire les ouvrages d'un autre ?

ÉROSTRATE.

Oui : la vanité qui avait élevé ce temple par les mains d'un autre l'a pu ruiner par les miennes ; elle a un droit légitime sur tous les ouvrages des hommes ; elle les a faits, et elle les peut détruire : les plus grands États mêmes n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse, quand elle y trouve son compte ; ils ne pourraient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un roi qui, pour honorer les funérailles d'un cheval, ferait raser la ville de Bucéphalie, lui ferait-il une injustice ? Je ne le crois pas, car on ne s'avisa de bâtir cette ville que pour assurer la mémoire de Bucéphale, et, par conséquent, elle est affectée à l'honneur des chevaux.

DÉMÉTRIUS.

Selon vous, rien ne serait en sûreté ; je ne sais si les hommes mêmes y seraient.

ÉROSTRATE.

La vanité se joue de leurs vies, ainsi que de tout le reste. Un père laisse le plus d'enfants qu'il peut, afin de perpétuer son nom. Un conquérant, afin de perpétuer le sien, extermine le plus d'hommes qu'il lui est possible.

DÉMÉTRIUS.

Je ne m'étonne pas que vous employiez toutes sortes de raisons pour soutenir le parti des destructeurs ; mais enfin, si c'est un moyen d'établir sa gloire que d'abattre les monuments de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

ÉROSTRATE.

Je ne sais s'il est moins noble que les autres ; mais je sais qu'il est nécessaire qu'il se trouve des gens qui le prennent.

DÉMÉTRIUS.

Nécessaire !

ÉROSTRATE.

Hé ! assurément. La terre ressemble à de grandes tablettes où chacun veut écrire son nom. Quand ces tablettes sont pleines, il faut bien effacer les noms qui y sont déjà inscrits, pour y en mettre de nouveaux. Que serait-ce, si tous les

---

1 On sait qu'Érostrate brûla le temple de Diane, qui était regardé comme une des sept merveilles du monde, la nuit même de la naissance d'Alexandre. (N. E.)

monuments des anciens subsistaient? Les modernes n'auraient pas où placer les leurs. Pouviez-vous espérer que trois cent soixante statues fussent longtemps sur pied? Ne voyiez-vous pas bien que votre gloire tenait trop de place?.

DÉMÉTRIUS.

Ce fut une plaisante vengeance que celle que Démétrius Poliorcète exerça sur mes statues; puisqu'elles étaient une fois élevées dans toute la ville d'Athènes, ne valait-il pas autant les y laisser?

ÉROSTRATE.

Oui : mais, avant qu'elles fussent élevées, ne valait-il pas autant ne les point élever? Ce sont les passions qui font et qui défont tout. Si la raison dominait sur la terre, il ne s'y passerait rien. On dit que les pilotes craignent au dernier point ces mers pacifiques où l'on ne peut naviguer, et qu'ils veulent du vent, au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions sont, chez les hommes, des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent les orages.

FONTENELLE.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD.

Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie.

LE CONNÉTABLE.

N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vandenesse et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah! mon pauvre Bayard! c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD.

C'est avec douleur que je vous vois aussi.

LE CONNÉTABLE.

Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre : mais je ne veux point te traiter en prisonnier; je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison, comme si tu étais mon propre frère. Ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

BAYARD.

Eh! croyez-vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France? Ce n'est point de ma captivité, ni de ma blessure que je suis en peine. Je meurs dans un moment : la mort va me délivrer de vos mains.

LE CONNÉTABLE.

Non, mon cher Bayard; j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

BAYARD.

Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

LE CONNÉTABLE.

Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne : les armes sont journ lières. Ta gloire est assez bien établie par tan de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

BAYARD.

Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie, et le royaume de ses ancêtres!

LE CONNÉTABLE.

Quoi, Bayard, je te loue, et tu me condamnes! je te plains, et tu m'insultes!

BAYARD.

Si vous me plaignez, je vous plains aussi, et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

LE CONNÉTABLE.

Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je me venge de lui, je le chasse du Milanais; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu, en me poussant à bout. Appelles-tu cela être à plaindre?

BAYARD.

Oui, on est toujours à plaindre, quand on agit contre son devoir. Il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays!

LE CONNÉTABLE.

Mais ma patrie a été ingrate, après tant de services que je lui avais rendus. Madame m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme; on a détaché de moi jusqu'à mes domestiques Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse?

BAYARD.

Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer : mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

LE CONNÉTABLE.

Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAYARD.

Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

LE CONNÉTABLE.

Mais le roi, étant si injuste, et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

BAYARD.

Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait; la dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

LE CONNÉTABLE.

Eh bien, j'ai tort, je l'avoue; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment?

BAYARD.

Je le sais bien : mais le vrai courage consiste à résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'Empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle ! ah ! quelle honte ! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité.

FÉNELON.

OEDIPE SUR LE CYTHÉRON.

Après plusieurs jours de marche incertaine, OEdipe et sa pieuse fille parvinrent au pied du Cythéron. Cette montagne est traversée par trois routes également fréquentées : l'une conduit aux vignes célèbres de la Phocide, et s'élève, par une pente insensible, jusqu'aux deux cimes du Parnasse, qui fendent les nues; l'autre aboutit à la ville d'Épire, que le vertueux Sisyphe bâtit entre deux mers; enfin la troisième descend jusque sur les frontières de l'Élide, où elle continue de serpenter le long des rives fraîches et riantes de l'Alphée. Les deux exilés suivent la seconde route, et s'arrêtent au point où elle est coupée par les deux autres. C'est là qu'avait été commis le meurtre de Laïus. « Ah ! malheur à moi, s'écrie à l'instant OEdipe, malheur à moi d'avoir été si longtemps sans m'inquiéter de savoir qui était cet inconnu que j'immolai avec tant de fureur ! Hélas ! je revenais de Delphes, où j'étais allé consulter l'oracle ; je ne voulus pas retourner à Corinthe, que je croyais être ma patrie. Je me dirigeai du côté de Thèbes. Ma fille, le chemin n'est-il pas étroit? ne tourne-t-il pas rapidement? n'y a-t-il pas un précipice à ma droite, et un rocher menaçant à ma gauche? un torrent ne roule-t-il pas au fond de l'abîme ses ondes tumultueuses? Je l'entends gronder. J'entends aussi la source, qui était alors consacrée aux Muses, et qui maintenant est chère aux Euménides. Ma fille, conduis-moi sous les deux chênes qui prêtent à la naïade une ombre hospitalière. Il me semble les voir : le ciel était tout en feu ce jour-là ; les branches des deux chênes pliaient sous l'effort de la tempête ; le torrent produisait un bruit tout semblable aux gémissements confus de mille mourants qui exhalent leurs dernières plaintes sur un champ de bataille. Pourquoi résistai-je à de si funestes présages? Pourquoi vis-je sans terreur le rapide roi des airs, l'aigle, frappé de la foudre, tomber à mes pieds? Pourquoi refusai-je de croire à tous les pressentiments que les dieux faisaient naître dans mon âme? Lumière du soleil, que n'étais-je alors privé de tes bienfaits! que n'étais-je aveugle comme à présent! »

Antigone, tremblante aux discours d'OEdipe, se hâtait de répondre à toutes ses questions. « Oui, mon père, disait-elle, un torrent roule au fond de l'abîme ses ondes tumultueuses; un précipice est à votre droite, un rocher menaçant à votre gauche. Nous voici près des deux chênes : ils protégent de leur ombre une fontaine qui s'écoule en filets d'argent; le chemin tourne avec rapidité, et, au bout de l'horizon, je vois les remparts de Thèbes.—Tu vois la ville de Cadmus, ô ma fille ! je la voyais aussi; et j'étais bien loin de croire que j'allais m'emparer de sa fatale couronne. Eh bien, arrêtons-nous. C'est ici ! oui, c'est ici, je le sens! Dis-moi, l'ombre de Laïus n'est-elle pas assise sur le rocher? — Non, répondit Antigone, l'ombre de Laïus n'est point assise sur le rocher. — Ah ! je la vois ! reprenait OEdipe, je la vois ! grande, terrible; une large blessure : des torrents

de[illegible] qui en découlent : ses gardes fuient : il est étendu sur son char : ses mains défaillantes abandonnent les rênes : un son qui se forme en vain dans sa poitrine et qui ne peut devenir une parole articulée sur ses lèvres mourantes... Dieux ! il a reconnu son fils ! Visage auguste, pourquoi es-tu sur moi ? tes yeux lancent des éclairs. Toutes mes pensées se troublent. Ombre vénérable, si tu n'es pas vengée par toute une vie remplie de troubles, si tu n'es pas vengée par cet excès d'infortune et de misère où je me suis précipité, sois-le du moins par tout ce que je souffre en cet instant. Laisse tomber un regard sur mon Antigone : elle est innocente, et elle implore mon pardon. Mon Antigone, viens dans mon sein ; entoure-moi de tes bras, fille chérie, je me mets sous ta protection. Ah ! prie pour moi le ciel ! prie le grand Jupiter ! prie les Muses, consolatrices des hommes ! Terribles Euménides, laissez-moi ! nulle puissance ne vous est donnée sur la vertu douce et modeste ; et Antigone m'enveloppe de ses embrassements. Je sens ses larmes qui inondent ma poitrine. Ses lèvres pressent sur mon front mes cheveux blanchis avant le temps. »

Ainsi disait OEdipe. Antigone consolait son père par de douces paroles ; mais, lorsqu'enfin il n'a plus que la mort devant lui, son trouble s'apaise ; et, d'une voix pleine de tendresse : « Ma fille, dit-il, tu vois en moi une victime destinée au sacrifice. Mon heure suprême est arrivée. Je ne sais comment s'accomplira ce dernier acte de la justice des dieux ; mais enfin, je vais mourir. Ma fille, coupe sur mon front une boucle de mes cheveux, et tu la placeras sur la tombe de l'infortunée à qui tu dois le jour. Tu feras des libations de lait et de miel sur cette tombe solitaire qui est restée sans honneur. Ah ! c'est la première fois qu'une reine, qu'une épouse, qu'une mère a été ainsi déposée sans pompe, et comme à la dérobée, dans le sein de la terre. Ma fille, rien ne pourra t'empêcher de remplir ce pieux devoir : la mort aura tout purifié. »

Après un long silence, il ajouta : « Je vais mourir ! A cet instant solennel, je sens à la fois la puissance de la vie et la puissance de la mort. La vie n'a plus rien à m'apprendre ; la mort commence à m'instruire. Clarté du jour, tu ne luis plus à mes yeux ; mais une autre clarté luit à mon intelligence. Demeure fortunée, ouvrez-vous pour recevoir celui qui deux fois fut appelé au rang suprême, tant son front était fait pour le bandeau royal ! ouvrez-vous pour recevoir l'homme qui connut toutes les misères ! Et toi, Antigone, fille courageuse et magnanime, implore de nouveau la clémence des dieux immortels. Et puissent mes derniers sentiments et mes dernières pensées, en se reposant sur toi, te rendre un objet sacré ! Mais tu as encore un service à me rendre : pendant que je me purifierai dans la fontaine, va chercher une brebis noire ; je l'immolerai aux déités infernales. »

Antigone, plus légère qu'un chevreuil, s'élance dans la vallée, et court demander à un pâtre la victime que désire son père. « A présent, lui dit OEdipe, retire-toi. » Antigone se jette à ses pieds. « O ma fille ! lui dit le roi, nous ne pouvons rien contre la volonté des dieux. Hélas ! je te laisse seule sur la terre ; je ne puis te confier, ni à tes frères barbares, ni à la faible Ismène, ni à Créon, qu'une secrète ambition dévore, ni même à son généreux fils. Tu ne trouveras d'appui qu'en toi-même, dans ton innocence et ta vertu. Antigone, tu iras trouver Thésée. Le héros d'Athènes est désigné par les dieux pour protéger les nobles projets que tu pourras encore former. Il se souviendra de l'hospitalité qui nous unit. Ma fille, rends-toi dans l'illustre cité de Minerve, avec le rameau des suppliants ; car il faut toujours se conformer à sa fortune. »

La vierge, baignant de larmes les genoux du roi, n'entend qu'à peine les dernières paroles d'OEdipe ; elle ne songe qu'au triste sort de ses frères. Sa propre misère et son délaissement l'occupent bien moins que les malheurs dont ils sont menacés ; elle voudrait détourner les funestes effets de la malédiction paternelle : « Mon père ! s'écriait-elle, avant que de mourir, pardonnez à mes frères. Les dieux, n'en doutez pas, ferment l'oreille aux vœux de la bonté et de l'amour, lorsque ces vœux n'embrassent pas tous les enfants. Ah ! pardonnez à mes frères, pour que le malheur cesse de s'appesantir sur moi-même. »

« Ma fille, répond OEdipe, pourquoi parler ainsi ? Ame sublime d'Antigone, que t'importe le bonheur ou le malheur ? n'auras-tu pas toujours la paix de la conscience, les louanges des hommes, et l'amour des dieux ? Va, ma fille, je t'ai devinée, tu n'as parlé de toi qu'à cause de mes malheureux fils. Hélas ! c'est à eux maintenant que tu vas te consacrer. Un seul sentiment aura donc rempli tes jours ! ta vie entière n'aura été qu'une vie de dévouement et de sacrifices. Non, tant de vertu ne restera pas sans récompense ; ma fille, crois-en les paroles d'OEdipe qui va mourir. Adieu. »

Antigone s'éloigne en pleurant. Bientôt elle entend un bruit effroyable. Le jour paraît s'éteindre ; seulement quelques éclairs rares, mais prolongés, traversent l'obscurité profonde. Les sommets du Parnasse, les cimes de l'Hélicon semblent jeter des flammes. Le torrent de la vallée rend un gémissement pareil à celui dont OEdipe venait de parler. Tout à coup retentit au loin comme le roulement d'un char qui se précipite du haut

d'une montagne dans le fond d'un ravin, où il arrive brisé. Antigone se retourne, le cœur serré de mille angoisses, et elle voit, entre les deux chênes embrasés, le malheureux roi de Thèbes, le visage couvert d'un long voile, tenant d'une main le couteau sacré, et de l'autre la patère, pleine du sang de la victime. L'auguste misérable est entouré d'une lumière dont la vierge ne peut soutenir tout l'éclat, et qui s'éteint aussitôt : alors d'épaisses ténèbres lui dérobent la vue de son père; et, du sein de ces ténèbres mystérieuses, sort ce dernier cri : « Hélas! hélas! adieu, ma fille! » A l'instant même renaît la clarté du jour : Antigone s'approche en tremblant; mais elle ne trouve que la brebis égorgée : il ne restait plus rien d'OEdipe. Ainsi disparut de la terre le fils de Laïus. Fut-il consumé par la foudre? fut-il englouti dans un abîme? fut-il enlevé vivant dans l'Olympe? Les dieux se sont réservé ce secret.

La généreuse fille d'OEdipe, restée seule, partagée entre l'étonnement et la douleur, chercha trois jours entiers le corps de son père, pour lui rendre les honneurs de la sépulture. Les chênes embrasés brûlaient encore. Elle ne foulait qu'avec terreur ce lieu consacré par le jugement des dieux. A la fin, excédée de fatigue, elle se réfugie dans la modeste demeure d'un vieux pasteur, en attendant qu'elle puisse exécuter les dernières volontés de son père, et se rendre à la cour de Thésée.

BALLANCHE. *Antigone*, liv. II.

CARACTÈRES OU PORTRAITS, ET PARALLÈLES.

La Nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différents traits.
BOILEAU. *Art poét.*, chant I.

PRÉCEPTES DU GENRE.

PORTRAIT. Description de la figure ou du caractère d'une personne, quelquefois de l'une et de l'autre. Lorsque c'est une espèce d'hommes que l'on peint, comme l'avare, le jaloux, l'hypocrite, la prude, la coquette, ce n'est plus un *portrait*, c'est un caractère ; et c'est là ce qui distingue la satire permise, de la satire qui ne l'est pas. La Bruyère fut accusé d'avoir fait des *portraits*, il n'avait fait que des caractères ; mais la malignité, en les appliquant et en calomniant le peintre, avait deux plaisirs à la fois.

La poésie, l'éloquence et l'histoire, sont également susceptibles de cette sorte de peinture ; il faut seulement observer que leur manière n'est pas la même.

Dans tous les genres d'éloquence, un *portrait* peut être placé. Dans la louange et dans le blâme, rien de plus naturel. Dans la délibération, il importe encore plus de faire connaître les hommes, et par conséquent de les peindre. Dans le plaidoyer, c'est aussi très-souvent par les qualités personnelles, qu'on peut juger de l'intention, de la vraisemblance, de la nature même de l'action, et du degré d'indulgence ou de rigueur qu'elle mérite.

Or, dans tous les cas où l'orateur a un grand intérêt de faire connaître une personne, il a droit de la peindre ; et plus le *portrait* sera fidèle, intéressant, important à la cause, plus il aura de beauté réelle ; car la beauté, en fait d'éloquence, n'est que la bonté combinée avec la force du moyen.

L'histoire est, de tous les genres, celui auquel cette manière de rassembler les traits d'un caractère et de le dessiner avec précision semble être la plus propre et la plus familière. Mais, dans l'histoire même, lorsqu'ils sont trop fréquents, les *portraits* nous sont importuns. Vrais, singuliers, intéressants pour l'intelligence des faits ; importants par le rôle qu'ont joué les personnes ; frappants, et par leur ressemblance et par la force, la justesse, l'originalité des traits qui les composent, ils font sur nous l'impression d'une vérité lumineuse, qui répand au loin ses rayons. Mais le *portrait* d'un homme isolé, et dont le caractère n'est d'aucune influence, n'a lui-même aucun intérêt, et ne peut être dans l'histoire qu'un ornement postiche et vain, digne tout au plus d'amuser une curiosité frivole, mais indigne d'un vrai sage, comme d'un lecteur sérieux. La règle de l'un sera donc de ne se donner la peine de peindre que les personnes qui, par leur caractère, leurs fonctions, leurs rapports avec les faits intéressants, peuvent donner envie à l'autre de les connaître et de les voir au naturel. Par là, les *portraits* seront rares, et ils se feront désirer.

Je crois même, et j'en ai pour exemple tous les meilleurs historiens, que lorsque tout un caractère se développe dans l'action même, il est assez connu par elle, et qu'il est inutile d'en résumer les traits.

Plutarque les a réunis, mais au moment du parallèle, et c'est alors qu'il est indispensable de rassembler tous les rapports. Si cependant, à la fin d'un règne ou de la vie d'un homme, un court épilogue en rappelle les circonstances les plus marquées, et le fait voir lui-même d'un coup d'œil avec les traits de caractère, les variations, les contrastes, les qualités diverses ou opposées que les événements ont fait paraître en lui, ce sera sans doute un mérite et une grande beauté de plus. Tel est dans Tacite le *portrait* de Tibère à la fin de son règne, modèle effrayant, pour ne pas dire désespérant, de précision, de force et de clarté [1].

Il est aisé de concevoir pourquoi, dans des mémoires particulières, les *portraits* sont naturellement plus fréquents qu'ils ne doivent l'être dans l'histoire. Celle-ci n'a guère l'intérêt que de faire

---

[1] Voyez *Tacite*.

connaître l'homme public, et les événements l'exposent; au lieu que des mémoires nous décèlent l'homme privé, et ne font qu'effleurer les actions publiques. Les Mémoires du cardinal de Retz sont le derrière de la toile du singulier spectacle de la Fronde; et, dans les *portraits* qu'il nous trace des personnages principaux de cette scène héroï-comique, il nous fait voir souvent ce que l'action même ne nous aurait point appris.

Par la même raison, lorsque, dans l'histoire, un personnage a plus d'influence que d'apparence, qu'il agit plus au dedans qu'au dehors, il est intéressant de décrire avec soin ce ressort intérieur et secret des événements qu'on raconte. Ainsi rien de plus nécessaire, de plus intéressant dans le récit du règne de Tibère, que le *portrait* de Séjan [1].

Dans un historien éloquent (presque tous les anciens l'étaient, témoin Thucydide, Xénophon, Salluste, Tite-Live et Tacite), la manière de peindre ne diffère de celle de l'orateur que par une précision et une vérité plus sévères. On va le voir par des exemples qui dédommageront un peu de la sécheresse de mes observations. Salluste peint Catilina.

« *Lucius Catilina...* Voyez Salluste. »

De ce caractère et de celui de César, Bossuet semble avoir formé le *portrait* de Cromwell, où le ton de l'éloquence est plus élevé que celui de l'histoire.

« Un homme s'est rencontré, etc. » V. plus bas.

Mais la différence est plus sensible encore dans le *portrait* qu'a fait Cicéron de ce même Catilina, en justifiant Cœlius d'avoir été lié avec ce factieux, reproche important à détruire.

« *Habuit Catilina...*, etc. »

Que l'on rapproche ce morceau de celui de Salluste; et, des deux côtés, on aura un modèle de perfection dans l'art de peindre en orateur et en historien.

Mais, pour ceux qui n'entendent point la langue de Cicéron et de Salluste, il y a, dans la nôtre, de grands exemples de l'un et de l'autre genre d'écrire. Le cardinal de Retz, dans ses Mémoires, a fait les portraits du grand Condé et de Turenne.

« M. le prince, né capitaine, etc. »

« M. de Turenne a eu, dès sa jeunesse, etc. »

Voilà l'historien, voici l'orateur:

« Vit-on jamais en deux hommes, etc. [2], » dit Bossuet.

Rien n'éblouit tant les lecteurs superficiels que les portraits de fantaisie; rien ne décèle mieux l'ignorance de l'écrivain aux yeux de l'homme instruit et clairvoyant. Sans même consulter les faits, et avoir présent le modèle, un lecteur judicieux distingue un portrait qui ressemble, d'un *portrait* vague et imaginaire.

MARMONTEL. *Éléments de littérature*, t. IV.

1 Voyez *Tacite*.

2 Voyez plus bas.

CARACTÈRES POLITIQUES.

LE PEUPLE ATHÉNIEN.

L'histoire nous le représente, tantôt comme un vieillard qu'on peut tromper sans crainte, tantôt comme un enfant qu'il faut amuser sans cesse, quelquefois déployant les lumières et les sentiments des grandes âmes; aimant à l'excès les plaisirs et la liberté, le repos et la gloire; s'enivrant des éloges qu'il reçoit, applaudissant aux reproches qu'il mérite; assez pénétrant pour saisir aux premiers mots les projets qu'on lui communique, trop impatient pour en écouter les détails et en prévoir les suites; faisant trembler ses magistrats dans l'instant même qu'il pardonne à ses plus cruels ennemis; passant, avec la rapidité de l'éclair, de la fureur à la pitié, du découragement à l'insolence, de l'injustice au repentir; mobile surtout et frivole, au point que, dans les affaires les plus graves, et quelquefois les plus désespérées, une parole dite au hasard, une saillie heureuse, le moindre objet, le moindre accident, pourvu qu'il soit inopiné, suffit pour le distraire de ses craintes ou le détourner de son intérêt.

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis*.

MÊME SUJET.

Il y a un peuple fier et poli, savant et guerrier, passionné pour la gloire et pour le plaisir, qui, par le haut degré d'excellence où il porta tous les arts, condamna les âges suivants à l'éternelle nécessité de l'imiter, et au désespoir de le surpasser jamais. L'Athénien, disposé aux émotions douces avant même qu'il vît le jour, par le soin qu'il fallait avoir de n'offrir aux yeux d'une mère enceinte que des objets agréables; l'Athénien qui, dès ses premières années, réglait tous ses mouvements sur les sons cadencés et mélodieux de la voix et des instruments; qui, dès son enfance, formait ses yeux au discernement des plus belles formes, en les dessinant lui-même; qui puisait ses premières instructions dans les vers les plus harmonieux de la plus harmonieuse des langues, et dont l'âme, successivement préparée par la jouissance des chefs-d'œuvre de musique, de peinture, de sculpture et d'architecture, recevait au théâtre l'impression simultanée de tous les arts combinés et réunis; l'Athénien dut être, en effet, prodigieusement sensible aux charmes de l'éloquence; il abhorrait les fers de la tyrannie, mais il volait au-devant des chaînes de la persuasion.

L'abbé ARNAUD.

LES MOEURS DE SYBARIS.

On ne met point, dans cette ville, de différence entre les voluptés et les besoins; on bannit tous les arts qui pourraient troubler un sommeil tranquille; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles. Les citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, et ont perdu la mémoire des magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle; et les faveurs des dieux sur Sybaris ne servent qu'à encourager le luxe et à flatter la mollesse.

Les hommes sont si efféminés, leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils emploient tant de temps à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la ville.

Bien loin que la multitude des plaisirs donne aux Sybarites plus de délicatesse, ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Leur âme, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines; un citoyen fut fatigué toute la nuit d'une feuille de rose qui s'était repliée dans son lit.

La mollesse a tellement affaibli leur corps, qu'ils ne sauraient remuer les moindres fardeaux; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds; les voitures les plus douces les font évanouir; lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomac leur manque à tous les instants.

Ils passent leur vie sur des siéges renversés, sur lesquels ils sont obligés de se reposer tout le jour sans être fatigués; ils sont brisés quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils sont des esclaves tout prêts pour le premier maître [1].

MONTESQUIEU.

LES GRECS, LES ROMAINS.

Quoi qu'en dise un des plus judicieux écrivains de l'antiquité qui cherche à diminuer la gloire des Grecs, leur histoire ne tire point son principal lustre du génie et de l'art des grands hommes qui l'ont écrite. Peut-on jeter les yeux sur tout le corps de la nation grecque, et ne pas avouer qu'elle s'élève souvent au-dessus des forces de l'humanité? On voit quelquefois tout un peuple être magnanime comme Thémistocle, et juste comme Aristide. Salluste nierait-il que Marathon, les Thermopyles, Salamine, Platée, Mycale, la retraite des Dix mille, et tant d'autres exploits exécutés dans le sein même de la Grèce pendant le cours de ses guerres domestiques, ne soient au-dessus des louanges que leur ont données les historiens? Les Romains n'ont vaincu les Grecs que par les Grecs mêmes. Mais quelle aurait été la fortune de ces conquérants, si, au lieu de porter la guerre dans la Grèce corrompue par mille vices, et affaiblie par ses haines et ses divisions intestines, ils y avaient trouvé ces capitaines, ces soldats, ces magistrats, ces citoyens qui avaient triomphé des armes de Xercès? Le courage aurait été alors opposé au courage, la discipline à la discipline, la tempérance à la tempérance, les lumières aux lumières, l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire, à l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire.

Un éloge particulier que mérite la Grèce, c'est d'avoir produit les plus grands hommes dont l'histoire doive conserver le souvenir. Je n'en excepte pas la république romaine, dont le gouvernement était toutefois si propre à échauffer les esprits, à exciter les talents, et à les produire dans tout leur jour. Qu'opposera-t-elle à un Lycurgue, à un Thémistocle, à un Cimon, à un

---

[1] Voyez en vers, *Portraits*, la traduction de ce morceau.

Épaminondas, etc., etc.? On peut dire que la grandeur des Romains est l'ouvrage de toute la république. Aucun citoyen de Rome ne s'élève au-dessus de son siècle et de la sagesse de l'État, pour prendre un nouvel essor et lui donner une face nouvelle. Chaque Romain n'est sage, n'est grand, que par la sagesse et le courage du gouvernement; il suit la route tracée, et le plus grand homme ne fait qu'y avancer de quelques pas plus que les autres. Dans la Grèce, au contraire, je vois souvent ces génies vastes, puissants et créateurs, qui résistent au torrent de l'habitude, qui se prêtent à tous les besoins différents de l'État, qui s'ouvrent un chemin nouveau, et qui, en se portant dans l'avenir, se rendent les maîtres des événements. La Grèce n'a éprouvé aucun malheur qui n'ait été prévu longtemps d'avance par quelqu'un de ses magistrats; et plusieurs citoyens ont retiré leur patrie du mépris où elle était tombée, et l'ont fait paraître avec le plus grand éclat. Quel est, au contraire, le Romain qui ait dit à sa république que ses conquêtes devaient la mener à sa ruine? Quand le gouvernement se déformait, quand on abandonnait aux proconsuls une autorité qui devait les affranchir du joug des lois, quel Romain a prédit que la république serait vaincue par ses propres armées? Quand Rome chancelait dans sa décadence, quel citoyen est venu à son secours, et a opposé sa sagesse à la fatalité qui semblait l'entraîner?

Dès que les Romains cessèrent d'être libres, ils devinrent les plus lâches des esclaves. Les Grecs, asservis par Philippe et Alexandre, ne désespérèrent pas de recouvrer leur liberté : ils surent, en effet, se rendre indépendants sous les successeurs de ces princes. S'il s'éleva mille tyrans dans la Grèce, il s'y éleva aussi mille Thrasybule [1].

Écrasée enfin sous le poids de ses propres divisions et de la puissance romaine, la Grèce conserva une sorte d'empire, mais bien honorable, sur ses vainqueurs. Ses lumières et son goût pour les lettres, la philosophie et les arts, la vengèrent, pour ainsi dire, de sa défaite, et soumirent à leur tour l'orgueil des Romains. Les vainqueurs devinrent les disciples des vaincus, et apprirent une langue que les Homère, les Pindare, les Thucydide, les Xénophon, les Démosthène, les Platon, les Euripide, etc., avaient embellie de toutes les grâces de leur esprit. Des orateurs qui charmaient déjà Rome allèrent puiser chez les Grecs ce goût fin et délicat, peut-être le plus rare des talents, et ces secrets de l'art qui donnent au génie une nouvelle force; ils allèrent, en un mot, se former au talent enchanteur de tout embellir. Dans les écoles de philosophie, où les Romains les plus distingués se dépouillaient de leurs préjugés, ils apprenaient à respecter les Grecs; ils rapportaient dans leur patrie leur reconnaissance et leur admiration, et Rome rendait son joug plus léger; elle craignait d'abuser des droits de la victoire, et, par ses bienfaits, distinguait la Grèce des autres provinces qu'elle avait soumises. Quelle gloire pour les lettres d'avoir épargné au pays qui les a cultivées, des maux dont ses législateurs, ses magistrats et ses capitaines n'avaient pu le garantir! Elles sont vengées du mépris que leur témoigne l'ignorance, et sûres d'être respectées, quand il se trouvera d'aussi justes appréciateurs du mérite que les Romains [2].

MABLY. *Observations sur l'histoire de France.*

LES GRECS ET LES ITALIENS.

L'Italie, où la littérature grecque venait d'être transportée par les soins de Boccace et de la république florentine, était le pays de l'Europe le plus propre à faire revivre l'ancienne Grèce. La nature elle-même s'est plu à doter ces deux magnifiques contrées de dons à peu près semblables. Elle a multiplié, dans l'une et dans l'autre, les sites pittoresques; elle y a entassé des rochers majestueux, creusé des vallons riants, et ménagé des cascades rafraîchissantes; elle a orné, comme pour un jour de fête, leurs campagnes de la plus riche végétation; et, tandis qu'elle a enrichi à l'envi l'Italie et la Grèce par les prodiges de sa puissance, elle a aussi donné aux hommes qui les habitent, des qualités semblables, si du moins l'on peut reconnaître le caractère primitif d'un peuple, lorsqu'il a déjà été altéré par les gouvernements divers. Les qualités communes aux peuples de l'Italie et de la Grèce, les qualités permanentes, dont le germe s'est maintenu sous tous les gouvernements, et se retrouve encore, sont une imagination vive et brillante, une sensibilité rapidement excitée et rapidement étouffée : enfin, le goût inné de tous les arts, avec des organes propres à apprécier ce qui est beau dans tous les genres, et à le reproduire. Dans les fêtes du peuple des campagnes, on démêlerait aujourd'hui des hommes en tout semblables à ceux dont les applaudissements animèrent le génie de Phidias, de Michel-Ange ou de Raphaël. Ils ornent leurs chapeaux de fleurs odoriférantes; leur manteau est drapé d'une manière pittoresque, comme celui des statues antiques; leur langage est figuré

---

[1] Thrasybule, un des plus grands capitaines d'Athènes, se révolta deux fois contre la tyrannie : d'abord contre le gouvernement des Quatre-Cents, ensuite contre celui des Trente. (N. E.)

[2] Voyez les *Leçons latines anciennes*.

et plein de feu ; leurs traits expriment toutes les passions, et, en effet, ils sont susceptibles de l'amour le plus impétueux, de la colère la plus bouillante. Aucune fête ne leur paraît complète si les facultés morales de l'homme n'y ont eu quelque part, si l'église où ils se réunissent n'est ornée avec goût et d'une manière pittoresque, si une musique harmonieuse n'élève leur âme vers les cieux. Leurs divertissements portent le même caractère : lorsque, sur leur salaire, ils ont dérobé à leurs besoins une pénible épargne, ils ne la consacrent point à se procurer des boissons enivrantes ou des plaisirs crapuleux ; mais ils la portent, comme un tribut, aux théâtres, aux poëtes improvisateurs, aux conteurs d'histoires qui éveillent leur imagination, et qui nourrissent leur esprit. L'Italie est aujourd'hui le seul pays où le bouvier et le vigneron, le laboureur et le berger, remplissent, avec leurs femmes et leurs enfants, les salles de spectacle ; c'est le seul où ils puissent comprendre des tragédies qui leur représentent les héros des temps passés, et des fables poétiques dont le souvenir ne leur est point absolument étranger.

SISMONDI. *Histoire des républiques italiennes du moyen âge,* tom. VI.

LES NATIONS MODERNES.

Que de traits caractéristiques n'offrent point les nations nouvelles ! Ici ce sont les Germains, peuple où la profonde corruption des grands n'a jamais influé sur les petits, où l'indifférence des premiers pour la patrie n'empêche point les seconds de l'aimer ; peuple où l'esprit de révolte et de fidélité, d'esclavage et d'indépendance, ne s'est jamais démenti depuis les jours de Tacite. Là, ce sont ces industrieux Bataves qui ont de l'esprit par bon sens, du génie par industrie, des vertus par froideur, et des passions par raison. L'Italie aux cent princes et aux magnifiques souvenirs contraste avec la Suisse obscure et républicaine. L'Espagne, séparée des autres nations, présente encore à l'historien un caractère plus original : l'espèce de stagnation de mœurs dans laquelle elle repose lui sera peut-être utile un jour ; et, lorsque tous les peuples de l'Europe seront usés par la corruption, elle seule pourra reparaître avec éclat sur la scène du monde, parce que le fond des mœurs subsistera chez elle.

Mélange du sang allemand et du sang français, le peuple anglais décèle de toutes parts sa double origine. Son gouvernement formé de royauté et d'aristocratie, sa religion moins pompeuse que la catholique, et plus brillante que la luthérienne, son militaire à la fois lourd et actif, sa littérature et ses arts, chez lui, enfin, le langage, les traits, et jusqu'aux formes du corps, tout participe des deux sources dont il découle. Il réunit à la simplicité, au calme, au bon sens, à la lenteur germanique, l'éclat, l'emportement, la déraison, la vivacité et l'élégance de l'esprit français.

Les Anglais ont l'esprit public, et nous l'honneur national ; nos belles qualités sont plutôt des dons de la faveur divine, que les fruits d'une éducation politique : comme les demi-dieux, nous tenons moins de la terre que du ciel.

Fils aînés de l'antiquité, les Français, Romains par le génie, sont Grecs par le caractère. Inquiets et volages dans le bonheur ; constants et invincibles dans l'adversité ; formés pour tous les arts ; civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'État ; grossiers et sauvages dans les troubles politiques ; flottants, comme des vaisseaux sans lest, au gré de toutes les passions ; à présent dans les cieux, l'instant d'après dans l'abîme ; enthousiastes et du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnaissance, et le second sans en sentir de remords ; ne se souvenant ni de leurs crimes, ni de leurs vertus ; amants pusillanimes de la vie pendant la paix, prodigues de leurs jours dans les batailles ; vains, railleurs, ambitieux, à la fois routiniers et novateurs, méprisant tout ce qui n'est pas eux ; individuellement, les plus aimables des hommes ; en corps, les plus désagréables de tous ; charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger ; tour à tour plus doux, plus innocents que l'agneau qu'on égorge, et plus impitoyables, plus féroces que le tigre qui déchire : tels furent les Athéniens d'autrefois, et tels sont les Français d'aujourd'hui.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

LES FRANÇAIS.

C'est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver sans que le fond du cœur se corrompe, ni que le courage s'altère ; il allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe et la mollesse ; ses vertus ont peu de consistance ; ses vices n'ont point de racines. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le déréglement des mœurs et de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise, à la bonté naturelle du Français. L'amour-propre contribue à le rendre aimable ; plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ses talents et de ses vertus le préserve en même temps des crimes noirs et réfléchis. La perfidie lui est étrangère, et il est bientôt fatigué de l'in-

trigue. Le Français est l'enfant de l'Europe ; si l'on a quelquefois vu parmi nous des crimes odieux, ils ont disparu plutôt par le caractère national que par la sévérité des lois [1].

DUCLOS. *Considérations sur les mœurs.*

MÊME SUJET.

Voyagez beaucoup, et vous ne trouverez pas de peuple aussi doux, aussi affable, aussi franc, aussi poli, aussi spirituel, aussi galant que le Français ; il l'est quelquefois trop : mais ce défaut est-il donc si grand ? Il s'affecte avec vivacité et promptitude, et quelquefois pour des choses très-frivoles, tandis que des objets importants, ou le touchent peu, ou n'excitent que sa plaisanterie. Le ridicule est son arme favorite, et la plus redoutable pour les autres et pour lui-même. Il passe rapidement du plaisir à la peine, et de la peine au plaisir. Le même bonheur le fatigue. Il n'éprouve guère de sensations profondes. Il s'engoue, mais il n'est ni fantasque, ni intolérant, ni enthousiaste. Il ne se mêle jamais d'affaires d'État que pour chansonner ou dire son épigramme sur les ministres [2].

Cette légèreté est la source d'une espèce d'égalité dont il n'existe aucune trace ailleurs ; elle met de temps en temps l'homme du commun qui a de l'esprit au niveau du grand seigneur ; c'est en quelque sorte un peuple de femmes : car c'est parmi les femmes qu'on découvre, qu'on entend, qu'on aperçoit à côté de l'inconséquence, de la folie et du caprice, un mouvement, un mot, une action forte et sublime. Il a le tact exquis, le goût très-fin ; ce qui tient au sentiment de l'honneur, dont la nuance se répand sur toutes les conditions et sur tous les objets. Il est brave. Il est plutôt indiscret que confiant, et plus libertin que voluptueux.

La sociabilité qui le rassemble en cercles nombreux, et qui le promène en un jour en vingt cercles différents, use tout pour lui en un clin d'œil, ouvrages, nouvelles, modes, vices, vertus. Chaque semaine a son héros en bien comme en mal ; c'est la contrée où il est le plus facile de faire parler de soi, et le plus difficile d'en faire parler longtemps. Il aime les talents en tout genre ; et c'est moins par les récompenses du gouvernement que par la considération populaire qu'ils se soutiennent dans son pays. Il honore le génie ; il se familiarise trop aisément, ce qui n'est pas sans inconvénient pour lui-même et pour ceux qui veulent se faire respecter. Le Français est avec vous ce que vous désirez qu'il soit, mais il faut se tenir avec lui sur ses gardes. Il perfectionne tout ce que les autres inventent.

Tels sont les traits dont il porte l'empreinte, plus ou moins marquée, dans les contrées qu'il visite plutôt pour satisfaire sa curiosité que pour ajouter à son instruction ; aussi n'en rapporte-t-il que des prétentions. Il a des connaissances sans nombre, et souvent il meurt seul. C'est l'être de la terre qui a le plus de jouissances et le moins de regrets. Comme il ne s'attache à rien fortement, il a bientôt oublié ce qu'il a perdu. Il possède supérieurement l'art de remplacer, et il est secondé dans cet art par tout ce qui l'environne. Si vous en exceptez cette prédilection offensante qu'il a pour sa nation, et qu'il n'est pas en lui de dissimuler, il me semble que le jeune Français, gai, léger, plaisant et frivole, est l'homme aimable de sa nation, et que le Français mûr, instruit et sage, qui a conservé les agréments de sa jeunesse, est l'homme aimable et estimable de tous les pays.

RAYNAL.

LES ARABES.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs et vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable.

Ce contraste de traits et de qualités qui paraissent incompatibles, semble s'être réuni dans cette race d'hommes pour en faire une nation singulière, dont la figure et le caractère tranchent assez fortement entre les Turcs, les Africains et les Persans, dont ils sont environnés. Graves et sérieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, sans gestes, sans s'interrompre, sans se choquer dans leurs expressions. Ils se piquent, entre eux, de la plus exacte probité, par une suite de cet amour-propre et de cet esprit patriotique qui, joints ensemble, font qu'une nation, une horde, un corps s'estime, se ménage, se préfère à tout le reste de la terre. Plus ils conservent leur caractère flegmatique, plus ils sont redoutables dans la colère qui les a fait en sortir. Ce peuple a de l'intelligence et même de l'ouverture pour les sciences ; mais il les cultive peu, soit défaut de secours, ou même de besoins, aimant mieux souffrir sans doute les maux de la nature que les peines du travail. Les Arabes de nos jours n'ont aucun monument de génie, aucune

[1] Voyez en vers, 2e partie.
[2] Depuis Raynal, ils ne s'en sont plus mêlés pour si peu de chose, et le caractère français s'est singulièrement modifié sous ce rapport.

production de leur industrie, qui les rende recommandables dans l'histoire de l'esprit humain...

Indépendamment de cette ressource (le pillage des caravanes), les Arabes de la partie du désert qui est le plus au nord, en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes si humains, si fidèles, si désintéressés entre eux, sont féroces et avides avec les nations étrangères. Hôtes bienfaisants et généreux sous leurs tentes, ils dévastent habituellement les bourgades et les petites villes de leur voisinage. On les trouve bons pères, bons maris, bons maîtres; mais tout ce qui n'est pas de leur famille est leur ennemi. Leurs courses s'étendent souvent fort loin; et il n'est pas rare que la Syrie, la Mésopotamie, la Perse, en soient le théâtre.

Les Arabes fixés sur l'océan Indien et sur la mer Rouge, ceux qui habitent ce qu'on appelle l'Arabie Heureuse, étaient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de son indépendance, sans songer à faire des conquêtes. Ils étaient trop attachés au beau ciel sous lequel ils vivaient, à une terre qui fournissait presque sans culture à leurs besoins, pour être tentés de dominer sous un autre climat, dans d'autres campagnes. Mahomet changea leurs idées; mais il ne leur reste plus rien de l'impulsion qu'il leur avait donnée. Leur vie se passe à fumer, à prendre du café, de l'opium, du sorbet, à faire brûler des parfums exquis, dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits légèrement imprégnés d'une aspersion d'eau rose. Ces plaisirs sont souvent suivis ou précédés de vers galants ou amoureux.

Leurs compositions sont d'une grâce, d'une mollesse, d'un raffinement, soit d'expression, soit de sentiment, dont n'approche aucun peuple ancien ou moderne. La langue qu'ils parlent dans ce monde à leur maîtresse semble être celle qu'ils parleront dans l'autre à leurs houris. C'est une espèce de musique si touchante, si fine; c'est un murmure si doux; ce sont des comparaisons si riantes et si fraîches! je dirais presque que leur poésie est parfumée comme leur contrée. Ce qu'est l'honneur dans les mœurs de nos paladins, les imitations de la nature le sont dans les poëmes arabes : là, c'est une quintessence de vertu; ici, c'est une quintessence de volupté. On les voit abattus sous les ardeurs de leurs passions et de leur climat, ayant à peine la force de respirer. Ils s'abandonnent sans réserve à une langueur délicieuse, qu'ils n'éprouveraient pas peut-être sous un autre ciel.

LE MÊME.

PLUTARQUE [1].

Évoque devant moi les grands hommes : je veux les voir et converser avec eux, disait un jeune prince plein d'imagination et d'enthousiasme, à une pythonisse célèbre qui passait dans l'Orient pour évoquer les morts. Un sage qui n'était pas loin de là, et qui passait sa vie dans la retraite, approcha, et lui dit : *Je vais exécuter ce que tu demandes : tiens, prends ce livre; parcours avec attention les caractères qui le composent; à mesure que tu liras, tu verras s'élever autour de toi les ombres des grands hommes, et elles ne te quitteront plus.* Ce livre était *les Hommes Illustres* du philosophe de Chéronée.

C'est là, en effet, que toute l'antiquité se trouve. Là, chaque homme paraît tour à tour avec son génie, et les talents et les vertus qui ont influé sur le sort des peuples. Naissance, éducation, mœurs, principes, ou qui tiennent au caractère, ou qui le combattent; concours de plusieurs grands hommes qui se développent en se choquant; grands hommes isolés, et qui semblent jetés hors des routes de la nature dans des temps de faiblesse et de langueur; lutte d'un grand caractère contre les mœurs avilies d'un peuple qui tombe; développement rapide d'un peuple naissant à qui un homme de génie imprime sa force; mouvement donné à des nations par les lois, par les conquêtes, par l'éloquence; grandes vertus, toujours plus rares que les talents, les unes impétueuses et fortes, les autres calmes et raisonnées; desseins tantôt conçus profondément, et mûris par les années, tantôt inspirés, conçus, exécutés presque à la fois, et avec cette vigueur qui renverse tout, parce qu'elle ne donne le temps de rien prévoir; enfin des vies éclatantes, des morts illustres et presque toujours violentes; car, par une loi inévitable, l'action de ces hommes qui remuent tout, produit une résistance égale dans ce qui les entoure; ils pèsent sur l'univers, et l'univers sur eux; et, derrière la gloire, est presque toujours caché l'exil, le fer ou le poison : tel est à peu près le tableau que nous offre Plutarque.

A l'égard du style et de la manière, c'est celle d'un vieillard plein de sens, accoutumé au spectacle des choses humaines, qui ne s'échauffe pas, qui ne s'éblouit pas, admire avec tranquillité, et blâme sans indignation. Sa marche est mesurée, et il ne la précipite jamais. Semblable à une rivière calme, il arrête, il revient, il suspend son cours, il embrasse lentement un terrain vaste; il

[1] Le portrait de Plutarque, comme peintre des grands hommes, et modèle en ce genre, nous a paru devoir assez naturellement précéder ceux qui suivent. Ainsi placé, il dicte à la fois les règles de l'art, et renouvelle, pour ainsi dire, l'évocation sublime énoncée dans les premières lignes de ce morceau.

sème tranquillement, et comme au hasard, sur sa route, tout ce que sa mémoire vient lui offrir. Enfin, partout il converse avec le lecteur : c'est le *Montaigne* des Grecs; mais il n'a point comme lui cette manière pittoresque et hardie de peindre ses idées, et cette imagination de style que peu de poëtes même ont eue comme *Montaigne*. A cela près, il attache et intéresse comme lui, sans paraître s'en occuper.

Son grand art surtout est de faire connaître les hommes par les petits détails. Il ne fait donc point de ces portraits brillants donc Salluste le premier donna des modèles, et que le cardinal de Retz, par ses Mémoires, mit si fort à la mode parmi nous; il fait mieux, il peint en action. On croit voir tous ces grands hommes agir et converser. Toutes ces figures sont vraies et ont les proportions exactes de la nature. Quelques personnes pensent que c'est dans ce genre qu'on devrait écrire tous les éloges. On éblouirait peut-être moins, disent-elles, mais on satisferait plus; et il faut savoir quelquefois renoncer à l'admiration pour l'estime.

THOMAS. *Essai sur les éloges.*

PÉRICLÈS.

Périclès s'aperçut de bonne heure que sa naissance et ses richesses lui donnaient des droits et le rendaient suspect. Un autre motif augmentait ses alarmes. Des vieillards qui avaient connu Pisistrate, croyaient le retrouver dans le jeune Périclès; c'était, avec les mêmes traits, le même son de voix et le même talent de la parole : il fallait se faire pardonner cette ressemblance, et les avantages dont elle était accompagnée. Périclès consacra ses premières années à l'étude de la philosophie, sans se mêler des affaires publiques, et ne paraissant ambitionner d'autre distinction que celle de la valeur.

Après la mort d'Aristide et l'exil de Thémistocle, Cimon prit les rênes du gouvernement; mais, souvent occupé d'expéditions lointaines, il laissait la confiance des Athéniens flotter entre plusieurs concurrents incapables de la fixer. On vit alors Périclès se retirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeste, et des mœurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune, et ses premiers essais étonnèrent les Athéniens; il devait à la nature d'être le plus éloquent des hommes, et au travail d'être le premier des orateurs de la Grèce.

Les maîtres célèbres qui avaient élevé son enfance, continuant à l'éclairer de leurs conseils, remontaient avec lui aux principes de la morale et de la politique; et de là cette profondeur, cette plénitude de lumières, cette force de style, qu'il savait adoucir au besoin; ces grâces qu'il ne négligeait point, qu'il n'affecta jamais; tant d'autres qualités qui le mirent en état de persuader ceux qu'il ne pouvait convaincre, et d'entraîner ceux même qu'il ne pouvait ni convaincre ni persuader.

On trouvait dans ses discours une majesté imposante sous laquelle les esprits restaient accablés. C'était le fruit de ses conversations avec le philosophe Anaxagore, qui, en lui développant le principe des êtres et les phénomènes de la nature, semblait avoir agrandi son âme naturellement élevée.

On n'était pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il pressait ses adversaires, et se dérobait à leurs poursuites. Il la devait au philosophe Zénon d'Élée qui l'avait plus d'une fois conduit dans les détours d'une dialectique captieuse, pour lui en découvrir les issues secrètes. Aussi l'un des plus grands antagonistes de Périclès disait souvent : « Quand je l'ai terrassé, et que je le tiens « sous moi, il s'écrie qu'il n'est point vaincu, et « le persuade à tout le monde. »

Périclès connaissait trop bien sa nation, pour ne pas fonder ses espérances sur le talent de la parole, et l'excellence de ce talent, pour n'être pas le premier à le respecter. Avant que de paraître en public, il s'avertissait en secret qu'il allait parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.

Cependant il s'éloignait le plus qu'il pouvait de la tribune, parce que, toujours ardent à suivre avec lenteur le projet de son élévation, il craignait d'effacer par de nouveaux succès l'impression des premiers, et de porter trop tôt l'admiration du peuple à ce point d'où elle ne peut que descendre. On jugea qu'un orateur qui dédaignait des applaudissements dont il était assuré, méritait la confiance qu'il ne cherchait pas, et que les affaires dont il faisait le rapport devaient être bien importantes, puisqu'elles le forçaient à rompre le silence.

On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avait sur son âme, lorsqu'un jour que l'assemblée se prolongea jusqu'à la nuit, on vit un simple particulier ne cesser de l'interrompre et de l'outrager, le suivre avec des injures jusque dans sa maison, et Périclès ordonner froidement à un de ses esclaves de prendre un flambeau, et de conduire cet homme chez lui.

Quand on vit enfin que partout il montrait non-seulement le talent, mais encore la vertu propre à la circonstance; dans son intérieur, la modestie et la frugalité des temps anciens; dans les emplois de l'administration, un désintéressement et une probité inaltérables; dans le commandement des

armées, l'attention à ne rien donner au hasard, et à risquer plutôt sa réputation que le salut de l'État, on pensa qu'une âme qui savait mépriser les louanges et l'insulte, les richesses, les superfluités, et la gloire elle-même, devait avoir pour le bien public cette chaleur dévorante qui étouffe les autres passions, ou qui du moins les réunit dans un sentiment unique.

Ce fut surtout cette illusion qui éleva Périclès; et il sut l'entretenir, pendant près de quarante ans, dans une nation éclairée, jalouse de son autorité, et qui se lassait aussi facilement de son admiration que de son obéissance.

Il avait subjugué le parti des riches en flattant la multitude; il subjugua la multitude en réprimant ses caprices, tantôt par une opposition invincible, tantôt par la sagesse de ses conseils, ou par les charmes de son éloquence. Tout s'opérait par ses volontés, tout se faisait, en apparence, suivant les règles établies; et la liberté, rassurée par le maintien des formes républicaines, expirait, sans qu'on s'en aperçût, sous le poids du génie.

Plus la puissance de Périclès augmentait, moins il prodiguait son crédit et sa présence. Renfermé dans un petit cercle de parents et d'amis, il veillait, du fond de sa retraite, sur toutes les parties du gouvernement, tandis qu'on ne le croyait occupé qu'à pacifier ou bouleverser la Grèce. Les Athéniens, dociles au mouvement qui les entraînait, en respectaient l'auteur, parce qu'ils le voyaient rarement implorer leurs suffrages: et, aussi excessifs dans leurs expressions que dans leurs sentiments, ils ne représentaient Périclès que sous les traits du plus puissant des dieux. Faisait-il entendre sa voix dans les occasions essentielles, on disait que Jupiter lui avait confié la foudre et les éclairs. N'agissait-il dans les autres que par le ministère de ses créatures, on se rappelait que le souverain des cieux laissait à des génies subalternes les détails du gouvernement de l'univers.

Périclès, dans la troisième année de la guerre du Péloponèse, mourut des suites de la peste; et cette perte fut pour les Athéniens la plus irréparable. Quelque temps auparavant, aigris par l'excès de leurs maux, ils l'avaient dépouillé de son autorité, et condamné à une amende: ils venaient de reconnaître leur injustice, et Périclès la leur avait pardonnée, quoique dégoûté du commandement par la légèreté du peuple, et par la perte de sa famille et de la plupart de ses amis, que la peste avait enlevés.

Près de rendre le dernier soupir, et ne donnant plus aucun signe de vie, les principaux d'Athènes, assemblés autour de son lit, soulageaient leur douleur, en racontant ses victoires et le nombre de ses trophées. « Ces exploits, leur dit-il en se soulevant avec effort, sont l'ouvrage de la fortune, et me sont communs avec d'autres généraux: le seul éloge que je mérite, est de n'avoir fait prendre le deuil à aucun citoyen. »

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis.*

ALCIBIADE.

Des historiens ont flétri la mémoire de cet Athénien; d'autres l'ont relevée par des éloges, sans qu'on puisse les accuser d'injustice ou de partialité. Il semble que la nature avait essayé de réunir en lui tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices et en vertus.

Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée, les grâces les plus séduisantes, un esprit facile et étendu, l'honneur enfin d'appartenir à Périclès: tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, et dont il fut ébloui le premier.

Dans un âge où l'on n'a besoin que d'indulgence et de conseils, il eut une cour et des flatteurs; il étonna ses maîtres par sa docilité, et les Athéniens par la licence de sa conduite. Socrate, qui prévit de bonne heure que ce jeune homme serait le plus dangereux des citoyens d'Athènes, s'il n'en devenait le plus utile, rechercha son amitié, l'obtint à force de soins, et ne la perdit jamais: il entreprit de modérer cette vanité qui ne pouvait souffrir dans le monde ni de supérieur ni d'égal; et tel était en ces occasions le pouvoir de la raison ou de la vertu, que le disciple pleurait sur ses erreurs, et se laissait humilier sans se plaindre.

Quand il entra dans la carrière des honneurs, il voulut devoir ses succès moins à l'éclat de sa magnificence et de ses libéralités qu'aux attraits de son éloquence. Il parut à la tribune: un léger défaut de prononciation prêtait à ses paroles les grâces naïves de l'enfance; et, quoiqu'il hésitât quelquefois pour trouver le mot propre, il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athènes. Il avait déjà donné des preuves de sa valeur; et, d'après ses premières campagnes, on augura qu'il serait un jour le plus habile général de la Grèce. Je ne parlerai point de sa douceur, de son affabilité, ni de tant d'autres qualités qui concoururent à le rendre le plus aimable des hommes.

Il ne fallait pas chercher dans son cœur l'élévation que produit la vertu; mais on y trouvait la hardiesse que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvait ni le surprendre ni le décourager: il semblait persuadé que, lorsque les âmes d'un certain ordre ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'est qu'elles n'osent pas tout ce qu'elles peuvent. Forcé par

les circonstances de servir les ennemis de sa patrie, il lui fut aussi facile de gagner leur confiance par son ascendant, que de les gouverner par la sagesse de ses conseils. Il eut cela de particulier, qu'il fit triompher le parti qu'il favorisait, et que ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers.

Dans les négociations, il employait tantôt les lumières de son esprit, qui étaient aussi vives que profondes; tantôt des ruses et des perfidies, que des raisons d'État ne peuvent jamais autoriser; d'autres fois, la facilité d'un caractère que le besoin de dominer ou le désir de plaire pliait sans effort aux conjonctures. Chez tous les peuples, il s'attira les regards, et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Thraces, de son intempérance; les Béotiens, de son amour pour les exercices les plus violents; les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté; les satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvaient égaler. Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avait jamais eu l'exemple du vice; mais le vice l'entraînait sans l'asservir. Il semble que la profanation des lois et la corruption des mœurs n'étaient à ses yeux qu'une suite de victoires remportées sur les mœurs et sur les lois; on pourrait dire encore que ses défauts n'étaient aussi que des écarts de sa vanité. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparaissaient dans les occasions qui demandaient de la réflexion et de la constance. Alors il joignait la prudence à l'activité, et les plaisirs ne lui dérobaient aucun des instants qu'il devait à sa gloire ou à ses intérêts.

Sa vanité aurait tôt ou tard dégénéré en ambition; car il était impossible qu'un homme si supérieur aux autres, et si dévoré de l'envie de dominer, n'eût pas fini par exiger l'obéissance après avoir épuisé l'admiration. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutaient ses talents, les autres ses excès, et tour à tour adoré, craint et haï du peuple, qui ne pouvait se passer de lui. Et, comme les sentiments dont il était l'objet devenaient des passions violentes, ce fut avec des convulsions de joie ou de fureur que les Athéniens l'élevèrent aux honneurs, le condamnèrent à la mort, le rappelèrent, et le proscrivirent une seconde fois.

Dans un moment d'ivresse, le petit peuple proposait de rétablir la royauté en sa faveur; mais, comme il ne se serait pas contenté de n'être qu'un roi, ce n'était pas la petite souveraineté d'Athènes qui lui convenait, c'était un vaste empire qui le mît en état d'en conquérir d'autres.

Né dans une république, il devait s'élever au-dessus d'elle-même, avant que de la mettre à ses pieds. C'est là, sans doute, le secret des brillantes entreprises dans lesquelles il entraîna les Athéniens. Avec leurs soldats il aurait soumis des peuples, et les Athéniens se seraient trouvés asservis sans s'en apercevoir.

Sa première disgrâce, en l'arrêtant presque au commencement de sa carrière, n'a laissé voir qu'une vérité : c'est que son génie et ses projets furent trop vastes pour le bonheur de sa patrie. On a dit que la Grèce ne pouvait porter deux Alcibiade; on doit ajouter qu'Athènes en eut un de trop.

LE MÊME. *Ibid.*

ALEXANDRE.

Je vis [1] alors cet Alexandre, qui depuis a rempli la terre d'admiration et de deuil. Il avait dix-huit ans, et s'était déjà signalé dans plusieurs combats. A la bataille de Chéronée, il avait enfoncé et mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutait un nouvel éclat aux charmes de sa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il est très-léger à la course, et recherché dans sa parure. Il entra dans Athènes sur un cheval superbe qu'on nommait Bucéphale, que personne n'avait pu dompter jusqu'à lui, et qui avait coûté treize talents.

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étais plongé ne me permit pas de le suivre de près. J'interrogeai, dans la suite, un Athénien qui avait longtemps séjourné en Macédoine; il me dit : « Ce prince joint à beaucoup d'esprit et de talents un désir insatiable de s'instruire, et du goût pour les arts qu'il protége sans s'y connaître. Il a de l'agrément dans la conversation, de la douceur et de la fidélité dans le commerce de l'amitié, une grande élévation dans les sentiments et dans les idées. La nature lui donna le germe de toutes les vertus, et Aristote lui en développa les principes. Mais, au milieu de tant d'avantages, règne une passion funeste pour lui, et peut-être pour le genre humain: c'est une

[1] Barthélemy met ces mots dans la bouche d'Anacharsis, lorsqu'il vit entrer Alexandre à Athènes, après la bataille de Chéronée. La douleur dont il parle plus loin est causée par la mort de son ami, Philotas, qui périt dans ce combat. (N. E.)

envie excessive de dominer, qui le tourmente jour et nuit. Elle s'annonce tellement dans ses regards, dans son maintien, dans ses paroles et ses moindres actions, qu'en l'approchant on est pénétré de respect et de crainte. Il voudrait être l'unique souverain de l'univers, et le seul dépositaire des connaissances humaines. L'ambition, et toutes ces qualités brillantes que l'on admire dans Philippe, se trouvent dans son fils, avec cette différence que chez l'un elles sont mêlées avec des qualités qui les tempèrent, et que chez l'autre la fermeté dégénère en obstination, l'amour de la gloire en frénésie, le courage en fureur : car toutes ses volontés ont l'inflexibilité du destin, et se soulèvent contre les obstacles, de même qu'un torrent s'élance en mugissant au-dessus d'un rocher qui s'oppose à son cours.

Philippe emploie différents moyens pour aller à ses fins; Alexandre ne connaît que son épée. Philippe ne rougit pas de disputer, aux jeux olympiques, la victoire à de simples particuliers; Alexandre ne voudrait y trouver pour adversaires que des rois. Il semble qu'un sentiment secret avertit sans cesse le premier qu'il n'est parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux; et le second, qu'il est né dans le sein de la grandeur.

Jaloux de son père, il voudra le surpasser; émule d'Achille, il tâchera de l'égaler. Achille est à ses yeux le plus grand des héros, et Homère le plus grand des poëtes, parce qu'il a immortalisé Achille. Plusieurs traits de ressemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choisi : c'est la même violence dans le caractère, la même impétuosité dans les combats, la même sensibilité dans l'âme. Il disait un jour « qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puisqu'il eut un ami tel que Patrocle, et un panégyriste tel qu'Homère. »

LE MÊME. *Ibid.*

MÊME SUJET.

Alexandre fit une grande conquête. Les mesures qu'il prit furent justes. Il ne partit qu'après avoir achevé d'accabler les Grecs; il ne laissa rien derrière lui contre lui. Il attaqua les provinces maritimes, et fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer, pour n'être point séparé de sa flotte. Il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre; et, s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire. Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire dans un temps où un échec pouvait le renverser, il mit peu de chose au hasard : quand la fortune le mit au-dessus des événements, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Parménion qui a de l'audace, c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. La bataille d'Issus lui donna Tyr et l'Egypte; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre. Voilà comme il fit ses conquêtes il faut voir comment il les conserva.

Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme maîtres, et les Perses comme esclaves. Il ne songea qu'à unir les deux nations et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu. Il abandonna, après la conquête, tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire. Il prit les mœurs des Perses, pour ne point désoler les Perses en leur faisant prendre les mœurs des Grecs. Il respecta les traditions anciennes, et tous les monuments de la gloire et de la vanité des peuples. Il semblait qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque nation et le premier citoyen de chaque ville. Les Romains conquirent tout pour tout détruire; il voulut tout conquérir pour tout conserver. Sa main se fermait pour les dépenses privées; elle s'ouvrait pour des dépenses publiques. Fallait-il régler sa maison, c'était un Macédonien Fallait-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de son armée, il était Alexandre.

Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître. Mais qu'est-ce que ce conquérant qui est plaint de tous les peuples qu'il a soumis? Qu'est-ce que cet usurpateur, sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes?

MONTESQUIEU.

SOCRATE ET CATON.

Osons opposer Socrate même à Caton : l'un était plus philosophe, et l'autre plus citoyen. Athènes était déjà perdue, et Socrate n'avait plus de patrie que le monde entier : Caton porta toujours la sienne au fond de son cœur; il ne vivait que pour elle; il ne put lui survivre. La vertu de Socrate est celle du plus sage des hommes; mais, entre César et Pompée, Caton semble un dieu parmi les mortels. L'un instruit quelques particuliers, combat les sophistes, et meurt pour la vérité; l'autre défend l'État, la liberté, les lois contre les conquérants du monde, et quitte enfin la terre, quand il n'y avait plus de patrie à servir. Un digne élève de Socrate serait le plus vertueux de ses contemporains; un digne émule de Caton en serait le plus grand. La vertu du premier ferait son bonheur; le second chercherait son bonheur dans celui de tous. Nous serions instruits

par l'un et conduits par l'autre, et cela seul déciderait de la préférence : car on n'a jamais fait un peuple de sages, mais il n'est pas impossible de rendre un peuple heureux.

J.-J. ROUSSEAU. *Discours sur l'économie politique.*

CICÉRON.

Né dans un rang obscur, on sait qu'il devint, par son génie, l'égal de Pompée, de César, de Caton. Il gouverna et sauva Rome, fut vertueux dans un siècle de crimes, défenseur des lois dans l'anarchie, républicain parmi des grands qui se disputaient le droit d'être oppresseurs. Il eut cette gloire que tous les ennemis de l'État furent les siens. Il vécut dans les orages, les travaux, le succès et le malheur. Enfin, après avoir soixante ans défendu les particuliers et l'État, lutté contre les tyrans, cultivé au milieu des affaires la philosophie, l'éloquence et les lettres, il périt. Un homme [1] à qui il avait servi de protecteur et de père vendit son sang; un homme [2] à qui il avait sauvé la vie fut son assassin. Trois siècles après, un empereur [3] plaça son image dans un temple domestique, et l'honora à côté des dieux.

Il y a des caractères indécis qui sont un mélange de grandeur et de faiblesse, et quelques personnes mettent Cicéron de ce nombre. Vertueux, dit-on, mais circonspect; tour à tour brave et timide; aimant la patrie, mais craignant les dangers; ayant plus d'élévation que de force; sa fermeté, quand il en eut, tenait plus à son imagination qu'à son âme. On ajoute que, faible par caractère, il n'était grand que par réflexion. Il comparait la gloire avec la vie, et le devoir au danger. Alors il se faisait un système de courage; sa probité devenait de la vigueur, et son esprit donnait du ressort à son âme. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons douter que Cicéron, sous César même, n'ait paru toujours attaché à la patrie et à l'ancien gouvernement. Ses amis cherchèrent à le détourner de faire l'éloge de Caton, ou voulurent du moins l'engager à l'adoucir; il n'en fit rien. On voit cependant, par une de ses lettres, qu'il sentait toute la difficulté de l'entreprise. « L'éloge de Caton à faire sous la dictature de César, disait-il, est un problème d'Archimède à résoudre. » Nous ne pouvons juger comment le problème fut résolu; nous savons seulement que l'ouvrage eut le plus grand succès. Tacite nous apprend que Cicéron, dans cet éloge, élevait Caton jusqu'au ciel.

On sait qu'il aimait la gloire, et qu'il ne l'attendait pas toujours. Il se précipitait vers elle, comme s'il eût été moins sûr de l'obtenir. Pardonnons-lui pourtant, et surtout après son exil. Songeons qu'il eut sans cesse à combattre la jalousie et la haine. Un grand homme persécuté a des droits que n'a pas le reste des hommes. Il était beau à Cicéron, au retour de son bannissement, d'invoquer ces dieux du Capitole qu'il avait préservés des flammes étant consul, ce sénat qu'il avait sauvé du carnage, ce peuple romain qu'il avait dérobé au joug et à la servitude, et de montrer d'un autre côté son nom effacé, ses monuments détruits, ses maisons démolies et réduites en cendres pour prix de ses bienfaits. Il était beau d'attester, sur les ruines mêmes de ses palais, l'heure et le jour où le sénat et le peuple l'avaient proclamé le Père de la patrie. Eh ! qui pouvait lui faire un crime de parler de ses grandes actions, dans ces moments où l'âme, réclamant contre l'injustice des hommes, semble élevée au-dessus d'elle-même par le sentiment et le caractère auguste du malheur ?

Il est vrai qu'il se loua lui-même dans des moments plus froids. On l'a blâmé, on le blâmera encore. Je ne l'accuse, ni ne le justifie : je remarquerai seulement que plus un peuple a de vanité au lieu d'orgueil, plus il met de prix à l'art important de flatter et d'être flatté, plus il cherche à se faire valoir par de petites choses au défaut des grandes, plus il est blessé de cette franchise altière ou de la naïve simplicité d'une âme qui s'estime de bonne foi, et ne craint pas de le dire. J'ai vu des hommes s'indigner de ce que Montesquieu avait osé dire : *Et moi aussi je suis peintre*. Le plus juste aujourd'hui, même en accordant son estime, veut conserver le droit de la refuser. Chez les anciens, la liberté républicaine permettait plus d'énergie aux sentiments, et de franchise au langage. Cet affaiblissement de caractère, qu'on nomme politesse et qui craint tant d'offenser l'amour-propre, c'est-à-dire la faiblesse inquiète et vaine, était alors plus inconnu; on aspirait moins à être modeste, et plus à être grand. Ah ! que la faiblesse permette quelquefois à la force de se sentir elle-même; et, s'il nous est possible, consentons à avoir de grands hommes, même à ce prix !

THOMAS. *Essai sur les éloges.*

POMPÉE.

Pompée attirait sur lui, pour ainsi dire, les yeux de toute la terre. Il avait été général avant

---

1 Octave Auguste. (N. E.)

2 Cicéron avait autrefois défendu la vie d'un vénérable, nommé Popilius Lenas. (N. E.)

3 Alexandre Sévère.

que d'être soldat, et sa vie n'avait été qu'une suite continuelle de victoires; il avait fait la guerre dans les trois parties du monde, et il en était toujours revenu victorieux. Il vainquit dans l'Italie Carinas et Carbon, du parti de Marius; Domitius dans l'Afrique; Sertorius, ou, pour mieux dire, Perpenna dans l'Espagne; les pirates de Cilicie sur la Méditerranée; et, depuis la défaite de Catilina, il était revenu à Rome, vainqueur de Mithridate et de Tigrane.

Par tant de victoires et de conquêtes, il était devenu plus grand que les Romains ne le souhaitaient, et qu'il n'avait osé lui-même l'espérer. Dans ce haut degré de gloire où la fortune l'avait conduit comme par la main, il crut qu'il était de sa dignité de se familiariser moins avec ses concitoyens. Il paraissait rarement en public; et, s'il sortait de sa maison, on le voyait toujours accompagné d'une foule de ses créatures, dont le cortége nombreux représentait mieux la cour d'un grand prince que la suite d'un citoyen de la république. Ce n'est pas qu'il abusât de son pouvoir; mais, dans une ville libre, on ne pouvait souffrir qu'il affectât des manières de souverain. Accoutumé dès sa jeunesse au commandement des armées, il ne pouvait se réduire à la simplicité d'une vie privée. Ses mœurs, à la vérité, étaient pures et sans tache; on le louait même, avec justice, de sa tempérance; personne ne le soupçonna jamais d'avarice, et il recherchait moins, dans les dignités qu'il briguait, la puissance qui en est inséparable, que les honneurs et l'éclat dont elles étaient environnées. Mais, plus sensible à la vanité qu'à l'ambition, il aspirait à des honneurs qui le distinguassent de tous les capitaines de son temps. Modéré en tout le reste, il ne pouvait souffrir sur la gloire aucune comparaison. Toute égalité le blessait, et il eût voulu, ce semble, être le seul général de la république, quand il devait se contenter d'être le premier. Cette jalousie du commandement lui attira un grand nombre d'ennemis, dont César, dans la suite, fut le plus dangereux et le plus redoutable. L'un ne voulait pas d'égal, et l'autre ne pouvait souffrir de supérieur.

VERTOT. *Révolutions romaines.*

CÉSAR.

Caïus Julius César était né de l'illustre famille des Jules, qui, comme toutes les grandes maisons, avait sa chimère, en se vantant de tirer son origine d'Anchise et de Vénus. C'était l'homme de son temps le mieux fait, adroit à toutes sortes d'exercices, infatigable au travail, plein de valeur, le courage élevé, vaste dans ses desseins, magnifique dans sa dépense, et libéral jusqu'à la profusion. La nature, qui semblait l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes, lui avait donné un air d'empire et de dignité dans ses manières; mais cet air de grandeur était tempéré par la douceur et la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante et invincible était encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui étaient assez durs pour résister à l'impression que faisaient tant d'aimables qualités, n'échappaient point à ses bienfaits, et il commença par assujettir les cœurs, comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Né simple citoyen d'une république, il forma, dans une condition privée, le projet d'assujettir sa patrie. La grandeur et les périls d'une pareille entreprise ne l'épouvantèrent point. Il ne trouva rien au-dessus de son ambition, que l'étendue immense de ses vues. Les exemples récents de Marius et de Sylla lui firent comprendre qu'il n'était pas impossible de s'élever à la souveraine puissance; mais, sage jusque dans ses désirs immodérés, il distribua en différents temps l'exécution de ses desseins. Son esprit, toujours juste, malgré son étendue, n'alla que par degrés au projet de la domination; et, quelque éclatantes qu'aient été depuis ses victoires, elles ne doivent passer pour de grandes actions que parce qu'elles furent toujours la suite et l'effet de grands desseins.

LE MÊME. *Ibid.*

CÉSAR ET HENRI IV.

Si nous avons, parmi les modernes, un homme qu'on puisse comparer à César, c'est peut-être Henri IV. On remarque entre eux beaucoup de traits de ressemblance et d'objets de comparaison.

Tous deux avaient reçu de la nature une âme élevée et sensible, un génie également souple et profond dans les affaires politiques, de grands talents pour la guerre : tous deux furent redevables de l'empire à leur courage et à leurs travaux : tous deux pardonnèrent à leurs ennemis, et finirent par en être les victimes : tous deux connaissaient le grand art de s'attacher les hommes, et de les employer; art le plus nécessaire de tous à quiconque commande ou veut commander : tous deux étaient adorés de leurs soldats, et mêlaient les plaisirs aux fatigues militaires et aux intrigues de l'ambition. Farnèse, à qui notre Henri IV eut affaire, valait bien Pompée le rival de César; et la France fut pour tous deux un champ de victoire. César combattait des armées plus nombreuses: Henri eut à vaincre des obstacles de tous les genres avec moins de moyens.

Tous deux avaient une activité prodigieuse,

et suivaient ce grand principe, *qu'il ne faut laisser faire à d'autres que ce qu'on ne peut pas faire soi-même.* Tous deux ont su régner, et ont régné trop peu. Si l'un eût vécu vingt ans de plus, le système de l'Europe était changé. Si l'autre n'eût pas été enlevé par un assassinat, il eût accoutumé les Romains à sa domination, aussi bien qu'Auguste, et aurait fait de plus grandes choses que lui. César prodigua l'argent dans une république qu'il voulait corrompre ; Henri le ménagea dans une monarchie qu'il fallait rétablir.

Tous deux furent arrachés, par une mort prématurée, aux grands projets qu'ils méditaient, et l'on peut croire que Henri eût été aussi heureux contre les Espagnols, que César pouvait l'être contre les Parthes. Arques, Fontaine-Française, Coutras, Ivry, ne sont pas d'aussi grands noms dans la mémoire des hommes, et n'entraînaient pas d'aussi grandes destinées que la journée de Pharsale ; mais il y avait autant de talents à déployer, avec moins de renommée à obtenir.

César joignit la gloire des lettres à celle des armes, et cet avantage manquait à Henri IV ; mais c'était la faute de son éducation et du temps, bien plus que de son génie ; il avait l'esprit juste, l'élocution facile et souvent noble : et la harangue de Rouen [1] prouve qu'il eut l'éloquence des grandes âmes.

Sa cause était en tout légitime et glorieuse : celle de César, qu'il est impossible de justifier en bonne morale, peut s'excuser en politique, si l'on considère qu'il avait nécessairement la conscience de ce qu'il pouvait faire et de ce qu'il devait craindre, et que, parmi plusieurs concurrents qui aspiraient à être aussi criminels qu'il le devint, il fut ou assez heureux ou assez malheureux pour être dans le cas de se déclarer le premier.

LA HARPE.

CONSTANTIN.

Deux partis, opposés par une animosité de religion, ont laissé des monuments sur la vie de Constantin : il a été mal connu ; la passion aveuglait également les panégyristes et les détracteurs.

Les uns le représentent comme un homme inspiré ; les autres, comme un impie. Les premiers lui donnent la gloire d'avoir recréé l'empire ; les seconds lui imputent la dissolution du corps politique. Ceux-ci lui reprochent les vices les plus honteux ; ceux-là le vantent comme le modèle de toutes les vertus. On le voit tantôt clément, bienfaisant, magnanime ; tantôt injuste, prodigue, lâche.

[1] Voyez, plus haut, *Discours*

Il faut se garder de ces deux excès. Il fit des fautes, sans être méprisable ; il fut un grand prince, sans être un prince vertueux, ou plutôt il y eut deux hommes dans Constantin. Les vingt premières années de son règne, il égala les plus illustres empereurs ; les dix dernières, il fut à peine comparable aux médiocres : il se livra aux favoris, aux courtisans, mais ce n'est pas dans la décrépitude qu'on doit le juger. Son art était de bien connaître les mœurs et l'état des peuples de l'empire romain ; son avantage était de rester maître de lui-même et sans passion. Il sut dissimuler et attendre.

L'impassibilité qui, dans un esprit ordinaire, n'est que de l'inertie, dans un caractère d'une trempe forte, est sûreté. L'objet auquel tendit sans cesse Constantin, était de devenir maître unique et absolu de l'empire romain ; mais l'ambition, chez lui, ne fut point une passion, ce fut une volonté ; et la force de cette volonté, s'appliquant à toutes ses actions et à toutes ses démarches, lui donnait toute l'énergie d'une passion, sans en avoir l'emportement.

On trouve dans sa vie des choses qui semblent disparates, et qui cependant partaient du même principe, et concouraient à la même fin.

Il se contint huit ans tranquille dans des limites étroites ; une fois qu'il les eut franchies, il ne cessa pas de négocier et de combattre qu'il n'eût conquis le monde.

Pendant vingt ans il vainquit tous les ennemis qu'il eut à combattre, et il combattit sans cesse, ou avec les barbares, ou avec ses compétiteurs ; et, dans les dix dernières années de sa vie, il ne mania plus les armes, et ne s'occupa de l'état militaire que pour l'abaisser.

Il pardonna quelquefois à plusieurs particuliers des injures qu'un tyran aurait punies comme des crimes de lèse-majesté, mais qui ne pouvaient que l'offenser sans l'inquiéter ; et il fit périr sans pitié sa femme et son fils qui lui faisaient ombrage.

Constantin sut vouloir toujours ce qu'il croyait utile à sa grandeur. Il fit deux choses très-belles : venant après Galère, Maximien, Maxence, Licinius, à peine au sortir de l'embrasement des guerres civiles, il reprit et continua la constitution de Dioclétien. C'était le conseil d'un esprit juste et sage, mais ce n'était point une création. Il sentit que la constitution politique ne suffisait pas pour rattacher à lui tant de peuples divers, il voulut alors se faire un parti qui pût s'étendre dans toutes les provinces, dans toutes les villes, dans tous les hameaux, dans l'intérieur même des familles, enfin qui pût tenir tout l'empire. Le christianisme devint la religion de l'État, et Constantin eut le titre de fondateur. Il avait vu avec quel ascendant les évêques et les prêtres diri-

geaient les opinions, les sentiments, les affections des fidèles; il avait vu le nombre des chrétiens et leur accroissement journalier : il plaça les chrétiens dans l'administration des provinces; alors, évêques, prêtres, gouverneurs, particuliers, tous les chrétiens le servaient avec le zèle de l'esprit religieux, et surveillaient tout le reste, qui n'avait ni la même énergie, ni le même accord. Auparavant, un prince élu par une armée déplaisait aux autres : un empereur thrace ou pannonien ne pouvait compter sur l'attachement des Africains ou des Asiatiques; mais un empereur chrétien était sûr que tous les chrétiens en Orient, en Occident, au Midi, au Nord, seraient dévoués d'intérêt et de cœur à son règne. Constantin avait trouvé le seul lien social qui pût suppléer à l'unité de la patrie. Si, dans la suite, l'esprit disputeur des Grecs changea en levain de discorde un principe de régénération, ce n'est pas lui qu'on doit blâmer.

Il comprit aussi qu'il était nécessaire de donner à l'état civil plus de consistance et de dignité, et d'ôter à l'état militaire la force d'opprimer. Mais il alla trop loin : il fallait affaiblir et abaisser l'orgueil et la violence des armées, et non pas avilir et corrompre l'état militaire. C'est une faute grave dont on doit l'accuser; on doit encore lui reprocher de n'avoir pas tenu assez fermement la main à l'exécution de ses lois sur les finances, et d'avoir souffert des désordres dans les dernières années de sa vie.

Mais il mérite d'être loué pour avoir détruit cette férocité du gouvernement militaire, et pour avoir consolidé une monarchie plus tranquille, fondée sur l'hérédité de la couronne, la distribution des pouvoirs, et l'*esprit de la religion.*

NAUDET. *Des changements opérés dans toutes les parties de l'administration de l'empire romain, sous les règnes de Dioclétien, Constantin, etc., jusqu'à Julien.*

JULIEN ET MARC-AURÈLE.

On voit par toute la vie de Julien, par quelques-uns de ses ouvrages, que sa grande ambition était de ressembler à Marc-Aurèle. Si on regarde les talents, il eut plus de génie; si on regarde le caractère, il eut plus de fermeté peut-être, et fut plus loin de cette bonté dont on abuse, et qui, voisine de l'excès, peut devenir une vertu plus dangereuse qu'un vice.

Mais aussi, à beaucoup d'égards, Marc-Aurèle eut des avantages sur lui. Ils furent tous deux philosophes; mais leur philosophie ne fut pas la même. Celle de Marc-Aurèle avait plus de profondeur; celle de Julien, peut-être plus d'éclat. La philosophie de l'un semblait née avec lui; elle était devenue un sentiment, une passion, mais une passion d'autant plus forte qu'elle était calme, et n'avait pas besoin des secousses de l'enthousiasme. La philosophie de l'autre semblait moins un sentiment qu'un système : elle était plus ardente que soutenue; elle tenait à ses lectures, et avait besoin d'être remontée. Marc-Aurèle agissait et pensait d'après lui; Julien, d'après les anciens philosophes : il imitait.

Un autre caractère du grand homme lui manqua : c'est cette vertu qui fait que l'âme, sans s'élever, sans s'abaisser, sans s'apercevoir même de ses mouvements, est ce qu'elle doit être, l'est sans faste comme sans effort. En cela, il fut encore loin de Marc-Aurèle. Son extérieur était simple, son caractère ne l'était pas. Ses discours, ses actions avaient de l'appareil, et semblaient avertir qu'il était grand. Suivez-le : la passion pour la gloire perce partout. Il lui faut un théâtre et des battements de mains : il s'indigne quand on les refuse : il se venge, il est vrai, plus en homme d'esprit qu'en prince irrité qui commandait à cent mille hommes; mais il se venge. Il court à la renommée, il l'appelle; il flatte pour être flatté. Il veut être tout à la fois Platon, Marc-Aurèle et Alexandre.

THOMAS. *Essai sur les éloges.*

CHARLEMAGNE.

Charlemagne mit un tel tempérament dans les ordres de l'État, qu'ils furent contre-balancés et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. L'empire se maintint par la grandeur du chef; le prince était grand, l'homme l'était davantage. Il fit d'admirables règlements; il fit plus, il les fit exécuter. On voit, dans les lois de ce prince, un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout; les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus; il savait punir, il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficiles avec promptitude.

Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Les affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, c'est-à-dire, des conspirations.

Ce prince prodigieux était extrêmement modéré; son caractère était doux, ses manières simples; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il fut peut-être trop sensible au plaisir des femmes;

mais un prince qui gouverna toujours par lui-même, et qui passa sa vie dans les travaux, peut mériter plus d'excuses.

On ne dira plus qu'un mot : il ordonnait qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines, et les herbes inutiles de ses jardins ; et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards, et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers.

MONTESQUIEU.

MÊME SUJET.

Charlemagne avait montré que le génie d'un grand prince a plus de pouvoir pour réformer son siècle, que son siècle n'en a pour arrêter son génie. Son époque est la première et la plus imposante de l'histoire moderne. Seul il paraît avec éclat au milieu des ténèbres universelles qu'il dissipe en un moment ; et son nom imprime encore quelque grandeur au berceau des monarchies modernes, qui ne sont que des débris de son empire.

Mais l'Europe, quand il disparut, retomba dans ce chaos de barbarie où il avait si rapidement jeté les plus grands traits de lumière. Rome, qu'il avait en quelque sorte fait sortir des ruines accumulées par les Goths, les Vandales et les Lombards ; Rome, dont il retrouva les anciennes bornes, et qui reprit avec lui vingt sceptres qu'elle avait perdus ; Rome mourut presque tout entière avec ce nouveau César, et ne fut plus qu'un souvenir.

Le vaste empire que ce grand homme avait élevé et soutenu près de cinquante ans écrasa sous son poids ses trop faibles successeurs. On ne voit après lui que des scènes d'opprobre et de désolation : des neveux égorgés par leurs oncles ; des frères se combattant avec toute la férocité d'une ambition qui n'est jamais justifiée par le talent ; un père détrôné par ses propres fils ; des évêques complices de ce forfait, condamnant un faible monarque qui, par l'excès de sa bassesse, a mérité qu'on ne plaignît pas l'excès de son malheur.

À ces calamités intérieures se mêlent des calamités étrangères. Le Nord vomit encore des essaims de barbares qui fondent sur l'empire de Charlemagne, comme autrefois sur le premier empire romain. Ils en ravagent toutes les parties, et les lâches descendants de Charlemagne, incapables de se défendre, achètent, avec leurs villes et leurs provinces, les services de leurs puissants favoris. Ces favoris eux-mêmes, agrandis aux dépens de leurs maîtres, deviennent aussi redoutables à la France que les usurpateurs étrangers. Tous veulent être souverains, dès qu'un seul n'est plus digne de l'être.

DE FONTANES. *Fragment d'une histoire inédite de Louis XI.*

SAINT LOUIS.

Enfant de saint Louis, imitez votre père ; soyez, comme lui, doux, humain, accessible, affable, compatissant et libéral. Que votre grandeur ne vous empêche jamais de descendre avec bonté jusqu'aux plus petits, pour vous mettre à leur place ; et que cette bonté n'affaiblisse jamais ni votre autorité, ni leur respect. Étudiez sans cesse les hommes ; apprenez à vous en servir sans être lié à eux. Allez chercher le mérite jusqu'au bout du monde ; d'ordinaire, il demeure modeste et reculé. La vertu ne perce point la foule ; elle n'a ni avidité, ni empressement ; elle se laisse oublier. Ne vous laissez point obséder par des esprits flatteurs et insinuants ; faites sentir que vous n'aimez ni les louanges, ni les bassesses. Ne montrez de la confiance qu'à ceux qui ont le courage de contredire avec respect, et qui aiment mieux votre réputation que votre faveur. Il est temps que vous montriez au monde une maturité et une vigueur d'esprit proportionnées au besoin présent. Saint Louis, à votre âge, était déjà les délices des bons, et la terreur des méchants. Laissez donc tous les amusements de l'âge passé : faites voir que vous pensez et que vous sentez ce qu'un prince doit penser et sentir. Il faut que les bons vous aiment, que les méchants vous craignent, et que tous vous estiment. Hâtez-vous de vous corriger pour travailler utilement à corriger les autres. La piété n'a rien de faible, ni de triste, ni de gêné ; elle élargit le cœur, elle est simple et aimable, elle se fait sentir à tous pour les gagner tous. Le royaume de Dieu ne consiste pas dans une scrupuleuse observation des petites formalités ; il consiste pour chacun dans les vertus propres de son état. Un grand prince ne doit point servir Dieu de la même façon qu'un solitaire, ou qu'un simple particulier. Saint Louis s'est sanctifié en *grand roi*. Il était intrépide à la guerre, décisif dans les conseils, supérieur aux autres par la noblesse de ses sentiments ; sans hauteur, sans présomption, sans dureté. Il suivait en tout les véritables intérêts de sa nation, dont il était autant le père que le roi. Il voyait tout de ses propres yeux dans les affaires principales. Il était appliqué, modéré, droit et ferme dans les négociations ; en sorte que les étrangers ne se fièrent pas moins à lui que ses propres sujets. Jamais prince ne fut plus sage pour policer ses peuples, et pour les rendre tout ensemble bons et heureux. Il aimait avec confiance et tendresse tous ceux qu'il devait aimer ; mais il était ferme pour corriger ceux qu'il aimait le plus. Il était noble et magnifique selon les mœurs de son temps, mais sans faste et sans luxe. La dépense, qui était grande, se faisait avec tant d'ordre qu'elle ne

n'empêchait pas de dégager tout son domaine. Soyez héritier de ses vertus avant de l'être de sa couronne. Invoquez-le avec confiance dans vos besoins; souvenez-vous que son sang coule dans vos veines, et que l'esprit de foi qui l'a sanctifié doit être la vie de votre cœur. Il vous regarde du haut du ciel où il prie pour vous, et où il veut que vous régniez un jour avec lui.

Conserva, fili mi, præcepta patris tui [1] !

FÉNÉLON. *Lettre au duc de Bourgogne.*

SAINT BERNARD.

Alors vivait dans un cloître un homme dont les dépositaires du pouvoir suprême devaient ambitionner les suffrages autant que ceux d'un sénat ou d'un peuple législateur. A ce trait seul on doit reconnaître cet abbé de Clairvaux, devenu si célèbre sous le nom de saint Bernard.

Nul homme n'a exercé sur son siècle un empire aussi extraordinaire : entraîné vers la vie solitaire et religieuse par un de ces sentiments impérieux qui n'en laissent pas d'autres dans l'âme, il alla prendre sur l'autel toute la puissance de la religion. Lorsque, sortant de son désert, il paraissait au milieu des hommes et des cours, les austérités de sa vie, empreintes sur des traits où la nature avait répandu la grâce et la beauté, remplissaient toutes les âmes d'amour et de respect. Éloquent dans un siècle où le pouvoir et le charme de la parole étaient absolument inconnus, il triomphait de toutes les hérésies dans les conciles; il faisait fondre en larmes les peuples au milieu des campagnes et des places publiques : son éloquence paraissait un des miracles de la religion qu'il prêchait. Enfin l'Église, dont il était la lumière, semblait recevoir les volontés divines par son entremise. Les rois et leurs ministres, à qui il ne pardonnait jamais ni un vice, ni un malheur public, s'humiliaient sous ses réprimandes comme sous la main de Dieu même ; et les peuples, dans leurs calamités, allaient se ranger autour de lui, comme ils vont se jeter au pied des autels.

Égaré par l'enthousiasme même de son zèle, il donna à ses erreurs l'autorité de ses vertus et de son caractère, et entraîna l'Europe dans de grands malheurs. Mais gardons-nous de croire qu'il ait jamais voulu tromper, ni qu'il ait eu d'autre ambition que celle d'agrandir l'empire de Dieu. C'est parce qu'il était trompé lui-même, qu'il était toujours si puissant ; il eût perdu son ascendant avec sa bonne foi. L'Église, malgré les erreurs qu'elle lui a reconnues, l'a mis au rang des saints : le philosophe, malgré les reproches qu'il peut lui faire, doit l'élever au rang des grands hommes.

GARAT. *Éloge de Suger.*

NICOLAS GABRINO, DIT RIENZI.

Né avec un esprit vif, élevé, entreprenant, une conception facile, une mémoire sûre, un génie subtil et délié, beaucoup de facilité à s'exprimer, un cœur faux et dissimulé, une ambition sans bornes, il se donna tout entier à l'étude; en sorte qu'il devint bon grammairien, meilleur rhétoricien, excellent humaniste.

Il employait les jours et les nuits à la lecture ; il savait par cœur Tite-Live, Cicéron, Valère-Maxime et Sénèque.

Il avait une admiration particulière pour Jules-César qu'il se proposait pour modèle. Il passait son temps à déchiffrer les inscriptions qu'il cherchait sur les marbres brisés des ruines les plus anciennes, et les expliquait mieux que personne. Il s'écriait souvent : « O dieux, que sont devenus ces grands hommes ! Ne verra-t-on plus de véritables Romains? La justice est-elle exilée pour jamais? »

Il était d'une figure avantageuse, sévère observateur des lois, moyen dont il se servait po gagner la bienveillance du peuple ; fourbe, imposteur, hypocrite, faisant servir la religion à ses desseins, mettant en œuvre les révélations et les visions pour s'autoriser ; effronté jusqu'à se vanter d'affermir l'autorité du pape, dans le même temps qu'il la sapait par ses fondements; fier dans la prospérité, prompt à s'abattre dans l'adversité, étonné des moindres revers, mais, avec la réflexion, capable de se servir des moyens les plus hardis pour se relever [2].

BOISPRÉAUX. *Histoire de Rienzi.*

CHARLES DE NAVARRE.

Né de la fille de Louis X, marié avec la fille de Jean, Charles de Navarre ne semblait être rapproché du trône par ce double degré, que pour la ruine de la famille royale et pour le malheur de la France.

Doué d'un esprit vif, qui brillait dans ses yeux comme dans sa conversation ; petit de corps, mais bien pris dans sa taille, et joignant à une figure agréable des manières attrayantes; actif, adroit,

---

[1] Voyez, en vers, le même sujet.

[2] Nicolas Gabrino de Rienzo ou Rienzi, qui se révolta contre le pape, et voulut rétablir la dignité de tribun du peuple, au XIVme siècle, fut assassiné au Capitole, où il s'était réfugié dans une émeute en 1354. (N. E.)

éloquent, il cachait un naturel pervers sous des dehors aimables et sous un air d'enjouement. Chez lui les ornements de la vertu étaient les armes du vice. Possédant avec un art merveilleux toutes les insinuations de l'affabilité, de la souplesse, de la flatterie, séduisant auprès des femmes, poli avec les seigneurs de la cour, populaire avec les bourgeois, frondeur avec les mécontents, il négociait pour tromper, promettait pour dérober, caressait pour trahir, cherchait à plaire pour corrompre; jamais plus à craindre que lorsqu'il paraissait contracter les nœuds de la paix et de l'amitié. Les complots contre la patrie, les assassinats, les empoisonnements furent les exercices de sa jeunesse; prompt à entreprendre, hardi pour le crime, timide dans le danger, remplissant la France de carnage par les guerres intestines et les guerres étrangères, sans paraître jamais dans les combats; criminel sans passion, méchant sans remords, ambitieux sans politique, séditieux par une humeur inquiète et jalouse, il fut toujours le fléau de son pays, l'instrument et le jouet d'Édouard III, enfin un de ces hommes malheureusement nés pour brouiller tout, et auxquels il ne manque que du génie pour renverser les empires [1].

NAUDET, de l'Institut. *Histoire des états généraux*, années 1355-1358.

MARCEL ET ROBERT LE COQ.

Marcel, d'une humeur sombre et violente, fourbe sans finesse, ennemi insolent, méprisant la naissance, la vertu, les titres, la majesté, outrageait ouvertement tous ceux qu'il haïssait, trompait le peuple sans le flatter, ne liait ses partisans que par l'intérêt ou la terreur. L'évêque de Laon, non moins séditieux, mais avec plus de sang-froid et de souplesse, principal agent de la faction et conseiller du Dauphin, sapait la royauté en présence même du prince, et souvent par ses mains, affectait un air de dignité, et une certaine observation des bienséances, plus injurieuse encore que la dureté brusque de Marcel. L'un figurait mieux dans une assemblée délibérante et dans une négociation; l'autre poussait avec plus de vigueur une entreprise et un coup de main. Le péril effrayait l'évêque; le péril irritait Marcel. Quand Marcel songeait à prendre un parti extrême, l'évêque se préparait à la fuite. L'un était plus prudent, mais plus prompt à désespérer; l'autre plus résolu et plus ardent, mais jusqu'à l'opiniâtreté et jusqu'à la fureur. L'un, plus perfide, conduisait ses ennemis dans le piége; l'autre, plus sanguinaire, les assassinait. L'évêque, supérieur en apparence par son rang, secondait Marcel dont l'énergie dominait tout. Dévorés l'un et l'autre d'ambition, mais Marcel dédaignant les honneurs, et jaloux seulement de sa puissance; l'évêque faisant servir l'autorité à la satisfaction de l'orgueil; ils se perdirent par leur avidité pour l'argent. Ils ne savaient pas faire paraître cet adroit désintéressement qui semble négliger de s'enrichir, pour s'emparer ensuite plus sûrement de toutes les fortunes avec tout l'État [2].

LE MÊME. *Ibid.*

LE CHANCELIER DE L'HOSPITAL.

Si les grands et les peuples d'alors avaient été abandonnés à leur fanatisme, la France serait bientôt retombée, sinon dans son ancienne barbarie, dont le luxe et l'amour du plaisir l'auraient peut-être défendue quelque temps, du moins dans l'anarchie, suite du mépris des lois, et de l'ignorance des lettres. Qui n'eût pas cru alors tout perdu? Mais le chancelier de l'Hospital veillait pour la patrie; ce grand homme, au milieu des troubles civils, faisait parler les lois qui se taisent d'ordinaire dans ces temps d'orage et de tempête; il ne lui vint jamais dans l'esprit de douter de leur pouvoir; il faisait l'honneur à la raison et à la justice de penser qu'elles étaient plus fortes que les armes mêmes, et que leur sainte majesté avait des droits imprescriptibles sur le cœur des hommes, quand on savait les faire valoir.

De là ces lois dont la simplicité noble peut marcher à côté des lois romaines; ces lois dont il a banni, suivant le précepte de Sénèque, tout préambule indigne de la majesté qui doit les accompagner: *Nihil mihi videtur*, dit-il, *frigidius, quàm lex cum prologo; jubeat lex, non suadeat.* De là ces édits qui, par leur sage prévoyance, embrassent l'avenir comme le présent, et sont devenus depuis une source féconde où l'on a puisé la décision des cas même qu'ils n'ont pas prévus; ces ordonnances, où la force et la sagesse réunies font oublier la faiblesse du règne sous lequel elles ont été rendues : ouvrages immortels d'un magistrat au-dessus de tout éloge, qui sentait l'étendue des devoirs et la force de la suprême dignité

---

[1] Charles II, dit *le Mauvais*, roi de Navarre, comte d'Évreux, né en 1332, fils de Jeanne de France et de Philippe III, fut couronné en 1350. Il mourut après un règne de 37 ans, et l'histoire l'a mis au nombre des plus cruels tyrans.

[2] Étienne Marcel, prévôt des marchands, vivait sous Jean dit *le Bon*; il se mit à la tête des factieux qui désolaient alors la capitale de la France. Il fut tué à Paris, le 1er août 1358. Robert le Coq, évêque de Laon, son complice, portait la parole à l'assemblée des états généraux de 1356, et ne fit pas moins de mal à son pays. (N. E.)

qu'il occupait; qui sut en faire le sacrifice dès qu'il s'aperçut que l'on voulait en gêner les fonctions, et d'après lequel on a jugé tous ceux qui ont osé s'asseoir sur ce même tribunal, sans avoir son courage ni ses lumières [1].

Le président HÉNAULT. *Histoire de France.*

PHILIPPE II.

Philippe II s'était mis en garde contre les innovations religieuses, par les échafauds et les bûchers; contre les priviléges de ses sujets et leur esprit d'indépendance, par un despotisme qui abattait tout ce qu'il ne pouvait niveler; contre ses remords, par sa superstition et sa soumission au pape. Insensible et dur, il n'avait pas eu de peine à se faire une fausse conscience; dans le long cours d'un règne malfaisant, il fut toujours triste et ne parut jamais agité. Il se faisait un mérite de repousser des plaisirs qui n'eussent été qu'une fatigue pour lui, et s'enorgueillissait de son amour pour le travail, quels qu'en fussent les résultats. Il peuplait sa cour de délateurs, et les États voisins d'espions; l'Europe avait toujours à craindre quelque calamité nouvelle, chaque fois qu'un galion du Mexique entrait dans les ports d'Espagne. Aussi sévère dans sa magnificence que dans l'habitude de son visage, il paraissait, non protéger, mais tolérer les lettres et les beaux-arts. Quoi qu'on ait dit de ses projets de monarchie universelle, il songeait plutôt à troubler les États qu'à les conquérir. Il croyait sa volonté grande et forte, parce qu'elle était opiniâtre; il voulait qu'au dehors comme au dedans, sa volonté fût faite; enfin, il crut régner comme un représentant de Dieu, et les peuples l'appelèrent le démon du Midi.

CH. LACRETELLE. *Histoire de France, pendant les guerres de religion.*

HENRI DE GUISE, CHEF DE LA LIGUE.

Tout ce que Henri de Guise avait de brillantes qualités, et même de vices, concourait à en faire un puissant chef de parti. Sa taille était haute, sa démarche aussi aisée qu'imposante; ses traits réguliers brillaient, dès sa première jeunesse, d'une beauté virile; il déployait autant de vigueur que d'adresse dans tous les exercices. Quoiqu'il fût consommé dans l'art de feindre, ses yeux pleins de feu semblaient déclarer, avec franchise, ou la haine ou l'amitié : lors même qu'il excitait des discordes, il avait le maintien d'un conciliateur, la supériorité d'un arbitre. Il se faisait pardonner son orgueil par un enjouement plein de grâce. En s'établissant le vengeur de la religion, il affectait de ne montrer que celle d'un soldat, d'un chevalier; il s'avouait vindicatif, et préconisait la vengeance comme l'attribut des belles âmes. Ce meurtrier de Coligny portait légèrement le poids de son crime : il n'était plus de sommeil pour celui qui avait offensé le duc de Guise; sa mémoire paraissait aussi grande pour les services que pour les injures. Ses dons, quoique semés par une ambition savante, paraissaient toujours versés par une bonté facile; son élocution avait de l'éclat et de la force; la profondeur de ses passions, la vivacité de ses pensées, lui faisaient rejeter, soit les ornements pédantesques, soit les puérils jeux d'esprit qui corrompaient alors toute éloquence. Il écoutait bien, et cependant ne prenait jamais conseil que de lui-même [2].

LE MÊME.

SULLY.

On ne connaîtrait point Sully tout entier, si l'on ignorait que ses vertus égalèrent ses talents. Dans ses Mémoires, en traçant les qualités morales que doit avoir l'homme d'État, il trace lui-même son portrait sans s'en apercevoir. On y voit la sainteté des mœurs, l'éloignement du luxe, ce courage stoïque qui dompte la nature, qui résiste à la volupté, et se refuse à tout ce qui peut énerver l'âme. Sully avait adopté ces vertus autant par principe que par caractère. A la cour, il conserva l'antique frugalité des camps. Les riches voluptueux eussent peut-être dédaigné sa table; mais les Duguesclin et les Bayard seraient venus s'y asseoir à côté de lui. Le travail austère remplissait ses journées. Chaque portion de temps était marquée pour chaque besoin de l'État. Chaque heure, en fuyant, portait son tribut à la patrie. Ses délassements même avaient je ne sais quoi de mâle et de sévère. C'était du repos sans indolence, et du plaisir sans mollesse. L'économie domestique l'avait formé à cette économie publique qui devint le salut de l'État. Ses ennemis louèrent sa probité. Sa justice eût étonné un siècle de vertu. Sa fidélité brilla parmi des rebelles.

Après la mort de son maître, on put le persécuter, mais on ne put réussir à en faire un mauvais citoyen. Il resta sujet malgré la cour. Il servit la reine qui l'opprimait. En entrant dans les finances, il ne craignit point de donner à la na-

---

[1] Michel de l'Hospital, chancelier de France, naquit en 1505, et mourut le 13 mars 1573. (N. E.)

[2] Voyez en vers. Ce duc de Guise est celui qui fut assassiné le 23 décembre 1588, par l'ordre de Henri III. (N. E.)

tion la liste de ses biens; en sortant de place, il osa défier son siècle et la postérité. Les présents qu'on lui offrit pour le corrompre, n'avilirent que ceux qui les lui offraient. Comme ministre, il ne reçut rien des sujets; comme sujet, il ne reçut de son maître que ce qui était empreint du sceau des lois. On a déjà vu sa fermeté dans ses devoirs. La France se ligua contre lui pour l'empêcher de sauver la France: il résista à tout; il eut le courage d'être haï. La noblesse, qui n'inspire que de la vanité aux petites âmes, lui inspira l'orgueil des grandes choses. Jamais on ne porta si loin ce vieil honneur, dont l'enthousiasme fit nos antiques chevaliers. Il dut avoir des calomniateurs et des jaloux: il terrassa la calomnie par ses vertus; il humilia l'envie par ses succès. Il se vengea de ses ennemis, car il ne perdit aucune occasion de leur faire du bien. Les méchants trouvaient en lui une âme inflexible et rigide; les malheureux y trouvèrent une âme sensible et compatissante. Dans la religion, zélé sans fanatisme et tolérant sans indifférence, il était l'organe du roi auprès des protestants, il était le protecteur des catholiques auprès du roi: il fut adoré à Genève, il fut estimé dans Rome.

Bon époux, bon maître, bon père de famille, il donna un plus grand spectacle: il fut l'ami d'un roi! O Henri IV! ô Sully! ô doux épanchements des cœurs! soins consolants de l'amitié! c'était auprès de Sully que Henri IV allait oublier ses peines; c'était à lui qu'il confiait toutes ses douleurs. Les larmes d'un grand homme coulaient dans le sein d'un ami. La franchise guerrière et la douce familiarité assaisonnaient leurs entretiens. Il n'y avait plus de sujet, il n'y avait plus de roi; l'amitié avait fait disparaître les rangs. Mais cette amitié si tendre était en même temps courageuse et sévère de la part de Sully. A travers les murmures flatteurs des courtisans, Sully faisait entendre la voix de la vérité. Il estimait trop Henri IV, il s'estimait trop lui-même, pour parler un autre langage. Tout ce qui eût avili l'un et corrompu l'autre, était indigne de tous deux: aussi osa-t-il souvent déplaire à son maître.

Je n'entrerai point dans le détail de ses actions et de ses paroles. Il en est qui ne sont pas faites pour être senties dans les siècles corrompus. Les âmes faibles les appelleraient téméraires; les âmes basses les jugeraient criminelles; mais l'homme vertueux les honorera toujours comme il le doit. Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'est que l'idée seule de Sully était pour Henri IV ce que la pensée de l'Être suprême est pour l'homme juste, un frein pour le mal, un encouragement pour le bien[1].

THOMAS. *Éloge de Sully.*

BEDMAR.

Le marquis de Bedmar est l'un des plus puissants génies que l'Espagne ait jamais produits. On voit, par les écrits qu'il a laissés, qu'il possédait tout ce qu'il y a, dans les historiens anciens et modernes, qui peut former un homme extraordinaire. Il comparait les choses qu'il racontait avec celles qui se passaient de son temps. Il observait exactement les différences et les ressemblances des affaires, et combien ce qu'elles ont de différent change ce qu'elles ont de semblable. Il portait d'ordinaire son jugement sur l'issue d'une entreprise, aussitôt qu'il en savait le plan et les fondements. S'il trouvait par la suite qu'il n'eût pas deviné, il remontait à la source de son erreur, et tâchait de découvrir ce qui l'avait trompé. Par cette étude, il avait compris quels sont les voies sûres, les véritables moyens et les circonstances capitales qui présagent un bon succès aux grands desseins, et qui les font presque toujours réussir. Cette pratique continuelle de lecture, de méditation et d'observation des choses du monde, l'avait élevé à un tel point de sagacité, que ses conjectures sur l'avenir passaient presque, dans le conseil d'Espagne, pour des prophéties.

A cette connaissance profonde de la nature des grandes affaires, étaient joints des talents singuliers pour les manier; une facilité de parler et d'écrire avec un agrément inexprimable; un instinct merveilleux pour se connaître en hommes; un air toujours gai et ouvert, où il paraissait plus de feu que de gravité, éloigné de la dissimulation jusqu'à approcher de la naïveté; une humeur libre et complaisante, d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyait la pénétrer; des manières tendres, insinuantes et flatteuses, qui attiraient le secret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir; toutes les apparences d'une extrême liberté d'esprit dans les plus cruelles agitations[2].

SAINT-RÉAL. *Conjuration contre Venise.*

WALSTEIN.

Albert Walstein eut l'esprit grand et hardi, mais inquiet et ennemi du repos; le corps vi-

---

[1] Voyez plus haut, *Tableaux, Sully dans la retraite*, et ci-dessous le parallèle de *Colbert et Sully*.

[2] Alphonse de Lacueva, marquis de Bedmar, cardinal évêque d'Oviédo, s'unit en 1618 avec don Pèdre de Tolède pour renverser la république de Venise. Le complot fut découvert, et il fut contraint de se retirer à Milan. Il mourut en 1655. (N. E.)

gourcux et haut, le visage plus majestueux qu'agréable. Il fut naturellement fort sobre ; ne dormant quasi point, travaillant toujours, supportant aisément le froid et la faim, fuyant les délices, et surmontant les incommodités de la goutte et de l'âge par la tempérance et par l'exercice; parlant peu, pensant beaucoup, écrivant lui-même toutes ses affaires ; vaillant et judicieux à la guerre, admirable à lever et à faire subsister les armées, sévère à punir les soldats, prodigue à les récompenser, pourtant avec choix et dessein; toujours ferme contre le malheur, civil dans le besoin ; d'ailleurs, orgueilleux et fier ; ambitieux sans mesure; envieux de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne ; implacable dans la haine, cruel dans la vengeance ; prompt à la colère; ami de la magnificence, de l'ostentation et de la nouveauté ; extravagant en apparence, mais ne faisant rien sans dessein, et ne manquant jamais de prétexte du bien public, quoiqu'il rapportât tout à l'accroissement de sa fortune ; méprisant la religion, qu'il faisait servir à la politique; artificieux au possible, et principalement à paraître désintéressé ; au reste, très-curieux et très-clairvoyant dans les desseins des autres, très-avisé à conduire les siens, surtout adroit à les cacher, et d'autant plus impénétrable, qu'il affectait en public la candeur et la liberté, et blâmait en autrui la dissimulation dont il se servait en toutes choses.

Cet homme, ayant étudié soigneusement la conduite et les maximes de ceux qui, d'une condition privée, étaient arrivés à la souveraineté, n'eut jamais que des pensées vastes et des espérances trop élevées, méprisant ceux qui se contentaient de la médiocrité. En quelque état que la fortune l'eût mis, il songea toujours à s'accroître davantage ; enfin, étant venu à un tel point de grandeur qu'il n'y avait que les couronnes au-dessus de lui, il eut le courage de songer à usurper celle de Bohême sur l'Empereur ; et, quoiqu'il sût que ce dessein était plein de péril et de perfidie, il méprisa le péril qu'il avait surmonté, et crut toutes ses actions honnêtes, outre le soin de se conserver, en les faisant pour régner [1].

SARRASIN. *Conjuration de Walstein.*

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Déjà, pour l'honneur de la France, était entré dans l'administration des affaires un homme plus grand par son esprit et par ses vertus, que par ses dignités et par sa fortune ; toujours employé, et toujours au-dessus de ses emplois; capable de régler le présent, et de prévoir l'avenir; d'assurer les bons événements, et de réparer les mauvais : vaste dans ses desseins, pénétrant dans ses conseils, juste dans ses choix, heureux dans ses entreprises, et, pour tout dire en peu de mots, rempli de ces dons excellents que Dieu fait à certaines âmes qu'il a créées pour être maîtresses des autres, et pour faire mouvoir ces ressorts dont sa providence se sert pour élever, ou pour abattre, selon ses décrets éternels, la fortune des rois et des royaumes [2].

FLÉCHIER. *Oraisons funèbres.*

MÊME SUJET.

Si l'on s'obstine à admirer Louis XI pour avoir abattu les grands vassaux et étendu les prérogatives de la royauté, je répondrai qu'il est un homme dont la gloire en ce genre a fait disparaître celle de Louis XI. Cet homme est Richelieu. En effet, l'orgueil des seigneurs féodaux ne fut pas tellement humilié par Louis XI, qu'il ne troublât longtemps la France après lui. Richelieu seul affermit le trône sur les débris de l'anarchie féodale. Mais que sa marche est plus grande et plus imposante ! Comme ses moyens sont plus hardis, ses ressources plus fécondes, et ses coups plus assurés ! Il ne craint point d'annoncer sa vengeance avant de frapper ses victimes. Ses artifices mêmes ont quelque chose de grand qui suppose le courage.

D'ailleurs, Richelieu, qu'un seul coup d'œil peut précipiter au fond des cachots où il plonge ses ennemis, nous intéresse comme un homme fort et courageux qui se livre à tous les dangers et se confie à sa fortune. Sa vie est un combat éternel ; toutes les scènes en sont animées, et tous les tableaux en contraste. Il est forcé de combattre à la fois la puissance de ses nombreux ennemis et la faiblesse de son maître ; toujours près de sa chute en préparant celle des autres, il a besoin d'être courtisan, même quand il est roi.

Ce mélange de souplesse et d'audace, ces dangers qu'il éprouve, et cette terreur qu'il inspire sans jamais la ressentir, l'énergie de son âme qui résiste aux souffrances d'un corps usé par les maladies, cette ambition qui ne trouve aucune gloire ni au-dessus ni au-dessous d'elle-même ;

---

[1] Walstein, qui, de simple gentilhomme de Bohême, était devenu tout-puissant dans l'Empire, forma le projet de se faire roi de Bohême. L'empereur Ferdinand II, averti de son dessein, le fit assassiner dans Egra, par Gordon, sa créature. Walstein a été immortalisé par Schiller, dans la tragédie intitulée : *La vie et la mort de Wallenstein.*

[2] Voyez, en vers, *Caractères ou Portraits.*

tout dans Richelieu imprime l'étonnement ou commande l'admiration. Un tel caractère est précisément l'opposé de celui de Louis XI.

DE FONTANES.

CROMWELL.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable ; hypocrite raffiné autant qu'habile politique ; capable de tout entreprendre et de tout cacher ; également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre ; qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance, mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin, un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde.

Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne sont-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois. Car, comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini de sectes qui n'avaient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser, sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, était le charme qui possédait les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux.

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude ; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avait tellement enchanté le monde, qu'il était regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu, pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvait encore les pousser plus loin. C'était le conseil de Dieu d'instruire les rois. Quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance.

BOSSUET. *Oraisons funèbres.*

MAZARIN.

Déjà, pour le soutien d'une minorité et d'une régence tumultueuses, s'était élevé à la cour un de ces hommes en qui Dieu met ses dons d'intelligence et de conseil, et qu'il tire de temps en temps des trésors de sa providence pour assister les rois, et pour gouverner les royaumes. Son adresse à concilier les esprits par des persuasions efficaces, à préparer les événements par des négociations pressées ou lentes, à exciter ou calmer les passions par des intérêts et des vues politiques, à faire mouvoir avec habileté les ressorts de la guerre ou de la paix, l'avait fait regarder comme un ministre non-seulement utile, mais encore nécessaire. La pourpre dont il était revêtu, la capacité qu'il fit voir, et la douceur dont il usa, après plusieurs agitations, le mirent enfin au-dessus de l'envie ; et, tout concourant à sa gloire, le ciel même faisant servir à son élévation et sa faveur et ses disgrâces, il prit les rênes de l'État : heureux d'avoir aimé la France comme sa patrie, d'avoir laissé la paix aux peuples fatigués d'une longue guerre, et plus encore d'avoir appris l'art de régner et les secrets de la royauté au premier monarque du monde !

FLÉCHIER. *Oraisons funèbres.*

LE CARDINAL DE RETZ.

Puis-je oublier celui que je vois partout dans le récit de nos malheurs? cet homme si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'État, d'un caractère si haut qu'on ne pouvait ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi ; ferme génie, que nous avons vu, en ébranlant l'univers, s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, ainsi qu'il eut le courage de le reconnaître dans le lieu le plus éminent de la chrétienté, et enfin comme peu capable de contenter ses désirs : tant il connut son erreur et le vide des grandeurs humaines ! Mais, pendant qu'il voulait acquérir ce qu'il devait un jour mépriser, il remua tout par de secrets et puissants ressorts ; et, après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, et seul encore menacer le favori victorieux de ses tristes et intrépides regards. La religion s'intéresse dans ses infortunes ; la ville royale s'émeut, et Rome même menace. Quoi donc ! n'est-ce pas assez que nous soyons attaqués au dedans et au dehors par toutes les puissances temporelles? Faut-il que la religion se mêle dans nos malheurs, et qu'elle semble nous opposer de près et de loin une autorité sacrée?

BOSSUET. *Oraisons funèbres.*

MÊME SUJET.

Paul de Gondi, cardinal de Retz, a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'osten-

tation que de vraie grandeur. Il a une mémoire extraordinaire, plus de force que de politesse dans ses paroles, l'humeur facile, de la docilité et de la faiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis; peu de piété, quelques apparences de religion.

Il paraît ambitieux sans l'être; la vanité et ceux qui l'ont conduit, lui ont fait entreprendre de grandes choses, presque toutes opposées à sa profession : il a suscité les plus grands désordres de l'État, sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir; et, bien loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paraître redoutable, et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire cardinal; il a souffert sa prison avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse l'a soutenu avec gloire durant plusieurs années dans l'obscurité d'une vie errante et cachée. Il a conservé l'archevêché de Paris contre la puissance du cardinal Mazarin; mais, après la mort de ce ministre, il s'en est démis, sans connaître ce qu'il faisait, et sans prendre cette conjoncture pour ménager les intérêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers conclaves, et sa conduite a toujours augmenté sa réputation.

Sa pente naturelle est l'oisiveté; il travaille néanmoins avec activité dans les affaires qui le pressent, et il se repose avec nonchalance quand elles sont finies. Il a une grande présence d'esprit, et sait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre, qu'il semble qu'il les ait prévues et désirées. Il aime à raconter; il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent par des aventures extraordinaires, et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire.

Il est faux dans la plupart de ses qualités; et ce qui a le plus contribué à sa réputation, est de savoir donner un beau jour à ses défauts. Il est insensible à la haine et à l'amitié, quelque soin qu'il ait pris de paraître occupé de l'une ou de l'autre. Il est incapable d'envie et d'avarice, soit par vertu, soit par inapplication. Il a plus emprunté de ses amis, qu'un particulier ne pouvait espérer de pouvoir leur rendre. Il a senti de la vanité à trouver tant de crédit, et à entreprendre de s'acquitter; il n'a point de goût ni de délicatesse; il s'amuse à tout et ne se plaît à rien; il évite avec adresse de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connaissance de toutes choses. La retraite qu'il vient de faire est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion : il quitte la cour où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui.

LA ROCHEFOUCAULD.

MÊME SUJET.

On a de la peine à comprendre comment un homme qui passa sa vie à cabaler n'eut jamais de véritable objet. Il aimait l'intrigue pour intriguer: esprit hardi, délié, vaste et un peu romanesque, sachant tirer parti de l'autorité que son état lui donnait sur le peuple, en faisant servir la religion à sa politique; cherchant quelquefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devait qu'au hasard, et ajustant souvent après coup les moyens aux événements.

Il fit la guerre au roi; mais le personnage de rebelle était ce qui le flattait le plus dans sa rébellion; magnifique, bel esprit, turbulent, ayant plus de saillies que de suite, plus de chimères que de vues; déplacé dans une monarchie, et n'ayant pas ce qu'il fallait pour être républicain, parce qu'il n'était ni sujet fidèle, ni bon citoyen; aussi vain, plus hardi et moins honnête homme que Cicéron, enfin plus d'esprit, moins grand et moins méchant que Catilina.

Ses Mémoires sont très-agréables à lire; mais conçoit-on qu'un homme ait le courage, ou plutôt la folie de dire de lui-même plus de mal que n'en eût pu dire son plus grand ennemi? Ce qui est étonnant, c'est que ce même homme, sur la fin de sa vie, n'était plus rien de tout cela, et qu'il devint doux, paisible, sans intrigue, et l'amour de tous les honnêtes gens de son temps; comme si toute son ambition d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit, et des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge; ce qui prouve bien qu'en effet il n'y avait en lui aucune passion réelle. Après avoir vécu avec une magnificence extrême, et avoir fait pour plus de quatre millions de dettes, tout fut payé, soit de son vivant, soit après sa mort.

Le président HÉNAULT.

SAINT VINCENT DE PAULE.

A la tête de ces protecteurs de l'humanité souffrante, je vois un homme qui a reçu du ciel le don de l'élocution, et la sensibilité la plus profonde, éloquent à force d'âme et de vertu, fécond en pensées du cœur, et par là même également sublime et populaire dans ses discours; doué du plus rare courage d'esprit, de la conception des grandes entreprises et de la patience des plus petits détails, d'une imagination hardie et d'un jugement sage, d'une prudence consommée pour

discerner l'à-propos des moments opportuns, saisir le point de maturité des projets utiles, et s'attacher aux établissements durables; enfin, d'un zèle ardent et inébranlable, d'un attrait de persuasion qui rallie toutes les opinions à ses sentiments, et du talent, plus heureux encore et plus rare, d'embraser les cœurs du feu divin, dont il est consumé lui-même. Cet homme anime tout, propose les bonnes œuvres, discute les moyens, indique les ressources, écarte les obstacles, correspond à la fois avec le gouvernement, avec les malheureux. Son regard embrasse toutes les provinces; il veille sans cesse pour la patrie; il est présent à toutes les calamités; il atteint tous les malheurs par sa bienfaisance; il transporte tous ses auditeurs au milieu des désastres publics; il les entraîne dans ce tourbillon de charité qui l'environne, les pénètre de terreur, les fait fondre en larmes, les oppresse de sanglots, leur ôte leur âme pour leur donner la sienne, et cet homme de la Providence est Vincent de Paule, qui, du milieu de son assemblée de charité [1], semble dire, comme le Fils de Dieu, d'une voix qui est entendue jusqu'aux extrémités du royaume: *Venez à moi, ô vous qui souffrez, et je vous soulagerai* [2]!

Le cardinal MAURY. *Panégyrique de saint Vincent de Paule*, 2e partie, pag. 72-73.

COLBERT.

L'éclat et la prospérité du règne de Louis XIV, la grandeur du souverain, le bonheur des peuples, feront regretter à jamais le plus grand ministre qu'ait eu la France. Ce fut par lui que les arts furent portés à ce degré de splendeur qui a rendu le règne de Louis XIV le plus beau règne de la monarchie; et, ce qui est à remarquer, c'est que cette protection signalée qu'il leur accorda n'était peut-être pas en lui l'effet seul du goût et des connaissances: ce n'était pas par sentiment qu'il aimait les artistes et les savants; c'était comme homme d'État qu'il les protégeait, parce qu'il avait reconnu que les beaux-arts sont seuls capables de former et d'immortaliser les grands empires. Homme mémorable à jamais! ses soins étaient partagés entre l'économie et la prodigalité; il économisait dans son cabinet, par l'esprit d'ordre qui le caractérisait, ce qu'il était obligé de prodiguer aux yeux de l'Europe, tant pour la gloire de son maître, que par la nécessité de lui obéir, esprit sage, et n'ayant point les écarts du génie, *Par negotiis neque suprà erat* (Tacite). Il ne fut que huit jours malade: on a dit qu'il était mort hors de la faveur: grande instruction pour les ministres [3]!

Le président HÉNAULT.

SULLY ET COLBERT.

Sully et Colbert [4]! quels noms! C'est un spectacle intéressant de rapprocher ces deux hommes célèbres, qui font époque dans notre histoire, et peut-être dans celle de l'Europe.

Destinés tous deux à de grandes choses, ils furent élevés au ministère à peu près dans les mêmes circonstances. Sully parut après les horribles déprédations des favoris et les désordres de la Ligue. Colbert eut à réparer les maux qu'avaient causés le règne orageux et faible de Louis XIII les opérations brillantes mais forcées de Richelieu, les querelles de la Fronde, l'anarchie des finances sous Mazarin.

Tous deux trouvèrent le peuple accablé d'impôts, et le roi privé de la plus grande partie de ses revenus; tous deux eurent le bonheur de rencontrer deux princes qui avaient le génie du gouvernement, capables de vouloir le bien, assez courageux pour l'entreprendre, assez fermes pour le soutenir, désirant faire de grandes choses, l'un pour la France, et l'autre pour lui-même; tous deux commencèrent par liquider les dettes de l'État, et les mêmes besoins firent naître les mêmes opérations; tous deux travaillèrent ensuite à accroître la fortune publique. Ils surent également combiner la nature des divers impôts; mais Sully ne sut pas en tirer tout le parti possible; Colbert perfectionna l'art d'établir entre eux de justes proportions.

Tous deux diminuèrent les frais énormes de la perception, bannirent le trafic honteux des emplois, qui enrichissait et avilissait la cour, ôtèrent au courtisan tout intérêt dans les fermes [5]. Tous deux firent cesser la confusion qui régnait dans les recettes, et les gains immenses que faisaient les receveurs; mais, dans toutes ces parties, Colbert n'eut que la gloire d'imiter Sully, et de faire revivre les anciennes ordonnances de ce grand

1 On comptait dans cette respectable association Anne d'Autriche, la reine de Pologne, la princesse de Conti, la duchesse d'Aiguillon, le général de Gondi, le maréchal Fabert, la vertueuse veuve Le Gras, née Marillac, qui devint la première supérieure de la Charité, dont elle prit l'habit, après avoir déposé, seule, dans les mains de saint Vincent de Paule, plus de deux millions d'aumônes.

2 *S. Mathieu*, ch. 11, vers. 28.

3 Voyez, en vers, même portrait.

4 Voyez plus haut leur portrait; et aux *Tableaux, Sully dans la retraite.*

5 On appelait ainsi la perception des deniers publics. Ceux qui en étaient chargés se nommaient fermiers généraux ou traitants (N. E.)

homme. Le ministre de Louis XIV, à l'exemple de celui de Henri IV, assura des fonds pour chaque dépense; à son exemple, il réduisit l'intérêt de l'argent.

Tous deux travaillèrent à faciliter les communications; mais Colbert fit exécuter le canal de Languedoc, dont Sully n'avait eu que le projet. Ils connurent également l'art de faire tomber sur les riches et sur les habitants des villes les remises accordées aux campagnes; mais on leur reproche à tous deux d'avoir gêné l'industrie par des taxes. Le crédit, cette partie intéressante des richesses publiques, qui fait circuler celles qu'on a, et qui supplée à celles qu'on n'a pas, paraît n'avoir pas été connu par Sully, et assez ménagé par Colbert. Les gains excessifs des traitants furent réprimés par tous les deux; mais Sully connut mieux de quelle importance il est pour un État de rapprocher les gains des finances, de ceux qu'on peut faire dans les entreprises de commerce ou d'agriculture.

Les monnaies attirèrent leur attention; mais Sully n'aperçut que les maux, ou ne trouva que des remèdes dangereux; Colbert porta dans cette partie une supériorité de lumières qu'il dut à son siècle autant qu'à lui-même.

On leur doit à tous deux l'éloge d'avoir vu que la réforme du barreau pouvait influer sur l'aisance nationale; mais l'avantage des temps fit que Colbert exécuta ce que Sully ne put que désirer. L'un, dans un temps d'orage et sous un roi soldat, annonça seulement à une nation guerrière qu'elle devait estimer les sciences; l'autre, ministre d'un roi qui portait la grandeur jusque dans les plaisirs de l'esprit, donna au monde l'exemple, trop oublié peut-être, d'honorer, d'enrichir et de développer tous les talents. Sully entrevit le premier l'utilité d'une marine; c'était beaucoup en sortant de la barbarie; nous nous souvenons que Colbert eut la gloire d'en créer une.

Le commerce fut protégé par les deux ministres; mais l'un le voulait tirer presque tout entier du produit des terres, l'autre des manufactures. Sully préférait avec raison celui qui, étant attaché au sol, ne peut être partagé ni envahi, et qui met les étrangers dans une dépendance nécessaire; Colbert ne s'aperçut pas que l'autre n'est fondé que sur des besoins de caprice ou de goût, et qu'il peut passer, avec les artistes, dans tous les pays du monde. Sully fut donc supérieur à Colbert dans la connaissance des véritables sources du commerce; mais Colbert l'emporta sur lui du côté des soins, de l'activité, et des calculs politiques dans cette partie; il l'emporta par son attention à diminuer les droits intérieurs du royaume, que Sully augmenta quelquefois; par son habileté à combiner les droits d'entrée et de sortie : opération qui est peut-être un des plus savants ouvrages d'un législateur, et où la plus petite erreur de combinaison peut coûter des millions à l'État.

Il sera difficile d'égaler Colbert dans les détails et les grandes vues du commerce; il sera difficile de surpasser Sully dans les encouragements qu'il donna à l'agriculture. Ce n'est pas que Colbert ait négligé entièrement cette partie importante. N'exagérons pas les fautes des grands hommes, et n'ayons pas la manie d'être toujours extrêmes dans nos censures, comme dans nos éloges. Colbert, à l'exemple de Sully, voulut faire naître l'aisance dans les campagnes; il diminua les tailles; il prévint, autant qu'il put, les maux attachés à une imposition arbitraire; il protégea, par des règlements utiles, la nourriture des troupeaux; il encouragea la population par des récompenses: mais, faute d'avoir permis le commerce des grains, tant d'opérations admirables furent presque inutiles; il n'y avait point de richesses réelles: l'État parut brillant, le peuple fut malheureux; l'or que le trafic faisait circuler ne parvenait point jusqu'à la classe des cultivateurs; le prix des grains baissa sans cesse, et l'on finit par la disette. Tels furent et les principes et les succès différents de ces deux grands hommes.

Si maintenant nous comparons leur caractère et leur talent, nous trouverons que tous deux eurent de la justesse et de l'étendue dans l'esprit, de la grandeur dans les projets, de l'ordre et de l'activité dans l'exécution; mais Sully peut-être saisit mieux la masse entière du gouvernement: Colbert en développa mieux les détails. L'un avait plus de cette politique moderne qui calcule; l'autre, de cette politique des anciens législateurs qui voyait tout dans un grand principe. Le plan de Colbert était une machine vaste et compliquée, où il fallait sans cesse remonter de nouvelles roues; le plan de Sully était simple, uniforme, comme celui de la nature. Colbert attendait plus des hommes; Sully attendait plus des choses. L'un créa des ressources inconnues à la France; l'autre employa mieux les ressources qu'elle avait. La réputation de Colbert dut avoir d'abord plus d'éclat; celle de Sully dut acquérir plus de solidité.

A l'égard du caractère, tous deux eurent le courage et la vigueur d'âme, sans laquelle on ne fit jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal dans un État : mais la politique de l'un se sentit de l'austérité de ses mœurs; celle de l'autre, du luxe de son siècle. Ils eurent la triste conformité d'être haïs, mais l'un des grands, l'autre du peuple. On reproche de la dureté à Colbert, de la hauteur à Sully : mais, si tous deux choquèrent des particuliers, tous deux aimèrent la nation.

Enfin, si on examine leurs rapports avec les rois qu'ils servaient, on trouvera que Sully faisait la loi à son maître, et que Colbert recevait la loi du sien; que le premier fut plus le ministre du peuple, et le second plus le ministre du roi; enfin, d'après les talents des deux princes, on jugera que Sully dut quelque chose de sa gloire à Henri IV, et que Louis XIV dut une partie de la sienne à Colbert.

THOMAS *Éloge de Sully*.

LOUVOIS.

Louvois était né avec de grands talents, qui avaient principalement la guerre pour objet : il rétablit l'ordre et la discipline dans les armées, ainsi qu'avait fait Colbert dans les finances. Mieux informé souvent que le général lui-même; aussi attentif à récompenser qu'à punir; économe et prodigue suivant les circonstances; prévoyant tout, et ne négligeant rien; joignant aux vues promptes et étendues la science des détails; profondément secret; formant des entreprises qui tenaient du prodige par leur exécution subite, et dont le succès n'était jamais incertain, malgré la foule des combinaisons nécessaires qui devaient y concourir : l'instruction donnée au maréchal d'Humières pour le siége de Gand fut regardée comme un chef-d'œuvre dans son genre. Mais il eût été à souhaiter qu'il n'eût pas porté trop loin le zèle pour la gloire de son maître, et que, se contentant de voir le roi devenu l'objet du respect de l'Europe, il n'eût pas voulu encore qu'il en devînt la terreur [1].

Le président HÉNAULT.

TURENNE.

Turenne, si célébré, si regretté par nos aïeux, et dont nous ne prononçons pas encore le nom sans respect; qui, dans le siècle le plus fécond en grands hommes, n'eut point de supérieur, et ne compta qu'un rival; qui fut aussi simple qu'il était grand, aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires; à qui on pardonna ses fautes, parce qu'il n'eut jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talents; qui, en servant Louis XIV et la France, eut souvent à combattre le ministre de Louis XIV, et fut haï de Louvois, comme admiré de l'Europe; le seul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait été regardée comme une calamité publique par le peuple; le seul, depuis Duguesclin [2], dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des rois, et dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains dont il est entouré, parce que la renommée suit les vertus, et non les rangs, et que l'idée de la gloire est toujours supérieure à celle de la puissance.

THOMAS. *Essai sur les Éloges*.

TURENNE ET CONDÉ.

Ç'a été, dans notre siècle, un grand spectacle de voir, dans le même temps et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées, que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre; tantôt opposés front à front, et redoublant, l'un dans l'autre, l'activité et la vigilance, comme si Dieu, dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campements, que de belles marches, que de hardiesses, que de précautions, que de périls, que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires?

L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci, par conséquent, plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité; celui-là d'un air froid, sans jamais avoir rien de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il paraît dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie; l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osait l'attaquer. L'un, enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance,

[1] Voyez, en vers, même portrait.

[2] Duguesclin et Turenne furent ensevelis dans le tombeau des rois de France, à Saint-Denis, le premier en 1380, le second en 1675. (N. E.)

et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées.

Et, afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée; l'armée le pleure comme un père, et la cour et tout le peuple gémissent; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps : l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit, en publiant les louanges de Dieu et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie, que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritait l'autre [1] !

BOSSUET. *Oraisons funèbres.*

VAUBAN.

Jamais les traits de la simple nature n'ont été mieux marqués qu'en lui, ni plus exempts de tout mélange étranger. Un sens droit et étendu, qui s'attachait au vrai par une espèce de sympathie, et sentait le faux sans le discuter, lui épargnait les longs circuits par où les autres marchent; et d'ailleurs, sa vertu était, en quelque sorte, un instinct heureux, si prompt, qu'il prévenait sa raison.

Il méprisait cette politesse superficielle dont le monde se contente, et qui couvre souvent tant de barbarie; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité lui composaient une autre politesse plus rare, qui était toute dans son cœur. Il seyait bien alors à tant de vertu de négliger des dehors qui, à la vérité, lui appartiennent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité.

Souvent M. le maréchal de Vauban a secouru, de sommes assez considérables, des officiers qui n'étaient pas en état de soutenir le service; et, quand on venait à le savoir, il disait qu'il prétendait leur restituer ce qu'il recevait de trop des bienfaits du roi. Il en a été comblé pendant le cours d'une longue vie, et il a eu la gloire de ne laisser, en mourant, qu'une fortune médiocre.

Il était passionnément attaché au roi : sujet plein d'une fidélité ardente et zélée, et nullement courtisan, il aurait infiniment mieux aimé servir que plaire. Personne n'a été si souvent que lui, ni avec tant de courage, l'introducteur de la vérité; il avait pour elle une passion presque imprudente, et incapable de ménagement. Ses mœurs ont tenu bon contre les dignités les plus brillantes, et n'ont pas même combattu. En un mot, c'était un Romain qu'il semblait que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la république [2].

FONTENELLE.

MONTAUSIER ET BOSSUET.

L'un, d'une vertu haute et austère, d'une probité au-dessus de nos mœurs, d'une vérité à l'épreuve de la cour, philosophe sans ostentation, chrétien sans faiblesse, courtisan sans passion, l'arbitre du bon goût et de la rigidité des bienséances, l'ennemi du faux, l'ami et le protecteur du mérite, le zélateur de la gloire de la nation, le censeur de la licence publique; enfin un de ces hommes qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs, et qui seuls ne sont pas de notre siècle. L'autre, d'un génie vaste et heureux, d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre, l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles; un évêque au milieu de la cour; l'homme de tous les talents et de toutes les sciences, le docteur de toutes les églises, la terreur de toutes les sectes, le père du dix-septième siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, avoir dicté des canons, et présidé à Nicée et à Éphèse [3].

MASSILLON. *Oraison funèbre de M. le Dauphin.*

GUILLAUME III ET LOUIS XIV.

Guillaume III laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelait, comme on sait, le stathouder des Anglais, et le roi des Hollandais. Il savait toutes les lan-

---

[1] Voyez, en vers, même parallèle.

[2] Sébastien Le Prêtre, marquis de Vauban, maréchal de France en 1703, se distingua surtout dans l'attaque et la défense des places. Il mourut en 1707. (N. E.)

[3] Voyez plus bas les portraits de Bossuet. Montausier, que Molière, dit-on, prit pour modèle de son *Misanthrope*, fut un des hommes les plus vertueux de son siècle. Précepteur du Dauphin, fils de Louis XIV, il mourut en 1690. (N. E.)

gues de l'Europe, et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'opposé de Louis XIV; sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que Louis était affable. Il haïssait les femmes autant que Louis les aimait. Louis faisait la guerre en roi, et Guillaume en soldat. Il avait combattu contre le grand Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Seneffe, et réparant en peu de temps ses défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Neerwinden; aussi fier que Louis XIV, mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux-arts fleurirent en France par les soins de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète, conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'âme et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple et modeste dans ses mœurs; ceux-là sans doute donneront le nom de Grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner; qui sont plus frappés de cette hauteur avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul État résister à tant de puissances; ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-père; enfin, ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence [1].

VOLTAIRE. *Siècle de Louis XIV.*

LE SIÈCLE D'AUGUSTE ET LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

On a remarqué, avec raison, que les règnes d'Auguste et de Louis XIV se ressemblaient par le concours des grands hommes de tous les genres qui ont illustré leurs règnes. Mais on ne doit pas croire que ce soit l'effet seul du hasard; et si ces deux règnes ont de grands rapports, c'est qu'ils ont été accompagnés à peu près des mêmes circonstances. Ces deux princes sortaient des guerres civiles, de ce temps où les peuples, toujours armés, nourris sans cesse au milieu des périls, entêtés des plus hardis desseins, ne voient rien où ils ne puissent atteindre; de ce temps où les événements heureux et malheureux, mille fois répétés, étendent les idées, fortifient l'âme à force d'épreuves, augmentent son ressort, et lui donnent ce désir de gloire qui ne manque jamais de produire de grandes choses.

Voilà comme Auguste et Louis XIV trouvèrent le monde. César s'en était rendu le maître, et avait devancé Auguste; Henri IV avait conquis son propre royaume, et fut l'aïeul de Louis XIV. Même fermentation dans les esprits; les peuples, de part et d'autre, n'avaient été pour la plupart que des soldats, et les capitaines, des héros. A tant d'agitation, à tant de troubles intestins succède le calme que produit l'autorité réunie. Les prétentions des républicains et les folles entreprises des séditieux détruites laissent le pouvoir dans les mains d'un seul; et ces deux princes, devenus les maîtres (quoiqu'à des titres bien différents), n'ont plus à s'occuper qu'à rendre utile à leurs États cette même chaleur qui jusqu'alors n'avait servi qu'au malheur public. Leur génie et leur caractère particulier se ressemblaient encore par là, ainsi que leurs siècles.

L'ambition et l'ardeur de la gloire avaient été égales entre eux : héros sans être téméraires, entreprenants sans être aventuriers, tous deux avaient été exposés aux orages de la guerre civile; tous deux avaient commandé leurs armées en personne; l'un et l'autre avaient su vaincre et pardonner. La paix les trouva encore semblables par un certain air de grandeur, par leur magnificence et leur libéralité. Chacun d'eux possédait ce goût naturel, cet instinct heureux qui sert à démêler les hommes. Leurs ministres pensaient comme eux, et Mécène protégeait auprès d'Auguste, ainsi que Colbert auprès de Louis XIV, tout ce que Rome et la France avaient de génies distingués. Enfin, le hasard les ayant fait naître l'un et l'autre dans le même mois, tous deux moururent presque au même âge; et, ce qui contribue à rendre ces règnes célèbres, aucuns [2] princes ne régnèrent si longtemps.

Par combien de moyens il fallait que la nature préparât deux siècles si beaux! Le même fonds qui avait produit des hommes illustres dans la guerre, produisit des génies sublimes dans les lettres, dans les arts et dans les sciences : l'émulation prit la place de la révolte; les esprits,

---

[1] Voyez, plus haut, *Discours*. Remarquez que l'on ne dit plus *davantage que*, mais *plus que*. (N. E.)

[2] *Aucuns* ne s'emploie presque jamais au pluriel. (N. E.)

accoutumés à l'indépendance, ne la cherchèrent plus que dans les vues saines de la philosophie. Il n'était plus question d'entreprendre sur ses pareils, il fallut s'en faire admirer; la supériorité acquise par les armes fut remplacée par celle que donnent les talents de l'esprit; en un mot, les mêmes circonstances réunies donnèrent à l'univers les règnes d'Auguste et de Louis XIV.

Le président HÉNAULT.

CHARLES XII ET PIERRE LE GRAND

Ce fut le 17 juillet 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultawa, entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII, illustré par neuf années de victoires, Alexiowitz, par neuf années de peines prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises; l'un, glorieux d'avoir donné des États, l'autre d'avoir civilisé les siens; Charles aimant les dangers, et ne combattant que pour la gloire, Alexiowitz ne fuyant point les périls, et ne faisant la guerre que pour ses intérêts; le monarque suédois, libéral par grandeur d'âme, le moscovite ne donnant jamais que par quelque vue; celui-là, d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois; celui-ci, n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours; Charles avait le titre d'Invincible, qu'un moment pouvait lui ôter; les nations avaient donné à Pierre le nom de Grand, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, ne le devant pas à la victoire

VOLTAIRE.

PIERRE LE GRAND, EMPEREUR DE RUSSIE.

Pierre le Grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés; et la génération qui suivit celles des partisans des anciennes mœurs le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vu que tous ses établissements étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, et ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire, que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait mise à faire du bien; que ses défauts n'avaient jamais affaibli ses grandes qualités; qu'en lui l'homme eut ses taches, et que le monarque fut toujours grand. Il a forcé la nature en tout dans ses sujets, dans lui-même, et sur la terre et sur les eaux; mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts, qu'il a transplantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étaient sauvages, ont, en fructifiant, rendu témoignage à son génie et éternisé sa mémoire; ils paraissent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, discipline militaire, marine, commerce, manufactures, sciences, beaux-arts, tout s'est perfectionné selon ses vues; et, par une singularité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre femmes, montées après lui sur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, et ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

C'est aux historiens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres et entreprises de Pierre le Grand. Il suffit à un étranger d'avoir essayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de Charles XII à le vaincre, qui sortit deux fois de ses États pour les mieux gouverner, qui travailla de ses mains à presque tous les arts nécessaires, pour en donner l'exemple à son peuple, et qui fut le fondateur et le père de son empire.

LE MÊME. *Histoire de Pierre le Grand.*

CHARLES XII.

Charles XII, roi de Suède, éprouva ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés.

Sa fermeté, devenue opiniâtre, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie, sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté; et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances.

Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États, il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique : qua-

lité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avait que de la modestie; après la défaite, que de la fermeté; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne : homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire [1].

LE MÊME. *Histoire de Charles XII.*

MÊME SUJET.

Arrêtons-nous un moment devant ce Charles XII, comme on s'arrête devant ces pyramides du désert dont l'œil étonné contemple les énormes proportions, avant que la raison se demande quelle est leur utilité. On aime à voir, dans cet homme extraordinaire, l'alliance si rare des vertus privées et des qualités héroïques, même avec cette exagération qui a fait de ce prince le phénomène des siècles civilisés. On admire et ce profond mépris des voluptés et de la vie, et cette soif démesurée de la gloire, et cette extrême simplicité de mœurs, et cette étonnante intrépidité, et sa familiarité, et sa bonté même envers les siens, et sa sévérité sur lui-même, et ces expéditions fabuleuses entreprises avec tant d'audace, et cette défaite de Pultawa soutenue avec tant de fermeté, et cette prison de Bender où il montra tant de hauteur, et ce roi qui commande le respect à des barbares, lorsqu'ils n'ont plus rien à en craindre, l'amour à ses sujets, lorsqu'ils ne peuvent plus rien en attendre, et, quoique absent, l'obéissance dans ces mêmes États, où ses successeurs présents n'ont pas toujours pu l'obtenir; et, à la vue de cette combinaison unique de qualités et d'événements, on est tenté d'appliquer à ce prince ce mot du père Daniel, en parlant de notre saint Louis : *Un des plus grands hommes, et des plus singuliers qui aient été.*

DE BONALD. *Législation primitive.*

FRÉDÉRIC LE GRAND, ROI DE PRUSSE.

Ce prince, dans l'âge des plaisirs, eut le courage de préférer à la molle oisiveté des cours l'avantage de s'instruire. Le commerce des premiers hommes du siècle, et ses réflexions, mûrissaient dans le secret son génie naturellement actif, naturellement impatient de s'étendre. Ni la flatterie, ni la contradiction, ne purent jamais le distraire de ses profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de sa vie et de son règne. On osa prédire, à son avénement au trône, que ses ministres ne seraient que ses secrétaires; les administrateurs de ses finances, que ses commis; ses généraux, que ses aides de camp. Des circonstances heureuses le mirent à portée de développer aux yeux des nations des talents acquis dans la retraite. Saisissant, avec une rapidité qui n'appartenait qu'à lui, le point décisif de ses intérêts, Frédéric attaqua une puissance qui avait tenu ses ancêtres dans la servitude. Il gagna cinq batailles contre elle, lui enleva la meilleure de ses provinces, et fit la paix aussi à propos qu'il avait fait la guerre.

En cessant de combattre, il ne cessa pas d'agir. On le vit aspirer à l'admiration des mêmes peuples dont il avait été la terreur. Il appela tous les arts à lui, et les associa à sa gloire. Il réforma les abus de la justice, et dicta lui-même des lois pleines de sagesse. Un ordre simple, invariable, s'étendit dans toutes les parties de l'administration. Persuadé que l'autorité du souverain est un bien commun à tous les sujets, une protection dont ils doivent tous également jouir, il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher et de lui écrire. Tous les instants de sa vie étaient consacrés au bien de ses peuples; ses délassements mêmes leur étaient utiles.

Nous n'ignorons pas qu'il est difficile d'apprécier ses contemporains. Les princes sont surtout ceux qu'on peut le moins se flatter de bien connaître. La renommée en parle rarement sans passion. C'est le plus souvent d'après les bassesses de la flatterie, d'après les injustices de l'envie, qu'ils sont jugés. Le cri confus de tous les intérêts, de tous les sentiments qui s'agitent et changent autour d'eux, trouble ou suspend le jugement des sages mêmes.

Cependant, s'il était permis de prononcer d'après une multitude de faits liés les uns aux autres, on dirait de Frédéric qu'il sut dissiper les complots de l'Europe conjurée contre lui, qu'il joignit à la grandeur et à la hardiesse des entreprises un secret impénétrable dans les moyens; qu'il changea la manière de faire la guerre, qu'on croyait, avant lui, portée à sa perfection; qu'il montra un courage d'esprit dont l'histoire fournissait peu de modèles; qu'il tira de ses fautes mêmes plus d'avantages que les autres n'en savent tirer de leurs succès; qu'il fit taire d'étonnement ou parler d'admiration toute la terre, et qu'il donna autant d'éclat à sa nation, que d'autres souverains en reçoivent de leurs peuples.

RAYNAL.

[1] Voyez, en vers, *Parallèles.*

MÊME SUJET.

Au milieu de cette foule d'ennemis triomphants, considérez le lion du Nord qui s'éveille : ses regards ardents semblent dévorer la proie que lui marque la fortune : génie impatient de s'offrir à la renommée, vaste, pénétrant, exalté par le malheur et par ces pressentiments secrets qui dévouent impérieusement à la gloire certains êtres privilégiés qu'elle a choisis, je le vois se précipiter sur ce théâtre sanglant, avec une puissance mûrie par de longues combinaisons et des talents agrandis par la réflexion et la prévoyance. Soldat et général, conquérant et politique, ministre et roi, ne connaissant d'autre faste qu'une milice nombreuse, seule magnificence d'un trône fondé par les armes. Je le vois, aussi rapide que mesuré dans ses mouvements, unir la force de la discipline à la force de l'exemple, communiquer à tout ce qui l'approche cette vigueur, cette flamme inconnue au reste des hommes; être partout, réparer tout, diriger lui-même avec art tous les coups qu'il porte; attaquer ce trône chancelant sur lequel son ennemi paraît s'appuyer, en détacher brusquement les rameaux les plus féconds, et, s'élevant bientôt au-dessus de l'art même par la fermeté de ce coup d'œil que rien ne trouble, montrer déjà le secret de ses ressources qui doivent étonner la victoire même et tromper la fortune, lorsqu'elle lui sera contraire.

BOISMONT. *Oraison funèbre de l'impératrice Marie-Thérèse.*

MALESHERBES.

J'ai vu plusieurs fois cet illustre vieillard, et je me rappelle sa figure ouverte et calme, et son air un peu distrait; ses principes étaient sévères, et sa société était douce : magistrat intègre, père tendre, ami zélé, il jouissait de l'estime générale et de la bienveillance universelle. Tout, dans sa vie publique et privée, avait été bon et honorable; mais l'éclat extraordinaire que jeta la fin de sa carrière a, pour ainsi dire, placé tout le reste dans l'ombre, et l'imagination ne s'y arrête pas.

L'histoire a conservé un grand nombre de traits de dévouement qui honorent l'humanité. Des citoyens se sont sacrifiés pour leur pays, des rois se sont immolés pour le salut de leurs peuples, et tous les jours des milliers de héros obscurs affrontent les plus éminents périls pour servir la patrie ou le souverain, qui, dans la monarchie, ne fait qu'un avec l'État. Entre ces belles actions, ce qui distingue celle de M. de Malesherbes, c'est l'absence de tous les motifs qui excitent ordinairement les hommes, et qui les portent à des résolutions courageuses. En effet, on ne saurait attribuer son dévouement généreux à un de ces élans de patriotisme, si commun chez les anciens, et qui était, chez eux, poussé jusqu'au fanatisme; ce n'était pas non plus l'amour de la gloire ou l'ambition, passions qui portent à de si grands sacrifices; l'honneur, ce tyran impérieux qui se fait obéir, en menaçant de la honte, bien plus redoutable que la mort, n'exigeait rien de lui : enfin il ne fut pas entraîné par une de ces amitiés vives et fortes, si rares entre des égaux, impossibles lorsqu'il y a une grande inégalité de rang, surtout dans l'occasion dont il s'agit, puisque l'étiquette de la cour de France s'opposait à ce que la haute robe eût aucune intimité avec la famille royale, la noblesse militaire étant seule admise aux chasses et aux soupers, où les princes se familiarisaient avec elle. Il est bien vrai que M. de Malesherbes, ayant été quelque temps ministre, avait été à portée d'apprécier le cœur du roi, et de connaître ses intentions bienfaisantes; mais ce sentiment n'est point de l'amitié. Quels furent donc les motifs de cette courageuse détermination? Une pieuse fidélité envers un souverain déchu sans être dégradé, une noble pitié pour le malheur.

La simplicité de la forme releva merveilleusement la beauté de l'action : point d'enthousiasme, point de bravade. Il plaida cette cause mémorable comme si elle eût pu être gagnée; moins sans doute dans l'espoir de sauver son royal client, que pour se procurer un accès auprès de lui, et pour lui offrir la seule consolation digne de lui, les épanchements d'un cœur vertueux et sensible.

L'héroïsme calme n'excite pas seulement notre admiration, il nous inspire une affection personnelle pour celui qui développe à nos yeux un si beau caractère, et ce sentiment n'a rien que de juste; car l'on ne peut réellement compter que sur un courage désintéressé et pur dans ses motifs, qui ne doit rien à l'exemple, aux circonstances, ou à la vivacité des passions. Un ancien a dit, en parlant de Caton, que la lutte d'un homme vertueux aux prises avec l'infortune était un spectacle digne de fixer les regards de la Divinité; l'on pourrait ajouter que celui qui se présente de lui-même à un danger imminent, par vertu, qui l'affronte avec une héroïque fermeté, en est la plus parfaite image [1].

M. le duc DE LÉVIS.

---

[1] Chrétien Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, ministre sous Louis XVI, naquit à Paris en 1721. Il mourut sur l'échafaud, le 22 avril 1794, victime de son dévouement pour le roi, qu'il avait eu le courage de défendre devant la convention. (N. E.)

CARACTÈRES LITTÉRAIRES.

HOMÈRE.

Je ne suis qu'un Scythe, et l'harmonie des vers d'Homère, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers; mais je ne suis plus maître de mon admiration, quand je vois ce génie altier planer, pour ainsi dire, sur l'univers, lançant de toutes parts ses regards embrasés, recueillant les feux et les couleurs dont les objets étincellent à sa vue; assistant au conseil des dieux; sondant les replis du cœur humain, et bientôt, riche de ses découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne pouvant plus supporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profusion dans ses tableaux et dans ses expressions; mettre aux prises le ciel avec la terre, et les passions avec elles-mêmes; nous éblouir par ces traits de lumière qui n'appartiennent qu'aux talents supérieurs, nous entraîner par ces saillies de sentiment qui sont le vrai sublime, et toujours laisser dans notre âme une impression profonde qui semble l'étendre et l'agrandir.

Car ce qui distingue surtout Homère, c'est de tout animer, et de nous pénétrer sans cesse des mouvements qui l'agitent; c'est de tout subordonner à la passion principale, de la suivre dans ses fougues, dans ses écarts, dans ses inconséquences, de la porter jusqu'aux nues, et de la faire tomber, quand il le faut, par la force du sentiment et de la vertu, comme la flamme de l'Etna que le vent repousse au fond de l'abîme; c'est d'avoir saisi de grands caractères, d'avoir différencié la puissance, la bravoure et les autres qualités de ses personnages, non par des descriptions froides et fastidieuses, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fictions neuves et semées presque au hasard dans ses ouvrages.

Je monte avec lui dans les cieux : je reconnais Vénus tout entière à cette ceinture d'où s'échappent sans cesse les feux de l'amour, les désirs impatients, les grâces séduisantes et les charmes inexprimables du langage et des yeux : je reconnais Pallas et ses fureurs, à cette égide où sont suspendues la Terreur, la Discorde, la Violence, et la tête épouvantable de l'horrible Gorgone : Jupiter et Neptune sont les plus puissants des dieux; mais il faut à Neptune un trident pour secouer la terre; à Jupiter, un clin d'œil pour ébranler l'Olympe. Je descends sur la terre : Achille, Ajax et Diomède sont les plus redoutables des Grecs; mais Diomède se retire à l'aspect de l'armée troyenne; Ajax ne cède qu'après l'avoir repoussée plusieurs fois; Achille se montre, et elle disparaît [1].

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis*

ÆSCHYLE.

Æschyle reçut des mains de Phrynicus, disciple de Thespis, la tragédie dans l'enfance, enveloppée d'un vêtement grossier, le visage couvert de fausses couleurs, ou d'un masque sans caractère, n'ayant ni grâces ni dignité dans ses mouvements, inspirant le désir de l'intérêt qu'elle remuait à peine, éprise encore des farces et des facéties qui avaient amusé ses premières années, s'exprimant quelquefois avec élégance et dignité, souvent dans un style faible, rampant et souillé d'obscénités grossières.

Le père de la tragédie, car c'est le nom qu'on peut donner à ce grand homme, avait reçu de la nature une âme forte et ardente. Son silence et sa gravité annonçaient l'austérité de son caractère. Dans les batailles de Marathon, de Salamine et de Platée, où tant d'Athéniens se distinguèrent par leur valeur, il fit remarquer la sienne. Il s'était nourri, dès sa plus grande jeunesse, de ces poëtes qui, voisins des temps héroïques, concevaient d'aussi grandes idées qu'on faisait alors de grandes choses. L'histoire des siècles reculés offrait à son imagination vive des succès et des revers éclatants, des trônes ensanglantés, des passions impétueuses et dévorantes, des vertus sublimes, des crimes et des vengeances, partout l'empreinte de la grandeur, et souvent celle de la férocité.

---

[1] Voyez, 2e partie, *Caractères ou Portraits*.

Dans quelques-unes de ses pièces, l'exposition du sujet a trop d'étendue ; dans d'autres, elle n'a pas assez de clarté : quoiqu'il pèche souvent contre les règles qu'on a depuis établies, il les a presque toutes entrevues.

On peut dire d'Æschyle ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon : « L'Épouvante marche devant lui, la tête élevée jusqu'aux cieux. » Il inspire partout une terreur profonde et salutaire ; car il n'accable notre âme par des secousses violentes, que pour la relever aussitôt par l'idée qu'il lui donne de sa force. Ses héros aiment mieux être écrasés par la foudre que de faire une bassesse, et leur courage est plus inflexible que la loi fatale de la nécessité. Cependant il savait mettre des bornes aux émotions qu'il était si jaloux d'exciter; il évita toujours d'ensanglanter la scène, parce que ses tableaux devaient être effrayants sans être horribles.

Ce n'est que rarement qu'il fait couler des larmes, et qu'il excite la pitié, soit que la nature lui eût refusé cette douce sensibilité qui a besoin de se communiquer aux autres, soit plutôt qu'il craignît de les amollir. Jamais il n'eût exposé sur la scène des Phèdre et des Sthénobée ; jamais il n'a peint les douceurs et les fureurs de l'amour; il ne voyait dans les différents accès de cette passion que des faiblesses ou des crimes d'un dangereux exemple pour les mœurs, et il voulait qu'on fût forcé d'estimer ceux qu'on est forcé de plaindre.

Ses plans sont d'une extrême simplicité. Il négligeait ou ne connaissait pas assez l'art de sauver les invraisemblances, de nouer ou de dénouer une action, d'en lier étroitement les différentes parties, de la presser ou de la suspendre par des reconnaissances et par d'autres accidents imprévus : il n'intéresse quelquefois que par le récit des faits et par la vivacité du dialogue ; d'autres fois, que par la force du style, ou par la terreur du spectacle. Il paraît qu'il regardait l'unité d'action et de temps comme essentielle, celle de lieu comme moins nécessaire.

Le caractère et les mœurs de ses personnages sont convenables et se démentent rarement. Il choisit pour l'ordinaire ses modèles dans les temps héroïques, et les soutient à l'élévation où Homère avait placé les siens. Il se plaît à peindre des âmes vigoureuses, franches, supérieures à la crainte, dévouées à la patrie, insatiables de gloire et de combats, plus grandes qu'elles ne le sont aujourd'hui, telles qu'il en voulait former pour la défense de la Grèce ; car il écrivait dans le temps de la guerre des Perses.

Il règne, dans quelques-uns de ses ouvrages, une obscurité qui provient, non-seulement de son extrême précision et de la hardiesse de ses figures, mais encore des termes nouveaux dont il affecte d'enrichir ou de hérisser son style. Æschyle ne voulait pas que ses héros s'exprimassent comme le commun des hommes; leur élocution devait être au-dessus du langage vulgaire; elle est souvent au-dessus du langage connu. Pour fortifier sa diction, des mots volumineux, et durement construits des débris de quelques autres, s'élèvent du milieu de la phrase, comme ces tours superbes qui dominent sur les remparts d'une ville [1].

L'éloquence d'Æschyle était trop forte pour l'assujettir aux recherches de l'élégance, de l'harmonie et de la correction ; son essor trop audacieux, pour ne pas l'exposer à des écarts et à des chutes. C'est un style en général noble et sublime : en certains endroits, grand avec excès, et pompeux jusqu'à l'enflure ; quelquefois méconnaissable et révoltant par des comparaisons ignobles, des jeux de mots puérils, et d'autres vices qui sont communs à cet auteur avec ceux qui ont plus de génie que de goût. Malgré ses défauts, il mérite un rang très-distingué parmi les plus célèbres poëtes de la Grèce.

LE MÊME. *Ibid.*

ÆSCHYLE, SOPHOCLE, EURIPIDE.

Malgré les préventions et la haine d'Aristophane contre Euripide, sa décision, en assignant le premier rang à Æschyle, le second à Sophocle, et le troisième à Euripide, était alors conforme à l'opinion de la plupart des Athéniens : sans l'approuver, sans la combattre, je vais rapporter les changements que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

Sophocle reprochait trois défauts à Æschyle : la hauteur excessive des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la pénible disposition des plans; et ces défauts, il se flattait de les avoir évités.

Si les modèles qu'on nous présente au théâtre se trouvaient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auraient pas le droit de nous attendrir, ni leurs exemples celui de nous instruire. Les héros de Sophocle sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre : comme ils sont au-dessus de nous, sans être loin de nous, tout ce qui les concerne ne nous est ni trop étranger, ni trop familier; et, comme ils conservent de la faiblesse dans les plus affreux revers, il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement ce poëte.

Il respecte tellement les limites de la véritable

---

[1] Comparaison d'Aristophane.

grandeur, que, dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de n'en pas approcher. Au milieu d'une course rapide, au moment qu'il va tout embraser, on le voit soudain s'arrêter et s'éteindre : on dirait alors qu'il préfère les chutes aux écarts.

Il n'était pas propre à s'appesantir sur les faiblesses du cœur humain, ni sur des crimes ignobles ; il lui fallait des âmes fortes, sensibles, et par là même intéressantes : des âmes ébranlées par l'infortune, sans en être accablées ni enorgueillies.

En réduisant l'héroïsme à sa juste mesure, Sophocle baissa le ton de la tragédie, et bannit ces expressions qu'une imagination furieuse dictait à Æschyle, et qui jetaient l'épouvante dans l'âme des spectateurs : son style, comme celui d'Homère, est plein de force, de magnificence, de noblesse et de douceur ; jusque dans la peinture des passions les plus violentes, il s'assortit heureusement à la dignité des personnages.

Æschyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être ; Sophocle, comme ils devraient être ; Euripide, tels qu'ils sont. Les deux premiers avaient négligé des passions et des situations que le troisième crut susceptibles de grands effets. Il représenta tantôt des princesses brûlantes d'amour, et ne respirant que l'adultère et les forfaits ; tantôt des rois dégradés par l'adversité, au point de se couvrir de haillons, et de tendre la main, à l'exemple des mendiants. Ces tableaux, où l'on ne retrouvait plus l'empreinte de la main d'Æschyle, ni celle de Sophocle, soulevèrent d'abord les esprits : on disait qu'on ne devait, sous aucun prétexte, souiller le caractère ni le rang des héros de la scène ; qu'il était honteux de décrire avec art des images honteuses, et dangereux de prêter au vice l'autorité des grands exemples.

Mais ce n'était plus le temps où les lois de la Grèce infligeaient une peine aux artistes qui ne traitaient pas leur sujet avec une certaine décence. Les âmes s'énervaient, et les bornes de la convenance s'éloignaient de jour en jour ; la plupart des Athéniens furent moins blessés des atteintes que les pièces d'Euripide portaient aux idées reçues, qu'entraînés par le sentiment dont il avait su les animer ; car ce poëte, habile à manier toutes les affections de l'âme, est admirable lorsqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié : c'est alors que, se surpassant lui-même, il parvient quelquefois au sublime, pour lequel il semble que la nature ne l'avait pas destiné. Les Athéniens s'attendrirent sur le sort de Phèdre coupable ; ils pleurèrent sur celui du malheureux Télèphe, et l'auteur fut justifié.

Dans les pièces d'Æschyle et de Sophocle, les passions, empressées d'arriver à leur but, ne prodiguent point des maximes qui suspendraient leur marche ; le second surtout a cela de particulier, que tout en courant, et presque sans y penser, d'un seul trait il décide le caractère et dévoile les sentiments secrets de ceux qu'il met en scène. C'est ainsi que, dans son *Antigone*, un mot échappé comme par hasard à cette princesse laisse éclater son amour pour le fils de Créon. Euripide multiplia les sentences et les réflexions ; il se fit un plaisir ou un devoir d'étaler ses connaissances, et se livra souvent à des formes oratoires : de là les divers jugements qu'on porte de cet auteur, et les divers aspects sous lesquels on peut l'envisager. Comme philosophe, il eut un grand nombre de partisans ; les disciples d'Anaxagore et ceux de Socrate, à l'exemple de leurs maîtres, se félicitèrent de voir leur doctrine applaudie sur le théâtre ; et, sans pardonner à leur nouvel interprète quelques expressions trop favorables au despotisme, ils se déclarèrent ouvertement pour un écrivain qui inspirait l'amour des devoirs et de la vertu, et qui, portant ses regards plus loin, annonçait hautement qu'on ne doit pas accuser les dieux de tant de passions honteuses, mais les hommes qui les leur attribuent ; et, comme il insistait avec force sur les dogmes importants de la morale, il fut mis au nombre des sages, et il sera toujours regardé comme le philosophe de la scène.

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vaine abondance de paroles, ne l'a pas rendu moins célèbre parmi les orateurs en général, et parmi ceux du barreau en particulier ; il opère la persuasion par la chaleur de ses sentiments, et la conviction par l'adresse avec laquelle il amène les réponses et les répliques.

Les beautés que les philosophes et les orateurs admirent dans ses écrits sont des défauts réels aux yeux de ses censeurs : ils soutiennent que tant de phrases de rhétorique, tant de maximes accumulées, de digressions savantes et de disputes oiseuses, refroidissent l'intérêt, et mettent à cet égard Euripide fort au-dessous de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile.

Æschyle avait conservé dans son style les hardiesses du dithyrambe, et Sophocle la magnificence de l'épopée : Euripide fixa la langue de la tragédie ; il ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie : mais il sut tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que, sous leur heureuse combinaison, la faiblesse de la pensée semble disparaître, et le mot le plus commun s'ennoblir. Telle est la magie de ce style enchanteur, qui, dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant, et si flexible, qu'il pa-

raît se prêter sans effort à tous les besoins de l'âme.

C'était néanmoins avec une extrême difficulté qu'il faisait des vers faciles. De même que Platon, Zeuxis, et tous ceux qui aspirent à la perfection, il jugeait ses ouvrages avec la sévérité d'un rival, et les soignait avec la tendresse d'un père. Il disait une fois que trois de ses vers lui avaient coûté trois jours de travail. — « J'en aurais fait cent à votre place, lui dit un poëte médiocre. — Je le crois, répondit Euripide, mais ils n'auraient subsisté que trois jours. »

Quant à la conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est généralement reconnue : on pourrait même démontrer que c'est d'après lui que les lois de la tragédie ont presque toutes été rédigées; mais comme, en fait de goût, l'analyse d'un bon ouvrage est presque toujours un mauvais ouvrage, parce que les beautés sages et régulières y perdent une partie de leur prix, il suffira de dire en général que cet auteur s'est garanti des fautes essentielles qu'on reproche à son rival.

Euripide réussit rarement dans la disposition de ses sujets : tantôt il y blesse la vraisemblance; tantôt les incidents y sont amenés par force ; d'autres fois, son action cesse de faire un même tout; presque toujours les nœuds et les dénoûments laissent quelque chose à désirer, et ses chœurs n'ont souvent qu'un rapport indirect avec l'action.

Dans les pièces d'Æschyle et de Sophocle, un heureux artifice éclaircit le sujet dès les premières scènes; Euripide lui-même semble leur avoir dérobé leur secret dans sa *Médée* et dans son *Iphigénie en Aulide*. Cependant, quoique en général sa manière soit sans art, elle n'est point condamnée par d'habiles critiques.

Æschyle, Sophocle et Euripide sont et seront toujours placés à la tête de ceux qui ont illustré la scène. D'où vient donc que, sur le grand nombre des pièces qu'ils présentèrent au concours, le premier ne fut couronné que treize fois, le second que dix-huit fois, le troisième que cinq? C'est que la multitude décida de la victoire, et que le public a depuis fixé les rangs. La multitude avait des protecteurs dont elle épousait les passions ; des favoris dont elle soutenait les intérêts : de là tant d'intrigues, de violences et d'injustices qui éclatèrent dans le moment de la décision. D'un autre côté, le public, c'est-à-dire la plus saine partie de la nation, se laissa quelquefois éblouir par de légères beautés, éparses dans des ouvrages médiocres; mais il ne tarda pas à mettre les hommes de génie à leur place, lorsqu'il fut averti de leur supériorité par les vaines tentatives de leurs rivaux et de leurs successeurs [1].

LE MÊME.

[1] Voyez, en vers, même portrait.

HIPPOCRATE, OU LE VRAI MÉDECIN.

Hippocrate naquit dans l'île de Cos, la première année de la quatre-vingtième olympiade. Il était de la famille des Asclépiades, qui, depuis plusieurs siècles, conserve la doctrine d'Esculape, auquel elle rapporte son origine. Elle a formé trois écoles établies, l'une à Rhodes, la seconde à Gnide, et la troisième à Cos. Il reçut de son père Héraclide les éléments des sciences; et convaincu bientôt que, pour connaître l'essence de chaque corps en particulier, il faudrait remonter aux principes constitutifs de l'univers, il s'appliqua tellement à la physique générale, qu'il tient un rang honorable parmi ceux qui s'y sont le plus distingués.

Les intérêts de la médecine se trouvaient alors entre les mains de deux classes d'hommes qui travaillaient, à l'insu l'une de l'autre, à lui ménager un triomphe éclatant : d'un côté, les philosophes ne pouvaient s'occuper du système général de la nature, sans laisser tomber quelques regards sur le corps humain, sans assigner à certaines causes les vicissitudes qu'il éprouve souvent; d'un autre côté, les descendants d'Esculape traitaient les maladies suivant des règles confirmées par de nombreuses guérisons, et leurs trois écoles se félicitaient à l'envi de plusieurs excellentes découvertes. Les philosophes discouraient, les Asclépiades agissaient. Hippocrate, enrichi des connaissances des uns et des autres, conçut une de ces grandes et importantes idées qui servent d'époques à l'histoire du génie : ce fut d'éclairer l'expérience par le raisonnement, et de rectifier la théorie par la pratique. Dans cette théorie, néanmoins, il n'admit que les principes relatifs aux divers phénomènes que présente le corps humain, considéré dans les rapports de maladie et de santé.

A la faveur de cette méthode, l'art élevé à la dignité de la science marcha d'un pas plus ferme dans la route qu'il venait de s'ouvrir, et Hippocrate acheva paisiblement une révolution qui a changé la face de la médecine.

Ni l'amour du gain, ni le désir de la célébrité, n'animèrent ses travaux. On ne vit jamais dans son âme qu'un sentiment, l'amour du bien; et dans le cours de sa longue vie, qu'un seul fait, le soulagement des malades.

Il a laissé plusieurs ouvrages. Les uns ne sont que les journaux des maladies qu'il avait suivies; les autres contiennent les résultats de son expérience et de celle des siècles antérieurs; d'autres enfin traitent des devoirs du médecin, et de plusieurs parties de la médecine ou de la physique: tous doivent être médités avec attention, parce que l'auteur se contente souvent d'y jeter les semences de sa doctrine, et que son style est

toujours concis ; mais il dit beaucoup de choses en peu de mots, ne s'écarte jamais de son but ; et, pendant qu'il y court, il laisse sur sa route des traces de lumière plus ou moins aperçues, suivant que le lecteur est plus ou moins éclairé. C'était la méthode des anciens philosophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves, que de s'appesantir sur des idées communes.

Ce grand homme s'est peint dans ses écrits. Rien de si touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ses malheurs et de ses fautes. Ici, vous lisez les listes des malades qu'il avait traités pendant une épidémie, et dont la plupart étaient morts entre ses bras. Là, vous le verrez auprès d'un Thessalien blessé d'un coup de pierre à la tête. Il ne s'aperçut pas d'abord qu'il fallait recourir à la voie du trépan. Des signes funestes l'avertirent enfin de sa méprise : l'opération fut faite le quinzième jour, et le malade mourut le lendemain. C'est de lui-même que l'on tient ces aveux ; c'est lui qui, supérieur à toute espèce d'amour-propre, voulut que ses erreurs mêmes fussent des leçons.

Peu content d'avoir consacré ses jours au soulagement des malheureux, et déposé dans ses écrits les principes d'une science dont il fut le créateur, il laissa, pour l'instruction du médecin, des règles importantes et précieuses.

« Voulez-vous, dit-il, former un élève, assurez-vous lentement de sa vocation. A-t-il reçu de la nature un discernement exquis, un jugement sain, un caractère mêlé de douceur et de fermeté, le goût du travail, et du penchant pour les choses honnêtes, concevez des espérances. Souffre-t-il des souffrances des autres ; son âme compatissante aime-t-elle à s'attendrir sur les maux de l'humanité, concluez-en qu'il se passionnera pour un art qui apprend à secourir l'humanité.

« Quand vous l'adoptâtes pour disciple, ajoute-t-il, il jura de conserver dans ses mœurs et dans ses fonctions une pureté inaltérable. Qu'il ne se contente pas d'en avoir fait le serment. Sans les vertus de son état, il n'en remplira jamais les devoirs. Quelles sont ces vertus ? Je n'en excepte presque aucune, puisque son ministère a cela d'honorable, qu'il exige presque toutes les qualités de l'esprit et du cœur ; et, en effet, si l'on n'était assuré de sa discrétion et de sa sagesse, quel chef de famille ne craindrait pas, en l'appelant, d'introduire un espion ou un intrigant dans sa maison, un corrupteur auprès de sa femme et de ses filles ? Comment compter sur son humanité, s'il n'aborde ses malades qu'avec une gaieté révoltante, ou qu'avec une humeur brusque ou chagrine ; sur sa fermeté, si, par une servile adulation, il ménage leur dégoût, et cède à leurs caprices ; sur sa prudence, si, toujours occupé de sa parure, toujours couvert d'essences et d'habits magnifiques, on le voit errer de ville en ville pour y prononcer en faveur de son art des discours étayés du témoignage des poëtes ; sur ses lumières, si, outre cette justice générale que l'honnête homme observe à l'égard de tout le monde, il ne possède pas celle que le sage exerce sur lui-même, et qui lui apprend qu'au milieu du plus grand savoir se trouve encore plus de disette que d'abondance ; sur ses intentions, s'il est dominé par un fol orgueil et par cette basse envie qui ne fut jamais le partage de l'homme supérieur ; si, sacrifiant toutes les considérations à sa fortune, il ne se dévoue qu'au service des gens riches ; si, autorisé par l'usage à régler ses honoraires dès le commencement de la maladie, il s'obstine à terminer le marché, quoique le malade empire d'un moment à l'autre ?

« Ces vices et ces défauts caractérisent surtout ces hommes ignorants et présomptueux qui dégradent le plus noble des arts, en trafiquant de la vie et de la mort des hommes ; imposteurs d'autant plus dangereux que les lois ne sauraient les atteindre, et que l'ignominie ne peut les humilier.

« Quel est donc le médecin qui honore sa profession ? Celui qui a mérité l'estime publique par un savoir profond, une longue expérience, une exacte probité et une vie sans reproche ; celui aux yeux duquel tous les malheureux sont égaux, comme tous les hommes le sont aux yeux de la Divinité ; qui accourt avec empressement à leur voix sans acception de personnes, leur parle avec douceur, les écoute avec attention, supporte leurs impatiences, et leur inspire cette confiance qui suffit quelquefois pour les rendre à la vie ; qui, pénétré de leurs maux, en étudie avec opiniâtreté la cause et les progrès, n'est jamais troublé par des accidents imprévus, se fait un devoir d'appeler au besoin quelques-uns de ses confrères pour s'éclairer de leurs conseils ; celui enfin qui, après avoir lutté de toutes ses forces contre la maladie, est heureux et modeste dans le succès, et peut au moins se féliciter dans les revers d'avoir suspendu des douleurs et donné des consolations. »

Tel est le médecin philosophe qu'Hippocrate comparait à un Dieu, sans s'apercevoir qu'il le retraçait en lui-même. Les médecins le regarderont toujours comme le premier et le plus habile de leurs législateurs ; et sa doctrine, adoptée de toutes les nations, opérera encore des milliers de guérisons après des milliers d'années. Les plus vastes empires ne pourront pas disputer à la petite île de Cos la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité ; et, aux yeux des sages, les noms des plus grands conquérants s'abaisseront devant celui d'Hippocrate.

LE MÊME.

PLATON.

On peut dire que Socrate ne put avoir un panégyriste plus célèbre, ni plus digne de lui. On a souvent attaqué Platon comme philosophe ; on l'a toujours admiré comme écrivain. En se servant de la plus belle langue de l'univers, Platon ajouta encore à sa beauté. Il semble qu'il eût contemplé et vu de près cette beauté éternelle dont il parle sans cesse, et que par une méditation profonde il l'eût transportée dans ses écrits. Elle anime ses images, elle préside à son harmonie, elle répand la vie et une grâce sublime sur les sons qui représentent ses idées. Souvent elle donne à son style ce caractère céleste que les artistes grecs donnaient à leurs divinités. Comme l'Apollon du Vatican, comme le Jupiter Olympien de Phidias, son expression est grande et calme ; son élévation paraît tranquille comme celle des cieux. On dirait qu'il en a le langage. Son style ne s'élance point, ne s'arrête point ; ses idées s'enchaînent aux idées ; les mots qui composent les phrases, les phrases qui composent le discours, tout s'attire et se déploie ensemble ; tout se développe avec rapidité et avec mesure, comme une armée bien ordonnée qui n'est ni tumultueuse, ni lente, et dont les soldats se meuvent d'un pas égal et harmonieux pour avancer au même but.

THOMAS. *Essai sur les éloges.*

MÊME SUJET.

Platon avait reçu de la nature un corps robuste. Ses longs voyages altérèrent sa santé ; mais il l'avait rétablie par un régime austère ; et il ne lui restait d'autre incommodité qu'une habitude de mélancolie, habitude qui lui fut commune avec Socrate, Empédocle, et d'autres hommes illustres.

Il avait les traits réguliers, l'air sérieux, les yeux pleins de douceur, le front ouvert et dépouillé de cheveux, la poitrine large, les épaules hautes, beaucoup de dignité dans le maintien, de gravité dans la démarche, et de modestie dans l'extérieur.

Il s'exprimait avec lenteur; mais les grâces et la persuasion semblaient couler de ses lèvres.

Sa mère était de la même famille que Solon, et son père rapportait son origine à Codrus, dernier roi d'Athènes. Dans sa jeunesse, la peinture, la musique, les différents exercices du Gymnase remplirent tous ses moments. Il était né avec une imagination forte et brillante. Il fit des dithyrambes, s'exerça dans le genre épique, compara ses vers à ceux d'Homère, et les brûla. Il crut que le théâtre pourrait le dédommager ce sacrifice : il composa quelques tragédies ; et, pendant que les acteurs se préparaient à les représenter, il connut Socrate, supprima ses pièces, et se dévoua tout entier à la philosophie.

Il sentit alors un violent besoin d'être utile aux hommes. La guerre du Péloponèse avait détruit les bons principes et corrompu les mœurs : la gloire de les rétablir excita son ambition. Tourmenté jour et nuit de cette grande idée, il attendait avec impatience le moment où, revêtu des magistratures, il serait en état de déployer son zèle et ses talents ; mais les secousses qu'essuya la république dans les dernières années de la guerre, ces fréquentes révolutions qui en peu de temps présentèrent la tyrannie sous des formes toujours plus effrayantes, la mort de Socrate son maître et son ami, les réflexions que tant d'événements produisirent dans son esprit, le convainquirent bientôt que tous les gouvernements sont attaqués de maladies incurables, que les affaires des mortels sont, pour ainsi dire, désespérées, et qu'ils ne seront heureux que lorsque la philosophie se chargera du soin de les conduire. Ainsi, renonçant à son projet, il résolut d'augmenter ses connaissances, et de les consacrer à notre instruction. Dans cette vue il se rendit à Mégare, en Italie, à Cyrène, en Égypte, partout où l'esprit humain avait fait des progrès.

Il avait environ quarante ans quand il fit le voyage de Sicile pour voir l'Etna. Denys, tyran de Syracuse, désira de l'entretenir. La conversation roula sur le bonheur, sur la justice, sur la véritable grandeur. Platon ayant soutenu que rien n'est si lâche et si malheureux qu'un prince injuste, Denys en colère lui dit : « Vous parlez comme un radoteur. » — « Et vous comme un tyran, » répondit Platon. Cette réponse pensa lui coûter la vie. Denys ne lui permit de s'embarquer sur une galère qui retournait en Grèce, qu'après avoir exigé du commandant qu'il le jetterait à la mer, ou qu'il s'en déferait comme d'un vil esclave. Il fut vendu, racheté et ramené dans sa patrie. Quelque temps après, le roi de Syracuse, incapable de remords, mais jaloux de l'estime des Grecs, lui écrivit ; et, l'ayant prié de l'épargner dans ses discours, il n'en reçut que cette réponse méprisante : « Je n'ai pas assez de loisir pour me souvenir de Denys. »

A son retour, Platon se fit un genre de vie dont il ne s'est plus écarté. Il a continué de s'abstenir des affaires publiques, parce que, suivant lui, nous ne pouvons plus être conduits au bien ni par la persuasion, ni par la force ; mais il a recueilli les lumières éparses dans les contrées qu'il avait parcourues ; et, conciliant, autant qu'il est possible, les opinions des philosophes qui l'avaient précédé, il en composa un système qu'il développa dans ses écrits et dans ses conférences.

Ses ouvrages sont en forme de dialogue. Socrate en est le principal interlocuteur; et l'on prétend qu'à la faveur de ce nom, il accrédite les idées qu'il a conçues ou adoptées.

Son mérite lui a fait des ennemis : il s'en est attiré lui-même en versant dans ses écrits une ironie piquante contre plusieurs auteurs célèbres. Il est vrai qu'il la met sur le compte de Socrate; mais l'adresse avec laquelle il la manie, et différents traits qu'on pourrait citer de lui, prouvent qu'il avait, du moins dans sa jeunesse, assez de penchant à la satire. Cependant ses ennemis ne troublent point le repos qu'entretiennent dans son cœur ses succès ou ses vertus. Il a des vertus en effet; les unes qu'il a reçues de la nature, d'autres qu'il a eu la force d'acquérir. Il était né violent; il est à présent le plus doux et le plus patient des hommes. L'amour de la gloire ou de la célébrité me paraît être sa première, ou plutôt son unique passion; je pense qu'il éprouve cette jalousie dont il est si souvent l'objet. Difficile et réservé pour ceux qui courent la même carrière que lui, ouvert et facile pour ceux qu'il y conduit lui-même, il a toujours vécu avec les autres disciples de Socrate dans la contrainte ou l'inimitié; avec ses propres disciples, dans la confiance et la familiarité, sans cesse attentif à leurs progrès ainsi qu'à leurs besoins, dirigeant sans faiblesse et sans rigidité leurs penchants vers les objets honnêtes, et les corrigeant par ses exemples plutôt que par ses leçons. De leur côté, ses disciples poussent le respect jusqu'à l'hommage, et l'admiration jusqu'au fanatisme : vous en verrez même qui affectent de tenir les épaules hautes et arrondies pour avoir quelque ressemblance avec lui. C'est ainsi qu'en Éthiopie, lorsque le souverain a quelque défaut de conformation, les courtisans prennent le parti de s'estropier pour lui ressembler.

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis.*

HÉRODOTE.

Grand imitateur d'Homère, il adopta la forme épique, en transportant tout d'un coup ses lecteurs au règne de Crésus, et en enchaînant les faits à une action principale, la lutte des Grecs contre les barbares, dont la défaite de Xercès est le dénoûment. Cette idée était belle et hardie : il l'exécuta avec autant d'habileté que de succès. Géographie, mœurs, usages, religion, histoire des peuples connus, tout fut enchâssé dans cet heureux cadre. Il arracha en quelque sorte le voile qui couvrait l'univers aux yeux des Grecs, trop prévenus en leur faveur pour chercher à connaître les autres nations. Aux beautés de l'ordonnance, Hérodote joignit les charmes inimitables de la diction et du coloris. Ses tableaux sont animés et pleins de cette douceur qui le distingue éminemment; mais elle a quelquefois une teinte mélancolique que lui donne le spectacle des calamités humaines.

Ses digressions sont des épisodes toujours variés, plus ou moins attachés au sujet principal, sans lui être jamais étrangers. Que de naïveté, de grâce, de clarté, d'éloquence, et même d'élévation, n'a pas cet écrivain inimitable! Enfin il chante plutôt qu'il ne raconte, tant son style a d'harmonie et de ressemblance avec la poésie.

DE SAINTE-CROIX. *Examen critique des Hist. d'Alexandre.*

THUCYDIDE.

Les justes applaudissements que les Grecs donnèrent à Hérodote avec une sorte d'enthousiasme excitèrent l'émulation de Thucydide. Exilé d'Athènes, sa patrie, il employa vingt années, soit à rassembler les matériaux de son histoire, soit à les rédiger. « Je n'ai pas écrit, dit-il, pour plaire à mes contemporains et remporter le prix sur des rivaux, mais pour laisser un monument à la postérité. » C'est suffisamment annoncer le dessein de s'écarter de la manière de son prédécesseur. Aussi prit-il un sujet beaucoup moins grand, la guerre du Péloponèse, et il s'y borna, malgré son peu d'étendue. Il n'adopta point la forme épique, qui lui parut sans doute avoir trop d'inconvénients, et il revint à l'ordre chronologique et s'y attacha tellement, qu'il en résulte quelquefois de l'embarras et de la confusion dans ses récits. Son style, plein de choses, réunit la précision à la justesse, et est toujours austère. Quoiqu'il fût plus jaloux d'instruire que de plaire, il a su néanmoins embellir son ouvrage par des tableaux dignes d'un grand peintre. Ceux de l'état politique de la Grèce, de la peste, etc., sont de véritables chefs-d'œuvre. Plusieurs de ses harangues doivent servir de modèles. Quel coup de pinceau! quelle force! Son âme courageuse, parce qu'elle était élevée, repousse de toutes parts le mensonge, et sacrifie à la vérité son propre ressentiment. Le style d'Hérodote fut la règle du dialecte ionique, et celui de Thucydide devint celle de l'attique. Le premier est recommandable par sa clarté, et le second par sa précision. L'un excelle dans la peinture des mœurs, et l'autre dans le pathétique. Ils ont également de l'élégance et de la majesté. Thucydide a plus de force et d'énergie; ses couleurs sont plus fortes et plus variées. Hérodote l'emporte de beaucoup par les grâces et la simplicité naïve de son style. Il plaît

et persuade davantage. Avec des qualités différentes, ces deux historiens méritent le premier rang, chacun dans son genre, et sont préférables à tous les autres. Mais une gloire particulière, qu'on ne peut ravir à Thucydide, est d'avoir, pour ainsi dire, créé l'éloquence attique, et formé le plus grand des orateurs [1].

LE MÊME. *Ibid.*

XÉNOPHON.

Le sage Xénophon publia et continua l'ouvrage de Thucydide, sans prendre sa manière. Celle d'Hérodote était plus conforme à son caractère, et moins éloignée de l'élocution d'Isocrate, dont il avait été l'auditeur ; d'ailleurs, il n'ambitionnait que de paraître digne de l'amitié de Socrate, son maître. Aussi aperçoit-on de toutes parts, dans ses ouvrages, les sentiments religieux, les principes de justice, et l'empreinte de toutes les vertus qui honorent sa mémoire. Le surnom d'*Abeille attique* qu'il mérita, caractérise très-bien ses talents. Les sujets qu'il traite sont heureusement choisis ; il les dispose avec art, et sa narration est toujours agréable, variée, et pleine de douceur et de grâce. Sa diction est comparable à celle d'Hérodote. S'il lui est souvent inférieur, quelquefois il l'égale. Noble et élégant comme lui, il emploie toujours le mot propre, et s'exprime avec autant de clarté que d'agrément.

Mais veut-il s'élever, semblable au vent qui souffle de terre, il tombe presque aussitôt. On lui reproche encore d'avoir prêté des discours philosophiques à des hommes ignorants, à des barbares. Ce reproche regarde principalement la Cyropédie, dans laquelle Xénophon s'est plu à donner des leçons de philosophie aux dépens de la vérité et au mépris des convenances. L'histoire parle assez d'elle-même ; pourquoi appeler la fiction à son secours? L'élève de Socrate se laisse encore trop apercevoir dans les Helléniques ; mais rien n'y blesse les règles de l'histoire ; et, quoique Xénophon ait composé cet ouvrage dans une extrême vieillesse, on y retrouve toujours de ces beautés naturelles et sans fard, que les Grâces semblaient elles-mêmes avoir dictées. En faisant passer à la postérité la gloire des *Dix mille*, il lui a transmis le principal titre de la sienne. Aussi habile capitaine que grand historien, il eut beaucoup de part à leur mémorable retraite ; il l'a décrite avec autant de simplicité et de noblesse, que d'intérêt et d'exactitude. Sa relation est le plus précieux comme le plus ancien monument de la science militaire.

LE MÊME. *Ibid.*

MÊME SUJET.

Ce philosophe avait été, comme Platon, le disciple et l'ami de Socrate ; mais l'un se contenta d'éclairer les hommes, et l'autre voulut encore les servir. Il fut à la fois écrivain et homme d'État. On sait qu'il commanda les Grecs dans la retraite des *Dix mille ;* mais on ne sait pas également que, pour récompense, il fut exilé de son pays. Son caractère avait cette espèce de physionomie antique que nous ne connaissons plus. C'est lui à qui on vint annoncer, au milieu d'un sacrifice, que son fils venait de mourir. Il avait une couronne de fleurs sur la tête, et il l'ôta. On lui dit qu'il était mort dans une bataille en combattant avec courage ; il remit la couronne sur sa tête, et continua d'offrir de l'encens aux dieux. Tour à tour guerrier et philosophe, il écrivit dans son exil plusieurs ouvrages de politique, de morale et d'histoire. Celui qui avait dans l'âme toute la vigueur d'un Spartiate, eut dans l'esprit toutes les grâces d'un Athénien.

Cette grâce, cette expression douce et légère qui embellit en paraissant se cacher, qui donne tant de mérite aux ouvrages, et qu'on définit si peu ; ce charme qui est nécessaire à l'écrivain comme au statuaire et au peintre, qu'Homère et Anacréon eurent parmi les poëtes grecs, Apelles et Praxitèle parmi les artistes ; que Virgile eut chez les Romains, et Horace dans ses odes voluptueuses, et qu'on ne trouva presque point ailleurs ; que l'Arioste posséda peut-être plus que le Tasse ; que Michel-Ange ne connut jamais, et qui versa toutes ses faveurs sur Raphaël et le Corrége ; que, sous Louis XIV, La Fontaine presque seul eut dans ses vers (car Racine connut moins la grâce que la beauté) ; dont aucun de nos écrivains en prose ne se douta, excepté Fénélon [2], et à laquelle nos usages, nos mœurs, notre langue, notre climat même se refusent peut-être, parce qu'ils ne peuvent nous donner ni cette sensibilité tendre et pure qui la fait naître, ni cet instrument facile et souple qui la peut rendre ; enfin cette grâce, ce don si rare, et qu'on ne sent même qu'avec des organes si déliés et si fins, était le mérite dominant des écrits de Xénophon.

THOMAS. *Essai sur les éloges.*

---

[1] Lucien rapporte que Démosthène copia huit fois de sa main l'ouvrage de Thucydide.

[2] Thomas aurait pu ajouter à ce nom celui de Mme de Sévigné, et, s'il eût vécu plus tard, il n'aurait pas manqué de nommer aussi Bernardin de Saint-Pierre. (N. E.)

ISOCRATE.

Cet orateur eut la plus grande réputation dans son siècle. Il était digne d'avoir des talents, car il eut des vertus. Très-jeune encore, comme les trente oppresseurs qui régnaient dans sa patrie faisaient traîner au supplice un citoyen vertueux, il osa seul paraître pour le défendre, et donna l'exemple du courage quand tout donnait l'exemple de l'avilissement. Après la mort de Socrate, dont il avait été le disciple, il osa paraître en deuil dans Athènes, aux yeux de ce même peuple assassin de son maître; et des hommes qui parlaient de vertus et de lois en les outrageant, ne manquèrent pas de le nommer séditieux lorsqu'il n'était que sensible.

Ayant perdu des biens considérables, il ouvrit une école, et acquit des richesses immenses. Le fils d'un roi lui paya soixante mille écus un discours, où il prouvait très-bien qu'il faut obéir au prince. Mais bientôt après il en composa un autre, où il prouvait au prince qu'il devait faire le bonheur des sujets. Plusieurs de ses disciples devinrent de grands hommes ; et, comme partout le succès fait le mérite, leur gloire ajouta à la sienne. Il avait eu le malheur d'être l'ami de Philippe, de ce Philippe, le plus adroit des conquérants et le plus politique des princes : aimé de l'oppresseur de son pays, il s'en justifia en mourant; car il ne put survivre à la bataille de Chéronée : voilà pour sa personne.

A l'égard de son éloquence, si nous en jugeons par sa célébrité, il fut du nombre des hommes qui honorèrent leur patrie et la Grèce. Les calomnies de ses rivaux nous attestent sa gloire, car l'envie ne tourmente point ce qui est obscur. Nous savons qu'on venait l'entendre de tous les pays, et il compta parmi ses auditeurs des généraux et des rois. Aux hommages de la foule, qui flattent d'autant plus qu'ils tiennent toujours un peu de la superstition et de l'enthousiasme d'un culte, il joignit le suffrage de quelques-uns de ces hommes qu'on pourrait, au besoin, opposer à un peuple entier. On prétend que Démosthène l'admirait. Il fut loué par Socrate. Platon en fait un magnifique éloge. Cicéron l'appelle le père de l'éloquence. Quintilien le met au rang des grands écrivains. Denys d'Halicarnasse le vante comme orateur, philosophe et homme d'État. Enfin, après sa mort, on lui érigea deux statues, et sur son mausolée on éleva une colonne de quarante pieds, au haut de laquelle était placée une sirène, image et symbole de son éloquence. Il est difficile que, dans le plus beau temps de la Grèce, on ait rendu ces honneurs à un homme médiocre.

LE MÊME. *Ibid.*

DÉMOSTHÈNE.

Malgré l'adulation ou l'affirmation de Virgile [1], les gens de lettres n'ont point encore prononcé unanimement entre Cicéron et Démosthène : ces deux orateurs sont l'un et l'autre au premier rang, et, dans l'opinion de plusieurs rhéteurs, à peu près sur la même ligne. Cicéron a une prééminence incontestable sur son rival en littérature et en philosophie ; mais il ne lui a point arraché le sceptre de l'éloquence : il le regardait lui-même comme son maître, il le louait avec tout l'enthousiasme de la plus haute admiration. Il traduisait ses ouvrages; et, si ces traductions officieuses étaient parvenues jusqu'à nous, il est probable que, lui rendant un service trop généreux, Cicéron se serait mis lui-même pour toujours au-dessous de Démosthène. C'est lui-même qui nous autorise à le croire, par l'éloge le plus accompli que puisse faire d'un orateur l'exaltation du ravissement. C'est lui, c'est Cicéron qui trouve dans Démosthène, non-seulement un orateur parfait, mais encore toute la perfection de l'art et le beau idéal du genre oratoire. *Rien*, dit-il, *rien ne manque à Démosthène; il ne me laisse rien à désirer ; il n'a de rivaux dans aucune partie de son art. Il remplit*, ajoute-t-il, *l'idée que je me suis formée de l'éloquence; et il atteint le degré de perfection que j'imagine.*

C'est la force irrésistible du raisonnement, c'est l'entraînante rapidité des mouvements oratoires qui caractérisent l'éloquence de l'orateur athénien : il n'écrit que pour donner du nerf, de la chaleur et de la véhémence à ses pensées, qui ne sont que des élans impétueux d'une âme ardente ; il parle, non comme un écrivain élégant, mais comme un homme inspiré et passionné que la vérité tourmente, et dans lequel la haine de la tyrannie concentre et exaspère toutes ses facultés; comme un citoyen accablé ou menacé du plus grand des malheurs, et qui ne peut plus contenir la fougue de son indignation contre les ennemis de sa patrie.

L'audace de son style se compose de l'emploi,

---

1 *Orabunt alii causas melius.* Énéide, l. 6. L'abbé Maury semble s'être trompé en voyant dans ce vers une adulation de Virgile en faveur de Cicéron. C'est tout le contraire. Virgile dit que les autres peuples, les Grecs, par exemple, sont plus éloquents que les Romains, et que les Romains ne s'occupent qu'à commander aux nations :

Excudent alii spirantia mollius æra...
Orabunt causas melius. . . .
Tu regere imperio populos, Romane, me
n. VI, 847. (N. E

de l'alliance, ou de la simplicité hardie et pittoresque de ses expressions; et, s'il ose se montrer familier, il devient sublime; son ascendant est irrésistible, et l'empire tout-puissant de l'évidence sur l'esprit humain est dans sa bouche. Tout cède devant lui à la domination de ses paroles : et sa langue conquérante s'enrichit des trésors inépuisables de sa verve et de son imagination. *Que serait-ce*, disait Eschine, son rival, aux jeunes Athéniens qui, n'ayant pu entendre sa foudroyante harangue sur *la Couronne*, la déclamaient devant lui avec l'accent et les transports de l'enthousiasme; *que serait-ce donc*, leur disait-il, *si vous eussiez entendu le monstre lui-même* [1]?

C'est l'athlète de la raison; il la défend de toutes les forces de son âme et de son génie; et la tribune où il parle devient une arène. Il subjugue à la fois ses auditeurs, ses adversaires, ses juges; il ne paraît point chercher à vous attendrir : écoutez-le cependant, et vous pleurerez par réflexion. Il accable ses concitoyens de reproches; mais alors il n'est que le précurseur et l'interprète de leurs remords. Réfute-t-il un argument, il ne discute point, il propose une simple question pour toute réponse, et l'objection ne reparaîtra jamais. Veut-il soulever les Athéniens contre Philippe, ce n'est plus un orateur qui parle, c'est un général, c'est un roi, c'est le prophète de l'histoire, c'est l'ange tutélaire de sa patrie; et, quand il veut semer autour de lui l'épouvante de l'esclavage, on croit entendre retentir au loin, de distance en distance, le bruit des chaînes qu'apporte le tyran.

Le cardinal MAURY. *Essai sur l'éloquence.*

LUCRÈCE.

Lucrèce, comme presque tous les athées fameux, naquit dans un siècle d'orages et de malheurs. Témoin des guerres civiles de Marius et de Sylla, n'osant attribuer à des dieux justes et sages les désordres de sa patrie, il voulut détrôner une Providence qui semblait abandonner le monde aux passions de quelques tyrans ambitieux. Il emprunta sa philosophie aux écoles d'Épicure, et, maniant un idiome rebelle qui, né parmi les pâtres du Latium, s'était élevé peu à peu jusqu'à la dignité républicaine, il montra dans ses écrits plus de force que d'élégance, plus de grandeur que de goût. Ce n'est pas que ce dernier mérite lui soit absolument étranger, il n'exagère jamais les sentiments ou les idées, comme Lucain; il ne tombe point dans l'affectation, comme Ovide: ces défauts, les pires de tous, ne sont point ceux de l'époque où il écrivait; les siens sont plus excusables. Il n'a point connu cet art qui fut celui des écrivains d'Auguste, cet art difficile d'offrir une succession de beautés variées, de réveiller dans un seul trait un grand nombre d'impressions, et de ne les épuiser jamais en les prolongeant : il ne connut point enfin cette rapidité de style, qui abrége et développe en même temps.

Mais, si nous examinons ses beautés, que de formes heureuses, d'expressions créées, lui emprunta l'auteur des Géorgiques! Quoiqu'on retrouve dans plusieurs de ses vers l'âpreté des sons étrusques, ne fait-il pas entendre souvent une harmonie digne de Virgile lui-même? Peu de poëtes ont réuni à un plus haut degré ces deux forces dont se compose le génie, la méditation qui pénètre jusqu'au fond des idées dont elle s'enrichit lentement, et cette inspiration qui s'éveille à la présence des grands objets.

En général, on ne connaît guère de son poëme que l'invocation à Vénus, la prosopopée de la nature sur la mort, la peinture énergique de l'amour, et celle de la peste. Ces morceaux, qui sont les plus cités, ne peuvent donner une idée de tout son talent. Qu'on lise son cinquième chant sur la formation de la société, et qu'on juge si la poésie offrit jamais un plus riche tableau. M. de Buffon en développe un semblable dans la septième des Époques de la nature. Le physicien et le poëte sont dignes d'être comparés : l'un et l'autre remontent au delà de toutes les traditions; et, malgré ces fables universelles dont l'obscurité cache le berceau du monde, ils cherchent l'origine de nos arts, de nos religions et de nos lois; ils écrivent l'histoire du genre humain, avant que la mémoire en ait conservé des monuments : des analogies, des vraisemblances les guident dans ces ténèbres; mais on s'instruit plus en conjecturant avec eux, qu'en parcourant les annales des nations. Le temps, dans ses vicissitudes connues, ne montre point de plus magnifique spectacle que ce temps inconnu dont leur seule imagination a créé tous les événements.

DE FONTANES. *Disc. prélim. de la trad. de l'Essai sur l'homme*

HORACE.

Quoiqu'il n'ait point écrit de poëme sur la philosophie, il en a tant répandu dans ses odes et dans ses épîtres, qu'on ne peut le passer sous silence. Qui mieux que lui, pour me servir de l'expression pittoresque de Montaigne, *sut presser*

---

[1] C'est aux Rhodiens qu'Eschine dit ce mot, lorsqu'ils lui témoignaient leur admiration pour la harangue de *la Couronne* que lui-même venait de leur lire. (N. E.)

la sentence au pied nombreux de la poésie? Ceux qui ont paru croire que le goût rendait le talent timide, auraient dû se détromper en lisant Horace.

La justesse et l'audace se réunissent dans son expression ; et, quand l'oreille est remplie de son rhythme harmonieux, l'imagination ébranlée par ses figures hardies, la raison, en décomposant les beautés de ce poëte, prouve qu'elle en a toujours suivi les écarts et gouverné le délire : mais tous les esprits n'aiment pas également la poésie lyrique ; quelques-uns préfèrent l'élégante familiarité, les grâces faciles, et la philosophie consolante dont Horace a rempli ses belles épîtres.

Elles instruisent tous les états; elles hâtent l'expérience de tous les âges : elles apprennent au jeune homme, au vieillard, à jouir sagement de la vie, à se consoler de la mort, à réunir la volupté avec la décence, la raison avec la gaicté. L'homme de lettres y trouve les préceptes du goût; l'homme de bien, ceux de la vertu. Elles font rire l'habitant de la ville des travers qu'il a sous les yeux; elles retracent au solitaire le charme de sa retraite : dans la joie et dans la douleur, dans l'indigence et dans les richesses, elles donnent des plaisirs ou des leçons; elles tiennent lieu d'un ami; et, quand on a le bonheur d'en posséder un, elles font mieux sentir le charme de l'amitié.

Montesquieu a dit que l'esprit de modération était celui de la monarchie : Horace semble l'avoir senti, et cherche à fixer le caractère inquiet et farouche des républicains dans les jouissances douces d'une vie toujours égale. Sa philosophie consiste à fuir tous les excès; principe également fécond pour le goût et pour le bonheur [1].

LE MÊME. *Ibid.*

OVIDE.

Ovide a été un des génies les plus heureusement nés pour la poésie, et son poëme des Métamorphoses est un des plus beaux présents que nous ait faits l'antiquité. C'est dans ce seul ouvrage, il est vrai, qu'il s'est élevé fort au-dessus de toutes ses autres productions; mais aussi quelle espèce de mérite ne remarque-t-on pas dans les Métamorphoses? Et d'abord quel art prodigieux dans la texture du poëme ! Comment Ovide a-t-il pu, de tant d'histoires différentes, le plus souvent étrangères les unes aux autres, former un tout si bien suivi, si bien lié; tenir toujours dans la main le fil imperceptible qui, sans se rompre jamais, vous guide dans ce dédale d'aventures merveilleuses; arranger si bien cette foule d'événements qui naissent tous les uns des autres; introduire tant de personnages, les uns pour agir, les autres pour raconter; de manière que tout marche et se développe sans interruption, sans embarras, sans désordre, depuis la séparation des éléments qui remplace le chaos, jusqu'à l'apothéose d'Auguste? Ensuite, quelle flexibilité d'imagination et de style pour prendre successivement tous les tons, suivant la nature des sujets, et pour diversifier par l'expression tant de dénoûments dont le fond est toujours le même, c'est-à-dire, un changemer de forme ! C'est là surtout le plus grand charm de cette lecture; c'est l'étonnante variété de cou leurs toujours adaptées à des tableaux toujours divers, tantôt nobles et imposants jusqu'à la sublimité, tantôt simples jusqu'à la familiarité; les uns horribles, les autres tendres; ceux-ci effrayants, ceux-là gais, riants et doux.

Toutes ces peintures sont riches, et aucune ne paraît lui coûter. Tour à tour il vous élève, vous attendrit, vous effraye, soit qu'il ouvre le palais du Soleil, soit qu'il chante les plaisirs de l'amour, soit qu'il peigne les fureurs de la jalousie et les horreurs du crime. Il décrit aussi facilement les combats que les voluptés, les héros que les bergers, l'Olympe qu'un bocage, la caverne de l'Envie que la cabane de Philémon. Nous ne savons pas au juste ce que la mythologie lui avait fourni, et ce qu'il a pu y ajouter; mais combien d'histoires charmantes! Que n'a-t-on pas pris dans cette source qui n'est pas encore épuisée ! Tous les théâtres ont mis Ovide à contribution. Je sais qu'on lui reproche, et avec raison, du luxe dans son style, c'est-à-dire, trop d'abondance et de parure; mais cette abondance n'est pas celle des mots, qui cache le vide des idées, c'est le superflu d'une richesse réelle. Ses ornements, même quand il en a trop, ne laissent voir ni le travail, ni l'effort. Enfin l'esprit, la grâce et la facilité, trois choses qui ne l'abandonnent jamais, couvrent ses négligences, ses petites recherches, et l'on peut dire de lui, bien plus véritablement que de Sénèque, *qu'il plaît même dans ses défauts.*

LA HARPE.

VIRGILE ET THÉOCRITE.

Virgile et Théocrite! quels noms pour tous ceux qui aiment la campagne, la poésie et les anciens ! Despréaux a dit que c'étaient les Grâces qui avaient dicté les vers de Théocrite; c'est du moins la nature dans les pays où elle avait le plus de beautés et le plus de grâces; c'est elle qui avait

[1] Voyez, en vers, *Caractères ou Portraits.*

placé ce génie aimable sous ce beau ciel de la Sicile, sur cette terre féconde qui, prodiguant ses richesses à un travail facile, laissait aux hommes simples qui la cultivaient, le loisir de sentir les besoins du cœur et les goûts de l'imagination; où le repos et la félicité de la vie champêtre n'étaient point une chimère; où les combats du chant et de la flûte, les amours et les talents des bergers n'étaient point une fiction; où, sur les bords enchantés de l'Aréthuse, dans les champs fertiles de l'Enna, la nature, partout prodigue, n'offrait que des tableaux que le goût aurait choisis; où l'Etna, élevant sa cime et ses volcans au milieu de ces images si fraîches et si riantes, les embellissait encore par le contraste de ses effrayants phénomènes, et répandait, sur tout le tableau de cette île, je ne sais quoi de merveilleux qui devait en faire le séjour des Muses, et pouvait mériter à l'Etna même la gloire d'être, avec le Parnasse, le mont sacré des arts et du génie. Né dans cette île si poétique, pour ainsi dire au milieu de ces hommes qui, dans la rusticité même de leur état, n'avaient reçu que des sensations sublimes ou gracieuses, Théocrite n'avait pas vu un objet qui ne fût une image heureuse pour ses vers; il n'avait pas entendu un sentiment qui n'eût la naïveté ou le charme de l'idylle; aussi jamais ne découvre-t-on chez lui aucune trace de cette attention nécessaire pour écarter les objets et les sentiments peu agréables, mais qui réveille l'idée des défauts mêmes qu'elle évite, et laisse voir l'empreinte toujours un peu dure de la réflexion sur des vers qui devaient être, comme les fleurs, des productions spontanées de la nature. Il ne paraît rien choisir, et on trouve une grâce infinie à tout ce qu'il rencontre; il ne veut point ennoblir de sa poésie le langage de ses bergers, mais répandre sur ses vers la simplicité touchante de leur langage; et de là, sans doute, cette naïveté si supérieure à toutes les richesses de l'élégance, qui fait tant aimer l'écrivain même qu'on oublie quelquefois d'admirer, qui fit invoquer à Virgile le nom de Théocrite, comme la muse de la Sicile et celle de l'églogue; à Virgile, qui semblait avoir si peu besoin d'invoquer autre chose que son génie; ce génie si facile, quoique très-scrupuleux, dont le goût n'est plus sévère que parce qu'il est plus délicat; qui, en faisant un choix dans les images que lui offrent les champs fortunés qu'il habite, ne paraît pas chercher celles qui feront le plus d'honneur à ses vers, mais celles qui touchent et attendrissent davantage son cœur; qui a autant d'abandon et de magnificence que s'il ne faisait aucun sacrifice; qui, avec la plus grande réserve dans les détails, prodigue les images dans les descriptions, les varie à l'infini dans les comparaisons, les répand avec abondance dans les figures d'expression, et fond, dans le tissu du style le plus sage, les couleurs les plus brillantes et les plus riches de la nature; qui, lors même que son génie s'élève au-dessus de l'églogue, et chante les lois de l'univers ou la naissance d'un maître du monde, émeut, attendrit, par la grâce seule de ses vers, par leur mollesse; qui, n'ayant jamais écrit que dans la perfection de son talent, semble cependant avoir répandu plus particulièrement sur ses églogues la fleur naissante de son imagination, les soupirs de ses amours et les accents de sa jeunesse.

GARAT. *Éloge de Fontenelle.*

PLINE LE NATURALISTE.

Pline a voulu tout embrasser, et il semble avoir mesuré la nature, et l'avoir trouvée trop petite encore pour l'étendue de son esprit. Son Histoire naturelle comprend, indépendamment de l'histoire des animaux, des plantes et des minéraux, l'histoire du ciel et de la terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire des arts libéraux et mécaniques, l'origine des usages, enfin toutes les sciences naturelles et tous les arts humains; et, ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans chaque partie Pline est également grand. L'élévation des idées, la noblesse du style relèvent encore sa profonde érudition : non-seulement il savait tout ce qu'on pouvait savoir de son temps, mais il avait cette facilité de penser en grand qui multiplie la science : il avait cette finesse de réflexion de laquelle dépendent l'élégance et le goût, et il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de penser, qui est le germe de la philosophie. Son ouvrage, tout aussi varié que la nature, la peint toujours en beau : c'est, si l'on veut, une compilation de tout ce qui avait été fait d'excellent et d'utile à savoir; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une manière si neuve, qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matières.

BUFFON (1).

TACITE.

Pour peu qu'on soit sensible, au nom de Tacite l'imagination s'échauffe, et l'âme s'élève. Si on demande quel est l'homme qui a le mieux peint les vices et les crimes, et qui inspire mieux l'indignation et le mépris pour ceux qui ont fait le

(1) Voyez, plus bas, *Buffon*.

malheur des hommes, je répondrai : C'est Tacite; qui donne un plus saint respect pour la vertu malheureuse, et la représente d'une manière plus auguste, ou dans les fers, ou sous les coups d'un bourreau : C'est Tacite ; qui a le mieux flétri les affranchis et les esclaves, et tous ceux qui rampaient, flattaient, pillaient et corrompaient à la cour des empereurs : C'est encore Tacite. Qu'on me cite un homme qui ait jamais donné un caractère plus imposant à l'histoire, un air plus terrible à la postérité. Philippe II, Henri VIII et Louis XI n'auraient jamais dû voir Tacite dans une bibliothèque, sans une espèce d'effroi.

Si de la partie morale nous passons à celle du génie, quel homme a dessiné plus fortement les caractères? qui est descendu plus avant dans les profondeurs de la politique? a mieux tiré de grands résultats des plus petits événements? a mieux fait, à chaque ligne, dans l'histoire d'un homme, l'histoire de l'esprit humain et de tous les siècles? a mieux surpris la bassesse qui se cache et s'enveloppe? a mieux démêlé tous les genres de crainte, tous les genres de courage, tous les secrets des passions, tous les motifs des discours, tous les contrastes entre les sentiments et les actions, tous les mouvements que l'âme se dissimule? a mieux tracé le mélange bizarre des vertus et des vices, l'assemblage des qualités différentes et quelquefois contraires, la férocité froide et sombre dans Tibère, la férocité ardente dans Caligula, la férocité imbécile dans Claude, la férocité sans frein comme sans honte dans Néron, la férocité hypocrite et timide dans Domitien; les crimes de la domination et ceux de l'esclavage; la fierté qui sert d'un côté pour commander de l'autre, la corruption tranquille et lente, et la corruption impétueuse et hardie ; le caractère et l'esprit des révolutions, les vues opposées des chefs, l'instinct féroce et avide du soldat, l'instinct tumultueux et faible de la multitude; et, dans Rome, la stupidité d'un grand peuple, à qui le vaincu, le vainqueur, sont également indifférents, et qui, sans choix, sans regret, sans désir, assis aux spectacles, attend froidement qu'on lui annonce son maître, prêt à battre des mains au hasard à celui qui viendra, et qu'il aurait foulé aux pieds, si un autre eût vaincu?

Enfin, dix pages de Tacite apprennent plus à connaître les hommes, que les trois quarts des histoires modernes ensemble. C'est le livre des vieillards, des philosophes, des citoyens, des courtisans, des princes. Il console des hommes celui qui en est loin, il éclaire celui qui est forcé de vivre avec eux. Il est trop vrai qu'il n'apprend pas à les estimer; mais on serait trop heureux que leur commerce à cet égard ne fût pas plus dangereux que Tacite même.

J'ai parlé de son éloquence, elle est connue. En général, ce n'est pas une éloquence de mots et d'harmonie, c'est une éloquence d'idées qui se succèdent et se heurtent. Il semble partout que la pensée se resserre pour occuper moins d'espace. On ne la prévient jamais, on ne fait que la suivre. Souvent elle ne se déploie pas tout entière, et elle ne se montre, pour ainsi dire, qu'en se cachant. Qu'on imagine une langue rapide comme les mouvements de l'âme ; une langue qui, pour rendre un sentiment, ne le décomposerait jamais en plusieurs mots; une langue dont chaque son exprimerait une collection d'idées : telle est presque la perfection de la langue romaine dans Tacite. Point de signe superflu, point de cortége inutile. Les pensées se pressent et entrent en foule dans l'imagination ; mais elles la remplissent sans la fatiguer jamais. A l'égard du style, il est hardi, précipité, souvent brusque, toujours plein de vigueur; il peint d'un trait. La liaison est plus entre les idées qu'entre les mots. Les muscles et les nerfs y dominent plus que la grâce. C'est le Michel-Ange des écrivains. Il a sa profondeur, sa force, et peut-être un peu de sa rudesse.

THOMAS.

MÊME SUJET.

On ne peut pas dire de Tacite comme de Salluste, que ce n'est qu'un parleur de vertu ; il la fait respecter à ses lecteurs, parce que lui-même paraît la sentir. Sa diction est forte comme son âme, singulièrement pittoresque, sans jamais être trop figurée, précise sans être obscure, nerveuse sans être tendue. Il parle à la fois à l'âme, à l'imagination, à l'esprit. On pourrait juger des lecteurs de Tacite par le mérite qu'ils lui trouvent, parce que sa pensée est d'une telle étendue que chacun y pénètre plus ou moins, selon le degré de ses forces. Il creuse à une profondeur immense, et creuse sans effort. Il a l'air bien moins travaillé que Salluste, quoiqu'il soit, sans comparaison, plus plein et plus fini. Le secret de son style, qu'on n'égalera peut-être jamais, tient non-seulement à son génie, mais aux circonstances où il s'est trouvé.

Cet homme vertueux, dont les premiers regards, au sortir de l'enfance, se fixèrent sur les horreurs de la cour de Néron, qui vit ensuite les ignominies de Galba, la crapule de Vitellius et les brigandages d'Othon, qui respira ensuite un air plus pur sous Vespasien et sous Titus, fut obligé, dans sa maturité, de supporter la tyrannie ombrageuse et hypocrite de Domitien. Obscur par sa naissance, élevé à la questure par Vespa-

sien, et se voyant dans la route des honneurs, il craignit pour sa famille d'arrêter les progrès d'une illustration dont il était le premier auteur, et dont tous les siens devaient partager les avantages. Il fut contraint de plier la hauteur de son âme et la sévérité de ses principes, non pas jusqu'aux bassesses d'un courtisan, mais du moins jusqu'aux complaisances, aux assiduités d'un sujet qui espère, et qui ne doit rien condamner, sous peine de ne rien obtenir. Incapable de mériter l'amitié de Domitien, il fallut ne pas mériter sa haine; étouffer une partie des talents et du mérite du sujet, pour ne pas effaroucher la jalousie du maître; faire taire à tout moment son cœur indigné, ne pleurer qu'en secret les blessures de la patrie et le sang des bons citoyens, et s'abstenir même de cet extérieur de tristesse qu'une longue contrainte répand sur le visage d'un honnête homme, et toujours suspect à un mauvais prince, qui sait trop que, dans sa cour, il ne doit y avoir de triste que la vertu.

Dans cette douloureuse oppression, Tacite, obligé de se replier sur lui-même, jeta sur le papier tout cet amas de plaintes, et ce poids d'indignation dont il ne pouvait autrement se soulager : voilà ce qui rend son style si intéressant et si animé. Il n'invective point en déclamateur : un homme profondément affecté ne peut pas l'être; mais il peint avec des couleurs si vraies tout ce que la bassesse et l'esclavage ont de plus dégoûtant; tout ce que le despotisme et la cruauté ont de plus horrible, les espérances et les succès du crime, la pâleur de l'innocence et l'abattement de la vertu; il peint tellement tout ce qu'il a vu et souffert, que l'on voit et que l'on souffre avec lui. Chaque ligne porte un sentiment dans l'âme; il demande pardon au lecteur des horreurs dont il l'entretient, et ces horreurs mêmes attachent au point qu'on serait fâché qu'il ne les eût pas tracées. Les tyrans nous semblent punis quand il les peint. Il représente la postérité et la vengeance, et je ne connais point de lecture plus terrible pour la conscience des méchants.

LA HARPE. *Cours de littérature.*

LE DANTE.

Dans la poésie, le Dante s'élève tout à coup comme un géant parmi des pygmées. Non-seulement il efface tout ce qui l'avait précédé, mais il se fait une place qu'aucun de ceux qui lui succèdent ne peut lui ôter. Pétrarque lui-même ne le surpasse point dans le genre gracieux, et n'a rien qui en approche dans le grand et dans le terrible. Sans doute, l'âpreté de son style blesse souvent cet organe superbe [1] que Pétrarque flatte toujours. Mais, dans ses tableaux énergiques où il prend son style de maître, il ne conserve de cette âpreté que ce qui est imitatif, et, dans les peintures plus douces, elle fait place à tout ce que la grâce et la fraîcheur du coloris ont de plus suave et de plus délicieux. Le peintre terrible d'Ugolin, est aussi le peintre touchant de Françoise de Rimini. Mais, de plus, combien dans toutes les parties de son poëme n'admire-t-on pas de comparaisons, d'images, de représentations naïves des objets les plus familiers, et surtout des objets champêtres, où la douceur, l'harmonie, le charme poétique sont au-dessus de tout ce qu'on peut se figurer, si on ne le lit pas dans la langue originale! Et ce qui lui donne encore dans ce genre un grand et précieux avantage, c'est qu'il est toujours simple et vrai; jamais un trait d'esprit ne vient refroidir une expression de sentiment, ou un tableau de nature... Pendant un ou deux siècles sa gloire parut s'obscurcir dans sa patrie; on cessa de le tant admirer, de l'étudier, même de le lire. Aussi la langue s'affaiblit, la poésie perdit sa force et sa grandeur. On est revenu au grand padre Alighieri; et les Alfieri, les Parini ont fait vibrer avec une force nouvelle les cordes longtemps amollies et détendues de la lyre toscane [2].

GINGUENÉ. *Histoire littéraire d'Italie.*

MONTAIGNE.

Dans tous les siècles où l'esprit humain se perfectionne par la culture des arts, on voit naître des hommes supérieurs qui reçoivent la lumière et la répandent, et vont plus loin que leurs contemporains, en suivant les mêmes traces. Quelque chose de plus rare, c'est un génie qui ne doive rien à son siècle, ou plutôt qui, malgré son siècle, par la seule force de sa pensée, se place de lui-même à côté des écrivains les plus parfaits, nés dans les temps les plus polis : tel est Montaigne. Penseur profond sous le règne du pédantisme, auteur brillant et ingénieux dans une langue informe et grossière, il écrit avec le secours de sa raison et des anciens. Son ouvrage reste, et fait seul toute la gloire littéraire d'une nation; et lorsque, après de longues années, sous les auspices de quelques génies sublimes qui s'élancent à la fois, arrive enfin l'âge du bon goût et du

---

[1] *Superbissimum est aurium judicium.* Cic. (N. E.)

[2] Le Dante, auteur de la *Divina Commedia* qui comprend l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, naquit à Florence en 1265, et mourut en 1321. Il est regardé comme le créateur de la langue italienne. (N. E.)

talent, cet ouvrage, longtemps unique, demeure toujours original, et la France, enrichie tout à coup de tant de brillantes merveilles, ne sent pas refroidir son admiration pour ces antiques et naïves beautés. Un siècle nouveau succède, aussi fameux que le précédent, plus éclairé peut-être, plus exercé à juger, plus difficile à satisfaire, parce qu'il peut comparer davantage; cette seconde épreuve n'est pas moins favorable à la gloire de Montaigne : on l'entend mieux, on l'imite plus hardiment; il sert à rajeunir la littérature, qui commençait à s'épuiser, il inspire nos plus illustres écrivains ; et ce philosophe du siècle de Charles IX semble fait pour instruire le dix-huitième siècle.

Quel est ce prodigieux mérite qui survit aux variations du langage, au changement des mœurs? C'est le naturel et la vérité. Voilà le charme qui ne peut vieillir. Qui pourrait se lasser d'un livre *de bonne foi*, écrit par un homme de génie? Ces épanchements familiers de l'auteur, ces révélations inattendues sur de grands objets et sur des bagatelles, en donnant à ses écrits la forme d'une longue confidence, font disparaître la peine légère que l'on éprouve à lire un ouvrage de morale. On croit converser; et, comme la conversation est piquante et variée, que souvent nous y venons à notre tour, que celui qui nous instruit a soin de nous répéter : *Ce n'est pas ici ma doctrine, c'est mon étude,* nous avoue ses faiblesses pour nous convaincre des nôtres, et nous corrige sans nous humilier, jamais on ne se lasse de l'entretien.

L'ouvrage de Montaigne est un vaste répertoire de souvenirs et de réflexions nées de ces souvenirs. Son inépuisable mémoire met à sa disposition tout ce que les hommes ont pensé. Son jugement, son goût, son instinct, son caprice même lui fournissent aisément des pensées nouvelles. Sur chaque sujet, il commence par dire tout ce qu'il sait, et, ce qui vaut mieux, il finit par dire ce qu'il croit. Cet homme qui, dans la discussion, cite toutes les autorités, écoute tous les partis, accueille toutes les opinions, lorsqu'enfin il vient à décider, ne consulte plus que lui seul, et donne son avis, non *comme bon, mais comme sien :* une telle marche est longue, mais elle est agréable, elle est instructive, elle apprend à douter; et ce commencement de la sagesse en est quelquefois le dernier terme.

On sait avec quelle constance il avait étudié les grands génies de l'ancienne Rome, combien il avait vécu dans leur commerce et dans leur intimité. Doit-on s'étonner que son ouvrage porte, pour ainsi dire, leur marque, paraisse, du moins pour le style, écrit sous leur dictée? Souvent il change, modifie, corrige leurs idées. Son esprit, impatient du joug, avait besoin de penser par lui-même, mais il conserve les richesses de leur langage, et les formes de leur diction. L'heureux instinct qui le guidait lui faisait sentir que, pour donner à ses écrits le caractère de durée qui manquait à sa langue, trop imparfaite pour être déjà fixée, il fallait y transporter, y naturaliser en quelque sorte les beautés d'une autre langue qui, par sa perfection, fût assurée d'être immortelle; ou plutôt, l'habitude d'étudier les chefs-d'œuvre de la langue latine le conduisait à les imiter. Il en prenait à son insu toutes les formes, et se faisait Romain sans le vouloir. Quelquefois, réglant sa marche irrégulière, il semble imiter Cicéron même. Sa phrase se développe lentement, et se remplit de mots choisis qui se fortifient ou se soutiennent l'un l'autre dans un enchaînement harmonieux. Plus souvent, comme Tacite, il *enfonce* profondément la *signification* des mots, met une idée neuve sous un terme familier, et, dans une diction fortement travaillée, laisse quelque chose d'inculte et de sauvage. Il a le trait énergique, les sons heurtés, les tournures vives et hasardées de Salluste, l'expression rapide et profonde, la force et l'éclat de Pline l'ancien. Souvent aussi, donnant à sa prose toutes les richesses de la poésie, il s'épanche, il s'abandonne avec l'inépuisable facilité d'Ovide, ou respire la verve et l'âpreté de Lucrèce. Voilà les diverses couleurs qu'il emprunte de toutes parts pour tracer des tableaux qui ne sont qu'à lui [1].

VILLEMAIN. *Discours couronné à l'Académie française*, 1812.

MILTON.

Ainsi se préparait l'Homère des croyances chrétiennes; ainsi, nourrie dans les factions, exercée par tous les fanatismes de la religion, de la liberté, de la poésie, cette âme orageuse et sublime, en perdant le spectacle du monde, devait un jour retrouver dans ses souvenirs le modèle des passions de l'enfer, et produire du fond de sa rêverie, que la réalité n'interrompait plus, deux créations également idéales, également inattendues dans ce siècle farouche, la félicité du ciel et l'innocence de la terre. Mais, avant que Milton ait couvert des rayons d'une gloire si pure la triste célébrité qu'avaient encourue ses pre-

---

1 Montaigne, le plus ancien et l'un des premiers prosateurs français dont la langue soit encore intelligible, naquit à Montaigne en Périgord, en 1533, et mourut en 1592. (N. E.)

miers ouvrages, nous trouverons du moins dans la cause malheureuse où il s'était engagé, son nom plus d'une fois honoré par les leçons hardies qu'il adressait à Cromwell. Les égarements du fanatisme, et non les calculs de la bassesse, pouvaient s'accorder avec tant de génie [1].

LE MÊME. *Histoire de Cromwell.*

BOSSUET.

On a dit que c'était le seul homme vraiment éloquent sous le siècle de Louis XIV. Ce jugement paraîtra sans doute extraordinaire : mais si l'éloquence consiste à s'emparer fortement d'un sujet, à en connaître les ressources, à en mesurer l'étendue, à en enchaîner toutes les parties, à faire succéder avec impétuosité les idées aux idées, et les sentiments aux sentiments, à être poussé par une force irrésistible qui vous entraîne, et à communiquer ce mouvement rapide et involontaire aux autres; si elle consiste à peindre avec des images vives, à agrandir l'âme, à l'étonner, à répandre dans le discours un sentiment qui se mêle à chaque idée, et lui donne la vie; si elle consiste à créer des expressions profondes et vastes qui enrichissent les langues, à enchanter l'oreille par une harmonie majestueuse, à n'avoir ni un ton, ni une manière fixes, mais à prendre toujours et le ton et la loi du moment; à marcher quelquefois avec une grandeur imposante et calme, puis tout à coup à s'élancer, à s'élever encore, imitant la nature qui est irrégulière et grande, et qui embellit quelquefois l'ordre de l'univers par le désordre même; si tel est le caractère de la sublime éloquence, qui parmi nous a jamais été aussi éloquent que Bossuet? Qui mieux que lui a parlé de la vie, de la mort, de l'éternité, du temps?

Ces idées, par elles-mêmes, inspirent à l'imagination une espèce de terreur qui n'est pas loin du sublime; elles ont quelque chose d'indéfini et de vaste, où l'imagination se perd; elles réveillent dans l'esprit une multitude innombrable d'idées; elles portent l'âme à un recueillement austère qui lui fait mépriser les objets de ses passions comme indignes d'elle, et semble la détacher de l'univers. Bossuet tantôt s'arrête sur ces idées; tantôt, à travers une foule de sentiments qui l'entraînent, il ne fait que prononcer de temps en temps ces mots, et ces mots alors font frissonner, comme les cris interrompus que le voyageur entend quelquefois pendant la nuit, dans le silence des forêts, et qui l'avertissent d'un danger qu'il ne connaît pas.

Bossuet n'a presque jamais de route certaine, ou plutôt il la cache. Il va, il vient, il retourne sur lui-même; il a le désordre d'une imagination forte et d'un sentiment profond. Quelquefois il laisse échapper une idée sublime, et qui, séparée, en a plus d'éclat; quelquefois il réunit plusieurs grandes idées, qu'il jette avec la profusion de la magnificence et l'abandon de la richesse. Mais ce qui le distingue le plus, c'est l'ardeur de ses mouvements, c'est son âme qui se mêle à tout. Il semble que, du sommet d'un lieu élevé, il découvre de grands événements qui se passent sous ses yeux, et qu'il les raconte à des hommes qui sont en bas. Il s'élance, il s'écrie, il s'interrompt; c'est une scène dramatique qui se passe entre lui et les personnes qu'il voit, et dont il partage ou les dangers ou les malheurs; quelquefois même le dialogue passionné de l'orateur s'étend jusqu'aux êtres inanimés, qu'il interroge comme complices ou témoins des événements qui le frappent.

Comme le style n'est que la représentation des mouvements de l'âme, son élocution est rapide et forte. Il crée ses expressions comme ses idées. Il force impérieusement la langue à le suivre; et, au lieu de se plier à elle, il la domine et l'entraîne; elle devient l'esclave de son génie, mais c'est pour acquérir de la grandeur. Lui seul a le secret de sa langue; elle a je ne sais quoi d'antique et de fier, et d'une nature inculte, mais hardie. Quelquefois il attire même les choses communes à la hauteur de son âme, et les élève par la vigueur de l'expression; plus souvent il joint une expression familière à une idée grande; et alors il étonne davantage, parce qu'il semble même au-dessus de la hauteur de ses pensées. Son style est une suite de tableaux : on pourrait peindre ses idées, si la peinture était aussi féconde que son langage; toutes ses images sont des sensations vives ou terribles, il les emprunte des objets les plus grands de la nature, et presque toujours d'objets en mouvement.

Tel est cet orateur célèbre qui, par ses beautés et ses défauts, a le plus grand caractère du génie, et avec lequel tous les orateurs anciens et modernes n'ont rien de commun.

THOMAS. *Essai sur les Éloges.*

MÊME SUJET.

Bossuet se présente à l'imagination comme un de ces hommes prodigieux qu'il est facile d'admirer, et qu'il est difficile de montrer aussi grands qu'ils l'ont été.

---

[1] Milton, né à Londres en 1608, fut secrétaire de Cromwell. A l'époque du retour de Charles II, il fut arrêté, puis relâché; il était devenu aveugle, et ce fut alors qu'il composa son poëme admirable du *Paradis perdu*. (N. E.)

Son génie le place au premier rang des hommes qui ont le plus honoré l'esprit humain dans le siècle le plus éclairé. Ses ouvrages révèlent l'étendue et la profondeur de ses connaissances dans les genres les plus divers. C'est un Père de l'Église, par la parole et l'instruction; c'est le modèle et le vengeur de la morale chrétienne, par la sainte austérité de ses mœurs. Né dans une condition ordinaire, il se place sans effort et sans orgueil à côté de tous les grands de la terre; appelé à la cour des rois, il obtient l'estime et le respect de celui qui était le plus roi entre les rois. Il n'a ni la faveur, ni le crédit, et il est tout-puissant par le génie et la vertu. Instituteur de l'héritier du trône, il apprend à tous les rois la science de régner; il soumet les peuples au frein des lois, et il fait trembler les puissances au nom d'un Dieu vengeur des lois. Il place leur trône dans le lieu le plus inaccessible aux révolutions, dans le sanctuaire de la religion, et dans la conscience de leurs sujets. Pontife éclairé, citoyen zélé, sujet fidèle, il pèse d'une main ferme les droits des deux puissances; il les unit sans les confondre. Plus habile défenseur de Rome que ses défenseurs mêmes, il asseyait la grandeur du siége apostolique sur des fondements inébranlables, en donnant à son autorité la plénitude et les bornes que les canons de l'Église elle-même lui ont données. Il a des adversaires, et il n'a point d'ennemis; il combat les ennemis de l'Église romaine, et il conquiert l'estime des protestants eux-mêmes; simple évêque de l'une des églises les plus obscures de la catholicité, il est le conseil de l'Église tout entière. Sa vie publique offre le plus grand et le plus noble caractère; et sa vie privée, la facilité des mœurs les plus simples et les plus modestes. Après avoir été le grand homme d'un grand siècle, il prévoit et il dénonce les malheurs du siècle qui doit le suivre. Tant qu'il lui reste un souffle de vie, il est l'appui et le vengeur de la religion pour laquelle il a combattu cinquante ans. Mais il voit les orages et les tempêtes se former; ses derniers jours sont troublés par la prévoyance d'un avenir menaçant; et il fixe, en mourant, ses tristes regards sur cette Église gallicane dont il fut la gloire et l'oracle!

Le cardinal DE BAUSSET.

BOSSUET ORATEUR.

Au seul nom de Démosthène, mon admiration me rappelle celui de ses émules avec lequel il a le plus de ressemblance, l'homme le plus éloquent de notre nation. Que l'on se représente donc un de ces orateurs que Cicéron appelle véhéments, et en quelque sorte tragiques, qui, doués par la nature de la souveraineté de la parole, et emportés par une éloquence toujours armée de traits brûlants comme la foudre, s'élèvent au-dessus des règles et des modèles, et portent l'art à toute la hauteur de leurs propres conceptions; un orateur qui, par ses élans, monte jusqu'aux cieux, d'où il descend avec ses vastes pensées, agrandies encore par la religion, pour s'asseoir sur le bord d'un tombeau, et abattre l'orgueil des princes et des rois devant le Dieu qui, après les avoir distingués sur la terre, durant le rapide instant de la vie, les rend tous à leur néant, et les confond à jamais dans la poussière de notre commune origine; un orateur qui a montré, dans tous les genres qu'il invente ou qu'il féconde, le premier et le plus beau génie qui ait jamais illustré les lettres, et qu'on peut placer, avec une juste confiance, à la tête de tous les écrivains anciens et modernes qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain; un orateur qui se crée une langue aussi neuve et aussi originale que ses idées, qui donne à ses expressions un tel caractère d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit; et à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiome dont il se sert semble changer de caractère, et se diviniser en quelque sorte sous sa plume; un apôtre qui instruit l'univers en pleurant et en célébrant les plus illustres de ses contemporains, qu'il rend eux-mêmes, du fond de leurs cercueils, les premiers instituteurs et les plus imposants moralistes de tous les siècles, qui répand la consternation autour de lui, en rendant, pour ainsi dire, présents les malheurs qu'il raconte, et qui, en déplorant la mort d'un seul homme, montre à découvert tout le néant de la nature humaine; enfin, un orateur dont les discours, inspirés ou animés par la verve la plus ardente, la plus originale, la plus véhémente et la plus sublime, sont, en ce genre, des ouvrages absolument à part, des ouvrages où, sans guides et sans modèles, il atteint la limite et la perfection des ouvrages classiques, consacrés, en quelque sorte, par le suffrage unanime du genre humain, et qu'il faut étudier sans cesse, comme dans les arts on va former son goût et son talent à Rome, en méditant les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange : voilà le Démosthène français! voilà Bossuet! On peut appliquer à ses écrits oratoires l'éloge mémorable que faisait Quintilien du *Jupiter* de Phidias, lorsqu'il disait que cette statue avait ajouté à la religion des peuples.

Le cardinal MAURY. *Essai sur l'éloquence.*

BOSSUET HISTORIEN.

C'est dans le *Discours sur l'histoire universelle* que l'on peut admirer l'influence du génie

du christianisme sur le génie de l'histoire. Politique comme Thucydide, moral comme Xénophon, éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi grand peintre que Tacite, l'évêque de Meaux a de plus une parole grave et un tour sublime dont on ne trouve ailleurs aucun exemple, hors dans l'admirable début du livre des Machabées.

Bossuet est plus qu'un historien; c'est un Père de l'Église, c'est un prêtre inspiré, qui souvent a le rayon de feu sur le front, comme le législateur des Hébreux. Quelle revue il fait de la terre! il est en mille lieux à la fois : patriarche sous le palmier de Tophel, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré; il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui Juifs et gentils au tombeau; il vient enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations; et, marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques à travers la poudre et les débris du genre humain.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

BOSSUET HISTORIEN ET ORATEUR.

Le *Discours sur l'histoire universelle*, composé pour l'éducation du Dauphin, avait paru à la fin de cette éducation, en 1681, et l'auteur de la Politique de l'Écriture sainte, du Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même, de l'Exposition de la doctrine catholique, de l'Histoire des variations, et de tant d'autres ouvrages marqués du cachet de la supériorité, semblait s'être surpassé lui-même dans ce grand chef-d'œuvre, où il se montre à la fois annaliste savant et exact, théologien du premier ordre, politique profond, écrivain d'une éloquence au-dessus de tout éloge. Quelle vive et pittoresque rapidité dans la première partie de ce livre! Quel prodigieux enchaînement de tout le système religieux dans la seconde! Quelle haute intelligence des choses humaines dans la troisième! Et comme partout l'énergie et l'originalité de l'expression répond à la force des pensées! Comme les créations du style sont d'accord avec la vigueur des conceptions! On sent que l'auteur possédait et dominait tout l'ensemble de son sujet, avant de prendre la plume pour en fixer et en exposer les détails : c'est la marque et le procédé du vrai génie; aussi le livre semble-t-il être sorti tout entier, pour ainsi dire, de la tête de l'écrivain, par l'activité continue d'une seule et même inspiration, comme les poëtes, dans une allégorie moins noble peut-être qu'ingénieuse et sensée, nous peignent la Sagesse s'élançant toute complète du cerveau de Jupiter.

Telles paraissent également les Oraisons funèbres : depuis la première ligne de l'exorde jusqu'à la dernière de la péroraison, l'orateur, dans chacune de ses compositions, est comme emporté par un enthousiasme non interrompu, qui exclut au premier coup d'œil toute idée d'art, d'arrangement, de préméditation; son sujet le tourmente, et l'échauffe, et l'entraîne, il ne lui permet pas de prendre haleine. C'est beaucoup pour les autres orateurs d'obtenir, dans la durée d'un discours, quelques moments d'une heureuse inspiration; ce n'est rien pour Bossuet : les élans de sa verve oratoire semblent naître les uns des autres; tout est mouvement, tout est chaleur, tout est vie; et dans les instants où redouble son ardeur, où cet aigle déploie ses ailes avec plus d'audace, les limites de l'éloquence proprement dite deviennent pour lui trop étroites : il les franchit; il entre dans la sphère de la poésie; il monte jusqu'aux régions les plus élevées de cette sphère; il s'y soutient au niveau des poëtes les plus audacieux; ce n'est plus le rival de Démosthène, c'est celui de Pindare. Quelques endroits de ses Oraisons funèbres sont vraiment des morceaux lyriques. Le don de l'inspiration, on peut l'affirmer, ne fut accordé à aucun orateur aussi pleinement qu'à Bossuet; et quand on songe que son enthousiasme, dans des ouvrages d'une assez grande étendue, ne connaît ni langueur ni repos, on est frappé de ce privilége extraordinaire comme d'un de ces phénomènes qui étonnent la nature et qui déconcertent ses lois.

On chercherait vainement à saisir et à développer toutes les causes de ce prodige. Elles resteront pour la plupart éternellement cachées dans les profondeurs du génie; mais on peut en apercevoir quelques-unes : c'est l'abondance de ses idées qui produit dans Bossuet l'abondance de ses mouvements et la riche variété de ses expressions. Ses Oraisons funèbres ne sont pas seulement des discours théologiques et religieux : les plus grandes vues de la politique s'y mêlent aux instructions du christianisme; on y reconnaît toujours l'auteur du *Discours sur l'histoire universelle*. Bossuet n'était pas seulement un Père de l'Église; ce titre, qui lui fut décerné par un de ses plus illustres contemporains, dans la solennité d'une séance publique de l'Académie française, ne le représente pas tout entier. Cet esprit vaste et perçant, qui embrassait toute la théorie de la religion chrétienne, et qui en sondait tous les abîmes, avait aussi pénétré dans tous les mystères du gouvernement des États. Voyez de quels

traits, de quelles couleurs il peint les personnages qui se sont montrés avec éclat dans l'administration des empires, ou dans les factions, les cabales, et les troubles civils! La religion et la politique sont les deux grands pivots sur lesquels roulent principalement toutes les choses humaines : ce sont les deux intérêts qui touchent le plus puissamment les hommes; et ces deux intérêts, étroitement rapprochés entre eux, et se fortifiant en quelque façon l'un par l'autre, sont les ressorts toujours agissants de l'éloquence de Bossuet : ils animent sans cesse ses discours; sans cesse ils lui fournissent des considérations contrastées qui répondent à toutes les oppositions du cœur, et qui sont bien supérieures à ces antithèses de l'art, propres uniquement à flatter l'esprit, ou à séduire l'oreille. Marchant à grands pas, comme s'exprime saint Chrysostôme, sur les hauteurs de la religion, tantôt il lève ses regards vers le ciel, tantôt il les reporte et les rabaisse vers la terre; il semble tantôt converser avec les puissances célestes, tantôt interroger les destinées du monde visible; tout à la fois prophète, Père de l'Église, grand politique, historien sublime, Bossuet est un des hommes qui ont le mieux compris tout ensemble et les affaires humaines et les choses divines, et le christianisme et la politique; cette double science est sans contredit une des sources de cette éloquence singulière, qui le caractérise et qui le place hors de toute comparaison, comme elle l'élève au-dessus de toute rivalité.

L'inspiration perpétuelle qui l'agite, et qui semble le troubler, cet enthousiasme qui se communique au lecteur, et qui l'enivre lui-même, a pu faire croire que la marche oratoire de Bossuet était beaucoup plus impétueuse que régulière, et qu'il a mis dans ses discours moins de méthode que de génie. Sa méthode, en effet, est peu sensible, mais elle n'en est pas moins réelle. . . .

. . . .

Les plans de Bossuet, dans ses Oraisons funèbres, sont simples aussi bien que ses textes; mais, si l'on veut y faire attention, on reconnaîtra qu'il les suit avec scrupule, qu'il en remplit toutes les divisions, qu'il en creuse également toutes les parties, et que jamais, dans les mouvements les plus inattendus de son essor, il ne perd de vue la route qu'il s'est tracée. Cette espèce de découverte est même une satisfaction tranquille que la lecture réfléchie de ses chefs-d'œuvre ajoute au ravissement qu'ils causent d'abord, et au charme tumultueux des premières impressions. On aime à voir que, dans cette tourmente du génie, il est toujours sûr de sa marche, il reste toujours maître de lui-même. L'idée de sa puissance s'en accroît, et il semble que l'ascendant qu'il exerce en soit plus légitime et plus doux.

Quelques amateurs du *fini*, qui le confondent avec la perfection, parce que ces deux mots, au premier coup d'œil, présentent à peu près la même idée, voudraient faire à Bossuet un reproche sérieux de plusieurs défauts qu'ils remarquent dans son élocution; mais le concevrait-on avec une élégance plus soutenue, avec une correction plus sévère, avec une harmonie plus scrupuleuse? Tout ce qui paraîtrait appartenir plus particulièrement à l'art, ne semblerait-il pas en quelque sorte pris sur son génie? Où serait cet air d'improvisation, d'inspiration soudaine qui leur est propre, et qu'on retrouve toujours avec tant de plaisir dans ses ouvrages même les plus travaillés?

La médiocrité soigneuse peut atteindre au *fini;* mais elle est toujours loin de la perfection; le génie, même avec des fautes, peut en être voisin, parce qu'il réunit un plus grand nombre des conditions qui la constituent; à peine s'aperçoit-on de ce qui manque à Bossuet; on n'est frappé que des beautés extraordinaires qui de toutes parts éclatent dans ses compositions, et ce que son style peut quelquefois offrir de défectueux semble même concourir à l'effet et à l'illusion oratoire : ce sont les choses qui occupent cet esprit grave, sublime et dominateur; le soin minutieux des mots paraîtrait le dégrader; plus il travaillerait à contenter l'oreille, moins il serait sûr de l'empire qu'il veut et qu'il doit exercer sur l'âme. Quelle richesse d'ailleurs, quelle énergie dans ce style, qui n'emprunte qu'à la pensée dont il est l'image la plus vive et la plus naturelle, ses teintes et ses parures! quelle variété de mouvements! quelle abondance et quelle magnificence de tableaux! quel trésor d'expressions fortes, pittoresques, animées, et, pour ainsi dire, vivantes! quelle franche et mâle harmonie! Sans les chefs-d'œuvre de Bossuet, connaîtrions-nous toute la puissance de notre langue? Ce grand orateur n'en a-t-il pas révélé les ressources, découvert tous les moyens, montré toute l'étendue? Qu'elle est belle, cette langue, dans les mouvements d'une telle éloquence! qu'elle a de majesté! Mais c'est un fonds dont le génie de Bossuet n'a fait qu'exploiter les richesses : il n'eût pas à ce degré fertilisé un idiome stérile et pauvre; s'il semble s'être approprié, par le droit d'une sorte de création, tout ce qu'il a su y trouver, si l'on dit qu'il s'est fait une langue particulière qu'on nomme la langue de Bossuet, il est vrai de dire aussi que ce langage qui lui appartient n'est qu'un résultat des combinaisons merveilleuses auxquelles pouvait se plier avec succès l'heureuse nature de notre commun idiome. Il a tiré l'or de la mine; mais la mine existait : il a couvert le sol de moissons brillantes

mais le champ était fécond; et le sentiment de l'orgueil national est doublé, quand on réfléchit que, si notre langue dut beaucoup à Bossuet, le génie et la gloire de cet homme prodigieux doivent également beaucoup à notre langue, accusée de faiblesse par quelques étrangers qui ne la connaissent pas, et même par quelques Français qui l'écrivent mal.

DUSSAULT. *Notice sur Bossuet.*

FLÉCHIER.

On a souvent comparé Fléchier avec Bossuet : je ne sais s'ils furent rivaux dans leur siècle, mais aujourd'hui ils ne le sont pas. Fléchier possède bien plus l'art et le mécanisme de l'éloquence, qu'il n'en a le génie. Il ne s'abandonne jamais, il n'a aucun de ces mouvements qui annoncent que l'orateur s'oublie, et prend parti dans ce qu'il raconte. Son défaut est de toujours écrire, et de ne jamais parler. Je le vois qui arrange méthodiquement une phrase et en arrondit les sons. Il marche ensuite à une autre; il y applique le compas; et de là à une troisième. On remarque et l'on sent tous les repos de son imagination; au lieu que les discours de son rival, et peut-être tous les grands ouvrages d'éloquence, sont, ou paraissent du moins, comme ces statues de bronze que l'artiste a fondues d'un seul jet.

Après avoir vu les défauts de cet orateur, rendons justice à ses beautés. Son style, qui n'est jamais impétueux et chaud, est du moins toujours élégant. Au défaut de la force, il a la correction et la grâce. S'il lui manque de ces expressions originales, et dont quelquefois une seule représente une masse d'idées, il a ce coloris toujours égal qui donne de la valeur aux petites choses, et qui ne dépare point les grandes. Il n'étonne presque jamais l'imagination, mais il la fixe. Il emprunte quelquefois de la poésie, comme Bossuet, mais il en emprunte plus d'images, et Bossuet plus de mouvement. Ses idées ont rarement de la hauteur, mais elles sont toujours justes, et quelquefois ont cette finesse qui réveille l'esprit, et l'exerce sans le fatiguer. Il paraît avoir une connaissance profonde des hommes; partout il les juge en philosophe, et les peint en orateur. Enfin, il a le mérite de la double harmonie, soit de celle qui, par le mélange et l'heureux enchaînement des mots, n'est destinée qu'à flatter et à séduire l'oreille, soit de celle qui saisit l'analogie des nombres avec le caractère des idées, et qui, par la douceur ou la force, la lenteur ou la rapidité des sons, peint à l'oreille en même temps que l'image peint à l'esprit.

En général, l'éloquence de Fléchier paraît être formée de l'harmonie et de l'art d'Isocrate, de la tournure ingénieuse de Pline, de la brillante imagination d'un poëte, et d'une certaine lenteur imposante qui ne messied peut-être pas à la gravité de la chaire, et qui était assortie à l'organe de l'orateur.

THOMAS.

BOSSUET ET FLÉCHIER, SUR LE MÊME SUJET.

Bossuet et Fléchier ne se trouvèrent que deux fois dans une concurrence directe, encore les occasions furent-elles peu dignes d'une pareille rivalité : la vie de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, presque entièrement consacrée à des pratiques de dévotion, celle de Le Tellier, qui fut la créature du cardinal Mazarin, et qui porta dans les affaires plus de souplesse et d'exactitude que d'élévation et de génie, n'offraient pas de très-heureuses ressources à l'éloquence; c'est toutefois un intéressant et utile spectacle, un bel objet d'étude, de voir Bossuet et Fléchier luttant corps à corps, même dans une lice trop étroite pour qu'ils pussent y déployer tous leurs moyens et toutes leurs forces : c'est un piquant et instructif examen que celui des détails particuliers où ils se rapprochent le plus l'un de l'autre; c'est une comparaison supérieure à tous les parallèles généraux, que celle qui s'établit, sur des bases si positives, entre deux compositions de deux orateurs s'exerçant en même temps sur le même sujet; rien n'est plus propre à faire sentir en quoi ils diffèrent, en quoi ils se ressemblent : on pourrait dire qu'il n'y a pas de petits sujets pour Bossuet, ni de matières stériles pour Fléchier; l'un agrandit tout par ses vues, l'autre fertilise tout par ses combinaisons : la conception de l'un est plus haute; il place les choses dans un plus grand ensemble, dans un plus vaste cadre; il les rattache à des considérations plus élevées, plus étendues : l'autre circonscrit sa pensée, et la restreint dans les bornes d'un plan vulgaire, sans lui permettre d'aller, par d'heureuses excursions, s'enrichir hors des limites qu'il lui a tracées; sûr de son art, il semble ne vouloir puiser que dans cette source qu'il trouve toujours abondante, et n'ambitionner d'autre succès que d'en montrer l'intarissable fécondité. Le style du premier est plus naturel, plus pittoresque, plus animé, plus plein, plus rapide et plus profond; le style du second est plus pur, plus régulier, plus soigné, plus égal. Bossuet parle souvent un langage qui n'est qu'à lui; il dompte et fait fléchir sous sa puissance l'idiome national qu'il traite, pour ainsi dire, en esclave, Fléchier ne s'étudie qu'à polir et perfectionner la langue commune, qu'il semble avoir

prise sous sa tutelle, et qu'il a dotée de tous les trésors de l'harmonie périodique. Une circonstance digne de remarque, relativement à l'une des deux oraisons funèbres qui ont amené ces réflexions, c'est qu'elle fut prononcée devant Bossuet lui-même, qui, malgré la conscience de sa supériorité habituelle, dut prêter une oreille bien attentive à ce discours, où son concurrent, après avoir combattu directement contre lui dans l'oraison funèbre précédente, venait de nouveau présenter, en quelque sorte, le défi de l'éloquence à un rival qu'il rencontrait parmi ses auditeurs mêmes et ses juges.

DUSSAULT. *Notice sur Bossuet.*

BOURDALOUE.

Ce qui me ravit, ce qu'on ne saurait assez préconiser dans les sermons de l'éloquent Bourdaloue, c'est qu'en exerçant le ministère apostolique, cet orateur plein de génie se fait presque toujours oublier lui-même, pour ne s'occuper que de l'instruction et des intérêts de ses auditeurs; c'est que, dans un genre trop souvent livré à la déclamation, il ne se permet pas une seule phrase inutile à son sujet, n'exagère jamais aucun des devoirs du christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils évangéliques, et que sa morale, constamment réglée par la sagesse, éclairée de ses principes, peut et doit toujours être réduite en pratique; c'est la fécondité inépuisable de ses plans qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnements avec cet ordre savant dont parle Quintilien, lorsqu'il compare l'habileté d'un grand écrivain qui règle la marche de son discours à la tactique d'un général qui range son armée en bataille; c'est cette puissance de dialectique, cette marche didactique et ferme, cette force toujours croissante, cette logique exacte et serrée, disons mieux, cette éloquence continue du raisonnement qui dévoile et combat les sophismes, les contradictions, les paradoxes, et forme de l'ordonnance de ses preuves un corps d'instruction, où tout est également plein, lié, soutenu, assorti, où chaque pensée va au but de l'orateur qui tend toujours, en grand moraliste, au vrai et au solide, plutôt qu'au brillant et au sublime du sujet; c'est cette véhémence accablante et néanmoins pleine d'onction, dans la bouche d'un accusateur qui, en plaidant contre vous au tribunal de votre conscience, vous force à chaque instant de prononcer en secret le jugement qui vous condamne; c'est la perspicacité avec laquelle il fonde tous nos devoirs sur nos intérêts, et cet art si persuasif, qu'on ne voit guère que dans ses sermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de la vérité qu'il veut établir; c'est cette abondance de génie qui ne laisse rien à imaginer au lecteur par delà chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois quatre sur la même matière, et qu'on ne sache souvent, après les avoir lus, auquel de ces sermons il faut donner la préférence; c'est cette sûreté et cette opulence de doctrine qui font de chacune de ses instructions un traité savant et oratoire de la matière dont elles sont l'objet; c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble, lumineux et concis, où rien ne brille que par l'éclat de la pensée, où règne toujours le goût le plus sévère et le plus pur, et où l'on n'aperçoit jamais aucune expression ni emphatique, ni rampante; c'est cette pénétrante sagacité qui creuse, approfondit, féconde, épuise chaque sujet, c'est cette compréhension vaste et profonde qu'il ne partage qu'avec saint Augustin et Bossuet, pour saisir dans l'Évangile, et y embrasser d'un coup d'œil, les lois, l'ensemble, l'esprit et tous les rapports de la morale chrétienne; c'est la série de ses tableaux, de ses preuves, de ses mouvements, la connaissance la plus étendue et la plus exacte de la religion, l'usage imposant qu'il fait de l'Écriture, l'à-propos des citations non moins frappantes que naturelles qu'il emprunte des Pères de l'Église, et dont il tire un parti plus neuf, plus concluant, plus heureux, que n'a jamais fait aucun autre orateur chrétien.

Enfin, je ne puis lire les ouvrages de ce grand homme, sans me dire à moi-même, en y désirant quelquefois, j'oserai l'avouer avec respect, plus d'élan à sa sensibilité, plus d'ardeur à son génie, plus de ce feu sacré qui embrasait l'âme de Bossuet, surtout plus d'éclat et de souplesse à son imagination : Voilà donc, si l'on y ajoute ce beau idéal, jusqu'où le génie de la chaire peut s'élever, quand il est fécondé et soutenu par un travail immense !

Le cardinal MAURY. *Essai sur l'éloquence.*

MASSILLON.

Il excelle dans la partie de l'orateur qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'âme, mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir, et qui la pénètre sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, ces sophismes secrets dont elles savent si bien s'aider pour nous aveugler et nous séduire. Pour combattre et détruire ces sophismes, il lui suffit presque de les développer avec une onction si affectueuse et si tendre, qu'il subjugue

moins qu'il n'entraîne, et qu'en nous offrant même la peinture de nos vices, il sait encore nous attacher et nous plaire.

Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est partout de cette simplicité noble, sans laquelle il n'y a ni bon goût, ni véritable éloquence; simplicité qui, réunie dans Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des grâces nouvelles; et, ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître non-seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se faisait autant d'amis que d'auditeurs; il savait que plus un orateur paraît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à l'accorder, et que cette ambition est l'écueil de tant de prédicateurs qui, chargés, si on se peut exprimer ainsi, des intérêts de Dieu même, veulent y mêler les intérêts si minces de leur vanité.

D'ALEMBERT. *Éloge de Massillon.*

PASCAL.

Cet homme extraordinaire, qui remplit une vie si courte de tant de prodiges, sans parler de sa gloire dans les sciences, sans répéter l'éloge de ce chef-d'œuvre des *Provinciales* pour qui la frivolité du sujet n'a point affaibli l'admiration, n'a-t-il pas marqué toute sa force dans les pages détachées de l'ouvrage qu'il préparait, et dont Pope a su recueillir les grands traits épars [1]?

Où se trouve, où se trouvera jamais le secret de ce style qui, rapide comme la pensée, nous la montre si naturelle et si vivante, qu'il semble former avec elle un tout indestructible et nécessaire? L'expression de Pascal est à la fois audacieuse et simple, pleine et précise, sublime et naïve. Ne semble-t-il pas choisir à dessein les termes les plus familiers, bien sûr de les élever jusqu'à lui, et de leur imprimer toute la majesté de son génie?

Quel est ce raisonnement vigoureux qui poursuit une idée jusque dans ses derniers résultats, et ne l'abandonne qu'après l'avoir forcée de donner tout ce qu'elle contient? On conçoit l'éloquence de Bossuet, empruntant à la poésie de riches images, et ce ton de l'homme inspiré qui, placé entre le ciel et la terre, veut émouvoir un grand peuple. Quelques orateurs ont osé suivre de loin, imiter Bossuet: qui tentera d'imiter Pascal? Son style ne ressemble à celui d'aucun écrivain ancien ou moderne; et, chose étonnante! il est peut-être le seul génie original que le goût n'ait presque jamais le droit de reprendre: non qu'il semble chercher la correction et la pureté, mais ses idées lui obéissent si bien, qu'elles se manifestent nécessairement sous les formes qui leur conviennent le mieux.

DE FONTANES. *Discours préliminaire de la traduction de l'*Essai sur l'homme.

MÊME SUJET.

Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avait créé les mathématiques; qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement [2]; qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna toutes ses pensées vers la religion; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue qu'ont parlée Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort; enfin qui, dans le court intervalle de ses maux, résolut, en se privant de tous les secours, un des plus hauts problèmes de géométrie [3], et jeta au hasard sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

BOILEAU DESPRÉAUX.

Quand il parut, la poésie retrouva ce style qu'elle avait perdu depuis les beaux jours de Rome; ce style toujours clair, toujours exact,

---

[1] Au moment de sa mort, Pascal préparait un immense travail sur la vérité de la religion. Il voulut y ramener l'homme en lui prouvant sa faiblesse, et en le forçant de recourir à une révélation par le sentiment de son impuissance (N. E.)

[2] Le Traité de la roulette, ou la machine arithmétique. (N. E.)

[3] Le problème proposé par le père Marsenne, dont il publia la solution en 1649 (N. E.)

qui n'exagère ni n'affaiblit, n'omet rien de nécessaire, n'ajoute rien de superflu, va droit à l'effet qu'il veut produire, ne s'embellit que d'ornements accessoires puisés dans le sujet, sacrifie l'éclat à la véritable richesse, joint l'art au naturel, et le travail à la facilité; qui, pour plaire toujours davantage, s'allie toujours de plus près au bon sens, et s'occupe moins de surprendre les applaudissements que de les justifier; qui fait sentir enfin, et prouve à chaque instant, cet axiome éternel : *Rien n'est beau que le vrai.*

La réunion de ces qualités si rares prouve que Despréaux avait plus d'étendue dans l'esprit que ne l'ont cru des juges sévères. On s'est plaint de ne point trouver dans ses écrits l'expression du sentiment; mais était-elle nécessaire aux genres qu'il a choisis? Il mérite de nouveaux éloges pour s'être renfermé dans les bornes de son talent: tant de bons écrivains ont eu la faiblesse d'en sortir! Il emploie toujours le degré de verve nécessaire à son sujet. Pourquoi donc l'a-t-on accusé de froideur? Les jeunes gens qui aiment l'exagération, lui ont fait souvent ce reproche. Plusieurs ont à expier des jugements précipités sur ce législateur du goût: heureux ceux qui se désabusent de bonne heure! Despréaux n'a pas sans doute la philosophie de Pope, qu'il égale au moins par le style. On ne peut guère exiger qu'il s'élevât au-dessus des idées de son siècle; les siennes ne sont point inférieures à celles des moralistes ses contemporains, si l'on excepte La Fontaine et Molière. Combien de vers des épîtres à Lamoignon, à Guilleragues, à Seignelay, sont devenus proverbes, et se répètent tous les jours! Il faut bien qu'ils n'expriment pas des idées triviales. L'épître au grand Arnauld n'a-t-elle pas un but très-moral, malgré les réflexions critiques d'un littérateur très-distingué [1]? Pour se convaincre de l'utilité de ce sujet, qu'on ouvre les *Confessions de Jean-Jacques Rousseau :* toutes les fautes dont il s'accuse naissent de la mauvaise honte. Que d'hommes trouveraient le même résultat, en interrogeant leur conduite! Cependant il faut avouer que Despréaux n'a pas traité les sujets de morale avec la même profondeur que le poëte anglais. Il avait moins d'élévation dans les idées; mais il compense bien ce désavantage par l'excellence de son goût et la justesse de son esprit.

DE FONTANES. *Discours préliminaire de la traduction de l'*Essai sur l'homme.

LA BRUYÈRE.

La Bruyère est meilleur moraliste, et surtout bien plus grand écrivain que La Rochefoucauld; il y a peu de livres en aucune langue où l'on trouve une aussi grande quantité de pensées justes, solides, et un choix d'expressions aussi heureux et aussi varié. La satire est chez lui bien mieux entendue que dans La Rochefoucauld; presque toujours elle est particularisée, et remplit le titre du livre : ce sont des *caractères ;* mais ils sont peints supérieurement. Ses portraits sont faits de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement. Dans l'espace de peu de lignes, il met ses personnages en scène de vingt manières différentes; et en une page il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant, ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale. Nul prosateur n'a imaginé plus d'expressions nouvelles, n'a créé plus de tournures fortes ou piquantes. Sa concision est pittoresque et sa rapidité lumineuse. Quoiqu'il aille vite, vous le suivez sans peine : il a un art particulier pour laisser souvent dans sa pensée une espèce de réticence qui ne produit pas l'embarras de comprendre, mais le plaisir de deviner, en sorte qu'il fait, en écrivant, ce qu'un ancien prescrivait pour la conversation; il vous laisse encore plus content de votre esprit que du sien.

LA HARPE. *Cours de littérature*, t. VII, p. 271.

DESCARTES ET NEWTON.

Les deux grands hommes qui se trouvent dans une si grande opposition ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer sur les autres esprits, et pour fonder des empires. Tous deux, géomètres excellents, ont vu la nécessité de transporter la géométrie dans la physique. Tous deux ont fondé leur physique sur une géométrie qu'ils ne tenaient presque que de leurs propres lumières. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires et fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux phénomènes de la nature, comme à des conséquences nécessaires. L'autre, plus timide ou plus modeste, a commencé sa marche par s'appuyer sur les phénomènes, pour remonter aux principes inconnus, résolu de les admettre, quels que les pût donner l'enchaînement des conséquences. L'un part de ce qu'il entend nettement, pour trouver la cause de ce qu'il voit; l'autre part de ce qu'il voit, pour en trouver la cause, soit claire, soit obscure. Les principes évidents de l'un ne le conduisent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils sont; les phénomènes ne con-

---

[1] Marmontel.

duisent pas toujours l'autre à des principes assez évidents. Les bornes qui, dans deux routes contraires, ont pu arrêter deux hommes de cette espèce, ne sont pas les bornes de leur esprit, mais celles de l'esprit humain [1].

FONTENELLE. *Éloge de Newton.*

DESCARTES, BACON, LEIBNITZ ET NEWTON.

Si on cherche les grands hommes modernes avec qui on peut comparer Descartes, on en trouvera trois : Bacon, Leibnitz et Newton. Bacon parcourut toute la surface des connaissances humaines ; il jugea les siècles passés, et alla au-devant des siècles à venir : mais il indiqua plus de grandes choses qu'il n'en exécuta ; il construisit l'échafaud d'un édifice immense, et laissa à d'autres le soin de construire l'édifice.

Leibnitz fut tout ce qu'il voulut être ; il porta dans la philosophie une grande hauteur d'intelligence, mais il ne traita la science de la nature que par lambeaux ; et ses systèmes métaphysiques semblent plus faits pour étonner et accabler l'homme que pour l'éclairer.

Newton a créé une optique nouvelle, et démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de ce grand homme ; mais je remarque seulement tous les secours qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avait donné la théorie de la pesanteur ; Kepler, les lois des astres dans leurs révolutions ; Huyghens, la combinaison et les rapports des forces centrales et des forces centrifuges ; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les causes ; Descartes, sa méthode pour le raisonnement, son analyse pour la géométrie, une foule innombrable de connaissances pour la physique, et, plus que tout cela peut-être, la destruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de rassembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les siennes propres qui étaient immenses, et de les enchaîner toutes par les calculs d'une géométrie aussi sublime que profonde.

Si maintenant je rapproche Descartes de ces hommes célèbres, j'oserai dire qu'il avait des vues aussi nouvelles et bien plus étendues que Bacon ; qu'il a eu l'éclat et l'immensité du génie de Leibnitz, mais bien plus de consistance et de réalité dans sa grandeur ; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, et qu'il n'a été créé que par lui-même, parce que si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités ; géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait point fait un aussi grand usage de la géométrie ; plus original par son génie, quoique ce génie l'ait souvent trompé ; plus universel dans ses connaissances, comme dans ses talents, quoique moins sage et moins assuré dans sa marche ; ayant peut-être en étendue ce que Newton avait en profondeur ; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que Newton donnait aux plus petits détails l'empreinte du génie ; moins admirable, sans doute, pour la connaissance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par sa grande influence sur les esprits et sur les siècles [2].

THOMAS, *Éloge de Descartes.*

DESCARTES ET GASSENDI.

Il est peu de contrastes plus frappants que celui qui se présente en comparant entre eux ces deux illustres rivaux. Il n'y eut pas moins d'opposition entre les caractères de leurs esprits qu'entre les principes de leurs doctrines. Le génie de Descartes, plein d'originalité, d'énergie et d'audace, aspirait en tout à être créateur ; la raison de Gassendi, resserrée, prudente, calme, investigatrice, s'attachait en tout à juger sainement : Descartes, renfermé en lui-même, s'efforçait de reconstruire la science entière avec les seules forces de la méditation ; Gassendi, observant la nature, étudiant les écrits des sages de tous les siècles, s'efforçait d'ordonner les faits et d'obtenir un choix éclairé entre les opinions. Le premier, procédant à la manière des géomètres, demandait à quelques principes simples une longue étendue de corollaires ; le second, imitant les naturalistes, rassemblait un grand nombre de données, pour tirer de leur comparaison une solide conséquence. Le premier montrait une habileté admirable dans l'art de former un système ; le second excellait dans la critique des systèmes d'autrui. L'un, dogmatiste absolu, aimait à parler en maître, peut-être parce qu'il éprouvait une conviction profonde, et ne supportait pas la contradiction sans impatience ; l'autre,

---

[1] Descartes naquit en Touraine en 1596. Il fut le père de la philosophie moderne en brisant le joug d'Aristote, et en apprenant à douter. Il mourut en 1650.

Sir Isaac Newton, qui découvrit la théorie de l'attraction par laquelle il expliqua le système du monde naquit à Woolsthorpe en 1642, et mourut en 1727. (N. E).

[2] Leibnitz naquit à Leipzig en 1646, et mourut en 1716.

Bacon, chancelier d'Angleterre sous la reine Élisabeth naquit en 1561, et mourut en 1626. (N. E.)

dialecticien exercé, démêlait avec art les objections, se défiait aussi de lui-même, et se rendait facilement aux doutes qui lui étaient présentés. L'un fit de grandes et de véritables découvertes, et s'égara dans de téméraires hypothèses; l'autre rassembla un grand nombre de vérités partielles, et détruisit surtout un grand nombre d'erreurs. L'un, déployant toute la hardiesse de la synthèse, s'éleva plus haut qu'aucun des modernes qui l'avaient précédé dans la région transcendantale des sciences; l'autre, employant toute la sagacité de l'analyse, choisit, assembla les matériaux propres à servir de base à l'édifice, et en examina la solidité. Tous deux avaient jugé en hommes supérieurs les vices de la philosophie de leur siècle, avaient senti le besoin de la réforme; mais Descartes, rejetant avec une sorte de dédain les secours que lui offrait la raison des âges précédents, voulut recommencer à neuf l'édifice tout entier. Gassendi invoqua cette raison des temps anciens, mais en soumettant ses traditions à une révision sévère, et à un éclectisme éclairé. Celui-là se plongea d'abord dans un vide immense où il put en liberté jeter les théories qu'il conçut, et n'en devint que plus affirmatif pour avoir commencé par douter; le second s'attacha d'abord à savoir, à observer, et parut souvent incliner, dans ses conclusions, au scepticisme, parce qu'en résultat il avait détruit des opinions erronées ou des preuves insuffisantes. Descartes étonna et remua son siècle; il eut des enthousiastes passionnés, des adversaires ardents; mais la secte qu'il avait fondée s'est dissipée promptement : il apparut comme un météore brillant, dont l'éclat éblouit les regards. Gassendi répandit au loin une lumière égale et douce; l'influence qu'il a exercée a été plus durable peut-être, quoique moins ensible [1].

DE GÉRANDO.

CORNEILLE JUGÉ PAR RACINE.

En quel état se trouvait la scène française lorsque Corneille commença à travailler! Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre; les acteurs aussi ignorants que les spectateurs; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance; point de mœurs, point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisaient le principal ornement; en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poëme dramatique parmi nous, Corneille, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin, inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornements dont notre langue est capable, accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avait de rivaux, dont la plupart désespérèrent de l'atteindre, et qui, n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs discours et par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvaient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent, à leur naissance, *le Cid, Horace, Cinna, Pompée,* tous les chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poëte qui eût possédé à la fois tant de grands talents, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentiments! Quelle dignité, et, en même temps, quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela, une magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du monde qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable; enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres : personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a d'excellents tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse; mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux.

Que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra

[1] Gassendi naquit en Provence en 1592, et mourut en 1655. (N. E.)

l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les États, nous ne craindrons point de dire, à l'avantage des lettres, que du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poëte et le grand capitaine. Le même siècle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges suivants on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir que, sous le règne du plus grand de ses rois, a fleuri le plus grand de ses poëtes.

Discours à l'Académie française, le jour de la réception de Thomas Corneille, choisi pour remplacer son frère.

BOSSUET ET CORNEILLE.

L'élévation est sans doute le caractère de l'un et de l'autre; mais l'élévation de Corneille tient à la fierté républicaine, celle de Bossuet à l'enthousiasme religieux. Corneille brave la grandeur et la puissance, Bossuet la foule aux pieds, pour s'élancer jusqu'à la Divinité même. Le premier, en nous montrant l'homme dans toute sa dignité, nous agrandit à nos propres yeux; le second, en nous le faisant voir dans tout son néant, semble planer au-dessus de l'espèce humaine. Le sublime du poëte a plus de profondeur, plus de traits et de pensées; celui de l'orateur, plus de majesté, plus de véhémence et plus d'images : les négligences de Corneille viennent de lassitude et d'épuisement; celles de Bossuet, d'un excès de chaleur et d'abondance : dans Corneille, enfin, quand l'expression est familière, elle est presque toujours sans noblesse; dans Bossuet, quand l'idée est grande, la familiarité même de l'expression semble l'agrandir encore.

D'ALEMBERT. *Éloge de Fléchier.*

CORNEILLE ET RACINE.

Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle; il a pour lors un caractère original et inimitable, mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissaient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression, qu'on ne peut comprendre dans un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénoûments; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité; il a aimé, au contraire, à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès; admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve, pour le dessein, entre un si grand nombre de poëmes qu'il a composés.

Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose : mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature, soit pour la versification, qui est correcte, riche dans les rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse; exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action, à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant, ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout *le Cid*, dans *Polyeucte* et *les Horaces!* Quelle grandeur ne se remarque point en *Mithridate*, en *Porus* et en *Burrhus!* Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la *terreur* et la *pitié*, ont été connues de ces deux poëtes : *Oreste*, dans l'*Andromaque* de Racine, et *Phèdre* du même auteur, comme l'*OEdipe* et *les Horaces* de Corneille, en sont la preuve.

Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et de les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont de plus propre, et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourrait parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées; Racine se conforme aux nôtres. Celui-là peint les hommes tels qu'ils doivent être; celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, et de ce que l'on doit même imiter; il y a plus dans le second de

ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remue, touche, pénètre : ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont, dans celui-là, des maximes, des règles et des préceptes; et dans celui-ci, du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel.

Il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide.

LA BRUYÈRE.

MÊME SUJET.

Corneille n'a eu devant les yeux aucun auteur qui ait pu le guider; Racine a eu Corneille.

Corneille a trouvé le théâtre français très-grossier, et l'a porté à un haut point de perfection; Racine ne l'a pas soutenu dans la perfection où il l'a trouvé.

Les caractères de Corneille sont vrais, quoiqu'ils ne soient pas communs; les caractères de Racine ne sont vrais que parce qu'ils sont communs.

Quelquefois les caractères de Corneille ont quelque chose de faux, à force d'être nobles et singuliers; souvent ceux de Racine ont quelque chose de bas, à force d'être naturels.

Quand on a le cœur noble, on voudrait ressembler aux héros de Corneille; et, quand on a le cœur petit, on est bien aise que les héros de Racine nous ressemblent.

On rapporte, des pièces de l'un, le désir d'être vertueux; et des pièces de l'autre, le plaisir d'avoir des semblables dans ses faiblesses.

Le tendre et le gracieux de Racine se trouvent quelquefois dans Corneille; le grand de Corneille ne se trouve jamais dans Racine.

Racine n'a presque jamais peint que des Français, et que le siècle présent, même quand il a voulu peindre un autre siècle et d'autres nations; on voit, dans Corneille, toutes les nations et tous les siècles qu'il a voulu peindre. Le nombre des pièces de Corneille est beaucoup plus grand que celui des pièces de Racine, et cependant Corneille s'est beaucoup moins répété lui-même que Racine n'a fait.

Dans les endroits où la versification de Corneille est belle, elle est plus hardie, plus noble, plus forte, et en même temps aussi nette que celle de Racine; mais elle ne se soutient pas dans ce degré de beauté, et celle de Racine se soutient toujours dans le sien.

Des auteurs inférieurs à Racine ont réussi après lui dans son genre : aucun auteur, même Racine, n'a osé toucher, après Corneille, au genre qui lui était particulier.

FONTENELLE, neveu de Corneille.

MÊME SUJET.

Corneille dut avoir pour lui la voix de son siècle dont il était le créateur; Racine doit avoir celle de la postérité dont il est à jamais le modèle. Les ouvrages de l'un ont dû perdre beaucoup avec le temps, sans que sa gloire personnelle doive en souffrir; le mérite des ouvrages du second doit croître et s'agrandir dans les siècles avec sa renommée et nos lumières.

Peut-être les uns et les autres ne doivent point être mis dans la balance; un mélange de beautés et de défauts ne peut entrer en comparaison avec des productions achevées qui réunissent tous les genres de beautés dans le plus éminent degré, sans autres défauts que ces taches légères qui avertissent que l'auteur était homme.

Quant au mérite personnel, la différence des époques peut le rapprocher malgré la différence des ouvrages; et, si l'imagination veut s'amuser à chercher des titres de préférence pour l'un ou pour l'autre, que l'on examine lequel vaut le mieux d'avoir été le premier génie qui ait brillé après la longue nuit des siècles barbares, ou d'avoir été le plus beau génie du siècle le plus éclairé de tous les siècles.

Le dirai-je? Corneille me paraît ressembler à ces Titans audacieux qui tombent sous les montagnes qu'ils ont entassées : Racine me paraît le véritable Prométhée qui a ravi le feu des cieux.

LA HARPE. *Éloge de Racine.*

QUINAULT.

On ne peut trop aimer la douceur, la mollesse, la facilité et l'harmonie tendre et touchante de la poésie de Quinault. On peut même estimer beaucoup l'art de quelques-uns de ses opéras, intéressants par le spectacle dont ils sont remplis, par l'invention ou la disposition des faits qui les composent, par le merveilleux qui y règne, et enfin par le pathétique des situations, qui donne lieu à celui de la musique, et qui l'augmente nécessairement. Ni la grâce, ni la noblesse, n'ont manqué à l'auteur de ces poëmes singuliers. Il y a presque toujours de la naïveté dans le dialogue, et quelquefois du sentiment. Ses vers sont semés

d'images charmantes et de pensées ingénieuses. On admirerait trop les fleurs dont il se parc, s'il eût évité les défauts qui font languir quelquefois ses plus beaux ouvrages. Je n'aime pas les familiarités qu'il a introduites dans ses tragédies : je suis fâché qu'on trouve beaucoup de scènes qui sont faites pour inspirer la terreur et la pitié, des personnages qui, par le contraste de leurs discours avec les intérêts des malheureux, rendent ces mêmes scènes ridicules, et en détruisent tout le pathétique. Je ne puis m'empêcher encore de trouver ses meilleurs opéras trop vides de choses, trop négligés dans les détails, trop fades même dans bien des endroits. Enfin je pense qu'on a dit de lui, avec vérité, qu'il n'avait fait qu'effleurer d'ordinaire les passions... Les beautés que Quinault a imaginées demandent grâce pour ses défauts; mais j'avoue que je voudrais bien qu'on se dispensât de copier jusqu'à ses défauts. Je suis fâché qu'on désespère de mettre plus de passion, plus de conduite, plus de raison et plus de force dans nos opéras, que leur inventeur n'y en a mis. J'aimerais qu'on en retranchât le nombre excessif de refrains qui s'y rencontrent, qu'on ne refroidît pas les tragédies par des puérilités, et qu'on ne fît pas des paroles pour le musicien, entièrement vides de sens. Les divers morceaux qu'on admire dans Quinault, prouvent qu'il y a peu de beautés incompatibles avec la musique, et que c'est la faiblesse des poëtes, non celle du genre, qui fait languir tant d'opéras faits à la hâte et aussi mal écrits qu'ils sont frivoles.

VAUVENARGUES.

LA FONTAINE.

Il est donc aussi des honneurs publics pour l'homme simple et le talent aimable ! Ainsi donc la postérité, plus promptement frappée en tout genre de ce qui se présente à ses yeux avec un éclat imposant, occupée d'abord de célébrer ceux qui ont produit ces révolutions mémorables dans l'esprit humain, ou qui ont régné sur les peuples par les puissantes illusions du théâtre, la postérité a tourné ses regards sur un homme qui, sans avoir à lui offrir des titres aussi magnifiques, ni d'aussi grands monuments, ne méritait pas moins ses attentions et ses hommages ; sur un écrivain original et enchanteur, le premier de tous dans un genre d'ouvrage plus fait pour être goûté avec délices, que pour être admiré avec transport ; à qui nul n'a ressemblé dans le talent de raconter ; que nul n'égala jamais dans l'art de donner des grâces à la raison et de la gaîté au bon sens, sublime dans sa naïveté et charmant dans sa négligence ; sur un homme modeste qui a vécu sans éclat en produisant des chefs-d'œuvre, comme il vivait avec sagesse en se livrant dans ses écrits à toute la liberté de l'enjouement ; qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté; qui devait être plus relu que célébré, et qui obtint plus de renommée que de récompenses; homme d'une simplicité rare, qui sans doute ne pouvait pas ignorer son génie, mais ne l'appréciait pas ; et qui même, s'il pouvait être témoin des honneurs qu'on lui rend aujourd'hui, serait étonné de sa gloire, et aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite [1].

LA HARPE. *Éloge de La Fontaine.*

MOLIÈRE ET LA FONTAINE.

Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue. La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux au plus haut degré du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond de nos travers et de nos faiblesses, mais chacun, selon la double différence de son genre et de son caractère, les exprime différemment.

Le pinceau de Molière doit être plus energique et plus ferme, celui de La Fontaine plus délicat et plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poëte comique semble s'être plus attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de la société. Le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance choquant pour la société ; l'autre, avoir vu les vices comme un défaut de raison fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique; après la lecture du second, je crains ma conscience.

Enfin, l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourrait devenir vicieux; corrigé par La Fontaine, il ne serait plus ni vicieux, ni ridicule : il serait raisonnable et bon, et nous

[1] Voyez, en vers, 2e partie.

nous trouverions vertueux, comme La Fontaine était philosophe sans s'en douter [1].

CHAMPFORT. *Éloge de La Fontaine.*

L'AUTEUR DU TÉLÉMAQUE.

On croirait que Fénélon a produit le *Télémaque* d'un seul jet ; l'homme de lettres le plus exercé dans l'art d'écrire ne pourrait distinguer les moments où Fénélon a quitté et repris la plume, tant ses transitions sont naturelles, soit qu'il entraîne doucement par la pente de ses idées, soit qu'il fasse franchir avec lui l'espace que l'imagination agrandit et resserre à son gré. Jamais on n'aperçoit aucun effort ; maître de sa pensée, il la voit sans nuages, il ne l'exprime pas, il la peint ; il sent, il pense, et le mot suit avec les grâces, la noblesse et l'onction qui lui convient. Toujours coulant, toujours lié, toujours nombreux, toujours périodique, il connaît l'utilité de ces liaisons grammaticales, que nous laissons perdre, qui enrichissaient l'idiome du grec, et sans lesquelles il n'y aura jamais de style. On ne le voit pas recommencer à penser de ligne en ligne ; traîner péniblement des phrases, tantôt précises, tantôt diffuses, où l'esprit trahit son embarras à chaque instant, et ne se relève que pour retomber. Son élocution pleine et harmonieuse, enrichie des métaphores les mieux suivies, des allégories les plus sublimes, des images les plus pittoresques, ne présente au lecteur que clarté, facilité, élégance et rapidité. Grand, parce qu'il est régulier, il ne se sert de la parole que pour exprimer ses idées, et n'étale jamais ce luxe d'esprit, qui, dans les lettres comme dans les États, n'annonce que l'indigence. Modèle accompli de la poésie descriptive, il multiplie ces comparaisons vastes qui supposent un génie observateur ; et il flatte sans cesse l'oreille par les charmes de l'harmonie imitative. En un mot, Fénélon donne à la prose la couleur, la mélodie, l'accent, l'âme de la poésie; et son style, vrai, enchanteur, inimitable, trop abondant peut-être, ressemble à sa vertu.

Le cardinal MAURY.

BOSSUET ET FÉNÉLON.

On vit alors entrer en lice deux adversaires illustres, plutôt égaux que semblables : l'un, consommé depuis longtemps dans la science de l'Église, couvert des lauriers qu'il avait remportés tant de fois en combattant pour elle contre les hérétiques ; athlète infatigable que son âge et ses victoires auraient pu dispenser de s'engager dans un nouveau combat, mais dont l'esprit encore vigoureux et supérieur au poids des années, conservait dans sa vieillesse une partie de ce feu qu'il avait eu dans sa jeunesse : l'autre, plus jeune et dans la force de l'âge, moins connu par ses écrits, non moins célèbre par la réputation de son éloquence, et la hauteur de son génie, nourri et exercé depuis longtemps dans la matière qui faisait le sujet du combat, possédait parfaitement la langue des mystiques ; capable de tout entendre, de tout expliquer, et de rendre plausible tout ce qu'il expliquait : tous deux longtemps amis, avant que d'être devenus rivaux : tous deux également recommandables par l'innocence de leurs mœurs, également aimables par la douceur de leur commerce, ornements de l'Église, de la cour, de l'humanité même : mais l'un, respecté comme le soleil couchant dont les rayons allaient s'éteindre avec majesté ; l'autre, regardé comme un soleil levant qui remplirait un jour la terre de ses lumières, s'il pouvait sortir de l'espèce d'éclipse dans laquelle il s'était engagé.

D'AGUESSEAU.

MÊME SUJET.

Bossuet, après sa victoire, passa pour le plus savant et le plus orthodoxe des évêques ; Fénélon, après sa défaite, pour le plus modeste et le plus aimable des hommes. Bossuet continua de se faire admirer à la cour ; Fénélon se fit adorer à Cambray et dans l'Europe.

Peut-être serait-ce ici le lieu de comparer les talents et la réputation de ces deux hommes également célèbres, également immortels. On pourrait dire que tous deux eurent un génie supérieur, mais que l'un avait plus de cette grandeur qui nous élève, de cette force qui nous terrasse ; l'autre, plus de cette douceur qui nous pénètre et de ce charme qui nous attache. L'un fut l'oracle du dogme, l'autre celui de la morale ; mais il paraît que Bossuet, en faisant des conquêtes pour la foi, en foudroyant l'hérésie, n'était pas moins occupé de ses propres triomphes que de ceux du christianisme ; il semble au contraire que Fénélon parlait de la vertu comme on parle de ce qu'on aime, en l'embellissant sans le vouloir, et s'oubliant toujours, sans croire même faire un sacrifice.

Leurs travaux furent aussi différents que leurs caractères. Bossuet, né pour les luttes de l'esprit et les victoires du raisonnement, garda même dans les écrits étrangers à ce genre cette tournure

---

[1] Voyez la seconde partie.

mâle et nerveuse, cette vigueur de raison, cette rapidité d'idées, ces figures hardies et pressantes qui sont les armes de la parole. Fénélon, fait pour aimer la paix et pour l'inspirer, conserva sa douceur, même dans la dispute, mit de l'onction jusque dans la controverse, et parut avoir rassemblé dans son style tous les secrets de la persuasion.

Les titres de Bossuet dans la postérité sont surtout ses *Oraisons funèbres* et son *Discours sur l'histoire*. Mais Bossuet, historien et orateur, peut rencontrer des rivaux; le *Télémaque* est un ouvrage unique, dont nous ne pouvons rien rapprocher. Au livre des *Variations*, aux combats contre les hérétiques, on peut opposer le livre de l'*Existence de Dieu*, et les combats contre l'athéisme, doctrine funeste et destructive, qui dessèche l'âme et l'endurcit, qui tarit une des sources de la sensibilité, et brise le plus grand appui de la morale, arrache au malheur sa consolation, à la vertu son immortalité, glace le cœur du juste, en lui ôtant un témoin et un ami, et ne rend justice qu'au méchant qu'elle anéantit [1].

LA HARPE. *Éloge de Fénélon.*

RACINE ET VOLTAIRE.

Tous deux ont possédé le mérite si rare de l'élégance continue et de l'harmonie, sans lequel, dans une langue formée, il n'y a point d'écrivain; mais l'élégance de Racine est plus égale, celle de Voltaire est plus brillante. L'une plaît davantage au goût, l'autre à l'imagination.

Dans l'un, le travail, sans se faire sentir, a effacé jusqu'aux imperfections les plus légères; dans l'autre, la facilité se fait apercevoir à la fois, et dans les beautés, et dans les fautes. Le premier a corrigé son style, sans en refroidir l'intérêt; l'autre y a laissé des taches, sans en obscurcir l'éclat. Ici, les effets tiennent plus souvent à la phrase poétique; là, ils appartiennent plus à un trait isolé, à un vers saillant.

L'art de Racine consiste plus dans le rapprochement nouveau des expressions; celui de Voltaire, dans de nouveaux rapports d'idées. L'un ne se permet rien de ce qui peut nuire à la perfection, l'autre ne se refuse rien de ce qui peut ajouter à l'ornement. Racine, à l'exemple de Despréaux, a étudié tous les effets de l'harmonie, toutes les formes du vers, toutes les manières de le varier. Voltaire, sensible surtout à cet accord si nécessaire entre le rhythme et la pensée, semble regarder le reste comme un mérite subordonné, qu'il rencontre plutôt qu'il ne le cherche. L'un s'attache plus à finir le tissu dans son style, l'autre à en relever les couleurs. Dans l'un, le dialogue est plus lié; dans l'autre, il est plus rapide.

Dans Racine, il y a plus de justesse; dans Voltaire, plus de mouvement. Le premier l'emporte pour la profondeur et la vérité; le second, pour la véhémence et l'énergie. Ici, les beautés sont plus sévères, plus irréprochables; là, elles sont plus variées, plus séduisantes. On admire dans Racine cette perfection toujours plus étonnante à mesure qu'elle est plus examinée; on adore dans Voltaire cette magie qui donne de l'attrait même à ses défauts. L'un vous paraît toujours plus grand par la réflexion, l'autre ne laisse pas maître de réfléchir. Il semble que l'un ait mis son amour-propre à défier la critique, et l'autre à la désarmer.

Enfin, si l'on ose hasarder un résultat sur des objets livrés à jamais à la diversité des opinions, Racine, lu par les connaisseurs, sera regardé comme le poëte le plus parfait qui ait écrit: Voltaire, aux yeux des hommes rassemblés au théâtre, sera le génie le plus tragique qui ait régné sur la scène [2].

LE MÊME.

DUCIS.

Après ce que nous avons vu du caractère indépendant de l'auteur d'*Hamlet*, qui, malgré son peu de fortune, refuse de Napoléon le riche manteau de sénateur, et s'enveloppe dans sa précieuse médiocrité, ne nous étonnons pas que la solitude féconde où s'étendait son âme, que son profond dédain du monde, quoique tempéré par ses sentiments religieux, donnât à ses dehors, naturellement imposants, à ses écrits surtout, quelque aspérité: un esprit si plein de séve et de vigueur devait avoir l'écorce du chêne. Si la qualification de *poëte de la nature*, et de *Bridaine de la tragédie* qu'il reçut de Thomas, est méritée [3], j'ai dû, préoccupé des grandes pensées, des figures énergiques et de l'onction persuasive du *poëte-missionnaire*, faire moins d'attention à sa parure quelque peu négligée, je veux dire au style qui, chez lui, n'est guère que l'habit et que l'ornement de la pensée. Comme ce style, d'ailleurs, a du moins l'avantage de la gravité, de la force, n'en estimons pas moins l'homme, pour quelques fautes d'élégance ou de goût. Il hait

[1] Voyez, en vers, même portrait.
[2] Voyez ci-dessus, *Corneille et Racine.*
[3] On peut voir précédemment, *Discours et Morceaux oratoires*, quel était le caractère de l'éloquence du père Bridaine.

plus que tout la recherche et la gêne ; et quand il ravit notre admiration par l'éclat de ses traits, par ses beautés sévères ou terribles, ce n'est point à l'art qu'il le doit. Il avoue quelque part qu'il est *indisciplinable :* disposition d'esprit qui ne le jeta que dans des écarts poétiques, grâce à ses principes et à la rectitude de son jugement. Renfermé dans les règles étroites de notre scène, il y est par moments contraint et froid : mais qu'une situation extraordinaire, que des sentiments sublimes ou touchants viennent échauffer sa verve ; qu'à l'aspect du vice ou des crimes, le volcan qu'il porte dans son âme et s'allume et bouillonne, alors une chaleur pénétrante, un pathétique immense et désordonnément profond se répand dans ses vers et le place au rang des modèles ; car il en est un alors, non-seulement d'éloquence et de force, mais encore d'élégance et de goût. On a dit que Ducis était de l'école de Crébillon et de Voltaire : non ; dans ses inspirations et quand il s'abandonne à son génie, il ne ressemble à aucun de ses devanciers, pas plus à Shakspeare qu'à Voltaire ou à Crébillon ; il conserve son cachet propre, même quand il imite ; et, s'il appartient alors à une école, on peut dire qu'il en a secoué la poussière. « Une émotion puissante, écrit-il dans une de ses lettres, me transporte sur les hauteurs de mon sujet ; j'aime à traverser des abîmes, à franchir des précipices, à découvrir des lieux où le pied de l'homme n'ait point imprimé sa trace. » On sent qu'en examinant les ouvrages d'un semblable écrivain, vouloir s'arrêter à des vétilles tandis qu'il s'élance *à travers les abîmes*, c'eût été s'exposer à le perdre entièrement de vue.

Onésime LEROY. *Études sur Ducis.*

DUFRESNY ET DESTOUCHES.

Tous deux brillèrent à peu près dans le même temps sur la scène, et s'y distinguèrent par des qualités différentes et presque opposées : Destouches, naturel et vrai, sans jamais être ignoble ou négligé ; Dufresny, original et neuf, sans cesser d'être vrai et naturel : l'un, s'attachant à des ridicules plus apparents ; l'autre, saisissant des ridicules plus détournés : le pinceau de Destouches plus égal et plus sévère ; la touche de Dufresny plus spirituelle et plus libre : le premier, dessinant avec plus de régularité la figure entière ; le second, donnant plus de trait et de jeu à la physionomie : Destouches, plus réfléchi dans ses plans, plus intelligent dans l'ensemble ; Dufresny, animant par des scènes piquantes sa marche irrégulière et décousue. L'auteur du *Glorieux*, sachant plaire à la multitude et aux connaisseurs ; son rival, ne faisant rire la multitude qu'après que les connaisseurs l'ont avertie : tous deux enfin occupant au théâtre une place qui leur est propre et personnelle ; Dufresny, par un mélange heureux de verve et de finesse, par un genre de gaieté qui n'est qu'à lui, et qu'il trouve néanmoins sans la chercher, par un style qui réveille toujours sans qu'on ose le prendre pour modèle, et qu'on ne doit ni blâmer ni imiter ; Destouches, par une sagesse de composition et de pinceau qui n'ôte rien à l'action et à la vie de ses personnages, par un sentiment d'honnêteté et de vertu, qu'il sait répandre au milieu du comique même, par le talent de lier et d'opposer les scènes entre elles ; enfin, par l'art plus grand encore d'exciter à la fois le rire et les larmes, sans qu'on se repente d'avoir ri, ni qu'on s'étonne d'avoir pleuré [1].

D'ALEMBERT. *Éloge de Destouches.*

FONTENELLE.

On sait que Fontenelle est le premier qui ait orné les sciences des grâces de l'imagination ; mais, comme il le dit lui-même, il est très-difficile d'embellir ce qui ne doit l'être que jusqu'à un certain degré. Un tact très-fin, et pour lequel l'esprit ne suffit pas, a pu seul lui indiquer cette mesure. Fontenelle a surtout cette clarté qui, dans les sujets philosophiques, est la première des grâces. Son art de présenter les objets est pour l'esprit ce que le télescope est pour l'œil de l'observateur : il abrége les distances. L'homme peu instruit voit une surface d'idées qui l'intéresse ; l'homme savant découvre la profondeur cachée sous cette surface. Ainsi il donne des idées à l'un, et réveille les idées de l'autre.

Pour la partie morale, Fontenelle a l'air d'un philosophe qui connaît les hommes, qui les observe, qui les craint, qui quelquefois les méprise, mais qui ne trahit son secret qu'à demi. Presque toujours il glisse à côté des préjugés, se tenant à la distance qu'il faut pour que les uns lui rendent justice, et que les autres ne lui en fassent pas un crime. Il ne compromet point la raison, ne la montre que de loin, mais la montre toujours.

A l'égard de sa manière (car il en a une), la finesse et la grâce y dominent, comme on sait, bien plus que la force ; il n'est point éloquent, ne doit et ne veut point l'être, mais il attache et il plaît. D'autres relèvent les choses communes par des expressions nobles ; lui, presque toujours, peint les grandes choses sous des images fami-

---

[1] Dufresny, contrôleur général des jardins de Louis XIV, était né à Paris en 1648. Il y mourut en 1724. (N. E.)

lières. Cette manière peut être critiquée, mais elle est piquante. D'abord, elle donne le plaisir de la surprise par le contraste et par les nouveaux rapports qu'elle découvre ; ensuite, on aime à voir un homme qui n'est pas étonné des grandes choses : ce point de vue semble nous agrandir. Peut-être même lui savons-nous gré de ne pas vouloir nous forcer à l'admiration, sentiment qui nous accuse toujours un peu ou d'ignorance, ou de faiblesse [1].

THOMAS. *Essai sur les éloges.*

BUFFON.

L'historien de la nature est grand, fécond, varié, majestueux comme elle ; comme elle, il s'élève sans effort et sans secousse ; comme elle, il descend dans les plus petits détails, sans être moins attachant ni moins beau. Son style se plie à tous les objets, et en prend la couleur : sublime, quand il déploie à nos regards l'immensité des êtres et les richesses de la création, quand il peint les révolutions du globe, les bienfaits ou les rigueurs de la nature : orné quand il décrit, profond quand il analyse, intéressant lorsqu'il nous raconte l'histoire de ces animaux devenus nos amis et nos bienfaiteurs. Juste envers ceux qui l'ont précédé dans le même genre d'écrire, il loue Pline le naturaliste et Aristote, et il est plus éloquent que ces deux grands hommes. En un mot, son ouvrage est un des beaux monuments de ce siècle, élevé pour les âges suivants, et auquel l'antiquité n'a rien à opposer.

LA HARPE.

BUFFON ET LINNÆUS.

L'histoire naturelle ne serait peut-être pas arrivée sitôt à la brillante destinée que ces sages préceptes lui préparaient, si deux des plus grands hommes qui aient illustré le dernier siècle n'avaient concouru, malgré l'opposition de leurs vues et de leur caractère, ou plutôt à cause de cette opposition même, à lui donner des accroissements aussi subits qu'étendus.

Linnæus et Buffon semblent en effet avoir possédé, chacun dans son genre, des qualités telles qu'il était impossible que le même homme les réunît, et dont l'ensemble était cependant nécessaire pour donner à l'étude de la nature une impulsion aussi rapide.

Tous deux passionnés pour leur science et pour la gloire, tous deux infatigables dans le travail, tous deux d'une sensibilité vive, d'une imagination forte, d'un esprit transcendant, ils arrivèrent tous deux dans la carrière armés des ressources d'une érudition profonde ; mais chacun s'y traça une route différente, suivant la direction particulière de son génie. Linnæus saisissait avec finesse les traits distinctifs des êtres ; Buffon en embrassait d'un coup d'œil les rapports les plus éloignés. Linnæus, exact et précis, se créait une langue à part pour rendre ses idées dans toute leur vigueur ; Buffon, abondant et fécond, usait de toutes les ressources de la sienne pour développer l'étendue de ses conceptions. Personne mieux que Linnæus ne fit jamais sentir les beautés de détail dont le Créateur enrichit avec profusion tout ce qu'il a fait naître ; personne mieux que Buffon ne peignit jamais la majesté de la création, et la grandeur imposante des lois auxquelles elle est assujettie. Le premier, effrayé du chaos où l'incurie de ses prédécesseurs avait laissé l'histoire de la nature, sut, par des méthodes simples et par des définitions courtes et claires, mettre de l'ordre dans cet immense labyrinthe, et rendre facile la connaissance des êtres particuliers ; le second, rebuté de la sécheresse d'écrivains qui, pour la plupart, s'étaient contentés d'être exacts, sut nous intéresser à ces êtres particuliers par les prestiges de son langage harmonieux et poétique. Quelquefois fatigué de l'étude pénible de Linnæus, on vient se reposer avec Buffon ; mais toujours, lorsqu'on a été délicieusement ému par ses tableaux enchanteurs, on veut revenir à Linnæus pour classer avec ordre ces charmantes images dont on craint de ne conserver qu'un souvenir confus ; et ce n'est pas sans doute le moindre mérite de ces deux écrivains que d'inspirer continuellement le désir de revenir de l'un à l'autre, quoique cette alternative semble prouver et prouve en effet qu'il leur manque quelque chose à chacun.

CUVIER. *Prospectus du Dict. des sciences naturelles.*

DE FONTANES.

Toutes les opinions politiques de M. de Fontanes, ainsi que son talent, étaient empreintes de la douce influence des lettres, et se liaient aux souvenirs de leur plus illustre époque. Il aimait la royauté comme l'antique protectrice, comme la noble amie des arts et du génie français. Il aimait son pays comme une terre de gloire, patrie naturelle de tous les talents, fertile en guerriers, en grands hommes ; donnant à l'Europe sa langue, ses lois et ses mœurs ; quelquefois heureuse avec imprudence, malheureuse avec dignité ; et, dans

[1] Voyez, en vers, même sujet.

toutes les fortunes, puissante par l'illustration de tant de souvenirs, parmi lesquels il retrouvait cette splendeur des lettres qui lui était si chère.

Nul talent n'eut un caractère à la fois plus classique et plus personnel à l'auteur. M. de Fontanes avait porté l'élégance jusqu'au point où elle devient une création littéraire. Un petit nombre d'écrits marqués de cette empreinte heureuse et rare suffisaient à sa renommée. Il intéressait par son style, par cette poésie naturelle avec art, correcte avec nouveauté, qui reproduisait la ressemblance, et non pas l'imitation des modèles. Dans son éloquence, dont les formes faciles et pures annonçaient une langue si polie, il avait mêlé quelque chose de poétique et d'élevé qui rappelait les grands orateurs sacrés du dix-septième siècle. Ses vers, d'un tour noble, harmonieux, concis, se portaient naturellement sur les pensées religieuses; ils en recevaient l'inspiration. Majestueuse et rapide dans l'épître où il a célébré l'éloquence des *livres saints*, cette inspiration est attendrissante et naïve dans le poëme de *la Chartreuse;* une tristesse pleine de douceur et de poésie anime cette espèce d'élégie : la mélodie des paroles s'y confond avec l'émotion de l'âme; et l'on croit entendre au loin quelques sons à peine affaiblis de la lyre de Racine.

M. de Fontanes travaillait avec soin ses beaux vers; un goût difficile l'a ramené sur plusieurs ouvrages de sa jeunesse, qu'il a refaits et embellis. Souvent il se plaisait à lutter contre les poëtes de l'antiquité, et ses fragments de traductions sont des chefs-d'œuvre, dont il n'a pas toujours réclamé la gloire. Combien ne devait-on pas espérer que ses loisirs produiraient encore d'heureux fruits pour les lettres! Il avait lu, à l'Académie française, des odes dont l'élévation et l'harmonie rappellent l'école de Rousseau. On savait qu'il avait souvent repris avec ardeur l'entreprise d'un poëme sur la *Grèce délivrée*, sujet d'un favorable augure pour les amis de la gloire et des arts. Plusieurs chants étaient achevés avec cette perfection de détails qu'il ne séparait pas de l'imagination poétique.

Il était plus que jamais occupé par la passion de l'étude, et par la verve du talent. Cette impression répandait sur ses entretiens et dans tous les traits de son caractère un charme d'enthousiasme, de naturel et de bonté qui lui était particulier. On voyait de toutes parts en lui l'homme supérieur et l'excellent homme; on voyait une âme dont tous les sentiments étaient généreux et rapides comme les instincts mêmes du talent. Jamais on ne réunit à plus de vivacité une tolérance plus aimable. Personne ne concevait mieux toutes les opinions désintéressées et sincères. Personne n'appréciait davantage la fidélité à d'autres amitiés que la sienne. Mais surtout quelle grâce et quel feu dans ses discours, lorsqu'il parlait des grands modèles de notre admirable littérature! Quel sentiment délicat! quelles ingénieuses applications de leurs beautés! quelle mémoire éloquente!

Même après la première atteinte d'un mal funeste, ses amis l'ont vu libre d'inquiétudes, rendu tout entier à la vie, revenant à ses souvenirs de littérature et d'éloquence, et l'âme ardente, attentive, récitant quelques vers de nos grands poëtes, dont son imagination était sans cesse entretenue. Il allait publier un de ses premiers ouvrages, qu'il avait revu avec tout l'effort et toute l'expérience du talent, et qui devait soutenir une honorable rivalité; son imagination était tout occupée de ces heureuses et paisibles idées qu'inspirent les lettres : hélas! l'ouvrage qu'il venait d'achever devait paraître trop tard pour lui-même; et cet heureux retour vers les poétiques inspirations de sa jeunesse avait été son dernier adieu à la vie. Une entière sécurité de quelques heures fut suivie d'un danger sans espérance; et, au milieu des promesses divines de la religion, ses dernières pensées, obscurcies des ombres de la mort, n'eurent que peu de temps pour s'arrêter sur la douleur de sa respectable épouse et de sa fille qu'il léguait en mourant à l'auguste intérêt du roi.

Puissent les regrets du public s'attacher longtemps à une si honorable mémoire, et récompenser ainsi ce beau caractère, dont toutes les vertus étaient des mouvements du cœur; et ce beau talent que l'on doit admirer comme un modèle de goût et d'élévation, ou plutôt qu'il faut pleurer maintenant, puisqu'il était l'expression et la vive image de celui que nous avons perdu, de cette âme si bienveillante, si généreuse, si supérieure à l'envie, et si naturellement passionnée pour tout ce qu'il y a de grand et de bon sur la terre!

VILLEMAIN. *Discours de réception à l'Académie française.*

CARACTÈRES MORAUX.

LE FAT.

C'est un homme dont la vanité seule forme le caractère; qui ne fait rien par goût, qui n'agit que par ostentation, et qui, voulant s'élever au-dessus des autres, est descendu au-dessous de lui-même. Familier avec ses supérieurs, important avec ses égaux, impertinent avec ses inférieurs, il tutoie, il protége, il méprise. Vous le saluez, il ne vous voit pas; vous lui parlez, il ne vous écoute pas; vous parlez à un autre, il vous interrompt. Il lorgne, il persifle, au milieu de la société la plus respectable et de la conversation la plus sérieuse. Il dit à l'homme vertueux de venir le voir, il lui indique l'heure du brodeur et du bijoutier. Il n'a aucune connaissance, il donne des avis aux savants et aux artistes. Il en eût donné à Vauban sur les fortifications, à Lebrun sur la peinture, à Racine sur la poésie.

Il fait un long calcul de ses revenus; il n'a que soixante mille livres de rente, il ne peut vivre. Il consulte la mode pour ses travers comme pour ses habits, pour son médecin comme pour son tailleur. Vrai personnage de théâtre, à le voir, vous croiriez qu'il a un masque; à l'entendre, vous diriez qu'il joue un rôle : ses paroles sont vaines, ses actions sont des mensonges, son silence même est menteur. Il manque aux engagements qu'il a; il en feint quand il n'en a pas. Il ne va pas où on l'attend; il arrive tard où il n'est point attendu. Il n'ose avouer un parent pauvre, ou peu connu. Il se glorifie de l'amitié d'un grand à qui il n'a jamais parlé, ou qui ne lui a jamais répondu. Il a du bel esprit la suffisance et les mots satiriques; de l'homme de qualité, les talons rouges, le coureur et les créanciers.

Pour peu qu'il fût fripon, il serait en tout le contraste de l'honnête homme : en un mot, c'est un homme d'esprit pour les sots qui l'admirent; c'est un sot pour les gens sensés qui l'évitent. Mais, si vous connaissiez bien cet homme, ce n'est ni un homme d'esprit, ni un sot; c'est un fat, c'est le modèle d'une infinité de jeunes sots mal élevés [1].

DESMAHIS.

[1] Voyez, en vers, même portrait.

L'IMPERTINENT.

J'entends Théodecte de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche. Le voilà entré : il rit, il crie, il éclate; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre; il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit, que par le ton dont il parle; il ne s'apaise, il ne revient de ce grand fracas que pour débrouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table, et dans la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche : il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois; il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce Euthydème qui donne le repas? Il rappelle à lui toute l'autorité de la table; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer : le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère : si l'on joue, il gagne au jeu, il veut railler celui qui perd, et il l'offense. Les rieurs sont pour lui : il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin, et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent.

LA BRUYÈRE.

L'ÉRUDIT.

Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie, il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême : ne lui parlez pas des guerres de Flandres et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre; il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini : combats, siéges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des Géants, il en raconte les progrès et les moindres détails; rien ne lui est échappé. Il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le babylonien et l'assyrien; il connaît à fond les Égyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles; il ne

le verra point; il a presque vu la tour de Babel: il en compte les degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils de Henri III? Il néglige du moins de rien connaître aux maisons de France, d'Autriche, de Bavière: « Quelles minuties! » dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste de rois des Mèdes, ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigébal, de Noesnemordache, de Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de Valois et de Bourbon. Il demande si l'Empereur a jamais été marié; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Égypte, était valétudinaire, et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité? Il vous dira que Sémiramis, ou, selon quelques-uns, Sémimaris, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole; si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrod était gaucher, et Sésostris ambidextre; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerce ait été appelé Longue-Main, parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avait une main plus longue que l'autre, et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche.

LE MÊME.

MÉNIPPE, OU LES PLUMES DU PAON.

Ménippe est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui; il ne parle pas, il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût, ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnait, et montre la corde: lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque; et, incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a, est tout ce que les hommes en sauraient avoir: aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre, et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas: ceux qui passent le voient, et il semble prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non; et, pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'était pas. L'on juge, en le voyant, qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien, et que sa parure est assortie, qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relayent pour le contempler.

LE MÊME.

GNATHON, OU L'ÉGOÏSTE.

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres: il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service: il ne s'attache à aucun des mets qu'il n'ait achevé d'essayer de tous: il voudrait pouvoir les savourer tous, tout à la fois: il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés: le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe: s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe; on le suit à la trace: il mange haut et avec grand bruit; il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un râtelier: il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a, dans un carrosse, que les places du fond qui lui conviennent; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit. Il tourne tout à son usage: ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service: tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages: il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point

la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

LE MÊME.

CLITON, OU L'HOMME NÉ POUR LA DIGESTION.

Cliton n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui sont de dîner le matin, et de souper le soir: il ne semble né que pour la digestion: il n'a de même qu'un entretien; il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé; il dit combien il y a eu de potages, et quels potages; il place ensuite le rôt et les entremets, il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service; il n'oublie pas les hors-d'œuvre, le fruit et les assiettes: il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point: il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusqu'où il pouvait aller: on ne reverra plus un homme qui mange tant, et qui mange si bien; aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus; il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir: il donnait à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit, il mange, et, s'il revient au monde, c'est pour manger.

LE MÊME.

GITON ET PHÉDON, OU LE RICHE ET LE PAUVRE.

Giton a le teint frais, le visage plein, et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée: il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit: il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, et il éternue fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie; il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de marcher, et l'on marche; tous se règlent sur lui; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler, on est de son avis; on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté, ou par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps: il se croit des talents et de l'esprit; il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre: il dort peu, et d'un sommeil fort léger: il est abstrait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide: il oublie de dire ce qu'il sait ou de parler d'événements qui lui sont connus; et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal; il croit peser à ceux à qui il parle: il conte brièvement, mais froidement; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services: il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux, scrupuleux, timide; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu; il se replie, et se renferme dans son manteau; il n'y a point de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége; il parle bas dans la conversation, et il articule mal: libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère, il n'ouvre la bouche que pour répondre: il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie; il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment; il est pauvre.

LE MÊME.

LE COURTISAN.

N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la

cour, et qui secrètement veut sa fortune. Le reconnaissez-vous à son visage, à ses entretiens? Il ne nomme plus chaque chose par son nom : il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots et d'impertinents : celui dont il lui échapperait de dire ce qu'il en pense, est celui-là même qui, venant à le savoir, l'empêcherait de cheminer.

Pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne; ne voulant du bien qu'à lui seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent, ou que nul du moins ne lui soit contraire. Non content de n'être pas sincère, il ne souffre pas que personne le soit : la vérité blesse son oreille : il est froid et indifférent sur les observations que l'on fait sur la cour et sur le courtisan; et, parce qu'il les a entendues, il s'en croit complice et responsable.

Tyran de la société et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours, une raillerie innocente, mais froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue, et des distractions fréquentes; il a une profusion, le dirai-je? des torrents de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé, et qui est en faveur, et, pour tout autre, une sécheresse de pulmonique : il a des formules de compliment pour l'entrée et pour la sortie, à l'égard de ceux qu'il visite, ou dont il est visité; et il n'y a personne de ceux qui se payent de mines et de façons de parler, qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons et des créatures; il est médiateur, confident, entremetteur; il veut gouverner, il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de cour, il sait où il faut se placer pour être vu; il sait vous embrasser, prendre part à votre joie, vous faire coup sur coup des questions empressées sur votre santé, sur vos affaires; et, pendant que vous lui répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet, ou, s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance; il pleure d'un œil, et rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les ministres ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée : il se tait au contraire, et fait le mystérieux, sur ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point.

LE MÊME.

MÊME SUJET.

Au seul mot de la cour, se réveillent dans votre esprit les idées les plus flatteuses. Vous vous la représentez sous l'image du temple de la volupté, de l'orgueil et de la mollesse; ces traits peignent mieux le monde que la cour. On n'y va pas chercher les plaisirs : hélas! on aurait plutôt à se défendre de l'ennui; on n'y va pas chercher les distinctions : la splendeur primitive du trône y éteint tout éclat qui n'est qu'emprunté; la majesté du maître y attire seule les regards et les hommages; les dieux du siècle y sont confondus avec la foule servile qui, partout ailleurs, les encense; ils déposent en y entrant leur grandeur et leur fierté, et ils ne les reprennent que lorsqu'ils en sortent. Se flatterait-on d'y trouver les douceurs et les aises de la vie? Les habitants de ce séjour s'estiment trop heureux d'y camper sous des tentes : ils ne connaissent ni le sommeil ni la tranquillité; toujours contraints, toujours distraits, toujours hors d'eux-mêmes, entraînés par un tourbillon rapide, ils vont sans dessein, sans plaisir, et les amusements du prince sont les fatigues des courtisans. Sans l'ambition et sans l'intérêt, les cours des rois ne seraient pas si fréquentées. Comme ces passions y sont excitées par la grandeur des récompenses, et gênées en même temps par la présence du souverain, et par la pénétration des concurrents, elles n'en sont que plus vives et mieux déguisées : ainsi, ce qui caractérise les vrais courtisans, ce qui, dans la même nation, en fait une nation séparée du reste des sujets, et différente de mœurs et de langage, c'est la soif immodérée de dominer et de s'enrichir, jointe à la duplicité : c'est cet art funeste où ils excellent de donner perpétuellement le change; de ne paraître occupés que de leurs plaisirs, tandis qu'ils ne songent qu'à leur fortune; de tourner leurs défauts en agréments; de prêter aux vices des couleurs qui les embellissent; de substituer à la vérité et aux sentiments des paroles artificieuses et des protestations simulées; de mettre en œuvre les profondeurs et les ruses de l'intrigue; d'affecter des manières libres et aisées qui ne promettent que candeur et que bonne foi; de cacher les chagrins sous un visage riant; de masquer la haine des dehors de la politesse, et de nuire dans les ténèbres en faisant semblant d'obliger au grand jour. Les bénédictions sont sur leurs lèvres, les malédictions sont dans leur cœur; à les voir si attentifs, si prévenants, si officieux, on dirait qu'ils ne composent tous ensemble qu'une même famille dont les intérêts sont les mêmes : percez cette apparence trompeuse, vous découvrirez, dans ces amis prétendus, autant d'envieux et de rivaux, qui n'aspirent qu'à leur destruction mutuelle.

L'abbé POULLE.

LE FANTASQUE.

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe? Rien au dehors, tout au dedans. Ses affaires vont à souhait, tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? C'est que sa rate fume. Il se coucha hier les délices du genre humain : ce matin on est honteux pour lui ; il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu : toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié ; il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment : par la raison qu'il les a aimées, il ne les saurait plus souffrir. Les parties de divertissement, qu'il a tant désirées, lui deviennent ennuyeuses; il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres ; il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air comme un taureau furieux qui de ses cornes aiguisées va se battre contre les vents.

Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même. Il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et il ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se tait : ce silence affecté le choque. On parle tout bas : il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut : il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste : cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes. On rit : il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire ? Être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient : quand elle le prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup. Il est comme on dépeint les possédés : sa raison est comme à l'envers ; c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le ; vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit, car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé.

Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête? Il n'y en a aucun : point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire : Demain nous irons nous divertir dans un tel jardin. L'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain; celui qui nous promet maintenant, disparaîtra tantôt : vous ne saurez plus le prendre pour le faire souvenir de sa parole. En sa place, vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instants de suite de la même manière. Étudiez-le bien ; puis dites-en tout ce qu'il vous plaira : il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit : ce je ne sais quoi veut et ne veut pas ; il menace, il tremble ; il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes ; il pleure, il rit, il badine, il est furieux : dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant et éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison.

Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis, et exactement raisonnable : il saurait bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change. Il passerait d'abord de son tort au vôtre, et deviendrait raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux nues ; mais ce rien qu'est-il devenu? Il est perdu dans la mêlée ; il n'en est plus question : il ne sait plus ce qui l'a fâché ; il sait seulement qu'il se fâche, et qu'il veut se fâcher ; encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère : comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux.

Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paraît aimer davantage. Non, sa bizarrerie ne connaît personne ; elle s'en prend sans choix à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé. On le persécute, on le trahit. Il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment : voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde ; il aime, on l'aime aussi ; il flatte, il s'insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvaient plus le souffrir. Il avoue son tort, il rit de ses bizarreries ; il se contrefait, et vous croiriez que c'est lui-même dans ses accès d'emportement, tant il se contrefait bien. Après cette comédie jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas! vous vous trompez : il le fera encore ce soir pour s'en moquer demain, sans se corriger.

FÉNELON.

LES NOUVELLISTES.

Il y a une certaine nation qu'on appelle les *nouvellistes*. Leur oisiveté est toujours occupée

Ils sont très-inutiles à l'État; cependant ils se croient considérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, et traitent de grands intérêts. La base de leur conversation est une curiosité frivole et ridicule. Il n'y a point de cabinets si mystérieux qu'ils ne prétendent pénétrer; ils ne sauraient consentir à ignorer quelque chose. A peine ont-ils épuisé le présent, qu'ils se précipitent dans l'avenir, et, marchant au-devant de la Providence, la préviennent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un général par la main, et, après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas. Ils font voler les armées comme des grues, et tomber les murailles comme des cartons. Ils ont des ponts sur toutes les rivières, des routes secrètes dans toutes les montagnes, des magasins immenses dans les sables brûlants : il ne leur manque que le bon sens.

MONTESQUIEU.

LES TROUBADOURS MODERNES.

Des nuances plus fugitives et moins faciles à saisir forment les traits de ces auteurs ingénieux et légers dont l'à-propos fut, pour ainsi dire, la première muse; plus leur esprit souple et varié s'accommode aux circonstances qui l'inspirent, plus il a quelquefois de peine à leur survivre. Mais, si leur gloire est moins imposante et moins durable, elle est, peut-être, plus douce et plus tranquille. L'envie et la haine s'éloignent d'eux, car leurs succès sont peu disputés dans ces cercles brillants dont ils embellissent les fêtes; dignes héritiers de nos vieux troubadours, prouvant par leur gaieté cette antique et joyeuse origine, ils courent dans tous les lieux où le plaisir les appelle; ils entrent, une lyre à la main, dans le palais des princes; ils payent noblement l'hospitalité dans ces demeures du luxe et de la grandeur, en y chassant la contrainte et les soucis par les jeux d'une muse badine, qui mêle plus d'une fois les leçons de la sagesse aux chants de la folie et du plaisir. Plus heureux encore, ils viennent s'asseoir aux banquets de l'amitié; partout la joie redouble à leur passage. C'est la joie qui leur dicta ces vaudevilles piquants, ces refrains qu'une heureuse naïveté rendit populaires; c'est la joie encore qui, mieux que l'or et la faveur, acquitta les vers qu'elle fit naître, en les répétant de la cour à la ville, jusqu'aux extrémités de la France. Les fruits de leur imagination riante, après avoir charmé les contemporains, sont même recueillis avec soin par la postérité, s'ils réunissent la finesse au naturel, et la satire agréable des mœurs au respect pour les bienséances sociales.

DE FONTANES.

LA CURIOSITÉ, OU LES MANIES.

La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a, et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode; ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares, et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *solitaire*. Il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie; il la quitte pour l'*orientale;* de là il va à la *veuve;* il passe au *drap d'or;* de celle-ci à l'*agate*, d'où il revient enfin à la *solitaire* [1] où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées; elle a un beau vase, ou un beau calice : il la contemple, il l'admire. Dieu et la nature sont en cela tout ce qu'il n'admire point; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées, et que les œillets auront prévalu Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange; il est curieux de fruits; vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre : parlez-lui de figues et de melons; dites que les poiriers rompent de fruits cette année, que les pêchers ont donné avec abondance; c'est pour lui un idiome inconnu; il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même des pruniers : il n'a de l'amour que pour une certaine espèce, toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise; il l'ouvre, vous

---

1 Noms de diverses variétés de tulipes. (N. E.)

en donne une moitié, et prend l'autre. Quelle chair! dit-il; goûtez-vous cela? cela est divin! voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs! Et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité, par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer, homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles! Que je voie sa taille et son visage, pendant qu'il vit! Que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui, seul entre les mortels, possède une telle prune!

Un troisième que vous allez voir, vous parle des curieux ses confrères, et surtout de Diognète. « Je l'admire, dit-il, mais je le comprends moins que jamais. Pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles, et qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits, et des monuments fixes et indubitables de l'ancienne histoire? Rien moins. Vous croyez peut-être que la peine qu'il se donne pour recouvrer une tête vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'empereurs interrompue? C'est encore moins. Diognète sait d'une médaille le *fruste*, le *flou*, et la *fleur de coin* [1]; il a une tablette dont toutes les places sont garnies, à l'exception d'une seule; ce vide lui blesse la vue, et c'est précisément et à la lettre pour le remplir qu'il emploie son bien et sa vie. »

« Vous voulez, ajoute Démocède, voir mes estampes? » Et bientôt il les étale, et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapisser un jour de fête le Petit-Pont ou la rue Neuve. Il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée; mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très-cher, et qu'il ne la changerait pas pour tout ce qu'il y a de meilleur. « J'ai, continue-t-il, une sensible affliction, et qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout Callot [2], hormis une seule, qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages; au contraire, c'est une des moindres, mais qui achèverait Callot; je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir : cela est bien rude. »

Tel autre fait la satire de ces gens qui s'engagent, par inquiétude ou par curiosité, dans de longs voyages; qui ne font ni mémoires, ni relations; qui ne portent point de tablettes; qui vont pour voir, et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu; qui désirent seulement de connaître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, et de passer des rivières qu'on n'appelle ni la Seine, ni la Loire; qui sortent de leur patrie pour y retourner; qui aiment à être absents; qui veulent un jour être revenus de loin : et ce satirique parle juste et se fait écouter.

Mais quand il ajoute que les livres en apprennent plus que les voyages, et qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliothèque, je souhaite de la voir. Je vais trouver cet homme qui me reçoit dans une maison où, dès l'escalier, je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont dorés sur tranche, ornés de filets d'or, et de la bonne édition; me nommer les meilleurs l'un après l'autre; dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près, qui sont peints de manière qu'on croit voir de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir; je le remercie de sa complaisance, et ne veux, non plus que lui, visiter sa tannerie, qu'il appelle bibliothèque.

Un bourgeois aime les bâtiments; il se fait bâtir un hôtel si beau, si riche et si orné, qu'il est inhabitable. Le maître, honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il achève sa vie, pendant que l'enfilade et les planchers de rapport sont en proie aux Anglais et aux Allemands qui voyagent, et qui viennent là du Palais-Royal, du palais L... G... [3] et du Luxembourg. On heurte sans fin à cette belle porte; tous demandent à voir la maison, et personne à voir monsieur.

Diphile commence par un oiseau, et finit par mille. Sa maison n'en est pas infectée, mais empestée; la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière. Ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme; les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues, ne font pas un bruit si perçant et si aigu; on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits

---

[1] Le *fruste* sert à désigner la détérioration d'une médaille; une médaille *fruste* est une médaille usée, altérée. Le *flou*, qui est aussi un terme de peinture, désigne la pureté et le goût moelleux de la médaille. Le *coin* est la matrice qui servait à donner l'empreinte à la pièce. (N. E.)

[2] Célèbre dessinateur français, dont l'œuvre a été gravée. Une de ses compositions les plus connues est la *Tentation de saint Antoine*. (N. E.)

[3] Le palais Lesdiguières. (N. E.)

chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement; c'est une affaire laborieuse, et à laquelle à peine il peut suffire.

Il passe les jours, ces jours qui échappent, et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures. Il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet, et de faire couver des canaris. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre; car ses enfants sont sans maître et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos, que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil: lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue, ou qu'il couve.

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes: c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite! il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre: aussi a-t-il fait une perte irréparable. Approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, et qui vient d'expirer: c'est une chenille, et quelle chenille!

LA BRUYÈRE.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.



POÉSIE.

LEÇONS FRANÇAISES

DE LITTÉRATURE

ET DE MORALE.

POÉSIE.

LA POÉSIE.

PRÉCEPTES DU GENRE.

Cette faculté brillante s'occupe moins du réel que du possible, plus étendu que le réel; souvent même elle préfère au possible des fictions auxquelles on ne peut assigner de limites. Sa voix peuple les déserts, anime les êtres les plus insensibles, transporte d'un objet à l'autre les qualités et les couleurs qui servaient à les distinguer; et, par une suite de métamorphoses, nous entraîne dans le séjour des enchantements, dans ce monde idéal, où les poëtes, oubliant la terre, s'oubliant eux-mêmes, n'ont plus de commerce qu'avec des intelligences d'un ordre supérieur.

C'est là qu'ils cueillent leurs vers dans les jardins des Muses, que les ruisseaux paisibles roulent en leur faveur des flots de lait et de miel, qu'Apollon descend des cieux pour leur remettre sa lyre, qu'un souffle divin, éteignant tout à coup leur raison, les jette dans les convulsions du délire, et les force de parler le langage des dieux dont ils ne sont plus que les organes.

Il est des poëtes qui sont en effet entraînés par cet enthousiasme qu'on appelle inspiration divine, fureur poétique. Æschyle, Pindare et tous nos grands poëtes le ressentaient, puisqu'il domine encore dans leurs écrits. Que dis-je? Démosthène à la tribune, des particuliers dans la société, nous le font éprouver tous les jours. Ayez vous-même à peindre les transports ou les malheurs d'une de ces passions qui, parvenues à leur comble, ne laissent plus à l'âme aucun sentiment de libre, il ne s'échappera de votre bouche et de vos yeux que des traits enflammés, et vos fréquents écarts passeront pour des accès de fureur ou de folie. Cependant vous n'aurez cédé qu'à la voix de la nature.

Cette chaleur qui doit animer toutes les productions de l'esprit, se développe dans la poésie avec plus ou moins d'intensité, suivant que le sujet exige plus ou moins de mouvement, suivant que l'auteur possède plus ou moins ce talent sublime qui se prête aisément aux caractères des passions, ou ce sentiment profond, qui tout à coup s'allume dans son cœur et se communique rapidement aux nôtres. Ces deux qualités ne sont pas toujours réunies. J'ai connu un poëte de Syracuse qui ne faisait jamais de si beaux vers que lorsqu'un violent enthousiasme le mettait hors de lui-même.

La poésie a sa marche et sa langue particulières. Dans l'épopée et la tragédie, elle imite une grande action dont elle lie toutes les parties à son gré, altérant les faits connus, en ajoutant d'autres qui augmentent l'intérêt, les relevant, tantôt au moyen des incidents merveilleux, tantôt par les charmes variés de la diction, ou par la beauté des pensées et des sentiments. Souvent la fable, c'est-à-dire la manière de disposer l'action, coûte plus et fait plus d'honneur au poëte que la composition même des vers.

Les autres genres de poésie n'exigent pas de lui une construction si pénible; mais toujours doit-il

montrer une sorte d'invention, donner par des fictions neuves un esprit de vie à tout ce qu'il touche, nous pénétrer de sa flamme, et ne jamais oublier que, suivant Simonide, la poésie est une peinture parlante, comme la peinture est une poésie muette.

J'ai dit que la poésie avait une langue particulière. Dans les partages qui se sont faits entre elle et la prose, elle est convenue de ne se montrer qu'avec une parure très-riche, ou du moins très-élégante, et l'on a remis entre ses mains toutes les couleurs de la nature, avec l'obligation d'en user sans cesse, et l'espérance du pardon, si elle en abuse quelquefois.

Elle a réuni à son domaine quantité de mots interdits à la prose, d'autres qu'elle allonge ou raccourcit, soit par l'addition, soit par le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe. Elle a le pouvoir d'en produire de nouveaux, et le privilége presque exclusif d'employer ceux qui ne sont plus en usage, ou qui ne le sont que dans un pays étranger, d'en identifier plusieurs dans un seul, de les disposer dans un ordre inconnu jusqu'alors, et de prendre toutes les licences qui distinguent l'élocution poétique du langage ordinaire.

Les facilités accordées au génie s'étendent sur tous les instruments qui secondent ses opérations. De là ces formes nombreuses que les vers ont reçues de ses mains, et qui toutes ont un caractère indiqué par la nature. Le vers héroïque marche avec une majesté imposante : on l'a destiné à l'épopée ; l'iambe revient souvent dans la conversation : la poésie dramatique l'emploie souvent avec succès. D'autres formes s'assortissent mieux aux chants accompagnés de danses ; elles se sont appliquées sans efforts aux odes et aux hymnes. C'est ainsi que les poëtes ont multiplié les moyens de plaire.

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis.*

MANIÈRE DE FAIRE LES VERS.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir :
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue.
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle;
Et, pour la rattraper, le sens court après elle.
Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.
La plupart, emportés d'une fougue insensée, [sée.
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pen-
Ils croiraient s'abaisser dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Évitons ces excès : laissons à l'Italie
De tous ces faux brillants l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens ; mais, pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir :
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.
Un auteur, quelquefois trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers était trop faible, et vous le rendez dur.
J'évite d'être long, et je deviens obscur.
L'un n'est point trop fardé, mais sa muse est trop nue;
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours,
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un style trop égal, et toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme
On lit peu ces auteurs nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
Heureux qui dans ses vers sait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre, aimé du ciel, et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitez de Marot l'élégant badinage,
Et laissez le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf.
Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
Même en une *Pharsale*, entasser sur les rives
De morts et de mourants cent montagnes plaintives[1].
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire:
Ayez pour la cadence une oreille sévère.
Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux ;
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée
Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois.
Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre,

---

[1] Il y a dans la *Pharsale* de Lucain, traduite par Brébeuf, liv. VII :

De mourants et de morts cent montagnes plaintives,
D'un sang impétueux cent vagues fugitives, etc.
(N. E.)

Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées :
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure :
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée;
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme :
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
Polissez-le sans cesse, et le repolissez :
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps petillent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique :
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer;
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur;
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur : [joue;
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier. [loue.
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin; aucun mot ne le blesse :
Il trépigne de joie; il pleure de tendresse;
Il vous comble partout d'éloges fastueux :
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
Il ne pardonne point les endroits négligés;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés,
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase :
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase;
Votre construction semble un peu s'obscurcir;
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.

BOILEAU. *Art poét.*, chant Ier.

MANIÈRE DE LIRE LES VERS.

Arrête, sot lecteur, dont la triste manie
Détruit de nos accords la savante harmonie :
Arrête, par pitié! Quel funeste travers,
En dépit d'Apollon, te fait lire des vers?
Ah! si ta voix ingrate ou languit, ou détonne,
Ou traîne avec lenteur son fausset monotone;
Si du feu du génie en nos vers allumé
N'étincelle jamais ton œil inanimé;
Si ta lecture enfin, dolente psalmodie,
Ne dit rien, ne peint rien à mon âme engourdie,
Cesse, ou laisse-moi fuir. Ton regard abattu
Du regard de Méduse a la triste vertu.
L'auditeur qu'ont glacé tes sens et ta présence,
Croit subir le supplice inventé par Mézence :
C'est un vivant qu'on lie au cadavre d'un mort:
Attentif à ta voix, Phébus même s'endort;
Sa défaillante main laisse tomber sa lyre.
C'est peu d'aimer les vers, il les faut savoir lire;
Il faut avoir appris cet art mélodieux
De parler dignement le langage des dieux;
Cet art, qui, par les tons des phrases cadencées,
Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées :
Cet art de déclamer, dont le charme vainqueur
Assujettit l'oreille et subjugue le cœur. [strophe?
« D'où vient, me diras-tu, cette brusque apo-
Lisant pour m'éclairer, je lis en philosophe.
Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art,
Et le teint de Vénus peut se passer de fard.
L'harmonieux débit que ta muse me vante
Ne séduisit jamais une oreille savante.
De cette illusion qu'un autre soit épris;
Mais la vérité nue a pour moi plus de prix. »
Hé quoi! d'une lecture insipide et glacée
Tu prétends attrister mon oreille lassée!
Quoi! traître! à tes côtés tu prétends m'enchaîner!
A loisir, en détail, tu veux m'assassiner;
Dans les longs bâillements et les vapeurs mortelles
Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles;
Et toujours méthodique, et toujours concerté,
Des élans d'un auteur abaisser la fierté,
Tomber quand il s'élève, et ramper quand il vole!
Ah! garde pour toi seul ton scrupule frivole :
Sois captif dans le cercle obscur et limité
Qui fut tracé des mains de l'uniformité;
Aux lois de ton compas asservis Melpomène,
Et la douleur de Phèdre, et l'amour de Chimène;
Ravale à ton niveau l'essor audacieux
De l'oiseau du tonnerre égaré dans les cieux;
Meurs d'ennui, j'y consens : sois barbare à ton aise;
Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse;
N'exige pas du moins, insensible lecteur,
Que jamais je me plie à ton goût destructeur.
Va, d'un débit heureux l'innocente imposture,
Sans la défigurer, embellit la nature,
Et les traits que la Muse éternise en ses chants,
Récités avec art, en seront plus touchants :
Ils laisseront dans l'âme une trace durable,
Du génie éloquent empreinte inaltérable,
Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers,
Qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers.
Jadis on les chantait : les annales antiques
De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques.
Te faut-il rappeler ces prodiges connus?
Ces rochers attentifs à la voix de Linus?
Et Sparte qui s'éveille aux accents de Tyrtée?
Et Terpandre apaisant la foule révoltée [1]?
Les poëtes divins, maîtres des nations,
Savaient noter alors l'accent des passions.
L'âme était adoucie et l'oreille charmée,

[1] Terpandre, poëte et musicien, naquit à Lesbos. Il apaisa par ses chants une sédition à Sparte (N. E.

Et même des tyrans la rage désarmée.
Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les lois.
L'art de les déclamer fut le talent des rois.
Les dieux même, les dieux, par la voix des oracles,
De cet art enchanteur consacraient les miracles.
Chez les fils de Cadmus, peuples ingénieux,
Que les sons de la lyre étaient harmonieux!
Que, dans ces beaux climats, l'exacte prosodie
Aux chansons des Neuf Sœurs prêtait de mélodie!
On voyait, à côté des dactyles volants,
Le spondée allongé se traîner à pas lents.
Chaque mot chez les Grecs, amants de la mesure,
Se pliait de lui-même aux lois de la césure.
Chaque genre eut son rhythme. En vers majestueux,
L'épopée entonna ses récits fastueux.
La modeste élégie eut recours au distique;
Archiloque s'arma de l'ïambe caustique.
A des mètres divers, Alcée, Anacréon,
Prêtèrent leur génie, et leur gloire, et leur nom.
Pour nous, enfants des Goths, Apollon plus avai
A dédaigné longtemps notre jargon barbare.
Ce jargon s'est poli : les Muses, sur nos bords,
Ont d'une mine ingrate arraché des trésors.
O Racine! ô Boileau! votre savante audace
Fait parler notre langue aux échos du Parnasse;
Ce rebelle instrument rend des accents flatteurs;
Vous peignez la nature en sons imitateurs,
Tantôt doux et légers, tantôt pesants et graves;
Votre Apollon est libre au milieu des entraves;
Et l'oreille, attentive au charme de vos vers,
Croit de Virgile même entendre les concerts.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

NARRATIONS.

Soyez vif et pressé dans vos narrations.
BOILEAU. *Art poét.*, ch. III.

NARRATION POÉTIQUE.

PRÉCEPTES DU GENRE.

La *narration* est l'exposé des faits, comme la description est l'exposé des choses; et celle-ci est comprise dans celle-là, toutes les fois que la description des choses contribue à rendre les faits plus vraisemblables, plus intéressants, plus sensibles.

Il n'est point de genre de poésie où la *narration* ne puisse avoir lieu; mais, dans le dramatique, elle est accidentelle et passagère; au lieu que, dans l'épique, elle domine et remplit le fond.

Toutes les règles de la *narration* sont relatives aux convenances et à l'intention du poëte.

Quel que soit le sujet, le devoir de celui qui raconte, pour remplir l'attente de celui qui l'écoute, est d'instruire et de persuader; ainsi les premières règles de la *narration* sont la clarté et la vraisemblance.

La clarté consiste à exposer les faits d'un style qui ne laisse aucun nuage dans les idées, aucun embarras dans l'esprit. Il y a dans les faits des circonstances qui se supposent, et qu'il serait superflu d'expliquer. Il peut arriver aussi que celui qui raconte ne soit pas instruit de tout, ou qu'il ne veuille pas tout dire; mais ce qu'il ignore ou veut dissimuler ne le dispense pas d'être clair dans ce qu'il expose. Le spectateur ou le lecteur veut tout savoir; et, si l'acteur est dispensé de tout éclaircir, le poëte ne l'est pas. S'il jette un voile sur l'avenir, il le laisse du moins entrevoir dans un lointain confus et vague :

Sublustrisque aliquid dant cernere noctis in umbrâ.
VIDA.

C'est un nouvel attrait pour le lecteur. A l'égard du présent et du passé, tout doit être à ses yeux sans nuage et sans équivoque.

Les éclaircissements sont faciles dans l'épopée, où le poëte cède et reprend la parole quand bon lui semble. Dans le dramatique, il faut un peu plus d'art pour mettre l'auditeur dans la confidence; mais comme, dans les moments passionnés, il est permis de penser tout haut, le spectateur entend la pensée. C'est donc une négligence inexcusable que de laisser, dans l'exposition des faits, une obscurité qui nous inquiète et qui nuise à l'illusion.

Si les faits sont trop compliqués, la méthode la plus sage, en travaillant, c'est de les réduire d'abord à leur plus grande simplicité; et, à mesure qu'on aperçoit dans leur exposé quelque embarras à prévenir, quelque nuage à dissiper, on y répand quelques traits de lumière. Le comble de l'art est de faire en sorte que ce qui éclaircit la *narration* soit aussi ce qui la décore.

Le poëte est en droit de suspendre la curiosité, mais il faut qu'il la satisfasse; cette suspension n'est même permise qu'autant qu'elle est motivée.

L'art de ménager l'attention sans l'épuiser consiste à rendre intéressant et comme inévitable l'obstacle qui s'oppose à l'éclaircissement, et à paraître soi-même partager l'impatience que l'on cause. On emploie quelquefois un incident nouveau pour suspendre et différer l'éclaircissement; mais qu'on prenne garde à ne pas laisser voir qu'il est amené tout exprès, et surtout à ne pas employer plus d'une fois le même artifice. Le spectateur veut bien qu'on le trompe; mais il ne veut pas s'en apercevoir.

Il n'y a que les faits surnaturels dont le poët soit dispensé de rendre raison en les racontant.

Les poëtes anciens n'ont pas toujours dédaigné de motiver la volonté des dieux; et le merveilleux est bien plus satisfaisant lorsqu'il est fondé, comme, dans l'*Énéide*, le ressentiment de Junon contre les Troyens, et la colère d'Apollon contre les Grecs dans l'*Iliade*. Mais, pour motiver la conduite des dieux, il faut une raison plausible; il vaut mieux n'en donner aucune, que d'en alléguer de mauvaises.

Ce que je viens de dire de la clarté contribue aussi à la vraisemblance. Un fait n'est incroyable,

que parce qu'on y voit de l'incompatibilité dans les circonstances, ou de l'impossibilité dans l'exécution. Or, en l'expliquant, tout se concilie, tout s'arrange, tout se rapproche de la vérité. *Etiam incredibile solertia efficit sæpè credibile esse.* (Scaliger.) C'est une idée lumineuse d'Aristote que la croyance que l'on donne à un fait se réfléchit sur l'autre, quand ils sont liés avec art. « Par une espèce de paralogisme qui nous est naturel, nous concluons, dit-il, de ce qu'une chose est véritable, que celle qui la suit doit l'être. » Cette remarque importante prouve combien, dans le récit du merveilleux, il est essentiel de mêler des circonstances communes.

Pour me persuader que les héros qu'on me présente ont fait réellement des prodiges dont je n'ai jamais vu d'exemples, il faut qu'ils fassent des choses qui, tous les jours, se passent sous mes yeux. Il est vrai que, parmi les détails de la vie commune, l'on doit choisir avec goût ceux qui ont le plus de noblesse dans leur naïveté, ceux dont la peinture a le plus de charmes; et en cela les mœurs anciennes étaient plus favorables à la poésie que les nôtres. Les devoirs de l'hospitalité, les cérémonies religieuses, donnaient un air vénérable à des usages domestiques qui n'ont plus rien de touchant parmi nous. Il y a donc de l'avantage à prendre ses sujets dans les temps éloignés, ou, ce qui revient au même, dans les pays lointains. Mais dans nos mœurs on peut trouver encore des choses naïves et familières, qui ne laissent pas d'avoir de la noblesse et de la beauté. Eh! pourquoi ne peindrait-on pas aujourd'hui les adieux d'un guerrier qui se sépare de sa femme et de son fils, avec cette ingénuité naturelle qui rend si touchants les adieux d'Hector? Pourquoi ne pas s'attacher à cette nature simple et charmante, lorsqu'une fois on l'a saisie? Pourquoi du moins ne pas se relâcher plus souvent de cette dignité factice où l'on tient ses personnages en attitude et comme à la gêne? Le dirai-je? le défaut dominant de notre poésie héroïque, c'est la roideur. Je la voudrais souple comme la taille des Grâces. Je ne demande pas que le *plaisant* s'y joigne au sublime; mais je suis persuadé qu'on ne saurait trop y mêler le familier noble, et que c'est surtout de ces relâches que dépend l'air de vérité.

La troisième qualité de la *narration*, c'est l'à-propos. Toutes les fois que, des personnages qui sont en scène, l'un raconte et les autres écoutent, ceux-ci doivent être disposés à l'attention et au silence, et celui-là doit avoir eu quelques raisons de prendre, pour le récit dans lequel il s'engage, ce lieu, ce moment, ces personnes mêmes. S'il était vrai que Cinna rendît compte à Émilie, dans l'appartement d'Auguste, de ce qui vient de se passer dans l'assemblée des conjurés, la personne et le temps seraient convenables, mais le lieu ne le serait pas. Théramène raconte à Thésée tout le détail de la mort d'Hippolyte : la personne et le lieu sont bien choisis; mais ce n'est point dans le premier accès de sa douleur, qu'un père, qui se reproche la mort de son fils, peut entendre la description du prodige qui l'a causée.

Une règle sûre pour éprouver si le récit vient à propos, c'est de se consulter soi-même, de se demander : « Si j'étais à la place de celui qui l'écoute, l'écouterais-je? Le ferais-je à la place de celui qui le fait? Est-ce là même et dans cet instant que ma situation, mon caractère, mes sentiments ou mes desseins me détermineraient à le faire? » Cela tient à une qualité de la *narration* plus essentielle que l'à-propos : c'est de l'intérêt que je parle.

La *narration* purement épique, c'est-à-dire du poëte à nous, n'a besoin d'être intéressante que pour nous-mêmes. Qu'elle réunisse à notre égard l'agrément et l'utilité, l'objet du poëte est rempli : elle peut même se passer d'instruire, pourvu qu'elle attache. Or, le plaisir qu'elle peut causer est celui de l'esprit, de l'imagination ou du sentiment.

Plaisir de l'esprit, lorsqu'elle est une source de réflexion et de lumières : c'est l'intérêt que nous éprouvons à la lecture de Tacite. Il suffit à l'histoire; il ne suffit pas à la poésie, mais il en fait le plus solide prix, et c'est par là qu'elle plaît aux sages.

Plaisir de l'imagination, lorsqu'on présente aux yeux de l'âme le tableau de la nature : c'est là ce qui distingue la narration du poëte de celle de l'historien. Le soin de la varier et de l'enrichir fait qu'on y mêle souvent des descriptions épisodiques; mais l'art de les enlacer dans le tissu de la *narration*, de les placer dans les repos, de leur donner une juste étendue, de les faire désirer ou comme délassements, ou comme détails curieux; cet art, dis-je, n'est pas facile.

Cet attrait même de la nouveauté, ce plaisir de l'imagination, s'il était seul, serait faible et bientôt insipide; l'âme ne saurait s'attacher à ce qui ne l'éclaire ni ne l'émeut; et du moins, si on la laisse froide, ne faut-il pas la laisser vide.

Plaisir du sentiment, lorsqu'une peinture fidèle et touchante exerce en nous cette faculté de l'âme par les vives impressions de la douleur ou de la joie; qu'elle nous émeut, nous attendrit, nous inquiète et nous étonne, nous épouvante, nous afflige et nous console tour à tour; enfin, qu'elle nous fait goûter la satisfaction de nous trouver sensibles, le plus délicat de tous les plaisirs.

De ces trois intérêts, le plus vif est évidemment celui-ci. Le sentiment supplée à tout, et rien ne

supplée au sentiment : seul il se suffit à lui-même, et aucune autre beauté ne se soutient, s'il ne l'anime. Voyez ces récits qui se perpétuent d'âge en âge, ces traits dont on est si avide dès l'enfance, et qu'on aime à rappeler encore dans l'âge le plus avancé; ils sont tous pris dans le sentiment. Mais c'est du concours de ces trois moyens de captiver les esprits, que résultent l'attrait invincible de la *narration* et la plénitude de l'intérêt. C'est donc sous ces trois points de vue que le poëte, avant de s'engager dans ce travail, doit en considérer la matière, pour en mieux pressentir l'effet. Il jugera, par la nature du fonds, de sa stérilité ou de son abondance; et, glissant sur les endroits qui ne peuvent rien produire, il réservera les forces du génie pour semer en un champ fécond.

MARMONTEL. *Éléments de littérature.*

MORT D'HIPPOLYTE.

A peine nous sortions des portes de Trézène;
Il était sur son char; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du sein des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos,
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit, et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre; et, d'un dard lancé d'une main [sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein, ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
Je cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie:
Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie...
Cher ami, si mon père un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende... » A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

RACINE. *Phèdre*, acte V.

CONJURATION DE CINNA.

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel [zèle
Cette troupe entreprend une action si belle !
Au seul nom de César, d'Auguste, d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur:
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, et rougir de colère.
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux :
Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le sang romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues!
Combien de fois changé de partis et de ligues!
Tantôt ami d'Antoine et tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel à demi. »
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leur cœur l'ardeur de le punir;
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre la liberté;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître,
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyabl
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,

Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires;
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants;
Rome entière noyée au sang de ses enfants,
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques;
Le méchant par le prix du crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé,
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et, sa tête à la main, demandant son salaire;
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages;
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?
Mais pourrai-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissements, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
Je n'ai point perdu temps, et voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
La perte de nos biens et de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions et les guerres civiles,
Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône, et nous donner des lois[1]. »

CORNEILLE, *Cinna*, acte I[er], scène III.

PASSAGE DU RHIN.

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux[2],
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante,
Lorsqu'un cri tout à coup suivi de mille cris
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde; et partout, sur ses rives,
Il voit fuir à grands pas ses naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ces bords fameux flétri l'antique gloire;
Que Rhinberg et Wesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
« Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête :
Il marche vers Tholus[3], et tes flots en courroux,
Au prix de sa fureur, sont tranquilles et doux :
Il a de Jupiter la taille et le visage;.
Et, depuis ce Romain, dont l'insolent passage
Sur un pont, en deux jours, trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords[4]. »
Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles;
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles lois;
Et de mille remparts mon onde environnée,
De ces fleuves sans nom suivra la destinée!
Ah! périssent mes eaux! ou, par d'illustres coups
Montrons qui doit céder, des mortels ou de nous. »
A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse;
Son front cicatrisé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, et, couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars.
Il voit cent bataillons, qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, et renforçant sa voix :
« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,
Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie?
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
Allez, vils combattants, inutiles soldats,
Laissez là ces mousquets trop pesants pour vos bras;
Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs et presser vos laitages;
Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre au mourir. »
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme;
Et, leur cœur s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre, Grammont, le premier dans les flots,
S'avance soutenu des regards du héros.
Son coursier écumant, sous un maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près; sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivone, Nantouillet, Coeslin, et Salard :
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogen, d'Ambre, Cavoix,
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage :
Par ses soins cependant, trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux;
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux; le plomb vole à l'instant.
Il pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse;
Mais Louis, d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin à ses yeux n'oserait balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone.
Le Rhin, à leur aspect, d'épouvante frissonne,

---

1 Voyez *Discours*.

2 Adule est le nom latin du mont Saint-Gothard, où le Rhin prend sa source. (N. E.)

3 Tolhius, village sur la rive gauche du Rhin, au-dessus du fort de Skink. C'est à Tolhius que les Français passèrent le Rhin à la nage (N. E.)

4 Jules-César. (N. E.)

Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés ;
Condé dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons et gagne les batailles;
Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,
Par lui, dès son enfance, à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine;
Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

BOILEAU. *Épître* IV.

MÊME SUJET.

Le grand nom de Louis et son illustre vie
Aux champs Élysiens font descendre l'envie,
Qui pénètre à tel point les mânes des héros,
Que, pour s'en éclaircir, ils quittent leur repos.
On voit errer partout ces ombres redoutables
Qu'arrêtèrent jadis ces bords impénétrables :
Drusus marche à leur tête, et se poste au fossé
Que, pour joindre l'Yssel au Rhin, il a tracé;
Varus le suit tout pâle, et semble, dans ces plaines,
Chercher le reste affreux des légions romaines;
Son vengeur après lui, le grand Germanicus,
Vient voir comme on vaincra ceux qu'il n'a pas vaincus:
Le fameux Jean d'Autriche, et le cruel Tolède,
Sous qui des maux si grands crûrent par leur remède[1];
L'invincible Farnèse et les vaillants Nassaus,
Fiers d'avoir tant livré, tant soutenu d'assauts,
Reprennent tous leur part au jour qui nous éclaire,
Pour voir faire à mon roi ce qu'eux tous n'ont pu faire,
Eux-mêmes s'en convaincre, et d'un regard jaloux
Admirer un héros qui les efface tous.
Il range cependant ses troupes au rivage,
Mesure de ses yeux Tholus et le passage,
Et voit de ces héros ibères et romains
Voltiger tout autour les simulacres vains :
Cette vue en son sein jette une ardeur nouvelle
D'emporter une gloire et si haute et si belle,
Que, devant ces témoins à le voir empressés,
Elle ait de quoi ternir tous les siècles passés.

CORNEILLE. *Les victoires du roi en* 1672, *imité du latin du P. La Rue.*

LOUIS IX EXPLIQUE A JOINVILLE [2] LES CAUSES ET LES EFFETS DE SON EXPÉDITION DE TERRE SAINTE.

Qu'entends-je? il est donc vrai, Joinville aussi me [blâme !
Mais sais-tu quels desseins je renferme en mon âme?
Sais-tu si les combats où je vous ai guidés
Par de grands intérêts n'étaient pas commandés?
Tu ne vois que des maux, ton désespoir m'accuse;
Eh bien! lis dans mon cœur, et connais mon excuse :
Vainement, tu le sais, au sein de nos remparts,
Je voulus appeler le commerce et les arts.
Ces comtes qui du haut de leurs châteaux antiques
Font gémir mes sujets sous leurs lois despotiques,
Tyrans dans mon royaume, et vassaux turbulents,
Sans relâche occupés de leurs débats sanglants,
Détruisaient mes travaux, déchiraient la patrie,
Dans son premier essor arrêtaient l'industrie.
Divisés d'intérêts, unis contre leur roi,
Je les trouvais sans cesse entre mon peuple et moi.
Signalant tour à tour leurs fureurs inhumaines,
Ils promenaient la mort dans leurs vastes domaines,
Et des soldats français, l'un par l'autre immolés,
Le sang coulait sans gloire en nos champs désolés.
Je voulus, des combats leur ouvrant la carrière,
Offrir un but plus noble à cette ardeur guerrière :
Tu te souviens qu'alors de pieux voyageurs,
Pour nos frères captifs implorant des vengeurs,
D'un zèle saint en nous ranimèrent la flamme.
Aux regards des Français déployant l'oriflamme,
Je leur montre la gloire aux rives du Jourdain;
Ils entendent ma voix, s'arrêtent, et soudain
Oubliant leurs discords, et déposant leurs haines,
Ils marchent réunis vers ces plages lointaines.
Quels plus nobles dangers leur pouvaient être offerts:
Délivrer les chrétiens gémissant dans les fers,
Rendre Jérusalem à sa splendeur première,
En chasser l'infidèle, et rompre la barrière
Qui du tombeau sacré nous défendait l'accès,
Tel devait être, ami, le fruit de nos succès.
Là s'arrêtaient vos vœux, et non mon espérance.
Jette avec moi, Joinville, un regard sur la France;
Avant de condamner les serments que j'ai faits,
De ces combats lointains contemple les effets :
Libre de ses tyrans, mon peuple enfin respire;
La paix renaît en France, et la discorde expire :
Le commerce, avec nous transporté sur ces bords,
Aux peuples rapprochés prodigue ses trésors;
L'aspect de ces climats, depuis longtemps célèbres,
Déjà de l'ignorance éclaircit les ténèbres,
Et sur nos pas les arts, allumant leur flambeau,
Vont remplir l'Occident de leur éclat nouveau.
Déjà des grands vassaux l'autorité chancelle :
Je sais ce qu'entreprend leur audace rebelle,
Joinville; et, m'instruisant aux leçons du passé,
Je suivrai le chemin que Philippe a tracé.
Aux tyrans de mon peuple arrachant leur puissance,
Éveillant la justice, enchaînant la licence,
Au secours de mes lois j'appellerai les mœurs,
Je contiendrai les grands, et, malgré leurs clameurs,
Père de mes sujets, détruisant l'anarchie,
Je veux sur ses débris asseoir la monarchie.
Si Dieu, marquant ici le terme de mes jours,
Veut de tous mes travaux interrompre le cours,
Aux rois qui me suivront j'aurai frayé la route :
Vers ce but glorieux ils marcheront sans doute;
Et quelque jour, mon peuple, éclairé sur ses droits,
Chérira ma mémoire, et bénira mes lois.

ANCELOT. *Louis IX*, act. I, sc. III.

L'HORREUR DES GUERRES CIVILES.

D'Ailly portait partout la crainte et le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend, malgré son âge, une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçants :
C'est un jeune héros à la fleur de ses ans,
Qui, dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière;

---

1 Don Juan d'Autriche, et le duc d'Albe : le premier, fameux par le gain de la bataille contre les Turcs en 1571, et le second, par sa conduite comme gouverneur des Pays-Bas à la même époque. (N. E.)

2 Jean, sire de Joinville, naquit vers 1223. Il s'embarqua pour la terre sainte avec Louis IX, en 1248 : il a laissé des mémoires fort curieux sur le règne de ce prince. Il mo vers 1317. (N. E.)

D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des amours, il sortait de leurs bras.
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour sa jeune épouse, en accusant le ciel,
En détestant la Ligue, et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit, en pleurant, d'un casque précieux
Ce front si plein de grâce, et si cher à ses yeux.
Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière;
Parmi les tourbillons de flamme, de poussière,
A travers les blessés, les morts et les mourants,
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les [flancs,
Tous deux, sur l'herbe unie et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs, d'une course assurée :
Sanglants, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues:
Comme, en un ciel brûlant, deux effroyables nues
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents :
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent :
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut; le démon de la guerre,
La Mort pâle et sanglante, étaient à ses côtés.
Malheureux! suspendez vos coups précipités!...
Mais un destin funeste enflamme leur courage;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait brille et vole en éclats;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle;
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, et repousse la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fit tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage; ô désespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse : hélas! c'était son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes.
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur;
Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horreur;
Il déteste à jamais sa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et, se fuyant lui-même, au milieu des déserts
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords.
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux; elle tombe éperdue;
Le voile de la mort se répand sur sa vue.
« Est-ce toi, cher amant? » Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus.
Elle rouvre les yeux, sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore :
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.
Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ce temps exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exalter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!

VOLTAIRE. *Henriade*, chant VIII.

COMBAT DE RODRIGUE CONTRE LES MORES.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles.
L'onde s'enflait dessous, et, d'un commun effort,
Les Mores et la mer entrèrent dans le port.
On les laisse passer; tout leur paraît tranquille;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris :
Ils abordent sans peur; ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants;
Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent;
Ils paraissent armés; les Mores se confondent;
L'épouvante les prend à demi descendus;
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre.
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre;
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste, ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient;
Leur courage renaît et leurs terreurs s'oublient;
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées;
Des plus braves soldats les trames sont coupées,
Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
Oh! combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et n'en pus rien savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montra notre avantage;
Le More vit sa perte, et perdit le courage;
Et, voyant un renfort qui nous vint secourir,
Changea l'ardeur de vaincre en la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Nous laissent pour adieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux ont pu se retirer.
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte;
Le flux les apporta, le reflux les remporte.
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment, et vendent bien leur vie,
A se rendre moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas;
Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef : je me nomme; ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Et le combat cessa faute de combattants [1].

CORNEILLE. *Le Cid*, act. IV, scène III.

---

1 Voyez les *Récits* ou *Descriptions* de combats, prose et vers.

DERNIER COMBAT DE MITHRIDATE CONTRE LES ROMAINS.

Il vit [1], chargé de gloire, accablé de douleurs;
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous [2] a pas vous seule et sans cause alarmée.
Les Romains, qui partout l'appuyaient par des cris,
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.
Le roi, trompé lui-même, en a versé des larmes :
Et, désormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours, tout près d'être forcé,
En voyant, pour surcroît de douleur et de haine,
Parmi ses étendards porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles :
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.
Vain secours, a-t-il dit, *que j'ai trop combattu!*
Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre :
Essayons maintenant des secours plus certains,
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains.
Il parle : et, défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.
A l'aspect de ce front, dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les eussiez vus tous, retournant en arrière,
Laisser entre eux et nous une large carrière,
Et déjà quelques-uns couraient épouvantés
Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés.
Mais le dirai-je, ô ciel! rassurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le roi,
Qu'un reste de soldats défendait avec moi.
Qui pourrait exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups accompagnés de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la dernière fois,
A de ce grand héros terminé les exploits?
Enfin, las et couvert de sang et de poussière,
Il s'était fait de morts une noble barrière.
Un autre bataillon s'est avancé vers nous.
Les Romains pour le joindre ont suspendu leurs coups;
Ils voulaient tous ensemble accabler Mithridate :
Mais lui : *C'en est assez*, m'a-t-il dit, *cher Arbate*,
Le sang et ma fureur m'emportent trop avant;
Ne livrons pas surtout Mithridate vivant.
Aussitôt dans son sein il plonge son épée :
Mais la mort fuit encor sa grande âme trompée.
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Faible, et qui s'irritait contre un trépas si lent :
Et, se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevait encor sa main appesantie,
Et, marquant à mon bras la place de son cœur,
Semblait d'un coup plus sûr implorer la faveur.
Tandis que, possédé de ma douleur extrême,
Je songe bien plutôt à me percer moi-même,
De grands cris ont soudain attiré mes regards.
J'ai vu, qui l'aurait cru? j'ai vu de toutes parts
Vaincus et renversés les Romains et Pharnace,
Fuyant vers leurs vaisseaux abandonner la place;
Et le vainqueur, vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

RACINE. *Mithridate*, acte V, scène IV.

[1] Xipharès, fils de Mithridate.

[2] Monime, femme de Mithridate.

COMBAT DE TURENNE ET D'AUMALE.

Paris, le roi, l'armée et l'enfer et les cieux,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier;
Ils ne se cachent point sous ce buste d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Éclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long et le danger moins grand.
Leur arme est une épée; et, sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance.
« O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon roi,
Descends, juge sa cause, et combats avec moi :
Le courage n'est rien sans ta main protectrice;
J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice. »
D'Aumale répondit : « J'attends tout de mon bras :
C'est de nous que dépend le destin des combats;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême;
Tranquille, au haut du ciel, il nous laisse à nous-même :
Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
Et le dieu de la guerre est la seule valeur. »
Il dit, et, d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.
Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;
L'autre, d'un pas léger, se détourne et l'évite :
Tantôt, plus rapprochés, ils semblent se saisir;
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre;
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre :
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et, se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur, surpris, et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne est plus adroit, et moins impétueux;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur :
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, aperçoit sa faiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse :
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc;
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Il tombe, et de l'enfer tous les monstres frémirent;
Ces lugubres accents dans les airs s'entendirent :
« De la Ligue à jamais le trône est renversé;
« Tu l'emportes, Bourbon! notre règne est passé. »
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale, sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, et le menace en vain;
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler; sa voix expire dans sa bouche :
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant :
Il regarde Paris, et meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne!
Tu le vis, tu frémis, et ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

VOLTAIRE. *Henriade*, chant X.

COMBAT DU LUTRIN.

Loin du bruit cependant, les chanoines à table
Immolent trente mets à leur faim indomptable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.
Par le sel irritant la soif est allumée;
Lorsque, d'un pied léger, la prompte Renommée,
Semant partout l'effroi, vient au chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se lève, enflammé de muscat et de bile,
Et prétend à son tour consulter la Sibylle [1].
Évrard a beau gémir du repas déserté,
Lui-même est au barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barrière oblique,
Ils gagnent les degrés et le perron antique,
Où, sans cesse étalant bons et méchants écrits,
Barbin vend aux passants des auteurs à tous prix.
Là, le chantre à grand bruit arrive et se fait place,
Dans le fatal instant que, d'une égale audace,
Le prélat et sa troupe, à pas tumultueux,
Descendaient du palais l'escalier tortueux.
L'un et l'autre rival, s'arrêtant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.
Une égale fureur anime leurs esprits :
Tels deux fougueux taureaux, de jalousie épris
Auprès d'une génisse au front large et superbe,
Oubliant tous les jours le pâturage et l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrasés, furieux,
Déjà, le front baissé, se menacent des yeux.
Mais Évrard en passant, coudoyé par Boisrude,
Ne sait point contenir son aigre inquiétude.
Il entre chez Barbin, et, d'un bras irrité,
Saisissant du Cyrus [2] un volume écarté,
Il lance au sacristain le tome épouvantable.
Boisrude fuit le coup : le volume effroyable
Lui rase le visage, et, droit dans l'estomac,
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.
Le vieillard, accablé de l'horrible Artamène,
Tombe aux pieds du prélat, sans pouls et sans haleine.
Sa troupe le croit mort, et chacun, empressé,
Se croit frappé du coup dont il le voit blessé.
Aussitôt contre Évrard vingt champions s'élancent;
Pour soutenir leur choc les chanoines s'avancent :
La Discorde triomphe, et du combat fatal,
Par un cri, donne en l'air l'effroyable signal.
Chez le libraire absent, tout entre, tout se mêle;
Les livres sur Évrard fondent comme la grêle
Qui, dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hasard du livre qu'il rencontre:
L'un tient l'Édit d'Amour [3], l'autre en saisit la Montre;
L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié,
L'autre un Tasse français, en naissant oublié.
L'élève de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur gothique :
Les volumes, sans choix à la tête jetés,
Sur le perron poudreux volent de tous côtés.
Là, près d'un Guarini, Térence tombe à terre :
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre [4].
Oh! que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
Furent en ce grand jour de la poudre tirés!
Vous en fûtes tirés, Almérinde et Simandre [5];
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la première fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure.
Déjà plus d'un guerrier se plaint d'une blessure.
D'un Le Vayer [6] épais Giraud est renversé;
Marineau, d'un Brébeuf, à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit la Pharsale aux provinces si chère.
D'un Pinchêne *in-quarto* [7] Dodillon étourdi
A longtemps le teint pâle et le cœur affadi.
Au plus fort du combat, le chapelain Garagne,
Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne
Des vers de ce poëme effet prodigieux!
Tout prêt à s'endormir bâille et ferme les yeux [8].
A plus d'un combattant la Clélie est fatale;
Giroux dix fois par elle éclate et se signale.
Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri.
Ce guerrier, dans l'église aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.
Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset,
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset;
Et Gerbais l'agréable, et Guérin l'insipide.
Des chantres désormais la brigade timide
S'écarte, et du palais regagne les chemins.
Telle, à l'aspect d'un loup, terreur des champs voisins,
Fuit d'agneaux effrayés une troupe bêlante;
Ou tels, devant Achille, aux campagnes du Xanthe.
Les Troyens se sauvaient à l'abri de leurs tours,
Quand Brontin à Boisrude adresse ce discours :
« Illustre porte-croix, par qui notre bannière
« N'a jamais, en marchant, fait un pas en arrière,
« Un chanoine, lui seul triomphant du prélat,
« Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat?
« Non, non; pour te couvrir de sa main redoutable,
« Accepte de mon corps l'épaisseur favorable;
« Viens; et, sous ce rempart, à ce guerrier hautain
« Fais voler ce Quinault qui me reste à la main. »
A ces mots, il lui tend le doux et tendre ouvrage;
Le sacristain, bouillant de zèle et de courage,
Le prend, se cache, approche, et droit entre les yeux.
Frappe du noble écrit l'athlète audacieux.
Mais c'est pour l'ébranler une faible tempête;
Le livre, sans vigueur, mollit contre sa tête.
Le chanoine le voit, de colère embrasé :
« Attendez, leur dit-il, couple lâche et rusé,
« Et jugez, si ma main, aux grands exploits novice,
« Lance à mes ennemis un livre qui mollisse. »
A ces mots, il saisit un vieux *Infortiat*,
Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat [9];
Inutile ramas de gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formaient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendait à trois clous un reste de fermoir.
Sur l'ais qui le soutient auprès d'un Avicenne [10],
Deux des plus forts mortels l'ébranleraient à peine;

1 La déesse de la chicane que le prélat, ennemi du chantre, venait de consulter. (N. E.)

2 *Artamène* ou *le grand Cyrus*, roman de Mlle de Scudéri. (N. E.)

3 Ouvrage de Régnier-Desmarets. La *Montre d'Amour* est un ouvrage de Bonnecorse. Le *Jonas*, un mauvais poëme du sieur Coras.

4 Misérable écrivain.

5 *Caloandre*, petit roman italien, traduit par Scudéri.

6 Lamothe Le Vayer, dont les ouvrages composaient deux vol. in-folio.

7 Étienne-Martin, sire de Pinchêne, neveu de Voiture. (N. E.)

8 Poëme héroïque de Louis Le Laboureur. (N. E.)

9 Commentateurs de l'*Infortiat*, livre de droit d'une grosseur énorme. (N. E.)

10 Auteur arabe, qui a écrit sur la médecine. (N. E.)

Le chanoine pourtant l'enlève sans effort,
Et sur le couple pâle et déjà demi-mort
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre :
Les guerriers, de ce coup, vont mesurer la terre;
Et, du bois et des clous meurtris et déchirés,
Longtemps loin du perron roulent sur les degrés.
Au spectacle étonnant de leur chute imprévue,
Le prélat pousse un cri qui pénètre la nue :
Il maudit dans son cœur le démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule six pas;
Mais bientôt, rappelant son antique prouesse,
Il tire du manteau sa dextre vengeresse.
Il part, et, de ses doigts saintement allongés,
Bénit tous les passants, en deux files rangés.
Il sait que l'ennemi que ce coup va surprendre,
Désormais sur ses pieds ne l'oserait attendre,
Et déjà voit pour lui tout le peuple en courroux
Crier aux combattants : « Profanes, à genoux! »
Le chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans son cœur éperdu cherche en vain du courage :
La fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit;
Le long des sacrés murs sa brigade le suit.
Tout s'écarte à l'instant, mais aucun n'en réchappe;
Partout le doigt vainqueur les suit et les rattrape.
Évrard seul, en un coin prudemment retiré,
Se croyait à couvert de l'insulte sacré;
Mais le prélat vers lui fait une marche adroite,
Il l'observe de l'œil, en tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, et, d'un bras fortuné,
Bénit subitement le guerrier consterné.
Le chanoine, surpris de la foudre mortelle,
Se dresse, et lève en vain une tête rebelle :
Sur ses genoux tremblants il tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le temple aussitôt le prélat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire;
Et de leurs vains projets les chanoines punis
S'en retournent chez eux éperdus et bénits.

BOILEAU. *Lutrin*, chant V.

FAMINE DE PARIS.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la mort qui marchait après elle,
Alors on entendit des hurlements affreux :
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante et la voix affaiblie
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Éprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins et ces fêtes,
Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes,
Où, parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés et la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin des malheureux, couchés sur la poussière,
Se disputaient encore, à leurs derniers moments,
Les restes odieux des plus vils aliments;
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture;
Des morts épouvantés les ossements poudreux,
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
On les voit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie!
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, et la guerre et la faim.
Les uns étaient venus des campagnes belgiques;
Les autres, des rochers et des monts helvétiques;
Barbares dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors;
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à sa tremblante mère :
De la cruelle faim le besoin consumant
Fait expirer en eux tout autre sentiment;
Et d'un peu d'aliment la découverte heureuse
Était l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur,
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.
Une femme (grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire?),
Une femme avait vu par ces cœurs inhumains
Un reste d'aliment arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, près de périr comme elle :
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance, sa voix, sa misère et ses charmes,
A sa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante;
La rage enfin l'emporte, et, d'une voix tremblante,
Détestant son hymen et sa fécondité :
« Cher et malheureux fils, que mes flancs ont porté,
« Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie;
« Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie.
« Et pourquoi vivrais-tu? Pour aller dans Paris,
« Errant et malheureux, pleurer sur ses débris?
« Meurs avant de sentir mes maux et ta misère;
« Rends-moi le jour, le sang que t'a donné ta mère :
« Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
« Et que Paris du moins voie un crime nouveau! »
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce, en frémissant, le parricide acier;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
Et d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches soldats
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas :
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie :
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur;
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, et de sang dégouttante.
« Oui, c'est mon propre fils; oui, monstres inhumains,
« C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains;
« Que la mère et le fils vous servent de pâture :
« Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous?

Tigres, de tels festins sont préparés pour vous. »
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste :
Ils pensent voir tomber sur eux le feu céleste;
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au ciel, et demandait la mort.

VOLTAIRE. *Henriade*, ch. x.

LA VACCINE, OU LES REGRETS ET LE DÉSESPOIR D'UNE MÈRE.

C'était l'heure où, lassé des longs travaux du jour,
Le laboureur revoit son rustique séjour.
Je visitai des morts la couche triste et sainte;
Une femme apparut vers la funèbre enceinte,
Et, d'un enfant suivie, avec l'ombre du soir,
Sous un jeune cyprès lentement vint s'asseoir.
Parmi les hauts gazons s'élevaient sans culture
Quelques sombres pavots, fleurs de la sépulture;
Son fils, pour les cueillir, un moment s'éloigna :
A toute sa douleur elle s'abandonna ;
Mes pleurs interrogeaient sa tristesse mortelle.
« Mon époux n'était plus, j'avais deux fils, dit-elle;
« L'un d'eux, mon jeune Edgar, était le plus chéri;
« C'était mon premier né, mon lait l'avait nourri;
« Plus souvent que son frère il cherchait mes caresses;
« Mais Dieu punit toujours d'inégales tendresses;
« Le fléau destructeur aux mères si fatal
« S'étendit par degrés sur le hameau natal;
« Chaque mère implora le secours salutaire
« D'un art encor nouveau, présent de l'Angleterre;
« Le second de mes fils lui-même y fut soumis;
« Prête à livrer Edgar, j'hésitai, je frémis;
« Contre un fer douloureux, sa frayeur indocile
« Dans les bras de sa mère implorait un asile :
« J'osai l'y recevoir; j'oubliai ma raison;
« Je l'offris sans défense au funeste poison.
« Edgar en respira la vapeur meurtrière;
« Chaque élan de mon cœur était une prière;
« Je le voyais souffrir, languir sur mes genoux,
« Et mon plus jeune fils jouait auprès de nous.
« Chaque jour, chaque instant redoublait mes alarmes,
« Je pleurais... Mon Edgar ne voyait point mes larmes;
« Déjà le mal impur, sur ses yeux arrêté,
« Cachait à ses regards sa mère et la clarté;
« Il mourut... et voilà sa pierre funéraire.
« Ce cyprès est le sien, cet enfant est son frère.
« Nous venons tous les soirs lui porter nos douleurs ;
« Nous regardons le ciel, et nous versons des pleurs.
« Toi, mon dernier enfant, souffre ma plainte amère;
« Le ciel n'enferme pas tout l'amour de ta mère :
« A vivre loin d'Edgar je puis m'accoutumer;
« Près du cercueil d'Edgar je puis encore aimer. »
Elle se tait... L'enfant la suit dans les ténèbres.
Mais on dit que bientôt, sur les gazons funèbres,
Il revint pleurer seul, hélas! et que ses pas
Vers le tombeau d'Edgar ne se dirigeaient pas.
Prévenez le malheur que ma muse déplore,
Votre jeune famille avec moi vous implore;
Vous, simples villageois, d'éternels préjugés,
De fantômes, d'erreurs, d'ignorance assiégés,
Hâtez-vous, le temps fuit, et l'enfance succombe,
De vos fils au berceau ne creusez pas la tombe;
S'il faut quelque jour que vous pleuriez leur mort,
Qu'au moins leur souvenir ne soit pas un remord.
Et vous qui des États portez le poids immense,
Monarques, achevez ce qu'un sage commence!
En veillant sur nos jours, faites chérir vos droits;
Aux bienfaits du génie associez les rois;
Que, dans chaque cité, le prévoyant hospice
Offre à l'art de Jenner un asile propice;
Qu'instruit par vos leçons, le prêtre des hameaux
Décide enfin le pauvre à fuir un de ses maux;
Et que le monstre impur, comme la lèpre immonde,
Avec son masque affreux disparaisse du monde.

SOUMET.

ÆGISTHE, FILS DE MÉROPE, ATTAQUE POLYPHONTE AU PIED DE L'AUTEL OU CE TYRAN ALLAIT ÉPOUSER SA MÈRE.

La victime était prête, et de fleurs couronnée;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main,
Le prêtre prononçait les paroles sacrées;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante dans mes bras,
Au lieu de l'hyménée, invoquait le trépas.
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée, en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels;
Il court. C'était Ægisthe : il s'élance aux autels;
Il monte, il y saisit, d'une main assurée,
Pour les fêtes des dieux, la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts; je l'ai vu de mes yeux[1].
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.
« Meurs, tyran! disait-il: dieux, prenez vos victimes! »
Érox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Érox qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Ægisthe se retourne, enflammé de furie,
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève, et blesse le héros;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère... Ah! que l'amour inspire de courage!
Quel transport animait ses efforts et ses pas!
Sa mère... Elle s'élance au milieu des soldats.
« C'est mon fils! arrêtez; cessez, troupe inhumaine!
C'est mon fils! déchirez sa mère et votre reine,
Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté! »
A ces cris douloureux, le peuple est agité.
Un gros de nos amis, que son danger excite,
Entre elle et ses soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés;
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères,
Les frères, méconnus, immolés par leurs frères,
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants :
On marche, on est porté sur les corps des mourants;
On veut fuir, on revient; et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Ægisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattants je vole ensanglantée :
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : « Il est mort, il tombe, il est vainqueur! »

---

[1] Le poète met cette narration dans la bouche d'Ismenie confidente de Mérope. (N. E.)

Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourants, des morts et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris.
Venez : j'ignore encor si la reine est sauvée;
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

VOLTAIRE. *Mérope.*

IPHIGÉNIE SAUVÉE, ET L'ORACLE ACCOMPLI.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment[1],
Saisi d'horreur, de joie et de ravissement :
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà, de tout le camp la discorde maîtresse
Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantait l'armée, et partageait les dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage;
Déjà coulait le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé.
Terrible et plein du dieu qui l'agitait sans doute :
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute :
Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix
M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,
Sur ce bord immolée, y doit laisser sa vie.
Thésée, avec Hélène uni secrètement,
Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
Une fille en sortit, que sa mère a célée;
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée...
Elle me voit, m'entend; elle est devant vos yeux;
Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux. »
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile.
Elle était à l'autel, et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusait la lenteur.
Elle-même tantôt d'une course subite
Était venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais, puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras.
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas;
« Le sang de ce héros dont tu me fais descendre,
« Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole, et sur l'autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer leur répond par des mugissements.
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue,
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part : la seule Iphigénie,
Dans ce commun bonheur, pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir;
Venez, Achille et lui brûlent de vous revoir,
Madame; et désormais tous deux d'intelligence
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

RACINE. *Iphigénie,* act. V, sc. dern.

LE MEUNIER SANS-SOUCI.

L'homme est, dans ses écarts, un étrange problème.
Qui de nous en tout temps est fidèle à soi-même?
Le commun caractère est de n'en point avoir:
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal balancé sous le verre.
L'homme est bien variable; et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore :
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe, et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie[2].
Sur le riant coteau par le prince choisi
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci.*
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci!... ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?

---

1 Ce discours est placé dans la bouche d'Ulysse, qui s'adresse à Clytemnestre. (N. E.)

2 Jean-Baptiste Boyer, marquis d'Argens, auteur des *Lettres juives;* Julien Offray de Lamettrie, médecin et littérateur, connu par plusieurs ouvrages sur la médecine et la métaphysique. Le roi de Prusse estimait beaucoup l'un et l'autre. (N. E.)

— Rien du tout; car j'entends ne le vendre à per- [sonne.
Il vous faut est fort bon... mon moulin est à moi...
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends- [y garde.
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je [le garde :
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande près de lui le meunier indocile ;
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile,
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
C'est mon Potsdam, à moi. Je suis tranchant peut être:
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté;
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître. — Vous!... de prendre mon moulin?
Oui; si nous n'avions pas des juges à Berlin. »
Le monarque, à ce mot, revint de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
« Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique. »
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

ANDRIEUX.

LES DEUX SERPENTS.

A cet autel de gazons et de fleurs
Déjà la main des sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,
Jeune, au front large, à la corne dorée;
Le bras fatal, sur sa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu...
Un bruit s'entend... l'air siffle.. l'autel tremble.
Du fond du bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpents soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent, loin d'eux, de tortueux sillons;
Les yeux en feu, lèvent d'un air superbe
Leurs cous mouvants, gonflés de noirs poisons;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfants fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
Suit son objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, et de terre élancé,
Forme cent nœuds autour d'elle enlacé;
La tient, la serre; avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps;
Perce des traits d'une langue assassine
Son cou nerveux, les veines de son flanc,
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire, et s'enivre de sang.
Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvements divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève;
Le feu jaillit de ses larges naseaux :
A sa douleur, à ses horribles maux
Les deux dragons ne laissent point de trêve;
Sa voix, perdue en longs mugissements,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux, et les forêts profondes...
Il tombe enfin, il meurt dans les tourments :
Il meurt... Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles [1].

MALFILATRE.

LES CATACOMBES DE ROME.

Sous les remparts de Rome, et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains.
Avec ses monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et de l'autre un flambeau,
Il entre; il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit;
Mystérieux asile où l'espoir le conduit,
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs, dépouilles précieuses.
Il saisit ce trésor; il veut poursuivre : hélas!
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il cherche, mais en vain : il s'égare, il se trouble;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur.
Enfin, de route en route et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent alentour.
Lequel choisir? lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous, il les prend, il les quitte;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite;
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur;

---

[1] Voyez la traduction de l'*Énéide*, par Delille.

De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel
En trois lustres entiers voit à peine un mortel;
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme, en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête, et demeure immobile.
Vaines précautions! tout soin est inutile;
L'heure approche, et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche; il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit; toutefois d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir! par le feu la cire consumée,
Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus :
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux;
Le Délire brûlant, le Désespoir affreux,
La Mort!... non cette Mort qui plaît à la Victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la Gloire;
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La Faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines!
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus,
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus;
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire!
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix!
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret, et séchés par la rage.
Cependant il espère; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute... Hélas! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments!
Quand tout à coup son pied trouve un léger obstacle,
Il y porte la main. O surprise! ô miracle!
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu;
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour;
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour;
A l'abri du danger, son âme encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieu! quel ravissement quand il revoit les cieux
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux!
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue!
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde[1].

DELILLE. *L'Imagination*, ch. VI.

PROCÈS DU SÉNAT DE CAPOUE.

Dans Capoue autrefois, chez ce peuple si doux[2],
S'élevaient des partis, l'un de l'autre jaloux :
L'ambition, l'orgueil, l'envie à l'œil oblique,
Tourmentaient, déchiraient, perdaient la république.
D'impertinents bavards, soi-disant orateurs,
Des meilleurs citoyens ardents persécuteurs,
Excitent à dessein les haines les plus fortes;
Et, pour comble de maux, Annibal est aux portes.
Que faire et que résoudre en ce pressant danger?
Tu vas tomber, Capoue, aux mains de l'étranger!
Le sénat effrayé délibère en tumulte;
Le peuple soulevé lui prodigue l'insulte;
On s'arme, on est déjà près d'en venir aux mains.
Les meneurs triomphaient; pour rompre leurs desseins,
Certain Pacuvius, vieux routier, forte tête,
Trouva dans son esprit cette ressource honnête :
« Avec vous, sénateurs, je fus longtemps brouillé;
De mon bien, sans raison, vous m'avez dépouillé,
Leur dit-il; mais je vois, dans la crise où nous sommes,
Les périls de l'Etat, non les fautes des hommes.
On égare le peuple, il le faut ramener;
Il est une leçon que je veux lui donner :
J'ai du cœur des humains un peu d'expérience;
Laissez-moi faire enfin; soyez sans défiance :
La patrie aujourd'hui me devra son salut. »
La peur en fit passer par tout ce qu'il voulut :
Il prend cet ascendant et ce pouvoir suprême...
Quand chacun consterné tremble et craint pour soi-même,
S'il se présente un homme au langage assuré,
On l'écoute, on lui cède, il ordonne à son gré :
Ainsi Pacuvius, du droit d'une âme forte,
Sort du sénat, le ferme, en fait garder la porte,
S'avance sur la place, et son autorité
Calme un instant les flots de ce peuple irrité :
« Citoyens, leur dit-il, la divine justice
A vos vœux redoublés se montre enfin propice;
Elle livre en vos mains tous ces hommes pervers,
Ces sénateurs noircis de cent forfaits divers,
Dont chacun d'entre vous a reçu quelque offense :
Je les tiens renfermés, seuls, tremblants, sans défense!
Vous pouvez les punir, vous pouvez vous venger,
Sans livrer de combat, sans courir de danger.
Contre eux tout est permis, tout devient légitime :
Pardonner est honteux, et proscrire est sublime.
Je suis l'ami du peuple, ainsi vous m'en croirez;
Et surtout gardez-vous des avis modérés. »
L'assemblée applaudit à ce début si sage,
Et par un bruit flatteur lui donne son suffrage.
Le harangueur reprend : « Punissez leurs forfaits·
Mais ne trahissez pas vos propres intérêts :
A qui veut se venger, trop souvent il en coûte.
Votre juste courroux, je n'en fais aucun doute,
Proscrit les sénateurs, et non pas le sénat.
Ce Conseil nécessaire est l'âme de l'État,

[1] Voyez le même sujet en prose, dans la première partie

[2] Ce morceau est imité de Tite-Live, livre XXIII, ch. 2. — 4. (N. E.)

Le gardien de vos lois, l'appui d'un peuple libre :
Aux rives du Vulturne, ainsi qu'aux bords du Tibre,
On hait la servitude, on abhorre les rois. »
Tout le peuple applaudit une seconde fois.
« Voici donc, citoyens, le parti qu'il faut suivre :
Parmi ces sénateurs que le destin vous livre,
Que chacun à son tour, sur la place cité,
Vienne entendre l'arrêt qu'il aura mérité.
Mais avant qu'à nos lois sa peine satisfasse,
Il faudra qu'au sénat un autre le remplace;
Que vous preniez le soin d'élire parmi vous
Un nouveau sénateur, de ses devoirs jaloux,
Exempt d'ambition, de faste, d'avarice,
Ayant mille vertus sans avoir aucun vice,
Et que tout le sénat soit ainsi composé :
Vous voyez, citoyens, que rien n'est plus aisé. »
La motion aux voix est d'abord adoptée,
Et, sans autre examen, soudain exécutée :
Les noms des sénateurs qu'on doit tirer au sort
Sont jetés dans une urne, et le premier qui sort
Est au regard du peuple amené sur la place.
A son nom, à sa vue, on crie, on le menace.
Aucun tourment pour lui ne semble trop cruel,
Et peut-être de tous c'est le plus criminel.
— « Bien, dit Pacuvius, le cri public m'atteste
Que tout le monde ici l'accuse et le déteste.
Il faut donc de son rang l'exclure, et décider
Quel homme vertueux devra lui succéder.
Pesez les candidats, tenez bien la balance :
Allons, qui nommez-vous? » — Il se fit un silence.
On avait beau chercher; chacun, excepté soi,
Ne connaissait personne à mettre en cet emploi.
Cependant, à la fin, quelqu'un de l'assistance,
Voyant qu'on ne dit mot, prend un peu d'assurance,
Hasarde un nom, encor le risqua-t-il si bas,
Qu'à moins d'être tout près, on ne l'entendit pas.
Ses voisins, plus hardis, tout haut le répétèrent.
Mille cris à la fois contre lui s'élevèrent.
Pouvait-on présenter un pareil sénateur!
Celui qu'on rejetait était cent fois meilleur.
Le second proposé fut accueilli de même,
Et ce fut encor pis quand on vint au troisième.
Quelques autres encor ne semblèrent nommés
Que pour être hués, conspués, diffamés...
Le peuple ouvre les yeux, se ravise; et la foule,
Sans avoir fait de choix, tout doucement s'écoule.
De beaucoup d'intrigants ce jour devint l'écueil.
Le bon Pacuvius, qui suivait tout de l'œil :
« Pardonnez-moi, dit-il, l'innocent artifice
Qui vous fait rendre à tous une exacte justice.
Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
D'un blâme interessé chargeaient nos sénateurs,
Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces?
Eh! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places?
Ajournons, citoyens, ce dangereux procès;
D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès;
Éteignons nos débats; que le passé s'oublie,
Et réunissons-nous pour sauver l'Italie. »
On crut Pacuvius, mais non pas pour longtemps :
Les esprits à Capoue étaient fort inconstants.
Bientôt se ranima la discorde civile;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.
Français, ce trait s'appelle un avis aux lecteurs [1].

ANDRIEUX.

[1] Ce dernier vers fait allusion aux dissensions qui déchiraient la France au temps du Directoire, époque où cette pièce fut publiée. (N. E.)

L'ÉDUCATION D'ACHILLE

Quand, du sein maternel, porté dans ce séjour
Où mes premiers regards se sont ouverts au jour,
Ce vieillard vertueux, qui m'a servi de père [2],
Eut daigné m'accueillir, on dit qu'un soin sévère
De ma bouche écarta ce nectar nourricier,
Doux tribut qu'une mère aime tant à payer,
Et tous ces aliments, vulgaire nourriture,
Qu'offre aux faibles humains l'indulgente nature.
Aux cris de mes besoins sans cesse renaissants,
Ni Cérès, ni Bacchus, n'apportaient leurs présents;
Mais des lions, des ours, mes lèvres dévorantes
Suçaient le sang, pressaient les chairs encor vivantes;
Et ce repas sauvage, il fallait l'acheter.
Sur les pas du centaure il fallait affronter
D'une mer en courroux l'effrayante menace,
Le fracas d'un torrent qui, sur des monts de glace,
De rochers en rochers tombe, écume et mugit;
Rire au tigre qui gronde, au lion qui rugit;
Ou seul, d'une forêt profonde, spacieuse,
Contempler sans pâlir l'horreur silencieuse.
D'une armure bientôt mon corps soutint le poids,
Mon bras un bouclier, mon épaule un carquois;
Bientôt je marchai ceint de ma première épée,
Et je la rapportai d'un noble sang trempée.
Je bravais des saisons les outrages divers,
L'air brûlant des étés, la glace des hivers.
Sur un lit de duvet bercé par la mollesse,
Jamais un doux concert n'endormit ma paresse :
Sur la pointe d'un roc j'aimais à sommeiller,
Et le bruit des torrents ne pouvait m'éveiller.
Ainsi coulaient pour moi les beaux jours de l'enfance,
Ainsi je préludais à mon adolescence.
J'appris alors à vaincre un coursier indompté:
Sur sa croupe rebelle avec orgueil monté,
Tantôt je devançais le cerf, ou le Lapith
Qui d'un pas effrayé précipitait sa fuite :
Et tantôt je suivais, d'un élan aussi prompt,
Le vol d'un trait ailé qu'avait lancé Chiron.
Souvent, dans la saison au repos consacrée,
Quand du fleuve engourdi le souffle de Borée
A peine avait fixé le cristal frémissant,
Un regard de Chiron sur ce miroir glissant
M'ordonnait de courir, sans que mon pas agile
Blessât en l'effleurant son écorce fragile :
C'étaient là mes plaisirs. Dirai-je mes combats,
Mes dangers, Pélion dépeuplé par mon bras,
Et ces bois étonnés de leur vaste silence [3]?
Je n'aurais point osé déshonorer ma lance,
En frappant ou le lynx qui me voit, tremble et fuit,
Ou le cerf innocent qu'effarouche un vain bruit :
Il fallait braver l'ours à la forme effrayante,
Le sanglier armé de sa dent foudroyante,
D'un carnage récent le tigre ensanglanté.
Ce n'était rien : d'Alcide émule redouté,
Il fallait terrasser une lionne mère,
De son corps hérissé défendant son repaire,
Roulant d'un air affreux ses regards menaçants,
Epouvantant l'écho de ses rugissements.
Enfin l'âge m'ouvrit une digne carrière;
J'appris, je dévorai la science guerrière.
Tous les secrets de Mars furent bientôt les miens:
Bientôt je maniai l'arme des Pæoniens,
Le dard que d'un bras sûr lancent les Massagètes,

[2] Le centaure Chiron. (N. E.)
[3] Depuis la mort des animaux qui auparavant les remplissaient de leurs cris. (N. E.)

Et le fer recourbé qu'ont inventé les Gètes,
Et l'arc dont le Gélon marche toujours armé.
Aux jeux sanglants du ceste enfin accoutumé,
J'aurais pu défier le Sarmate intrépide[1].
J'appris jusqu'à cet art vulgaire, mais perfide,
De lancer un caillou, qui, trois fois balancé,
S'échappe, siffle, et vole au but qu'on a fixé.
Mais, tout récents qu'ils sont, à peine ma mémoire
Peut rappeler, vous-même à peine pourriez croire
A quels travaux divers je me suis exercé.
Chiron parle, et soudain d'un immense fossé
Mon vaste élan franchit et joint les deux rivages.
Chiron parle, et courant sur ces rochers sauvages
Où croît la ronce, où vit le reptile odieux,
Je m'élance au sommet d'un mont voisin des cieux,
Aussi rapidement que je rase une plaine.
D'un éclat de rocher qu'il soulève avec peine
Chiron arme sa main, me défie au combat;
Il le lance : j'attends, intrépide soldat,
Et sur mon bouclier, solide, impénétrable,
Je reçois, en riant, le choc épouvantable ;
J'arrête seul, à pied, quatre coursiers fougueux,
Faisant d'un vol égal rouler un char poudreux.
Quand j'ai par ces travaux aguerri mon audace,
A des travaux plus doux ma vigueur se délasse ;
D'une robuste main quelquefois vers les cieux
Je m'amuse à lancer le disque ambitieux,
A l'aimable Hyacinthe amusement funeste[2] !
Mes jeux sont les combats de la lutte et du ceste.
Sur ma lyre je chante en vers mélodieux
Les exploits des héros et les bienfaits des dieux.
Chiron, qui daigne aussi cultiver ma mémoire,
Aux talents d'un soldat ne borne point ma gloire :
Il m'explique le monde, et les ressorts divers
Par qui tout est, se meut, agit dans l'univers.
Des peuples avec lui déroulant les annales,
J'y vois leurs mœurs, leurs lois, leurs discordes fatales,
Leurs succès, leurs revers et leur chute : j'apprends,
Mais pour les détester, les noms de leurs tyrans.
Sa prudence a voulu m'initier encore
Aux utiles secrets que le dieu d'Épidaure,
Pour le soulagement des malheureux humains,
A confiés, dit-on, à ses savantes mains.
Il m'apprend, et lui-même est mon premier modèle,
A consulter toujours la justice éternelle ;
A dompter mon orgueil et mon ressentiment ;
A ne trahir jamais les lois ni mon serment ;
A choisir mes amis, à leur être fidèle ;
A chérir ma patrie, à m'immoler pour elle ;
Surtout à révérer, par de pieux tributs,
Le ciel, qui fait, soutient, couronne les vertus.

LUCE DE LANCIVAL. *Achille à Scyros.*

PÉLISSON DANS LES FERS.

Au défaut des humains, souvent les animaux
De l'homme abandonné soulagèrent les maux ;
Et l'oiseau qui fredonne, et le chien qui caresse,
Quelquefois ont suffi pour charmer sa tristesse.
L'infortune n'est pas difficile en amis ;
Pélisson l'éprouva. Dans ces lieux ennemis[3],
Un insecte aux longs bras, de qui les doigts agiles
Tapissaient ces vieux murs de leurs toiles fragiles,
Frappe aux yeux : soudain, que ne peut le malheur !
Voilà son compagnon et son consolateur !
Il l'aime, il suit de l'œil les réseaux qu'il déploye ;
Lui-même il va chercher, va lui porter sa proie.
Il l'appelle, il accourt, et jusque dans sa main
L'animal familier vient chercher son festin.
Pour prix de ses secours il charme sa souffrance,
Il ne s'informe pas dans sa reconnaissance,
Si de ce malheureux caché dans sa prison
Le soin intéressé naît de son abandon :
Trop de raisonnement mène à l'ingratitude.
Son instinct fut plus juste ; et, dans leur solitude,
Défiant et barreaux, et grilles, et verrous,
Nos deux reclus entre eux rendaient leur sort plus doux
Lorsque, de la vengeance implacable ministre,
Un geôlier, au cœur dur, au visage sinistre,
Indigné du plaisir que goûte un malheureux,
Foule aux pieds son amie, et l'écrase à ses yeux :
L'insecte était sensible, et l'homme fut barbare.
Ah ! tigre impitoyable et digne du Tartare,
Digne de présider aux tourments des pervers,
Va, Mégère t'attend au cachot des enfers !
Et toi, de qui Pallas punit la hardiesse,
Mais a qui ton bienfait a rendu ta noblesse,
Dont peut-être l'instinct dans ce mortel chéri
Devinait des beaux-arts l'illustre favori,
Arachné, si mes vers vivent dans la mémoire,
Ton nom de Pélisson partagera la gloire ;
On dira ton bienfait, ses vertus, ses malheurs ;
Et ton sort avec lui partagera nos pleurs.

DELILLE. *L'Imagination*, ch. VI.

LE MASSACRE DES FRANÇAIS A PALERME.

Du lieu saint, à pas lents, je montais les degrés
Encor jonchés de fleurs et de rameaux sacrés.
Le peuple, prosterné sous ces voûtes antiques,
Avait du roi-prophète entonné les cantiques ;
D'un formidable bruit le temple est ébranlé,
Tout à coup sur l'airain ses portes ont roulé.
Il s'ouvre : des vieillards, des femmes éperdues,
Des prêtres, des soldats, assiégeant les issues,
Poursuivis, menaçants, l'un par l'autre heurtés,
S'élancent loin du seuil à flots précipités.
Ces mots : Guerre aux tyrans ! volent de bouche en bouche ;
Le prêtre les répète avec un œil farouche ;
L'enfant même y répond. Je veux fuir, et soudain
Ce torrent qui grossit me ferme le chemin.
Nos vainqueurs, qu'un amour profane et téméraire
Rassemblait pour leur perte au pied du sanctuaire,
Calmes, quoique surpris, entendent sans terreur
Les cris tumultueux d'une foule en fureur.
Le fer brille, le nombre accablait leur courage...
Un chevalier s'élance, il se fraye un passage ;
Il marche, il court ; tout cède à l'effort de son bras,

---

[1] Les Pæoniens, peuple celte, habitaient la Pannonie ; l'arme dont parle le poëte est la hache ; les Massagètes étaient une des tribus scythes les plus fameuses ; les Gètes habitaient l'une et l'autre rive du Danube qui s'étend dans la Mœsie et la Dacie ; les Gélons, une partie de la Moscovie : les Sarmates, peuple barbare, avaient parcouru la plus grande partie de l'Europe. (N. E.)

[2] Hyacinthe fut tué par Apollon, en jouant au disque avec ce dieu. (N. E.)

[3] Pélisson, né en 1624, fut enfermé à la Bastille en 1660, où il eut le courage de composer trois mémoires en faveur de Fouquet qui, avant sa disgrâce, l'avait protégé. (N. E.)

[4] C'est Elfride, confidente d'Amélie de Souabe, qui fait ce récit à sa maîtresse. (N. E.)

Et les rangs dispersés s'ouvrent devant ses pas.
Il affrontait leurs coups sans casque, sans armure...
C'est Montfort! A ce cri succède un long murmure.
« Oui, traîtres, ce nom seul est un arrêt pour vous!
« Fuyez! » dit-il, superbe et pâle de courroux;
Il balance dans l'air sa redoutable épée,
Fumante encor du sang dont il l'avait trempée.
Il frappe... Un envoyé de la Divinité
Eût semblé moins terrible au peuple épouvanté.
Mais Procida paraît, et la foule interdite
Se rassure à sa voix, roule, et se précipite;
Elle entoure Montfort. Par son père entraîné,
Lorédan le suivait, muet et consterné.

. . . .

Du vainqueur, du vaincu les clameurs se confondent;
Des tombeaux souterrains les échos leur répondent.
Le destin des combats flottait encor douteux;
La nuit répand sur nous son voile ténébreux.
Parmi les assassins je m'égare; incertaine,
Je cherche le palais, je marche, je me traîne,
Que de morts! de mourants! Faut-il qu'un jour nou-
Éclaire de ses feux cet horrible tableau! [veau
Puisse le soleil fuir, et cette nuit sanglante
Cacher au monde entier les forfaits qu'elle enfante!

Casimir DELAVIGNE. *Les Vêpres Siciliennes*, act. V, sc. II.

MORT DE COLIGNY.

Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte et sans bruit;
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière[1]
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière;
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Il se lève, il regarde; il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités;
Il voit briller partout les flambeaux et les armes;
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes;
Ses serviteurs sanglants, dans la flamme étouffés;
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix: « Qu'on n'épargne personne;
C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne! »
Il entend retentir le nom de Coligny:
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte
Du salon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux
Tel que, dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans.
Frappez, ne craignez rien : Coligny vous pardonne;
Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne;
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous. »
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux:
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes[2];
Et de ses assassins ce grand homme entouré,
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime,
Des assassins trop lents il veut hâter les coups:
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime, et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide:
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.
Du plus grand des Français tel fut le triste sort:
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture,
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis:
Conquête digne d'elle et digne de son fils!
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.

VOLTAIRE. *Henriade*, chant II.

ÉLÉVATION D'ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :
Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux États il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent.
Les filles de l'Égypte à Suse comparurent;
Celles même du Parthe et du Scythe indompté
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevait alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.
Tu sais combien je dois à ses heureux secours:
La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,

---

[1] Le massacre de la Saint-Barthélemy eut lieu dans la nuit du 23 au 24 août 1572. L'amiral de Coligny fut une des plus illustres victimes des vengeances de Charles IX et de Catherine de Médicis. (N. E.)

[2] On remarquera l'obscurité que répand dans la phrase l'emploi du pronom possessif appliqué à deux sujets. (N. E.)

Il me tira du sein de mon obscurité,
Et sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets tremblante j'obéis:
Je vins, mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt?
Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages.
L'une d'un sang fameux vantait les avantages;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours:
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.
Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le roi parut frappé.
Il m'observa longtemps dans un sombre silence;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, sans doute, agissait sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur:
« Soyez reine, » dit-il; et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de la cour;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.
Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle était en secret ma honte et mes chagrins!
Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise!
La moitié de la terre à son sceptre est soumise!
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées!
Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs, par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

RACINE. *Esther*, acte I, sc. I.

ÉRUPTION DU VÉSUVE, FAMINE ET CONTAGION.

Le Vésuve en courroux sous ses monts caverneux
Recommence à mugir avec un bruit affreux,
Et déchaîne, en poussant une épaisse fumée,
Sur son gouffre tonnant, la tempête enflammée.
Elle échappe soudain, et des sommets ouverts
En colonne de feu s'échappe dans les airs.
Des foudres souterrains et des roches fondues
La suivent jusqu'au ciel et retombent des nues.
Le bitume et le soufre, épandus en torrents,
Roulent sur la montagne, en sillonnent les flancs,
Et, dans les creux vallons se traçant un passage,
Des fleuves infernaux offrent l'horrible image.
L'incendie a gagné les antiques forêts.
Les animaux, fuyant dans les sentiers secrets,
Vingt fois, pour s'échapper, retournent sur leur trace;
Partout la mort en feu les repousse et les chasse.
On voit, loin du volcan et de leurs toits brûlants,
Errer de toutes parts les pâles habitants;
Et l'époux qui soutient sa moitié défaillante,
Et du vieillard courbé la marche chancelante,
Et la mère qui croit dérober au trépas
Son fils, unique espoir, qu'elle tient dans ses bras
Inutiles efforts : les vagues irritées
Franchissent, en grondant, leurs rives dévastées;
L'Apennin a tremblé jusqu'en ses fondements :
La terre ouvre en tous lieux des abîmes fumants
Des plus fermes cités ébranle les murailles,
Et les ensevelit au fond de ses entrailles.
Un jour, peut-être, un jour nos neveux attendris
Découvriront enfin, sous de profonds débris,
Ces villes, ces palais, ces temples, ces portiques
De nos arts florissants monuments authentiques.
Ainsi dans les remparts qu'Hercule avait bâtis,
Par un malheur semblable autrefois engloutis,
Nous allons admirer de superbes ruines,
Et de l'antiquité fouiller les doctes mines.
Quel sera le destin de tant de malheureux
Échappés par hasard à ce destin affreux!
De cendres, de cailloux une pluie enflammée
Couvre tout le pays de feux et de fumée.
Le laboureur a vu les trésors des sillons
Sortir de ses greniers en brûlants tourbillons.
En vain il cherche encor dans les arides plaines
Ses buffles vigoureux, compagnons de ses peines;
Ils ne reviendront plus d'un pas obéissant
Sur ce sol calciné traîner le soc pesant.
Nul secours, nul espoir ne s'offre à sa misère.
Comment nourrir, hélas! ses enfants et leur mère?
Ira-t-il secouer le gland dans les forêts?
Mais l'orage partout a fait tomber ses traits;
Et les chênes, séchés jusque dans leurs racines,
De ces lieux désolés ont accru les ruines.
Alors parmi les feux, les laves, les tombeaux,
La Famine apparaît; et, traînant ses lambeaux,
Traverse les cités, rôde dans les villages :
D'abord sous l'humble toit exerce ses ravages;
Puis, des palais pompeux franchissant les degrés,
Entre avec le Besoin sous les lambris dorés.
Dans l'air, en même temps, les sombres Euménid
Soufflent de toutes parts leurs poisons homicides.
Une fréquente toux, de longs étouffements
Sont du premier accès les signes alarmants.
Dès la seconde aurore une brûlante haleine
Du poumon embrasé ne s'échappe qu'à peine.
La toux, du corps entier fait crier les ressorts,
Et l'humeur, sans sortir, résiste à ses efforts.
Un feu séditieux étincelle au visage.
Le pouls, du sang à peine annonce le passage.
La plus légère étoffe est un pesant fardeau.
Une barre d'acier traverse le cerveau ;
Et le mal, redoublant sa fureur intestine,
Comme un affreux vautour déchire la poitrine.
Après la triste nuit qu'allonge la douleur,
Sa langue se noircit, le teint perd sa couleur,
Le malade aux abois porte sur le visage
De sa prochaine mort l'infaillible présage.
Douce espérance, alors tu quittes ses lambris!
Il n'entend plus sa femme, il ne voit plus ses fils.
Son esprit égaré, que la fièvre tourmente,
Erre sur le sommet d'une montagne ardente,
Croit rouler dans un gouffre, et frémit de terreur
En regardant au loin l'immense profondeur.
A ce transport succède une stupeur mortelle.
Le sang glacé s'arrête, et la faible prunelle
Sous les doigts du trépas se fermant sans retour,
Il meurt avant la fin du quatrième jour.

Dieux! qui reconnaîtrait ces campagnes fertiles?
Des hameaux fortunés et d'opulentes villes,
Des maisons qu'entouraient des bocages fleuris,
Charmaient à chaque pas le voyageur surpris.
Deux fois sur les coteaux les brebis étaient pleines,
Et les moissons deux fois jaunissaient dans les plaines;
La manne y distillait. Les humains trop heureux
Y ployaient sous les fruits qui renaissaient pour eux;
L'amour et le plaisir, enfants de l'abondance,
Présidaient les concerts, animaient à la danse;
Écho ne répétait que les chants des bergers;
Des vignes s'élevaient dans le sein des rochers;
Le laurier, le jasmin, s'arrondissant en voûtes,
De leur ombre odorante embellissaient les routes.
C'était un grand jardin où de nombreux canaux
Portaient de toutes parts la fraîcheur de leurs eaux.
Quel désastre imprévu! Quelles terribles scènes!
Des torrents sulfureux, de brûlantes arènes,
Tous les feux des enfers, tous les fléaux des cieux,
En un vaste cercueil ont changé ces beaux lieux[1].

CASTEL. *Les Plantes,* chant III.

JUGEMENT DES ROIS EN ÉGYPTE APRÈS LEUR MORT.

Sésostris, le premier, heureux triomphateur,
Dans l'Égypte étala des rois chargés de chaînes;
Mais, dans ce vieux berceau des sciences humaines,
O combien j'aime mieux ces fêtes où les lois
A côté de leur tombe interrogeaient les rois!
Quelle solennité plus grande, plus auguste!
Malheur alors, malheur à tout monarque injuste!
Cités devant l'Égypte, aux yeux de l'univers,
Entre l'urne du peuple et l'urne des enfers,
Entre la voix du siècle et les races futures,
Leurs mânes, arrêtés au bord des sépultures
Pour entendre l'arrêt ou propice ou fatal,
Comparaissaient sans pompe à ce grand tribunal.
Là, plus de courtisans, de voix adulatrice;
Où cessait le pouvoir commençait la justice.
Là, de l'homme indigent les pleurs longtemps perdus,
Les cris des opprimés, étaient seuls entendus.
Dans son dernier sujet le roi trouvait un juge;
Le crime détrôné n'avait plus de refuge,
Et la vérité sainte, auprès de leur tombeau,
Aux torches de la mort allumait son flambeau.
Heureux alors, heureux qui, sous le diadème,
D'avance avec rigueur s'était jugé lui-même!
Son nom était béni, son règne était absous.
Rois, ce grand tribunal n'existe plus pour vous!
Mais il existe encor des juges plus terribles,
Juges toujours présents, toujours incorruptibles,
Dont rien ne peut fléchir l'inflexible équité:
C'est votre conscience et la postérité[2].

DELILLE. *L'Imagination,* chant III.

VIE DE JEANNE D'ARC.

... Si dans ce jour une aveugle furie,
Prince, par ses clameurs n'attaquait que ma vie,
Celle qu'à la vengeance on veut sacrifier
Dédaignerait le soin de se justifier.
Mais au Dieu dont je tiens ma force et mon courage,
Guerrière, je dois rendre un noble témoignage;
Je le dois, je le veux, et ma voix, sans détours,
De ma vie à vos yeux va présenter le cours.
Mon nom vous est connu... Depuis que je suis née,
L'hiver n'a pas vingt fois vu s'achever l'année.
Sous un rustique toit Dieu cacha mon berceau:
Non loin de Vaucouleurs[3], quelques prés, un troupeau,
Des auteurs de mes jours composaient la richesse;
Le travail de leurs mains nourrissait leur vieillesse;
Docile à leurs leçons, heureuse à leur côté,
Mon enfance croissait dans la simplicité;
Et bergère, comme eux j'errais sur les montagnes,
Chantant le nom du Dieu qui bénit les campagnes.
Chaque jour cependant, jusqu'à nous apportés,
Des bruits affreux troublaient nos hameaux attristés
On disait qu'inondant et nos champs et nos villes,
L'Anglais, à la faveur de nos haines civiles,
Allait bientôt, brisant nos remparts asservis,
Saper les fondements du trône de Clovis,
Et, de la Loire enfin franchissant la barrière,
Sur les murs d'Orléans arborer sa bannière...
Des maux de mon pays en secret tourmenté,
Tout mon cœur s'indignait, jour et nuit agité;
Et du bruit des combats, au milieu des prairies,
Seule, j'entretenais mes longues rêveries.
Un soir (il m'en souvient) de la cime des monts
L'orage, en s'étendant, menaçait nos vallons;
Tout fuyait... Près de là l'ombre d'un chêne antique
Protégeait du hameau la chapelle rustique;
J'y cours; et sur la pierre, où j'implorais les cieux,
Le sommeil, malgré moi, vint me fermer les yeux.
Tout à coup, de splendeur et de gloire éclatante,
Du céleste séjour une jeune habitante,
La houlette à la main, se montre devant moi:
« Humble fille des champs, dit-elle, lève-toi!
Du souverain des cieux l'ordre vers toi m'amène;
Geneviève est mon nom. Les rives de la Seine
Me virent, comme toi, conduire les troupeaux.
Quand du fier Attila les funestes drapeaux
Envoyaient la terreur aux deux bouts de la France,
Ma voix, au nom du ciel, promit sa délivrance.
Le ciel veut par ton bras l'accomplir aujourd'hui.
Du trône des Français, va, sois l'heureux appui.
Le Dieu qui, des bergers empruntant l'entremise,
Jadis arma David, et dirigea Moïse,
Dans les murs de Fierbois, au pied des saints autels,
Cacha, depuis longtemps, aux regards des mortels,
Le glaive qui, remis aux mains d'une bergère,
Doit briser les efforts d'une armée étrangère.
En secret, éclairé par un avis des cieux,
Déjà Valois attend le bras victorieux
Que suscite pour lui leur faveur imprévue.
Pleine d'un feu divin, va t'offrir à sa vue;
Marche: Orléans t'appelle au pied de ses remparts,
Marche: à ta voix l'Anglais fuira de toutes parts;
Et le temple de Reims verra, dans son enceinte,
Sur le front de ton roi s'épancher l'huile sainte... »
L'immortelle, à ces mots, remonte dans les airs,
Et moi, le cœur ému de sentiments divers,
Je m'éveille incertaine, et n'osant croire encore
Au choix trop éclatant dont l'Éternel m'honore.
Mais trois fois, quand la nuit ramène le repos,
Je vois les mêmes traits, j'entends les mêmes mots:
« Humble fille des champs, lève-toi, Dieu t'appelle:

---

[1] Comparez ce morceau avec la *Peste d'Athènes*, description en *prose*, et l'*Épizootie* de Virgile, *Géorgiques*, chant III, traduites par Delille.

[2] Voyez le même sujet en prose.

[3] Vaucouleurs, petite ville près de laquelle Jeanne d'Arc a reçu le jour; le village du département des Vosges qui lui a donné naissance se nomme Domremy. (N. E.)

Au ciel, à ton pays, tremble d'être infidèle!... »
Je cède enfin : je pars, respirant les combats...
Le frère de ma mère accompagnait mes pas.
J'avais atteint le front des collines prochaines...
Là, muette et pensive, à nos bois, à nos plaines,
Par un dernier regard j'adressai mes adieux,
Et le toit paternel disparut à mes yeux...

(*Jeanne d'Arc, un moment attendrie, s'arrête et se tait.*)

... Au travers du trouble et du ravage,
Vers la cour de Valois le ciel m'ouvre un passage.
J'arrive : on m'interroge, on doute de ma foi;
Mais les pontifes saints ont rassuré mon roi ;
Je parais à ses yeux. Sans crainte, sans audace,
J'entre : un de ses guerriers est assis à sa place;
Lui-même, au milieu d'eux, il siége confondu;
Mais un esprit céleste, à mes yeux descendu,
Me le montrait du doigt, et planait sur sa tête.
J'approche; et, devant lui, je m'incline et m'arrête;
Des cieux, à haute voix, j'annonce les décrets...
« Oui, me dit-il, commande; et mes guerriers sont prêts
A suivre sur tes pas l'ardeur qui les transporte. »
Il dit : et de Fierbois à son ordre on m'apporte
Le glaive qui bientôt doit venger les Français.
Nous partons... Mais pourquoi retracer nos succès?
Jeune et faible instrument de la faveur céleste,
Je marchais, je parlais... Dieu seul a fait le reste...

D'AVRIGNY. *Jeanne d'Arc à Rouen*, act. III, sc. V.

SA MORT.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers,
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?

La joie éclate sur leurs traits;
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais;
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
« Qu'elle meure! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie... »
Lâches, que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes :
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents :
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.

Tranquille elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir!

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs;
Et ta chaumière, et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? Son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : O France! ô mon roi bien-

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissa
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès;
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes!
Venez, jeunes beautés, venez, braves soldats;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!

Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose, et s'écrie :
A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits[1]!

Casimir DELAVIGNE.

SONGE D'ATHALIE.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi!
« Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
« Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
« Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser :
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange;
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux,
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
... Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :

---

[1] Voyez Ire partie, *Discours*.

Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur :
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée ;
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels!
Que ne peut la frayeur sur l'esprit de mortels!
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse [1] !
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse.
Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur :
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre,
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

RACINE. *Athalie,* act. II, sc. V.

SONGE DE CLYTEMNESTRE.

Seigneur [2], n'irritez point son orgueil furieux;
Si vous saviez les maux que m'annoncent les dieux!...
J'en frémis. Non, jamais le ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable.
Deux fois mes sens, frappés par un triste réveil,
Pour la troisième fois se livraient au sommeil,
Quand j'ai cru par des cris terribles et funèbres
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténèbres.
Je suivais malgré moi de si lugubres cris;
Je ne sais quels remords agitaient mes esprits;
Mille foudres grondaient dans un épais nuage
Qui semblait cependant céder à mon passage.
Sous mes pas chancelants un gouffre s'est ouvert;
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert;
A travers l'Achéron la malheureuse Électre
A grands pas où j'étais semblait guider un spectre;
Je fuyais, il me suit. Ah! seigneur! à ce nom
Mon sang se glace : hélas! c'était Agamemnon.
« Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable;
Voici de tes forfaits le terme redoutable!
Arrête, épouse indigne, et frémis à ce sang
Que le cruel Ægisthe a tiré de mon flanc! »
Ce sang, qui ruisselait d'une large blessure,
Semblait, en s'écoulant, pousser un long murmure.
A l'instant j'ai cru voir aussi couler le mien;
Mais, malheureuse! à peine a-t-il touché le sien,
Que j'en ai vu renaître un monstre impitoyable
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable;
Deux fois le Styx, frappé par ses rugissements,
A longtemps répondu par des mugissements.
Vous êtes accouru; mais le monstre en furie
D'un seul coup à mes pieds vous a jeté sans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de sentir votre mort.

CRÉBILLON. *Électre,* act. I, sc. VII.

SONGE DE THYESTE.

Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux;
Du soleil à regret j'y revois la lumière,
Malgré moi le sommeil y ferme ma paupière.
De mes ennuis secrets rien n'arrête le cours :
Tout à de tristes nuits joint de plus tristes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre :
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit :
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon âme à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette île fatale,
J'ai cru longtemps errer parmi des cris affreux
Que des mânes plaintifs portaient jusques aux cieux.
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi :
« Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste!
« Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste! »
Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,
A ces mots m'a traîné jusque sur son tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant et la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels moments,
Que le tombeau, le spectre et ses gémissements.
J'ai cru voir le barbare entouré de furies;
Un glaive encor fumant armait ses mains impies;
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il semblait dans son sang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aspect, plaintive, désolée,
De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait, pour fuir, des efforts impuissants;
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.
A mille affreux objets l'âme entière livrée,
La frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main semblait m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre, à longs traits, m'abreuver de mon sang;
Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre,
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

LE MÊME. *Atrée et Thyeste,* act. II, sc. II.

APPARITION DU SPECTRE DE THYESTE A ÆGISTHE.

Thyeste! tu verras Agamemnon puni;
Qu'Oreste même expire à ses destins uni!
Chère ombre, apaise-toi! Calmez-vous, Euménides!
Vous avez au berceau proscrit les Pélopides :
Oreste n'est-il pas l'héritier de son rang?
Périssent lui, son fils, Électre, et tout son sang!...
Ils mourront sous ce fer, que l'exécrable Atrée
Remit dès mon enfance à ma main égarée,
Lorsqu'un affreux serment, de ma bouche obtenu,
M'arma contre Thyeste, à moi-même inconnu.
Un dieu seul me ravit à ce noir parricide.
O mon père!... pourquoi ton spectre errant, livide,
Assiége-t-il mes pas? Il me parle, il me suit,
Sous ce même portique, au milieu de la nuit.
Ne crois pas qu'une erreur, dans le sommeil tracée,

---

1 Athalie adresse ces mots à Mathan, son confident et prêtre de Baal. Abner était aussi présent à ce récit. (N. E.)

2 Elle adresse ces paroles à Ægisthe, son complice, l'assassin d'Agamemnon. (N. E.)

De sa confuse image ait troublé ma pensée :
Je veillais sous ces murs, où de son souvenir
Ma douleur recueillie osait s'entretenir;
Le calme qui régnait à cette heure tranquille
Environnait d'effroi ce solitaire asile;
Mes regards sans objet dans l'ombre étaient fixés;
Il vint, il m'apparut, les cheveux hérissés,
Pâle, offrant de son sein la cicatrice horrible;
Dans l'une de ses mains brille un acier terrible,
L'autre tient une coupe... ô spectacle odieux!
Souillée encor d'un sang tout fumant à mes yeux.
L'air farouche, et la lèvre à ses bords abreuvée :
« Prends, dit-il, cette épée à ton bras réservée;
Voici, voici la coupe où mon frère abhorré
Me présenta le sang de mon fils massacré;
Fais-y couler le sien que proscrit ma colère,
Et qu'à longs traits encor ma soif s'y désaltère. »
Il recule à ces mots, me montrant de la main
Le Tartare profond, dont il suit le chemin.
Le dirai-je? sa voix, perçant la nuit obscure,
Ce geste, et cette coupe, et sa large blessure,
Ce front décoloré, ses adieux menaçants...
J'ignore quel prestige égara tous mes sens.
Entraîné sur ses pas vers ces demeures sombres,
Gouffre immense où gémit le peuple errant des ombres,
Vivant, je crus descendre au noir séjour des morts.
Là, jurant et le Styx et les dieux de ses bords,
Et les monstres hideux de ses rives fatales,
Je vis, à la pâleur des torches infernales,
Les trois sœurs de l'enfer irriter leurs serpents,
Le rire d'Alecton accueillir mes serments;
Thyeste les reçut, me tendit son épée,
Et je m'en saisissais, quand à ma main trompée
Le vain spectre échappa poussant d'horribles cris.
Je fuyais... Je ne sais à mes faibles esprits
Quelle flatteuse erreur présenta sa chimère.
Il me sembla monter au trône de mon père;
Que, de sa pourpre auguste héritier glorieux,
Tout un peuple en mon nom brûlait l'encens des dieux;
Je vis la Grèce entière à mon joug enchaînée;
La reine me guidant aux autels d'hyménée,
Et mes fiers ennemis, consternés et tremblants,
Abjurer à mes pieds leurs mépris insolents.

LEMERCIER. *Agamemnon*, act. I, sc. I.

SONGE D'HAMLET.

Deux fois dans mon sommeil, ami, j'ai vu mon père,
Non point le bras levé, respirant la colère,
Mais désolé, mais pâle, et dévorant des pleurs
Qu'arrachait de ses yeux l'excès de ses douleurs.
J'ai voulu lui parler : plein de l'horreur profonde
Qu'inspirait à mon cœur l'effroi d'un autre monde:
Quel est ton sort? lui dis-je; apprends-moi quel tableau
S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau.
Croirai-je de ces dieux que la main protectrice
Par d'éternels tourments sur nous s'appesantisse?
« O mon fils, m'a-t-il dit, ne m'interroge pas;
« Ces leçons du cercueil, ces secrets du trépas,
« Aux profanes mortels doivent être invisibles.
« Que du ciel sur les rois les arrêts sont terribles!
« Ah! s'il me permettait cet horrible entretien,
« La pâleur de mon front passerait sur le tien.
« Nos mains se sécheraient en touchant la couronne,
« Si nous savions, mon fils, à quel titre il la donne:
« Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau :
« Mais qu'un sceptre est pesant quand on entre au tombeau! »
. . . .
. . . Oh! m'écriai-je, ombre chère et terrible,
Pourquoi des bords muets de ce monde invisible,
Confident des tombeaux, viens-tu m'entretenir,
Moi, qu'avec toi bientôt mes douleurs vont unir?
Ne laisse point sortir de tes lèvres glacées
Ces hauts secrets des dieux qui troublent nos pensées.
Hélas! pour t'obéir ai-je assez de vertu?
Je t'écoute en tremblant : réponds, que me veux-tu?
« O mon fils, m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre
« Quel sang tu dois verser pour apaiser ma cendre :
« On croit qu'un mal cruel trancha soudain mes jours.
« Ainsi les noirs complots sont voilés dans les cours.
« Ta mère! qui l'eût dit? oui, ta mère perfide
« Osa me présenter un poison parricide;
« L'infâme Claudius, du crime instigateur,
« Fut de ma mort surtout le complice et l'auteur. »
Je m'éveille à ces mots : Hélas! mon cher Norceste,
Je me suis élancé hors de mon lit funeste;
Plein de l'objet affreux qui troublait mes esprits,
J'ai rempli ce palais d'épouvantables cris.
J'ai couru tout tremblant, faible, éperdu, sans suite...
Le spectre, à mes côtés, semblait presser ma fuite.
Cette ombre, ces forfaits, ce récit plein d'horreur,
Dans mon cœur expirant jette encor la terreur.

DUCIS. *Hamlet*, act. II, sc. V.

MORT D'ANNE DE BOULEN.

Sire, chargé par vous d'un ordre de clémence
Je courais à la mort enlever l'innocence.
Je vois de tous côtés vos sujets éperdus,
Vos malheureux sujets à grands flots répandus
Dans la place où leur reine, indignement traînée,
Devait sur l'échafaud finir sa destinée.
Ils venaient voir mourir ce qu'ils ont adoré.
Je vole au-devant d'eux, et, d'espoir enivré,
En mots entrecoupés, de loin, tout hors d'haleine,
Je m'écrie : « Arrêtez! sauvez, sauvez la reine;
Grâce, pardon; je viens, je parle au nom du roi. »
Ils ne m'ont répondu que par un cri d'effroi.
A ces clameurs succède un plus affreux silence;
J'interroge : on se tait. Je frémis, je m'avance :
Je lis dans tous les yeux; je ne vois que des pleurs:
Un deuil universel remplissait tous les cœurs.
J'étais glacé de crainte; et cependant la foule
S'entr'ouvre, me fait place, et lentement s'écoule:
J'arrive au lieu fatal, j'appelle... Il n'est plus temps,
O reine, j'aperçois vos restes palpitants!
J'ai vu son sang, j'ai vu cette tête sacrée
D'un corps inanimé maintenant séparée.
Ses yeux, environnés des ombres de la mort,
Semblaient vers ce séjour se tourner sans effort;
Ses yeux où la vertu répandait tous ses charmes,
Ses yeux encor mouillés de leurs dernières larmes.
Femmes, enfants, vieillards, regardaient en tremblant
Ces augustes débris, ce front pâle et sanglant.
Des vengeances des lois l'exécuteur farouche,
Lui-même consterné, les sanglots à la bouche,
Détournait ses regards d'un spectacle odieux,
Et s'étonnait des pleurs qui tombaient de ses yeux.
Mille voix condamnaient des juges homicides.
J'ai vu des citoyens baisant ses mains livides,
Raconter ses bienfaits, et, les bras étendus,
L'invoquer dans le ciel, asile des vertus.

[1] Ces paroles sont adressées à Henri VIII par Cranmer, archevêque de Cantorbéry. Voyez, dans la 1re partie, *Lettres*. (N. E.)

Au milieu de l'opprobre on lui rendait hommage.
Chacun tenait sur elle un différent langage,
Mais tous la bénissaient; tous, avec des sanglots,
De ses derniers discours répétaient quelques mots.
Elle a parlé d'un frère, honneur de sa famille,
Du roi, de vous, madame, et surtout de sa fille.
A ses tristes sujets elle a fait ses adieux,
Et son âme innocente a monté vers les cieux.

CHÉNIER. *Henri VIII*, act. V, sc. V.

LA MORT DES TEMPLIERS.

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier;
Mais le grand maître arrive; il monte, il les devance,
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;
Il lève vers les cieux un regard assuré :
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie :
« Nul de nous n'a trahi son Dieu, ni sa patrie;
Français, souvenez-vous de nos derniers moments;
Nous sommes innocents, nous mourrons innocents.
L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;
Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
Et j'ose t'y citer, ô pontife romain[1]!
Encor quarante jours!... je t'y vois comparaître. »
Chacun en frémissant écoutait le grand maître.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,
Quand il dit : « O Philippe, ô mon maître, ô mon roi!
Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée;
Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année! »
(*Au roi.*)
Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence.
Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher;
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête... Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse;
Tout à coup le feu brille : à l'aspect du trépas
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
On ne les voyait plus; mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Éternel les sublimes cantiques :
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle, et montait vers les cieux.
Votre envoyé paraît, s'écrie... Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Auprès de l'échafaud soudain s'est élancé...
Mais il n'était plus temps... les chants avaient cessé.

RAYNOUARD. *Les Templiers.*

SOPHOCLE ACCUSÉ PAR SES FILS.

Mais l'univers appelle à des travaux plus vastes
Celui qui, de l'histoire interrogeant les fastes,
Aux accents de son luth, avec sévérité,
Proclame les arrêts de la postérité.
Il honore ou flétrit, accuse ou divinise :
A sa voix la vertu triomphe et s'éternise;
Au tribunal du monde il cite les pervers;
Il condamne leurs noms à vivre dans ses vers.
La vertueuse horreur de sa muse irritée
Poursuit jusqu'aux enfers leur ombre épouvantée;
Et son vers indigné, tonnant pour les punir,
Frappe d'un long effroi les tyrans à venir.
Tantôt, armant son bras du fer de Melpomène,
Il réveille à nos yeux, sur la tragique scène,
Les forfaits endormis au fond des noirs tombeaux.
Tantôt il peint des traits plus généreux, plus beaux,
Et, saisissant l'effet d'un contraste sublime,
Embellit la vertu de la laideur du crime.
Dieu! comme à ces tableaux, de moment en moment,
S'élève dans le cirque un doux frémissement!
O pouvoir du génie! il subjugue, il enchaîne
Tout un peuple attentif et respirant à peine.
Mais d'un exemple auguste animons nos récits.
Sophocle avait des fils dont les cœurs endurcis,
Avides d'envahir son tardif héritage,
D'un vieillard importun accusaient le long âge.
Ils feignent que leur père, indigne de son art,
N'agit, ne pense plus, ne vit plus qu'au hasard,
Et que de sa raison, par les ans affaiblie,
Le flambeau pâlissant s'éteint avec sa vie.
Sophocle est accusé par ses enfants ingrats;
Et Sophocle est conduit devant les magistrats.
Calme parmi les flots d'un nombreux auditoire,
Il s'avance escorté de soixante ans de gloire.
On l'interroge; alors levant avec fierté
Un front où luit déjà son immortalité :
« Entre mes fils et moi que l'équité prononce;
« Sages Athéniens, écoutez ma réponse. »
Il dit, et fait entendre à ses juges surpris
Le dernier, le plus beau de ses nobles écrits :
Il lit OEdipe! il lit, et sa froide vieillesse
Se réchauffe un instant des feux de la jeunesse.
Ces longs cheveux blanchis, cette imposante voix,
Ce front qu'un peuple ému couronna tant de fois,
Portent dans tous les cœurs une terreur sacrée;
Le juge est attendri, la foule est enivrée;
Ses fils mêmes, ses fils tombent à ses genoux...
Les pleurs ont prononcé, le grand homme est absous.

MILLEVOYE. *Les Plaisirs du poëte.*

L'ÉTAPE DU JEUNE SOLDAT.

Le mortel que Plutus a constamment suivi,
Qui de la main d'Hébé s'est toujours vu servi,
Que jamais le besoin et la faim importune
Ne sont venus chercher au sein de la fortune,
Celui-là, mes amis, inhabile à jouir,
Peut-être ne sent pas tout le prix du plaisir;
Il n'éprouve jamais, endormi dans le faste,
Ce sentiment exquis que fait naître un contraste.
Il faut, loin des palais où languit le bonheur,
Avoir bu quelquefois le vin du voyageur;
Avoir, en fugitif, surpris par la misère,
Partagé le pain noir pétri dans la chaumière.
Alors, quand le destin vous présente au hasard
Un banquet embelli des prestiges de l'art,
Ce bien inattendu double vos jouissances;
Vous savourez l'oubli des plus vives souffrances;
L'orage rend plus pur l'heureux jour qui le suit.
J'ai connu ce plaisir que le malheur produit.
Naguère, dans ce temps de mémoire fatale,
Où le crime planait sur ma terre natale,
Effrayé, menacé par ce monstre cruel,
Forcé d'abandonner le banquet paternel,
Je cherchai mon salut dans ces rangs militaires

---

[1] Clément V, qui mourut en effet 40 jours après le grand maître. (N. E.)

Formés par la terreur, et pourtant *volontaires* :
Je m'armai tristement d'un fusil inhumain,
Qui jamais, grâce au ciel, n'a fait feu dans ma main.
Je me chargeai d'un sac, humble dépositaire
De tout ce qui devait me rester sur la terre.
Ainsi, nouveau Bias, je partis accablé
Du poids de tout mon bien sur mon dos rassemblé.
Adieu, joyeux dîners, soupers plus gais encore,
Doux propos et bons mots que le vin fait éclore;
Adieu, friands apprêts, gibier, pâtés dorés,
Au foyer domestique avec soin préparés!...
Je suivis à pas lents des routes parsemées
D'innombrables soldats entraînés aux armées.
Que de tristes festins nous attendaient le soir!
Le pain du fournisseur était-il assez noir,
Son bouillon assez clair, et son vin assez rude!
Partout, à notre aspect, la sombre inquiétude
Veillait autour de nous; nos hôtes consternés
Fermaient leur basse-cour, espoir de leurs dînés.
A l'hospitalité condamnés par un maire,
L'eau, le feu, le couvert, une faible lumière,
Un lit où trois soldats devaient se réunir,
Étaient les seuls secours qu'ils daignaient nous fournir.
Nous gagnions lentement la terre d'Italie...
Le ciel me fit trouver sur la route une amie...
On n'avait point encor dévasté son manoir;
Elle attendait son tour, elle devait l'avoir;
Elle osait aux brigands disputer son domaine,
Et mettait à profit sa fortune incertaine.
Je l'embrasse, et bientôt je me sens soulagé
Du sac et du fusil dont j'étais surchargé.
Tous les soins délicats que l'amitié prodigue
S'empressent de me faire oublier ma fatigue.
Le souper se prépare et s'annonce de loin...
Passagère faveur dont j'avais grand besoin!
L'abondance est unie à la délicatesse :
La truffe a parfumé la poularde de Bresse;
Un vin blanc qu'a donné le sol de Saint-Perret,
Pour réchauffer mon sein sort d'un caveau secret :
Je me sens ranimé de ses feux salutaires;
Je bois à mon amie, aux mœurs hospitalières :
Je ne suis plus soldat, je règne, je suis roi,
Et déjà la terreur disparaît devant moi.

BERCHOUX. *La Gastronomie.*

LE CZAR A L'HOTEL DES INVALIDES.

Vers les bords où la Seine, abandonnant Paris,
Semble de ces beaux lieux, où son onde serpente,
S'éloigner à regret et ralentir sa pente,
D'un immense palais le front majestueux,
Arrondi dans la nue en dome somptueux,
S'élève et peuple au loin la rive solitaire.
Pierre y porte ses pas. La pompe militaire
Des tonnerres d'airain, des gardes, des soldats,
Tout présente à ses yeux l'image des combats :
Mais cet éclat guerrier orne un séjour tranquille
« Tu vois de la valeur, tu vois l'auguste asile,
Lui dit Le Fort [1] : jadis, pour soutenir ses jours,
Réduit à mendier d'avilissants secours,
Dans un pays ingrat, sauvé par son courage,
Le guerrier n'avait pas, au déclin de son âge,
Un asile pour vivre, un tombeau pour mourir :
L'État qu'il a vengé daigne enfin le nourrir.
Louis à tous les rois y donne un grand exemple. »
—« Entrons, » dit le héros. Tous étaient dans le temple.
C'était l'heure où l'autel fumait d'un pur encens;
Il entre, et de respect tout a frappé ses sens.
Ces murs religieux, leur vénérable enceinte,
Ces vieux soldats épars sous cette voûte sainte,
Les uns levant au ciel leurs fronts cicatrisés,
D'autres, flétris par l'âge et de sang épuisés,
Sur leurs genoux tremblants pliant un corps débile,
Ceux-ci courbant un front saintement immobile,
Tandis qu'avec respect sur le marbre inclinés,
Et plus près de l'autel quelques-uns prosternés,
Touchaient l'humble pavé de leur tête guerrière,
Et leurs cheveux blanchis roulaient sur la poussière.
Le czar avec respect les contempla longtemps.
« Que j'aime à voir, dit-il, ces braves combattants!
Ces bras victorieux, glacés par les années,
Quarante ans, de l'Europe ont fait les destinées.
Restes encor fameux de tant de bataillons,
De la foudre sur vous j'aperçois les sillons.
Que vous me semblez grands! Le sceau de la victoire
Sur vos ruines même imprime encor la gloire,
Je lis tous vos exploits sur vos fronts révérés :
Temples de la valeur, vos débris sont sacrés. »
Bientôt ils vont s'asseoir dans une enceinte immense,
Où d'un repas guerrier la frugale abondance
Aux dépens de l'État satisfait leur besoin.
Pierre de leur repas veut être le témoin.
Avec eux dans la foule il aime à se confondre,
Les suit, les interroge; et, fiers de lui répondre,
De conter leurs exploits, ces antiques soldats
Semblent se rajeunir au récit des combats;
Son belliqueux accent émeut leur fier courage.
« Compagnons, leur dit-il, je viens vous rendre hommage
Car je suis un guerrier, un soldat comme vous. »
D'un regard attentif ils le contemplaient tous,
Et son front désarmé leur parut redoutable.
Tout à coup le monarque, approchant de leur table,
Du vin dont leurs vieux ans réchauffaient leur langueur,
Dans un grossier cristal épanche la liqueur;
Et, la coupe à la main, debout, la tête nue :
« Mes braves compagnons, dit-il, je vous salue! »
Il boit en même temps. Les soldats attendris,
A ce noble étranger répondent par des cris.
Tous ignoraient son nom, son pays, sa naissance;
Mais de son fier génie ils sentaient la puissance.
Leur troupe avec honneur accompagne ses pas.
Son rang est inconnu, sa grandeur ne l'est pas [2].

THOMAS. *Pétréide.*

---

1 François Le Fort, général et amiral de Russie sous Pierre Ier, naquit à Genève en 1656, et mourut à Moscou en 1699. (N. E.)

2 Voyez, dans la prose, *Narrations* et *Tableaux*.

TABLEAUX.

Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
BOILEAU. *Art poét.*, ch. I.

PRÉCEPTES DU GENRE,

ET MODÈLE D'EXERCICE.

ARTIFICE DU POÈTE DANS SON STYLE ET DANS SES VERS.

Descendons de plus en plus dans les détails. Ce sont les détails qui instruisent : c'est là qu'on voit principalement le grand artiste. Les mêmes couleurs appartiennent à tous les peintres ; cependant un peintre médiocre ne fera pas la copie d'un excellent original, comme Rubens ou Raphaël auraient fait celle d'un tableau médiocre. Ce sera même dessin, mêmes couleurs dans les originaux et dans les copies : mais la copie du bon, faite par le peintre médiocre, vaudra moins que son original ; et la copie du médiocre, faite par le bon peintre, vaudra beaucoup mieux. Pourquoi? Il résulte de la touche de l'artiste une perfection qui est insensible dans chacune des parties, et frappante dans le tout. Donnons à un poëte médiocre le plan du *Lutrin*, crayonné jusque dans ses moindres parties ; en fera-t-il ce que Despréaux en a su faire? On lui donnerait jusqu'aux expressions, qu'il les arrangerait de manière à enlaidir toutes les pensées. Il ne sentirait pas, comme Despréaux, *le pouvoir d'un mot mis en sa place;* et, faute de certaines constructions, de certaines liaisons, le sens serait contrefait, louche, la verve languissante, et, par conséquent, l'effet des tableaux manqué. Qu'est-ce donc qu'a fait Despréaux?

Il n'a employé que des pensées vraies, justes, naturelles, mais qui se suivent, s'engendrent successivement et se poussent sans interruption, comme les flots. Voici une de ses descriptions : c'est ce qu'il y a de plus lent dans tout ouvrage d'esprit :

Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amassée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, attendait le diner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage ;
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Denys d'Halicarnasse donne pour règle, quand il s'agit de juger de la bonté des vers, que tout y soit aussi serré, aussi coulant, aussi juste, aussi uni que dans la prose. Or, quel écrivain, usant de la liberté de la prose, pourrait se flatter de rendre mieux et plus naturellement cette peinture?

Les mots sont admirablement choisis pour dire ce que l'on veut dire. *Réduit* marque un lieu écarté, isolé, bien clos. *Obscur :* il le fallait pour y mieux dormir jusqu'au grand jour. *Une alcôve enfoncée :* c'est une retraite profonde, la retraite même du sommeil et de la mollesse. *S'élève,* au commencement du vers, présente l'idée d'un duvet léger, rebondi. *A grands frais amassée*, ce duvet est si fin ! quel temps, quelle dépense pour former cet amas qui s'enfle et s'élève mollement ! Tout n'est pas fait encore pour assurer le repos du prélat. *Quatre rideaux* qui se croisent, mais de ces rideaux amples et étoffés. *Pompeux* est placé à l'hémistiche, pour y reposer l'oreille et l'esprit, et faire sur eux une impression plus grande. *Défendent l'entrée*, quelle fierté ! défendre au jour de venir troubler, par sa clarté, le sommeil du prélat. *Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence.* Rien n'est si doux, si paisible que ce vers, la rime en est fondante. Le suivant n'est pas moins beau : *Règne sur le duvet une heureuse indolence.* Ce n'est pas un homme indolent, c'est l'indolence même, et une heureuse indolence qui règne, qui jouit de tout le bonheur qu'on se figure attaché à la royauté. Cette analyse suffit pour faire voir quelle est la justesse et l'énergie pittoresque des mots.

Il y a de même des tours qui sont d'une force et d'une naïveté singulières. Pour ne point multiplier les exemples, quoi de plus naïf que cette

liaison : *Là, parmi les douceurs;* et deux vers après : *C'est là que le prélat!* Cet arrangement montre le lieu et fait voir le prélat.

Il y a la peinture des détails, qui, montrent les parties de certains objets, semblent multiplier les objets mêmes, les presser, les chasser l'un par l'autre.

Il y a une sorte de mélodie qui consiste dans le choix de certains sons, et dans leurs combinaisons, conformes à la nature de l'objet exprimé.

Il y a le nombre, ou la distribution des repos, conformes aux besoins de l'esprit, de la respiration et de l'oreille.

Enfin, il y a l'harmonie artificielle des vers, qui a des règles de goût et des règles d'art.

Celles de goût consistent, en français, dans le choix des sons, surtout de ceux qui se retrouvent aux repos et aux finales, et qui seront doux ou durs, éclatants ou sourds, pompeux ou tristes, moelleux ou maigres, selon l'objet; dans le choix des syllabes longues ou brèves, et dans la place qu'on leur donne : par exemple, il est bien dans ce vers, *règne sur le duvet,* que la première de *règne* soit longue : que dans le reste du même vers, *d'une heureuse indolence, heureuse* fasse deux longues, qu'*indolence* fasse une brève entre deux longues, mais dont la dernière soit beaucoup plus longue que la première. Il en est de même du mot *s'élève:* la première est très-brève, et la seconde, qui est longue, semble s'élever sur elle. Il en est de même du mot *enfoncée,* dont la dernière semble reculer. On trouvera ce détail poussé trop loin; mais pourquoi le lecteur ne l'observerait-il point, puisque l'auteur l'a fait pour être senti et observé? Le vers est beaucoup mieux de cette manière que d'une autre; et il est mieux par la raison qu'on vient d'indiquer. C'est ce que nous avons appelé la touche du peintre, pour laquelle il est vrai qu'il n'y a point d'art ni de règles : mais quand cette perfection se trouve dans un ouvrage, l'art doit au moins le remarquer, et tâchar de le faire remarquer à ceux qui cherchent à la connaître. Enfin, c'est là que Virgile et Homère sont ce qu'ils sont. C'est là ce qui fait la verve, le charme de leur poésie; par conséquent, on ne saurait entrer dans de trop petits détails pour s'instruire.

LE BATTEUX. *Principes de Littérature*, t. I.

BIENFAITS DE LA POÉSIE.

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes suivaient la grossière nature,
Dispersés dans les bois, couraient à la pâture;
La force tenait lieu de droit et d'équité;
Le meurtre s'exerçait avec impunité.
Mais du discours, enfin, l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts,
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accents dont Orphée emplit les monts de Thrace
Les tigres amollis dépouillaient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles :
Du sein d'un prêtre, ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt, ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages.
Hésiode, à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
Et partout, des esprits ces préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les Muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées;
Et leur art, attirait le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels[1].

BOILEAU. *Art poét.*, ch. IV.

INVENTION ET NAISSANCE DES ARTS.

Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers arts, enfants de nos malheurs.
La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache:
Par le fer façonnée, elle allonge la hache,
L'homme avec son secours, non sans un long effort
Ebranle et fait tomber l'arbre dont elle sort.
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit;
La lime mord l'acier, et l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant : le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine,
Peut à leurs faibles bras épargner tant de peine;
Mais ces heureux secours, si présents à leurs yeux,
Quand ils les connaîtront, le monde sera vieux.
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance[2]?

RACINE fils. *La Religion*, ch. III.

---

[1] Voyez Horace, *Art poétique*, v. 392. Ce morceau n'est qu'une imitation du poete latin.

[2] Rapprochez ce tableau et les deux suivants de celui en prose, *Origine et mobiles de l'industrie humaine*, et du Ier livre des Géorgiques de Virgiles, vers 125.

PHILOSOPHIE DE NEWTON.

Le charme tout-puissant de la philosophie
Élève un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.
Je ne les entends plus. Déjà de la carrière
L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière;
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent;
Un jour plus pur me luit, les mouvements renaissent.
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix;
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure;
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.
Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, la pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi la couleur dont se peint la nature,
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
Confidents du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous pas jaloux?
La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts;
La mer tombe, s'affaisse, et roule vers ses bords.
Comètes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre;
Dans une ellipse immense achevez votre cours;
Remontez, descendez près de l'astre des jours;
Lancez vos feux, volez, et revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
Et toi, sœur du soleil, astre qui, dans les cieux,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits; tes bornes sont prescrites.
Terre, change de forme; et que la pesanteur
En abaissant le pôle élève l'équateur;
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse;
Embrassez dans le cours de vos longs mouvements
Deux cents siècles entiers par delà six mille ans [1].

VOLTAIRE.

L'ORIGINE DE L'ASTRONOMIE.

Cependant vers l'Euphrate on dit que des pasteurs,
Du grand art de Kepler rustiques inventeurs [2],
Étudiaient les lois de ces astres paisibles
Qui mesurent du temps les traces invisibles,
Marquaient et leur déclin et leur cours passager,
Le gravaient sur la pierre, et du globe étranger
Que l'univers tremblant revoit par intervalle,
Savaient même embrasser la carrière inégale [3].
Ainsi l'Astronomie eut les champs pour berceau :
Cette fille des cieux illustra le hameau.
On la vit habiter, dans l'enfance du monde,
Des patriarches-rois la tente vagabonde,
Et guider le troupeau, la famille, le char
Qui parcourait au loin le vaste Sennaar.
Bergère, elle aime encor ce qu'aima sa jeunesse :
Dans les champs étoilés la voyez-vous sans cesse
Promener le Taureau, la Chèvre, le Bélier,
Et le chien pastoral, et le char du Bouvier?
Ses mœurs ne changent point, et le ciel nous répète
Que la docte Uranie a porté la houlette.

DE FONTANES. *Essai sur l'astronomie.*

LE BESOIN, PÈRE DES ARTS.

Hélas! avant ce jour qui perdit ses neveux,
Tous les plaisirs couraient au-devant de ses vœux.
La faim aux animaux ne faisait point la guerre.
Le blé, pour se donner, sans peine ouvrant la terre,
N'attendait pas qu'un bœuf pressé de l'aiguillon
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.
La vigne offrait partout des grappes toujours pleines,
Et des ruisseaux de lait serpentaient dans les plaines.
Mais dès ce jour Adam, déchu de son état,
D'un tribut de douleur paya son attentat.
Il fallut qu'au travail son corps rendu docile
Forçât la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun hérissa les guérets;
Le serpent venimeux rampa dans les forêts;
La canicule en feu désola les campagnes;
L'aquilon en fureur gronda sur les montagnes.
Alors, pour se couvrir durant l'âpre saison,
Il fallut aux brebis dérober leur toison.
La peste en même temps, la guerre et la famine,
Des malheureux humains jurèrent la ruine [4].

BOILEAU.

LES MONDES.

Tout passe donc, hélas! ces globes inconstants
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps :
Comme le nôtre aussi sans doute ils ont vu naître
Une race pensante, avide de connaître :
Ils ont eu des Pascals, des Leibnitz, des Buffons.
Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure [5],
Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah! si nous rapprochions nos hardis entretiens!
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui dans l'espace immense en un point se resserre?

---

1 Voyez, première et deuxième partie, *Caractères ou Portraits*.

2 Jean Kepler ou Keppler, célèbre astronome allemand, naquit à Weil (Wittenberg), en 1571. Il publia en 1619 son immortel ouvrage sur l'astronomie, connu sous le nom de *Lois de Kepler*, et dont l'importance ne fut appréciée que plus tard par Newton. Kepler mourut à Ratisbonne, le 15 novembre 1630. (N. E.)

3 Les comètes. (N. E.)

4 Voyez le Ier livre des Géorgiques de Virgile, v. 126, et la traduction par Delille. (N. E.)

5 La lune. (N. E.)

A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs?
Habitants inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines?
Connaissez-vous nos arts? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné,
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui, par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si pourtant, loin de nous, de ce vaste empyrée
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux!
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux;
Vos larmes mouilleraient nos fastes lamentables.
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulent de toutes parts
Les trônes, les autels, les empires épars,
Et, sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent en me contant nos longues infortunes :
Vous, hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas!
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas!

DE FONTANES. *Essai sur l'astronomie.*

LES BEAUX-ARTS.

Beaux-arts! eh! dans quel lieu n'avez-vous droit de [plaire?
Est-il à votre joie une joie étrangère?
Non : le sage vous doit ses moments les plus doux;
Il s'endort dans vos bras, il s'éveille pour vous.
Que dis-je? autour de lui tandis que tout sommeille,
La lampe inspiratrice éclaire encor sa veille.
Vous consolez ses maux, vous parez son bonheur;
Vous êtes ses trésors, vous êtes son honneur;
L'amour de ses beaux ans, l'espoir de son vieil âge?
Ses compagnons des champs, ses amis de voyage;
Et de paix, de vertus, d'études entouré,
L'exil même avec vous est un abri sacré :
Tel l'Orateur romain, dans les bois de Tuscule,
Oubliait Rome ingrate; ou tel son digne émule,
Dans Frênes, d'Aguesseau goûtait tranquillement
Du repos occupé le doux recueillement.
Tels, de leur noble exil tous deux charmaient les peines.
Malheur aux esprits durs, malheur aux âmes vaines,
Qui dédaignent les arts au temps de leur faveur!
Les beaux-arts, à leur tour, dans les temps du malheur,
Les livrent sans ressource à leur vile infortune.
Mais avec leurs amis ils font prison commune,
Les suivent dans les champs, et, payant leur amour,
Consolent leur exil, et chantent leur retour [1].

DELILLE. *Géorgiques françaises.*

LOUIS XIV ET SON SIÈCLE.

Ciel, quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce roi qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels respects! jamais monarque en [France
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé;
Je le vois, éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier en ses succès, mais ferme en ses traverses;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de Louis! siècle que la nature
De ses plus beaux présents doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amènes les beaux-arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards,
Les Muses à jamais y fixent leur empire :
La toile est animée, et le marbre respire.
Quels sages rassemblés dans ces augustes lieux
Mesurent l'univers et lisent dans les cieux,
Et, dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière?
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi, puissante harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur!
Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes;
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes,
Un peuple de héros va naître en ces climats :
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats;
A travers mille feux je vois Condé paraître,
Tour à tour la terreur et l'appui de son maître.
Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal.
Catinat unissant, par un rare assemblage,
Les talents du guerrier et les vertus du sage :
Celui-ci, dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus et des arts.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg de son nom remplit toute la terre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène [2].

VOLTAIRE. *Henriade.*

MÊME SUJET.

Eh quoi! ton âme sombre et tes yeux éblouis
N'osent-ils contempler le siècle de Louis?
Ce règne étincelant de génie et de gloire,
Attachait à nos lis les arts et la victoire.
Clio savait alors, d'un éternel burin,
Graver les noms fameux dans ses fastes d'airain,
Et, dans sa coupe d'or, l'auguste poésie
Aux sublimes vertus présentait l'ambroisie.
Louis, amant des arts, grand même en ses plaisirs,
Les reçut à sa cour, leur fit d'heureux loisirs.
Des talents adorés persécuteur injuste,
Vois briller à la fois, dans cette cour auguste,
Bossuet, Fénelon, Racine, Despréaux,
De l'altière ignorance invincibles fléaux.
Alors des courtisans Boileau fut l'aristarque;
Racine à Marly même introduisait Plutarque;
Racine, dont la Muse et les tendres douleurs
Ont des yeux de son roi fait couler tant de pleurs.
Rodogune y marchait rivale d'Athalie;
Molière y sut conduire et Tartufe et Thalie.
La Fontaine, sublime en ses naïvetés,
Laissa couler des vers par les Grâces dictés.

---

[1] Poétique imitation de plusieurs passages du discours de Cicéron, *pro Archiâ poetâ*. (N. E.)

[2] Voyez Ire partie, même sujet. *Lettres, Caractères ou Portraits.*

Alors nos demi-dieux, Condé même et Turenne,
Descendaient de l'Olympe aux bords de l'Hippocrène;
Et Corneille et Louis, les savants, les guerriers,
Marchaient d'un pas égal, ceints des mêmes lauriers.
Quel spectacle de voir ces têtes immortelles
Se prêter leurs rayons, mêler leurs étincelles,
Éclairer, embellir la plus noble des cours,
Et tous ces grands destins y commencer leur cours!
Les Muses, devançant nos légions altières,
Ont de la France alors reculé les frontières;
Et leurs mains ont porté les conquêtes des arts
Où n'ont jamais atteint les conquêtes de Mars.
Louis sut qu'un héros n'est pas longtemps illustre,
Si du flambeau des arts il n'emprunte son lustre:
Et son règne, fertile en esprits excellents,
Par de nobles bienfaits implora leurs talents.
Tous ces lauriers rivaux que ses mains cultivèrent,
Pour ombrager sa tête en foule s'élevèrent.
Des arts qui l'entouraient la subilme clarté
Fit rejaillir sur lui leur immortalité.
Oses-tu démentir le plus grand des monarques,
Et ce règne, vainqueur de l'envie et des Parques,
Où le Français, rival des Grecs et des Latins,
A de Rome et d'Athène assemblé les destins?
Vois Lysippe et Myron, Scopas, Vitruve, Apelle [1],
Renaissant à la fois, quand Louis les appelle.
Là, Mansard dessina ces portiques divins;
Ici, Le Nôtre à Flore éleva ces jardins.
Là, Pomone attendait l'œil de La Quintinie [2];
Là, Puget sur le marbre a soufflé son génie.
Le Brun peignait alors d'une immortelle main
Ces deux héros vainqueurs du Granique et du Rhin.
Le Brun, digne en effet de tracer leur image,
De la terre avec eux sut partager l'hommage.
O nom que l'art d'Apelle a deux fois consacré,
Puisses-tu par ma lyre être encore illustré!
Puisse l'amour des arts qui brûle dans mon âme,
Se tracer vers l'Olympe une route de flamme!
Siècle des vrais talents par Louis caressés,
Beaux jours de nos aïeux, seriez-vous éclipsés?
Ombre du grand Rousseau, pardonne à ta patrie
L'arrêt d'une Thémis que ta gloire a flétrie;
Et que du moins un siècle ouvert par Richelieu,
Donne en fermant son cours Voltaire et Montesquieu,
Nobles et derniers fruits du plus brillant des âges!
Ainsi pour réparer ses antiques feuillages,
Un palmier que la terre a vu briller longtemps
Jette encor deux rameaux, honneur de ses vieux ans.

LE BRUN. *Poëme de la Nature*, ch. III.

LES ALPES, LE JURA, ETC., OU LES GRANDES IMAGES DE LA NATURE.

Trop vaine ambition! Ah! peut-être comme eux
J'admire la nature en ses sublimes jeux!
Mais, si je veux jouir de ses grandes images,
Je m'écarte, je cours au fond des lieux sauvages.
Alpes, et vous, Jura, je reviens vous chercher!
Sapins du Mont-Envers, puissiez-vous me cacher!
Dans cet antre azuré que la glace environne,
Qu'entends-je! l'Arvéron bondit, tombe et bouillonne,
Rejaillit et retombe, et menace à jamais
Ceux qui tentent l'abord de ces âpres sommets.
Plus haut l'aigle a son nid, l'éclair luit, les vents grondent
Les tonnerres lointains sourdement se répondent.
L'orgueil de ces grands monts, leurs immenses contours,
Cent siècles qu'ils ont vus passer comme des jours,
De l'homme humilié terrassent l'impuissance:
C'est là qu'il rêve, adore, ou frémit en silence.
Et lorsqu'abandonnant ces informes beautés,
Qui repoussent bientôt les yeux épouvantés,
J'entrevis ces vallons, ces beaux lieux où respire
Un charme que Saint-Preux n'a pu même décrire;
Quand de l'heureux Léman je découvris les flots,
Oui, je crus qu'échappé des débris du chaos,
L'univers, tout à coup naissant à la lumière,
M'étalait sa jeunesse et sa beauté première [3].

DE FONTANES. *Le Verger.*

MÊME SUJET.

Sur ces vastes rochers confusément épars,
Je crois voir le génie appeler tous les arts.
Le peintre y vient chercher, sous des teintes sans nombre
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre.
Le poëte y conçoit de plus sublimes chants;
Le sage y voit des mœurs les spectacles touchants.
Les siècles autour d'eux ont passé comme une heure,
Et l'aigle et l'homme libre en aiment la demeure;
Et vous, vous y venez, d'un œil observateur,
Admirer dans ses plans l'éternel Créateur.
Là, le temps a tracé les annales du monde.
Vous distinguez des monts, lents ouvrages de l'onde;
Ceux que des feux soudains ont lancés dans les airs,
Et les monts primitifs nés avec l'univers;
Vous fouillez dans leur sein, vous percez leur structure:
Vous y voyez empreints, Dieu, l'homme et la nature:
La nature, tantôt riante en tous ses traits,
De verdure et de fleurs égayant ses attraits;
Tantôt mâle, âpre et forte, et dédaignant les grâces;
Fière, et du vieux chaos gardant encor les traces.
Ici, modeste encore au sortir du berceau,
Glisse en mince filet un timide ruisseau;
Là, s'élance en grondant la cascade écumante;
Là, le zéphyr caresse, ou l'aquilon tourmente;
Vous y voyez unis des volcans, des vergers,
Et l'écho du tonnerre et l'écho des bergers;
Ici, de frais vallons, une terre féconde;
Là, des rocs décharnés, vieux ossements du monde;
A leur pied le printemps, sur leur front les hivers.
Salut, pompeux Jura! terrible Mont-Envers!
De neiges, de glaçons entassements énormes;
Du temple des frimas colonnades informes;
Prismes éblouissants dont les pans azurés,
Défiant le soleil dont ils sont colorés,
Peignent de pourpre et d'or leur éclatante masse;
Tandis que, triomphant sur son trône de glace,
L'Hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour

---

[1] Lysippe, célèbre statuaire grec, florissait vers l'an 350 avant Jésus-Christ. Myron, sculpteur grec, naquit à Éleuthère. Scopas, l'un des statuaires les plus distingués de l'antiquité, naquit à Paros, vers la 89e olympiade, 460 ans avant notre ère. Vitruve, célèbre architecte romain, vivait sous Auguste: ses écrits sur l'architecture sont encore lus avec fruit. Apelles était un peintre grec célèbre, contemporain d'Alexandre. (N. E.)

[2] Si Le Brun se distingua dans la peinture, Puget dans la sculpture, Mansard dans l'architecture, Le Nôtre et Jean de La Quintinie ne se rendirent pas moins célèbres, le premier par les dessins qu'il donna des jardins de Louis XIV, et le second par sa supériorité dans tout ce qui tenait à l'agriculture et au jardinage. (N. E.)

[3] Voyez, sur ce morceau et le suivant, 1re partie, même sujet.

Embellir son palais et décorer sa cour!
Non, jamais au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux touchants, de ces terribles scènes,
L'imagination ne laisse, dans ces lieux,
Ou languir la pensée, ou reposer les yeux.

DELILLE. *Géorg. françaises.*

LE VOYAGEUR ÉGARÉ DANS LES NEIGES DU SAINT-BERNARD.

La neige au loin accumulée
En torrents épaissis tombe du haut des airs,
Et, sans relâche amoncelée,
Couvre du Saint-Bernard les vieux sommets déserts.

Plus de routes, tout est barrière;
L'ombre accourt, et déjà, pour la dernière fois,
Sur la cime inhospitalière
Dans les vents de la nuit l'aigle a jeté sa voix.

A ce cri, d'effroyable augure,
Le voyageur transi n'ose plus faire un pas;
Mourant, et vaincu de froidure,
Au bord d'un précipice il attend le trépas.

Là, dans sa dernière pensée,
Il songe à son épouse, il songe à ses enfants :
Sur sa couche affreuse et glacée
Cette image a doublé l'horreur de ses tourments.

C'en est fait; son heure dernière
Se mesure pour lui dans ces terribles lieux,
Et, chargeant sa froide paupière,
Un funeste sommeil déjà cherche ses yeux.

Soudain, ô surprise! ô merveille!
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit;
Le bruit augmente à son oreille;
Une clarté subite a brillé dans la nuit.

Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête un autre bruit s'entend ;
Un chien jappe, et s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire, approche au même instant.

Le chien, en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus :
La mort laisse échapper sa proie,
Et la charité compte un miracle de plus[1].

CHÊNEDOLLÉ. *Études poétiques.*

LE RHONE.

Le Rhône, dont les flots s'épanchent dans ces plaines,
Sort des flancs tortueux de ces roches lointaines
Le Rhône altier m'appelle, et je porte mes pas
Jusqu'à ces monts blanchis par d'éternels frimas,
Où semblent s'élever les barrières du monde.
Le fleuve, dieu de ces climats,
Guide dans ces détours ma course vagabonde;
Je l'aperçois enfin, sur un roc appuyé;
A ses pieds l'eau bouillonne et gronde,
Et, dans le lit étroit qui resserre son onde,
De son obscure source il semble humilié.
Mais il croît en roulant; la cascade rapide,
Qui jaillit en argent fluide,
Forme mille torrents, qui, d'écueil en écueil,
De son cours agrandi viennent enfler l'orgueil.
Alors avec fracas il traîne des ruines,
Il emporte les bois minés dans leurs racines;
Et, soulevant ses flots où d'énormes glaçons
Tombent en bondissant de la cime des monts,
Il recourbe, il déchire, il creuse son rivage.
Au loin le bruit de son passage
Fait trembler les rochers, fait mugir les vallons;
De son vaste courroux il couvre les campagnes,
Et va précipiter dans le sein de Thétis
Ces débris orageux en courant engloutis,
Et les dépouilles des montagnes.

LA HARPE. *Épître au comte de Schowalow.*

LA CAMPAGNE AU LEVER DU SOLEIL.

Le crépuscule, ami de la saison nouvelle,
Semble créer aux yeux les beautés qu'il révèle :
L'aube au front argenté fait naître lentement
Du réveil matinal l'incertain mouvement;
Dans l'air qui s'éclaircit l'alouette légère,
De l'aurore au printemps active messagère,
Au milieu des sillons monte, chante, et sa voix
A donné le signal au peuple ailé des bois.
Sous des rameaux en fleurs le rossignol tranquille
Leur permet le plaisir d'une gloire facile;
Il sait que ses accents doivent rendre à leur tour
Les échos de la nuit plus doux que ceux du jour.
Souverain bienfaisant de la céleste voûte,
Et des Heures en cercle entouré sur sa route,
Le Soleil a conduit son char étincelant
Du signe du Bélier vers le Taureau brillant.
L'orient va s'ouvrir; de la séve animée
S'élève vers le dieu l'offrande parfumée.
Le feu de ses rayons n'entr'ouvre point encor
Les nuages voisins qu'il change en vagues d'or;
Mais son front se dévoile, et soudain la lumière
Perce, vole et s'étend sur la nature entière.
Elle frappe, elle éclaire et rougit les coteaux,
Dont la pente blanchit sous de nombreux troupeaux.
Dans ces châteaux lointains fermés à sa puissance,
Des palais du Sommeil respectant le silence,
Elle va sous le chaume, où le vieux laboureur
De ce nouveau printemps implore la faveur;
Plus loin, elle produit dans la forêt moins sombre
Le mobile combat et du jour et de l'ombre.
De l'œil à cet éclat semblent se rapprocher
La cascade bleuâtre et l'humide rocher,
Et d'un brouillard qui fuit la montagne entourée
Reparaît sous l'azur dont elle est colorée.
La rivière, à l'aspect du globe lumineux,
Sans abri, solitaire, en reçoit tous les feux :
Elle étincelle au loin, et son onde plus belle
Semble s'enorgueillir de sa beauté nouvelle.
Les rayons, divisés en mobiles réseaux,
Roulent en nappes d'or sur l'argent de ses eaux;
Son éclat vacillant se prolonge, et ma vue
Suit des flots radieux l'incertaine étendue,
Jusqu'aux lieux où le bois, par d'obliques retours,
Ombrage, rembrunit, me dérobe leur cours,
Et ferme à mes regards cette scène champêtre,
Où, comme aux champs d'Éden, l'homme semble renaître
Et seul sait contempler dans le recueillement
Ce passage si doux du calme au mouvement

[1] Voyez *Narrations* en prose. Ire partie.

Cette aimable union, ce céleste hyménée
De l'aurore du jour, du matin de l'année[1].

BOISJOLIN.

FIN D'UNE BELLE JOURNÉE DE PRINTEMPS.

Mais, tandis qu'à regret je quitte ces demeures,
Entraînant dans son cours le char léger des Heures,
L'astre brûlant du jour s'incline vers les monts,
Et Zéphire, endormi dans le creux des vallons,
S'éveille, et, parcourant la campagne embrasée,
Verse sur le gazon la féconde rosée :
Un vent frais fait rider la surface des eaux,
Et courbe, en se jouant, la tête des roseaux;
Déjà l'ombre s'étend : ô frais et doux bocages!
Laissez-moi m'arrêter sous vos jeunes ombrages,
Et que j'entende encor, pour la dernière fois, —
Le bruit de la cascade et les doux chants des bois.
De la cime des monts tout prêt à disparaître,
Le jour sourit encore aux fleurs qu'il a fait naître;
Le fleuve, poursuivant son cours majestueux,
Réfléchit par degrés sur ses flots écumeux
Le vert sombre et foncé des forêts du rivage.
Un reste de clarté perce encor le feuillage;
Sur ces toits élevés, d'un ciel tranquille et pur
L'ardoise fait au loin étinceler l'azur;
Et la vitre embrasée, à la vue éblouie
Offre à travers ces bois l'aspect d'un incendie.
J'entends dans ces bosquets le chantre du printemps;
L'éclat touchant du soir semble animer ses chants,
Ses accents sont plus doux et sa voix est plus tendre;
Et, tandis que les bois se plaisent à l'entendre,
Au buisson épineux, au tronc des vieux ormeaux,
La muette Arachné suspend ses longs réseaux;
L'insecte que les vents ont jeté sur la rive,
Poursuit, en bourdonnant, sa course fugitive :
Il va de feuille en feuille, et, pressé de jouir,
Aux derniers feux du jour, vient briller et mourir.
La caille, comme moi, sur ces bords étrangère,
Fait retentir les champs de sa voix printanière.
Sorti de son terrier, le lapin imprudent
Vient tomber sous les coups du chasseur qui l'attend;
Et par l'ombre du soir la perdrix rassurée
Redemande aux échos sa compagne égarée.
Quand la fraîcheur des nuits descend sur les coteaux,
Le peuple des cités court oublier ses maux
Dans ces brillants jardins, sous ces vastes portiques
Qu'embellissent des arts les prestiges magiques.
Là, cent flambeaux, vainqueurs des ombres de la nuit,
Renouvellent aux yeux l'éclat du jour qui fuit;
Là, le salpêtre éclate, et la flamme élancée,
En sillons rayonnants dans les airs dispersée,
Remplit tout l'horizon, s'élève jusqu'aux cieux,
Tonne, brille et retombe en globes lumineux;
Tantôt elle s'élève en riches colonnades,
Tantôt elle jaillit en brillantes cascades;
Et tantôt c'est un fleuve, un torrent orageux
Qui roule avec fracas son cristal sulfureux.
Mais à ce luxe vain, ô combien je préfère
Cette pompe du soir dont brille l'hémisphère,
Ces nuages légers l'un sur l'autre entassés,
Et sur l'aile des vents mollement balancés!
L'imagination leur prête mille formes :
Tantôt c'est un géant, qui de ses bras énormes
Couvre le vaste Olympe, et tantôt c'est un dieu
Qui traverse l'éther sur un trône de feu.
Là, ce sont des forêts dans le ciel suspendues,
Des palais rayonnants sous des voûtes de nues;
Plus loin, mille guerriers se heurtant dans les airs
De leurs glaives d'azur font jaillir les éclairs.
Que j'aime de Morven le barde solitaire[2]!
Quand le brouillard du soir descend sur la bruyère,
Assis sur la colline où dorment ses aïeux,
Il chante des héros les mânes belliqueux.
Dans l'humide vapeur, sur ces bois étendue,
L'ombre du vieux Fingal vient s'offrir à sa vue;
Le vent du soir gémit sous ces saules pleureurs :
C'est la voix d'Ithona qui demande des pleurs.
Ces antiques forêts, leurs mobiles ombrages,
L'aspect changeant des lacs, des monts et des nuages,
Rappellent à son cœur tout ce qu'il a chéri.
Oh! qui pourra jamais voir sans être attendri
L'éclat demi-voilé de l'horizon plus sombre,
Ce mélange confus du soleil et de l'ombre,
Ces combats indécis de la nuit et du jour,
Ces feux mourants épars sur les monts d'alentour,
Ce brillant occident où le soleil étale
Sa chevelure d'or et sa robe d'opale,
Ce ciel qui par degrés se peint d'un gris obscur,
Et le jour qui s'éteint sous un voile d'azur[3]!

MICHAUD, *Le Printemps d'un proscrit.*

LA PRIÈRE DU SOIR A BORD D'UN VAISSEAU.

Cependant le soleil, sur les ondes calmées,
Touche de l'horizon les bornes enflammées;
Son disque étincelant, qui semble s'arrêter,
Revêt de pourpre et d'or les flots qu'il va quitter!
Il s'éloigne, et Vesper, commençant sa carrière,
Mêle au jour qui s'éteint sa timide lumière.
J'entends l'airain pieux, dont les sons éclatants
Appellent la prière et divisent le temps.
Pour la seconde fois, le nautonier fidèle
Adorant à genoux la puissance éternelle,
Dès que l'astre du jour a brillé dans les airs,
Adresse l'hymne sainte au Dieu de l'univers.
Entre l'homme et le ciel, sur des mers sans rivages,
Un prêtre en cheveux blancs conjure les orages :
Son zèle des nochers adoucit les travaux,
Épure leur hommage, et console leurs maux.
« Dieu créateur! dit-il, toi dont les mains fécondes
« Dans les champs de l'espace ont suspendu les mondes;
« Dieu des vents et des mers, dont l'œil conservateur
« De l'Océan qui gronde arrête la fureur,
« Et, d'un regard chargé de tes ordres sublimes,
« Suis un frêle vaisseau flottant sur les abîmes,
« Que peuvent devant toi nos travaux incertains?
« Dieu, que sont les mortels sous tes puissantes mains?
« Par des vœux suppliants nos alarmes t'implorent;
« Bénis, Dieu paternel, tes enfants qui t'adorent;
« Rends-les à leur patrie, à ton culte, à ta loi :
« La force et la vertu ne viennent que de toi.
« Daigne remplir nos cœurs; éloigne la tempête;
« Que le sombre ouragan se dissipe et s'arrête
« Devant ces pavillons qui te sont consacrés;

---

[1] Voyez les cinq premières *Descriptions* en prose.

[2] Ossian, barde écossais, dont Macpherson prétendit avoir retrouvé les poëmes, qu'il publia en 1760. Les travaux de l'Académie écossaise, appelée *Highland Society*, ont prouvé que ses prétentions étaient peu fondées. (N. E.)

[3] Voyez, plus bas. *Descriptions*.

« Et qu'un jour nos drapeaux, par toi-même illustrés,
« Aux doutes de l'orgueil opposant nos exemples,
« Appellent le respect et la foi dans tes temples! »
Il dit, et prie encor; ses chants consolateurs
D'espérance et d'amour pénètrent tous les cœurs.
O spectacle touchant, ravissantes images!
Tandis que l'œil fixé sur un ciel sans nuages,
Du prêtre, dont la voix semble enchaîner les vents,
Les nautoniers émus répètent les accents,
Le couchant a brillé d'une clarté plus pure;
L'Océan de ses flots apaise le murmure;
Et seule, interrompant ce calme solennel,
La prière s'élève aux pieds de l'Éternel [1].

ESMÉNARD. *La Navigation*, ch. VIII.

LE CLAIR DE LUNE.

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paraître;
Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre!
Éloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre, aussi calme que toi.
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
Ces sphères qui, roulant dans l'espace des cieux,
Semblent y ralentir leur cours silencieux;
Du disque de Phébé la lumière argentée,
En rayons tremblotants sous ces eaux répétée,
Ou qui jette en ces bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux;
Des différents objets la couleur affaiblie,
Tout repose la vue, et l'âme recueillie.
Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer.
Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure,
Que ton pâle flambeau se lève et le rassure :
Le ciel d'où tu me luis est le sacré vallon,
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon [2].

LEMIÈRE. *Les Fastes*, ch. VII.

LES TOMBEAUX AÉRIENS.

Dirai-je des Natchez la tristesse touchante!
Combien de leur douleur l'heureux instinct m'en- [chante!
Là, d'un fils qui n'est plus la tendre mère en deuil
A des rameaux voisins vient pendre le cercueil.
Eh! quel soin pouvait mieux consoler sa jeune ombre!
Au lieu d'être enfermé dans la demeure sombre,
Suspendu sur la terre et regardant les cieux,
Quoique mort, des vivants il attire les yeux.
Là, souvent sous le fils vient reposer le père;
Là, ses sœurs en pleurant accompagnent leur mère;
L'oiseau vient y chanter, l'arbre y verse des pleurs,
Lui prête son abri, l'embaume de ses fleurs;
Des premiers feux du jour sa tombe se colore;
Les doux zéphyrs du soir, le doux vent de l'aurore,
Balancent mollement ce précieux fardeau,
Et sa tombe riante est encore un berceau :
De l'amour maternel illusion touchante [3]!

DELILLE. *L'Imagination*, ch. VII.

LES SÉPULTURES AU CANADA.

Que des Canadiens j'aime l'antique usage!
Sur les bords du torrent, près du rocher sauvage
Leur âme se nourrit du charme des douleurs :
Ils cultivent la tombe, et l'arrosent de pleurs.
Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle,
Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
Morne et silencieux, sur la pierre étendu,
Le père croit revoir le fils qu'il a perdu;
Les yeux levés au ciel, la mère désolée
S'approche avec lenteur de l'étroit mausolée,
Et, soupirant le nom de cet enfant chéri,
Répand sur son tombeau le lait qui l'eût nourri!
De son fils qui n'est plus la plaintive Indienne
Voit les vents balancer la tombe aérienne...
Mais, le jour où l'enfant s'endort du grand sommeil,
S'inclinant sur sa bouche, elle attend son réveil.
Quand le soleil trois fois a doré le nuage,
Elle lui forme un lit de fleurs et de feuillage,
De l'érable docile agite le rameau...
Et ne s'aperçoit pas qu'elle berce un tombeau!

MILLEVOYE. *La Tendresse maternelle.*

LE PAYSAGE.

Que d'objets rassemblés dans ce frais paysage!
Le fleuve en son heureux passage
Réfléchit de ses bords la fertile beauté,
Et baigne de ses eaux lentement fugitives
Tous ces monts de verdure élevés sur ses rives.
Que le ciel est serein! quel calme dans les champs!
Que ces sites sont doux! que ces lieux sont touchants!
O puissante nature! ô grande enchanteresse!
Tout ce que j'aperçois m'attache et m'intéresse;
L'arbre de ces vergers, dont les rameaux féconds
Courbent leurs fruits pendants sur l'ombre des gazons,
Et le saule incliné sur la rive penchante,
Balançant mollement sa tête blanchissante;
Le pavot effeuillé par le souffle des vents,
Et ce pâle rideau de peupliers mouvants;
Ces sentiers, ces détours qu'ombrage la charmille;
Dans ce nid suspendu cette jeune famille.
Assis auprès de ce ruisseau
Qui tombe d'une grotte et fuit dans la prairie,
Je sens naître dans moi la vague rêverie.
Qui suit les erreurs de son eau.
Le soleil, plus brillant au bout de sa carrière,
Des couleurs de l'iris nuance sa lumière;
Il embrase les cieux, et son disque incliné
Descend sur l'horizon, de flamme environné.
J'entends les sons aigus de l'instrument rustique,
Rappelant les troupeaux à cette ferme antique.
Au pâtre fatigué la nuit permet enfin
De suspendre un travail qu'il reprendra demain.
Au signal du repos, le laboureur ramène
Le bœuf laborieux, compagnon de sa peine :
Ils foulent à pas lents la mousse des vallons,
Et le soc retourné traîne dans les sillons.

LA HARPE. *Épître au comte de Schowalow.*

LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

Vaucluse! heureux séjour, que sans enchantement
Ne peut voir nul poëte, et surtout nul amant!
Dans ce cercle de monts qui, recourbant leur chaîne,
Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine;

[1] Voyez *Tableaux* en prose, même sujet.
[2] Voyez *Tableaux* en prose, *le spectacle d'une belle nuit dans les déserts du nouveau monde.*
[3] Voyez *Tableaux* en prose, même sujet.

Sous la roche voûtée, antre mystérieux,
Où ta nymphe, échappant aux regards curieux,
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimais à voir ton eau qui, toujours pure,
Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'élève, et de ses bords
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissantes,
Tombe et roule à grand bruit, puis calmant son cour- [roux,
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux,
Et, sous un ciel d'azur, coule, arrose et féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde!
Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure, intéressaient mon cœur.
La voilà donc, disais-je, oui, voilà cette rive
Que Pétrarque charmait de sa lyre plaintive!
Ici Pétrarque, à Laure exprimant son amour,
Voyait naître trop tard, mourir trop tôt le jour.
Retrouverai-je encor, sur ces rocs solitaires,
De leurs chiffres unis les tendres caractères?
Une grotte écartée avait frappé mes yeux:
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux!
M'écriais-je. Un vieux tronc bordait-il le rivage?
Laure avait reposé sous son antique ombrage.
Je redemandais Laure à l'écho du vallon,
Et l'écho n'avait point oublié ce doux nom. [Laure,
Partout mes yeux cherchaient, voyaient Pétrarque et
Et par eux ces beaux lieux s'embellissaient encore.

DELILLE. *Les Jardins*, ch. III.

LES VUES PROPRES AU VERGER.

Daignez aux habitants de la ferme voisine
Accorder un chemin à l'abri des chaleurs.
Que les jeunes enfants croissent parmi vos fleurs!
Près de vous, loin de vous, l'œil charmé se promène:
Contemplez ces lointains, ces coteaux, cette plaine.
Quand avril reparaît, quand le jour renaissant
Se glisse à travers l'ombre, et l'efface en croissant,
La féconde génisse abandonne l'étable,
Mugit, et, du hameau nourrice inépuisable,
Broutant jusqu'à la nuit un gazon ranimé,
Grossit le doux trésor de son lait parfumé.
L'œil la suit dans ces bois, dans ce noir labyrinthe,
Où de ses pieds pesants s'approfondit l'empreinte.
Là sont des laboureurs, et dans le gras vallon,
Penchés sur leur charrue, ils ouvrent un sillon.
Tandis que les brebis, qui paissent confondues,
Vous présentent de loin, aux rochers suspendues,
D'un nuage argenté l'immobile blancheur,
A vos pieds se promène un robuste faucheur:
L'herbe tombe et s'entasse en monceaux divisée;
Souvent frémit la faux sur la pierre aiguisée.
Peindrai-je dans les champs les moissonneurs épars,
Les gerbes, à grands cris, s'élevant sur les chars,
Et les folâtres jeux que la vendange amène?

DE FONTANES. *Le Verger*.

L'ARMÉE DE JOYEUSE, L'ARMÉE DE HENRI IV.

De tous les favoris qu'idolâtrait Valois [1],
Qui flattaient sa mollesse et lui donnaient des lois,
Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne:
Il avait des vertus; et, si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée
Aurait de Guise, un jour, atteint la renommée.
Mais, nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule, attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gage de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses.
Leurs armes éclataient du feu des diamants,
De leurs bras énervés frivoles ornements.
Ardents, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence:
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappait leur vue:
Mon armée, en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang et couverts de blessures;
Leur fer et leur mousquet composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux.
Comme eux de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirants, devant nous dispersés:
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtisans
Que moissonna le fer à la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables:
Tous fermes dans leur poste et tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans français tel est le caractère:
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux hasards;
Vils flatteurs à la cour, héros au champ de Mars.
Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnai, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse.
Je l'aperçus bientôt, porté par des soldats,
Pâle, et déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baisers du zéphyr et des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe avant le temps
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

VOLTAIRE. *La Henriade*, ch. III.

LE DESSERT.

Un service élégant, d'une ordonnance exacte,
Doit de votre repas marquer le dernier acte.
Au secours du dessert appelez tous les arts,
Surtout celui qui brille au quartier des Lombards [2].
Là, vous pourrez trouver, au gré de vos caprices,
Des sucres arrangés en galants édifices;
Des châteaux de bonbons, des palais de biscuits,
Le Louvre, Bagatelle et Versailles confits,
Les amours de Sapho, d'Abélard, de Tibulle,
Les noces de Gamache, et les travaux d'Hercule;

---

[1] Henri III. (N. E.)

[2] Les boutiques des plus fameux confiseurs de Paris étaient placées rue des Lombards. (N. E.)

Et mille objets divers, que savent imiter
D'habiles confiseurs que je pourrais citer.
Ne démolissez point ces merveilles sucrées,
Pour le charme des yeux seulement préparées;
Ou du moins accordez, pour jouir plus longtemps,
Quelques jours d'existence à ces doux monuments :
Assez d'autres objets, dignes de votre hommage,
Avec moins d'appareil vous plairont davantage.
Ah! plutôt attaquez et savourez ces fruits
Qu'un art officieux en compote a réduits.
A la grâce, à l'éclat sacrifiez encore,
Aux trésors de Pomone ajoutez ceux de Flore :
Que la rose, l'œillet, le lis et le jasmin,
Fassent de vos desserts un aimable jardin;
Et que l'observateur de la belle nature
S'extasie en voyant des fleurs en confiture.
Vous avez satisfait à vos nombreux désirs;
Mais Bacchus vous attend pour combler vos plaisirs.
Approche, bienfaiteur et conquérant de l'Inde,
Tu m'inspireras mieux que les filles du Pinde;
Verse-moi ton nectar, dont les dieux sont jaloux,
Et mes vers vont couler plus faciles, plus doux.
De ces vases nombreux que l'aspect m'intéresse!
Quel luxe séducteur! quelle aimable richesse!
Vos convives déjà, dans un juste embarras,
Vous adressent leurs vœux, et vous tendent les bras :
Venez à leur secours, offrez-leur à la ronde
La liqueur qui vous vient des bords de la Gironde,
Le vin de Malvoisie et celui de Palma,
Le champagne mousseux, le christi-lacryma,
Le chypre, l'albano, le clairet, le constance...
Choisissez-les toujours au lieu de leur naissance.
N'allez pas rechercher aux faubourgs de Paris
Du vin de Rivesalte ou de Côte-Perdrix;
Et ne vous fiez pas à l'art des empiriques
Qui chargent vos boissons de mélanges chimiques;
Donnez-vous en buvant les airs d'un connaisseur;
Dites que ce bordeaux aurait plus de saveur
S'il avait visité quelques plages lointaines,
Et que ce malaga qui coule dans vos veines,
Usé par la vieillesse, a perdu sa vertu;
Qu'il serait sans égal s'il avait moins vécu.

BERCHOUX. *La Gastronomie.*

LE CAFÉ.

Le café vous présente une heureuse liqueur
Qui d'un vin trop fumeux chassera la vapeur;
Vous obtiendrez par elle, en désertant la table,
Un esprit plus ouvert, un sang-froid plus aimable;
Bientôt, mieux disposé par ses puissants effets,
Vous pourrez vous asseoir à de nouveaux banquets;
Elle est du dieu des vers honorée et chérie.
On dit que du poëte elle sert le génie;
Que plus d'un froid rimeur, quelquefois réchauffé,
A dû de meilleurs vers au parfum du café :
Il peut du philosophe égayer les systèmes,
Rendre aimables, badins, les géomètres mêmes;
Par lui l'homme d'Etat, dispos après dîner,
Forme l'heureux projet de nous mieux gouverner.
Il déride le front de ce savant austère,
Amoureux de la langue et du pays d'Homère,
Qui, fondant sur le grec sa gloire et ses succès,
Se dédommage ainsi d'être un sot en français.
Il peut, de l'astronome éclaircissant la vue,
L'aider à retrouver son étoile perdue.
Au nouvelliste enfin il révèle parfois
Les intrigues des cours et les secrets des rois,
L'aide à rêver la paix, l'armistice, la guerre,
Et lui fait, pour six sous, bouleverser la terre.

LE MÊME. *Ibid.*

MÊME SUJET.

Il est une liqueur, au poëte plus chère,
Qui manquait à Virgile, et qu'adorait Voltaire.
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête, épanouit le cœur.
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux!
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène;
Moi seul, contre la noix qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde;
Qui, tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt : du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.
Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi :
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone, et toi.
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépouillée;
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

DELILLE. *Les Trois Règnes,* ch. VI.

LES HOSPICES.

Je m'éloigne, je vole aux asiles pieux,
Des besoins, des douleurs abris religieux,
Où la tendre pitié, pour adoucir leurs peines,
Joint les secours divins aux charités humaines.
Elle-même en posa les sacrés fondements.
Mais de ces saints abris, ouvrage des vieux temps,
Souvent la négligence ou l'infâme avarice
A fait de tous les maux l'épouvantable hospice.
Là, sont amoncelés, dans des murs dévorants,
Les vivants sur les morts, les morts sur les mourants.
Là, d'impures vapeurs la vie environnée,
Par un air corrompu languit empoisonnée;
Là, le long de ces lits où gémit le malheur,
Victime des secours plus que de la douleur,
L'ignorance, en courant, fait sa ronde homicide;
L'indifférence observe, et le hasard décide.
Mais la pitié revient achever ses travaux,
Sépare les douleurs, et distingue les maux,
Les recommande à l'art que sa bonté seconde;
Tantôt, les délivrant d'une vapeur immonde,
Ouvre ces longs canaux, ces frais ventilateurs,
De l'air renouvelé puissants réparateurs.
Par elle un ordre heureux conduit ici le zèle;
La propreté soigneuse y préside avec elle.

La vie est à l'abri du souffle de la mort;
Grâce à ses soins pieux, sans terreur, sans remord,
L'agonie en ses bras plus doucement s'achève.
L'heureux convalescent sur son lit se relève,
Et revient, échappé des horreurs du trépas,
D'un pied tremblant encor former ses premiers pas.
Les besoins, la douleur, la santé, la bénissent;
La terre est consolée, et les cieux applaudissent.

LE MÊME. *La Pitié*, ch. II.

MÊME SUJET.

Ouvre-toi, triste enceinte, où le soldat blessé,
Le malade indigent, et qui n'a point d'asile,
Reçoivent un secours trop souvent inutile.
Là, des femmes, portant le nom chéri de sœurs,
D'un zèle affectueux prodiguent les douceurs.
Plus d'une apprit longtemps, dans un saint monastère,
En invoquant le ciel, à protéger la terre,
Et, vers l'infortuné s'élançant des autels,
Fut l'épouse d'un Dieu pour servir les mortels.
O courage touchant! ces tendres bienfaitrices,
Dans un séjour infect, où sont tous les supplices,
De mille êtres souffrants prévenant les besoins,
Surmontent les dégoûts des plus pénibles soins,
Du chanvre salutaire entourent leurs blessures,
Et réparent ce lit témoin de leurs tortures,
Ce déplorable lit, dont l'avare pitié
Ne prête à la douleur qu'une étroite moitié.
De l'humanité même elles semblent l'image;
Et les infortunés que leur bonté soulage
Sentent avec bonheur, peut-être avec amour,
Qu'une femme est l'ami qui les ramène au jour.

LEGOUVÉ. *Mérite des femmes.*

LA TENDRESSE MATERNELLE.

Avec notre existence,
De la femme pour nous le dévoûment commence.
C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux,
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,
Et, sur un lit cruel longtemps évanouie,
Mourante le dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
Quels tendres soins! Dort-il, attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace;
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même d'un fils ne peut la détacher;
Son oreille de l'ombre écoute le silence;
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils,
Dans le sommeil longtemps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il, son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême?
Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même,
Et se montre aux regards d'un époux éperdu
Belle de son enfant à son sein suspendu.
Oui, ce fruit de l'hymen, ce trésor d'une mère,
Même à ses propres yeux est sa beauté première.
Voyez la jeune Isaure, éclatante d'attraits;
Sur un enfant chéri, l'image de ses traits,
Fond soudain ce fléau qui, prolongeant sa rage,
Grave au front des humains un éternel outrage.
D'un mal contagieux tout fuit épouvanté;
Isaure sans effroi brave un air infecté.
Près de ce fils mourant elle veille assidue.
Mais le poison s'étend et menace sa vue :
Il faut, pour écarter un péril trop certain,
Qu'une bouche fidèle aspire le venin.
Une mère ose tout; Isaure est déjà prête;
Ses charmes, son époux, ses jours, rien ne l'arrête;
D'une lèvre obstinée, elle presse ces yeux
Que ferme un voile impur à la clarté des cieux [1];
Et d'un fils, par degrés, dégageant la paupière,
Une seconde fois lui donne la lumière.
Un père a-t-il pour nous de si généreux soins?
Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins :
L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie;
Et, comme les aiglons, qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux dans leur premier essor,
Exercent près du nid leur aile faible encor,
Doucement soutenu sur ses mains chancelantes,
Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras,
Dans leur débile effort, aide ses premiers pas;
Elle suit la lenteur de sa marche timide;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide;
Elle devient son maître au moment où sa voix
Bégaye à peine un nom qu'il entendit cent fois :
MA MÈRE est le premier qu'elle l'enseigne à dire.
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaye à lire :
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient enfant pour instruire le sien.
D'autres guident bientôt sa faible intelligence;
Leur dureté punit sa moindre négligence.
Quelle est l'âme où son cœur épanche ses tourments?
Quel appui cherche-t-il contre les châtiments?
Sa mère! elle lui prête une sûre défense,
Calme ses maux légers, grands chagrins de l'enfance,
Et, sensible à ses pleurs, prompte à les essuyer,
Lui donne les hochets qui les font oublier.

LE MÊME. *Ibid.*

MÊME SUJET.

O bienfaits d'une mère, inaltérable empire!
Elle aime son enfant, même avant qu'il respire.
Mais, après tant de maux, quand ce gage adoré
S'échappe avec effort de son flanc déchiré,
Avec quelle douceur son oreille ravie
Reçoit le premier cri qui l'annonce à la vie!
Heureuse de souffrir, on la voit tour à tour
Soupirer de douleur et tressaillir d'amour.
Ah! loin de le livrer aux soins de l'étrangère,
Sa mère le nourrit, elle est deux fois sa mère.
Quel est son désespoir quand son sein desséché
Est avare d'un lait avec peine arraché!
Je t'interroge, ô toi, dont une main savante
A confié l'histoire à la toile vivante!
Tu regardes ton fils, il pleure, il va périr...
Malheureuse, ton sein ne peut plus le nourrir!
Guidée en ce moment par un Dieu tutélaire,
Une chèvre s'approche, et son lait salutaire

---

[1] Cette action est vraie. Une mère sauva ainsi de la cécité son fils atteint de la petite vérole. Madame de Genlis, dans un de ses romans, raconte un fait semblable, excepté qu'il s'agit, dans son récit, d'une fille de quinze ans. (N. E.)

A la bouche enfantine offre un pur aliment.
La mère est immobile, et sourit tristement;
Pensive, elle contemple avec un œil d'envie
La mamelle féconde où l'enfant boit la vie.
Si de ses premiers maux le tribut passager
Au nourrisson débile arrache un cri léger,
Une mère, l'effroi, le désespoir dans l'âme,
Voit déjà de ses jours se délier la trame;
Elle écoute, la nuit, son paisible sommeil;
Par un souffle elle craint de hâter son réveil;
Elle entoure de soins sa fragile existence:
Avec celle d'un fils la sienne recommence:
Elle sait, dans ses cris devinant ses désirs,
Pour ses caprices même inventer des plaisirs.
Quand la raison précoce a devancé son âge,
Sa mère la première épure son langage;
De mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,
Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons:
Soin précieux et tendre, aimable ministère,
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère!
D'un utile entretien elle poursuit le cours,
Sans jamais se lasser répond à ses discours,
L'applaudit doucement, et doucement le blâme,
Cultive son esprit, fertilise son âme,
Et fait luire à son œil, encor faible et tremblant,
De la religion le flambeau consolant.
Quelquefois une histoire abrége la veillée;
L'enfant prête une oreille active, émerveillée:
Appuyé sur sa mère, à ses genoux assis,
Il craint de perdre un mot de ces fameux récits.
Quelquefois de Gessner la Muse pastorale
Offre au jeune lecteur sa riante morale;
Il préfère à ses jeux ces passe-temps chéris,
Et pour lui le travail du travail est le prix.
La lice va s'ouvrir: l'étude opiniâtre
Te dispute ce fils que ton cœur idolâtre,
Tendre mère! Déjà de sérieux loisirs
Préparent ses succès ainsi que tes plaisirs.
Enfin vient la journée où le grave Aristarque,
D'un peuple turbulent flegmatique monarque,
Dépouillant de son front la vieille austérité,
Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
En silence on attache une vue attendrie
Sur l'enfant qui promet un homme à la patrie;
Cet enfant, c'est le tien. Un cri part: le vainqueur,
Porté par mille bras, est déjà sur ton cœur;
Son triomphe est à toi, sa gloire t'environne,
Et de pleurs maternels tu mouilles sa couronne.

MILLEVOYE. *La Tendresse maternelle.*

LES FLEURS.

Hâtez-vous; vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes! par vous la nature est plus belle;
Dans ses brillants travaux l'art vous prend pour [modèle.
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire,
Le laurier vous permet de parer la victoire,
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur:
L'autel même, où de Dieu repose la grandeur,
Se parfume au printemps de vos douces offrandes,
Et la religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour:
Filles de la rosée et de l'astre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.
N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
J'aille de lits en lits, de parquets en parquets,
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Ou, d'un rival heureux enviant le secret,
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre;
Qu'il possède en jaloux, et jouisse en avare.
Sans obéir aux lois d'un art capricieux,
Fleurs, parure des champs et délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre.
Venez, mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
Renfermer vos appas tristement relégués.
Que vos heureux trésors soient partout prodigués.
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure,
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure,
Serpentez en guirlande, entourez ces berceaux,
En méandres brillants courez au bord des eaux,
Ou tapissez ces murs, ou dans cette corbeille
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons [1],
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms:
A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
Mais qui peut refuser un hommage à la rose;
La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
Le Printemps sa guirlande, et l'Amour ses bouquets
Qu'Anacréon chanta; qui formait avec grâce,
Dans les jours de festins, la couronne d'Horace?

DELILLE. *Les Jardins, ch.* III.

MÊME SUJET.

O des sens enchantés délices innocentes!
O suaves beautés sans cesse renaissantes!
Ainsi que sur les fleurs Zéphyr se balançant,
De leur brillant duvet teint son aile en passant,
Ainsi de ces objets mon esprit se colore;
La lyre sous mes doigts en devient plus sonore;
La douce mélodie embellit mes concerts,
Et le charme du lieu se répand sur mes vers.
Recevez donc mon hymne, ô vous, fleurs du bocage,
Des belles à la fois la parure et l'image!
Au milieu des cités, et jusque dans les cours,
Vous brillez même auprès des plus riches atours;
Que du feu le plus vif le diamant scintille,
Plus de charme se mêle à votre éclat tranquille;
L'aiguille et le pinceau viennent vous consulter:
Le chef-d'œuvre de l'art est de vous imiter.

. . . .

Vous êtes des plaisirs l'emblème et l'attribut;
L'amitié tous les jours vous apporte en tribut;
D'une fenêtre à l'autre on nous dit, fleurs discrètes,
Qu'aux amours musulmans vous servez d'interprètes.
Point de fête sans vous, sans vos brillants festons;
Vous changez en bosquets le sein de nos maisons,
Votre émail aux autels embellit les offrandes,
Et l'horreur des tombeaux se perd sous vos guirlandes.
Le plus sombre reclus commerce avec les fleurs;
Tous les aimables goûts sont au fond de nos cœurs;

---

1 P. Rapin, auteur d'un poëme latin sur les jardins, écrit avec élégance et correction, vivait sous Louis XIV. (N. E.)

Tant la nature en nous, puissante, impérieuse,
Des tristes préjugés toujours victorieuse,
Au milieu des langueurs d'un volontaire ennui,
Rappelle l'homme encore au plaisir qu'il a fui!
Ah! que sur ton instinct ta vertu se repose,
Homme, un Dieu t'apparaît dans ces buissons de rose;
Ce Dieu qui de ses mains a paré ton séjour,
Par cet attrait lui-même a cherché ton amour.
La terre était en vain de moissons revêtue;
Sans les tapis de fleurs, la terre eût été nue;
Elle devait encor, riche de toutes parts,
En servant nos besoins, enchanter nos regards.

LEMIÈRE. *Les Fastes,* ch. IX.

LE PRINTEMPS ET LES FLEURS.

Du milieu de cette île, un berceau toujours frais
Monte, se courbe en voûte, et s'embellit sans frais
De touffes d'aubépine et de lilas sauvage,
Qui, courant en festons, pendent sur le rivage.
Plus loin ce même enclos se transforme en verger,
Où l'art négligemment a pris soin de ranger
Les arbustes nombreux que Pomone rassemble:
Autour d'eux je vois naître et s'élever ensemble
Et des plantes sans gloire et de brillantes fleurs;
Un amoureux zéphyr en nourrit les couleurs;
L'iris de la Tamise échappe au sein de l'herbe,
Et brille sans orgueil au pied du lis superbe.

. . . .

. . . .

L'œillet au large front, la pleine renoncule,
Le bluet qui, bravant l'ardente canicule,
Émaillera les champs de la blonde Cérès,
Le chèvrefeuille, ami de l'ombre des forêts,
Le sureau, le lilas, l'épaisse giroflée,
L'églantier orgueilleux de sa fleur étoilée,
De ce beau labyrinthe émaillent les détours.
Ici le frais muguet se marie aux pastours;
Là, du jasmin doré la précoce famille
Brille avec le rosier à travers la charmille.
Ne dois-je toutefois célébrer que l'essaim
Des fleurs dont cet enclos a diapré son sein?
Prés, bocages, forêts, vallons, rochers sauvages,
Fontaines et ruisseaux, sur leurs moites rivages,
Tous les lieux visités des zéphyrs inconstants,
Nourrissent aujourd'hui les filles du Printemps.

ROUCHER. *Poëme des Mois.*

MÊME SUJET.

Printemps chéri, doux matin de l'année,
Console-nous de l'ennui des hivers;
Reviens enfin, et Flore emprisonnée
Va de nouveau s'élever dans les airs.
Qu'avec plaisir je compte tes richesses!
Que ta présence a de charmes pour moi!
Puissent mes vers, aimables comme toi,
En les chantant, te payer tes largesses!
Déjà Zéphire annonce ton retour.
De ce retour modeste avant-courrière,
Sur le gazon la tendre primevère
S'ouvre et jaunit dès le premier beau jour.
A ses côtés la blanche pâquerette
Fleurit sous l'herbe et craint de s'élever.
Vous vous cachez, timide violette,
Mais c'est en vain; le doigt sait vous trouver:
Il vous arrache à l'obscure retraite
Qui recélait vos appas inconnus:
Et, destinée aux boudoirs de Cythère,
Vous renaissez sur un trône de verre,
Ou vous mourez sur le sein de Vénus.
L'Inde autrefois nous donna l'anémone,
De nos jardins ornement printanier.
Que tous les ans, au retour de l'automne,
Un sol nouveau remplace le premier,
Et tous les ans la fleur reconnaissante
Reparaîtra plus belle et plus brillante.
Elle naquit des larmes que jadis
Sur un amant Vénus a répandues:
Larmes d'amour, vous n'êtes point perdues:
Dans cette fleur je revois Adonis.
Dans la jacinthe, un bel enfant respire;
J'y reconnais le fils de Piérus.
Il cherche encor les regards de Phébus;
Il craint encor le souffle de Zéphire.
Des feux du jour évitant la chaleur,
Ici fleurit l'infortuné Narcisse;
Il a toujours conservé la pâleur
Que sur ses traits répandit la douleur.
Il aime l'ombre, à ses ennuis propice;
Mais il craint l'eau, qui causa son malheur.
N'oubliez pas la brillante auricule,
Soignez aussi la riche renoncule,
Et la tulipe, honneur de nos jardins.
Si leurs parfums répondaient à leurs charmes,
La rose alors, prévoyant nos dédains,
Pour son empire aurait quelques alarmes.

. . . .

Voyez ici la jalouse Clytie [1]
Durant la nuit se pencher tristement,
Puis relever sa tête appesantie,
Pour regarder son infidèle amant.
Le lis, plus noble et plus brillant encore,
Lève sans crainte un front majestueux;
Paisible roi de l'empire de Flore,
D'un autre empire il est l'emblème heureux.
Mais quelques fleurs chérissent l'esclavage:
L'humble genêt, le jasmin plus aimé,
Le chèvrefeuille et le pois parfumé
Cherchent toujours à couvrir un treillage.
Le jonc pliant, sur ces appuis nouveaux,
Doit enchaîner leurs flexibles rameaux:
L'iris demande un abri solitaire;
L'ombre entretient sa fraîcheur passagère.
Le tendre œillet est faible et délicat;

. . . .

Veillez sur lui; que sa fleur élargie
Sur le carton soit en voûte arrondie;
Coupez les jets autour de lui pressés:
N'en laissez qu'un, la tige en est plus belle;
Ces autres brins, dans la terre enfoncés,
Vous donneront une tige nouvelle;
Et quelque jour ces rejetons naissants
Remplaceront leurs pères vieillissants.
Aimables fruits des larmes de l'Aurore,
De votre nom j'embellirais mes vers.
Mais quels parfums s'exhalent dans les airs?
Disparaissez, les roses vont éclore.

PARNY.

LA ROSE.

Lorsque Vénus, sortant du sein des mers,
Sourit aux dieux charmés de sa présence,

1 Clytie, fille de l'Océan et de Thétis, fut, à cause de sa jalousie, changée en héliotrope par Apollon. (N. E.)

Un nouveau jour éclaira l'univers,
Dans ce moment la rose prit naissance.
D'un jeune lis elle avait la blancheur;
Mais aussitôt le père de la treille,
De ce nectar dont il fut l'inventeur
Laissa tomber une goutte vermeille,
Et pour toujours il changea sa couleur.
De Cythérée elle est la fleur chérie,
Et de Paphos elle orne les bosquets.
Sa douce odeur, aux célestes banquets,
Fait oublier celle de l'ambroisie.
Son vermillon doit parer la Beauté;
C'est le seul fard que met la Volupté;
A cette bouche où le sourire joue,
Son coloris prête un charme divin:
De la Pudeur elle couvre la joue,
Et de l'Aurore elle rougit la main.

LE MÊME.

LES FLEURS, ET LE JARDIN DES PLANTES.

Multipliez les fleurs, ornement du parterre;
Oh! si la Fable encor venait charmer la terre,
Ces fleurs reproduiraient, en s'animant pour nous,
Et la jeune beauté qui mourut sans époux,
Et le guerrier qui tombe à la fleur de son âge,
Et l'imprudent jeune homme épris de son image.
Renais dans l'hyacinthe, enfant aimé d'un dieu;
Narcisse, à ta beauté dis un dernier adieu;
Penche-toi sur les eaux pour l'admirer encore.
D'un éclat varié que l'œillet se décore!
Et toi qui te cachas, plus humble que tes sœurs,
Violette, à mes pieds verse au moins tes odeurs;
Que sous l'herbe, en tous lieux, ta pourpre se noircisse,
Et que la giroflée en montant s'épaississe!
Mariez le jasmin, le lilas, l'églantier,
Et surtout que la rose, embaumant ce sentier,
Brille comme le teint de la vierge ingénue,
Que fait rougir l'amour d'une flamme inconnue.
Ces trésors pour vous seuls ne doivent pas fleurir,
A la jeune bergère on aime à les offrir:
Elle rend un sourire; hélas! belle rosière,
D'autres, amis des mœurs, doteront ta chaumière;
Mes présents ne sont point une ferme, un troupeau,
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.
O fleurs! en tous les temps égayez ma retraite;
Et, plus heureux que moi, puisse un autre poëte
Peindre sous des crayons frais comme vos couleurs,
Vos traits, vos doux instincts, vos sexes et vos mœurs!
L'amour, dont vos parfums enflamment le délire,
Souvent par vos bouquets étendit son empire.
O fleurs! qui tant de fois avez servi l'amour,
Votre sein virginal le ressent à son tour.
Oui, vous n'ignorez pas les humaines délices:
Vainement la pudeur, au fond de vos calices,
Cacha de vos plaisirs le charme clandestin;
Les zéphyrs précurseurs du soir et du matin,
Les zéphyrs les ont vus, et leur voix fortunée
Raconte aux verts bosquets votre aimable hyménée.
Cependant, si mon œil veut un jour de plus près
De vos lits amoureux surprendre les secrets,
J'irai dans ce jardin, où, calme et solitaire,
La science à toute heure ouvre son sanctuaire.
Que de fois, en entrant dans ce séjour sacré,
J'ai cru revoir ce dieu par l'Égypte adoré,
Ce Pan, qui du grand tout fut le visible emblème!
Sur les bords de la Seine il a porté lui-même,
Loin des rives du Nil, son culte et ses autels,
Et ses prêtres savants, bienfaiteurs des mortels.
Là, je vois rassemblés, sous sa garde féconde,
Tous les germes ravis aux quatre parts du monde.
Quels riches entretiens! tour à tour entraîné
De l'éloquent Buffon à ce docte Linné,
J'entendrai les savants qu'a formés leur génie:
Ils partagent entre eux la nature infinie,
Et dans son vaste empire ils règnent tous en paix;
Chacun soulève un coin de ses voiles épais.
Sans ombre, ô Vérité! tu veux qu'on te contemple;
Le sphinx n'est plus assis sur le seuil de ton temple[1].
Ici tous les secrets s'ouvrent à tous les yeux:
Le divin Esculape, égaré dans ces lieux,
D'un art trop insulté m'expliquant les mystères,
Demande à l'humble fleur quelques sucs salutaires;
La fille du Printemps ne les refuse pas,
Car souvent ses bienfaits égalent ses appas.
Ainsi donc, que les fleurs, charme de votre asile,
Ne frappent point les yeux d'un éclat inutile!
Alentour, un essaim bourdonne sourdement;
C'est là que, pénétré d'un double enchantement,
Vous lirez, au doux bruit de la ruche agitée,
Ces vers plus doux encor où gémit Aristée[2];
C'est là qu'on rit parfois, Réaumur à la main,
Des aimables erreurs du poëte romain.

DE FONTANES.

LES FLEURS.

Oh! comme chaque fleur, en ce riant dédale,
Prodigue aux sens charmés sa grâce végétale!
Notre fils du soleil, le lis majestueux
Vers l'astre paternel dont il brave les feux
Élève avec orgueil sa tête souveraine;
Il est le roi des fleurs dont la rose est la reine.
L'obscure violette, amante des gazons,
Aux pleurs de leur rosée entremêlant ses dons,
Semble vouloir cacher, sous leurs voiles propices,
D'un pudique parfum les discrètes délices:
Pur emblème d'un cœur qui répand en secret
Sur le malheur timide un modeste bienfait!
Le narcisse, plus loin, isolé sur la rive,
S'incline réfléchi dans l'onde fugitive;
Cette onde, cette fleur s'embellit à mes yeux,
Par le doux souvenir du ruisseau fabuleux:
Tant les illusions des poétiques songes
Nous font encore aimer leurs antiques mensonges!
Vois l'hyacinthe ouvrir sa corolle d'azur,
Le riche œillet, ami d'un air tranquille et pur,
Varier ses couleurs d'une teinte inégale,
Le muguet arrondir l'argent de son pétale,
Et l'épais chèvrefeuille errer en longs festons.
La rose te sourit à travers ses boutons:
Heureux, en la voyant, du baiser qu'il espère,

---

1 Le sphinx, célèbre par les énigmes qu'il proposait, était l'emblème du mystère. Sa statue était placée, en Égypte, à la porte des temples, et même auprès de celui de la Vérité. (N. E.)

2 Voyez Virgile, Géorgiques, liv. IV, v. 317:

Pastor Aristæus, fugiens Peneia Tempe, etc.

(N. E.)

Le berger la promit au sein de sa bergère!
Fleur chère à tous les cœurs! elle pare à la fois
Et le chaume du pauvre et le marbre des rois;
Elle orne tous les ans la beauté la plus sage;
Le prix de l'innocence en est aussi l'image.

BOISJOLIN. *Poëme sur la Botanique.*

MÊME SUJET.

Ce sol, sans luxe vain, mais non pas sans parure,
Au doux trésor des fruits mêle l'éclat des fleurs.
Là, croît l'œillet si fier de ses mille couleurs;
Là, naissent au hasard le muguet, la jonquille,
Et des roses de mai la brillante famille,
Le riche bouton d'or, et l'odorant jasmin,
Le lis, tout éclatant des feux purs du matin,
Le tournesol, géant de l'empire de Flore,
Et le tendre souci qu'un or pâle colore;
Souci simple et modeste, à la cour de Cypris,
En vain sur toi la rose obtient toujours le prix:
Ta fleur, moins célébrée, a pour moi plus de charmes;
L'aurore te forma de ses plus douces larmes.
Dédaignant des cités les jardins fastueux,
Tu te plais dans les champs; ami des malheureux,
Tu portes dans les cœurs la douce rêverie;
Ton éclat plaît toujours à la mélancolie;
Et le sage Indien, pleurant sur un cercueil,
De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil.

MICHAUD. *Le Printemps d'un proscrit,* ch. II.

MÊME SUJET.

Mais parmi tous ces plants, prodigués sans mesure,
Puis-je oublier les fleurs, luxe de la nature!
Les fleurs, son plus doux soin, les fleurs, berceau des [fruits!
Quelle forme élégante et quel frais coloris!
C'est l'azur, le rubis, l'opale, la topaze,
Tournés en globe, en frange, en diadème, en vase.
Les fleurs charment le goût, l'odorat et les yeux;
Dans les palais des rois, dans les temples des dieux,
Souvent l'or fastueux le cède à leurs guirlandes:
Amour ne reçoit point de plus douces offrandes.
Agréables encor, même dans leurs débris,
Nous changeons en parfums leurs feuillages flétris.
Odorante liqueur, pâte délicieuse,
Quels dons ne nous fait pas leur séve précieuse!
Les fleurs, du doux plaisir sont l'emblème riant.
Si j'en crois le récit des peuples d'Orient,
Pour donner un langage à ses douleurs secrètes,
Souvent plus d'un captif en fit ses interprètes;
En peignant par leur teinte ou l'espoir ou l'ennui,
Les fleurs interrogeaient et répondaient pour lui.
Pour rendre leurs contours, leur flexible souplesse,
Le marbre même semble emprunter leur mollesse;
Le peintre les chérit; sous les doigts du brodeur,
L'art n'en laisse au désir regretter que l'odeur,
Et dresse un piége adroit au papillon volage:
Tant l'homme aime les fleurs jusque dans leur image!
Si ces temps ne sont plus où, dans les jours de deuil,
Les fleurs suivaient les morts ou paraient leur cer- [cueil;
Si nous ne voyons plus dans les jeux funéraires
Les fleurs s'entrelacer aux urnes cinéraires,
La pastourelle encore en forme ses bouquets:
Elles parent nos fronts, parfument nos banquets
Et parmi les cristaux, belles sans artifice,
De nos brillants desserts couronnent l'édifice.
Hôte aimable des champs, ce peuple quelquefois
Vient vivre parmi nous, et se plaît sous nos toits,
Trompe l'hiver jaloux dans l'abri d'une serre,
Se mire dans les eaux et tapisse la terre;
Et sur la mer, enfin, souvent aux matelots
Leur parfum présagea la terre et le repos[1].

DELILLE. *Les Trois Règnes,* ch. VI.

LES JARDINS DE VERSAILLES ET DE MARLY.

Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marly,
Que Louis, la nature et l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide;
Là, tout est enchanté, c'est le palais d'Armide;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros,
Noble dans sa retraite et grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter les obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois;
A ces douze palais d'élégante structure,
Ces arbres marier leur verte architecture;
Ces bronzes respirer, ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes;
Là, s'épancher en nappe; ici, monter en gerbes,
Et dans l'air, s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude et d'azur?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des faunes, des sylvains en ont peuplé les ombres,
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu:
Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un dieu:
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

DELILLE. *Les Jardins,* ch. Ier.

L'ÉLYSÉE DES AMIS DES HOMMES ET DES DIEUX DANS LES JARDINS.

Si la faveur du sort, surpassant mes souhaits,
Eût voulu m'accorder de plus riches guérets,
Des taillis étendus et de gras pâturages,
J'aurais, dans mes jardins, rassemblé les images
De ces mortels chéris, qui, secondés des dieux,
Ont chanté la nature en vers mélodieux.
Hésiode et Rosset, de la main de Cybèle,
Recevraient tous les deux une palme immortelle.
Comme un orme élevé voit presque à sa hauteur
Croître un brillant ormeau dont il est créateur,
Ainsi le grand berger, la gloire de Mantoue,
Aurait à ses côtés Delille qu'il avoue.
Théocrite et Gessner, tenant leurs chalumeaux,
Présideraient encore aux danses des hameaux.
J'irais voir chaque jour notre bon la Fontaine.
Et toi, chantre des mois, à la Muse hautaine[2],
Digne d'un autre temps et d'un destin meilleur,

---

[1] Le parfum des fleurs annonça aux compagnons de Christophe Colomb qu'ils approchaient de la terre qu'ils nommèrent *Floride*, à cause de cette circonstance. (N. E.)

[2] Roucher, auteur du poëme des Mois (N. E.)

D'un berceau de cyprès j'offrirais la douleur.
Masson, Marnésia, de mon frais paysage
Sembleraient dessiner l'élégant assemblage :
Fontanes ornerait le fertile verger,
Et Parny de mes fleurs se verrait ombrager.
Près d'un torrent fougueux, sous des bois prophétiques,
Thompson entonnerait ses sublimes cantiques [1].
Bernis de lacs d'amour unirait les saisons,
Et, sur un beau tapis de verdoyants gazons,
Saint-Lambert, inspiré par la philosophie,
Présenterait aux grands la charrue ennoblie.
Heureux qui peut jouir de ces brillants tableaux!
Plus heureux qui, sans faste habitant les hameaux,
Satisfait des écrits où respirent ces sages,
Aime à les contempler dans leurs vivants ouvrages!
Ses désirs ne vont point au delà du vallon
Où le soleil naissant éclaire sa maison,
Du jardin rafraîchi par l'eau de la colline,
Et de l'ombrage épais de la forêt voisine.
Qu'irait-il demander au luxe des cités?
Il a vu du printemps la pompe et les beautés,
Les champs ont su répondre à l'espoir de ses granges,
Et ses pieds ont foulé de fertiles vendanges.
Si le char du soleil, aux portes du matin,
Promet à la nature un jour pur et serein,
A travers la forêt il mène sa compagne,
Et son fils jeune encore, en courant, l'accompagne.
Des fruits et quelques mets que la ferme a fournis,
Posés près d'un ruisseau sur les gazons fleuris,
Leur procurent sans frais un repas délectable;
Ni remords, ni soucis n'approchent de leur table.
Tout rit à leurs regards, et ce commun bonheur
Augmente encor celui qu'ils portent dans leur cœur;
Il semble que pour eux, sous ces ombres propices,
L'âge d'or renaissant épuise ses délices.

CASTEL. *Les Plantes*, ch. IV.

MÊME SUJET.

Je sais qu'un goût sévère a voulu des jardins
Exiler tous ces dieux des Grecs et des Romains.
Et pourquoi? Dans Athène et dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante féerie.
Ces dieux n'étaient-ils pas laboureurs et bergers?
Pourquoi donc leur fermer vos bois et vos vergers?
Sans Pomone vos fruits oseront-ils éclore?
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore?
Ah! que ces dieux toujours enchantent nos regards!
L'idolâtrie encore est le culte des arts!
Mais que l'art soit parfait; loin des jardins qu'on chasse
Ces dieux sans majesté, ces déesses sans grâce.
A chaque déité choisissez son vrai lieu.
Qu'un dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu.
Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces naïades,
Que ces tritons à sec se mêlent aux dryades?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux,
Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux?
Otez-moi ces lions et ces tigres sauvages;
Ces monstres me font peur, même dans leurs images:
Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux,
Aux portes des bosquets sentinelles affreux,
Qui, tout hideux d'effroi, de soupçons et de crimes,
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes;
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour?
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour:
En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un Élysée où leur ombre repose :
Loin des profanes yeux, dans les vallons couverts
De lauriers odorants, de myrtes toujours verts,
En marbre de Paros offrez-nous leurs images.
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,
Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.
Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure,
De ces marbres chéris la blancheur tendre et pure,
Ces grands hommes, leur calme et simple majesté,
Cette eau silencieuse, image du Léthé,
Qui semble, pour leurs cœurs exempts d'inquiétude,
Rouler l'oubli des maux et de l'ingratitude;
Ces bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,
Tout des mânes heureux y respire la paix.
Vous donc, n'y consacrez que des vertus tranquilles.
Loin tous ces conquérants en ravages fertiles:
Comme ils troublaient le monde, ils troubleraient ces lieux.
Placez-y les amis des hommes et des dieux,
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire.
Montrez-y Fénélon à notre œil attendri;
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.
Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai ces sages
Qui, dans un noble exil, sur de lointains rivages
Cherchaient ou répandaient les arts consolateurs;
Toi surtout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs [2],
Unis par les regrets la France et l'Angleterre,
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçait jadis, Triptolème nouveau,
Apportais le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiais la furie.
Ta voile, en arrivant, leur annonçait la paix,
Et ta voile, en partant, leur laissait des bienfaits.
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnaissance?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.

DELILLE. *Les Jardins*, ch. VI.

LA TÊTE DE MÉDUSE.

Pallas, la barbare Pallas
Fut jalouse de mes appas,
Et me rendit affreuse autant que j'étais belle;
Mais l'excès étonnant de la difformité
Dont me punit sa cruauté
Fera connaître, en dépit d'elle,
Quel fut l'excès de ma beauté.
Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle.
Ma tête est fière encor d'avoir pour ornement
Des serpents dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.
Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux;
Tout se change en rocher à mon aspect horrible
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux.
Les plus grands dieux du ciel, de la terre et de l'onde,
Du soin de se venger se reposent sur moi.

---

[1] Auteur du poeme des Saisons, né en 1700 à Ednam, mort en 1748. (N. E.)

[2] Cook, célèbre navigateur anglais, né dans le comté d'York en 1755, fut tué dans une émeute, le 13 février 1779, à l'île Owhyhée. (N. E.)

Si je perds la douceur d'être l'amour du monde,
J'ai le plaisir nouveau d'en devenir l'effroi.

QUINAULT. Opéra de *Méduse*.

LES RUINES.

Oisifs de nos cités, dont la mollesse extrême
Ne veut que ces plaisirs où l'on se fuit soi-même,
Qui craignez de sentir, d'éveiller vos langueurs,
Ces tableaux éloquents sont muets pour vos cœurs.
Mais toi qui des beaux-arts sens les flammes divines,
Ton âme entend la voix des cercueils, des ruines.
De la destruction recherchant les travaux,
Des États écroulés tu fouilles les tombeaux.
On te voit, arrêté sur les bords du Scamandre,
De l'antique Ilion interroger la cendre;
On te voit dans Palmyre, attentif et surpris,
Consulter sa grande ombre et ses savants débris.
Quel livre à ton génie offre de tels décombres?
Sur ces lambeaux fameux, sur ces ruines sombres,
Qui là, sans majesté, rampent dans les déserts,
Ici, d'un front altier, se dressent dans les airs,
Mais dont les traits usés et les rides sauvages
Des ans qui rongent tout attestent les ravages,
Tu lis, le cœur saisi d'un agréable effroi,
La marche de ce temps qui roule aussi sur toi.
Des révolutions les soudaines tempêtes,
La chute des États, la trace des conquêtes,
L'empreinte des volcans et les flots destructeurs,
Et la haute leçon du néant des grandeurs;
Et, des siècles sur eux contemplant les injures,
De ces grands corps brisés tu comptes les blessures[1].

LEGOUVÉ. *La Mélancolie*.

MÊME SUJET.

Mais de ces monuments la brillante gaîté,
Et leur luxe moderne, et leur fraîche jeunesse,
D'un auguste débris valent-ils la vieillesse?
L'aspect désordonné de ces grands corps épars,
Leur forme pittoresque attachent les regards.
Par eux le cours des ans est marqué sur la terre.
Détruits par les volcans, ou l'orage, ou la guerre,
Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.
Ces masses, qui du temps sentent aussi le poids,
Enseignent à céder à ce commun ravage,
A pardonner au sort. Telle jadis Carthage
Vit sur ses murs détruits Marius malheureux:
Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.
Liez donc à vos plans ces vénérables restes.
Et toi, qui, m'égarant dans ces sites agrestes,
Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,
Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins,
O sœur de la Peinture, aimable Poésie,
A ces vieux monuments viens redonner la vie;
Viens présenter au goût ces riches accidents
Que de ses lentes mains a dessinés le Temps.
Tantôt c'est une antique et modeste chapelle,
Saint asile où jadis, dans la saison nouvelle,
Vierges, femmes, enfants, sur un rustique autel
Venaient, pour les moissons, implorer l'Eternel.
Un long respect consacre encore ces ruines.
Tantôt c'est un vieux fort, qui du haut des collines,
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
Portait jusques au ciel l'orgueil de ses créneaux;
Qui, dans ces temps affreux de discorde et d'alarmes,
Vit les grands coups de lance et les nobles faits d'armes
De nos preux chevaliers, des Bayards, des Henris:
Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.
Ces débris, cette mâle et triste architecture,
Qu'environne une fraîche et riante verdure,
Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours;
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières;
Et l'enfant qui se joue où combattaient ses pères:
Saisissez ce contraste, et déployez aux yeux
Ce tableau doux et fier, champêtre et belliqueux.
Plus loin une abbaye antique, abandonnée,
Tout à coup s'offre aux yeux, de bois environnée
Quel silence! C'est là qu'amante du désert,
La Méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints, où des vierges austères
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veillaient, brûlaient, se consumaient pour Dieu.
Le saint recueillement, la paisible innocence,
Semble encor de ces lieux habiter le silence.
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Ces noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire,
Où peut-être des cœurs, en secret malheureux,
A l'inflexible autel se plaignaient de leurs nœuds,
Et, pour le souvenir encor trop plein de charmes,
A la religion dérobaient quelques larmes;
Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré:
Là, dans sa solitude, en rêvant égaré,
Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre,
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.
Mettez donc à profit ces restes révérés,
Augustes ou touchants, profanes ou sacrés.
Mais loin ces monuments dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte;
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique
Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique;
Artifice à la fois impuissant et grossier!
Je crois voir un enfant tristement grimacier,
Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,
Perd, sans paraître vieux, les grâces du jeune âge.
Mais un débris réel intéresse mes yeux:
Jadis contemporain de nos simples aïeux,
J'aime à l'interroger, je me plais à le croire;
Des peuples et des temps il me redit l'histoire.
Plus ces temps sont fameux, plus ces peuples sont [grands,
Et plus j'admirerai ces restes imposants.
O champs de l'Italie, ô campagnes de Rome,
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme!
C'est là que des aspects fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,
Vous offrent ces objets, trésors des paysages.
Voyez de toutes parts comment le cours des âges
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jetant temple sur temple, et tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle;
Ces portiques, ces arcs où la pierre fidèle
Garde du peuple-roi les exploits éclatants;
Leur masse indestructible a fatigué le temps:
Des fleuves suspendus ici mugissait l'onde;
Sous ces portes passaient les dépouilles du monde;
Partout, confusément dans la poussière épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars.
Tandis que de Virgile, et d'Ovide, et d'Horace,
La douce illusion nous montre encor la trace.
Heureux, cent fois heureux l'artiste des jardins

---

[1] Voyez *Descriptions* en prose, les *Ruines de Palmyre*, etc.

Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins;
Déjà la main du Temps sourdement le seconde;
Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature se plaît à reprendre ses droits.
Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des rois,
Étalait tant de faste, ainsi qu'aux jours d'Évandre,
La flûte des bergers revient se faire entendre.
Voyez rire ces champs au laboureur rendus,
Sur ces combles tremblants ces chevreaux suspendus,
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe;
L'humble ronce embrassant la colonne superbe;
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons.
Par le souffle des vents, semés sur ces ruines,
Le figuier, l'olivier, de leurs faibles racines
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains;
Et la vigne flexible, et le lierre aux cent mains,
Autour de ces débris rampant avec souplesse,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

DELILLE. *Les Jardins*, ch. IV.

LES EMPIRES DÉTRUITS.

faut ici du temps interroger l'oracle,
du monde changeant étaler le spectacle.
Entendez-vous le bruit de ces puissants États,
S'écroulant l'un sur l'autre avec un long fracas?
C'est Sidon qui périt, c'est Ninive qui tombe:
Tous les dieux de Bélus descendent dans la tombe.
Nil! quels sont ces débris sur les bords dévastés?
C'est Thèbe aux cent palais, l'aïeule des cités.
Cherchons dans le désert les lieux où fut Palmyre.
Restes majestueux qu'avec effroi j'admire,
O temple du Soleil, ô palais éclatants,
Voilà de vos grandeurs ce qu'ont laissé les ans!
Quelques marbres rompus, des colonnes brisées,
Des descendants d'Omar aujourd'hui méprisées;
Et les pompeux débris de ces vieux chapiteaux,
Où vient la caravane attacher ses chameaux;
Où, lorsqu'un ciel d'airain s'allume sur sa tête,
L'Arabe voyageur nonchalamment s'arrête,
Et, las des feux du jour, s'endort quelques instants
Sur les restes d'un dieu mutilé par le temps.
N'est-ce pas sur ces bords que brilla le Pirée?
Dieux! quels cris dut jeter Athènes éplorée,
Quand sa gloire, en un jour, s'abîma sous les eaux!
Maintenant, adossant sa hutte de roseaux
Aux portiques brisés du temple de Minerve,
L'indifférent pêcheur, sous ces flots qu'il observe,
Dans le calme des nuits jette ses longs filets,
Et rien ne lui redit si jadis Periclès
D'édifices pompeux a couronné ces rives,
Si les arts ont brillé sur ces plages oisives,
Et si, près de ces bords, Themistocle et Xercès
Ont disputé d'orgueil, d'empire et de succès.
Ainsi donc des États les tombes sont muettes:
Les plus fameux destins restent sans interprètes.
Tout meurt: les souvenirs, la puissance, et les arts.

CHÊNEDOLLÉ. *Le Génie de l'Homme*, ch. IV.

L'ÉGYPTE.

Mère antique des arts et des fables divines,
Toi, dont la gloire, assise au milieu des ruines,
Étonne le génie et confond notre orgueil,
Égypte vénérable, où, du fond du cercueil,
Ta grandeur colossale insulte à nos chimères;
C'est ton peuple qui sut, à ces barques légères,
Dont rien ne dirigeait le cours audacieux,
Chercher des guides sûrs dans la voûte des cieux:
Quand le fleuve sacré qui féconde tes rives
T'apportait en tribut ses ondes fugitives,
Et, sur l'émail des prés égarant les poissons,
Du limon de ses flots nourrissait tes moissons,
Les hameaux, dispersés sur les hauteurs fertiles,
D'un nouvel Océan semblaient former les îles;
Les palmiers, ranimés par la fraîcheur des eaux,
Sur l'onde salutaire abaissaient leurs rameaux;
Par les feux du Cancer Syène poursuivie,
Dans ses sables brûlants sentait filtrer la vie;
Et, des murs de Péluse aux lieux où fut Memphis,
Mille canots flottaient sur la terre d'Isis.
Le faible papyrus, par des tissus fragiles,
Formait les flancs étroits de ces barques agiles
Qui, des lieux séparés conservant les rapports,
Réunissaient l'Égypte en parcourant ses bords.
Mais, lorsque dans les airs la Vierge triomphante[1]
Ramenait vers le Nil son onde décroissante,
Quand les troupeaux bêlants et les épis dorés
S'emparaient à leur tour des champs désaltérés,
Alors d'autres vaisseaux, à l'active industrie
Ouvraient des aquilons l'orageuse patrie.
Alors, mille cités que décoraient les arts,
L'immense pyramide, et cent palais épars,
Du Nil enorgueilli couronnaient le rivage.
Dans les sables d'Ammon, le porphyre sauvage,
En colonne hardie élancé dans les airs,
De sa pompe étrangère étonnait les déserts.
O grandeur des mortels! O temps impitoyable!
Les destins sont comblés: dans leur course immuable,
Les siècles ont détruit cet éclat passager
Que la superbe Égypte offrit à l'étranger.

ESMÉNARD. *La Navigation.*

LES PYRAMIDES D'ÉGYPTE.

O colosses du Nil, séjour pompeux du deuil,
Oh! que l'œil des humains vous voit avec orgueil!
Devant vos fronts altiers s'abaissent les montagnes,
Votre ombre immense au loin descend dans les campagnes:
Mais l'homme vous fit naître, et sa fragilité
Vous a donné la vie et l'immortalité.
Que de fois, à vos pieds m'asseyant en silence,
J'évoque autour de vous tout cet amas immense
De générations, de peuples, de héros,
Que le torrent de l'âge emporta dans ses flots;
Rois, califes, sultans, villes, tribus, royaumes,
Noms autrefois fameux, aujourd'hui vains fantômes!
Seuls vous leur survivez: vous êtes à la fois
Les archives du temps et les tombeaux des rois,
Le dépôt du savoir, du culte, du langage,
La merveille, l'énigme et la leçon du sage.
Reçois donc mon tribut, ô toi de qui la main,
Sur leur roc, plus solide et plus dur que l'airain,
Gravas mes faibles vers! Coulez, siècles sans nombre,
Nations, potentats, passez tous comme une ombre,
Ces murs sont mon trophée; et, vainqueur du trépas,
Je puis dire à mon tour: « Mes vers ne mourront pas[2]. »

DELILLE. *L'Imagination*, ch. III.

---

[1] Le signe de la Vierge.

[2] Voyez 1re partie, *Descriptions*, même sujet.

L'INTÉRIEUR DES PYRAMIDES.

Sous les pieds de ces monts taillés et suspendus,
Il s'étend des pays ténébreux et perdus,
De spacieux déserts, des solitudes sombres,
Faites pour le séjour des morts et de leurs ombres.
Là sont les corps des rois et les corps des sultans,
Diversement rangés selon l'ordre des temps.
Les uns sont enchâssés dans de creuses images
A qui l'art a donné leur taille et leurs visages;
Et dans ces vains portraits, fastueux monuments,
Leur orgueil se conserve avec leurs ossements.
Les autres, embaumés, sont posés en des niches
Où leurs ombres, encore éclatantes et riches,
Semblent perpétuer, malgré les lois du sort,
La pompe de leur vie en celle de leur mort.
De ce muet sénat, de cette cour terrible,
Le silence épouvante, et l'aspect est horrible.
Là sont les devanciers avec leurs descendants;
Tous les règnes y sont; on y voit tous les temps;
Et ce peuple de rois dont la flatteuse histoire
N'a pu sauver qu'à peine une obscure mémoire;
Vingt siècles, descendus dans cette sombre nuit,
Y sont sans mouvement, sans lumière et sans bruit.

LE P. LE MOINE. *Poëme de saint Louis.*

LES TOMBEAUX DE PALMYRE.

Palmyre voit au fond de sa triste vallée,
Que borne à l'orient l'âpreté des déserts,
Le sommet d'une tour s'élever dans les airs.
Des vierges, l'urne en main, le front mélancolique,
Montrent sur trois côtés leur forme emblématique.
Sous une épaisse voûte, asile de la nuit,
Se cachent les degrés de ce pieux réduit,
Dont la façade ouverte, au sein du marbre, étale
Odénat, revêtu de la pompe royale[1];
Ses aïeux, qu'anima le fidèle ciseau,
Veillent toujours en pleurs dans le même tombeau.
Des pilastres, plus bas, l'intervalle recèle
Le trésor embaumé de leur chair immortelle :
L'albâtre le renferme. Il présente d'abord
Et les traits et le nom, et les hauts faits du mort.
Art pieux que du Nil fit naître la contrée,
Un vil débris te doit l'immortelle durée,
Et, trompant de la mort l'irrévocable loi,
L'homme semble revivre et s'animer par toi.
Les esclaves du prince, après sa dernière heure,
Peupleront le sommet de sa vaste demeure;
La verdure, les fleurs, et le cristal des eaux
Qui fuit en murmurant sous d'épais arbrisseaux,
Aux pensers douloureux mêlent encor des charmes,
Et sans tarir leur source interrompent les larmes.

DORION. *Palmyre conquise*, ch. VII.

LES TOMBEAUX DE SAINT-DENIS.

Des barbares jadis l'instinct religieux
Respecta dans ces rois les images des dieux;
Et vous exterminez leur auguste poussière,
Qu'avait su conserver la mort hospitalière[2]!
Du roi le plus pieux, d'un des plus saints mortels,
Vos sacriléges mains renversent les autels!
Accordez-lui du moins un asile à Vincenne,
Un tombeau de gazon sous cet auguste chêne
Où sa voix équitable, en jugeant nos aïeux,
Semblait leur annoncer la volonté des cieux.
Et Charles cinq, formé sur cet illustre exemple,
A-t-il perdu le droit d'habiter dans ce temple?
Vont-ils des potentats partager le destin,
Ce sage et ce guerrier, Suger et du Guesclin;
Suger, enfant du cloître, et qui, né sans ancêtres,
Sut gouverner en père et la France et ses maîtres,
Et ce bon du Guesclin, dont la victoire en deuil
Sous les murs de Randon couronna le cercueil?
Magnanime Louis! ta tombe et tes images
Périssent; mais, vainqueur de ces lâches outrages,
Ton siècle qui te doit toute sa majesté,
Te couvre des rayons de l'immortalité :
Siècle encor sans rival, rempli de ton histoire,
Héritier de ton nom, et chargé de ta gloire.
Ah! parmi tant d'objets de respect et d'amour,
Quand chacun dans mon âme éveillait tour à tour
Les brillants souvenirs et les tristes pensées
Qu'inspire le destin des grandeurs terrassées,
Que devins-je à l'aspect du roi le plus chéri?
Il semblait respirer : Est-ce toi, bon Henri?...
Du poignard sur ton sein je reconnais la marque...
C'est toi-même, et je crois, ô généreux monarque!
Entendre ces accents échapper de ton cœur :
« Ah! si l'un de mes fils, des factions vainqueur,
« Et ministre du ciel, devenu plus propice,
« Ramène dans l'Etat la paix et la justice;
« S'il relève jamais mon trône renversé,
« D'un généreux oubli couvrant tout le passé,
« Puisse-t-il comme nous, ami de la clémence,
« Pardonner, en pleurant, ces crimes à la France!

TRÉNEUIL.

LA GRÈCE.

Dans la belle vallée où fut Lacédémone,
Non loin de l'Eurotas, et près de ce ruisseau
Qui, formant son canal de débris de colonne,
Va sous des lauriers-rose ensevelir son eau,
Regardez : c'est la Grèce : et toute en un tableau.
Une femme est debout, de beauté ravissante,
Pieds nus; et sous ses doigts un indigent fuseau
File, d'une quenouille empruntée au roseau,
Du coton floconneux la neige éblouissante.
Un pâtre d'Amyclée, auprès d'elle placé,
Du bâton recourbé, de la courte tunique[3],
Rappelle les bergers d'un bas-relief antique.
Par un instinct charmant, et sans art adossé
Contre un vase de marbre à demi renversé,
Comme aux jours solennels des fêtes d'Hyacinthe,
Des fleurs du glaïeul sa tête encore est ceinte.
Sous sa couronne à l'ombre, il regarde, surpris,
Trois voyageurs d'Europe, au pied d'un chêne assis.
Le chemin est auprès. Sur un coursier conduite,
La musulmane y passe, et de l'œil du mépris
Regarde; et l'Africain marche et porte à sa suite
Dans une cage d'or sa perdrix favorite :
Cependant qu'un aga, dans un riche appareil,

---

[1] Voyez, dans la première partie, *Fables et Allégories.* (N. E.)

[2] Ce fut en octobre 1793, qu'eut lieu la violation sacrilége des tombes où étaient renfermés les corps des rois et reines de France, et des autres grands personnages enterrés dans l'église de l'abbaye de Saint-Denis. (N. E.)

[3] Il devrait y avoir : au bâton recourbé, à la courte tunique. La phrase, telle qu'elle est construite, est obscure. (N. E.)

Rapide cavalier au front sombre et sévère,
Sous un galop bruyant fait rouler la poussière
De ses armes d'argent que frappe le soleil,
Parmi les oliviers scintille la lumière.
Il nous lance en passant des regards scrutateurs.
Voilà Sparte : voilà la Grèce tout entière :
Un esclave, un tyran, des débris, et des fleurs.

P. LEBRUN. *Voyage en Grèce.*

LA PÊCHE DE LA BALEINE.

L'ancre mord les glaçons, vieux enfants de l'hiver.
Les monstres bondissants sur cette affreuse mer,
L'ours, monarque affamé de ces sombres rivages,
Et le phoque timide, et les morses sauvages,
Et l'horrible baleine à qui, le fer en main,
Le Batave a du pôle enseigné le chemin,
Et qu'il poursuit encor sous sa glace éternelle;
Voilà les ennemis que son courage appelle!
Leur sanglante dépouille excite ses transports.
A peine de l'Islande a-t-il quitté les ports,
Sur les flots apaisés, s'il voit l'eau jaillissante
Que lance dans les airs d'une baleine puissante
Le colosse animé que cherche sa fureur,
A l'instant tout est prêt. Sans trouble, sans terreur,
Le bras levé, l'œil fixe, il approche en silence,
Mesure son effort, suit le monstre flottant,
Et d'un fer imprévu le frappe en l'évitant.
Soudain la mer bouillonne en sa masse ébranlée;
Son sang épais se mêle à la vague troublée;
D'un long mugissement l'abîme retentit :
Dans des gouffres sans fond le monstre s'engloutit;
Mais sa fuite est cruelle, et sa fureur est vaine.
Un fil, au sein des flots poursuivant la baleine,
Au Batave attentif rend tous ses mouvements :
Par l'excès de sa force elle aigrit ses tourments :
Rien ne peut les calmer. Le fer infatigable,
Image du remords qui poursuit le coupable,
La perce, la déchire, et, trompant son effort,
Enfonce dans ses flancs la douleur et la mort.
Lasse enfin de lutter sous l'Océan qui gronde,
De ses antres glacés sur l'écume de l'onde
Elle remonte encore, et vient chercher le jour.
Le fil qui se replie annonce son retour;
Aussitôt, dirigé par ce guide fidèle,
L'intrépide pêcheur arrête sa nacelle
Au lieu même où le monstre, épuisé, haletant,
Lève sa tête énorme et respire un instant.
Il paraît : mille coups irritent sa vengeance :
Terrible, il se ranime, et de sa queue immense
Bat l'onde qui bouillonne et bondit dans les airs.
Sa rage, en soulevant le vaste sein des mers,
Exhale en tourbillons le souffle qui lui reste.
Malheur au nautonier, dans ce moment funeste,
Si l'aviron léger n'emportait ses canots
Loin de l'orage affreux qui tourmente les flots!
Tout s'éloigne, tout fuit; la baleine expirante
Plonge, revient, surnage; et sa masse effrayante,
Qui semble encor braver les ondes et les vents,
D'un sang déjà glacé rougit les flots mouvants :
Auprès de ses vaisseaux le Batave l'entraîne.

ESMÉNARD. *Poëme de la Navigation.*

L'IVRESSE DU PAUVRE.

Avez-vous quelquefois rencontré, vers le soir,
Un brave campagnard regagnant son manoir,
Après avoir à table employé sa journée?
Sa marche est vacillante, et sa tête *avinée;*
Il trébuche parfois, et toujours sans danger :
Car un dieu l'accompagne et le doit protéger.
Il s'avance incertain du chemin qu'il doit suivre,
Guidé par la liqueur qui l'échauffe et l'enivre :
La joie est dans ses yeux; son cœur est délivré
Des ennuis dont la veille il était ulcéré.
Après mille détours il retrouve son chaume;
Il se croit devenu souverain d'un royaume,
Ou plutôt l'univers, réclamant son appui,
Dépend de son domaine et relève de lui.
Il lègue à ses enfants des trésors, des provinces;
Sa femme est une reine, et ses fils sont des princes.
Il triomphe au milieu de cet enchantement,
Demande encore à boire, et s'endort en chantant.

BERCHOUX. *La Gastronomie.*

L'AUTOMNE.

Le soleil, dont la violence
Nous a fait languir si longtemps,
Arme de feux moins éclatants
Les rayons que son char nous lance;
Et, plus paisible dans son cours,
Laisse la céleste Balance
Arbitre des nuits et des jours.

L'Aurore, désormais stérile
Pour la divinité des fleurs,
De l'heureux tribut de ses pleurs
Enrichit un dieu plus utile;
Et sur tous les coteaux voisins
On voit briller l'ambre fertile
Dont elle dore nos raisins.

C'est dans cette saison si belle
Que Bacchus prépare à nos yeux
De son triomphe glorieux
La pompe la plus solennelle.
Il vient de ses divines mains
Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de son char diaphane
Les Ris, voltigeant dans les airs,
Des soins qui troublent l'univers
Écartent la foule profane.
Tel, sur des bords inhabités,
Il vint de la triste Ariane
Calmer les esprits agités.

Les Satyres tout hors d'haleine,
Conduisant les nymphes des bois,
Au son du fifre et du hautbois,
Dansent par troupes dans la plaine;
Tandis que les Sylvains lassés
Portent l'immobile Silène
Sur leurs thyrses entrelacés [1].

ROUSSEAU. *Ode* III, livre III.

LE FEUILLAGE D'AUTOMNE, OU LA MÉLANCOLIE.

Remarquez-les [2] surtout lorsque la pâle Automne,
Près de la voir flétrir, embellit sa couronne:

---

[1] Voyez en prose, Ire partie.
[2] Les feuilles et les fleurs.

Que de variété, que de pompe et d'éclat!
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat,
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun : bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons;
De moment en moment la feuille sur la terre
En tombant interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature.
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie :
Viens, je me livre à toi, tendre Mélancolie;
Viens, non le front chargé des nuages affreux
Dont marche enveloppé le Chagrin ténébreux,
Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne;
Viens, le regard pensif, le front calme, et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.

DELILLE. *Les Jardins*, ch. II.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre :
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois, que j'aime! adieu... je succombe;
Votre deuil me prédit mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore,
« Mais c'est pour la dernière fois.
« L'éternel cyprès t'environne :
« Plus pâle que la pâle automne,
« Tu t'inclines vers le tombeau.
« Ta jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant les pampres du coteau. »
Et je meurs!... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans :
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux ce triste chemin;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais, vers la solitaire allée,
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée! »
Il dit, s'éloigne... et sans retour!...
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

MILLEVOYE.

LA MÉLANCOLIE.

O penchant plus flatteur, plus doux que la folie
Bonheur des malheureux, tendre mélancolie,
Trouverai-je pour toi d'assez douces couleurs?
Que ton souris me plaît, et que j'aime tes pleurs!
Que sous tes traits touchants ta douleur a de charmes!
Dès que le désespoir peut retrouver des larmes,
A la mélancolie il vient les confier,
Pour adoucir sa peine, et non pour l'oublier.
C'est elle qui, bien mieux que la joie importune,
Au sortir des tourments accueille l'infortune;
Qui, d'un air triste et doux, vient sourire au malheur,
Assoupit les chagrins, émousse la douleur.
De la peine au bonheur délicate nuance,
Ce n'est point le plaisir, ce n'est plus la souffrance.
La joie est loin encor; le désespoir a fui;
Mais, fille du malheur, elle a des traits de lui.
Quels sont les lieux, les temps, les images chéries
Où se plaisent le mieux ses douces rêveries?
Ah! le cœur le devine : en son secret réduit
Elle évite la foule, et redoute le bruit :
Sauvage, et se cachant à la foule indiscrète,
Le demi-jour suffit à sa douce retraite,
De loin, avec plaisir, elle écoute les vents,
Le murmure des mers, la chute des torrents;
La forêt, le désert, voilà les lieux qu'elle aime.
Son cœur plus recueilli jouit mieux de lui-même;
La nature un peu triste est plus douce à son œil,
Elle semble en secret compatir à son deuil.
Aussi l'astre du soir la voit souvent rêveuse,
Regarder tendrement sa lumière amoureuse.
Ce n'est point du printemps la brillante gaîté,
Ce n'est point la richesse et l'éclat de l'été,
Qui plaît à ses regards; non, c'est la pâle automne,
D'une main languissante effeuillant sa couronne.
Que la foule, à grands frais, cherche un grossier bonheur
D'un mot, d'un nom, d'un rêve elle nourrit son cœur.
Souvent, quand des cités les bruyantes orgies,
Au son des instruments, aux clartés des bougies,
Etincellent partout de l'or des vêtements,
Des éclairs de l'esprit, du feu des diamants,
Pensive et sur sa main laissant tomber sa tête,
Un tendre souvenir est sa plus douce fête. [amours,
Viens donc, viens, charme heureux des arts et des
Je t'ai chanté deux fois, inspire-moi toujours [1].

DELILLE. *L'Imagination*, ch. III

LE COIN DU FEU.

Le foyer, des plaisirs est la source féconde;
Il fixe doucement notre humeur vagabonde.
Au retour du printemps, de nos toits échappés,
Nous portons en tous lieux nos esprits dissipés;
Le printemps nous disperse, et l'hiver nous rallie
Auprès de nos foyers, notre âme recueillie
Goûte ce doux commerce, à tous les cœurs si cher
Oui, l'instinct social est enfant de l'hiver.

---

[1] Voyez, plus bas, *Définitions*, même sujet.

En cercle un même attrait rassemble autour de l'âtre
La vieillesse conteuse et l'enfance folâtre.
Là courent à la ronde et les propos joyeux,
Et la vieille romance, et les aimables jeux;
Là, se dédommageant de ses longues absences,
Chacun vient retrouver ses vieilles connaissances.
Là s'épanche le cœur : le plus pénible aveu,
Longtemps captif ailleurs, s'échappe au coin du feu.
Comme aux jours fortunés des pénates antiques,
Le foyer est le dieu des vertus domestiques.
Là reviennent s'unir les parents, les maris,
Qui vivaient séparés sous les mêmes lambris.
Là vient se renouer la douce causerie;
Chacun, en la contant, recommence sa vie :
L'un redit ses combats, un autre son procès,
Cet autre ses amours; d'autres, plus indiscrets,
Comme moi d'un ami tentant la patience,
De leurs vers nouveau-nés lui font la confidence;
Le foyer, du talent est aussi le berceau;
Là je vois s'essayer le crayon, le pinceau,
Le luth harmonieux, l'industrieuse aiguille.
Tantôt c'est un roman qu'on écoute en famille...
Vous dirai-je ces jeux dont les amusements
De la jeunesse oisive occupent les moments,
Abrègent la soirée et prolongent la veille?
Mais la maternité, de l'œil et de l'oreille,
Suit leurs joyeux ébats, tempère la gaîté,
Et la sagesse impose à la témérité.
Ici, sous des genoux qui se courbent en voûte,
Une pantoufle agile, en déguisant sa route,
Va, vient, et quelquefois, par son bruit agaçant,
Sur le parquet battu se trahit en passant.
Ailleurs, par deux rivaux la raquette empaumée,
Attend, reçoit, renvoie une balle emplumée,
Qui, toujours arrivant, et repartant toujours,
Par le même chemin recommence son cours.
Des tablettes ailleurs étalent à la vue
Des beaux esprits du temps l'innombrable cohue;
Et des journaux malins font passer les auteurs
Des bravos du parterre au rire des lecteurs.
Enfin, au coin du feu, nos aimables convives
Vont achever du soir les heures fugitives.
Autour d'eux sont placés des damiers, des cornets;
L'un se plaint d'un échec, et l'autre d'un sonnez.
Tour à tour on querelle, on bénit la fortune;
Enfin contre l'hiver tous font cause commune.
Suis-je seul, je me plais encore au coin du feu.
De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu;
J'agace mes tisons; mon adroit artifice
Reconstruit de mon feu l'élégant édifice.
J'éloigne, je rapproche, et du hêtre brûlant
Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidèles,
Partent en petillant des milliers d'étincelles;
J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons;
Que m'importent du Nord les fougueux tourbillons?
La neige, les frimas qu'un froid piquant resserre,
En vain sifflent dans l'air, en vain battent la terre.
Quel plaisir, entouré d'un double paravent,
D'écouter la tempête et d'insulter au vent!
Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protége,
De voir à gros flocons s'amonceler la neige!
Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas :
L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.
Mon cœur devient-il triste, et ma tête pesante,
Eh bien, pour ranimer ma gaîté languissante,
La fève de Moka, la feuille de Canton,
Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon.
Dans l'airain échauffé déjà l'onde frissonne;
Bientôt le thé doré jaunit l'eau qui bouillonne,
Ou des grains du Levant je goûte le parfum.
Point d'ennuyeux causeur, de témoin importun;
Lui seul, de ma maison exacte sentinelle,
Mon chien, ami constant et compagnon fidèle,
Prend à mes pieds sa part de la douce chaleur.
Et toi, charme divin de l'esprit et du cœur,
Imagination! de tes vagues chimères
Fais passer devant moi les figures légères.
A tes songes brillants que j'aime à me livrer!
Dans ce brasier ardent qui va le dévorer,
Par toi, ce chêne en feu nourrit ma rêverie:
Quelles mains l'ont planté? quel sol fut sa patrie?
Sur les monts escarpés bravait-il l'aquilon?
Bordait-il le ruisseau? parait-il le vallon?
Peut-être il embellit la colline que j'aime,
Peut-être sous son ombre ai-je rêvé moi-même.
Tout à coup je l'anime; à son front verdoyant
Je rends de ses rameaux le panache ondoyant,
Ses guirlandes de fleurs, ses touffes de feuillage,
Et les tendres secrets que voila son ombrage.
Tantôt, environné d'auteurs que je chéris,
Je prends, quitte et reprends mes livres favoris;
A leur feu tout à coup ma verve se rallume,
Soudain sur le papier je laisse errer ma plume,
Et goûte, retiré dans mon heureux réduit,
L'étude, le repos, le silence et la nuit.
Tantôt, prenant en main l'écran géographique,
D'Amérique en Asie, et d'Europe en Afrique,
Avec Cook et Forster, dans cet espace étroit,
Je cours plus d'une mer, franchis plus d'un détroit,
Chemine sur la terre, et navigue sur l'onde,
Et fais, dans mon fauteuil, le voyage du monde.

LE MÊME. *Les Trois Règnes*, ch. 1er.

DESCRIPTIONS.

> Soyez riche et pompeux dans vos descriptions ;
> C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance.
>
> BOILEAU. *Art poét.*, ch. II.

DESCRIPTION POÉTIQUE.

PRÉCEPTES DU GENRE.

Les *descriptions* du poëte sont plus animées ; et, comme il est plus libre dans sa composition, c'est surtout à lui de choisir l'objet, le point de vue, le moment favorable, les traits les plus intéressants, et les contrastes qui peuvent rendre son objet plus sensible encore.

Le choix de l'objet doit se régler sur l'intention du poëte. Le tableau doit-il être gracieux ou sombre, pathétique ou riant? Cela dépend de la place qu'il lui destine, et de l'effet qu'il en attend.

Le point de vue est relatif de l'objet au spectateur : l'aspect de l'un, la situation de l'autre, concourent à rendre la description plus ou moins intéressante ; mais ce qu'il est important de remarquer, c'est que, toutes les fois qu'elle a des auditeurs en scène, le lecteur se met à leur place ; et c'est de là qu'il voit le tableau. Lorsque Cinna répète à Émilie ce qu'il a dit aux conjurés pour les animer à la perte d'Auguste, nous nous mettons, pour l'écouter, à la place d'Émilie ; au lieu que, s'il vient à *décrire* les horreurs des proscriptions :

> Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
> Rome entière noyée, etc.,

ce n'est plus à la place d'Émilie que nous sommes, c'est à la place des conjurés.

Le point de vue direct de l'objet à nous est plus ou moins favorable à la poésie, comme à la peinture, selon qu'il répond plus ou moins à l'effet qu'elle veut produire. Un poëte fait-il l'éloge d'un guerrier, il le voit comme Hermione voit Pyrrhus,

> Intrépide, et partout suivi de la victoire.

Il oublie que son héros est un homme, et que ce sont des hommes qu'il fait égorger. Sa valeur, son activité, son audace, le don de prévoir, de disposer, de maîtriser seul les événements, l'influence d'une grande âme sur des milliers d'âmes vulgaires, qu'elle remplit de son ardeur, voilà ce qui le frappe.

Mais veut-il lui reprocher ses triomphes, tout change de face, et l'on voit :

> Des murs que la flamme ravage,
> Un vainqueur fumant de carnage, etc.
>
> ROUSSEAU.

Ainsi cette Hermione, qui, dans Pyrrhus, admirait un héros intrépide, un vainqueur plein de charmes, n'y voit bientôt qu'un meurtrier impitoyable, et même lâche dans sa fureur :

> Du vieux père d'Hector la valeur abattue,
> Aux pieds de sa famille, etc.

L'imitation de la nature peut varier à l'infini dans les détails ; et c'est une étude assez curieuse que celle des tableaux divers qu'un même sujet a produits, imité par des mains savantes. Que l'on compare les assauts, les batailles, les combats singuliers, *décrits* par les plus grands poëtes anciens et modernes ; avec combien d'intelligence et de génie chacun d'eux a varié ce fonds commun, par des circonstances tirées des lieux, des temps, et des personnes !

Les contrastes ont le double avantage de varier et d'animer la *description*. Non-seulement deux tableaux opposés de ton et de couleur se font valoir l'un l'autre, mais, dans le même tableau, ce mélange d'ombre et de lumière détache les objets et les relève avec plus d'éclat.

Un exemple de l'effet des contrastes, après lequel il ne faut rien citer, c'est celui des enfants de Médée, caressant leur mère qui va les égorger, et souriant au poignard levé sur leur sein : c'est le sublime dans le terrible.

Mais il faut observer, dans le contraste des images, que le mélange en soit harmonieux. Il en est de ces gradations comme de celles du son, de la lumière et des couleurs : rien n'est terminé, tout se communique, tout participe de ce qui

l'approche. Un accord n'est si doux à l'oreille, l'arc-en-ciel n'est si doux à la vue, que parce que les sons et les couleurs s'allient par un doux mélange.

La poésie a donc ses accords ainsi que la musique, et ses reflets ainsi que la peinture. Tout ce qui tranche est dur et sec. Lorsque le gracieux ou l'enjoué contraste avec le grave ou le pathétique, le gracieux ne doit pas être aussi fleuri, ni l'enjoué aussi plaisant, que s'il était seul et comme en liberté. La douleur permet tout au plus de sourire. Que Virgile compare un jeune guerrier expirant à une fleur qui vient de tomber sous le tranchant de la charrue, il ne dit de la fleur que ce qui est analogue à la pitié que le jeune homme inspire : *languescit moriens.* Dans les *descriptions* des grands poëtes, on peut voir qu'en opposant des images riantes à des tableaux douloureux, ils n'ont pris des unes que les traits qui s'accordent avec les autres, c'est-à-dire ce qui s'en retrace naturellement à l'esprit d'un homme qui souffre les maux opposés aux siens.

De même, dans un tableau où domine la joie, les choses les plus tristes en doivent prendre une teinte légère. C'est ainsi que les poëtes lyriques, dans leurs chansons voluptueuses, parlent gaiement des peines de l'amour, des revers de la fortune, des approches de la mort.

La *description* est à l'épopée ce que la décoration et la pantomime sont à la tragédie. Le plan idéal que le poëte se fera lui-même du théâtre de l'action, sera le modèle de sa *description*; et, s'il a bien vu le tableau de l'action en la *décrivant*, en la lisant on la verra de même.

Il en est des personnages comme du lieu de la scène : toutes les fois que leurs vêtements, leur attitude, leurs gestes, leur expression, soit dans les traits du visage, soit dans les accents de la voix, intéressent l'action que le poëte veut peindre, il doit nous les rendre présents. Lorsque Vénus se montre aux yeux d'Énée, Virgile nous la fait voir comme si elle était sur la scène. Il fait voir de même Camille, lorsqu'elle s'avance au combat.

On voit un bel exemple de la pantomime exprimée par le poëte, dans la dispute d'Ajax et d'Ulysse pour les armes d'Achille (*Métam.*, I, 13). Si les deux personnages étaient sur la scène, ils ne nous seraient pas plus présents. Mais le modèle le plus sublime de l'action théâtrale exprimée dans le récit du poëte, c'est la peinture de la mort de Didon :

Illa, graves oculos conata attollere, etc.

Le talent distinctif du poëte épique étant celui d'exposer l'action qu'il raconte, son génie consiste à inventer des tableaux avantageux à peindre, et son goût à ne peindre de ces tableaux que ce qu'il est intéressant d'y voir. Homère peint plus en détail; c'est le talent du poëte, dit le Tasse : Virgile peint à plus grandes touches; c'est le talent du poëte héroïque; et c'est en quoi le style de l'épopée diffère de celui de l'ode, laquelle, n'ayant que de petits tableaux, les finit avec plus de soin.

J'ai dit que le contraste des tableaux, en variant les plaisirs de l'âme, les rendait plus vifs, plus touchants : c'est ainsi qu'après avoir traversé des déserts affreux, l'imagination n'en est que plus sensible à la peinture du palais d'Armide. C'est ainsi qu'au sortir des enfers, où Milton vient de nous mener, nous respirons avec volupté l'air pur du jardin de délices. Que le poëte se ménage donc avec soin des passages du clair à l'obscur, du gracieux au terrible; mais que cette variété soit harmonieuse, et qu'elle ne prenne jamais rien sur l'analogie du lieu de la scène avec l'action qui doit s'y passer. Ce n'est point un riant ombrage qu'Achille doit chercher pour pleurer la mort de Patrocle, mais le rivage aride et solitaire d'une mer en silence, ou dont les mugissements répondent à sa douleur.

Une règle bien essentielle, c'est de réserver les peintures détaillées pour les moments de calme et de relâche : dans ceux où l'action est vive et rapide, on ne peut trop se hâter de peindre à grandes touches ce qui est de spectacle et de décoration. Dans l'Énéide, le lever de l'aurore, la flotte d'Énée voguant à pleines voiles, le port de Carthage vide et désert, Didon qui, du haut de son palais, voit ce spectacle, et qui, dans son désespoir, s'arrache les cheveux et se meurtrit le sein, tout cela est exprimé en moins de cinq vers :

Regina e speculis, etc.

C'est ainsi que le poëte doit en user toutes les fois que l'action le presse de faire place à ses acteurs.

En général, si la *description* est peu importante, touchez légèrement; si elle est essentielle, appuyez davantage. Le défaut du 5e livre de l'Énéide est d'être aussi détaillé que le 2e. Même défaut, joint à la plus grande beauté, dans le récit de Théramène. Celui de l'assemblée des conjurés dans Cinna, et de la rencontre des deux armées dans les Horaces, sont des modèles du récit dramatique.

MARMONTEL. *Éléments de Littérature*, t. II.

LA POÉSIE DESCRIPTIVE; PRÉCEPTES DE CE GENRE.

Sans doute il est un art de saisir, d'imiter,
De peindre à notre esprit les beautés naturelles;

Et de cet art, qu'en vain la foule veut tenter,
J'admire, je chéris les deux brillants modèles,
Des Muses et des champs amants vrais et fidèles.
Deux poëtes mélodieux,
Le vainqueur de Thompson, le rival de Virgile [1],
Sur l'Hélicon français ont d'une main habile
Planté ce rameau précieux
Que la culture encor peut rendre plus fertile.
Mais l'exemple perdu de ces maîtres fameux
Redit trop vainement à l'élève indocile :
C'est peu de crayonner; il faut, il faut comme eux
Placer des traits choisis dans des cadres heureux.
Et n'allez pas surtout, l'un de l'autre copistes,
Peintres minutieux, scrupuleux botanistes,
Effeuiller chaque rose, ouvrir chaque bouton,
User votre palette à peindre un papillon.
Des poëtes germains la moderne influence
Apporta parmi nous cette fausse abondance.
On ne parla que de *pinceaux*,
D'*ombres* et de *couleurs*, d'*images*, de *tableaux*.
Le titre de poëte et le talent d'écrire
N'étaient plus attachés qu'au seul art de décrire.
Un absurde dédain paraissait rejeter
Et le don d'émouvoir, et celui d'inventer.
Jeunes élèves du Parnasse,
Suivez, étudiez des principes plus vrais;
Par cet exemple instruits, abjurez désormais
De ces sophismes vains la ridicule audace;
Et, de l'esprit humain observant les progrès,
Rendez à chaque genre et ses droits et sa place.
Oui, la *description*, effort de tant d'auteurs,
N'est que le premier pas des arts imitateurs.
Partout la poésie, en ses naissants ouvrages,
Des champêtres objets ébaucha les images :
Le sauvage lui-même aux plus lointains climats
Trace, dans sa chanson grossière et monotone,
Tout ce que sa demeure offre pour lui d'appas,
Le sol qui le nourrit, la mer qui l'environne.
L'Iroquois peint en vers sa chasse et ses filets,
Et sans cesse ramène, en son refrain barbare,
Le castor de ses lacs, et l'ours de ses forêts.
Insensible aux rigueurs de la nature avare,
L'habitant de Torno, dans sa hutte enfumé,
Chante aussi son pays dont il est seul charmé,
Et ses rennes légers, coursiers de Laponie,
Emportant un traîneau sur la neige aplanie.
Aux bords du Groënland, le pêcheur exilé
Vante dans son langage, en couplets modulé,
Ses traits et ses harpons, leur atteinte fatale
Aux colosses pesant sur la mer boréale,
Et les flots revomis de leurs larges naseaux,
Et leur sang qui s'épanche en rougissant les eaux.

LA HARPE. *Épître au comte de Schowalow, sur les effets de la nature champêtre et sur la poésie descriptive.*

L'ÉDEN.

Du marbre, de l'airain, qu'un vain luxe prodigue,
Des ornements de l'art, l'œil bientôt se fatigue;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle:
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton : quand ses puissantes mains
Préparent un asile aux premiers des humains,
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours les ondes prisonnières?
Le voyez-vous parer d'étranges ornements
L'enfance de la terre et son premier printemps?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux, le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitaient à choisir,
Variaient, suspendaient, prolongeaient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Élégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyaient, s'approchaient, quelquefois à leur vue
Ouvraient dans le lointain une scène imprévue;
Ou, tombant jusqu'à terre et recourbant leurs bras,
Venaient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas,
Ou pendaient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semaient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcôve, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries?
C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Ève à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitait dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure;
La terre, en tressaillant, ressentit leurs plaisirs;
Zéphire aux antres verts redisait leurs soupirs;
Les arbres frémissaient, et la rose inclinée
Versait tous ses parfums sur le lit d'hyménée.
O bonheur ineffable! ô fortunés époux!
Heureux dans ces jardins, heureux qui, comme vous,
Vivrait loin des tourments où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie!

DELILLE. *Les Jardins*, ch. Ier.

L'APOLLON DU BELVÉDÈRE.

O prodige! longtemps dans sa masse grossière
Un vil bloc enferma le dieu de la lumière.
L'art commande, et d'un marbre Apollon est sorti;
Son œil a vu le monstre, et le trait est parti;
Son arc frémit encore entre ses mains divines;
Un courroux dédaigneux a gonflé ses narines;
Avec ses yeux perçants, devant qui l'avenir,
Le passé, le présent, viennent se réunir,
Du haut de sa victoire il regarde sa proie,
Et rayonne d'orgueil, de jeunesse et de joie.
Chez lui rien n'est mortel : avec la majesté
Son air aérien joint la légèreté;
A peine sur la terre il imprime sa trace;
Ses cheveux sur son front sont noués avec grâce.
D'un tout harmonieux j'admire les accords;
L'œil avec volupté glisse sur ce beau corps.
A son premier aspect, je m'arrête, je rêve;
Sans m'en apercevoir ma tête se relève,
Mon maintien s'ennoblit. Sans temple, sans autels,
Son air commande encor l'hommage des mortels;
Et, modèle des arts et leur première idole,
Seul il semble survivre au dieu du Capitole [2].

LE MÊME. *L'Imagination*, ch. V.

---

[1] Saint-Lambert et Delille.

[2] Voyez Ire partie, *Descriptions*, même sujet.

ORIGINE DES FLEUVES.

La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever, et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoir des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte
Réunissent leur force, et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errants, à leurs pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir [1],
Indolent Ferrarois, le Pô va t'enrichir;
Impétueux enfants de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le torrent qui l'entraîne,
Et son frère, emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein, va chercher d'autres lois.
Mais enfin, terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes.
Ils les rendent aux mers; le soleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs, l'aquilon nous les rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie :
De son empire heureux la discorde est bannie.
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes!

RACINE le fils. *La Religion,* ch. Ier.

LE MESCHACÉBÉ.

Des fleuves, des torrents, roi puissant et terrible,
Le grand Meschacébé, quelquefois plus paisible,
Promène en ces beaux lieux pompeusement ses eaux.
Ose alors parcourir, en glissant sur ses flots,
Ces sites, dont cent fois te charma la peinture;
Les voilà : déroulant ses tapis de verdure,
Ici, sous un ciel pur, la savane à tes yeux
S'étend vers l'horizon, et se perd dans les cieux;
Sans chefs et sans pasteurs, exempts d'inquiétudes,
D'innombrables troupeaux, enfants des solitudes,
Errent sur les gazons, ou nagent dans les eaux;
Là, le fleuve, coulant à travers les coteaux,
Baigne des bords couverts d'éclatants paysages.
Sur ces rives l'on voit des fleurs et des ombrages.
On entend dans les bois de confuses clameurs.
Mariant leurs parfums, leurs formes, leurs couleurs,
Suspendus sur les eaux, groupés sur les montagnes,
Mille arbres différents, dans ces riches campagnes,
Charmeront tes regards; sur leurs dômes épais,
Le beau magnolia, noble roi des forêts,
Lève son front paré de roses virginales.
Balancé mollement aux brises matinales,
Le palmiste, élançant sa flèche dans les airs,
Seul partage avec lui l'empire des déserts.
Le colibri doré sur les fleurs étincelle;
La colombe gémit; tout s'unit, tout s'appelle,
Dans les bois, dans les prés, dans les airs, sur les eaux.
La liane flexible, entourant les rameaux,
Ici tombe en festons qu'un vent léger balance;
Quelquefois s'égarant, d'arbre en arbre s'élance,
Court, s'abaisse, s'élève, et mêle à leurs couleurs
Des chaînes de verdure et des voûtes de fleurs.
Le fleuve cependant poursuit sa course immense :
Tantôt, roulant ses flots dans un profond silence,
Réfléchit, doucement agité par les vents,
Les arbres, les rochers, les nuages errants;
Tantôt, entre deux monts précipitant ses ondes,
Fait éclater sa voix sous leurs voûtes profondes;
Sort, d'écume, de fange, et de débris couvert,
De ses flots débordés inonde le désert,
Arrose cent climats peuplés ou solitaires;
Et, portant dans ses eaux cent fleuves tributaires,
Vers l'Océan jaloux s'avance avec fierté,
Ose du dieu surpris braver la majesté;
Et, du flux impuissant brisant les faibles chaînes,
Semble entrer en vainqueur dans ses vastes domaines [2].

SAINT-VICTOR. *Le Voyage du Poëte.*

LA HOLLANDE.

Sur les bords de l'Amstel s'élève une cité,
Le temple du commerce et de la liberté,
Où d'un peuple opulent l'économie austère
De l'or du monde entier semble dépositaire;
Pour d'utiles travaux dédaigne les grandeurs,
Et parmi les trésors a conservé des mœurs.
Pierre y porte ses pas; partout sur son passage,
De l'heureuse abondance il aperçoit l'image.
Mais nulle part les blés n'y dorent les sillons;
D'innombrables troupeaux ont couvert ces vallons.
La génisse erre en paix dans de gras pâturages;
Le taureau mugissant bondit sur ces rivages;
Le lait, en écumant, y coule à longs ruisseaux;
Les champs sont divisés par de nombreux canaux
Qui, portant la fraîcheur sur leur rive féconde,
Promènent lentement les trésors de leur onde;
L'orme et le peuplier, qui croissent sans efforts,
De leurs rameaux penchés embellissent ces bords;
L'azur tremblant des flots répète leur verdure.
Partout un art modeste a paré la nature.
Le voyageur charmé laisse de toutes parts
Errer autour de lui ses tranquilles regards :
Balancé mollement sur les barques flottantes,
Il fend d'un cours heureux ces campagnes riantes.

THOMAS. *La Pétréide,* chant de *la Hollande.*

LA LAPONIE.

Dans ces affreux climats où règnent les deux Ourses,
Où l'Océan, glacé par de plus froids hivers,
Est immobile et sourd aux sifflements des airs,
Où les fleuves six mois s'enferment dans leurs sources,
Où la nuit, d'un seul voile, embrasse deux saisons,
Quand les Lapons sous terre ont creusé leurs maisons,
Ils vivent, sont heureux, et chantent sous la glace;
Ils savent affronter les climats, et souvent
Un fragile traîneau, plus léger que le vent,

---

[1] Les Alpes.

[2] Voyez Ire partie, *Descriptions*, même sujet.

Fuit, vole, et de la neige effleure la surface,
Sans laisser en fuyant une invisible trace.
Ces effroyables lieux ont même leur beauté.
Souvent, dans les horreurs de cette obscurité,
Des rayons du matin la nuit semble parée;
L'aurore, de feux entourée,
Loin de son humide séjour,
Se lève sans ouvrir la barrière du jour,
Et, dans les cieux quelque temps égarée,
Couvre de ses rubis les antres de Borée.
Cependant les zéphyrs sortent d'un long sommeil,
Et l'onde blanchissante annonce leur réveil.
Le jour, pendant six mois, ne descend plus sous l'onde;
L'horizon tout entier sert de route au soleil;
Il semble sur les flots voler autour du monde;
L'automne et le printemps confondent leurs trésors,
Tant les cieux ont versé de bienfaits sur ces bords!
Tant d'un soin maternel la nature partage
Entre tous ses enfants son immense héritage!

RULHIÈRE. *Épître à Champfort.*

LES RESTES, LES SOUVENIRS DE L'ANCIENNE ROME.

Le zéphyr règne dans les airs;
Et, mollement porté sur la mer de Tyrrhène,
Je découvre déjà la ville des Césars,
Rome, en guerriers fameux autrefois si féconde,
Rome, encore aujourd'hui l'empire des beaux-arts,
L'oracle de vingt rois et le temple du monde.
Voilà donc les lauriers des fils de Scipion
Et des fiers descendants du demi-dieu du Tibre!
Voilà ce Capitole, et ce beau Panthéon
Où semble encore errer l'ombre d'un peuple libre!
Oh! qui me nommera tous ces marbres épars,
Et ces grands monuments dont mon âme est frappée?
Montons au Vatican, courons au Champ-de-Mars,
Au portique d'Auguste, à celui de Pompée.
Sont-ce là les jardins où Catulle autrefois
Se promenait le soir à côté d'Hypsithille?
Citoyens, s'il en est que réveille ma voix,
Montrez-moi la maison d'Horace et de Virgile.
Avec quel doux saisissement,
Ton livre en main, voluptueux Horace,
Je parcourrai ces bois et ce coteau charmant,
Que ta muse a décrits dans des vers pleins de grâce,
De ton goût délicat éternel monument!
J'irai dans les champs de Sabine,
Sous l'abri frais de ces longs peupliers,
Qui couvrent encor la ruine
De tes modestes bains, de tes humbles celliers;
J'irai chercher, d'un œil avide,
De leurs débris sacrés un reste enseveli,
Et, dans ce désert embelli
Par l'Anio grondant dans sa chute rapide,
Respirer la poussière humide
Des cascades de Tivoli.
Puissé-je, hélas! au doux bruit de leur onde,
Finir mes jours ainsi que mes revers!
Ce petit coin de l'univers
Rit plus à mes regards que le reste du monde.
L'olive, le citron, la noix chère à Palès,
Y rompent de leur poids les branches gémissantes,
Et sur le mont voisin les grappes mûrissantes
Ne portent point envie aux raisins de Calès[1].

BERTIN.

RUINES DES COTES DE NAPLES.

Ces débris ont pour moi d'invincibles appas;
Ils parlent à mes yeux, ils enchaînent mes pas.
Ces lentisques flétris[2], dont la feuille frissonne;
Ces pampres voltigeants et rougis par l'automne,
Tristes comme les fleurs qui couronnaient les morts;
Ces frêles cyclamens, fanés à leur naissance,
Plaisent à ma tristesse, en mêlant sur ces bords
Le deuil de la nature au deuil de la puissance.
Où sont ces dais de pourpre élevés pour les jeu
Ces troupeaux d'affranchis, ces courtisans avides?
Où sont les chars d'airain, les trirèmes rapides,
Qui du soleil levant réfléchissaient les feux?
C'est là que des clairons la bruyante harmonie
A d'Auguste expirant ranimé l'agonie;
Vain remède! et le sang se glaçait dans son cœur,
Tandis que sur ces mers les jeux de Rome esclave,
Retraçant Actium à ce pâle vainqueur,
Faisaient sourire Auguste au triomphe d'Octave.
Ces monuments pompeux, tous ces palais romains,
Où triomphaient l'orgueil, l'inceste et l'adultère,
De la vaine grandeur dont ils lassaient la terre,
N'ont laissé que des noms en horreur aux humains:
Les voilà ces arceaux désunis et sans gloire,
Qui de Caligula rappellent la mémoire!
Vingt siècles les ont vus briser le fol orgueil
Des mers qui les couvraient d'écume et d'étincelles;
Leur chaîne s'est rompue, et n'est plus qu'un écueil
Où viennent des pêcheurs se heurter les nacelles.
Ces temples du plaisir par la mort habités,
Ces portiques, ces bains prolongés sous les ondes,
Ont vu Néron, caché dans leurs grottes profondes,
Condamner Agrippine au sein des voluptés.
Au bruit des flots roulant sur cette voûte humide,
Il veillait, agité d'un espoir parricide;
Il lançait à Narcisse un regard satisfait,
Quand, muet d'épouvante et tremblant de colère,
Il apprit que ces flots, instruments du forfait,
Se soulevant d'horreur, lui rejetaient sa mère.
Tout est mort; c'est la mort qu'ici vous respirez:
Quand Rome s'endormit, de débauche abattue,
Elle laissa dans l'air ce poison qui vous tue;
Il infecte les lieux qu'elle a déshonorés.
Telle, après les banquets de ces maîtres du monde,
S'élevait autour d'eux une vapeur immonde,
Qui pesait sur leurs sens, ternissait les couleurs
Des fastueux tissus où retombaient leurs têtes,
Et fanait à leurs pieds, sur les marbres en pleurs,
Les roses dont Pœstum avait jonché ces fêtes.
Virgile pressentait que dans ces champs déserts
La Mort viendrait s'asseoir au milieu des décombres,
Alors qu'il les choisit pour y placer les ombres,
Le Styx aux noirs replis, l'Averne et les Enfers.
Contemplez ce pêcheur; voyez, voyez nos guides;
Interrogez les traits de ces pâtres livides:
Ne croyez-vous pas voir des spectres sans tombeaux,
Qui, laissés par Charon sur le fatal rivage,
Tendant vers vous la main, écartent leurs lambeaux,
Pour mendier le prix de leur dernier passage?

Casimir DELAVIGNE. *La Sibylle*, 4e Messénienne, 1827.

---

[1] Calès est une ville d'Italie, dans la Campanie, connue par ses vignobles. (N. E.)

[2] Lentisque, arbre moyen, apétale; il en découle une résine aromatique, fortifiante. Le cyclamen est une plante de la famille des Lysimachies, vivace, à fleurs tournées vers la terre et pétales relevés, racine ronde et grosse. (N. E.)

L'ITALIE ET ROME, OU LES MONUMENTS ANTIQUES.

O terre de Saturne! ô doux pays! beau ciel!
Lieux où chanta Virgile, où peignit Raphaël!
Terre dans tous les temps consacrée à la gloire,
Grande par les beaux-arts, reine par la victoire,
Sans respect, sans amour, qui peut toucher tes bords?
Que de belles cités! que de riches trésors!
L'Italie et la Grèce ensemble confondues;
Les palais, les tombeaux, un peuple de statues;
Et la toile animée, et partout réunis
Les beaux temps des Césars et ceux des Médicis!
Partout les descendants de la reine du monde
Ressuscitent sa gloire, et la terre féconde
Rend l'Italie antique à leurs nobles efforts.
Rome! c'est toi surtout qu'appellent nos transports.
La voilà donc enfin cette ville sacrée,
De tombeaux, de déserts tristement entourée!
Quel trouble à son aspect saisit le voyageur!
La reine des cités a perdu sa splendeur:
Le silence est assis sous ses voûtes antiques;
Cependant ses palais, ses temples, ses portiques,
Attestent ses grandeurs dans leurs restes confus.
Sur ces arcs mutilés, vingt fleuves suspendus
Versaient en frémissant le tribut de leur onde;
Ce temple fut paré des dépouilles du monde;
Par ces portes sortaient les fières légions;
Voilà ce Capitole, effroi des nations!
De là, semblable aux dieux, Rome lançait la foudre;
Là, les rois interdits, et le front dans la poudre,
Aux portes du Sénat, oubliés, sans honneur,
Attendaient, pour entrer, les ordres d'un licteur.
A ses pieds j'aperçois cette place fameuse
Où s'agitait, semblable à la mer orageuse,
Ce peuple ambitieux, insolent, importun,
Tyran d'un monde entier, esclave d'un tribun.
Ordonne; et des héros, parmi ces beaux décombres,
L'imagination va t'évoquer les ombres:
Les vois-tu s'élevant, sortant de toutes parts?
Voilà ces vieux enfants de la ville de Mars,
Honneur de ses conseils, appui de ses murailles, [les[1].
Qui labouraient leurs champs, et gagnaient des batail-

SAINT-VICTOR. *Le Voyage du Poëte.*

LES MONUMENTS RELIGIEUX ET ANTIQUES.

Égaré sous le ciel de la belle Italie,
Oh! comme avec transport le pieux voyageur
Cherche ces monuments qu'habite le Seigneur!
Tantôt c'est un clocher dont sa vue incertaine
Se plaît à mesurer la flèche aérienne;
A ses yeux quelquefois l'église des cités
Étale sans orgueil d'imposantes beautés;
Dans les creux du vallon quelquefois un vieux temple
Appelle ses regards; il s'arrête, il contemple
Ce portique désert par le temps écrasé,
Et s'assied en rêvant sur un autel brisé.
Eh! qui n'a parcouru d'un pas mélancolique
Le dôme abandonné, la vieille basilique,
Où devant l'Éternel s'inclinaient ses aïeux?
Ces débris éloquents, ce seuil religieux,
Ce seuil où tant de fois, le front dans la poussière,
Gémit le repentir, espéra la prière;
Ce long rang de tombeaux, que la mousse a couvert,
Ces vases mutilés, et ce comble entr'ouvert,
Du temps et de la mort tout proclame l'empire:
Frappé de son néant, l'homme observe et soupire.
L'imagination à ces murs dévastés
Rend leur encens, leur culte et leurs solennités;
A travers tout un siècle, écoute les cantiques
Que la religion chantait sous ces portiques.
Là, rougissait l'hymen; ici l'adolescent,
Beau comme son offrande, et comme elle innocent,
Consacrait au Seigneur, modeste tributaire,
De jeunes fleurs, des fruits, prémices de la terre.
Mais tout a disparu, le temps a fait un pas:
Où souriait l'enfance, est assis le trépas;
L'herbe croît sur l'autel; l'oiseau des funérailles
De son cri prophétique attriste ces murailles.
Seulement, quelquefois un cénobite en deuil
Y vient de son ami visiter le cercueil:
C'est lui; le souvenir vers ces lieux le ramène;
De tombeaux en tombeaux sa douleur se promène.
Parmi des ossements et des marbres brisés,
Témoins de ses regrets, de ses pleurs arrosés,
Il creuse, sans pâlir, sa retraite dernière.
L'aquilon de minuit se mêle à sa prière,
Et le cloître attentif en redit les accents.
A ces restes sacrés, à ces murs vieillissants,
Quel pouvoir inconnu malgré moi m'intéresse?
C'est la religion; oui, cette enchanteresse
Se plaît à nous unir d'un nœud mystérieux
A tous les monuments consacrés par les cieux.
Le tombeau du martyr, le rocher, la retraite,
Où dans un long exil vieillit l'anachorète,
Tout parle à notre cœur: et toi, signe sacré,
Des chrétiens et du monde à l'envi révéré,
Croix modeste, quel est ton ineffable empire?
Tes muettes leçons aux mortels semblent dire:
« Un Dieu périt pour vous; n'oubliez point ses lois. »
Ton aspect imprévu rendit plus d'une fois
La paix au repentir, des pleurs à la souffrance,
Au crime les remords, au malheur l'espérance.

SOUMET.

CONSTANTINOPLE.

Avez-vous vu la reine de l'aurore,
La cité merveilleuse, épouse des sultans,
Dont les palais légers, fragiles, éclatants,
D'un triple amphithéâtre enchantent le Bosphore?
Connaissez-vous ses tours, ses dômes, ses forêts
De mâts, de cyprès noirs et de blancs minarets,
Où l'or, dans un ciel bleu, jour et nuit étincelle?
Des arts de l'Orient la fille la plus belle,
Du dernier Constantin cette veuve infidèle,
Cette Istamboul enfin, dont le miroir des mers
Répète avec amour le ravissant rivage,
Qui se plaît à s'y voir, et dans tout l'univers
N'a d'égale que son image?
De son premier aspect tout votre œil s'éblouit,
Frappé, quand elle accourt au-devant de vos voiles,
Comme au sein d'une fête, alors que dans la nuit
Quelque feu jaillissant au ciel épanouit
Son bouquet éclatant d'étoiles.
Ah! que de sa splendeur l'Européen séduit,
Enivré des parfums dont la rive est chargée,
S'étonne en approchant de la ville ombragée,
Où par enchantement tout lui semble produit,
Où le jour est sans voix, le mouvement sans bruit!

---

1 Voyez 1re partie, *Descriptions* en prose, plusieurs morceaux de ce genre.

Qu'il regarde surpris, quand d'un léger caïque [1],
Il voit, sur trois penchants, de lumière dorés,
Et d'innombrables toits couverts et colorés,
Se peindre le tableau de la cité magique;
Venir et près de lui passer de toutes parts
Ces cyprès, vastes bois, d'où, sans borne aux regards,
En globes, en croissants, en flèches, l'or s'élance,
Et renvoie au soleil les rayons qu'il lui lance;
Ces merveilleux jardins, ces dômes, ces bazars;
Ces sérails, ces harems, solitudes peuplées
Où règnent à genoux des idoles voilées;
Ces transparents séjours aux grilles de roseaux,
Qui laissent voir des fleurs, des orangers, des eaux,
Des yeux noirs et brillants... Mais la terreur glacée,
Sentinelle invisible assise aux portes d'or,
De l'enceinte, où plongeait l'œil ignorant encor,
Repousse les regards et même la pensée.
Tandis qu'on porte envie à ces palais fleuris,
Où paraissaient errer les célestes houris,
Soudain des demeures heureuses,
On voit, attentif de plus près,
Trois fléaux, parmi les cyprès,
Élever leurs têtes hideuses.
Comme le charme a fui tous ces riants palais,
Dès qu'on y sent régner les trois monstres muets!
De la fournaise qui murmure
L'un a le bruit et la couleur;
De flammes luit sa chevelure;
La nuit, souvent la mer obscure
Se peint de sa vaste lueur.
L'autre a le front livide et l'haleine odieuse;
Il se transforme à tous moments,
Et des plis de ses vêtements
Secoue incessamment la mort contagieuse.
Père de ces monstres hideux,
Entre l'incendie et la peste
Un monstre est assis, plus funeste,
Plus détesté que tous les deux,
Le despotisme, esclave et de lui-même et d'eux [2].

P. LEBRUN. *Voyage de la Grèce.*

LES BOIS, LES BOSQUETS, LIVRÉS A LA COGNÉE.

D'abord que l'on choisisse
Les arbres dont le goût prescrit le sacrifice.
Mais ne vous hâtez point; condamnez à regret;
Avant d'exécuter un rigoureux arrêt,
Ah! songez que du temps ils sont le lent ouvrage,
Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage,
Que de leur frais abri vous goûtiez la douceur.
Quelquefois cependant un ingrat possesseur,
Sans besoin, sans remords, les livre à la cognée.
Renversés sur le sein de la terre indignée,
Ils meurent : de ces lieux s'exilent pour toujours
La douce rêverie et les discrets amours.
Ah! par ces bois sacrés, dont le feuillage sombre
Aux danses du hameau prêta souvent son ombre,
Par ces dômes touffus qui couvraient vos aïeux,
Profanes, respectez ces troncs religieux!
Et, quand l'âge leur laisse une tige robuste,
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste.
Trop tôt le jour viendra que ces bois languissants,
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants,
Tomberont sous le fer, et de leur tête altière
Verront l'antique honneur flétri dans la poussière.
O Versaille! ô regrets! ô bosquets ravissants,
Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de Le Nôtre, et des ans,
La hache est à vos pieds, et votre heure est venue!
Ces arbres dont l'orgueil s'élançait dans la nue,
Frappés dans leur racine, et balançant dans l'air
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,
Tombent, et de leurs troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissaient en voûtes.
Ils sont détruits ces bois dont le front glorieux
Ombrageait de Louis le front victorieux;
Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
Les arts voluptueux multipliaient les fêtes!
Amour, qu'est devenu cet asile enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage où, si belle et si tendre,
A son amant surpris et charmé de l'entendre,
La Vallière apprenait le secret de son cœur,
Et, sans se croire aimée, avouait son vainqueur?
Tout périt, tout succombe : au bruit de ce ravage,
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage?
Tout ce peuple d'oiseaux fiers d'habiter ces bois,
Qui chantaient leurs amours dans l'asile des rois,
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
Ces dieux dont le ciseau peupla ces verts portiques,
D'un voile de verdure autrefois habillés,
Tout honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,
Pleurent leur doux ombrage; et, redoutant la vue,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
Croissez, hâtez votre ombre, et repeuplez ces [champs,
Vous, jeunes arbrisseaux; et vous, arbres mourants,
Consolez-vous : témoins de la faiblesse humaine,
Vous avez vu périr et Corneille et Turenne :
Vous comptez cent printemps, hélas! et nos beaux [jours
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours.

DELILLE. *Les Jardins,* ch. II.

LE PRINTEMPS.

... Le printemps qu'annonçait l'hirondelle,
Des saisons à mes yeux vient d'ouvrir la plus belle;
Le chêne s'est éteint dans nos foyers déserts,
Et des arbres déjà tous les sommets sont verts;
Les troupeaux, librement épars dans les campagnes,
Broutent le serpolet au penchant des montagnes;
Les oiseaux, dans les bois, par couples réunis,
Suspendent aux rameaux la mousse de leurs nids :
J'entends le rossignol caché sous le feuillage
Rouler les doux fredons de son tendre ramage.
Les champs d'herbe couverts, les prés semés de fleurs,
De leurs riants tapis font briller les couleurs;
Le lilas flatte plus les regards de l'aurore,
Que les rubis de l'Inde et les perles du More;
Et les zéphyrs légers, voltigeant sur le thym,
Nous rapportent le soir les parfums du matin.
Ah! lorsque le printemps, d'une amoureuse haleine,
De nos champs embellis vient ranimer la scène,
Quel œil inanimé voit sans ravissements,
Après de longs frimas, ces spectacles charmants?
Quel est le voyageur, monté sur la colline,
Qui, voyant quel tableau devant lui se dessine,
Ne promène ses yeux sur le vaste contour
D'un horizon superbe éclairé d'un beau jour;
Sur la tranquillité de ces plaines fertiles,

[1] Sorte d'esquif dont on se sert fréquemment dans les mers de la Grèce. (N. E.)

[2] Voyez IIe partie, *Descriptions.*

Sur ces hameaux exempts des passions des villes,
Sur ces sites heureux, et ces aspects touchants
Qu'étale en ces lointains l'immensité des champs?
Accourez avec moi, vous, peintres, vous, poëtes;
Palès réclame ici vos luths et vos palettes :
Savants, abandonnez vos asiles secrets;
Vous, belles, vos réduits; et vous, grands, vos palais;
Venez tous avec moi sur ces monts de verdure
Rendre hommage au printemps, et bénir la nature[1].

LEMIÈRE. *Les Fastes*, ch. V.

MÊME SUJET.

Déjà les nuits d'hiver, moins tristes et moins sombres,
Par degrés de la terre ont éloigné leurs ombres,
Et l'astre des saisons, marchant d'un pas égal,
Rend au jour moins tardif son éclat matinal.
Avril a réveillé l'aurore paresseuse;
Et les enfants du Nord, dans leur fuite orageuse,
Sur la cime des monts ont porté les frimas.
Le beau soleil de mai, levé sur nos climats,
Féconde les sillons, rajeunit les bocages,
Et de l'hiver oisif affranchit ces rivages.
La séve, emprisonnée en ses étroits canaux,
S'élève, se déploie, et s'allonge en rameaux;
La colline a repris sa robe de verdure;
J'y cherche le ruisseau dont j'entends le murmure;
Dans ces buissons épais, sous ces arbres touffus,
J'écoute les oiseaux, mais je ne les vois plus.
Des pâles peupliers la famille nombreuse,
Le saule ami de l'onde, et la ronce épineuse,
Croissent au bord du fleuve, en longs groupes rangés.
Dans leur feuillage épais les zéphyrs engagés
Soulèvent les rameaux; et leur troupe captive
D'un doux frémissement fait retentir la rive.
Le serpolet fleurit sur les monts odorants;
Le jardin voit blanchir le lis, roi du printemps;
L'or brillant du genêt couvre l'humble bruyère,
Le pavot dans les champs lève sa tête altière;
L'épi cher à Cérès, sur sa tige élancé,
Cache l'or des moissons dans son sein hérissé;
Et l'aimable espérance, à la terre rendue,
Sur un trône de fleurs du ciel est descendue.
Dans un humble tissu longtemps emprisonné,
Insecte parvenu, de lui-même étonné,
L'agile papillon, de son aile brillante,
Courtise chaque fleur, caresse chaque plante;
De jardin en jardin, de verger en verger,
L'abeille en bourdonnant poursuit son vol léger;
Zéphyr, pour ranimer la fleur qui vient d'éclore,
Va dérober au ciel les larmes de l'Aurore;
Il vole vers la rose, et dépose en son sein
La fraîcheur de la nuit, les parfums du matin.
Le soleil, élevant sa tête radieuse,
Jette un regard d'amour sur la terre amoureuse;
Et du fond des bosquets un hymne universel
S'élève dans les airs et monte jusqu'au ciel.
L'amour donne la vie à ces beaux paysages.
Pour construire leurs nids, les hôtes des bocages
Vont chercher dans les prés, dans les cours des hameaux
Les débris des gazons, la laine des troupeaux.
L'un a placé son nid sous la verte fougère;
D'autres, au tronc mousseux, à la branche légère,
Ont confié l'espoir d'un mutuel amour;
Les passereaux ardents, dès le lever du jour,
Font retentir les toits de la grange bruyante;
Le pinson remplit l'air de sa voix éclatante;
La colombe attendrit les échos des forêts;
Le merle, des taillis cherche l'ombrage épais;
Le timide bouvreuil, la sensible fauvette,
Sous la blanche aubépine ont choisi leur retraite;
Et les chênes des bois offrent à l'aigle altier
De leurs rameaux touffus l'asile hospitalier.

MICHAUD. *Le Printemps d'un Proscrit*, ch. Ier

LA VILLE ET LES CHAMPS.

Au milieu du tumulte et du bruit des cités,
Mes esprits, loin de moi dans le vague emportés,
Dociles aux désirs d'une foule insensée,
A l'intérêt de plaire immolaient ma pensée.
Dans ces soupers où l'art le plus voluptueux
Aiguillonne nos sens et nos goûts dédaigneux,
Où d'une main, pour nous toujours enchanteresse,
Hébé verse en riant le nectar et l'ivresse,
Quel mortel, insensible aux charmes du poison,
D'un philtre si flatteur peut sauver sa raison?
Des boudoirs de Paris les intrigues secrètes,
L'anecdote du jour, l'histoire des toilettes,
Les jeux d'un vil bouffon, des brochures, des riens,
Voilà les grands objets de tous nos entretiens.
Lorsqu'enfin, terminant ces bruyantes orgies,
Le rayon du matin fait pâlir les bougies,
Nos convives légers remontent dans leurs chars.
De ces fous si brillants les rapides écarts
Ont sur le goût, les mœurs et les modes nouvelles,
Lancé du bel esprit les froides étincelles;
Mais, d'un objet utile occupant sa raison,
Un seul d'entre eux, un seul a-t-il réfléchi? Non.
J'ai suivi trop longtemps ce tourbillon rapide;
A travers son éclat, j'en ai connu le vide;
Et, de Rome échappé, je reviens dans Tibur
Respirer les parfums d'un air tranquille et pur;
Je parcours, plus heureux, ces routes isolées.
Si je suis les détours que forment ces vallées,
J'aime à voir le zéphyr agiter dans les eaux
Les replis ondoyants des joncs et des roseaux;
Et ces saules vieillis, de leur mourante écorce
Pousser encor des jets pleins de séve et de force.
Ici tout m'intéresse, et plaît à mes regards.
Sur les bords du ruisseau cent papillons épars,
Avant que mes esprits démêlent l'imposture,
Me paraissent des fleurs que soutient la verdure.
Déjà ma main séduite est prête à les cueillir;
Mais alarmé du bruit, plus prompt que le zéphyr,
L'insecte, tout à coup détaché de la tige,
S'enfuit... et c'est encore une fleur qui voltige.
Les arbres, le rivage, et la voûte des cieux,
Dans le cristal des eaux se peignent à mes yeux :
Chaque objet s'y répète, et l'onde qui vacille
Balance dans son sein cette image mobile[2].

COLARDEAU. *Épître à M. Duhamel*

L'ANATOMIE.

Ruysch, de l'anatomie empruntant le secours[3],
Interrogeait la mort pour conserver nos jours.

[1] Voyez en prose, même partie.
[2] Voyez *Descriptions*, en prose.
[3] Ruysch, né à la Haye en 1638, mourut le 22 février 1731. Toutes les œuvres de ce célèbre anatomiste ont été recueillies et publiées à Amsterdam en 1737. (N. F.)

La mort, obéissant sous cette main savante,
Dévoilait à ses yeux la nature vivante,
Ces muscles, cet amas d'innombrables vaisseaux,
Du dédale des nerfs les mobiles faisceaux,
Organes où circule une invisible flamme,
Rapides messagers des volontés de l'âme.
Les corps inanimés, par ses heureux travaux,
Paraissaient se survivre, échappés des tombeaux.
O prodige de l'art! dans leurs veines flétries,
Lorsque d'un sang glacé les sources sont taries,
Du cylindre odorant qui le tient renfermé,
Jaillit un sang plus pur, de parfums embaumé.
Par le souffle de l'air la liqueur onctueuse
Poursuit, en bouillonnant, sa route tortueuse,
Se filtre, s'insinue, et court à longs ruisseaux
De l'aride machine inonder les vaisseaux.
Soudain tout se ranime, et la pâleur s'efface;
L'immobile beauté conserve encor sa grâce,
Un nouvel incarnat a peint son front vermeil;
L'enfant paraît plongé dans le plus doux sommeil.
On voit, par le même art, les plantes ranimées,
Déployer autour d'eux leurs tiges parfumées,
Et suspendre en festons leurs fleurs et leurs rameaux.
Tels on peint, chez les morts, ces tranquilles berceaux,
Ce riant Élysée, et, sous des myrtes sombres,
Le silence éternel et le repos des ombres.
Pierre, dans cette enceinte, où Ruysch guide ses pas,
Voit ces êtres nouveaux dérobés au trépas;
Il les voit, il s'arrête, il contemple, il admire:
A son œil étonné la mort même respire;
Chaque pas, chaque objet ajoute à ses transports.
« Feu céleste, dit-il, descendez sur ces corps,
Ils vivront. » Tout à coup, dans un touchant délire,
Il baise un jeune enfant qui semblait lui sourire.

THOMAS. *Pétréide.*

L'HERBORISATION.

Le jour vient, et la troupe arrive au rendez-vous.
Ce ne sont point ici de ces guerres barbares
Où les accents du cor et le bruit des fanfares
Épouvantaient de loin les hôtes des forêts.
Paissez, jeunes chevreuils; sous vos ombrages frais,
Oiseaux, ne craignez rien: ces chasses innocentes
Ont pour objet les fleurs, les arbres et les plantes:
Et des prés, et des bois, et des champs, et des monts,
Le portefeuille avide attend déjà les dons.
On part: l'air du matin, la fraîcheur de l'aurore,
Appellent à l'envi les disciples de Flore.
Jussieu marche à leur tête [1]; il parcourt avec eux
Du règne végétal les nourrissons nombreux.
Pour tenter son savoir, quelquefois leur malice
De plusieurs végétaux compose un tout factice.
Le sage l'aperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plant son débris emprunté.
Chacun dans sa recherche à l'envi se signale:
Étamine, pistil, et corolle, et pétale,
On interroge tout. Parmi ces végétaux
Les uns vous sont connus, d'autres vous sont nouveaux;
Vous voyez les premiers avec reconnaissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance;
L'un est un vieil ami qu'on aime à retrouver,
L'autre est un inconnu que l'on doit éprouver.
Et quel plaisir encor lorsque des objets rares,
Dont le sol, le climat, et le ciel sont avares,
Rendus par votre attente encor plus précieux,
Par un heureux hasard se montrent à vos yeux!
Voyez quand la pervenche, en nos champs ignorée,
Offre à Rousseau sa fleur si longtemps désirée!
La pervenche! grand Dieu! la pervenche! soudain
Il la couve des yeux, il y porte la main,
Saisit sa douce proie: avec moins de tendresse
L'amant voit, reconnaît, adore sa maîtresse.
Mais le besoin commande: un champêtre repas,
Pour ranimer leur force, a suspendu leurs pas;
C'est au bord des ruisseaux, des sources, des cascades;
Bacchus se rafraîchit dans les eaux des naïades.
Des arbres pour lambris, pour tableaux l'horizon,
Les oiseaux pour concert, pour table le gazon;
Le laitage, les œufs, l'abricot, la cerise,
Et la fraise des bois que leurs mains ont conquise,
Voilà leurs simples mets; grâce à leurs doux travaux,
Leur appétit insulte à tout l'art des Méots [2].
On fête, on chante Flore, et l'antique Cybèle,
Eternellement jeune, éternellement belle.
Leurs discours ne sont pas tous ces riens si vantés,
Par la mode introduits, par la mode emportés;
Mais la grandeur d'un Dieu, mais sa bonté féconde,
La nature immortelle, et les secrets du monde.
La troupe enfin se lève, on vole de nouveau
Des bois à la prairie et des champs au coteau;
Et le soir dans l'herbier, dont les feuilles sont prêtes,
Chacun vient en triomphe apporter ses conquêtes.

DELILLE. *Géorg. françaises.*

L'ORAGE.

On voit à l'horizon de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre:
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé;
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur;
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre,
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue:
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde; et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent en tombant les épis renversés.

---

[1] Jussieu, célèbre botaniste, né à Lyon en 1689, mort à Paris en 1777. (N. E.)

[2] Méot, cuisinier fameux du temps de Louis XVI et du Directoire. (N. E.)

Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe ; et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moissons! tout périt sans retour :
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour [1].

SAINT-LAMBERT. *Les Saisons.*

MÊME SUJET.

Une vapeur paraît, s'étend et s'épaissit;
Le jour pâlit, l'air siffle, et le ciel s'obscurcit.
Dans le sein d'un nuage assemblant les tempêtes,
La main de l'Eternel les suspend sur nos têtes.
Il vient, et devant lui s'élancent les éclairs;
Son trône redoutable est au milieu des airs;
Il abaisse les cieux, l'orage l'environne,
Les vents sont à ses pieds, la flamme le couronne;
La foudre étincelante éclate dans ses mains,
Elle part, elle frappe, elle instruit les humains.
De ses traits enflammés voyez les tours brisées,
Les rochers abattus, les forêts embrasées,
La terre est en silence, et la pâle frayeur
Des peuples consternés glace et flétrit le cœur.
De ses traits meurtriers la grêle impitoyable
Bat les tristes épis, les brise, les accable;
Tous les vents déchaînés arrachent des sillons
Les blés enveloppés de leurs noirs tourbillons;
Les torrents en fureur des montagnes descendent :
Les fleuves débordés dans les plaines s'étendent;
Les champs sont submergés, les épis ne sont plus.
O travaux d'une année! un jour vous a perdus.

ROSSET. *L'Agriculture.*

LE VOLCAN SOUS-MARIN.

. . . Tout à coup se dérobe à nos yeux
Cet azur rassurant, ce doux éclat des cieux!
A ce jour pur succède une nuit enflammée ;
La mer s'enfle, exhalant une ardente fumée,
Roulant les noirs limons, les métaux ruisselants,
Que la terre en douleur rejette de ses flancs.
Un Vésuve nouveau, qui couvait sous les ondes,
Ouvre, en la déchirant, ses entrailles profondes.
Dans les flots bouillonnants le bitume mugit;
L'air, que le soufre brûle, avec fureur rugit;
Sous nos pieds la mer tonne, et le ciel sur nos têtes.
Mon vaisseau, frêle abri qu'assiégent les tempêtes,
Par la vague tantôt vers la côte lancé,
Tantôt en pleine mer par elle repoussé,
Jouet de sa furie ici fuit dans l'abîme;
Là, sur elle incliné, monte et pend à sa cime :
Et d'ondes et de feu de toutes parts pressés,
Par la terre, et la mer, et le ciel menacés,
Nous roulons égarés au sein du gouffre immense
Où l'antique chaos sous nos pieds recommence :
C'en est fait!... Recevez, terre de nos neveux,
Pour tous vos descendants l'hommage de nos vœux.
Reçois, sol paternel, les âmes fugitives
De tes fils, sans tombeaux expirant sous tes rives.

. . . .

Le foudre souterrain, s'enflammant de nouveau,
Lance d'affreux rochers qui brisent mon vaisseau,
Roulant de flots en flots sur l'abîme qui gronde ;
Ses débris dispersés sont refoulés par l'onde
Vers la rive où moi-même, en leur cours entraîné,
J'ai revu, j'ai touché la terre où je suis né ;
Mais seul!...les flots jaloux ont gardé ce que j'aime!
Déplorable moitié de cet autre moi-même,
Sur le sable jeté, meurtri, glacé, mourant,
Quel est mon désespoir et mon cri déchirant,
Quand le pâle rayon de l'aube blanchissante
Ne me laisse plus voir que mon épouse absente!
Quel terrible moment! quels pensers! quel effroi!
Devant moi l'océan! des débris près de moi!
Et des corps mutilés qui rougissent l'arène!
Sur ce champ de la mort à pas lents je me traîne,
Observant, d'un regard avide et douloureux,
Jusqu'en leurs moindres traits ces cadavres affreux ;
La cherchant, l'appelant, craignant de reconnaître
Ses restes adorés... le souhaitant peut-être!

LAYA. *Eusèbe à son ami.*

LE DIRECTEUR.

Bon! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
Qu'il paraît bien nourri! quel vermillon! quel teint!
Le printemps dans sa fleur sur son visage est peint!
Cependant, à l'entendre, il se soutient à peine;
Il eut encore hier la fièvre et la migraine ;
Et, sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter,
Il serait sur son lit peut-être à trembloter.
Mais de tous les mortels, grâce aux dévotes âmes,
Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes.
Quelque léger dégoût vient-il le travailler?
Une froide vapeur le fait-elle bâiller?
Un escadron coiffé d'abord court à son aide :
L'une chauffe un bouillon ; l'autre apprête un remède ;
Chez lui sirops exquis, ratafias vantés,
Confitures surtout, volent de tous côtés ;
Car de tous mets sucrés, secs, en pâte, ou liquides,
Les estomacs dévots toujours furent avides :
Le premier massepain pour eux, je crois, se fit,
Et le premier citron à Rouen fut confit.
Notre docteur bientôt va lever tous ses doutes.
Du paradis pour elle il aplanit les routes ;
Et, loin sur ses défauts de la mortifier,
Lui-même prend le soin de la justifier :
« Pourquoi vous alarmer d'une vaine censure?
Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure;
Mais a-t-on, dira-t-il, sujet de s'étonner?
Est-ce qu'à faire peur on veut vous condamner?
Aux usages reçus il faut qu'on s'accommode :
Une femme surtout doit tribut à la mode.
« L'orgueil brille, dit-on, sur vos pompeux habits,
L'œil à peine soutient l'éclat de vos rubis :
Dieu veut-il qu'on étale un luxe si profane?
Oui, lorsqu'à l'étaler notre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu, chez vous comment l'autoriser?
Le jeu fut, de tout temps, permis pour s'amuser.
On ne peut pas toujours travailler, prier, lire;
Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.
Le plus grand jeu joué dans cette intention
Peut même devenir une bonne action :
Tout est sanctifié par une âme pieuse.
« Vous êtes, poursuit-on, avide, ambitieuse ;
Sans cesse vous brûlez de voir tous vos parents

---

[1] Voyez les *Géorgiques* de Virgile, traduites par Delille, même sujet.

Engloutir à la cour charges, dignités, rangs.
Votre bon naturel en cela pour eux brille :
Dieu ne nous défend pas d'aimer notre famille.
D'ailleurs, tous vos parents sont sages, vertueux.
Il est bon d'empêcher ces emplois fastueux
D'être donnés peut-être à des âmes mondaines,
Éprises du néant des vanités humaines.
Laissez là, croyez-moi, gronder les indévots,
Et sur votre salut demeurez en repos. »

BOILEAU. *Satire* X.

VERT-VERT.

Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire,
Et chaque mère, après son directeur,
N'aimait rien tant; même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le père.
Il partageait, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,
Grâce aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortait ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Vert-Vert était l'âme de ce séjour;
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes sœurs jalouses surveillantes,
Il était cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvait et tout dire et tout faire ;
Il était sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il becquetait et guimpes et bandeaux;
Il n'était point d'agréable partie,
S'il n'y venait briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler;
Il badinait, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondait à tout avec justesse :
Tel autrefois César, en même temps,
Dictait à quatre, en styles différents.
Admis partout, si l'on en croit l'histoire,
L'amant chéri mangeait au réfectoire.
Là tout s'offrait à ses friands désirs ;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passait hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs,
Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les visitandines;
L'heureux Vert-Vert l'éprouvait chaque jour,
Plus mitonné qu'un perroquet de cour.
Tout s'occupait du beau pensionnaire,
Ses jours coulaient dans un noble loisir.
Au grand dortoir il couchait d'ordinaire;
Là, de cellule il avait à choisir :
Heureuse encor, trop heureuse la mère
Dont il daignait, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit!
Très-rarement les antiques discrètes
Logeaient l'oiseau ; des novices proprettes
L'alcôve simple était plus de son goût;
Car remarquez qu'il était propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorète
Avait fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposait sur la boîte aux *agnus* :
A son réveil, de la fraîche nonnette,
Libre témoin, il voyait la toilette.
Je dis toilette, et je le dis tout bas ;
Oui, quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles :
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours
Un art, un goût de modes et d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile ;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essaim des folâtres amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grâce piquante,
Un air galant à la guimpe flottante ;
Enfin, avant de paraître au parloir,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir;
Ceci soit dit entre nous en silence :
Sans autre écart revenons au héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence,
Vert-Vert vivait sans ennui, sans travaux;
Dans tous les cœurs il régnait sans partage.
Pour lui sœur Thècle oubliait les moineaux;
Quatre serins en étaient morts de rage,
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépérissaient d'envie et de langueur.

GRESSET. *Vert-Vert*, ch. Ier.

LES ARBRES, LES PLANTES, ETC., DE L'ÉQUATEUR; ÉLOGE DE LA FRANCE.

Muse, transporte-moi dans une île lointaine
Que le ciel ait cachée à l'Europe inhumaine;
Découvre à mes regards un vallon fortuné
Que la main des mortels n'ait jamais profané.
Tu m'écoutes. Un bois élevé, magnifique,
Répand autour de moi son ombre aromatique.
D'une source commune, ainsi que deux jumeaux,
Dans un pré plein de fleurs descendent deux ruisseaux.
Sur les myrtes voisins le bengali soupire [1];
Parmi les lataniers qu'agite le zéphire,
La perruche bruyante et le lori vermeil
Sautent sous la feuillée, à l'abri du soleil.
D'aras majestueux un éclatant nuage
S'abat en rayonnant et remplit le bocage :
Tantôt sur les palmiers leur bec dur et retors
Du coco mûrissant entr'ouvre les trésors;
Tantôt un ananas qui sort du sein des herbes
Rassemble autour de lui ces convives superbes.
Là d'innombrables nids, semés parmi les fleurs,
D'un air vivifiant respirent les chaleurs.
Je vois de tous côtés, près des vagues émues,
Se traîner à pas lents les pesantes tortues,
Tandis que les oiseaux chéris du dieu des mers

---

[1] Bengali, petit oiseau brun, à ventre bleu, espèce de pinson d'Afrique et d'Asie. Le latanier est un arbre de l'espèce du palmier-éventail d'Amérique. Le lori est de la famille des perroquets à plumes rouges. L'ara est un gros perroquet à longue queue. (N. E.)

Quittent de l'Océan les immenses déserts,
Et, rasant à grands cris les sables des rivages,
En foule, vers le soir, volent sous les ombrages.
La nuit même ne peut, de ce riant séjour,
Avec son voile épais, bannir l'éclat du jour.
A peine elle a paru, que des plantes sans nombre
S'allument de concert, et rayonnent dans l'ombre.
D'insectes lumineux mille escadrons légers
Viennent tourbillonner dans les bois d'orangers;
De rapides éclairs jaillissent de leurs ailes,
Et chaque feuille au loin lance des étincelles.
Le jeu cesse; à l'instant règne l'obscurité;
Puis un folâtre essaim ramène la clarté,
Vole, s'agite en l'air, et le remplit de flamme.
Mais ni ces belles nuits que la nature enflamme,
Ni les plaines d'Asie, et les monts des Incas,
France, n'égalent point tes fertiles climats.
Tu surpasses l'Égypte, où trois fois chaque année
D'une riche moisson la terre est couronnée;
Et la ville de Mars, triomphante des rois,
Eût dans ses jours de gloire envié tes exploits.
Jamais près de la Seine une bergère assise
Du crocodile affreux ne craignit la surprise;
Jamais dans tes forêts un chasseur imprudent
Ne recula tout pâle à l'aspect d'un serpent,
Qui, comme un long palmier, couché dans la bruyère,
Ouvre, en se redressant, sa gueule meurtrière.
Tes vallons sont couverts de superbes troupeaux,
Des pampres renommés festonnent tes coteaux,
L'huile coule à flots d'or aux bords de la Durance;
Cérès de tes greniers entretient l'abondance;
Mars attelle à son char tes coursiers frémissants,
Et la mer tremble au loin sous tes mâts foudroyants.
Combien de monuments dont la grandeur étonne!
Regardez : c'est Bossuet qui s'élève et qui tonne!
C'est Descartes, du monde éclairant le chaos;
C'est Corneille, Pascal, Racine, Despréaux;
Montesquieu qui des lois explique les oracles;
Buffon de la nature étalant les miracles;
Et vous, chœur immortel par les grâces orné,
Vous, reines des beaux-arts, que conduit Sévigné.
Je reconnais Martel qui sut dans nos vieux âges [1]
Du More débordé repousser les ravages;
Charles qui, de cent rois le vainqueur ou l'appui,
Vit l'univers entier se taire devant lui;
Des Guesclin, des Bayard la valeur souveraine,
Et, plus près de nos jours, Catinat et Turenne.
Père de la nature, être puissant et bon,
Protége cet empire où l'humaine raison,
Après de longs écarts, enfin sous ton auspice,
De la société rebâtit l'édifice.
Avec la douce paix fais-y du haut des cieux
Descendre des vertus le groupe radieux,
Et la tendre amitié que ta bonté féconde
Créa pour embellir et consoler le monde;
Éclaire nos conseils, et de nos magistrats
Vers le bonheur public dirige tous les pas.
De nos nouveaux Linus daigne illustrer les veilles[2];
Découvre à nos savants tes secrètes merveilles.
Donne à la jeune fille une aimable pudeur,
Et répands sur ses traits la grâce et la candeur.
Qu'unie à son époux, l'épouse heureuse et pure
Fasse de ses enfants sa plus belle parure.
Avec la royauté, raffermis et maintien
L'amour sacré des lois, son plus ferme soutien.
Puisse l'astre éclatant où brille ta puissance
Ne rien voir dans son cours de plus grand que la France

CASTEL. *Les Plantes,* ch. II.

---

[1] Charles Martel, vainqueur des Sarrasins à Poitiers (N. E.)
[2] Voyez, dans la traduction des *Géorgiques*, par Delille, le même éloge appliqué à l'Italie. (N. E.)

LES ARBRES, LES FRUITS, LES VÉGÉTAUX CONQUIS.

Enfin vous jouissez; et le cœur et les yeux
Chérissent de vos bois l'abri délicieux.
Au plaisir voulez-vous unir encor la gloire?
Voulez-vous de votre art remporter la victoire?
Déjà de nos jardins heureux décorateur,
Ajoutez à ces noms le nom de créateur.
Voyez comme en secret la nature fermente,
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente;
Et vous ne l'aidez pas! Qui sait dans son trésor
Quels biens à l'industrie elle réserve encor?
Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde,
Il peut guider la séve; à sa liqueur féconde
Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux;
Dans vos champs enrichis par des hymens nouveaux,
Des sucs vierges encore essayez le mélange,
De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
Combien d'arbres, de fruits, de plantes et de fleurs,
Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs!
La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses;
D'un triple diadème ainsi brillent les roses;
De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.
Osez : Dieu fit le monde, et l'homme l'embellit.
Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes,
Combien sous d'autres cieux de richesses sont prêtes!
Usurpez ces trésors; ainsi le fier Romain,
Et ravisseur plus juste, et vainqueur plus humain,
Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Ausonie
Le prunier de Damas, l'abricot d'Arménie,
Le poirier des Gaulois, tant d'autres fruits divers :
C'est ainsi qu'il fallait s'asservir l'univers!
Quand Lucullus vainqueur triomphait de l'Asie,
L'airain, le marbre et l'or frappaient Rome éblouie :
Le sage dans la foule aimait à voir ses mains
Porter le cerisier en triomphe aux Romains.
Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères
En bataillons armés, sous des cieux plus prospères,
Aller chercher la vigne, et vouer à Bacchus
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus?
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées,
Rapportaient en chantant ces précieux trophées.
Du pampre triomphal ils couronnaient leurs fronts;
Le pampre sur leurs dards s'enlaçait en festons.
Tel revint triomphant le dieu vainqueur du Gange :
Les vallons, les coteaux célébraient la vendange;
Et partout où coula le nectar enchanté,
Coururent le plaisir, l'audace et la gaîté.
Enfants de ces Gaulois, imitons nos ancêtres :
Enlevons, disputons ces dépouilles champêtres.
Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignon, l'éloquent Malesherbes,
Enrichir notre sol de cent tiges superbes,
Nourrissons inconnus de cent climats divers,
De la cime des monts, de la rive des mers.
Je voyage, entouré de leur foule choisie,
D'Amérique en Europe, et d'Afrique en Asie :
Tous, parmi nos vieux plants charmés de se ranger,
Chérissent notre ciel; et l'heureux étranger,
Des bords qu'il a quittés reconnaissant l'ombrage,
Doute de son exil à leur touchante image,
Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.

Je t'en prends à témoin, jeune Potavéri [1] :
Des champs d'Otaïti, si chers à son enfance,
Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence,
Ce sauvage ingénu, dans nos murs transporté,
Regrettait dans son cœur sa douce liberté,
Et son île riante, et ses plaisirs faciles.
Ébloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écriait : « Rendez-moi mes forêts! »
Un jour, dans ces jardins où l'État à grands frais
Des quatre coins du monde en un seul lieu rassemble
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,
Qui, changeant à la fois de saison et de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu,
L'Indien parcourait leurs tribus réunies,
Quand tout à coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans
Frappe ses yeux; soudain, avec des cris perçants,
Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers! Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel, qui le virent heu- [reux,
Le fleuve qu'il fendait de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçaient l'hôte sauvage,
Ces bananiers chargés et de fruits et d'ombrage,
Et le toit paternel, et les bois d'alentour,
Ces bois qui répondaient à ses doux chants d'amour,
Il croit les voir encore, et son âme attendrie
Du moins pour un instant retrouva sa patrie.

DELILLE. *Les Jardins*, ch. II.

LA VEILLÉE.

A ces jours si remplis succède la soirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée;
Un facile travail, de doux amusements,
De la longue veillée abrégent les moments.
Tantôt, la serpe en main, vous divisez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui doit naître,
Tandis que votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
Dans l'osier avec art entrelaçant l'osier,
Précipite gaîment une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.
Tantôt sous votre toit vos voisins rassemblés
Entourent vos foyers de cercles redoublés,
Où préside un Nestor, l'oracle du village [2].
Il prédit au canton le beau temps et l'orage.
Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,
Et fait de longs récits ou de guerre ou d'amour.
De l'antique féerie on raconte une histoire;
L'orateur, qui la croit, l'atteste et la fait croire.
Un spectre, dit l'un d'eux, paraît vers le grand bois:
Le jour de la tempête on entendit sa voix;
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante;
Le crédule auditoire est saisi d'épouvante;
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.
Mais, pendant ces récits, la robuste jeunesse
Se livre sans contrainte à sa vive allégresse;
A peine la musette et l'humble chalumeau
Ont rassemblé le soir les galants du hameau,
Que dans un vaste enclos, préparé pour la danse,
Ils viennent étaler leur rustique élégance;
Leurs pas sont ralentis ou pressés au hasard;
Ils suivent sans cadence un instrument sans art.
Tous célèbrent en vers la beauté du village;
La muse et la bergère ont le même langage.
O mortels innocents, que votre sort est doux!

SAINT-LAMBERT. *Les Saisons.*

LA VENDANGE.

Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
Le ciel qui la couronne, et l'astre qui l'éclaire,
Préparent les mortels au retour des frimas.
Si le soleil encor se montre à nos climats,
Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance;
La nature à grands pas marche à sa décadence.
Mais la feuille, en tombant du pampre dépouillé,
Découvre le raisin, de rubis émaillé;
De l'ambre le plus pur la treille est colorée;
Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
Boisson digne des dieux, jus brillant et vermeil,
Doux extrait de la séve et des feux du soleil,
Source de nos plaisirs, délices de la terre,
Viens dissiper l'ennui qui me livre la guerre,
Et donne-moi du moins le bonheur d'un moment!
Bacchus, dieu des festins, père de l'enjoùment,
C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore
Les pampres enlevés aux portes de l'Aurore :
Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos :
Ta liqueur inspira les muses, les héros,
Et ton culte polit la Grèce encor sauvage.
C'est toi qui des Gaulois enflammais le courage,
Quand ce peuple vainqueur, du haut des Apennins,
Vint sous leurs toits fumants écraser les Romains.
Il voulait de tes dons enrichir sa patrie;
Et, le front couronné de pampres d'Hespérie,
Ivre de vin, de joie, il repassa les monts.
Les vallons répétaient ses cris et ses chansons,
Et les thyrses guidaient sa marche triomphante.
La Gaule à ton nectar dut sa gaîté brillante,
Le charme des festins et le sel des bons mots,
L'art d'écarter les soins, et d'oublier les maux.
Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance;
Il s'y déploie en ordre, et le travail commence;
Le vieillard que conduit l'espoir du vin nouveau,
Arrivé plein de joie au penchant du coteau,
Y voit l'heureux Lindor et Lisette charmée
Trancher au même cep la grappe parfumée:
Ils chantent leurs amours et le dieu des raisins.
Une troupe à leur voix répond des monts voisins :
Plus loin le tambourin, le fifre et la trompette
Font entendre des airs que le vallon répète.
Cependant les chansons, les cris du vendangeur,
Fixent sur le coteau les regards du chasseur.
Mais le travail s'avance, et les grappes vermeilles
S'élevant en monceau dans de vastes corbeilles,
Colin, le corps penché sur ses genoux tremblants,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents :
Une foule d'enfants autour de lui s'empresse,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.
Tandis que le raisin sous la poutre est placé,
Qu'un jus brillant et pur dans la cuve est lancé,
Que d'avides buveurs y plongent la fougère,
Où monte en petillant une mousse légère,
Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour.
Le peuple se rassemble, il hâte son retour;
Il arrive, ô Bacchus, en chantant tes louanges.

---

[1] Cet épisode est historique, et le fait arriva réellement au Jardin des Plantes à Paris. (N. E.)

[2] Plusieurs de ces vers sont imités de Virgile, *Géorgiques*, liv. Ier.

Il danse autour du char qui porte les vendanges;
Ce char est couronné de fleurs et de rameaux,
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
Le plaisir turbulent, la joie immodérée,
Des heureux vendangeurs terminent la soirée;
Ils sont tous contents d'eux, du sort et des humains.
Des rivaux réunis un verre arme les mains :
Bacchus a suspendu la haine et la vengeance;
Il fait régner l'amour, et répand l'indulgence.
Deux vieillards attendris se tiennent embrassés;
Tous deux laissent tomber des mots embarrassés;
[flammes.
Dans leurs yeux entr'ouverts brillent d'humides
Ils font de vains efforts pour épancher leurs âmes,
Et, pleins des sentiments qu'ils voudraient exprimer,
Tous deux, en bégayant, se jurent de s'aimer.
Grégoire à Mathurine allait porter son verre;
Sous ses pas incertains il sent trembler la terre;
Il a vu les lambris et les toits s'ébranler.
La table qu'il embrasse est prête à s'écrouler;
Il tombe, il la renverse, et la cruche brisée
Se disperse en éclats sur la terre arrosée :
On se lève en tumulte, on part, et les buveurs
Font retentir au loin leurs chants et leurs clameurs.

LE MÊME. *Ibid.*

LA CHASSE DU CERF.

. . . Du cor bruyant j'entends déjà les sons;
L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines,
Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattants,
Le cerf frémit, s'étonne, et balance longtemps.
Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide?
Doit-il leur opposer son audace intrépide?
De son front menaçant, ou de ses pieds légers,
A qui se fîra-t-il dans ces pressants dangers?
Il hésite longtemps : la peur enfin l'emporte;
Il part, il court, il vole : un moment le transporte
Bien loin de la forêt, et des chiens et du cor.
Le coursier libre enfin s'élance et prend l'essor;
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête,
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.
Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leur envoie;
Partout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés;
Alors le cerf tremblant, de son pied qui les guide
Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errants en paix sur l'herbe,
Il vient au milieu d'eux, humiliant son front,
Leur confier sa vie et cacher son affront.
Mais, hélas! chacun fuit sa présence importune,
Et la contagion de sa triste fortune :
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.
Banni par eux, il fuit, il erre abandonné;
Il revoit ces grands bois si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les bois, les rochers, les antres d'alentour,
Répondaient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageait ses caresses;
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un noble appui,
D'un cerf tout jeune encor la confiante audace
Succède à ses dangers, et s'élance à sa place;
Par les chiens vétérans le piége est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,
Il part, rase la terre, ou, vieilli dans la feinte,
De ses pas, en sautant, il interrompt l'empreinte;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et promène au loin ses regards effrayés,
S'éloigne, redescend, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête, il regarde, il écoute;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor, s'épuise encore en ruses vaines.
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines.
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément sans changer de destin.
Avide, et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, de sueur dégouttante,
Brûlante de fureur et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelants.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlants; [dent.
Mais à leur fier instinct d'autres besoins comman-
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils de-
Alors désespéré, sans amis, sans secours, [mandent.
A la fureur enfin sa faiblesse a recours.
Hélas! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes?
Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur?
Mais enfin, las de perdre une inutile adresse,
Terrible, il se ranime, il s'élance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts : son généreux courroux
Réserve aux plus vaillants les plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.
Il lutte, il frappe encore : efforts infructueux!
Hélas! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante, et ses rameaux superbes,
Et ses pieds qui volaient sur la pointe des herbes?
Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.

DELILLE. *Géorgiques françaises.*

MÊME SUJET.

Mais l'automne offre encor d'autres amusements,
Où le courage et l'art mènent à la victoire;
Diane dans ses jeux se propose la gloire.
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,
Et d'échos en échos roule dans ces déserts?
La Discorde, Bellone ou le dieu de la guerre,
Par ce bruit effrayant menacent-ils la terre?
De la vaste forêt l'espace en est rempli,
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli;
Au monarque des bois la guerre est déclarée.
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,
Et des chiens dévorants, en groupes dispersés,
De distance en distance autour de lui placés.
Là, le coursier fougueux levant sa tête altière,
Bondissant sous son maître et frappant la bruyère,
De la course tardive appelle les instants.
Mais on part; il s'élance; et des sons éclatants
Sur les traces du cerf, dont la terre est empreinte,
Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.

Le timide animal s'épouvante et s'enfuit,
Et voit dans chaque objet la mort qui le poursuit.
Sa route sur le sable est à peine tracée :
Il devance en courant la vue et la pensée;
L'œil le suit et le cherche aux lieux qu'il a quittés;
Ses cruels ennemis, par le cor excités,
S'élèvent sur ses pas au sommet des montagnes,
Ou fondent à grands cris sur les vastes campagnes;
Effrayé des clameurs et des longs hurlements
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite;
Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,
En saisit mieux alors ses esprits vagabonds.
Il écoute et s'élance, et s'élève par bonds;
Il voudrait ou confondre ou dérober sa trace,
Se détacher du sable et voler dans l'espace.
Hélas! il change en vain sa route et ses retours.
Dans le taillis obscur il fait de longs détours;
Il revoit ces grands bois, théâtre de sa gloire,
Où jadis cent rivaux lui cédaient la victoire,
Où, couvert de leur sang, consumé de désirs,
Pour prix de son courage il obtint les plaisirs.
Il force un jeune cerf à courir dans la plaine,
Pour présenter sa trace à la meute incertaine;
Mais le chasseur la guide, et prévient son erreur.
Le cerf est abattu, tremblant, saisi d'horreur;
Son armure l'accable, et sa tête est penchée;
Sous son palais brûlant sa langue est desséchée.
Il entend de plus près des cris plus menaçants,
Et fait pour fuir encor des efforts impuissants.
Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes.
A la troupe en fureur il oppose ses armes :
En vain le désespoir le ranime un instant;
Il tombe, se relève, et meurt en combattant.

SAINT-LAMBERT. *Les Saisons.*

MÊME SUJET.

Le cor, pour éveiller les châteaux d'alentour,
Frappe et remplit les airs de bruyantes fanfares;
L'ardent coursier hennit, et vingt meutes barbares,
Près de porter la guerre au monarque des bois,
En rapide aboîment font éclater leur voix.
Ennemis affamés que les veneurs devancent,
Les chiens vers la forêt en tumulte s'avancent,
Et bientôt sur leurs pas l'impétueux coursier,
Tout fier d'un conducteur brillant d'or et d'acier,
Non loin de la retraite où l'ennemi repose,
Arrive. L'assaillant en ordre se dispose.
Tous ces flots de chasseurs, prudemment partagés,
Se forment en deux corps sur les ailes rangés.
Les chiens au milieu d'eux se placent en silence.
Tout se tait : le cor sonne; on s'écrie, on s'élance,
Et soudain comme un trait, meute, coursiers, chasseur
Du rempart des taillis ont franchi l'épaisseur.
Éveillé dans son fort au bruit de la tempête,
La terreur dans les yeux, le cerf dresse la tête,
Voit la troupe sur lui fondant comme un éclair;
Il déserte son gîte; il court, vole et fend l'air,
Et sa course déjà, de l'aquilon rivale,
Entre l'armée et lui laisse un vaste intervalle.
Mais les chiens plus ardents, vers la terre inclinés,
Dévorant les esprits de son corps émanés,
Demeurent sans repos attachés à sa trace;
Ils courent. L'animal, ô nouvelle disgrâce!
L'animal est surpris en un fort écarté.
Moins confiant alors en son agilité,
Par la feinte et la ruse il défend sa faiblesse;
Sur lui-même trois fois il tourne avec souplesse,
Ou cherche un jeune cerf, de sa vieillesse ami,
Et l'expose en sa place à l'œil de l'ennemi.
Mais la brûlante odeur des esprits qu'il envoie,
Conductrice des chiens, les ramène à sa voie.
C'est alors qu'il bondit et veut franchir les airs;
Sa trace est reconnue; enfin, dans ces déserts,
Contre tant d'ennemis ne trouvant plus d'asile,
Le roi de la forêt à jamais s'en exile :
Il ne reverra plus ce spacieux séjour
Où vingt jeunes rivaux, vaincus en un seul jour,
Laissaient à ses plaisirs une vaste carrière :
Il franchit, n'osant plus regarder en arrière,
Il franchit les fossés, les palis et les ponts,
Et les murs et les champs, et les bois et les monts.
Tout fumant de sueur, près d'un fleuve il arrive,
Et la meute avec lui déjà touche la rive.
Le premier, dans les flots il s'élance à leurs yeux :
Avec des hurlements les chiens plus furieux,
Trempés de leur écume, affamés de carnage,
Se plongent dans le fleuve, et l'ouvrent à la nage.
Cependant un nocher devance leur abord,
Et, tandis que sa nef les porte à l'autre bord,
L'infortuné, poussant une pénible haleine,
Et glacé par le froid de la liquide plaine,
Vogue, franchit le fleuve, et, de l'onde sorti,
Fuit encor, de chasseurs et de chiens investi.
Sa force enfin trompant son courage, il s'arrête,
Il tombe; le cor sonne, et sa mort qui s'apprête
L'enflamme de fureur; l'animal aux abois
Se montre digne encor de l'empire des bois.
Il combat de la tête, il couvre de blessures
L'aboyant ennemi dont il sent les morsures.
Mais il résiste en vain; hélas! trop convaincu
Que faible, languissant, de fatigue vaincu,
Il ne peut inspirer que de vaines alarmes,
Pour fléchir son vainqueur il a recours aux larmes :
Ses larmes ne sauraient adoucir son vainqueur.
Il détourne ses yeux, se cache; et le piqueur,
Impitoyable et sourd aux longs soupirs qu'il traîne,
Le perçant d'un poignard, ensanglante l'arène.
Il expire, et les cors célèbrent son trépas.

ROUCHER. *Les Mois*, ch. IX.

LA CHASSE DU TAUREAU SAUVAGE.

Le cor lointain a retenti trois fois,
Et le taureau mugit au fond des bois.
De la forêt usurpateur sauvage,
Il vous attend, volez, adroits guerriers;
Là, des combats vous trouverez l'image,
Les dangers même, et de nouveaux lauriers.
Sur le taureau mugissant et terrible,
Pleuvent les dards, les lances, les épieux.
Il cède, il fuit, revient plus furieux,
Plus menacé, mais toujours invincible;
Il fuit encor sous les traits renaissants.
Devant ses pas, au loin retentissants,
Des bois émus le peuple se disperse :
Son front écarte ou brise les rameaux.
Dans le torrent il tombe, le traverse;
Et son passage avec fracas renverse
Les troncs vieillis et les jeunes ormeaux.
Alkent[1] prévoit ses détours, le devance,

[1] Alkent, seigneur anglais, un des héros du poëme de Parny, intitulé *les Rosecroix*. (N. E.)

Et près d'un chêne il se place en silence.
Le dard lancé par sa robuste main
Atteint le flanc du monstre qui, soudain
Se retournant, sur lui se précipite.
D'un saut léger l'adroit chasseur l'évite,
Et frappe encor le flanc déjà sanglant.
Le taureau tombe, et prompt il se relève.
Tremblez, Alkent, fuyez en reculant.
A ce front large il oppose son glaive,
Succès trompeur! dans la tête enfoncé,
Le fer se rompt : de ses mains frémissantes
Alkent saisit les cornes menaçantes,
Lutte, combat, repousse, est repoussé,
Du monstre évite et lasse la furie,
Ranime alors sa vigueur affaiblie,
Et le taureau sur l'herbe est renversé :
Pour les chasseurs sa chute est une fête.
L'heureux Alkent, immobile un instant,
Reprend haleine, et fier de sa conquête,
Pour l'achever, du monstre palpitant
Sa hache enfin coupe l'énorme tête.
Joyeux il part, et suivi des chasseurs,
Environné de flottantes bannières,
Des chiens hurlants, et des trompes guerrières,
De la victoire il goûte les douceurs.
A ces douceurs l'espoir ajoute encore ;
Vers le cortége il marche radieux :
Sur lui soudain se fixent tous les yeux;
Et toujours fier il jette aux pieds d'Isanre
Le don sanglant, le don le plus flatteur,
Qu'à la beauté puisse offrir la valeur [1].

PARNY.

LA FERME.

La ferme! à ce nom seul les moissons, les vergers,
Le règne pastoral, les doux soins des bergers,
Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchants.
Venez : de vos oiseaux j'entends déjà les chants;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.
Ornez donc ce séjour; mais, absurde à grands frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Élégante à la fois et simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle.
Ah! par les dieux des champs, que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejeté;
N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges;
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges.
Que le crible, le van où le froment doré
Bondit avec la paille et retombe épuré,
La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre,
Sans honte à mes regards osent ici paraître.
Surtout des animaux que le tableau mouvant
Au dedans, au dehors, lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grâce inanimée et la pompe immobile :
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits.
Que d'oiseaux différents et d'instinct et de voix,
Habitant sous l'ardoise, ou la tuile, ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume,
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux!
A leur tête est le coq : père, amant, chef heureux,
Qui, roi sans tyrannie, et sultan sans mollesse,
A son sérail ailé prodiguant sa tendresse,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté,
Et, fait pour les plaisirs, et l'empire, et la gloire,
Aime, combat, triomphe, et chante sa victoire [2].
Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats,
Leurs haines, leurs amours, et jusqu'à leurs repas
La corbeille à la main, la sage ménagère
A peine a reparu, la nation légère,
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyants descend toute à la fois :
La foule avide en cercle autour d'elle se presse;
D'autres toujours chassés, et revenant sans cesse,
Assiégent la corbeille, et jusque dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.
Soignez donc, protégez ce peuple domestique.
Que leur logis soit sain, et non pas magnifique.
Que leur font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés?
Un seul grain de millet leur plairait davantage;
La Fontaine l'a dit : ô véritable sage!
La Fontaine, c'est toi qu'il faudrait en ces lieux :
Chantre heureux de l'instinct, il t'inspirerait mieux.
Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,
Pourraient à nos dépens égayer ton pinceau;
Là, de tes deux pigeons tu verrais le tableau,
Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie,
Te feraient dire encore : « Amour, tu perdis Troie! »

DELILLE. *Les Jardins*, ch. IV.

LE CHIEN.

A leur tête est le chien, aimable autant qu'utile,
Superbe et caressant, courageux, mais docile.
Formé pour le conduire et pour le protéger,
Du troupeau qu'il gouverne il est le vrai berger.
Le ciel l'a fait pour nous, et dans leur cour rustiq
Il fut des rois pasteurs le premier domestique.
Redevenu sauvage, il erre dans les bois :
Qu'il aperçoive l'homme, il rentre sous ses lois;
Et, par un vieil instinct qui jamais ne s'efface,
Semble de ses amis reconnaître la race.
Gardant du bienfait seul le doux ressentiment,
Il vient lécher ma main après le châtiment;
Souvent il me regarde; humide de tendresse,
Son œil affectueux implore une caresse.
J'ordonne, il vient à moi; je menace, il me fuit;
Je l'appelle, il revient; je fais signe, il me suit;
Je m'éloigne, quels pleurs! je reviens, quelle joie!
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie.
Sévère dans la ferme, humain dans la cité,
Il soigne le malheur, conduit la cécité;
Et moi, de l'Hélicon malheureux Bélisaire [3],
Peut-être un jour ses yeux guideront ma misère.
Est-il hôte plus sûr, ami plus généreux?
Un riche marchandait le chien d'un malheureux;
Cette offre l'affligea : « Dans mon destin funeste,
« Qui m'aimera, dit-il, si mon chien ne me reste? »
Point de trêve à ses soins, de borne à son amour;
Il me garde la nuit, m'accompagne le jour.

---

[1] Voyez 1re partie, même sujet.
[2] Voyez plus bas.

[3] On sait que Delille était aveugle, comme Bélisaire. (N. E.)

Dans la foule étonnée on l'a vu reconnaître,
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître,
Et, quand son amitié n'a pu le secourir,
Quelquefois sur sa tombe il s'obstine à mourir.
Enfin le grand Buffon écrivit son histoire;
Homère l'a chanté, rien ne manque à sa gloire :
Et, lorsqu'à son retour le chien d'Ulysse absent
Dans l'excès du plaisir meurt en le caressant,
Oubliant Pénélope, Eumée, Ulysse même,
Le lecteur voit en lui le héros du poëme [1].

LE MÊME. *Les Trois Règnes*, ch. VIII.

LE CHAT.

. . . . C'est là [2] que tu vivrais,
O toi dont la Fontaine eût vanté les attraits,
O ma chère Raton, qui, rare en ton espèce,
Eus la grâce du chat, et du chien la tendresse;
Qui, fière avec douceur, et fine avec bonté,
Ignoras l'égoïsme, à ta race imputé.
Là, je voudrais te voir, telle que je t'ai vue,
De ta molle fourrure élégamment vêtue,
Affectant l'air distrait, jouant l'air endormi,
Épier une mouche, ou le rat ennemi
Si funeste aux auteurs, dont la dent téméraire
Ronge indifféremment Du Bartas ou Voltaire;
Ou, telle que tu viens, minaudant avec art,
De mon sobre dîner solliciter ta part;
Ou bien, le dos en voûte et la queue ondoyante,
Offrir ta douce hermine à ma main caressante,
Ou déranger gaîment, par mille bonds divers,
Et la plume et la main qui t'adressa ces vers.

LE MÊME.

LE CHEVAL.

Vous voyez ces vallons, et ces coteaux déserts;
Des différents troupeaux dans les sites divers
Envoyez, répandez les peuplades nombreuses.
Là, du sommet lointain des roches buissonneuses
Je vois la chèvre pendre; ici de mille agneaux
L'écho porte les cris de coteaux en coteaux.
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
Couché sur ses genoux le bœuf pesant rumine;
Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident,
Déploie, en se jouant dans un gras pâturage,
Sa vigueur indomptée et sa grâce sauvage.
Que j'aime et sa souplesse et son port animé,
Soit que, dans le courant du fleuve accoutumé,
En frissonnant il plonge, et, luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde;
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds;
Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes!
Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor [3].

LE MÊME. *Les Jardins*, ch. 1er.

MÊME SUJET.

Voyez ce fier coursier, noble ami de son maître,
Son compagnon guerrier, son serviteur champêtre
Le traînant dans un char, ou s'élançant sous lui.
Dès qu'a sonné l'airain, dès que le fer a lui,
Il s'éveille, il s'anime, et, redressant la tête,
Provoque à la mêlée, insulte à la tempête :
De ses naseaux brûlants il souffle la terreur;
Il bondit d'allégresse, il frémit de fureur.
On charge; il dit : Allons! se courrouce et s'élance.
Il brave le mousquet, il affronte la lance;
Parmi le feu, le fer, les morts et les mourants,
Terrible, échevelé, s'enfonce dans les rangs;
Du bruit des chars guerriers fait retentir la terre,
Prête aux foudres de Mars les ailes du tonnerre :
Il prévient l'éperon; il obéit au frein,
Fracasse par son choc les cuirasses d'airain,
S'enivre de valeur, de carnage et de gloire,
Et partage avec nous l'orgueil de la victoire;
Puis revient dans nos champs, oubliant ses exploits,
Reprendre un air plus calme et de plus doux emplois;
Aux rustiques travaux humblement s'abandonne,
Et console Cérès des fureurs de Bellone [4].

LE MÊME. *Les Trois Règnes.*

L'ÉTALON.

L'étalon que j'estime, est jeune, vigoureux;
Il est superbe et doux, docile, valeureux;
Son encolure est haute, et sa tête hardie;
Ses flancs sont larges, pleins; sa croupe est arrondie;
Il marche fièrement, il court d'un pas léger;
Il insulte à la peur, il brave le danger.
S'il entend la trompette ou les cris de la guerre,
Il s'agite, il bondit; son pied frappe la terre.
Son fier hennissement appelle les drapeaux;
Dans ses yeux le feu brille, il sort de ses naseaux.
Son oreille se dresse, et ses crins se hérissent;
Sa bouche est écumante, et ses membres frémissent.
. . . .
. . . .
Un coursier belliqueux, qui, formé pour la gloire,
Doit avec le guerrier voler à la victoire,
Dès ses plus jeunes ans au bruit accoutumé,
Sans crainte entend tonner le salpêtre allumé.
Son œil audacieux parcourt l'éclat des armes;
Le son de la trompette est pour lui plein de charmes.
Il souffre les arçons, il soutient en repos
Son maître qui s'élève et s'assied sur son dos.
A ses ordres docile, il s'arrête ou s'avance,
Il revient sur ses pas, il se dresse, il s'élance,
Plus léger que les vents par son vol devancés;
Ses pas sur la poussière à peine sont tracés.
Il aime la louange, et son ardeur éclate
Au doux bruit de la main qui le frappe et le flatte.
C'est ainsi qu'un coursier, utile au champ de Mars,
Nous porte fièrement au milieu des hasards,
Perce les escadrons, vole, se précipite;
Le carnage l'anime, et le péril l'irrite.
Environné de morts, sanglant, percé de coups,

---

1 Voyez 1re partie.
2 Dans un musée d'histoire naturelle.
3 Voy. même sujet, dans la traduction de Virgile par Delille.

4 Voyez 1re partie. Plusieurs idées de ce morceau sont imitées de la description du cheval qu'on trouve au livre de Job dans l'Écriture sainte. (N. E.)

Il semble s'oublier et ne penser qu'à vous.
Quand sa force le quitte, encor plein de courage,
De l'horreur des combats il sort, il vous dégage.
Pour vous il semble craindre un coup qu'il a bravé;
Il expire content quand il vous a sauvé.

ROSSET. *L'Agriculture.*

L'ANE.

Moins vif, moins valeureux, moins beau que le cheval,
L'âne est son suppléant, et non pas son rival;
Il laisse au fier coursier sa superbe encolure,
Et son riche harnais, et sa brillante allure.
Instruit par un lourdaud, conduit par le bâton,
Sa parure est un bât, son régal un chardon.
Pour lui Mars n'ouvre point sa glorieuse école;
Il n'est point conquérant, mais il est agricole.
Enfant, il a sa grâce et ses folâtres jeux;
Jeune, il est patient, robuste et courageux,
Et paye, en les servant avec persévérance,
Chez ses patrons ingrats sa triste vétérance.
Son service zélé n'est jamais suspendu;
Porteur laborieux, pourvoyeur assidu,
Entre ses deux paniers, de pesanteur égale,
Chez le riche bourgeois, chez la veuve frugale,
Il vient, les reins courbés et les flancs amaigris,
Souvent à jeun lui-même, alimenter Paris.
Quelquefois, consolé par une chance heureuse,
Il sert de bucéphale à la beauté peureuse;
Et sa compagne enfin va dans chaque cité
Porter aux teints flétris les fleurs de la santé.
Il marche sans broncher au bord du précipice,
Reconnaît son chemin, son maître et son hospice.
De tous nos serviteurs c'est le moins exigeant;
Il naît, vieillit et meurt sous le chaume indigent;
Aux injustes rigueurs dont sa fierté s'indigne,
Son malheur patient noblement se résigne.
Enfin, quoique son aigre et déchirante voix
De sa rauque allégresse importune les bois,
Qu'il offense à la fois et les yeux et l'oreille,
Que le châtiment seul en marchant le réveille,
Qu'il soit hargneux, revêche et désobéissant,
A force de malheurs l'âne est intéressant :
Aussi le préjugé vainement le maltraite,
En dépit de l'orgueil il aura son poëte.
Homère, qui chanta tant de héros divers,
Auprès du grand Ajax le plaça dans ses vers [1],
La Fable le nomma le coursier de Silène.
Ami des voluptés, il naquit pour la peine.
Et moi qui déplorai le sort des animaux,
J'ai dû peindre ses mœurs, ses bienfaits et ses maux.

DELILLE. *Les Trois Règnes*, ch. VIII.

L'ÉLÉPHANT.

Ainsi que la raison, l'instinct a ses degrés.
S'il faut que de nos sens les rapports assurés
Nous peignent les objets que notre instinct compare,
Plus ces rapports sont sûrs, et moins l'instinct s'égare.
Si donc respire un être en qui les dieux puissants
Aient dans un seul organe associé trois sens,
Dont la flexible main, de ces trois sens pourvue,
Corrigeant par le tact les erreurs de la vue,
Des qualités des corps habile à s'assurer,
Puisse à la fois sentir, et sucer et flairer;
Qui, toujours redoutable, et souvent caressante,
Tantôt renverse tout par sa force puissante,
Tantôt avec plaisir savourant les odeurs,
Ainsi qu'un doigt léger sache cueillir des fleurs,
Reconnaisse l'enfant du conducteur qu'il pleure,
Enlève des fardeaux, ferme, ouvre sa demeure,
Et, roulant, déroulant ses replis tortueux,
Serve sa faim, sa soif, sa colère et ses jeux;
Enfin, qui, dans un point, dans un instant, rassemble
Trois forces, trois effets, trois jugements ensemble :
Le monde admirera ce pouvoir triomphant;
Et, puisqu'il n'est point l'homme, il sera l'éléphant,
L'admirable éléphant, dont le colosse énorme
Cache un esprit si fin dans sa masse difforme;
Que, pour son rare instinct dans un corps si grossier,
Presque pour ses vertus adore un peuple entier;
L'éléphant, en un mot, qui sait si bien connaître
L'injure, le bienfait, ses tyrans et son maître.
Chacun des animaux excelle dans son art:
Le fermier connaît trop les ruses du renard;
Le cerf, ingénieux dans ses frayeurs extrêmes,
Varie en cent façons ses adroits stratagèmes,
Et, des chiens égarés déconcertant l'ardeur,
De ses pas, en sautant, lui dérobe l'odeur.
Le lapin a sa ruse; inspiré par la crainte,
Il se creuse avec art un savant labyrinthe :
Et, chassant en commun, dans son poste marqué
Le loup sait se tenir prudemment embusqué;
Mais le noble éléphant ne voit rien qui l'égale.

LE MÊME. *Ibid.*, ch. VII.

LE CASTOR.

Sous lui, mais séparé par un court intervalle.
Dans ses hardis travaux le peuple des castors
Étale de l'instinct les plus riches trésors.
L'éléphant dans les bois, et le castor dans l'onde,
Sont tous deux à jamais l'étonnement du monde.
S'il n'a point cette trompe, organe merveilleux,
Dont ce noble animal a droit d'être orgueilleux,
Quatre dents, ou plutôt quatre terribles scies,
Qu'en un tranchant acier la nature a durcies,
Et sa queue aplatie, et ses agiles doigts,
Voilà de ses travaux les instruments adroits.
D'autres les ont vantés, d'autres ont su décrire
Tous ces grands monuments de leur petit empire;
Ces arbres renversés, façonnés avec art,
De leur digue à la vague opposant le rempart;
Des écluses, des ponts l'habile architecture,
Des voûtes, des cloisons la solide jointure;
Ces soins si prévoyants, cet art si merveilleux,
Accommodés au temps, appropriés aux lieux;

---

1 Homère, dans l'Iliade, livre onzième, vers 558 et suivants, compare Ajax à un âne : voici la traduction française de ce passage :

Comme on voit l'animal, dont l'avare nature
Aux chardons épineux a borné la pâture,
Dans un champ couronné des présents de Cérès,
Porter sa dent avide, et fouler les guérets.
D'une troupe d'enfants qui le frappent sans cesse,
L'animal obstiné méprise la faiblesse;
D'un pas tranquille et lent il se retire enfin,
Quand les épis dorés ont assouvi sa faim

Cette Hollande enfin, et cette humble Venise,
Sur ses longs pilotis solidement assise :
L'étranger, retrouvant l'homme dans le castor,
Le voit, s'étonne, rêve, et le regarde encor.

LE MÊME. *Ibid.*

LE LION ET L'AIGLE.

Tel qu'un peintre savant joint la lumière à l'ombre,
Dieu se plaît à créer des nuances sans nombre;
Mais, parmi ce contraste et d'instincts et de goûts,
De haine et d'amitié, de douceur, de courroux,
De paresse et d'ardeur, qu'à chaque créature
En ses dons inégaux départit la nature,
Souvent son art sublime offre à l'œil enchanté
La ressemblance unie à la variété.
Au lion dans les bois, à l'aigle dans son aire,
Qui ne reconnaît pas le même caractère?
Tous deux sont fiers, tous deux, tyrans de leurs vassaux,
Dans leur désert royal ne veulent point d'égaux.
L'impérieux amour, le besoin d'une épouse,
Domptent seuls les fureurs de leur fierté jalouse;
Tous deux, rois des États par la victoire acquis,
Ne veulent de festins que ceux qu'ils ont conquis;
Ennemis généreux et vainqueurs magnanimes,
Enfin tous deux font grâce à de faibles victimes :
Ainsi le même instinct produit mêmes humeurs,
Et, différents de race, ils sont joints par les mœurs.

LE MÊME. *Ibid.*

LE COQ.

Que le coq, de ses sœurs et l'époux et le roi,
Toujours marche à leur tête et leur donne la loi.
Il peut dix ans entiers les aimer, les conduire;
Il est né pour l'amour, il est né pour l'empire.
En amour, en fierté le coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne son front royal:
Son œil noir lance au loin de vives étincelles;
Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,
Dore son cou superbe, et flotte en longs cheveux.
De sanglants éperons arment ses pieds nerveux;
Sa queue en se jouant, du dos jusqu'à la crête,
S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.
Des Grecs et des Romains autrefois révéré,
Le coq était des dieux l'interprète sacré.
J'omets ses vains honneurs, je chante ses services.
Lorsque du jour l'aurore apportant les prémices
Blanchit de sa lumière et les monts et les toits,
Du héraut du soleil vous entendez la voix.
Il l'appelle, il l'annonce, et lui rend son hommage;
Des heures de la nuit son chant fait le partage;
Il en marque le cours et celui du sommeil,
Il fixe le travail, le repos, le réveil,
Il est du temps qui fuit la mesure vivante.
Sa tendresse, toujours active et vigilante,
Défend le peuple heureux qu'il conduit par ses soins.
Roi sensible, époux tendre, il veille à leurs besoins.

ROSSET. *L'Agriculture.*

MÊME SUJET.

Amant jaloux et monarque intrépide,
Si d'un rival l'aspect frappait ses yeux,
Vous le verriez, athlète furieux,
Lui déclarer une guerre sanglante.
Tout son cortége, en une morne attente,
De ce combat inquiet spectateur,
Allume encor sa haine et sa valeur.
Triomphe-t-il, Dieu! quel transport éclate!
Il fait voler son casque d'écarlate;
D'un rouge obscur son œil s'est coloré;
Son bec sanglant proclame la victoire;
Je vois s'enfler son plumage doré,
Et chaque plume a tressailli de gloire.
Est-il vaincu, muet, abandonné,
Objet de haine, il court dans la retraite,
Loin du sérail, en sultan détrôné,
Pleurer sa honte et cacher sa défaite [1].

CAMPENON. *Maison des Champs.*

LE CYGNE.

Le cygne, toujours beau, soit qu'il vienne au rivage,
Certain de ses attraits, s'offrir à notre hommage;
Soit que de nos vaisseaux le modèle achevé,
Se rabaissant en proue, en poupe relevé,
L'estomac pour carène, et de sa queue agile
Mouvant le gouvernail en timonier habile,
Les pieds pour avirons, pour flotte ces oiseaux
Qui se pressent en foule autour du roi des eaux,
Pour voile enfin son aile au gré des vents enflée,
Fier, il vole au milieu de son escadre ailée.
Mais, quand son feu l'atteint dans l'humide séjour
De quel charme nouveau vient l'embellir l'amour!
Que de folâtres jeux! que d'aimables caresses!
Doux et passionné dans ses vives tendresses,
Déployant mollement son plumage amoureux,
De quel air caressant pour l'objet de ses feux
Il prouve aux flots émus par son ardeur féconde
Que la mère d'Amour est la fille de l'onde;
Et de son corps, choisi pour plaire à deux beaux yeux,
Justifie, en aimant, le monarque des dieux [2]!
La Fable, de sa voix a vanté la merveille;
L'œil enchanté sans doute avait séduit l'oreille.
Et qu'avait-il besoin de ce titre emprunté?
Lui seul réunit tout, force, grâce, fierté;
Il habite, à son choix, les airs, l'onde et la terre,
Modéré dans la paix, valeureux dans la guerre,
Terrible, impétueux, il fond sur ses rivaux;
Leur choc trouble les airs, il agite les eaux :
Tel Antoine jadis, sur les plaines de l'onde,
Disputait Cléopâtre et l'empire du monde [3].

DELILLE. *Les Trois Règnes.*

LE COLIBRI.

Enfin, pour achever ces nombreux parallèles,
Avec la lourde autruche et ses mesquines ailes,
Comparez cet oiseau qui, moins vu qu'entendu,
Ainsi qu'un trait agile à nos yeux est perdu,
Du peuple ailé des airs brillante miniature,
Où le ciel, des couleurs épuisa la parure;
Et, pour tout dire enfin, le charmant colibri
Qui, de fleurs, de rosée et de vapeurs nourri,

---

[1] Voyez plus haut.
[2] Jupiter, empruntant la figure du cygne pour séduire Léda, fille de Tyndare, roi de Sparte. (N. E.)
[3] Voyez Ire partie.

Jamais sur chaque tige un instant ne demeure,
Glisse et ne pose pas, suce moins qu'il n'effleure :
Phénomène léger, chef-d'œuvre aérien,
De qui la grâce est tout, et le corps presque rien;
Vif, prompt, gai, de la vie aimable et frêle esquisse,
Et des dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice.

LE MÊME. *Ibid.*, ch. VII.

LES ABEILLES.

Mais quel bourdonnement a frappé mes oreilles?
Ah! je les reconnais, mes aimables abeilles.
Cent fois on a chanté ce peuple industrieux;
Mais comment, sans transport, voir ces filles des cieux?
Quel art bâtit leurs murs, quel travail peut suffire
A ces trésors de miel, à ces amas de cire?
Je ne vous dirai point leurs combats éclatants,
Si la mort est donnée à l'un des combattants,
Si ce peuple est régi par une seule reine,
S'il peut d'un ver commun créer sa souveraine;
Si leur cité contient trois peuples à la fois,
Époux, reine, ouvrière, hôtes des mêmes toits;
D'autres décideront : mais leur noble industrie,
Mais ces hardis calculs de leur géométrie,
Leurs fonds pyramidaux savamment compassés,
En six angles égaux leurs bâtiments tracés,
Cette forme, élégante autant que régulière,
Qui ménage l'espace autant que la matière;
Cette reine étonnante en sa fécondité,
Qui seule tous les ans fait sa postérité,
Et les profonds respects de son peuple qui l'aime,
Sont toujours un prodige, et non pas un problème :
Aussi de nos savants le regard curieux
Souvent pour une ruche abandonne les cieux.
Les Geer, les Réaumur, ont décrit ces merveilles,
Et le chantre d'Auguste a chanté les abeilles [1].

LE MÊME. *Ibid.*

LE PAPILLON.

Voyez ce papillon échappé du tombeau,
Sa mort fut un sommeil, et sa tombe un berceau;
Il brise le fourreau qui l'enchaînait dans l'ombre;
Deux yeux paraient son front, et ses yeux sont sans nombre.
Il se traînait à peine, il part comme l'éclair;
Il rampait sur la terre, il voltige dans l'air;
Il languissait sans sexe, et ses ailes légères
Portent à cent beautés ses erreurs passagères;
Que dis-je? dès longtemps calomnié par nous,
Moins infidèle amant que malheureux époux,
Lui-même à son amour souvent se sacrifie,
Et son premier plaisir est payé de sa vie [2].
Ainsi son destin change, et passe tour à tour
De la vie au tombeau de la tombe au grand jour.
Mais, de son sort nouveau faveur plus merveilleuse,
Sa tête, en rejetant sa dépouille écailleuse,
Dans le même cerveau garde mêmes désirs :
Il chérissait les fleurs, les fleurs sont ses plaisirs;
Son instinct l'y ramène, et dans leur sein fidèle
Vient déposer l'espoir de sa race nouvelle.

LE MÊME. *Ibid.*

LE VER LUISANT.

N'oublions point ces vers dont les races brillantes
Montrent sur l'Océan des lumières flottantes,
Et sous chaque aviron qui fend les flots mouvants,
Offrent aux nautoniers des phosphores vivants.
Les bois même, les bois, quand la nuit tend ses voiles,
Offrent aux yeux surpris de volantes étoiles,
Qui, traçant dans la nuit de lumineux sillons,
Partent de chaque feuille en brillants tourbillons.
Les airs sont étonnés de leur clarté nouvelle,
La forêt s'illumine, et la nuit étincelle :
Ils s'arrêtent; soudain meurt ce rapide jour,
Et l'ombre et la clarté renaissent tour à tour.

LE MÊME. *Ibid.*

LES FOURMIS.

Souvent aussi l'instinct varie avec les lieux.
Comparez ces fourmis, moins dignes de nos yeux,
Méconnaissant les arts de la paix, de la guerre,
Durant l'hiver entier sommeillant sous la terre,
Mais qui rôdent sans cesse, et d'un amas de grains
Remplissent à l'envi leurs greniers souterrains,
A ces nobles fourmis dont se vante l'Afrique,
En trois classes rangeant leur sage république;
Peuple heureux d'ouvriers, de nobles, de soldats.
Que de grands monuments dans leurs petits États!
De leurs toits dont dix pieds nous donnent la mesure,
Les yeux aiment à voir la ferme architecture;
Sur le cône aplati, le buffle quelquefois
Guette, pour l'éviter, le fier tyran des bois.
Au dedans quelle heureuse et savante industrie
De leurs compartiments règle la symétrie,
Aligne leur cité, dessine leurs maisons,
Leurs escaliers tournants et leurs solides ponts,
Qui partout, présentant de faciles passages,
Pour alléger leur peine abrégent leurs voyages!
Au centre, tout entière à la postérité,
Et mêlant la grandeur à la captivité,
Leur noble souveraine, en une paix profonde,
Ne quitte point sa couche incessamment féconde,
Et par son ventre énorme et son énorme poids
Surpasse ses sujets un million de fois.
Quatre-vingt mille enfants la connaissent pour mère:
Au fond de son palais, auguste sanctuaire,
Des serviteurs choisis entre tous ses sujets
Dans sa chambre royale ont seuls un libre accès.
Leur foule emplit ses murs, et par une humble porte
Déposent en leur lieu les œufs qu'elle transporte.
L'ordre règne partout; épars de tout côté,
Leurs riches magasins entourent la cité;
Ailleurs sont élevés les enfants de la reine;
La cour habite enfin près de sa souveraine:
Le voyageur, de loin découvrant leurs travaux,
D'une heureuse peuplade a cru voir les hameaux.

---

[1] Virgile, au 4e livre des Géorgiques.—*Geer*. L'édition de Paris écrit *Géber*. C'est une faute. Geer, né en Suède en 1720, mort en 1778, mérita, par ses travaux sur l'entomologie, le nom du Réaumur suédois. (N. E.)

[2] Les papillons de plusieurs espèces, celui du ver à soie, par exemple, meurent dès qu'ils ont déposé leurs œufs. (N. E.)

O Nil ! ne vante plus ces masses colossales,
Des sommets abyssins orgueilleuses rivales ;
L'insecte constructeur est plus grand à mes yeux
Que l'homme amoncelant ces rocs audacieux ;
Et, quand une fourmi bâtit des pyramides,
Nos arts semblent bornés, et nos travaux timides.

LE MÊME. *Ibid.*

LE SERPENT.

Habitant des forêts, et des monts et des champs,
Le serpent, à son tour, a des droits à mes chants.
Par ses beaux mouvements et sa riche parure,
Cher à la poésie ainsi qu'à la peinture,
Le serpent a ses mœurs, ses combats, ses amours,
Son port audacieux, ses habiles détours ;
Mais il fuit nos regards : dans le sein des broussailles,
Dans les fentes des rocs ou le creux des murailles,
Il semble qu'affligé de son triste renom,
Il cache ses remords, sa honte et son poison.
Je n'en décrirai point les nombreuses espèces,
Différentes d'aspect, de penchants et d'adresses :
Je compterais plutôt les sables des déserts,
Les feuillages des bois et les vagues des mers,
Que les variétés de sa race effrayante.
Il court, nage, bondit, gravit, vole ou serpente :
Tantôt, au bruit lointain des agrestes pipeaux,
Caché dans la moisson, il attend les troupeaux,
Et des plis écaillés qu'avec force il déploie
Saisit, étreint, étouffe, et dévore sa proie.
Le chevreau, la brebis, souvent un bœuf entier,
Tout à coup engloutis dans son large gosier,
Se débattent en vain dans sa gueule béante.
Mais bientôt, expiant sa fureur dévorante,
Il s'endort sous le poids de l'énorme festin ;
Et, livrant au chasseur un facile butin,
Sous la lourde massue ou le fer du sauvage
Tombe gonflé de sang et gorgé de carnage.
Tantôt, au fond des bois, à l'entour d'un vieux tronc,
Il enlace sa queue et redresse son front.
Ailleurs, au haut d'un arbre où sa race fourmille,
Superbe, il réunit sa hideuse famille.
L'œil voit avec effroi ces milliers d'animaux
Envelopper la tige, entourer les rameaux ;
On croit voir les cheveux de l'horrible Mégère ;
Ou les crins hérissés de l'aboyant Cerbère
Qui défend jour et nuit le trône de Pluton,
Ou les serpents tressés dont se coiffe Alecton.
Me préserve le ciel d'aller dans le bocage
Respirer la fraîcheur ou dormir sous l'ombrage,
Lorsqu'en un jour d'été, de son obscur séjour
Il sort brûlant de soif, de colère et d'amour !
Sur la cime des bois, sur les monts, dans la plaine,
Les animaux tremblants l'évitent avec peine :
Contre eux il a du ciel reçu ses yeux ardents,
Son étouffante haleine et ses terribles dents.
Telle est de son poison la violence extrême,
Souvent par sa piqûre il se détruit lui-même ;
Son venin dans la plaie à peine s'est glissé,
La chair tombe en lambeaux, et le sang est glacé.
Pour son rapide élan il n'est point de distance ;
Il part comme l'éclair, atteint comme la lance.
Quels contrastes frappants il présente à nos yeux !
Reptile sur la terre, étoile dans les cieux,
Ici nous déguisant son approche mortelle,
Ailleurs faisant crier sa bruyante crécelle,
Couvé dans sa coquille ou formé tout vivant.
Assaillant furieux, tacticien savant,
Sinon astucieux [1], Polyphème vorace,
Victime quelquefois et bourreau de sa race ;
Formidable aux oiseaux, à l'hôte des forêts,
Aux reptiles criards qui peuplent les marais,
Du tigre affreux lui-même affrontant la colère,
Redoutable poison, remède salutaire ;
Paresseux en hiver, plein d'ardeur au printemps ;
Favori d'Esculape, et l'emblème du temps ;
Ancien dominateur des forêts d'Amérique,
Détesté dans l'Europe, adoré dans l'Afrique ;
De l'Indien, pour lui toujours hospitalier,
Convive caressant et démon familier ;
Prudent et courageux, vigoureux et flexible,
Célébré par la Fable, et maudit par la Bible ;
Dans les vers de Milton, organe de Satan,
Il ravit l'innocence à l'épouse d'Adam ;
Avec elle il perdit l'homme, hélas ! trop fragile ;
Par lui Laocoon est puni dans Virgile,
Et son supplice encore, objet de nos douleurs,
Sur un marbre souffrant nous fait verser des pleurs [2]

LE MÊME. *Ibid.*, ch. VII

LES COQUILLAGES.

Voyez au fond des eaux ces nombreux coquillages ;
La terre a moins de fruits, les bois moins de feuillages.
Tout ce que le soleil prodigue de couleurs,
Les sept rayons d'Iris, l'émail brillant des fleurs,
Les jets de la lumière et les taches de l'ombre,
S'épuisent pour former leurs nuances sans nombre.
Dans leurs contours divers quelle variété !
Chacun d'eux a sa grâce et son utilité.
Volutes, chapiteaux, fuseaux, navette, aiguilles,
Quelles formes n'ont pas leurs nombreuses familles !
Partout le grand artiste a varié son plan.
Ici c'est un étui, là se montre un cadran ;
L'un en casque brillant est sorti de son moule,
L'autre en vis tortueuse élégamment se roule,
L'autre de l'araignée a la forme et le nom ;
Un autre imite aux yeux la trompe ou le clairon ;
Là c'est une massue, ailleurs une tiare ;
Celui-ci d'un long peigne offre l'aspect bizarre ;
L'autre en boîte de nacre est joint à son rocher ;
Cet autre est un vaisseau dont le petit nocher,
Son instinct pour boussole, et son art pour étoile,
Est lui-même le mât, le pilote et la voile.
Un autre, moins heureux, sous un toit emprunté,
Est contraint de cacher sa triste nudité,
Et contre ses rivaux dispute une coquille.
Observons des oursins l'épineuse famille,
Qui, de longs javelots s'armant de toutes parts,
Chemine, au lieu de pieds, sur des milliers de dards,
Et, de ses aiguillons dirigeant la piqûre,
Atteint ses ennemis, et saisit sa pâture.

LE MÊME. *Ibid.*

LES MONSTRES MARINS ET LEURS COMBATS.

Que de piéges adroits ! que de savants combats !
Une guerre éternelle arme ce peuple immense.

---

[1] On sait que Sinon est le Grec dont les ruses firent pénétrer dans Troie le cheval fameux qui renfermait les chefs de l'armée d'Agamemnon. Voyez Virgile, Enéid., liv. II

[2] Voyez 1re partie.

Les uns ont leurs épieux, et les autres leur lance;
L'un, d'une encre cachée en de secrets vaisseaux
Noircit l'onde, s'échappe, et s'enfuit sous les eaux;
D'un large tablier qu'avec force il déploie,
L'autre enveloppe, étouffe, et dévore sa proie.
Quel nocher n'a connu ce combat si fameux
Qui trouble au loin d'effroi tout l'empire écumeux?
Ces fiers dominateurs de la liquide plaine,
Le terrible espadon et l'énorme baleine :
Voyez-les s'attaquer, se heurter à la fois,
L'un armé de sa scie et l'autre de son poids.
L'un, agile et fougueux, rapidement s'élance,
Sur son lourd ennemi fond avec violence;
L'autre, avec pesanteur roulant son vaste corps,
De sa queue effroyable arme tous les ressorts;
Et malheur à celui que, d'un coup redoutable,
Frapperait en fureur ce fouet épouvantable!
Son ennemi l'esquive, et, sautant dans les airs,
Tombe plus acharné sur le géant des mers,
Et de son arme affreuse entame la baleine.
Alors de l'Océan l'immense souveraine,
Secouant l'ennemi sur son énorme dos,
Presse, foule, soulève, et tourmente les flots;
L'horrible scie accroît ses blessures profondes:
Le monstre ensanglanté se débat sur les ondes;
Des bords du Groënland aux rives de Thulé
Il agite, en mourant, son empire ébranlé.
La mer gronde, et, du sein des humides campagnes.
Tout l'Océan s'élève et retombe en montagnes [1].

LE MÊME. *Ibid.*

---

1 Voyez, dans les *Tableaux*, *la Pêche de la baleine.*

DÉFINITIONS.

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
> Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.
> BOILEAU. *Art poét.*, ch. I.

DÉFINITION POÉTIQUE.

PRÉCEPTES DU GENRE.

Avec moins de développement et d'étendue, le poëte ne laisse pas de *définir* le plus souvent à la manière de l'orateur.

L'ambassadeur d'un roi m'est toujours redoutable;
Ce n'est qu'un ennemi sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.
VOLTAIRE.

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même;
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.
LA FONTAINE.

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérants?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans;
Des murs que la flamme ravage,
Un vainqueur fumant de carnage,
Un peuple aux fers abandonné;
Des mères pâles et sanglantes,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.
ROUSSEAU.

Ce dernier tableau de la strophe est précisément ce que Quintilien a oublié dans la description beaucoup plus ample qu'il a faite du saccagement d'une ville.

En fait de *définitions* poétiques, rien n'est au-dessus de celle de la constance de l'homme juste, telle qu'Horace l'a donnée.

Justum ac tenacem propositi virum
Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solidâ, neque Auster,
Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus:
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Ce vieillard qui, d'un vol agile,
Fuit toujours sans être arrêté;
Le Temps, cette image mobile
De l'immobile éternité.
ROUSSEAU.

Les poëtes eux-mêmes *définissent* assez souvent à la manière des philosophes, quant à l'exactitude et à la précision, mais, en images ou en sentiment, avec la langue poétique.

Et qui jamais *définira* mieux la mort du sage, que la Fontaine poëte l'a fait en un vers?

Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.

La plupart des *définitions* poétiques ne sont que des descriptions : les poëtes en sont pleins, singulièrement Ovide et la Fontaine, le premier dans ses Métamorphoses, le second dans ses Fables; et l'on a peine à concevoir, en lisant notre fabuliste, que, d'une langue assez peu favorable aux peintures physiques, il ait tiré cette multitude de traits fins, délicats et justes, dont il a formé ses *définitions*. On en verra dans une seule fable deux exemples inimitables; car le pinceau de la Fontaine est malheureusement perdu :

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère.
J'avais franchi les monts qui bornent cet État,
Et trottais comme un jeune rat,
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux;
L'un doux, bénin et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude :
Il a la voix perçante et rude,
Sur sa tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.

Qui ne reconnaît pas le coq?

Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,

Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats ; car il a les oreilles
En figure aux nôtres pareilles

Le chat peut-il être mieux peint?

Le caractère de la *définition* poétique, ainsi que de la *définition* oratoire, est de ne peindre son objet que dans son rapport avec l'intention de l'orateur ou du poëte : de là vient que de la même chose il peut y avoir plusieurs *définitions* différentes, et dont chacune aura sa vérité et sa justesse relative. Vingt dessinateurs placés autour du modèle font vingt figures différentes ; le même paysage produira différents tableaux, selon les points de vue et les aspects que les peintres auront choisis ; la diversité des situations morales produit la même variété dans les *définitions* oratoires ou poétiques, au lieu que la *définition* philosophique doit être entière et invariable, c'est-à-dire embrasser la totalité de l'objet, au moins dans son essence, en présenter l'idée et complète et distincte, lui ressembler dans tous les points, et ne ressembler qu'à lui seul. Le philosophe n'a point de situation particulière et momentanée ; il tourne autour de la nature.

Enfin, soit en poésie, soit en éloquence, un mérite essentiel de la *définition*, c'est l'à-propos. Tout ce qui d'un seul mot se fait concevoir nettement, pleinement, et sans équivoque, n'a pas besoin d'être *défini*. Ce n'est qu'à éclaircir, à développer ou à circonscrire une idée, que l'on doit employer la *définition ;* et il en est de cette partie de l'art d'écrire, comme de toutes les autres: pour avoir sa beauté réelle, et pour satisfaire à la fois le goût et la raison, elle doit contribuer à la solidité de l'édifice, dont elle est l'ornement; bien entendu que, selon le genre, elle peut tenir plus ou moins du luxe ou de l'utilité ; car il en est de l'éloquence et de la poésie comme de l'architecture : tel genre est plus restreint au nécessaire, tel autre accorde plus à la magnificence et à la décoration.

MARMONTEL. *Éléments de Littérature*, t. II.

LA BIBLE.

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le ciel aux Hébreux inspiré?
Il charmait à la fois Bossuet et Racine.
L'un, éloquent vengeur de la cause divine,
Semblait, en foudroyant des dogmes criminels,
Du haut du Sinaï tonner sur les mortels;
L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portait Jérusalem sur la scène agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion,
Et son rhythme pompeux, sa noble expression,
S'éleva quelquefois jusqu'au chant des prophètes.
Imitez cet exemple, orateurs et poëtes :
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Au sommet du Liban, sous les berceaux d'Éden.
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle, l'homme naît; après un court sommeil,
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence :
Le premier juste expire; ô terreur! ô vengeance!
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule, et se confiant à l'œil de l'Éternel,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.
Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes :
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout à coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
O Joseph, que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs!
Tu n'es plus. O revers! près du Nil amenées,
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
Jéhovah les protége, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux[1]?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Fille des Pharaons, courez sur le rivage,
Préparez un abri, loin d'un père cruel,
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer[2] s'ouvre : Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet[3] qu'en un jour d'alliance
Descendit avec pompe, en des torrents de feu,
Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.
Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert témoin de merveilles sans nombre?
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté?
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephté
Qui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes,
Vierge encor, va deux fois pleurer sur les montagnes?
Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois;
Le ciel, pour les punir, leur accorde des rois.
Saül règne; il n'est plus; un berger le remplace :
L'espoir des nations doit sortir de sa race :
Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi[4].
Accourez, accourez, descendants de Lévi,
Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.
Cependant dix tribus ont fui la Cité sainte.
Je renverse, en passant, les autels des faux dieux;
Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux;
Tobie et Raguel m'invitent à leur table :
J'entends ces hommes saints, dont la voix redoutable,
Ainsi que le passé, racontait l'avenir.
Je vois, au jour marqué, les empires finir.
Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre!
Vers l'Euphrate étonné, quels cris se font entendre[5]?
Toi qui pleurais, assis près d'un fleuve étranger,
Console-toi, Juda; tes destins vont changer.
Regarde cette main vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime[6].

---

1 Moïse. (N. E.)
2 La mer Rouge. (N. E.)
3 Le mont Sinaï. (N. E.)
4 Salomon, fils de David. (N. E.)
5 Captivité de Babylone. (N. E.)
6 Balthazar, roi de Babylone. Pendant un festin, une main divine écrivit sa condamnation sur les murailles de la salle.

Bientôt Jérusalem reverra ses enfants;
Esdras et Machabée, et ses fils triomphants
Raniment de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

DE FONTANES.

L'ANGE GARDIEN.

Dieu se lève, et soudain sa voix terrible appelle
De ses ordres secrets un ministre fidèle,
Un de ces esprits purs qui sont chargés par lui
De servir aux humains de conseil et d'appui,
De lui porter leurs vœux sur leurs ailes de flamme,
De veiller sur leur vie et de garder leur âme.
Tout mortel a le sien : cet ange protecteur,
Cet invisible ami veille autour de son cœur,
L'inspire, le conduit, le relève s'il tombe,
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la tombe,
Et, portant dans les cieux son âme entre ses mains,
La présente en tremblant au juge des humains.
C'est ainsi qu'entre l'homme et Jéhovah lui-même,
Entre le pur néant et la grandeur suprême,
D'êtres inaperçus une chaîne sans fin
Réunit l'homme à l'ange et l'ange au séraphin;
C'est ainsi que, peuplant l'étendue infinie,
Dieu répandit partout l'esprit, l'âme et la vie.

DE LAMARTINE. *Nouv. Médit. poét.*, Médit. XIV.

L'HONNEUR.

L'honneur partout, disais-je, est du monde admiré :
Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel est-il? Valincour, pourras-tu me le dire?
L'ambitieux le met souvent à tout brûler;
L'avare, à voir chez lui le Pactole rouler;
Un faux brave, à vanter sa prouesse frivole;
Un vrai fourbe, à jamais ne garder sa parole;
Ce poëte, à noircir d'insipides papiers;
Ce marquis, à savoir frauder ses créanciers;
Un libertin, à rompre et jeûnes et carême;
Un fou perdu d'honneur, à braver l'honneur même.
L'un d'eux a-t-il raison? Qui pourrait le penser?
Qu'est-ce donc que l'honneur, que tout doit embrasser?
Quoiqu'en ses beaux discours Saint-Évremond nous [prône,
Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone.
Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité :
Sans elle la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
Ne sont que faux brillants et que morceaux de verre.
Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla;
Joignez-y Tamerlan, Genseric, Attila :
Tous ces fiers conquérants, rois, princes, capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athè-[nes
Qui sut, pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la justice aller d'un pas égal[1].
Oui, la justice en nous est la vertu qui brille;
Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille.
Dans un mortel chéri, tout injuste qu'il est,
C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.
A cet unique appât l'âme est vraiment sensible :
Même aux yeux de l'injuste un injuste est horrible;
Et tel qui n'admet point la probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.
Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide,
C'est de prendre toujours la vérité pour guide,
De regarder en tout la raison et la loi;
D'être doux pour tout autre, et rigoureux pour soi;
D'accomplir tout le bien que le ciel nous inspire,
Et d'être juste enfin : ce seul mot veut tout dire[2].

BOILEAU. *Satire* XI.

LA VÉRITABLE ET LA FAUSSE DÉVOTION.

Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle;
Aussi je ne vois rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux;
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilége et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré :
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
Au prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du ciel courir à la fortune;
Qui, brûlant et priant, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices;
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paraître.
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître;
Ce titre par aucun ne leur est débattu;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit pas en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions;
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres:
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit pour tous soins se mêler de bien vivre;
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un zèle extrême
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.

MOLIÈRE. *Tartufe*, act. Ier, sc. VI.

LA RAISON.

La raison est de l'homme et le guide et l'appui;
Il l'apporte en naissant, elle croît avec lui;
C'est elle qui, des traits de sa divine flamme,
Purifiant son cœur, illuminant son âme,
Montre à ce malheureux, par le vice abattu,
Que la félicité n'est que dans la vertu;
Qu'elle donne aux humains couverts de son égide
La volupté tranquille, innocente et solide,
La joie et la santé qu'entretient dans sa fleur

---

[1] Socrate. (N. E.)

[2] Voyez, *Allégories*, le *véritable et le faux honneur*.

Le repos de l'esprit et le calme du cœur;
Que par elle un mortel aussi ferme que libre,
Au milieu des revers garde un juste équilibre;
Rit de ses ennemis, et, résistant au sort,
Affronte l'indigence, et les fers et la mort;
Comme un rocher, que frappe une mer mugissante,
Brave des flots émus la fureur impuissante.

VOLTAIRE.

L'HISTOIRE.

C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scène illustre,
Se présenter à nous dans leur vrai lustre,
Et du public, dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là, retraçant leurs faiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque État ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, rechercher, connaître;
Et leur exemple, en diverses façons,
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans ce sincère et fidèle miroir,
Peuvent apprendre à lire leur devoir [1].

J.-B. ROUSSEAU.

MÊME SUJET.

Avant qu'on vît briller sa lumière féconde,
Les temps se succédaient dans une nuit profonde;
Les peuples tour à tour, par l'ennui dévorés,
Sur la terre passaient l'un de l'autre ignorés.
Les grands événements n'avaient point d'interprètes;
Les débris étaient morts, et les tombes muettes.
L'histoire luit : soudain les temps ont reculé,
L'ombre a fui; les tombeaux, les débris ont parlé;
Les générations s'entendent et s'instruisent,
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.
O charmes de l'étude! ô sublimes récits!
Dans quels transports le sage, à son foyer assis,
Suit les nombreux combats et d'Athène et de Rome,
A travers deux mille ans applaudit au grand homme,
Consulte l'orateur et le guerrier fameux,
Partage les revers des peuples grands comme eux,
Voit l'empire romain, sous le fer des Vandales,
De ses vils empereurs expier les scandales;
Et, bientôt déchiré par divers potentats,
Son cadavre fécond enfanter cent États;
Retrouve en d'autres lieux, sur la sanglante arène,
Marcius [2] dans Condé, Scipion dans Turenne,
Et, rempli des héros et des faits éclatants,
Ainsi que tous les lieux, embrasse tous les temps!

LEGOUVÉ. *Les Souvenirs.*

LA MONARCHIE ET L'ÉTAT POPULAIRE.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir!
Et cette liberté qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, seigneur [3], qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses États.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense;
Avec discernement punit et récompense;
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter de peur d'un successeur.
Mais, quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tu-
La voix de la raison jamais ne se consulte; [multe,
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement :
Le pire des états, c'est l'état populaire.

CORNEILLE. *Cinna*, act. II, sc. 1re.

LA RÉPUBLIQUE ET LA MONARCHIE.

Ne vous flattez-vous pas d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainsi qu'à vous, la liberté m'est chère [4] :
Quoique né sous un roi, j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle, et n'en jouissez pas.
Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique
Que l'esprit d'un État qui passe en république?
Vos lois sont vos tyrans; leur barbare rigueur
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur :
Le sénat vous opprime, et le peuple vous brave;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.
Le citoyen de Rome, insolent et jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche : il voit, d'un œil sévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on peut lui faire,
Et d'un bannissement le décret odieux
Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux.
Je sais bien que la cour, seigneur, a ses naufrages,
Mais ses jours sont plus beaux, son ciel a moins d'orages;
Souvent la liberté, dont on se vante ailleurs,
Étale auprès d'un roi ses dons les plus flatteurs.
Il récompense, il aime, il prévient les services:
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du souverain, de ses rayons couvert,
Vous ne servez qu'un maître, et le reste vous sert.
Ébloui d'un éclat qu'il respecte et qu'il aime,
Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même.
Nous ne redoutons rien d'un sénat trop jaloux,
Et les sévères lois se taisent devant nous.

VOLTAIRE. *Brutus*, act. II, sc. II.

DEVOIRS D'UN ROI.

Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi :
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi.
Quel est donc l'héritier que je laisse à l'empire?
Un jeune ambitieux dont le cœur ne respire
Que les sanglants combats, les injustes projets,

---

[1] Voyez plus bas, *Allégories*, même sujet.
[2] Coriolan, qui combattit avec les Volsques, comme Condé avec les Espagnols. (N. E.)

[3] Maxime adresse ces paroles à Auguste. (N. E.)
[4] C'est Arons, ambassadeur de Porsenna, qui adresse ces mots à Titus, fils de Brutus. (N. E.)

Prêt à compter pour rien le sang de ses sujets.
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effréné l'ambition barbare.
Est-ce pour conquérir que le ciel fit des rois?
N'aurait-il donc rangé les peuples sous nos lois,
Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie
Osât impunément se jouer de leur vie?
Ah! jugez mieux du trône; et connaissez, mon fils,
A quel titre sacré nous y sommes assis.
Du sang de nos sujets sages dépositaires,
Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs pères:
Au péril de nos jours, il faut les rendre heureux;
Ne conclure ni paix ni guerre que pour eux,
Ne connaître d'honneur que dans leur avantage;
Et quand, dans ses excès, notre aveugle courage
Pour une guerre injuste expose leurs destins, [sins.
Nous nous montrons leurs rois moins que leurs assas-
Songez-y: quand ma mort, tous les jours plus prochai-
Aura mis en vos mains la grandeur souveraine, [ne,
Rappelez ces devoirs, et les accomplissez [1].

LA MOTTE-HOUDART. *Inès de Castro.*

LE LÉGISLATEUR.

Je suppose en tes mains l'autorité suprême :
Comment résoudras-tu ce vaste et beau problème
De l'homme à l'homme égal, libre et de fers chargé?
De l'homme protégeant pour qu'il soit protégé;
Pour qu'il règne, soumis; donnant pour qu'il possède,
Et n'usant de ses droits que parce qu'il les cède?
Sauras-tu rendre ainsi, par un traité commun,
Chacun l'appui de tous, tous l'appui de chacun;
Au sein du trouble même appelant l'harmonie,
Faire d'enfants rivaux une famille unie;
Et lorsque l'intérêt vient de les détacher,
Au nom de l'intérêt encor les rapprocher;
Régler jusqu'au pouvoir où je te vois prétendre,
Ne pas trop le restreindre et ne pas trop l'étendre?...
Vois-tu ces fils légers que l'art n'a point tissus,
Humbles débris du chanvre et de sa tige issus,
Pareils dans leur faiblesse à ces piéges fragiles
Que la vive Arachné tend sous ses doigts agiles?
Frêles comme la feuille errante dans nos champs,
Ils voltigent comme elle au caprice des vents;
Mais attendons, ami, que l'art qui les rassemble,
En câbles, dans nos ports, les arrondisse ensemble :
Bientôt tu les verras, jusqu'aux cieux élancés,
Lever les rocs pesants dans les airs balancés,
Soutenir, promener sur les mers blanchissantes
Le poids des mâts tremblants, des voiles frémissantes,
Et, robustes jouets de l'orage et des eaux,
D'un hémisphère à l'autre emporter nos vaisseaux.
L'art qui sut de ces fils diriger l'alliance,
Des grands législateurs t'explique la science.

LAYA. *Épître à un jeune cultivateur.*

LES DIFFÉRENTS AGES.

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs:
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant en ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices;
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.
L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse;
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé;
Toujours plaint le présent et vante le passé:
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse [2].

BOILEAU. *Art poét.*, ch. III.

MÊME SUJET.

Sans soin du lendemain, sans regret de la veille
L'enfant joue et s'endort, pour jouer se réveille.
Trop faible encor, son cœur ne saurait soutenir
Le passé, le présent, et l'immense avenir.
A peine au présent seul son âme peut suffire;
Le présent seul est tout: un coin est son empire,
Un hochet son trésor, un point l'immensité,
Le soir son avenir, un jour l'éternité.
Mais l'homme tout entier est caché dans l'enfance :
Ainsi le faible gland renferme un chêne immense.
Par l'ardeur de ses sens le jeune homme emporté
Dévore le présent avec avidité;
Mais il ne peut fixer sa fougue vagabonde :
Plein des brûlants transports dont son cœur surabonde,
Il déborde, pareil à l'élément fumeux
Qui croît, monte, et répand ses bouillons écumeux;
Devance l'avenir, entend de loin la gloire;
Appelle à lui les arts, les plaisirs, la victoire;
Rêve de longs succès, rêve de longs amours,
Et d'une trame d'or file, en riant, ses jours.
Age aimable, âge heureux, ton plus bel apanage,
Ce n'est donc point l'amour, la beauté, le courage,
Et la gloire si belle, et les plaisirs si doux!
Non, tu sais espérer: ce plaisir les vaut tous.
L'âge mûr, à son tour, solstice de la vie,
S'arrête, et sur lui-même un instant se replie,
Et tantôt en arrière, et tantôt devant soi,
Se tourne sans regret, ou marche sans effroi.
Ce n'est plus l'homme en fleurs nous faisant des promes
C'est l'homme en plein rapport déployant ses richesses.
Ses esprits ont calmé leurs bouillons trop ardents;
Sa prudence est active, et ses transports prudents;
Ses conseils sont nos biens, sa sagesse est la nôtre;
La moitié de sa vie est la leçon de l'autre;
Et, sur le temps passé mesurant l'avenir,
Prévoir, pour sa raison, n'est que se souvenir.
Hélas! telle n'est point la vieillesse cruelle;
Elle n'attend plus rien, on n'attend plus rien d'elle.
Si la raison encor lui permet de prévoir,
C'est des yeux de la crainte, et non plus de l'espoir.
Voyez ce chêne antique: en son âge encor tendre,
Dans les champs paternels il aimait à s'étendre;
Chaque jour plus robuste et plus audacieux,
Il plongeait dans la terre, il s'élançait aux cieux;
Mais, quand l'âge a durci sa racine débile,
Dans la terre marâtre il languit immobile;
Et voilà la vieillesse! Adieu les grands desseins!
Adieu l'amour, les vœux, l'hommage des humains!
Pour le soleil couchant il n'est point d'idolâtre;

---

[1] Ces paroles sont adressées par Alphonse, roi de Portugal, à Don Pedro, son fils. (N. E.)

[2] Voyez l'Art poétique d'Horace, que Boileau a imité dans ce passage.

Déplacé sur la scène, il descend du théâtre;
Alors, n'attendant rien ni du temps ni d'autrui,
Il revient au présent, se ramène sur lui.
Que dis-je! le présent est un tourment lui-même :
Il se rejette donc sur le passé qu'il aime;
Il cherche à consoler, par un doux souvenir,
Et la douleur présente, et les maux à venir :
Et même, lorsqu'il touche à l'extrême vieillesse,
Quelque ombre de bonheur charme encor sa faiblesse.
Du festin de la vie, où l'admirent les dieux,
Ayant goûté longtemps les mets délicieux,
Convive satisfait, sans regret, sans envie,
S'il ne vit pas, du moins il assiste à la vie.
Ce qu'il fit autrefois, il le voit aujourd'hui,
Et le présent lui-même est le passé pour lui [1].

DELILLE. *L'Imagination*, ch. VI.

LUCAIN, OU L'ENTHOUSIASME DU POÈTE.

L'avenir!... pour lui seul chante et vit le poëte;
Sans regarder son siècle, au sein de la retraite,
Il écrit, l'œil fixé sur la postérité,
Et déjà respirant son immortalité.
Je crois sentir la mienne en célébrant Pharsale.
Quel sujet! quels exploits! quels tableaux il étale!
Ce n'est point ces combats, ces héros ignorés,
Si par Virgile, Homère, ils n'étaient célébrés :
C'est dans ses fondements la liberté sapée!
L'univers asservi! Caton, César, Pompée!
Les plus grands des humains l'un à l'autre opposés!
Le plus grand des débats par l'histoire exposés!
Des crimes, des vertus d'un nouveau caractère,
Rome opposée à Rome, et la terre à la terre!
Ah! si tous ces transports dont je suis tourmenté,
Ces élans inquiets vers la postérité,
Ne sont pas de l'orgueil une vaine chimère,
O sublime Virgile, et toi, divin Homère,
Un jour peut-être, un jour, grâce à des noms si beaux,
Le monde associra mon urne à vos tombeaux;
Et Caton et Pompée, au temple de mémoire,
Porteront près de vous le chantre de leur gloire.

LEGOUVÉ. *Épicharis et Néron*, act. II, sc. II.

L'IDYLLE, OU L'ÉGLOGUE.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent en ce style un rimeur aux abois
Jette là de dépit la flûte et le hautbois;
Et, follement pompeux dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.
Au contraire, cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre, et rampent tristement.
On dirait que Ronsard sur ses *pipeaux rustiques*
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Phyllis en Toinon.
Entre ces deux excès la route est difficile :
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile.
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers;
Au combat de la flûte animer deux bergers;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce;
Et par quel art encor l'églogue quelquefois
Rend dignes d'un consul la campagne et les bois [2].
Telle est de ce poëme et la force et la grâce.

BOILEAU. *Art poét.*, ch. II.

L'ÉGLOGUE ET L'IDYLLE.

Affranchis l'églogue captive,
Tire-la des chaînes de l'art :
Qu'elle soit tendre, mais naïve,
Belle sans soin, vive sans fard;
Que, dans des routes naturelles,
Elle cueille des fleurs nouvelles,
Sans les chercher trop à l'écart.
En industrieuse bergère,
Qu'elle dépeigne les forêts,
Mais sur une toile légère,
Et sans coloris indiscrets;
Et que jamais le trop d'étude
N'y contraigne aucune attitude,
Ni ne charge trop les portraits.
La nature sur chaque image
Doit guider les traits du pinceau;
Tout doit y peindre un paysage,
Des jeux, des fêtes sous l'ormeau.
L'œil est choqué s'il voit reluire
Des palais l'or et le porphyre
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.
Il veut des grottes, des fontaines,
Des pampres, des sillons dorés,
Des prés fleuris, de vertes plaines,
Des bois, des lointains azurés.
Sur ce mélange de spectacles
Ses regards volent sans obstacles,
Agréablement égarés.
Là, dans leur course fugitive,
Des ruisseaux lui semblent plus beaux
Que ces ondes que l'art captive
Dans un dédale de canaux,
Et qu'avec faste et violence
Une sirène au ciel élance,
Et fait retomber en berceaux.
Sur cette scène tout inculte,
Mais par là plus charmante aux yeux,
On aime à voir, loin du tumulte,
Un peuple de bergers heureux.
Le cœur, sur l'aile de l'Idylle,
Porté loin du bruit de la ville,
Vient respirer au milieu d'eux.

GRESSET.

---

1 Voyez prose, même partie.

2 Si canimus sylvas, sylvæ sint consule dignæ.
VIRG., Églog. IV, v. 3. (N. E.)

L'ÉLÉGIE.

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive Élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
Elle peint des amants la joie et la tristesse,
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.
Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
M'entretient de ses feux toujours froide et glacée;
Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
S'érigent, pour rimer, en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines;
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller le sens et la raison.
Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle!
Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnait de son art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

BOILEAU. *Art poét.*, ch. II.

LA PEINTURE.

A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'âme et de la vie.
Ce n'est rien qu'une toile; on pense voir des corps.
J'évoque, quand je veux, les absents et les morts.
Je transporte les yeux aux confins de la terre.
Il n'est événement ni d'amour, ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystères profonds des enfers et des cieux
Sont par moi révélés; par moi l'œil les découvre.
Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre;
Que le soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir;
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir;
J'en sais représenter les images brillantes.
Mon art s'étend sur tout; c'est par ses mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois et les cités
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages.
Tout y rit, tout y charme : on y voit sans horreur
Le pâle Désespoir, la sanglante Fureur,
L'inhumaine Clotho, qui marche sur leurs traces;
Jugez avec quels traits je sais peindre les Grâces.
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours;
Je console un amant privé de ses amours.

LA FONTAINE.

L'ART DU PEINTRE, DÉCRIT PAR LE POÈTE.

Admirable en effet, et qui tient du prodige!...
Oh! oui, sans doute, Armand, quel charme! quel prestige!
Avec un peu de toile, un pinceau, des couleurs,
Tu peins l'azur du ciel, le bel émail des fleurs,
Le cristal d'une eau pure, et la naissante aurore,
Et ce jour qu'après lui le soleil laisse encore;
Les rochers et les bois, les prés et leurs troupeaux;
Et ces ports animés par de nombreux vaisseaux.
Ce mélange savant et de lumière et d'ombre
Donne une clarté vive, une teinte plus sombre,
Qui détache, prolonge, arrondit les objets;
Et tour à tour, au gré de ses divers sujets,
Respirant la terreur, la grâce, la noblesse,
Le peintre toujours trompe, et nous ravit sans cesse
De son art enchanteur, ô magique pouvoir!...
Sous son pinceau vivant... douce erreur! on croit voir
Atalante qui court, Mercure qui s'envole :
Il peint le mouvement, et... presque la parole.
Mais quoi! ce ne sont là que de ses moindres traits :
Des passions il sait rendre les grands effets;
Et, plein de passion lui-même, il nous entraîne
De la crainte à l'espoir, de l'amour à la haine,
Du faîte de l'Olympe au séjour des remords :
Il évoque l'absent, il ranime les morts;
Et, des temps reculés nous retraçant l'histoire,
Lui-même il éternise à son tour sa mémoire.

COLLIN-D'HARLEVILLE. *Les Artistes*, acte Ier, scène III.

LA FORÊT.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré!
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude!
Prestige de mon cœur! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons une douce tristesse;
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains!... au bruit de ces ruisseaux;
Sur un tapis de fleurs, dans ce lieu solitaire,
Qu'ignoré, je sommeille à l'ombre des ormeaux!
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles:
Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit,
Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts, agitez-vous doucement dans les airs!
A quel amant jamais serez-vous aussi chères?
D'autres vous confiront des amours étrangères;
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens les déserts.

CHATEAUBRIAND.

LA CHIMIE.

Il fallut séparer, il fallut réunir :
Le peintre à son secours te vit alors venir,
Science souveraine, ô Circé bienfaisante,
Qui sur l'être animé, le métal et la plante,
Règnes depuis Hermès, trois sceptres dans la main.
Tu soumets la nature et fouilles dans son sein;
Interroges l'insecte, observes le fossile;
Divises par atome et repétris l'argile;
Recueilles tant d'esprits, de principes, de sels.
Du corps que tu dissous moteurs universels;
Distilles sur la flamme en philtres salutaires
Le suc de la ciguë et le sang des vipères;
Par un subtil agent réunis les métaux;
Dénatures leur être au creux de tes fourneaux;
Du mélange et du choc des sucs antipathiques
Fais sortir quelquefois des tonnerres magiques;
Imites le volcan qui mugit vers Enna,
Quand Typhon, s'agitant sous le poids de l'Etna,
Par la cime du mont qui le retient à peine,
Lance au ciel des rochers noircis par son haleine.

LEMIÈRE. *Poëme de la Peinture.*

L'IMPRIMERIE.

L'homme aidé du travail, ce premier des trésors,
Ne découvre le bien qu'après de longs efforts;
Jusqu'à la vérité par le doute guidée,
Chaque idée à son fil attache une autre idée;
Les arts naissent des arts. D'abord, lorsque du lin
La dépouille se change en un brillant vélin,
Sur un frêle tissu l'écriture tracée
Donne un corps à la voix, un être à la pensée.
A peine un bois flexible, habilement taillé,
En mobile alphabet se creuse travaillé,
Sur les ardents brasiers où la fonte s'écoule
Le plomb industrieux se façonne, se moule,
Et des pensers muets dans l'esprit renfermés
Fait parler à nos yeux les signes animés;
Les lettres, dont le choix en mots divers s'assemble,
Dans un cadre allongé se nivellent ensemble;
Quand sur ces mots unis, sans être confondus,
De la noire liqueur les flots sont répandus,
Pour la boire à son tour, de ses pages légères
Le blanc papier revêt les sombres caractères.
Alors gémit la presse, et, foulés avec bruit,
Ces types variés, que le métal produit,
Gravent, d'un seul instant ouvrage indélébile,
Sur la feuille mouvante une empreinte immobile.
O prodige! Le temps, vainqueur des autres arts,
Roule son char poudreux sur leurs débris épars;
Mais l'âme, inaccessible aux lois de la matière,
Confidente du ciel, se survit tout entière;
Ses chefs-d'œuvre, gardés par un soin merveilleux,
Rapprochent la distance et des temps et des lieux,
Embrassent l'univers, et, sans peur des naufrages,
Voguent indépendants sur l'océan des âges.

A. BIGNAN. *Épître sur la Découverte de l'Imprimerie*, 1829.

LES SCIENCES NATURELLES.

Si jadis tes aïeux parèrent ta maison
Des bizarres beautés d'un gothique écusson,
Dans tes jardins, partout, je vois que ton génie
L'orna plus sagement des travaux d'Uranie.
Ici, sur un pivot vers le nord entraîné,
L'aimant cherche à mes yeux son point déterminé.
Là, de l'antique Hermès le minéral fluide
S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide.
Ici, par la liqueur un tube coloré,
De la température indique le degré [1].
Là, du haut de tes toits, inclinés vers la terre,
Un long fil électrique écarte le tonnerre.
Plus loin la cucurbite, à l'aide du fourneau [2],
De légères vapeurs mouille son chapiteau.
Le règne végétal, analysé par elle,
Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recèle;
Et plus haut je vois l'ombre, errante sur un mur,
Faire marcher le temps d'un pas égal et sûr [3].

COLARDEAU. *Épître à M. Duhamel.*

L'AMITIÉ.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis!
Compagne de mes pas, dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons, et dans toutes les heures,
Sans toi, tout homme est seul; il peut, par ton appui,
Multiplier son être, et vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, et passion du sage,
Amitié! que ton nom couronne cet ouvrage;
Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur:
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur [4].

VOLTAIRE. *Mélanges de poésies.*

L'ESPÉRANCE ET LE SOMMEIL.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,
De la terre à jamais aimables habitants,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence:
L'un est le doux sommeil, et l'autre est l'espérance.
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs:
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidèle joie,
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui;
Elle est inébranlable et pure comme lui.

LE MÊME. *Henriade*, ch. VII.

L'ESPRIT.

. . . . Rien n'est plus ordinaire;
C'est un titre banal; on ne peut faire un pas
Qu'on ne voie accorder ce nom imaginaire
A tout venant, à gens qui ne sont bien souvent
Que des cerveaux brûlés, des têtes à l'évent,
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour l'esprit, dans le siècle où nous sommes,
N'est, ou je me trompe fort,
Qu'une frivole effervescence,
Qu'un accès, une fièvre, un délire, un transport,
Que l'on nomme autrement, faute de connaissance.
Proverbes, quolibets, folles allusions,
Pointes, frivolités plaisamment habillées,
Quelque superficie, et des expressions
Artistement entortillées;
Joignez-y le ton suffisant:
Voilà les qualités de l'esprit d'à présent.
Pour moi, mon avis est, dût-il paraître étrange,
Que ces petits messieurs qui sont si florissants,
Feraient un marché d'or, s'ils donnaient en échange
Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de bon sens [5].

LA CHAUSSÉE. *École des Mères*, acte III, scène III.

L'ESPRIT DE PARTI.

Celui qui nous défend de nous servir du nôtre
Qui, dans les factions nous tenant engagés,

1 Le baromètre et le thermomètre.

2 On donne le nom de cucurbite à la chaudière d'un alambic. Il dérive du latin *cucurbita*, citrouille, dont ce vase rappelle la forme. (N. E.)

3 Cadran solaire.

4 Voyez en prose, *Définitions*, *Morale religieuse*, *ou Philosophie pratique*, même sujet.

5 Voyez 1re partie *Définitions* en prose, même sujet.

Infecte la raison par les sots préjugés,
Lui fait voir les objets tels qu'il les voit lui-même;
Qui de sang-froid échauffe et rend fou par système,
Veut que l'homme aveuglé, fuyant ce qui lui plaît,
Soit l'homme d'une secte, et non pas ce qu'il est;
Qui le livre en esclave à l'erreur mensongère,
Et rend faux ou douteux le vrai qu'il exagère;
Fait sur tous, contre tous, en toute occasion,
Appuyer le tranchant de sa décision;
Dont la morgue insultante, à quiconque l'écoute,
Interdit la réplique et s'indigne d'un doute;
Condamne sans appel un avis différent,
Et, de la tolérance apôtre intolérant,
De la société détruisant l'équilibre,
Prétend tout asservir en criant : « Tout est libre. »
Esprit aigre, chagrin, ennemi du repos,
Qui fait que dans le monde, ainsi qu'en un champ clos,
Il faut être sans cesse armé pour se défendre;
Que les plus querelleurs ont le plus à prétendre,
Que ne céder jamais est la suprême loi,
Qu'on se hait à la mort, et sans savoir pourquoi.
O rage des partis! noir esprit des cabales!
Ton absurde fureur est aux vertus morales
Ce qu'est le fanatisme à la religion...

CHABANON. *Dialogue de l'Esprit de Parti.*

MÊME SUJET.

. . . . Écoutez mon histoire :
Je brûlais de voir Londre, et me plaisais à croire
Que cette ville était un séjour enchanté,
Par le goût, les plaisirs, les amours habité.
La tête m'en tournait durant la traversée.
A peine en débarquant vous avais-je embrassée,
Dans un cercle je cours me présenter : je croi
Que tous les yeux d'abord vont se fixer sur moi;
Qu'il me faudra conter mes combats, mes voyages,
Des pays que j'ai vus les mœurs et les usages;
Point. « Monsieur, me dit-on, pour toute question,
Sert-il le ministère, ou l'opposition? »
— « Je sers le roi, messieurs, et je n'eus de ma vie
D'amis ni d'ennemis que ceux de ma patrie. »
On rit de ma réponse. « Il faut, je le vois bien,
Être homme de parti chez vous, ou n'être rien;
Soit, je vais faire un choix : le côté dont on cite
Le plus de gens d'honneur, je m'y range au plus vite.
Quel est cet homme? — Un fou pétri d'ambition,
Et sans talent. — Il est?... — De l'opposition.
— Cet autre? Un député que sa femme dirige :
Bel esprit politique, elle enfante et rédige
Ces longs projets de loi, ces éternels discours
Qu'à la chambre monsieur débite tous les jours... »
Mon censeur continue, et, dans ce qu'il me nomme
Parmi les opposants, pas un seul galant homme;
Tout l'honneur, le mérite est de l'autre côté :
Il en était. Un autre est par moi consulté,
Qui, sur les mêmes gens, me dit tout le contraire.
Oh! pour le coup, je vis ce que j'avais à faire;
Et, me narguant des fous, sans égard aux couleurs,
Je n'en pris point, plutôt que d'arborer les leurs.
Mais ma neutralité me rendit leur victime :
De l'un à l'autre bord chacun m'en fit un crime,
Tira sur moi; n'importe! Il est plus courageux
De braver les partis que d'errer avec eux.

BERT et Onésime LEROY. *L'Esp de Parti,* act. Ier, sc. Ire.

LES BUREAUX D'ESPRIT.

Il faut penser pour être au rang de mes amis;
Les beaux esprits manqués n'y seront point admis.
J'en veux laisser jouir une madame Hortense
Qui, pour le sentiment n'ayant plus d'existence,
Croit qu'on a de l'esprit, en rassemblant le soir
Ceux qui dans le public passent pour en avoir.
Bien peu de gens en ont, disons-le sans scrupule,
Et, de tout cet esprit qui dans Paris circule,
Il est peu de cerveaux qui fournissent les fonds.
Quelques hommes choisis sont légers et profonds.
Quelques femmes aussi peuvent être citées;
Mais tout le reste vit de choses empruntées.
Vous feriez-vous le protecteur
De ces plaisants aréopages,
Où préside toujours une femme docteur,
Qui, rassemblant de petits personnages,
Recueillant de petits suffrages,
Dicte des lois au peuple auteur?
On vit là comme ailleurs de phrases rebattues.
Je compare ces tribunaux
A des cabinets de statues
Où sont, sur de grands piédestaux,
De petits bustes peints, figures inconnues,
Qu'un curieux étiquète du nom
D'Aristophane ou de Platon.
Chacun de ces bureaux se croit la seule école
Des talents et du goût, de la prose et des vers.
Dans une outre, on a dit qu'Éole
Renferma tous les vents divers :
De nos bureaux d'esprit cette outre est le symbole;
Chacun croit contenir, comme dans une fiole,
Tout le bon sens de l'univers.
Poëtes, orateurs, historiens, critiques,
Tout abonde en ces lieux : je crois voir ces boutiques
Où je lis quelquefois, en traversant Paris,
Sur des vases rangés, d'Esculape chéris,
Émétique, antimoine, essence, esprit de nitre.
Eh bien, ces vases-là n'ont souvent que le titre.

DESMAHIS. *L'Honnête Homme*, act. II, sc. II.

FABLES.

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable :
Il doit régner partout, et même dans la fable.
BOILEAU. *Ép.* IX.

FABLE.

PRÉCEPTES DU GENRE.

On a dit : *Le style de la* fable *doit être simple, familier, riant, gracieux, naturel, et même naïf.* Il fallait dire : *et surtout naïf.*

La naïveté est susceptible de tous les tons. Joas est naïf dans sa scène avec Athalie, mais d'une naïveté noble, qui fait frémir pour les jours de ce précieux enfant.

L'instruction théâtrale exige un appareil qui n'est ni de tous les lieux ni de tous les temps : c'est un miroir public qu'on n'élève qu'à grands frais et à force de machines ; il en est à peu près de même de l'épopée. On a donc voulu nous donner des glaces portatives, aussi fidèles et plus commodes, où chaque vérité isolée eût son image distincte, et de là l'invention des petits poëmes allégoriques.

Dans ces tableaux, on pouvait nous peindre à nos yeux sous trois symboles différents : ou sous les traits de nos semblables, comme dans la *fable* du Savetier et du Financier, dans celle du Berger et du Roi, dans celle du Meunier et de son Fils, etc. ; ou sous le nom des êtres surnaturels et allégoriques, comme dans la *fable* de Phébus et de Borée, dans celle de la Discorde, dans les fictions poétiques, dans les contes des Fées ; ou sous la figure des animaux et des êtres matériels, que le poëte fait agir et parler à notre manière. C'est ici le genre le plus étendu, et peut-être le seul vrai genre de la *fable*, par la raison même qu'il est le plus dépourvu de vraisemblance à notre égard.

Tout ce qui concourt à nous persuader la simplicité et la crédulité du poëte, rend la fable plus intéressante, au lieu que tout ce qui nous fait douter de la bonne foi de son récit, en affaiblit l'intérêt.

Quelle est l'espèce d'illusion qui rend la fable si séduisante ? On croit entendre un homme assez simple et assez crédule pour répéter sérieusement les contes puérils qu'on lui a faits ; et c'est dans cet air de bonne foi que consiste la naïveté du récit et du style.

On reconnaît la bonne foi d'un historien à l'attention qu'il a de saisir et de marquer les circonstances, aux réflexions qu'il y mêle, à l'éloquence qu'il emploie à exprimer ce qu'il sent : c'est là surtout ce qui met la Fontaine au-dessus de tous ses modèles. Ésope raconte simplement, mais en peu de mots ; il semble raconter fidèlement ce qu'on lui a dit. Phèdre y met plus de délicatesse et d'élégance, mais aussi moins de vérité. On croirait en effet que rien ne dût mieux caractériser la naïveté qu'un style dénué d'ornements ; cependant la Fontaine a répandu dans le sien tous les trésors de la poésie, et il n'en est que plus naïf : ces couleurs si variées et si brillantes sont elles-mêmes les traits dont la Nature vient se peindre dans les écrits de ce poëte, avec tant de grâce et de simplicité. Ce prestige de l'art paraît d'abord inconcevable ; mais, dès qu'on remonte à la cause, on n'est plus surpris de l'effet.

Non-seulement la Fontaine a ouï dire ce qu'il raconte, mais il l'a vu, il croit le voir encore. Ce n'est pas un poëte qui imagine, ce n'est pas un conteur qui plaisante ; c'est un témoin présent à l'action, et qui veut vous y rendre présent vous-même : son érudition, son éloquence, sa philosophie, sa politique, tout ce qu'il a d'imagination, de mémoire et de sentiment, il met tout en œuvre, de la meilleure foi du monde, pour vous persuader ; et c'est cet air de bonne foi, c'est le sérieux avec lequel il mêle les plus grandes choses avec les plus petites, c'est l'importance qu'il attache à des jeux d'enfants, c'est l'intérêt qu'il prend pour un lapin et pour une belette, qui font qu'on est tenté de s'écrier à chaque instant : *Le bonhomme!* On le disait de lui dans la société. Son caractère n'a fait que passer dans ses *Fables*. C'est du fond de son caractère que sont émanés

ces tours si naturels, ces expressions si naïves, ces images si fidèles.

La Fontaine raconte la guerre des vautours; son génie s'élève ; *il plut du sang.* Cette image lui paraît encore faible ; il ajoute, pour exprimer la dépopulation :

Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine.

La querelle de deux coqs pour une poule lui rappelle ce que l'amour a produit de plus funeste :

Amour, tu perdis Troie!

Deux chèvres se rencontrent sur un pont trop étroit pour y passer ensemble ; aucune des deux ne veut reculer; il s'imagine voir

Avec Louis le Grand
Philippe quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.

Un renard est entré la nuit dans un poulailler ; comment exprimer ce désastre?

Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide, etc.

La Fontaine a toujours le style de la chose :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel, en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre.
. . . .
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie.

Ce n'est jamais la qualité des personnages qui le décide. Jupiter n'est qu'un homme dans les choses familières; le moucheron est un héros lorsqu'il combat le lion : rien de plus philosophique, et en même temps de plus naïf, que ces contrastes. La Fontaine est peut-être celui de tous les poëtes qui passe d'un extrême à l'autre avec le plus de justesse et de rapidité. Il n'a pas dessein de faire croire qu'il s'égaye à rapprocher le grand du petit : il veut que l'on pense, au contraire, que le sérieux qu'il met aux petites choses, les lui fait mêler et confondre de bonne foi avec les grandes; et il réussit, en effet, à produire cette illusion. De là vient qu'il n'est jamais contraint, ni dans le style familier, ni dans le haut style. Si ses réflexions et ses peintures l'emportent vers l'un, ses sujets le ramènent à l'autre, et toujours si à propos, que le lecteur n'a pas le temps de désirer qu'il prenne l'essor ou qu'il se modère. En lui, chaque idée réveille soudain l'image et le sentiment qui lui est propre; on peut le voir dans ses peintures, dans son dialogue, dans ses harangues. Qu'on lise, pour les peintures, la fable de *Phébus* et de *Borée*, celle du *Chêne* et du *Roseau;* pour le dialogue, celle de la *Mouche* et de la *Fourmi*, celle des *Compagnons d'Ulysse;* pour les harangues, celle du *Loup* et des *Bergers*, celle du *Berger* et du *Roi*, celle de l'*Homme* et de la *Couleuvre*, modèles à la fois de philosophie et de poésie. On a dit souvent que l'une nuisait à l'autre ; qu'on nous cite, ou parmi les anciens ou parmi les modernes, quelque poëte plus riant, plus fécond, plus varié, quelque moraliste plus sage.

Mais ni sa philosophie ni sa poésie ne nuisent à sa naïveté ; au contraire, plus il met de l'une et de l'autre dans ses récits, dans ses réflexions, dans ses peintures, plus il semble persuadé, pénétré de ce qu'il raconte, et plus, par conséquent, il nous paraît simple et crédule.

Le premier soin du fabuliste doit donc être de paraître persuadé ; le second, de rendre sa persuasion amusante ; le troisième, de rendre cet amusement utile.

Son caractère de naïveté une fois établi, nous devons trouver possible qu'il ajoute foi à ce qu'il raconte; et de là vient la règle de suivre les mœurs, ou réelles, ou supposées. Son dessein n'est pas de nous persuader que le lion, l'âne et le renard ont parlé, mais d'en paraître persuadé lui-même; et pour cela, il faut qu'il observe les convenances, c'est-à-dire qu'il fasse parler et agir le lion, l'âne et le renard, chacun selon le caractère et les intérêts qu'il est supposé leur attribuer : ainsi, la règle de suivre les mœurs dans la *fable* est une suite de ce principe, que tout doit y concourir à nous persuader la crédulité du poëte. La Fontaine a quelquefois lui-même oublié cette règle, comme dans la *fable* du *Lion*, de la *Chèvre* et de la *Génisse.*

Il faut de plus que la crédulité du conteur soit amusante. La Fontaine évite avec soin tout ce qui a l'air de la plaisanterie, et, s'il lui échappe quelque trait, il a grand soin de l'émousser.

A ces mots, l'animal pervers,
C'est le serpent que je veux dire.

Voilà une excellente épigramme, et le poëte s'en serait tenu là, s'il avait voulu être fin ; mais il voulait être, ou plutôt il était naïf; il a donc achevé :

C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme ; on pourrait aisément s'y tromper.

De même, dans ces vers qui terminent la *fable* du *Rat solitaire:*

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis

Il ajoute :

Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

La finesse du style consiste à se laisser deviner ; la naïveté, à dire tout ce qu'on pense.

La Fontaine nous fait rire, mais à ses dépens, et c'est sur lui-même qu'il fait tomber le ridicule, quand, pour rendre raison de la maigreur d'une belette, il observe qu'*elle sortait de maladie;* quand, pour expliquer comment un cerf ignorait une maxime de Salomon, il se croit obligé de nous avertir que *ce cerf n'avait pas accoutumé de lire;* quand, pour nous prouver l'expérience d'un vieux rat, et les dangers qu'il avait courus, il remarque qu'*il avait même perdu sa queue à la bataille;* quand, pour nous peindre la bonne intelligence des chiens et des chats, il nous dit :

Ces animaux vivaient entre eux comme cousins :
Cette union si douce et presque fraternelle
Édifiait tous les voisins.

Cependant, comme ce n'est pas uniquement à nous amuser, mais surtout à nous instruire, que la *fable* est destinée, l'illusion doit se terminer au développement de quelque vérité utile : je dis *au développement*, et non pas *à la preuve*, car il faut bien observer que la *fable* ne prouve rien. Quelque bien adapté que soit l'exemple à la moralité, l'exemple est un fait particulier, la moralité une maxime générale; et l'on sait que du particulier au général il n'y a rien à conclure. Il faut donc que la moralité soit une vérité connue par elle-même, et à laquelle on n'ait besoin que de réfléchir pour en être persuadé. L'exemple contenu dans la *fable* en est l'indication, et non la preuve : son but est d'avertir, et non pas de convaincre ; et son office est de rendre sensible à l'imagination ce qui est avoué par la raison ; mais, pour cela, il faut que l'exemple mène droit à la moralité, sans diversion, sans équivoque ; et c'est ce que les plus grands maîtres semblent avoir oublié quelquefois.

La vérité doit naître de la *fable*.

La Motte l'a dit et l'a pratiqué ; il ne le cède même à personne en cette partie . comme elle dépend de la justesse et de la sagacité de l'esprit, et que la Motte avait supérieurement l'une et l'autre, le sens moral de ses *Fables* est presque toujours bien saisi, bien déduit, bien préparé.

La Fontaine s'est plus négligé que lui sur le choix de la moralité. Il semble quelquefois la chercher après avoir composé sa *fable*, soit qu'il affecte cette incertitude pour cacher jusqu'au bout le dessein qu'il avait d'instruire ; soit qu'en effet il se soit livré d'abord à l'attrait d'un tableau favorable à peindre, bien sûr que d'un sujet moral il est facile de tirer une réflexion morale. Cependant sa conclusion n'est pas toujours également heureuse ; le plus souvent profonde, lumineuse, intéressante, et amenée par un chemin de fleurs, mais quelquefois aussi, commune, fausse ou mal déduite.

En général, le respect de la Fontaine pour les anciens ne lui a pas laissé la liberté du choix dans les sujets qu'il en a pris ; presque toutes ses beautés sont de lui, presque tous ses défauts sont des autres : ajoutons que ses défauts sont rares et tous faciles à éviter, et que ses beautés sans nombre sont peut-être inimitables.

J'aurais beaucoup à dire sur sa versification, dont les beautés ravissent d'admiration les hommes de l'art les plus exercés et les hommes de goût les plus délicats; mais la richesse, la vérité, l'originalité, l'heureuse hardiesse de son langage, ne sont pas des qualités qu'on puisse rendre sensibles en les définissant. Pour en avoir l'idée et le sentiment, il faut le lire, et le lire encore ; c'est un plaisir qui ne s'épuise point.

MARMONTEL. *Éléments de Littérature*, tom. II [1].

LA FABLE ET LA VÉRITÉ.

La Vérité toute nue
Sortit un jour de son puits.
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits;
Jeune et vieux fuyaient à sa vue.
La pauvre Vérité restait là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable richement vêtue,
Portant plumes et diamants,
La plupart faux, mais très-brillants.
« Eh ! vous voilà? Bonjour, dit-elle.
Que faites-vous ici seule sur un chemin? »
La Vérité répond : « Vous le voyez, je gèle ;
Aux passants je demande en vain
De me donner une retraite;
Je leur fais peur à tous. Hélas! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien. »
« Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable, et, sans vanité,
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous
Qu'un même intérêt nous rassemble.
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble:
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée;
A cause de moi, chez les fous
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen chacun selon son goût,
Grâce à votre raison, et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie. »

FLORIAN.

---

[1] Voyez l'article même dans Marmontel.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

MODÈLE D'EXERCICE.

La Fontaine mettait au rang de ses meilleures fables celle du Chêne et du Roseau. Avant que de la lire, essayons nous-mêmes quelles seraient les idées que la nature nous présenterait sur ce sujet. Prenons les devants, pour voir si l'auteur suivra la même route que nous.

Dès qu'on nous annonce le Chêne et le Roseau, nous sommes frappés par le contraste du grand avec le petit, du fort avec le faible. Voilà une première idée qui nous est donnée par le seul titre du sujet. Nous serions choqués, si, dans le récit du poëte, elle se trouvait renversée de manière qu'on accordât la force et la grandeur au Roseau, et la petitesse avec la faiblesse au Chêne; nous ne manquerions pas de réclamer les droits de la nature, et de dire qu'elle n'est pas rendue, qu'elle n'est pas imitée. L'auteur est donc lié par le seul titre.

Si on suppose que ces deux plantes se parlent, la supposition une fois accordée, on sent que le Chêne doit parler avec hauteur et avec confiance, le Roseau avec modestie et simplicité; c'est encore la nature qui le demande. Cependant, comme il arrive presque toujours que ceux qui prennent le ton haut sont des sots, et que les gens modestes ont raison, on ne serait point surpris ni fâché de voir l'orgueil du Chêne abattu, et la modestie du Roseau préservée. Mais cette idée est enveloppée dans les circonstances d'un événement qu'on ne conçoit pas encore. Hâtons-nous de voir comment l'auteur le développera.

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature.

Le discours est direct. Le Chêne ne dit point au Roseau : *qu'il avait bien sujet d'accuser la nature*, mais : *Vous avez...* Cette manière est beaucoup plus vive ; on croit entendre les acteurs mêmes : le discours est ce qu'on appelle dramatique. Ce second vers, d'ailleurs, contient la proposition du sujet, et marque quel sera le ton de tout le discours. Le Chêne montre déjà du sentiment et de la compassion, mais cette compassion orgueilleuse par laquelle on fait sentir au malheureux les avantages qu'on a sur lui.

Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.

Cette idée que le Chêne donne de la faiblesse du Roseau est bien vive et bien humiliante pour le Roseau ; elle tient de l'insulte : le plus petit des oiseaux est pour vous un poids qui vous incommode.

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête.

C'est la même pensée présentée sous une autre image. Le Chêne ne raisonne que par des exemples; c'est la manière de raisonner la plus sensible, parce qu'elle frappe l'imagination en même temps que l'esprit. *D'aventure* est un terme un peu vieux, dont la naïveté est poétique. *Rider la face de l'eau* est une image juste et agréable : *Vous oblige à baisser la tête;* ces trois vers sont doux : il semble que le Chêne s'abaisse à ce ton de bonté par pitié pour le Roseau. Il va parler de lui-même en bien d'autres termes :

Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.

Quelle noblesse dans les images! Quelle fierté dans les expressions et dans les tours! *Cependant que*, terme noble et majestueux! *au Caucase pareil*, comparaison hyperbolique; *non content d'arrêter les rayons du soleil : arrêter* marque une sorte d'empire et de supériorité; sur qui? sur le soleil même; *brave l'effort : braver* ne signifie pas seulement *résister*, mais résister avec insolence. Ce n'est point à la tempête seulement qu'il résiste, mais à son *effort*. Le singulier est ici plus poétique que le pluriel. Ces trois vers, dont l'harmonie est forte, pleine, les idées grandes, nobles, figurent avec les trois précédents, dont l'harmonie est douce, de même que les idées : observez encore *front* et *arrêter*, à l'hémistiche.

Tout vous est aquilon; tout me semble zéphyr.

Le Chêne revient à son parallèle, si flatteur pour son amour-propre; et, pour le rendre plus sensible, il le réduit en deux mots : tout vous *est* réellement aquilon; et à moi, tout *me semble* zéphyr. Le contraste est observé partout, jusque dans l'harmonie : *tout me semble zéphyr* est beaucoup plus doux que *tout vous est aquilon;* mais quelle énergie dans la brièveté! Continuons :

Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage.

L'orgueil du Chêne était content; peut-être même qu'il avait un peu rougi. Il reprend son premier ton de compassion, pour engager adroitement le Roseau à consentir aux louanges qu'il s'est données, et à flatter encore son amour-propre par un aveu plaintif de sa faiblesse. Mais, malgré ce ton de compassion, il sait toujours mêler dans son discours les expressions du ton

avantageux. *A l'abri* est vain et orgueilleux dans la bouche du Chêne. *Du feuillage dont je couvre le voisinage : de mon feuillage* eût été trop succinct et trop simple ; mais *dont je couvre*, cela étend l'idée et fait image. *Le voisinage*, terme juste, mais qui n'est pas sans enflure. *Je vous défendrais de l'orage : Je...* Qu'il y a de plaisir à se donner soi-même pour quelqu'un qui protége !

Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.

Ce tour est poétique, et même de la haute poésie ; ce qui ne messied pas dans la bouche du Chêne.

La nature envers vous me semble bien injuste.

C'est la conclusion, que le Chêne prononça sans doute en appuyant, et avec une pitié désobligeante, quoique réelle et véritable.

On attend avec impatience la réponse du Roseau. Si on pouvait la lui inspirer, on ne manquerait point de l'assaisonner. La Fontaine, qui a su faire naître l'intérêt, ne sera point embarrassé pour le satisfaire. La réponse du Roseau sera polie, mais sèche, et on n'en sera point surpris.

Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel.

C'est précisément une contre-vérité. Le Roseau n'a pas voulu lui dire qu'elle partait de l'orgueil ; mais seulement il lui fait sentir qu'il en avait examiné et vu le principe : c'était au Chêne à comprendre ce discours. Tout ce qui suit est sec, et même menaçant :

Mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin.

Le propos n'est pas long, mais il est énergique.

Les acteurs n'ont plus rien à se dire ; c'est au poëte à achever le récit. Il prend le ton de la matière ; il peint un orage furieux.

Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.

Le vent part de l'extrémité de l'horizon ; sa rapidité s'augmente dans sa course : il y a image. Au lieu de dire un *vent du nord*, on le personnifie, et la périphrase donne de la noblesse à l'idée, et de l'espace pour placer l'harmonie.

L'arbre tient bon ; le roseau plie.

Voilà nos deux acteurs en situation parallèle.

Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Ces vers sont beaux, nobles ; l'antithèse et l'hyperbole qui règnent dans les deux derniers les rendent sublimes.

Le poëte, comme on le voit, a suivi les idées que le sujet présente naturellement : c'est ce qui fait la vérité de son récit. Mais il a su revêtir ce fonds de tous les ornements qui pouvaient lui convenir : c'est ce qui en fait la beauté. Ses pensées, ses expressions, ses tours, forment un accord parfait avec le sujet : toutes les parties en sont assorties et liées, au dedans par la suite et l'ordre des pensées, au dehors par la forme du style, et nous présentent par ce moyen un tableau de l'art, où tout est grâce et vérité. Joignez à cela le sentiment qui règne partout, qui anime tout d'un bout à l'autre. Cette pièce a tout ce qu'on peut désirer pour une fable parfaite.

LA FONTAINE, *développé par* LE BATTEUX.

AUTRE DÉVELOPPEMENT

La Fontaine représente toutes les puissances de la nature en action dans ce paysage. On y voit le soleil, le vent, l'orage, l'eau, une grande montagne, un chêne et un roseau, enfin un roitelet, puissance animale. Il n'y a pas de doute que si son sujet eût comporté un personnage humain, et surtout une nymphe, il ne l'eût rendu plus intéressant. Mais, à son défaut, il personnifie ses deux acteurs inanimés ; il donne au chêne un *front au Caucase pareil*, un dos qui ne courbe jamais, une tête au ciel voisine, et des pieds qui touchent à l'empire des morts. Il lui suppose des sentiments convenables à sa taille, un orgueil protecteur, une compassion dédaigneuse ; il lui oppose un faible roseau, jouet des vents, mais humble, patient, content de son sort, et qui trouve sa sûreté dans sa faiblesse même. Il relève ensuite, par des expressions sublimes, son site naturellement circonscrit, et y ajoute des lointains par des images accessoires. Il appelle les marais, *humides bords des royaumes du vent ;* il peint le vent lui-même en le personnifiant. Enfin, arrive la catastrophe, pour servir d'éternelle leçon aux grands et aux petits. La moralité de cette fable n'est point récapitulée en maxime au commencement ou à la fin, comme dans les autres fables de la Fontaine ; mais elle est répandue partout, ce qui vaut encore mieux. C'est le lecteur lui-même, et non l'auteur, qui la tire. Lorsqu'elle est entremêlée avec la fiction, la fable ressemble à ces riches étoffes où l'or et la

soie sont filés ensemble. Cependant la morale de celle-ci paraît se montrer dans les expressions mêmes de sa dernière image. Elles conviennent également au chêne orgueilleux déraciné par le vent, et aux grands de la terre renversés par des causes souvent aussi légères.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Harmonies de la Nature*, tom. I.

LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

MODÈLE D'EXERCICE.

Un octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir: mais planter à cet âge,
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage,
Assurément il radotait.

Qu'on cherche ailleurs des débuts plus simples, plus vifs, plus nets, plus riches, d'un tour plus piquant.

Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

Au nom des dieux est affectueux, *je vous prie* est familier, *labeur* est très-poétique; qu'on essaye de mettre *travail : patriarche*, familier encore.

A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?

Il est difficile de dire mieux la même chose, et en moins de mots : *charger*, expression forte; *charger votre vie*, tour poétique.

Ne songez désormais qu'à vos fautes passées:
Quittez le long espoir et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.

Le caractère du jeune homme est peint dans ce discours; le fond en est désobligeant. *Songez à vos fautes* tient de l'outrage. *Quittez le long espoir et les vastes pensées.* Quel vers! qu'il est riche, qu'il est harmonieux! quel champ d'idées pour le lecteur! *long espoir* est un latinisme qui fait beauté [1]. *Tout cela ne convient qu'à nous:* c'est la confiance du Chêne.

Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu.

Cette maxime, très-belle, très-importante, est placée on ne peut mieux dans la bouche d'un vieillard d'une expérience consommée.

La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.

Blême fait image, c'est le *pallida Mors* d'Horace. Le poëte a imité le reste de la pensée de l'auteur latin, mais en la rajeunissant par un tour nouveau. Horace avait dit : La pâle Mort heurte également du pied à la porte des rois et à celle des bergers; la Fontaine dit : La Parque blême se joue également de la vie des jeunes et de celle des vieux.

. . . . . Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?

C'est un raisonnement plein de philosophie. On voit avec quelle force il est rendu, et quel est l'effet du mot *seulement* placé au bout du vers.

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.
Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore.

Il n'est rien de plus noble que ce sentiment. Si nos pères n'avaient travaillé que pour eux, de quoi jouirions-nous?

Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Ce tour poétique donne un air gracieux à une pensée triste par elle-même.

Le vieillard eut raison : un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant en Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même voulait enter:
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

Le caractère du vieillard se soutient jusqu'au bout. Il les pleura, quoiqu'ils lui eussent parlé avec peu de respect; mais il a tout pardonné à la vivacité de leur âge : il gémit de les voir sitôt moissonnés.

LA FONTAINE, *développé par* LE BATTEUX.

LES SACS DES DESTINÉES.

On n'est pas bien dès qu'on veut être mieux.
Mécontent de son sort, sur les autres fortunes
Un homme promenait ses désirs et ses yeux,
Et de cent plaintes importunes
Tous les jours fatiguait les dieux.
Par un beau jour, Jupiter le transporte
Dans les célestes magasins
Où, dans autant de sacs scellés par les Destins,
Sont par ordre rangés tous les états que porte
La condition des humains.
« Tiens, lui dit Jupiter, ton sort est en tes mains;
Contentons un mortel une fois en la vie;
Tu n'en es pas trop digne, et ton murmure impie
Méritait mon courroux plutôt que mes bienfaits;
Je n'y veux pas ici regarder de si près.
Voilà toutes les destinées;
Pèse et choisis; mais, pour régler ton choix,

---

[1] Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam.
HOR., Od. 4, liv. Ier. (N. E.)

Sache que les plus fortunées
Pèsent le moins : les maux seuls font le poids. »
« Grâce au seigneur Jupin, puisque je suis à même,
Dit notre homme, soyons heureux. »
Il prend le premier sac, le sac du rang suprême,
Cachant les soins cruels sous un éclat pompeux.
« Oh ! oh ! dit-il, bien vigoureux
Qui peut porter si lourde masse :
Ce n'est mon fait. » Il en pèse un second,
Le sac des grands, des gens en place :
Là gisent le travail et le penser profond,
L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrâce,
Même les bons conseils que le hasard confond.
« Malheur à ceux que ce poids-ci regarde,
Cria notre homme, et que le ciel m'en garde !
A d'autres. » Il poursuit, prend et pèse toujours
Et mille et mille sacs, trouvés toujours trop lourds :
Ceux-ci par les égards et la triste contrainte ;
Ceux-là par les vastes désirs ;
D'autres par l'envie ou la crainte ;
Quelques-uns seulement par l'ennui des plaisirs.
« O ciel ! n'est-il donc point de fortune légère ?
Disait déjà le chercheur mécontent ;
Mais quoi ! me plains-je à tort ? J'ai, je crois, mon affaire :
Celle-ci ne pèse pas tant. »
« Elle pèserait moins encore,
Lui dit alors le dieu qui lui donnait le choix :
Mais tel en jouit qui l'ignore ;
Cette ignorance en fait le poids. »
« Je ne suis pas si sot ; souffrez que je m'y tienne,
Dit l'homme. » « Soit ; aussi bien c'est la tienne,
Dit Jupiter. Adieu, mais là-dessus,
Apprends à ne te plaindre plus. »

LA MOTTE.

LE MIROIR.

Jadis un père de famille
Eut un fils beau comme le jour ;
Il eut, au contraire, une fille
Sans nuls attraits, vrai remède d'amour.
Ces enfants badinaient, comme font d'ordinaire
Ceux de leur âge, et, trouvant un miroir
A la toilette de leur mère,
Le Narcisse nouveau prit plaisir à s'y voir.
Devenu tout à coup amoureux de lui-même,
Il vanta ses attraits, vanité dont sa sœur
Ressentit un dépit extrême,
Croyant, à chaque mot, qu'il taxait sa laideur.
Elle n'entendait pas là-dessus raillerie ;
Quoique fort jeune encor, l'amour-propre et l'envie
S'en étaient emparés. Elle va promptement
Trouver son père à son appartement.
« Mon petit frère a la manie
Se mirer, dit-elle ; il se croit un soleil,
Et son orgueil est sans pareil.
Défendez-lui, mon père, je vous prie,
D'approcher du miroir et de s'y regarder. »
Le père, loin de le gronder,
Les embrasse tous deux, tour à tour les caresse ;
Et, leur partageant sa tendresse,
« Mes chers enfants, dit-il, je veux
Que vous vous miriez tous les deux :
Vous, mon fils, afin que l'image
De la beauté dont Dieu prit soin de vous parer
Vous donne horreur du vice et du libertinage
Qui pourrait la déshonorer ;
Et vous ma fille, afin qu'en cette glace
Apercevant votre disgrâce,
Et que vous n'avez pas ces attraits enchanteurs
Dont brille souvent la jeunesse,
Vous répariez ces défauts par vos mœurs :
Rien n'est si beau que la sagesse[1]. »

RICHER.

LE LIVRE DE LA RAISON.

Lorsque le ciel, prodigue en ses présents,
Combla de biens tant d'êtres différents,
Ouvrages merveilleux de son pouvoir suprême,
De Jupiter l'homme reçut, dit-on,
Un livre écrit par Minerve elle-même,
Ayant pour titre *la Raison.*
Ce livre, ouvert aux yeux de tous les âges,
Les devait tous conduire à la vertu ;
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,
Quoiqu'il contînt les leçons les plus sages.
L'enfance y vit des mots, et rien de plus ;
La jeunesse, beaucoup d'abus ;
L'âge suivant, des regrets superflus ;
Et la vieillesse en déchira les pages.

AUBERT.

LE MIROIR.

Un miroir merveilleux, et d'utile fabrique,
Où se peignait par art le naturel des gens,
Attirait, au milieu d'une place publique,
Les regards de tous les passants.
J'ignore chez quel peuple ; il n'importe en quel temps.
Chacun glose à l'envi sur ce tableau fidèle.
Arrive une coquette : elle y voit traits pour traits
Ses petits soins jaloux et ses penchants secrets :
Sans mentir, voilà bien le portrait d'Isabelle !
Présomption, désirs, mépris d'autrui : c'est elle,
C'est son esprit tout pur, je la reconnais là.
Le joli miroir que voilà !
Et combien je m'en vais humilier la belle !
Un petit-maître succéda,
Et la glace aussitôt présente pour image
Beaucoup d'orgueil et fort peu de raison.
Parbleu ! je suis ravi que l'on ait peint Damon,
S'écrie, en se mirant, l'important personnage ;
Et je voudrais que, pour devenir sage,
De ce miroir malin il prît quelque leçon.
Après ce fat vient un vieil Harpagon
D'une espèce tout à fait rare.
Il tire une lunette, et se regarde bien ;
Puis, ricanant d'un air bizarre :
C'est Ariste, dit-il, ce vieux fou, cet avare,
Qui se ferait fouetter pour accroître son bien ;
J'aurais un vrai plaisir à montrer sa lésine,
Et paîrais de bon cœur cette glace divine
Si l'on me la donnait pour rien.
Mille gens vicieux, sur les pas de cet homme,
Tour à tour firent voir la même bonne foi ;
Chacun d'eux reconnut, dans le brillant fantôme,
Qui l'un, qui l'autre, et jamais soi.
Tout homme est vain, tout homme aime à médire :
On rirait moins des traits de la satire,
Si la présomption dont naquit le dédain
Entre eux et nous ne mettait le prochain.

LE MÊME.

---

[1] Voyez *Phèdre*, lib. III, fab. 8.

L'HISTOIRE.

La capitale d'un empire
Que le glaive du Scythe achevait de détruire,
Par mille édifices pompeux
Du sauvage vainqueur éblouissait la vue.
D'un prince qui régna dans ces murs malheureux
Il admirait surtout la superbe statue.
On lisait sur le monument :
A très-puissant, très-bon, très-juste et très-clément,
Et le reste ; en un mot, l'étalage vulgaire
Des termes consacrés au style lapidaire.
Ces mots en lettres d'or frappent le conquérant ;
Ce témoignage si touchant
Qu'aux vertus de son roi rendait un peuple immense,
Émeut le roi barbare ; il médite en silence
Sur ce genre d'honneur qu'il ne connut jamais ;
Longtemps de ce bon prince il contemple les traits.
Il se fait expliquer l'histoire de sa vie.
« Ce prince, dit l'histoire, horreur de ses sujets,
Naquit pour le malheur de sa triste patrie.
Devant son joug de fer il fit taire les lois ;
Il étouffa l'honneur, ce brillant fanatisme
Qui sert si bien les rois,
Et fit le premier pas vers l'affreux despotisme. »
Tel était le portrait qu'à la postérité
Transmettait l'équitable histoire.
Le Scythe confondu ne sait ce qu'il doit croire.
Pourquoi donc, si l'histoire a dit la vérité,
Par un monument si notoire
Le mensonge est-il attesté?
Sa Majesté sauvage était bien étonnée.
« Seigneur, dit un des courtisans
Qui, durant près d'un siècle, à la cour des tyrans
Traîna sa vie infortunée,
Seigneur, ce monument qui vous surprend si fort,
Au destructeur de la patrie
Fut érigé pendant sa vie...
On fit l'histoire après sa mort. »

BOISSARD.

LA LINOTTE.

Une étourdie, une tête à l'évent [1],
Une linotte, c'est tout dire,
Sifflant à tout propos, et tournant à tout vent,
Quitta sa mère et voulut se produire,
Se faire un sort indépendant.
Un nid chez soi vaut mieux souvent
Que ne vaut ailleurs un empire.
Il s'agit de trouver un bel emplacement.
Ma folle, un jour, s'arrêta près d'un chêne.
« C'est, dit-elle, ce qu'il me faut ;
Je serai là comme une reine ;
On ne peut se nicher plus haut. »
En un moment le nid s'achève :
Mais deux jours après, ô douleur!
Par tourbillons le vent s'élève,
L'air s'embrase, un nuage crève :
Adieu les projets de bonheur!
Notre linotte était absente.
A son retour, Dieu! quels dégâts!
Plus de nid! le chêne en éclats!
« Ho, ho! je serai plus prudente,
Dit-elle ; logeons-nous six étages plus bas. »
Des broussailles frappent sa vue.
« La foudre n'y tombera point,
J'y vivrai tranquille, inconnue ;
Et ceci, pour le coup, est mon fait de tout point. »
Elle y bâtit son domicile.
Moins d'éclat, sans plus de repos :
La poussière et les vermisseaux
L'inquiètent dans cet asile :
Il faut prendre congé ; mais, sage à ses dépens,
D'un buisson qui domine elle gagne l'ombrage,
Y trouve des plaisirs constants,
Et s'y préserve en même temps
De la poussière et de l'orage.
Si le bonheur nous est permis,
Il n'est point sous le chaume, il n'est point sur le trône.
Voulons-nous l'obtenir, amis,
La médiocrité le donne.

DORAT.

LES MÉTAMORPHOSES DU SINGE.

Gille, histrion de foire, un jour par aventure,
Trouva sous sa patte un miroir :
Mon singe, au même instant, de chercher à s'y voir.
« O le museau grotesque! ô la plate figure!
S'écria-t-il ; que je suis laid!
Puissant maître des dieux, j'ose implorer tes grâces :
Laisse-moi le lot des grimaces ;
Je te demande au reste un changement complet. »
Jupin l'entend et dit : « Je consens à la chose.
Regarde : es-tu content de ta métamorphose? »
Le singe était déjà devenu perroquet.
Sous ce nouvel habit mon drôle s'examine,
Aime assez son plumage et beaucoup son caquet ;
Mais il n'a pas tout vu : « Peste! la sotte mine
Que me donne Jupin ; le long bec que voilà!
J'ai trop mauvaise grâce avec ce bec énorme :
Donnez-moi vite une autre forme. »
Par bonheur en ce moment-là
Le seigneur Jupiter était d'humeur à rire :
Il en fit donc un paon ; et cette fois le sire,
Promenant sur son corps des yeux émerveillés,
S'enfle, se pavane, et s'admire ;
Mais las! il voit ses vilains pieds ;
Et mon impertinente bête
A Jupin derechef adresse une requête.
« Ma bonté, dit le dieu, commence à se lasser :
Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière,
Et vais de chaque état où tu viens de passer
Te conserver le caractère :
Mais aussi plus d'autre prière ;
Que je n'entende plus ton babil importun. »
A ces mots, Jupiter lui donne un nouvel être.
Et qu'en fait-il? Un petit-maître.
Depuis ce temps, dit-on, les quatre ne font qu'un [2].

LE BAILLY.

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère ;
Le bien que l'on fait à son frère,
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement ;

---

[1] *Évent* veut dire air agité, d'où tête à l'évent, étourdie, légère, etc. (N. E.)

[2] Voyez *le Singe, Fables* et *Allégories*.

Confucius l'a dit : suivons tous sa doctrine.
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant :
Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie ;
Mais leurs vœux étaient superflus :
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint : il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva ;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres ;
Unissons-les, mon frère ; ils seront moins affreux. »
« — Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas ;
Vous-même vous n'y voyez pas :
A quoi nous servirait d'unir notre misère? »
« — A quoi! répond l'aveugle ; écoutez : à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire ;
J'ai des jambes, et vous des yeux ;
Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide ;
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

FLORIAN.

LE CHATEAU DE CARTES.

Un bon mari, sa femme, et deux jolis enfants,
Coulaient en paix leurs jours dans le simple héritage
Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons ;
Et le soir dans l'été, soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver, devant leurs tisons,
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'elles donnent toujours :
Le père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse.
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
Lisait et méditait sans cesse ;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin : le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains et des Parthes,
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés,
Un fragile château de cartes.
Il n'en respirait pas, d'attention, de peur.
Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt : « Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants
Et d'autres fondateurs d'empire?
Ces deux noms sont-ils différents? »
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer un second étage,
S'écrie : « Il est fini ! » Son frère, murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;
Et voilà le cadet pleurant.
« Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant. »

LE MÊME.

LE CHAMEAU ET LE BOSSU.

Au son du fifre et du tambour,
Dans les murs de Paris on promenait un jour
Un chameau du plus haut parage ;
Il était fraîchement arrivé de Tunis,
Et mille curieux, en cercle réunis,
Pour le voir de plus près lui fermaient le passage.
Un riche, moins jaloux de compter des amis
Que de voir à ses pieds ramper un monde esclave,
Dans le chameau louait un air soumis.
Un magistrat aimait son maintien grave,
Tandis qu'un avare enchanté
Ne cessait d'applaudir à sa sobriété.
Un bossu vint, qui dit ensuite :
« Messieurs, voilà bien des propos ;
Mais vous ne parlez pas de son plus grand mérite.
Voyez s'élever sur son dos
Cette gracieuse éminence ;
Qu'il paraît léger sous ce poids!
Et combien sa figure en reçoit à la fois
Et de noblesse et d'élégance! »
En riant du bossu, nous faisons comme lui ;
A sa conduite en rien la nôtre ne déroge,
Et l'homme, tous les jours, dans l'éloge d'autrui,
Sans y songer, fait son éloge.

LE BAILLY.

LE FLEUVE.

Un grand fleuve parcourt le monde :
Tantôt lent, il serpente entre des prés fleuris,
Les embellit et les féconde ;
Tantôt rapide, il s'enfle, il se courrouce, il gronde,
Roulant, précipitant au milieu des débris
Son eau turbulente et profonde.
A travers les cités, les guérets, les déserts,
Il va, distribuant à mesure inégale,
Aux avides humains dont ses bords sont couverts,
Les trésors de son urne avare et libérale.
Ainsi, tandis que l'un, dans son repos,
Bénit la main de la nature,
Qui dans son héritage a fait passer leurs flots,
Ou les lui donne pour ceinture,
L'autre maudit le sol dont les flancs déchirés
Reproduisent sans cesse et le roc et la pierre,
Indestructible digue, éternelle barrière,
Assise entre le fleuve et ses champs altérés.
Mais le plaisant de cette histoire,
C'est de voir certain compagnon,
Plongé dans l'eau jusqu'au menton ;
Plus il a bu, plus il veut boire.
Infatigable, et dans son bain,
Cent fois moins heureux et moins sage
Qu'un homme qui tout près, sans désirs, sans dédain,

Regardant l'eau couler, n'en prend pour son usage
Que ce qui peut tenir dans le creux de sa main.
Homme rare, sur ma parole!
Avec moi vous en conviendrez,
Mes bons amis, quand vous saurez
Que notre fleuve est le Pactole.

ARNAULT.

L'AIGLE ET LE SERPENT.

L'oiseau ministre du tonnerre,
Après avoir longtemps contemplé le soleil,
Abaissa son vol vers la terre.
Il voulait y jouir du brillant appareil
Que développe la nature,
Lorsque les doux zéphyrs, messagers du printemps,
Ont rajeuni l'herbe des champs,
Et tapissé les prés de fleurs et de verdure.
Du sommet d'un roc sourcilleux,
Son avide regard ne peut trop se repaître
D'un spectacle si merveilleux.
Comme il rendait hommage à l'œuvre du grand maître,
Qui prodigue aux mortels tant de biens précieux,
Un énorme serpent frappe soudain ses yeux.
Sorti du fond d'une crevasse,
Il a vu l'aigle; il le menace,
Et, pour mieux l'embrasser, de son corps monstrueux
Déroule en longs replis les anneaux tortueux;
A darder le venin déjà sa langue est prête;
Il se ramasse en rond, dresse une horrible tête,
Puis s'élance, et, toujours entraîné par son poids,
Tombe, s'élance encore et retombe vingt fois.
Outré de dépit, de colère,
Il répond par des sifflements
Au calme de son adversaire,
Et sur le roc aride il imprime ses dents.
L'aigle voit en pitié sa rage.
Il lui tient alors ce langage :
« Que prétendais-tu faire, animal odieux?
Va, cesse une attaque inutile;
Quel triomphe obtiendrait sur un faible reptile
L'oiseau du souverain des dieux?
J'entends... Tu voudrais qu'en sa serre
Il daignât te saisir pour t'élever aux cieux :
Ton sort serait trop glorieux :
Non : siffle et rampe sur la terre. »
Il dit, et, reprenant son vol audacieux,
L'aigle, au milieu des airs, franchit un vaste espace,
Où l'œil du reptile envieux
Ne peut suivre même sa trace.

A.-F. LE BAILLY.

LE TRONE DE NEIGE.

Qui n'aime à voir folâtrer des enfants?
On se croit de leur âge. O douce jouissance
De pouvoir quelquefois se rappeler ce temps
Si regretté, bien qu'il ait ses tourments!
Un rien suffit pour amuser l'enfance;
Mais dans ses jeux, plus qu'on ne pense,
S'introduisent déjà les passions des grands.
Un jour, échappés du collége,
Des écoliers d'onze à douze ans
Aperçurent un tas de neige..
Le plus âgé, qu'on avait nommé roi,
Dit que de son pouvoir il en faisait le siége.
Le trône enfin; et le cortége
Donne à ce vœu force de loi.
Le trône était froid comme glace;
N'importe, avec plaisir s'y place
Cette éphémère majesté.
On s'enivre de la puissance...
Peut-on impunément avoir l'autorité?
Chez notre prince l'insolence
Surpasse encor la dureté :
Des malheureux sujets la moindre négligence
Est réprimée avec sévérité.
De Tarquin le Superbe il avait l'arrogance,
Et de Néron, plus tard, selon toute apparence,
Il aurait eu la cruauté.
Pourtant le soleil le dérange :
Le trône, qui se fond d'une manière étrange,
Avant la fin du jour s'abat...
Bientôt l'orgueilleux potentat...
Se voit au milieu de la fange.

Redoutez un destin pareil,
Vous que la fortune protége :
Vous êtes sur un tas de neige....
Gare le rayon du soleil!

DE STASSART, liv. V, fab. 10.

LE SAGE ET LE CONQUÉRANT.

Sorti vainqueur de cent combats,
Et fier d'avoir porté le deuil et les alarmes
Jusques aux plus lointains climats,
Un nouveau Tamerlan visitait les États
Soumis au pouvoir de ses armes.
Un sage, par hasard, accompagnait ses pas :
Sage, qui ne le flattait pas;
Mais on vantait son talent oratoire,
Et l'adroit conquérant l'admettait à sa cour,
Espérant le charger un jour
Du soin d'écrire son histoire.
Épuisés de fatigue, ils arrivent tous deux
Au sommet d'un roc sourcilleux
Où le Tartare enfin s'arrête,
Jaloux de contempler sa dernière conquête :
C'était jadis une vaste cité
Qu'embellissaient les arts, enfants de l'opulence;
Mais, en proie au pillage, à la férocité,
Ce n'était plus alors qu'une ruine immense.
Le sage, à cet aspect, se sent glacé d'horreur.
« Regarde, lui dit le vainqueur,
C'est là que j'ai livré dix assauts, vingt batailles;
Là, que les ennemis surpris
M'ont abandonné leurs murailles;
Ici, que par milliers des soldats aguerris
Ont rencontré leurs funérailles.
Quels beaux titres de gloire! Ils sont partout écrits.
— Ah! lui répond le sage, osez-vous bien le croire?
Non, je ne vois autour de ces remparts
Que cendres, que débris et qu'ossements épars :
Vainement j'y cherche la gloire. »

LE BAILLY.

L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAITRE D'UN CHAMP.

Ne t'attends qu'à toi seul: c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit.

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire, environ le temps
Que tout aime, et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié du printemps
Sans goûter les plaisirs des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor ;
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet, et faire sentinelle.
« Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien ; selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera. »
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
« Les blés sont mûrs, dit-il ; allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »
Notre alouette, de retour,
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider. »
« S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite.
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais ; voilà de quoi manger. »
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor [1], le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
« Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose. »
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
« Il a dit ses parents, mère! c'est à cette heure... »
« Non, mes enfants, dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure. »
L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois le maître se souvint
De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même :
Retenez bien cela, mon fils ; et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun notre faucille :
C'est là notre plus court ; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons. »
Dès lors que le dessein fut su de l'alouette :
« C'est à ce coup qu'il faut décamper, mes enfants ! »
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants,
Délogèrent tous sans trompette [2].

LA FONTAINE, liv. IV, 22.

LE PHILOSOPHE SCYTHE.

Un philosophe austère et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile [3],
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille :
Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
Ébranchait, émondait, ôtait ceci, cela,
Corrigeant partout la nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : « Était-il d'homme sage [4]
De mutiler ainsi ces pauvres habitants?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage :
Laissez agir la faux du Temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
— J'ôte le superflu, dit l'autre ; et, l'abattant,
Le reste en profite d'autant. »
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure,
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abatis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame :
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort,
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

LE MÊME, liv. XII. 20.

---

1 Lorsque l'alouette eut pris son vol et quitté ses petits. Remarquez la précision de ce tour. (N. E.)

2 Voyez les *Nuits attiques d'Aulu-Gelle*, même sujet.

3 Le vieillard de Corycie, dont parle Virgile au quatrième livre des Géorgiques, vers 127. (N. E.)

4 Était-ce le fait d'un homme sage? (N. E.)

ALLÉGORIES.

Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage ;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
BOILEAU. *Art poét*, chant III.

ALLÉGORIE.

PRÉCEPTES DU GENRE.

On n'a point assez distingué l'*allégorie* d'avec l'apologue ou la fable morale.

Le mérite de l'apologue est de cacher le sens moral, ou la vérité qu'il renferme, jusqu'au moment de la conclusion, qu'on appelle *moralité*.

Le mérite de l'allégorie est de n'avoir pas besoin d'expliquer la vérité qu'elle enveloppe ; elle la fait sentir à chaque trait par la justesse de ses rapports.

L'*allégorie* se propose, non pas de déguiser, mais d'embellir la vérité et de la rendre plus sensible. C'est, comme on l'a très-bien dit, *une métaphore continuée*. Or une qualité essentielle de la métaphore est d'être transparente ; il fallait donc aussi donner pour qualité distinctive à l'*allégorie* cette clarté, cette transparence qui laisse voir la vérité, et qui ne l'obscurcit jamais. On la voit sans cesse occupée à rendre son objet sensible, écartant, comme des nuages, tout ce qui altère la justesse de l'allusion et des rapports.

L'*allégorie* est quelquefois aussi une façon de présenter avec ménagement une vérité qui offenserait, si on l'exposait toute nue ; mais elle la déguise moins. C'est un conseil discrètement donné, mais dont celui qu'il intéresse ne peut manquer de sentir à chaque trait l'application. L'ode d'Horace, tant de fois citée : *O navis, referent in mare te novi fluctus*, en est l'exemple et le modèle ; entre un vaisseau et la république, entre la guerre civile et une mer orageuse, tous les rapports sont si frappants, que les Romains ne pouvaient s'y méprendre, et la vérité n'eut jamais de voile plus fin ni plus clair.

L'*allégorie*, par sa ressemblance et par la justesse de ses rapports, doit toujours laisser entrevoir la vérité qu'elle enveloppe ; son objet est manqué, si l'esprit s'y trompe, ou si, satisfait d'en apercevoir la surface, il ne désire pas autre chose, et n'en pénètre pas le fond.

Plutarque a raison de comparer les fictions poétiques aux feuilles de vigne, sous lesquelles le raisin doit être caché ; mais, toutes les fois que le sujet en lui-même a son utilité morale, c'est un raffinement puéril que d'y chercher un sens mystérieux.

Ce n'est pas que, dans les poëmes épiques, et particulièrement dans ceux d'Homère, il n'y ait bien des détails où l'allégorie est sensible ; et alors, la vérité voilée y perce de façon à frapper tous les yeux : telle est l'image des *Prières*, tel est l'ingénieux épisode de la ceinture de Vénus ; mais regarder l'Iliade comme une *allégorie* continue, c'est attribuer à Homère des rêves qu'il n'a jamais faits.

C'est particulièrement dans les présages, dans les songes, dans le langage prophétique, que les poëtes emploient l'*allégorie*. Dans l'Iliade, tandis qu'Hector et Polydamas attaquent le camp des Grecs, un aigle audacieux vole à leur gauche, tenant dans ses serres un énorme dragon, qui, palpitant et ensanglanté, ose combattre, se replie, et blesse son vainqueur. L'oiseau sacré laisse tomber sa proie.

C'est de cette image qu'Horace semble avoir pris la comparaison de l'aiglon avec le jeune Drusus : *Qualem ministrum fulminis alitem*, etc.

L'art de l'*allégorie* consiste à peindre vivement et correctement, d'après l'idée ou le sentiment, la chose qu'on personnifie : comme la Renommée, dans l'*Énéide* de Virgile ; l'Envie, dans les *Métamorphoses* d'Ovide et dans *la Henriade;* les Prières, dans l'*Iliade*, etc. Il n'y a peut-être jamais eu d'*allégorie* ni plus belle, ni plus adroite, ni plus éloquemment employée que celle-ci.

Des modèles parfaits de l'*allégorie* en action sont la fable de l'Amour et la Folie, dans la Fontaine ; l'épisode de la Haine dans l'opéra d'*Armide;* la Mollesse, dans *le Lutrin*. Quelque belle que soit l'*allégorie*, elle serait froide, si elle était longue. Un poëme tout allégorique ne serait pas soutenable, eût-il d'ailleurs mille beautés.

Presque toute la mythologie des Grecs, comme celle des Égyptiens, est allégorique ; et ses fictions étaient peut-être, dans leur nouveauté, ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus ingénieux ; mais, à présent qu'elles sont rebattues, la poésie descriptive a bien plus de mérite et de gloire à peindre la nature toute nue, qu'à l'envelopper de ces voiles depuis longtemps usés.

Les emblèmes ne sont que des *allégories* que peut exprimer le pinceau. C'est ainsi qu'on a représenté le Nil, la tête voilée, pour faire entendre que la source de ce fleuve était inconnue ; c'est ainsi que, pour désigner la paix, on a peint les colombes de Vénus faisant leur nid dans le casque de Mars.

C'est une idée assez heureuse, pour exprimer la crainte des maux d'imagination, que l'*allégorie* d'un enfant qui souffle en l'air des boules de savon, et qui, s'effrayant de leur chute, inspire la même frayeur à une foule d'autres enfants, sur qui ces boules vont retomber. Ainsi les peintres, à l'exemple des poëtes, font quelquefois usage de ces fictions allégoriques, mais rarement avec succès.

Lucien nous a transmis l'idée d'un tableau allégorique des noces d'Alexandre et de Roxane : le peintre était Aétion. Son tableau, qu'il exposa dans les jeux Olympiques, fit l'admiration de la Grèce assemblée, et Raphaël l'a dessiné tel que Lucien l'a décrit.

Les philosophes eux-mêmes emploient souvent le style allégorique. Platon, que la nature avait fait poëte, exprime assez souvent ainsi les idées les plus sublimes. C'est lui qui a dit que *la Divinité est située loin de Douleur et de Volupté.* On doit à Xénophon la belle *allégorie* du jeune Hercule entre la Volupté et la Vertu. Mais qui avait imaginé celle des Furies, nées du sang d'un père répandu par son fils, du sang de Cœlus mutilé par Saturne? C'est là le sublime de l'*allégorie*. Cette façon de s'énoncer fait le charme du style de Montaigne : dans ses écrits, l'idée abstraite ne se présente jamais nue : il voit tout ce qu'il pense, il peint tout ce qu'il dit.

MARMONTEL. *Éléments de Littérature*, t. I [1].

LA FABLE ET L'ALLÉGORIE.

Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage;
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Énée et ses vaisseaux, par les vents écartés,
Soient aux bords africains d'un orage emportés,
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune;
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole, en sa faveur les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache [2] :
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornements le vers tombe en langueur,
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur;
Le poëte n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.
Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre et païen :
Mais, dans une profane et riante peinture,
De n'oser de la Fable emprunter la figure;
De chasser les Tritons de l'empire des eaux;
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux.
D'empêcher que Caron, dans la fatale barque.
Ainsi que le berger, ne passe le monarque,
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance;
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main;
Et partout des diseurs, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'Allégorie.

BOILEAU. *Art poét.*, ch. III.

MÊME SUJET.

Qu'on fait d'injure à l'art, de lui voler la Fable!
C'est interdire aux vers ce qu'ils ont d'agréable,
Anéantir leur pompe, éteindre leur vigueur,
Et hasarder la Muse à sécher de langueur.
O vous, qui prétendez qu'à force d'injustices
Le vieil usage cède à de nouveaux caprices,
Donnez-nous par pitié du moins quelques beautés
Qui puissent remplacer ce que vous nous ôtez,
Et ne nous livrez pas aux tons mélancoliques
D'un style estropié par de vaines critiques :
Quoi! bannir des enfers Proserpine et Pluton,
Dire toujours le diable, et jamais Alecton,
Sacrifier Hécate et Diane à la lune,
Et dans son propre sein noyer le vieux Neptune?
Un berger chantera ses déplaisirs secrets,
Sans que la triste Écho répète ses regrets?
Les bois autour de lui n'auront point de dryades?
L'air sera sans zéphyrs, les fleuves sans naïades?
. . . .
Otez Pan et sa flûte, adieu les pâturages;
Otez Pomone et Flore, adieu les jardinages.

---

[1] Voyez dans l'auteur l'article entier.

[2] Voyez le Ier livre de l'*Énéide*, vers 125 et 143. (N. E.)

Des roses et des lis le plus superbe éclat,
Sans la Fable, en nos vers n'aura rien que de plat.
Qu'on y peigne en savant une plante nourrie
Des impures vapeurs d'une plante pourrie;
Le portrait plaira-t-il, s'il n'a pour ornement
Les larmes d'une amante ou le sang d'un amant?
Qu'aura de beau la guerre à moins qu'on ne crayonne
Ici le char de Mars, là celui de Bellone,
Que la Victoire vole, et que les grands exploits
Soient portés en cent lieux par la nymphe aux cent [voix?
Qu'ont la terre et la mer, si l'on n'ose décrire
Ce qu'il faut de Tritons à pousser un navire?
Cet empire qu'Éole a sur les tourbillons,
Bacchus sur les coteaux, Cérès sur les sillons?
Tous ces vieux ornements, traitez-les d'antiquailles:
Moi, si je peins jamais Trianon et Versailles,
Les nymphes, malgré vous, danseront alentour,
Cent demi-dieux badins leur parleront d'amour;
Des satyres cachés les brusques échappées
Dans les bras des sylvains feront fuir les napées;
Et, si le bal s'ouvrait en ces aimables lieux,
J'y ferais, malgré vous, trépigner tous les dieux [1].

CORNEILLE.

LES DIVINITÉS POÉTIQUES.

Oui, c'est toi, peintre inestimable,
Trompette d'Achille et d'Hector,
Par qui, de l'heureux siècle d'or,
L'homme entend le langage aimable,
Et voit, dans la variété
Des portraits menteurs de la Fable,
Les rayons de la vérité.

Il voit l'arbitre du tonnerre
Réglant le sort par ses arrêts:
Il voit, sous les yeux de Cérès,
Croître les trésors de la terre;
Il reconnaît les dieux des mers
A ces sons qui calment la guerre
Qu'Éole excitait dans les airs.

Si, dans un combat homicide,
Le devoir engage ses jours,
Pallas, volant à son secours,
Vient le couvrir de son égide:
S'il se voue au maintien des lois,
C'est Thémis qui lui sert de guide,
Et qui l'assiste en ses emplois.

Plus heureux, si son cœur n'aspire
Qu'aux douceurs de la liberté;
Astrée est la divinité
Qui lui fait chérir son empire.
S'il s'élève au sacré vallon,
Son enthousiasme est la lyre
Qu'il reçoit des mains d'Apollon.

Ainsi consacrant le système
De la sublime fiction,
Homère, nouvel Amphion,
Change, par la vertu suprême
De ses accords doux et savants,
Nos destins, nos passions même,
En êtres réels et vivants.

Ce n'est plus l'homme qui, pour plaire,
Étale ses dons ingénus:
Ce sont les Grâces, c'est Vénus,
Sa divinité tutélaire:
La sagesse qui brille en lui,
C'est Minerve dont l'œil l'éclaire,
Et dont le bras lui sert d'appui.

L'ardente et fougueuse Bellone
Arme son courage aveuglé:
Les frayeurs dont il est troublé
Sont le flambeau de Tisiphone:
Sa colère est Mars en fureur,
Et ses remords sont la Gorgone
Dont l'aspect le glace d'horreur.

J.-B. ROUSSEAU, liv. IV, ode 6.

APOLOGIE DE LA FABLE.

Savante antiquité, beauté toujours nouvelle,
Monuments du génie, heureuses fictions;
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle:
Vous savez animer l'air, la terre et les mers;
Vous embellissez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verts [2],
C'est Atys aimé de Cybèle.
De l'éclat de leur vermillon
Flore avec le Zéphire ont peint ces jeunes roses.
Des baisers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloses.
Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horizon
Sont couverts de métamorphoses.
Ce cerf aux pieds légers est le jeune Actéon;
L'ennemi des troupeaux est le roi Lycaon.
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante;
C'est la fille de Pandion,
C'est Philomèle gémissante.
Si le soleil se couche, il dort avec Thétis;
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pôle me présente Andromède et Persée [3];
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimas de la zone glacée;
Tout l'Olympe est peuplé de héros amoureux.
Admirables tableaux! séduisante magie!
Qu'Hésiode me plaît dans sa Théogonie,
Quand il me peint l'Amour débrouillant le Chaos,
S'élançant dans les airs et planant sur les flots!

VOLTAIRE.

MÊME SUJET.

Tempé, séjour célèbre, ô magique vallon!
Où l'eau de Sperchius, d'Amphryse et de Pénée,
D'ombrages immortels roulait environnée.
L'Olympe en tes bosquets vit errer tous ses dieux;
Pan qui sut animer des jones mélodieux;
Diane au carquois d'or, déesse bocagère

---

[1] Ces vers sont traduits ou plutôt imités du poëme latin de Santeuil, sur le même sujet. (N. E.)

[2] Le pin. Voyez Ovide, *Mét.*, liv. X. (N. E.)

[3] Changés en constellations. (N. E.)

Qui, la flèche à la main, de sa robe légère
Nouait sur le genou les replis ondoyants;
Les sylvains couronnés de rameaux verdoyants;
Les nymphes qui sans art, les mains entrelacées,
Dansaient aux sons joyeux de leurs voix cadencées;
. . . .
Cérès aux blonds cheveux, et le dieu des orgies,
Bacchus au front vermeil, ceint de grappes rougies;
Et cette déité, charme de l'univers,
Vénus, qui de Lucrèce inspirait les beaux vers.
Mais c'en est fait : le chêne oublia ses oracles;
Les bois désenchantés ont perdu leurs miracles.
Ils ne sont plus ces jours, où chaque arbre divin
Enfermait sa dryade et son jeune sylvain,
Qui versait en silence à la tige altérée
La sève à longs replis sous l'écorce égarée.
Pourquoi n'êtes-vous plus, rêves attendrissants!
Dès que l'amour des vers charma mes premiers ans,
J'appris avec transport ceux de l'aimable Ovide,
Poëte mensonger dont l'enfance est avide.
Devant le laurier vert tendrement incliné,
Triste, je saluais les mânes de Daphné,
Et, touché de son sort, je passais en silence
Près de cet arbre en deuil qu'un vent léger balance,
Qui monte en pyramide élancé dans les airs,
Et croît, ami des morts, sur les tombeaux déserts;
Je pleurais le trépas du jeune Cyparisse [1].
Lorsqu'un chêne m'offrait son ombre protectrice,
Lorsque je reposais sous un tilleul assis,
Nommant avec respect Philémon et Baucis,
Si j'obtiens, me disais-je, une épouse fidèle,
Je veux que Philémon soit un jour mon modèle :
Qu'elle imite Baucis! et tous deux puissions-nous
Mourir au même instant, comme ces deux époux!

DE FONTANES. *La Forêt de Navarre.*

MÊME SUJET.

Voyez dans ses récits le fabuleux Ovide,
Qui d'erreurs en erreurs conduit l'esprit avide,
De prodiges sans nombre embellir l'univers.
La raison, en secret, présidait à ses vers :
C'étaient des fictions, mais non pas des chimères.
Chaque être, en dépouillant ses traits imaginaires,
Reste dans la nature et dans la vérité :
Les bois offrent encore à l'œil désenchanté
L'arbre de Philémon, celui de sa compagne;
Narcisse est une fleur, Atlas une montagne;
Hyacinthe expirant ne meurt pas tout entier.
Que Daphné disparaisse, il nous reste un laurier.
Du palais du Sommeil les brillantes demeures,
Ses coursiers enflammés, attelés par les Heures,
En s'évanouissant laisseront sous vos yeux
Et l'ordre des saisons, et la marche des cieux.
Dans Ixion enfin, dans la vapeur qu'il aime [2],
L'imagination se peignit elle-même :
Ainsi la vérité sort de la fiction,
Ainsi la vigilante et sévère raison
Ne se laisse bercer que par d'heureux mensonges,
Et veut à son réveil aimer encor ses songes.

DELILLE. *L'Imagination*, ch. V.

EMPLOI DE LA FABLE.

Même aux eaux, même aux fleurs, même aux arbres muets,
La poésie encore, avec art mensongère,
Ne peut-elle prêter une âme imaginaire?
Tout semble concourir à cette illusion.
Voyez l'eau caressante embrasser le gazon,
Ces arbres s'enlacer, ces vignes tortueuses
Embrasser les ormeaux de leurs mains amoureuses,
Et, refusant les sucs d'un terrain ennemi,
Ces racines courir vers un sol plus ami.
Ce mouvement des eaux, et cet instinct des plantes,
Suffit pour enhardir vos fictions brillantes.
Donnez-leur donc l'essor. Que le jeune bouton
Espère le zéphyr, et craigne l'aquilon.
A ce lis altéré versez l'eau qu'il implore;
Formez, dans ses beaux ans, l'arbre docile encore:
Que ce tronc, enrichi de rameaux adoptés,
Admire son ombrage et ses fruits empruntés [3],
Et, si le jeune cep prodigue son feuillage,
Demandez grâce au fer en faveur de son âge.
Alors, dans ces objets croyant voir mes égaux,
La douce sympathie, à leurs biens, à leurs maux,
Trouve mon cœur sensible, et votre heureuse adresse
Me surprend pour un arbre un moment de tendresse

LE MÊME. *Géorgiques françaises.*

LE DIEU DU GOUT.

Je vis ce dieu qu'en vain j'implore,
Ce dieu charmant que l'on ignore
Quand on cherche à le définir;
Ce dieu qu'on ne sait point servir
Quand avec scrupule on l'adore;
Que la Fontaine fait sentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il se plaisait à consulter
Ces grâces simples et naïves
Dont la France doit se vanter;
Ces grâces piquantes et vives,
Que les nations attentives
Voulurent souvent imiter;
Qui de l'art ne sont point captives,
Qui régnaient jadis à la cour,
Et que la nature et l'amour
Avaient fait naître sur nos rives.
Il est toujours environné
D'une troupe tendre et légère;
C'est par leurs mains qu'il est orné,
C'est par leur charme qu'il sait plaire;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadème qu'au Parnasse
Composa jadis Apollon
Du laurier du divin Maron,
Du lierre et du myrte d'Horace,
Et des roses d'Anacréon.

VOLTAIRE.

LE VÉRITABLE ET LE FAUX HONNEUR.

Sous le bon roi Saturne, ami de la douceur,
L'Honneur, cher Valincour, et l'Équité sa sœur,

---

[1] Fils de Télèphe, fut changé en cyprès par Apollon. Voyez Ovide, *Métam.*, liv. x, v. 121. (N. E.)

[2] Ixion aima Junon. Jupiter donna à un nuage l'apparence de la déesse. Ixion fut trompé par ce fantôme. De là, dit-on, naquirent les centaures. (N. E.)

[3] Miraturque novas frondes et non sua poma.
VIRG., *Georg.*, II, 82. (N. E.)

De leurs sages conseils éclairant tout le monde,
Régnaient, chéris du ciel, dans une paix profonde,
Tout vivait en commun sous ce couple adoré:
Aucun n'avait d'enclos ni de champ séparé;
La vertu n'était point sujette à l'ostracisme,
Ni ne s'appelait point alors un jansénisme. [ments,
L'Honneur, beau par soi-même, et sans vains orne-
N'étalait point aux yeux l'or ni les diamants,
Et, jamais ne sortant de ses devoirs austères,
Maintenait de sa sœur les règles salutaires;
Mais, une fois au ciel par les dieux appelé,
Il demeura longtemps au séjour étoilé.
Un fourbe cependant, assez haut de corsage,
Et qui lui ressemblait de geste et de visage,
Prend son temps, et partout ce hardi suborneur
S'en va chez les humains crier qu'il est l'Honneur,
Qu'il arrive du ciel, et que, voulant lui-même
Seul porter désormais le faix du diadème,
De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ces discours trompeurs le monde ajoute foi;
L'innocente Équité, honteusement bannie,
Trouve à peine un désert où fuir l'ignominie.
Aussitôt sur un trône éclatant de rubis
L'imposteur monte, orné de superbes habits.
La Hauteur, le Dédain, l'Audace l'environnent,
Et le Luxe et l'Orgueil de leurs mains le couronnent;
Tout fier, il montre alors un front plus sourcilleux,
Et le *Mien* et le *Tien*, deux frères pointilleux,
Par son ordre amenant les Procès et la Guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la terre;
En tous lieux, sous les noms de bon droit et de tort,
Vont chez elle établir le seul droit du plus fort.
Le nouveau roi triomphe, et sur ce droit unique
Bâtit de vaines lois un code fantastique;
Avant tout aux mortels prescrit de se venger,
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger;
Et, dans leur âme en vain de remords combattue,
Trace en lettres de sang ces deux mots : *Meurs* ou *tue*.
Alors, ce fut alors, sous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naître ici-bas le noir siècle de fer:
Le frère au même instant s'arma contre le frère;
Le fils trempa ses mains dans le sang de son père;
La soif de commander enfanta les tyrans,
Du Tanaïs au Nil porta les conquérants:
L'ambition passa pour la vertu sublime,
Le crime heureux fut juste, et cessa d'être crime.
On ne vit plus que haine et que division,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confusion.
Le véritable Honneur sur la voûte céleste
Est enfin averti de ce trouble funeste.
Il part sans différer, et, descendu des cieux,
Va partout se montrer dans les terrestres lieux:
Mais il n'y fait plus voir qu'un visage incommode;
On n'y peut plus souffrir ses vertus hors de mode;
Et lui-même, traité de fourbe et d'imposteur,
Est contraint de ramper aux pieds du séducteur.
Enfin, las d'essuyer outrage sur outrage,
Il livre les humains à leur triste esclavage,
S'en va trouver sa sœur, et, dès ce même jour,
Avec elle s'envole au céleste séjour[1].

BOILEAU,
Satire XI.

[1] Voyez plus haut, *Définitions, l'Honneur*.
[2] Roland était le neveu de Charlemagne : il fut tué à la bataille de Roncevaux et célébré par l'Arioste. L'hymne de Roland était un chant de guerre, usité dans les siècles de la chevalerie. (N. E.)

LA CHEVALERIE.

Qu'ils étaient beaux, ces jours de gloire et de bonheur
Où les preux s'enflammaient à la voix de l'honneur,
Et recevaient des mains de la beauté sensible
L'écharpe favorite et la lance invincible!
Les rênes d'or flottaient sur les blancs destriers,
La lice des tournois s'ouvrait à nos guerriers.
Oh! qu'on aimait à voir ces fils de la patrie
Suspendre la bannière aux palmiers de Syrie,
Des arts, dans l'Orient, conquérir le flambeau,
Et, défenseurs du Christ, lui rendre son tombeau!
Qu'on aimait à les voir, bienfaiteurs de la terre,
Au frein de la clémence accoutumer la guerre!
Le faible, l'opprimé leur confiait ses droits;
Au serment d'être juste ils admettaient les rois.
Leurs vœux mystérieux, leurs amitiés constantes,
Les hymnes de Roland répétés sous leurs tentes[2],
Leurs défis, proclamés aux sons bruyants du cor,
A leur vieux souvenir m'intéressent encor :
J'interroge leur cendre; et la Chevalerie,
Avec ses paladins, ses couleurs, sa féerie,
Ses légers palefrois, ses ménestrels joyeux,
Merveilleuse et brillante apparaît à mes yeux.
Le casque orne son front, sa main porte une lance;
Aux rives du Tésin sur ses pas je m'élance:
La déité s'arrête, et fléchit les genoux.
Quel spectacle imposant s'est montré devant nous!
Quel enfant des combats et de la renommée
Suspend autour de lui la course d'une armée,
Et voit de fiers soldats couvrir de leurs drapeaux
Le chêne protecteur de son noble repos!
Est-ce un roi couronné des mains de la victoire?
Est-ce un triomphateur, qui, fatigué de gloire,
S'assied quelques instants près de son bouclier?
Non, c'est Bayard mourant, c'est Bayard prisonnier.
A rejoindre Nemours déjà son âme aspire[3];
Il meurt... Le nom du Christ sur ses lèvres expire.
A la patrie en pleurs les Français abattus
Vont raconter sa mort, digne de ses vertus;
Et la Chevalerie, inclinant sa bannière,
Pose sur le cercueil sa couronne dernière.

ALEX. SOUMET. *Les Derniers Moments de Bayard, poëme couronné par la 2e classe de l'Institut, le* 5 *avril* 1815.

L'HISTOIRE.

Sur un fier tribunal, au fond d'un sanctuaire,
Soudain le héros vit une déesse austère.
Par sa voix appelés, renaissant tour à tour,
Tous les siècles rangés venaient former sa cour.
Plusieurs, le front hideux, et respirant la guerre,
De leurs crimes encore épouvantaient la terre;
Marchant sur des débris, et de sang tout couverts,
Ils se traînaient au bruit des armes et des fers. [sombres
D'autres semblaient plus doux, déjà leurs traits moins
D'un front demi-barbare éclaircissaient les ombres.
Quelques-uns de rayons semblaient étincelants.
Le vieillard immortel, le Temps, en cheveux blancs,
Remontait en arrière aux jours de sa jeunesse.

[3] Louis d'Armagnac, duc de Nemours, vivait sous Charles VIII et Louis XII; il fut tué à la bataille de Cérignole, le 28 avril 1503.
(N. E.)

Il déroulait encore aux yeux de la déesse
Le long cercle des ans mesuré par ses pas.
Les races qu'il fit naître et rendit au trépas
En sortent à sa voix; chaque peuple respire;
Les tombeaux sont déserts; la mort n'a plus d'empire.
Ici d'un peuple heureux l'hymne reconnaissant
Proclamait les vertus d'un maître bienfaisant.
Plus loin, par les tyrans l'humanité foulée
S'élevait comme une ombre auguste et désolée;
De ses lambeaux sanglants elle essuyait ses pleurs;
Les peuples opprimés racontaient leurs malheurs.
L'Histoire présidait à ces pompeux spectacles,
La balance à la main prononçait ses oracles;
Et de la Vérité l'inflexible burin
Les gravait aussitôt sur des tables d'airain,
D'un airain immortel. Debout dans cette enceinte
De la postérité l'image auguste et sainte
Répétait ces accents dont le long souvenir
Allait rouler au sein de l'immense avenir,
Et d'échos en échos retentir dans les âges.
Différentes de voix, d'aspect et de visages,
Près du trône siégeaient deux immortalités:
L'une de Némésis a les traits redoutés;
Sa splendeur, qui s'échappe en éclairs formidables,
Jette un jour éternel sur le front des coupables,
Sur ces grands criminels, auteurs des grands revers,
Et les montre de loin, aux yeux de l'univers,
Empreints d'une éclatante et vaste ignominie.
Mais l'autre, aux ailes d'or, éblouissant génie,
Ornant de rayons purs son front majestueux,
Accompagne les noms des mortels vertueux,
Et leur offre à jamais de renaissants hommages[1].

THOMAS. *Pétréide.*

LE SOMMEIL ET SA COUR.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais
Écho ne répond point, et semble être assoupie.
La molle Oisiveté, sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs ni le bruit des clairons
Ne viennent au travail inviter la nature.
Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.
Les simples dédiés au dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour;
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée;
Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots;
Les Songes l'entouraient sans troubler son repos;
De fantômes divers une cour mensongère,
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du dieu, volait autour de lui.
Là, cent figures d'air, en leur moule gardées,
Là, des biens et des maux les légères idées,
Prévenant nos destins, trompant notre désir,
Formaient des magasins de peine ou de plaisir.
Je regardais sortir et rentrer ces merveilles:
Telles vont au butin les nombreuses abeilles,
Et tel, dans un État de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort en cent parts divisé[2].

LA FONTAINE. *Œuvres diverses*

L'IMAGINATION.

L'Imagination, rapide messagère,
Effleure les objets dans sa course légère;
Et, bientôt, rassemblant tous ces tableaux divers,
Dans les plis du cerveau reproduit l'univers.
Elle fait plus : souvent sa puissante énergie,
Au monde extérieur opposant sa magie,
Dans un monde inconnu cherche à se maintenir,
Se dérobe au présent, et vit dans l'avenir.
Source des voluptés, des terreurs et des crimes,
Elle a ses favoris comme elle a ses victimes;
Et, toujours des objets altérant les couleurs,
Ainsi que nos plaisirs elle accroît nos douleurs.
Mais pour elle c'est peu. Lorsque le corps sommeille,
Elle aime à retracer les tableaux de la veille.
Je la vois au héros présenter des lauriers,
Au jeune homme un carquois, un char et des coursiers,
Jeter le barde aux bords d'une mer blanchissante,
Et quelquefois aussi, terrible et menaçante,
Dans des rêves vengeurs effrayer les tyrans,
Ou présenter l'exil aux favoris des grands.
Déesse au front changeant, mobile enchanteresse,
Qui sans cesse nous flatte et nous trompe sans cesse;
Mère des passions, des arts et des talents,
Qui, peuplant l'univers de fantômes brillants,
Et d'espoir tour à tour et de crainte suivie,
Ou dore ou rembrunit le tableau de la vie.

CHÊNEDOLLÉ. *Le Génie de l'homme*, ch. III.

LA NATURE.

Nature! ô séduisante et sublime déesse,
Que tes traits sont divers! Tu fais naître dans moi
Ou les plus doux transports, ou le plus saint effroi.
Tantôt dans nos vallons, jeune, fraîche et brillante,
Tu marches, et des plis de ta robe flottante
Secouant la rosée et versant les couleurs,
Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs.
Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire,
De ton souffle léger s'exhale le zéphire;
Et le doux bruit des eaux, le doux concert des bois,
Sont les accents divers de ta brillante voix.
Tantôt dans les déserts, divinité terrible,
Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
Le front ceint de vieux pins s'entre-choquant dans l'air,
Des torrents écumeux battent tes flancs; l'éclair
Sort de tes yeux; ta voix est la foudre qui gronde,
Et du bruit des volcans épouvante le monde.

DELILLE. *L'Homme des Champs*, ch. IV.

L'ÉTUDE ET LA MÉDITATION.

Dans sa majestueuse et sainte obscurité,
Soudain s'ouvre un palais par l'étude habité:
Là tout se tait; nul son n'importune l'oreille;
Mais le calme est actif, et le silence veille;
Des soins, des passions la turbulente voix
Expire en approchant de ces paisibles toits.

---

[1] Voyez *Définitions*, ci-dessus, *l'Histoire*, par J.-B. Rousseau et Legouvé.

[2] Voyez même sujet, traduction des *Métamorphoses*, par de Saint-Ange. (N. E.)

Là, loin du vain fracas d'un monde qu'elle oublie,
La Méditation, assise et recueillie,
Couve tous les trésors renfermés dans son sein,
Et son front taciturne est penché sur sa main.
Elle ne quitte point ce solitaire asile;
Le regard incliné, la paupière immobile,
D'un invisible objet que poursuit son ardeur
Son œil semble de loin percer la profondeur.
Au ravage du jour les Heures échappées
Glissent légèrement, et d'ombre enveloppées;
L'astre des nuits préside à des travaux constants,
Et la seule pensée y mesure le temps.

THOMAS. *Pétréide.*

LE TEMPLE DU SOLEIL.

L'ivoire et l'argent pur, l'or, présent de Vulcain,
Font briller leur éclat sur les portes d'airain.
La porte s'ouvre : on entre. Au fond du sanctuaire,
Vêtu de pourpre et d'or, le dieu de la lumière
Sur son trône d'opale apparaît radieux :
Tel il traîne à son char, dans le cercle des cieux,
Le Jour au vol si prompt, les Heures plus rapides,
Les vieux Siècles, le front chargé d'épaisses rides,
Des amours et des fleurs la riante saison,
Et le pompeux Été, père de la moisson,
Les derniers fruits cueillis sur le sein de l'Automne,
Et le stérile Hiver que la vie abandonne.
La zone sur l'autel, brillant et léger dais,
Enferme chaque signe en son vaste palais.
Là le Taureau superbe y proclame la guerre,
Les fatigues du soc, les bienfaits de la terre.
Le Bélier, dans l'éclat de sa riche toison,
Des arts industrieux figure la moisson.
Les doux Gémeaux, parmi les chants et l'allégresse,
Enchantent de l'Amour l'éternelle jeunesse.
Le Cancer est l'espoir du hardi nautonier.
Le Lion dans les cœurs verse l'instinct guerrier,
Excite au repentir, au meurtre, à la colère.
La Vierge, des beaux-arts fait briguer le salaire,
Inspire la pudeur, réprime les penchants.
Quand Bacchus de ses dons vient enrichir nos champs,
Celui que, sous son astre, enfante la Balance,
Fait révérer les lois qu'il médite en silence.

DORION. *Palmyre conquise*, ch. Ier.

LA RENOMMÉE.

Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui des pieds touchant la terre
Cache sa tête dans les cieux?
C'est l'inconstante Renommée,
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

MÊME SUJET.

Du vrai comme du faux la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, et, d'une aile légère,
Plus prompte que le Temps, vole au delà des mers,
Passe d'un pôle à l'autre et remplit l'univers.
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la bonte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute et la crédulité,
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire [1].

VOLTAIRE. *Henriade*, chant VIII.

LA LOUANGE ET LA CRITIQUE.

Dans le temps qu'au dieu du Permesse
J'adressai mon premier tribut,
Heureux fruit de ma douce ivresse,
Ce dieu lui-même m'apparut.
Deux déesses suivaient ses traces :
L'une à l'œil fier, au front hautain ;
L'autre, avec un ris plein de grâces,
S'avançait l'encens à la main.
« C'est la Louange et la Critique,
Me dit Phébus : choisis des deux
Qui dans la lice poétique
Guidera tes pas hasardeux. »
Mon cœur, charmé de la première,
Est prêt à lui donner sa voix;
Mais l'autre, d'un trait de lumière,
Me pénètre et change mon choix.
Phébus me quitte, et la Louange,
Confuse de mon peu d'égard,
Disparaît, et déjà se venge
Avec un dédaigneux regard.
L'autre près de moi prend sa place,
Et, l'arbitre de mes écrits,
Elle ôte, elle ajoute, elle efface;
A chaque chose met son prix.
Elle veut la raison pour base
De mes plus badines chansons,
Chicane le mot et la phrase,
Va même à critiquer les sons.
Elle orne si bien ma pensée,
Et met tant d'art dans mes accords
Qu'enfin la Louange est forcée
De me rapporter ses trésors.
J'éprouve aujourd'hui le mélange
De leurs différentes faveurs,
Et la Critique et la Louange
Vivent avec moi comme sœurs.

LA MOTTE.

L'AMITIÉ.

Au fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux de la cour ignoré,
S'élève un temple où l'art et ses prestiges

---

[1] La victoire de Henri IV. Voyez, dans la traduction de l'*Énéide* par Delille, et dans celle des *Métamorphoses* par de Saint-Ange, le même sujet.

N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe et n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple et fait pour les dieux :
De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent;
A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste et de Pylade,
Le médaillon du bon Pirithoüs,
Du sage Achate, et du tendre Nisus.
Tous grands héros, tous amis véritables :
Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.
Les doctes Sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe empyrée.
On n'y voit point Mars et sa Cythérée.
Car la Discorde est toujours avec eux :
L'Amitié vit avec très-peu de dieux.
A ses côtés, sa fidèle interprète,
La Vérité, charitable et discrète,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter :
Nul ne l'approche, et chacun la regrette.
Par contenance un livre est dans ses mains,
Où sont écrits les bienfaits des humains,
Doux monuments d'estime et de tendresse,
Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé sans regret publiés.
C'est des vertus l'histoire la plus pure;
L'histoire est courte, et le livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, et que le temps détruit [1].

VOLTAIRE.

LA FAVEUR.

Au sein des mers, dans une île enchantée,
Près du séjour de l'inconstant Protée,
Il est un temple élevé par l'Erreur,
Où la brillante et volage Faveur,
Semant au loin l'espoir et les mensonges,
D'un air distrait fait le sort des mortels.
Son faible trône est sur l'aile des Songes;
Les Vents légers soutiennent ses autels.
Là, rarement la Raison, la Justice,
Ont amené les mortels vertueux;
L'Opinion, la Mode et le Caprice
Ouvrent le temple, et nomment les heureux.
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La déité daigne paraître aimable,
Et d'un sourire enivre leur raison;
Au même instant, l'agile Renommée
Grave leur nom sur son char lumineux.
Jouet constant d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux;
Mais sur la foi de l'onde pacifique,
A peine ils sont mollement endormis,
Déifiés par l'erreur léthargique
Qui leur fait voir, dans des songes amis,
Tout l'univers à leur gloire soumis;
Dans ce sommeil d'une ivresse riante,
En un moment, la Faveur inconstante
Tournant ailleurs son essor incertain,
Dans des déserts, loin de l'île charmante,
Les aquilons les emportent soudain,
Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que les rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obscur, sans printemps, sans beaux jours,
Et que des cieux éclipsés pour toujours [2].

GRESSET

L'A-PROPOS.

Cet infatigable vieillard
Qui toujours vient, qui toujours part,
Qu'on appelle sans cesse, en craignant ses outrages,
Qui mûrit la raison, achève la beauté,
Et que suivent en foule, à pas précipité,
Les heures et les jours, et les ans et les âges,
Le Temps, qui rajeunit sans cesse l'univers,
Et, de l'immensité parcourant les espaces,
Détruit et reproduit tous les mondes divers,
Un jour, d'un vol léger suspendu dans les airs,
Aperçut Aglaé, la plus jeune des Grâces.
Son cortége nombreux fut prompt à s'écarter,
Le dieu descendit seul vers la jeune immortelle :
Ainsi l'on voit encore, à l'aspect d'une belle,
Les heures, les jours fuir, et le temps s'arrêter.
Il parut s'embellir par le désir de plaire;
Et sans doute le dieu du temps
Sut préparer, sut choisir les instants,
Ceux de parler, ceux de se taire.
Un autre dieu naquit de ce tendre mystère :
Cherchez la troupe des Amours,
La plus leste, la plus gentille,
Vous l'y rencontrerez toujours :
C'est un enfant de la famille.
Le don de plaire promptement,
Les rapides succès, les succès du moment,
Forment surtout son apanage;
Il est le dieu des courtisans,
Et la faveur des cours est encor son ouvrage,
Même quand elle vient par les soins et les ans;
Il donne de la vogue au sage,
Quelquefois de l'esprit aux sots,
Le bonheur aux amants, la victoire aux héros.
On ne le voit jamais revenir sur ses traces;
Il fuit comme le Temps, il plaît comme les Grâces;
Et c'est le dieu de l'à-propos.

RULHIÈRE.

LE DON DU CONTRE-TEMPS.

Tout l'univers sait comment
Vénus reçut dans la Grèce,
Pour unique vêtement,
Sa ceinture enchanteresse.
On sait moins communément
Que l'époux de la déesse
Reçut du sort malfaisant
Un charme d'une autre espèce :
C'est une lourde besace
Où les dieux avaient jeté
Esprit, savoir et gaîté,
Tous trois pris hors de leur place;
Ensuite l'empressement,

[1] Voyez *Définitions*.

[2] Voyez *Allégories*, en prose.

Qui va, vient et se démène,
Et se met tout hors d'haleine,
Pour manquer le vrai moment
Dans ses énormes sacoches,
Pleines de talents pareils,
Vous trouverez les reproches,
Les soupçons et les conseils,
Et la morgue du précepte,
Le rire faux et l'inepte,
Les pédantismes divers,
Même celui des bons airs,
Et tant de petites ruses
Des grandes prétentions,
Et les mauvaises excuses
Des bonnes intentions.
Mais, fût-on la beauté même,
N'eût-on que quinze ou vingt ans,
Entre ces dons importants
Sûrs de déplaire en tout temps,
Le premier, le don suprême,
C'est le don du contre-temps.
Or, sur la voûte céleste
Vulcain marchant de travers,
Par un accident funeste
Son sac s'ouvrit dans les airs;
Et, tout sortant pêle-mêle,
Tous ces talents entassés
Sont tombés comme la grêle
Sur gens que vous connaissez.

LE MÊME.

LA NOUVEAUTÉ.

La Nouveauté paraît, et son brillant pinceau
Vient du vieil univers rajeunir le tableau.
C'est elle qui du Nord fait briller les aurores,
Enfante des héros les sanglants météores;
Fait luire une comète, un Voltaire, un Rousseau,
Fait mugir un volcan, tonner un Mirabeau.
Cet uniforme dieu, conduit par l'habitude,
Qui n'a jamais qu'un ton, qu'un air, qu'une attitude,
L'Ennui, s'enfuit loin d'elle, et la Variété,
Un prisme dans la main, se joue à son côté;
De ses mouvants tableaux le monde est idolâtre,
Mais la France surtout est son brillant théâtre.
La baguette à la main, voyez-la dans Paris,
Arbitre des succès, des mœurs et des écrits,
Exercer son empire élégamment futile;
Et, tandis qu'oubliant leur rudesse indocile,
Les métaux les plus durs, l'acier, l'or et l'argent,
Sous mille aspects divers suivent son goût changeant,
Et la gaze, et le lin, plus fragile merveille,
Dédaigneux aujourd'hui des formes de la veille,
Inconstants comme l'air, et comme lui légers,
Vont mêler notre luxe aux luxes étrangers.
Ainsi de la parure aimable souveraine,
Par la mode, du moins, la France est encor reine;
Et jusqu'au fond du Nord portant nos goûts divers,
Le mannequin [1] despote asservit l'univers.

DELILLE. *L'Imagination*, ch. III.

LA FRIVOLITÉ.

Mère du vain Caprice et du léger Prestige,
La Fantaisie ailée autour d'elle voltige:
Nymphe au corps ondoyant, né de lumière et d'air,
Qui mieux que l'onde agile ou le rapide éclair,
Ou la glace inquiète au soleil présentée,
S'allume en un instant, purpurine, argentée,
Ou s'enflamme de rose, ou petille d'azur.
Un vol la précipite, inégal et peu sûr,
La déesse jamais ne connut d'autre guide.
Les Rêves transparents, troupe vaine et fluide,
D'un vol étincelant caressent ses lambris.
Auprès d'elle, à toute heure, elle occupe les Ris.
L'un pétrit les parfums des bouches embaumées;
L'autre le jeune éclat des lèvres enflammées;
L'autre inutile et seul, au bout d'un chalumeau,
En globe aérien, souffle une goutte d'eau.
La reine, en cette cour, qu'anime la Folie,
Va, vient, chante, se tait, regarde, écoute, oublie,
Et dans mille cristaux, qui portent son palais,
Rit de voir mille fois étinceler ses traits.

André CHÉNIER.

LA DÉESSE AUX VAPEURS ET SA COUR.

Umbriel à l'instant, vieux gnome rechigné,
Va d'une aile pesante, et d'un air renfrogné,
Chercher en murmurant la caverne profonde
Où, loin des doux rayons que répand l'œil du monde,
La déesse aux vapeurs a choisi son séjour:
Les tristes aquilons y sifflent à l'entour,
Et le souffle malsain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fièvre et la migraine.
Sur un riche sofa, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs et du vent,
La quinteuse déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrin, sans en savoir la cause,
N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, et l'hypocondre enflé.
La médisante Envie est assise auprès d'elle,
Vieux spectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chansonnant les gens, l'Évangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs négligemment penchée,
Une jeune beauté non loin d'elle est couchée:
C'est l'Affectation, qui grasseye en parlant,
Écoute sans entendre, et lorgne en regardant,
Qui rougit sans pudeur, et rit de tout sans joie;
De cent maux différents prétend qu'elle est la proie,
Et pleine de santé sous le rouge et le fard,
Se plaint avec mollesse, et se pâme avec art [2].

VOLTAIRE. *Imité de Pope.*

LE GÉNIE DU DÉSERT.

Sur les pas de leur guide errant un jour entier,
Les Romains de Tadmor suivent l'obscur sentier.
Mercure les conduit sur l'arène enflammée
Où s'engloutit naguère une puissante armée,
Loin de tous les secours, sans gloire et sans combats.
C'est là que les Romains foulent, à chaque pas,
Des ossements blanchis, des têtes mutilées,
Dépouilles sans honneur de la tombe exilées.
Chacun, pâle, muet, s'arrête plein d'horreur;

[1] Espèce de modèle en carton dont se servent les marchandes de modes, et qu'elles habillent d'après le goût du jour. (N. E.)

[2] Voyez *Caractères ou Portraits*, en prose.

Un prodige effroyable augmente la terreur,
Quand la sœur d'Apollon, d'une clarté soudaine,
Éclaire au loin le dieu de cet affreux domaine.
La famine se peint sur ses traits désolés;
L'éclair brille en ses yeux d'un sang épais voilés.
De son front dans les airs il porte la menace,
Et son pied colossal foule l'aride espace.
« Détesté sur la terre, et maudit dans les cieux,
« Dit-il, je règne ici, morne, silencieux.
« Seul, toujours seul, brûlé des feux de la lumière;
« Mon temple est le désert; ma couche, la poussière.
« Pour les tristes mortels sinistre objet d'effroi,
« Tout ce que je produis est hideux comme moi.
« Quel qu'il soit cependant, je défends mon empire.
« Titan me confia le salut de Palmyre.
« Et c'est moi qui, jadis, en ces mêmes déserts,
« De tant de légions ai vu mes champs couverts.
« De mes piéges brûlants partout je vous enlace;
« Mars ne sait plus ici soutenir votre audace.
« Romains, tremblez; et toi, superbe Aurélien,
« Tu vas suivre aux enfers l'ombre d'Héraclien [1]. »
En funèbres accents la voix à peine achève,
Un tourbillon poudreux autour du dieu s'élève :
Sur sa couche embrasée il tombe haletant,
Et laisse plein d'effroi le peuple qui l'entend [2].

DORION. *Palmyre conquise*, chant II.

L'ENVIE ET SON ANTRE.

Au pied du mont où le fils de Latone
Tient son empire, et du haut de son trône
Dicte à ses sœurs les savantes leçons,
Qui de leurs voix régissent tous les sons,
La main du Temps creusa les voûtes sombres
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là, de serpents nourrie et dévorée,
Veille l'Envie, honteuse et retirée,
Monstre ennemi des mortels et du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue :
Ses yeux cavés, troubles et clignotants,
De feux obscurs sont chargés en tout temps.
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gèle et les brûle,
Et qui, de là, porté par tout son corps,
En fait mouvoir les horribles ressorts.
Son front jaloux et ses lèvres éteintes
Sont le séjour des soucis et des craintes.
Sur son visage habite la pâleur;
Et dans son sein triomphe la douleur,
Qui sans relâche à son âme infectée
Fait éprouver le sort de Prométhée.

J.-B. ROUSSEAU. *Allégories*.

MÊME SUJET.

Le plus cruel de tous, dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois, et le plus acharné,
Qui plonge au fond d'un cœur un trait empoisonné
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il? C'est l'Envie.
L'Orgueil lui donna l'être au sein de la Folie :
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer;
Quoiqu'enfant de l'Orgueil, il craint de se montrer
Le mérite étranger est un poids qui l'accable;
Semblable à ce géant si connu dans la Fable [3],
Triste ennemi des dieux, par les dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé,
Il blasphème, il s'agite en sa prison profonde;
Il croit pouvoir donner des secousses au monde;
Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé :
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.

VOLTAIRE.

MÊME SUJET.

Là [4] gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants;
Triste amante des morts, elle hait les vivants.
Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil qui se plaît et s'admire;
La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus;
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur.
Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;
Le Faux Zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes [5].

LE MÊME. *Henriade*, ch. VII.

LA CALOMNIE.

. . . . Quel ravage affreux
N'excite point ce monstre ténébreux,
A qui l'Envie, au regard homicide,
Met dans la main son flambeau parricide,
Mais dont le front est peint avec tout l'art
Que peut fournir le mensonge et le fard!
Le faux Soupçon, lui consacrant ses veilles,
Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles;
Et l'Ignorance, avec des yeux distraits,
Sur son rapport prononce nos arrêts.
Voilà quels sont les infidèles juges
A qui la Fraude, heureuse en subterfuges,
Fait avaler son poison infernal;
Et tous les jours, devant leur tribunal,
Par les cheveux l'Innocence traînée,
Sans se défendre est d'abord condamnée.

J.-B. ROUSSEAU.

LA CHICANE.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux des plaideurs respecté,

---

1 Général romain dont l'armée est supposée avoir péri dans les sables des déserts qui environnent Palmyre. (N. E.)
2 Voyez le *Génie des tempêtes; Morceaux lyriques.*
3 Typhée, que Jupiter ensevelit sous l'Etna. (N. E.)
4 Aux enfers.
5 Voyez la traduction des *Métamorphoses*, par de Saint-Ange, même sujet.

Et toujours des Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle tous les matins une sibylle étique :
On l'appelle Chicane, et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême, et la triste Famine,
Les Chagrins dévorants et l'infâme Ruine,
Enfants infortunés de ses raffinements,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissements.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui le monstre se consume;
Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour;
Comme un hibou souvent il se dérobe au jour :
Tantôt, les yeux en feu, c'est un lion superbe;
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois.
Ses griffes, vainement par Pussort accourcies [1],
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies;
Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

BOILEAU. *Le Lutrin*, ch. V.

LE TRAVAIL.

Le travail est mon dieu, lui seul régit le monde;
Il est l'âme de tout : c'est en vain qu'on nous dit
Que les dieux sont à table, ou dorment dans leur lit;
J'interroge les dieux, l'air, et la terre, et l'onde :
Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans;
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents;
Mais il termine enfin son immense carrière,
Et, dès qu'elle est finie, il recommence encor.
Sur son char de rubis, mêlé d'azur et d'or,
Apollon va lançant des torrents de lumière.
Quand il quitta les cieux, il se fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin :
Il travailla toujours. Sa sœur l'aventurière
Est Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, et remplit trois emplois.
Neptune chaque jour est occupé six heures
A soulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain, noir et crasseux, courbé sur son enclume,
Forge, à coups de marteau, les foudres qu'il allume

VOLTAIRE.

LA FOLIE ET L'AMOUR.

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici.
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière,
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien...
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.
La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux.
L'autre n'eut pas la patience :
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux,
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas;
Son fils sans un bâton ne pouvait faire un pas.
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande.
Ce dommage devait être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

LA FONTAINE.

LA LIBERTÉ.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces *Géorgiques*,
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
Dans les campagnes italiques :
Mon lac est le premier; c'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,
La Liberté. J'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière [2],
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens,
Et de Charles le Téméraire.
Devant elle on portait ces piques et ces dards,
On traînait ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle-même brisa, quand ses mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la suit : sa naïve allégresse
Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs;
Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
C'est là leur diadème; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de marquis et de comte,
Et des larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur insultante
Portant de l'épaule au côté
Un ruban que la vanité
A tissu de sa main brillante;
Ni la fortune insolente
Repoussant avec fierté
La prière humble et tremblante
De la triste pauvreté.

[1] Henri Pussort eut part à la réformation de la justice et à l'abréviation des procès, ordonnées par le roi en 1667 et 1670 (N. E.)

[2] Morat (Murten), ville de Suisse, fut assiégée en 1764 par Charles le Téméraire; les Suisses y remportèrent une victoire complète le 22 juin. (N. E.)

On ne méprise pas les travaux nécessaires;
Les états sont égaux, et les hommes sont frères.

VOLTAIRE.

L'HYPOCRISIE.

Humble au dehors, modeste en son langage,
L'austère honneur est peint sur son visage.
Dans ses discours règne l'humanité,
La bonne foi, la candeur, l'équité.
Un miel flatteur sur ses lèvres distille;
Sa cruauté paraît douce et tranquille;
Ses vœux au ciel semblent tous adressés;
Sa vanité marche les yeux baissés.
Le zèle ardent masque ses injustices,
Et sa mollesse endosse les cilices.

J.-B. ROUSSEAU.

LA RELIGION.

Loin du faste de Rome et des pompes mondaines
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble Religion se cache en des déserts:
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands!
Souffrir est son destin, bénir est son partage:
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage.
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ses autels adorer la fortune [1].

VOLTAIRE. *Henriade*, ch. IV.

SIXTE-QUINT ET LA POLITIQUE.

Sixte alors était roi de l'Église et de Rome.
Si, pour être honoré du titre de grand homme,
Il suffit d'être faux, austère et redouté,
Au rang des plus grands rois Sixte sera compté.
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices:
Il sut cacher quinze ans ses vertus et ses vices.
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Il s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.
Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du Vatican régnait la Politique,
Fille de l'Intérêt et de l'Ambition,
Dont naquirent la Fraude et la Séduction.
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple et tranquille;
Ses yeux creux et perçants, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots.
Par ses déguisements, à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse.
Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le ciel à venger ses injures.

LE MÊME. *Henriade*, ch. IV.

[1] Voyez le même sujet, dans les différentes parties de ce recueil, tant en prose qu'en vers.

LE PALAIS DES DESTINS.

Le Temps, d'une aile prompte et d'un vol insensible,
Fuit et revient sans cesse à ce palais terrible;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens et les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Éternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière;
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix
Et souvent au destin pense donner des lois.

LE MÊME. *Henriade*, ch. VII.

MÊME SUJET.

Loin de la sphère où grondent les orages,
Loin des soleils, par delà tous les cieux,
S'est élevé cet édifice affreux
Qui se soutient sur le gouffre des âges.
D'un triple airain tous les murs sont couverts;
Et, sur leurs gonds quand les portes mugissent,
Du temple alors les bases retentissent;
Le bruit pénètre, et s'entend aux enfers.
Les vœux secrets, les prières, la plainte,
Et notre encens, détrempé de nos pleurs,
Viennent, hélas! comme autant de vapeurs,
Se dissiper autour de cette enceinte.
Là, tout est sourd à l'accent des douleurs;
Multipliés en échos formidables,
Nos cris en vain montent jusqu'à ce lieu:
Ces cris perçants et ces voix lamentables
N'arrivent point aux oreilles du dieu.
A ses regards un bronze incorruptible
Offre en un point l'avenir ramassé;
L'urne des sorts est dans sa main terrible;
L'axe des temps pour lui seul est fixé.
Sous une voûte où l'acier étincelle
Est enfoncé le trône du Destin,
Triste barrière et limite éternelle,
Inaccessible à tout effort humain;
Morne, immobile, et dans soi recueillie,
C'est de ce lieu que la Nécessité,
Toujours sévère et toujours obéie,
Lève sur nous son sceptre ensanglanté,
Ouvre l'abîme où disparaît la vie,
D'un bras de fer courbe le front des rois,
Tient sous ses pieds la terre assujettie,
Et dit au Temps: Exécute mes lois!

DORAT.

LE TEMPLE ET LE TRONE DE L'OPINION

Autrefois la Justice et la Vérité nues,
Chez les premiers humains furent longtemps connues.
Elles régnaient en sœurs; mais on sait que depuis
L'une a fui dans le ciel, et l'autre dans un puits.
La vaine Opinion règne sur tous les âges:
Son temple est dans les airs, porté sur les nuages.
Une foule de dieux, de démons, de lutins,

Sont au pied de son trône, et, tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers,
En boules de savon sont épars dans les airs,
Et le souffle des vents y promène sans cesse
De climats en climats le temple et la déesse:
Elle fuit et revient; elle place un mortel,
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.

RULHIÈRE. *Les Disputes.*

LE TEMPLE DE LA TRAGÉDIE.

Sur le sommet du Pinde, au séjour des orages,
S'élève un temple auguste, affermi par les âges.
Cent colonnes d'ébène en soutiennent le faix;
On grava sur les murs les illustres forfaits.
On avance en tremblant sous d'immenses portiques;
L'œil s'enfonce et se perd dans leurs lointains magi-[ques.
On n'y rencontre point d'ornements fastueux.
Tout est, dans ce séjour, simple et majestueux.
On y voit des tombeaux entourés de ténèbres,
Des fantômes penchés sur des urnes funèbres,
Et l'on n'entend partout que des frémissements,
Que sons entrecoupés, et longs gémissements.
Deux femmes [1], sur le seuil, en défendent l'entrée;
L'une, toujours plaintive, est toujours éplorée;
Ses cheveux sont épars, son front couvert de deuil,
Et sa bouche collée au marbre d'un cercueil.
L'autre inspire l'effroi dont elle est oppressée;
Son front est fixe et morne, et sa langue glacée.
La vengeance, la rage, et la soif des combats,
Cent spectres en tumulte accourent sur ses pas.
Ses sens sont éperdus; ses cheveux se hérissent;
Sa poitrine se gonfle, et ses bras se roidissent;
Un feu sombre étincelle en ses yeux inhumains,
Et la coupe d'Atrée ensanglante ses mains.
Plus loin règne l'Amour, cet Amour implacable,
De meurtre dégouttant, malheureux et coupable,
Qui ne respecte rien quand il est outragé,
Court, se venge, et gémit sitôt qu'il est vengé;
L'assassin de Pyrrhus, l'Euménide d'Oreste;
Ce dieu qui d'Ilion hâta le jour funeste,
Osa porter la flamme au bûcher de Didon,
Et plonger le poignard au sein d'Agamemnon.
De ces sombres objets Melpomène entourée,
Choisit au milieu d'eux sa retraite sacrée.

DORAT. *La Déclamation,* ch. III.

MÊME SUJET.

Un temple ouvre à mes yeux son enceinte sacrée,
De cyprès, de tombeaux et d'ombres entourée.
Deux spectres sont debout sur ce lugubre seuil:
L'un, la tête inclinée, enveloppé de deuil,
Exprimant sur son front ses touchantes alarmes,
Semble aimer sa douleur et se plaire à ses larmes;
Sa poitrine élevée est pleine de sanglots:
Hélas! c'est la Pitié, qu'attendrissent nos maux.
L'autre a le regard fixe et la bouche entr'ouverte:
L'image du péril à ses yeux semble offerte;
Ses cheveux hérissés, sa sinistre pâleur,
Tous ses traits altérés me montrent la Terreur.
O du plus beau des arts auguste souveraine!
Voilà ton sanctuaire; oui, c'est toi, Melpomène,
C'est toi; je reconnais tes attributs divins,
Le sceptre et le poignard qui brillent dans tes mains,
Ces vêtements pompeux dont l'éclat t'environne,
Et ces festons sanglants qui forment ta couronne:
Tes soutiens les plus chers, que toi-même as choisis,
Tous, sur des siéges d'or, près de toi sont assis.
Ah! combien je leur dois et d'encens et d'hommages!
Je suis depuis longtemps heureux par leurs ouvrages.
Je les vois: le laurier qui ceint des cheveux blancs
M'annonce ce vieillard qui triomphe à cent ans,
Sophocle!... Près de lui, le voilà ce grand homme [2]
Qui porte sur son front la majesté de Rome;
Des héros dans ses traits respire la grandeur.
Moins sublime et plus doux, son rival enchanteur [3]
Aux Grâces, à l'Amour, emprunte tous leurs charmes;
Entre Euripide et lui l'Amour verse des larmes:
Auprès de Crébillon Eschyle ici placé
Le contemple, surpris de se voir surpassé.
Tous ces esprits divins que Melpomène assemble,
Mortels devenus dieux, y jouissent ensemble.

LA HARPE. *Dithyrambe.*

LA TRAGÉDIE.

D'un génie imposant la sombre majesté,
Triste, et le front couvert d'un voile ensanglanté,
Apparut en traînant des ornements funèbres.
Sa redoutable voix évoqua des ténèbres
Ces antiques héros dont la mâle vigueur
Des âges dégradés accuse la langueur.
Ils s'avancent. Le czar croit errer dans Athène;
Il assiste aux conseils de la grandeur romaine.
« O César! O Pompée! Est-ce vous que j'entends?
Horace, avec respect je vois tes cheveux blancs.
Oh! dans ta noble erreur, accents dignes de Rome!
Paternelle fureur, et courroux d'un grand homme!
Oui, mon cœur, je le sens, eût pensé comme toi. »
A son lâche assassin ici pardonne un roi.
Par l'auguste malheur la vertu consacrée
Lève du sein des fers une tête adorée.
Des spectres menaçants vengent d'illustres morts,
Et le crime éperdu fuit devant les remords.
L'Amour, l'Amour aussi redemande des larmes.
Que de malheurs cruels empoisonnent ses charmes!
Ce n'est plus cet Amour de myrte couronné:
De poignards, de poisons, il marche environné.
Un peuple épouvanté goûte un plaisir austère;
Tantôt, dans une horreur muette et solitaire,
Il palpite; tantôt des transports ravissants
S'exhalent de son sein en rapides accents.
Dans une seule voix, mille voix se confondent;
Tous les sens sont émus, tous les cœurs se répondent;
Les passions, errant sur ce peuple assemblé,
Offrent les vastes flots d'un océan troublé,
Qui frémit et qui gronde, et roule sur lui-même;
Mais à leur mouvement préside un art suprême.
Leur utile tempête, en agitant les cœurs,
Souffle le germe heureux des vertus et des mœurs.
On pleure l'infortune, on déteste les crimes,
Et des plaisirs touchants sont des leçons sublimes.
Le monarque étonné s'instruit en s'effrayant.

THOMAS. *Pétréide.*

---

[1] La Terreur et la Pitié.
[2] Corneille. (N. E.)
[3] Racine. (N. E.)

LA COMÉDIE.

Mais bientôt un génie, au visage riant,
Magistrat enjoué de l'humaine nature,
Citait au tribunal d'une adroite censure
Les vices échappés à la rigueur des lois.
Chacun vient s'accuser d'une indiscrète voix;
Sous le choc irritant des intérêts contraires,
On voit, en traits hardis, jaillir les caractères,
De leurs penchants secrets éloquents délateurs,
Les ris, d'un peuple doux malins réformateurs,
Poursuivent l'ennemi dénoncé sur la scène;
Le mépris vient sauver des tourments de la haine;
Le coupable rougit, et ce vivant miroir
Présente l'homme à l'homme étonné de s'y voir.

LE MÊME. *Ibid.*

LE TABLEAU ALLÉGORIQUE, OU LE PEINTRE, LE NOUVELLISTE, LE CAPITAINE CORSAIRE, ET LE MÉDECIN.

On l'a dit avant moi, j'ose m'en prévaloir :
Oui, l'Apologue est un miroir;
Mais, dans cette glace fidèle,
C'est son voisin qu'on cherche, on ne veut pas s'y voir.
Contons à ce propos une fable nouvelle;
Chez un peuple étranger j'en ai pris le sujet :
L'auteur fut habitant des bords de la Tamise.
Or, maintenant voici le fait
Que je vais narrer à ma guise.
Émule de Callot, un jeune peintre anglais
S'exerçait au genre burlesque.
Il forme un jour, de cent bizarres traits,
Un tableau tout ensemble et moral et grotesque:
La Tamise circule au fond de ce tableau;
Des ballots entassés encombrent ses rivages;
Un ours, planté debout sur le pont d'un bateau,
Est le premier des personnages.
Son œil creux est caché sous un large chapeau;
Une hache, un damas pendent à sa ceinture;
Et mon lourdaud, le nez en l'air,
Flairant quelque riche capture,
Semble attendre un bon vent pour se mettre à la mer.
Mais quelle est cette autre merveille
Qui fait tant ricaner un groupe de plaisants?
Pourquoi ces éclats si bruyants?
M'y voici : je découvre un petit bout d'oreille.
C'est maître Aliboron, en docteur transformé.
Son chef est affublé d'une perruque énorme;
On dirait, à le voir de sa lancette armé,
Qu'il attend quelque ânon pour le tuer en forme.
Par un dernier coup de pinceau
Couronnons enfin le tableau.
Là paraît un hibou qui porte des lunettes;
Entouré de papiers, il rêve, il se nourrit
De la lecture des gazettes :
Jugez combien il a d'esprit!
Ce tableau, si ma Muse a bien su le décrire,
Offrait ample matière à rire :
Aussi gens de tous les états
Accouraient pour le voir, et riaient aux éclats.
Chacun complimente l'artiste.
Il faut en excepter un seul des curieux :
C'est Patridge, le nouvelliste,
Qui se croit important, lorsqu'il n'est qu'ennuyeux.
— Ne devinez-vous pas, dit-il, troupe crédule,
Que ce peintre malin vous tourne en ridicule?
Par exemple, parlez, capitaine Stribord,
Vous, le plus dur de nos corsaires,
Qui maudissez les vents contraires,
N'êtes-vous pas cet ours arrêté dans le port?
— Goddam! je crois que tu me bernes,
Lui répond le marin outré d'un tel discours;
Mais toi qui me prends pour cet ours,
Digne orateur de nos tavernes,
C'est toi seul que l'artiste a peint dans ce hibou.
— Oui, s'écrie une voix qui part on ne sait d'où,
C'est Patridge lui-même. — O comble d'insolence!
Réplique ce dernier. Ah! j'en donne ma foi :
Si la cour à l'instant ne répare l'offense,
Je ne me mêle plus des affaires du roi.
Chacun lui rit au nez; il écume de rage.
Johnston, le médecin, ignorant personnage,
L'aborde en plaisantant, veut lui tâter le pouls;
Mais Patridge lui dit : — Observez bien cet âne:
Votre confrère Gall, sans vous toucher le crâne,
Avoûrait qu'on a peint le mignon d'après vous.
A cette apostrophe sanglante,
Johnston veut répliquer, mais il reste confus,
Lorsqu'il entend cent voix s'écrier en chorus :
— C'est le docteur Johnston que l'âne représente.
Patridge alors reprend avec fureur :
— Écoutez, capitaine, et vous aussi, docteur :
Ce peintre nous a fait une injure commune,
En nous désignant tous les trois.
Eh bien! messieurs, plus de rancune,
Et contre l'insolent portons plainte à la fois.
La foule rit; le trio tonne;
L'artiste cherche en vain à se justifier,
Protestant qu'en particulier,
Il n'a voulu blesser personne.
On ne l'écoute pas. La cause fait du bruit;
Elle est portée enfin au tribunal suprême.
J'entends celui du public même :
Par lui le procès est instruit.
Or, les noms des plaignants que ce juge condamne
Passent bientôt de la ville aux faubourgs :
Dans le corsaire on ne voit plus qu'un ours,
Dans Patridge un hibou, dans le docteur un âne.
A quoi bon vous mettre en courroux,
Si vous reconnaissez vos traits dans quelque fable?
Il n'est, en pareil cas, qu'un parti raisonnable :
Ne dites mot : corrigez-vous.

LE BAILLY.

MORALE RELIGIEUSE, OU PHILOSOPHIE PRATIQUE.

La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.
BOILEAU, *Satire* V.

EXISTENCE DE DIEU.

Consulte Zoroastre[1], et Minos, et Solon,
Et le sage Socrate, et le grand Cicéron;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père :
Ce système sublime à l'homme est nécessaire;
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux, dépouillés de leur empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de la manifester,
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Que le sage l'annonce, et que les grands le craignent.
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel : apprenez à trembler[2].

VOLTAIRE.

ESSENCE ET MAJESTÉ DE DIEU.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix.
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlants séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face ·
Des puissances du siècle ils retranchent la race;
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la lenteur.

LE MÊME.

DIEU ET SON ESSENCE.

De cet Être infini, l'infini le sépare.
Du char glacé de l'Ourse aux feux du Sirius
Il règne : il règne encore où les cieux ne sont plus.
Dans ce gouffre sacré quel mortel peut descendre
L'immensité l'adore, et ne peut le comprendre;
Et toi, songe de l'être, atome d'un instant,
Égaré dans les airs sur ce globe flottant,
Des mondes et des cieux spectateur invisible,
Ton orgueil pense atteindre à l'Être inaccessible!
Tu prétends lui donner tes ridicules traits;
Tu veux, dans ton Dieu même, adorer tes portraits!
Ni l'aveugle hasard, ni l'aveugle matière,
N'ont pu créer mon âme, essence de lumière.
Je pense : ma pensée atteste plus un Dieu
Que tout le firmament et ses globes de feu.
Voilé de sa splendeur, dans sa gloire profonde,
D'un regard éternel il enfante le monde.
Les siècles devant lui s'écoulent, et le Temps
N'oserait mesurer un seul de ses instants.
Ce qu'on nomme Destin n'est que sa loi suprême:
L'immortelle Nature est sa fille, est lui-même.
Il est; tout est par lui : seul être illimité,
En lui tout est vertu, puissance, éternité.
Au delà des soleils, au delà de l'espace,
Il n'est rien qu'il ne voie, il n'est rien qu'il n'embrasse.
Il est seul du grand tout le principe et la fin,
Et la création respire dans son sein [3].

LE BRUN. *Poëme de la Nature.*

MÊME SUJET.

Cet astre universel, sans déclin, sans aurore,
C'est Dieu, c'est ce grand tout, qui soi-même s'adore!
Il est; tout est en lui : l'immensité, les temps,
De son être infini sont les purs éléments;
L'espace est son séjour, l'éternité son âge;
Le jour est son regard, le monde est son image;
Tout l'univers subsiste à l'ombre de sa main;
L'être, à flots éternels découlant de son sein,
Comme un fleuve nourri par cette source immense,
S'en échappe, et revient finir où tout commence.
Sans bornes comme lui, ses ouvrages parfaits
Bénissent en naissant la main qui les a faits!
Il peuple l'infini chaque fois qu'il respire;
Pour lui, vouloir c'est faire, exister c'est produire!
Tirant tout de soi seul, rapportant tout à soi,
Sa volonté suprême est sa suprême loi!
Mais cette volonté, sans ombre et sans faiblesse,
Est à la fois puissance, ordre, équité, sagesse.
Sur tout ce qui peut être, il l'exerce à son gré;
Le néant jusqu'à lui s'élève par degré :
Intelligence, amour, force, beauté, jeunesse,
Sans s'épuiser jamais, il peut donner sans cesse,
Et, comblant le néant de ses dons précieux,

---

[1] Philosophe et législateur persan. (N. E.)
[2] Voyez, sur ce morceau et les suivants, Ire partie, même sujet.
[3] Voyez, Ire partie.

Des derniers rangs de l'être il peut tirer des dieux !
Mais ces dieux de sa main, ces fils de sa puissance,
Mesurent d'eux à lui l'éternelle distance,
Tendant par leur nature à l'être qui les fit;
Il est leur fin à tous, et lui seul se suffit[1] !

DE LAMARTINE. *Méditations poétiques.*

PREUVES PHYSIQUES DE L'EXISTENCE DE DIEU.

LES CIEUX, LA MER, LA TERRE.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire,
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants, devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers; et vous, terre, parlez !
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?
Nuit brillante, dis-nous, qui t'a donné tes voiles?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié!
La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne;
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main;
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître :
Contemple seulement l'arbre que je fais croître;
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu :
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire[2],
Elles pourront servir à prolonger tes jours,
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts :
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle,
Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité[3].

RACINE le fils. *La Religion.*

LA PRIÈRE.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire.
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance aux bords de l'horizon;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie :
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.
Voilà le sacrifice immense, universel!
L'univers est le temple, et la terre est l'autel;
Les cieux en sont le dôme; et ces astres sans nombre
Ces feux demi-voilés, pâle ornement de l'ombre,
Dans la voûte d'azur avec ordre semés,
Sont les sacrés flambeaux pour ce temple allumés.
Et ces nuages purs qu'un jour mourant colore,
Et qu'un souffle léger, du couchant à l'aurore,
Dans les plaines de l'air repliant mollement,
Roule en flocons de pourpre aux bords du firmament,
Sont les flots de l'encens qui monte et s'évapore
Jusqu'au trône du Dieu que la nature adore.
Mais ce temple est sans voix. Où sont les saints concerts?
D'où s'élèvera l'hymne au roi de l'univers?
Tout se tait : mon cœur seul parle dans ce silence.
La voix de l'univers, c'est mon intelligence;
Sur les rayons du soir, sur les ailes du vent,
Elle s'élève à Dieu comme un parfum vivant;
Et, donnant un langage à toute créature,
Prête pour l'adorer mon âme à la nature.
Seul, invoquant ici son regard paternel,
Je remplis le désert du nom de l'Éternel;
Et celui qui, du sein de sa gloire infinie,
Des sphères qu'il ordonne écoute l'harmonie,
Écoute aussi la voix de mon humble raison,
Qui contemple sa gloire et murmure son nom[4].

DE LAMARTINE. *Méditations poétiques.*

INSTINCT PATERNEL ET MATERNEL DES OISEAUX.

Mais pour toi que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent,
O toi, qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle[1]
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?

---

1 Voyez dans la prose.
2 La cendre de la fougère, du chardon et d'autres herbes qu'on méprise, sert à faire le verre, le cristal et les glaces. L'ortie est employée comme remède, etc. (N. E.)
3 Voyez en prose, même partie.
4 Voyez 1re partie, même sujet.

Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne :
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent il repousse la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage [1].
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphyrs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens :
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères!
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil, par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé :
Il arrive, tout part. Le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés!

RACINE le fils. *La Religion.*

MÊME SUJET.

Ainsi qu'adroits chasseurs, architectes savants
Contre leurs ennemis, les frimas et les vents,
Avec combien d'adresse, instruits par la nature,
Ils savent de leur nid combiner la structure!
Chaque race choisit et la forme et le lieu;
L'une en ces longs canaux où petille le feu;
Sur nos toits, sur nos murs, hospitaliers pour elle,
Construit de ses enfants la demeure nouvelle [2].
L'un au chêne orgueilleux, l'autre à l'humble arbrisseau,
De ses jeunes enfants confia le berceau;
Là, des œufs maternels nouvellement éclose,
Sur le plus doux coton la famille repose,
Et la laine et le crin, assemblés avec art,
De leur tissu serré leur forment un rempart,
Dont le tour régulier, l'exacte symétrie,
Défirait le compas de la géométrie.
Par un soin prévoyant d'autres placent leurs nids
Au lieu le plus propice à nourrir leurs petits.
Ici l'amour craintif les cache sous la terre;
Là de leurs ennemis pour éviter la guerre,
Les suspend aux rameaux mollement balancés [3],
Et dans ce doux hamac les enfants sont bercés.
Quelques-uns ont leur toit, leur auvent, leur issue,
Qui de leurs ennemis ne peut être aperçue :
Chacun a son instinct inspiré par l'amour.
Voyez, de ses enfants préparant le séjour,
En architecte adroit, mais en père timide,
Cet oiseau leur construit une humble pyramide [4],
Mille fois préférable à celles de l'orgueil.
Son air mystérieux d'abord étonne l'œil;
Introduit par la porte au sein du vestibule,
L'oiseau monte et descend dans une autre cellule,
Où cachés et bravant les piéges, les saisons,
Reposent mollement ses tendres nourrissons.
Ainsi, nos toits, nos murs, les forêts, les charmilles,
Tout a ses constructeurs, ses berceaux, ses familles;
Tout aime, tout jouit, tout bâtit à son tour.
Protége, Dieu puissant, ces enfants de l'amour,
Le doux chardonneret, la fauvette fidèle,
Le folâtre pinson, et surtout philomèle!
. . . .
. . . .
Que de charmes n'ont point leurs amours maternel!
Voyez le tendre oiseau réchauffer sous ses ailes
Ses petits enfermés dans leur frêle séjour!
Tantôt j'ai peint son nid : qui peindra son amour?
Eh! qui peut surpasser le courage du père?
Quel soin peut s'égaler aux doux soins de la mère?
Cet être si léger, que le frêne ou l'ormeau
Ne voit pas deux instants sur le même rameau,
Mère aujourd'hui constante et nourrice assidue,
Demeure jour et nuit sur ses œufs étendue.
Le père, heureux époux autant qu'heureux amant,
De sa tendre moitié va chercher l'aliment,
Ou, sur les bords du nid, se plaçant auprès d'elle,
Soulage par ses chants sa compagne fidèle.
Des ennemis souvent l'un et l'autre est vainqueur,
Et dans de faibles corps se déploie un grand cœur [5].
Souvent avec ses fils une mère enlevée
Vit pour eux, les nourrit, et meurt sur sa couvée.
Enfin avec quel soin et quel zèle nouveau
Ses parents à voler forment le jeune oiseau!
C'est aux heures du soir, lorsque dans la nature
Tout est repos, fraîcheur, et parfum, et verdure;
L'adolescent, ravi de ce bel horizon,
S'agite dans son nid devenu sa prison,
Il sort, et, balancé sur la branche pliante,
Il hésite, il essaye une aile encor tremblante :
Le couple, en voltigeant, provoque son essor,
Gourmande sa frayeur, l'appelle, et vole encor :
Enfin il se hasarde, et, déployant ses ailes,
Non sans crainte, il se fie à ses plumes nouvelles.
L'air reçoit ce doux poids; il touche le gazon;
Les parents enchantés répètent la leçon.
D'une aile moins novice alors le jeune élève
S'enhardit, prend l'essor, s'abat, et se relève;
Enfin, sûr de sa force, et plus audacieux,
Il part, tout est fini, tous se font leurs adieux;
Et l'instinct dénouant la chaîne mutuelle,
Un nouveau nœud commence une race nouvelle.

DELILLE. *Les Trois Règnes,* ch. VIII.

LES INSECTES.

A nos yeux attentifs que le spectacle change :
Retournons sur la terre, où, jusque dans la fange,
L'insecte nous appelle, et, certain de son prix,
Ose nous demander raison de nos mépris.
Plus l'auteur s'est caché, plus il est admirable.
De secrètes beautés quel amas innombrable!

---

[1] Ingentes animos angusto in corpore versant.
VIRG., Géorg., liv. IV.

[2] L'hirondelle. (N. E.)

[3] D'après les règles de la grammaire, il faudrait *il* les suspend. (N. E.)

[4] Il paraît que Delille veut parler ici de certaines espèces de mésanges, comme le *Petit-Deuil*, la *Penduline*, le *Reniez*.

[5] Voyez dans le morceau précédent. (N. E.)

Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour
Qui de son vaste dos me cache le contour,
S'avance sans ployer sous ce bois qu'il méprise,
Je ne t'admire pas avec moins de surprise,
Toi qui vis dans la boue, et traînes ta prison,
Toi que souvent ma haine écrase avec raison;
Toi-même, insecte impur, quand tu me développes
Les étonnants ressorts de tes longs télescopes [1],
Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens,
Qu'élèvent par degrés leurs mobiles soutiens,
C'est dans un faible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.
Dans un champ de blés mûrs, tout un peuple prudent
Rassemble pour l'État un trésor abondant :
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De faibles voyageurs arrivent sans haleine
A leurs greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains
Dont le père commun de tous tant que nous sommes
Nourrit également les fourmis et les hommes.
Et tous, nourris par lui, nous passons sans retour,
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour.
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui,
Chez ses frères rampants, qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Semblait vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil;
On le vit plein de gloire à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.
O ver, à qui je dois mes nobles vêtements [2],
De tes travaux si courts que les fruits sont charmants!
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie :
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur père malheureux.
Je te plains et j'ai dû parler de tes merveilles;
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.

RACINE le fils. *La Religion.*

L'HOMME.

Le roi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme élève un front noble et regarde les cieux;
Ce front, vaste théâtre où l'âme se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ces feux
Qu'en vain veut imiter, dans son zèle perfide,
La trahison que suit l'envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur;
Le mépris y réside ainsi que la candeur;
Le modeste respect, l'imprudente colère,
La crainte et la pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui, dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix appelle du secours.
A me servir aussi cette voix empressée,
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée;
Messagère de l'âme, interprète du cœur,
De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble!
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble!
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève, et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel! quel tissu fragile!
Cependant ma mémoire en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut à toute heure et remettre et reprendre,
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là ces esprits subtils, toujours prêts à partir,
Attendent le signal qui les doit avertir,
Mon âme les envoie; et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire.
D'un mouvement égal il agite mon cœur,
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur :
Il vient me réchauffer par sa rapide course :
Plus tranquille et plus froid, il remonte à sa sour
Et toujours s'épuisant se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours
Ouvrent à son entrée une libre carrière,
Prêtes, s'il reculait, d'opposer leur barrière.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois?
Et pour les établir ai-je donné ma voix?
Je les connais à peine; une attentive adresse
Tous les jours m'en découvre et l'ordre et la sages
De cet ordre secret reconnaissons l'auteur :
Fut-il jamais de lois sans un législateur [3].

LE MÊME. *Ibid.*

MISÈRE DE L'HOMME.

L'homme né de la femme a peu d'instants à vivre,
Ses jours sont des jours de douleur;
Il fuit comme l'éclair, tombe comme la fleur;
C'est une ombre qui passe et que l'œil ne peut suivre,
Et c'est sur lui, fantôme d'un moment,
Que ton regard, grand Dieu! daigne descendre;
C'est à lui que tu fais entendre
Ton redoutable jugement.
Qui peut épurer dans sa course
Un fleuve empoisonné, corrompu dès sa source?
Tu règles son avenir,
Si tu tiens dans tes mains ses tristes destinées,
Si tu prescris à ses années
Un terme que jamais elles n'ont pu franchir,
Permets du moins que l'homme, accablé de misère,
Ait son jour de repos, comme le mercenaire.

L'arbre qu'on a coupé ne meurt pas sans retour;
En lui sommeille encor le germe de la vie,
Et nos yeux le verront un jour
Parer de rejetons sa souche rajeunie.
Quand sa racine aurait dormi longtemps
Dans les entrailles de la terre;
Quand son tronc, séché par les vents,
N'offrirait qu'un cadavre éteint par la poussière,
Si l'onde rafraîchit ses restes languissants,
Il se ranime, et bientôt le printemps
Lui rend sa jeunesse première,
Et d'un riche feuillage orne sa tête altière.

Mais lorsque de la mort l'homme a franchi le seuil,

---

[1] Le limaçon.
[2] Le ver à soie. Voyez dans les descriptions en vers. (N. E.)
[3] Voyez, 1re partie, *Tableaux*.

Que devient-il au delà du cercueil?
Comme l'eau du torrent, et plus rapide, il passe;
Il passe, et laisse à peine un léger souvenir :
Tant que l'astre des cieux roulera dans l'espace,
Son sommeil ne doit point finir.
Dieu! que ne daignes-tu, suspendant ta vengeance,
Me plonger dans ce long sommeil,
Et fixer à la fois l'heure de ta clémence,
Et le moment de mon réveil!

Quand l'homme aura fourni sa course passagère,
Verra-t-il, affranchi de tout lien mortel,
Apparaître un jour éternel?
Après tant de combats soutenus sur la terre,
J'attends cet avenir que l'innocence espère.
Tu m'appelles, Seigneur, je réponds à ta voix;
Viens, ouvre-moi tes bras; ma vie est ton ouvrage.
Aujourd'hui suppliant, criminel autrefois,
Mes maux ont expié les fautes d'un autre âge;
Ferme à jamais le livre où fut inscrit l'outrage
Que j'ai fait à tes saintes lois.

Le temps, des monts altiers a renversé la cime :
Le roc vieilli s'affaisse et roule dans l'abîme;
Les eaux creusent la pierre, et, par de lents efforts,
La mer enfin parvient à conquérir ses bords;
Ainsi tu détruis l'homme; ainsi tes mains à peine
Paraissent l'affermir dans sa marche incertaine,
Que le sol des vivants le rejette à jamais.
Tu flétris son visage et tu changes ses traits;
Que dis-je? ta rigueur le chasse de la vie.
Que ses fils soient couverts de gloire ou d'infamie,
Séparé des mortels, abandonné des siens,
Il ne partagera ni leurs maux ni leurs biens.
Ici-bas quel espoir sourit à sa misère?
Tant qu'il respire, hélas! il ne fait que gémir.
Le ciel a condamné, dans sa loi de colère,
Son âme à soupirer et son corps à souffrir.

LEVAVASSEUR. *Traduction du livre de Job,* ch. XIV.

HARMONIE DU MONDE PHYSIQUE.

De l'univers entier contemple les accords,
Pour les dons de l'esprit et pour les dons du corps!
Observe avec quel art Dieu de sa main féconde
Distribua les rangs et nuança le monde,
Depuis l'homme, ce roi si fier de sa raison,
Jusqu'à l'insecte vil qui peuple le gazon.
Le jour est pour la taupe un crépuscule sombre,
A l'œil perçant du lynx la nuit même est sans ombre;
Le chien poursuit sa proie, averti par l'odeur;
La lionne, au bruit seul s'élance avec ardeur :
Le poisson est sans voix et presque sans oreille,
Tandis que l'oiseau chante, et qu'un zéphyr l'éveille.
Quelle gradation des mêmes facultés
Occupe le milieu de ces extrémités!
Comme elle croît, décroît, et s'élève et s'abaisse!
De l'agile Arachné combien j'aime l'adresse!
Que ses doigts sont légers! que son tact est subtil!
Elle sent chaque souffle et vit dans chaque fil.
Admire avec quel art l'abeille sait extraire
D'une herbe empoisonnée un onguent salutaire!
Compare au vil pourceau, stupidement glouton,
L'éléphant, dont l'instinct est presque la raison.
A la fière raison combien l'instinct ressemble!
Mémoire, jugement, quel nœud vous joint ensemble!
De sentir à penser qu'il est peu de degrés!
Ainsi, toujours voisins, mais toujours séparés,
Les êtres sont placés à leur juste distance;
Leur inégalité produit leur dépendance.
Tous soumis l'un à l'autre, et tous soumis à nous,
Chacun d'eux a ses dons, la raison les vaut tous.

DELILLE. *Trad. de l'Essai sur l'Homme.*

PREUVES MORALES DE L'EXISTENCE DE DIEU.

IDÉE D'UN DIEU CHEZ TOUS LES PEUPLES.

Devant l'Être éternel tous les peuples s'abaissent;
Toutes les nations en tremblant le confessent.
Quelle force invisible a soumis l'univers?
L'homme a-t-il mis sa gloire à se forger des fers?
Oui, je trouve partout des respects unanimes,
Des temples, des autels, des prêtres, des victimes :
Le ciel reçut toujours nos vœux et notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,
De la Divinité défigurer l'image :
A des dieux mugissants l'Égypte rend hommage;
Mais, dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'est un Dieu cependant qu'elle croit adorer.
L'esprit humain s'égare, et, follement crédules,
Ces peuples se sont fait des maîtres ridicules.
Ces maîtres toutefois, par l'erreur encensés,
Jamais impunément ne furent offensés :
On détesta Mézence ainsi que Salmonée,
Et l'horreur suit encor le nom de Capanée [1].
Un impie en tout temps fut un monstre odieux :
Et quand, pour me guérir de la crainte des dieux,
Epicure en secret médite son système,
Aux pieds de Jupiter je l'aperçois lui-même.
Surpris de son aveu, je l'entends en effet
Reconnaître un pouvoir dont l'homme est le jouet,
Un ennemi caché qui réduit en poussière
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fière.
Peuples, rois, vous mourrez; et vous, villes, aussi.
Là, gît Lacédémone; Athènes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte!
Eh! que vois-je partout? La terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés,
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.
Où sont, fière Memphis, tes merveilles divines?
Le temps a dévoré jusques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monuments qui portent jusqu'aux cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage!
A ce pouvoir si craint tout mortel rend hommage;
Et, devant son idole un barbare à genoux,
D'un être destructeur croit fléchir le courroux [2].

RACINE le fils. *La Religion.*

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Pères des fictions, les poëtes menteurs
De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs;
Et sitôt que la Grèce, ivre de son Homère,

---

1 Impies fameux dont parlent Virgile et d'autres poetes anciens. (N. E.)

2 Comparez ce morceau et le précédent sur l'*Existence de Dieu,* avec les mêmes morceaux en prose.

Eut de l'empire sombre admiré la chimère,
Le peuple qu'effrayaient Tisiphone et ses sœurs,
D'un charmant Élysée espéra les douceurs.
Pluton fut leur ouvrage, et leurs mains, je l'avoue,
Étendirent jadis Ixion sur sa roue.
L'onde affreuse du Styx qui coulait sous leurs lois
Ferma les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois.
Ils livrèrent Tantale à des ondes perfides,
Qui sans cesse échappaient à ses lèvres arides.
Par l'urne de Minos, et ses arrêts cruels,
Ils jetèrent l'effroi dans l'âme des mortels.
Ils leur firent entendre une ombre malheureuse,
Qui poussant vers le ciel une voix douloureuse,
S'écriait : *Par les maux que je souffre en ces lieux,*
Apprenez, ô mortels, à respecter les Dieux [1] *!*
Hardis fabricateurs de mensonges utiles,
Eussent-ils pu trouver des auditeurs dociles,
Sans la secrète voix, plus forte que la leur,
Cette voix qui nous crie, au fond de notre cœur,
Qu'un juge nous attend, dont la main équitable
Tient de nos actions le compte redoutable?
Il ne laissera point l'innocent en oubli :
Espérons et souffrons : tout sera rétabli [2].

LE MÊME.

MÊME SUJET.

Oui, Platon, tu dis vrai : notre âme est immortelle;
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes;
Du monde et de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir, loin du corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité! quel mot consolant et terrible!
O lumière! ô nuage! ô profondeur horrible!
Que dis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je tiré?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être?
Où sera cet esprit qui ne peut se connaître?
Que me préparez-vous, abîmes ténébreux?
Allons, s'il est un Dieu, Platon doit être heureux.
Il en est un, sans doute, et je suis son ouvrage;
Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
Il doit venger sa cause, et punir les pervers.
Mais comment? dans quel temps? et dans quel univers?
Ici la vertu pleure, et l'audace l'opprime;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime;
La Fortune y domine, et tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César.
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
Je te verrai sans ombre, ô Vérité céleste!
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil;
Cette vie est un songe, et la mort un réveil.

VOLTAIRE. *Imité du* Caton *d'Addison.*

LA CONSCIENCE.

C'est pour moi que je vis; je ne dois rien qu'à moi.
La vertu n'est qu'un nom; mon plaisir est ma loi :
Ainsi parle l'impie, et lui-même est l'esclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu, qu'il brave.
Dans ses honteux plaisirs, s'il cherche à se cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher.
Son juge est dans son cœur, tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés,
La peine suit de près, et nous sommes vengés :
De ses remords secrets triste et lente victime,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
Sous des lambris dorés ce triste ambitieux
Vers le ciel, sans pâlir, n'ose lever les yeux;
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.
Le cruel repentir est le premier bourreau
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorants attachés sur Tibère,
La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter?
Quel juge sur la terre a-t-il à redouter?
Cependant il se plaint, il gémit; et ses vices
Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.
Toujours ivre de sang, et toujours altéré,
Enfin par ses forfaits au désespoir livré,
Lui-même étale aux yeux du sénat qu'il outrage
De son cœur déchiré la déplorable image [3].
Il périt chaque jour consumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.
Ainsi de la vertu les lois sont éternelles;
Les peuples ni les rois ne peuvent rien contre ell
Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi;
Cette loi qui m'instruit de tout ce que je doi
A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi-mê
A toute heure je lis dans ce code suprême
La loi qui me défend le vol, la trahison,
Cette loi qui précède et Lycurgue et Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze tables,
Métius [4] et Tarquin n'étaient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival : qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, et je n'achève pas.
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage,
Que la sévérité de tout l'aréopage.
La vertu, qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs;
Mais, quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,
Tout austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.
Jaloux de ses appas dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.
Adorable vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!
De celui qui te hait ta vue est le supplice;
Parais! que le méchant te regarde, et frémisse [5]!
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit;
Mais la paix t'accompagne, et la gloire te suit;
Et, perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans bien, sans dignité, se suffit à lui-même [6].

RACINE le fils.

MÊME SUJET.

Non, le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain;
Sur le front des mortels il mit son sceau divin :

[1] Virgile, *Enéide*, liv. VI.
[2] Voyez 1re partie, même sujet.
[3] Dans la fameuse lettre que nous a conservée Tacite dans ses *Annales*. (N. E.)
[4] Metius Fuffetius puni par Tullus Hostilius pour avoir trahi son serment. Voyez Tit. Liv. l. Ier. (N. E.)
[5] Virtutem videant, intabescantque relictâ. PERSE, sat. III.
[6] Voyez même sujet, en prose.

Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître;
Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
La morale, uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan, de Socrate, et la vôtre :
De ce culte éternel la nature est l'apôtre;
Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs,
Nés dans la conscience, en sont les défenseurs.
J'entends avec Cardan Spinosa qui murmure[1] :
Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne sont que l'habitude et les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations.
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même!
D'où nous vient ce besoin? Pourquoi l'Être suprême
Mit-il dans notre cœur, à l'intérêt porté,
Un instinct qui nous lie à la société?
Les lois que nous faisons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages du moment, sont partout différentes.
Sous le fer du méchant le juste est abattu;
Eh bien! conclurez-vous qu'il n'est point de vertu?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des éléments effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;
Mais tout est passager, le crime et le malheur.
De nos désirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de mon cœur la règle et la morale.
C'est une source pure : en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte, en bouillonnant, un limon qui l'altère;
L'homme le plus injuste et le moins policé
S'y contemple aisément quant l'orage est passé.
Tous ont reçu du ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la justice et de la conscience :
De la raison naissante elle est le premier fruit;
Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit,
Contre-poids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre;
Arme que la nature a mise en notre main,
Qui combat l'intérêt pour l'amour du prochain;
De Socrate, en un mot, c'est là l'heureux génie;
C'est là ce dieu secret qui dirigeait sa vie;
Ce dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort,
Quand il but, sans pâlir, la coupe de la mort.
Quoi! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate?
Tout le monde a le sien qui jamais ne le flatte.

VOLTAIRE.

RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable :
Il doit régner partout, et même dans la fable.
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
C'est la nature en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agréable en soi :
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte?
Il n'est pas sans esprit; mais né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant :
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît, sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant, dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté;
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité.
C'est par elle qu'on plaît et qu'on peut longtemps plaire;
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.
Le vice, toujours sombre, aime l'obscurité :
Pour paraître au grand jour, il faut qu'il se déguise;
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.
Jadis l'homme vivait au travail occupé,
Et, ne trompant jamais, n'était jamais trompé.
On ne connaissait point la ruse et l'imposture;
Le Normand même alors ignorait le parjure.
Aucun rhéteur encore, arrangeant les discours,
N'avait d'un art menteur enseigné les détours.
Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité;
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.
Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente :
L'or éclata partout sur les riches habits;
On polit l'émeraude, on tailla le rubis;
Et la laine et la soie en cent façons nouvelles
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte beauté monta sur des patins;
La coquette tendit ses lacs tous les matins;
Et, mettant la céruse et le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage.
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.
Le courtisan n'eut plus de sentiment à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie :
On vit partout régner la basse flatterie.
Le Parnasse surtout, fécond en imposteurs,
Diffama le papier par ses propos menteurs[2].

BOILEAU, *Épître* IX.

BORNES DES RECHERCHES PHILOSOPHIQUES.

La raison te conduit : avance à sa lumière;
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière :
Aux bords de l'infini tu te dois arrêter;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante et si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre et ressuscite avec un corps nouveau,
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,

---

[1] *Cardan*, médecin et mathématicien né à Paris, en 1502, mort en 1576, fut plutôt un sophiste qu'un philosophe. Ses ouvrages ont été réunis et publiés à Lyon en 1663. *Spinosa*, le plus célèbre des athées modernes, né en 1632, mort en 1677. Ses œuvres complètes ont été publiées à Jéna en 1803, 2 vol. in-8. (N. E.)

[2] Voyez Ire partie, même sujet.

S'élance dans les airs, en déployant ses ailes?
Le sage Du Faï, parmi ces plants divers [1]
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive?
Malade, et dans un lit, de douleur accablé,
Par l'éloquent Silva vous êtes consolé [2];
Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.
Demandez à Silva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment, toujours filtré dans ces routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur et penser mon cerveau?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
« Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie [3]! »

VOLTAIRE.

ROIS ET SUJETS.

Le premier qui du sceptre exerça la puissance
N'avait que ses enfants sous son obéissance.
Ces enfants, à leur tour, dans ce chef révéré
Obéissaient à Dieu qui l'avait consacré.
Dans ces nœuds que forma la sagesse divine,
Du vrai gouvernement nous trouvons l'origine :
Sur l'intérêt commun ses titres sont fondés.
Vous que régit un maître, et vous qui commandez,
Conservez à jamais de si doux caractères :
Rois, voilà vos enfants! sujets, voilà vos pères!
Ce sont là les pasteurs, ce sont les souverains
A qui le Roi des rois confia les humains.
Ils règnent comme lui par l'amour et la crainte;
Il les a couronnés de sa majesté sainte;
Ils tiennent de lui seul l'empire des mortels.
Images du Très-Haut, vengeurs de ses autels,
Il dépose en leurs mains sa balance et sa foudre,
Et le droit de juger, de punir et d'absoudre.
Mais dans ce rang divin dont ils sont revêtus,
Qu'ils trouvent de devoirs, et qu'il faut de vertus!
Un monarque pieux n'en sera que plus juste :
Mieux qu'un autre il remplit son ministère auguste.
De la Religion la Justice est la sœur;
Dieu la donne en partage aux rois selon son cœur.
Assise en leurs conseils, qu'elle seule y décide;
Que le pauvre, la veuve et l'orphelin timide,
Sans terreur et sans honte approchent de ce lieu :
Le palais d'un roi juste est le temple de Dieu.
Sa bouche en est l'organe, et sa voix son oracle;
La vérité lui parle, et ne craint point d'obstacle :
Il l'écoute, il l'honore; et, par un seul regard,
Du mensonge perfide il déconcerte l'art.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

INFLUENCE D'UN BON OU D'UN MAUVAIS GOUVERNEMENT.

Sous un prince adoré, tout fleurit, tout prospère;
S'il commande en monarque, il administre en père.
Il aide ses sujets dans les jours de malheurs;
Économe attentif de ses biens et des leurs,
Ardent à les venger, si quelqu'un les opprime,
Lui-même apprend aux rois cette sainte maxime :
Que les dons, les tributs, fruits de tant de soupirs,
Sont faits pour les besoins, et non pour les plaisirs.
Loin des yeux, loin du cœur d'un monarque sensible,
Les tableaux douloureux, le spectacle terrible
Des maux, de la misère, et du long désespoir
De tant d'infortunés soumis à son pouvoir!
Ou plutôt offrons-lui ces touchantes images :
Des mortels abrutis et devenus sauvages;
Des familles en pleurs importunant les cieux;
Des pays autrefois peuplés, industrieux,
Où l'art du laboureur, ce premier art des hommes,
Cet art qui nous fait vivre, injustes que nous sommes,
Cet art que tant de rois ont honoré, chéri,
Est par un vil service indignement flétri;
Des vallons, des coteaux, et des plaines fertiles,
Où le cultivateur qui de ses mains utiles
A conduit la charrue et manié la faux,
Ne trouve que la faim au bout de ses travaux;
Des domaines entiers sans maître et sans culture,
Des bois et des sillons pleins d'une bourbe impure;
Des chemins effacés, des villages détruits,
Et des prés sans herbage, et des vergers sans fruits;
Des murs abandonnés, où, parmi les reptiles,
Des troupeaux sans pasteurs, des vieillards sans asiles,
Sont ensemble couchés sous des toits entr'ouverts.
Là de faibles enfants, victimes des hivers,
Sous un ciel étranger suivent leur triste mère,
Qui déplore avec eux le trépas de leur père.
Ici l'épouse enceinte, au fort de ses douleurs,
De l'extrême indigence éprouve les horreurs :
Succombant aux besoins, autant qu'à son mal même,
Elle tient dans ses bras le tendre époux qu'elle aime,
Et qui de tout son sang voudrait la secourir,
Le quitte avec regret, et meurt avec plaisir.
O rois! l'ignorez-vous? Vos sujets sont vos frères;
C'est à vous, à vous seuls d'adoucir leurs misères.
Qu'il est beau de régner sur des peuples nombreux!
C'est la force du maître, il n'est grand que par eux.
Un royaume désert est la honte du prince;
La plus brillante cour vaut moins qu'une province.
Un monarque éclairé porte au loin ses regards,
Rend la vie et le zèle au peuple comme aux arts.
Conduite par l'amour, sa douceur bienfaisante,
Partout inépuisable, et partout agissante,
Vole, franchit les airs de climats en climats,
Jusqu'aux extrémités de ses vastes États.
Son front calme et serein dissipe les alarmes;
Les yeux à son aspect ne versent plus de larmes :
C'est le soleil du pauvre, et l'astre du bonheur.
La terre et les humains ressentent sa faveur.
Telle est au point du jour cette fraîche rosée,
Secours délicieux d'une plante épuisée,
Source de ces parfums qu'au retour du printemps
Exhalent à l'envi les jardins et les champs.
Telle est la douce pluie en automne attendue,
Qui, sans bruit, sans orage, à grands flots répandue,
Vient donner aux raisins, trop durcis par l'été,
Leur couleur transparente et leur maturité.
Cependant l'industrie et les hommes renaissent;
Le commerce fleurit, les moissons reparaissent;
Le coteau retentit des chants du vigneron;
L'écho des bois s'éveille aux airs du bûcheron;
Le laboureur, content, vers son hameau ramène
Les taureaux vigoureux qui sillonnent la plaine;

---

[1] *Dufay*, botaniste célèbre, né à Paris en 1698, mort en 1739, fut le premier directeur spécial du Jardin des Plantes. Buffon lui succéda. (N. E.)

[2] *Silva* était un médecin fameux sous Louis XV. Né à Bordeaux en 1682, il mourut à Paris en 1742. (N. E.)

[3] Voyez, Ire partie, *Morale religieuse*.

La flûte et le hautbois assemblent les troupeaux;
Le moissonneur, chargé de ses propres fardeaux,
Qui de l'âpre exacteur ne seront plus la proie,
Aux mains de ses enfants les remet avec joie.
C'est le prix des sueurs, et ce prix est sacré.
Le champêtre repas est déjà préparé,
Repas d'hommes contents, banquet de la sagesse,
Commencé sans ennui, terminé sans ivresse.
L'envieux, le méchant n'y portent point leur fiel;
On y bénit le prince, on y rend grâce au ciel.
Quelle félicité! quel maître et quel empire!
L'étranger est jaloux, et l'univers admire.

LE MÊME.

LA RÉBELLION ET SES SUITES. LA SOUMISSION AUX PRINCES ET AUX LOIS.

Vivons en citoyens, vivons soumis, paisibles.
De la rébellion les suites sont horribles.
Quel changement heureux, quel bien dans les États
Ont produit les complots, les partis, les combats?
C'est vous que j'interroge, auteurs de ces intrigues
Qui, dans le sein du trouble, ont enfanté les ligues;
Vous qui, pour vos plaisirs, dévorant les tributs,
Parlez de maux publics, et d'excès, et d'abus;
Qui trompez le vulgaire, allumez l'incendie,
Et, pour guérir l'État, immolez la patrie.
Il est des malheureux, il est des oppresseurs,
On le sait : mais faut-il, pour finir ces malheurs,
Au bruit de la trompette arborer dans nos villes
L'effroyable étendard des discordes civiles?
Du sage patriote êtes-vous secondés?
Êtes-vous son espoir, son salut? Répondez.
Les traîtres n'oseraient : eux-mêmes se condamnent;
Ils usurpent en vain des titres qu'ils profanent.
L'intérêt personnel, sous des noms spécieux,
Conduit secrètement leurs coups ambitieux.
Le peuple n'a jamais profité de leur crime;
Il en fut le prétexte, il en est la victime.
Ce n'est pas qu'adoptant un système fatal,
Je rende au despotisme un hommage vénal,
Que j'accorde à des rois ce que Dieu leur refuse,
Ni dans leurs attentats que ma voix les excuse.
Non; je connais trop bien leurs devoirs différents.
Je hais la tyrannie, et je plains les tyrans.
Mais si le droit divin, mais si les lois humaines,
Contre leurs passions sont des barrières vaines;
Si, jusqu'en ses foyers, l'innocent craint pour lui,
N'est-il donc pas contre eux de légitime appui,
Des règles que le ciel, que la nature ait faites,
Des juges dont le soin... Ce n'est pas vous qui l'êtes,
Soldats, peuple, ni grands, prêtres, ni magistrats;
Le serment de vos cœurs enchaîne aussi vos bras.
Qui détrône les rois, bientôt les assassine.
Périsse pour toujours l'exécrable doctrine
Qui de l'oint du Seigneur combattrait le pouvoir,
Et d'un crime d'État ferait un saint devoir!
Des maîtres que le ciel établit sur nos têtes,
La chute ou les revers sont pour nous des tempêtes.
La sûreté publique à leur sort nous unit :
Dieu seul, quand il le veut, les juge et les punit.
Mais ceux que la pitié ni la gloire ne touche,
Les tyrans, en un mot, apprendront par ma bouche
Qu'ils n'ont, après leur mort, ni sujets ni flatteurs,
Que leurs propres enfants leur refusent des pleurs,
Que la postérité, que le temps et l'histoire
A l'opprobre, à l'horreur consacrent leur mémoire;
Que tel est leur destin dans ce séjour mortel :
Mais qu'il est d'autres maux dans l'abîme éternel;
Qu'ils y trouvent un Dieu terrible, inexorable;
Les cris de l'opprimé, les pleurs du misérable,
Le sang des nations, follement répandu
Pour un droit chimérique, ou trop mal défendu,
Les crimes qu'ils ont faits, ceux qu'on fit pour leur plaire,
Les imprécations contre un règne arbitraire,
L'accablant souvenir de ce qu'ils ont été,
Et des méchants entre eux l'affreuse égalité.
Épouvantable fin d'une illustre carrière!
De quoi leur a servi cette majesté fière,
Tant de gardes armés, tant de pompe et d'orgueil?
Le sceptre est un fardeau, le trône est un écueil.
Il n'est rien qui du peuple écarte les injures.
Souvent le meilleur prince a causé des murmures.
Que n'exigeons-nous pas, impérieux sujets!
Des talents, des vertus, et même des succès?
Vous dont le cœur est droit, l'âme tranquille et saine,
Parcourez les devoirs de cette vie humaine,
Observez bien les rois, et vous direz : Hélas!
Trop heureux qui sait l'être : heureux qui ne l'est pas.

LE MÊME. *Disc. philos.*

AUX ENFANTS DES SOUVERAINS.

Aux fils des souverains je consacre mes sons :
Venez, princes, nos champs vous offrent des leçons.
Jadis des dieux bergers foulaient les fleurs champêtres;
Un trône de gazon vous attend sous des hêtres;
Vous porterez un jour le doux nom de pasteur;
Ce nom est pour un roi le nom le plus flatteur;
Des devoirs qu'il impose aimez à vous instruire;
Le ciel dans ses décrets vous réserve à conduire
Un troupeau qui, docile aux lois de ses bergers,
Ne s'égare jamais sur des bords étrangers.
Il est dans nos hameaux des Socrates champêtres :
«Les rois, vous diront-ils, sont plus pères que maîtres;
Le premier trône était un gazon façonné,
Et le premier monarque un pasteur couronné.
La douceur du berger, ses soins, sa vigilance,
Sont les devoirs des rois au sein de leur puissance;
Trop heureux s'ils goûtaient la paix que nous goûtons!»
Venez, princes, nos champs vous offrent des leçons,
De fertiles guérets, de riants paysages,
Les moutons bondissants sur de gras pâturages;
Des muses de nos bois les paisibles combats
Traceront à vos yeux l'image des États,
De ces États heureux qui bravent l'indigence,
Où les arts, les plaisirs, naissent de l'abondance.
La richesse du peuple est le trésor des rois,
Qu'elle soit et le but et le prix de vos lois.
La Seine coulera sur les rives de l'Èbre,
Lorsque nous oublirons ce monarque célèbre
Qui jusqu'à nos hameaux abaissa sa bonté :
Henri voulut bannir la dure pauvreté
Des champêtres repas que Thestylis [1] apprête,
Et de ses tendres soins marquer nos jours de fête.
Henri vit dans nos cœurs, il vit dans nos chansons;
Venez, princes, nos champs vous offrent des leçons.
Le cristal de nos eaux est un miroir fidèle,
Il forme des objets l'image naturelle;
Aux rois comme aux bergers il ose reprocher
Les défauts qu'un flatteur sait parer ou cacher.
Vous le consulterez aux bords d'une onde pure;
Vous y verrez du vrai la naïve peinture.

---

[1] Nom de paysanne dans Théocrite et dans Virgile. (N. R.)

On dit que ce spectacle est des rois peu connu;
Rien ne s'offre à leurs yeux sous un air ingénu.
Telle qu'est à la cour une jeune bergère,
Qui se cache, rougit près du trône étrangère,
L'aimable Vérité tremble devant les rois;
Timide, embarrassée, elle fuit dans nos bois,
Et revient parmi nous dissiper ses alarmes.
Parmi nous on apprend à respecter ses charmes;
Elle pare nos mœurs, préside à nos chansons.
Venez, princes, nos champs vous offrent des leçons.
Le pasteur qui prétend au titre heureux de sage,
Éloigne les périls du troupeau qu'il ménage;
Son paisible bercail, inaccessible aux loups,
N'en redoute jamais l'homicide courroux.
Les bergères de fleurs couronnent sa houlette,
Et pour lui les bergers réveillent leur musette.
Satisfait de ses champs, il borne ses desseins
A maintenir la paix dans les hameaux voisins.
Mais pourquoi vous tracer cette image rustique?
La France vous présente un héros pacifique [1]
Qui des bergers du Nord assure le repos,
Et règle le destin de leurs divers troupeaux;
On le nomme partout le dieu des bergeries.
Pour orner ses autels, sur nos rives chéries
Nous cueillerons des fleurs dans toutes les saisons.
Venez, princes, nos champs vous offrent des leçons.
Croissez parmi nos vœux mêlés à notre hommage,
Souffrez encor nos airs : les vertus de votre âge,
Ses grâces, sa candeur, biens nés dans les hameaux,
Sont réservés aux sons des simples chalumeaux.
Ils viendront ces beaux jours où, sur des tons sublimes,
La lyre chantera vos vertus magnanimes;
Par la gloire conduits sur les pas des Bourbons,
Vos exemples aux rois serviront de leçons.

Le P. LOMBARD, jésuite.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Ce sont les arts qui font le charme de la vie,
Et par eux une femme est toujours embellie.
Votre sexe avec nous peut bien les partager,
Rien d'aimable ne doit lui rester étranger.
Il est doux de trouver dans une épouse chère
Des arts consolateurs qui sachent nous distraire,
De pouvoir, sans quitter son modeste séjour,
Se reposer le soir des fatigues du jour.
Ayez donc des talents! Mais il est nécessaire
Qu'on en fasse un plaisir, et non pas une affaire.
Chacun veut aujourd'hui briller, voilà le mal!
Ce vice est parmi nous devenu général;
Il est dans tous les rangs. Le marchand le plus mince
Élève ses enfants comme des fils de prince;
Sa fille, qu'en tous lieux il se plaît à vanter,
N'entend rien au ménage, et ne sait pas compter;
En revanche elle fait des vers, de la musique,
Et l'on trouve un piano... dans l'arrière-boutique.

Casimir BONJOUR. *L'Éducation, ou les Deux Cousines*, act. III, sc. X.

AIDONS-NOUS MUTUELLEMENT.

Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfants d'un même Dieu, vivons du moins en frères;
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux;
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, et toujours si chérie.
Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs;
Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre :
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de désirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques instants;
Remède encor trop faible à des maux si constants.
Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats, dans leur cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

VOLTAIRE.

DOUCEURS DE LA VIE CHAMPÊTRE.

Tircis, il faut songer à faire la retraite;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef [2] vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port.
Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable;
Plus on est élevé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempê
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que les toits des bergers.
O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs!
Il laboure le champ que labourait son père;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés.
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.
Roi de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau.
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et sans porter envie à la pompe des princes,
Il est content chez lui de les voir en tableau.
Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur plier sous le faix des paniers.
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.
Il suit aucunes fois un cerf par les foulées [3],
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau;
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,

---

[1] Louis XV.
[2] *Nef*, vaisseau, du latin *Navis*. (N. E.)
[3] *Aucunes fois*, ancienne forme de style, pour *quelque fois*. *Foulées*, traces des pieds du gibier. (N. E.)

Du lieu de sa retraite en faire son tombeau.
Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillottés;
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.
Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues [1],
Ce que nature avare a caché de trésors.
Il ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.
S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.
Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment;
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement [2].

RACAN.

AMOUR DE LA RETRAITE.

Je voudrais inspirer l'amour de la retraite.
Elle offre à ses amants des biens sans embarras;
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous ses pas.
Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais!
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles? [villes,
Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les mouvements divers inconnus à nos yeux;
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes [3]?
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets,
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie.
La parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond, et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords [4].

LA FONTAINE. *Fables*.

LA RETRAITE.

Retraite d'Argental, vallon tranquille et sombre,
Qu'habitent le travail, la paix et le bonheur,
Que j'aime à respirer ce reste de fraîcheur,
A l'ardeur des étés échappé sous ton ombre!
Le zéphire se plaît dans tes longs peupliers;
Ces monts, où deux forêts balancent leur verdure,
Environnent ton sein d'une double ceinture.
Courbez-vous sur mon front, rameaux hospitaliers,
Source fraîche, où ma main recueille une onde pure,
Reviens par cent détours aux bords que tu chéris,
Poursuis : que ton murmure, en charmant mes oreilles,
Se mêle au bruit léger de cet essaim d'abeilles
Qui vole en bourdonnant sur les buissons fleuris.
Des chênes ébranlés mutilant les racines,
Puissent les noirs torrents dont le cours inégal
Dans un lit de gravier gronde au pied des collines
Ne jamais obscurcir ton paisible cristal!
Puissent le dieu des champs, et ses nymphes divines,
Écarter loin de toi le chasseur inhumain,
Quand, l'oreille aux aguets, sortant du bois voisin,
La biche au pied léger, ou le chevreuil timide,
Vient se désaltérer à ta source limpide!
Ah! si jamais le ciel, soigneux de mes plaisirs,
Fixe ma vie errante au milieu de ces plaines;
Je veux que leur enceinte enferme mes désirs,
Que mon travail soit libre ainsi que mes loisirs :
J'y veux couler en paix des jours exempts de peines.
Quand l'ardent Sirius blanchit l'azur des cieux,
Quel bonheur de fouler des herbes verdoyantes;
Ou dans les nuits d'hiver, quand un vent pluvieux
Vient battre à coups pressés les vitres frémissantes,
De rêver à ce bruit qui vous ferme les yeux!
Si je meurs entouré de riantes images,
Je ne veux pour tombeau que ces gazons épais.
Les passants fatigués de quelques longs voyages
Pourront s'y reposer sous des peupliers frais;
Mon ombre écartera de leur couche tranquille
L'insecte malfaisant, le reptile odieux;
Un regret, un soupir, en quittant ces beaux lieux,
Me paîront au delà mes soins et mon asile.
Voilà mes seuls désirs : puissent-ils plaire aux dieux!
O vallon fortuné! paisibles promenades!
Tout ce faste imposant que Paris va m'offrir,
Ces palais, ces jardins, et leurs tristes naïades,
Du besoin de vous voir ne sauraient me guérir;
Entre vos monts altiers, au bruit de vos cascades,
Que ne m'est-il donné de vivre et de mourir!

Casimir DELAVIGNE.

LA PAIX DES CHAMPS, ET L'AGITATION DES VILLES.

Propice agriculture, art des premiers humains,
L'homme a trop dédaigné la tâche de ses mains;
Mais, en quittant le soc que guidaient ses ancêtres,
Il a payé bien cher l'oubli des soins champêtres.
Loin du bruit des combats, loin d'un féroce honneur,
Sous un abri de chaume il trouvait le bonheur.
La terre, à ses besoins prodiguant ses largesses,
Faisait germer pour lui d'innocentes richesses.
Il avait pour trésors des grottes, des ruisseaux,
Des fontaines, des lacs et de riants coteaux,
La force, la santé, le sommeil sous un hêtre,
La paix, la paix du cœur, fruit du travail champêtre,
Une table frugale et ses enfants autour,
Compagnons de sa peine, et doux objets d'amour.

---

1 *Chenues*, blanchissantes, écumantes, du latin *canus*.

2 Voyez, 1re partie, *Tableaux, Descriptions* et *Morale*, même sujet.

3 La Fontaine fait allusion aux croyances de l'astrologie judiciaire, qui supposait que les étoiles réglaient notre destinée. (N. E.)

4 Voyez, 1re partie, *Morale religieuse*, ou *Philosophie pratique*, et les Géorgiques de Virgile, liv. Ier.

Quel insensé quitta ces demeures tranquilles,
Pour grossir un vain peuple assemblé dans les villes,
Pour courir en esclave aux portes des palais
Mendier le coup d'œil d'un tyran sous le dais?
Quel barbare mortel reforgea pour la guerre
Le fer qui dans nos mains fertilisait la terre,
Chassa le laboureur d'un champ riche et fécond
Que hérissa bientôt la ronce et le chardon;
Au lieu des blonds épis éleva dans les plaines
Les panaches flottants des légions hautaines,
Et dans le choc pressé de tant de bataillons,
Par des ruisseaux de sang inonda les sillons [1]?

LEMIÈRE. *Les Fastes*, ch. IV.

L'HOMME DE BON SENS.

A sa juste valeur j'estime la noblesse.
Qu'on reçoive chez soi marquis, duc ou duchesse,
C'est bien, si l'on est duc, et je ne le suis pas.
Ma maison me convient; mais si je risque un pas
Dans ce cercle titré dont l'éclat vous transporte,
A cent devoirs fâcheux je cours ouvrir ma porte.
Mon appétit s'en va lorsque je vois siéger
Tout l'ennui des grands airs dans ma salle à manger.
Ma langue est paresseuse à rompre le silence,
S'il faut, au lieu de *vous*, dire *votre excellence*,
Ou, Mécène du jour, flatter les favoris
De l'Apollon bâtard qu'on adore à Paris.
Je ne sais pas encor de quel air on écoute
Vos auteurs nébuleux auxquels je n'entends goutte,
Et tout leur bel esprit ne fait que m'étourdir,
Moi, qui cherche à comprendre avant que d'applaudir.
De traiter ces messieurs j'aurais eu la manie,
Si j'étais assez sot pour me croire un génie;
Mais, grâce à du bon sens, je sais ce que je vaux.
Jouissez sans fracas du fruit de mes travaux,
Avec de bonnes gens, des gens qu'on puisse entendre,
Qui de leur nom pour nous n'aient pas l'air de descendre,
Qui ne m'observent pas pour me prendre en défaut,
Si je parle sans gêne ou si je ris trop haut,
Et ne croient pas me faire une grâce infinie
En me trouvant chez moi de bonne compagnie.
Voilà mes gens, voilà les amis que je veux,
Sûr qu'ils seront pour moi ce que je suis pour eux.

Casimir DELAVIGNE. *L'École des Vieillards*, act. II, sc. VII.

LE SAGE.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille.
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile;
Véritable vautour que le fils de Japet
Représente enchaîné sur son triste sommet [2].
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste;
Le sage y vit en paix, et méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but? quitte-t-il ce séjour?
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

LA FONTAINE. *Philémon et Baucis.*

LE TESTAMENT DE DELILLE.

Viens là, viens, disait-il, ô toi que j'aimai tant [3]!
Né pauvre, je meurs pauvre, et j'ai vécu content.
Ah! c'en est fait! reçois de ma reconnaissance
Ce peu que notre amour changeait en opulence,
Tout ce luxe indigent qui, sous nos humbles toits,
Égalait à nos yeux la richesse des rois.
Vois ces vases sans art; leurs formes sont vulgaires,
Mais nos chiffres unis te les rendront plus chères;
Mais ils faisaient l'honneur de ce léger festin
Qui charmait près de toi les heures du matin.
Hélas! le ciel pour moi ne marquera plus d'heures.
Reçois encor de moi, de l'ami que tu pleures,
Cette image du temps dont tu trompais le cours :
Puisse-t-elle, après moi, te marquer d'heureux jours!
Cette boîte en mon sein si doucement cachée,
Qui par le trépas seul pouvait m'être arrachée,
Et qui, de ton absence adoucissant l'ennui,
Sentait battre ce cœur, et reposait sur lui,
Détache-la! je souffre à me séparer d'elle;
Mais j'emporte en mon âme un portrait plus fidèle:
Le mien sera-t-il cher à tes tendres douleurs?
Sera-t-il en secret mouillé de quelques pleurs?
Ce fidèle animal, témoin de nos tendresses,
Qui longtemps entre nous partagea ses caresses,
Que j'ai vu si souvent, fier de me devancer,
Reconnaître ton seuil, bondir et m'annoncer,
Et qui, dans ce moment, les yeux gonflés de larmes,
Semble prévoir ma fin et sentir tes alarmes,
Je le lègue à tes soins : puisse de nos amours
Le doux ressouvenir protéger ses vieux jours!
Vois-tu cette tablette où sans faste s'assemble
Ce peu d'auteurs choisis que nous lisions ensemble?
Mon crayon y marqua les traits goûtés par toi;
Tu ne les liras pas sans t'attendrir sur moi.

DELILLE. *L'Imagination.*

L'ART DE JOUIR.

O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sybaris,
Qui, plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre âme une éternelle ivresse,
Apprenez, insensés qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, et celui d'en jouir.
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin Maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacun a sa saison, et par des soins prudents
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés:

---

1 Voyez, Ire partie, même sujet.

2 L'incohérence et la multiplicité des métaphores dans ces six premiers vers nuisent un peu à la beauté de ce morceau dont la fin est d'ailleurs si admirable.

3 Delille adresse ces vers à sa femme. (N. E.)

Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre:
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir.
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature :
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture;
Tout veut des soins, sans doute, et tout est acheté.

VOLTAIRE. *Discours sur la Modération.*

MÊME SUJET.

En retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau.
Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite république
Si longtemps projetée en vain.
Une divinité commode,
L'Amitié, sans bruit, sans éclat,
Fondera ce nouvel État :
La Franchise en fera le code,
Les Jeux en seront le sénat;
Et sur un tribunal de roses,
Siége de notre consulat,
L'Enjoûment jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude;
La Raison, quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment :
La Vertu n'y sera point prude,
L'Esprit n'y sera point pédant,
Le Savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'agrément :
Pourvu que l'on sache être aimable,
On y saura suffisamment.
Rien n'y proscrira l'étalage
Des phrasiers, des rhéteurs bouffis :
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage;
Mais sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse
Jusque sur Bacchus et les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les faux plaisants,
Les cagots fades et rampants,
Les complimenteurs imbéciles,
Et le peuple des froids savants.
Enfin, cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ses statuts
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon univers abonde.
Toujours sur ces lieux enchanteurs
Le soleil levé sans nuages
Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant,
N'entrera dans la confidence :
Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple, il est perdu.
Les états de la république
Chaque automne s'assembleront;
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs et nos plaisirs.

GRESSET. *La Chartreuse.*

L'AMITIÉ.

Noble et tendre amitié, je te chante en mes vers :
Du poids de tant de maux semés dans l'univers,
Par tes soins consolants, c'est toi qui nous soulages.
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchants
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchants.
Qui de nous, lorsque l'âme encor naïve et pure
Commence à s'émouvoir et s'ouvre à la nature,
N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,
Le besoin enchanteur, ce besoin d'être deux;
De dire à son ami ses plaisirs et ses peines?
D'un zéphyr indulgent si les douces haleines
Ont conduit mon vaisseau sur des bords enchantés,
Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,
Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,
Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,
Porterai-je moi seul, de mon ennui chargé,
Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé?
Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage,
Ciel! avec quel transport je l'embrasse au rivage!
Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté,
Je ris de mon naufrage et du flot irrité.
Oui, contre deux amis la fortune est sans armes;
Ce nom répare tout : sais-je, grâce à ses charmes,
Si je donne ou j'accepte? Il efface à jamais
Ce mot de bienfaiteur et ce mot de bienfaits.
Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,
Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,
Je veux, le front ouvert, de la feinte ennemi,
Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.
D'un ami! ce nom seul me charme et me rassure.
C'est avec mon ami que ma raison s'épure,
Que je cherche la paix, des conseils, un appui;
Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui.
Dans des piéges trompeurs si ma vertu sommeille,
J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille :
Dans le champ varié de nos doux entretiens,
Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.
Je sens, dans mon ardeur, par les siennes pressées,
Naître, accourir en foule, et jaillir mes pensées.
Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,
Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent [1].

DUCIS. *Épître sur l'amitié.*

MÊME SUJET.

. . . . Otez l'amitié de la vie,
Ce qui reste de biens est peu digne d'envie;

---

[1] Voyez, 1re part., même sujet, *Narrations* et *Morale.*

On n'en jouit qu'autant qu'on peut les partager.
L'amour, ce sentiment aveugle et passager,
Est souvent un tourment et toujours un délire :
Loin de remplir le cœur, sans cesse il le déchire.
L'amitié lui fournit tout ce qu'il a de bon;
Pour se faire écouter il emprunte son nom.
La perte des amis est la seule réelle;
Leur mémoire est pour nous une dette éternelle;
Et ne croyons jamais que, pour un nœud si beau,
Il n'est plus de devoir au delà du tombeau.
Désir de tous les cœurs, plaisir de tous les âges,
Trésor des malheureux, divinité des sages,
L'amitié vient du ciel habiter ici-bas;
Elle embellit la vie et survit au trépas [1].

DESMAHIS. *L'Honnête Homme,* act. II, sc. II.

LE DUEL.

Ne verrons-nous jamais délivrer la patrie
D'un monstre que jadis vomit la barbarie?
Ne le verrons-nous point à ses pieds abattu?
L'audace est donc sans frein, et la loi sans vertu,
Si chaque citoyen, pour venger son injure,
Rentre, quand il lui plaît, dans l'état de nature;
Et je dois donc livrer ma vie à l'insensé
Qui veut risquer la sienne à titre d'offensé?
Si dans le sang l'offense était toujours lavée,
Bientôt la terre entière en serait abreuvée.
Que sert d'avoir quitté les antres et les bois,
De s'être réunis sous de communes lois,
De vivre rassemblés dans l'enceinte des villes,
Dès que ces mêmes lois deviennent inutiles?
On dit que la fureur des combats singuliers
De tous les citoyens fait autant de guerriers;
Qu'elle entretient, au moins dans l'ordre militaire,
Ce mépris de la mort, aux guerriers nécessaire.
Quel délire! en valeur les Francs et les Germains
Ont-ils donc surpassé les Grecs et les Romains?
Chaque jour le Pirée et les rives du Tibre
Étaient couverts des flots d'un peuple fier et libre,
Sans qu'Athènes ou Rome ait vu ses habitants,
Seul à seul, sous ses murs, chaque nuit combattants.
Rome n'égala point au brave capitaine
Le vil gladiateur triomphant sur l'arène.
Et le Français, barbare, au mépris de sa foi,
Du ciel, de la raison, de l'ordre, de la loi,
Du véritable honneur, restera tributaire
D'un honneur fantastique, idole sanguinaire,
Tyran, fléau sacré, plus terrible cent fois,
Que l'affreux Teutatès, adoré des Gaulois!
Ah! c'est pour le braver qu'il faut un vrai courage,
Non pour suivre à l'aveugle une imbécile rage.
Le courage, à mes yeux, n'est que férocité,
S'il ne tend pas au bien de la société.
Où règne la justice, il devient inutile.
S'il vient, audacieux, en cruauté fertile,
Ensanglanter la paix et violer les lois,
Brisons leur joug, ou bien qu'il en sente le poids.
Aux barbares laissons ces coutumes fatales,
Héritage odieux des Goths et des Vandales.
De lâcheté Turenne était-il accusé?
Cependant un cartel fut par lui refusé.
Détestons, proscrivons ces hommes dont l'épée,
Coupant tous les liens, à nos yeux est trempée
Du sang de leurs pareils, du sang de leurs amis,
Peut-être pour un mot, ou pour une Laïs [2].
Si quelqu'un ne craint pas de vous faire une injure,
Pour vous-même écoutez le cri de la nature;
Épargnez votre sang en épargnant le sien;
Et songez que, comme homme et comme citoyen,
Vous n'êtes point à vous [3]. . . .

LE MÊME. *Ibid.,* act. IV.

L'ESTIME, L'UNION QUI DOIVENT RÉGNER ENTRE LES HOMMES DE TALENT.

A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome;
De Perrault dans le Louvre il admira la main [4].
« Ah! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie? »
Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur;
L'envie est à ses pieds, la paix est dans son cœur.
Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-même :
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens,
Les arts nous ont unis; leurs beaux jours sont les miens!
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins, qui s'élèvent ensemble :
Un suc toujours égal est préparé pour eux;
Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux :
Leur tronc inébranlable et leur pompeuse tête
Résiste, en se touchant, aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un pour l'autre, ils triomphent du temps,
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpents
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

VOLTAIRE. *Discours sur l'Envie.*

UTILITÉ DES ENNEMIS.

Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux :
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie;
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
. . . .
Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et seul, de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela comme en tout, le ciel qui nous conduit,

---

1 Voyez en prose, 1re partie.

2 Fameuse courtisane grecque.

3 Voyez, 1re partie, même sujet.

4 *Bernini,* plus connu sous le nom du chevalier Bernin, habile peintre, sculpteur et architecte, né à Naples en 1598, mort en 1680. Louis XIV le fit en effet inviter par Colbert à venir travailler à l'achèvement du Louvre. *Claude Perrault,* célèbre architecte, né à Paris en 1613, mort en 1680, cette capitale lui doit l'Observatoire et la colonnade du Louvre. (N. E.)

Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse ;
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté :
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.
Au *Cid* persécuté *Cinna* doit sa naissance;
Et peut-être ta plume, aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même dont la gloire, ici moins répandue,
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde;
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre :
Et, plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
Imite mon exemple; et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.

BOILEAU. *Épître* VII.

MÊME SUJET.

Le bel honneur d'attrouper les passants
Au bruit honteux de nos cris indécents!
Quelle pitié de prendre ainsi le change!
N'allons donc point, pour blâme ou pour louange,
Dépayser les talents estimés
Et du public peut-être réclamés,
En détournant leur légitime usage
A des emplois indignes d'un vrai sage;
Et, nous vengeant par de plus nobles traits,
Songeons au fruit qu'à de bien moindres frais
Peut retirer un solide mérite
Des ennemis que le sort lui suscite.
Tous ces travaux dont il est combattu
Sont l'aliment qui nourrit sa vertu :
Dans le repos elle s'endort sans peine;
Mais les assauts la tiennent en haleine.
Un ennemi, dit un célèbre auteur,
Est un soigneux, un docte précepteur,
Fâcheux parfois, mais toujours salutaire,
Et qui nous sert sans gage ni salaire :
Dans ses leçons plus utile cent fois
Que ces amis dont la timide voix
Craint d'éveiller notre esprit qui sommeille
Par des accents trop durs à notre oreille.
A qui des deux, en effet, m'adresser
Dans les besoins dont je me sens presser?
Est-ce au flatteur qui me loue et m'encense?
Est-ce à l'ami qui me tait ce qu'il pense?
Par tous les deux séduit au même point,
Mon ennemi seul ne me trompe point,
Du faible ami dépouillant la mollesse,
Du vil flatteur dédaignant la souplesse,
Son émétique est un breuvage heureux,
Souvent utile, et jamais dangereux.

J.-B. ROUSSEAU. *Épître* III, liv. III.

AUX NYMPHES DE VAUX, OU L'INCONSTANCE DE LA FORTUNE.

Les destins sont contents, Oronte est malheureux[1].
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits;
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune;
On n'y connaît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi le vent et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

LA FONTAINE.

LES MALHEURS DE LA MÉFIANCE.

Vois-tu ce malheureux qu'un tyran de Sicile[2]
Appelle à son festin! Pâle, et tout effrayé
De cette menaçante et sinistre amitié,
Il effleure, en tremblant, de ses lèvres livides,
Ces breuvages suspects et ces mets homicides.
Vers les lambris dorés lève un œil éperdu,
Et croit voir sur son front le glaive suspendu :

---

[1] Ces vers furent écrits par la Fontaine, en faveur du surintendant des finances, Fouquet, alors disgracié par Louis XIV. Il possédait une terre magnifique à Vaux. C'est lui que le poëte désigne ici sous le nom d'Oronte. (N. E.)

[2] On connaît l'histoire du courtisan Damoclès, invité par Denis le tyran à un repas splendide, mais pendant lequel, un glaive attaché par un fil restait suspendu sur sa tête. (N. E.)

Telle est la défiance au banquet de la vie.
Que dis-je! son poison en corrompt l'ambroisie;
Elle-même contre elle aiguise le poignard,
Donne aux ombres un corps, un projet au hasard,
Charge un mot innocent d'un crime imaginaire,
Et s'effraye à plaisir de sa propre chimère :
Ainsi, dans leurs forêts, les crédules humains [mains,
Craignaient ces dieux affreux qu'avaient forgés leurs
Quel besoin plus pressant nous donna la nature,
Que de communiquer les chagrins qu'on endure,
De faire partager sa joie et sa douleur,
Et dans un cœur ami de répandre son cœur?
Toi seul, triste martyr de ta sombre prudence,
Toi seul ne connais pas la douce confiance;
En vain de ton secret tu te sens oppresser;
Au sein de quels amis l'oseras-tu verser?
Des amis! Crains d'aimer! les plus pures délices
Dans ton cœur soupçonneux se changent en supplices:
Des plus mortels poisons l'abeille fait son miel;
Toi du plus doux objet tu composes ton fiel.
Ton cœur dans l'amitié prévoit déjà la haine,
De soupçons en soupçons l'amour jaloux te traîne :
Un génie ennemi brise tous tes liens;
Tu n'as plus de parents, plus de concitoyens;
Te voilà seul. Va, fuis loin des races vivantes;
Habite avec les rocs, les arbres et les plantes,
Dans quelque coin désert, dans quelque horrible lieu,
Où tu ne pourras plus calomnier que Dieu,
Où la voix des torrents se fasse seule entendre.
Mais à voir les humains tu ne dois plus prétendre;
Ton âme morte à tout ne vit que par l'effroi;
Les morts sont aux vivants moins étrangers que toi,
Le regret les unit; et toi, tout t'en sépare.
Hélas! il le connut ce supplice bizarre,
L'écrivain qui nous fit entendre tour à tour
La voix de la raison et celle de l'amour [1].
Quel sublime talent! souvent quelle sagesse!
Mais combien d'injustice et combien de faiblesse!
La crainte le reçut au sortir du berceau;
La crainte le suivra jusqu'aux bords du tombeau.
Vous qui de ses écrits savez goûter les charmes,
Vous tous qui lui devez des leçons et des larmes,
Pour prix de ces leçons et de ces pleurs si doux,
Cœurs sensibles, venez, je le confie à vous.
Il n'est pas importun : plein de sa défiance,
Rarement des mortels il souffre la présence.
Ami des champs, ami des asiles secrets,
Sa triste indépendance habite les forêts;
Là-haut sur la colline il est assis peut-être
Pour saisir le premier le rayon qui va naître;
Peut-être au bord des eaux, par ses rêves conduit,
De leur chute écumante il écoute le bruit;
Ou, fier d'être ignoré, d'échapper à sa gloire,
Du pâtre qui raconte il écoute l'histoire;
Il écoute, et s'enfuit, et sans soins, sans désirs,
Cache aux hommes qu'il craint ses sauvages plaisirs.
Mais s'il se montre à vous, au nom de la nature
Dont sa plume éloquente a tracé la peinture,
Ne l'effarouchez pas; respectez son malheur;
Par des mots caressants apprivoisez son cœur.
Hélas! ce cœur brûlant, fougueux dans ses caprices,
S'il a fait ses tourments, il a fait vos délices.
Soignez donc son bonheur, et charmez son ennui;
Consolez-le du sort, des hommes, et de lui.
Vains discours! rien ne peut adoucir sa blessure;
Contre lui ses soupçons ont armé la nature.
L'étranger dont les yeux ne l'avaient vu jamais,
Qui chérit ses écrits sans connaître ses traits;
Le vieillard qui s'éteint, l'enfant simple et timide
Qui ne sait pas encor ce que c'est qu'un perfide;
Son hôte, son parent, son ami lui font peur :
Tout son cœur s'épouvante au nom de bienfaiteur.
Est-il quelque mortel, à son heure suprême,
Qui n'expire appuyé sur le mortel qu'il aime;
Qui ne trouve des pleurs dans les yeux attendris
D'un frère ou d'une sœur, d'une épouse ou d'un fils?
L'infortuné qu'il est, à son heure dernière,
Souffre à peine une main qui ferme sa paupière;
Pas un ancien ami qu'il cherche encor des yeux;
Et le soleil lui seul a reçu ses adieux.
Malheureux! le trépas est donc ton seul asile?
Ah! dans la tombe, au moins, repose enfin tranquille.
Ce beau lac, ces flots purs, ces fleurs, ces gazons frais,
Ces pâles peupliers, tout t'invite à la paix.
Respire donc enfin de tes tristes chimères;
Vois accourir vers toi les époux et les mères;
Regarde ces amants qui viennent chaque jour
Verser sur ton cercueil les larmes de l'amour;
Vois ces groupes d'enfants se jouant sous l'ombrage
Qui de leur liberté viennent te rendre hommage,
Et dis, en contemplant ce spectacle enchanteur,
« Je ne suis point heureux, mais j'ai fait leur bonheur. »

DELILLE. *L'Imagination.*

LES RELIGIONS ANTIQUES.

D'un air plus grand encore et plus majestueux,
De la Religion l'appareil fastueux,
Conduisant des vainqueurs la pompe solennelle,
Consacrait la victoire et marchait devant elle,
Et du pied des autels semblait dire aux humains :
Rome commande au monde, et le ciel aux Romains.
Le juste ciel sans doute abhorrait ces conquêtes;
Mais, si quelque vertu peut expier ces fêtes,
C'est que Rome honora, dans ses jours de splendeur,
Ces simples déités qui firent sa grandeur.
Le dieu du Capitole habita des chaumières;
Loin de ces chars sanglants, de ces pompes guerrières,
Où le sang des taureaux, satisfaisant aux dieux,
Du sang humain versé rendait grâces aux cieux,
Que j'aime à revoler vers ces fêtes champêtres
Où Rome célébrait les dieux de ses ancêtres,
La déesse des blés, et le dieu des jardins,
Les nymphes des forêts, les faunes, les sylvains,
Toi surtout, toi, Palès, déité pastorale!
A peine blanchissait la rive orientale,
Le berger, secouant un humide rameau,
D'une onde salutaire arrosait son troupeau :
« O Palès! disait-il, reçois mes sacrifices,
Protége mes brebis, protége mes génisses
Contre la faim cruelle et le loup inhumain :
Que je trouve, le soir, le nombre du matin;
Qu'autour de mon bercail, exacte sentinelle,
Sans cesse, en haletant, rôde mon chien fidèle,
Que mon troupeau connaisse et ma flûte et ma voix;
Que le lait le plus pur écume entre mes doigts;
Rends mon bélier ardent, rends mes chèvres fécondes.
Puissent de frais gazons, puissent de claires ondes,
Dans un riant pacage arrêter mes brebis!
Que leur fine toison compose mes habits;
Et, quand le fuseau tourne entre leurs mains légères,
Ne blesse pas les doigts de nos jeunes bergères! »
Il dit; et tout à coup un faisceau petillant
S'allume, et dans les airs s'élève un feu brillant,
Que trois fois, dans sa vive et folâtre allégresse,
D'un pied léger franchit une ardente jeunesse.

---

[1] J.-J Rousseau. (N. E.)

Jeux charmants, vous régnez encor dans nos hameaux!
Eh! qui n'est point ému de ces brillants tableaux?
La superstition sied bien au paysage;
Triste dans les cités, elle est gaie au village,
Et le sage lui-même aime à voir en ses vœux
La terre à ses travaux intéressant les cieux.

LE MÊME. *Ibid.*

LA PROVIDENCE.

« Combien l'homme est infortuné!
Le sort maîtrise sa faiblesse
Et, de l'enfance à la vieillesse,
D'écueils il marche environné;
Le temps l'entraîne avec vitesse;
Il est mécontent du passé;
Le présent l'afflige et le presse;
Dans l'avenir toujours placé,
Son bonheur recule sans cesse;
Il meurt en rêvant le repos.
Si quelque douceur passagère
Un moment console ses maux,
C'est une rose solitaire
Qui fleurit parmi des tombeaux.
Toi, dont la puissance ennemie
Sans choix nous condamne à la vie,
Et proscrit l'homme en le créant
Jupiter, rends-moi le néant! »
Aux bords lointains de la Tauride,
Et seul sur des rochers déserts
Qui repoussent des flots amers,
Ainsi parlait Ephimécide [1].
Absorbé dans ce noir penser,
Il contemple l'onde orageuse;
Puis, d'une course impétueuse,
Dans l'abîme il veut s'élancer.
Tout à coup une voix divine
Lui dit: « Quel transport te domine?
L'homme est le favori des cieux;
Mais du bonheur la source est pure.
Va, par un injuste murmure,
Ingrat, n'offense plus les dieux. »
Surpris et longtemps immobile,
Il baisse un œil respectueux.
Soumis enfin et plus tranquille,
A pas lents il quitte ces lieux.
Deux mois sont écoulés à peine,
Il retourne sur le rocher.
« Grands dieux, votre voix souveraine
Au trépas daigna m'arracher;
Bientôt votre main secourable
A mon cœur offrit un ami.
J'abjure un murmure coupable;
Sur mon destin j'ai trop gémi.
Vous ouvrez un port dans l'orage;
Souvent votre bras protecteur
S'étend sur l'homme, et le malheur
N'est pas son unique héritage. »
Il se tait. Par les vents ployé,
Faible, sur son frère appuyé,
Un jeune pin frappe sa vue:
Auprès il place une statue,
Et la consacre à l'Amitié.
Il revient après une année:
Le plaisir brille dans ses yeux;
La guirlande de l'hyménée
Couronne son front radieux:
« J'osai, dans ma sombre folie,
Blâmer les décrets éternels,
Dit-il: mais j'ai vu Glycérie,
J'aime, et du bienfait de la vie
Je rends grâce aux dieux immortels. »
Son âme doucement émue
Soupire; et, dès le même jour,
Sa main non loin de la statue
Élève un autel à l'Amour.
Deux ans après la fraîche aurore
Sur le rocher le voit encore:
Ses regards sont doux et sereins;
Vers le ciel il lève ses mains:
« Je t'adore, ô bonheur suprême!
L'amitié, l'amour enchanteur
Avaient commencé mon bonheur,
Mais j'ai trouvé le bonheur même.
Périssent les mots odieux
Que prononça ma bouche impie!
Oui, l'homme, dans sa courte vie,
Peut encore égaler les dieux. »
Il dit, sa piété s'empresse
De construire un temple en ces lieux;
Il en bannit avec sagesse
L'or et le marbre ambitieux,
Et les arts, enfants de la Grèce;
Le bois, le chaume et le gazon
Remplacent leur vaine opulence;
Et sur le modeste fronton
Il écrit: *A la Bienfaisance* [2].

PARNY *Mélanges.*

LA BIENFAISANCE, LES VERTUS, SEULS BIENS IMPÉRISSABLES.

Comme, aux jours de l'automne, en des sillons fertiles
Le sage laboureur répand les grains utiles
Dont le germe fécond, dans la terre humecté,
Forme durant l'hiver les trésors de l'été:
Ainsi des biens mortels l'économe fidèle,
Qui sur les malheureux les épanche avec zèle,
Sème des fruits de vie en des champs précieux,
Dont la moisson s'élève et mûrit dans les cieux.
Vous voyez ces torrents qui tombent des nuages,
Soudains tributs de l'air, nés du sein des orages;
Mais tout n'en ressent pas les humides faveurs.
Là, vous n'apercevrez que verdure et que fleurs;
Ici l'herbe languit, ou meurt à peine éclose,
Dans le terroir ingrat qu'en vain le ciel arrose.
Qu'importe que vos dons souvent soient mal placés?
Dieu, qui veille sur nous, les voit, et c'est assez.
L'abus au bienfaiteur n'en est jamais funeste;
Et, si l'emploi se perd, du moins le bienfait reste.
Ce sont là les vertus, les trésors assurés
Qui ne périssent point, et par qui vous vivrez:
Elles sont au tombeau nos compagnes fidèles,
Et la mort et l'enfer se tairont devant elles.
Ne fondez point ailleurs vos vœux ni votre espoir.
Quand vous auriez du trône exercé le pouvoir
Quand de siècles sans nombre, au gré de votre envie,
Le ciel aurait tissu le cours de votre vie;
Quand pour vous chaque jour eût créé des plaisirs,
Et que chaque instant même eût comblé vos désirs,

---

[1] Personnage supposé. (N. E.)

[2] Voyez Ire partie.

Ce sont des jours perdus, des instants inutiles,
Si vous n'avez prévu ces repentirs stériles,
Et ces derniers moments d'ennui, d'obscurité,
Qui vous diront trop tard que tout fut vanité.
Tout le fut, le plaisir, la jeunesse et la joie :
Vous crûtes en jouir, le Temps en fit sa proie;
Il vous en laissait l'ombre, elle fuit à son tour.
Bientôt vos yeux éteints ne verront plus le jour.
Sur vos fronts sillonnés la pesante vieillesse
Imprimera l'effroi, gravera la tristesse;
Ses frimas détruiront vos cheveux blanchissants,
Vous perdrez le sommeil, ce charme de nos sens;
Les mets n'auront pour vous que des amorces vaines,
Vous serez sourds au chant de vos jeunes sirènes;
Vos corps appesantis, sans force et sans ressorts,
Feront pour se traîner d'inutiles efforts.
La mort, d'un cri lugubre, annoncera votre heure;
L'éternité pour vous ouvre alors sa demeure :
On verse quelques pleurs suivis d'un prompt oubli.
Le corps, né de la fange, y rentre enseveli,
Et l'esprit, remonté vers sa source divine,
Va chercher son arrêt où fut son origine.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

RESPECT DES ROMAINS POUR LES MORTS.

Des sépulcres muets perçant la noire enceinte,
Et d'un ami, d'un père, évoquant l'ombre sainte,
Ce peuple, enveloppé de sombres vêtements,
Trois fois se promenait au fond des monuments,
Y brûlait de Saba les parfums salutaires,
Et couronnait enfin ces lugubres mystères
Par des libations d'un vin religieux
Sur l'urne où reposaient les restes précieux.
Ce respect pour les morts, fruit d'une erreur gros-
Touchait peu, je le sais, une froide poussière [sière,
Qui tôt ou tard s'envole éparse au gré des vents,
Et qui n'a plus enfin de nom chez les vivants;
Mais ces tristes honneurs, ces funèbres hommages,
Ramenaient les regards sur de chères images;
Le cœur près des tombeaux tressaillait ranimé,
Et l'on aimait encor ce qu'on avait aimé.
Je l'éprouve moi-même : oui, cent fois, à la vue
Du voile de la mort, d'une tombe imprévue,
L'image de ma mère enlevée en sa fleur
M'a frappé, m'a rempli d'une sainte douleur :
J'ai cru voir sa vertu, sa jeunesse, ses charmes;
Et ce doux souvenir a fait couler mes larmes.
Astre des nuits, je veux à ton pâle flambeau,
Oui, je veux m'avancer vers ce sacré tombeau!
Guide-moi... Vain espoir que mon cœur se propose!
Hélas! trop loin de moi cette cendre repose!
Ma mère! Oh! si mon œil revoit le bord chéri
Où ton sein me conçut, où ton lait m'a nourri,
Où tes soins aux vertus formèrent mon jeune âge,
Je voue à ton sépulcre un saint pèlerinage;
J'irai te faire ouïr le cri de mes douleurs,
Et, courbé sur ta tombe, y répandre des pleurs[1].

ROUCHER. *Les Mois*.

IMAGES ET MONUMENTS DE DEUIL DANS LES JARDINS.

Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs
Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs.
Jamais rien de hardi dans leurs froids paysages :
Partout de frais berceaux et d'élégants bocages,
Toujours des fleurs, toujours des festons; c'est toujours
Ou le temple de Flore ou celui des Amours.
Leur gaîté monotone à la fin m'importune.
Mais vous, osez sortir de la route commune :
Inventez, hasardez des contrastes heureux;
Des effets opposés peuvent s'aider entre eux.
Imitez le Poussin : aux fêtes bocagères,
Il nous peint les bergers et les jeunes bergères,
Les bras entrelacés, dansant sous des ormeaux,
Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots :
Et moi je fus aussi pasteur dans l'Arcadie[2].
Ce tableau des plaisirs, du néant de la vie,
Semble dire : « Mortels! hâtez-vous de jouir;
Jeux, danses et bergers, tout va s'évanouir; »
Et, dans l'âme attendrie, à la vive allégresse
Succède par degrés une douce tristesse.
Imitez ces effets : dans de riants tableaux
Ne craignez point d'offrir des urnes, des tombeaux,
D'offrir de vos douleurs le monument fidèle :
Eh! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle?
Loin d'un monde léger, venez donc à vos pleurs,
Venez associer les bois, les eaux, les fleurs.
Tout devient un ami pour les âmes sensibles :
Déjà, pour l'embrasser de leurs ombres paisibles,
Se penchent sur la tombe, objet de vos regrets,
L'if, le sombre sapin, et toi, triste cyprès,
Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre;
Ta tige, chère au cœur mélancolique et tendre,
Laisse la joie au myrte et la gloire au laurier :
Tu n'es point l'arbre heureux de l'amant, du guerrier
Je le sais; mais ton deuil compatit à nos peines.
Dans tous ces monuments, point de recherches v
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchants,
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs?
Surtout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, qué plaça le caprice;
Loin ces vains monuments d'un chien et d'un oiseau :
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.
Ah! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.
Rougiriez-vous d'orner leurs simples sépultures?
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures,
Sans doute. Depuis l'aube où le coq matinal
Des rustiques travaux leur donne le signal,
Jusques à la veillée où leur jeune famille
Environne avec eux le sarment qui petille,
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours.
Des guerres, des traités, n'en marquent point le cours :
Naître, souffrir, mourir, c'est toute leur histoire;
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire.
Quel homme vers la vie, au moment du départ,
Ne se tourne, et ne jette un triste et long regard,
A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme,
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme?
Pour consoler leur vie, honorez donc leur mort.
Celui qui, de son sang faisant rougir le sort,
Servit son Dieu, son roi, son pays, sa famille,
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille,
D'une pierre moins brute honorez son tombeau;
Tracez-y ses vertus et les pleurs du hameau;
Qu'on y lise : *Ci-gît le bon fils, le bon père,*
Le bon époux. Souvent un charme involontaire
Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.

---

1 Voyez *Morale*, en prose, mêmes sujets ou analogues.

2 Dans un de ses plus beaux paysages, le Poussin a représenté une danse de bergers. Auprès d'eux est un tombeau sur lequel on lit : *Et in Arcadiâ ego*. (N. E.)

Et toi, qui vins chanter sous ces arbres pieux,
Avant de les quitter, Muse, que ta guirlande
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté;
Que leur Muse, toujours ivre de volupté,
Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,
Qu'avec ses chants de joie et ses habits de fête;
Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,
Et ta main, la première, y jeta quelques fleurs.

DELILLE. *Les Jardins*, ch. V.

LE CIMETIÈRE DE CAMPAGNE.

Où suis-je? à mes regards un humble cimetière
Offre de l'homme éteint la demeure dernière.
Un cimetière aux champs! quel tableau! quel trésor!
Là ne se montrent point l'airain, le marbre, l'or;
Là ne s'élèvent point ces tombes fastueuses,
Où dorment à grands frais les ombres orgueilleuses
De ces usurpateurs par la mort dévorés,
Et, jusque dans la mort, du peuple séparés.
On y trouve, fermés par des remparts agrestes,
Quelques pierres sans nom, quelques tombes modestes,
Le reste dans la poudre au hasard confondu.
Salut, cendre du pauvre! Ah! ce respect t'est dû.
Souvent ceux dont le marbre immense et solitaire
D'un vain poids après eux fatigue encor la terre,
Ne firent que changer de mort dans le tombeau;
Toi, chacun de tes jours fut un bienfait nouveau.
Courbé sur les sillons, de leurs trésors serviles
Ta sueur enrichit l'oisiveté des villes;
Et, quand Mars des combats fit retentir le cri,
Tu défendis l'État après l'avoir nourri.
Enfin, chaque tombeau de cet enclos tranquille
Renferme un citoyen qui fut toujours utile.
Salut, cendre du pauvre! accepte tous mes pleurs.
Mais quelle autre pensée éveille mes douleurs?
Tel est donc de la mort l'inévitable empire,
Vertueux ou méchant, il faut que l'homme expire.
La foule des humains est un faible troupeau
Qu'effroyable pasteur, le Temps mène au tombeau.
Notre sol n'est formé que de poussière humaine;
Et, lorsque dans les champs l'automne nous promène,
Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas.
Voilà de quels pensers les cercueils m'environnent.
Mais, loin que mes esprits à leur aspect s'étonnent,
De l'immortalité je sens mieux le besoin,
Quand j'ai pour siége une urne et la mort pour témoin[1].

LEGOUVÉ. *La Mélancolie.*

LE JOUR DES MORTS.

Entendez-vous ces sons mornes et répétés,
Retentissant autour de nos toits attristés?
De cent cloches dans l'air le timbre monotone,
Qui si lugubrement sur nos têtes résonne,
Avertit les mortels, rappelés à leur fin,
D'implorer pour les morts un tranquille destin,
D'apprécier la vie ouverte à tant de peines,
De ne point consumer en mutuelles haines
Ce fragile tissu de moments limités,
Qu'aux humains fugitifs la nature a comptés.
Quels enclos sont ouverts! quelles étroites places
Occupe entre ces murs la poussière des races!
C'est dans ces lieux d'oubli, c'est parmi ces tombeaux
Que le temps et la mort viennent croiser leurs faux.
Que de morts entassés et pressés sous la terre!
Le nombre ici n'est rien, la foule est solitaire.
Qui peut voir sans effroi ces couches d'ossements,
Tous ces débris de l'homme abandonnés aux vents?
Ah! si du sort commun que ce lieu nous retrace
Le spectacle fatal nous saisit et nous glace,
Qu'un retour plus cruel sur les pertes du cœur
Éveille en nous de peine et répand de douleur!
L'époux pleure à genoux un objet plein de charmes;
Sur un frère chéri la sœur verse des larmes;
La mère pleure un fils frappé dans son printemps,
Et sur qui reposait l'espoir de ses vieux ans.
Pour vous qui les versez, ces pleurs sont chers encore,
De vos gémissements l'humanité s'honore;
Mais ceux que vous pleurez ont subi leur arrêt,
Leur sort fut de mourir, et le jour n'est qu'un prêt.
Qu'est-ce que chaque race? une ombre après une ombr
Nous vivons un moment sur des siècles sans nombre,
Nos tristes souvenirs vont s'éteindre avec nous;
Une autre vie, ô temps, se dérobe à tes coups.
Mortel, jusques aux cieux élève ta prière;
Demande au Tout-Puissant, non pas que la poussière,
Qu'on jette sur ces morts, soit légère à leurs os;
Ce n'est point là que l'homme a besoin de repos;
Et l'âme, qui du corps a dépouillé l'argile,
Cherche au sein de Dieu même un éternel asile.

LEMIÈRE. *Les Fastes*, ch. XIV.

LE JOUR DES MORTS A LA CAMPAGNE.

....Malheur aux temps, aux nations profanes,
Chez qui, dans tous les cœurs, affaibli par degré,
Le culte des tombeaux cessa d'être sacré!
Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux;
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
Sous ces pierres sans art tranquillement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu, de lui-même ignoré.
Eh bien! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
Son nom charmait encor l'univers idolâtre,
Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux?
De ce nom, de ce bruit dont l'homme est si jaloux,
Combien auprès des morts j'oubliais les chimères!
Ils réveillaient en moi des pensers plus austères.
Quel spectacle! d'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erre confusément:
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent;
Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent;
Seulement j'aperçois une jeune beauté,
Dont la douleur se tait, et veut fuir la clarté.
Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle,
Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle.
Hélas! elle a perdu l'amant qu'elle adorait,
Que son cœur pour époux se choisit en secret;
Son cœur promet encor de n'être point parjure.
Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettait un époux; tandis qu'à ses côtés
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleurait aussi comme elle.

---

[1] Plusieurs idées de ce morceau et des suivants sont imitées de l'élégie anglaise de Gray, intitulée *le Cimetière de Campagne*. (N. E.)

Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle
Une mère au destin reprochait le trépas,
Et sur la pierre étroite elle attachait ses bras.
Ici, des laboureurs, au front chargé de rides,
Tremblants, agenouillés sur des feuilles arides,
Venaient encor prier, s'attendrir dans ces lieux
Où les redemandait la voix de leurs aïeux.
Quelques vieillards surtout, d'une main languissante,
Embrassaient tour à tour une tombe récente.
C'était celle d'Hombert, d'un mortel respecté,
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
Il a vécu cent ans; il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits.
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.
Lorsqu'un hiver fameux désolait nos contrées [1]
Et que le grand Louis, dans son palais en deuil,
Vaincu, pleurait trop tard les fautes de l'orgueil,
Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance,
Déjà d'un premier fils bénissait la naissance.
Le rigoureux janvier, ramenant l'aquilon,
Détruit tous les trésors qu'attendait le sillon.
Sur les champs dévastés la mort seule domine;
Deux mois dans nos climats la hideuse famine
Courut seule et muette en dévorant toujours.
Hombert désespéré, sa femme sans secours,
Voyaient le monstre affreux menacer leur asile.
Ils pleuraient sur leur fils: leur fils dormait tranquille.
O courage! ô vertu! renfermant ses douleurs,
Hombert, pour la sauver, fuit une épouse en pleurs:
Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle;
Mais du milieu des camps sa tendresse fidèle
A sa femme, à son fils, se hâtait d'envoyer
Ce salaire indigent, noble prix du guerrier.
On dit que de Villars il mérita l'estime,
Et même, sous les yeux de ce chef magnanime,
Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
La paix revint alors, il revit son hameau,
Et pour le soc paisible oublia son armure.
Son exemple, éclairant une aveugle culture,
Apprit à féconder ces domaines ingrats;
Ce rempart tutélaire, élevé par son bras,
Du fleuve débordé contint les eaux rebelles.
Que de fois il calma les naissantes querelles!
Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins,
Et même il transplanta sur les mûriers voisins
Ce ver laborieux qui déroule en silence
Les fragiles réseaux filés pour l'opulence.
Tu méritais sans doute, ô vieillard généreux,
Les honneurs de ce jour, nos regards et nos vœux.

DE FONTANES.

———

LE JOUR DES MORTS.

De ces solennités, par qui sut autrefois
L'imagination suppléer à nos lois,
Aucune n'est égale à ces pompes funèbres,
Qu'elle-même embellit chez cent peuples célèbres.
Plein de ces grands pensers et de ces grands tableaux,
J'ai médité longtemps, assis sur les tombeaux,
Non pas pour y chercher dans ma mélancolie
Le secret de la mort, mais celui de la vie.
Regardez ces débris dispersés par les vents:
Croyez-vous tous ces morts étrangers aux vivants?
Non: d'un tendre intérêt sources toujours fécondes,
Les tombeaux sont placés aux confins de deux mondes;
Rendez-vous triste et cher, où confondant leurs vœux,
La vie et le trépas correspondent entre eux.
Ceux que vous croyez morts vivent dans vos hommages,
Vous conservez leurs noms, vous gardez leurs images.
Eh! qui n'a pas connu ces dogmes révérés?
Voyez comme, assemblant ces restes adorés,
Le sauvage avec joie en remplit sa cabane,
Et change en lieu sacré sa retraite profane!
L'amour de son pays, c'est l'amour des aïeux.
Allez lui commander d'abandonner ces lieux:
« Dis donc, vous répond-il, dis aux os de nos pères:
Levez-vous, et marchez aux terres étrangères [2]! »
Dans ses marques de deuil quel sentiment profond!
Tandis que, sur sa main posant son triste front,
L'époux morne et pensif pleure un fils qu'il adore,
La mère, en gémissant, vient le nourrir encore,
Et, sur la tombe où gît l'objet de ses douleurs,
Elle verse en silence et son lait et ses pleurs.
Un cri religieux, le cri de la nature,
Vous dit: « Pleurez, priez sur cette sépulture;
Vos parents, vos amis dorment dans ce séjour,
Monument vénérable et de deuil et d'amour.
Ces êtres consacrés par les devoirs suprêmes,
Honorez-les pour eux, pour l'État, pour vous-mêmes. »
Ainsi le dogme saint de l'immortalité
Recommande notre ombre à la postérité;
Ainsi prêtant sa force au saint nœud qui nous lie,
Le respect pour les morts gouverne encor la vie.
Aussi voyez comment l'automne nébuleux
Tous les ans, pour gémir, nous amène en ces lieux;
Où des siècles humains, que les temps renouvellent,
Les générations en foule s'amoncellent;
Où l'âge qui n'est plus attend l'âge suivant;
Où chaque grain de poudre autrefois fut vivant!
Là, des cœurs attendris écoutant le murmure,
La foi vient recueillir les pleurs de la nature.
Cette religion dont les austères lois
Quelquefois du sang même ont étouffé la voix,
Aujourd'hui visitant les funèbres enceintes,
Entre l'homme vivant et les races éteintes,
Réveillant de l'amour les pieuses douleurs,
De la mort elle-même emprunte les couleurs;
Ce n'est plus son habit, ses hymnes d'allégresse,
C'est sa robe de deuil et ses chants de tristesse.
Hélas! quand ses élus, au gré de leurs désirs,
S'enivrent à longs traits des célestes plaisirs,
Pour leurs frères souffrants mère compatissante,
Elle élève vers Dieu sa voix attendrissante:
Dieu reçoit de ses mains l'holocauste d'un dieu.
Pour courir au tombeau tous sortent du saint lieu;
Aucun ne se méprend, chacun connaît la pierre
Où tout ce qu'il aima repose sur la terre,
Et le tertre modeste où gît l'humble cercueil,
Et la croix funéraire, et l'if ami du deuil,
Qui, protégeant les morts de son feuillage sombre,
A l'ombre des tombeaux aime à mêler son ombre.
Dieu! sous combien d'aspects, dans ce triste séjour,
Se montrent le regret, la douleur et l'amour!
Là, les cheveux épars, la sœur pleure son frère;
Hélas! trop tôt ravie aux baisers de sa mère,
Une vierge a subi son précoce destin;
Un jour, par ses accents, précurseurs du matin,
Pour les travaux du jour le coq l'eût éveillée;
Le soir, par des chansons égayant la veillée,
Au bruit de la romance et des vieux fabliaux,
Elle eût tourné la roue et roulé les fuseaux!
Ailleurs, un faible enfant, d'une mère chérie,

[1] Le rigoureux hiver de 1709. (N. E.)
[2] Cette sublime réponse fut réellement faite par un sauvage du Canada à un capitaine européen. (N. E.)

Sans connaître la mort, redemande la vie.
Plus loin, chauve et courbé, ce vieillard pleure assis
Entre le corps d'un père et le tombeau d'un fils ;
Et, par ses cheveux blancs, averti d'y descendre,
Déjà choisit sa place à côté de leur cendre.
Approchez : là repose un héros villageois,
Qui laissa ses sillons pour les drapeaux des rois.
Le trépas, au hasard peuplant son noir royaume,
L'oublia dans les camps, et le prit sous le chaume ;
Tout le hameau le pleure ; il ne contera plus
Les grands coups qu'il porta, les hauts faits qu'il a vus.
Quelle est, sur la hauteur, cette tombe isolée
Où s'empresse à grands flots la troupe désolée?
Ah! c'est de leur pasteur le monument pieux ;
Leur espoir sur la terre, il l'est encore aux cieux.
L'ami pleure un ami, l'époux pleure une épouse.
Hélas! de leur bonheur la fortune jalouse,
A peine encor formés a brisé leurs doux nœuds;
Elle expire, et son fils, ô destin malheureux!
Ce fils, à qui jamais ne sourira son père,
Meurt avant d'être né, dans le sein de sa mère,
Tel le bouton naissant se fane avec la fleur.
Partout les cris du sang et les larmes du cœur,
Les cités, les hameaux, les palais, les cabanes,
Tous ont leurs morts, leurs pleurs, leurs cercueils et [leurs mânes.
Durant le jour entier les soupirs, les sanglots,
Roulent de tombe en tombe, et d'échos en échos.
Souvent on croit ouïr des voûtes sépulcrales
De lamentables voix sortir par intervalles.

DELILLE. *L'Imagination*, ch. VII.

LA MORT.

Mais c'est là mort surtout dont les touchants tableaux
Placent l'homme au-dessus de tous les animaux ;
Là, dans tout l'intérêt de sa dernière scène,
Paraît la dignité de la nature humaine.
Dans leur stupide oubli les animaux mourants
Jettent vers le passé des yeux indifférents ;
Savent-ils s'ils ont eu des enfants, des ancêtres,
S'ils laissent des regrets, s'ils sont chers à leurs maîtres?
Gloire, amour, amitié, tout est fini pour eux :
L'homme seul, plus instruit, est aussi plus heureux ;
Pour lui, loin d'une vie en orages féconde,
Quand ce monde finit, commence un autre monde.
Et du tombeau, qui s'ouvre à sa fragilité,
Part le premier rayon de l'immortalité;
Son âme se ranime, et dans sa conscience
Auprès de la vertu retrouve l'espérance.
De loin il entrevoit le séjour du repos,
De ses parents en pleurs il entend les sanglots;
Il voit, après sa mort, leur troupe désolée,
D'un long rang de douleurs border son mausolée.
Au sortir d'une vie, où de maux et de biens
La fortune inégale a tissu ses liens,
Il reprend fil à fil cette trame si chère
Dont la mort va couper la chaîne passagère;
Le souvenir lui peint ses travaux, ses succès,
La gloire qu'il obtint, les heureux qu'il a faits.
Ainsi, sur les confins de la nuit sépulcrale,
L'affreuse mort, au fond de la coupe fatale,
Laisse encore pour lui quelques gouttes de miel;
Il touche encor la terre en montant vers le ciel.
Sur sa couche de mort il vit pour sa famille,
Sent tomber sur son cœur les larmes de sa fille,
Prend son plus jeune enfant, qui, sans prévoir son sort,
Essaye encor la vie, et joue avec la mort ;
Recommande à l'aîné ses domaines champêtres,
Ses travaux imparfaits, l'honneur de ses ancêtres;
Laisse à tous en mourant le faible à secourir,
L'innocent à défendre, et le pauvre à nourrir;
De ses vieux serviteurs récompense le zèle;
Jouit des pleurs touchants de l'amitié fidèle,
Reçoit son dernier vœu, lui fait son dernier don ;
De ses ennemis même emporte le pardon ;
Et, dans l'embrassement d'une épouse chérie,
Délie et ne rompt pas les doux nœuds de la vie.

LE MÊME. *Les Trois Règnes*, ch. VIII.

MORCEAUX LYRIQUES.

PRÉCEPTES DU GENRE.

Le grand avantage des poëtes *lyriques* de la Grèce fut l'importance de leur emploi, et la vérité de leur enthousiasme.

Le rôle d'un poëte *lyrique*, dans l'ancienne Rome et dans toute l'Europe moderne, n'a jamais été que celui d'un comédien ; chez les Grecs, au contraire, c'était une espèce de ministère public, religieux, politique ou moral.

Ce fut d'abord à la religion que la *lyre* fut consacrée, et les vers qu'elle accompagnait furent le langage des dieux ; mais elle obtint plus de faveur encore à louer les hommes.

La Grèce était plus idolâtre de ses héros que de ses dieux ; et le poëte qui les chantait le mieux était sûr de charmer, d'enivrer tout un peuple. Les vivants furent jaloux des morts : l'encens qu'ils leur voyaient offrir ne s'exhalait point en fumée, les vers chantés à leur louange passaient de bouche en bouche, et se gravaient dans tous les esprits. On vit donc les rois de la Grèce se disputer la faveur des poëtes, et s'attacher à eux pour sauver leur nom de l'oubli.

Et quelle émulation ne devaient pas inspirer des honneurs qui allaient jusqu'au culte ! Si l'on en croit Homère, le plus fidèle peintre des mœurs, la *lyre*, dans la cour des rois, faisait les délices des festins ; le chantre y était révéré comme l'ami des Muses et le favori d'Apollon [1] : ainsi l'enthousiasme des peuples et des rois allumait celui des poëtes, et tout ce qu'il y avait de génie dans la Grèce se dévouait à cet art divin. Mais ce qui acheva de le rendre important et grave, ce fut l'usage qu'en fit la politique, en l'associant avec les lois, pour aider à former les mœurs.

Ce n'était donc pas seulement à louer l'adresse d'un homme obscur, la vitesse de ses chevaux, ou sa vigueur au combat de la lutte, mais à élever l'âme des peuples, que l'ode olympique était destinée, et dans l'éloge du vainqueur, étaient rappelés tous les titres de gloire du pays qui l'avait vu naître : puissant moyen pour exciter l'émulation des vertus ! Ainsi, née au sein de la joie, ennoblie par la religion, accueillie et honorée par l'orgueil des rois et par la vanité des peuples, employée à former les mœurs, en rappelant de grands exemples, en donnant de grandes leçons, la poésie *lyrique* avait un caractère aussi sérieux que l'éloquence même. Il n'est donc pas étonnant qu'un poëte honoré à la cour des rois, dans les temples des dieux, dans les solennités de la Grèce assemblée, fût écouté dans les conseils et à la tête des armées, lorsque, animé lui-même par les sons de sa *lyre*, il faisait passer dans les âmes, aux noms de liberté, de gloire et de patrie, les sentiments dont il était rempli.

On ne veut pas ajouter foi au pouvoir de cette éloquence, secondée de l'harmonie, et aux transports qu'elle excitait, en remuant l'âme des peuples par les ressorts les plus puissants ; on ne veut pas y croire, tandis qu'en Italie on voit encore la musique, par la voix d'un homme affaibli, et dans la fiction la plus vaine, enivrer tout un peuple froidement assemblé.

Supposez, au milieu de Rome, Pergolèse, la *lyre* à la main, avec la voix de Timothée [2] et l'éloquence de Démosthène, rappelant aux Romains leur ancienne splendeur et les vertus de leurs ancêtres ; vous aurez l'idée d'un poëte *lyrique* et des grands effets de son art.

Le poëte *lyrique* n'avait pas toujours un caractère sérieux ; mais il avait toujours un caractère vrai. Anacréon chantait le vin et les plaisirs, parce qu'il était buveur et voluptueux ; Sapho chantait l'amour parce qu'elle brûlait d'amour.

Ces deux sortes d'ivresse ont pu, dans tous les temps et dans tous les pays, inspirer les poëtes ; mais dans quel autre pays que la Grèce la poésie *lyrique* a-t-elle eu son caractère sérieux et sublime, si ce n'est chez les Hébreux, et peut-être aussi dans nos climats du Nord, du temps des druides et des bardes ?

Chez les Romains et parmi nous, Horace, Malherbe, Rousseau feignaient de chanter sur la *lyre*, mais Orphée, Amphion, Therpandre,

---

[1] Voyez les premiers livres de l'Odyssée. (N. E.)

[2] Timothée était un musicien grec. Pergolèse, un des plus anciens et des plus célèbres compositeurs, né à Casoria en 1704, et mort en 1737, a laissé différents opéras, mais il est connu surtout par son immortel *Stabat*. (N. E.)

Tyrtee, Alcée, ne feignaient rien; ils chantaient réellement aux accords de la *lyre*, peut-être même au son des instruments analogues au caractère et à l'intention de leur chant. Les Grecs disaient que la déesse Harmonie était fille de Mars et de Vénus, pour dire qu'elle était douée d'une force et d'une grâce irrésistibles.

Les hommes de génie que l'Italie moderne a pu produire dans ce genre sublime, comme Chiabrera et Crudeli [1], n'ayant à s'exercer que sur des sujets vagues, n'ont été, comme Horace, que de faibles imitateurs de ces hommes passionnés qui, dans la Grèce, ajoutaient aux mouvements de la plus sublime éloquence, le charme de la poésie, et la magie des accords.

En Espagne, nul encouragement, et aussi nul succès pour le *lyrique* sérieux et sublime, quoique la langue y fût disposée. On ne laisse pourtant pas de trouver dans les poëtes espagnols quelques odes d'un ton élevé: celle de Louis de Léon, sur l'invasion des Mores, est remarquable, en ce que la fiction en est la même que l'allégorie du Camoëns pour le cap de Bonne-Espérance.

L'ode, en Angleterre, a eu plus d'émulation et plus de succès; mais ce n'est encore là qu'un enthousiasme factice. Si on y veut trouver l'ode antique, il faut la chercher dans les poésies des anciens bardes; c'est Ossian qu'il faut entendre, gémissant sur le tombeau de son père, et se rappelant ses exploits.

J'ai dit que l'on trouvait le grand caractère de l'ode antique dans les poésies des Hébreux, parce que l'enthousiasme en est sincère, et que l'objet en est sérieux et sublime. Ce n'est point un jeu de l'imagination que les cantiques de Moïse et ceux de David; ils chantaient l'un et l'autre avec une verve que l'on appellerait *génie*, si ce n'était pas l'inspiration même de l'Esprit divin. C'est cette inspiration et les élans rapides qu'elle donnait à leur âme, que les poëtes allemands ont imités de nos jours. Mais le vague de leurs peintures, l'allégorie continuelle de leur style, les détails recherchés de leurs descriptions font trop voir que leur enthousiasme est simulé.

Le seul de ces poëtes qui ait donné à l'ode son caractère antique, c'est le célèbre Gleim [2], dans ses chants de guerre prussiens. On l'a appelé avec raison le *Tyrtée* de son pays; on l'a comparé aux bardes des Germains et aux scaldes des anciens Danois.

L'ode française a de la pompe, du coloris, de l'harmonie; mais elle est peu rapide, et encore moins passionnée: c'est que jamais nos poëtes *lyriques* n'ont été animés d'un véritable enthousiasme. Quel moment que la mort de Henri IV, si Malherbe avait eu l'âme de Sully, et si, frappé comme il devait l'être de ce monstrueux parricide, il avait fait éclater sa douleur, ou plutôt celle de la patrie qui voyait massacrer son père dans ses bras! Malherbe, Racan, Rousseau lui-même ont voulu être élégants, nombreux, fleuris; ils n'ont presque jamais parlé à l'âme, leurs odes sont froidement belles, et on les lit comme ils les ont faites, c'est-à-dire, sans être ému.

MARMONTEL. *Éléments de Littérature*, t. III [3].

EXISTENCE DE DIEU.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur Auteur :
Tout ce que leur globe enserre [4]
Célèbre un Dieu créateur.
Oh! quel sublime cantique,
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux.
Son adorable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui, dans sa route,
Éclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;

---

[1] *Chiabrera*, poëte italien, florissait dans le 16me et le 17me siècle: il mérita le surnom de *Pindare italien*. *Crudeli*, poëte italien, né en 1703: le recueil de ses poésies est intitulé: *Rime e prosa del dottor Crudeli*. (N. E.)

[2] Poëte allemand qui vivait au commencement du 18me siècle. Ses poésies *lyriques* lui ont mérité non-seulement le nom de Tyrtée, mais aussi celui d'*Anacréon allemand*. (N. E.)

[3] Voyez l'article entier dans l'auteur.

[4] Vieux mot employé pour *renferme*.

Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

Oh! que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie,
Elle nous rend triomphants;
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfants[1].

J.-B. ROUSSEAU. *Ode* II, liv. 1er.

MODÈLE D'EXERCICE.

Bien des gens regardent les Psaumes de Rousseau comme ce qu'il a produit de plus parfait; c'est au moins ce qu'il paraît avoir le plus travaillé; mais son talent est plus élevé dans ses odes, et plus varié dans ses cantates. La diction de ses Psaumes est en général élégante et pure, et souvent très-poétique. Il s'y occupe d'autant plus du choix des mots, qu'il a moins à faire pour celui des idées. Ses strophes, de quelque mesure qu'elles soient, sont toujours nombreuses, et il connaît parfaitement l'espèce de cadence qui leur convient. C'est peut-être de tous nos poëtes celui qui a le plus travaillé pour l'oreille, et c'est la preuve qu'il avait une aptitude naturelle pour le genre de poésie que l'oreille juge avec d'autant plus de sévérité, qu'elle en attend plus de plaisir, et que la diversité du mètre fournit plus de ressources et plus d'effets. Quoique les pensées soient partout un mérite essentiel, elles le sont dans une ode moins que partout ailleurs, parce que l'harmonie peut plus aisément en tenir lieu. Des penseurs trop sévères, et, entre autres, Montesquieu, ont cru que c'était une raison de mépriser la poésie lyrique. Mais il ne faut mépriser rien de ce qui fait plaisir en allant à son but, et le poëte lyrique qui chante n'est pas obligé de penser autant que le philosophe qui raisonne. Rousseau possède au plus haut degré cet heureux don de l'harmonie, l'un de ceux qui caractérisent particulièrement le poëte. On en peut juger par les rhythmes différents qu'il a employés dans ses Psaumes, et toujours avec le même bonheur.

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux!

Ces deux alexandrins, où l'oreille se repose après quatre petits vers, ont une sorte de dignité conforme au sujet.

La strophe de dix vers à trois pieds et demi, l'une des plus heureuses mesures qui soient du domaine de l'ode, a deux repos où elle s'arrête successivement, et peut, dans son circuit, embrasser toutes sortes de tableaux, comme elle peut s'allier à tous les tons.

Dans une éclatante voûte, etc.

A cette comparaison, le psalmiste en ajoute une autre qui n'est pas moins bien rendue par le poëte français, et n'offre pas une peinture moins complète.

L'univers à sa présence, etc.

Quelquefois il paraphrase longuement et faiblement ce qui est beaucoup plus beau dans la simplicité de l'original.

Les cieux instruisent la terre, etc.

Comme le reste du psaume est fort supérieur, on le cite souvent aux jeunes gens, et j'ai vu ce même commencement rapporté avec les plus grands éloges dans vingt ouvrages faits pour l'éducation de la jeunesse. Il serait utile, au contraire, de leur faire apercevoir la différence de cette première strophe aux autres. Les deux premiers vers sont beaux, quoiqu'ils ne vaillent pas, à mon gré, la simplicité si noble de l'original[2]: *Les cieux racontent la gloire de l'Éternel, et le firmament annonce l'ouvrage de ses mains.* Mais tous les vers suivants sont remplis de fautes. *Enserre* est un mot dur et désagréable, déjà vieilli du temps de Rousseau. *Le globe* des cieux est une expression très-fausse. *Résulte de leurs accords* termine la strophe par un vers aussi sourd que prosaïque. Jamais le mot *résulte* n'a dû entrer que dans le raisonnement. Mais ce qu'il y a de plus vicieux, c'est la redondance de tous ces mots presque synonymes : *sublime cantique, concert magnifique, divine harmonie, grandeur infinie :* c'est un amas de chevilles indignes d'un bon poëte.

On pardonne de légères négligences, de petites imperfections, même dans un morceau de peu d'étendue, où d'ailleurs les beautés prédominent; mais un terme absolument impropre, un vers absolument mauvais, ne saurait s'excuser dans une ode qui n'en a que trente ou quarante.

LA HARPE. *Cours de Littérature*, t. VI.

---

[1] Voyez, plus haut, *Morale religieuse ou Philosophie pratique.*

[2] *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat Firmamentum.*

L'INSPIRATION, OU L'ENTHOUSIASME LYRIQUE.

MODÈLE D'EXERCICE.

Le comte du Luc, l'un des protecteurs de Rousseau, plénipotentiaire à la paix de Bade, et ambassadeur en Suisse, avait bien servi la France dans ses négociations. Il était d'une mauvaise santé. Le poëte veut lui témoigner sa reconnaissance, le louer des services qu'il a rendus à l'État, et lui souhaiter une santé meilleure et une longue vie. Ce fonds est bien peu de chose : voici ce qu'il en fait. Il commence par nous peindre l'état violent où il est quand le démon de la poésie veut s'emparer de lui. Il se compare à Protée, quand il veut échapper aux mortels qui le combattent ; au prêtre de Delphes, quand il est rempli du dieu qui va lui dicter ses oracles : il nous apprend tout ce que doit coûter de travaux et de veilles cette laborieuse inspiration. Ce début serait fort étrange, et ce ton serait d'une hauteur déplacée, si le poëte allait tout de suite à son but, qui est la santé du comte du Luc. Il n'y aurait plus aucune proportion entre ce qu'il aurait annoncé et ce qu'il ferait : il ressemblerait à ces imitateurs maladroits qui, depuis, ont tant abusé de ces formules rebattues d'un enthousiasme factice qu'il est si aisé d'emprunter, et qui deviennent si ridicules, quand on ne les soutient pas. Mais, ici, Rousseau est encore bien loin du comte du Luc, et le chemin qu'il va faire justifiera la pompe et la véhémence de son exorde.

Des veilles, des travaux, un faible cœur s'étonne.
Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

C'est par là qu'autrefois d'un prophète fidèle [1]
L'esprit, s'affranchissant de sa chaîne mortelle,
Par un puissant effort,
S'élançait dans les airs comme un aigle intrépide,
Et jusque chez les dieux allait d'un vol rapide
Interroger le sort.

C'est par là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui règne sur les ombres
Fit respecter sa voix.
Heureux si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût pas perdue
Une seconde fois.

Telle était de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentait les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés vallons.
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil et le caprice,
Sont nos seuls Apollons.

Ah ! si ce dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords ;
Si je pouvais du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par les chants les infernales voûtes
De l'empire des morts !

Je n'irais point, des dieux profanant la retraite,
Dérober aux destins, téméraire interprète,
Leurs augustes secrets ;
Je n'irais point chercher une amante ravie,
Ni, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble et moins stérile,
J'irais, j'irais pour vous, ô mon illustre asile,
O mon fidèle espoir,
Implorer aux enfers ces trois fières déesses
Que jamais jusqu'ici nos vœux et nos promesses
N'ont eu l'art d'émouvoir.

Nous savons donc enfin où il en voulait venir. Nous concevons qu'il ne lui fallait rien moins que cette espèce d'obsession dont il a paru tourmenté par le dieu des vers, puisqu'il s'agit de tenter ce qui n'avait réussi qu'au seul Orphée, de fléchir les Parques et d'attendrir les Enfers. Il va faire pour l'amitié ce qu'Orphée avait fait pour l'amour, et sa prière est si touchante, le chant de ses vers est si mélodieux, qu'il paraît être véritablement ce même Orphée qu'il veut imiter.

Puissantes déités qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirais-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts.
Puissent-ils amollir vos superbes courages
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers !

Non, jamais, sous les yeux de l'auguste Cybèle,
La terre ne vit naître un plus parfait modèle
Entre les dieux mortels ;
Et jamais la vertu n'a, dans un siècle avare,
D'un plus riche parfum, ni d'un encens plus rare
Vu fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie
Qui soutient la vertu contre la tyrannie
D'un astre injurieux.
L'aimable Vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie et ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages,
Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas ! trop peu durables
Des fragiles humains !

Si ces dieux, dont, un jour, tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redevez,
Ne délibérez plus, tranchez mes destinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi, daigne le ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux !
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux !

[1] Isaïe.

C'est ainsi qu'au delà de la fatale barque
Mes chants adouciraient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi :
Lachésis apprendrait à devenir sensible,
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberait devant moi.

Il tomberait, sans doute, si l'oreille des divinités infernales était sensible au charme des beaux vers. C'est là qu'est bien placé l'orgueil poétique, devenu aujourd'hui un lieu commun postiche parmi nos rimeurs, qui ne sentent pas combien il est ridicule quand on ne sait pas le rendre intéressant : il l'est ici, parce que le poëte, encore tout bouillant de l'inspiration, tout plein du sentiment qui lui a dicté son éloquente prière, ne croit pas qu'on puisse lui résister, et nous fait partager cette confiance si noble et si naturelle. Quelle foule de beautés dans ce morceau ! Pas une expression qui ne soit riche, pas un détail qui ne rappelle ce langage des dieux que devait parler le rival d'Orphée. Un homme vertueux est ici le plus parfait modèle que la terre ait vu naître *entre les dieux mortels*. Le protecteur de l'équité est ici celui qui la soutient *contre la tyrannie d'un astre injurieux*. La durée de notre vie est *la fatale soie que les Parques redoivent aux dieux du Styx :* partout, la poésie de l'ode.

Il continue, et fait souvenir le comte du Luc que les dieux, en lui prodiguant leurs dons, ne l'ont pas exempté de la loi commune, qui mêle pour nous les maux avec les biens ; et cette idée est rendue avec la même élégance.

C'en était trop, hélas ! et leur tendresse avare,
Vous refusant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amassés,
Prit sur votre santé, par un décret funeste,
Le salaire des dons qu'à votre âme céleste
Elle avait dispensés.

Il rappelle tout ce que son héros a fait de mémorable, et, quand il a tout dit, il se sert de l'artifice permis en poésie ; il suppose qu'il n'est pas en état de remplir un si grand sujet. Il demande quel est l'artiste qui l'osera, quel sera l'Apelle de ce portrait. Pour lui, las de sa course, il revient à lui-même, et termine son ode aussi heureusement qu'il l'a commencée.

Que ne puis-je franchir cette noble barrière !
Mais, peu propre aux efforts d'une longue carrière,
Je vais jusqu'où je puis ;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

Sans cesse en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés ;
Et, tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui, se livrant à des routes vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne
Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois, c'est ainsi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres
De leur antiquité :
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple
De l'immortalité.

Notre poésie lyrique a pu traiter de plus grands sujets et offrir de plus grandes idées. Les idées ne sont pas ce qui brille le plus dans Rousseau ; mais, pour l'ensemble et le style, je ne connais rien dans notre langue de supérieur à cette ode. On peut y apercevoir quelques taches, mais légères et en bien petit nombre. Le seul vers qu'il eût fallu, je crois, retrancher de ce chef-d'œuvre, est celui-ci :

Et je verrais enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons.

Cette métaphore est de mauvais goût.

LA HARPE. *Cours de Littérature.*

HYMNE AU SOLEIL.

Roi du monde et du jour, guerrier aux cheveux d'or,
Quelle main, te couvrant d'une armure enflammée,
Abandonna l'espace à ton rapide essor,
Et traça dans l'azur ta route accoutumée ?
Nul astre à tes côtés ne lève un front rival ;
Les filles de la Nuit à ton éclat pâlissent ;
La lune devant toi fuit d'un pas inégal,
Et ses rayons douteux dans les flots s'engloutissent.
Sous les coups réunis de l'âge et des autans
Tombe du haut sapin la tête échevelée ;
Le mont même, le mont, assailli par le temps,
Du poids de ses débris écrase la vallée ;
Mais les siècles jaloux épargnent ta beauté :
Un printemps éternel embellit ta jeunesse,
Tu t'empares des cieux en monarque indompté,
Et les vœux de l'amour t'accompagnent sans cesse.
Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,
Quand les vents font rouler, au milieu des éclairs,
Le char retentissant qui porte le tonnerre,
Tu parais, tu souris, et consoles la terre.
Hélas ! depuis longtemps tes rayons glorieux
Ne viennent plus frapper ma débile paupière !
Je ne te verrai plus, soit que, dans ta carrière,
Tu verses sur la plaine un océan de feux,
Soit que, vers l'occident, le cortége des ombres
Accompagne tes pas, ou que les vagues sombres
T'enferment dans le sein d'une humide prison !
Mais, peut-être, ô Soleil ! tu n'as qu'une saison ;
Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin ;
Tu seras insensible à la voix du matin,
Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

BAOUR-LORMIAN. *Poésies d'Ossian.*

MÊME SUJET.

Dieu que révère Delphe, et qu'invoquent les mages,
Le Nil, l'Indus, la Perse, adorent tes images.
Les astres pour leur roi proclament le Soleil.
C'est toi que l'univers salue à son réveil;
Quand ton char éclipsé nous laisse encor dans l'ombre,
Il revient éclairer des peuplades sans nombre.
Le vaste azur des cieux brille de ta clarté.
La terre à tes regards doit sa fécondité.
Des chantres de la Grèce et de la Méonie
Tes rayons créateurs allument le génie :
Oui, c'est en t'invoquant, c'est devant tes autels
Que la lyre prélude aux concerts immortels.
Tout vit par toi; tes feux, bienfaiteurs dans l'Asie,
Du fils de Sémélé colorent l'ambroisie,
Du peuple ailé des airs nuancent les couleurs,
L'or flottant des moissons, le calice des fleurs;
Et des buissons touffus, d'une plaine enflammée
Font exhaler l'encens et la myrrhe embaumée.
Le saphir, l'émeraude et l'éclat des trésors
Que l'heureuse Arabie entasse sur ses bords,
Semblent de tes rayons l'éblouissante image.
O dieu! reçois nos vœux, accepte notre hommage,
Préserve nos foyers des ravages du fer;
Que la sainte équité puisse encor triompher;
Donne à l'humanité des vertus plus chéries,
Et de l'aveugle Mars enchaîne les furies!

DORION. *Palmyre conquise*, ch. Ier.

MÊME SUJET.

Dieu, que les airs sont doux! que la lumière est pure!
Tu règnes en vainqueur sur toute la nature,
O Soleil! et des cieux, où ton char est porté,
Tu lui verses la vie et la fécondité!
Le jour où, séparant la nuit de la lumière,
L'Éternel te lança dans ta vaste carrière,
L'univers tout entier te reconnut pour roi;
Et l'homme, en t'adorant, s'inclina devant toi.
Dès ce jour, poursuivant ta carrière enflammée,
Tu décris sans repos ta route accoutumée;
L'éclat de tes rayons ne s'est point affaibli,
Et sous la main des temps ton front n'a point pâli!
Quand la voix du matin vient réveiller l'aurore,
L'Indien prosterné te bénit et t'adore!
Et moi, quand le midi de ses feux bienfaisants
Ranime par degrés mes membres languissants,
Il me semble qu'un dieu, dans tes rayons de flamme,
En échauffant mon sein, pénètre dans mon âme!
Et je sens de ses fers mon esprit détaché,
Comme si du Très-Haut le bras m'avait touché!
Mais ton sublime Auteur défend-il de le croire?
N'es-tu point, ô Soleil, un rayon de sa gloire?
Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux,
O Soleil! n'es-tu point un regard de ses yeux?

DE LAMARTINE. *Méditations Poétiques.*

PUNITION DE BABYLONE.

Comment est disparu ce maître impitoyable?
Et comment du tribut dont nous étions chargés
Sommes-nous soulagés!
Le Seigneur a brisé ce sceptre redoutable
Dont le poids accablait les humains languissants,
Ce sceptre qui frappait d'une plaie incurable
Les peuples gémissants.
Nos cris sont apaisés, la terre est en silence,
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,
Cruel et superbe tyran[1];
Les cèdres mêmes du Liban
Se réjouissent de ta perte.
« Il est mort, disent-ils; et, depuis qu'il n'est plus
Jamais de nos débris la montagne couverte
Ne nous a vus tomber par le fer abattus. »
Ton aspect imprévu fit trembler les lieux sombres.
Tout l'enfer se troubla : les plus superbes ombres
Coururent pour te voir.
Les rois des nations, descendant de leur trône,
T'allèrent recevoir.
Toi-même, dirent-ils, ô roi de Babylone,
Toi-même comme nous te voilà donc percé!
Sur la poussière renversé
Des vers tu deviens la pâture,
Et ton lit est la fange impure.
Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'Aurore?
Puissant roi, prince audacieux,
La terre aujourd'hui te dévore :
Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'Aurore?
Dans ton cœur tu disais : « A Dieu même pareil,
J'établirai mon trône au-dessus du soleil,
Et près de l'aquilon, sur la montagne sainte,
J'irai m'asseoir sans crainte.
A mes pieds trembleront les mortels éperdus. »
Tu le disais, et tu n'es plus.
Les passants, qui verront ton cadavre paraître,
Diront, en se baissant pour te mieux reconnaître :
« Est-ce là le mortel qui troubla l'univers,
Par qui tant de captifs soupiraient dans les fers,
Qui perdit tant d'États, détruisit tant de villes?
Sous qui les champs les plus fertiles
Devenaient d'arides déserts? »
Tous les rois de la terre ont de la sépulture
Obtenu le dernier honneur;
Privé toi seul de ce bonheur,
En tous lieux rejeté, l'horreur de la nature,
Homicide d'un peuple à tes soins confié,
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié!
Qu'on prépare à la mort ces enfants misérables,
La race des méchants ne subsistera pas.
Courez tous à ses fils annoncer le trépas :
Qu'ils périssent! L'auteur de leurs jours déplorables
Les a couverts de son iniquité.
Frappez; faites sortir de leurs veines coupables
Le reste impur du sang dont ils ont hérité.

RACINE le fils.

PROPHÉTIE DE JOAD.

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même. Il m'échauffe; il parle; mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports.
Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille :
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille.
Comment en un plomb vil[2] l'or pur s'est-il changé?

[1] Balthazar, roi de Babylone.

[2] Joas.

Quel est dans le lieu saint ce pontife [1] égorgé?
Pleure, Jérusalem; pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé.
Où menez-vous [2] ces enfants et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi! cèdres, jetez des flammes!
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur?
Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez!
Jérusalem [3] renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants [4] qu'en son sein elle n'a point portés?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés!
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée
Et que la terre enfante son Sauveur [5]!

RACINE. *Athalie.*

DAVID PLEURE LA MORT DE SAUL ET DE JONATHAS.

Considère tes disgrâces,
Peuple abandonné des cieux;
La mort a souillé tes traces
Du sang le plus précieux.
Elle a frappé tes collines,
Tes champs sont pleins de ruines,
L'appui du trône est tombé.
Ces chefs longtemps invincibles,
Ces chefs si forts, si sensibles,
Comment ont-ils succombé?

Légions israélites,
Dissimulez vos douleurs;
Aux cruels Ascalonites
N'annoncez pas nos malheurs.
O Juda, que ta tristesse
Se dérobe à l'allégresse
Des femmes des Philistins;
Et n'augmentons pas la joie
Où ce peuple impur se noie
Dans les jeux et les festins.

De sang montagne arrosée,
Séjour de trouble et d'effroi,
Gelboé, que la rosée
Ne tombe jamais sur toi;
Que dans tes flancs l'eau tarisse,
Que tout germe s'y flétrisse,
Que tout fruit sèche en sa fleur;
Monument triste et durable
De l'outrage irréparable
Qu'a souffert l'oint du Seigneur.

La Mort attachait ses ailes
Aux flèches de Jonathas;
Saül, des rois infidèles
Exterminait les soldats.
Fils aimable, père illustre,
Que vous répandiez de lustre
Sur nos jours les moins brillants!
Que d'exploits sous de tels guides!
Les aigles sont moins rapides,
Et les lions moins vaillants.

Toujours unis, la mort même
Ne les a point séparés.
Objets de ma crainte extrême,
Filles d'Israël, pleurez:
Pleurez des maîtres si justes,
Qui, dans nos fêtes augustes,
Versaient leurs dons sur vos pas,
Et dont les mains triomphantes
De parures éclatantes
Ornaient vos jeunes appas.

Vous adoriez leur empire,
C'en est fait, ils ont vécu;
Dieu loin de nous se retire,
Et l'idolâtre a vaincu.
Quels nouveaux guerriers s'avancent?
Quels vils ennemis s'élancent
Des vallons de Jesraël?
Par des armes méprisées,
Comment ont été brisées
Les colonnes d'Israël?

Héros du peuple fidèle,
Prince tendre et généreux,
Tu meurs : ô douleur mortelle
Pour ton ami malheureux!
O Jonathas, ô mon frère,
Je t'aimais comme une mère
Aime son unique enfant!
Avec toi notre courage
Disparaît comme un nuage
Qu'emporte un souffle de vent.

LE FRANC DE POMPIGNAN.

MOÏSE SAUVÉ DES EAUX.

« Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers [feux du jour!
« Venez : le moissonneur repose en son séjour;
« La rive est solitaire encore;
« Memphis élève à peine un murmure confus;
« Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
« N'ont d'autres témoins que l'Aurore.

« Au palais de mon père on voit briller les arts;
« Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes [regards
« Qu'un bassin d'or ou de porphyre;

---

1 Zacharie.
2 Captivité de Babylone.
3 L'Église.
4 Les gentils.
5 Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum. *Proph* (N. E.)

« Ces chants aériens sont mes concerts chéris;
« Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
« Le souffle embaumé du zéphyre!

« Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur!
« Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
« De vos ceintures transparentes;
« Détachez ma couronne et ces voiles jaloux;
« Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous,
« Au sein des vagues murmurantes.

« Hâtons-nous... Mais, parmi les brouillards du matin,
« Que vois-je?—Regardez à l'horizon lointain...
« Ne craignez rien, filles timides!
« C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
« Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
« Vient visiter les pyramides.

« Que dis-je! si j'en crois mes regards indécis,
« C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis
« Que pousse une brise légère.
« Mais non : c'est un esquif où, dans un doux repos,
« J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
« Comme on dort au sein de sa mère!

« Il sommeille; et, de loin, à voir son lit flottant,
« On croirait voir voguer, sur le fleuve inconstant,
« Le nid d'une blanche colombe.
« Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent;
« L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
« Semble le bercer dans sa tombe!

« Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis!
« Il crie... Ah! quelle mère a pu livrer son fils
« Au caprice des flots mobiles?
« Il tend les bras; les eaux grondent de toute part.
« Hélas! contre la mer il n'a d'autre rempart
« Qu'un berceau de roseaux fragiles.

« Sauvons-le...—C'est peut-être un enfant d'Israël.
« Mon père les proscrit : mon père est bien cruel
« De proscrire ainsi l'innocence!
« Faible enfant! ses malheurs ont ému mon amour,
« Je veux être sa mère : il me devra le jour,
« S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parlait Iphis, espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde;
Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive;
Elle a saisi l'esquif! fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide :
Et ses sœurs tour à tour, au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide!

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel;
Viens ici comme une étrangère;
Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère!

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu, de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;
« Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil :
« Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
« Le jour enfin approche où vers les champs promis
« Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis [1],
« Les tribus si longtemps captives.

« Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
« C'est l'élu du Sina, c'est le roi des Fléaux,
« Qu'une vierge sauve de l'onde.
« Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
« Fléchissez : un berceau va sauver Israël,
« Un berceau doit sauver le monde! »

VICTOR HUGO.

LA FILLE DE JEPHTÉ.

La nuit même, à l'instant où dans les cœurs mortels
Le sommeil a versé l'oubli des maux cruels,
Seule, veille et s'afflige une vierge éplorée,
Seule, au fond du désert, triste, pâle, égarée;
De sa voix gémissante à l'écho des forêts
Elle conte en ces mots sa peine et ses regrets :

« La jeune vigne en paix boit les feux de l'aurore,
Le palmier verdoyant ne craint point de périr;
La fleur même vivra plus d'un matin encore,
Et moi, je vais mourir!

« Mes compagnes, un jour, au nom sacré de mère,
En secret tressaillant d'orgueil et de plaisir,
Verront sourire un fils aussi beau que son père,
Et moi, je vais mourir!

« Aux auteurs de leurs jours prodiguant leur tendresse,
Sous le fardeau des ans s'ils viennent à fléchir,
Elles seront l'appui de leur faible vieillesse,
Et moi, je vais mourir!

« Toi qui des cieux entends une vierge plaintive,
Vois les pleurs de mon père, et daigne les tarir;
Donne-lui tous les jours dont ta rigueur me prive,
Et je saurai mourir. »

C.-L. MOLLEVAULT. *Chants sacrés*, liv. II.

A UN PÈRE, SUR LA MORT DE SA FILLE.

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,

---

[1] Partie de l'Égypte accordée à Joseph par Pharaon, où demeurèrent les tribus, jusqu'à leur départ. (N. E.)

Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois [1].

MALHERBE, liv. Ier.

LE GÉNIE DES TEMPÊTES.

Ce hardi Portugais, Gama [2], dont le courage
D'un nouvel océan nous ouvrit le passage,
De l'Afrique déjà voyait fuir les rochers;
Un fantôme, du sein de ces mers inconnues
S'élevant jusqu'aux nues,
D'un prodige sinistre effraya les nochers.

Il étendait son bras sur l'élément terrible;
Des nuages épais chargeaient son front horrible,
Autour de lui grondaient le tonnerre et les vents;
Il ébranla d'un cri les demeures profondes,
Et sa voix sur les ondes
Fit retentir au loin ces funestes accents :

« Arrête (disait-il), arrête, peuple impie;
Reconnais de ces bords le souverain génie,
Le dieu de l'Océan dont tu foules les flots!
Crois-tu qu'impunément, ô race sacrilége,
Ta fureur qui m'assiége
Ait sillonné ces mers qu'ignoraient tes vaisseaux?

Tremble, tu vas porter ton audace profane
Aux rives de Mélinde, aux bords de Taprobane [3],
Qu'en vain si loin de toi placèrent les destins.
Vingt peuples t'y suivront; mais ce nouvel empire
Où tu vas les conduire
N'est qu'un tombeau de plus creusé pour les humains.

J'entends des cris de guerre au milieu des naufrages,
Et les sons de l'airain se mêlant aux orages,
Et les foudres de l'homme au tonnerre des cieux.
Les vainqueurs, les vaincus, deviendront mes victimes;
Au fond de mes abîmes
Leurs coupables trésors descendront avec eux. »

Il dit, et, se courbant sur les eaux écumantes,
Il se plongea soudain dans ces roches bruyantes
Où le flot va se perdre, et mugit renfermé.
L'air parut s'embraser, et le roc se dissoudre,
Et les traits de la foudre
Éclatèrent trois fois sur l'écueil enflammé [4].

LA HARPE. *Ode sur la navigation*

CHOEUR D'ATHALIE.

LE CHŒUR.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance;
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

LE CHŒUR.

Tout l'univers, etc.

UNE VOIX.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture;
Il fait naître et mûrir les fruits;
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains.
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre.
Venait-il renverser l'ordre des éléments?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre?

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle.

---

[1] Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres... HOR. Od., liv. I, od. 4.

[2] Vasco de Gama, célèbre navigateur portugais, né dans le XVe siècle, commandait la flotte qui, la première, doubla le cap de Bonne-Espérance, à l'extrémité méridionale de l'Afrique, et s'ouvrit ainsi la voie des Indes orientales par le grand Océan. (N. E.)

[3] *Mélinde*, royaume de Zanguebar; il s'étend le long de l'océan Indien. *Taprobane*, ancien nom de l'île de Ceylan, à l'entrée du golfe de Bengale. (N. E.)

[4] Ce morceau est imité du poëme portugais de Camoëns, *Os Lusiadas*. (N. E.)

Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi!
O justice! ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

RACINE. *Athalie*, act. Ier, sc. IV.

CHOEUR D'ESTHER.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paraissent charmants;
L'or éclate en ses vêtements;
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse.
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements;
Il s'endort, il s'éveille au son des instruments;
Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité,
Et d'enfants à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant
Sur qui ces biens coulent en abondance!
Plus heureux le peuple innocent
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance!

UNE ISRAÉLITE, *seule*.

Le bonheur de l'impie est toujours agité;
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

UNE AUTRE.

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place :
Le glaive au dehors le poursuit,
Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint;
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint;
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix!
Heureux qui ne te perd jamais!

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus;
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

LE MÊME. *Esther*.

BONHEUR DU PEUPLE SOUS UN BON ROI.

Cantique des jeunes Israélites.

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! heureux le roi lui-même!

LE CHŒUR.

O repos! ô tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours auprès d'elle
La justice et la vérité!

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie:
Ses criminels attentats
Des plus paisibles États
Troublent l'heureuse harmonie.
Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur :
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.
La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin;
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE AUTRE.

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les orages.
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Écarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux;
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,
Qui, sous la loi du riche impétueux,
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste implorant son appui
Sont précieuses devant lui [1].

LE MÊME. *Ibid.*

---

[1] Voyez, plus haut, *Morale religieuse ou Philosophie pratique*, même sujet.

LA STATUE DE HENRI IV.

Assis près de la Seine, en mes douleurs amères,
Je me disais : « La Seine arrose encore Ivry,
Et les flots sont passés où, du temps de nos pères,
Se peignaient les traits de Henri.
Nous ne verrons jamais l'image vénérée
D'un roi qu'à la France éplorée
Enleva sitôt le trépas;
Sans saluer Henri nous irons aux batailles,
Et l'étranger viendra chercher dans nos murailles
Un héros qu'il ne verra pas! »

Où courez-vous?—Quel bruit naît, s'élève et s'avance?
Qui porte ces drapeaux, signe heureux de nos rois?
Dieu! quelle masse au loin semble, en sa marche [immense,
Broyer la terre sous son poids?
Répondez... Ciel! c'est lui! je vois sa noble tête...
Le peuple, fier de sa conquête,
Répète encor son nom chéri.
O ma lyre! tais-toi dans la publique ivresse;
Que seraient tes concerts près des chants d'allégresse
De la France aux pieds de Henri?

Par mille bras traîné, le lourd colosse roule :
Ah! volons, joignons-nous à ces efforts pieux.
Qu'importe si mon bras est perdu dans la foule!
Henri me voit du haut des cieux.
Tout un peuple a voué ce bronze à ta mémoire,
Roi chevalier, rival en gloire
Des Bayard et des Duguesclin!
De l'amour des Français reçois la noble preuve;
Nous devons ta statue au denier de la veuve,
A l'obole de l'orphelin.

N'en doutez pas : l'aspect de cette image auguste
Rendra nos maux moins grands, notre bonheur plus
O Français, louez Dieu. Vous voyez un roi juste, [doux.
Un Français de plus parmi vous [1].
Désormais, dans ses yeux, en volant à la gloire,
Nous viendrons puiser la victoire;
Henri recevra notre foi;
Et, quand on parlera de ses vertus si chères,
Nos enfants n'iront pas demander à leurs pères
Comment souriait le bon roi.

Jeunes amis, dansez autour de cette enceinte;
Mêlez vos pas joyeux, mêlez vos heureux chants.
Henri, car sa bonté dans ses traits est empreinte,
Bénira vos transports touchants.
Près des vains monuments que des tyrans s'élèvent,
Qu'après de longs siècles achèvent
Les travaux d'un peuple opprimé,
Qu'il est beau cet airain où d'un roi tutélaire
La France aime à revoir le geste populaire,
Et le regard accoutumé!

VICTOR HUGO.

LES GÉANTS VAINCUS.

Les efforts d'un géant qu'on croyait accablé
Ont fait encor gémir le ciel, la terre et l'onde;
Mon empire s'en est troublé [2]
Jusqu'au centre du monde;
Mon trône en a tremblé.
L'affreux Typhée, avec sa vaine rage,
Trébuche enfin dans des gouffres sans fonds.
L'éclat du jour ne trouve aucun passage,
Pour pénétrer les royaumes profonds
Qui me sont échus en partage.
Le ciel ne craindra plus que ces fiers ennemis
Se relèvent jamais de leur chute mortelle;
Et du monde ébranlé par la fureur rebelle
Les fondements sont affermis.

QUINAULT. Opéra de *Proserpine*.

BACCHUS.

C'est toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire;
Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts.
Qu'un autre apprenne à l'univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire;
Qu'il ressuscite dans ses vers
Des enfants de Pélops l'odieuse mémoire :
Puissant dieu des raisins, digne objet de mes vœux,
C'est à toi seul que je me livre;
De pampres, de festons, couronnant mes cheveux,
En tous lieux je prétends te suivre;
C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les festins et les jeux!

Des dons les plus rares
Tu combles les cieux;
C'est toi qui prépares
Le nectar des dieux.

La céleste troupe,
Dans ce jus vanté,
Boit à pleine coupe
L'immortalité.

Tu prêtes tes armes
Au dieu des combats;
Vénus sans tes charmes
Perdrait ses appas.

Du fier Polyphème
Tu domptes les sens;
Et Phébus lui-même
Te doit ses accents.

Mais quels transports involontaires
Saisissent tout à coup mon esprit agité?
Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires
Suis-je en ce moment transporté?
Bacchus à mes regards dévoile ses mystères.
Un mouvement confus de joie et de terreur
M'échauffe d'une sainte audace;
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace.

Descendez, mère d'amour,
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'amour;
Mars trop longtemps vous arrête.

Déjà le jeune Sylvain,
Ivre d'amour et de vin,
Poursuit Doris dans la plaine;
Et les nymphes des forêts

---

[1] Allusion au mot prononcé, dit-on, par Charles X, à son entrée dans Paris en 1814.
[2] C'est Pluton qui parle.

D'un jus petillant et frais
Arrosent le vieux Silène.

Descendez, mère d'amour,
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'amour;
Mars trop longtemps vous arrête.

Profanes, fuyez de ces lieux!
Je cède aux mouvements que ce grand jour m'inspire.
Fidèles sectateurs du plus charmant des dieux,
Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre,
Célébrons entre nous un jour si glorieux.
Mais, parmi les transports d'un aimable délire,
Éloignons loin d'ici ces bruits séditieux
Qu'une aveugle vapeur attire.
Laissons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage;
Les dards du centaure sauvage
Ne doivent pas souiller nos innocentes mains [1].

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les satyres, Bacchus et Faune
Détestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires
Qui, par de tragiques forfaits,
Ensanglantent les doux mystères
D'un dieu qui préside à la paix!

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas :
Les satyres, Bacchus et Faune
Détestent l'horreur des combats.

Veut-on que je fasse la guerre?
Suivez-moi, mes amis; accourez, combattez.
Emplissons cette coupe; entourons-nous de lierre.
Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.
Que d'athlètes soumis! que de rivaux par terre!
O fils de Jupiter, nous ressentons enfin
Ton assistance souveraine.
Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène
Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe! victoire!
Honneur à Bacchus!
Publions sa gloire.
Triomphe! victoire!
Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette,
Secondez nos voix,
Sonnez leur défaite;
Bruyante trompette,
Chantez nos exploits.

Triomphe! victoire!
Honneur à Bacchus!
Publions sa gloire.
Triomphe! victoire!
Buvons aux vaincus [2].

J.-B. ROUSSEAU.

A PHILOMÈLE.

Pourquoi, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand, pour apaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous marquer son zèle?

L'univers, à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire.
Les dryades à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire.

Loin de vous l'aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure :
La terre reprend sa verdure;
Le ciel brille des plus beaux feux.

Pour vous l'amante de Céphale [3]
Enrichit Flore de ses pleurs :
Le Zéphyr cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accents
Les oiseaux cessent leur ramage,
Et le chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocents.

Cependant votre âme attendrie
Par un douloureux souvenir,
Des malheurs d'une sœur chérie [4]
Semble toujours s'entretenir.

Hélas! que mes tristes pensées
M'offrent des maux bien plus cuisants!
Vous pleurez des peines passées,
Je pleure des ennuis présents!

Et, quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.

LE MÊME.

FONTENAY.

Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude.

Quoi! j'aurai tant de fois chanté
Aux tendres accords de ma lyre
Tout ce qu'on souffre sous l'empire
De l'amour et de la beauté;

Et, plein de la reconnaissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserais dans le silence
Tes agréments et tes bienfaits!

C'est toi qui me rends à moi-même :
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre,

---

[1] Natis in usum lætitiæ scyphis.
Pugnare Thracum est, etc.
HOR. Od., l. I, od. 27. (N. E.)

[2] Voyez *Tableaux*.

[3] L'Aurore. (N. E.)

[4] Procné, fille de Pandion et sœur de Philomèle, poursuivie par Térée son époux, qui voulait se venger de sa jalousie, fut changée en hirondelle. (N. E.)

Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions;
Je vis loin des préventions
Que forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir;
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.

Ah! quelle riante peinture!
Chaque jour se pare à mes yeux
Des trésors dont la main des dieux
Se plaît d'enrichir la nature!

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher l'ombre sous ces ormeaux!

Puis, sur le soir, à nos musettes
Ouïr répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes!

Mais hélas! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la vieillesse s'avance,
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'arrêt du sort
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenay, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir;
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,
Sans regret prêt à vous quitter
Pour le manoir terrible et sombre;

Où des arbres dont tout exprès,
Pour un plus doux et long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès[1].

CHAULIEU.

[1] Neque harum, quas colis, arborum
Te, præter invisas cupressos,
Ulla brevem dominum sequetur.
HOR. Od., l. II, od. 14. (N. E.)

AVEUGLEMENT DES HOMMES.

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille:
Rois, soyez attentifs; peuples, prêtez l'oreille:
Que l'univers se taise, et m'écoute parler!
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre:
L'Esprit saint me pénètre; il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance.
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile;
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort?
Non, non: tout doit franchir ce terrible passage;
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais, de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir:
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là, s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal:
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes:
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

J.-B. ROUSSEAU.

LA MORT DE J.-B. ROUSSEAU.

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Èbre, effrayé, dans son onde

Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée...
Muses, dans ce moment de deuil,
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil.
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers;
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux prirent-ils leur source?
Quelles épines dans sa course
Étouffaient les fleurs sous ses pas!
Quels ennuis, quelle vie errante!
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats!

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé;
Il se relève, je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'Envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine,
Et les injustices du sort?
Le temps à peine les consomme;
Et, quoi que fasse le grand homme,
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Le Nil a vu, sur ses rivages,
Les noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

LEFRANC DE POMPIGNAN.

MODÈLE D'EXERCICE.

Il faut excepter de ces productions avortées une pièce qui mérite une mention particulière, et qui, en se réunissant aux meilleures des *Poésies sacrées* de l'auteur, lui compose un assez grand nombre de beaux morceaux pour lui assurer la place du second de nos lyriques. Il reste encore loin du premier, je l'avoue, et il s'en faut qu'il égale généralement la richesse, l'harmonie, l'élégance soutenue de Rousseau ; mais n'est-ce rien d'être le premier après lui, dans un genre difficile, où nous avons vu tant d'essais infructueux et tant d'aspirants oubliés? Cette ode, où il semble que le sujet ait porté l'auteur, a pour titre : *La Mort de Rousseau.* Il y a quelques strophes un peu faibles, mais les bonnes sont plus nombreuses, et deux sont de la plus grande beauté ; et, ce qui n'est pas malheureux dans une ode, la première est une de ces deux-là :

Quand le premier chantre du monde, etc.

Ce début est beau comme l'antique, beau comme Horace et Pindare. Rien n'est plus heureux que de commencer ici par la mort d'Orphée, et ce tableau était le seul où *le lion répandant des pleurs*, qui est d'un si grand effet, pût se trouver naturellement placé ; et quelle marche, et quel nombre dans toute la strophe! L'autre est encore au-dessus; elle est même depuis longtemps fameuse parmi les amateurs : c'est le plus magnifique emblème du génie éclairant les hommes, tandis qu'il en est persécuté :

Le Nil a vu, sur ses rivages, etc.

Je ne connais point de plus grande idée rendue par une plus grande image; ni de vers d'une harmonie plus imposante : il n'y a pas dans Rousseau même une strophe que je préférasse à celle-là. En voici d'autres qui ne la déparent point.

La France a perdu son Orphée, etc...

Tous ces mouvements sont lyriques, tous ces vers sont nombreux, et cette fin est digne du commencement. En un mot, cette ode, et celle de Racine le fils, sur l'*Harmonie*, sont sans contredit (et je comprends, pour cette fois, les vivants avec les morts sans exception) les deux plus belles qu'on ait faites depuis Rousseau.

LA HARPE. *Cours de Littérature*, t. XIII.

DERNIERS MOMENTS D'UN JEUNE POÈTE.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitents;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis riant ont dit dans leur colère:

Qu'il meure, et sa gloire avec lui!
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage;
Tout trompe la simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux-même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux!

GILBERT.

LA JEUNE CAPTIVE.

L'épi naissant mûrit, de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présents de l'aurore,
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoique l'heure présente ait été trouble, ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi, je pleure et j'espère; au noir souffle du nord,
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein;
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir! Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin;
Je veux achever ma journée.

O Mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts;
Les Amours, des baisers; les Muses, des concerts :
Je ne veux pas mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre, toutefois,
S'éveillait; écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive,
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

ANDRÉ CHÉNIER.

DISCOURS ET MORCEAUX ORATOIRES.

Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
BOILEAU. *Art poét.*, chant III.

ÉLOQUENCE POÉTIQUE.

PRÉCEPTES DU GENRE.

C'est en poésie que l'*éloquence* est une enchanteresse ; et l'enchantement qu'elle opère, c'est l'illusion et l'intérêt. Ailleurs, elle ne cherche à plaire, à émouvoir, que pour persuader ; ici, le plus souvent elle ne persuade qu'afin de plaire et d'émouvoir. A cela près, ses moyens sont les mêmes, et du côté de l'illusion, et du côté de l'intérêt. La poésie n'est que l'*éloquence* dans toute sa force et avec tous ses charmes. Voyez, dans l'*Iliade*, la harangue de Priam aux pieds d'Achille ; dans l'*Énéide*, celle de Sinon ; dans Ovide, celles d'Ajax et d'Ulysse ; dans Milton, celle de Satan ; dans Corneille, les scènes d'Auguste et de Cinna ; dans Racine, les discours de Burrhus et de Narcisse au jeune Néron ; dans *la Henriade*, la harangue de Potier aux états, etc. C'est tour à tour le langage de Démosthène, de Cicéron, de Massillon, de Bossuet, à quelques hardiesses près, que la poésie autorise, et que l'*éloquence* elle-même se permet quelquefois.

L'éloquence du poëte est l'*éloquence* exquise de l'orateur appliquée à des sujets intéressants, féconds, sublimes, et les divers genres d'*éloquence* que les rhéteurs ont distingués, le délibératif, le démonstratif, le judiciaire, sont du ressort de l'art poétique comme de l'art oratoire ; mais les poëtes ont soin de choisir de grandes causes à discuter, de grands intérêts à débattre. Auguste doit-il abdiquer ou garder l'empire du monde ? Ptolémée doit-il accorder ou refuser un asile à Pompée ; et, s'il le reçoit, doit-il le défendre, doit-il le livrer à César vif ou mort ? Voilà de quoi il s'agit dans les délibérations de Corneille. Il n'est point de spectateur dont l'âme ne reste comme suspendue, tandis que de tels intérêts sont balancés et discutés avec chaleur. Ce qui rend encore plus théâtrales ces sortes de délibérations, c'est lorsque la cause publique se joint à l'intérêt capital d'un personnage intéressant, dont le sort dépend de ce qu'on va résoudre ; car il faut bien se souvenir que l'intérêt individuel d'homme à homme est le seul qui nous touche vivement. Les termes collectifs de *peuple*, d'*armée*, de *république*, ne nous présentent que des idées vagues ; Rome, Carthage, la Grèce, la Phrygie, ne nous intéressent que par l'entremise des personnages dont le destin dépend du leur.

Quelquefois aussi celui qui parle ne veut que répandre et soulager son cœur. Par exemple, lorsqu'Andromaque fait à Céphise le tableau du massacre de Troie, ou qu'elle lui retrace les adieux d'Hector, son dessein n'est pas de l'instruire, de la persuader, de l'émouvoir : elle n'attend, ne veut rien d'elle. C'est un cœur déchiré qui gémit, et qui, trop plein de sa douleur, ne demande qu'à l'épancher. Rien de plus naturel, rien de plus favorable au développement des passions.

Plus la passion tient de la faiblesse, plus il lui est nécessaire de se répandre au dehors : l'amour a plus de confidents que la haine et que l'ambition, celles-ci supposent dans l'âme une force qui lui sert à les renfermer. Achille, indigné contre Agamemnon, se retire seul sur le rivage de la mer ; s'il avait aimé Briséis, il aurait eu besoin de Patrocle.

On a reproché à notre scène tragique d'avoir trop de discours et trop peu d'action : ce reproche bien entendu peut être juste. Nos poëtes se sont engagés quelquefois dans des analyses de sentiments aussi froides que superflues ; mais, si le cœur ne s'épanche que parce qu'il est trop plein de sa passion, et lorsque la violence de ses mouvements ne lui permet pas de les retenir, l'effusion n'en sera jamais ni froide, ni languissante. La passion porte avec elle, dans ses mouvements tumultueux, de quoi varier ceux du style ; et si le poëte est bien pénétré de ses situations, s'il se laisse guider par la nature, au lieu de vouloir la conduire à son gré, il placera ces mouvements où la nature les sollicite ; et, laissant couler les

sentiments à pleine source, il en saura prévenir à propos l'épuisement et la langueur.

La douleur est de toutes les passions la plus *éloquente*, ou plutôt c'est elle qui rend *éloquentes* toutes les autres passions, et qui attendrit et rend pathétique toute espèce de caractère : douce et tendre, sombre et terrible, plaintive et déchirante, furieuse et atroce, elle prend toutes les couleurs. Du haut de la tribune et du haut de la chaire, elle remue tout un peuple ; du théâtre, où elle domine, elle trouble tous les esprits, elle transperce tous les cœurs. Celui qui sait la mettre en scène et faire entendre ses accents, n'a pas besoin d'autre langage. Ce n'est pourtant pas ce que j'appelle l'*éloquence* de la douleur. Cette éloquence pure et sublime est celle que Sophocle, Euripide, Virgile, Ovide, Racine et Voltaire, ont possédée à un si haut point. Je nomme Ovide, parce qu'il est souvent aussi naturel et aussi pénétrant que tous ces grands poëtes. Voyez dans ses *Métamorphoses* (fable de *Polyxène*) avec quelles gradations ces trois grands caractères de douleur sont exprimés.

Polyxène, au moment d'être immolée aux mânes d'Achille :

Utque Neoptolemum stantem, ferrumque tenentem,
Utque suo vidit figentem lumina vultu :
Utere jamdudùm generoso sanguine, dixit :
Nulla mora est, etc. [1].

Tel est le langage de la douleur noble et tranquille, d'autant plus touchante qu'elle est plus douce ; et c'est le caractère que Cicéron lui donne dans la bouche de Milon.

Hécube, en se précipitant sur le corps sanglant de sa fille :

Nata, tuæ (quidenim superest?) dolor ultime matris,
Nata, jaces, etc. [2].

Il semble impossible de réunir dans la douleur plus de traits déchirants ; et cette image du malheur le plus accablant n'est rien encore en comparaison de ce qui va suivre.

Hécube, après avoir reconnu le corps de son fils Polydore percé de coups et flottant sur les eaux :

Troades exclamant. Obmutuit illa dolore ;
Et pariter vocem lacrymasque introrsùs obortas,
Devorat ipse dolor, etc. [3].

L'antiquité n'a rien, à mon avis, de plus *éloquent* que ces trois scènes de douleur ; et j'ai cru devoir les donner pour modèles d'*éloquence poétique*.

MARMONTEL. *Éléments de Littérature*, t. II [4]

L'AUTEUR DRAMATIQUE DURANT LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE SA PIÈCE.

Je ne me connais plus, aux transports qui m'agitent ;
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux, volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me semblait des meilleures.
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du faible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là, plus d'une image annonçant l'infamie :
La critique éveillée, une loge endormie,
Le reste, de fatigue et d'ennui harassé ;
Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,
Le théâtre distrait, le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence ;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
(*Regardant à sa montre.*)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce,
Je sèche ; je me meurs. Quel métier ! j'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis ?
Il n'est force, courage, ardeur, qui n'y succombe.
Car enfin, c'en est fait ; je péris, si je tombe.
Où me cacher, où fuir, et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer ?
Quelle égide opposer aux traits de la satire ?
Comment paraître aux yeux de celle à qui j'aspire ?
De quel front, à quel titre, oserais-je m'offrir,
Moi, misérable auteur qu'on viendrait de flétrir ?
(*Après quelques moments de silence et d'agitation.*)
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrége, au moins d'un an, le nombre de mes jours.

PIRON. *La Métromanie*, act. V, sc. Ire.

IMPRÉCATIONS DE CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant [5] !
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais, parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
Saper ses fondements encor mal assurés !
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,
Passent, pour la détruire, et les monts et les mers ;
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles :
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !

---

1 Voyez Ovide, *Métamorphoses*, liv. XIII.
2 *Id.*, *ibid.*
3 *Id.*, *ibid.*
4 Voyez l'article entier dans l'auteur.
5 Elle s'adresse à son frère Horace qui vient de tuer Curiace, son amant. (N. E.)

Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

CORNEILLE. *Les Horaces*, act. IV, sc. V.

IMPRÉCATIONS D'ATHALIE.

. . . . Dieu des Juifs, tu l'emportes!
Oui, c'est Joas; je cherche en vain à me tromper.
Je reconnais l'endroit où je le fis frapper;
Je vois d'Ochosias et le port et le geste;
Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
David, David triomphe; Achab seul est détruit.
Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit!
C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée;
Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors
Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage!
Et que, pour signaler son empire nouveau,
On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau!
Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :
Que dis-je, souhaiter? je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,
Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

RACINE. *Athalie*, act. V, sc. VI.

DÉSESPOIR DE DIDON, ET SES IMPRÉCATIONS CONTRE ÉNÉE.

. . . . Ah! barbare! ah! perfide!
Le voilà ce héros dont le ciel est le guide,
Ce guerrier magnanime, et ce mortel pieux
Qui sauva de la flamme et son père et ses dieux!
Le parjure abusait de ma faiblesse extrême;
Et la gloire n'est point à trahir ce qu'on aime.
Du sang dont il naquit j'ai dû me défier,
Et de Laomédon connaître l'héritier [1].
Cruel, tu t'applaudis de ce triomphe insigne;
De tes lâches aïeux, va, tu n'es que trop digne.
Mais tu me fuis en vain, mon ombre te suivra.
Tremble, ingrat; je mourrai, mais ma haine vivra.
Tu vas fonder le trône où le destin t'appelle;
Et moi je te déclare une guerre immortelle.
Mon peuple héritera de ma haine pour toi :
Le tien doit hériter de ton horreur pour moi.
Que ces peuples rivaux, sur la terre et sur l'onde,
De leurs divisions épouvantent le monde!
Que, pour mieux se détruire, ils franchissent les mers;
Qu'ils ne puissent ensemble habiter l'univers;
Qu'une égale fureur sans cesse les dévore,
Qu'après s'être assouvie elle renaisse encore;
Qu'ils violent entre eux et la foi des traités,
Et les droits les plus saints et les plus respectés!
Qu'excités par mes cris, les enfants de Carthage
Jurent dès le berceau de venger mon outrage;
Et puissent en mourant mes derniers successeurs
Sur tes derniers neveux être encor mes vengeurs [2]!

LEFRANC DE POMPIGNAN. *Didon*, sc. dernière.

DÉSESPOIR DE MÉDÉE.

Où suis-je, malheureuse? où porté-je mes pas?
Qu'ai-je vu? qu'ai-je ouï? Je ne me connais pas.
Furieuse, je cours, et doute si je veille.
Quel bruit, quels chants d'hymen ont frappé mon oreille?
Corinthe retentit de cris et de concerts,
Ses autels sont parés, ses temples sont ouverts;
Tout à l'envi prépare une odieuse pompe,
Tout vante ma rivale [3] et l'ingrat qui me trompe.
Jason honteusement me chasse de son lit!
Jason, il est donc vrai, jusque-là me trahit,
Il m'ôte tout espoir! Épouse infortunée!
Que dis-je, épouse? hélas! pour nous plus d'hyménée!
L'ingrat en rompt les nœuds... Dieux justes, dieux vengeurs,
De la foi conjugale augustes protecteurs,
Garants de ses serments, témoins de ses parjures,
Punissez son forfait, et vengez nos injures!
Toi surtout, ô Soleil! j'implore ton secours!
Toi qui donnas naissance à l'auteur de mes jours,
Tu vois, du haut des cieux, l'affront qu'on me destine!
Et Corinthe jouit de ta clarté divine!
Retourne sur tes pas, et dans l'obscurité
Plonge tout l'univers privé de ta clarté;
Ou plutôt donne-moi tes chevaux à conduire.
En poudre dans ces lieux je saurai tout réduire.
Je tomberai sur l'isthme avec ton char brûlant;
J'abîmerai Corinthe et son peuple insolent;
J'écraserai ses rois, et ma fureur barbare
Unira les deux mers que Corinthe sépare...
Mais où vont mes transports! est-ce donc dans les cieux
Que j'espère trouver du secours et des dieux!
Déités de Médée, affreuses Euménides,
Venez laver ma honte et me servir de guides,
Armons-nous, de notre art déployons la noirceur;
Que toute pitié meure et s'éteigne en mon cœur.
Que de sang altéré, que de meurtres avide,
A l'isthme il fasse voir ce qu'a vu la Colchide.
Que dis-je! de bien loin surpassons ces forfaits;
De ma tendre jeunesse ils furent les essais.
J'étais et faible et simple, et de plus innocente;
L'amour seul animait ma main encor tremblante.
La haine avec l'amour, le courroux, la douleur,
M'embrasent à présent d'une juste fureur.
Que n'enfantera point cette fureur barbare?
Le crime nous unit, il faut qu'il nous sépare [4].

LONGEPIERRE. *Médée*, acte II.

MÉDÉE ÉVOQUE LES FURIES ET LES DIVINITÉS INFERNALES.

Ministres rigoureux de mon courroux fatal,
Redoutables tyrans de l'empire infernal,

---

1 Laomédon avait deux fois manqué de parole à Hercule. C'est dans ce sens que Virgile a dit aussi :

Laomedontiacæ luimus perjuria Trojæ.
Géorg., liv. Ier. (N. E.)

2 Voyez Virgile *Énéide*, liv. IV, dont ce discours est traduit tout entier.

3 Créuse, que Jason allait épouser.

4 Voyez, sur ce morceau et le suivant, Ovide et Sénèque dans *Médée*.

Dieux, ô terribles dieux du trépas et des ombres;
Et vous, peuple cruel de ces royaumes sombres,
Noirs enfants de la Nuit, mânes infortunés,
Criminels sans relâche à souffrir condamnés,
Barbare Tisiphone, implacable Mégère,
Nuit, Discorde, Fureur, Parques, monstres, Cerbère,
Reconnaissez ma voix, et servez mon courroux!
Dieux cruels! dieux vengeurs! je vous évoque tous.
Venez semer ici l'horreur et les alarmes;
Venez remplir ces lieux et de sang et de larmes.
Rassemblez, déchaînez tous vos tourments divers;
Et, s'il se peut, ici transportez les enfers...
On m'exauce : le ciel se couvre de ténèbres,
L'air retentit au loin de hurlements funèbres.
Tout redouble en ces lieux le silence et l'horreur;
Tout répand dans mon âme une affreuse terreur.
Ce palais va tomber, la terre mugit, s'ouvre :
Son sein vomit des feux, et l'enfer se découvre.
Quel est ce criminel qui cherche à se cacher?
Je reconnais Sisyphe à ce fatal rocher.
Témoin des maux cruels qu'on prépare à sa race,
Il se cache de honte, et pleure sa disgrâce;
Son désespoir commence à soulager le mien.
Le crime de ta race est plus noir que le tien,
Audacieux Sisyphe, et le roi du Tartare
Ne saurait vous trouver de peine assez barbare.
Mais quels fantômes vains sortent de toutes parts?
Que de spectres affreux s'offrent à mes regards?
Quelle ombre vient à moi? que vois-je? c'est mon père!
Quel coup a pu sitôt lui ravir la lumière?
Chère ombre, apprends-le-moi. Ma fuite et ma fureur,
Hélas! t'ont fait sans doute expirer de douleur: [glante
Tends-moi les bras du moins... Mais quelle ombre san-
Se jette entre nous deux, terrible et menaçante?
De blessures, de sang, couvert, défiguré,
Ce spectre furieux paraît tout déchiré.
C'est mon frère; oui, c'est lui, je le connais à peine.
Ah! pardonne, chère ombre, à ma rage inhumaine;
Pardonne, l'amour seul a causé ma fureur :
Il fut ton assassin, il sera ton vengeur,
Et saura t'immoler de si grandes victimes,
Qu'il obtiendra de toi le pardon de ses crimes.
Le sang... tout disparaît; tout fuit devant mes yeux;
Tisiphone avec moi reste seule en ces lieux...
Noire fille du Styx, furie impitoyable,
Ah! cesse d'attiser mon courroux effroyable;
Calme de tes serpents les affreux sifflements;
Tu ne peux ajouter à mes ressentiments;
Ne songe qu'à servir une fureur si grande :
Hécate le désire, et je te le commande.
Nuit, Styx, Hécate, Enfers, terribles déités;
J'ordonne. Obéissez, sourdes divinités!
Le charme a réussi, poursuivons ma vengeance.

LE MÊME. *Ibid.*

FUREUR D'HERMIONE.

Je ne t'ai point aimé, cruel! Qu'ai-je donc fait[1]?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs, honteux de mes bontés :
Je leur ai commandé de cacher mon injure;
J'attendais en secret le retour d'un parjure;
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.
Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat! je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre hymen, j'y consens; mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la dernière fois je vous parle peut-être.
Différez-le d'un jour; demain vous serez maître.
Vous ne répondez point? Perfide, je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi,
Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux;
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée,
Va profaner des dieux la majesté sacrée;
Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié :
Porte au pied des autels ce cœur qui m'abandonne,
Va, cours; mais crains encor d'y trouver Hermione.

RACINE. *Andromaque*, acte IV, sc. V.

[1] Hermione adresse ces reproches à Pyrrhus.

MODÈLE D'EXERCICE.

Pyrrhus avoue tous ses torts, et lui confirme la résolution où il est d'épouser Andromaque. Hermione dissimule d'abord ses ressentiments. Elle se croirait humiliée de paraître trop sensible à cette offense : c'est le dernier effort de l'orgueil qui combat contre l'amour. Elle affecte même de rabaisser ce même héros que tout à l'heure elle élevait jusqu'aux nues. Ses exploits ne sont plus que des cruautés : elle lui reproche la mort du vieux Priam. Pyrrhus lui répond en homme absolument détaché. Il s'applaudit de la voir si tranquille, et de se trouver beaucoup moins coupable qu'il ne le croyait. Il se plaît à croire que leur mariage n'était en effet qu'un arrangement de politique. Mais Hermione ne veut pas lui laisser cette excuse; l'amour irrité ne se contient pas longtemps; et quand Pyrrhus lui dit :

Rien ne vous engageait à m'aimer, en effet,

elle éclate, et se montre tout entière:

Je ne t'ai point aimé, etc.

Les reproches amènent bientôt l'attendrissement et la prière; c'est la marche de la nature; et comme le changement de ton est marqué!

Mais, seigneur, etc.

Il y a dans cette demande plusieurs sentiments à la fois dont une âme agitée ne se rend pas compte, et qui l'occupent tous sans qu'elle y pense. Elle s'est attendrie, et ne veut pas que Pyrrhus, en épousant Andromaque, s'expose à la vengeance

des Grecs. Elle ne demande qu'un jour : ce jour éloigne au moins le plus grand des malheurs, et l'éloigner, c'est peut-être le prévenir. L'espérance n'abandonne jamais l'amour. Mais Pyrrhus paraît insensible à cette prière. Elle ne veut qu'un jour, et il le refuse : il ne reste que le désespoir.

Vous ne répondez point?... etc.

L'amour et la fureur réunis ensemble n'ont jamais eu un accent plus vrai, ni plus effrayant. Il serait infini de détailler tout ce qu'il y a dans ce morceau. L'analyse de cinq ou six rôles des pièces de Racine, faite dans cet esprit, serait une histoire complète de l'amour : jamais on ne l'a ni mieux connu, ni mieux peint. Quelle vérité dans ce vers :

Tu comptes les moments que tu perds avec moi.

Comme cette observation est juste ! Rien n'échappe à la vue perçante d'une femme qui aime, même dans le trouble de la colère. Elle ne peut se cacher que ses reproches, dès qu'ils sont inutiles, ne font que la rendre importune, et que celui qui en est l'objet compare involontairement ces moments si tristes et si insupportables avec ceux qui l'attendent auprès d'une autre. Et cette expression, *ta Troyenne!* qu'il y a de haine et de dénigrement dans ce mot ! Ce ne sont, si l'on veut, que des nuances; mais c'est la réunion des circonstances, même légères, qui fonde l'illusion de l'ensemble : rien n'est petit dans la peinture des passions. Cette autre expression, *tu lui parles du cœur*, qu'elle est heureuse et neuve ! C'est encore la passion qui en trouve de pareilles. *Sauve-toi de ces lieux*, pourrait ailleurs être familier : il est relevé par ce qu'il y a de cruel dans l'empressement de quitter Hermione. On ne finirait pas : je m'arrête; et parmi tant de beautés, cherchez un mot de trop, un mot à reprendre; il n'y en a point.

LA HARPE. *Cours de Littérature.*

PHILOCTÈTE CONJURE PYRRHUS DE L'ARRACHER A L'AFFREUX ABANDON OU IL EST RÉDUIT DANS L'ILE DE LEMNOS.

Ah! par les immortels de qui tu tiens le jour,
Par tout ce qui jamais fut cher à ton amour,
Par les mânes d'Achille et l'ombre de ta mère,
Mon fils, je t'en conjure, écoute ma prière;
Ne me laisse pas seul en proie au désespoir,
En proie à tous les maux que tes yeux peuvent voir;
Cher Pyrrhus, tire-moi des lieux où ma misère
M'a longtemps séparé de la nature entière.
C'est te charger, hélas! d'un bien triste fardeau,
Je ne l'ignore pas; l'effort sera plus beau
De m'avoir supporté : toi seul en étais digne;
Et de m'abandonner la honte est trop insigne;
Tu n'en es pas capable : il n'est que les grands cœurs
Qui sentent la pitié que l'on doit aux malheurs,
Qui sentent d'un bienfait le plaisir et la gloire.
Il sera glorieux, si tu daignes m'en croire,
D'avoir pu me sauver de ce fatal séjour.
Jusqu'aux vallons d'OEta le trajet est d'un jour;
Jette-moi dans un coin du vaisseau qui te porte.
A la poupe, à la proue, où tu voudras, n'importe,
Je t'en conjure encore, et j'atteste les dieux :
Le mortel suppliant est sacré devant eux.
Je tombe à tes genoux, ô mon fils, je les presse
D'un effort douloureux qui coûte à ma faiblesse.
Que j'obtienne de toi la fin de mes tourments;
Accorde cette grâce à mes gémissements.
Mène-moi dans l'Eubée, ou bien dans ta patrie;
Le chemin n'est pas long à la rive chérie
Où j'ai reçu le jour, aux bords du Sperchius,
Bords charmants, et pour moi depuis longtemps perdus!
Mène-moi vers Pœan : rends un fils à son père.
Eh ! que je crains, ô ciel! que la Parque sévère
De ses ans, loin de moi, n'ait terminé le cours!
J'ai fait plus d'une fois demander ses secours :
Mais il est mort sans doute; ou ceux de qui le zèle
Lui devait de mon sort porter l'avis fidèle,
A peine en leur pays, ont bien vite oublié
Les serments qu'avait faits leur trompeuse pitié.
Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir réside :
Sois mon libérateur, ô Pyrrhus: sois mon guide;
Considère le sort des fragiles humains :
Et qui peut un moment compter sur les destins?
Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux [1].

LA HARPE. *Philoctète*, act Ier, sc. IV.

PHOCAS ENTRE HÉRACLIUS ET MARTIAN.

Hélas ! je ne puis voir qui des deux est mon fils;
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis !
En ce piteux état quel conseil dois-je suivre?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre:
Je sais que de mes mains il ne peut se sauver;
Je sais que je le vois, et ne le puis trouver!
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée :
L'assassin, sous cette ombre, échappe à ma rigueur,
Et, présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.
Martian... à ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout à fait.
Qui que ce soit des deux que mon sang a fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connaître.
O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!

---

[1] Tout ce morceau est presque entièrement traduit de Sophocle. (N. E.)

Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi!
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfère à sa vie!

CORNEILLE. *Héraclius*, acte IV, sc. IV.

LE GRAND PRÊTRE JOAD AU JEUNE ROI JOAS, CONTRE LES DANGERS DE LA FLATTERIE.

O mon fils! de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses d'un vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même,
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi, de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité;
Vous peindront la vertu sous une affreuse image;
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage!
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins;
Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge;
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous le lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

RACINE. *Athalie*, acte IV, sc. III.

LOUIS IX, MENACÉ DE LA MORT PAR LE SOUDAN D'ÉGYPTE, DONNE A PHILIPPE SON FILS SES DERNIÈRES INSTRUCTIONS.

LOUIS.

Je reconnais mon fils : au-dessus du malheur,
Rien ne semble impossible à sa jeune valeur.
J'aime cette vertu qu'en lui mon peuple honore;
Mais la France à son roi demande plus encore.
Tu peux l'être bientôt. O mon fils, mon cher fils,
Entends mes derniers vœux et mes derniers avis;
Grave-les dans ton cœur. Si le ciel, qui me frappe,
Veut aux coups d'Almodan[1] que ta jeunesse échappe,
S'il te rend aux Français que tu dois gouverner,
Songe aux nombreux écueils qui vont t'environner;
Et, suivant le chemin que te trace ton père,
Joins au bien qu'il a fait le bien qu'il n'a pu faire.

PHILIPPE.

Ah! puisse l'Éternel me frapper avant vous!
Mais sur vous seul, hélas! s'il fait tomber ses coups;
Si, détruisant l'espoir où mon cœur s'abandonne,
Il condamne mon front à porter la couronne,
J'aurai pour me guider vos vertus et vos lois;
L'exemple de mon père est la leçon des rois.

LOUIS.

Lorsqu'un arrêt sanglant aura frappé ton père,
O mon fils, c'est à toi de consoler ta mère :
Tu vois où la conduit sa tendresse pour nous;
Tu connais tes devoirs, tu les rempliras tous.
De respect et d'amour environne sa vie;
Je vais m'en séparer, et je te la confie.
Révère ton aïeule : à ses conseils soumis,
Suis ses sages leçons; n'en rougis pas, mon fils.
Redoutée au dehors, de mon peuple bénie,
L'Europe avec respect contemple son génie;
Et les Français en elle admirent avec moi
Les vertus de son sexe et les talents d'un roi.
Loin de ta cour l'impie, et ses conseils sinistres!
Affermis les autels, honore leurs ministres;
Fils aîné de l'Église, obéis à sa voix;
Du pontife romain fais respecter les droits;
Rends hommage au pouvoir qu'il reçut du ciel même;
Mais, soutenant, mon fils, l'honneur du diadème,
Si d'une guerre injuste il t'imposait la loi,
Résiste, et sois chrétien sans cesser d'être roi.
Accueille ces vieillards dont l'austère sagesse
A travers les périls guidera ta jeunesse;
De leur expérience emprunte les secours;
Fais régner la justice. Abolis pour toujours
Ces combats où, des lois usurpant la puissance,
La force absout le crime, et tient lieu d'innocence[2].
A la voix des flatteurs que ton cœur soit fermé.
Consolateur du pauvre, appui de l'opprimé,
Permets que tes sujets t'approchent sans alarmes,
Qu'ils te montrent leur joie, ou t'apportent leurs larmes.
Compatis à leurs maux, sois fier de leur amour,
Règne enfin pour ton peuple, et non pas pour ta cour.
Je le connais ce peuple : il mérite qu'on l'aime;
En le rendant heureux tu le seras toi-même.

ANCELOT. *Louis IX*, act. IV, sc. VI.

LUSIGNAN A SA FILLE, POUR LA RAMENER A LA RELIGION DE SES PÈRES.

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire,
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants;
Et, lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie.
Je suis bien malheureux!... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs. O fille encor trop chère!
Connais-tu ton destin? Sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant où son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers est mort en ces lieux mêmes;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,

---

[1] Soudan d'Égypte.

[2] Les duels judiciaires, où l'accusateur et l'accusé devaient se battre en champ clos, l'un pour soutenir, l'autre pour repousser l'accusation. (N. E.)

En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple, envahis par tes maîtres;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux : sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de la tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et gémir,
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue,
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

VOLTAIRE. *Zaïre*, acte II, sc. III.

MODÈLE D'EXERCICE.

C'est uniquement par la combinaison des effets et des résultats qu'il faut juger des reconnaissances dramatiques; et sur ce principe je n'en connais point qu'on puisse égaler à celle du second acte de *Zaïre*. Les impressions de la nature sont ordinairement les seules qui caractérisent les reconnaissances; mais ici combien il s'y joint d'accessoires plus intéressants les uns que les autres : le lieu, le moment, le caractère et la situation des personnages; l'âge de Lusignan, sa longue captivité, cette religion pour laquelle il a tant combattu et tant souffert; ce palais qui est celui de ses aïeux, cette contrée, le berceau de la foi qu'il professe, et le théâtre de la mort d'un Dieu rédempteur, tout concourt à répandre sur cette reconnaissance un merveilleux sacré qui nous transporte, qui nous montre quelque chose au-dessus des événements humains, un dessein particulier de la Providence; et c'est ce que l'auteur nous a fait si bien sentir par ce beau vers :

Parle, achève; ô mon Dieu! ce sont là de tes coups!

Et quelle exécution! Vous avez observé, messieurs, cette foule de mouvements pathétiques, tous ces mots échappés au désordre, à la nature agitée, entrecoupés par le saisissement de la crainte et l'incertitude de l'espérance; tout ce trouble répandu entre tous les personnages, et qui s'accroît encore par celui qu'il fait entrevoir. A peine Lusignan a-t-il goûté un instant la joie de revoir ses enfants qu'il avait perdus, qu'il s'offre à son esprit une pensée effrayante, et capable seule d'empoisonner toute sa joie.

Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu, qui me la rends, me la rends-tu chrétienne?

Zaïre rougit, baisse les yeux, pleure; elle avoue la vérité fatale.

Sous les lois d'Orosmane,
Punissez votre fille... elle était musulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!
Ah! mon fils! à ces mots j'eusse expiré sans toi!
Mon Dieu, j'ai combattu, etc.

Quelle véhémence entraînante! quel torrent d'éloquence! C'est là de la vraie chaleur, celle qui consiste dans une succession rapide et pressante de mouvements naturels qui naissent les uns des autres, et acquièrent en se multipliant une force irrésistible. Ce discours serait très-beau, même s'il était mis en prose. Que sera-ce si l'on considère que les difficultés de la versification non-seulement n'ont rien ôté à la vérité, à la précision, à la justesse, mais encore y ont ajouté un charme inséparable des vers harmonieux? Ne faudrait-il pas en conclure que le premier de tous les talents est celui d'être éloquent en vers?

Il est impossible que Zaïre résiste à cette impulsion victorieuse, et le spectateur est entraîné avec elle.

LA HARPE. *Cours de Littérature.*

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE AUX CHEFS DES BOURGEOIS DE CALAIS.

Défenseurs de Calais, chefs d'un peuple fidèle,
Vous, de nos chevaliers l'envie et le modèle,
Faudra-t-il pour un temps voir les fiers léopards
A nos lis usurpés s'unir sur nos remparts?
La seconde moisson vient de dorer nos plaines,
Et de tomber encor sous des mains inhumaines,
Depuis que d'Édouard l'ambitieux orgueil
Dans nos forts ébranlés voit toujours son écueil;
La valeur des Français dispute à leur prudence
L'honneur de tant d'exploits et de tant de constance.
Vingt fois de ses travaux comptant le dernier jour,
L'Anglais de l'autre aurore appelait le retour;
Et, par nos murs ouverts, respirant le carnage,
Sur leurs restes tombants méditait son passage.
Le jour reparaissait, et ses regards surpris
Trouvaient un nouveau mur formé de vieux débris.
Ces piéges destructeurs renversés sur lui-même,
Ce courage plus grand que son courage extrême,
L'ont enfin, malgré lui, contraint de renoncer
Aux périls, aux assauts qui n'ont pu vous lasser.
Il remit sa victoire à ces fléaux terribles,
De l'humaine faiblesse ennemis invincibles.
Nous vîmes ces fléaux, l'un par l'autre enfantés,
Multiplier la mort dans ces lieux dévastés.
Du ciel et des saisons les rigueurs meurtrières,
La disette, la faim, nous ont ravi nos frères;
Et la contagion, sortant de leurs tombeaux,
De ces morts si chéris fait encor nos bourreaux.
Le plus vil aliment, rebut de la misère,
Mais, aux derniers abois, ressource horrible et chère,
De la fidélité respectable soutien,
Manque à l'or prodigué du riche citoyen;
Et ce fatal combat, notre unique espérance,
Nous sépare à jamais des secours de la France,
Tandis que cent vaisseaux, environnant ce port,
Renferment avec nous la famine et la mort.

Si d'un peuple assiégé la dernière infortune
Ne nous avait réduits qu'à la douleur commune
De céder au vainqueur vaillamment combattu,
J'y pourrais avec vous résoudre ma vertu;
Mais l'injuste Édouard nous ordonne le crime :
Il veut qu'en abjurant notre roi légitime,
Sur le trône des lis, au mépris de nos lois,
Un serment sacrilége autorise ses droits.
Il prétend recevoir ses conquêtes nouvelles
En prince qui pardonne à des sujets rebelles.
Vous ne donnerez point à nos tristes États
Cet exemple honteux... qu'ils n'imiteraient pas.
Vous n'irez point souiller une gloire immortelle,
Le prix de tant de sang, le fruit de tant de zèle.
Nous mourrons pour le roi, pour qui nous vivions tous;
Choisissez le trépas le plus digne de vous :
Je vous laisse l'honneur de tracer la carrière,
Content que ma vertu s'y montre la première.

DU BELLOY. *Le Siége de Calais,* act. 1er, sc. VI.

MANLIUS RÉPOND AUX REPROCHES DU CONSUL VALÉRIUS.

Et quel moyen, seigneur, de guérir vos soupçons?
Où sont de vos frayeurs les secrètes raisons?
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux qu'offense
D'un sénat inhumain l'injuste violence?
Et suis-je criminel quand, par un doux accueil,
J'apaise leur courroux qu'irrite son orgueil?
C'est moi, c'est mon appui qui les conserve à Rome.
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un seul [homme,
Des misères d'autrui soigneux de se charger,
Offre à tous une main prompte à les soulager.
D'une pitié si juste est-ce à vous de vous plaindre?
Si c'est une vertu qu'en moi l'on doive craindre,
Si du peuple par elle on se fait un appui,
Pourquoi suis-je le seul qui l'exerce aujourd'hui?
Que ne m'enviez-vous un si noble avantage?
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage,
Ne s'efforce-t-il pas, par les mêmes bienfaits,
De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits?
Ne peut-on du sénat apaiser les alarmes,
Qu'en affligeant le peuple, en méprisant ses larmes?
L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitements,
Du salut de l'État sont-ils les fondements?
Mes bienfaits vous font peur; et, d'un esprit tranquille,
Vous regardez l'excès du pouvoir de Camille.
A l'armée, à la ville, au sénat, en tous lieux,
De charges et d'honneurs on l'accable à mes yeux.
De la paix, de la guerre il est le seul arbitre :
Ses collègues soumis, et contents d'un vain titre,
Entre ses seules mains laissant tout le pouvoir,
Semblent à l'y fixer exciter son espoir.
D'où vient tant de respect, d'amour pour sa conduite?
Des Gaulois à son bras vous imputez la fuite;
Vos éloges flatteurs ne parlent que de lui.
Mais que deveniez-vous, avec ce grand appui,
Si, dans le temps que Rome aux barbares livrée,
Ruisselante de sang, par le feu dévorée,
Attendait ses secours loin d'elle préparés,
Du Capitole encore ils s'étaient emparés?
C'est moi qui, prévenant votre attente frivole,
Renversai les Gaulois du haut du Capitole.
Ce Camille si fier ne vainquit qu'après moi
Des ennemis déjà battus, saisis d'effroi.
C'est moi qui, par ce coup, préparai sa victoire;
Et de nombreux secours eurent part à sa gloire;
La mienne est à moi seul, qui seul ai combattu.
Et, quand Rome empressée honore sa vertu
Ce sénat, ces consuls sauvés par mon courage
Ou d'une mort cruelle ou d'un vil esclavage,
M'immolent sans rougir à leurs premiers soupçons,
Me font de mes bienfaits gémir dans les prisons,
De mille affronts enfin flétrissent, pour salaire,
La splendeur de ma race et du nom consulaire.

LAFOSSE. *Manlius*, act. 1er, sc. III.

HIPPOLYTE DEMANDE A SON PÈRE THÉSÉE LA PERMISSION DE S'ÉLOIGNER, POUR L'IMITER OU PÉRIR.

Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse :
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
Avait de votre bras senti la pesanteur.
Déjà, de l'insolence heureux persécuteur,
Vous aviez des deux mers assuré les rivages :
Le libre voyageur ne craignait plus d'outrages.
Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Déjà de son travail se reposait sur vous.
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père,
Je suis même encor loin des traces de ma mère.
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper;
Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable,
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
Éternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'univers que j'étais votre fils.

RACINE. *Phèdre,* act. III, sc. V.

ACHILLE BRAVE L'ORACLE QUI MENACE SA TÊTE, ET PRÉFÈRE LA GLOIRE A LA VIE.

Moi, je m'arrêterais à de vaines menaces,
Et je fuirais l'honneur qui m'attend sur vos traces[1]!
Les Parques, à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrais-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom et mourir tout entier?
Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles;
L'honneur parle, il suffit; ce sont là nos oracles.
Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains;
Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes,
Et, laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur;
C'est à Troie, et j'y cours; et, quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise;
Et, quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,
Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger.

LE MÊME. *Iphigénie*, act. 1er, sc. II.

---

[1] Achille adresse ces paroles à Agamemnon. (N. E.)

ULYSSE EMPLOIE TOUT SON ART POUR DÉTERMINER AGAMEMNON A SACRIFIER LE SANG DE SA FILLE A LA GLOIRE DE LA GRÈCE.

...De ce soupir que faut-il que j'augure?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler?
Songez-y, vous devez votre fille à la Grèce :
Vous nous l'avez promise; et, sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire;
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laissent mentir les dieux sans vous en accuser?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la main pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xanthe,
Et qui de ville en ville attestiez les serments
Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandaient en foule à Tyndare son père?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits;
Et, si quelque insolent lui volait sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes;
Et, quand de toutes parts assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
Quand la Grèce déjà vous donnant son suffrage
Vous reconnaît l'auteur de ce fameux ouvrage :
Que ces rois, qui pouvaient vous disputer ce rang,
Sont prêts, pour vous servir, de verser tout leur sang,
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire,
Et, dès le premier pas se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer!
Je suis père, seigneur, et faible comme un autre,
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre ;
Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime.
Les dieux ont à Calchas amené leur victime :
Il le sait, il l'attend; et, s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.
Pleurez ce sang, pleurez; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos mains rendue à son époux;
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées,
Dans cette même Aulide avec vous retournées;
Et ce triomphe heureux, qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

LE MÊME. *Iphigénie,* act. Ier, sc. III et IV.

RUTILIUS REND COMPTE A MANLIUS DE L'ÉTAT DE LA CONJURATION.

. . . Avec nous tout semble conspirer;
A l'effet de nos vœux il n'est plus de remise.
En arrivant chez moi, quelle heureuse surprise!
J'ai trouvé ceux du peuple à qui de nos projets
Je puis en sûreté confier les secrets :
Eux-mêmes ils venaient, au bruit du sacrifice,
M'avertir qu'il fallait saisir ce temps propice.
Tout transporté de joie, à voir qu'en ces besoins
Leur zèle impatient eût prévenu mes soins :
« Oui, chers amis, leur dis-je, oui, troupe magnanime,
Le destin va remplir l'espoir qui vous anime;
Tout est prêt pour demain, et, selon vos souhaits,
Demain le consulat est éteint pour jamais.
De nos prédécesseurs quelle fut l'imprudence,
Qui, détruisant d'un roi la suprême puissance,
Sous un nom moins pompeux se sont fait deux tyrans
Qui, pour nous accabler, sont changés tous les ans,
Et qui, tous l'un de l'autre héritant de leurs haines,
S'appliquent tour à tour à resserrer nos chaînes! »
Tels et d'autres discours redoublant leur fureur,
Je crois devoir alors leur ouvrir tout mon cœur;
Leur marquer nos apprêts, nos divers stratagèmes,
Appuyés en secret par des sénateurs mêmes;
Ce que devaient dans Rome exécuter leurs bras,
Tandis qu'au Capitole agiraient vos soldats;
Les postes à surprendre, et d'autres qu'on nous livre;
Les forces qu'on aura, les chefs qu'il faudra suivre;
En quels endroits se joindre, en quels se séparer,
Tous ceux dont par le fer on doit se délivrer;
Les maisons des proscrits que, sur notre passage,
Nous livrerons d'abord à la flamme, au pillage.
« Qu'une pitié surtout indigne de leur cœur
A nos tyrans détruits ne laisse aucun vengeur :
Femmes, pères, enfants, tous ont part à leurs crimes,
Tous sont de nos fureurs les objets légitimes.
Il faut qu'en ce repos où s'endort leur orgueil,
La foudre les réveille au bord de leur cercueil.
Et, lorsqu'à nos regards les feux et le carnage
De nos fureurs partout étaleront l'ouvrage,
Du fruit de nos travaux tous ces palais formés,
Par les feux dévorants pour jamais consumés;
Ces fameux tribunaux où régnait l'insolence,
Et baignés tant de fois des pleurs de l'innocence,
Abattus et brisés, sur la poussière épars;
La terreur et la mort errant de toutes parts;
Les cris, les pleurs, enfin toute la violence
Où du soldat vainqueur s'emporte la licence,
Souvenons-nous, amis, dans ces moments cruels,
Qu'on ne voit rien de pur chez les faibles mortels;
Que leurs plus beaux desseins ont des faces diverses,
Et que l'on ne peut plus, après tant de traverses,
Rendre par d'autre voie à l'État agité,
L'innocence, la paix, enfin la liberté [1]. »

LAFOSSE. *Manlius,* act. III, sc. V.

THÉSÉE REPROCHE A HIPPOLYTE LE CRIME DONT PHÈDRE L'ACCUSE.

Perfide, oses-tu bien te montrer devant moi?
Monstre qu'a trop longtemps épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre,
Après que le transport d'un amour plein d'horreur,
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie!
Tu parais dans des lieux pleins de ton infamie,
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,

---

[1] Voyez Ire part., *Discours* en prose, *Renault aux conjurés.*

Des pays où mon nom ne soit point parvenu!
Fuis, traître! ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine.
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis, et, si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire;
Fuis, dis-je, et, sans retour, précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes États.
Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins!
Je t'implore aujourd'hui: venge un malheureux père.
J'abandonne ce traître à toute ta colère;
Étouffe dans son sang ses désirs effrontés:
Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

RÉPONSE D'HIPPOLYTE.

D'un mensonge aussi noir justement irrité,
Je devrais faire ici parler la vérité,
Seigneur; mais je supprime un secret qui vous touche:
Approuvez le respect qui me ferme la bouche:
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes;
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes,
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés,
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un seul jour ne fait point, d'un mortel vertueux,
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Élevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pithée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage;
Mais, si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois surtout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par là qu'Hippolyte est connu dans la Grèce.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur[1].

RACINE. *Phèdre,* act. IV, sc. II.

MARIUS DANS LES MARAIS DE MINTURNES.

Le monde a conspiré la perte d'un seul homme,
Et la nature entière est d'accord avec Rome.
De son sein l'Océan m'écarte avec effroi,
La terre me repousse et s'ébranle sous moi.
C'est en vain que la nuit, moins cruelle et plus sombre,
Favorise mes pas et me prête son ombre:
Au défaut du soleil la foudre ici me luit,
Et montre à l'univers qu'enfin Marius fuit!
Par d'étonnants revers le sort veut que j'expie
Les étonnants succès qui signalent ma vie.
Il veut faire admirer à la postérité
Mon infortune autant que ma prospérité...
Tout se tait; tout a fui dans une horreur profonde,
Et seul je semble errer sur les débris du monde.
Je n'irai pas plus loin: j'attends ici mon sort.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je brave la mort.
Demanderai-je aux dieux qu'un trépas plus illustre
Au nom de Marius ajoute un nouveau lustre?
Quarante ans de combats m'ont épargné ce soin,
Et, pour être immortel, je n'en ai pas besoin.
Expirer loin de Rome, en cette solitude,
N'est-ce pas la punir de son ingratitude?
Je l'abandonne en proie au plus pressant danger.
Oui, me laisser mourir, c'est assez me venger.
Teutons, Cimbres, Gaulois, que ce jour vous rallie;
La mort de Marius vous livre l'Italie.
Mais Sylla cependant ne recueille-t-il pas
Cet absolu pouvoir, objet de nos débats?
Favorable à ses vœux, mon désespoir seconde
Son orgueil qui l'appelle à l'empire du monde.
Est-ce ainsi que mon cœur apprit à le haïr?
Son plus fidèle ami le peut-il mieux servir?
Ah! quels que soient les maux dont la mort nous délivre,
Montrons-nous Marius, en osant encor vivre.
Dussé-je encor m'attendre à de plus grands revers,
Je ne puis me résoudre à céder l'univers.
Vivons tant que ce noble et puissant héritage
D'un autre que mon fils peut être le partage;
Vivons tant qu'un sénat guidé par l'intérêt
N'aura pas à mes pieds révoqué mon arrêt;
Vivons, tant que ce bras, pour victoire dernière,
N'aura pas à Sylla fait mordre la poussière;
Vivons: le ciel le veut. En ces lieux j'aperçois
L'abri qui m'est offert sous ces rustiques toits.
C'est chez l'infortuné que la pitié se trouve:
Sans peine on compatit au malheur qu'on éprouve[2].
A travers tant d'écueils les dieux qui m'ont sauvé
Au plus obscur trépas ne m'ont point réservé.
Leurs mains, qui sous mes pas aplanissent la route,
Pour un grand avenir m'ont conservé sans doute.
Éprouvons les destins, fatiguons leur courroux;
Voyons si le malheur est plus constant que nous.

ARNAULT. *Marius à Minturnes.*

TROUBLE ET REMORDS DE CLYTEMNESTRE.

. . . . L'aspect de mes enfants
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourments.
Hymen, fatal hymen, crime longtemps prospère,
Nœuds sanglants qu'ont formés le meurtre et l'adultère,
Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés,
Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez?
Mon bonheur est détruit, l'ivresse est dissipée;
Une horrible lumière en ces lieux m'a frappée.
Qu'Égisthe est aveuglé, puisqu'il se croit heureux!

1 Voyez, dans Sénèque le tragique, la tragédie d'*Hippolyte,* traduite ou imitée par Racine dans plusieurs morceaux de *Phèdre.*

2 Non ignara mali miseris succurrere disco.
VIRG. *Æn.*, liv. Ier. (N. E.)

Tranquille il me conduit à ces funèbres jeux ;
Il triomphe, et je sens succomber mon courage.
Pour la première fois je redoute un présage :
Je crains Argos, Électre, et ses lugubres cris,
La Grèce, mes sujets, mon fils, mon propre fils.
Ah ! quelle destinée, et quel affreux supplice
De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse ;
De n'oser prononcer, sans des troubles cruels,
Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels !
Je chassai de mon cœur la nature outragée ;
Je tremble au nom d'un fils : la nature est vengée.

VOLTAIRE. *Oreste*, act. 1er, sc. IV.

REMORDS DE PHÈDRE.

Misérable ! et je vis, et je soutiens la vue
De ce sacré Soleil dont je suis descendue !
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.
Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale !
Mais, que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale.
Le Sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains ;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille, à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de tes mains tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne ! Un dieu cruel a perdu ta famille ;
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourments une inutile vie [1].

RACINE. *Phèdre*, act. IV, sc. VI.

MODÈLE D'EXERCICE.

Je ne connais rien dans aucune langue au-dessus de ce morceau : il étincelle de traits de la première force. Quelle foule de sentiments et d'images ! Quelle profonde douleur dans les uns ! quelle pompe à la fois magnifique et effrayante dans les autres ! et quel coup de l'art, quel bonheur du génie d'avoir pu les réunir ! L'imagination de Phèdre, conduite par celle du poëte, embrasse le ciel, la terre et les enfers. La terre lui présente tous ses crimes, et ceux de sa famille ; le ciel, des aïeux qui la font rougir ; les enfers, des juges qui la menacent : les enfers, qui attendent les autres criminels, repoussent la malheureuse Phèdre. Et quelle inimitable harmonie dans les vers ! quelle énergie de diction ! Je me suis souvent rappelé qu'un jour, dans une conversation sur Racine, Voltaire, après avoir déclamé ce morceau avec l'enthousiasme que lui inspiraient les beaux vers, s'écria : *Non, je ne suis rien auprès de cet homme-là.* Ce n'est pas qu'il faille voir dans cette exclamation presque involontaire un aveu d'infériorité ; c'était l'hommage d'un grand génie, dont la sensibilité était en proportion de sa force, et à qui l'admiration faisait tout oublier, jusqu'au sentiment de l'amour-propre. Nous verrons dans la suite que l'auteur de *Zaïre*, sans avoir rien qui soit dans ce genre, balance tant de perfection par d'autres avantages. Mais quel homme que celui qui a pu seul arracher à Voltaire le cri que vous venez d'entendre !

Il prophétisait, Despréaux, lorsqu'il disait à son ami, dans une épître digne de tous les deux :

Eh ! qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre, malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles ?

Voltaire a observé quelque part que ces *merveilles étaient plus touchantes que pompeuses :* il me semble qu'elles sont l'un et l'autre, et ce que je viens d'en citer le prouve assez. Mais, en effet, ce qu'il y a de *touchant*, ce qu'il y a d'unique dans le rôle de Phèdre, c'est l'horreur qu'elle a pour elle-même. Jamais la conscience n'a parlé si haut contre le crime, et jamais aussi une passion criminelle n'inspira une plus juste pitié. Ce contraste est marqué dans la *Phèdre* d'Euripide ; il l'est même aussi dans celle de Sénèque, malgré la déclamation qui étouffe si souvent toute vérité : mais qu'il l'est bien plus fortement dans Racine ! Il a su lui donner en même temps et plus de passion, et plus de remords.

LA HARPE. *Cours de Littérature*

TROUBLE ET AGITATION D'AUGUSTE, SANS CESSE EN BUTTE AUX CONSPIRATIONS.

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si, donnant des sujets, il ôte les amis ;
Si tel est le destin des grandeurs souveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr ; qui peut tout, doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné ;
De combien ont rougi les champs de Macédoine ;
Combien en a versé la défaite d'Antoine.

---

1 Voyez Sénèque le tragique, *Hippolyte*.

Combien celle de Sexte [1], et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée et tous ses habitants.
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau;
Et puis ose accuser le destin d'injustice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent les droits que tu n'as pas gardés!
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise.
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise;
Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne;
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève, pour l'abattre, un trône illégitime,
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État!
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre!
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre!
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
Qui pardonne aisément, invite à l'offenser.
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
Mais quoi! toujours du sang, et toujours des supplices!
Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter :
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile,
Une tête coupée en fait renaître mille;
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus les coups d'un nouveau Brute;
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute;
Meurs : tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir,
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre ou mourir.
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.
Meurs; mais quitte du moins la vie avec éclat,
Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat :
A toi-même, en mourant, immole ce perfide :
Contentant ses désirs, punis son parricide;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie, et n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine;
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
O Romains! ô vengeance! ô pouvoir absolu!
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu,
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose,
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

CORNEILLE. *Cinna*, act. IV, sc. III.

CLÉMENCE D'AUGUSTE.

Prends un siége, Cinna, prends; et, sur toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose.
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours.
Tiens ta langue captive; et, si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir :
Sur ce point seulement contente mon désir.
. . . .
. . . . Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens.
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance;
Et, lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein
T'avait mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie;
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie.
Je te fis prisonnier pour te combler de biens;
Ma cour fut ta prison; mes faveurs tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine;
Et tu sais que, depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs;
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire :
De la façon, enfin, qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis après lui mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
Bien plus, ce même jour, je te donne Émilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna; tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire.
Mais, ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner!

CINNA.

Moi, seigneur, moi que j'eusse une âme si traîtresse!
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse :
Sieds-toi; je n'ai pas dit encor ce que je veux;
Tu te justifiras après, si tu le peux.
Écoute, cependant, et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner demain au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main, pour signal,
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal.
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre, et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé :

---

[1] Sextus Pompée, vaincu par Antoine et Octave. (N. E.)

Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
Tu te tais, maintenant, et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu,
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain
Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main;
Et, si sa liberté te faisait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? D'y régner en ma place?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si, pour monter au trône et lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi;
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse, après ma mort, tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître, et descends en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux;
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux:
Mais tu ferais pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève, et seule te soutient;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne;
Tu n'as crédit ni rang, qu'autant qu'elle t'en donne;
Et, pour te faire choir, je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux, toutefois, céder à ton envie;
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres, enfin, de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux,
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux?
Parle, parle, il est temps.

LE MÊME. *Cinna*, act. V, sc. 1re.

MODÈLE D'EXERCICE.

Le pardon généreux d'Auguste, les vers qu'il prononce, qui sont le sublime de la grandeur d'âme, ces vers que l'admiration a gravés dans la mémoire de tous ceux qui les ont entendus, et cet avantage attaché à la beauté du dénoûment, de laisser au spectateur une dernière impression qui est la plus heureuse et la plus vive de toutes celles qu'il a reçues, ont fait regarder assez généralement cette tragédie comme le chef-d'œuvre de Corneille; et, si l'on ajoute à ce grand mérite du cinquième acte le discours éloquent de Cinna dans la scène où il fait le tableau des proscriptions d'Octave, cette autre scène si théâtrale où Auguste délibère avec ceux qui ont résolu de l'assassiner, les idées profondes et l'énergie du style qu'on remarque dans ce dialogue aussi frappant à la lecture qu'au théâtre, le monologue d'Auguste au quatrième acte, la fierté du caractère d'Émilie, et les traits heureux dont il est semé, cette préférence paraîtra suffisamment justifiée. Avant de détailler les raisons peut-être non moins puissantes qu'on peut y opposer, j'ai cru devoir traduire le récit de Sénèque d'où l'auteur de *Cinna* a tiré son sujet. Il l'avait imprimé avec la pièce, mais en latin; et, comme tout le monde sait à peu près par cœur la scène du pardon, on sera plus aisément à portée, en écoutant la traduction de Sénèque, de se rappeler ce que le poëte a emprunté au philosophe. Ce morceau se trouve dans le *Traité de la Clémence*.

« Auguste fut un prince doux et modéré, etc. »

Quoiqu'on ait dû reconnaître dans ce morceau toutes les idées principales, et souvent même les expressions dont Corneille s'est servi dans le monologue d'Auguste et dans la fameuse scène du cinquième acte, je ne crois pas qu'on me soupçonne d'avoir voulu diminuer en rien le mérite de l'ouvrage ni celui de l'auteur. Je me suis, au contraire, assez souvent expliqué sur l'honneur attaché à ces heureux emprunts, qui ne profitent que dans les mains habiles. Il y a loin d'une conversation à une tragédie. J'ai voulu faire connaître bien précisément le fonds que Corneille a fait valoir, ce qui est à autrui, et ce qui n'est qu'à lui. Cette connaissance est nécessaire pour apprécier le degré d'invention qu'il a mis dans chacun de ses ouvrages; et cet exemple peut servir en même temps à repousser les reproches injustes tant répétés par les détracteurs de Racine et de Voltaire, qui, pour leur refuser le génie, rappellent sans cesse ce qu'ils nomment leurs larcins, comme s'il n'y avait qu'eux qui s'en fussent permis de semblables; comme s'il eût existé, depuis la renaissance des lettres, un esprit qui ne dût rien à l'esprit des autres; enfin comme si cette importation des richesses anciennes ou étrangères n'était pas, à proprement parler, le commerce du talent, espèce de commerce qui ne peut, comme beaucoup d'autres, se faire avec succès que par des hommes déjà fort riches de leur propre fonds, et capables d'améliorer celui d'autrui. N'oublions pas surtout de remarquer combien l'auteur de *Cinna* a embelli les détails qu'il a puisés dans Sénèque. Tel est l'avantage inappréciable des beaux vers, telle est la supériorité qu'ils ont sur la meilleure prose, que la mesure et l'harmonie ont mis dans toutes les bouches ce qui demeurait comme enseveli dans les écrits d'un philosophe, et n'existait que pour un petit nombre de

lecteurs. Cette précision, commandée par le rhythme poétique a tellement consacré les paroles que Corneille prête à Auguste, qu'on croirait qu'il n'a pu s'exprimer autrement; et la conversation d'Auguste et de Cinna ne sera jamais autre chose que les vers qu'on a retenus de Corneille.

Le monologue d'Auguste au quatrième acte, rempli de traits de force et de vérité heureusement imités de Sénèque, les beautés réelles qui, mêlant par intervalles l'admiration à la curiosité, soutiennent l'attention des spectateurs jusqu'au cinquième acte, dont le sublime les transporte assez pour leur faire oublier que jusque-là l'attention et l'intérêt ont souvent faibli et varié, ont fait regarder assez généralement cette tragédie comme le chef-d'œuvre de Corneille...

A l'égard du cinquième acte, un siècle et demi de succès l'a consacré. La beauté des vers et la simplicité sublime du style font voir que, si l'auteur est redevable à Sénèque de tout le fond de cette scène immortelle, il avait dans son âme le sentiment de la vraie grandeur, et en connaissait l'expression. Il n'y avait qu'Auguste mis en scène par Corneille qui pût dire :

Je suis maître de moi, etc.

Ces paroles mémorables font couler des larmes d'admiration et d'attendrissement, et ce mélange est une des émotions les plus douces que notre âme puisse éprouver.

Lorsqu'un moment auparavant Auguste dit à Cinna :

Apprends à te connaître, et descends en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime ;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux :
Ta fortune est bien haut; tu peux ce que tu veux ;
Mais tu ferais pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.

Voltaire rapporte à ce sujet le mot connu du maréchal de La Feuillade : *Tu me gâtes le* SOYONS AMIS, CINNA. *Si le roi m'en disait autant, je le remercierais de son amitié.* Cette remarque fait honneur à la délicatesse et au goût du courtisan: elle est certainement fondée. Mais comme il faut toujours que la saine critique considère les objets sous toutes les faces, pourquoi ne nous apercevons-nous pas que cet endroit nuise en rien au plaisir que nous fait toute la scène? C'est qu'au fond le spectateur n'est pas fâché de voir Cinna humilié devant Auguste, qui devient alors si grand, qu'il attire à lui tout l'intérêt: disons plus, il attire toute l'attention, et, tant qu'il parle, à peine prend-on garde à celui qui l'écoute. De plus, Cinna lui-même a parlé de lui précédemment dans les mêmes termes; il a dit d'Auguste :

Ce prince magnanime,
Qui *du peu que je suis* fait une telle estime.

Depuis la fin du second acte, on s'est accoutumé à n'avoir pas une grande idée de Cinna. On n'est donc pas étonné que l'empereur ne fasse pas de lui plus de cas qu'il n'en fait lui-même. On ne voit que la bonté qui pardonne, et l'on oublie tout le reste. Sans doute la bienséance dramatique eût été mieux observée si ces vers n'y étaient pas; mais ce n'est pas un de ces défauts qui blessent les convenances essentielles, tant il y a de nuances dans les fautes comme dans les beautés!

Voltaire remarque, en parlant du grand succès de *Cinna*, que les idées qui dominent dans cet ouvrage, les discussions politiques sur la meilleure forme de gouvernement, l'espèce de gloire attachée à l'habileté et au courage des conspirateurs, devaient plaire à des esprits occupés des factions et des troubles qui avaient éclaté pendant le ministère de Richelieu, et produit des révoltes et des guerres civiles.

LA HARPE. *Cours de Littérature.*

ORESTE A PYLADE, RÉSOLU DE DONNER SA VIE POUR SON AMI.

. . . . Et c'est là me chérir !
Dis-moi, qui de nous deux doit en ces lieux périr?
Consulte l'amitié par mes crimes flétrie.
Ai-je quitté pour toi le trône et ma patrie?
L'horreur de tes forfaits, ta rage et tes remords
T'ont-ils ici conduit à travers mille morts?
Parricide vengeur du meurtre de ton père,
Ton bras dégoutte-t-il du meurtre de ta mère?
Vois-tu des traits de sang et des spectres dans l'air,
Au jour que font éclore et la foudre et l'éclair?
Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée,
Marcher à tes côtés ta mère ensanglantée?
Vois-tu d'affreux serpents de ton front s'élancer,
Et de leurs longs replis te ceindre et te presser?...
Le seul trépas est-il ta dernière ressource?
Lui seul de tant d'horreurs peut-il combler la source?
Tu m'aimes! et tu veux qu'en cet horrible état,
Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,
Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
Je recherche le jour que je souille et j'abhorre,
Proscrit, désespéré, sans asile, sans dieux,
Misérable partout, et partout odieux!
Tu m'aimes! et tu veux, ô comble de l'outrage!
Tu veux dans ton ardeur, ou plutôt dans ta rage,
Que je me souille encor du plus noir des forfaits,
Pour racheter mes maux et payer tes bienfaits!
Tu veux que, redoublant l'excès de mes alarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
Déjà de la nature exécrable bourreau,
Au sein de l'amitié je plonge le couteau!
Ah ! barbare! peux-tu jusque-là méconnaître
L'âme de ton ami, le sang qui l'a fait naître?
Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu?
Pour être criminel, me crois-tu sans vertu?

LA TOUCHE. *Iphigénie en Tauride*, act. III, sc. V.

LE PAYSAN DU DANUBE AU SÉNAT ROMAIN.

Romains, et vous, sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie, avant tout, les dieux de m'assister :

Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice ;
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin nous, que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;
Et, mettant en nos mains par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse en sa colère
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée :
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre, et le travail de l'homme,
Font, pour les assouvir, des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes :
Nous laissons nos chères compagnes :
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime;
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime :
Retirez-les; ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice :
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire :
Je finis; punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.

LA FONTAINE. *Fable* VII, liv. XI.

FUREURS D'ORESTE.

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance!
Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance!
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir;
Ta haine a pris plaisir à former ma misère;
J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,
Pour être du malheur un modèle accompli :
Eh bien, je meurs content, et mon sort est rempli.
Où sont ces deux amants? Pour couronner ma joie,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie;
L'un et l'autre, en mourant, je les veux regarder.
Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne!
De quel côté sortir? D'où vient que je frissonne?
Quelle horreur me saisit! Grâce au ciel, j'entrevoi...
Dieux, quels ruisseaux de sang coulent autour de moi!
(*Prenant Pylade pour Pyrrhus.*)
. . . . Quoi! Pyrrhus, je te rencontre encore!
Trouverai-je partout un rival que j'abhorre!
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
Mais que vois-je! à mes yeux Hermione l'embrasse;
Elle vient l'arracher au coup qui le menace!
Dieux! quels affreux regards elle jette sur moi!
Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi?
Eh bien, filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne!
Mais non : retirez-vous, laissez faire Hermione;
L'ingrate mieux que vous saura me déchirer;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

RACINE. *Andromaque,* sc. dern.

MÊME SUJET.

Effroyable ascendant d'un pouvoir ennemi!
J'ai donc assassiné ma mère et mon ami!
Ciel exterminateur, anéantis mon être,
Anéantis le jour, le lieu qui m'a vu naître...
Mais quel vide effrayant se forme sous mes pas!...
Grâces au ciel, je vois les gouffres du trépas!...
Dans leur profonde nuit courons cacher mon crime...
Mais quel spectre se meut au fond de cet abîme!...
C'est ma mère, grands dieux!..Fuyons...Mais la voici...
Égisthe l'accompagne... Et toi, Pylade, aussi?
Comme eux tu me poursuis! toi, mon dieu tutélaire,
Tu sers de mes bourreaux l'implacable colère!
L'ami qui me restait devient mon assassin!
Il s'arme de serpents, il les jette en mon sein!
Ciel! où fuirai-je? Arrête, ombre chère et terrible...
Vois mes remords, mes pleurs, mon désespoir horrible.
Ah! je succombe...
(*Il tombe dans les bras de Pylade.*)

LA TOUCHE. *Iphigénie en Tauride,* sc. dern.

MÊME SUJET.

. . . . . . O terre! entr'ouvre-toi;
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi.
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes;
Je dispute avec vous de tourments et de crimes.

. . . .

Mais non, ce n'est pas moi; non, ce n'est pas Oreste;
Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups.
Exécrable instrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère;
Patrie, États, parents, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout est perdu pour moi!

Soleil, qu'épouvanta cette affreuse contrée,
Soleil, qui reculas pour le festin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats!
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas!
Dieux, tyrans éternels, puissance impitoyable!
Dieux qui me punissez, qui m'avez fait coupable,
Eh bien, quel est l'exil que vous me destinez?
Quel est le nouveau crime où vous me condamnez?
Parlez... Vous prononcez le nom de la Tauride!
J'y cours; j'y vais trouver la prêtresse homicide,
Qui n'offre que du sang à des dieux en courroux,
A des dieux moins cruels, moins barbares que vous.

VOLTAIRE. *Oreste*, sc. dern.

MÊME SUJET.

Je ne veux rien, cruel, d'Électre ni de toi [1] :
Votre cœur, affamé de sang et de victimes,
M'a fait souiller ma main du plus affreux des crimes.
Mais quoi! quelle vapeur vient obscurcir les airs?
Grâce au ciel, on m'entr'ouvre un chemin aux enfers.
Descendons; les enfers n'ont rien qui m'épouvante.
Suivons le noir sentier que le sort me présente;
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
Quelle triste clarté dans ce moment me luit?
Qui ramène le jour dans ces retraites sombres?
Que vois-je? mon aspect épouvante les ombres!
Que de gémissements! que de cris douloureux!
« Oreste! » Qui m'appelle en ce séjour affreux?
Égisthe! Ah! c'en est trop; il faut qu'à ma colère...
Que vois-je? dans ses mains la tête de ma mère!
Quels regards! où fuirai-je? Ah! monstre furieux,
Quel spectacle oses-tu présenter à mes yeux?
Je ne souffre que trop, monstre cruel! arrête :
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.
Ah! ma mère, épargnez votre malheureux fils!
Ombre d'Agamemnon, sois sensible à mes cris;
J'implore ton secours, chère ombre de mon père!
Viens défendre ton fils des fureurs de sa mère;
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit!
Quoi! jusque dans tes bras le barbare me suit!
C'en est fait, je succombe à cet affreux supplice.
Du crime de ma main mon cœur n'est point complice;
J'éprouve cependant des tourments infinis.
Dieux! les plus criminels seraient-ils plus punis?

CRÉBILLON. *Électre*, sc. dern.

LA MOLLESSE CONJURE LA NUIT DE LUI CONSERVER SON DERNIER ASILE.

A ce triste discours qu'un long soupir achève,
La Mollesse en pleurant sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et d'une faible voix
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois:
« O Nuit! que m'as-tu dit? Quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte?
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour;
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus! le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable;
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace;
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir;
Loin de moi son courage entraîné par la gloire
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyais, loin des lieux où ce prince m'exile,
Que l'Église du moins m'assurait un asile :
Mais en vain j'espérais y régner sans effroi;
Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie [2].
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie,
Le carme, le feuillant s'endurcit aux travaux;
Et la règle déjà se remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle;
Et voici qu'un lutrin, prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encor me chasser.
O toi! de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Ah! Nuit, si tant de fois dans les bras de l'Amour
Je t'admis aux plaisirs que je cachais au jour,
Du moins ne permets pas... »La Mollesse oppressée,
Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée :
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

BOILEAU. *Le Lutrin*, ch. II.

LA DISCORDE, SOUS LES TRAITS DU VIEUX SIDRAC, RANIME SES COMPAGNONS EFFRAYÉS.

Lâches, où fuyez-vous? Quelle peur vous abat?
Aux cris d'un vil oiseau vous cédez sans combat!
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace?
Craignez-vous d'un hibou l'impuissante menace?
Que feriez-vous, hélas! si quelque exploit nouveau,
Chaque jour, comme moi, vous traînait au barreau?
S'il fallait, sans amis, briguant une audience,
D'un magistrat glacé soutenir la présence,
Ou, d'un nouveau procès hardi solliciteur,
Aborder sans argent un clerc de rapporteur?
Croyez-moi, mes enfants, je vous parle à bon titre;
J'ai, moi seul, autrefois, plaidé tout un chapitre;
Et le barreau n'a point de monstres si hagards
Dont mon œil n'ait cent fois soutenu les regards.
Tous les jours sans trembler j'assiégeais leurs passages.
L'Église était alors fertile en grands courages :
Le moindre d'entre nous, sans argent, sans appui,
Eût plaidé le prélat, et le chantre avec lui.
Le monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces âmes divines;

---

[1] C'est à Pylade qu'il s'adresse.

[2] Abbaye de Saint-Bernard dans laquelle l'abbé Armand Bouthillier de Rancé mit la réforme. L'abbaye de la Trappe était dans le Perche. Le cardinal de La Rochefoucauld établit la réforme dans l'abbaye de Saint-Denis. Il avait aussi travaillé à celle de l'abbaye de Clairvaux. (N. E.)

Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs vertus,
De l'aspect d'un hibou ne soient pas abattus.
Songez quel déshonneur va souiller votre gloire,
Quand le chantre demain entendra sa victoire!
Vous verrez tous les jours le chanoine insolent,
Au seul nom de hibou, vous sourire en parlant.
Votre âme, à ce penser, de colère murmure;
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Méritez les lauriers qui vous sont réservés,
Et ressouvenez-vous quel prélat vous servez.
Mais déjà la fureur dans vos yeux étincelle :
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le prélat, surpris d'un changement si prompt,
Apprenne la vengeance aussitôt que l'affront.

LE MÊME. *Ibid.*, ch. III.

CLÉOPATRE S'ANIMANT A SON DERNIER FORFAIT.

Enfin, grâces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi;
La mort de Séleucus m'a vengée à demi;
Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,
Peut déjà de ma part les promettre à son père;
Ils les suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
O toi qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amants vont, d'un seul coup du sort,
Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort,
Poison, me sauras-tu rendre mon diadème?
Le fer m'a bien servie; en feras-tu de même?
Me seras-tu fidèle? Et toi que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône, et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidèle [1],
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, et péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai son appui;
Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme,
Que retenir ma main sur la moitié du crime :
En te faisant mon roi, c'est trop me négliger
Que te laisser sur moi père et frère à venger.
Qui se venge à demi, court lui-même à sa peine :
Il faut, ou condamner, ou couronner sa haine.
Dût le peuple en fureur, pour ses maîtres nouveaux,
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux;
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir!
Par un coup de tonnerre il vaux mieux en sortir;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge!
J'en recevrai le coup d'un visage remis.
Il est doux de mourir après ses ennemis!
Et, de quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.

CORNEILLE. *Rodogune*, act. V, sc. Ire.

SÉMIRAMIS FAIT CONNAITRE AUX GRANDS ET AU PEUPLE LE HÉROS QU'ELLE CHOISIT POUR ÉPOUX.

Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée,
Dans cette même main, qu'un usage jaloux
Destinait au fuseau sous les lois d'un époux;
Si j'ai, de mes sujets surpassant l'espérance,
De cet empire heureux porté le poids immense,
Je vais le partager, pour mieux le maintenir,
Pour étendre sa gloire aux siècles à venir,
Pour obéir aux dieux, dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier si longtemps indomptable.
Ils m'ont ôté mon fils : puissent-ils m'en donner
Qui, dignes de me suivre et de vous gouverner,
Marchant dans les sentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon règne éternisent l'ouvrage!
J'ai pu choisir, sans doute, entre des souverains;
Mais ceux dont les États entourent mes confins,
Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires.
Mon sceptre n'est point fait pour des mains étrangères,
Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux
Que tous ces rois vaincus, par moi-même, ou par eux.
Bélus naquit sujet; s'il eut le diadème,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.
J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens.
Maîtresse d'un État plus vaste que les siens,
J'ai rangé sous vos lois vingt peuples de l'aurore,
Qu'au siècle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit, je le sus achever :
Ce qui fonde un État le peut seul conserver.
Il vous faut un héros digne d'un tel empire,
Digne de tels sujets, et, si j'ose le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indompté que je vais lui donner.
J'ai consulté les lois, les maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'État, l'intérêt de la terre;
Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le héros qui va régner sur vous;
Voyez revivre en lui les princes de ma race :
Ce héros, cet époux, ce monarque, est Arsace.

VOLTAIRE. *Sémiramis*, act. III, sc. IV.

ORESTE, AU NOM DES GRECS, DEMANDE A PYRRHUS DE LEUR LIVRER LE FILS D'HECTOR.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille, et le vainqueur de Troie.
Oui, comme ses exploits, nous admirons vos coups :
Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous;
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
Mais, ce qu'il n'eût point fait, la Grèce avec douleur
Vous voit du sang troyen relever le malheur,
Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une guerre si longue entretenir le reste.
Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector?
Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor :
Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles;
Et dans toute la Grèce il n'est point de familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils,
D'un père, ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre?
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vu son père embraser nos vaisseaux,
Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
Oserai-je, seigneur, dire ce que je pense?
Vous-même, de vos soins craignez la récompense,
Et que dans votre sein ce serpent élevé
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin, de tous les Grecs satisfaites l'envie,
Assurez leur vengeance, assurez votre vie:

[1] Antiochus, frère de Séleucus. (N. E.)

Perdez un ennemi d'autant plus dangereux,
Qu'il s'essaira sur vous à combattre contre eux.

RÉPONSE DE PYRRHUS.

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée;
De soins plus importants je l'ai crue agitée,
Seigneur; et, sur le nom de son ambassadeur,
J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur.
Qui croirait, en effet, qu'une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise?
Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant?
Mais à qui prétend-on que je le sacrifie?
La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie,
Et, seul de tous les Grecs, ne m'est-il pas permis
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis?
Oui, seigneur, lorsqu'au pied des murs fumants de Troie
Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie,
Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.
Hécube près d'Ulysse acheva sa misère;
Cassandre dans Argos a suivi votre père;
Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits?
Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits?
On craint qu'avec Hector, Troie un jour ne renaisse!
Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse!
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin;
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin;
Je songe quelle était autrefois cette ville,
Si superbe en remparts, en héros si fertile,
Maîtresse de l'Asie; et je regarde enfin
Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin.
Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
Un enfant dans les fers; et je ne puis songer
Que Troie en cet état aspire à se venger.
Ah! si du fils d'Hector la perte était jurée,
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler?
Sous tant de morts, sous Troie, il fallait l'accabler :
Tout était juste alors; la vieillesse et l'enfance
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense;
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitaient au meurtre, et confondaient nos coups;
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.
Mais que ma cruauté survive à ma colère!
Que malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir! [proie,
Non, seigneur; que les Grecs cherchent quelque autre
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie :
De mes inimitiés le cours est achevé;
L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé.

RACINE. *Andromaque*, act. Ier, sc. II.

IPHIGÉNIE SOUMISE AUX ORDRES DE SON PÈRE ET A LA VOLONTÉ DES DESTINS.

. . . . Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien, vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détours pouvaient se faire entendre;
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptai l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;
C'est moi qui, si longtemps, le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter;
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête!
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre;
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachaient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée;
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

LE MÊME. *Iphigénie*, act. IV, sc. IV.

MODÈLE D'EXERCICE.

On a fait un reproche spécieux à l'Iphigénie française; on a voulu voir de l'excès dans sa résignation lorsqu'elle dit à son père :

D'un œil aussi content, etc.

On aurait raison si c'était là le fond de ce qu'elle dit et de ce qu'elle pense; mais qu'on écoute sa réponse tout entière, et l'on verra s'il y a de la bonne foi à interpréter séparément et à prendre dans une rigueur si littérale, ce qui n'est qu'une tournure du discours, une espèce de concession oratoire, dont le but est de toucher d'abord le cœur d'Agamemnon par la soumission, avant de le ramener par la prière et les larmes. A-t-on pu croire qu'elle voulait dire, en effet, qu'il sera aussi satisfaisant pour elle d'être sacrifiée que d'épouser son amant? Ce sentiment serait entièrement faux, et je n'en connais point de cette espèce dans Racine. Mais, pour juger l'intention d'un discours, il faut l'entendre tout entier, et ne pas s'arrêter à ce qui n'est qu'un moyen prépa-

ratoire. Or, qui ne voit, en lisant la suite, que ces assurances d'une docilité parfaite ne vont qu'à disposer Agamemnon à écouter favorablement sa fille ?

Si pourtant ce respect, etc.

Est-ce là le langage d'une personne qui regarde du même œil la mort et l'hyménée ? Sa prière, pour être modeste et timide, en est-elle moins intéressante ? A peine voit-elle son père attendri, comme il doit l'être par ces premières paroles, qu'elle emploie successivement tout ce qu'il y a de plus capable de l'émouvoir, en commençant par ces deux vers si naturels et si simples, traduits d'Euripide :

Fille d'Agamemnon, etc.

Iphigénie, dans le grec, finit par dire qu'il n'y a rien de si désirable que la vie, et de si affreux que la mort. Ce sentiment est vrai; mais est-il assez touchant pour terminer un morceau de persuasion ? Il peut convenir à tout le monde, et il valait mieux, ce me semble, insister, en finissant, sur ce qui est particulier à Iphigénie; et c'est aussi ce qu'a fait Racine. Il n'a pas cru non plus devoir lui donner cette extrême frayeur de la mort : il a voulu qu'on se souvînt que c'était la fille d'Agamemnon, et d'ailleurs, il savait qu'un peu de courage sans faste, et mêlé à tous les sentiments qu'elle doit exprimer, ne pouvait rien diminuer de l'intérêt qu'elle inspire, et devait même l'augmenter :

Non que la peur du coup, etc.

De combien d'intérêts elle s'environne en paraissant oublier le sien ! Elle ne fait pas parler les pleurs du petit Oreste, comme dans Euripide; mais les pleurs d'un enfant sont un moyen accidentel et passager, au lieu que le contraste affreux de l'hyménée qui lui était promis, et de la mort où on va la conduire, tient à tout le reste de la pièce, et fait partie de la situation. Plus je réfléchis sur ces deux ouvrages, plus il me paraît incontestable que la terreur et la pitié sont portées beaucoup plus loin dans Racine que dans Euripide.

LA HARPE. *Cours de Littérature.*

REPROCHES DE CLYTEMNESTRE A AGAMEMNON. ELLE LUI DÉCLARE LA RÉSOLUTION OU ELLE EST DE PÉRIR AVANT D'ABANDONNER SA FILLE A CALCHAS.

Vous ne démentez point une race funeste;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice !
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire :
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?
Que dis-je ? cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois !
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père;
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non; l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé.
Cette soif de régner que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel ! c'est à ces dieux que vous sacrifiez;
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux !
Et moi qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher ;
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère !
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

RACINE. *Iphigénie.*

AGRIPPINE REPROCHE A BURRHUS DE RETENIR NÉRON SON FILS DANS UNE INDIGNE DÉPENDANCE.

Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur ?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ?

Ai-je donc élevé si haut votre fortune
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi ?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi?
Entre Sénèque et vous, disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire ?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat,
Pour être, sous son nom, les maîtres de l'État?
Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature :
Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion;
Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur, et mère de vos maîtres[1] !
Que prétendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois?
Néron n'est plus enfant. N'est-il pas temps qu'il règne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne?
Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux?
Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère;
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
Parmi tant de héros je n'ose me placer;
Mais il est des vertus que je lui puis tracer :
Je puis l'instruire au moins combien sa confidence
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

RÉPONSE DE BURRHUS.

Je ne m'étais chargé, dans cette occasion,
Que d'excuser César d'une seule action :
Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.
Vous m'avez de César confié la jeunesse,
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avais-je fait serment de le trahir,
D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde;
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
J'en dois compte, madame, à l'empire romain
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
Ah ! si dans l'ignorance il le fallait instruire,
N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire?
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs?
Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs?
La cour de Claudius, en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchait en eût présenté mille,
Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir :
Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.
De quoi vous plaignez-vous, madame? on vous révère;
Ainsi que par César, on jure par sa mère :
L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour.
Mais le doit-il, madame? et sa reconnaissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
Toujours humble, toujours le timide Néron[2]
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom?
Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie.
Rome, à trois affranchis si longtemps asservie,
A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du règne de Néron compte sa liberté.
Que dis-je? la vertu semble même renaître.
Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître :
Le peuple au Champ-de-Mars nomme ses magistrats;
César nomme les chefs sur la foi des soldats :
Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,
Sont encore innocents, malgré leur renommée.
Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
Qu'importe que César continue à nous croire,
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire;
Pourvu que, dans le cours d'un règne florissant,
Rome soit toujours libre, et César tout-puissant?
Mais, madame, Néron suffit pour se conduire.
J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler :
Heureux, si ses vertus l'une à l'autre enchaînées
Ramènent tous les ans ses premières années!

LE MÊME. *Britannicus*, act. Ier, sc. II.

AGRIPPINE REPROCHE A NÉRON SON INGRATITUDE.

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse :
J'ignore de quel crime on a pu me noircir;
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez : vous savez combien votre naiss
Entre l'empire et vous avait mis de distance.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse;
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux.
C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille;
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille.
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours :
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein, déjà trop avancé;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès longtemps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite.
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix;
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée.

---

[1] Agrippine était arrière-petite-fille d'Auguste, femme de Claude, sœur de Caligula, mère de Néron. (N. E.)
[2] L'article semble déplacé dans ce vers. (N. E.)

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main sous votre nom répandait ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appâts,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin :
Ses yeux longtemps fermés s'ouvrirent à la fin;
Il connut son erreur; occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit, m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.
Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
De son fils en mourant lui cachèrent les pleurs;
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte;
Et, tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices :
Par mes ordres trompeurs, tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire établi la puissance,
On vit Claude; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulais vous faire :
Voilà tous mes forfaits; en voici le salaire.
Du fruit de tant de soins à peine jouissant,
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que, lassé d'un respect qui vous pesait peut-être,
Vous avez affecté de ne plus me connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer les leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favoriser de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux;
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu,
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
Que faites-vous? Junie, enlevée à la cour,
Devient en une nuit l'objet de votre amour.
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à sortir du lit où je l'avais placée.
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté;
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies;
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier!

LE MÊME. *Ibid.*, act. IV, sc. Ire.

BURRHUS, RETRAÇANT A NÉRON LA GLOIRE ET LE BONHEUR DE SES PREMIÈRES ANNÉES, S'EFFORCE D'ARRACHER DE SON COEUR SA HAINE CONTRE BRITANNICUS.

Eh! ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits,
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître;
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs
Qui, même après leur mort, auront des successeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô ciel, les avez-vous coulés?
Quel plaisir de penser, et de dire en vous-même :
« Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime :
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer.
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage! »
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux!
Le sang le plus abject vous était précieux.
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté;
Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire,
Je voudrais, disiez-vous, *ne savoir pas écrire.*
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.
On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.
(*Se jetant aux pieds de Néron.*)
Me voilà prêt, seigneur; avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée,
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides;
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

LE MÊME. *Ibid.*, act. IV, sc. III.

MELVIL A LA REINE ÉLISABETH POUR LA DÉTOURNER DU MEURTRE DE MARIE STUART.

Madame, on vous abuse alors que de Marie
On vous fait redouter les complots et la vie;
C'est dans sa seule mort qu'est tout votre danger.
Vivante, on l'oubliait; morte, on va la venger.
Les peuples désormais ne vont plus voir en elle
Celle qui menaçait leur croyance nouvelle,
Mais une reine esclave au mépris de ses droits,
Mais le sang de Henri, la fille de leurs rois.
Demain entrez dans Londre, où naguère adorée
Vous traversiez les flots d'une foule enivrée;
Au lieu de ces longs cris, de ces regards joyeux,
Qui frappaient votre oreille et qui suivaient vos yeux,
Vous trouverez partout cette crainte muette,
D'un peuple mécontent menaçante interprète,
Ce silence glacé, dont, terrible à son tour,
Il avertit les rois qu'ils n'ont plus son amour.
Vous n'achèverez pas. D'une tache éternelle

Vous ne souillerez point une vie aussi belle,
Madame; vous craindrez que l'équitable voix,
Qui dicte après leur mort le jugement des rois,
Rangeant Stuart parmi les injustes victimes,
Ne place son trépas sur la liste des crimes.
Vous craindrez que la voix de vos accusateurs,
Couverte maintenant par le bruit des flatteurs,
N'aille un jour, soulevant l'inexorable histoire,
Devant son tribunal citer votre mémoire.
Vous frémissez. Je tombe à vos sacrés genoux :
Si ce n'est pour Stuart, grâce, grâce pour vous!

P. LE BRUN. *Marie Stuart,* act. IV, sc. II.

MAHOMET A ZOPIRE, SUR LES PROJETS ET LE BUT DE SON AMBITION.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inspire;
Le glaive et l'Alcoran, dans mes sanglantes mains,
Imposeraient silence au reste des humains :
Ma voix ferait sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre.
Mais je te parle en homme; et, sans rien déguiser,
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet! nous sommes seuls, écoute:
Je suis ambitieux, tout homme l'est sans doute;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple, à son tour, a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre.
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois, du nord au midi, l'univers désolé;
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Égypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie :
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
En Égypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens, après mille ans, changer ces lois grossières;
J'apporte un joug plus noble aux nations entières;
J'abolis les faux dieux, et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie;
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie.
Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir;
Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir.

VOLTAIRE. *Mahomet,* act. II, sc. V.

MODÈLE D'EXERCICE.

Une des scènes où Voltaire a le mieux développé le caractère de Mahomet, ses vastes desseins et sa profonde politique, c'est la conversation entre lui et Zopire; et plus elle est admirée des connaisseurs, plus elle fait déraisonner les critiques. Ils ont avancé que Mahomet ne pouvait, sans une imprudence inexcusable, s'ouvrir ainsi tout entier devant un ennemi; mais ils se sont bien gardés de dire un mot des motifs péremptoires qui le justifient pleinement, et je les ai déjà indiqués. Oui, sans doute, si la gloire de Mahomet n'était point conforme à toutes les probabilités morales et politiques, le magnifique tableau qu'il expose aux yeux de Zopire ne serait qu'une jactance indiscrète, et les détails sublimes ne seraient qu'une faute brillante. Mais je l'ai déjà fait remarquer plus d'une fois : ce ne sont pas là de ces fautes que commet un grand maître, et Racine et Voltaire n'y sont jamais tombés. Ce dernier a souvent plié les incidents à ses combinaisons dramatiques, mais jamais à la vérité des caractères; ces sortes de méprises sont trop graves et trop dangereuses. Mahomet manifeste toute l'étendue de ses projets et de ses espérances à Zopire, d'abord parce qu'il a de quoi lui en imposer, et ensuite parce qu'après l'avoir ébloui, il a de quoi le subjuguer par le plus puissant de tous les liens, par celui de la nature. Il est le maître de la destinée de deux enfants que Zopire croit avoir perdus; il lui montre l'alternative de les recouvrer ou de les perdre pour jamais. Zopire préfère à tout ses principes et sa patrie; mais Mahomet devait-il s'y attendre? Tous deux font ce qu'ils doivent faire, et cette scène mérite les plus grands éloges sous ce double rapport : l'ambition y étale tout ce qu'elle a de plus grand, et toute cette grandeur échoue contre le devoir et la vertu. C'est à la fin de cette entrevue que l'avantage balancé jusque-là, comme il devait l'être pour l'effet théâtral, entre Mahomet et Zopire, demeure tout entier à ce dernier, comme il le fallait pour l'effet moral, et que l'homme droit et incorruptible, le citoyen intègre et courageux, l'emporte sur le politique oppresseur et le conquérant coupable.

Cette scène, d'un genre et d'un ton si neufs; ce dialogue, semé de traits sublimes, est du nombre de ces beautés originales dont le génie de Voltaire aurait étonné celui de Racine. Elle était d'autant plus difficile à faire, qu'elle offrait à peu près la même situation et le même contraste qu'une très-belle scène du premier acte entre Zopire et Omar. Il fallait donc que le poëte eût assez de ressources pour ne pas se ressembler, et assez de force pour se surpasser. Il fallait que la grandeur de Mahomet ne fût pas celle d'Omar, et qu'elle fût très-supérieure : c'est à ces sortes d'épreuves que l'on reconnaît le grand talent. Omar aussi est imposant; mais il y a entre Mahomet et lui la différence qui doit se trouver entre le disciple et le maître : on l'aperçoit dès qu'on les a entendus tous les deux. L'un a de la jactance et du faste; il étale de brillants lieux communs,

il prodigue les maximes de morale : on voit que sa grandeur est empruntée, qu'il est fier d'être le disciple de Mahomet, et qu'il répète la leçon qu'il a apprise.

> Je veux te pardonner.
> Le prophète d'un dieu, par pitié pour ton âge,
> Pour tes malheurs passés, surtout pour ton courage,
> Te présente une main qui pourrait t'écraser,
> Et t'apporte la paix qu'il daigne proposer.

Et, quand Zopire lui rappelle la basse origine de Mahomet, il répond :

> A tes viles grandeurs, etc.

Ce langage a de la pompe et de l'éclat; mais Mahomet, dès les premiers mots, est bien au-dessus.

> Si j'avais à répondre, etc.

Ne craignant point de se faire voir tel qu'il est, et se justifiant, autant qu'il est possible, par la hauteur de ses pensées, il montre au premier coup d'œil l'homme extraordinaire, et, quand il a détaillé son plan, l'imagination subjuguée ne peut lui refuser un tribut d'admiration. Mais, lorsqu'ensuite on voit les moyens affreux dont il a besoin pour remplir les projets de son ambition, il n'y a personne qui, en écoutant sa conscience, ne préférât les vertus et les malheurs de Zopire aux crimes heureux de Mahomet. Ainsi l'auteur remplit à la fois l'objet de la scène et celui de la morale. La perspective théâtrale est pour Mahomet; le sentiment de la justice est pour Zopire.

Rousseau, dans sa *Lettre sur les spectacles*, a fait un très-bel éloge de cette fameuse scène, et je suis sûr qu'on me saura gré de le rapporter.

« Cette scène est conduite avec tant d'art, que « Mahomet, sans se démentir, sans rien perdre « de la supériorité qui lui est propre, est pourtant « *éclipsé* [1] par le simple bon sens et l'intrépide « vertu de Zopire. Il fallait un auteur qui sentît « bien sa force pour oser mettre vis-à-vis l'un de « l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais ouï faire de cette scène en particulier « tout l'éloge dont elle me paraît digne. Je n'en « connais pas une au théâtre français où la main « d'un grand maître soit plus sensiblement empreinte, et où le sacré caractère de la vertu « l'emporte plus sensiblement sur l'élévation du « génie. »

L'élévation du style, comme celle des idées, t au plus haut degré dans le plan de la révolution que Mahomet expose à Zopire, et ces deux vers seuls :

> Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
> Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers...

sont d'une autre hauteur que toute la vieille morale d'Omar sur l'égalité primitive de tous les hommes aux yeux de l'Éternel, morale d'ailleurs aussi mal appliquée chez lui en théorie, qu'elle l'a été chez nous en pratique; ce qui est bien autrement insensé.

LA HARPE. *Cours de Littérature*, t. IX.

[1] *Éclipsé* est trop fort : il est vaincu.

MATHAN AVOUE A NABAL SON AMBITION, SES CRIMES ET SES REMORDS.

> Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole,
> Je me laisse aveugler pour une vaine idole;
> Pour un fragile bois, que, malgré mon secours,
> Les vers, sur son autel, consument tous les jours?
> Né ministre du dieu qu'en ce temple on adore [2],
> Peut-être que Mathan le servirait encore,
> Si l'amour des grandeurs, la soif de commander
> Avec son joug étroit pouvait s'accommoder.
> Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
> De Joad et de moi la fameuse querelle,
> Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir,
> Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir?
> Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
> Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.
> J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
> Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
> J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
> Je leur semai de fleurs le bord des précipices;
> Près de leurs passions, rien ne me fut sacré :
> De mesure et de poids je changeais à leur gré.
> Autant que de Joad l'inflexible rudesse
> De leur superbe oreille offensait la mollesse,
> Autant je les charmais par ma dextérité,
> Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
> Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
> Et prodigue surtout du sang des misérables.
> Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit,
> Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
> Jérusalem pleura de se voir profanée.
> Des enfants de Lévi la troupe consternée
> En poussa vers le ciel des hurlements affreux.
> Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux,
> Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
> Et par là de Baal méritai la prêtrise.
> Par là je me rendis terrible à mon rival,
> Je ceignis la tiare et marchai son égal.
> Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire,
> Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
> Jette encore en mon âme un reste de terreur;
> Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
> Heureux si, sur son temple, achevant ma vengeance,
> Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance;
> Et, parmi les débris, le ravage et les morts,
> A force d'attentats perdre tous mes remords!

RACINE. *Athalie*, act. III, sc. III.

[2] Dieu des Juifs. (N. E.)

ORGUEIL ET VENGEANCE D'AMAN.

L'insolent[1] devant moi ne se courba jamais.
En vain de la faveur du plus grand des monarques[2]
Tout révère à genoux les glorieuses marques;
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
Lui, fièrement assis, et la tête immobile,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
Présente à mes regards un front séditieux,
Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux.
Du palais cependant il assiége la porte.
A quelque heure que j'entre, Hydaspe[3], ou que je sorte,
Son visage odieux m'afflige et me poursuit,
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.
Ce matin, j'ai voulu devancer la lumière :
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
Revêtu de lambeaux, tout pâle; mais son œil
Conservait sous la cendre encor le même orgueil.
D'où lui vient, cher ami, cette impudente audace?
Toi, qui dans ce palais vois tout ce qui se passe,
Crois-tu que quelque voix ose parler pour lui?
Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appui?
Mes richesses des rois égalent l'opulence;
Environné d'enfants, soutiens de ma puissance,
Il ne manque à mon front que le bandeau royal.
Cependant (des mortels aveuglement fatal!)
De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère.
Mais Mardochée, assis aux portes du palais,
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits;
Et toute ma grandeur me devient insipide,
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.
Je serai de sa vue affranchi dans dix jours :
La nation entière est promise aux vautours.
Ah! que ce temps est long à mon impatience!
C'est lui, je te veux bien confier ma vengeance,
C'est lui qui, devant moi refusant de ployer,
Les a livrés au bras qui les va foudroyer.
C'était trop peu pour moi d'une telle victime :
La vengeance trop faible attire un second crime.
Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.
Il faut des châtiments dont l'univers frémisse;
Qu'on tremble, en comparant l'offense et le supplice;
Que les peuples entiers dans le sang soient noyés.
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
« Il fut des Juifs; il fut une insolente race;
Répandus sur la terre, ils en couvraient la face;
Un seul osa d'Aman attirer le courroux;
Aussitôt de la terre ils disparurent tous. »
Ne crois pas que ce soit le sang amalécite
Dont la voix, en secret, à les perdre m'excite.
Je sais que, descendu de ce sang malheureux,
Une éternelle haine a dû m'armer contre eux;
Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage;
Que jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage;
Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé.
Mais crois-moi, dans le rang où je suis élevé,
Mon âme, à ma grandeur tout entière attachée,
Des intérêts du sang est faiblement touchée.
Mardochée est coupable: et que faut-il de plus?
Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus;
J'inventai des couleurs; j'armai la calomnie;
J'intéressai sa gloire : il trembla pour sa vie.
Je les peignis puissants, riches, séditieux;
Leur dieu même, ennemi de tous les autres dieux.
« Jusqu'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,
Et d'un culte profane infecte votre empire?
Étrangers dans la Perse, à nos lois opposés,
Du reste des humains ils semblent divisés,
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
Et, détestés partout, détestent tous les hommes.
Prévenez, punissez leurs insolents efforts :
De leur dépouille, enfin, grossissez vos trésors. »
Je dis, et l'on me crut. Le roi, dès l'heure même,
Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.
« Assure, me dit-il, le repos de ton roi :
Va, perds ces malheureux; leur dépouille est à toi. »
Toute la nation fut ainsi condamnée;
Du carnage avec lui je réglai la journée;
Mais de ce traître, enfin, le trépas différé
Fait trop souffrir mon cœur de son sang altéré.
Un je ne sais quel trouble empoisonne ma joie.
Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voie?

LE MÊME. *Esther*, act. II, sc. Ire.

[1] Le Juif Mardochée.
[2] Assuérus, roi de Perse.
[3] Confident d'Aman.

ESTHER IMPLORE LA CLÉMENCE D'ASSUÉRUS EN FAVEUR DES JUIFS.

. . . O Dieu! confonds l'audace et l'imposture!
Ces Juifs dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoraient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Des plus fermes États la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser!
Sous les Assyriens leur triste servitude
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre;
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines;
Et le temple déjà sortait de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux!
« Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence. »
Partout du nouveau prince on vantait la clémence.
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel, verra-t-on toujours par de cruels esprits
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée!
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté

Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.
Notre ennemi cruel devant vous se déclare ;
C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare,
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arme votre vertu.
Et quel autre, grand dieu ! qu'un Scythe impitoyable
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable?
Partout l'affreux signal, en même temps donné,
De meurtre remplira l'univers étonné.
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces ;
Et, dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main, sur eux appesantie,
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien;
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites.
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.

LE MÊME. *Ibid.*, act. III, sc. IV.

PLAINTES ET REPROCHES DE MARIE STUART A ÉLISABETH.

Par où commencerai-je? Et comment à ma bouche
Prêterai-je un discours qui vous plaise et vous touche?
Accorde-moi, mon Dieu, de ne point l'offenser!
Emousse tous les traits qui pourraient la blesser!
Toutefois, quand d'un mot mon destin peut dépendre,
Sans me plaindre de vous, je ne puis me défendre.
Oui, vous fûtes injuste et cruelle envers moi.
Seule, sans défiance, en vous mettant ma foi,
Comme une suppliante enfin, j'étais venue;
Et vous, entre vos mains vous m'avez retenue.
De tous les souverains blessant la majesté,
Malgré les saintes lois de l'hospitalité,
Malgré le droit des gens et la foi réclamée,
Dans les murs d'un cachot vous m'avez enfermée.
Dépouillée à la fois de toutes mes grandeurs,
Sans secours, sans amis, presque sans serviteurs,
Au plus vil dénûment dans ma prison réduite ;
Devant un tribunal, moi reine, on m'a conduite.
Enfin, n'en parlons plus : qu'en un profond oubli
Tout ce que j'ai souffert demeure enseveli.
Je veux en accuser la seule destinée.
Contre moi, malgré vous, vous fûtes entraînée;
Vous n'êtes pas coupable, et je ne le suis pas;
Un esprit de l'abîme, envoyé sur nos pas,
A jeté dans nos cœurs cette haine funeste,
Et des hommes méchants ont achevé le reste.
La démence a du glaive armé contre vos jours
Ceux dont on n'avait point invoqué le secours.
Tel est le sort des rois : leur haine en maux féconde
Enfante la discorde et divise le monde.
J'ai tout dit. C'est à vous, ma sœur, de nous juger.
Entre nous maintenant il n'est point d'étranger.
Nous nous voyons enfin. Si j'ai pu vous déplaire,
Parlez ; dites mes torts; je veux vous satisfaire.
Ah! que ne m'avez-vous dès l'abord accordé
L'entretien par mes vœux si longtemps demandé!
Nous n'aurions pas, ma sœur, en ce jour déplorable,
Une telle entrevue et dans un lieu semblable.

P. LE BRUN. *Marie Stuart*, act. III, sc. IV.

ABANDON, DÉSESPOIR ET TERREUR DE NÉRON.

. . . . Mon trône est renversé!
De l'univers entier je me vois repoussé!
Me voilà seul portant la haine universelle!
Puisse-t-on ignorer le lieu qui me recèle!
Qu'au moins mes jours sauvés... Dois-je former ces vœux?
N'avoir d'autres palais que ces caveaux affreux,
D'autre cour que le deuil, leur silence et leur ombre,
Et ne voir d'autre jour que cette clarté sombre?
Ah! cette vie horrible est semblable au trépas...
Où suis-je? un songe affreux... Non, non, je ne dors pas;
De mon cœur soulevé c'est un secret murmure :
Je m'entends appeler meurtrier et parjure,
Je le suis... Mais quels cris, quels lugubres accents!
Une sueur mortelle a glacé tous mes sens...
Ne me trompé-je pas? Je crois voir mes victimes...
Je les vois; les voilà!... Du fond des noirs abîmes,
S'élancent jusqu'à moi des fantômes sanglants;
Ils jettent dans mon sein des flambeaux, des serpents;
Je ne puis me soustraire à leur troupe en furie...
Arrêtez!... Est-ce toi, vertueuse Octavie?
Tu suis contre Néron un trop juste rapport :
Qu'oses-tu m'annoncer? ah! je t'entends... la mort!
La mort! tu viens aussi me l'apporter, mon frère!
Mais que vois-je, grands dieux? Agrippine! ma mère!
Tous les morts aujourd'hui sortent-ils du tombeau ?
Meurs! meurs! criez-vous tous. Quel supplice nouveau
Contre moi l'univers appelle la vengeance,
Et la tombe elle-même a rompu son silence!
Je n'en puis plus douter, la mort, la mort m'attend!
Et comment soutenir ce redoutable instant!

LEGOUVÉ. *Épicharis et Néron*, act. V, sc. IV.

MITHRIDATE VAINCU DÉCLARE A SES FILS SON PROJET DE MARCHER SUR ROME.

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conspirer ;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie;
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie,
Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgrâces.
Déjà plus d'une fois retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char un vain peuple occupé,
Et, gravant en airain ses frêles avantages,
De mes États conquis enchaînait les images,
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur au fond de ses marais,
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,

Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
Ils y courent en foule, et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête :
C'est l'effroi de l'Asie. Et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur; et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et, si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours;
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée,
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas :
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
Exciter ma vengeance, et, jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse;
Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;
Et, de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?
Que dis-je? en quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfants, pourront-ils m'arrêter?
Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers!
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme;
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu :
Brûlons ce Capitole, où j'étais attendu;
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être;
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que, d'ennemis partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
Consent de succéder à ma juste fureur :
Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnace; allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement.
Achevez cet hymen, et, repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,
Et que le bruit, à Rome, en vienne jusqu'à moi.

RACINE. *Mithridate*, act. III, sc. Ire.

MODÈLE D'EXERCICE.

Nous avons vu que le caractère altier, sombre et artificieux de Mithridate était conservé jusque dans son amour, et que sa fermeté dans le malheur et le sentiment de sa grandeur passée empêchaient qu'il ne fût avili devant Monime. C'est avec la même vérité, et avec plus de force encore, que l'auteur a su peindre cette haine furieuse qui, pendant quarante ans, avait armé le roi de Pont contre les Romains. Jamais le pinceau de Racine ne parut plus mâle et plus fier, et ce rôle est celui où il se rapproche le plus de la vigueur de Corneille, surtout dans la scène fameuse où il expose à ses deux fils le projet de porter la guerre dans l'Italie. Ce n'est pas une invention du poëte : ce projet audacieux est attesté par plusieurs écrivains, et détaillé dans Appien, qui trace même la route que devait tenir Mithridate. Si la trahison de Pharnace et la fortune de Pompée n'eussent pas accablé ce formidable ennemi de Rome au moment où il méditait ce grand dessein, son courage et sa renommée pouvaient lui fournir assez de ressources pour l'exécuter, et personne n'était plus capable de faire voir à l'Italie un autre Annibal. Cette scène a encore un autre mérite : en montrant le héros dans toute son élévation, elle montre aussi sa jalousie artificieuse, puisqu'elle a pour objet de pénétrer ce qui se passe dans le cœur de Pharnace, et d'en arracher l'aveu de ses projets sur Monime. Cette situation met dans tout son jour le contraste des deux jeunes princes qui soutiennent également leur caractère. Le perfide Pharnace, comptant sur l'appui des Romains qu'il attend, refuse formellement d'aller épouser la fille du roi des Parthes, et le vertueux Xipharès, tout entier à son devoir et à son père, ne connaît d'autres intérêts que ceux de la nature et de la gloire, et saisit avec l'enthousiasme d'un jeune guerrier le dessein d'aller combattre les Romains dans l'Italie. Cette scène me paraît, sous tous les rapports, une des plus belles que

Racine ait conçues, et le discours de Mithridate est dans notre langue un des modèles les plus achevés du style sublime.

Je suis, etc.

Et la mienne peut-être! Ce dernier trait est très-profond. Il sort d'un cœur ulcéré, et produit d'autant plus d'effet, qu'il est jeté là comme en passant. Mithridate sent trop vivement sa honte pour s'y arrêter : ce n'est qu'un mot qui lui échappe; mais ce mot réveille une foule de sentiments et d'idées : il est sublime. Dans tout le reste, la magnificence du style, la pompe des images, est égale à l'élévation des pensées. Racine sait se proportionner à tous ses sujets. Nous n'avons point encore vu sa diction s'élever si haut, ni prendre ce caractère. Ce n'est ni le charme de *Bérénice*, ni la sévérité de *Britannicus*, ni le style impétueux et passionné d'Hermione et de Roxane. Racine est grand, parce qu'il fait parler un grand homme méditant de grands desseins : il s'agit de Mithridate et de Rome; il est au niveau de tous les deux.

Il se présente cependant ici quelques remarques à faire. Je ne reprocherai pas à l'auteur la rime de *fiers* et de *foyers :* rien n'était plus facile que de mettre *ces conquérants altiers*. Mais l'exemple de Racine et de Boileau, les deux meilleurs versificateurs français, prouve qu'alors il était de principe qu'une rime exacte pour les yeux était suffisante. Voltaire, qui d'ailleurs rime bien moins richement que ces deux poëtes, est pourtant celui qui a insisté le premier sur la nécessité de rimer principalement pour l'oreille. Il a eu raison : c'est une obligation que nous lui avons, et qu'auraient dû reconnaître ceux qui lui ont reproché avec justice de rimer trop négligemment. Mais j'oserai reprendre une expression qui ne me semble pas absolument juste :

Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'*éternels* remparts Rome soit séparée.

Le poëte veut dire *par des remparts qu'*on *ne puisse franchir*, et malheureusement notre langue ne lui permettait pas d'exprimer cette idée en un seul mot. Mais celui qu'il a substitué la rend-il bien? On appelle proprement des *remparts éternels* ceux qui sont l'ouvrage de la nature, et faits pour durer autant qu'elle, comme les montagnes et les mers. Ainsi les Alpes, par exemple, sont des *remparts éternels* entre la France et l'Italie. Mais ces remparts, tout éternels qu'ils sont, on peut les franchir : on les a franchis mille fois ces

Éternels boulevards qui n'ont point garanti
Des Lombards le beau territoire;
Ces monts qu'ont traversés, par un vol si hardi,
Les Charles, les Othons, Catinat et Conti,
Sur les ailes de la Victoire.

VOLTAIRE.

Donc un *rempart éternel* n'est pas la même chose qu'un rempart qu'on ne peut franchir. Cette remarque peut paraître sévère; mais le rapport exact de l'expression avec l'idée est une qualité essentielle au style, et si éminente dans Racine, qu'il nous a donné le droit de ne lui faire grâce de rien.

Autre observation : lorsque Mithridate dit ces deux vers :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours?

on rapporte qu'un vieux militaire qui avait fait la guerre dans ces contrées, dit assez haut : *Oui, assurément j'en doute.* Il n'avait pas tort. Aujourd'hui même, que la navigation est tout autrement perfectionnée qu'elle ne l'était alors, il serait de toute impossibilité d'aller en deux jours du détroit de Caffa, qui est l'ancien bosphore Cimmérien, à l'embouchure du Danube, qui est à l'autre extrémité de la mer Noire. C'est un trajet de près de deux cents lieues d'une navigation difficile. Il faut croire que, si l'auteur n'a pas corrigé cette faute, c'est que, du moment où il se dégoûta du théâtre, il ne voulut plus entendre parler de ses tragédies, ni se mêler d'aucune des éditions qu'on en fit.

LA HARPE. *Cours de Littérature*, t. V.

POTIER AUX ÉTATS DE LA LIGUE.

«Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême[1] :
Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir,
Et je le choisirais si je pouvais choisir.
Mais nous avons nos lois, et ce héros insigne,
S'il prétend à l'empire, en est dès lors indigne.»
Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain
Avec tout l'appareil qui suit un souverain.
Potier le voit entrer, sans changer de visage :
« Oui, prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
Je vous estime assez pour oser contre vous,
Vous adresser ma voix pour la France et pour nous
En vain nous prétendons le droit d'élire un maître.
La France a des Bourbons, et Dieu vous a fait naître
Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
Pour soutenir leur trône, et non pour l'usurper.
Guise, du sein des morts, n'a plus rien à prétendre,
Le sang d'un souverain doit suffire à sa cendre :
S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
Changez avec l'État que le ciel a changé :
Périsse avec Valois[2] votre juste colère;
Bourbon[3] n'a point versé le sang de votre frère.

---

1 Le duc de Mayenne, frère du duc de Guise. (N. E.)
2 Henri III. (N. E.)
3 Henri IV.

Le ciel, ce juste ciel, qui vous chérit tous deux,
Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
Mais j'entends le murmure et la clameur publique,
J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique;
Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
Qui, le fer à la main... Malheureux! arrêtez!
Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage,
Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage?
Le fils de saint Louis, parjure à ses serments,
Vient-il de nos autels briser les fondements?
Au pied de ces autels, il demande à s'instruire;
Il aime, il suit les lois dont vous bravez l'empire.
Il sait, dans toute secte, honorer les vertus,
Respecter votre culte, et même vos abus.
Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,
Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
Comme un roi, comme un père, il vient vous gouverner,
Et, plus chrétien que vous, il vient vous pardonner.
Tout est libre avec lui; lui seul ne peut-il l'être?
Quel droit vous a rendus juges de votre maître?
Infidèles pasteurs, indignes citoyens,
Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens,
Qui, bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre,
Marchaient, sans murmurer, sous un maître idolâtre,
Expiraient sans se plaindre, et sur les échafauds,
Sanglants, percés de coups, bénissaient leurs bourreaux!
Eux seuls étaient chrétiens, je n'en connais point d'autres.
Ils mouraient pour leurs rois, vous massacrez le vôtres;
Et Dieu, que vous peignez implacable et jaloux,
S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous. »

VOLTAIRE. *Henriade*, ch. IV.

HAROLD [1] AUX GRECS ARMÉS POUR LA LIBERTÉ.

Le soleil, se plongeant sous les monts de l'Attique,
Prolonge sur Phylé l'ombre du Penthélique [2];
Appuyé sur le tronc de l'arbre de Daphné,
De chefs et de soldats Harold environné,
Comme un fils revenu des rives étrangères,
Qui partage au retour ses présents à ses frères,
Leur montre de la main, sur la poussière épars,
Ces faisceaux éclatants de lances, de poignards,
Ces monceaux de boulets qui sillonnent la terre,
Ces chars retentissants qui roulent le tonnerre,
L'or qui paya le sang, le fer qui ravit l'or.
Les chefs à leurs soldats partagent ce trésor;
Le féroce Albanais, l'Épirote au front chauve,
L'Étolien, couvert d'une saie au poil fauve,
Les dauphins de Parga, ces hardis matelots,
Qui jamais de leur sang ne teignent que les flots,
Le laboureur armé des vallons de Phocide,
Le nomade pasteur des fiers coursiers d'Élide,
Au son de la trompette, aux accents du tambour,
Sous leurs drapeaux bénits défilent tour à tour,
Déroulent les faisceaux, et, parés de leurs armes,
Leur promettent du sang en les baignant de larmes.
Leur cœur voit dans Harold un être plus qu'humain,
Qui, le soc, le trident, ou l'olive à la main,
Venait, comme les dieux, entouré de mystère,
Porter un nouveau culte ou des lois à la terre;
Mais Harold, imposant silence à leurs transports :
« Je ne suis qu'un barbare, étranger sur vos bords,
« Fils d'un soleil moins pur et de moins nobles pères,
« Indigne, ô fils d'Hellé, de vous nommer mes frères,
« Vous, dont le monde entier, en comptant vos aïeux,
« Ne nomme que des rois, des héros ou des dieux!
« Mais partout où le temps fait luire leur mémoire,
« Où le cœur d'un mortel palpite au nom de gloire,
« Où la sainte pitié penche pour le malheur,
« La Grèce compte un fils, et ses fils un vengeur...
« Je ne viens point ici, par de vaines images,
« Dans vos seins frémissants réveiller vos courages :
« Un seul cri vous restait, et vous l'avez jeté.
« Votre langue n'a plus qu'un seul mot... Liberté!
« Eh! que dire aux enfants ou de Sparte, ou d'Athènes?
« Ce ciel, ces monts, ces flots, voilà vos Démosthènes.
« Partout où l'œil se porte, où s'impriment les pas,
« Le sol sacré raconte un triomphe, un trépas.
« De Leuctre à Marathon tout répond, tout vous crie :
« Vengeance! liberté! gloire! vertu! patrie!
« Ces voix que les tyrans ne peuvent étouffer,
« Ne vous demandent pas des discours, mais du fer.
« Le voilà! Prenez donc! Armez-vous! Que la terre
« Du sang de ses bourreaux enfin se désaltère!
« Si le glaive jamais tremblait dans votre main,
« Souvenez-vous d'hier, et songez à demain.
« Pour confondre le lâche et raffermir les braves,
« Le seul bruit de leurs fers suffit à des esclaves.
« Moi, pour prix du trésor que je viens vous offrir,
« Je ne demande rien que le droit de mourir,
« De verser avec vous, sur les champs du carnage,
« Un sang bouillant de gloire, et digne d'un autre âge,
« Et de voir en mourant mon génie adopté
« Par les fils de la Grèce et de la liberté.
« Oui, pourvu qu'en tombant pour votre sainte cause
« Je réponde à l'exil par une apothéose;
« Que sur les fondements d'un nouveau Parthénon
« La gloire d'une larme arrose un jour mon nom,
« Et que de l'Occident ma grande ombre exilée
« S'élève dans vos cœurs un brillant mausolée,
« C'est assez. Le martyre est le sort le plus beau,
« Quand la liberté plane au-dessus du tombeau. »

DE LAMARTINE. *Le dernier chant du Pèlerinage d'Harold.*

LÉONIDAS AUX TROIS CENTS SPARTIATES.

Eh bien! écoutez donc l'espoir qu'un dieu m'inspire,
Et le but salutaire où notre mort aspire!
Contre ce roi barbare, et qui compte aux combats
Autant de nations que nos rangs de soldats,
Que pourraient tous les Grecs? Puissance inattendue,
Il faut qu'une vertu, même à Sparte inconnue,
Frappe, étonne, confonde un despote orgueilleux.
De notre sang versé va sortir, en ces lieux,
Une leçon sublime; elle enseigne à la Grèce
Le secret de sa force, aux Perses leur faiblesse.
Devant nos corps sanglants on verra le grand roi
Pâlir de sa victoire, et reculer d'effroi;
Ou, s'il ose franchir le pas des Thermopyles,
Il frémira d'apprendre, en marchant sur nos villes,
Que dix mille après nous y sont prêts pour la mort.
Mais, que dis-je? dix mille! O généreux transport!
Notre exemple en héros va féconder la Grèce!
Un cri vengeur succède au cri de sa détresse :
Patrie! indépendance! A ce cri tout répond
Des monts de Messénie aux mers de l'Hellespont,
Et cent mille héros, qu'un saint accord anime,

---

[1] On sait que le poete a désigné lord Byron sous ce nom.

[2] *Phylé*, promontoire d'Athènes. *Penthélique*, sans doute le *Penthélès*, montagne près d'Athènes, dont on tirait le marbre appelé *penthélique*. (N. E.)

S'arment, en attestant notre mort unanime.
Au bruit de leurs serments, sur ces rochers sacrés,
Réveillez-vous alors, ombres qui m'entourez!
Voyez en fugitif, sur une frêle barque,
L'Hellespont emporter ce superbe monarque,
Et la Grèce, éclipsant ses exploits les plus beaux,
Rassurer son Olympe au pied de nos tombeaux.
Si de tels intérêts j'ose un moment descendre,
Amis, je vous dirai quel culte à notre cendre
Vont consacrer l'histoire et la postérité.
Oui, nous nous emparons d'une immortalité
Où nulle gloire humaine encor n'est parvenue;
Et, quand de Sparte enfin l'heure sera venue,
De ses débris sacrés, qui ne se tairont pas,
Les tyrans effrayés détourneront leurs pas.
Alors, des temps fameux levant les voiles sombres,
Le voyageur sur Sparte évoquera nos ombres,
Et, de Léonidas et de ses compagnons,
Les échos n'auront pas oublié les grands noms.

PICHAT. *Léonidas*, act. III, sc. VI.

LA STATUE DE CORNEILLE.

Vous qui, pour enflammer les talents dont la France
Sent frémir dans son sein la féconde espérance,
Vous qui des mêmes fleurs entourez tous les ans
L'autel où vos aïeux ont porté leurs présents,
A votre vieux Corneille offrez un digne hommage.
Les murs qui l'ont vu naître attendaient son image;
Paris, tous les Français, tout un peuple jaloux
Veut de lui rendre honneur s'honorer avec vous.
C'est ainsi qu'à Strafford l'Angleterre idolâtre
Couronnait dans Shakspear le père du théâtre.
Juliette, à son nom, s'arrachant du cercueil,
Othello tout sanglant près d'Ophélie en deuil,
Macbeth, qui sur leurs pas s'avançait d'un air sombre,
De leur cortége auguste environnaient son ombre.
Garrick, des spectateurs échauffait les transports...
Notre Garrick n'est plus; mais du moins chez les morts,
Si Corneille l'a vu d'un lac de Trasimène
Menacer devant lui l'arrogance romaine [1],
Enivré de ses vers, Corneille, en l'admirant,
A pleuré de plaisir, et s'est trouvé plus grand.
Ah! qu'il pleure d'orgueil en se voyant renaître
Dans le marbre animé par le ciseau d'un maître!
Que David nous le rende avec ce vaste front
Creusé par les travaux de son esprit fécond,
Où rayonnait la gloire, où siégeait la pensée,
Et d'où la Tragédie un jour s'est élancée.
Simple dans sa grandeur, l'air calme et l'œil ardent,
Que ce soit lui, qu'il vive, et qu'en le regardant
On croie entendre encor ces vers remplis de flamme
Dont le bon sens sublime élève, agrandit l'âme,
Ressuscite l'honneur dans un cœur abattu;
Proverbes éternels dictés par la vertu,
Morale populaire à force de génie,
Et que ses actions n'ont jamais démentie!
Venez donc, offrez-lui vos vœux reconnaissants;
Offrez-lui vos tributs, orateurs : quels accents,
Plus brûlants que les siens, de plus d'idolâtrie
Ont embrasé les cœurs au nom de la patrie?
Vous aussi, magistrats; c'est lui qui tant de fois
Entoura de respect l'autorité des lois.
Venez, généreux fils, en qui l'affront d'un père
Ferait encor du Cid bouillonner la colère;
Pour les lui présenter, Rodrigue attend vos dons.
Vous qui, les yeux en pleurs, à ses nobles leçons,
Sentez de pardonner la magnanime envie,
Rois, à lui rendre hommage Auguste vous convie.
Et vous, guerriers, et vous qui trouvez des appas
Dans ce bruit glorieux que laisse un beau trépas,
Venez au vieil Horace apporter votre offrande.
Venez, jeunes beautés, Chimène la demande.
Accourez tous; Corneille a charmé vos loisirs :
Payez en un seul jour deux cents ans de plaisirs!
Vos applaudissements font tressaillir sa cendre;
Appelé par vos cris, heureux de les entendre,
Pour jouir de sa gloire, il descend parmi nous.
Il vient, honneur à lui! Levez-vous, levez-vous!
Aux acclamations d'une foule ravie,
Les rois se sont levés pour honorer sa vie.
Eh bien! qu'à leur exemple, ému d'un saint transp
Le peuple, devant lui, se lève après sa mort!

Casimir DELAVIGNE. *Discours en vers composé pour une représentation solennelle donnée à Rouen en l'honneur de Pierre Corneille.*

[1] On sait que Talma rendait d'une manière toute neuve le grand caractère de Nicomède. (N. E.)

DIALOGUES.

DIALOGUE POÉTIQUE.

PRÉCEPTES DU GENRE.

Le *dialogue* épique ou dramatique a pour objet une action ; le *dialogue* philosophique a pour objet une vérité. Ceux des *dialogues* de Platon qui ne font que développer la doctrine de Socrate, sont des *dialogues* philosophiques ; ceux qui contiennent son histoire, depuis son apologie, jusqu'à sa mort, sont mêlés d'épique et de dramatique.

Il y a une sorte de *dialogue* dramatique où l'on imite une situation plutôt qu'une action de la vie : il commence où l'on veut, dure tant qu'on veut, finit quand on veut ; c'est du mouvement sans progression, et, par conséquent, le moins intéressant de tous les *dialogues*. Telles sont les églogues en général, et particulièrement celles de Virgile, admirables d'ailleurs par la naïveté du sentiment et le coloris des images.

Mais c'est surtout dans la poésie dramatique que le *dialogue* doit tendre à son but. Un personnage qui, dans une situation intéressante, s'apprête à dire de belles choses qui ne vont point au fait, ressemble à une mère qui, cherchant son fils dans les campagnes, s'amuserait à cueillir des fleurs.

Cette règle, qui n'a point d'exception réelle, en a quelques-unes en apparence : il est des scènes où ce que dit l'un des personnages n'est pas ce qui occupe l'autre. Celui-ci, plein de son objet, ou ne répond point, ou ne répond qu'à son idée. On flatte Armide sur sa beauté, sur sa jeunesse, sur le pouvoir de ses enchantements ; rien de tout cela ne dissipe la rêverie où elle est plongée. On lui parle de ses triomphes et des captifs qu'elle a faits : ce mot seul touche à l'endroit sensible de son âme ; sa passion se réveille, et rompt le silence :

> Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.

Mérope entend, sans l'écouter, tout ce qu'on lui dit de ses prospérités et de sa gloire. Elle avait un fils, elle l'a perdu, elle l'attend ; ce sentiment seul l'intéresse :

> Quoi, Narbal ne vient point! reverrai-je mon fils?

Il est des situations où l'un des personnages détourne exprès le cours du *dialogue*, soit crainte, ménagement, ou dissimulation : mais alors même le *dialogue* tend à son but, quoiqu'il semble s'en écarter. Toutefois, il ne prend ces détours que dans des situations modérées. Quand la passion devient impétueuse et rapide, les replis du *dialogue* ne sont plus dans la nature. Un ruisseau serpente, un torrent se précipite : aussi voit-on quelquefois la passion retenue, comme dans la déclaration de Phèdre, s'efforcer de prendre un détour ; mais, tout à coup, rompant sa digue, s'abandonner à son emportement :

> Ah! cruel, tu m'as trop entendue :
> Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur!
> Eh bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur.

Une des qualités essentielles du *dialogue*, c'est d'être coupé à propos : hors des situations dont je viens de parler, où le respect, la crainte, la pudeur, retiennent la passion, et lui imposent silence ; hors de là, dis-je, le *dialogue* est vicieux, dès que la réplique se fait attendre ; défaut que les plus grands maîtres n'ont pas toujours évité. Corneille a donné en même temps l'exemple et la leçon de l'attention qu'on doit à la vérité du *dialogue*. Dans la scène d'Auguste avec Cinna, Auguste va convaincre de trahison et d'ingratitude un jeune homme fier et bouillant, que le seul respect ne saurait contraindre : il a donc fallu préparer le silence de Cinna par l'ordre le plus imposant. Cependant, malgré la loi que lui fait Auguste de tenir sa langue captive, dès qu'il arrive à ce vers :

> Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner,

Cinna s'échappe, et va répondre : mouvement naturel et vrai, que le grand peintre des passions n'a pas manqué de saisir. C'est ainsi que la réplique doit partir sur le trait qui la sollicite. Les récapitulations ne sont placées que dans les délibérations et les conférences politiques, c'est-à-dire dans les moments où l'âme doit se posséder.

On peut distinguer, par rapport au *dialogue*, quatre formes de scènes. Dans la première, les interlocuteurs s'abandonnent aux mouvements de leur âme, sans autre motif que de l'épancher ; ces scènes-là ne conviennent qu'à la violence de la passion : dans tout autre cas, elles doivent être bannies du théâtre, comme froides et superflues.

Dans la seconde, les interlocuteurs ont un dessein commun qu'ils concertent ensemble, ou des secrets intéressants qu'ils se communiquent : telle est la belle scène d'exposition entre Émilie et Cinna. Cette forme de *dialogue* est froide et lente, à moins qu'elle ne porte sur un intérêt très-pressant. La troisième est celle où l'un des interlocuteurs a un projet ou des sentiments qu'il veut inspirer à l'autre : telle est la scène de Nérestan avec Zaïre. Comme l'un des personnages n'y est que passif, le *dialogue* ne saurait être ni rapide ni varié ; et ces sortes de scènes ont besoin de beaucoup d'éloquence. Dans la quatrième, les interlocuteurs ont des vues, des sentiments ou des passions qui se combattent, et c'est la forme la plus favorable au théâtre. Mais il arrive souvent que tous les personnages ne se livrent pas, quoiqu'ils soient tous en action, et alors la scène demande d'autant plus de force et de chaleur dans le style, qu'elle est moins animée par le *dialogue*. Telle est, dans le sentiment, la scène de Burrhus avec Néron ; dans la véhémence, celle de Palamède avec Oreste et Électre ; dans la politique, celle de Cléopâtre avec ses deux fils ; dans la passion, celle de Phèdre avec Hippolyte. Quelquefois aussi tous les interlocuteurs se livrent au mouvement de leur âme, et combattent à découvert. Voilà, ce semble, la forme des scènes qui doit le plus échauffer l'imagination du poëte, et produire le *dialogue* le plus rapide et le plus animé. Cependant on en voit peu d'exemples, même dans nos meilleurs tragiques, si l'on excepte Corneille, qui a poussé la vivacité, la force et la justesse du *dialogue* au plus haut degré de perfection. L'extrême difficulté de ces belles scènes vient de ce qu'elles supposent à la fois un sujet très-important, des caractères bien contrastés, des sentiments qui se combattent, des intérêts qui se balancent, et assez de ressources dans le poëte pour que l'âme des spectateurs soit tour à tour entraînée vers l'un et l'autre parti par l'éloquence des répliques. On peut citer pour modèle en ce genre la scène entre Horace et Curiace, celle entre Félix et Pauline ; la conférence de Pompée avec Sertorius ; enfin plusieurs scènes d'*Héraclius* et du *Cid*, et surtout celle entre Chimène et Rodrigue, une des plus belles et des plus pathétiques du théâtre.

En général, le désir de briller a beaucoup nui au *dialogue* de nos tragédies ; on ne peut se résoudre à faire interrompre un personnage auquel il reste encore de belles choses à dire.

Dans le comique, Molière est un modèle accompli dans l'art de *dialoguer* comme la nature. On ne voit pas dans toutes ses pièces un seul exemple d'une réplique hors de propos. Mais autant ce maître des comiques s'attachait à la vérité, autant ses successeurs s'en éloignent. La facilité du public à applaudir les tirades et les portraits, a fait de nos scènes de comédie des galeries d'enluminures.

La repartie sur le mot est quelquefois plaisante, mais ce n'est qu'autant qu'elle va au fait. Qu'un valet, pour apaiser son maître qui menace un homme de lui couper le nez, lui dise :

Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier?

le mot est lui-même une raison. *La lune tout entière* [1] de Jodelet est encore plus comique.

Les écarts du *dialogue* viennent communément de la stérilité du fond de la scène, et d'un vice de constitution dans le sujet. Si la disposition en était telle qu'à chaque scène on partît d'un point pour arriver à un point déterminé, chaque réplique serait à la scène ce que la scène est à l'acte, un nouveau moyen de nouer ou de dénouer ; mais, dans la distribution primitive, on laisse des intervalles vides d'action : ce sont ces vides qu'on veut remplir ; et de là les excursions et les lenteurs du *dialogue*.

MARMONTEL. *Éléments de Littérature*, t. II.

FÉLIX ET PAULINE.

FÉLIX.

Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la tout entière.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de la secte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux lois qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui?

FÉLIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FÉLIX.

Mais il se plaît à l'être :
Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

PAULINE.

Mon père, au nom des dieux...

---

[1] Quand le marquis de Mascarille des *Précieuses Ridicules* se vante d'avoir emporté *une demi-lune*, Jodelet lui répond : *C'était bien une lune tout entière !* (N. E.)

FÉLIX.

Ne les réclamez pas,
Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX.

Eh bien, qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'empereur dont vous tenez la place...

FÉLIX.

J'ai son pouvoir en main; mais, s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il?

FÉLIX.

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles;
En épousant Pauline, il s'est fait votre sang.

FÉLIX.

Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang.
Quand le crime d'État se mêle au sacrilége,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilége.

PAULINE.

Quel excès de rigueur!

FÉLIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

Oh! de mon songe affreux trop véritable effet!
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille?

FÉLIX.

Les dieux et l'empereur sont plus que ma famille.

CORNEILLE. *Polyeucte*, acte III, sc. III.

AGAMEMNON ET IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père!

AGAMEMNON.

Vous méritez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre?
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON (*à part*).

Grands dieux! à son malheur dois-je la préparer?

. . . .

IPHIGÉNIE.

N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis?

AGAMEMNON.

Ah! ma fille...

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes!

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours!

AGAMEMNON.

Les dieux, depuis un temps, me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice!

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt?

AGAMEMNON.

Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON.

Hélas!

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille.
Adieu.

RACINE. *Iphigénie*, act. II, sc. II.

MODÈLE D'EXERCICE.

On connaît cette scène déchirante où Iphigénie accable de caresses un père malheureux dont ces mêmes caresses percent le cœur. Assurément, je n'ai rien à dire à Euripide sur une scène si bien conçue et si bien remplie, si ce n'est qu'il faut le plaindre d'avoir été si cruellement défiguré par Brumoy. Mais doit-on blâmer Racine de ne l'avoir pas imité jusque dans les petits détails de naïveté que peut-être permettaient les mœurs du théâtre grec, sans que ce soit une raison pour qu'on les aimât sur le nôtre? Quand Agamemnon dit à sa fille : « Plus vous montrez de raison dans toutes « vos réponses, plus vous m'affligez, » elle répond : « Je vous dirai des folies, si cela peut vous

« amuser. » Une jeune fille telle qu'Iphigénie a pu laisser échapper cette saillie, qui est de son âge ; mais tout l'art de Racine pouvait-il la faire passer? Je n'ose le décider; mais je crois qu'on peut en douter. En suivant de trop près la nature, on s'expose quelquefois à en manquer l'effet sur la scène, et il ne faut qu'un mot pour mêler le rire aux larmes. A tout prendre, les deux scènes me paraissent également belles dans les deux pièces; mais celle de Racine, à mon avis, finit mieux.

Verra-t-on à l'autel, etc.
. . . .
Adieu.

Et il sort, laissant une atteinte cruelle et profonde dans l'âme du spectateur. Ce trait est indiqué dans Euripide, mais il n'y est pas détaché de manière à frapper un coup si juste, et qui soit le dernier.

« Il faut que je fasse, etc. »

Il s'attendrit encore sur elle, puis il la renvoie retrouver ses compagnes, et reste avec Clytemnestre, qui s'étonne de sa douleur. Il s'en excuse sur le chagrin de se séparer de sa fille en la mariant. Je ne sais si j'ai raison, mais il me semble qu'après une scène si douloureuse, il valait mieux faire sortir Agamemnon, qui, dans cet instant, ne doit guère avoir la force de tromper. Racine termine la scène, et éloigne le père quand il a dit le mot terrible : *Vous y serez ;* et je crois qu'en cela il a connu la mesure exacte des forces de la nature et de l'effet théâtral.

LA HARPE. *Cours de Littérature,* t. V.

ATHALIE ET JOAS.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents!

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment! et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?...

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, et, d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.
. . . .

ATHALIE.

. . . . Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi.
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple, enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel;

J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies,
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Eh quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais; vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

ATHALIE.

Non; je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon dieu que je sers; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien:
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils?...

A Josabet.)

... J'aime à voir comme vous l'instruisez.

(*A Joas.*)

Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier:
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses,
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses :
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils!

ATHALIE.

Oui : vous vous taisez?

JOAS.

Quel père
Je quitterais, et pour...

ATHALIE.

Eh bien?

JOAS.

Pour quelle mère!

RACINE. *Athalie*, act. II, sc. VII.

ANNE DE BOULEN ET ÉLISABETH SA FILLE.

BOULEN.

Je vais goûter encor quelques moments bien doux :
Embrasse-moi, ma fille, et viens sur mes genoux.

ÉLISABETH.

Ma mère, ce matin comme tu m'as laissée!

BOULEN.

Quel souvenir amer revient à ma pensée!

ÉLISABETH.

Autrefois tu m'aimais, tu ne me quittais pas;
Souvent, durant les nuits, je dormais dans tes bras.

BOULEN.

Elle n'aura donc plus une mère auprès d'elle!

ÉLISABETH.

Pendant toute la nuit vainement je t'appelle.

BOULEN.

Ma fille, à chaque mot, veux-tu me déchirer?

ÉLISABETH.

Comme toi, maintenant, je ne fais que pleurer.

BOULEN.

Combien tous tes discours ont de grâce et de charmes!

ÉLISABETH.

Ma mère...

BOULEN.

Quoi! sa main veut essuyer mes larmes!

ÉLISABETH.

Mais d'où vient ta douleur?

BOULEN.

Tu le sauras un jour...

ÉLISABETH.

Ne quitteras-tu point ce triste et noir séjour?

BOULEN.

J'en sortirai ce soir.

ÉLISABETH.

Ah! j'en suis bien contente!

BOULEN.

La mort qu'on me prépare est loin de son attente!

ÉLISABETH, *regardant les chaînes de sa mère.*

Ce fer est trop pesant; il doit blesser tes mains.

BOULEN.

Je subirai bientôt de plus cruels destins.

ÉLISABETH.

Quel est donc le méchant qui peut causer ta peine?

BOULEN.

Un puissant ennemi m'accable de sa haine;
Pour prix de ma tendresse, il a proscrit mes jours.

ÉLISABETH.

Eh! que n'appelles-tu mon père à ton secours?

BOULEN.

Ton père!

ÉLISABETH.

Il te chérit, il viendra te défendre.

BOULEN.

Lui, tu le crois?

ÉLISABETH.

Mon père! ah! s'il pouvait m'entendre!
On fait tout ce qu'il veut.

BOULEN.

Oui! je le sais trop bien.

ÉLISABETH.

Allons auprès de lui... Tu ne me réponds rien!

BOULEN.

Enfant, n'hérite pas du malheur de ta mère :
Surtout dans ses rigueurs crains d'imiter ton père [1].

CHÉNIER. *Henri VIII*, act. IV, sc. IV.

TRISSOTIN ET VADIUS.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'ithos et le pathos [2].

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix,

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.
(*A Trissotin.*)
Hom! c'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS.

Oui. Hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable.
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables.

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur,
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade;
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

---

[1] Voyez 1re partie, *Lettres*.

[2] Deux mots consacrés dans Aristote. *Ithos* veut dire *les mœurs*, et *Pathos*, *les passions*. (N. E.)

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier [1].

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre...

PHILAMINTE.

Hé, messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire, à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des satires.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère,
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révère;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler;
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire,
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire:
Et ses coups, contre moi, redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Eh bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin [2]!

MOLIÈRE. *Les Femmes Savantes,* act. III, sc. V.

VALÈRE ET HECTOR.

HECTOR.

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits:
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris [3].

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries;
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés;
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés!
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi: cherche une autre victime.

HECTOR, *à part.*

Il est sec.

VALÈRE.

De serpents mon cœur est dévoré;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(*Il prend Hector à la cravate.*)
Parle. As-tu jamais vu le sort en son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner? Perdre tous les paris;
Vingt fois le coupe-gorge [4], et toujours premier pris!
Réponds-moi donc, bourreau!

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute!

VALÈRE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
Sort cruel! ta malice a bien su triompher,
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.

---

[1] *Rimeur de balle*, écrivain du dernier étage; comme on nomme porteurs de balle les marchands obligés de colporter eux-mêmes leurs marchandises. (N. E.)

[2] Fameux libraire de cette époque, dont il est question dans le Lutrin. (N. E.)

[3] Qui perd dès les premiers coups. (N. E.)

[4] Terme de jeu de cartes. (N. E.)

Dans l'état où je suis je puis tout entreprendre;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase!
Ah! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
A vos seules bontés je veux avoir recours :
Je n'aimerai que vous; m'aimeriez-vous toujours?
Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

HECTOR, *à part.*

Notre bourse est à fond; et, par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre :
Approche ce fauteuil.

(*Hector approche un fauteuil.*)

VALÈRE, *assis.*

Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main;
Il m'importe peu, prends dans ma bibliothèque.

HECTOR *sort, et rentre, tenant un livre.*

Voilà Sénèque.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque?

VALÈRE.

Oui. Ne sais-tu pas lire?

HECTOR.

Hé, vous n'y pensez pas,
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALÈRE.

Ouvre, et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

« Chapitre VI. *Du mépris des richesses.*
« La fortune offre aux yeux des brillants mensongers;
« Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers :
« Leur possession trouble, et leur perte est légère;
« Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. »
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, *se levant.*

Vingt fois le premier pris! Dans mon cœur il s'élève

(*Il s'assied.*)

Des mouvements de rage... Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant plus un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le soûl.

VALÈRE.

De mon sort désormais vous serez seul arbitre,
Adorable Angélique... Achève ton chapitre.

HECTOR.

« Que faut-il...

VALÈRE.

Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

« Que faut-il à la nature humaine?
« Moins on a de richesse, et moins on a de peine :
« C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
Que ce mot est bien dit! et que c'est bien penser!
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris?

VALÈRE.

Non, il était de Rome.
Dix fois, à carte triple, être pris le premier!

HECTOR.

Ah! monsieur, nous mourrons un jour sur le fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre;
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre :
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air;
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante!

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE.

Que je chante, bourreau!
Je veux me poignarder; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
« Qu'un joueur est heureux! sa poche est un trésor;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or, »
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah! je sens redoubler ma colère.

REGNARD. *Le Joueur*, acte IV, sc. XIII.

DUBIANGE, FRONTIN, et, dans la scène suivante, EUGÈNE.

DUBIANGE, *se parlant à lui-même jusqu'à la fin de la scène.*

Sur la tante ou la nièce il faut fixer mes vœux!

FRONTIN.

A moins de les vouloir épouser toutes deux...

DUBIANGE.

Que faire? Quand je puis, au sein de l'opulence,
Couler en paix mes jours, d'où vient que je balance?

FRONTIN.

Oui, dites-moi pourquoi?

DUBIANGE, *se levant brusquement.*

Quel embarras maudit!
Delmas, de son côté (car tout me contredit),
Attend une réponse, et de l'autre ces dames
Qui depuis dix-huit mois... Maudites soient les femmes!
Quand je contemple l'une avec tous ses appas...

FRONTIN.

Représentez-vous l'autre avec tous ses ducats.

DUBIANGE.

Sa beauté me ravit, et mon âme est heureuse.

FRONTIN.

La beauté d'une femme est souvent dangereuse.

DUBIANGE.

Il est vrai que la tante... oui, mais je ferais mieux...
Non... je me marîrai quand je serai plus vieux.

FRONTIN.

Quand vous aurez la goutte; excellente réforme!

DUBIANGE.

Je pourrai faire alors un mariage en forme.

FRONTIN, *ironiquement.*

Oui!

DUBIANGE.

Pourquoi me presser?

FRONTIN.

N'avons-nous pas le temps?
Nous nous amenderons dans dix, vingt ou trente ans.

DUBIANGE.

Quel mortel plus heureux qu'un homme libre et tendre,
Qui, sans prendre une épouse, à mille peut prétendre?
Il sait, sans se fixer, promener ses désirs,
Et ses jours sont filés par la main des plaisirs.

FRONTIN.

Fort bien! vous trouvez donc, monsieur, le mariage?...

DUBIANGE.

Charmant... en perspective; et quand je l'envisage
De près, quand je compare et le mal et le bien...

FRONTIN.

Vous finissez toujours par ne décider rien.
(sc. IX.)

. . . .
. . . .

EUGÈNE.

. . . Vois ton rival, mais vois aussi ton frère;
Ce que tantôt j'ai fait, ne pourras-tu le faire?
Je te sacrifiais mon amour, mon bonheur,
Et j'assurais le tien; parle, ouvre-moi ton cœur :
Aimes-tu?

DUBIANGE.

Mais... je crois... oui, du moins je suppose.

EUGÈNE.

En perds-tu la raison?

DUBIANGE.

Oh! c'est une autre chose;
Pourtant à mon amour j'ai tout sacrifié.

EUGÈNE.

Moi, je veux tout devoir à ta seule amitié.
Si, croyant te servir, j'ai consulté la mienne,
N'ai-je donc pas aussi quelques droits à la tienne?

DUBIANGE.

Oui, sans doute, mon frère, et je veux t'imiter.

EUGÈNE.

Ah! mon ami, comment pourrai-je m'acquitter?
Par quels remercîments?... mais ton cœur m'en dispense,
Car tu trouves en lui d'abord ta récompense.

DUBIANGE.

Eh quoi! veux-tu sitôt te marier?

EUGÈNE.

Qui, moi?
Demain, aujourd'hui même, à l'instant. Mais je voi
Quelques retards encor dont je m'impatiente.
Frontin, va-t'en, cours, vole... O ma chère Éliante!
(*A Dubiange.*)
Combien ton procédé m'a pénétré le cœur!
Mais, je lui vais moi-même apprendre mon bonheur.

DUBIANGE, *le retenant.*

Quel transport! tu pourrais différer cette affaire.

EUGÈNE.

A prendre un bon parti malheureux qui diffère!

DUBIANGE.

C'est fort bien : cependant, tu me remplaceras,
Cela doit te suffire : et tu n'attendrais pas?...

EUGÈNE.

Mais, mon frère...

DUBIANGE.

A sa main dès que tu peux prétendre,
Eh! mais, que diable alors, pourquoi ne pas attendre?

EUGÈNE.

Pourquoi? quel homme!

DUBIANGE.

Es-tu si pressé par le temps?
Parbleu, j'attends bien, moi; depuis deux ans j'attends!

EUGÈNE.

Et, par un tel aveu te condamnant toi-même,
Tu prétends qu'aujourd'hui j'embrasse ton système?
Toujours tarder! toujours remettre au lendemain!
C'est imiter ce fou qui, trouvant en chemin
Une large rivière, attend, quand tout le presse,
Que l'eau soit écoulée : elle coule sans cesse,
Sans cesse coulera sans arrêter son cours;
Le temps fuit avec elle, et l'homme attend toujours[1].

Onésime LEROY. *L'Irrésolu*, sc. X.

---

[1] . . . *Qui recte vivendi prorogat horam,*
Rusticus expectat dum defluat amnis ; at ille
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum.
HOR. *Ep.* II

CARACTÈRES OU PORTRAITS, ET PARALLÈLES.

> La Nature, féconde en bizarres portraits,
> Dans chaque âme est marquée à de différents traits.
> BOILEAU. *Art poét.*, chant II.

PORTRAITS, ETC.

PRÉCEPTES DU GENRE.

En poésie, et singulièrement dans le poëme héroïque, l'art de peindre est l'art d'esquisser avec esprit, et de laisser à l'imagination le plaisir d'achever l'image. De tous les poëtes épiques, l'Arioste est le seul qui se soit amusé à finir un *portrait*, celui de la beauté d'Alcine : le ton libre et badin de son poëme l'a permis. Mais ni Homère, ni Virgile, ni le Tasse n'ont peint la figure que par esquisse, et d'un trait rapide ; l'intérêt dominant de l'action ne leur a pas laissé le loisir de peindre en détail.

Dans des poésies dont le sujet moins vaste, moins sérieux, moins entraînant, permet au poëte de s'égayer, ou de se reposer sur un objet unique, un *portrait* fini sera bien placé, s'il est intéressant.

Dans l'élégie ou dans l'églogue, l'amant, occupé de l'objet qu'il idolâtre, peut naturellement s'en retracer les charmes. De même, lorsque la nature du poëme exige qu'un objet allégorique soit décrit, comme dans les Métamorphoses, le poëte ne saurait mieux faire que de rendre l'idée sensible aux yeux : alors peindre, c'est définir. Virgile aura dit, en passant, *malesuada fames* ; Ovide décrira ce que n'a fait qu'indiquer Virgile :

> *Hirtus erat crinis, cava lumina, pallor in ore*, etc.

Ovide aura décrit l'Envie :

> *Pallor in ore sedet, macies in corpore toto,*
> *Nusquam recta acies, livent rubigine dentes :*
> *Pectora felle virent, lingua est suffusa veneno ;*
> *Risus abest, nisi quem visi movêre dolores*, etc.

Voltaire, en passant, touchera quelques traits de ce même vice.

> Là gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
> Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche
> Le jour blesse ses yeux, dans l'ombre étincelants ;
> Triste amante des morts, elle hait les vivants.

Il n'en est pas absolument du caractère comme de la figure : s'il est curieux, intéressant, et d'une singularité rare, le poëte épique lui-même se donnera le soin de le développer. Tel est, au second livre de *la Pharsale*, le *portrait* du stoïcien dans la personne de Caton :

> . . . *Hi mores, hæc duri immota Catonis*
> *Secta fuit : servare modum, finemque tenere,*
> *Naturamque sequi, patriæque impendere vitam*, etc.

Le genre où l'on est le plus souvent tenté de faire des *portraits*, c'est le comique ; et c'est là justement qu'il faut en être le plus sobre : rien de plus contraire à la vivacité du dialogue et de l'action. J'ai vu le temps où nos comédies étaient des galeries de *portraits* ; et, avec de l'esprit, cela faisait d'assez mauvaises comédies. Quand Molière a voulu prévenir les reproches des faux dévots, il a tracé dans le premier acte du *Tartufe* les deux caractères opposés de la dévotion et de l'hypocrisie. Le sujet, le motif, la circonstance en valaient la peine. Lorsqu'il a voulu, dans une scène où le Misanthrope est en situation, irriter son humeur en le rendant témoin d'une conversation du monde, de celles où, selon l'usage, on médit de tous les absents, il a fait des *portraits* ; et ceux-là sont de main de maître. Mais, hors de là, c'est l'action qui peint ; et jamais, dans ses comédies, les caractères annoncés ne sont dessinés en repos.

La tragédie exige quelquefois, et pour la vraisemblance, et pour l'intérêt de l'action, des peintures de caractères, et cela fait partie de l'exposition ; mais tout ce qui n'est pas nécessaire à l'intelligence des faits, tout ce qui n'a aucun trait à l'action présente, doit être exclu de ces peintures : car tout ce qui est inutile est froid, fût-il d'ailleurs le plus beau du monde.

MARMONTEL. *Éléments de Littérature.*

CARACTÈRES POLITIQUES.

THÉMISTOCLE.

Des plus grands sénateurs la sagesse y préside[1].
Deux illustres rivaux, Thémistocle, Aristide,
Les premiers au combat, les premiers au conseil,
Ont de ce jour de fête ordonné l'appareil;
A d'obscurs citoyens ils doivent leur naissance :
Seuls ils ont fait leur sort. On les vit, dès l'enfance,
Suivre un parti contraire, et différer toujours;
Mais, sitôt que l'État réclame leur secours,
Ennemis généreux, oubliant leur querelle,
Ils marchent réunis quand sa voix les appelle.
Thémistocle est superbe, actif, ambitieux;
Il eût dans tous les temps attiré tous les yeux,
Et gouverné l'État où le sort l'eût fait naître...
Il pense en politique, il agit en guerrier,
Fait pour le premier rang, brille encore au dernier;
Joint l'art à la grandeur, la prudence à l'audace,
Et change de talent quand il change de place.
Dans Athène, à la cour, il sut être à la fois
Et souple avec le peuple et fier avec les rois.
La gloire est le besoin de son âme enflammée;
Du nom des vieux héros son oreille est charmée.
Jeune enfant, il courait, ivre d'un noble orgueil,
Méditer leur histoire au pied de leur cercueil.
Il fut jaloux d'Achille en lisant l'Iliade.
Vainqueur de Marathon, ô fameux Miltiade,
C'est toi, surtout, c'est toi qu'il voudrait imiter!
Ta gloire, à chaque instant, revient le tourmenter.
A peine au sein des nuits ses yeux s'appesantissent,
Qu'autour de lui soudain mille voix retentissent,
Qui, proclamant ton nom jusque dans son sommeil,
Au bruit de ta victoire ont hâté son réveil.
Il se lève, il t'appelle, embrasse ton image,
Croit te voir apparaître au milieu d'un nuage,
T'invoque, et, plein de toi, jure de t'égaler,
Dût un injuste arrêt comme toi l'exiler.

FONTANES. *La Grèce sauvée.*

ARISTIDE.

Aristide est plus simple et non moins magnanime.
De la seule équité le pur amour l'anime;
Ceux même dont la haine éclata contre lui,
Sitôt qu'on les opprime, invoquent son appui.
Ferme dans les revers, modeste dans la gloire,
Aussi grand dans l'exil qu'en un jour de victoire,
Le vent de la faveur ou de l'adversité
N'élève en aucun temps ou n'abat sa fierté.
Opprimé, mais fidèle à sa patrie ingrate,
Il sert toujours le peuple et jamais ne le flatte.
Sa noble pureté, sûr garant de sa foi,
L'orne mieux que la pompe et tout l'or d'un grand roi
. . . .
De respect et d'amour ce grand homme entouré,
Du saint titre de juste est partout honoré.
Moins il prétend d'honneurs, plus il obtient d'empire
Lui-même il est surpris des transports qu'il inspire.
Sans cesse il s'y dérobe, et souvent le respect
Fait taire la louange à son auguste aspect.
D'un œil religieux sans bruit on le contemple,
Sa voix est un oracle et sa demeure un temple;
Sa vertu le consacre, et, digne des autels,
Semble plus s'approcher des dieux que des mortels.
Lui-même à Thémistocle il donne son suffrage,
Vante ses grands travaux, ses talents, son courage:
Et, quand il reconnaît qu'il n'est point son égal,
Marche après lui sans peine et cède à son rival.

LE MÊME. *Ibid.*

LE FRANÇAIS ET L'ANGLAIS.

Peut-être, dit le Fort[2], leur berceau fut commun,
Mais ils diffèrent plus que si la mer profonde
Eût entre leurs climats mis la moitié du monde :
Tant la nature entre eux grava des traits divers!
Tu croiras, tout à coup, voir un autre univers.
Ici, ce ne sont plus ces mœurs républicaines
D'un peuple enorgueilli d'avoir brisé ses chaînes;
Ce n'est plus la rudesse et l'austère âpreté,
Fruits sauvages d'un sol où croît la liberté;
Tout est plus doux, l'esprit, les vertus, le langage.
A peine on a touché sur cet heureux rivage,
S'offrent le goût des arts, les talents séducteurs,
Et l'aimable souplesse, et la grâce des mœurs.
Le Breton', frémissant au nom de servitude,
Nourrit une éternelle et vague inquiétude.
Le ciel le plus serein lui paraît orageux;
Le citoyen français, moins fier et plus heureux,
Pour le républicain objet digne d'envie,
D'un charme renaissant sait embellir la vie,
Sait jouir des succès, rit au sein des malheurs,
Et sa chaîne, à ses yeux, est couverte de fleurs.
L'Anglais, calme au dehors, couve dans le silence
Des grandes passions la sourde violence :
Sous sa cendre ce feu ne peut être amorti;
Chez lui tout est fureur et tout devient parti,
Intérêt de l'État, culte, amusement même;
S'il n'est indifférent, il faut qu'il soit extrême.
Le Français, plus actif, et bien moins emporté,
Échappe aux passions par sa légèreté :
Elle l'assujettit à ses divers caprices,
Et borne également ses vertus et ses vices.
L'un né compatissant et cruel à la fois,

---

1 L'auteur vient de parler des jeux Olympiques.

2 Voyez plus haut.

Féroce dans ses mœurs, est humain dans ses lois;
L'autre n'offre pas moins de contrastes bizarres,
Et ce peuple si doux maintient des lois barbares.
Dans le sein des combats, l'un et l'autre fut grand.
Leur courage est fameux, mais il est différent.
La valeur de l'Anglais est intrépide et sombre;
De ses fiers ennemis il calcule le nombre,
Du choc, sans s'émouvoir, soutient la pesanteur,
S'anime par degrés, s'acharne avec lenteur,
Menace en expirant l'ennemi qui l'accable,
Et son dernier moment est le plus redoutable.
Le Français, plus terrible à son premier effort,
Où la gloire paraît, n'aperçoit pas la mort;
Il s'élance : pour lui les combats sont des fêtes;
Il change de plaisirs, en volant aux conquêtes.
Par la seule lenteur on peut lui résister;
Et, s'il domptait sa fougue, il pourrait tout dompter.
Par leur gouvernement plus divisés encore,
Ce qu'on redoute à Londre, à Paris on l'adore;
Là, le noble, du peuple autorisant les droits,
S'en fit un allié pour combattre les rois :
Le despotisme alors recula d'épouvante.
Moins magnanime ici, peut-être moins prudente,
Sous ses pieds dédaigneux foulant le plébéien,
La noblesse fut tout, le peuple ne fut rien :
Mais le pouvoir des rois s'avançait en silence;
La force souveraine emporta la balance,
Et les grands ont connu, de leur chute étonnés,
Qu'en enchaînant le peuple ils s'étaient enchaînés.
L'Anglais, dans les fureurs des discordes civiles,
Sut rendre à son pays ses fureurs même utiles :
Chaque goutte de sang fut pour la liberté;
Chaque malheur public fut pour l'humanité.
Ici la nation ardente, mais légère,
Laisse errer au hasard sa fougue passagère,
Et, formant des complots, jamais de grands desseins,
L'intérêt d'un moment toujours arma ses mains.
Que dis-je? Le Français, dans les jours d'anarchie,
En combattant les rois aimait la monarchie,
Et, vers les factions par caprice emporté,
Chercha le mouvement plus que la liberté:
Il méconnut des lois le savant équilibre!
Malheur au fier Anglais, s'il cessait d'être libre!
Car, s'il perdait ses lois, il serait sans appui;
Le despotisme alors, se déchaînant sur lui,
Serait aussi fougueux que la liberté même.
Le Français, rassuré sous le pouvoir suprême,
D'un maître impérieux redoute moins les droits.
Les mœurs, auprès du trône, ont remplacé les lois.
Quand l'honneur a parlé, la force doit se taire.
C'est lui qui du Français maintient le caractère.
A la voix de l'honneur le Français ennobli,
Même en obéissant, ne s'est point avili;
Sous des rois qui sont grands, il sait l'être lui-même;
Orgueilleux d'embellir l'éclat du diadème,
La gloire est à ses yeux plus que la liberté.
Prince, tel est ce peuple aimable et redouté :
De son fier ascendant l'Europe convaincue
Par lui fut à la fois éclairée et vaincue.
L'Europe admire, craint, imite le Français;
A ses voisins altiers qu'offensent ses succès,
Il donne les leçons des arts et du courage,
Et leur haine jalouse est un nouvel hommage [1].

THOMAS. *Pétréide.*

COLIGNY.

Coligny, de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur.
Je lui dois tout, madame, il faut que je l'avoue :
Et, d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois
Je croissais sous ses yeux, et mon jeune courage
Fit longtemps de la guerre un dur apprentissage;
Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros.
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune,
Et contre Médicis, et contre la fortune;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté,
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, savant dans les retraites,
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans les défaites,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité [2].

VOLTAIRE. *Henriade*, ch. II.

HENRI DE GUISE, LE BALAFRÉ.

Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grâce, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu sait régner sur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher sous des dehors trompeurs
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais souple et populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère,
Détestait des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre allait le voir et revenait heureux :
Il savait prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence :
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait;
Terrible et sans retour, alors qu'il offensait;
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus et même par ses vices;
Connaissant le péril, et ne redoutant rien :
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen [3].

LE MÊME. *Ibid.*, ch. III.

MAYENNE ET D'AUMALE.

Mayenne, dès longtemps nourri dans les alarmes,
Sous le superbe Guise avait porté les armes.
Il succède à sa gloire, ainsi qu'à ses desseins;
Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses désirs si chère,
Le console aisément de la perte d'un frère.
Il servait à regret; et Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue [4], un courage héroïque;
Il sait, par une heureuse et sage politique,
Réunir sous ses lois mille esprits différents,

---

[1] Voyez, en prose, *Caractères ou Portraits*.
[2] Voyez *Narrations et Descriptions*.
[3] Voyez Ire partie, même sujet.
[4] C'est Henri IV qui parle. Le duc de Mayenne, frère du duc de Guise, après avoir dominé longtemps dans le conseil de la Ligue, se réconcilia avec Henri IV, après la reddition de Paris; il mourut à Soissons en 1611. Le duc d'Aumale fut un des plus chauds partisans de la Ligue; il persista toujours dans sa révolte contre le roi; il quitta la France et mourut à Bruxelles en 1591. (N. E.)

Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans :
Il connaît leurs talents, il sait en faire usage;
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise, avec plus d'éclat éblouissant les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non moins dangereux.
Voilà quel est Mayenne, et quelle est sa puissance.
Autant la Ligue altière espère en sa prudence,
Autant le jeune Aumale, au cœur présomptueux,
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du parti le bouclier terrible;
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible :
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Est l'âme de la Ligue, et l'autre en est le bras.

LE MÊME. *Ibid.*

MORNAI.

Quand il [1] fut descendu vers ce triste hémisphère,
Pour y trouver un sage il regarda la terre;
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés :
Il alla dans Ivry. Là, parmi la licence
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfants de Calvin.
Il s'adresse à Mornai : c'était pour nous instruire
Que souvent la raison suffit à nous conduire,
Ainsi qu'elle guida, chez les peuples païens,
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des chrétiens.
Non moins prudent ami que philosophe austère,
Mornai sut l'art discret de reprendre et de plaire.
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours:
Les solides vertus furent ses seuls amours.
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour et son souffle infecté
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur, et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers [2].

LE MÊME. *Ibid.*, ch. IX.

PHILIPPE II ET SIXTE-QUINT.

Philippe, de son père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, et non moins politique,
Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son palais croit dompter l'univers.
Sixte, au trône élevé du sein de la poussière,
Avec moins de puissance a l'âme encor plus fière.
Le pâtre de Montalte est le rival des rois;
Dans Paris comme à Rome, il veut donner des lois :
Sous le pompeux éclat d'un triple diadème,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissants, des faibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigues,
Et l'univers qu'il trompe est plein de ses intrigues [3].

LE MÊME. *Ibid.*, ch. III.

CATHERINE DE MÉDICIS.

Son époux [4], expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfants, nourri sous sa tutelle,
Devint son ennemi, dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône, avec confusion,
Semaient la jalousie et la division :
Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les Guises aux Condés, et la France à la France,
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis;
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse ;
Infidèle à sa secte, et superstitieuse;
Possédant, en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus.

LE MÊME. *Ibid.*, ch. II.

ÉLISABETH ET L'ANGLETERRE.

Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Élisabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux;
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux;
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde, et le temple de Mars.
Aux murs de Westminster [5] on voit paraître ensemble,
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte autant qu'il peut le souverain pouvoir!
Plus heureux lorsqu'un roi doux, juste et politique,
Respecte autant qu'il doit la liberté publique!

LE MÊME. *Ibid.*, ch. Ier.

---

1 Le génie de la France.

2 Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem.
. . . .
Sic tibi, quum fluctus subter labere sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam.
VIRGILE. Églogue X. (N. E.)

3 Félix Peretti, simple cordelier d'Ascoli, parvint, à force de ruses, à se faire élire pape à la mort de Grégoire XIII, en 1585; il prit alors le nom de Sixte-Quint, et mourut en 1590, âgé de 69 ans. (N. E.)

4 Le roi Henri II. Catherine de Médicis naquit à Florence en 1519; ce fut en grande partie par les conseils de cette princesse astucieuse que l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy fut ordonné. Elle mourut en 1589. (N. E.)

5 L'ancienne abbaye de Westminster, qui dépend de Londres, était le lieu des séances du parlement anglais. Un incendie en a consumé une partie en 1835. (N. E.)

CROMWELL.

Quel est donc ce mortel si fier et si terrible?
S'écria le héros : sa hauteur inflexible
Semble braver les rois troublés à son aspect;
Il m'inspire à la fois l'horreur et le respect.
Quel est-il? — C'est Cromwell, répliqua la déesse :
Mélange redoutable et de force et d'adresse,
Assassin de son roi, tyran de ses égaux,
On le vit dans sa marche écraser ses rivaux
Par le poids de sa gloire et de sa renommée,
Le roi par le sénat, le sénat par l'armée,
Les chefs par les soldats; dans ses grands mouvements,
Employer tour à tour, briser ses instruments,
Souffler le fanatisme, en maîtriser la rage,
Et par la liberté mener à l'esclavage.
Quand le roi, le sénat, les grands furent proscrits,
Vainqueur, il resta seul debout sur des débris :
Son despotisme alors sortit de l'anarchie;
Mais, des divisions l'Angleterre affranchie,
Sous ce maître imposant reprit de la splendeur;
Il ennoblit son crime à force de grandeur,
Roi plus habile encor que sujet redoutable,
Le plus grand des mortels, s'il n'est le plus coupable[1].

THOMAS. *Pétréide.*

RICHELIEU.

Un homme en qui l'audace aux talents fut unie,
Sujet par sa naissance, et roi par son génie,
Avait du nom français commencé la splendeur,
Et préparé pour moi [2] ce siècle de grandeur.
Cet homme est Richelieu, ministre despotique,
Profond dans ses desseins, fier dans sa politique,
Qu'il fallut à la fois admirer et haïr;
Qui, parmi les complots, sut se faire obéir;
En dégradant son roi, releva la couronne;
Du pouvoir d'un sujet fit hériter le trône:
Combattit et l'Espagne, et l'Autriche, et les grands,
Et, sans aimer le peuple, écrasa ses tyrans.
Il ébranla l'Europe, et sut calmer la France.
Tandis que des Césars il sapait la puissance,
La mort l'interrompit dans son vaste projet.
Son maître, qui ne fut que son premier sujet,
Qui, faible dans sa cour, partout ailleurs fut brave,
Sans oser être libre, indigné d'être esclave,
A ce ministre-roi donnant peu de regrets,
Dans la nuit du tombeau l'avait suivi de près [3].

LE MÊME. *Ibid.*

RICHELIEU ET MAZARIN.

Henri, dans ce moment, voit sur les fleurs de lis
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis;
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne;
Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine;
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats :
Il les prend pour des rois. « Vous ne vous trompez pas,
Ils le sont, dit Louis [4], sans en avoir le titre;
Du prince et de l'État l'un et l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfants de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami :
L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage;
L'autre aux flots irrités opposant son courage :
Des princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés;
Enfin, par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie [5]. »

VOLTAIRE. *Henriade*, ch. VII.

CONDÉ.

Le premier, dit Louis, de ces noms éclatants
Est ce fameux Condé, général à vingt ans,
Couvert, dans les combats, d'une gloire immortelle,
Né pour être un héros, plus qu'un sujet fidèle.
Lui seul de son génie il connut le secret;
Lui seul, en osant tout, ne fut point indiscret.
Entouré de périls, le grand homme ordinaire
Balance les hasards, consulte, délibère;
Pour lui, voir l'ennemi, c'était l'avoir dompté;
En mesurant l'obstacle, il l'avait surmonté;
Sa prudence, sortant de la route commune,
Par l'excès de l'audace enchaînait la fortune.
Pour guider des Français le ciel l'avait formé;
Mais ce feu dévorant dont il fut animé,
Fit ses égarements, ainsi que son génie;
Il ne put d'un affront porter l'ignominie;
Maître de la victoire, et non maître de soi,
Pour punir un ministre, il combattit son roi!
Un remords lui rendit sa patrie et sa gloire [6].

THOMAS. *Pétréide.*

TURENNE.

Turenne, ainsi que lui, formé par la victoire,
Habile à tout prévoir, comme à tout réparer,
Différant le succès pour le mieux assurer,
Couvrant tous ses desseins d'un voile impénétrable,
Ou vainqueur ou vaincu, fut toujours redoutable.
Tantôt avec ardeur précipitant ses pas,
Tantôt victorieux sans livrer de combats,
De vingt peuples ligués spectateur immobile,
Son génie enchaînait leur valeur inutile.
Bourbon dut son succès à son activité :
L'ennemi de Turenne a souvent redouté
Sa lenteur menaçante et son repos terrible [7].

LE MÊME. *Ibid.*

LUXEMBOURG.

Luxembourg, fier, actif, et comme eux invincible,
Eut l'âme de Condé, l'éclair de son regard,

---

1 Voyez *Caractères*, en prose.
2 C'est Louis qui parle. (N. E.)
3 Voyez, en prose, *Caractères ou Portraits*.
4 C'est saint Louis qui parle à Henri IV. (N. E.)
5 Voyez, en prose, *Caractères ou Portraits*.
6 *Ibid.*
7 Voyez 1re partie.

Et le génie ardent qui sait maîtriser l'art.
Sa main à mon empire ajouta des provinces.
Admirez cependant quel est le sort des princes!
A mes ressentiments si mon cœur eût cédé [1],
Peut-être Luxembourg n'eût jamais commandé.
Peu chéri dans ma cour, mais grand dans une armée,
L'éclat de ses hauts faits et de sa renommée
Fut un ordre pour moi d'employer sa valeur :
La justice une fois tint lieu de la faveur.
J'appris qu'un courtisan qui déplaît à son maître
N'est pas moins un héros, lorsqu'il est né pour l'être;
Que souvent le monarque a besoin du sujet;
Et ce fier Luxembourg, que son roi négligeait,
Rendu par ses talents nécessaire à la France,
Força son souverain à la reconnaissance.
Mon cœur, né généreux, sut en porter le poids;
J'honorai son génie, et payai ses exploits [2].

LE MÊME. *Ibid.*

LOUVOIS.

Tels étaient ces grands chefs. Tandis que leur courage
Faisait trembler le Rhin, le Danube et le Tage,
Du sein de mon palais un ministre fameux [3]
Secondait par ses soins leurs travaux belliqueux :
C'était ce fier Louvois, actif, infatigable,
De mes droits offensés vengeur inexorable,
Esclave des grandeurs plus qu'ami de son roi,
Mais par ambition servant l'État et moi.
Je connus ses défauts; je vis son caractère
S'endurcir par degrés dans un long ministère :
Ses yeux importunés d'un éclat étranger
N'aimaient que les talents qu'il pouvait protéger.
Faiblesse avilissante, et pourtant trop commune!
Mais son jaloux orgueil servit à ma fortune :
Par ses savantes mains les plans étaient tracés,
Tous les hasards prévus, tous les ordres fixés.
Un silence profond précédait la conquête :
Avant que l'ennemi pût prévoir la tempête,
Le coup inévitable était déjà porté [4].

LE MÊME. *Ibid.*

LE PRINCE EUGÈNE.

Des rives du Danube aux rives de la Seine,
La renommée alors vantait le nom d'Eugène :
Ce guerrier, du Germain guidant les étendards,
Enchaînait la victoire au trône des Césars.
Louis, souvent trompé par quarante ans d'ivresse,
Louis avec orgueil dédaigna sa jeunesse;
Il ne crut voir en lui qu'une indiscrète ardeur,
Et d'un héros naissant méconnut la grandeur.
Un sujet dédaigné fut terrible à son maître :
Eugène méconnu devint plus grand peut-être;
Et son roi, sur un trône entouré de débris,
Se repentit quinze ans d'un instant de mépris.
Politique, guerrier, ministre, capitaine,
Les dons les plus heureux s'unissaient dans Eugène;
Terrible dans l'attaque, et ferme à résister,
Sage pour concevoir, prompt pour exécuter,
On admirait en lui, dans un jour de carnage,
Ce calme redouté, ce tranquille courage,
Ces secrets du génie et ces grands mouvements,
Cet art qu'ont les héros de saisir les moments,
Ce coup d'œil étendu qui mesure en silence,
Et va fixer au loin le destin qui balance;
Grand parmi les périls, et grand dans le repos,
Joignant le goût des arts aux talents des héros.
La fortune à son choix eût fait de ce grand homme
Ou Colbert à Paris, ou Scipion à Rome [5].

LE MÊME. *Ibid.*

---

[1] C'est Louis XIV qui parle à Pierre le Grand. (N. E.)
[2] Le duc de Luxembourg, maréchal de France, et l'un des plus célèbres capitaines du règne de Louis XIV, naquit en 1628. Il se distingua tellement à la bataille de Lens, qu'il reçut le brevet de maréchal de camp, ayant à peine atteint sa vingtième année. (N. E.)
[3] C'est toujours Louis XIV qui parle. (N. E.)
[4] Voyez, en prose, *Caractères ou Portraits*.
[5] François de Savoie, appelé le prince Eugène, généralissime des armées de l'Empereur, naquit à Paris en 1663, et mourut à Vienne en 1736. (N. E.)

CARACTÈRES LITTÉRAIRES.

ISAÏE.

L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Aux sommets du Liban, sous les berceaux d'Éden.

FONTANES.

Tel, du front de ces rocs où reposent les nues,
Le Nil, précipitant ses vagues éperdues,
Tombe, écume, bondit, se roule à gros bouillons,
Et, versant ses trésors sur les plaines fécondes,
De ses puissantes ondes
Enrichit leurs sillons;

Telle, et plutôt encore, une aigle au vol immense [1]

---

[1] *Aigle*, employé au propre, est ordinairement masculin; on ne lui donne le genre féminin qu'au figuré : l'aigle romaine. (N. E.)

Des cimes du Liban dans l'espace s'élance,
Jusqu'au char du Soleil plane en s'ouvrant les cieux,
Et, se couvrant des jets de la flamme opulente,
Revient étincelante
De clartés et de feux :

Tel Isaïe, armé de ses ailes de flamme,
Rapide, et plein du Dieu qui transporte son âme,
S'élève jusqu'au trône où siége l'Éternel,
Et revient, du génie étalant les miracles,
Proclamer les oracles
Qu'il ravit dans le ciel.

Ainsi chante Isaïe; et sa voix redoutable,
Proclamant du Très-Haut l'arrêt épouvantable,
Dans un style inspiré raconte l'avenir;
A Tyr, encor vivante, ouvre une tombe antique,
Où son chant prophétique
Sait déjà la punir[1].

Mais, si jamais sa vive et poétique ivresse,
Dans les modes sacrés exhalant sa richesse,
A chanté sur un ton encor plus solennel,
C'est lorsque, convoquant les pouvoirs de son âme,
En traits d'or et de flamme,
Il nous peint l'Éternel.

O vous! chantres fameux, vous qui, dans vos ouvrages,
Vous disputez le prix de ces vives images
Qui charment la pensée, ou ravissent le cœur,
Montrez-nous des tableaux dont l'éclat poétique
De ce chant prophétique
Égale la vigueur!

Astre aux feux éternels, père de l'harmonie,
Vieil Homère! je sais admirer ton génie
Et de tes nobles chants l'éclat mélodieux;
Soit que, comme un éclair, ton vers hardi s'élance,
Et dans l'espace immense
Suive le char des dieux;

Soit qu'au bruit éclatant de Neptune en furie,
Le monarque infernal s'épouvante et s'écrie
Au fond du noir palais qu'entr'ouvre le trident;
Soit que le dieu des mers, sans y laisser de trace,
Effleure la surface
De l'abîme grondant.

Mais combien, fils d'Amos, plus vif et plus sublime
Est le divin transport qui t'échauffe et t'anime!
Quels feux inattendus brillent dans tes portraits!
Telle, avant qu'on ait vu sa lueur homicide,
La foudre au vol rapide
Nous atteint de ses traits.

CHÊNEDOLLÉ. *Études poétiques.*

PINDARE.

Tel qu'un fleuve à grand bruit tombant d'un roc sau-
Fier, et nourri des eaux, tribut d'un long orage, [vage,
Croît, s'élève, franchit ses bords accoutumés :
Tel Pindare, échappant d'une source profonde,
Bouillonne, écume, gronde,
Roule, immense, à nos yeux éperdus et charmés.
Tous les lauriers du Pinde ornent son front lyrique;
Soit que, dans la fureur d'un chant dithyrambique,
Il se laisse emporter à des nombres sans lois;
Ou qu'il mêle aux torrents d'une libre harmonie
Ces trésors du génie,
Ces mots audacieux qu'il prodigue avec choix :

Soit qu'il chante les dieux et leur vaillante race,
Ces rois qui du Centaure étouffèrent l'audace,
Et la Chimère en feu vomissant le trépas;
Ou que son vers consacre un immortel trophée
Au mortel dont l'Alphée
Vit le ceste ou le char vainqueur dans ses combats :

Soit qu'il pleure un héros que la Parque jalouse,
Hélas! vient de ravir à la plus tendre épouse;
Qu'il le venge en ses vers d'un trépas odieux;
Que sa muse l'enlève aux bords de l'onde noire,
Et, tout brillant de gloire,
Le place dans l'Olympe, au sein même des dieux.

LE BRUN.

HOMÈRE.

On dirait que, pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agréments un fertile trésor :
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce:
Partout il divertit, et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique :
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément :
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère :
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

BOILEAU. *Art poét.*, ch. III.

MÊME SUJET.

Homère! A ce grand nom, du Pinde à l'Hellespont
Les airs, les cieux, les flots, la terre, tout répond.
Monument d'un autre âge, et d'une autre nature,
Homme! l'homme n'a plus de mot qui te mesure!
Son incrédule orgueil s'est lassé d'admirer,
Et, dans son impuissance à te rien comparer,
Il te confond de loin avec ces fables même,
Nuages du passé qui couvrent ton poëme!
Cependant tu fus homme: on le sent à tes pleurs!
Un dieu n'eût pas si bien fait gémir nos douleurs!
Il faut que l'immortel qui touche ainsi notre âme,
Ait sucé la pitié dans le lait d'une femme!
Mais, dans ces premiers jours où, d'un limon moins vieux,
La nature enfantait des monstres ou des dieux,
Le ciel t'avait créé, dans sa magnificence,
Comme un autre Océan, profond, sans rive, immense,
Sympathique miroir qui, dans son sein flottant,
Sans altérer l'azur de son flot inconstant,
Réfléchit tour à tour les grâces de ses rives,
Les bergers poursuivant les nymphes fugitives,
L'astre qui dort au ciel, le mât brisé qui fuit,
Le vol de la tempête aux ailes de la nuit,
Ou les traits serpentants de la foudre qui gronde,
Rasant sa verte écume, et s'éteignant dans l'onde.

---

[1] Isaïe, chapitre 23.

Cependant l'univers, de tes traces rempli,
T'accueillit comme un dieu... par l'insulte et l'oubli.
On dit que sur ces bords, où règne ta mémoire,
Une lyre à la main tu mendiais ta gloire...
Ta gloire ! Ah ! qu'ai-je dit? Ce céleste flambeau
Ne fut aussi pour toi que l'astre du tombeau!
Tes rivaux, triomphant des malheurs de ta vie,
Plaçant entre elle et toi les ombres de l'envie,
Disputèrent encore à ton dernier regard
L'éclat de ce soleil qui se lève si tard.
La pierre du cercueil ne sut pas t'en défendre;
Et de ses vils serpents qui rongèrent ta cendre,
Sont nés, pour dévorer les restes d'un grand nom,
Pour souiller la vertu d'un éternel poison,
Ces insectes impurs, ces ténébreux reptiles,
Héritiers de la honte et du nom des Zoïles [1];
Qui, pareils à ces vers par la tombe nourris,
S'acharnent sur la gloire et vivent de mépris.

DE LAMARTINE. *Dernier chant du Pèlerinage de Childe-Harold.*

HOMÈRE ET VIRGILE.

De la divinité que célèbrent mes vers
La sublime épopée est le plus beau domaine :
C'est là qu'elle commande et qu'elle habite en reine.
Salut! toi, le plus cher de tous ses favoris,
Vieil Homère, salut! De tes divins écrits,
Tous les talents divers empruntent leur puissance.
C'est toi que l'on peignait ainsi qu'un fleuve immense,
Où, la coupe à la main, venaient puiser les arts.
Virgile sur toi seul attachait ses regards;
Bouchardon [2] des héros t'empruntait les modèles;
Ta Muse à Bossuet prêta souvent ses ailes;
Phidias [3] sur le tien tailla son *Jupiter*.
Tel que tu peins ce dieu sur le trône de l'air,
Bien loin des autres dieux qui devant lui s'abaissent,
Ainsi tous tes rivaux devant toi disparaissent :
Ou, tel que tu peignais ce souverain des cieux,
De sa puissante main enlevant tous les dieux,
Les maîtres du pinceau, les rois de l'harmonie,
Tu les suspendis tous à ton puissant génie.
Partout cher à la Grèce, et partout citoyen,
Sept langages divers enrichissent le tien.
Que n'as-tu point tracé dans ta vaste peinture?
Les champs et les cités, les arts et la nature,
Ton ouvrage peint tout : tel brille dans tes vers
Le bouclier céleste où se meut l'univers.
Que tu m'offres du cœur des peintures savantes!
Les mains du sang d'Hector encor toutes fumantes,
Achille au nom de père adoucit sa fierté;
Par la voix des vieillards tu louas la beauté [4].
Qui peint mieux les héros que ta muse guerrière?
Alexandre pleura de n'avoir point d'Homère.
Ton berceau fut caché! qu'importe aux nations?
Le Nil nous tait sa source, et nous verse ses dons.
Le monde est ta patrie : enseigne tous les âges,
Plais à tous les esprits, vis dans tous les langages :
Tes vers, que la nature a marqués de ton sceau,
Comme elle en vieillissant ont un charme nouveau.
L'antiquité crédule a perdu ses miracles;
Tous ces dieux que tu fis, leur culte, leurs oracles,
Tout est anéanti : tes autels sont debout;
Tu n'eus point de tombeau, mais ton temple est partout.
Accepte donc mon hymne, ô dieu de l'harmonie!
Mais quel mortel guidé par un plus doux génie,
Avec un air si simple, et de si nobles traits,
S'avance d'un front calme? Ah! je le reconnais;
C'est Virgile accordant sa lyre harmonieuse :
La flûte qui soupire est moins mélodieuse.
Le génie, il est vrai, moins prodigue pour lui,
Le laisse quelquefois sur les traces d'autrui;
Pour former son nectar, il imite l'abeille,
Peuple heureux dont sa muse a chanté la merveille,
Qui compose son miel de mille sucs divers;
Et quel miel, ô Virgile! est plus doux que tes vers?
Si d'un accent moins fier ta voix chanta les armes,
Ah! combien ta Didon m'a fait verser de larmes!
Ton charme le plus doux, ton art le plus flatteur,
L'imagination le puisa dans ton cœur.
Homère, déployant sa force poétique,
Dans sa mâle beauté m'offre l'Hercule antique :
Ta muse me rappelle, en ses traits moins hardis,
De la belle Vénus les charmes arrondis.
Ta vigueur sans efforts, c'est la grâce elle-même;
Avant de t'admirer, le lecteur sent qu'il t'aime.
Des trésors du génie économe prudent,
Brillant, mais naturel, et pur, quoiqu'abondant,
Chez toi toujours le goût employa la richesse;
Le goût fut ton génie; et ma fière déesse,
Dont les coursiers fougueux erraient encor sans frein,
A mis, pour les guider, les rênes dans ta main [5].

DELILLE. *L'Imagination*, ch. V.

VIRGILE ET HOMÈRE DANS LA POÉSIE DIDACTIQUE.

Sans atteindre si haut, du moins il faut savoir
Emprunter quelquefois le secret d'émouvoir,
En connaître le prix, les effets et l'usage.
Virgile a peint les champs; mais cet esprit si sage
N'a-t-il fait qu'entasser, sans dessein et sans art,
Des tableaux imparfaits, ramassés au hasard?
Il conçut, il remplit l'ensemble d'un ouvrage;
Il sut entremêler la leçon et l'image,
A sa morale aimable intéresser le cœur,
Et toujours vers un but conduire le lecteur.
Ce style si parfait, prodige de ses veilles,
Et ce charme qu'il prête aux travaux des abeilles,
Et la pompe des vers, sont encor peu pour lui :
L'Imagination, son guide, son appui,
Vient partout sur ses pas prodiguer les merveilles.
Elle attire à sa voix les monstres des déserts;
A l'amant d'Eurydice elle ouvre les enfers,
Peint Cerbère muet et sa rage étouffée,
Et l'Érèbe implacable attendri par Orphée.
Homère au premier rang serait-il donc assis,
S'il n'eût fait qu'étaler, dans ses brillants récits,
Les combats des héros, leurs sanglantes blessures,
Et la course des chars, et le choc des armures?

---

1 On ne connaît rien de positif sur Zoïle. On prétend que ce critique d'Homère vivait dans le IVe siècle avant J.-C. (N. E.)

2 Bouchardon, sculpteur français, né en 1698, mort en 1762. Il disait que, quand il lisait Homère, les hommes lui paraissaient plus grands de six pieds. (N. E.)

3 Phidias, célèbre sculpteur grec, du temps de Périclès. Une de ses plus belles statues fut celle du Jupiter Olympien. (N. E.)

4 Homère, *Iliade*, liv. III. (N. E.)

5 Voyez Ire partie.

Il sait avec plus d'art varier ses portraits,
Et dans le cœur humain chercher ses plus beaux traits.
Qu'ils sont vrais et frappants! Assis sur le rivage,
Achille aux immortels se plaint de son outrage [1].
La fille de Priam, dans ses tristes adieux,
Tend aux bras d'un époux l'enfant qu'il offre aux dieux;
Et l'enfant, à l'aspect d'une aigrette guerrière,
Se rejette d'effroi dans le sein de sa mère :
Hector fixe sur lui des regards attendris,
Et désarme son front pour embrasser son fils.
Andromaque est en proie aux plus tendres alarmes,
Et mêle un doux sourire à de plus douces larmes [2].
Qu'alors il paraît grand, le peintre des héros,
Quand l'homme tout entier respire en ses tableaux!

LA HARPE. *Épître au comte de Schowalow.*

LES TROIS TRAGIQUES GRECS.

Un guerrier la rappelle [3] à sa haute origine;
C'est Eschyle : il s'arrête, et, la considérant,
Il démêle en ses traits je ne sais quoi de grand.
Il s'indigne; à Thespis il arrache sa proie,
Puis parle en maître, étouffe une bruyante joie;
Mais de ses pieds d'abord couvre la nudité,
Sur son front éclairci ramène la fierté.
Au son des instruments il l'agite, il l'éveille;
De Marathon alors il conte la merveille.
Salamine, Platée, il vous peint en soldat :
Dès qu'il parle de guerre, on croit voir un combat.
Au cœur de son élève un feu nouveau fermente.
Un démon sombre et noir la presse, la tourmente.
Elle éclate à la fin: son maître forcené,
Eschyle, de son œuvre est lui-même étonné.
Terrible, elle se montre en amazone altière,
Et debout, sans effroi, parle à la Grèce entière,
Qui s'émeut et frémit, et lui répond en chœur.
Mais Sophocle déjà brûlait au fond du cœur;
Et bientôt pour époux il s'offre à Melpomène.
Eschyle, furieux, court, descend dans l'arène,
Et défie au combat Sophocle : il est vaincu.
Malheureux!... d'un seul jour il avait trop vécu.
Il fuit : la jeune élève, excusable peut-être,
Préféra pour époux son amant à son maître.
Sophocle, en ses transports, plus sage sans froideur,
De sa fière moitié sut réprimer l'ardeur,
Tempéra de ses yeux le regard trop farouche,
A des discours plus doux accoutuma sa bouche.
Son accent âpre et dur devint mélodieux,
Et sublime, et voisin du langage des dieux,
Sans perdre de son feu ni de son énergie.
Mais, de mille autres dons par Sophocle enrichie,
Elle parut auguste, imposante en son port,
Vive encor sans rudesse, et grande sans effort :
Près d'Eschyle, en un mot, on voyait Melpomène
S'élancer en guerrière; elle s'avance en reine :
Mais, sensible à des soins si généreux, si doux,
Elle honora, chérit son vénérable époux,
Qui vit taire l'envie, en montrant à la Grèce
La touchante Antigone, enfant de sa vieillesse.
Euripide, ravi de ce noble maintien,
Aborde Melpomène; en un seul entretien,
Lui fait naître du goût pour la philosophie.
De l'estime d'un sage elle se glorifie.
Cette sagesse aimable et sans austérité
Avait, comme son style, en sa simplicité,
Un caractère doux, grave et mélancolique.
A l'imiter en tout sa compagne s'applique :
Docile à ses conseils, du plus sublime ton
Elle apprit à descendre au naïf abandon,
Même à négliger l'art pour la simple nature.
Du cœur elle connut la route la plus sûre :
Elle fit retentir le cri de la pitié,
Peignit l'amour brûlant, la touchante amitié,
Et la douleur qui même en sa bouche eut des charmes
Oh! qu'elle a fait aux Grecs verser de douces larmes!
On redisait partout ses chants libérateurs :
Socrate fut enfin un de ses auditeurs.
De son maître pourtant le ton philosophique
Perçait en ses discours... que sais-je?... en sa critique,
Souvent son propre sexe est à peine épargné;
Mais elle intéressait, tout lui fut pardonné... [4].

COLLIN-D'HARLEVILLE. *Melpomène et Thalie.*

LES TROIS TRAGIQUES FRANÇAIS.

Eh! qui peut de Corneille atteindre la hauteur?
Ce génie élevé, profond et créateur,
A son heureuse amante ouvre une autre carrière,
Remplit d'un feu divin son âme tout entière :
Pensée, expression, image, sentiment,
Tout est sublime en lui. Dans un beau mouvement,
Poussé d'un noble instinct, s'il veut à la mémoire
Offrir des anciens temps l'intéressante histoire,
Ces Romains, ces héros qu'il aime à rappeler,
Sont plus grands, plus Romains, quand il les fait parler.
Au-dessus d'elle-même il ravit Melpomène :
Pure, et n'ayant plus rien de la faiblesse humaine.
Son accent, de son front l'auguste majesté,
Sa marche, tout annonce une divinité.
Mais le tendre Racine, en soupirant pour elle,
La fit redevenir une simple mortelle :
Elle le sent bientôt au trouble de son cœur,
Et nomme avec orgueil son aimable vainqueur.
Dans ce cœur né sensible, oh! comme il s'insinue!
Par degrés il y verse une flamme inconnue.
Racine aimait trop bien pour n'être pas aimé :
Et l'amour! qui jamais l'avait mieux exprimé?
Quel goût exquis et pur! que de grâce! quel style!
C'est l'âme d'Euripide et la voix de Virgile.
. . . .
Melpomène, à ses pieds apercevant Voltaire,
Éprouva, quoique triste, un charme involontaire
De Sophocle d'abord il sut l'entretenir;
C'est ainsi qu'il rappelle à son doux souvenir
Tous ceux qu'elle a chéris : amant doux et flexible,
Brillant, mais plus aimable encore que sensible,
Son esprit, par le goût, par les Grâces guidé,
S'embellit de tous ceux qui l'avaient précédé.
Beau talent que seconde, étend et fortifie
L'appareil imposant de la philosophie!
Son amante avec lui se plut à voyager :
De costume et de mœurs elle aimait à changer.
Chaque peuple étonné reconnut son langage :
Heureuse si Voltaire eût été moins volage,
Et n'eût brigué souvent les faveurs de Clio,
De la docte Uranie et surtout d'Érato!

LE MÊME. *Ibid*

---

[1] *Iliade*, liv. Ier. (N. E.)
[2] *Ibid.*, liv. VI. (N. E.)
[3] Melpomène.
[4] Voyez le même sujet, en prose.

LES SATIRIQUES.

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la satire.
Lucile le premier osa la faire voir,
Aux vices des Romains présenta le miroir,
Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.
Horace à cette aigreur mêla son enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni sot impunément :
Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure!
Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés :
Soit que, sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée ;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs ;
Ou que, poussant à bout la luxure latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline [1].
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.
De ces maîtres savants disciple ingénieux,
Regnier[2], seul parmi nous, formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles :
Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur,
Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques!
Le latin dans les mots brave l'honnêteté;
Mais le lecteur français veut être respecté :
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

BOILEAU. *Art poét.*, ch. II.

HORACE.

Voyez Horace, et, si dans son délire
Sa main voltige au hasard sur sa lyre,
Avec quel art variant ses accords,
D'un mode à l'autre il s'élève, il s'abaisse!
Vrai dans sa fougue, et sage en son ivresse...
Des mœurs de Rome ingénieux censeur,
D'un ton moins haut si l'ami de Mécène
A mes regards en expose la scène,
Quelle morale est plus pure et plus saine!
Qu'il y répand de charme et de douceur!
En le lisant avec lui je crois vivre.
A Tivoli je m'empresse à le suivre;
La liberté, l'enjoûment, la raison,
Dans sa retraite accourent sur ses traces;
L'Amour y vient sans bandeau ni poison,
Et la vieillesse y joue avec les Grâces.
De nos devoirs le mutuel accord,
De nos besoins l'intime et doux rapport,
Le choix du bien, sa nature immuable,
Le vrai, l'utile, étude inépuisable,
De l'amitié le charme et les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,
L'art de trouver son bonheur en soi-même;
Sous ces berceaux, voilà nos entretiens [3].

MARMONTEL. *Épître aux Poètes.*

MICHEL-ANGE, OU LA RENAISSANCE DES ARTS.

Tous les arts ont brillé d'un rayon de sa gloire.
FONTANES.

C'en est fait, le luxe domine
Et sur Rome et sur l'univers :
Au sein de sa grandeur rencontrant sa ruine,
Rome tombe ; et le monde est vengé de ses fers.
Voyez ces hordes homicides,
Ces monstres, de carnage avides,
Que vomit de son sein tout le Nord débordé :
Pareils à ces torrents, sombres fils de l'orage,
Ils portent partout le ravage,
Et l'Occident est inondé.

Rome! que de fléaux s'unissent
Pour t'accabler de toutes parts!
Dans des fleuves de sang les nations périssent,
Et la flamme a déjà dévoré tes remparts :
Là, sont des colonnes brisées,
Ici, des voûtes écrasées,
Là, des débris fumants des temples immortels ;
Et tous leurs dieux, perdus sous ces vastes décombres,
Dans le silence et dans les ombres,
Gisant au pied de leurs autels.

La ronce, de ses bras stériles,
Entoure les hauts monuments;
Et les flancs de la terre, autrefois si fertiles,
N'étalent pour moisson que d'affreux ossements.
Abaissée au niveau de l'herbe,
Rome, au front altier et superbe,
Pleure sur ses palais que la mousse a couverts;
Le Tibre en a frémi sur son urne attristée,
Et son onde erre épouvantée
Au sein de ces nouveaux déserts.

O Rome! sors de tes ruines,
Grande ombre! renais à sa voix :
Fais revivre à jamais l'orgueil des Sept Collines,
Sois la reine du monde une seconde fois.
Michel-Ange a dit : Tout respire,
L'airain, le marbre, le porphyre
En colonnes soudain s'élancent dans les airs;
Tels que, charmés jadis par la lyre thébaine,
Les rocs, sur les remparts d'Alcmène [4],
Montaient dans leurs ordres divers.

Rival de Scopas et d'Apelle,
Tu surpassas tous leurs progrès,
Toi, dont l'art, héritier de leur gloire immortelle,

---

[1] Voyez Satires X, IV, VI.
[2] Regnier, poete satirique français, né en 1573, et mort en 1613. (N. E.)
[3] Voyez 1re partie.
[4] Dans Thèbes. Alcmène était femme d'Amphitryon, roi de Thèbes. (N. E.)

A de Vitruve encor connu tous les secrets [1].
Sous ta touche ardente, enflammée,
Ici, la toile est animée,
Et la matière emprunte une âme à ton pinceau;
Là, pour peupler les arcs et les brillants portiques
De ces bâtiments magnifiques,
Les dieux naissent de ton ciseau.

Quel est ce temple au dôme immense [2],
Ce temple où tous les arts rivaux,
Unis pour décorer sa pompeuse ordonnance,
Épuisaient sous tes yeux leurs magiques travaux?
De Rome antique altière idole,
Tombe, ô fastueux Capitole!
Cède à la majesté de ce lieu solennel.
Faux dieux! renversez-vous. Voici le sanctuaire
Où, dans sa grandeur solitaire,
Réside à jamais l'Éternel.

C'est ainsi que, par ce grand homme,
Les talents furent ranimés;
Il fit luire à la fois, sur la moderne Rome,
Les trois flambeaux des arts par ses mains rallumés:
C'est par ses soins que l'Italie,
De ses chefs-d'œuvre enorgueillie,
De l'univers encore a conquis les regards,
Et par lui cette terre illustre et fortunée,
Aux grands triomphes destinée,
Fut deux fois la mère des arts.

O toi que la gloire environne
De ses feux les plus éclatants,
Toi, que les arts ont ceint d'une triple couronne
Que ne pourront flétrir les outrages du temps;
Vois, vois ta patrie éplorée
Payer à ton ombre sacrée
L'honorable tribut de son long souvenir [3];
Souris du haut des cieux à ses justes hommages,
Et, planant par delà les âges,
Embrasse tout ton avenir!

CHÊNEDOLLÉ. *Études poétiques.*

RAPHAËL.

J'allais cesser mes chants: aux sources d'Hippocrène
Quelle divinité malgré moi me ramène?
Ange de la peinture, ô divin Raphaël!
C'est toi: reçois l'encens que j'offre à ton autel!
Gloire à ton ombre illustre, émule heureux d'Apelle,
O des peintres futurs digne et parfait modèle!
Je te vois entouré de disciples chéris,
Et tel qu'un tendre père au milieu de ses fils,
De ton art enchanteur expliquant le mystère,
Éclairer leurs esprits de ta vive lumière;
Ou par des traits savants, retracés à leurs yeux,
Les charmer encor plus, les instruire encor mieux.
Ils puisent dans ton âme une nouvelle vie;
A ton génie ardent s'allume leur génie.
Jules [4], ton bien-aimé, moins pur, moins gracieux,
Prend un élan plus fier et plus audacieux.
De tes nobles pensers, non moins noble interprète,
Tu conçois; et soudain il trace la défaite
Du farouche tyran, fils de Maximien:
Le pieux fondateur de l'empire chrétien
Ici montre aux soldats armés pour sa défense,
Écrite dans les cieux la chute de Maxence.
Jule, en ces grands travaux, ô divin Raphaël!
Associait son nom à ton nom immortel.
L'orgueilleux Vatican, sur ses murs magnifiques,
Déjà rivalisant les prodiges antiques,
Orné par tes pinceaux étonnait les regards;
Devant lui reculaient les limites des arts:
Jeune Apelle, ah! pourquoi d'une fougue effrénée
Toi-même as-tu borné ta haute destinée?
Le plaisir t'abusait; son charme séducteur,
En abrégeant tes jours, abrége ton bonheur.
O douleur! ô regrets! dans sa tristesse amère,
De son maître adoré, qu'il chérit comme un père,
Jule, éperdu, saisit le pinceau défaillant,
Et termine à regret le chef-d'œuvre brillant.
Grand Raphaël! encor dans l'été de ton âge,
Tu l'aurais achevé cet immortel ouvrage,
Où le Christ radieux, des sommets du Thabor,
Vers le ciel qui l'attend prend un divin essor.
Son visage éblouit; son vêtement éclaire;
De sa gloire accablés, la face contre terre,
Ses disciples tremblants n'osent lever les yeux,
Pour suivre dans les airs son vol majestueux [5].
Faut-il, si jeune encor, que Raphaël succombe!
Muses, Grâces, Vertus, de fleurs couvrez sa tombe!
Ses élèves, en proie à leurs sombres chagrins,
Autour de lui pressés, accusaient les destins.
Mais soudain apparaît, majestueuse et belle,
De lumière entourée, une jeune immortelle.
Un céleste rayon brille dans ses regards;
Elle tient dans sa main les palmes des beaux-arts:
C'était la Gloire! «O vous, disciples d'un grand homme,
Que d'un regret si tendre honore aujourd'hui Rome,
Quand j'affranchis son nom de l'oubli du cercueil,
Gardez de l'affliger par un profane deuil.
Séchez vos pleurs; vos pleurs offenseraient sa gloire.
L'univers et les temps maintiendront sa mémoire.
Oui, de mon noble éclat, toujours environné,
Des peintres le plus grand, par ma main couronné,
Dieu des arts, et rival du dieu de l'harmonie,
Va cueillir dans les cieux les palmes du génie.»

GIRODET-TRIOSON. *Le Peintre*, ch. VI.

LES POÈTES DU SIÈCLE DE LOUIS XIV.

Quelle humeur triste et dédaigneuse
Nous dégoûte de notre bien?
Notre langue est riche et pompeuse
Pour quiconque la connaît bien;
Et, moins brillant par son génie
Qu'aimable par son harmonie,
Notre Malherbe sut cueillir
Ces feuilles si vertes, si belles,
Dont les couronnes immortelles
Empêchent son nom de vieillir.

Mais quoi! le fer brille à ma vue,
Et de morts les champs sont couverts,

---

[1] Scopas, sculpteur; Apelle, peintre célèbre du temps d'Alexandre. Vitruve, architecte romain, connu surtout par ce qu'il a écrit sur son art; il vivait sous Auguste. (N. E.)
[2] Saint-Pierre de Rome. (N. E.)
[3] Allusion à la fête que l'on célèbre tous les ans, à Florence, en l'honneur de Michel-Ange.
[4] Jules Pipi, plus connu sous le nom de Jules Romain.
[5] Le tableau de la Transfiguration. (N. E.)

L'aigle par l'aigle est abattue,
On combat pour choisir ses fers.
Rome déchire ses entrailles!
Que de meurtres, de funérailles!
Paix sanglante, ouvrage d'horreur!
Que de cris percent mon oreille!
Plein d'effroi j'admire Corneille,
Et je me plais dans ma terreur.

Toi qui rends à la tragédie
L'ornement pompeux de ses chœurs,
Ta muse encore plus hardie
D'un saint trouble remplit nos cœurs;
Je te suis jusqu'à la montagne,
Où Dieu, que sa gloire accompagne,
Vient dicter ses commandements.
Frappé du bruit de son tonnerre,
Je crois sentir trembler la terre
Sur ses antiques fondements[1].

Au moindre zéphyr dont l'haleine
Fait rider la face de l'eau,
L'aimable et tendre la Fontaine
M'intéresse pour un roseau.
Mais, s'il appelle la tempête
Contre cette orgueilleuse tête
Qui veut entraver ses efforts,
Quelle chute! quelle ruine!
Le chêne qu'elle déracine
Touchait à l'empire des morts.

Que j'aime la voix languissante
Qui laisse tomber faiblement
Ces mots dont la douceur m'enchante,
Et qui coulent si lentement!
O grand peintre de la mollesse[2]!
J'aime encor jusqu'à ta vieillesse,
Lorsqu'après dix lustres pesants
Amassés sur ta tête illustre,
Elle y jette un onzième lustre,
Qu'elle surcharge de trois ans!

Si le maître de notre lyre[3]
Aujourd'hui chante loin de nous,
Dans l'air étranger qu'il respire,
Ses accords n'en sont pas moins doux.
Non, la veine de notre Alcée
N'a point encore été glacée
Par la froideur de ces climats,
Où si souvent de la Scythie
Le fougueux époux d'Orithye
Rassemble les tristes frimas.

Telle est la noble poésie
Que les Muses nous font goûter,
Qu'à son tour avec jalousie
Homère pourrait écouter.
Ne regrettons point le Méandre,
La Seine nous a fait entendre
Quelques cygnes mélodieux;
Mais partout ils ont été rares :
Si les dieux étaient moins avares,
Leurs dons seraient moins précieux.

Amateurs des pointes brillantes,
Des jeux d'esprit et des éclairs,
Toutes ces beautés petillantes
N'immortalisent point nos vers.
Mais une constante harmonie
A la raison toujours unie
De l'oubli nous rendra vainqueurs.
Qu'elle soit l'objet de nos veilles :
C'est l'art d'enchanter les oreilles
Qui fait la conquête des cœurs.

RACINE le fils. *Ode sur l'Harmonie.*

BOILEAU PEINT PAR LUI-MÊME.

. . . Que si même, un jour, le lecteur gracieux,
Amorcé par mon nom, sur vous tourne les yeux,
Pour m'en récompenser, mes vers, avec usure,
De votre auteur alors faites-lui la peinture :
Et, surtout, prenez soin d'effacer bien les traits
Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.
Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,
Fut un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fit, sans être malin, ses plus grandes malices,
Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices.
Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs;
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
Assez faible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu, plutôt que vertueux.
Que si quelqu'un, mes vers, alors vous importune,
Pour savoir mes parents, ma vie et ma fortune,
Contez-lui qu'allié d'assez hauts magistrats,
Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats,
Dès le berceau perdant une fort jeune mère,
Réduit seize ans après à pleurer mon vieux père,
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur et de Perse et d'Horace,
Assez près de Regnier m'asseoir sur le Parnasse;
Que, par un coup du sort, au grand jour amené,
Et des bords du Permesse à la cour entraîné,
Je sus, prenant l'essor par des routes nouvelles,
Élever assez haut mes poétiques ailes;
Que ce roi, dont le nom fait trembler tant de rois,
Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits;
Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse,
Que ma vue à Colbert inspirait l'allégresse;
Qu'aujourd'hui même encor, de deux sens affaibli,
Retiré de la cour, et non mis en oubli,
Plus d'un héros, épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.

Épître X.

LA COMÉDIE, OU MOLIÈRE.

De son génie éteint avec les grâces
Il ne restait ni vestiges, ni traces,
Avant qu'Armand[4], heureux à tout tenter,
Eût entrepris de le ressusciter.
Mais ce genie alors en son enfance,

---

[1] Racine dans *Esther* et *Athalie*. (N. E.)
[2] Boileau. (N. E.)
[3] J.-B. Rousseau. (N. E.)
[4] Le cardinal de Richelieu. (N. E.)

Dans son berceau dépourvu d'assistance,
Faute d'un maître habile à l'essayer,
N'avait encore appris qu'à bégayer,
Lorsqu'assisté de Térence et de Plaute,
Molière vint, dont la voix fière et haute
Lui fit d'abord, par de justes leçons,
Articuler et distinguer ses sons ;
Bientôt après, sur ses avis fidèles,
S'apprivoisant avec ces grands modèles,
Et dans leur lice instruit à s'exercer,
Il apprit d'eux l'art de les devancer.
Sous ce grand homme enfin la comédie
Sut arriver, justement applaudie,
A ce point fixe où l'art doit aboutir,
Et dont sans risque il ne peut plus sortir.
Ce fut alors que la scène féconde
Devint l'école et le miroir du monde,
Et que chacun, loin d'en être choqué
Fit son plaisir de s'y voir démasqué.
Là le marquis, figuré sans emblème,
Fut le premier à rire de lui-même,
Et le bourgeois apprit, sans nul regret,
A se moquer de son propre portrait.
Le sot savant, la docte extravagante,
La précieuse et la prude arrogante,
Le faux dévot, l'avare, le jaloux,
Le médecin, le malade, enfin tous,
Chez une muse en passe-temps fertile,
Vinrent chercher un passe-temps utile.
Les beaux discours, les grands raisonnements,
Les lieux communs et les beaux sentiments
Furent bannis de son joyeux domaine,
Et renvoyés à sa sœur Melpomène.
Bref, sur un trône au seul rire affecté,
Le rire seul eut droit d'être exalté.
C'est par cet art qu'elle charma la ville,
Et que toujours, renfermée en son style,
A la cour même, où surtout elle plut,
Elle atteignit son véritable but [1].

J.-B. ROUSSEAU. *Épître* II, liv. II.

MOLIÈRE.

Mais à mes yeux encor plus familière,
Plus près de moi, plus facile à saisir,
La vérité, dans les jeux de Molière,
De ses leçons sait me faire un plaisir.
Enseigne-nous où tu trouves la rime,
Lui dit Boileau, sans doute en badinant :
Est-ce donc là ce que ton art sublime,
Divin Molière, a de plus étonnant?
Enseigne-nous plutôt quel microscope,
Depuis Agnès jusqu'au fier Misanthrope,
Te dévoila les plis du cœur humain;
Quel dieu remit ses crayons dans ta main?
Dans tes écrits, quelle séve féconde,
Quelle chaleur, quelle âme tu répands!
La cour, la ville, et le peuple et le monde,
Tu fais de tout une étude profonde,
Et nous rions toujours à nos dépens.
Le jaloux rit d'un sot qui lui ressemble;
Le médecin se moque de Purgon;
L'avare pleure et sourit tout ensemble
D'avoir payé pour entendre Harpagon ;
Le seul Tartufe a peu ri, ce me semble.
Moi qui n'ai point le masque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaissie
S'élève autour de mon âme obscurcie,
Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot,
Ou que la sombre et vague inquiétude
Trouble mes sens fatigués de l'étude,
J'appelle à moi Sottenville et Dandin,
Le bon Sosie, et Nicole, et Jourdain.
Le rire alors dans mes yeux étincelle,
A pleins canaux mon sang coule soudain;
De mes esprits le feu se renouvelle,
Je crois renaître, et ma sérénité
En un jour clair me peint l'humanité.
Tous ces travers qui m'excitaient la bile,
Ne sont pour moi qu'un spectacle amusant;
Moi-même enfin je me trouve plaisant
D'avoir tranché du censeur difficile [2].

MARMONTEL. *Épître aux Poëtes.*

MÊME SUJET.

Molière! A ce nom seul se rassemblent les ris;
Les fronts sont déridés, les cœurs épanouis.
Qui dans les plis du cœur surprend mieux la nature?
Qui sait mieux lui donner cette adroite torture
Qui rend le ridicule ou le vice indiscret,
Et fait, avec le rire, éclater leur secret?
Quel naïf, et souvent quel sublime langage!
O Molière! ô grand homme! ô véritable sage!
Avec un vain amas de sots admirateurs,
Je ne te loûrai pas, dans mes portraits flatteurs,
D'avoir du cœur humain corrigé le caprice,
Détruit le ridicule et réformé le vice :
Tous deux sont immortels, et ne font que changer;
Tu peux charmer le monde, et non le corriger.
Comme par une vague une vague est poussée,
La sottise du jour est bientôt remplacée.
Sans cesse variant nos volages humeurs,
Le temps conduit la mode, et la mode, les mœurs :
Ainsi pour un travers il s'en reproduit mille.
Mais, puisqu'il nous distrait, ton art nous est utile.
Tous ces fous, tous ces sots par toi si bien décrits,
Incommodes ailleurs, charment dans tes écrits.
Que dis-je? chacun d'eux, grâce à ton art suprême,
Chez toi, sans le savoir, vient rire de lui-même :
Ainsi l'oiseau léger, crédule et curieux,
Vient se prendre au miroir qui le montre à ses yeux.

DELILLE. *L'Imagination*, ch. V.

QUINAULT.

Chantre immortel d'Atys et de Renaud,
O toi, galant et sensible Quinault,
L'illusion, aimable enchanteresse,
Mêla son philtre à tes vives couleurs.
Le dieu des vers, le dieu de la tendresse,
T'ont couronné de lauriers et de fleurs.
Et qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaste, un plus riche trésor?
En créant l'art, ton cœur fut ton génie.

---

1 Voyez *Caractères*, en prose.

2 Voyez Ire partie.

En vain ta gloire en naissant fut ternie;
Elle renaît plus radieuse encor.
Dans tes tableaux quelle noble magie!
Dans tes beaux vers quelle douce énergie!
Si le français, par Racine embelli,
Lui doit la grâce unie à la noblesse,
Il tient de toi, par ton style amolli,
Un tour liant et nombreux sans faiblesse.

MARMONTEL. *Épître aux Poëtes.*

LA FONTAINE.

Que la nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce poëte ingénu,
Ce la Fontaine, à lui seul inconnu,
Ce peintre-né dont l'instinct nous enchante!
Simple et profond, sublime sans effort,
Les vers heureux, le tour rapide et fort,
Viennent chercher sa plume négligente.
Pour lui sa muse, abeille diligente,
Va recueillir le suc brillant des fleurs.
En se jouant, la main de la nature
Mêle, varie, assortit ses couleurs :
C'est un émail semé sur la verdure,
Dont le zéphyr fait toute la culture,
Et que l'aurore embellit de ses pleurs.
Mais, sous l'appât d'un simple badinage,
Quand il instruit, c'est Socrate ou Caton,
Qui de l'enfance a pris l'air et le ton :
De l'art des vers tel est le digne usage [1].

LE MÊME. *Ibid.*

MÊME SUJET.

L'Imagination, dans cet auteur qu'elle aime,
Du modeste apologue a fait un vrai poëme :
Il a son action, son nœud, son dénoûment.
Chez lui, l'utilité s'unit à l'agrément;
Le vrai nous blesse moins en passant par sa bouche;
Il ménage l'orgueil, qu'un reproche effarouche;
Sous l'attrait du plaisir, il cache la leçon,
Et, par d'heureux détours, nous mène à la raison.
Il ignore son art, et c'est son art suprême;
Il séduit d'autant plus qu'il est séduit lui-même.
Le chien, le bœuf, le cerf, sont vraiment ses amis;
A leur grave conseil par lui je suis admis.
Louis, qui n'écoutait, du sein de la victoire,
Que des chants de triomphe et des hymnes de gloire,
Dont, peut-être, l'orgueil goûtait peu la leçon
Que reçoit dans ses vers l'orgueil du roi Lion,
Dédaigna la Fontaine, et crut son art frivole.
Chantre aimable! ta muse aisément s'en console.
Louis ne te fit point un luxe de sa cour;
Mais le sage t'accueille en son humble séjour;
Mais il te fait son maître, en tous lieux, à tout âge,
Son compagnon des champs, de ville, de voyage;
Mais le cœur te choisit : mais tu reçus de nous,
Au lieu du nom de grand, un nom cent fois plus doux;
Et, qui voit ton portrait, le quittant avec peine,
Se dit avec plaisir : « C'est le bon la Fontaine. »
Et, dans sa bonhomie et sa simplicité,
Que de grâce! et souvent, combien de majesté!
S'il peint les animaux, leurs mœurs, leur république,
Pline est moins éloquent, Buffon moins magnifique.

DELILLE. *L'Imagination*, ch. VI

MÊME SUJET.

Bien moins imitateur qu'il n'est inimitable,
La Fontaine créa le style de la fable,
Et, de Molière émule, étala dans ses vers
Une ample comédie à cent actes divers.
Que j'aime à parcourir ces poétiques mondes,
Ces exemples vivants et leurs leçons fécondes,
Et ces avis couverts de voiles délicats!
A ce guide attrayant abandonnons nos pas :
Il conduit aux vertus par une pente douce;
La pointe du remords entre ses mains s'émousse.
La Fontaine est pour nous le véritable ami.
L'enfant, dans la carrière encor mal affermi,
Sur le bras du bonhomme ingénument s'appuie;
Le sage qui termine une innocente vie
Redit ces mots touchants: *C'est le soir d'un beau jour*
Heureux amants, il est votre maître en amour!
C'est lui qui du lettré charme la solitude;
Au politique même il fournit une étude.
Ah! puisse de ses vers l'instructive douceur
Des esprits à jamais bannir la sombre erreur,
La folle ambition, la stupide avarice,
Et des simples vertus leur faire un pur délice!
O champs, ô doux loisirs, ô médiocrité!
Plaisir de ne rien faire, aimable liberté,
Long dormir, vrais trésors, volupté souveraine,
Je vous goûte bien mieux, grâce au bon la Fontaine!

CHAUSSARD. *Poétique secondaire.*

BOSSUET.

Des héros dont sa voix enorgueillit la cendre,
Les mânes ranimés se lèvent pour l'entendre.
FONTANES.

Toujours sublime et magnifique,
Soit que, plein de nobles douleurs,
Il nous montre un abîme où fut un trône antique,
Et d'une grande reine étale les malheurs;
Soit lorsqu'entr'ouvrant le ciel même,
Il peint le monarque suprême
Courbant tous les États sous d'immuables lois;
Et de sa main terrible ébranlant les couronnes,
Secouant et brisant les trônes,
Et donnant des leçons aux rois [2]!

Mais de quelle mélancolie
Il frappe et saisit tous les cœurs,
Lorsqu'attristant notre âme et sombre et recueillie,
Au cercueil d'Henriette il convoque nos pleurs!
Et comme il peint cette princesse,
Riche de grâce et de jeunesse,
Tout à coup arrêtée au sein du plus beau sort,
Et des sommets riants d'une gloire croissante,
Et d'une santé florissante,
Tombant dans les bras de la mort [3]!

Voyez, *à ce coup de tonnerre* [4],
Comme il méprise nos grandeurs!

---

[1] Voyez *Caractères ou Portraits*, en prose.
[2] Oraison funèbre de la reine d'Angleterre. (N. E.)
[3] Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans. (N. E.)
[4] Expression même de Bossuet.

De ce qu'on crut pompeux sur notre triste terre
Comme il voit en pitié les trompeuses splendeurs!
Du plus haut des cieux élancée,
Sa vaste et sublime pensée
Redescend, et s'assied sur les bords d'un cercueil;
Et là, dans la muette et commune poussière,
D'une voix redoutable et fière,
Des rois il terrasse l'orgueil.

Castillan! si fier de tes armes,
Quoi! tu fuis aux champs de Rocroi?
Ton intrépide cœur, étranger aux alarmes,
Vient donc aussi d'apprendre à connaître l'effroi!
Quel précoce amant de la gloire,
Dans ses yeux portant la victoire,
Rompt les vieux bataillons jusqu'alors si vaillants;
Et de tant de soldats, en ce combat funeste,
Laisse à peine échapper un reste
Qu'il promet aux plaines de Lens [1].

C'est Condé, qui dans la carrière
Entre pour la première fois;
C'est lui dont Bossuet peint la fougue guerrière,
Couronnée à vingt ans par les plus hauts exploits.
Oh! comme l'orateur s'enflamme!
Du jeune Enghien à la grande âme
Comme il suit tous les pas de carnage fumants!
Ce n'est plus un tableau, c'est la bataille même,
Bossuet, dont ton art suprême
Reproduit tous les mouvements.

Comme une aigle aux ailes immenses,
Agile habitante des cieux,
Franchit, en un instant, les plus vastes distances,
Parcourt tout de son vol et voit tout de ses yeux;
Tel, à son gré changeant de place,
Bossuet à notre œil retrace
Sparte, Athènes, Memphis aux destins éclatants;
Tel il passe, escorté de leurs grandes images,
Avec la majesté des âges,
Et la rapidité du temps [2].

Oui, s'il parut jamais sublime,
C'est lorsqu'armé de son flambeau,
Interprète inspiré des siècles qu'il ranime,
Des États écroulés il sonde le tombeau.
C'est lorsqu'en sa douleur profonde,
Pour fermer le convoi du monde,
Il scelle le cercueil de l'empire romain;
Et qu'il élève alors ses accents prophétiques
A travers les débris antiques
Et la poudre du genre humain!

CHÊNEDOLLÉ. *Études poétiques.*

DESCARTES.

Vils tyrans qui teniez l'univers en enfance,
Fuyez, Descartes naît, et le doute avec lui;
La méthode le suit, la vérité s'avance;
Sur une base enfin j'aperçois l'évidence.
Descartes l'y plaça. Cieux, terres, éléments,
Et la matière et l'âme, et l'espace et le temps,
Descartes soumet tout à son puissant génie;
Tout s'épure au creuset de la philosophie.
Du centre de la terre à la voûte des cieux
Rien ne peut arrêter cet aigle audacieux;
Il franchit la nature. Ainsi les dieux d'Homère
Touchent en un clin d'œil l'un et l'autre hémisphère.
Descartes s'égara dans ce vaste contour:
On l'a dit, je le sais; mais dans son vol sublime
Il a mis un fanal sur les bords de l'abîme;
Il a guidé Newton, qui nous guide à son tour.

NEWTON.

Loin d'un monde frivole et de son vain fracas,
De tous les vils pensers qui rampent ici-bas,
Dans cette vaste mer de feux étincelante,
Devant qui notre esprit recule d'épouvante,
Newton plonge, il poursuit, il atteint les grands corps,
Qui, jusqu'à lui, sans lois, sans règles, sans accords,
Roulaient désordonnés sous les voûtes profondes:
De ces brillants chaos Newton a fait des mondes;
Atlas de tous ces cieux qui reposent sur lui,
Il les fait l'un de l'autre et la règle et l'appui;
Il fixe leurs grandeurs, leurs masses, leurs distances.
C'est en vain qu'égarée en ces déserts immenses,
La comète espérait échapper à ses yeux;
Fixes et vagabonds, il poursuit tous ces feux
Qui, suivant de leur cours l'incroyable vitesse,
Sans cesse s'attirant, se repoussant sans cesse,
Et par deux mouvements, mais par la même loi,
Roulent tous l'un sur l'autre, et chacun d'eux sur soi.
O pouvoir du génie et d'une âme divine!
Ce que Dieu seul a fait, Newton seul l'imagine;
Et chaque astre répète, en proclamant leur nom:
Gloire au Dieu qui créa les mondes et Newton [3]!

DELILLE. *L'Imagination.*

FONTENELLE.

Tes jours comblés d'honneurs, et tissus de plaisirs,
Tes beaux jours, sage Fontenelle,
Semés d'heureux travaux et de riants loisirs,
Dont au gré de nos vœux le fil se renouvelle,
Consacrent à jamais la raison éternelle
Qui dirigea tes pas et régla tes désirs.
On vit un céleste génie
T'apporter tour à tour le compas d'Uranie,
La plume de Clio, la lyre des amours.
La gloire répandit ses rayons sur ta vie;
Mais la seule raison en étendit le cours.
Les martyrs de l'orgueil prodiguent sans réserve
Leurs jours pour saisir des moments;
La Gloire, sur ses pas, fait périr ses amants,
Et la Sagesse les conserve.
En s'éclairant soi-même, éclairer l'univers;
Mériter un grand nom, sentir qu'il est frivole;
Enlever sans effort ces lauriers toujours verts

---

[1] Oraison funèbre du grand Condé. (N. E.)
[2] Discours sur l'histoire universelle, troisième partie, intitulée: *Les empires.*

[3] Voyez *Caractères ou Portraits*, 1re partie.

Qu'emporte loin de nous la Gloire qui s'envole :
Désirer d'être grand sans cesser d'être heureux ;
Enrichir son esprit en prolongeant sa vie;
Mépriser la faveur et consoler l'envie ;
Désarmer ses rivaux, régner sur ses neveux :
Tel est l'objet du sage, et telle est ton histoire [1].

BERNIS. *Épître à Fontenelle.*

L'ARIOSTE.

De tableaux sérieux quelquefois rembrunie,
L'Imagination, pour égayer sa cour,
Permet aux Ris légers de paraître à leur tour.
Un jour que de l'ennui les vapeurs léthargiques
S'exhalaient d'un amas d'écrits soporifiques,
D'insipides sonnets, d'odes sans majesté,
De poëmes sans art, de chansons sans gaîté,
Pour bannir les langueurs de la mélancolie,
La déesse appela le Goût et la Folie,
Et leur dit d'enfanter un prodige nouveau.
L'Arioste [2] naquit : autour de son berceau,
Tous ces légers esprits, sujets brillants des fées,
Sur un char de saphir, des plumes pour trophées,
Leurs cercles, leurs anneaux, et leur baguette en main,
Au son de la guitare, au bruit du tambourin,
Accoururent en foule, et, fêtant sa naissance,
De combats de démons bercèrent son enfance.
Un prisme pour hochet, sous mille aspects divers,
Et sous mille couleurs, lui montre l'univers.
Raison, gaîté, folie, en lui tout est extrême;
Il se rit de son art, du lecteur, de lui-même;
Inspire un sentiment qu'il étouffe soudain;
D'un récit commencé rompt le fil dans sa main;
Le renoue aussitôt, part, s'élève, s'abaisse.
Ainsi, d'un vol agile essayant la souplesse,
Cent fois l'oiseau volage interrompt son essor,
S'élève, redescend, et se relève encor,
S'abat sur une fleur, se pose sur un chêne.
L'heureux lecteur se livre au charme qui l'entraîne;
Ce n'est plus qu'un enfant qui se plaît aux récits
De géants, de combats, de fantômes, d'esprits;
Qui, dans le même instant, désire, espère, tremble,
S'arrête, s'adoucit, pleure et rit tout ensemble.

DELILLE. *L'Imagination.*

LE TASSE.

Avec plus de grandeur, avec non moins de charmes,
Le Tasse [3] sur l'autel va consacrer les armes
Qui du tombeau d'un Dieu doivent venger l'affront.
Des palmes dans les mains, le casque sur le front,
Sous les drapeaux du ciel, sous l'œil sacré des anges,
Du Christ aux fiers combats il conduit les phalanges;
Et la religion, et la gloire, et l'amour,
De lauriers et de fleurs le parent tour à tour.
Que ses pinceaux sont vrais! qu'il trace avec génie
Et la fière Clorinde et la tendre Herminie!
Ami de la féerie, en ses vers séducteurs,
Lui-même est le premier de tous les enchanteurs;
Et noble, intéressante, et brillante et rapide,
Sa Muse a, pour charmer, la baguette d'Armide.

LE MÊME. *Ibid.*

[1] Voyez, 1re partie, *Caractères ou Portraits.* (N. E.)
[2] Lodovico Ariosto, auteur de *Roland furieux,* né en 1475, mort en 1533. (N. E.)
[3] Torquato Tasso, auteur de la *Jérusalem délivrée*, né en 1544 à Sorrente, mort au couvent de Saint-Onofrio en 1595. (N. E.)

CARACTÈRES MORAUX.

LA FEMME SAVANTE ET LA PRÉCIEUSE.

Qui s'offrira d'abord? Bon, c'est cette savante
Qu'estime Roberval, et que Sauveur [1] fréquente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble et le teint si terni?
C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini [2],
Un astrolabe en main, elle a, dans sa gouttière,
A suivre Jupiter passé la nuit entière.
Gardons de la troubler : sa science, je croi,
Aura pour s'occuper, ce jour, plus d'un emploi.
D'un nouveau microscope on doit, en sa présence,
Tantôt chez Dalancé [3] faire l'expérience :
Puis, d'une femme morte avec son embryon
Il faut chez du Verney [4] voir la dissection :
Rien n'échappe aux regards de notre curieuse.
Mais qui vient sur ses pas? C'est une précieuse,

[1] Roberval et Sauveur, savants mathématiciens. (N. E.)
[2] Cassini, célèbre astronome, de l'Académie royale des sciences. (N. E.)
[3] Dalancé, fils d'un chirurgien de Paris, qui s'était ruiné à faire des expériences de physique. (N. E.)
[4] Du Verney, de l'Académie royale des sciences, était un savant anatomiste, et médecin du roi. (N. E.)

Reste de ces esprits jadis si renommés,
Que d'un coup de son art Molière a diffamés.
De tous leurs sentiments cette noble héritière
Maintient encore ici leur secte façonnière.
C'est chez elle toujours que les fades auteurs
S'en vont se consoler du mépris des lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte, et sa docte demeure
Aux Perrins, aux Coras [1] est ouverte à toute heure :
Là, du faux bel esprit se tiennent les bureaux ;
Là, tous les vers sont beaux, pourvu qu'ils soient nouveaux.
Au mauvais goût public la belle y fait la guerre ;
Plaint Pradon opprimé des sifflets du parterre,
Rit des vains amateurs du grec et du latin,
Dans la balance met Aristote et Cotin [2] ;
Puis, d'une main encor plus fine et plus habile,
Pèse sans passion Chapelain et Virgile,
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretés,
Mais pourtant, confessant qu'il a quelques beautés ;
Ne trouve en Chapelain, quoi qu'ait dit la satire,
Autre défaut, sinon qu'on ne le saurait lire;
Et, pour faire goûter son livre à l'univers,
Croit qu'il faudrait en prose y mettre tous les vers.

BOILEAU. *Satire X.*

LES FEMMES SAVANTES.

. . . . C'est à vous que je parle, ma sœur;
Le moindre solécisme en parlant vous irrite,
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite;
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect m'importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous:
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien ;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs;
Elles veulent écrire et devenir auteurs :
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir;
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire:
Et, dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire :
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire;
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée :
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse;
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin.
C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées;
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées :
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

MOLIÈRE. *Les Femmes Savantes*, act. II, sc. VII.

LE MISANTHROPE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de nos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
Sur quelque préférence une estime se fonde;
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens.
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence :
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait.

. . . .

. . . .

Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre;
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.
Mes yeux sont trop blessés; et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie;
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

. . . .

Ma haine est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants;
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,

1 Mauvais écrivains.
2 Écrivain de peu de mérite.

Et n'a voir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

. . . .

Têtebleu! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

LE MÊME. *Le Misanthrope*, act. Ier, sc. Ire.

LE PHILANTHROPE.

Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins [en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
A force de sagesse on peut être blâmable :
Il faut parmi le monde une vertu traitable.
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination,
Et c'est une folie à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourraient mieux aller prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

. . . .

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

LE MÊME. *Ibid.*

LE FRONDEUR.

Il se croit nécessaire au bonheur de l'État,
Dit-on, ou bien plutôt au salut de la France.
Il croit connaître tout : la guerre, la finance,
Le commerce, les arts, et la prose et les vers;
Il décide sur tout, et souvent de travers.
A trouver tout mauvais déterminé d'avance,
Ce qu'il dit n'est souvent rien moins que ce qu'il pense.
Jaloux de toute gloire, il blâme tel écrit
Dont il voulait bien cher payer le manuscrit.
Les grâces, la beauté, les Saphos de notre âge,
Ne sont pas à l'abri de son humeur sauvage.
Les égards qu'on leur doit lui semblent inconnus,
Et, comme Diomède, il eût blessé Vénus.
Au théâtre il refuse, en ses jours de colère,
A Talma l'énergie, à Mars le don de plaire[1].
Ses burlesques arrêts n'excitent que les ris;
Mais de douleur souvent il fait pousser des cris,
Enfonce avec fureur les traits de la satire,
Et ne saurait parler, si ce n'est pour médire.
Que s'il était en place, ah! tout irait au mieux!
Le masque du frondeur cache un ambitieux.
Suivant les lieux, les temps, il sait changer de style,
Et flatter à la cour comme il fronde à la ville.
On dédaigne l'encens qu'il y va prodiguer,
Et c'est toujours sans fruit qu'on le voit intriguer.
De n'être point aimé faut-il donc qu'il s'étonne?
Personne ne lui plaît, il ne plaît à personne.

ROYOU. *Le Frondeur*, sc. IV.

LE PESSIMISTE.

Et moi..., car à mon tour il faut que je réponde,
Et que par mille faits, enfin, je vous confonde,
Je vous soutiens, morbleu! qu'ici-bas tout est mal,
Tout, sans exception, au physique, au moral.
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière,
Et nous souffrons surtout à notre heure dernière.
Nous sentons, tourmentés au dedans, au dehors,
Et les chagrins de l'âme, et les douleurs du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trêve;
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se soulève.
Nous-mêmes, à l'envi, déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les supplices.
C'était peu de nos maux, nous y joignons nos vices:
Aux riches, aux puissants, l'innocent est vendu;
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente :
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.
L'hymen est sans amour, l'amour n'est nulle part;
Pour le sexe on n'a plus de respect ni d'égard,
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes,
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.
On fait de plate prose, et de plus méchants vers,
On raisonne de tout, et toujours de travers;
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misère, et sottise.

COLLIN-D'HARLEVILLE. *L'Optimiste*, act. III, sc. IX.

L'OPTIMISTE.

Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant!
Vous ne le croyez pas vous-même ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause.
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause?
Vous parlez de volcans, de naufrage... Eh! mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute autant que vous je déteste la guerre;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent : sans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?
L'hymen est sans amour? Ma femme a la réplique.
L'amour n'est nulle part? Consultez Angélique.
Les femmes sont un peu coquettes? Ce n'est rien :
Ce sexe est fait pour plaire, il s'en acquitte bien.
Tous nos plaisirs sont faux? Mais quelquefois, à table,
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchants vers? Eh! ne les lisez pas :
Il en paraît aussi dont je fais très-grand cas.
On déraisonne? Eh! oui, parfois un faux système
Nous égare... Entre nous, vous le prouvez vous-même.

[1] Talma, le premier acteur du siècle dans la tragédie; Mlle Mars, la première comédienne de notre âge. (N. E.)

Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot,
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

. . . .

Je ne suis point aveugle ; et je vois, j'en conviens,
Quelques maux, mais je vois encore plus de biens :
Je savoure les biens; les maux, je les supporte.
Que gagnez-vous, de grâce, à gémir de la sorte?
Vos plaintes, après tout, ne sont qu'un mal de plus.
Laissez donc là, mon cher, les regrets superflus ;
Reconnaissez du ciel la sagesse profonde,
Et croyez que tout est pour le mieux dans le monde.

LE MÊME. *Ibid.*

LE JOUEUR.

Eh bien, madame, soit; contentez votre ardeur,
J'y consens. Acceptez pour époux un joueur,
Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire :
Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
Quel charme qu'un époux, qui, flattant sa manie,
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie ;
Prend pour argent comptant, d'un usurier fripon,
Des singes, des pavés, un chantier, du charbon;
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle;
Qui va, revient, retourne, et l'use à voyager
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger;
Quand, après quelque temps, d'intérêts surchargée,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,
Des diamants du Temple [1], et des plats argentés;
Tant que, dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, et ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, et voit en moins d'un an,
Ses terres en décret, et son lit à l'encan!

REGNARD. *Le Joueur,* act. IV, sc. 1re.

L'AGIOTEUR.

Sa vie est un roman; il n'est point de carrière,
De spéculation qui lui soit étrangère :
On l'a vu médecin, comédien, soldat;
Dans les vivres ensuite il a volé l'État.
Possesseur aujourd'hui d'une fortune énorme,
Il s'est, à ce qu'il dit, jeté dans la réforme ;
Il s'est fait bienfaisant, et, par humanité,
Dégage les effets du mont-de-piété.
Du reste, il est toujours dans toutes les affaires,
Il est dans les emprunts, dans les prêts usuraires,
Et par mille moyens ingénieux, nouveaux,
Fait produire vingt fois les mêmes capitaux.
Il s'occupe de tout, de tout il fait ressource;
Des salons au comptoir, du palais à la bourse,
Il porte son génie actif, intelligent;
Enfin, il est partout où l'on voit de l'argent.

CASIMIR BONJOUR. *L'Argent,* act. Ier, sc. II.

LE MÉTROMANE.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune;
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit longtemps après que l'autre a disparu :
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru [2].
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme!
L'encre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte; et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger;
Mais, l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire,
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes :
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait, pour barreau je choisis le théâtre,
Pour client la vertu, pour loi la vérité,
Et pour juges mon siècle et la postérité.
Infortuné! je touche à mon cinquième lustre
Sans avoir publié rien qui me rende illustre!
On m'ignore; et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux!
Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense,
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance:
Mais le remède est simple; il faut faire comme eux:
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi :
Malheur aux écrivains qui viendront après moi!

PIRON. *La Métromanie,* act. III, sc. VII.

LES PHILOSOPHES DE L'ANTIQUITÉ.

Que de héros fameux! quels graves personnages!
Que vois-je? la discorde, au milieu de ces sages!
Et de maîtres, entre eux sans cesse divisés,
Naissent des sectateurs l'un à l'autre opposés!
Nos folles vanités font pleurer Héraclite,
Ces mêmes vanités font rire Démocrite.
Quel remède à nos maux que des ris ou des pleurs!
Qu'ils en cherchent la cause, et guérissent nos cœurs.
Habitant des tombeaux, que t'apprend leur silence?
« Les atomes erraient dans un espace immense ;
Déclinant de leur route, ils se sont approchés;
Durs, inégaux, sans peine ils se sont accrochés :
Le hasard a rendu la nature parfaite;
L'œil au-dessous du front se creusa sa retraite;
Les bras au haut du corps se trouvèrent liés;
La terre heureusement se durcit sous nos pieds :
L'univers fut le fruit de ce prompt assemblage;
L'être libre et pensant en fut aussi l'ouvrage. »
Par honneur, Hippocrate, ou par pitié du moins,
Va guérir ce rêveur si digne de tes soins.
C'est à l'eau dont tout sort que Thalès nous ramène;
L'air seul a tout produit, nous dit Anaximène;

---

[1] Lieu où se réunissaient à Paris tous les brocanteurs, revendeurs, etc. (N. E.)

[2] Scarron, poëte burlesque, et Patru, célèbre avocat, vivaient tous deux sous Louis XIV. (N. E.)

Et l'éternel pleureur assure que le feu
De l'univers naissant mit les ressorts en jeu.
Pyrrhon, qui n'a trouvé rien de sûr que son doute,
De peur de s'égarer, ne prend aucune route :
Insensible à la vie, insensible à la mort,
Il ne sait quand il veille, il ne sait quand il dort.
Et de son indolence, au milieu d'un orage,
Un stupide animal est en effet l'image.
Orné de sa besace, et fier de son manteau,
Cet orgueilleux n'apprend qu'à rouler un tonneau.
Oui, sa lanterne en main, Diogène m'irrite ;
Il cherche un homme, et lui n'est qu'un fou que j'évite.
C'est assez contempler ces astres si parfaits;
Anaxagore, enfin, dis-nous qui les a faits.
Mais quelle douce voix enchante mon oreille?
Tandis qu'en ces jardins Épicure sommeille,
Que de voluptueux répètent ses leçons,
Mollement étendus sur de tendres gazons!
Malheureux! jouissez promptement de la vie;
Hâtez-vous, le temps fuit, et la Parque ennemie
D'un coup de son ciseau va vous rendre au néant :
Par un plaisir encor volez-lui cet instant.
Votre austère rival, pâle, mélancolique,
Fait de ses grands discours résonner le Portique.
Je tremble en l'écoutant; sa vertu me fait peur;
Je ne puis, comme lui, rire de ma douleur;
J'ose la croire un mal, et le crois sans attendre
Que la goutte en fureur me contraigne à l'apprendre.
L'Académie, enfin, par la voix de Platon,
Va dissiper en moi tout l'ennui de Zénon :
Mais de Platon lui-même, et qu'attendre, et que croire,
Quand de ne rien savoir son maître fait sa gloire?
Incertain comme lui, n'osant rien hasarder,
Il réfute, il propose, et laisse à décider.
Par quelques vérités à peine il me console :
Il s'arrête, il hésite, il doute, et me désole.
Son disciple jaloux [1], prompt à l'abandonner,
Se retire au Lycée, et m'y veut entraîner :
Mais à l'homme inquiet le maître d'Alexandre
Du terrible avenir ne daigne rien apprendre.
Que me fait sa morale, et tout son vain savoir,
S'il me laisse mourir sans un rayon d'espoir?
Loin des longs raisonneurs que la Grèce publie,
Le mystique vieillard m'appelle en Italie [2].
La mort, si je l'en crois, ne doit point m'affliger ;
On ne périt jamais, on ne fait que changer;
Et l'homme, et l'animal, par un accord étrange,
De leurs âmes entre eux font un bizarre échange.
De prisons en prisons enfermés tour à tour,
Nous mourons seulement pour retourner au jour :
Triste immortalité, frivole récompense
D'une abstinence austère et de tant de silence!

RACINE le fils. *La Religion*, ch. III.

LE VRAI PHILOSOPHE.

. . . Le philosophe est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même ;
C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,
Être vrai, juste, bon, c'est son système unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux, et détestant les vices :
Voilà le philosophe; et, s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet.

DESTOUCHES.

LE FAUX PHILOSOPHE.

. . . . . . Il s'en donne le nom,
Comme tous ces messieurs qui, fiers de leur raison,
Se croyant appelés à réformer la terre,
A tous les préjugés ont déclaré la guerre.
Petits pédants obscurs, qui pensent à la fois
Éclairer l'univers et régenter les rois :
Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Est de se croire un droit exclusif au génie :
Flatteurs, en affichant le mépris des grandeurs ;
De tout ce qu'on révère audacieux frondeurs;
Pleins de crédulité pour les faits ridicules,
Et sur tout autre objet sottement incrédules ;
Pensant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrants;
Prêchant la tolérance, et très-intolérants;
Qui, sur un tribunal érigé par eux-mêmes,
Jugent tous les talents en arbitres suprêmes;
De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs,
De quiconque les brave ardents persécuteurs;
Enfin du monde entier s'arrogeant les hommages,
Pour avoir usurpé la qualité de sages.

PALISSOT. *Les Philosophes*, act. Ier, sc. II.

LES VÉRITABLES PHILOSOPHES.

Montrons le vrai tableau de la philosophie :
De la saine raison au sentiment unie
Naquirent les vertus, les arts et le bonheur;
Du sentiment naquit le véritable honneur.
De la société trouver les lois premières,
Des siècles différents rassembler les lumières,
Éclairer l'industrie, animer les talents,
Prendre le bien public pour l'objet de ses plans,
Des dons du ciel apprendre et combiner l'usage,
Sans du froid pédantisme affecter l'étalage;
Donner à la raison toute sa dignité,
D'une vertu farouche adoucir l'âpreté,
Ranimer le flambeau que l'erreur veut éteindre,
Étendre notre sphère au lieu de la restreindre;
Diriger par les mœurs l'heureux don de sentir,
Rendre l'homme meilleur, et non l'anéantir,
Tel est le noble emploi de la philosophie :
Par sa douce chaleur tout germe et fructifie,
Tout devient sentiment; sans elle tout languit.
Du vide du cœur vient le vide de l'esprit.
Cette philosophie, aimable autant qu'utile,
Est sérieuse et gaie, agissante et tranquille,
Et, loin de consacrer l'insensibilité,
N'inspire, ne ressent qu'amour, qu'humanité.

DESMAHIS. *L'Honnête Homme*, act. IV, sc. Ire.

---

1 Aristote. (N. E.)

2 Pythagore. (N. E.)

LES FAUX PHILOSOPHES.

Ces messieurs parlent trop de leur philosophie,
Et leur titre pompeux a perdu son crédit :
Leur conduite dément tout ce qu'ils en ont dit.
Ils bannissent loin d'eux les préjugés vulgaires ;
Mais à ces préjugés, peut-être nécessaires,
Qu'ont-ils substitué? De funestes erreurs.
Discoureurs insolents, impérieux frondeurs,
Ils prononcent des lois, ils dispensent la gloire;
Tyrans illuminés, ils commandent de croire.
L'un, qui veut par orgueil confondre tous les rangs,
Exige des petits ce qu'il refuse aux grands,
Et sans doute se met par sa ruse profonde
Seul au-dessus des rangs qu'il veut que l'on confonde;
L'autre érige en courage, en force, en liberté,
L'audace, la licence, et leur impunité.
Que dans un même lieu le hasard les rassemble,
A peine une heure ou deux peuvent-ils vivre ensemble.
L'envie est de leur cœur le premier élément;
Ce grand ressort les met sans cesse en mouvement.
Ils vantent leur amour pour la nature humaine;
Mais chacun d'eux pour l'autre est un objet de haine.
Il vaudrait mieux haïr les hommes en commun,
Mais en particulier faire grâce à chacun.
Il en est cependant, quoiqu'à peine on les nomme,
Chez qui l'homme d'esprit est joint à l'honnête homme:
Peut-être je pourrais en trouver jusqu'à trois;
Mais on risque beaucoup à se charger du choix.

LE MÊME. *Ibid.*

L'INCONSTANT.

Inconstant! oh, voilà votre mot ordinaire!
Eh! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès :
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.
C'est que je fus trompé, c'est qu'il faut souvent l'être,
C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connaître,
A moins que par soi-même on ne l'ait exercé:
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurais pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance.
Je goûte d'un état; j'y suis mal, et j'en sors;
Rien de plus naturel. Quoi! faudrait-il alors
Végéter sans désirs, sans nulle inquiétude;
Et, stupide jouet de la sotte habitude,
Garder par indolence un état ennuyeux,
N'être heureux qu'à demi quand on peut être mieux?
Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance;
M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant,
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause:
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose,
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté.
On veut fixer en vain cette mobilité :
Vains efforts! il échappe, il faut qu'il se promène;
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel;
Et, pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
Qu'il fût seul immobile : autour de lui tout change ;
La terre se dépouille, et bientôt reverdit,
La lune tous les mois s'accroît et s'arrondit...
Que dis-je? en moins d'un jour, tour à tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface; en un mot,
Tout change: changeons donc, puisque c'est notre lot.

COLLIN-D'HARLEVILLE. *L'Inconstant,* act. II, sc. IX.

L'IRRÉSOLU SUR LE CHOIX D'UN ÉTAT.

Au choix de quelque état êtes-vous arrêté?
—Mais... non; depuis dix ans pourtant j'ai médité
Cent fois sur tous; aucun n'emporte la balance.
Tour à tour le barreau, les armes, la finance,
Se partagent mes goûts, sans fixer mon destin,
Et mon esprit toujours flotte plus incertain.
—Vous dédaignez, je crois, la finance?—Au contraire.
Moi, j'irais dédaigner tout ce que l'on révère!
De l'argent je sais trop le magique pouvoir.
—Et cependant sur vous rien n'a pu prévaloir.
Vous aimiez le commerce?—Oui, certe! et quand je pense
Qu'il peut de mon pays accroître la puissance,
La splendeur, je me dis : L'homme dont les travaux
A nos prospérités ouvre des champs nouveaux,
Est grand, il fait le bien; et sa noble industrie
Le rend, dans tous les temps, l'homme de la patrie;
Cet honorable état m'aurait déjà fixé.
— Mais qui donc vous retient encore embarrassé?
— Le barreau, m'ayant pris un temps considérable,
Me semblerait d'ailleurs, peut-être, préférable.
Le droit, qui mène à tout, partout considéré,
Aux postes éminents sert de premier degré :
Administrer l'État, défendre l'innocence,
Eclairer la justice ou tenir sa balance,
Voilà les fonctions, les sublimes emplois
Où je puis m'élever par l'étude des lois.
—Vous penseriez donc...?—Oui! si le métier des armes
Encor plus éclatant, ne m'offrait plus de charmes.
—Mais le danger?—Peut-il arrêter un grand cœur?
On se bat, et qu'importe? on est mort ou vainqueur[1].
Déjà depuis longtemps je ne sais quelle ivresse
Vient s'emparer de moi quand je songe à la Grèce,
Lorsque je vois voler, vers ces bords malheureux,
Mes amis, nos savants, nos soldats valeureux;
Quand je songe à l'effet de l'élan sympathique
Qui semble nous porter vers ce peuple héroïque,
Je ne me conçois plus : moi qui devais courir,
Qui depuis si longtemps voulais le secourir!...
—Eh bien donc! vous allez...?—Je vais encore attendre.
Mais je suis toujours là! prêt à tout entreprendre.
J'attends, il le faut bien; et si j'avais pensé
Qu'on s'embarquât sitôt, je me serais pressé.
Rien n'est perdu pourtant : une cause si belle!
L'abandonner!... toujours je fis des vœux pour elle;
Si même je pouvais ensemble réunir
Et la gloire et l'amour dans un prompt avenir!
J'entrevois le bonheur, mais il m'échappe encore;
Que sais-je? il est peut-être un état que j'ignore,
Et qui surpasse tout.

Onésime LEROY. *L'Irrésolu,* sc. VII.

LES CHATEAUX EN ESPAGNE.

. . . . Chacun fait des châteaux en Espagne;
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne;

---

[1] Hor. *Sat. I,* liv. I. *Cita mors venit, aut victoria læta.*

On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire un moment seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit... Son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite;
Un commis est ministre; un jeune abbé, prélat;
Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre lui-même est riche en espérance.
. . . .
Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.
Eh bien, chacun du moins fut heureux en rêvant!
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve;
A nos chagrins réels c'est une utile trêve;
Nous en avons besoin : nous sommes assiégés
De maux dont à la fin nous serions surchargés,
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion! doux oubli de nos peines!
Oh! qui pourrait compter les heureux que tu fais!
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet seulement l'espérance;
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et, dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.
Il est fou... Là... songer qu'on est roi! seulement!
. . . .
On peut bien quelquefois se flatter dans la vie :
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie,
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh! non;
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »
Si je gagnais pourtant le gros lot, quel bonheur!
J'achèterai d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie;
Oh! oui, dans ce canton; j'aime ce pays-ci;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc à mon tour des gens à mon service.
Dans le commandement je suis un peu novice;
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.
Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi! gros fermier! j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir :
De mes mains chaque jour je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant! et puis cela rapporte.
Quel plaisir quand, le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses!
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité!
Je serai plus heureux que Monsieur sur un trône.
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : « Voilà
Ce bon monsieur Victor! » Cela me touchera.
Je puis bien m'abuser; mais ce n'est pas sans cause
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose;
(*Il cherche.*)
Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh! mais...
Où donc est-il? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible?
Ah! l'aurais-je perdu? Serait-il bien possible?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.
(*Il crie.*)
Que vais-je devenir! Hélas! j'ai tout perdu [1].

COLLIN-D'HARLEVILLE. *Les Châteaux en Espagne*, act. III, sc. VII et VIII.

LE NÉGOCIANT.

Sans place, dites-moi, vous ne pourriez donc vivre?
Mais, pour vouloir ainsi rester au gouvernail,
Avec l'État, messieurs, avez-vous passé bail?
Nous autres commerçants, nous ne pouvons comprendre
Un travers, qui paraît de jour en jour s'étendre.
Tout le monde veut vivre aux dépens de l'État!
On veut être commis, officier, magistrat;
On veut des traitements avoir le privilége.
Qu'un jeune homme ait, dix ans, dans le fond d'un collége
Mis du noir sur du blanc, il semble que le roi
Soit chargé de son sort et lui doive un emploi.
Si le gouvernement suivait cette tendance,
Les administrateurs de notre pauvre France,
En se multipliant tous les jours par degrés,
Deviendraient plus nombreux...que les administrés.
Je suis très-juste, moi, pour les fonctionnaires;
Les gens qui dans l'État, rouages nécessaires,
Occupent des emplois, j'en fais beaucoup de cas...
Mais j'estime encor plus les gens qui n'en ont pas.
Se livrer au commerce, enrichir sa patrie,
Exister par soi-même et par son industrie,
C'est le sort le plus beau!... Dans l'état social,
Le bien particulier fait le bien général.
Rien n'est seul, tout se tient, la richesse est féconde;
Qui sert ses intérêts sert ceux de tout le monde.
Moi, qui nourris deux mille ouvriers tous les ans,
Moi, dont la signature a cours depuis longtemps
En Allemagne, en Prusse, en Suède, en Angleterre,
Moi, de qui les produits courent l'Europe entière,
J'ai l'orgueil de penser, messieurs, que je vaux bien
Tel autre qui consomme et qui ne produit rien.

CASIMIR BONJOUR. *Le Protecteur et le Mari*, act. Ier, sc. VI.

LE CHATELAIN.

De tout usage antique amateur idolâtre,
De toute nouveauté frondeur opiniâtre;
Homme d'un autre siècle, et ne suivant en tout,
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût;
Cerveau des plus bornés qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,
Vous entretient sans cesse, avec stupidité,
De son banc [2], de ses soins et de sa dignité.
On n'imagine pas combien il se respecte :

---

[1] Rapprochez ce portrait de la fable *la Laitière et le Pot au lait*.

[2] Du banc séparé qu'il occupe à l'église en qualité de seigneur du village. (N. E.)

Ivre de son château dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il réglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre partout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue;
Il ne vous fera pas grâce d'une laitue.

GRESSET. *Le Méchant*, act. II, sc. VII.

LE DISPUTEUR.

Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube?
Contiez-vous un combat de votre régiment,
Il savait mieux que vous où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
N'importe, il vous citait ses lettres de l'armée;
Et, Richelieu présent, il aurait raconté
Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté [1].
D'ailleurs homme de sens, d'esprit et de mérite,
Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait, en l'écoutant, un silence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
Près de l'injurier, le quitter de furie;
Et, rejetant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.
Ses neveux, qu'à sa suite attachait l'espérance,
Avaient vu dérouter toute leur complaisance...
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,
Lui dit : « Mon médecin me défend de vous voir. »
Et, parmi cent vertus, cette unique faiblesse
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté sans avoir contredit.
Et tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il faisait disputer le prêtre et le notaire.
Que la bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort,
Si du moins il s'est tu devant ce grand arbitre!

RULHIÈRE. *Les Disputes*.

LE MONDE.

Combien ce tourbillon qu'on appelle le monde,
En travers, en erreurs, en misères abonde!
La tristesse s'y joint à la frivolité.
Qu'entend-on, que voit-on dans ce monde vanté?
Des folles de sang-froid, des prudes infidèles;
Des hommes moins sensés, plus faux, plus femmes qu'elles,
D'eux-mêmes fatigués et remplis tour à tour;
Des esprits sans esprit, des amours sans amour;
Des jeux sans agrément, de longs soupirs sans joie;
Pas un seul entretien où l'âme se déploie :
On s'y cache partout sous des airs de grandeur;
Politesse d'esprit et bassesse de cœur,
Ris faux, amitié feinte, estime contrefaite,
Voilà de ce beau monde une image parfaite.
L'ennui des compliments, la formule du jour,
Les plaisants de la ville et les sots de la cour,
Les propos décousus, les phrases mesurées,
Les brillants tourbillons de fêtes préparées,
Cette diversité de frivoles plaisirs,
Ces flots tumultueux de projets, de désirs,
Ce chaos agité d'intrigues et d'affaires,
Ce choc rapide et prompt d'événements contraires,
L'étude, la contrainte où sans cesse l'on est,
Tout y porte au dégoût, et rien n'y satisfait.
Quelle vie à la longue est plus laborieuse?

DESMAHIS. *L'Honnête Homme*, act. II, sc. II.

MÊME SUJET.

CLÉON.

Oh bon! quelle folie! êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux; croyez-vous aux méchants,
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire?
Pour moi, je n'y crois pas, soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est :
On reçoit et l'on rend, on est à peu près quitte.
Parlez-vous des propos? Comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre :
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
Je dis ici qu'Éraste est un mauvais plaisant;
Eh bien, on dit ailleurs qu'Éraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois, dans le fond, que des plaisanteries;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là :
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime.
Aujourd'hui dans le monde on ne connaît qu'un crime,
C'est l'ennui : pour le fuir, tous les moyens sont bons.
Il gagnerait bientôt les meilleures maisons,
Si l'on s'aimait si fort : l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule.
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend :
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes;
Tout est indifférent pour les âmes sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne : en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté.
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudrait être fin,
Ces indiscrétions, ces rapports infidèles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles,
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine et la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus, où sont ces caractères,
L'aisance, la franchise et les plaisirs sincères;
On est en garde, on doute enfin si l'on rira.
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage :
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air [2]?

GRESSET. *Le Méchant*, acte IV, sc. V.

---

1 Richelieu, maréchal de France sous Louis XV, né en 1696, mort en 1788. (N. E.)

2 Voyez, en prose, *Définitions*.

SOCIÉTÉS DE PARIS.

. . . . Paris! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on y peut rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité!...
Des femmes d'un caprice, et d'une fausseté!...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence;
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas! des protecteurs si bêtes!...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air; enfin, se tuer pour autrui!
Franchement des plaisirs, des biens de cette sorte
Ne sont pas, quand on pense, une chaîne bien forte;
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets, dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

LE MÊME. *Ibid.*, act. II.

LA PROVINCE ET PARIS.

Oui, j'habite, en effet, un singulier séjour;
Car on y dort la nuit, on y veille le jour.
S'amuser n'est pas tout; on s'y fait un délice
Du travail : promener [1] est même un exercice.
Les fils, dans mon pays, respectent leurs parents;
On n'imagine pas tout savoir à vingt ans :
On ne prodigue point non plus le nom d'aimable;
Et, pour le mériter, il faut être estimable.
On ne dit pas toujours : « Ma parole d'honneur! »
Il est moins dans la bouche, et plus au fond du cœur.
Aimer de bonne foi n'est point un ridicule;
De s'enrichir trop vite on se fait un scrupule;
Sans briller, il suffit que l'on ne doive rien :
On s'aime, on vit content, et l'on se porte bien.
. . . .
Mais il est un Paris que j'estime, que j'aime,
Que souvent je visite, où je me plais à voir
Tout le monde attentif à remplir son devoir.
Peu connue au dehors, même du voisinage,
La femme vit, se plaît au sein de son ménage;
Soigne, instruit, et gaîment, l'enfant qu'elle a nourri;
Trouve tout naturel d'honorer son mari.
Celui-ci, plein de zèle, et s'agite et s'exerce :
Heureux dans son état, son emploi, son commerce,
D'élever sa famille et de la soutenir!
Le soir, leur récompense est de se réunir.
Tour à tour, promenade, ou spectacle, ou lecture :
On n'est blasé sur rien, c'est partout la nature.
Peut-être que pour vous c'est un monde inconnu :
Vous ne m'en croyez pas; mais, d'honneur, je l'ai vu.

COLLIN-D'HARLEVILLE. *Les Mœurs du Jour*, acte II, sc. II.

[1] Il faut dire : *se promener*. (N. E.)

PARIS.

Mais Paris... Oh! Paris est bien cher à mon cœur!
On ne trouve que là tout à sa fantaisie,
Société sans gêne, amour sans jalousie,
Galanterie aimable, aisance du bon ton;
Point d'airs, point d'étiquette et de prétention;
De l'esprit, sans la morgue austère et magistrale
De cet ennui qu'ailleurs on prend pour la morale :
C'est là qu'on sait danser, se promener, causer.
L'art de vivre à Paris est l'art de s'amuser,
D'effleurer, d'embellir chaque instant qui s'envole,
Et sous cet air léger, insouciant, frivole,
L'essor de la raison n'en est que plus hardi :
On rit de tout, et tout se trouve approfondi.
Là, du beau dans tout genre est la règle accomplie :
On peut trouver ailleurs une femme jolie;
L'élégance, à Paris, relève ses appas :
Hors de Paris, vraiment, le goût n'existe pas.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU. *Paméla*, act. II, sc. XII.

LA VIE DE PROVINCE.

. . . . Des femmes aimables,
Qui, brillant décemment de leur propre beauté,
Ne font point un devoir de la frivolité;
Des cœurs simples et francs, des hommes raisonnables,
En un mot, les plaisirs de la société;
Un jeu dont on s'amuse, et sans excès funeste,
Qui, sans aucun tourment, délassant les joueurs,
Trop peu vif pour traîner après soi des malheurs,
Pour les intéresser l'est sûrement de reste;
Des dîners qui toujours satisfont l'appétit
Sans émousser le goût, où la raison sourit
　　A tout innocent badinage,
　　Où l'âme paraît sans nuage,
　　Où des amis qu'il réunit
　　Un plaisir pur fait le partage.

DESMAHIS. *Le Triomphe du Sentiment*, sc. XIV.

LA VIE DE PARIS.

On dîne donc là-bas! De ce gothique usage
　　On est revenu dans Paris :
　　La nuit est faite pour la table,
　　Le grand jour offusque les ris.
Le souper est le nœud de ce qui vit d'aimable;
　　C'est la scène des agréments :
　　Là le tableau du monde s'ouvre;
　　C'est dans ce tableau qu'on découvre
　　Les plus secrets événements;
　　C'est là que l'aimable folie
　　Préside aux plus légers propos;
　　Libre, féconde, la saillie
　　Part, vole, frappe et multiplie
Ces feux vifs, petillants, du choc des ris éclos.
Oui, là tout s'embellit, tout devient agréable;
　　Des flambeaux la douce clarté
　　Ajoute encore à la beauté
　　Ce clair-obscur inimitable,
　　Cet heureux adoucissement
Que mon pinceau ne peut rendre que faiblement.

LE MÊME. *Ibid.*

LE PARLEUR A PRÉTENTION.

Que mon bon ange aussi me débarrasse
De cet homme à prétention,
Qui, commandant l'attention,
A ses moindres propos attache une préface;
Qui, tel que l'on voit un archer,
De son arc détendu, quand la flèche s'envole,
Suivre de l'œil le trait qu'il vient de décocher,
Sitôt qu'il lâche une parole,
Vient lire dans mes yeux l'effet de son discours,
Ne permet pas qu'on en trouble le cours;
D'un regard exigeant me presse, m'interroge;
Quête un souris, sollicite un éloge;
Tremble qu'une pensée, une maxime, un mot,
N'aille mourir dans l'oreille d'un sot.
Au milieu de sa période,
J'échappe, en m'esquivant, au parleur incommode,
Et le laisse chercher dans les regards d'autrui
La satisfaction que lui seul a de lui.

DELILLE. *Poëme de la Conversation.*

LE FAT IGNORANT.

L'orateur des foyers et des mauvais propos!
Quels titres sont les siens? L'insolence et des mots,
Les applaudissements, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer, d'après lui, l'ignoble parodie
Sur les fruits du talent et les dons du génie.
Cette audace d'ailleurs, cette présomption,
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre;
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure,
Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous,
Qu'*attendre* est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants, qui n'étaient que des sots.
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien;
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire;
Examinez-les bien : un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux.
Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire.

. . . .

Si vous saviez combien cet esprit est aisé!
Combien il en faut peu! comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite.
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'âme, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.
On dit l'esprit commun; par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière;
La réputation des mœurs est la première;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur;
Mon estime toujours commence par le cœur :
Sans lui, l'esprit n'est rien; et, malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et des crimes [1].

GRESSET. *Le Méchant.*

LE MÉCHANT.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent!
On recherche un esprit dont on hait le talent;
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre,
Et, loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il est l'oracle et le bouffon,
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seraient fâchés de vivre :
On le voit une fois, il peut être applaudi;
Mais quelqu'un voudrait-il en faire son ami?
—On le craint, c'est beaucoup. — Mérite pitoyable!
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable?
C'est ordinairement à de faibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse et l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la faiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui?
Vous le croyez heureux? Quelle âme méprisable!
Si c'est là son bonheur, c'est être misérable.
Étranger au milieu de la société,
Et partout fugitif, et partout rejeté,
Vous connaîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance.
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments;
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté,
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déjà malheureux.
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage;
Qui, traînant après lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie :
Voilà le vrai proscrit, et vous le connaissez.

. . . .

S'amuser, dites-vous! Quelle erreur est la vôtre!
Quoi! vendre tour à tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société; diviser les esprits,
Aigrir les gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir les femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables :
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même âme avec la probité?
Tout le monde est méchant! Oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs; esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.

---

[1] Voyez, 1re partie, *Caractères ou Portraits.*

En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule.
Pour chasser ce nuage et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés ; voyez, à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité :
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

LE MÊME. *Ibid.*, acte IV, sc. IV.

MODÈLE D'EXERCICE.

Il était tout simple d'opposer au code de la méchanceté le langage du bon sens et la morale d'un bon cœur; mais ce contraste, supérieurement exécuté dans le rôle d'Ariste, distingue la comédie du *Méchant*. Ce rôle est le modèle de ceux où il faut soutenir le ton sérieux et moral, qui est entre deux excès, la froideur et la déclamation. C'est là, d'ordinaire, le double inconvénient de ces personnages que, dans la comédie, on appelle des *raisonneurs*. Depuis le Cléante du *Tartufe*, qui a si bien différencié la véritable et la fausse dévotion, l'Ariste du *Méchant* est celui qui a le mieux fait parler la raison. Le style de la pièce dans cette partie n'est ni moins piquant, ni moins parfait que dans les autres, et peut-être était encore plus difficile; car, dans un ouvrage où il ne faut jamais perdre de vue l'agrément, rien n'est si voisin de l'ennui que de prêcher la raison. Mais Gresset a su tour à tour l'assaisonner ou l'animer, la rendre agréable ou intéressante, au point que rien ne contribua plus à son succès que le rôle d'Ariste, surtout dans la grande scène du quatrième acte entre Valère et lui. L'avantage qu'il a sur un jeune homme qui ne fait que répéter les leçons de son maître Cléon, n'était pas ce qu'il y avait de plus malaisé dans ce rôle; mais, devant Cléon lui-même, qui est tout brillant d'esprit, il fallait plus d'art pour maintenir Ariste dans la supériorité qui convient à la bonne cause, sans subordonner le personnage principal. C'est une loi bien remarquable dans le genre dramatique, que cette nécessité si essentielle de ne jamais abaisser le premier personnage, celui sur qui l'auteur appelle principalement l'attention. Quoi qu'il puisse avoir de vicieux, il ne doit jamais descendre du rang où l'ont placé les convenances théâtrales. Il peut, il doit être confondu dans ses projets, puni par ses propres fautes; mais, en général, il doit être tel qu'il n'y ait en lui de méprisable que le vice dont la censure est l'objet de la pièce. Cette théorie est très-déliée, et demande quelque explication, parce que, si elle n'est pas bien entendue, elle semble, au premier coup d'œil, contraire à la moralité, reconnue pour une des premières lois dramatiques, et c'est la méprise où sont tombés les détracteurs outrés du théâtre. Pourquoi, ont-ils dit, faire admirer la présence d'esprit d'un scélérat comme Tartufe? Pourquoi rendre la méchanceté de Cléon si séduisante à force d'esprit? Pour mieux remplir l'objet que l'art se propose. En effet, il ne serait pas bien merveilleux que l'on détestât le crime sans talent, ou que l'on méprisât le vice sans esprit. Mais donner à l'un et à l'autre tout ce qu'il y a de plus capable d'éblouir, et pourtant amener le spectateur, en dernier résultat, à les condamner et à les flétrir, voilà ce qui est digne du plus beau de tous les arts. Si Tartufe était un maladroit sur la scène, l'hypocrite du parterre serait rassuré, et dirait : J'en sais davantage. Mais il ne commet pas une faute; il est le plus fin et le plus avisé de tous les hommes, et pourtant il échoue. La conséquence est frappante : c'est que l'hypocrisie, malgré toutes ses ruses, est tôt ou tard confondue. De même, si l'auteur du *Méchant* veut faire tomber ce faux air de supériorité que donne si aisément la méchanceté, et qui fait que tant de sots s'efforcent d'être méchants, y réussira-t-il en ne donnant à son personnage ni agrément ni séduction? Vraiment, dirait chacun à part soi, ce n'est pas ainsi que la méchanceté peut réussir : un tel homme n'est qu'odieux et dégoûtant; et le dégoût et l'indignation ne tomberaient que sur le personnage, et non pas sur son vice. Mais que fait l'artiste qui sait son métier, et qui a bien compris la loi que j'explique ? Il sépare habilement le vice et le personnage vicieux : il donne à celui-ci tous les avantages naturels qu'il peut avoir, et qui lui laissent dans le cadre dramatique la place distinguée qu'il doit occuper; et, comme tous ces avantages ne le garantissent pas de l'opprobre qui l'accable à la fin de la pièce, quand il est reconnu pour ce qu'il est, il résulte que, plus il a montré de qualités estimables et de dehors heureux, plus le vice, qui ternit tout, inspire de mépris et d'aversion.

LA HARPE. *Cours de Littérature.*

LE MÉDISANT.

La rage de médire est une impertinence;
Dans notre vanité ce défaut prend naissance.
Du bonheur du prochain le tableau vous aigrit;
Le désir de briller, de montrer de l'esprit,
Vous met à la merci des oisifs d'une ville,
Et vous n'êtes méchant que pour paraître habile.
Mais que vous revient-il de ces fâcheux éclats?
On vous flatte tout haut, on vous blâme tout bas;
Vos bons mots quelquefois font rire la sottise,
Mais toujours l'honnête homme en secret vous méprise;
Il vous fuit : il vous voit, à sa perte attaché,
Lancer souvent le trait d'un perfide caché,

Insulter en riant nos mères et nos filles,
Détruire par un mot le bonheur des familles,
Et pour un jeu d'esprit, fruit de la vanité,
Condamner l'innocence, et flétrir la beauté.
Rien n'est sacré pour vous, et la reconnaissance
N'a jamais enchaîné l'affreuse médisance.
Dès qu'un homme est atteint de ce fatal penchant,
Il est tout glorieux de paraître méchant;
Nos chagrins sont pour lui de légers badinages;
Il s'amuse des pleurs, il sourit des outrages;
Pour un plaisir cruel, et qui dure un moment,
L'honneur et l'amitié lui parlent vainement.
Les médisants enfin sont une affreuse peste,
Qu'un homme de bon sens blâme, fuit, et déteste.

GOSSE. *Le Médisant*, act. Ier, sc. XIV.

LES MOEURS DE SYBARIS.

Loin que le Sybarite, en voltigeant sans cesse
Et d'objets en objets, et d'ivresse en ivresse,
Épure enfin son âme au feu des voluptés,
Las de tant de plaisirs rapidement goûtés,
Il ne s'y livre plus qu'avec indifférence;
Ils n'ont tous à ses yeux qu'une même nuance:
Son âme sans ressort languit sans mouvement,
Et ne peut distinguer un goût d'un sentiment.
Dans le rire affecté d'une joie apparente,
Il consume le cours de sa vie indolente:
Mais ce dehors trompeur cache un profond ennui.
Cet ennui le dévore, il le traîne avec lui,
Et c'est en vain qu'il quitte, en croyant se distraire,
Un plaisir qui déplaît pour un qui va déplaire.
De mes concitoyens les sens trop délicats,
Toujours près du bonheur, ne le possèdent pas.
Il échappe à leurs soins, à leurs recherches vaines;
Mais, froids pour les plaisirs, ils ressentent les peines:
Leurs maux les plus légers sont des tourments affreux.
L'un d'eux (et ce trait seul me fait rougir pour eux),
L'un d'eux, sur le duvet où leur ennui repose,
Sut trouver la douleur dans le pli d'une rose.
Automates flétris, fantômes épuisés,
Du poids de leur parure ils semblent écrasés.
Leur corps faible et tremblant s'affaisse sous lui-même.
Tous ces voluptueux, dans leur mollesse extrême,
Sont éblouis du jour dont ils sont éclairés:
On les voit, sur leurs chars, pâles, défigurés,
S'évanouir au bruit de leurs coursiers rapides.
Au milieu des festins, sur leurs lèvres livides,
Leurs mains, en frémissant, portent les coupes d'or:
Ils y burent l'ennui qu'ils vont y boire encor.
Pour hâter le soleil et la course des heures,
Étendus sur des lits au fond de leurs demeures,
Heureux de s'oublier, ils dorment sous le dais.
Le silence et la nuit règnent dans leurs palais.
Là, bercés tristement des mains de la Mollesse,
Leur propre oisiveté les lasse et les oppresse.
Brisés par le repos, tourmentés sur des fleurs,
Ils s'agitent en vain, et vont languir ailleurs.
Trop faibles (dieux puissants, rendez vain cet augure!)
Trop faibles pour porter le fardeau d'une armure,
Épouvantés chez eux de l'ombre des dangers,
Plus timides encore aux yeux des étrangers,
Esclaves destinés aux fers d'un nouveau maître,
Ils auront pour vainqueur quiconque voudra l'être[1].

COLARDEAU.

[1] Voyez, en prose, *Caractères ou Portraits*.

L'HOMME BLASÉ.

. . . . . . Aux ennuis condamné,
Accablé du fardeau d'une tristesse extrême,
Réduit au sort affreux d'être à charge à moi-même,
J'épargne aux yeux d'autrui l'objet fastidieux
D'homme ennuyé partout, et partout ennuyeux.
C'est un état qu'en vain vous voudriez combattre:
Insensible aux plaisirs dont j'étais idolâtre,
Je ne les connais plus, je ne trouve aujourd'hui
Dans ces mêmes plaisirs que le vide et l'ennui:
Cette uniformité des scènes de la vie
Ne peut plus réveiller mon âme appesantie;
Ce cercle d'embarras, d'intrigues, de projets,
Ne doit nous ramener que les mêmes objets;
Et, par l'expérience instruit à les connaître,
Je reste sans désirs sur tout ce qui doit être.
Dans le brillant fracas où j'ai longtemps vécu,
J'ai tout vu, tout goûté, tout revu, tout connu;
J'ai rempli pour ma part ce théâtre frivole:
Si chacun n'y restait que le temps de son rôle,
Tout serait à sa place, et l'on ne verrait pas
Tant de gens éternels dont le public est las.
Le monde usé pour moi n'a plus rien qui me touche,
Et c'est pour lui sauver un rêveur si farouche,
Qu'étranger désormais à la société,
Je viens de mes déserts chercher l'obscurité.

GRESSET. *Sidney*, act. II, sc. II.

RÉPONSE, OU L'EMPLOI DE LA VIE.

Si vous avez goûté tous les biens des humains,
Si vous les connaissez, le choix est dans vos mains.
Bornez-vous aux plus vrais; et laissez les chimères
Dont le repentir suit les lueurs passagères.
Quel fut votre bonheur! A présent sans désirs,
Vous avez, dites-vous, connu tous les plaisirs.
Eh quoi! n'en est-il point au-dessus de l'ivresse
Où le monde a plongé notre aveugle jeunesse?
Ce tourbillon brillant de folles passions,
Cette scène d'erreurs, d'excès, d'illusions,
Du bonheur des mortels bornent-ils donc la sphère?
La raison à nos vœux ouvre une autre carrière.
Croyez-moi, cher ami, nous n'avons pas vécu:
Employer ses talents, son temps et sa vertu,
Servir au bien public, illustrer sa patrie,
Penser enfin, c'est là que commence la vie.
Voilà les vrais plaisirs dignes de tous nos vœux,
La volupté par qui l'honnête homme est heureux:
Votre âme pour ces biens est toute neuve encore.

LE MÊME. *Ibid.*

LA JEUNESSE DU JOUR.

Moi! je me garde bien de dire un mot; j'admire.
Je sens que, pour s'instruire, il n'était pas besoin
De tant se fatiguer, de prendre tant de soin.
Oh! non, je reconnais que ces longues études
N'étaient que sot ennui, que tristes habitudes;
Je vois qu'à moins de frais il est de beaux esprits,
Et même des savants, qui, n'ayant rien appris,
N'ignorent nulle chose, et, des heures entières,
Vont parler, discuter sur toutes les matières,
Sur des points de science, en affaires de goût,
Dans le monde, au spectacle, en famille et partout,

S'érigent en censeurs, en arbitres suprêmes,
Et toujours, en un mot, sont très-contents d'eux-mêmes.
On est tout confondu d'un ton si décidé.
Tu sais tout, à t'entendre; et monsieur de Naudé
Me disait même hier : Que de choses j'ignore!
Mon ami, je vieillis en m'instruisant encore.
. . . . J'admire, ajoutait-il,
Et l'air de confiance, et l'éternel babil
De ces messieurs à peine échappés de l'enfance;
Car ils ont, d'un seul pas, franchi l'adolescence.
Ils semblent tout savoir, à leur ton, leur maintien;
Mais ils ne savent rien, n'apprendront jamais rien;
Parlent avec mépris de tout ce qu'ils ignorent,
Et de leur nullité publiquement s'honorent.
Êtres inconséquents, neufs et blasés, flétris,
Tels que des fruits sans goût, avant le temps mûris :
A quinze ans, les voilà déjà de petits hommes
Plus forts, même plus vieux que tous tant que nous sommes.

COLLIN-D'HARLEVILLE. *Le Vieillard et les Jeunes Gens*, act. II, sc. IV.

L'ÉRUDIT [1].

Si l'entretien languit, ne soyez point en peine;
De la maison voisine arrive un érudit
Qui, dans les murs de Rome et de Sparte et d'Athène,
Sait tout ce qu'on a fait, et tout ce qu'on a dit;
Son érudition profonde
Vous dit d'où sont partis tous les peuples du monde.
Il sait par cœur les noms des princes du sénat,
Tous les Romains promus au grand pontificat,
Au rang d'édile, au tribunat;
Qui, sur la scène, a pris le premier masque;
Qui, chez les Grecs, porta le premier casque.
Du casque il passe au bâton augural,
Au lituus [2] pontifical;
Puis viennent les extraits des poudreux antiquaires;
Les temples, les tombeaux, les urnes cinéraires;
Puis il vous mène au mont Capitolin,
Au Quirinal, à l'Esquilin,
Au temple de la Paix, au vaste Colisée;
Compte les chapiteaux de sa masse brisée;
Vous dit par quels heureux hasards
Il vient de découvrir un vieux camp des Césars.
Las des antiquités et romaines et grecques,
Des Latins, des Gaulois, des Volsques et des Èques,
J'arrive enfin, quoiqu'un peu tard,
A nos aïeux les Francs, à leurs premiers évêques;
Menacé de subir les annales d'un czar,
D'un soudan ou d'un hospodar,
Je maudis les bibliothèques,
Et suis près d'excuser l'incendiaire Omar [3].

DELILLE. *La Conversation.*

---

1 Voyez, 1re partie, *Caractères ou Portraits*.
2 Espèce de crosse que portaient les prêtres de Rome. (N. E.)
3 Ce fut vers l'an 670 que le calife Omar, commandant des fidèles, fit incendier la bibliothèque d'Alexandrie; il disait : « Si ces livres s'accordent avec le Coran, ils sont inutiles; s'ils ne s'accordent pas avec notre loi, il faut les détruire. » (N. E.)

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

APPENDICE.

NARRATIONS.

MORT DE MADEMOISELLE DE TOURNON.

Le marquis de Varandon, destiné à l'Église, était devenu amoureux de mademoiselle de Tournon. La famille de M. de Varandon, estimant lui être plus utile qu'il fût d'Église, s'était opposée à ce mariage. Quelque temps après, M. de Varandon, libre alors, et ayant du tout quitté la robe longue, se retrouve à Namur, auprès de mademoiselle de Tournon, qui en reçut une certaine joie, pensant bien que M. de Varandon la demanderait à sa mère. Mais il n'en fut pas ainsi : à Namur, le marquis de Varandon ne fit pas seulement semblant de la reconnaître.

Le dépit, le regret, l'ennui lui serra tellement le cœur, elle s'étant contrainte de faire bonne mine tant qu'il fut présent, sans montrer de s'en soucier, que soudain qu'ils furent hors du bateau où ils nous dirent adieu, elle se trouve tellement saisie, qu'elle ne peut plus respirer qu'en criant, et avec des douleurs mortelles. N'ayant nulle autre cause de son mal, la jeunesse combat huit ou dix jours la mort, qui, armée de dépit, se rend enfin victorieuse [1], la ravissant à sa mère et à moi, qui n'en fîmes moins de deuil l'une que l'autre ; car sa mère, bien qu'elle fût rude, l'aimait uniquement. Ses funérailles étant commandées, et le funeste convoi étant au milieu de la rue, qui allait à la grande église, le marquis de Varandon, coupable de ce triste accident, quelques jours après mon partement de Namur, s'étant repenti de sa cruauté, et son ancienne flamme s'étant de nouveau rallumée (ô étrange fait !) par l'absence, qui par la présence ne pouvoit être émue, se résout de la venir demander à sa mère, prie dom Jean de lui donner une commission vers moi ; et venant en diligence, arrive justement sur le point que le corps, aussi malheureux qu'innocent et glorieux en sa virginité, était au milieu de cette rue. La presse de cette pompe funèbre l'empêche de passer : il regarde ce que c'est. Il avise de loin, au milieu d'une grande et triste troupe, des personnes en deuil, et un drap blanc couvert de chapeaux de fleurs. Il demande ce que c'est; quelqu'un de la ville lui répond que c'est un enterrement. Lui, trop curieux, s'avance jusques aux premiers du convoi, et importunément presse de lui dire ce que c'est. O mortelle réponse ! L'amour, ainsi vengeur de l'ingrate inconstance, veut faire éprouver à son âme ce que par son dédaigneux oubli il a fait souffrir au corps de sa maîtresse, les traits de la mort. Cet ignorant qu'il pressait lui répond que c'est le corps de mademoiselle de Tournon. A ce mot, il se pâme et tombe de cheval. Il le faut emporter en un logis comme mort, voulant plus justement, en cette extrémité, lui rendre union en la mort que trop tard en la vie il lui avait accordée. Son âme, que je crois, allant dans la tombe au requérir pardon à celle que son dédaigneux oubli y avait mise, le laissa quelque temps sans aucune apparence de vie ; et, étant revenu, l'anime de nouveau pour lui faire éprouver la mort, qui une seule fois n'eût assez puni son ingratitude.

MARGUERITE DE VALOIS, *Mémoires*.

La beauté des sentiments, la force, la naïveté et la justesse des expressions, la gradation habile de la joie, de l'impatience, de la surprise, de la douleur, le mouvement dramatique

[1] Après que, par le dernier effet de notre courage, nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. (BOSSUET, *Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans.*)

de la narration, le mélange d'images riantes et tristes, tout cela est parfait : on dirait la mort de Turenne ou de Henriette d'Angleterre. Dans Marguerite de Valois et dans madame de Sévigné, il y a du Bossuet, tant la nature est près du sublime ! tant les inspirations de l'âme sont voisines du génie, ou plutôt le génie c'est l'âme !

UNE PARTIE DE TRICTRAC.

J'avais senti petiller mon argent au moment qu'il avait lâché le mot de cartes et de dés. Je fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeait remplie de figures extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y avait que dix-huit ou vingt de ces messieurs qui auraient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouait, et je faillis à mourir de rire. Je m'étais attendu à voir bonne compagnie et gros jeu; et c'étaient deux Allemands qui jouaient au trictrac. Jamais chevaux de carrosse n'ont joué comme ils faisaient; mais leur figure surtout passait l'imagination. Celui auprès de qui j'étais, était un petit ragot, grassouillet et rond comme une boule. Il avait une fraise avec un chapeau pointu, haut d'une aune. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que c'était. Un marchand de Bâle, me dit-il, qui vient vendre ici des chevaux : mais je crois qu'il n'en vendra guère de la manière qu'il s'y prend ; car il ne fait que jouer. Joue-t-il gros jeu ? lui dis-je. Non pas à présent, dit-il ; ce n'est que pour leur écot, en attendant le souper ; mais quand on peut tenir le petit marchand en particulier, il joue beau jeu. A-t-il de l'argent? lui dis-je. Oh, oh ! dit le perfide, plût à Dieu que vous lui eussiez gagné mille pistoles, et en être de moitié, nous ne serions pas longtemps à les attendre,

Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du chapeau pointu. Je me remis auprès de lui pour l'étudier : il jouait tout de travers ; écoles sur écoles, Dieu sait ! Je commençais à me sentir quelques remords sur l'argent que je devais gagner à une petite citrouille qui en savait si peu. Il perdit son écot ; on servit et je le fis mettre auprès de moi. C'était une table de réfectoire où nous étions pour le moins vingt-cinq, malgré les promesses de mon hôte.

Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue se dispersa, je ne sais comment, à la réserve du petit Suisse qui se tint auprès de moi, et de l'hôte, qui se vint mettre de l'autre côté. Ils fumaient comme des dragons, et le Suisse me disait de temps en temps : *Demande pardon à monsieur de la liberté grande ;* et là-dessus m'envoyait des bouffées de tabac à m'étouffer. M. Cerise, de l'autre côté, me *demanda la liberté de me demander* si j'avais jamais été dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air sans avoir voyagé en Suisse.

Le petit ragot à qui j'avais affaire était aussi questionneur que l'autre. Il me demanda si je venais de l'armée de Piémont ; et lui ayant dit que j'y allais, il me demanda si je voulais acheter des chevaux ; qu'il en avait bien deux cents, dont il me ferait bon marché. Je commençais à être enfumé comme un jambon ; et m'ennuyant du tabac et des questions, je proposai à mon homme de jouer une petite pistole au trictrac en attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il y consentit, en me demandant pardon de la *liberté grande.*

Je lui gagnai partie, revanche et le tout dans un clin d'œil.

Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut-de-chausse pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets ; et, me le présentant, il me demanda pardon de la *liberté grande* et voulut se retirer. Ce n'était pas mon compte. Je lui dis que nous ne jouions que pour nous amuser, que je ne voulais point de son argent ; et que, s'il voulait, je lui jouerais ses quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit quelque difficulté ; mais il se rendit à la fin et les regagna. J'en fus piqué : j'en rejouai une autre ; la chance tourna, le dé lui devint favorable, les écoles cessèrent ; je perdis partie, revanche et le tout : les moitiés suivirent, le tout en fut. J'étais piqué, lui, beau joueur ; il ne me refusa rien, et me gagna tout, sans que j'eusse pris six trous en huit ou dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent pistoles ; mais, comme il vit que je ne mettais pas au jeu, il me dit qu'il était tard ; qu'il fallait qu'il allât voir ses chevaux, et se retira, me demandant pardon de la *liberté grande.*

Le sang-froid dont il me refusa, et la politesse dont il me fit la révérence, me piquèrent tellement, que je fus tenté de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont je venais de perdre jusqu'à la dernière pistole, que je ne fis pas d'abord toutes les réflexions qu'il y a à faire sur l'état où j'étais réduit.

Je n'osais remonter dans ma chambre, de peur de Brinon, mon gouverneur. Par bonheur, s'étant ennuyé de m'attendre, il s'était couché. Ce fut quelque consolation ; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avait de funeste dans mon aventure se présenta à mon imagination. Je n'eus garde de m'endormir. J'envisageais toute l'horreur de mon désastre sans y trouver de remède ; et j'eus beau tourner mon esprit de

toutes façons, il ne me fournit aucun expédient.

Je ne craignais rien tant que l'aube du jour : elle arriva pourtant, et le cruel Brinon avec elle. Il était botté jusqu'à la ceinture, et faisant claquer un maudit fouet qu'il tenait à la main : Debout, M. le chevalier, s'écria-t-il en ouvrant mes rideaux, les chevaux sont à la porte et vous dormez encore ! nous devrions avoir déjà fait deux postes. Çà, de l'argent pour payer dans la maison. Brinon, lui dis-je d'une voix humiliée, fermez le rideau ! Comment ! s'écria-t-il, fermer le rideau ! Vous voulez donc faire votre campagne à Lyon ? Apparemment vous y prenez goût. Et le gros marchand, vous l'avez dévalisé? Non pas? M. le chevalier, cet argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille ; et c'est le pain de ses enfants qu'il a joué, et que vous avez gagné. Cela valait-il la peine de veiller toute la nuit? Que dirait madame si elle voyait ce train ? M. Brinon, lui dis-je, fermez, s'il vous plaît, le rideau. Mais, au lieu de m'obéir, on eût dit que le diable lui fourrait dans l'esprit ce qu'il y avait de plus sensible et de plus piquant dans un malheur comme le mien. Et combien ? me disait-il : Les cinq cents? Que fera ce pauvre homme? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, M. le chevalier; cet argent ne vous profitera pas. Est-ce quatre cents? trois ? deux ? Quoi! ce ne serait que cent pistoles? poursuivit-il, voyant que je branlais la tête à chaque somme qu'il avait nommée. Il n'y a pas grand mal à cela ; cent pistoles ne le ruineront pas, pourvu que vous les ayez bien gagnées. Brinon, mon ami, lui dis-je avec un grand soupir, fermez le rideau, je suis indigne de voir le jour.

Brinon tressaillit à ces tristes paroles ; mais il pensa s'évanouir quand je lui contai mon aventure.

HAMILTON. *Mémoires de Grammont.*

LYSIMAQUE.

Lorsque Alexandre eut détruit l'empire des Persans, il voulut que l'on crût qu'il était fils de Jupiter. Les Macédoniens étaient indignés de voir ce prince rougir d'avoir Philippe pour père; leur mécontentement s'accrut lorsqu'ils lui virent prendre les mœurs, les habits et les manières des Perses ; et ils se reprochaient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençait à les mépriser. Mais on murmurait dans l'armée, et on ne parlait pas.

Un philosophe nommé Callisthène avait suivi le roi dans son expédition. Un jour qu'il le salua à la manière des Grecs : D'où vient, lui dit Alexandre, que tu ne m'adores pas? Seigneur, lui dit Callisthène, vous êtes chef de deux nations; l'une, esclave avant que vous l'eussiez soumise, ne l'est pas moins depuis que vous l'avez vaincue; l'autre, libre avant qu'elle vous servit à remporter tant de victoires, l'est encore depuis que vous les avez remportées. Je suis Grec, seigneur; et ce nom vous l'avez élevé si haut que, sans vous faire tort, il ne nous est plus permis de l'avilir.

Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus ; il était terrible dans sa colère ; elle le rendait cruel. Il fit couper le nez et les oreilles à Callisthène, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer et le fit transporter ainsi à la suite de l'armée.

J'aimais Callisthène, et de tout temps, lorsque mes occupations me laissaient quelques heures de loisir, je les avais employées à l'écouter ; et si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que ses discours faisaient sur moi. J'allai le voir. Je vous salue, lui dis-je, illustre malheureux, que je vois dans une cage de fer comme on enferme une bête sauvage pour avoir été le seul homme de l'armée.

Lysimaque, me dit-il, quand je suis dans une situation qui demande de la force et du courage, il me semble que je me trouve presque à ma place. En vérité, si les dieux ne m'avaient mis sur la terre que pour y mener une vie voluptueuse, je croirais qu'ils m'auraient donné en vain une âme grande et immortelle. Jouir des plaisirs des sens est une chose dont tous les hommes sont aisément capables, et si les dieux ne nous ont faits que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont voulu, et ils ont plus exécuté qu'entrepris. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je sois insensible ; vous ne me faites que trop voir que je ne le suis pas. Quand vous êtes venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plaisir à vous voir faire une action de courage, mais, au nom des dieux, que ce soit pour la dernière fois. Laissez-moi soutenir mes malheurs, et n'ayez pas la cruauté d'y joindre encore les vôtres.

Callisthène, lui dis-je, je vous verrai tous les jours. Si le roi vous voyait abandonné des gens vertueux, il n'aurait plus de remords, il commencerait à croire que vous êtes coupable. Ah ! j'espère qu'il ne jouira pas du plaisir de voir que ses châtiments me feront abandonner un ami.

Un jour Callisthène me dit : Les dieux immortels m'ont consolé, et depuis ce temps je sens en moi quelque chose de divin qui m'a ôté le sentiment de mes peines. J'ai vu en songe le grand Jupiter. Vous étiez auprès de lui ; vous aviez un sceptre à la main et un bandeau royal sur le front. Il vous a montré à moi et m'a dit : Il te rendra plus heureux. L'émotion où j'étais m'a réveillé. Je me suis trouvé les mains élevées au ciel et faisant des efforts pour dire : Grand Jupiter, si Lysimaque doit régner, fais qu'il règne avec justice. Lysima-

que, vous régnerez; croyez un homme qui doit être agréable aux dieux puisqu'il souffre pour la vertu.

Cependant Alexandre ayant appris que je respectais la misère de Callisthène, que j'allais le voir, que j'osais le plaindre, entra dans une nouvelle fureur : Va, dit-il, combattre contre les lions, malheureux qui te plais tant à vivre avec les bêtes féroces ! On différa mon supplice pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour qui le précéda, j'écrivis ces mots à Callisthène : Je vais mourir. Toutes les idées que vous m'aviez données de ma future grandeur se sont évanouies de mon esprit. J'aurais souhaité d'adoucir les maux d'un homme tel que vous.

Prexape, à qui je m'étais confié, m'apporta cette réponse : Lysimaque, si les dieux ont résolu que vous régniez, Alexandre ne peut pas vous ôter la vie, car les hommes ne résistent pas à la volonté des dieux.

Cette lettre m'encouragea ; et faisant réflexion que les hommes les plus heureux et les plus malheureux sont également environnés de la main divine, je résolus de me conduire, non pas par mes espérances, mais par mon courage, et de défendre jusqu'à la fin une vie sur laquelle il y avait de si grandes promesses.

On me mena dans la carrière. Il y avait autour de moi un peuple immense qui venait être témoin de mon courage ou de ma frayeur. On me lâcha un lion. J'avais plié mon manteau autour de mon bras ; je lui présentai ce bras ; il voulut le dévorer ; je lui saisis la langue, la lui arrachai, et le jetai à mes pieds.

Alexandre aimait naturellement les actions courageuses ; il admira ma résolution, et ce moment fut celui du retour de sa grande âme.

Il me fit appeler, et, me tendant la main : Lysimaque, me dit-il, je te rends mon amitié, rends-moi la tienne. Ma colère n'a servi qu'à te faire faire une action qui manque à la vie d'Alexandre.

Je reçus les grâces du roi ; j'adorai les décrets des dieux, et j'attendais leurs promesses sans les rechercher ni les fuir. Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître. Les fils du roi étaient dans l'enfance ; son frère Aridée n'en était jamais sorti ; Olympias n'avait que la hardiesse des âmes faibles, et tout ce qui était cruauté était pour elle du courage ; Roxane, Eurydice, Statyre, étaient perdues dans la douleur. Tout le monde, dans le palais, savait gémir, et personne ne savait régner. Les capitaines d'Alexandre levaient donc les yeux sur son trône ; mais l'ambition de chacun fut contenue par l'ambition de tous. Nous partageâmes l'empire, et chacun de nous crut avoir partagé le prix de ses fatigues.

Le sort me fit roi d'Asie ; et à présent que je puis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Callisthène. Sa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action, et ses soupirs me disent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre mon peuple et moi.

Je suis le roi d'un peuple qui m'aime : les pères de famille espèrent la longueur de ma vie comme celle de leurs enfants ; les enfants craignent de me perdre comme ils craignent de perdre leur père.

Mes sujets sont heureux, et je le suis.

MONTESQUIEU.

L'ABENAKI.

Pendant les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de sauvages Abenakis défit un détachement anglais ; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course, et acharnés à les poursuivre ; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages qui l'abordaient la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort. Il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps un vieux sauvage armé d'un arc s'approche de lui, et se dispose à le percer d'une flèche ; mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup il abaisse son arc et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer ; ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglais par la main, le rassura par ses caresses et le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais ; il en fit moins son esclave que son compagnon ; il lui apprit la langue des Abenakis, et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais ; quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui, et après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes et se mirent en campagne.

Le vieillard, qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux, accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts ; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Écoute, je t'ai sauvé la vie, je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache et à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étais-tu lorsque je t'ai conduit à ma cabane ? Tes mains étaient celles d'un

enfant, elles ne servaient ni à te nourrir, ni à te défendre; ton âme était dans la nuit, tu ne savais rien; tu me dois tout. Serais-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, et pour lever la hache contre nous?

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abenaki.

Le sauvage mit les deux mains sur son visage en baissant la tête, et après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur. As-tu un père? Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. Oh! qu'il est malheureux! s'écria le sauvage; et après un moment de silence, il ajouta : Sais-tu que j'ai été père? Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat; il était à mon côté, je l'ai vu mourir en homme; il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé. Oui, je l'ai vengé... Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissements qu'il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient plus. Il se calma peu à peu et se tournant vers l'orient, où le soleil allait se lever, il dit au jeune Anglais : Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière? As-tu du plaisir à le regarder? Oui, dit l'Anglais, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel. Eh bien! je n'en ai plus, dit le sauvage en versant un torrent de larmes. Un moment après, il montra au jeune homme un manglier qui était en fleurs. Vois-tu ce bel arbre? lui dit-il, as-tu du plaisir à le regarder? Oui, j'ai du plaisir à le regarder. Je n'en ai plus, reprit le sauvage avec précipitation; et il ajouta tout de suite : Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève, et les fleurs du printemps.

SAINT-LAMBERT.

LA DIÈTE DE VARSOVIE EN 1740.

Les partisans de la Russie, impatients de commencer la diète, après une longue attente virent enfin paraître le maréchal, accompagné de Mokranouski; tous deux respectés de leurs ennemis même; tous deux si considérés dans la république, que, pendant leur vie entière, quiconque eut pour soi l'un d'eux crut en lui seul avoir un grand parti; n'ayant entre eux, dans la carrière des vertus, que la différence de leurs âges; l'un dans les dernières années de la vieillesse, plus recommandable par le souvenir de ses actions passées; l'autre dans la plus grande force de l'âge, étant pour de longues années l'espérance des bons citoyens. Le maréchal s'avança au milieu de l'assemblée, s'y arrêta debout, et, ayant en main le bâton de sa dignité, qu'il fallait lever pour ouvrir la diète, il le tint renversé. Mokranouski, arrivé à la place qu'il devait occuper comme nonce, lui dit en élevant la voix : « La sage prévoyance « de vingt-deux sénateurs et de quarante-cinq « nonces nous a appris que nous ne pouvons « point délibérer sur les affaires publiques. Voici « leur manifeste, dit-il en le déployant; je vous « prie donc de ne pas lever le bâton, puisque « les troupes russes sont dans le royaume et vous « entourent. J'arrête l'activité de la diète. » A ces mots, cette multitude de soldats dispersés dans la salle tirent leurs sabres et se précipitent vers Mokranouski.

Chacun, dans ce tumulte, s'arme pour sa propre défense; et ce mouvement se communiquant avec rapidité dans les vestibules, dans les escaliers, dans les cours, dans les rues, tout mit le sabre ou le pistolet à la main. La ville entière, incertaine de l'événement, et dans l'attente d'un carnage, était remplie d'épouvante. Un bruit rapidement répandu, qu'on égorgeait Mokranouski, parvint jusque dans le palais du grand-général. Radzivil, se précipitant sur ses armes, et appelant à lui tous ses amis, volait pour le secourir ou le venger; mais la grande-générale, éperdue, tout en pleurs, se jette aux pieds de Radzivil, et, lui embrassant les genoux, tâche de le retenir par ses efforts et ses prières. Tous les plus sages citoyens se joignent à elle pour représenter au prince que tous les passages sont fermés, tous les postes occupés, et que les plus braves de leur parti périront sans succès et sans gloire. On se résolut donc à attendre l'événement. Déjà, en effet, les uhlans qui gardaient les quatre portes de la salle où se tenait la diète, les avaient fermées, soit dans la crainte que Mokranouski ne fût secouru, soit de peur que les nonces ne se dispersassent, et que la diète ne fût rompue. Tous les chefs de ce parti s'étaient jetés au-devant de lui pour le retenir dans la diète, et pour faire autour de lui un rempart contre cette soldatesque. Pendant qu'ils parviennent avec peine à apaiser le tumulte, Mokranouski, dont le premier mouvement avait été de tirer l'épée pour sa défense, fut le premier qui la remit dans le fourreau, et dans ce moment de silence, apercevant des nonces qui avaient des cocardes, il leur dit : « Quoi! messieurs, vous « êtes députés de votre patrie, et vous arborez « la livrée d'une famille! »

Aussitôt que ce tumulte fut apaisé, le vieux Malakouski, debout au milieu de la salle, prend la parole et dit : « Messieurs, puisque la liberté

« n'existe plus parmi nous, j'emporte ce bâton, « et je ne le lèverai que lorsque la république « sera délivrée de ses maux. » Une nouvelle rumeur s'éleva. Cent voix lui crient, avec fureur, de lever le bâton. Mokranouski, d'une voix plus haute, lui dit : « Vous ne pouvez ouvrir la diète « en présence des Russes et de tant de soldats « qui remplissent ici la place de nos frères. » A ces mots, tous ces soldats, le sabre nu, s'élancent une seconde fois vers lui. Les uns, du haut des tribunes, paraissent chercher à le pointer ; d'autres tâchent de l'atteindre et de le percer au travers de la foule qui l'environne. Ceux qui le couvrent ne sont plus en état de le défendre, et les épées passent entre eux. Les chefs lui crient : « Mokranouski, rétractez-vous, nous ne sommes « plus les maîtres, vous allez périr. » Il croise les bras, et, les regardant avec tranquillité, il leur répond : « Frappez, je mourrai libre et pour « la liberté. » Ces furieux, étonnés, restent le bras suspendu. La nature en cet instant eut quelque pouvoir sur lui ; et, saisi de l'idée qu'il allait être déchiré sans être tué sur la place, il s'écria : *Faites vite, achevez!* Mais tandis que l'horreur de cette situation ne pouvait rien de plus sur son âme que de lui faire désirer une mort prompte, les chefs de ce parti tremblèrent de rendre leur gouvernement à jamais odieux, en le commençant par le massacre d'un républicain si justement considéré, et que par cette mort leurs violences ne fussent prouvées à toute l'Europe. Ils redoublent d'efforts, et tous se réunissant, parviennent encore à apaiser ce tumulte. Aussitôt on se tourne du côté du maréchal, on lui crie de rendre le bâton puisqu'il ne le veut pas lever. Cet homme de quatre-vingts ans, inébranlable au milieu de cette foule, leur dit : « Vous me couperez le « poing ou m'arracherez la vie ; mais je suis ma- « réchal élu par un peuple libre, je ne puis être « destitué que par un peuple libre. Je veux « sortir. » On l'entoure, on s'oppose à son passage. Mokranouski le voit retenu avec violence, il leur crie : « Messieurs, respectez ce vieillard, « laissez-le sortir. S'il vous faut une victime, me « voici : respectez la vieillesse et la vertu. » Et poussant avec effort ceux qui lui-même l'environnent, il se jette dans cette autre foule, la force de céder, entraîne avec lui ceux qui résistent, et conduit ainsi le maréchal vers une des portes. Les soldats qui la tiennent fermée en refusent le passage ; mais leurs chefs leur font signe de l'ouvrir. Mokranouski s'arrête sur le seuil, et se retourne vers l'assemblée en disant : « Vos gens, qui vont voir le maréchal emporter « le bâton, vont le massacrer. » Un des chefs se résolut à l'accompagner. Mokranouski les suit. A mesure qu'ils avancent au milieu des troupes dont cette diète est gardée, un murmure d'étonnement et de fureur s'élève autour d'eux. Le bruit de leur action les devance, et le danger devient aussi grand que dans la diète même. Mais un jeune homme, dont l'histoire doit regretter le nom, sortant de la foule, se met derrière Mokranouski, et cherchant à tromper cette multitude, il l'appelle à diverses reprises général Gadomski : « Messieurs, c'est le général Gadomski, « faites-lui place. » Et tous ces gens, à qui le visage des vertueux citoyens était inconnu, le laissèrent passer sous ce faux nom. Il traverse avec Malakouski plusieurs détachements russes pour se rendre au palais du grand-général ; et toute la ville, en leur voyant emporter le bâton du maréchal, apprend ainsi que la diète est rompue.

RULHIÈRE.

EXÉCUTION DE CHARLES Ier, ROI D'ANGLETERRE.

Il était une heure : Hacker frappa à la porte ; Juxon et Herbert tombèrent à genoux : « Relevez-vous, mon vieil ami, » dit le roi à l'évêque, en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau ; Charles fit ouvrir la porte : « Marchez, dit-il au colonel, je vous suis. » Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes ; une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le roi à mesure qu'il passait : les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir ; deux hommes étaient debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards, et cherchant le peuple pour lui parler ; mais les troupes couvraient seules la place ; nul ne pouvait approcher. Il se tourna vers Juxon et Tomlinson : « Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il ; ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles ; » et il leur adressa en effet un petit discours qu'il avait préparé, calme et grave jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison, que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple, que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement, qu'à cette seule condition, le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache ; il se retourna précipitamment, disant : « Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal ; » et son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore : « Prenez garde

à la hache, prenez garde à la hache, » répéta-t-il d'un ton d'effroi. Le plus profond silence régnait; il mit sur sa tête un bonnet de soie, et s'adressant à l'exécuteur : « Mes cheveux vous gênent-ils? — Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet, » répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque : « J'ai pour moi, lui dit-il en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément. — *Juxon.* Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir; il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée; et songez qu'il vous fait faire un grand trajet, il vous transporte de la terre au ciel. — *Le roi.* Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble; » et se tournant vers l'exécuteur : « Mes cheveux sont-ils bien? » Il ôta son manteau et son Saint-George, donna le Saint-George à l'évêque, en lui disant : « Souvenez-vous [1], » ôta son habit, remit son manteau, et regardant le billot : « Placez-le de manière à ce qu'il soit bien ferme, » dit-il à l'exécuteur. « — Il est ferme, sire. » — *Le roi.* « Je ferai une courte prière, et quand j'étendrai les mains, alors... » Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa la tête sur le billot : l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet; le roi crut qu'il allait frapper : « Attendez le signe, » lui dit-il. — « Je l'attendrai, sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté. » Au bout d'un instant, le roi étendit les mains, l'exécuteur frappa : la tête tomba au premier coup. « Voilà la tête d'un traître! » dit-il en la montrant au peuple. Un long et sourd gémissement s'éleva autour de White-hall; beaucoup de gens se précipitaient au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps. Il était déjà enfermé dans le cercueil; Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et soulevant de ses mains la tête, comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc; « C'était là un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie. »

GUIZOT. *Histoire de la Révolution d'Angleterre.*

RÉCIT D'UN VOYAGEUR EN CALABRE.

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long, suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure... ma foi, comme ce monsieur que nous vîmes au Riney; vous en souvenez-vous? et mieux encore peut-être. Je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute, devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon, mais comment faire? Là, nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mines de charbonniers; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire : il était de la famille, il riait, il causait avec eux; et par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi! s'il était écrit!) il dit d'abord d'où nous sommes, où nous allions, qui nous étions; Français, imaginez un peu! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre; cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne; ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci dans cette valise, c'étaient les lettres de sa maîtresse.

Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé; une soupente élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je com-

[1] On n'a jamais su à quelle recommandation se rapportait ce mot.

mençais à me rassurer, quand sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : Eh bien! enfin voyons, faut-il les tuer tous deux? A quoi la femme répondit : Oui, et je n'entendis plus rien. Que vous dirai-je? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore!... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant. Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte : il ouvrit; mais avant d'entrer, il posa la lampe que sa femme vint prendre; puis il entre pieds nus, et elle de dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : Doucement, va doucement. Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... Ah! cousine... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : *Faut-il les tuer tous deux!* Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi : ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâterez. Tenez, je ne vous flatte point; c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter? Prenez des sujets qui aillent à votre air, Psyché, par exemple.

P. L. COURIER, *Lettres.*

LA BATAILLE DE HASTINGS.

Au matin dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume et d'un bourgeois de Falaise, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet; puis il monta un grand coursier blanc, prit une lance et fit ranger sa brigade de cavaliers. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première, étaient les gens d'armes venus du comté de Boulogne et du Ponthieu, avec la plupart des hommes engagés personnellement pour une solde; à la seconde, se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins; Guillaume en personne commandait la troisième, formée des recrues de Normandie. En tête de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs rangs de fantassins à légère armure, vêtus d'une casaque matelassée et portant des arcs longs d'un corps d'homme ou des arbalètes d'acier.

Le duc montait un cheval espagnol qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques de Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré; et l'étendard béni par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain le Blanc. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche le duc, élevant la voix, leur parla en ces termes :

« Pensez à bien combattre, et mettez tout à « mort, car si nous les vainquons, nous serons « tous riches. Ce que je gagnerai, vous le gagnerez; « si je conquiers, vous conquerrez; si je prends « la terre, vous l'aurez. Sachez pourtant que je ne « suis pas venu ici seulement pour prendre mon « dû, mais pour venger notre nation entière des « félonies, des parjures et des trahisons de ces « Anglais. Ils ont mis à mort les *Danois*, hommes « et femmes, dans la nuit de Saint-Brice. Ils ont « décimé les compagnons d'Auvré, mon parent, « et l'ont fait périr Allons donc, avec l'aide de « Dieu, les châtier de tous leurs méfaits. »

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent et montèrent sur une hauteur voisine pour prier et regarder le combat. Un Normand appelé Taillefer poussa son cheval en avant du front de bataille et entonna le chant des exploits, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite. Les Normands répétaient ses refrains, ou criaient : Dieu aide! Dieu aide! A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux; mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes

saxonnes. Les fantassins armés de lances et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs redoutes une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui d'un revers brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les palissades, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils descendissent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre. Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche, et il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de Notre-Dame! Dieu aide! Dieu aide! Mais les hommes furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur panique dans l'armée d'outre-mer; le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance; puis, se découvrant la tête : « Me voilà, leur cria-t-il, regardez-moi, je vis encore et je vaincrai, avec l'aide de Dieu. »

Les cavaliers retournèrent aux redoutes, mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche. Alors le duc s'avisa d'un stratagème pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid; ils coururent tous à leur poursuite, la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards qui tournèrent bride; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent accueillis de tous côtés à coups de lances et d'épées dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées; cavaliers et fantassins y pénétrèrent; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui, le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par le drapeau envoyé de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

THIERRY.

LA FÊTE DE LA FÉDÉRATION.

Le jour s'approchait, et les préparatifs se faisaient avec la plus grande activité. La fête devait avoir lieu au Champ-de-Mars, vaste terrain qui s'étend entre l'École militaire et le cours de la Seine. On avait projeté de transporter la terre du milieu sur les côtés, de manière à former un amphithéâtre suffisant pour la masse des spectateurs. Douze mille ouvriers y travaillaient sans relâche; et cependant il était à craindre que les travaux ne fussent pas achevés le 14; les habitants veulent alors se joindre eux-mêmes aux travailleurs. En un instant toute la population est transformée en ouvriers. Des religieux, des militaires, des hommes de toutes les classes saisissent la pelle et la bêche; des femmes élégantes elles-mêmes contribuent aux travaux. Bientôt l'entraînement est général; on s'y rend par sections, avec des bannières de diverses couleurs, et au son du tambour. Arrivés, on se mêle, et on travaille en commun. La nuit venue et le signal donné, chacun se rejoint aux siens et retourne à ses foyers. Cette douce union régna jusqu'à la fin des travaux. Pendant ce temps, les fédérés arrivaient continuellement, et étaient reçus avec le plus grand empressement et la plus aimable hospitalité. L'effusion était générale et la joie sincère, malgré les alarmes que le très-petit nombre d'hommes restés inaccessibles à ces émotions s'efforçaient de répandre. On disait que des brigands profiteraient du moment où le peuple serait à la fédération pour piller la ville. On supposait au duc d'Orléans, revenu de Londres, des projets sinistres; cependant la gaieté nationale fut inaltérable, et on ne crut à aucune de ces méchantes prophéties.

Le 14 arrive enfin : tous les fédérés des provinces et de l'armée, rangés sous leurs chefs et leurs bannières, partent de la place de la Bastille, et se rendent aux Tuileries. Les députés du Béarn, en passant à la place de la Ferronnerie où avait été assassiné Henri IV, lui rendent un hommage qui, dans cet instant d'émotion, se manifeste par des larmes. Les fédérés, arrivés au jardin des Tuileries, reçoivent dans leurs rangs la municipalité et l'assemblée. Un bataillon de jeunes enfants, armés comme leurs pères, devan-

çaient l'assemblée ; un groupe de vieillards la suivaient, et rappelaient ainsi les antiques souvenirs de Sparte. Le cortége s'avance au milieu des cris et des applaudissements du peuple. Les quais étaient couverts de spectateurs, les maisons en étaient chargées. Un pont, jeté en quelques jours sur la Seine, conduisait par un chemin jonché de fleurs d'une rive à l'autre, et aboutissait en face du champ de la Fédération. Le cortége le traverse, et chacun prend sa place. Un amphithéâtre magnifique, disposé dans le fond, était destiné aux autorités nationales. Le roi et le président étaient assis à côté l'un de l'autre sur des siéges pareils, semés de fleurs de lis d'or. Un balcon élevé derrière le roi portait la reine et la cour. Les ministres étaient à quelque distance du roi, et les députés rangés des deux côtés. Quatre cent mille spectateurs chargeaient les amphithéâtres latéraux ; soixante mille fédérés armés faisaient leurs évolutions dans le champ intermédiaire ; et au centre s'élevait, sur une base de vingt-cinq pieds, le magnifique autel de la patrie. Trois cents prêtres revêtus d'aubes blanches et d'écharpes tricolores en couvraient les marches, et devaient servir le sacrifice.

L'arrivée des fédérés dura trois heures. Pendant ce temps le ciel était couvert de sombres nuages, et la pluie tombait par torrents. Ce ciel, dont l'éclat se marie si bien à la joie des hommes, leur refusait en ce moment la sérénité et la lumière. Un des bataillons arrivés dépose ses armes, et a l'idée de former une danse ; tous l'imitent aussitôt, et en un instant le champ intermédiaire est plein de soixante mille hommes, soldats et citoyens, qui opposent la gaieté à l'orage. Enfin la cérémonie commence ; le ciel, par un hasard heureux, se découvre et éclaire de son éclat cette scène solennelle. L'évêque d'Autun commence la messe ; les chœurs accompagnent la voix du pontife ; le canon y mêle ses bruits solennels. Le saint sacrifice achevé, Lafayette descend de son cheval, monte les marches du trône et vient recevoir les ordres du roi, qui lui confie la formule du serment. Lafayette le porte à l'autel, et dans ce moment toutes les bannières s'agitent, tous les sabres étincellent. Le général, l'armée, le président, les députés, crient : *Je le jure!* Le roi, debout, la main étendue sur l'autel, dit : *Moi, roi des Français, je jure d'employer le pouvoir que m'a délégué l'acte constitutionnel de l'État, à maintenir la constitution décrétée par l'assemblée nationale et acceptée par moi.* Dans ce moment la reine, entraînée par le mouvement général, saisit dans ses bras l'auguste enfant, héritier du trône, et du haut du balcon où elle est placée, le montre à la nation assemblée. A ce moment, des cris extraordinaires de joie, d'amour, d'enthousiasme se dirigent vers la mère et l'enfant, et tous les cœurs sont à elle. C'est dans ce même instant que la France tout entière, réunie dans les quatre-vingt-trois chefs-lieux des départements, faisait le même serment d'aimer le roi qui les aimerait. Hélas! dans ces moments la haine même s'attendrit, l'orgueil cède, tous sont heureux du bonheur commun, et fiers de la dignité de tous. Pourquoi ces plaisirs si profonds de la concorde sont-ils sitôt oubliés !

Cette auguste cérémonie achevée, le cortége reprend sa marche, et le peuple se livre à des fêtes. Les réjouissances durèrent plusieurs jours. Une revue générale des fédérés eut lieu. Soixante mille hommes étaient sous les armes et présentaient un magnifique spectacle, tout à la fois militaire et national. Le soir, Paris offrait une fête charmante. Le principal lieu de la réunion était aux Champs-Élysées et à la Bastille. On lisait sur le terrain de cette ancienne prison, changé en une place : *Ici l'on danse.* Des feux brillants rangés en guirlandes remplaçaient l'éclat du jour. Il avait été défendu à l'opulence de troubler cette paisible fête par le mouvement des voitures. Tout le monde devait se faire peuple et se trouver heureux de l'être. Les Champs-Élysées présentaient une scène touchante. Chacun y circulait sans bruit, sans tumulte, sans rivalité, sans haine. Toutes les classes confondues y circulaient au doux éclat des lumières et se trouvaient heureuses d'être ensemble. Ainsi, même au sein de la civilisation, on semblait avoir retrouvé les temps de la fraternité primitive.

Les fédérés, après avoir assisté aux imposantes discussions de l'assemblée nationale, aux pompes de la cour, aux magnificences de Paris, après avoir été témoins de la bonté du roi, qu'ils visitèrent tous, et dont ils reçurent de touchantes expressions d'amour, retournèrent transportés d'ivresse, pleins de bons sentiments et d'illusion. Après tant de scènes déchirantes, et prêt à en raconter de plus terribles encore, l'historien s'arrête avec plaisir sur ces scènes si fugitives où tous les cœurs n'eurent qu'un même sentiment : l'amour du bien commun.

La fête si touchante de la fédération ne fut encore qu'une émotion passagère. Le lendemain les cœurs voulaient encore ce qu'ils avaient voulu la veille, et la guerre était recommencée.

THIERS.

PASSAGE DE LA BÉRÉSINA.

Tout alors se dirigea vers l'autre pont. Une multitude de gros caissons, de lourdes voitures et de pièces d'artillerie y affluèrent de toutes parts.

Dirigées par leurs conducteurs et rapidement emportées sur une pente roide et inégale, au milieu de cet amas d'hommes, elles broyèrent les malheureux qui se trouvèrent surpris entre elles; puis s'entre-choquant, la plupart, violemment renversées, assommèrent dans leur chute ceux qui les entouraient. Alors des rangs entiers d'hommes éperdus poussés sur ces obstacles s'y embarrassent, culbutent et sont écrasés par des masses d'autres infortunés qui se succèdent sans interruption.

Ces flots de misérables roulaient ainsi les uns sur les autres; on n'entendait que des cris de douleur et de rage. Dans cette affreuse mêlée, les hommes foulés et étouffés se débattaient sous les pieds de leurs compagnons, auxquels ils s'attachaient avec leurs ongles et leurs dents. Ceux-ci les repoussaient sans pitié, comme des ennemis.

Parmi eux, des femmes, des mères, appelèrent en vain d'une voix déchirante leurs maris, leurs enfants, dont un instant les avait séparées sans retour : elles leur tendirent les bras, elles supplièrent qu'on s'écartât pour qu'elles pussent s'en rapprocher; mais emportées çà et là par la foule, battues par ces flots d'hommes, elles succombèrent sans avoir été seulement remarquées. Dans cet épouvantable fracas d'un ouragan furieux, de coups de canon, du sifflement de la tempête, de celui des boulets, des explosions des obus, de vociférations, de gémissements, de jurements effroyables, cette foule désordonnée n'entendait pas les plaintes des victimes qu'elle engloutissait.

Les plus heureux gagnèrent le pont, mais en surmontant des monceaux de blessés, de femmes, d'enfants renversés, à demi étouffés, et que dans leurs efforts ils piétinaient encore. Arrivés enfin sur l'étroit défilé, ils se crurent sauvés; mais à chaque moment, un cheval abattu, une planche brisée ou déplacée arrêtait tout.

Il y avait aussi, à l'issue du pont, sur l'autre rive, un marais où beaucoup de chevaux et de voitures s'étaient enfoncés, ce qui embarrassait encore et retardait l'écoulement. Alors dans cette colonne de désespérés, qui s'entassaient sur cette unique planche de salut, il s'élevait une lutte infernale où les plus faibles et les plus mal placés furent précipités dans le fleuve par les plus forts. Ceux-ci, sans détourner la tête, emportés par l'instinct de la conservation, poussaient vers leur but avec fureur, indifférents aux imprécations de rage et de désespoir de leurs compagnons ou de leurs chefs, qu'ils s'étaient sacrifiés.

Mais d'un autre côté, que de nobles dévouements! et pourquoi la place et le temps manquent-ils pour les décrire? C'est là qu'on vit des soldats, des officiers même, s'atteler à des traîneaux, pour arracher à cette rive funeste leurs compagnons malades ou blessés.

Plus loin, hors de la foule, quelques soldats sont immobiles, ils veillent sur les corps mourants de leurs officiers, qui se sont confiés à leurs soins; ceux-ci les conjurent en vain de ne plus songer qu'à leur propre salut; ils s'y refusent, et, plutôt que d'abandonner leurs chefs, ils attendent la mort ou l'esclavage.

La nuit du 28 au 29 vint augmenter toutes ces calamités. Son obscurité ne déroba pas aux canons des Russes leurs victimes. Sur cette neige qui couvrait tout le cours du fleuve, cette masse toute noire d'hommes, de chevaux, de voitures, et les clameurs qui en sortaient, servirent aux artilleurs ennemis à diriger leurs coups.

Le désastre était arrivé à son dernier terme. Une multitude de voitures, trois canons, plusieurs milliers d'hommes, des femmes et quelques enfants furent abandonnés sur la rive ennemie. On les vit errer par troupes isolées sur les bords du fleuve. Les uns s'y jetèrent à la nage, d'autres se risquèrent sur les pièces de glace qu'il charriait; il y en eut qui s'élancèrent tête baissée au milieu des flammes du pont, qui croula sous eux; brûlés et gelés tout à la fois, ils périrent par deux supplices contraires. Bientôt on aperçut les corps des uns et des autres s'amonceler et battre avec les glaçons contre les chevalets; le reste attendit les Russes.

SÉGUR, *Napoléon et la grande armée.*

TABLEAUX.

LE PRINTEMPS.

Or était-il lors environ le commencement du printemps, que toutes fleurs sont en vigueur, celles des bois, celles des prés, et celles des montagnes. Aussi jà commençait à s'ouïr par les champs bourdonnement d'abeilles, gazouillement d'oiseaux, bêlement d'agneaux nouveau-nés. Les troupeaux bondissaient sur les collines, les mouches à miel murmuraient par les prairies, les oiseaux faisaient résonner les buissons de leur chant. Toutes choses adonc faisant bien leur devoir de s'égayer à la saison nouvelle, eux aussi tendres, jeunes d'âge, se mirent à imiter ce qu'ils entendaient et voyaient. Car entendant chanter les oiseaux, ils chantaient; voyant bondir les agneaux, ils sautaient à l'envi; et, comme les abeilles, allaient cueillant des fleurs, dont ils jetaient les unes dans leur sein, et des autres arrangeaient des chapelets pour les nymphes; et toujours se tenaient ensemble, toute besogne faisaient en commun, paissant leurs troupeaux l'un près de l'autre. Souventefois Daphnis allait faire revenir les brebis de Chloé, qui s'étaient un peu loin écartées du troupeau; souvent Chloé retenait les chèvres trop hardies voulant monter au plus haut des rochers droits et coupés; quelquefois l'un tout seul gardait les deux troupeaux, pendant le temps que l'autre vaquait à quelque jeu. Leurs jeux étaient jeux de bergers et d'enfants. Elle, s'en allant dès le matin cueillir quelque part du menu jonc, en faisait une cage à cigale, et cependant ne se souciait aucunement de son troupeau; lui, d'autre côté, ayant coupé des roseaux, en pertuisait les jointures, puis les collait ensemble avec de la cire molle, et s'apprenait à en jouer bien souvent jusques à la nuit. Quelquefois ils partageaient ensemble leur lait ou leur vin, et de tous vivres qu'ils avaient portés du logis se faisaient part l'un à l'autre. Bref, on eût plutôt vu les brebis dispersées paissant chacune à part, que l'un de l'autre séparés Daphnis et Chloé.

AMYOT, *trad. de Longus.*

LES MISSIONNAIRES.

Peuples de l'extrémité de l'Orient, votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrêta bien loin en deçà de vous; mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes; ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne où l'on découvre un ciel nouveau; ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent, et les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit arriver du haut des montagnes, apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut, et dire: « O Sion! ton Dieu régnera sur toi! » Les voici, ces nouveaux conquérants qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste. Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter? Des hommes qui viennent à vous, sans être attirés par aucun motif, ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, quittent tout pour vous, et vous cherchent à travers toutes les mers avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte? Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes!

FÉNELON.

LA NUIT.

Nous allâmes un soir après souper nous promener dans le parc. Il faisait un frais délicieux,

qui nous récompensait d'une journée fort chaude que nous avions essuyée. La lune était levée il y avait peut-être une heure, et ses rayons, qui ne venaient à nous qu'entre les branches des arbres, faisaient un agréable mélange d'un blanc fort vif, avec tout ce vert qui paraissait noir. Il n'y avait pas un nuage qui dérobât ou qui obscurcît la moindre étoile ; elles étaient toutes d'un or pur et éclatant, et qui était encore relevé par le fond bleu où elles sont attachées. Ce spectacle me fit rêver, et peut-être sans la marquise eussé-je rêvé assez longtemps ; mais la présence d'une si aimable dame ne me permit pas de m'abandonner à la lune et aux étoiles. — Ne trouvez-vous pas, lui dis-je, que le jour même n'est pas si beau qu'une belle nuit ? — Oui, me répondit-elle, la beauté du jour est comme une beauté blonde qui a plus de brillant ; mais la beauté de la nuit est comme une beauté brune qui est plus touchante. Avouez que le jour ne vous eût jamais jeté dans une rêverie aussi douce que celle où je vous ai vu près de tomber tout à l'heure, à la vue de cette belle nuit. D'où cela vient-il ? — C'est apparemment, répondis-je, qu'il n'inspire point je ne sais quoi de triste et de passionné. Il semble, pendant la nuit, que tout soit en repos. On s'imagine que les étoiles marchent avec plus de silence que le soleil ; les objets que le ciel présente sont plus doux, la vue s'y arrête plus aisément ; enfin, on rêve mieux, parce qu'on se flatte d'être alors dans toute la nature la seule personne occupée à rêver. Peut-être aussi que le spectacle du jour est trop uniforme, ce n'est qu'un soleil et une voûte bleue ; mais il se peut que la vue de toutes ces étoiles semées confusément, et disposées au hasard en mille figures différentes, favorise la rêverie, et un certain désordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir. — J'ai toujours senti ce que vous me dites, reprit-elle, j'aime les étoiles, et je me plaindrais volontiers du soleil qui nous les efface.

FONTENELLE.

LA MORT DU TAUREAU.

Pour quelqu'un qui entend un peu la tauromachie, c'est un spectacle intéressant que d'observer les approches du matador et du taureau, qui, comme deux généraux habiles, semblent deviner les intentions l'un de l'autre, et varient leurs manœuvres à chaque instant. Un mouvement de tête, un regard de côté, une oreille qui s'abaisse, sont pour un matador exercé autant de signes non équivoques des projets de son ennemi. Enfin le taureau impatient s'élance contre le drapeau rouge dont le matador se couvre à dessein. Sa vigueur est telle qu'il abattrait une muraille en la choquant de ses cornes ; mais l'homme l'esquive par un léger mouvement de corps ; il disparaît comme par enchantement, et ne lui laisse qu'une draperie légère qu'il enlève au-dessus de ses cornes en défiant sa fureur. L'impétuosité du taureau lui fait dépasser de beaucoup son adversaire ; il s'arrête alors brusquement en roidissant ses jambes, et ces réactions brusques et violentes le fatiguent tellement que, si ce manége était prolongé, il suffirait seul pour le tuer. Aussi Romero, le fameux professeur, dit-il qu'un bon matador doit tuer huit taureaux en sept coups d'épée. Un des huit meurt de fatigue et de rage.

Après plusieurs passes, quand le matador croit bien connaître son antagoniste, il se prépare à lui donner le dernier coup. Affermi sur ses jambes, il se place bien en face de lui, et l'attend, immobile, à la distance convenable. Le bras droit, armé de l'épée, est replié à la hauteur de la tête ; le gauche, étendu en avant, tient la *muleta*, qui, touchant presque à terre, excite le taureau à baisser la tête. C'est dans ce moment qu'il lui porte le coup mortel, de toute la force de son bras, augmentée du poids de son corps et de l'impétuosité même du taureau. L'épée, longue de trois pieds, entre souvent jusqu'à la garde ; et si le coup est bien dirigé, l'homme n'a plus rien à craindre. Le taureau s'arrête tout court ; le sang coule à peine ; il relève la tête ; ses jambes tremblent, et tout d'un coup, il tombe comme une lourde masse. Aussitôt de tous les gradins partent des vivat assourdissants ; les mouchoirs s'agitent ; les chapeaux des *majos* volent dans l'arène, et le héros vainqueur envoie modestement des baise-mains de tous les côtés.

Autrefois, dit-on, jamais il ne se donnait plus d'une estocade ; mais tout dégénère, et maintenant il est rare qu'un taureau tombe du premier coup. Si cependant il paraît mortellement blessé, le matador ne redouble pas ; aidé des *chulos*, il le fait tourner en cercle en l'excitant avec les manteaux de manière à l'étourdir en peu de temps. Dès qu'il tombe, un chulo l'achève d'un coup de poignard asséné sur la nuque ; l'animal expire à l'instant.

Dernièrement un picador, nommé Juan Sévilla, fut renversé et son cheval éventré par un taureau andalous, d'une force et d'une agilité prodigieuses. Ce taureau, au lieu de se laisser distraire par les chulos, s'acharna sur l'homme, le piétina et lui donna un grand nombre de coups de cornes dans les jambes ; mais s'apercevant qu'elles étaient trop bien défendues par le pantalon de cuir garni de fer, il se retourna et baissa la tête pour lui enfoncer sa corne dans la poitrine. Alors Sévilla, se soulevant d'un effort désespéré, saisit d'une

main le taureau par l'oreille ; de l'autre il lui enfonça les doigts dans les naseaux, pendant qu'il tenait sa tête collée sous celle de cette bête furieuse. En vain le taureau le secoua, le foula aux pieds, le heurta contre terre ; jamais il ne put lui faire lâcher prise. Chacun regardait avec un serrement de cœur cette lutte inégale. C'était l'agonie d'un brave ; on regrettait presque qu'elle se prolongeât; on ne pouvait crier, ni respirer, ni détourner les yeux de cette scène horrible : elle dura près de deux minutes. Enfin le taureau vaincu par l'homme dans ce combat corps à corps, l'abandonna pour poursuivre des chulos. Tout le monde s'attendait à voir Sévilla emporté à bras hors de l'enceinte. On le relève ; à peine est-il sur ses pieds, qu'il saisit une cape et veut appeler le taureau, malgré ses grosses bottes et son incommode armure de jambes. Il fallut lui arracher la cape, autrement il se faisait tuer à cette fois. On lui amène un cheval ; il s'élance dessus, bouillant de colère, et attaque le taureau au milieu de la place. Le choc de ces deux vaillants adversaires fut si terrible que cheval et taureau tombèrent sur les genoux. Oh ! si vous aviez entendu les vivat, si vous aviez vu la joie frénétique, l'espèce d'enivrement de la foule, en voyant tant de courage et tant de bonheur, vous eussiez envié, comme moi, le sort de Sévilla ! Cet homme est devenu immortel à Madrid....

P. MÉRIMÉE. *Contes.*

LA RADE DE BREST.

C'était un spectacle imposant que celui de la rade de Brest, pendant les premiers jours du mois de janvier 1781, car on comptait au mouillage vingt vaisseaux de ligne, neuf frégates, et un grand nombre de bâtiments légers.

Non ! il n'y avait en vérité rien de plus magnifique que ces bâtiments de haut bord, que ces lourdes masses de bois et de fer, si pesamment assises sur l'eau avec leur épaisse et large poupe, leur mâture énorme et leurs trois rangs de grosse artillerie.

Et le matin ! quand ces grands navires mettaient leurs voiles au sec, il fallait les voir dérouler majestueusement ces toiles immenses, et les déployer comme un goëland qui étend ses ailes humides de rosée aux premiers rayons du soleil.

Et puis, quel contraste entre ces vaisseaux gigantesques et ces frégates si alertes, ces corvettes si élancées, ces bricks si fins, ces lougres, ces cutters, ces dogres qui se berçaient doucement à l'ombre de ces citadelles flottantes, ainsi que de jeunes alcyons se jouent autour du nid paternel.

Et puis, quelle innombrable quantité d'embarcations de toutes sortes, qui vont, viennent, s'accostent ou se croisent...

Voici venir une yole merveilleusement dorée, avec le pavillon royal à sa poupe, et ses riches tapis brodés de fleurs de lis. — Elle vole sur les eaux, conduite par douze rameurs à larges ceintures écarlates ; le patron est décoré d'une brillante chaîne d'argent : c'est la yole d'un amiral.

Là s'avance lentement une longue chaloupe si encombrée de fruits et de verdure qu'on dirait une de ces îles flottantes des rivières de l'Amérique qui voguent couvertes de lianes et de fleurs. — Cette chaloupe, précieuse ménagère, retourne à son bord, avec les provisions du jour, et son équipage *culinaire* de maîtres d'hôtel et de cuisiniers.

Tantôt, c'est un bateau de Plougastel à grande voile carrément étarquée, manœuvrée par ses marins à longs cheveux, dont le costume pittoresque rappelle celui des Grecs de l'Archipel. — Cette barque contient une vingtaine de femmes de Chateaulin ou de Plouinek qui reviennent de la *ville*, — fraîches et riantes figures, encore avivées par un froid piquant, qui, bien encapuchonnées dans leurs mantes brunes, échangent dans leur patois quelques mots joyeux avec les marins des vaisseaux de guerre que leur bateau prolonge.

Plus loin le cliquetis des chaînes, se mêlant au battement cadencé des rames, annonce une chiourme et ses galériens vêtus de rouge ; ils remorquent à grand'peine un navire sortant du port ; les uns chantent d'ignobles chansons, les autres blasphèment ou se tordent sous le bâton des argousins ; à voir ces figures infâmes, hâlées, sordides ; à entendre ces cris de rage ou de joie féroce, on frémit, comme à l'aspect d'une barque de damnés de l'Enfer du Dante...

Enfin, pour compléter ce spectacle si varié, il y a encore une myriade de canots qui se croisent en tous sens, les uns chargés de nobles officiers du roi, les autres de femmes élégamment parées ; il y a encore le roulement des tambours, les éclats de la fusillade, le cri des sifflets, le grincement des manœuvres, l'harmonie vibrante des fanfares de guerre ; il y a l'émail de ces mille pavillons blancs, verts, jaunes, rouges, qui se découpent sur le bleu du ciel, comme autant de prismes aériens.

Il y a enfin le murmure imposant et grandiose de la mer qui mugit derrière la côte, et dont le retentissement sonore et prolongé domine ces bruits divers et les fond en un seul, grand comme elle, imposant comme elle...

EUGÈNE SUE. *Vigie de Koat-Ven.*

DÉPART DES CROISÉS APRÈS LE CONCILE DE CLERMONT.

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés ; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude, plusieurs voyageaient sur des chars traînés par des bœufs ferrés ; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques ; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer, etc. La foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs : des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers... On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère ; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec le serf, le maître avec le serviteur. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'office divin ; partout se déployait un appareil de guerre et de fête solennelle. D'un côté, un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline ; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Évangile. Ici, on entendait le bruit des clairons et des trompettes; plus loin, on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusques au delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins et d'avance célébrant leurs conquêtes; de toutes parts retentissait le cri des croisés : *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Les pères conduisaient eux-mêmes leurs enfants, et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs familles et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine ; et, ne pouvant se réparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes ; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan. Leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point ; et pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient deux doigts de leur main l'un sur l'autre en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine ; ils étaient suivis de leurs humbles pénates ; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits des oiseaux laissât périr de misère des pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si *c'était là Jérusalem*. Beaucoup de grands seigneurs qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux ; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, portant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu du délire universel, personne ne s'étonnait de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

MICHAUD. *Histoire des Croisades.*

DESCRIPTIONS.

UN TABLEAU DE RAPHAËL.

Le feu prit hier, pendant la nuit, dans la place de Saint-Pierre, à côté du Vatican. Il prit à l'heure où les vieillards et les enfants dorment déjà, mais où les malheureux et les mères veillent encore.

Jamais incendie n'a été plus furieux : il a menacé de consumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout à coup. La nuit la plus sombre semblait éclairer de ses ténèbres cet incendie.

Quels tableaux ont brillé affreusement à sa clarté! Je vois tout, j'entends tout. Les cris des mères déchirent encore mes entrailles.

J'avais passé la soirée dans les environs du Vatican : je m'en revenais chez moi à la place d'Espagne. En entrant dans celle de Saint-Pierre, j'aperçois des flammes qui, s'élançant des toits du pauvre, qu'elles avaient déjà dévorés, montaient le long de vingt colonnes de marbre au sommet du Vatican.

J'étais seul; je l'avoue, me croyant à un magnifique spectacle, je jouissais. Mais dans le moment il passa à vingt pas de moi un jeune homme qui portait un vieillard sur ses épaules. A la manière dont ce jeune homme regardait autour de lui, sondait sous ses pas la route, prenait garde de secouer en marchant le vieillard, je vis bien qu'il portait son père. Ce vieillard, arraché inopinément au sommeil et à la flamme, ne sachant où il est, d'où il vient, où il va, ce qui se passe, s'abandonnait : cependant un jeune enfant les précède, qui, tout troublé, de temps en temps les regarde; une femme, vieille, presque nue, l'air indifférent, emportant les vêtements du vieillard, marchait derrière.

Je les suivais d'un œil attendri, lorsque je vis, à peu de distance, un autre jeune homme qui, tout nu, pressé de la flamme qui le suivait, les mains attachées en dehors à une fenêtre embrasée, et pendant de tout son corps le long de la muraille, choisissait de l'œil, sur le pavé, l'endroit le moins périlleux pour y tomber.

Le vrai jour pour voir tout le cœur d'une mère, c'est bien la clarté d'un incendie! Comme du haut d'une terrasse cette femme tendait à son mari, qui était en bas, le cher gage de leur union! elle s'avançait, elle se penchait encore : l'enfant tenait toujours dans ses bras, ou à son sein, ou à ses lèvres; mais enfin, entre les bras étendus de cette mère et les bras étendus de ce père, l'enfant endormi dans son berceau... J'ai détourné les yeux, et j'ai fui.

J'avais déjà traversé la place. Je rencontre, se sauvant d'un palais embrasé, toute parée encore et en larmes, vêtue d'habits magnifiques, et tenant par la main devant elle deux enfants nus, une femme grande, d'une beauté et d'une taille majestueuses. Le plus petit de ces enfants, en regardant crier et pleurer sa mère, criait et pleurait aussi. La sœur, d'une figure charmante, transie de froid, tâchait de vêtir et même de voiler son jeune et tendre corps de ses bras et de ses mains pudiques Malheureuse mère! il lui manquait sûrement un enfant : elle en tenait deux par la main et elle pleurait!

Cependant, vieillards, enfants, soldats, prêtres, riches, pauvres, la foule incessamment s'amoncelle; elle roulait d'un bout de la place à l'autre, comme une mer agitée par la tempête. On entre dans l'église de Saint-Pierre, on en sort, on y rentre, on se précipite, on tombe. J'ai vu passer à côté de moi, emportée par quatre soldats, sur des sabres croisés, une jeune fille évanouie. Elle était belle! La clarté de l'incendie flottait sur son front pâle, elle brillait dans des larmes échappées de sa paupière et arrêtées sur ses joues.

Mais dans toute cette scène effroyable, ce qui me causait le plus d'horreur, c'était, dans les intervalles où le vent se taisait, le silence. Alors il en sortait de toutes parts des soupirs étouffés, des gémissements profonds, le bruissement de la flamme qui dévore; le fracas des édifices qui, de moment en moment, croulent; les cris des mères.

Je sortais enfin de la place. Soudain, à une fenêtre du Vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix, voilà des prêtres, voilà, en habits pontificaux, le souverain pontife.

La foule à l'instant pousse un cri, à l'instant

est à genoux ; à l'instant le pontife est environné dans les airs de cent mille regards en larmes, et de vingt mille bras en prière. Le pontife lève les yeux au ciel, et il prie : le peuple baisse les yeux à terre, et il prie... Figurez-vous, murmurant comme de concert dans ce profond et religieux silence, l'ouragan, l'incendie et la prière.

Comment rendre un tableau qui s'est offert en ce moment à mes regards?

Sur une des marches de l'église, seule, isolée, une mère pressait de ses mains les petites mains de son enfant à genoux à côté d'elle, les joignait avec complaisance, et les mettait en prière. Derrière eux, une jeune fille, les cheveux épars, éplorée, debout, tendait vers le pontife, de toute sa douleur (et sans doute de tout son amour), les mains les plus pathétiques ; tandis qu'aux pieds de cette jeune fille, au contraire, assise le dos tourné au Vatican et au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme, d'un air étonné, la regardait. Son enfant, en effet, jouait dans son sein.

Cependant le pontife a prié ; il se lève : le peuple, dans une attente inexprimable, le regardait.

Alors, d'une voix pleine d'espérance, et le front calme, le pontife répand sur la foule prosternée les paroles religieuses qui la bénissent. Soudain, soit miracle, soit comme par miracle, les derniers mots de la bénédiction étaient encore dans les airs, les vents n'étaient plus dans les airs, la flamme retombe sur la flamme; la fumée en noirs tourbillons s'élève, enveloppe l'incendie, l'étouffe, et rend à la nuit toutes ses ténèbres.

Ah ! que ce tableau de Raphaël, que l'on voit au Vatican, est admirable !

DUPATY.

INCENDIE DE LA SUBARRA, QUARTIER DE ROME.

Mais un soldat gaulois qui a vu son camarade renversé à côté de lui, sous une large dalle lancée du haut d'un toit, fait un saut en arrière, et saisissant au coin d'un palais quelques brins de foin qui avaient servi de couche à un malheureux juif : « S'ils combattent comme des renards, s'écrie-t-il, enfumons-les dans leurs tanières. » Et se précipitant dans un vestibule enfoncé, où brûlait une lampe en l'honneur d'un dieu lare, il y allume le brandon qu'il agite, le montre à ses compagnons qui applaudissent, et pénètre dans la maison qu'il livre de tous côtés à la flamme. Le feu ! le feu ! répètent aussitôt les prétoriens, et, se saisissant des débris de meubles et de toitures dont les rues sont encombrées, ils en font des monceaux sous les portiques des palais, et y mettent le feu qu'ils attisent, en vomissant d'horribles menaces contre un ennemi qui les force à ce genre de combat.

Ce fut un spectacle effrayant, sitôt que la fumée monta au faîte des maisons, de voir cette multitude, qui s'y trouvait amoncelée, se regarder avec étonnement, s'interroger, pâlir et pousser enfin d'affreux gémissements à chaque jet de flammes qui, se faisant jour à travers les ouvertures que ses propres mains avaient pratiquées, lui montrait dans toute son horreur le danger qui la pressait. Où fuir? Où se sauver ? Dans les maisons, le dévorant incendie ; dans les rues, les lances prétoriennes. On courait en foule sur les toits des palais où la flamme ne s'était pas encore montrée; et les flèches des soldats lancées contre une masse qui ne se cachait plus à leurs coups, car elle avait changé d'ennemi, harcelaient et décimaient cette foule, à laquelle ne restait plus aucun refuge. Pour comble de malheur, un vent furieux qui soufflait du même côté que celui par lequel s'avançaient les cohortes, vint s'emparer tout à coup du désastre qu'elles avaient commencé ; et, poussant l'incendie de maison en maison, semblait s'acharner, à son tour, avec ses nuages de flamme, contre ces misérables dont la moitié était ensevelie sous les décombres embrasés.

C'était un des plus beaux quartiers de Rome, celui de la Subarra ; c'eût été dans les provinces une ville entière, tant il y avait de palais et de temples. Les temples surtout étaient encombrés de peuple; mais l'incendie ne respectait rien, et les malheureux qu'il venait saisir au pied des autels, y succombaient avec la douleur de douter de leurs dieux. Aussi, dans toute sa vaste enceinte, la grande Rome fut frappée d'une soudaine terreur, au bruit effroyable qui partait de ce quartier désolé ; car les lamentations, les cris de rage, les écroulements des toitures, les sifflements de la flamme et des vents, les vociférations des soldats barbares, les hurlements des bêtes du cirque que l'ardeur de l'embrasement épouvantait, se confondaient en un seul cri, comme celui d'un volcan qui éclate ; et les vieillards se demandaient, en fuyant à travers la campagne, si Rome était livrée aux Scythes et aux Sarmates, ou s'il y avait, au haut de quelque tour, un empereur qui, une harpe d'or à la main, eût, de nouveau, besoin de s'inspirer à l'horreur d'un tel spectacle.

ALEX. GUIRAUD. *Flavien.*

DE L'INFLUENCE DES CLIMATS.

Quel est celui de vous qui pense que les lieux, la terre qu'il habite, l'air qu'il respire, les montagnes ou les fleuves qui l'avoisinent, le climat, le chaud, le froid, toutes les impressions qui en résultent, en un mot, que le monde extérieur lui

est indifférent et n'exerce sur lui aucune influence? Ce serait, messieurs, de votre part, un idéalisme un peu extraordinaire, et j'imagine que vous croyez, avec tout le monde, que l'âme est distincte, mais non pas absolument indépendante du corps, et que par conséquent la nature extérieure a une influence indirecte, mais très-réelle sur l'homme, et par conséquent encore sur tout ce qui est de l'homme. Pensez-vous, quelqu'un a-t-il jamais pensé, que l'homme des montagnes ait et puisse avoir les mêmes habitudes, le même caractère, les mêmes idées, et soit appelé à jouer dans le monde le même rôle que l'homme de la plaine, que le riverain, que l'insulaire? Croyez-vous, par exemple, que l'homme que consument les feux de la zone torride soit appelé à la même destinée que celui qui habite les déserts glacés de la Sibérie? Le croyez-vous? Eh bien! ce qui est vrai des deux extrémités de la zone glacée et de la zone torride doit l'être également des lieux intermédiaires, et de toutes les latitudes.

Jusqu'ici la raison a l'avantage de s'accorder avec le préjugé, et c'est beaucoup pour elle. Oui, messieurs, donnez-moi la carte d'un pays, sa configuration, son climat, ses eaux, ses vents, et toute sa géographie physique; donnez-moi ses productions naturelles, sa flore, sa zoologie, etc., et je me charge de vous dire *à priori* quel sera l'homme de ce pays, et quel rôle ce pays jouera dans l'histoire, non pas accidentellement, mais nécessairement, non pas à telle époque, mais dans toutes, enfin l'idée qu'il est appelé à représenter. Un homme qu'on n'accusera pas de s'être perdu dans des rêveries métaphysiques, mais qui joignait à l'esprit le plus positif ces grandes vues où le vulgaire des penseurs ne voit qu'une imagination ardente, et qui ne sont pas moins que le regard rapide et perçant du génie; un homme qui ne jouera pas un grand rôle dans les annales de la métaphysique, le vainqueur d'Arcole et de Marengo, rendant compte à la postérité de ses desseins vrais ou simulés sur cette Italie qui devait lui être chère à plus d'un titre, commence par une description du territoire italien, dont il tire toute l'histoire passée de l'Italie, et le seul plan raisonnable qui ait jamais été tracé pour sa grandeur et sa prospérité. Je sais peu de pages historiques plus belles que celles-là. A cette autorité je joindrai celle de Montesquieu, c'est-à-dire de l'homme de notre pays qui a le mieux compris l'histoire, et qui le premier a donné l'exemple de la véritable méthode historique. L'auteur de l'*Esprit des lois*, après avoir établi nettement et profondément que tout a sa nécessité, que tout a sa loi, tout, à commencer par Dieu même, n'hésite pas à attribuer au climat une influence immense sur la créature humaine. Mais Montesquieu n'était pas homme à s'arrêter à cette généralité; il la développe et l'applique en détail. Le principe général admis, il le suit dans ses plus étroites conséquences, et, descendant des hauteurs de l'idée générale, il l'applique à toutes les institutions humaines, politiques, civiles, religieuses, militaires, aux lois les plus petites comme aux plus grandes. C'est là le triomphe de l'esprit philosophique: en effet, il n'y a pas de lacunes dans les choses; tout se tient et se lie.

COUSIN. *Cours d'histoire de la philosophie.*

LE CHATEAU DE CHAMBORD.

A quatre lieues de Blois, à une lieue de la Loire, dans une petite vallée fort basse, entre des marais fangeux et un bois de grands chênes, loin de toutes les routes, on rencontre tout à coup un château royal, ou plutôt magique. On dirait que, contraint par quelque lampe merveilleuse, un génie de l'Orient l'a enlevé pendant une des mille nuits, et l'a dérobé aux pays du soleil, pour le cacher dans ceux du brouillard avec les amours d'un beau prince. Ce palais est enfoui comme un trésor; mais à ces dômes bleus, à ces élégants minarets, arrondis sur de larges murs, ou élancés dans l'air, à ces longues terrasses qui dominent les bois, à ces flèches légères que le vent balance, à ces croissants entrelacés partout sur les colonnades, on se croirait dans les royaumes de Bagdad ou de Cachemire, si les murs noircis, leur tapis de mousse et de lierre, et la couleur pâle et mélancolique du ciel n'attestaient un pays pluvieux. Ce fut bien un génie qui éleva ces bâtiments, mais il vint d'Italie, et se nomma le Primatice; ce fut bien un beau prince dont les amours s'y cachèrent, mais il était roi, et se nommait François I[er]. Sa salamandre y jette ses flammes partout; elle étincelle mille fois sur les voûtes, comme feraient les étoiles d'un ciel; elle soutient les chapiteaux avec sa couronne ardente; elle colore les vitraux de ses feux; elle serpente avec les escaliers secrets, et, partout, semble dévorer, de ses regards flamboyants, les triples croissants d'une Diane mystérieuse, deux fois déesse et deux fois adorée dans ces bois voluptueux.

Mais la base de cet étrange monument est comme lui pleine d'élégance et de mystère: c'est un double escalier qui s'élève en deux spirales, entrelacées depuis les fondements les plus lointains de l'édifice, jusqu'au-dessus des plus hauts clochers, et se termine par une lanterne ou cabinet à jour, couronné d'une fleur de lis colossale, aperçue de bien loin; deux hommes peuvent y monter ensemble sans se voir.

Cet escalier lui seul semble un petit temple

isolé ; comme nos églises, il est soutenu et protégé par les arcades de ses ailes minces, transparentes, et pour ainsi dire brodées à jour. On croirait que la pierre docile s'est ployée sous le doigt de l'architecte ; elle paraît, si l'on peut le dire, pétrie selon les caprices de son imagination. On conçoit à peine comment les plans en furent tracés, et dans quels termes les ordres furent expliqués aux ouvriers ; cela semble une pensée fugitive, une rêverie brillante qui aurait pris tout à coup un corps durable, un songe réalisé.

ALFRED DE VIGNY. *Cinq-Mars*,

DESCRIPTION DE LA MAISON DE CLAËS.

L'esprit de la vieille Flandre respirait donc tout entier dans cette habitation, qui offrait à un amateur d'antiquités bourgeoises le type des modestes maisons que se construisit la riche bourgeoisie au moyen âge.

Le principal ornement de la façade était une porte à deux vantaux en chêne garnis de clous disposés en quinconce, au centre desquels les Claës avaient fait sculpter par orgueil deux navettes en croix. La baie de cette porte, édifiée en pierre de grès, se terminait par un cintre pointu, qui supportait une petite lanterne surmontée d'une croix, et dans laquelle se voyait une statuette de sainte Geneviève filant sa quenouille. Quoique le temps eût jeté sa teinte sur les travaux délicats de cette porte et de sa lanterne, le soin extrême qu'en prenaient les gens du logis permettait aux passants d'en bien saisir les détails ; aussi le chambranle, composé de colonnettes assemblées, conservait-il une couleur gris foncé qui brillait de manière à faire croire qu'il était verni.

De chaque côté de la porte, au rez-de-chaussée, se trouvaient deux croisées semblables à toutes celles de la maison. Leur encadrement en pierre blanche finissait sous l'appui par une coquille richement ornée, et, en haut, par deux arcades que séparait le montant de la croix qui divisait le vitrage en quatre parties inégales, car la traverse placée à la hauteur voulue pour figurer une croix, donnait aux deux côtés inférieurs de la croisée une dimension presque double de celle des parties supérieures arrondies par leurs cintres. La double arcade avait pour enjolivement trois rangées de briques qui s'avançaient l'une sur l'autre, et dont chaque brique était alternativement saillante ou retirée d'un pouce environ, de manière à dessiner grossièrement une grecque. Les vitres, petites et en losange, étaient enchâssées dans des branches en fer extrêmement minces et peintes en rouge.

Les murs bâtis en briques, rejointoyées avec un mortier blanc, étaient soutenus de distance en distance et aux angles par des chaînes en pierre. Le premier étage était percé de cinq croisées ; le second n'en avait plus que trois, et le grenier tirait son jour d'une grande ouverture ronde à cinq compartiments, bordée en grès, et placée au milieu du fronton triangulaire que décrivait le pignon, comme la rose dans le portail d'une cathédrale. Au faîte s'élevait, en guise de girouette, une quenouille chargée de lin. Les deux côtés du grand triangle que formait le mur du pignon étaient découpés carrément par des espèces de marches jusqu'au couronnement du premier étage, où, à droite et à gauche de la maison, tombaient les eaux pluviales rejetées par la gueule d'un animal fantastique. Au bas de la maison, une assise en grès y simulait une marche. Enfin, dernier vestige des anciennes coutumes, de chaque côté de la porte, entre les deux fenêtres, se trouvait dans la rue une trappe en bois garnie de grandes bandes de fer, par lesquelles on pénétrait dans les caves.

Cette façade était, depuis sa construction, soigneusement nettoyée deux fois par an ; si quelque peu de mortier manquait dans un joint, le trou se rebouchait aussitôt ; les croisées, les appuis, les pierres, tout en était épousseté mieux que ne sont époussetés à Paris les marbres les plus précieux ; en sorte que ce devant de maison n'offrait aucune trace de dégradation, et sauf les teintes foncées causées par la vétusté même de la brique, il était aussi bien conservé que peuvent l'être un vieux tableau, un vieux livre, chéris par un amateur, et qui seraient toujours neufs, s'ils ne subissaient, sous la cloche de notre atmosphère, les différentes luttes des gaz dont nous sommes nous-mêmes la proie. Le ciel nuageux, la température humide de la Flandre, et les ombres produites par le peu de largeur de la rue, ôtaient fort souvent à cette construction le lustre qu'elle empruntait à sa propreté recherchée, qui, d'ailleurs, la rendait froide et triste à l'œil. Un poëte aurait aimé quelques herbes dans les jours de la lanterne, ou des mousses sur les découpures du grès ; il aurait souhaité que ces rangées de briques se fussent fendillées, et que sous les arcades des croisées, quelque hirondelle eût maçonné son nid dans les triples cases rouges qui les ornaient. Aussi le fini, l'air propre de cette façade à demi râpée par le frottement lui donnaient-ils un aspect sèchement honnête et décemment estimable, qui, certes, aurait fait déménager un romantique, s'il eût logé en face.

Quand un visiteur avait tiré le cordon en fer tressé de la sonnette qui pendait le long du chambranle de la porte, et que la servante venue de l'intérieur lui en avait ouvert le battant au milieu

duquel était une petite grille, il lui échappait aussitôt de la main, emporté par un poids, et retombait en rendant sous les voûtes d'une spacieuse galerie dallée et dans les profondeurs de la maison, un son grave et lourd comme si la porte eût été de bronze. Cette galerie, peinte en marbre, toujours fraîche, et semée d'une couche de sable fin, conduisait à une grande cour carrée intérieure, pavée en larges carreaux vernissés et de couleur verdâtre. A gauche, se trouvaient la lingerie, les cuisines, la salle des gens; à droite, le bûcher, le magasin au charbon de terre et les communs du logis, dont les portes, les croisées, les murs étaient ornés de dessins entretenus dans une exquise propreté. Le jour, tamisé entre quatre murailles rouges semées de filets blancs, y contractait des reflets et des teintes roses qui prêtaient aux figures et aux moindres détails une grâce mystérieuse et de fantastiques apparences.

DE BALZAC.

DÉFINITIONS.

DE L'AMITIÉ.

Ordinairement ce que nous appelons amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié, de quoi je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais [1], je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant « *Parce que c'était lui; parce que c'était moi.* » Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous avions l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports; je crois par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. Il écrivit une satire latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de notre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous étions tous deux hommes faits, et lui plus de quelques années, elle n'avait point à perdre temps, elle n'avait à se régler au patron des amitiés molles et régulières, auxquelles il faut tant de précautions de longue et préalable conversation. Celle-ci n'a point d'autre idée que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à soi: ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille; c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien ou mien.

Nos âmes ont charrié si uniment ensemble; elles se sont considérées d'une si ardente affection, et de pareille affection découvertes jusqu'au fin fond des entrailles l'une de l'autre, que non-seulement je connaissais la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à lui de moi, qu'à moi.

L'ancien Menander disait celui-là heureux, qui avait pu rencontrer seulement l'ombre d'un ami : il avait certes raison de le dire, même s'il en avait tâté. Car, à la vérité, si je compare tout le reste de ma vie, quoiqu'avec la grâce de Dieu je l'aie passée douce, aisée, et, sauf la perte d'un tel ami, exempte d'affliction poisante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant pris en payement mes commodités naturelles et originelles, sans en rechercher d'autres; si je la compare, dis-je, toute, aux quatre années qu'il m'a été donné de jouir de la douce compagnie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis, je ne fais que traîner languissant; et les plaisirs mêmes qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte : nous étions à moitié de tout; il me semble que je lui dérobe sa part : j'étais déjà si fait et accoutumé à être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à demi. Il n'est action ou imagination où je ne le trouve à dire; comme si eût-il bien fait à moi : car de même qu'il me surpassait d'une distance infinie en toute autre suffisance et vertu, aussi faisait-il au devoir de l'amitié.

MONTAIGNE.

LA VRAIE ET LA FAUSSE GRANDEUR.

La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son faible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour im-

[1] Ce chapitre de Montaigne est rempli des souvenirs de l'amitié fraternelle qui l'unissait à La Boetie.

poser et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire ; elle se laisse toucher et manier ; elle ne perd rien à être vue de près : plus on la connaît, plus on l'admire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel. Elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue et badine, mais avec dignité. On l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue : son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands et très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

LA BRUYÈRE.

LA VENGEANCE.

Grands du siècle, grands du siècle, encore un coup ; et sous ce titre prenez garde, mes frères, que je n'entends pas seulement les grands du monde, les rois, les princes, les souverains, mais un père et une mère dans sa famille, un magistrat dans son barreau, un juge dans sa ville, un seigneur dans sa terre, quelque petite qu'en soit l'étendue, quelques personnes que ce soient d'un rang supérieur aux autres, jusque dans les conditions les moins relevées ; maîtres du siècle, si jaloux de votre autorité, et si ardents à la défendre ; si sensibles aux moindres outrages, et si durs aux plaintes qu'on vous fait ; si prompts à la vengeance, et si lents à pardonner ; ce sont vos propres sentiments que je consulte, c'est à vous-mêmes que j'en appelle ! A quoi vous porte tous les jours dans le monde une légère insulte reçue, un défaut de respect, un outrage de rien? De là quelles inimitiés, quels emportements, quels éclats de colère? On se ruine en procès, on se déchire par des calomnies, l'enfant lève la main sur son père, le mari abandonne sa femme, et le frère même va plonger le poignard jusque dans le sein de son frère. Vous êtes maître, dites-vous, vous voulez être obéi et respecté : je souscris à votre raison ; mais au fond, dans les choses dont vous êtes le plus touché, dans ce qui vous pique le plus vivement, quel sujet avez-vous de vouloir ainsi vous venger? De quoi s'agit-il? D'un droit souvent douteux, et purement arbitraire, fondé tout au plus sur la naissance ou la fortune, et rarement sur le mérite ; d'un frivole point d'honneur ; d'une légère contestation ; enfin quand on vient à l'examiner, on trouve qu'il y a peu de différence entre l'agresseur et l'offensé.

Vers de terre que nous sommes! cendre et poussière! viles créatures! il nous sied bien d'être si sensibles aux moindres injures, et de nous soulever pour un regard, pour une parole ; tandis qu'on ne compte pour rien d'insulter au maître souverain de l'univers, qui a tout pouvoir et qui ne s'en venge pas ; d'attenter à ses droits si sacrés et si légitimes, si justes et si incontestables, si nécessaires et si essentiels.

DE LA RUE.

CE QUE C'EST QUE L'HARMONIE.

L'harmonie, en musique, est le sentiment que produit sur nous le rapport appréciable des sons. Si les sons se font entendre en même temps, ils font un accord ; et ils font un chant et une mélodie, s'ils se font entendre successivement.

Il est évident que l'accord ne peut pas entrer dans ce qu'on appelle harmonie du style ; il n'y faut donc chercher que quelque chose d'analogue au chant. Or il y a deux choses dans le chant : mouvement et inflexion.

Nos mouvements suivent naturellement la première impression que nous leur avons donnée ; et il y a toujours le même intervalle de l'un à l'autre. Quand nous marchons, par exemple, nos pas se succèdent dans des temps égaux. Tout chant obéit également à cette loi : les pas, si je puis m'exprimer ainsi, se font dans des intervalles égaux, et ces intervalles s'appellent mesures.

Suivant les passions dont nous sommes agités, nos mouvements se ralentissent ou se précipitent, et ils se font dans des temps inégaux. Voilà pourquoi, dans la mélodie, les mesures se distinguent par le nombre et par la rapidité ou la lenteur des temps.

En effet, la nature et l'habitude ont établi une si grande liaison entre les mouvements du corps et les sentiments de l'âme, qu'il suffit d'occasionner dans l'un certains mouvements pour éveiller dans l'autre certains sentiments. Cet effet dépend uniquement des mesures et des temps auxquels le musicien assujettit la mélodie.

L'organe de la voix fléchit comme les autres, sous l'effort des sentiments de l'âme. Chaque passion a un cri inarticulé qui la transmet d'une âme à une âme ; et lorsque la musique imite cette inflexion, elle donne à la mélodie toute l'expression possible. Chaque mesure, chaque inflexion a donc, en musique, un caractère particulier, et les langues ont plus d'harmonie, et une harmonie plus expressive, à proportion qu'elles sont capables de plus de variété dans leurs mouvements et dans leurs inflexions.

CONDILLAC.

LA VÉRITÉ DU CARACTÈRE.

Quelle n'est pas, pour tout être humain, l'importance de la vérité du caractère! L'influence de cette qualité sur l'ensemble de la moralité est si grande qu'il semble inutile de la signaler. L'enchaînement du vice et de la fausseté est inévitable. On s'apprend d'abord à dissimuler parce qu'on a fait mal; on continue à faire le mal parce qu'on s'est appris à dissimuler. Personne ne conteste ces observations, ce sont des maximes reconnues; chacun sait que la sincérité est une vertu garante de toutes les autres; mais ce qu'on ne sait pas assez dans l'éducation, c'est à quel point la possession de cette vertu est un intérêt pressant, immédiat, personnel pour chaque élève. On ne s'aperçoit pas du rang que l'opinion même la plus frivole accorde par le fait à la véracité. Ceci demande quelque développement.

Invisible et immatérielle par son essence, l'âme ne se donne à connaître au dehors que par les actions et le langage; il est des actions marquantes, décisives, qui suffisent à manifester le mérite intérieur aux yeux de tous; mais celles-là sont rares dans la vie. La plupart des destinées humaines, enchaînées par la nécessité, par les habitudes, s'écoulent sans que la nature intime du cœur se soit révélée dans la conduite.

Il nous est néanmoins bien important de nous connaître les uns les autres. Les événements sont si incertains, les relations sociales se combinent, se multiplient de tant de manières, que nul ne peut dire si les plus faibles liens ne viendront pas tout à coup à se resserrer, et si tel individu n'influera pas sur votre vie. Il y a un caractère moral à démêler chez les peuples, dans les gouvernements, dans les familles; aussi, sous des rapports plus ou moins généraux, cette question occupe la société entière, et, depuis le commérage le plus futile jusqu'à la politique la plus relevée, donne de l'exercice à tous les esprits.

Nos projets pour l'avenir, bien que fondés sur des conjectures, reposent néanmoins sur quelques données. Nous croyons savoir quelle sera, dans telle occasion, la conduite de telle personne, et cette connaissance, plus ou moins exacte, c'est à l'étude de son caractère que nous la devons. Si une pareille étude était impossible, si une profonde obscurité nous dérobait complétement la vue d'un être moral, dès lors il cesserait d'exister pour nous. Ne pouvant jamais compter sur lui, nous le laisserions de côté sans mot dire, et nous irions chercher de la certitude autre part. C'est là ce qui nous arrive avec les êtres faux, affectés, avec tous ceux qui ont coupé le pont de communication entre leur âme et celle des autres. Ils sont frappés de nullité, quoi qu'ils fassent; s'ils nous amusent ou nous instruisent, c'est à la manière des livres; s'ils nous servent, c'est à la manière des instruments. Mais eux, ce ne sont pas des personnes; ils n'ont pas pour nous de réalité. En abolissant leur témoignage, ils ont commis en quelque sorte un suicide moral, et leur existence reste inaperçue. Voyez-les se débattre dans le néant, entasser les gestes, les expressions fortes : nul ne prend garde à eux, l'on sourit et l'on passe.

Les paroles, ce moyen de s'entendre si charmant, si facile, les paroles n'ont point par elles-mêmes de valeur fixe; elles en prennent chez chaque individu une particulière dont on est averti par des indices très-délicats, mais qui, dans leur ensemble, trompent rarement. Cette valeur peut être fort élevée. Tel mot, prononcé par tel homme, répond de sa conduite à jamais; ce mot est *lui*, il saura le soutenir, quoi qu'il en coûte. Il empreint sa moindre expression du sceau de son âme auguste et produit une impression profonde en la prononçant. En revanche, les protestations les plus fortes de tel autre homme ne comptent pas : ce sont des assignats démonétisés dont on ne regarde plus le chiffre.

En obligeant donc votre enfant à être vrai, vous lui assurez l'existence morale, vie plus importante à conserver que la vie physique, puisqu'on ne trouve plus le repos quand on l'a perdue, et qu'on est au contraire condamné à la plus humiliante agitation. Nul ne parle des chagrins secrets, fruits amers du manque de vérité dans le caractère; on se tait sur la douleur de n'être jamais cru, jamais compté, jamais placé au poste honorable de la confiance, situation qu'il faut toujours cacher, toujours masquer sous de vaines paroles, qui ne servent qu'à la constater.

Quand on voit des peuples entiers succomber sous le poids des maux attachés à la dépréciation du langage; quand on voit que, dans leur infortune, ils excitent à peine la pitié; que des êtres distingués par les dons les plus brillants, les plus propres à émouvoir l'imagination des autres hommes, dans l'impossibilité de produire de l'impression, tombent dans le découragement ou sont réduits à recourir à une exagération ridicule, symptôme et effet désastreux du mal qui afflige leur nation; quand, au contraire, on voit combien des paroles rares et mesurées peuvent imposer de respect chez d'autres peuples, comment ne pas mettre le plus grand soin, dans l'éducation publique et particulière, à relever le prix du signe représentatif de la pensée?

Quel sera, sous ce rapport si important, l'effet du changement qui s'opère dans les mœurs du

siècle? Sous l'ancien ordre social, l'obligation d'exposer sa vie plutôt que de laisser révoquer en doute sa bonne foi, contenait, il est vrai, la fausseté en dedans de certaines bornes. Mais si l'usage barbare du duel rehaussait, d'une part, la valeur des paroles, de l'autre il la rabaissait, en mettant le courage personnel au-dessus de tout, et en substituant la bravoure à la conscience.

En tout temps l'influence principale est exercée par le sentiment moral et religieux; mais l'on peut entrevoir que le nouvel état de choses donnera un besoin plus intime et plus continuel de vérité. De nobles intérêts, des intérêts universels, confiés à l'élite des nations, sont un appel à tout ce qui est réel et sincère; les prétextes, les subterfuges, condamnés à la honte d'être dévoilés, n'osent bientôt plus se reproduire. Même dans une sphère moins élevée, l'esprit d'association, celui d'entreprise, en multipliant les transactions, augmentent le désir de s'entendre vite. Les gens fins font perdre trop de temps, et quand on ne se défierait pas de leur probité, on éviterait d'avoir affaire à eux, parce qu'on ne sait jamais ce qu'ils veulent. De même, dans l'éducation, d'habiles instituteurs ont trouvé que des rapports actifs et sérieux, entre des enfants chargés de fonctions importantes, les rendaient difficiles sur la sincérité, et faisaient régner parmi eux un souverain mépris, je ne dis pas seulement pour le mensonge, mais pour toute ombre de fausseté.

Mme NECKER DE SAUSSURE.

LA GLOIRE ET LA RÉPUTATION.

Qu'est-ce que la gloire? Le jugement de l'humanité sur un de ses membres; or l'humanité a toujours raison. On n'a de gloire qu'à la condition d'avoir beaucoup fait, d'avoir laissé de grands résultats. Distinguez bien la gloire de la réputation. Pour la réputation, qui en veut en a. Voulez-vous de la réputation, priez tel ou tel de vos amis de vous en faire; associez-vous à tel ou tel parti; donnez-vous à une coterie, servez-la; elle vous louera. Enfin, il y a cent mille manières d'acquérir de la réputation : c'est une entreprise tout comme une autre; elle ne suppose pas même une grande ambition. Ce qui distingue la réputation de la gloire, c'est que la réputation est le jugement de quelques-uns, et que la gloire est le jugement du plus grand nombre, de la majorité dans l'espèce humaine. Or, pour plaire au petit nombre, il suffit de petites choses : pour plaire aux masses, il en faut de grandes.

. . . .

La gloire est le cri de la sympathie et de la reconnaissance; c'est la dette de l'humanité envers le génie; c'est le prix des services qu'elle reconnaît en avoir reçus, et qu'elle lui paye avec ce qu'elle a de plus précieux, son estime. Il faut donc aimer la gloire, parce que c'est aimer les grandes choses, les longs travaux, les services effectifs rendus à la patrie et à l'humanité en tout genre, et il faut dédaigner la réputation, les succès d'un jour, et les petits moyens qui y conduisent; il faut songer à faire, à beaucoup faire, à bien faire; à être, et non à paraître : car, règle infaillible, tout ce qui est, par la vertu de sa nature, paraît tôt ou tard. La gloire est presque toujours contemporaine, ou du moins il n'y a jamais un grand intervalle entre le tombeau d'un grand homme et la gloire.

COUSIN. *Cours d'Histoire de la philosophie.*

DU DRAME.

D'autres l'ont déjà dit, le drame est un miroir où se réfléchit la nature. Mais si ce miroir est un miroir ordinaire, une surface plane et unie, il ne renverra des objets qu'une image terne et sans relief; fidèle, mais décolorée : on sait ce que la couleur et la lumière perdent à la réflexion simple. Il faut donc que le drame soit un miroir de concentration qui, loin de les affaiblir, ramasse et condense les rayons colorants, qui fasse d'une lueur une lumière, d'une lumière une flamme. Alors seulement le drame est avoué de l'art.

Le théâtre est un point d'optique. Tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, tout doit et peut s'y réfléchir, mais sous la baguette magique de l'art. L'art feuillette les siècles, feuillette la nature, interroge les chroniques, s'étudie à reproduire la réalité des faits, surtout celle des mœurs et celle des caractères, bien moins léguée au doute et à la contradiction que les faits, restaure ce que les annalistes ont tronqué, harmonise ce qu'ils ont dépareillé, devine leurs omissions, et les repare, comble leurs lacunes par des imaginations qui aient la couleur du temps, groupe ce qu'ils ont laissé épars, rétablit le jeu des fils de la Providence sous les marionnettes humaines, revêt le tout d'une forme poétique et naturelle à la fois, et lui donne cette vie de vérité et de saillie qui enfante l'illusion, ce prestige de réalité qui passionne le spectateur, et le poëte le premier, car le poëte est de bonne foi. Ainsi le but de l'art est presque divin : ressusciter, s'il fait de l'histoire; créer, s'il fait de la poésie.

C'est une grande et belle chose que de voir se déployer avec cette largeur un drame où l'art développe puissamment la nature; un drame où l'action marche à la conclusion d'une allure ferme et facile, sans diffusion et sans étrangle-

ment; un drame enfin où le poëte remplisse pleinement le but multiple de l'art, qui est d'ouvrir au spectateur un double horizon, d'illuminer à la fois l'intérieur et l'extérieur des hommes; l'extérieur par leurs discours et leurs actions, l'intérieur par les *à parte* et des monologues; de croiser en un mot, dans le même tableau, le drame de la vie et le drame de la conscience...

Ce n'est point à la surface du drame que doit être la couleur locale, mais au fond, dans le cœur même de l'œuvre, d'où elle se répand au dehors, d'elle-même, naturellement, également, et pour ainsi parler, dans tous les coins du drame, comme la séve, qui monte de la racine à la dernière feuille de l'arbre. Le drame doit être radicalement imprégné de cette couleur des temps; elle doit, en quelque façon, y être dans l'air, de façon qu'on ne s'aperçoive, qu'en y entrant et qu'en en sortant, qu'on a changé de siècle et d'atmosphère. Il faut quelque étude, quelque labeur pour en venir là; tant mieux, il est bon que les avenues de l'art soient obstruées de ces ronces devant lesquelles tout recule, excepté les volontés fortes. C'est d'ailleurs cette étude soutenue d'une ardente inspiration, qui garantira le drame d'un vice qui le tue, le *commun*.

V. HUGO. *Introduction au drame de Cromwell.*

ALLÉGORIE HISTORIQUE.

LE RÈGNE DE LA TERREUR EN FRANCE D'APRÈS TACITE.

A cette époque, les propos devinrent des crimes d'État : de là il n'y eut qu'un pas pour changer en crimes les simples regards, la tristesse, la compassion, les soupirs, le silence même. Bientôt ce fut un crime de lèse-majesté ou de contre-révolution à Crémutius Cordus, d'avoir appelé Brutus et Cassius les derniers des Romains; crime de contre-révolution à un descendant de Cassius, d'avoir chez lui un portrait de son bisaïeul; crime de contre-révolution à Mamercus Scaurus, d'avoir fait une tragédie où il y avait des vers à qui l'on pouvait donner deux sens; crime de contre-révolution à Torquatus Silanus, de faire de la dépense ; crime de contre-révolution à Pomponius, parce qu'un ami de Séjan était venu chercher un asile dans une de ses maisons de campagne; crime de contre-révolution de se plaindre des malheurs du temps, car c'était faire le procès au gouvernement ; crime de contre-révolution à la mère du consul Fusius Géminus, d'avoir pleuré la mort funeste de son fils.

Il fallait montrer de la joie de la mort de son ami, de son parent, si l'on ne voulait s'exposer à périr soi-même. Sous Néron, plusieurs dont on avait fait mourir les proches, allaient en rendre grâces aux dieux. Du moins il fallait avoir un air de contentement : on avait peur que la peur même ne rendît coupable. Tout donnait de l'ombrage au tyran. Un citoyen avait-il de la popularité? C'était un rival du prince qui pouvait susciter une guerre civile. Suspect. — Fuyait-on au contraire la popularité et se tenait-on au coin de son feu? Cette vie retirée vous avait fait remarquer. Suspect. — Étiez-vous riche? Il y avait un péril imminent que le peuple ne fût corrompu par vos largesses. Suspect — Étiez-vous pauvre? Il fallait vous surveiller de plus près ; il n'y a personne d'entreprenant comme celui qui n'a rien. Suspect. — Étiez-vous d'un caractère sombre, mélancolique et d'un extérieur négligé? Ce qui vous affligeait, c'est que les affaires publiques allaient bien. Suspect. — Un citoyen se donnait-il du bon temps et des indigestions? C'est parce que le prince allait mal. Suspect. — Était-il vertueux, austère dans ses mœurs? Il faisait la censure de la cour. Suspect. — Était-ce un philosophe, un orateur, un poëte? Il lui convenait bien d'avoir plus de renommée que ceux qui gouvernaient. Suspect. — Enfin, s'était-on acquis de la réputation à la guerre? On n'en était que plus dangereux par son talent. Il fallait se défaire du général ou l'éloigner promptement de l'armée. Suspect.

La mort naturelle d'un homme célèbre ou seulement en place était si rare que les historiens la transmettaient comme un événement à la mémoire des siècles. La mort de tant de citoyens innocents et recommandables semblait une moindre calamité que l'insolence et la fortune scandaleuse de leurs meurtriers et de leurs dénonciateurs. Chaque jour le délateur sacré et inviolable faisait son entrée triomphale dans le palais des morts, et recueillait quelque riche succession. Tous ces dénonciateurs se paraient des plus beaux noms, se faisaient appeler Cotta, Scipion, Régulus, Sævius, Sévérus. Pour se signaler par un début illustre, le marquis Sérénus intenta une accusation de contre-révolution contre son vieux père déjà exilé, après quoi il se faisait appeler fièrement Brutus. Tels accusateurs, tels juges : les tribunaux, protecteurs de la vie et des propriétés, étaient devenus des boucheries, où ce qui portait le nom de supplice et de confiscation n'était que vol et assassinat.

MIGNET. *Histoire de la révolution française.*

MORALE RELIGIEUSE, OU PHILOSOPHIE PRATIQUE.

UTILITÉ DES BONNES OEUVRES.

De nos prières et de nos aumônes, la meilleure part ne s'arrête point ici-bas; elle monte devant Dieu. Le monde est une figure qui passe déjà, et les cieux doivent un jour disparaître avec un bruit de tempête; mais les œuvres de la charité nous suivent après la mort, et elles doivent nous accompagner jusqu'au trône de Dieu, après la destruction des trônes de la terre. Faire du bien n'est donc pas seulement la vie des belles âmes; c'est encore le moyen de perpétuer une belle vie; c'est moissonner dans le temps pour l'éternité; c'est jeter sur la terre une semence qui, germant au delà du tombeau, nous produit dans le ciel une moisson de gloire et de bonheur; c'est une divine manière de se perpétuer, un moyen de triompher de la mort, un art de ne mourir jamais.

ABBADIE.

DE LA MAGNIFICENCE DE L'UNIVERS.

Vous avez compris, Ariste, et peut-être même oublié, que l'Être infiniment parfait, quoique suffisant à lui-même, a pu prendre le dessein de former cet univers : qu'il l'a créé pour lui, pour sa propre gloire : qu'il a mis Jésus-Christ à la tête de son ouvrage, à l'entrée de ses desseins ou de ses voies, afin que tout fût divin : qu'il n'a pas dû entreprendre l'ouvrage le plus parfait qui fût possible, mais seulement le plus parfait qui pût être produit par les voies les plus sages ou les plus divines; de sorte que tout autre ouvrage produit par toute autre voie, ne puisse exprimer plus exactement les perfections que Dieu possède, et qu'il se glorifie de posséder. Voilà donc, pour ainsi dire, le Créateur prêt à sortir hors de lui-même, hors de son sanctuaire éternel; prêt à se mettre en marche par la production des créatures. Voyons quelque chose de sa magnificence dans son ouvrage : mais suivons-le de près dans les démarches majestueuses de sa conduite ordinaire.

Pour sa magnificence dans son ouvrage, elle y éclate de toutes parts. De quelque côté qu'on jette les yeux dans l'univers, on y voit une profusion de prodiges. Et si nous cessons de les admirer, c'est assurément que nous cessons de les considérer avec l'attention qu'ils méritent. Car les astronomes qui mesurent la grandeur des astres, et qui voudraient bien savoir le nombre des étoiles, sont d'autant plus surpris d'admiration, qu'ils deviennent plus savants. Autrefois le soleil leur paraissait grand comme le Péloponèse : mais aujourd'hui les plus habiles le trouvent un million de fois plus grand que la terre. Les anciens ne comptaient que mille vingt-deux étoiles : mais personne aujourd'hui n'ose les compter. Dieu même nous avait dit autrefois que nul homme n'en saurait jamais le nombre : mais l'invention des télescopes nous force bien maintenant à reconnaître que les catalogues que nous en avons sont fort imparfaits. Ils ne contiennent que celles qu'on découvre sans lunettes; et c'est assurément le plus petit nombre. Je crois même qu'il y en a beaucoup plus qu'on ne découvrira jamais, qu'il n'y en a de visibles par les meilleurs télescopes : et cependant il y a bien de l'apparence qu'une fort grande partie de ces étoiles ne le cède point, ni en grandeur, ni en majesté, à ce vaste corps qui nous paraît ici-bas le plus lumineux et le plus beau. Que Dieu est donc grand dans les cieux! qu'il est élevé dans leur profondeur! qu'il est magnifique dans leur éclat! qu'il est sage, qu'il est puissant dans leurs mouvements réglés!

Mais, Ariste, quittons le grand. Notre imagination se perd dans ces espaces immenses, que nous n'oserions limiter, et que nous craignons de laisser sans bornes. Combien d'ouvrages admirables sur la terre que nous habitons, sur ce point imperceptible à ceux qui ne mesurent que les corps célestes! Mais cette terre, que messieurs les astronomes comptent pour rien, est encore trop vaste pour moi : je me renferme dans votre parc. Que d'animaux, que d'oiseaux, que d'insectes, que de plantes, que de fleurs et que de fruits!

L'autre jour que j'étais couché à l'ombre, je m'avisai de remarquer la variété des herbes et des petits animaux que je trouvai sous mes yeux.

Je comptai, sans changer de place, plus de vingt sortes d'insectes dans un fort petit espace, et pour le moins autant de diverses plantes. Je pris un de ces insectes, dont je ne sais point le nom, et peut-être n'en a-t-il point : car les hommes, qui donnent divers noms, et souvent de trop magnifiques, à tout ce qui sort de leurs mains, ne croient pas seulement devoir nommer les ouvrages du Créateur qu'ils ne savent point admirer. Je le considérai attentivement; et je ne crains point de vous dire de lui ce que Jésus-Christ assure des lis champêtres, que Salomon, dans toute sa gloire, n'avait point de si magnifiques ornements. Après que j'eus admiré quelque temps cette petite créature si injustement méprisée, et même si indignement et si cruellement traitée par les autres animaux, à qui apparemment elle sert de pâture, je me mis à lire un livre que j'avais sur moi, et j'y trouvai une chose fort étonnante : c'est qu'il y a dans le monde un nombre infini d'insectes pour le moins un million de fois plus petits que celui que je venais de considérer, cinquante mille fois plus petits qu'un grain de sable.

MALEBRANCHE.

MINUIT.

L'horloge du clocher de Saint-Philippe sonna lentement minuit; je comptai l'un après l'autre chaque tintement de la cloche, et le dernier m'arracha un soupir. « Voilà donc, me dis-je, un jour qui vient de se détacher de ma vie, et quoique les vibrations décroissantes du son de l'airain frémissent encore à mon oreille, la partie de mon voyage qui a précédé minuit est déjà tout aussi loin de moi que le voyage d'Ulysse ou celui de Jason; dans cet abîme du passé, les instants et les siècles ont la même longueur; et l'avenir a-t-il plus de réalité? Ce sont deux néants entre lesquels je me trouve en équilibre comme sur le tranchant d'une lame. En vérité, le temps me paraît quelque chose de si inconcevable que je serais tenté de croire qu'il n'existe réellement pas, et que ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose qu'une punition de la pensée.

Je me réjouissais d'avoir trouvé cette définition du temps, aussi ténébreuse que le temps lui-même, lorsqu'une autre horloge sonna minuit; ce qui me donna un sentiment désagréable. Il me reste toujours un fond d'humeur lorsque je me suis occupé d'un problème insoluble, et je trouvai fort déplacé ce second avertissement de la cloche à un philosophe comme moi; mais j'éprouvai décidément un véritable dépit quelques secondes après, lorsque j'entendis de loin une troisième cloche, celle du couvent des Capucins, situé sur l'autre rive du Pô, sonner encore minuit comme par malice.

Lorsque ma tante appelait une ancienne femme de chambre un peu revêche qu'elle affectionnait cependant beaucoup, elle ne se contentait pas dans son impatience de sonner une fois, mais elle tirait sans relâche le cordon de la sonnette jusqu'à ce que la servante parût. « Arrivez donc, mademoiselle Brauchet! » et celle-ci, fâchée de se voir presser ainsi, venait tout doucement, et répondait avec beaucoup d'aigreur avant d'entrer au salon : « On y va, madame, on y va. » Tel fut aussi le sentiment d'humeur que j'éprouvai lorsque j'entendis la cloche indiscrète des Capucins sonner minuit pour la troisième fois. « Je le sais! m'écriai-je en étendant les mains du côté de l'horloge; oui, je le sais, je sais qu'il est minuit, je ne le sais que trop. »

C'est, il n'en faut pas douter, par un conseil insidieux de l'esprit malin que les hommes ont chargé cette heure de diviser leurs jours : renfermés dans leurs habitations, ils dorment ou s'amusent, tandis qu'elle coupe un des fils de leur existence; le lendemain ils se lèvent gaiement, sans se douter le moins du monde qu'ils ont un jour de plus. En vain la voix prophétique de l'airain leur annonce l'approche de l'éternité, en vain elle leur répète tristement chaque heure qui vient de s'écouler; ils n'entendent rien, ou s'ils entendent, ils ne comprennent pas. O minuit!... heure terrible!... Je ne suis pas superstitieux, mais cette heure m'inspira toujours une espèce de crainte, et j'ai le pressentiment que si jamais je venais à mourir, ce serait à minuit. Je mourrai donc un jour! Comment? Je mourrai? Moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrais mourir? J'ai quelque peine à le croire; car enfin, que les autres meurent, rien n'est plus naturel, on voit cela tous les jours; on les voit passer, on s'y habitue, mais mourir soi-même! mourir en personne! c'est un peu fort. Et vous, messieurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias, apprenez que telle est la manière de penser de tout le monde, et la vôtre à vous-mêmes. Personne ne songe qu'il doit mourir; s'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effrayerait plus que nous.

X. DE MAISTRE

L'HOMME AU MILIEU DE LA CRÉATION.

Lorsque Dieu plaça sur la terre l'homme nu et désarmé, ce fils de la création, qui allait en être le roi, ne se distinguait du reste des êtres vivants par aucun indice de sa future grandeur.

Peut-être même avait-il plus de faiblesse et de misère. Ne pouvant ni se perdre au fond des eaux, ni traverser rapidement les airs, il ne pouvait pas davantage échapper, comme le ciron, par sa petitesse, aux attaques de la bête fauve; saisir une proie comme le renard; combattre comme le lion; fuir comme la gazelle; franchir les marécages, les ravins escarpés, en courant, comme l'écureuil, de branche en branche, de forêt en forêt, d'un bout des continents à l'autre. Sans défense contre les feux du Midi et contre les froids du Nord, en butte à tous les périls, à toutes les souffrances, la race humaine ne semblait jetée sur la terre, par un caprice cruel du sort, que pour disparaître aussitôt, dévorée par les fléaux dont elle se voyait assaillie. Si les autres enfants de la création avaient eu un langage, ils auraient dit :

« Quel est cet être chétif, dont la peau sans « duvet sera brûlée par les premiers rayons du « jour, trempée par la première rosée des nuits, « lacérée par les moindres frimas? Sa bouche « n'est bonne tout au plus qu'à lacérer les mem-« bres d'ennemis déjà terrassés. Sa main n'a « point d'armes pour les saisir vivants et les « déchirer. Son pied, nu comme tout le reste, « n'est propre, ni à le défendre, ni presque à « le soutenir : un caillou, une ronce suffiront « pour l'ensanglanter. Son œil éclaire peut-être « les espaces lointains, mais ne saurait que par « un effort suivre le sol qui fuit sous ses pas; ce « n'est d'ailleurs qu'un flambeau incomplet qui « ne s'allume qu'au feu du soleil, et s'éteint avec « lui : il perd toutes ses lumières quand elles « sont les plus utiles, dans l'obscurité. Sa longue « chevelure n'est point un vêtement ni une dé-« fense; cet ornement funeste semble-t-il autre « chose qu'un embarras, qu'un piége qu'il porte « avec lui, dans lequel il se prendra sans cesse, « s'il essaye de fuir sous l'abri des forêts?

« Poursuivi par la faim, par la pluie, par l'un « de nous, quelle sera sa nourriture? Où cher-« chera-t-il un refuge? Il tentera de cueillir un « fruit, de trouver un asile sur les branches d'un « arbre protecteur. Mais comment ses membres « délicats pourront-ils embrasser l'âpre et vaste « tronc? Son corps s'épuisera de sueur et de sang « dans ce travail, pour nous si facile. Ses pieds « ne s'attacheront pas, dans le sommeil, comme « ceux de l'oiseau, au rameau battu par la tem-« pête. Il n'osera se livrer au repos; et l'aigle, « qui le découvrira dans le feuillage, ira le « déchirer de sa serre impitoyable; l'ours mon-« tera jusqu'à la cime, pour le saisir et le dévorer; « l'éléphant l'atteindra de la trompe dans sa « retraite impuissante; le serpent dont il aura « troublé le nid l'enlacera de ses nœuds, et le « brisera, avec sa compagne, contre le tronc « hospitalier. Voudrait-il fuir sous les eaux? Il « ne peut y vivre; les traverser pour chercher « asile sur d'autres bords? L'hirondelle franchit « l'Océan, l'alcyon habite un pli de la vague, « mille insectes courent au travers des flots; « mais lui, il périrait à quelques brasses du « rivage, si même les monstres des mers le lais-« saient envahir leur domaine. L'empire des eaux « et celui des airs sont également inaccessibles « pour lui; et sur la face de la terre, impuissant « à la défense comme à l'attaque, inhabile à se « nourrir comme à se venger, faible jouet du « plus faible d'entre nous, il n'aura vu la lumière « que pour souffrir, trembler et mourir! »

Mais Dieu avait dit à l'homme, en le créant à sa ressemblance et en le bénissant : « Crois et « multiplie! remplis la terre, subjugue-la! Règne « sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du « ciel, sur tous les êtres vivants qui se meu-« vent sur la terre! »

Dieu avait dit. Peu de temps s'écoula, et les créatures robustes, armées, terribles, fuyaient de toutes parts. La créature débile et nue avait su poursuivre, atteindre, dompter les monstres de l'air et ceux de l'Océan. L'oiseau abattu, le poisson dévoré, lui fournissaient la plume et l'arête qui mettaient à la portée de son bras les hôtes les plus rapides des forêts. Ami dévoué, sentinelle obéissante, le chien faisait la garde à ses côtés, et donnait la vie pour sa vie. Le tigre le vêtissait de sa peau. La cavale le nourrissait de son lait et de sa chair. Le taureau, l'âne, l'éléphant, le dromadaire, domptés, formaient autour de lui en quelque sorte une famille d'esclaves, qui employaient à l'envi leur force patiente à le servir. Toute la nature vivante semblait, comme autant d'artisans dociles, n'avoir d'autre tâche que d'aplanir devant lui les obstacles, de rapprocher les distances, de lui chercher, sur la surface de la terre et dans son sein, des richesses et des jouissances toujours nouvelles. Le chameau, le renne, le cheval, cette noble conquête, transportaient au gré de ses vœux les plus lourds fardeaux, les matériaux les plus utiles, et au besoin, lui-même, d'une extrémité des continents à l'autre. Déjà le caillou lui avait donné l'étincelle, qui triomphait des hivers, éclairait l'obscurité des nuits, mettait des plaines fécondes à la place des forêts immenses des premiers temps, assouplissait le fer et l'or, changeait les métaux, arrachés par lui du sein de la terre bruts et inutiles, en haches, en glaives, en charrues, plus tard en monnaies précieuses. Le pin, descendu à sa voix du haut des montagnes dans le sein des mers, prenait, sous ses auspices, possession de l'Océan, et, formant sur la face des flots comme

des ponts mobiles, comme des comptoirs alliés, rapprochait tout ce que Dieu semblait avoir séparé, les terres, les races, les plantes, les trésors divers. Une rame et un gouvernail lui suffirent pour mettre en commun toutes les moissons, toutes les richesses, toutes les contrées de l'univers.

Il fallut moins de trente siècles, suivant toute apparence, pour accomplir ces changements magnifiques. Au bout de ce temps, des nations s'étaient formées. L'Europe, l'Asie, l'Afrique comptaient sur leurs communes frontières de vastes et florissants empires. La race humaine, autrefois errante et grossière, élevait maintenant les pyramides pour loger sa dépouille, enfantait l'Iliade et croyait en Dieu.

N.-A. DE SALVANDY.

L'UNION ENTRE LES HOMMES.

Lorsqu'un arbre est seul, il est battu des vents et dépouillé de ses feuilles; et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchaient la terre.

Lorsqu'une plante est seule, ne trouvant point d'abri contre l'ardeur du soleil, elle languit et se dessèche, et meurt.

Lorsque l'homme est seul, le vent de la puissance le courbe vers la terre, et l'ardeur de la convoitise des grands de ce monde absorbe la séve qui le nourrit.

Ne soyez donc point comme la plante et comme l'arbre qui sont seuls : mais unissez-vous les uns aux autres, et appuyez-vous, et abritez-vous mutuellement.

Tandis que vous serez désunis, et que chacun ne songera qu'à soi, vous n'avez rien à espérer que souffrance, et malheur, et oppression.

Qu'y a-t-il de plus faible que le passereau, et de plus désarmé que l'hirondelle? Cependant, quand paraît l'oiseau de proie, les hirondelles et les passereaux parviennent à le chasser, en se rassemblant autour de lui, et le poursuivant tous ensemble.

Prenez exemple sur le passereau et sur l'hirondelle.

Celui qui se sépare de ses frères, la crainte le suit quand il marche, s'assied près de lui quand il repose, et ne le quitte pas même durant son sommeil.

Donc, si l'on vous demande : Combien êtes-vous? Répondez : Nous sommes un, car nos frères c'est nous, et nous c'est nos frères.

Dieu n'a fait ni petits ni grands, ni maîtres ni esclaves, ni rois ni sujets : il a fait tous les hommes égaux.

Mais, entre les hommes, quelques-uns ont plus de force ou de corps ou d'esprit, ou de volonté, et ce sont ceux-là qui cherchent à s'assujettir les autres, lorsque l'orgueil ou la convoitise étouffe en eux l'amour de leurs frères.

Et Dieu savait qu'il en serait ainsi, et c'est pourquoi il a commandé aux hommes de s'aimer, afin qu'ils fussent unis, et que les faibles ne tombassent point sous l'oppression des forts.

Car celui qui est plus fort qu'un seul sera moins fort que deux, et celui qui est plus fort que deux sera moins fort que quatre; et ainsi les faibles ne craindront rien, lorsque, s'aimant les uns les autres, ils seront unis véritablement.

Un homme voyageait dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, le remplissait tout entier, et hors du chemin il n'y avait point d'autre issue, ni à gauche ni à droite.

Or, cet homme voyant qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage, il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse et dit : Que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie?

Et, comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci, ayant fait ce qu'avait fait le premier et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous était grande.

Enfin, l'un d'eux dit aux autres : Mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux; peut-être qu'il aura pitié de nous dans cette détresse.

Et cette parole fut écoutée, et ils prièrent de cœur le Père qui est dans les cieux.

Et, quand ils eurent prié, celui qui avait dit : Prions, dit encore : Mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble?

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix.

Le voyageur c'est l'homme, le voyage c'est la vie, le rocher ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route.

Aucun homme ne saurait soulever seul ce rocher; mais Dieu en a mesuré le poids de manière qu'il n'arrête jamais ceux qui voyagent ensemble.

LA TOLÉRANCE.

On a vu des temps où l'homme, en égorgeant l'homme dont les croyances différaient des siennes, se persuadait offrir un sacrifice agréable à Dieu.

Ayez en abomination ces meurtres exécrables.

Comment le meurtre de l'homme pourrait-il plaire à Dieu, qui a dit à l'homme : Tu ne tueras point?

Lorsque le sang de l'homme coule sur la terre comme une offrande à Dieu, les démons accourent pour le boire, et entrent dans celui qui l'a versé.

On ne commence à persécuter que quand on désespère de convaincre; et qui désespère de convaincre, ou blasphème en lui-même la puissance de la vérité, ou manque de confiance dans la vérité des doctrines qu'il annonce.

Quoi de plus insensé que de dire aux hommes : Croyez ou mourez!

La foi est fille du Verbe : elle pénètre dans les cœurs avec la parole, et non avec le poignard.

Jésus passa en faisant le bien, attirant à lui par sa bonté, et touchant par sa douceur les âmes les plus dures.

Ses lèvres divines bénissaient et ne maudissaient point, si ce n'est les hypocrites. Il ne choisit pas des bourreaux pour apôtres.

Il disait aux siens : Laissez croître ensemble, jusqu'à la moisson, le bon et le mauvais grain; le père de famille en fera la séparation sur l'aire.

Et à ceux qui le pressaient de faire descendre le feu du ciel sur une ville incrédule : Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes.

L'esprit de Jésus est un esprit de paix, de miséricorde et d'amour.

Ceux qui persécutent en son nom, qui scrutent les consciences avec l'épée, qui torturent le corps pour convertir l'âme, qui font couler les pleurs au lieu de les essuyer; ceux-là n'ont pas l'esprit de Jésus.

Malheur à qui profane l'Évangile, en le rendant pour les hommes un objet de terreur! Malheur à qui écrit la bonne nouvelle sur une feuille sanglante!

Ressouvenez-vous des catacombes.

En ce temps-là, on vous traînait à l'échafaud, on vous livrait aux bêtes féroces dans l'amphithéâtre pour amuser la populace, on vous jetait à milliers au fond des mines et dans les prisons, on confisquait vos biens, on vous foulait aux pieds comme la boue des places publiques; vous n'aviez, pour célébrer vos mystères proscrits, d'autre asile que les entrailles de la terre.

Que disaient vos persécuteurs? Ils disaient que vous propagiez des doctrines dangereuses; que votre secte, ainsi qu'ils l'appelaient, troublait l'ordre et la paix publique; que, violateurs des lois et ennemis du genre humain, vous ébranliez l'empire en ébranlant la religion de l'empire.

Et, dans cette détresse, sous cette oppression, que demandiez-vous? La liberté. Vous réclamiez le droit de n'obéir qu'à Dieu, de le servir et de l'adorer selon votre conscience.

Lorsque, même en se trompant dans leur foi, d'autres réclameront de vous ce droit sacré, respectez-le en eux, comme vous demandiez que les païens le respectassent en vous.

Respectez-le pour ne pas flétrir la mémoire de vos confesseurs et ne pas souiller les cendres de vos martyrs.

La persécution a deux tranchants; elle blesse à droite et à gauche.

Si vous ne vous souvenez plus des enseignements du Christ, ressouvenez-vous des catacombes.

LA MENNAIS

PENSÉES DE DIVERS AUTEURS.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

Diseur de bons mots, mauvais caractère.

Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

On ne montre pas sa grandeur pour être en une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, et remplissant tout l'entre-deux.

L'homme qui n'aime que soi ne hait rien tant que d'être seul avec soi.

On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a trouvées soi-même, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

Ceux qui font des antithèses en forçant les mots sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie.

La vraie éloquence se moque de l'éloquence.

Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point.

Les persécutions qui travaillent l'Église sont de cette nature.

La propre volonté ne se satisferait jamais quand elle aurait tout ce qu'elle souhaite ; mais on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce.

La piété chrétienne anéantit le *moi* humain, et la civilité humaine le cache et le supprime.

PASCAL.

—

L'amour de Dieu est le bon sens de l'amour de soi.

ABBADIE.

—

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

Le vrai moyen d'être trompé, c'est de nous croire plus fins que les autres.

Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude.

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats ; mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme.

Louer les princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunément des injures.

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le passer.

Nos actions sont comme les bouts rimés, que chacun fait rapporter à ce qui lui plaît.

L'esprit nous sert quelquefois à faire hardiment des sottises.

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paraître.

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas.

LA ROCHEFOUCAULD.

—

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire.

Rien n'est moins selon Dieu et selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusqu'aux choses les plus indifférentes, par de longs et de fastidieux serments. Un honnête homme qui dit *oui* et *non* mérite d'être cru : son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles, et attire toute sorte de confiance.

Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux, et avoir la générosité de recevoir.

Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à lui donner.

Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui on vient de donner.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espère du bien.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contents de personne, vous reconnaîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

Il n'y a pour l'homme que trois événements, naître, vivre et mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude et la nouveauté.

Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon, et fait de main d'ouvrier.

Dans un méchant homme, il n'y a pas de quoi faire un grand homme.

LA BRUYÈRE.

—

Les grandes pensées viennent du cœur.

La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer.

On ne peut être juste si l'on n'est humain.

Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir.

C'est être médiocrement habile que de faire des dupes.

Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

La clarté orne les pensées profondes.

Ceux qui se moquent des penchants sérieux aiment sérieusement les bagatelles.

Les sots admirent qu'un homme à talent ne soit pas une bête pour ses intérêts.

La nécessité de mourir est la plus amère de nos afflictions.

Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, c'est-à-dire les hommes de la terre les plus éclairés, dans le plus philosophique de tous les siècles, et dans la force de leur esprit et de leur âge, ont cru en Jésus-Christ ; et le grand Condé, en mourant, répétait ces nobles paroles : Oui, nous verrons Dieu comme il est, *sicuti est, facie ad faciem*.

La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps.

Le bon sens est une qualité du caractère plus encore que de l'esprit.

Apprenons à subordonner les petits intérêts aux grands, même éloignés, et faisons généreusement et sans compter tout le bien qui tente nos cœurs : on ne peut être dupe d'aucune vertu.

VAUVENARGUES.

—

Vivre dans l'embarras, c'est vivre à la hâte : le repos allonge la vie. Le monde nous dérobe à nous-mêmes, et la solitude nous y rend. Le monde n'est qu'une troupe de fugitifs d'eux-mêmes.

Mme DE LAMBERT.

—

Une des premières vertus sociales est de tolérer dans les autres ce qu'on doit s'interdire à soi-même.

Les grands qui écartent les hommes à force de politesse sans bonté, ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de respect sans attachement.

Les âmes sensibles ont plus d'existence que les autres.

L'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt.

Le peuple doit être le favori d'un roi.

DUCLOS.

—

Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise.

Une belle action est celle qui a de la bonté, et qui demande de la force pour la faire.

La raillerie est un discours en faveur de son esprit contre son bon naturel.

MONTESQUIEU.

—

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidents fâcheux qui viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes ; et il est bon d'y avoir une retraite agréable ; mais elle ne peut l'être si elle n'y a été préparée par les mains de la vertu.

Il est plus aisé de s'abstenir que de se contenir.

FONTENELLE.

—

L'amour-propre est flatté des hommages, l'orgueil s'en passe, la vanité les publie.

La justice épargne bien de la peine à l'esprit.

MEILHAN.

—

On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément aux chaumières qu'aux palais.

Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer ; dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

La générosité n'est que la pitié des âmes nobles.

CHAMFORT.

—

L'énergie de l'âme s'endort dans les vagues rêveries de l'espérance ; le travail actuel pèse à celui qui croit pouvoir se reposer sur l'avenir ; mais que tout à coup la perspective du bonheur se ferme devant lui, il recueille toutes ses forces dans le moment présent, et, appuyé sur son malheur, s'élance à de nouvelles destinées.

Mme GUIZOT.

—

La nature humaine est si faible que les hommes honnêtes qui n'ont pas de religion me font frémir avec leur périlleuse vertu, comme les danseurs de corde avec leurs dangereux équilibres.

Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodement en morale qu'une oreille juste n'en admet en musique.

M. DE LÉVIS.

—

L'homme ne s'aime jamais tant que lorsqu'il s'oublie.

M. LE COMTE MOLÉ.

LETTRE.

A LA FEMME DE L'AMIRAL BRUEYS.

Au Caire, le 2 fruct. an VI (19 août 1798).

Votre mari a été tué d'un coup de canon en combattant à son bord. Il est mort sans souffrir, et de la mort la plus douce, la plus enviée des braves.

Je sens vivement votre douleur. Le moment qui nous sépare de l'objet que nous aimons est terrible ; il nous isole de la terre ; il fait éprouver au corps les convulsions de l'agonie. Les facultés de l'âme sont anéanties ; elle ne conserve de relations avec l'univers qu'au travers d'un cauchemar qui altère tout. Les hommes paraissent plus froids, plus égoïstes qu'ils ne le sont réellement. L'on sent, dans cette situation, que si rien ne nous obligeait à la vie, il vaudrait beaucoup mieux mourir; mais, lorsqu'après cette première pensée, on presse ses enfants sur son cœur, des larmes, des sentiments tendres raniment la nature, et l'on vit pour ses enfants. Oui, madame, voyez-les dès ce premier moment, qu'ils ouvrent votre cœur à la mélancolie : vous pleurerez avec eux, vous élèverez leur enfance, cultiverez leur jeunesse ; vous leur parlerez de leur père, de votre douleur, de la perte qu'eux et la république ont faite. Après avoir rattaché votre âme au monde par l'amour filial et l'amour maternel, appréciez pour quelque chose l'amitié et le vif intérêt que je prendrai toujours à la femme de mon ami. Persuadez-vous qu'il est des hommes, en petit nombre, qui méritent d'être l'espoir de la douleur, parce qu'ils sentent avec chaleur les peines de l'âme.

BONAPARTE.

DISCOURS ET MORCEAUX ORATOIRES.

EXHORTATION POUR LES ENFANTS TROUVÉS.

Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez les abandonner pour toujours. Cessez à présent d'être leurs mères, pour devenir leurs juges; leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais donc, sans délibérer, prendre les voix et les suffrages. Il est temps de prononcer leur arrêt, et de décider irrévocablement si vous ne voulez pas avoir pour eux des entrailles de miséricorde. Les voilà devant vous! ils vivront, si vous continuez d'en prendre un soin charitable; et, je vous le déclare devant Dieu, ils seront tous morts demain, si vous les délaissez.

VINCENT DE PAULE.

LA BANQUEROUTE.

Au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc pas vous ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples? Daignez, messieurs, me répondre. Le ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle? Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril; qu'un jour, une heure, un instant pouvait le rendre mortel? Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il propose? (*Oui*, s'écria quelqu'un.) Je conjure celui qui répond *oui* de considérer que son plan n'est pas connu; qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur peut se tromper; que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il ne l'est pas; que quand tout le monde a tort, tout le monde a raison; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances. Et moi aussi, je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles; mai le ciel me préserve, dans une situation très-critique, d'opposer les miens aux siens! vainement je les tiendrais pour préférables. On ne rivalise point en un instant avec une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu; et, s'il faut tout dire, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun mortel. Il faut donc en revenir au plan de M. Necker. Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs? Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles : voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la délibération? Manquer le moment décisif, acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un plan que nous n'avons pas même conçu; et diminuer, par notre intervention indiscrète, l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre. Messieurs, il n'y a là ni sagesse, ni prévoyance; mais du moins y a-t-il de la bonne foi? Oh! si les déclarations les plus solennelles ne garantissaient pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme mot de *banqueroute*, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas! ignorés de nous-mêmes, qui nous font si imprudemment reculer au moment de proclamer l'acte du plus grand dévouement, certainement inefficace s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné! Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt; je leur dirais : « Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts?... » Mes amis, écoutez un mot, un seul mot : deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir : il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français : choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens; mais choisissez; car ne faut-il pas

qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit: ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume; frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes; précipitez-les dans l'abîme, il va se refermer... Vous reculez d'horreur... Hommes inconséquents! hommes pusillanimes! eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable, gratuitement criminel? Car enfin, cet horrible sacrifice ferait disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être l'unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime? Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes, qui pensez que ces convulsions du désespoir passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer ces mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse? Non; vous périrez : et dans la conflagration universelle que vous ne frémirez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances. Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'invocation du patriotisme, d'élans du patriotisme : ah, ne prostituez pas ces mots de *patrie* et de *patriotisme*. Il est donc bien magnanime, l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède! Eh! messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique; et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris qu'inspirera sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est l'intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus comme autrefois : Donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus : Eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si, dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus; si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution? Je vous dis : Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle; et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes. Votez donc ce subside extraordinaire; et puisse-t-il être suffisant! Votez-le, parce que si vous avez des doutes sur les moyens, doutes vagues et non éclaircis, vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur notre impuissance à le remplacer; votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que vous seriez comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps : le malheur n'en accorde pas. Eh! messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles, ou dans les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes, et l'on délibère!* et certainement il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome : mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de consumer tout, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez!

MIRABEAU.

RÉPLIQUE DE VERGNIAUD, MEMBRE DE L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE AU GIRONDIN BRISSOT.

Brissot oublie, dit Vergniaud, que la civilisation de l'Amérique est née de la nôtre, et assez péniblement, ce me semble, pour que tous les siècles s'en souviennent; elle a peut-être coûté la vie à sa mère. Les diverses nations ont diverses mœurs, les temps ont des besoins temporels, les législations reposent sur des règles antécédentes (passez-moi cette mauvaise expression), et tout cela existe parce que tout cela est nécessaire. Brissot, qu'une instruction si variée a initié aux secrets les plus réservés de la politique, n'a cessé de nous présenter pour exemple cette législation ultra-atlantique, bonne aux peuples qui se la sont faite, mais qui n'est pas plus applicable à notre monde usé que les cultures de l'Amérique à nos froides campagnes. Nous donnerez-vous un jour, mon cher Brissot, les végétaux des tropiques, avec les ravissantes harmonies de leur terre natale, la chaleur vivifiante de leur ciel de feu, et l'énergie de leurs parfums? Qu'est-ce, d'ailleurs, qu'un peuple colon? Une famille adulte, une société de jumeaux en robe virile, qui ont reçu d'une éducation uniforme des facultés presque toutes pareilles entre elles; un état politique de convention, qui n'a de but que sa durée, de gloire que son indépendance. Jeté simultanément dans un monde d'exil, ce peuple y arrive en voyageur, et s'y impose facilement un contrat qui n'est que l'expression de ses intérêts les plus

matériels, que la condition de cette existence relative dont le type n'est gravé nulle part dans la destination de l'homme; pacte viager qui lie à peine quelques générations, qui n'emprunte rien au passé, qui ne doit rien à l'avenir, parce qu'il n'y a ni passé ni avenir pour une nation d'un jour, à laquelle le présent lui-même n'appartient que par hasard, car c'est au hasard qu'elle doit jusqu'à l'air qu'elle respire et jusqu'au jour qui l'éclaire. Il n'y a point de lois fondamentales, il n'y a point de religion politique pour une civilisation expatriée, car il n'y en a point sans patrie. Il n'y a point de patrie dans le lieu où nos mères n'ont pas rêvé le berceau de nos enfants, où nos enfants ne peuvent pas semer des fleurs sur le tombeau d'un aïeul. Le Scythe qui répondit à l'étranger : « Dirai-je aux os de nos pères de se lever et de marcher avec nous? » définit admirablement la patrie. La patrie de l'homme naturel n'est pas si large qu'on se l'imagine. S'il a tracé un sillon, s'il a bâti une étable, planté un arbre, et logé une femme; s'il a nourri un enfant entre la chaumière où il a été allaité, et le cimetière où il a suivi son père, voilà la patrie. — La constitution passagère d'une caravane organisée en peuple est un beau modèle à présenter aux Arabes nomades et aux aventuriers bohémiens. Il faut d'autres bases aux législateurs du vieux monde. Quand la statue de Pygmalion fut animée d'un souffle de Vénus, les hommes tombèrent à ses pieds et reconnurent qu'elle était belle; mais Rousseau lui-même ne lui a prêté que l'expression confuse d'une personnalité stérile. Aucun sein ne l'avait portée, aucun regard ami n'avait épié l'essai de ses premiers pas; aucune oreille n'avait été réjouie de ses bégayements enfantins; jamais ses doigts n'avaient joué dans des cheveux blancs; jamais son cœur inquiet et curieux n'avait palpité sur un cœur : caprice ingénieux de l'art, un moment vivifiée par le feu de la nature, mais innocente par ignorance et non par pudeur, dépourvue de l'instinct de l'amour par lequel on est aimée, incapable de connaître le bloc même dont elle est sortie, toute vivante elle touche de toutes parts au néant, et la mythologie l'a si bien senti, qu'elle n'a pas daigné la rendre mère. Vos républiques américaines ressemblent beaucoup à cette statue... Quand Moïse conduisit son peuple à la terre de Chanaan, il ne se contenta pas de lui dire : Je vous mène dans une région où coulent des ruisseaux de lait et de miel; il lui dit : Je vous promets une terre qui a été promise à vos ancêtres, et que le Seigneur a marquée pour le patrimoine des enfants d'Israël. Je comprendrais qu'on refît une civilisation de notre Gaule celtique avec les souvenirs des druides. On n'en fondera point sur les idées purement morales. Telle est la destinée de l'homme. La divinité qui préside aux créations sociales, ce n'est ni la doctrine du philosophe, ni l'expérience du légiste. C'est la nymphe du poëte, ou la fée du romancier. La sagesse de Numa n'aurait pu se passer d'Égérie. Nous qui sommes venus à la fin d'une société, nous nous sommes épris de nos œuvres, en voyant derrière nous des ruines, mais nous n'avons rien bâti. Les amants de Pénélope n'ont pas été trompés plus amèrement que ceux de la liberté. L'intelligence humaine a des nuits profondes qui détruisent l'ouvrage de ses jours. Tant qu'un siècle léguera au siècle qui le suit une page de l'histoire, une tradition, un monument, une pierre, il ne sera pas permis de rien édifier. Pour les sociétés humaines comme pour l'homme qui a vu beaucoup d'années, il n'y a de nouveau que la mort. Les Péliades, qui égorgèrent leur vieux père pour le rajeunir, étaient d'habiles républicaines. Elles savaient le secret des révolutions. A la naissance d'un peuple le sacrifice d'un homme peut quelque chose; mais quand ce peuple a vieilli, le gouffre de Curtius ne se referme que sur le peuple tout entier.

CHARLES NODIER.

FRAGMENT D'UN DISCOURS SUR LA LOI DU SACRILÉ PROPOSÉE EN FRANCE EN 1815.

La question qui s'élève, puisqu'on veut que ce soit encore une question, laisse bien loin derrière elle la liberté des cultes. Là où un seul culte est extérieurement autorisé, et là où plusieurs le sont également, elle est la même. Il s'agit de savoir si, en matière de religion, les intelligences et les consciences relèvent de Dieu ou des hommes; en d'autres termes, si la loi divine fait partie de la loi humaine. Il ne tiendrait qu'à moi de dire aussi que c'est là une question athée, et cependant c'est la vraie question.

Messieurs, les sociétés humaines naissent, vivent et meurent sur la terre : là s'accomplissent leurs destinées, là se termine leur justice imparfaite et fautive, qui n'est fondée que sur le besoin et le droit qu'elles ont de se conserver. Mais elles ne contiennent pas l'homme tout entier. Après qu'il s'est engagé à la société, il lui reste la plus noble partie de lui-même, ces hautes facultés par lesquelles il s'élève à Dieu, à une vie future, à des biens inconnus dans un monde invisible. Ce sont les croyances religieuses, grandeur de l'homme, charme de la faiblesse et du malheur, recours inviolable contre les tyrannies d'ici-bas. Reléguée à jamais aux choses de la terre, la loi humaine ne participe point aux

croyances religieuses : dans sa capacité temporelle, elle ne les connaît ni ne les comprend; au delà des intérêts de cette vie, elle est frappée d'ignorance et d'impuissance. Comme la religion n'est pas de ce monde, la loi humaine n'est pas du monde invisible; ces deux mondes qui se touchent ne sauraient jamais se confondre : le tombeau est leur limite.

La croyance du chrétien est pour lui la vérité, la vérité qui vient de Dieu, que Jésus-Christ a enseignée aux hommes, et dont il a confié la prédication à ses apôtres et à leurs successeurs jusqu'à la consommation des siècles. Les gouvernements sont-ils les successeurs des apôtres, et peuvent-ils dire comme eux : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous!* S'ils ne l'osent, et sans doute ils ne l'oseraient, ils ne sont pas les dépositaires de la foi, et ils n'ont pas reçu d'en haut la mission de déclarer ce qui est vrai en matière de religion, et ce qui ne l'est pas. Dira-t-on que ce n'est pas là ce que fait le projet de loi? Je réponds que c'est là précisément ce qu'il fait, puisque la vérité du dogme de la présence réelle est le titre du sacrilége, et que le sacrilége est le titre du supplice. Dira-t-on que ce n'est pas de son autorité, de sa propre inspiration et par sa propre énergie, que la loi déclare le sacrilége, mais qu'elle l'a reçu de l'Église catholique, et que loin de commander en cette occasion, elle obéit? On ne fait que déplacer l'usurpation, et la confusion des deux puissances subsiste. Si ce n'est plus la puissance civile qui dicte la loi religieuse, c'est la puissance religieuse qui dicte la loi civile : contre la parole du divin Maître, elle est de ce monde.

J'attaque la confusion, non l'alliance. Je sais bien que les gouvernements ont un grand intérêt à s'allier à la religion, parce que, rendant les hommes meilleurs, elle concourt puissamment à l'ordre, à la paix, et au bonheur des sociétés. Mais cette alliance ne saurait comprendre de la religion que ce qu'elle a d'extérieur et de visible, son culte, la condition de ses ministres dans l'État. La vérité n'y entre pas; elle ne tombe ni au pouvoir ni sous la protection des hommes. De quelque manière donc que l'alliance soit conçue, elle est temporelle, rien de plus; et c'est pourquoi elle varie à l'infini, réglée par la prudence selon les temps et les lieux, ici très-étroite, là très-relâchée. Il y a des religions d'État, des religions dominantes, des religions exclusives; tout cela est du langage grossier de la politique humaine. Est-ce qu'on croit par hasard que les États ont une religion comme les personnes, qu'ils ont une âme et une autre vie où ils seront jugés selon leur foi et leurs œuvres? Ce serait une absurdité; toute l'immortalité de Rome et d'Athènes est dans l'histoire. Est-ce qu'on oserait prétendre que les États ont le droit, entre les diverses religions qui se professent sur la terre, de décider laquelle est la vraie? Ce serait un blasphème. Il ne s'agit donc, dans les religions d'État, ou dominantes, ou exclusives, que des cultes plus ou moins autorisés, plus ou moins privilégiés, et de l'établissement plus ou moins politique de leurs ministres, jamais de la vérité, qui s'échappe toujours de ces transactions. Nous savons que Jésus-Christ n'a rien changé à l'ordre public des sociétés, qu'il n'a rien retiré aux gouvernements de la terre et ne leur a rien attribué; nous lisons dans l'Évangile qu'il les a laissés et respectés tels qu'ils étaient établis, parce que son royaume n'était pas de ce monde. Ce qu'ils sont, ils l'ont toujours été; ce qu'ils n'étaient pas avant Jésus-Christ, ils ne le sont pas devenus. Si donc aujourd'hui les religions d'État sont nécessairement la vérité, il en a toujours été ainsi, et Claude mis au rang des dieux par le sénat romain a été vraiment dieu. Entre Dioclétien et les chrétiens, nul doute que l'erreur était du côté de ceux-ci, la vérité du côté de Dioclétien. Et sans sortir de la loi que nous discutons, depuis trois siècles que la religion chrétienne est malheureusement déchirée en catholique et protestante, le dogme de la présence réelle n'est vrai qu'en deçà du détroit, il est faux et idolâtre au delà. La vérité est bornée par les mers, les fleuves et les montagnes; un méridien, comme l'a dit Pascal, en décide. Il y a autant de vérités que de religions d'État; bien plus, si, dans chaque État, et sous le même méridien, la loi politique change, la vérité, compagne docile, change avec elle. Et toutes ces vérités contradictoires entre elles sont la vérité au même titre, la vérité immuable et absolue, à laquelle, selon votre loi, il doit être satisfait par des supplices, qui, toujours et partout, seront également justes. On ne saurait pousser plus loin le mépris de Dieu et des hommes, et cependant telles sont les conséquences naturelles et nécessaires du système de la vérité légale; il est impossible de s'en relever, dès qu'on admet le principe.

ROYER-COLLARD.

PROCLAMATIONS DU GÉNÉRAL BONAPARTE A SES SOLDATS.

Soldats,

Vous avez, en quinze jours, remporté six victoires, pris vingt drapeaux, cinquante pièces de canon, plusieurs places fortes, conquis la partie la plus riche du Piémont; vous avez fait quinze

mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes.

Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie : vous égalez aujourd'hui par vos services l'armée conquérante de Hollande et du Rhin; dénués de tout, vous avez suppléé à tout; vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivaqué sans eau-de-vie et quelquefois sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâces vous en soient rendues, soldats! la patrie reconnaissante vous devra sa prospérité; et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de l'an III, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore.

Les deux armées qui naguère vous attaquaient avec audace, fuient épouvantées devant vous. Les hommes pervers qui riaient des privations auxquelles vous étiez condamnés, et se réjouissaient, dans leur pensée, du triomphe de vos ennemis, sont confondus et tremblants.

Mais, soldats, il ne faut pas le dissimuler, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste encore à faire : ni Turin ni Milan ne sont à vous; les cendres des vainqueurs des Tarquins sont encore foulées par vos ennemis.

Vous étiez dénués de tout au commencement de la campagne : vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus; les magasins pris à nos ennemis sont nombreux; l'artillerie est arrivée; la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses : justifierez-vous son attente? Les plus grands obstacles sont franchis, sans doute ; mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. En est-il d'entre vous dont le courage s'amollisse? en est-il qui préféreraient de retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes, essuyer patiemment les injures d'une soldatesque esclave? Non, il n'en est point parmi les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego et de Mondovi!

Tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français, tous veulent humilier ces rois orgueilleux qui osaient méditer de nous donner des fers, tous veulent dicter une paix glorieuse, qui indemnise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits; tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté : *J'étais de l'armée conquérante de l'Italie!*

DERNIÈRE ALLOCUTION DE NAPOLÉON A SA GARDE.

Fotainebleau, 21 avril 1814.

Généraux, officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux : depuis vingt ans je suis content de vous; je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire.

Les puissances alliées ont armé toute l'Europe contre moi;... la France a voulu d'autres destinées.

Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile pendant trois ans; mais la France eût été malheureuse, ce qui était contraire au but que je me suis proposé.

Soyez fidèles au nouveau roi que la France s'est choisi; n'abandonnez pas notre chère patrie, trop longtemps malheureuse! Aimez-la toujours, aimez-la bien, cette chère patrie!

Ne plaignez pas mon sort; je serai toujours heureux lorsque je saurai que vous l'êtes.

J'aurais pu mourir, rien ne m'eût été plus facile; mais je suivrai sans cesse le chemin de l'honneur. J'ai encore à écrire ce que nous avons fait.

Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasserai votre général... Venez, général... (il serre le général Petit dans ses bras.) Qu'on m'apporte l'aigle... (il la baise) chère aigle! que ces baisers retentissent dans le cœur de tous les braves!... Adieu, mes enfants!... mes vœux vous accompagneront toujours; conservez mon souvenir...

PÉRORAISONS.

FRAGMENT DU DISCOURS D'OUVERTURE DE L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES.

Il y aurait encore beaucoup à dire à ce sujet; mais le temps nous presse; et ces mots que je viens de prononcer, ces mots presque sacramentels, et que l'on ne saurait répéter sans une profonde émotion, le bien-être et l'amélioration de la patrie et de l'humanité, c'est encore tout un monde de pensées qui surgit devant nous.

En effet, messieurs, rendre nos concitoyens et, s'il se pouvait, tous les hommes, plus heureux et meilleurs, ce doit être là, aujourd'hui, l'objet non-seulement de notre nouvelle faculté, mais de tout notre enseignement; ce doit être là le lien véritable de nos doctrines, l'unique fin de nos travaux. L'humanité! saine ou souffrante, innocente ou dépravée, gouvernée ou gouvernante, riche ou pauvre, mais toujours l'humanité, voilà, dans toutes les voies intellectuelles et morales, l'étoile où doivent se diriger sans cesse les regards, le but où doivent tendre sans cesse les efforts. Car l'avenir est là tout entier. Les rêves de religiosisme, que vingt sectes diverses veulent remettre à la mode, s'évanouiront; les luttes mesquines de l'égoïsme politique se tairont; les doctrines nobiliaires, que quelques habiles chez nos voisins prétendent recrépir à grand renfort de sophismes, tomberont; et sur toutes ces ruines s'élèvera toujours plus grande et plus triomphante la maxime éternelle, la maxime qui résumait le christianisme au berceau : Tous les hommes sont frères, aimez-vous donc les uns les autres.

Je serais infini, messieurs, si je cherchais à suivre cette divine moralité dans ses applications à toutes les branches de notre enseignement; mais, pour me borner aux études qui me sont plus familières et à la mission spéciale que vous m'avez confiée, elle sera, croyez-le bien, la muse inspiratrice du vrai littérateur, du vrai poëte de l'avenir. Sans doute il s'approchera encore des anciens flambeaux de la poésie; il invoquera encore le soleil aux flots de pourpre et d'or, et les mille diamants de la nuit, et toute cette belle nature qui révèle Dieu; il invoquera les grandes images des siècles passés, et les voix mystérieuses de la solitude, et les intimes délices de l'amour pur et des arts. Mais ne vous semble-t-il pas que si quelque chose peut allumer en lui le feu divin, ce sera surtout la révélation de l'avenir de paix et de perfectionnement promis à l'humanité; ce sera le spectacle de tous les peuples réunis pour opérer par le bonheur de tous le bonheur de chacun, et réalisant cette providentielle allégorie de l'antiquité, ce Mercure trois fois grand, qui, les ailes aux pieds, les ailes au cerveau, et les ailes encore au caducée commercial qu'il élève sur sa tête, comme le signal du bien-être humanitaire, s'élance d'un vol sublime et le regard au ciel dans les régions du progrès infini?

Et ne croyez pas, messieurs, que j'abuse moi-même du privilége de la poésie pour lui prédire des destinées qui ne seront pas les siennes. Par combien d'éclairs jetés dans leurs chants, ses représentants les plus nobles, ces hommes doués de la seconde vue, ne nous ont-ils pas déjà donné l'intelligence et l'avant-goût de son avenir! Choisissez les peuples qui, depuis longtemps, dominent l'Europe par le génie des arts, par le génie de la pensée, par le génie de l'industrie, par le génie de l'action. Demandez-leur quels sont, depuis le commencement de ce siècle, ceux qu'ils ont reconnus comme les plus profonds interprètes de la pensée sociale, comme leurs prophètes, leurs prêtres : car les vrais poëtes sont tout cela. Ils jetteront quatre billets dans l'urne, et quatre noms, quatre grands noms en sortiront tout rayonnants : Manzoni, Schiller, Byron et Béranger.

Eh bien! si dans les rêves de la méditation, vous évoquez ces hommes d'élite, vous les entendrez, si divers de croyance, de langage, de position, de caractère, redire, d'une voix harmonieusement unanime, la maxime de l'éternelle paix, de l'éternelle fraternité. C'est Manzoni frappant du front les dalles des églises catholiques; c'est Schiller, assis, la coupe en main, la joie sur les lèvres, aux banquets des barons et des chevaliers féodaux; c'est Byron, aristocrate radical, amoureux de l'égalité et la demandant à la solitude, car un tel génie ne pouvait la trou-

ver ailleurs; c'est Béranger, le peuple fait poëte; mais partout c'est la même pensée, le même langage. Oh! qu'il me soit permis de redire leurs propres expressions; si cette enceinte renferme des enfants de ces nations modèles, que chacun d'eux entende répéter dans sa langue maternelle, et avec les paroles mêmes des hommes qu'ils doivent révérer le plus, notre symbole sacré.

Italiens, écoutez Manzoni :

Siam fratelli, siam stretti ad un patto;
Maladetto colui che l'infrange,
Che s' inalza sul fiacco che piange,
Che contrista uno spirto immortal!

Nous sommes frères, nous sommes liés par un pacte inviolable. Maudit qui le brise; maudit qui s'élève sur le faible qui pleure; maudit qui contriste une intelligence immortelle!

Allemands, respect à Schiller :

Seyd umschlungen, millionen!
Diesen Kuss der ganzen Welt!
Alle Menschen werden Brüder.

Puissé-je presser dans mes bras des milliers de mortels! un baiser à tout l'univers! tous les hommes sont frères.

Anglais, c'est Byron qui parle :

The time is past when sword subdued;
But the heart, and the mind,
And the voice of mankind
Shall arise in communion,
And who shall resist that proud union?

Le temps de l'empire du glaive est passé! mais le cœur, mais l'intelligence, mais la voix de l'humanité entière s'élèvera d'un seul et commun élan, et qui résistera à cette sublime union?

Et vous, Français, et vous, Belges, qui parlez la même langue et vivez de la même vie sociale, voici notre Béranger :

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis;
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah, disait-elle, égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main! »

A nous maintenant, messieurs, avançons-nous à notre tour sur les traces de lumière qu'ont laissées derrière eux ces nobles guides du genre humain; nous avons aussi un serment à prêter, non entre les mains ou aux genoux d'un homme, mais debout, devant nos concitoyens, dans l'un des vieux temples des libertés flamandes, les premières libertés de l'Europe. Nous jurons d'inspirer à nos élèves, quel que soit d'ailleurs l'objet de notre enseignement, l'amour pratique des hommes qui sont frères, sans distinction de caste, d'opinion, de nation; nous jurons de leur apprendre à consacrer leurs pensées, leurs talents au bonheur et à l'amélioration de leurs concitoyens et de l'humanité. Voilà notre serment, et Dieu nous soit en aide!

A. BARON.

DIALOGUES.

L'AVARE [1].

Las! mon Dieu, qu'il me tardait que je fusse despesché de eestuy-ey, afin de reprendre ma bourse! J'ai faim, mais je veux épargner ce morceau de pain que j'avais apporté, il me servira bien pour mon souper; ou pour demain mon dîner, avee un ou deux navets euits entre les eendres. Mais à quoi despends-je le temps, que je ne prends ma bourse, puisque je ne vois personne qui me regarde? O mon amour! t'es-tu bien portée?... Jésus, qu'elle est légère! Vierge Marie, qu'est eeci qu'on a mis dedans? Hélas! je suis détruit, je suis perdu, je suis ruiné! Au voleur, au larron, au larron! prenez-le, arrêtez tous eeux qui passent, fermez les portes, les huis, les fenêtres. Misérable que je suis, où cours-je? A qui le dis-je? Je ne sais où je suis, que je fais, ni où je vas! Hélas! mes amis, je me reeommande à vous tous; secourez-moi, je vous prie, je suis mort, je suis perdu! Enseignez-moi qui m'a dérobé mon âme, ma vie, mon eœur et toute mon espérance. Que n'ai-je un licol pour me pendre! ear j'aime mieux mourir que vivre ainsi : hélas! elle est toute vuide. Vrai Dieu! qui est ce cruel qui tout à eoup m'a ravi mes biens, mon honneur et ma vie? Ah! chétif que je suis, que ee jour m'a été maleneontreux? A quoi veux-je plus vivre, puisque j'ai perdu mes écus que j'avais si soigneusement amassés, et que j'aimais et tenais plus ehers que mes propres yeux? mes écus que j'avais épargnés, retirant le pain de ma bouche, n'osant manger mon soûl? et qu'un autre jouit maintenant de mon mal et de mon dommage?

FRONTIN.

Quelles lamentations entends-je là?

SEVERIN.

Que ne suis-je auprès de la rivière, afin de me noyer!

FRONTIN.

Je me doute que c'est.

SEVERIN.

Si j'avais un eouteau, je me le planterais en l'estomae.

FRONTIN.

Je veux voir s'il dit à bon escient. Que voulez-vous faire d'un couteau, seigneur Severin? Tenez, en voilà un.

SEVERIN.

Qui es-tu?

FRONTIN.

Je suis Frontin, ne voyez-vous pas?

SEVERIN.

Tu m'as dérobé mes éeus, larron que tu es; çà rends-les-moi, rends-les-moi, ou je t'étranglerai.

FRONTIN.

Je ne sais que vous voulez dire.

SEVERIN.

Tu ne les as pas done?

FRONTIN.

Je vous dis que je ne sais que c'est.

SEVERIN.

Je sais bien qu'on me les a dérobés.

FRONTIN.

Et qui les a pris?

SEVERIN.

Si je ne les trouve, je délibère me tuer moi-même.

FRONTIN.

Eh! seigneur Severin, ne soyez pas si colère.

SEVERIN.

Comment! colère, j'ai perdu deux mille écus!

FRONTIN.

Peut-être que les retrouverez; mais vous di-

[1] Cette scène est empruntée à la comédie des *Esprits*. Severin arrive des champs avec sa bourse sous son manteau, et ne pouvant la déposer à la maison, à cause des diables, profite, pour la cacher, d'un moment où son valet Frontin est éloigné. Désiré la lui vole; et lorsque le vieillard revient pour surveiller son trésor, ses inquiétudes pour une bourse déjà dérobée fournissent des effets scéniques fort plaisants, que Plaute, auquel l'idée principale appartient, n'a point connus, et dont Molière s'est privé, en confondant l'instant du vol et l'instant de la découverte, dans *l'Avare*.

siez toujours que n'aviez pas un liard, maintenant vous dites que avez perdu deux mille écus.

SEVERIN.

Tu te gabbes encore de moi, méchant que tu es!

FRONTIN.

Pardonnez-moi.

SEVERIN.

Pourquoi ne pleures-tu?

FRONTIN.

Pour ce que j'espère que les retrouverez.

SEVERIN.

Dieu le veuille! à la charge de te donner cinq bons sols.

FRONTIN.

Venez dîner; dimanche vous les ferez publier au prône; quelqu'un vous les rapportera.

SEVERIN.

Je ne veux plus boire ne manger; je veux mourir ou les trouver.

FRONTIN.

Allons, vous ne les trouvez pas pourtant, et si ne dînez pas.

SEVERIN.

Ou veux-tu que j'aille? au lieutenant criminel?

FRONTIN.

Bon.

SEVERIN.

Afin d'avoir commission de faire emprisonner tout le monde?

FRONTIN.

Encore meilleur; vous les retrouverez, allons: aussi bien ne faisons-nous rien ici.

SEVERIN.

Il est vrai; car, encore quelqu'un de ceux-là (*montrant les spectateurs*) les eût, il ne les rendrait jamais. Jésus, qu'il y a de larrons en Paris!

FRONTIN.

N'ayez peur de ceux qui sont ici, j'en réponds, je les connais tous.

SEVERIN.

Hélas! je ne puis mettre un pied devant l'autre. O ma bourse!

FRONTIN.

Oh! oh! vous l'avez; je vois bien que vous vous moquez de moi.

SEVERIN.

Je l'ai vraiment; mais, hélas! elle est vuide, et elle était pleine.

FRONTIN.

Si ne voulez faire autre chose, nous serons ici jusqu'à demain.

SEVERIN.

Frontin, aide-moi, je n'en puis plus; ô ma bourse, ma bourse, hélas! ma pauvre bourse!

PIERRE DE LARIVEY.

UNE SCÈNE DU GRONDEUR.

M. GRICHARD, *médecin;* LOLIVE, *son valet*. ARISTE, *son frère.*

GRICHARD.

Bourreau! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte?

LOLIVE.

Monsieur, je travaillais au jardin: au premier coup de marteau, j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

GRICHARD.

Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien! que ne laisses-tu la porte ouverte?

LOLIVE.

Eh! monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'était. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

GRICHARD.

Comment faire?

ARISTE.

Mon frère, voulez-vous bien...?

GRICHARD.

Oh! donnez-vous patience... (A Lolive.) Comment faire? coquin!

ARISTE.

Eh! mon frère, laissez-là ce valet, et souffrez que je vous parle de...

GRICHARD, *en l'interrompant.*

Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

ARISTE, *à part.*

Il faut lui laisser passer sa fougue.

GRICHARD *à Lolive.*

Comment faire? infâme!

LOLIVE.

Oh! çà, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée?

GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Si faut-il, monsieur...

GRICHARD, *l'interrompant.*

Encore! tu raisonneras, ivrogne!

ARISTE.

Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

GRICHARD.

Il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

LOLIVE, *à part.*

Morbleu! j'enrage d'avoir raison.

GRICHARD.

Te tairas-tu?

LOLIVE.

Monsieur, je me ferais hacher : il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez; comment la voulez-vous?

GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin! Je la veux... je la... Mais voyez ce maraud-là! Est-ce à un valet à me venir faire des questions? Si je te prends, traître! je te montrerai bien comment je la veux... (A Ariste.) Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte?

ARISTE.

Moi! point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

GRICHARD, *montrant Lolive.*

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.

Je croyais bien faire.

GRICHARD.

Oh! je croyais... Sachez, monsieur le rieur, que *je croyais* n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

ARISTE.

Eh! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serai bien aise...

GRICHARD, *l'interrompant.*

Non; je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir... (A Lolive.) As-tu balayé l'escalier?

LOLIVE.

Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

GRICHARD.

Et la cour?

LOLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages!

GRICHARD.

Tu n'as pas fait boire la mule?

LOLIVE.

Ah! monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine?

LOLIVE.

Oui, monsieur, Guillaume y était présent.

GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

GRICHARD.

Et mes lettres, les as-tu portées à la poste? Hein?...

LOLIVE

Peste, monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer!

GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin...

LOLIVE, *l'interrompant.*

Ce matin! Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en pièces?

GRICHARD.

Je gagerais que ces deux voies de bois sont encore...

LOLIVE, *l'interrompant.*

Elles sont logées, monsieur. Vraiment, depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

GRICHARD, *à part.*

Oh! il faut que je chasse ce coquin-là!... Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci. Il me ferait mourir de chagrin... (A Lolive.) Hors d'ici!

LOLIVE, *à Ariste.*

Que diable a-t-il mangé?

ARISTE, *avec douceur.*

Retire-toi.

BRUEYS

CARACTÈRES POLITIQUES.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

Le cardinal de Richelieu avait de la naissance : sa jeunesse jeta des étincelles de son mérite; il se distingua en Sorbonne. On remarqua de fort bonne heure qu'il avait de la force et de la vivacité dans l'esprit; il prenait d'ordinaire très-bien son parti; il était homme de parole où un grand intérêt ne l'obligeait pas au contraire; et, en ce cas, il n'oubliait rien pour sauver les apparences de la bonne foi. Il n'était pas libéral; mais il donnait plus qu'il ne promettait, et assaisonnait admirablement ses bienfaits. Il aimait la gloire beaucoup plus que l'exacte morale ne le permet; mais il faut avouer qu'il n'abusait qu'à proportion de son mérite de la dispense qu'il avait prise sur l'excès de son ambition. Il n'avait ni l'esprit, ni le cœur au-dessus des périls; il n'avait ni l'un ni l'autre au-dessous; et l'on peut dire qu'il en prévint davantage par sa capacité, qu'il n'en surmonta par sa fermeté. Il était bon ami, il eût même souhaité être aimé du peuple; mais quoiqu'il eût de la civilité à l'extérieur, et beaucoup d'autres parties propres à cet effet, il n'en eut jamais le je ne sais quoi, qui est encore plus nécessaire en cette matière qu'en toute autre. Il anéantissait, par son pouvoir et son faste royal, la majesté personnelle du roi; mais il remplissait avec tant de dignité les fonctions de la royauté, qu'il fallait n'être pas du vulgaire pour ne pas confondre le bien et le mal en ce fait. Il distinguait plus judicieusement qu'homme du monde entre le mal et le pis, entre le bien et le mieux; ce qui est une grande qualité pour un ministre. Il s'impatientait trop facilement dans les petites choses qui étaient préalables de grandes; mais ce défaut, qui vient de la sublimité de l'esprit, est toujours joint à des lumières qui le suppléent. Il avait assez de religion pour le monde : il allait au bien ou par inclination ou par bon sens, toutes les fois que son intérêt ne le portait point au mal, qu'il connaissait parfaitement quand il le faisait. Il ne considérait l'État que pour sa vie; mais jamais ministre n'a eu plus d'application à faire croire qu'il en ménageait l'avenir. Enfin, il faut convenir que tous ses vices ont été de ceux que la grande fortune rend aisément illustres, parce qu'ils ont été de ceux qui ne peuvent avoir pour instrument que de grandes vertus. Vous jugerez facilement qu'un homme qui a eu d'aussi grandes qualités, et autant d'apparences de celles mêmes qu'il n'avait pas, se conserve aisément dans le monde cette sorte de respect qui démêle le mépris de la haine, et qui, dans un État où il n'y a plus de lois, supplée, au moins pour quelque temps, à leur défaut.

LE CARDINAL DE RETZ.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

Jamais princesse arrivée si jeune ne vint si bien instruite, et ne sut mieux profiter des instructions qu'elle avait reçues. Son habile père, qui connaissait à fond notre cour, la lui avait peinte, et lui avait appris la manière unique de s'y rendre heureuse. Beaucoup d'esprit naturel et facile l'y seconda, et beaucoup de qualités aimables lui attachèrent les cœurs, tandis que sa situation personnelle avec son époux, avec le roi, avec madame de Maintenon, lui attira les hommages de l'ambition. Elle avait su travailler à s'y mettre dès les premiers moments de son arrivée; elle ne cessa, tant qu'elle vécut, de continuer un travail si utile, et dont elle recueillit sans cesse tous les fruits. Douce, timide, mais adroite, bonne jusqu'à craindre de faire la moindre peine à personne, et, toute légère et vive qu'elle était, très-capable de vues et de suites de la plus longue haleine; la contrainte jusqu'à la gêne, dont elle sentait tout le poids, semblait ne lui rien coûter. La complaisance lui était naturelle, coulait de source; elle en avait jusque pour sa cour.

Régulièrement laide, les joues pendantes, le front trop avancé, un nez qui ne disait rien, de grosses lèvres mordantes, des cheveux et des sourcils châtains bruns fort bien plantés, des yeux les plus parlants et les plus beaux du monde, le plus beau teint et la plus belle peau, le cou long avec un soupçon de goître qui ne lui seyait point mal, un port de tête galant, gracieux, majestueux, et le regard de même, le sourire le plus expressif, une taille longue, ronde, menue,

aisée, parfaitement coupée, une marche de déesse sur les nues; elle plaisait au dernier point. Les grâces naissaient d'elles-mêmes sur tous ses pas, de toutes ses manières, et de ses discours les plus communs. Un air simple et naturel toujours, naïf assez souvent, mais assaisonné d'esprit, charmait, avec cette aisance qui était en elle, jusqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchait.

Elle voulut plaire même aux personnes les plus utiles et les plus médiocres, sans qu'elle parût le rechercher. On était tenté de la croire toute et uniquement à celles avec qui elle se trouvait. Sa gaieté jeune, vive, active, animait tout, et sa légèreté de nymphe la portait partout comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois, et qui y donne le mouvement et la vie. Elle ornait tous les spectacles, était l'âme des fêtes, des plaisirs, des bals, y ravissait par les grâces, la justesse et la perfection de sa danse. Elle aimait le jeu, s'amusait au petit jeu, car tout l'amusait; elle préférait le gros, y était nette, exacte, la plus belle joueuse du monde, et en un instant faisait le jeu de chacun; également gaie et amusée à faire les après-dînées des lectures sérieuses, à converser dessus, et à travailler avec ses dames sérieuses; on appelait ainsi ses dames du palais les plus âgées. Elle n'épargna rien jusqu'à sa santé, elle n'oublia pas jusqu'aux plus petites choses, et sans cesse, pour gagner madame de Maintenon, et le roi par elle. Sa souplesse, à leur égard, était sans pareille et ne se démentit jamais d'un moment. Elle l'accompagnait de toute la discrétion que lui donnait la connaissance d'eux, que l'étude et l'expérience lui avaient acquise, pour les degrés d'enjouement ou de mesure qui étaient à propos. Son plaisir, ses agréments, je le répète, sa santé même, tout leur fut immolé. Par cette voie, elle s'acquit une familiarité avec eux, dont aucun des enfants du roi n'avait pu approcher.

En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi, et en timide bienséance avec madame de Maintenon, qu'elle n'appelait jamais que *ma tante*, pour confondre joliment le rang et l'amitié. En particulier, causante, sautante, voltigeante autour d'eux, tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautait au cou, les embrassait, les baisait, les caressait, les chiffonnait, leur tirait le dessous du menton, les tourmentait, fouillait leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetait, les lisait quelquefois malgré eux, selon qu'elle les voyait en humeur d'en rire, et parlant quelquefois dessus. Admise à tout, à la réception des courriers qui apportaient les nouvelles les plus importantes, entrant chez le roi à toute heure, même des moments pendant le conseil, utile et fatale aux ministres mêmes, mais toujours portée à obliger, à servir, à excuser, à bien faire, à moins qu'elle ne fût violemment poussée contre quelqu'un. Si libre, qu'entendant un soir le roi et madame de Maintenon parler avec affection de la cour d'Angleterre dans les commencements qu'on espéra la paix par la reine Anne : « Ma tante, se mit-elle à dire, il faut convenir qu'en Angleterre les reines gouvernent mieux que les rois, et savez-vous bien pourquoi, ma tante? » et toujours courant et gambadant, « c'est que sous les rois ce sont les femmes qui gouvernent, et ce sont les hommes sous les reines. » L'admirable est qu'ils en rirent tous deux et qu'ils trouvèrent qu'elle avait raison.

... Jamais femme ne parut se soucier moins de sa figure, ni y prendre moins de précaution et de soin ; sa toilette était faite en un moment, le peu même qu'elle durait n'était que pour la cour; elle ne se souciait de parure que pour les bals et fêtes, et ce qu'elle en prenait en tout autre temps, et le moins encore qu'il lui était possible, n'était que par complaisance pour le roi. Avec elle s'éclipsèrent joie, plaisirs, amusements même, et toutes espèces de grâces; les ténèbres couvrirent toute la surface de la cour; elle l'animait tout entière, elle en remplissait tous les lieux à la fois, elle y occupait tout, elle en pénétrait tout l'intérieur. Si la cour subsista après elle, ce ne fut plus que pour languir. Jamais princesse ne fut si regrettée, jamais il n'en fut de si digne de l'être : aussi les regrets n'en ont-ils pu passer, et l'amertume involontaire et secrète en est constamment demeurée, avec un vide affreux qui n'a pu être diminué.

SAINT-SIMON.

OPINION SUR COLBERT.

Le jeune Louis était tout à fait propre à jouer un rôle magnifique. Sa froide et solennelle figure plana cinquante ans sur la France avec la même majesté. Dans les trente premières années, il siégeait huit heures par jour aux conseils, conciliant les affaires avec les plaisirs, écoutant, consultant mais jugeant lui-même. Ses ministres changeaient, mouraient; lui, toujours le même, il accomplissait les devoirs, les cérémonies, les fêtes de la royauté, avec la régularité du soleil qu'il avait choisi pour emblème.

L'une des gloires de Louis XIV, c'est d'avoir gardé vingt-deux ans pour ministre l'un des hommes qui ont fait le plus pour la gloire de la France ; je parle de Colbert. C'était le petit-fils d'un marchand de laines de Reims, à l'enseigne

du *Long vêtu*; un esprit quelque peu pesant et dur, mais solide, actif, invincible au travail. Il réunissait les attributions de l'intérieur, du commerce, des finances, celles même de la marine qu'il plaça entre les mains de son fils; il ne lui manquait que les ministères de la guerre et de la justice pour être roi de France. La guerre était dirigée (depuis 1666) par Louvois, exact, violent, farouche administrateur, dont l'influence balança celle de Colbert. Louis XIV semblait placé entre eux, comme entre son bon et son mauvais génie; et toutefois l'un et l'autre étaient nécessaires; à eux deux, ils formèrent l'équilibre du grand règne.

Colbert, sorti d'un comptoir, avait le sentiment de la grandeur de la France. Il oubliait son économie pour toutes les dépenses glorieuses. « Il faut, écrivait-il à Louis XIV, épargner cinq sols aux choses non nécessaires, et jeter les millions quand il est question de votre gloire. Un repas inutile de 3,000 livres me fait une peine incroyable, et lorsqu'il est question de millions d'or pour la Pologne, je vendrais tout mon bien, j'engagerais ma femme et mes enfants, et j'irais à pied toute ma vie pour y fournir. » Les principaux monuments de Louis XIV, ses plus beaux établissements, observatoire, bibliothèque, académies, tout cela revient à Colbert. Il fit donner des pensions aux gens de lettres, aux artistes de France et même des pays étrangers. « Il n'y avait point de savant distingué, dit un contemporain, quelque éloigné qu'il fût de la France, que les gratifications n'allassent trouver chez lui. »

MICHELET. *Précis de l'histoire de France.*

CARACTÈRES LITTÉRAIRES.

DÉMOSTHÈNES.

Mais à peine a-t-on parlé de Démosthènes, à peine a-t-on prononcé ce nom dans lequel se résume toute l'éloquence politique de la Grèce, que ceux qui l'ont précédé s'éclipsent à nos yeux, et qu'il reste là seul, avec sa magie, et ne permet plus à notre pensée de s'arrêter ailleurs. Démosthènes est l'homme le plus éloquent peut-être qui ait existé. On a épuisé sur lui toutes les formules admiratives; et en effet, tout ce que le talent le plus instinctif et le plus spontané, soutenu du travail le plus opiniâtre et enflammé par le plus ardent patriotisme, peut produire de noble, d'énergique, de sublime, se trouve dans les discours de cet homme extraordinaire. Et cependant il est difficile de faire sentir tout son mérite, parce qu'il est presque impossible de détacher de ses discours quelqu'un de ces morceaux saillants qui suffisent pour apprécier un homme. Assurément toutes les idées mères des discours de Bossuet sont bien étroitement liées entre elles; il n'y a point chez lui de ces épisodes et de ces hors-d'œuvre qu'on puisse découdre en quelque sorte du reste de l'étoffe et qui forment un tout à eux seuls : eh bien! le discours de Démosthène est encore plus un, plus homogène que celui de Bossuet. La passion de la patrie est, dans son âme, comme une fournaise où bouillonnent les idées qu'il jette ensuite toutes ardentes dans le moule de son discours, et dont elles sortent bientôt après, ainsi que la statue de bronze, ne formant plus qu'un bloc, et si bien mêlées et fondues ensemble qu'elles deviennent inséparables autant qu'indestructibles. C'est là le grand, l'inappréciable mérite de Démosthènes; il n'y a jamais la moindre apparence d'art et de travail, pas la moindre recherche dans la pensée ou dans l'expression; il est impossible de concevoir qu'on puisse dire ni plus ni moins, ni mieux ni même autrement dans la circonstance donnée. Le discours est-il préparé, est-il improvisé? Vous ne sauriez le deviner. Est-ce la pensée qui vous plaît ou l'expression, le commencement, le milieu, ou la fin? Vous êtes embarrassé à le dire; ce n'est rien de tout cela, c'est l'ensemble, l'ensemble depuis le premier mot jusqu'au dernier. Vous ne vous arrêtez pas, car où est le repos? Où est le morceau à relire avant de poursuivre? Vous n'y avez pas même pensé, vous êtes entraîné, convaincu, subjugué; vous voilà à la dernière page, sans savoir comment vous y êtes parvenu, et sentant néanmoins qu'il ne reste plus rien à ajouter, tant la composition est naïve et pleine, rapide et vivante. C'est la perfection de l'éloquence.

A. BARON. *Revue encyclopédique belge*

SHAKSPEARE.

On a fait des recueils des pensées de Shakspeare; on l'a cité à tout propos et sous toutes les formes; et un homme qui a le sentiment des lettres ne peut l'ouvrir sans y retrouver mille choses qui ne s'oublient pas. Du milieu de cet excès de force, de cette expression démesurée qu'il donne souvent aux caractères, sortent des traits de nature qui font oublier toutes ses fautes. Ne nous étonnons donc pas que, chez une nation pensante et spirituelle, ses ouvrages soient comme le fond et la souche de la littérature. Shakspeare est l'Homère des Anglais; il a tout commencé chez eux. Sa diction mâle et pittoresque, son langage enhardi de richesses et d'images, étaient le trésor où puisaient les élégants écrivains du siècle de la reine Anne. Ses peintures fortes et familières, son énergie souvent triviale, son imagination excessive et sans frein, sont restées le caractère et l'ambition de la littérature anglaise. Malgré les vues nouvelles et la philosophie, le changement des mœurs et le progrès des lumières, Shakspeare subsiste au milieu de

la littérature de son pays; il l'anime et la soutient comme, dans cette même Angleterre, les vieilles lois, les vieilles formes antiques, soutiennent et vivifient la société moderne. Quand l'originalité a diminué, on ne s'est reporté qu'avec plus d'admiration vers ce vieux modèle si fécond et si hardi. L'empreinte de ses exemples, ou une analogie naturelle avec quelqu'un des traits de son génie, est visible dans les écrivains les plus célèbres de l'Angleterre; et celui d'entre eux qui a le privilége d'amuser toute l'Europe, Walter Scott, bien qu'il observe, avec une fidélité d'antiquaire, ces différences de mœurs et de costumes que Shakspeare confondait souvent, doit être rangé dans son école; il est nourri dans son génie; il a par emprunt et par nature quelque chose de sa plaisanterie; il égale quelquefois son dialogue; enfin, et c'est là le plus beau point de ressemblance, il a plus d'un rapport avec Shakspeare dans ce grand art de créer des personnages, de les rendre vivants et reconnaissables par les moindres détails, et de mettre, pour ainsi dire, des êtres de plus dans le monde, avec un signalement qui ne s'efface pas, et que leur nom seul rappelle à la mémoire.

C'est aux Anglais qu'appartient Shakspeare et qu'il doit rester. Cette poésie n'est pas destinée, comme celle des Grecs, à présenter en modèle aux autres peuples les plus belles formes de l'imagination; elle n'offre pas cette beauté idéale que les Grecs avaient portée dans les œuvres de la pensée, comme dans les arts du dessin. Shakspeare semblait donc fait pour jouir d'une renommée moins universelle; mais la fortune et le génie de ses compatriotes ont étendu la sphère de son immortalité. La langue anglaise se parle dans la presqu'île de l'Inde, et dans toute la moitié du nouveau monde qui doit hériter de l'Europe. Les peuples nombreux des États-Unis n'ont guère d'autre littérature que les livres de la vieille Angleterre, et pas d'autre théâtre national que les pièces de Shakspeare. On fait venir à grands frais d'au delà des mers quelque célèbre acteur anglais pour représenter aux habitants de New-York, ces drames du vieux poëte anglais qui doivent être si puissants sur un peuple libre; ils y excitent encore plus de frémissements et d'ivresse que dans les théâtres de Londres. Le bon sens démocratique de ces hommes si industrieux et si occupés saisit avec ardeur les pensées fortes, les profondes sentences dont Shakspeare est rempli; ses gigantesques images plaisent à des esprits accoutumés aux plus magnifiques spectacles de la nature et à l'immensité des forêts et des fleuves du nouveau monde. Sa rudesse inégale, ses grossièretés bizarres, ne choquent pas une société qui se forme de tant d'éléments divers, qui ne connaît ni l'aristocratie, ni les cours, et qui a plutôt les calculs et les armes de la civilisation, qu'elle n'en a la petitesse et l'élégance.

Là, comme sur la terre natale, Shakspeare est le plus populaire de tous les écrivains; il est le seul poëte peut-être dont quelques vers se mêlent parfois dans la simple éloquence et les graves discours du sénat d'Amérique. C'est surtout par lui que ce peuple, si habile dans les jouissances matérielles de la société, semble communiquer avec cette noble jouissance des lettres qu'il néglige, et qu'il connaît peu; et lorsque le génie des arts s'éveillera dans ces contrées d'un aspect si poétique, mais où la liberté semble n'avoir encore inspiré que le commerce, l'industrie et les sciences pratiques de la vie, on peut croire que l'autorité de Shakspeare et l'enthousiasme de ses exemples régnera sur cette littérature nouvelle. Ainsi, ce comédien du siècle d'Élisabeth, cet auteur réputé si inculte, qui n'avait pas lui-même recueilli ses ouvrages, rapidement composés pour d'obscurs et grossiers théâtres, sera le chef et le modèle d'une école poétique qui parlera la langue répandue dans la plus florissante moitié d'un nouvel univers.

VILLEMAIN. *Essai littéraire sur Shakspeare.*

BARNAVE ET MIRABEAU.

Ces deux hommes, Barnave et Mirabeau, présentaient d'ailleurs un contraste parfait. Dans l'assemblée, quand l'un ou l'autre se levait, Barnave était toujours accueilli par un sourire, et Mirabeau par une tempête. Barnave avait en propre l'ovation du moment, le triomphe du quart d'heure, la gloire dans la gazette, l'applaudissement de tous, même du côté droit. Mirabeau avait la lutte et l'orage. Barnave était un assez beau jeune homme, et un très-beau parleur. Mirabeau, comme disait spirituellement Rivarol, était un *monstrueux bavard*. Barnave était un de ces hommes qui prennent chaque matin la mesure de leur auditoire; qui tâtent le pouls de leur public; qui ne se hasardent jamais hors de la possibilité d'être applaudis; qui baisent toujours très-humblement le talon du succès; qui arrivent à la tribune, quelquefois avec l'idée de jour, le plus souvent avec l'idée de la veille, jamais avec l'idée du lendemain, de peur d'aventure; qui ont une faconde nivelée, bien plane et bien roulante, sur laquelle cheminent et circulent à petit bruit avec leurs divers bagage toutes les idées communes de leur temps; qui, de crainte d'avoir des pensées trop peu imprégnées de

l'atmosphère de tout le monde, mettent sans cesse leur jugement dans la rue, comme un thermomètre à leur fenêtre. Mirabeau, au contraire, était l'homme de l'idée neuve, de l'illumination soudaine, de la proposition risquée; fougueux, échevelé, imprudent, toujours inattendu partout, choquant, blessant, renversant, n'obéissant qu'à lui-même; cherchant le succès, sans doute, mais après beaucoup d'autres choses, et aimant mieux encore être applaudi par ses passions dans son cœur, que par le peuple dans les tribunes; bruyant, trouble, rapide, profond, rarement transparent, jamais guéable, et roulant pêle-mêle dans son écume toutes les idées de son époque souvent fort rudoyées dans leur rencontre avec les siennes. L'éloquence de Barnave à côté de celle de Mirabeau, c'était un grand chemin côtoyé par un torrent.

VICTOR HUGO. *Littérature et philosophie mêlées*

CARACTÈRES MORAUX.

PHYSCON [1].

C'est bien le meilleur des hommes que Physcon ; il n'a rien à lui, pas même sa conscience : tout est à ses amis, et il a constamment eu le bonheur de compter parmi eux tous les gens en pouvoir. On le trouve dans leur cabinet, à leur table, d'où il sort le dernier, plein d'admiration pour ce qu'ils ont dit et pour ce qu'ils diront. Ce n'est pas qu'il soit flatteur, Dieu l'en garde ! il hasardera même quelquefois de montrer une opinion, ne fût-ce que pour l'abandonner ensuite à propos. Un *Je me trompais* a souvent tant de grâce, et peut conduire un homme si loin ! Ne croyez pas cependant que Physcon désire les emplois ; seulement il les accepte, car enfin l'on doit se rendre utile. Qui en est plus persuadé que lui, et qui le dissimule moins ? Membre d'un corps de l'État, il y parle peu, mais il vote ; et avec quelle défiance de son esprit ! Il sait que les apparences trompent, qu'il n'est rien de stable sous le soleil ; au lieu donc de s'aventurer à penser encore ce qu'il avait toujours pensé jusque-là, ce qui était certain pour lui comme pour tout le monde, il s'approche modestement du régulateur de sa raison législative, se penche à son oreille, puis dresse les siennes pour recueillir, sans en rien perdre, la réponse à cette question profonde et délicate : *Monseigneur, qu'est-ce qui est vrai aujourd'hui ?* Monseigneur le lui dit, le voilà tranquille. Qu'on parle maintenant, qu'on discute, sa conviction est formée, on ne l'ébranlera pas : s'il en change jamais, ce ne sera du moins qu'après que certain hôtel aura changé de maître ; alors il écoutera, il verra. Il est bon d'être ferme, il le sait ; mais il sait aussi qu'on ne doit pas être sottement opiniâtre : tout en ce monde a sa mesure, ses bornes ; et encore faut-il dîner.

DE LAMENNAIS.

NAZON.

Nazon a peu d'esprit, mais il use toujours de tout l'esprit qu'il a. Il est incapable d'une haute pensée ; mais il a une pensée constante, qui est lui-même : laissez-le faire ; il a résolu d'arriver, il arrivera. Il est propre aux petites choses, c'est déjà beaucoup ; il n'est pas propre aux grandes, c'est encore plus. Qui oserait lui contester d'être supérieur à ce qui n'est rien ? Ne sait-il pas lire, calculer, parler, et surtout se taire ? Entre le oui et le non, le vrai et le faux, il y a toujours pour lui un milieu sûr : le silence. Il a trouvé un autre milieu entre le bien et le mal, entre les intérêts de la société et l'intérêt de ceux qui l'attaquent ; et ce milieu, c'est sa conscience : sa conscience est donc également utile à la société et aux ennemis de la société ; sa conscience parviendra donc. D'ailleurs, comment douter qu'il soit nécessaire au salut de l'État, lorsqu'il l'a dit et redit tant de fois, et qu'il le croit peut-être ? Ses talents, qui les ignore ? Ne s'est-il pas fait applaudir alternativement par tous les partis ? N'a-t-il pas plus d'une fois négocié avec avantage l'honneur et le bon sens du sien ? Qui sait mieux que lui s'alléger d'une promesse gênante, et glisser entre deux engagements ? S'il était lié, comment pourrait-il excuser tout et concilier tout ? Sa bienveillance est universelle : il a des paroles douces pour les royalistes, il en a de consolantes pour la révolution, qu'on a vue s'attendrir en les écoutant : aussi l'aidera-t-il au besoin. Ce n'est pas pour cela qu'il abandonne la royauté ni la religion ; le ciel l'en préserve ! il fera même quelque chose pour Dieu, s'il y pense, et s'il en a le temps. C'est un homme étonnant que Nazon, en fait de reconnaissance. Il sait tout ce qu'il lui en a coûté pour devenir ce qu'il est, tout ce qu'il se doit à lui-même ; soyez tranquille, il ne négligera rien pour s'acquitter.

On ne lui connaît que deux ennemis : le passé et le présent. Il assure être bien avec l'avenir ; il se réfugie dans son sein : « C'est là, dit-il, « qu'il faut le contempler ; car les hommes « comme les choses ont leur point de vue. » Les royalistes cherchent celui de Nazon ; les révolutionnaires l'ont déjà trouvé : ils le regardent du haut des Pyrénées. Écoutez ses admirateurs, car il en a : et ils ont la plupart de *fort bonnes*

[1] Il y a eu un roi d'Égypte de ce nom, Ptolémée Physcon ou *le Ventru*. Il est probable que ce n'est pas de lui qu'on a voulu tracer le portrait.

raisons pour l'être : ils vous diront qu'à la vérité ils ne savent trop que dire; qu'on est aussi bien pressé; qu'on fasse comme lui, qu'on attende; qu'il y a dans Nazon un génie caché qui surprendra tout le monde en se découvrant. Et comment l'ont-ils aperçu, ce génie? Nazon s'est tu devant eux; ou bien il a parlé, et ils ne l'ont pas compris. Or cela donne à penser; il est clair qu'il y a quelque chose là-dessous. Au reste, les détracteurs mêmes de Nazon, s'il en a, ne sauraient s'empêcher de reconnaître au moins en lui une qualité éminente, et c'est la *force de caractère*. En aucune circonstance s'est-il jamais rebuté? Quand a-t-il perdu le désir d'arriver et désespéré de lui-même? Quelle est la porte qu'il n'ait pas fléchie par sa persévérance? Il voulait entrer, elles se sont ouvertes; espérons qu'elles ne seront pas plus inflexibles si quelque jour il souhaite sortir.

DE LAMENNAIS.

POÉSIE.

NARRATIONS.

CONJURATION DE MANLIUS.

. . . . Avec nous tout semble conspirer;
A l'effet de nos vœux il n'est plus de remise.
En arrivant chez moi, quelle heureuse surprise!
J'ai trouvé ceux du peuple à qui de nos projets
Je puis en sûreté confier les secrets :
Eux-mêmes ils venaient, au bruit du sacrifice,
M'avertir qu'il fallait saisir ce temps propice.
Tout transporté de joie, à voir qu'en ces besoins
Leur zèle impatient eût prévenu mes soins :
«Oui! chers amis, leur dis-je, oui, troupe magnanime,
Le destin va remplir l'espoir qui vous anime :
Tout est prêt pour demain : et, selon nos souhaits,
Demain le consulat est éteint pour jamais.
De nos prédécesseurs quelle fut l'imprudence,
Qui, détruisant d'un roi la suprême puissance,
Sous un nom moins pompeux se sont fait deux tyrans
Qui, pour nous accabler, sont changés tous les ans,
Et qui tous, l'un de l'autre héritant de leurs haines,
S'appliquent tour à tour à resserrer nos chaînes! »
Tels et d'autres discours redoublant leur fureur,
Je crois devoir alors leur ouvrir tout mon cœur;
Leur marquer nos apprêts, nos divers stratagèmes,
Appuyés en secret par des sénateurs mêmes;
Ce que devaient, dans Rome, exécuter leurs bras,
Tandis qu'au Capitole agiraient vos soldats;
Les postes à surprendre, et d'autres qu'on nous livre;
Les forces qu'on aura, les chefs qu'il faudra suivre;
En quels endroits se joindre, en quels se séparer,
Tous ceux dont par le fer on doit se délivrer;
Les maisons des proscrits que, sur notre passage,
Nous livrerons d'abord à la flamme, au pillage.
Qu'une pitié surtout, indigne de leur cœur,
A nos tyrans détruits ne laisse aucun vengeur :
Femmes, pères, enfants, tous ont part à leurs crimes,
Tous sont de nos fureurs les objets légitimes.
Il faut qu'en ce repos où s'endort leur orgueil
La foudre les réveille au bord de leur cercueil.
Et, lorsqu'à nos regards les feux et le carnage
De nos fureurs partout étaleront l'ouvrage,
Du fruit de nos travaux tous ces palais formés,
Par les feux dévorants pour jamais consumés;
Ces fameux tribunaux où régnait l'insolence,
Et baignés tant de fois des pleurs de l'innocence,
Abattus et brisés, sous la poussière épars;
La terreur et la mort errant de toutes parts;
Les cris, les pleurs, enfin toute la violence,
Où du soldat vainqueur s'emporte la licence;
Souvenons-nous, amis, dans ces moments cruels,
Qu'on ne voit rien de pur chez les faibles mortels;
Que leurs plus beaux desseins ont des faces diverses,
Et que l'on ne peut plus, après tant de traverses,
Rendre, par d'autre voie, à l'État agité
L'innocence, la paix, enfin la liberté.

LAFOSSE. *Manlius*, acte III, sc. V.

LE TRÉSOR ET LES TROIS HOMMES.

IMITÉ D'UNE FABLE ORIENTALE, D'APRÈS DIDEROT.

Trois hommes (c'est bien peu pour en trouver un bon)
D'un trésor en commun firent la découverte.
En profitèrent-ils? L'histoire dit que non;
Ils ne sont pas les seuls dont l'or ait fait la perte.

A quoi sert un trésor sans Bacchus et Cérès?
Ces hommes eurent faim; à la ville prochaine
L'un des trois du repas va chercher les apprêts.
Pour ces gens-ci, dit-il, la mort serait certaine,
Si je voulais. Alors les dieux savent combien
De l'un et l'autre lot j'augmenterais le mien!
Et je laisse échapper une pareille aubaine!
On peut juger qu'il n'en fit rien.

Quiconque pense au crime est près de s'y résoudre;
Sur un plat du festin il mit certaine poudre
Qui devait envoyer nos trouveurs de trésors
Finir leur banquet chez les morts.

Pendant qu'en son esprit il supputait la somme,
Le couple de là-bas lui brassait même tour,
Et le même destin l'attendait au retour.
Il vient, on l'embrasse, on l'assomme;
L'endroit qui cachait l'or tient le forfait caché.
En place on enterre notre homme;
On divisa sa part avant d'avoir touché
Aux mets apportés par le traître :
Mais l'effet du poison ne tarda pas beaucoup;
La mort fit cette fois trois conquêtes d'un coup,
Et le trésor resta sans maître.

CH. NODIER.

MORT DE ROLAND.

I

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagnes d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons;
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ame des chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux! Roncevaux! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée!

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui;
L'Afrique sur les monts l'entoure, et tremble encore.
—Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More;

Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents.
—Il rugit comme un tigre, et dit:—Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées.

— Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà;
—Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

— Merci! cria Roland, tu m'as fait un chemin.
— Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III

Tranquilles, cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi,
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes:

— Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu:
Suspendez votre marche: il ne faut tenter Dieu.
Par monsieur saint Denis, certes, ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor.
—Ici l'on entendit le son lointain du cor.—
L'empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

—Entendez-vous? dit-il.—Oui, ce sont des pasteurs
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
Du nain vert Obéron qui parle avec sa fée.

—Et l'empereur poursuit; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison; et, tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

— Malheur! c'est mon neveu! malheur! car si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière! Chevaliers, repassons la montagne!
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Es-
[pagne!

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux,
L'écume les blanchit; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

— Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent?
—J'y vois deux chevaliers; l'un mort, l'autre expirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire;
Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire,
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois.

—

Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois!

A. DE VIGNY.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille:
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez-nous la veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois il passa.
Voilà bien longtemps de ça:
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,

Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai,
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère!
Il vous a parlé!

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortége.
Chacun disait : Quel beau temps!
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère!
Quel beau jour pour vous!

Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne :
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte;
J'ouvre : bon Dieu! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assied où me voilà,
S'écriant : Oh! quelle guerre!
Oh! quelle guerre!
— Il s'est assis là, grand'mère!
Il s'est assis là!

J'ai faim, dit-il; et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits;
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance!
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre.
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère!
Vous l'avez encor!

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte;
Longtemps aucun ne l'a cru;
On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira.

BÉRANGER.

MORT DE PSICHARPAX.

Un jeune aventurier de la race des rats,
Un jour trompant les yeux et l'adresse des chats,
Vient pour calmer sa soif au bord d'un marécage.
« Qui va là? que fais-tu, mortel, sur ce rivage?
Lui crie un habitant du limoneux séjour;
Où vas-tu? D'où viens-tu? Qui t'a donné le jour?
Sois sincère; à ce prix ma maison t'est ouverte.
Accepte, digne ami, la foi qui t'est offerte.
De l'hospitalité je sais quels sont les droits,
Je suis Bouffard : ces bords sont soumis à mes lois,
L'Éridan m'a vu naître et régner sur sa rive.
J'eus pour père Fossard; ma mère est Aquavive.
Mais toi, quel est ton nom, ta naissance, ton rang?
Parle : déjà ton front de ton cœur m'est garant;
Ce port majestueux, cet auguste visage,
N'ont rien qui d'un héros ne me trace l'image.
—Mon nom, ce nom fameux, des dieux mêmes connu,
N'est donc point, dit le rat, jusqu'à toi parvenu?
Je suis ce Psicharpax, qui, né dans l'opulence,
De figues et de noix vit nourrir son enfance.
Mon père, roi des rats, est le grand Rodilard :
J'ai pour mère Trottine et pour aïeul Pansard.
Tu parles d'amitié; mais, d'humeur si diverse,
Pourrions-nous être unis par cet étroit commerce?
Vous vivez sous les eaux, dans un séjour fangeux;
Je vis chez les humains, je converse avec eux.
Jamais enfant des rats, d'une adresse pareille,
Ne trouva le biscuit dans la ronde corbeille,
Ni le friand gâteau dont les divers replis
Sont d'un jus succulent enivrés et remplis;
Ni du jambon salé la délicate tranche;
Ni du foie en ragoût la robe molle et blanche;
Ni ce pain que l'on fait d'un miel délicieux,
Ce pain tendre et sucré, chéri même des dieux;
Ni le fromage mou, dont la douceur extrême
Rassemble les douceurs du lait et de la crème.
Tout ce qu'en cent façons, par un art enchanteur,
Chaque jour à grands frais assaisonne un traiteur,
Sans cesse offre à mon goût de nouvelles délices :
J'en exige des droits, j'en goûte les prémices.
Pour brave, je le suis : dans les travaux de Mars,
On m'a vu mille fois affronter les hasards,
Percer des murs épais, et forçant vingt barrières,
De l'empire des rats étendre les frontières.
L'homme est grand, tout le craint : seul je ne le crains pas.
Souvent jusqu'à son lit j'ose porter mes pas;
Souvent lorsqu'en repos sur la plume il sommeille,
J'ose insulter son front, sa joue ou son oreille.
Je l'avoue entre nous, deux objets me font peur :
L'impétueux vautour et le piége trompeur.
Mais plus que le vautour, plus même que le piége,
Je crains le chat, le chat qui sans cesse m'assiége;
Qui jusque dans nos murs me cherche, me poursuit,
Et d'un œil vigilant m'observe jour et nuit.
Je hais l'odeur du chou, je laisse à la grenouille
Et le persil amer, et la fade citrouille,
Ces mets...—Vous vantez trop les douceurs du manger
Seigneur, répond Bouffard au superbe étranger;
Sur de solides biens le vrai bonheur se fonde.
Notre empire s'étend sur la terre et sur l'onde;
L'un et l'autre élément nous offre un libre accès;
Nous marchons, nous nageons avec pareil succès.
Je veux vous le prouver par une illustre marque :
Passons ce lac; mon dos vous servira de barque.
Bientôt avec plaisir vous verrez mon palais.
Mais de peur de tomber dans le sein du marais,
Prince, tenez-vous bien. » Cela dit, il s'avance,
Psicharpax sur son dos légèrement s'élance,
L'accole, et de ses bras le serre étroitement.
D'abord, le cœur charmé d'un doux ravissement,
Il voguait près des bords sans crainte de naufrage;
Mais quand loin de ses yeux il vit fuir le rivage,
Quand les flots en fureur coururent sur son dos,

Plus troublé que la vague, il n'eut plus de repos.
Oh! qu'un prompt repentir lui fit verser de larmes!
Qu'il trembla, qu'il gémit, en proie à ses alarmes!
Que d'inutiles vœux vers le ciel adressés!
Que de soupirs ardents vers la terre poussés!
Dans les flots cependant de plus en plus il entre;
Ses pieds froids et tremblants se cachent sous son ventre;
Sa queue en ce péril ose encore ramer,
Et caressant les flots, tâche de les calmer.
Il ouvre enfin la bouche, et d'une voix plaintive :
« Quand prétends-tu, dit-il, surgir à l'autre rive,
Pâle habitant des eaux, dont le corps jaunissant
Fend des flots écumeux le cristal blanchissant?
Telle Europe autrefois, mais avec moins de peine,
De la mer de Sidon courut l'humide plaine,
Et tel, mais plus paisible, un amoureux taureau,
Sut porter jusqu'en Crète un si charmant fardeau. »
A ces mots un serpent, monstre énorme, terrible,
S'éveille, et sur les eaux dresse son col horrible.
Bouffard, tremblant et pâle à l'aspect du danger,
S'échappe, se dérobe au timide étranger;
La rive offre à sa fuite une grotte profonde.
Psicharpax, resté seul, tombe étendu sur l'onde.
L'infortuné s'épuise en efforts superflus :
Il se perd, il revient, on ne l'aperçoit plus,
Il reparaît encore, il n'est rien qu'il ne tente,
Il gémit, il murmure, il crie, il se tourmente.
En vain! d'un prompt trépas rien ne le garantit :
Sous son poil inondé son corps s'appesantit;
Sa force l'abandonne, il expire, il enfonce...
Mais quel est le discours qu'en mourant il prononce?
« N'espère pas, dit-il, cacher ton crime aux dieux!
Cruel, un œil vengeur voit tout du haut des cieux.
Vivant écueil, tu ris de mon triste naufrage :
Sur terre tu craignais d'éprouver mon courage :
Mieux que toi j'aurais su lutter, sauter, courir :
Ma valeur sur les eaux ne peut me secourir :
Mais je serai vengé; les rats sauront ton crime,
Et toi-même, dans peu, tu seras ma victime. »
Ici, fermant sa bouche en tranchant ses discours,
Un flot injurieux termine ses beaux jours.

BOIVIN. *Trad. de la Batrachomyomachie d'Homère.*

LE LION DE FLORENCE.

Près des murs de Florence une coutume antique
Consacrait tous les ans une fête rustique.
Le peuple des hameaux, dans les champs d'alentour,
Vient, en chœur, du printemps saluer le retour.
Mille groupes joyeux précipitent leur danse,
Fidèles au plaisir plutôt qu'à la cadence :
Quand tout à coup un cri terrible et menaçant
Effraye au loin l'écho du bois retentissant.
Un lion, l'œil en feu, se présente à sa vue.
Tout fuit : dans le désordre, une mère éperdue
Emporte son enfant. Dieu! ce fardeau chéri,
De ses bras échappé, tombe, elle jette un cri,
S'arrête. Il est déjà sous la dent dévorante;
Elle le voit, frémit, reste pâle, mourante,
Immobile, les yeux fixes, les bras tendus.
Elle reprend ses sens un moment suspendus;
La frayeur l'accablait, la frayeur la ranime.
O prestige d'amour! ô délire sublime!
Elle tombe à genoux. «Rends-moi, rends-moi mon fils!»
Ce lion si farouche est ému par ses cris,
La regarde, s'arrête, et la regarde encore.
Il semble deviner qu'une mère l'implore;
Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.

MILLEVOYE. *La Tendresse maternelle.*

LAOCOON.

Laocoon (le sort l'appelait à l'autel)
Immolait à Neptune un taureau solennel;
Tout à coup, ô terreur! voilà que deux reptiles
Partis de Ténédos sur les ondes tranquilles,
S'allongent déroulés en immenses anneaux,
Et d'un élan pareil gagnent le bord des eaux;
Leur crête ensanglantée et leur haute poitrine
Dépassent le niveau de la plaine marine;
Le reste de leur corps se recourbe en nageant,
Et trace dans les flots un long sillon d'argent.
Ils atteignent la rive en soulevant l'écume;
Leurs yeux gonflés de sang, que la colère allume,
Font jaillir contre nous un flamboyant regard,
Et leur gueule sifflante agite un triple dard.
Nous fuyons pleins d'horreur; eux, sur la même ligne,
Droit vers Laocoon que leur rage désigne,
S'avancent, et d'abord, collés à ses enfants,
Les enlacent tous deux de leurs nœuds étouffants,
Et plongent dans leur chair des gueules affamées;
Le père, à cette vue, accourt les mains armées;
Mais déjà les serpents sur lui se sont étreints;
Deux fois autour du cou, deux fois autour des reins,
L'un et l'autre ont serré leurs croupes arrondies,
Et lèvent sur son front leurs deux têtes roidies.
Lui, les bandeaux souillés de sang et de poison,
Écarte avec ses mains sa vivante prison,
Et se tord de douleur dans ces longues spirales,
En poussant vers les cieux des clameurs gutturales.
Tel mugit un taureau dont la hache, en glissant,
Sans abattre son front, a fait couler le sang.
Enfin, les deux dragons, d'une fuite rapide
Remontent vers le temple où Minerve préside,
S'enfoncent vers l'autel et vont se replier
Aux pieds de la déesse et sous son bouclier.

BARTHÉLEMY. *Énéide*

TABLEAUX.

LE VAISSEAU LE VENGEUR.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous, sa fureur étincelle;
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre;
Le fer, l'onde, la flamme entourent ses héros.
Sans doute ils triomphaient; mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre dans les flots.

Captifs, la vie est un outrage :
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire leur courage;
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants.
Voyez-les défier et la vague et la foudre,
Sous des mâts rompus et brûlants.

Voyez ce drapeau tricolore,
Qu'élève en périssant leur courage indompté;
Sous le flot qui les couvre, entendez-vous encore
Ce cri : Vive la liberté!

Ce cri... c'est en vain qu'il expire,
Étouffé par la mort et par les flots jaloux;
Sans cesse il revivra répété par ma lyre;
Siècles, il planera sur vous!

Et vous, héros de Salamine,
Dont Thétis [1] vante encor les exploits glorieux,
Non, vous n'égalez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux.

E. D. LE BRUN.

[1] *Thétis* est une nymphe de l'Océan, épouse de Pélée et mère d'Achille. La déesse de la mer se nomme *Téthys*.

LA PAUVRE FILLE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs;
Sa mère lui portait sa douce nourriture,
Mes yeux se sont mouillés de pleurs!

Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?
Rien ne m'appartient sur la terre;
Je n'ai pas même de berceau;
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!

Je ne partage point les jeux de la veillée,
Jamais sous un toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui petille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.
Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas :
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère!

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents;
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.
J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée;
Reviens, ma mère : je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée.

ALEX. SOUMET.

LA MENDIANTE.

Le jour fuit, la nuit tombe, et ses ombres glacées
Ajoutent leur tristesse à mes tristes pensées!
Pour moi tout est besoin, souffrance, isolement;
Mon feu s'éteint, mon corps languit sans aliment;
J'ai froid, j'ai faim. Pourtant du fond de mon asile
J'entends le bruit joyeux des fêtes de la ville.
Dans ces jours de folie et de brillants loisirs,
Qui pourrait refuser à mes humbles désirs
Le pain qui soutiendrait ma débile existence?
Sortons, et des passants réclamons l'assistance :

Que du moins leur secours m'empêche d'expirer,
Si je puis me résoudre, hélas, à l'implorer!...

Mon cœur bat, mes genoux fléchissent, et ma bouche
Craint de ne pas trouver un accent qui les touche!...
Madame!... Ils passent tous... Monsieur!... Sur leur [chemin,
Vainement le malheur tend sa tremblante main :
A la pitié leur âme est à jamais fermée,
Ou ma voix à prier est mal accoutumée;
Hélas!...

Quels doux concerts! quels sons pleins de gaieté!
Dans ces salons où brille une vive clarté,
Retentissent ces airs, doux signal de la danse;
J'écoute en soupirant leur rapide cadence.
Charmes de la jeunesse, accords jadis connus,
Beaux jours de mes beaux ans, qu'êtes-vous devenus?
Loin d'un monde orgueilleux, les fêtes du village,
Un rustique instrument et le bal sous l'ombrage,
Me donnaient des plaisirs qui valaient tous les siens :
A ses loisirs pompeux je préférais les miens.
O moments fugitifs de mon adolescence,
Qu'embellissaient la paix, l'espoir et l'innocence,
J'en atteste aujourd'hui votre doux souvenir,
Je ne demandais rien au douteux avenir,
Rien, que de me laisser sans regrets, sans envie,
Suivre le cours obscur d'une paisible vie.
Eh bien! fortune, amis, espoir, j'ai tout perdu.
Quand je réclame en vain le bonheur qui m'est dû,
Vous, favoris du sort, bercés par la mollesse,
Vous osez m'étaler cet éclat qui me blesse!
Je vis dans la douleur, vous vivez dans les jeux;
Pourquoi vous plus que moi? Pourquoi vous seuls [heureux?
Tandis qu'autour de vous tout respire la joie,
Que vos ombres, glissant sur ces rideaux de soie,
Décèlent vos plaisirs, moi, je souffre et je meurs.
Ah! du moins, que mes cris, mes sinistres clameurs,
S'élèvent jusqu'à vous et troublent votre ivresse.
Frémissez à l'accent d'une voix vengeresse!
Puissent ces gais concerts, ce doux bruit d'instru- [ments
Se transformer pour vous en sourds gémissements!
Qu'au fond de ces miroirs, brillants de vos images,
La Misère et la Faim de leurs pâles visages
Sur vos fronts consternés épouvantent les ris!
Puissent sur vous enfin peser de tout leur prix
Ces colliers, ces bandeaux, ces coûteuses parures,
Dont le luxe odieux insulte à mes tortures...
Allez, soyez maudits!... Je m'égare... grand Dieu!
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit, hélas! et dans quel lieu?
Cet amer désespoir, ces criminelles plaintes,
D'un temple révéré souillaient les marches saintes!...
J'essaye à me soumettre et je l'essaye en vain;
En vain un froid mortel se glisse dans mon sein;
Cette félicité, qui se cache à ma vue,
Je ne veux point mourir sans l'avoir entrevue!
Pardonnez-moi, Seigneur! je suis faible; ma voix
S'élève encor vers vous une dernière fois;
Parlez, Dieu tout-puissant! de ces biens de la vie
Me rendrez-vous ailleurs la part qui m'est ravie?...
Ce bonheur fugitif que j'espérai longtemps,
Je ne l'ai point goûté, Seigneur, et je l'attends!

Mme AMABLE TASTU.

LE MIRAGE.

Soudain des cris de joie, éclatant dans la nue,
Raniment dans les cœurs l'espérance perdue :
Voilà que le désert, aux voyageurs surpris,
Déroule à l'orient de fortunés abris;
Une immense oasis, dans des vapeurs lointaines,
Avec ses frais vallons, ses humides fontaines,
Son lac étincelant, ses berceaux de jasmin,
Surgit à l'horizon du sablonneux chemin.
Salut! belle oasis, île de fleurs semée,
Vase toujours charmé des parfums d'Idumée!
Cette nuit, Bonaparte et ses soldats errants,
Fouleront les sentiers de tes bois odorants;
Et sur les bords fleuris de tes fraîches cascades,
Sous la nef des palmiers aux mouvantes arcades,
Dans le joyeux bivac qui doit les réunir,
Des tourments du désert perdront le souvenir.
Doux rêves de bonheur! l'oasis diaphane,
Fantôme aérien, trompe la caravane;
Les crédules soldats, qu'un prestige séduit,
Vers le but qui s'éloigne errent jusqu'à la nuit.
Alors, comme un jardin qu'une fée inconnue
De sa baguette d'or dissipe dans la nue,
L'île miraculeuse aux ombrages trompeurs
Se détache du sol en subtiles vapeurs,
Disperse en variant leurs formes fantastiques,
Ses contours onduleux, ses verdoyants portiques,
Et des yeux fascinés trompant le fol espoir,
Mêle ses vains débris aux nuages du soir.
Ils sont tous retombés sur leur lit d'agonie.

BARTHÉLEMY et MÉRY.

LE TYROL.

Aimer, boire et chanter, voilà la vie humaine
Chez les fils du Tyrol, peuple héroïque et fier!
Montagnard comme l'aigle, et libre comme l'air!
Beau ciel, où le soleil a dédaigné la plaine,
Ce paisible océan dont les monts sont les flots,
Beau ciel tout sympathique, et tout peuplé d'échos.
Là siffle autour des puits l'écumeur des montagnes
Qui jette au vent son cœur, sa flèche et sa chanson.
Venise vient au loin dorer son horizon.
La robuste Helvétie abrite ses campagnes.
Ainsi les vents du sud t'apportent la beauté,
Mon Tyrol, et les vents du nord la liberté.

Salut, terre de glace, amante des nuages,
Terre d'hommes errants et de daims en voyage,
Terre sans oliviers, sans vigne et sans moissons.
Ils sucent un sein dur, mère, tes nourrissons;
Mais ils t'aiment ainsi, sous la neige bleuâtre
De leurs lacs vaporeux, sous ce pâle soleil
Qui respecte les bras de leurs femmes d'albâtre,
Et la ronce des champs qui mord leur pied vermeil.

Noble fille, salut! Terre simple et naïve,
Tu n'aimes pas les arts, toi qui n'es pas oisive.
D'efféminés rêveurs tu n'es pas le séjour,
On ne fait sous ton ciel que la guerre et l'amour.
On ne se vieillit pas dans tes longues veillées.
Si parfois tes enfants dans l'écho des vallées
Mêlent un doux réfrain aux soupirs des roseaux,
C'est qu'ils sont nés chanteurs, comme de gais oiseaux.
Tu n'as rien toi, Tyrol, ni temples ni richesse
Ni poëtes ni dieux, tu n'as rien, chasseresse!
Mais l'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom :
La liberté! Qu'importe au fils de la montagne
Pour quel despote obscur envoyé d'Allemagne
L'homme de la prairie écorche le sillon?
Ce n'est pas son métier de traîner la charrue;
Il couche sur la neige, il soupe quand il tue;
Il vit dans l'air du ciel qui n'appartient qu'à Dieu.

L'air du ciel! l'air de tous! vierge comme le feu!
Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes.
Oui, vous qui la plantez sur vos guerres civiles,
Vous la semez en vain, même sur vos tombeaux :
Il ne croît pas si bas, cet arbre aux verts rameaux.
Il meurt dans l'air humain, plein de râles immondes;
Il respire celui que respirent les mondes.
Montez, voilà l'échelle, et Dieu qui tend les bras.
Montez à lui, rêveurs, il ne descendra pas.
Prenez-moi la sandale et la pique ferrée :
Elle est là sur les monts, la liberté sacrée.
C'est là qu'à chaque pas l'homme la voit venir,
Ou s'il l'a dans le cœur, qu'il l'y sent tressaillir.

ALFRED DE MUSSET. *Un spectacle dans un fauteuil.*

JOIES DU CIEL.

Je n'avais que du ciel de l'un à l'autre bout,
A ma gauche, à ma droite, autour de moi, partout;
Du ciel, toujours du ciel pour contour et pour cime,
Du ciel pour horizon et du ciel pour abîme;
Si bien que sur la roche où j'étais transporté,
On aurait dit, à voir l'esprit à mon côté,
Deux enfants égarés des phalanges divines,
Qui, le soir, oublieux de leurs saintes collines,
Dans un vallon du ciel égarant leurs ébats,
Causaient tranquillement des choses d'ici-bas.
Or, l'esprit incliné sur mon pâle visage
Me peignait de l'Éden le riant paysage.
Quel bonheur, disait-il, d'être un beau séraphin,
D'avoir la face blanche et six ailes d'or fin!
Quel bonheur d'être un ange, et, comme l'hirondelle,
De se rouler par l'air au caprice de l'aile,
De monter, de descendre, et de voiler son front,
Quand parfois, au détour d'un nuage profond,
Comme un maître le soir qui parcourt son domaine,
On voit le pied de Dieu qui traverse la plaine!
Quel bonheur ineffable et quelle volupté
D'être un rayon vivant de la Divinité;
De voir du haut du ciel et de ses voûtes rondes
Reluire sous ses pieds la poussière des mondes,
D'entendre à chaque instant de leurs brillants réveils
Chanter comme un oiseau des milliers de soleils!
Oh! quel bonheur de vivre avec de belles choses!
Qu'il est doux d'être heureux sans remonter aux causes!
Qu'il est doux d'être bien sans désirer le mieux,
Et de n'avoir jamais à se lasser des cieux!
Puis il me prononçait le beau nom de Marie,
Nom que j'aime d'enfance avec idolâtrie,
Le plus doux qui, tombé des montagnes du ciel,
Sur une lèvre humaine ait répandu son miel;
Nom céleste, créé du sourire des anges,
Pour en parer un jour la fleur de leurs phalanges.
Marie, ô nom divin! étoile du pêcheur,
Rose de paradis, baume plein de fraîcheur,
Qui parfume le monde et qui révèle aux âmes
La femme la plus belle entre toutes les femmes!

BARBIER.

DESCRIPTIONS.

LES LABOUREURS.

Quelquefois dès l'aurore, après le sacrifice,
Ma Bible sous mon bras, quand le ciel est propice,
Je quitte mon église et mes murs jusqu'au soir,
Et je vais par les champs m'égarer ou m'asseoir,
Sans guide, sans chemin, marchant à l'aventure,
Comme un livre au hasard feuilletant la nature;
Mais partout recueilli ; car j'y trouve en tout lieu
Quelque fragment écrit du vaste nom de Dieu.
Oh! qui peut lire ainsi les pages du grand livre
Ne doit ni se lasser ni se plaindre de vivre!

La tiède attraction des rayons d'un ciel chaud
Sur les monts ce matin m'avait mené plus haut,
J'atteignis le sommet d'une rude colline
Qu'un lac baigne à sa base et qu'un glacier domine,
Et dont les flancs boisés aux penchants adoucis
Sont tachés de sapins par des prés éclaircis.
Tout en haut, seulement, des bouquets circulaires
De châtaigniers croulants, de chênes séculaires,
Découpant sur le ciel leurs dômes dentelés,
Imitent les vieux murs des donjons crénelés,
Rendent le ciel plus bleu par leur contraste sombre,
Et couvrent à leurs pieds quelques champs de leur om-
On voit en se penchant luire entre leurs rameaux [bre.
Le lac dont les rayons font scintiller les eaux,
Et glisser sous le vent la barque à l'aile blanche, [che.
Comme une aile d'oiseau passant de branche en bran-
Mais plus près leurs longs bras sur l'abîme penchés,
Et de l'humide nuit goutte à goutte étanchés,
Laissaient pendre leur feuille et pleuvoir leur rosée
Sur une étroite enceinte au levant exposée,
Et que d'autres troncs noirs enfermaient dans leur sein
Comme un lac de culture en son étroit bassin;
J'y pouvais adosser le coude à leurs racines,
Tout voir, sans être vu, jusqu'au fond des ravines.

Déjà tout près de moi j'entendais par moments
Monter des pas, des voix et des mugissements :
C'était le paysan de la haute chaumine,
Qui venait labourer son morceau de colline
Avec son soc plaintif traîné par ses bœufs blancs,
Et son mulet portant sa femme et ses enfants;
Et je pus, en lisant ma Bible ou la nature,
Voir tout le jour la scène et l'écrire à mesure;
Sous mon crayon distrait le feuillet devint noir.
Oh! nature, on t'adore encor dans ton miroir.
Laissant souffler ses bœufs le jeune homme s'appuie
Debout, au tronc d'un chêne, et de sa main essuie
La sueur du sentier sur son front mâle et doux,
La femme et les enfants tout petits, à genoux
Devant les bœufs privés baissant leur corne à terre,
Leur cassent des rejets de frêne et de fougère,
Et jettent devant eux en verdoyants monceaux
Les feuilles que leurs mains émondent des rameaux;
Ils ruminent en paix, pendant que l'ombre obscure,
Sous le soleil montant, se replie à mesure,
Et laissant de la glèbe attiédir la froideur,
Vient mourir et border les pieds du laboureur.
Il rattache le joug, sous la forte courroie,
Aux cornes qu'en pesant sa main robuste ploie,
Les enfants vont cueillir des rameaux découpés,
Des gouttes de rosée encore tout trempés,
Au joug avec la feuille en verts festons les nouent,
Que sur leurs fronts voilés les fiers taureaux secouent,
Pour que leur flanc qui bat et leur poitrail poudreux,
Portent sous le soleil un peu d'ombre avec eux;
Au joug du bois poli le timon s'équilibre,
Sous l'essieu gémissant le soc se dresse et vibre,
L'homme saisit le manche, et sous le coin tranchant
Pour ouvrir le sillon le guide au bout du champ.

La terre, qui se fend sous le soc qu'elle aiguise,
En tronçons palpitants s'amoncelle et se brise;
Et tout en s'entr'ouvrant fume comme une chair
Qui se fend et palpite et fume sous le fer.
En deux monceaux poudreux les ailes la renversent,
Ses racines à nu, ses herbes se dispersent;
Ses reptiles, ses vers, par le soc déterrés,
Se tordent sur son sein en tronçons torturés.
L'homme les foule aux pieds en secouant le manche,
Enfonce plus avant le glaive qui les tranche;
Le timon plonge et tremble et déchire ses doigts;
La femme parle aux bœufs du geste et de la voix,
Les animaux courbés sous leur jarret qui plie,
Pèsent de tout leur front sur le joug qui les lie,
Comme un cœur généreux leurs flancs battent d'ardeur
Ils font bondir le sol jusqu'en sa profondeur.
L'homme presse ses pas, la femme suit à peine,
Tous au bout du sillon arrivent hors d'haleine,
Ils s'arrêtent; le bœuf rumine, et les enfants
Chassent avec la main les mouches de leurs flancs.

Un moment suspendu, les voilà qui reprennent
Un sillon parallèle, et sans fin vont et viennent
D'un bout du champ à l'autre, ainsi qu'un tisserand,
Dont la main tout le jour sur son métier courant,
Jette et retire à soi le lin qui se dévide,
Et joint le fil au fil sur sa trame rapide;
La sonore vallée est pleine de leurs voix;
Le merle bleu s'enfuit en sifflant dans les bois,
Et du chêne à ce bruit les feuilles ébranlées
Laissent tomber sur eux les gouttes distillées.

DE LAMARTINE.

PROMENADE.

S'il m'arrive un matin et par un beau soleil
De me sentir léger et dispos au réveil,

Et si, pour mieux jouir des champs et de moi-même,
De bonne heure je sors par le sentier que j'aime,
Rasant le petit mur jusqu'au coin hasardeux,
Sans qu'un fâcheux m'ait dit : Mon cher, allons tous deux,
Lorsque sous la colline, au creux de la prairie,
Je puis errer enfin, tout à ma rêverie,
Comme loin des frelons une abeille à son miel,
Et que je suis bien seul en face d'un beau ciel;
Alors... Oh! ce n'est pas une scène sublime;
Un fleuve résonnant, des forêts dont la cime
Flotte comme une mer, ni le front sourcilleux
Des vieux monts tout voûtés se mirant aux lacs bleus.
Laissons Chateaubriand, loin des traces profanes,
A vingt ans s'élancer en d'immenses savanes,
Un bâton à la main, et ne rien demander
Que d'entendre la foudre en longs éclats gronder,
Ou mugir le lion dans les fôrets superbes,
Ou sonner le serpent au fond des hautes herbes,
Et bientôt, se couchant sur un lit de roseaux,
S'abandonner pensif au cours des grandes eaux.
Laissons à Lamartine, à Nodier, nobles frères,
Leur Jura bien-aimé, tant de scènes contraires
En un même horizon, et des blés bondissants,
Et des pampres jaunis, et des bœufs mugissants,
Pareils à des points noirs dans les verts pâturages,
Et plus haut, et plus près du séjour des orages
Des sapins étagés en bois sombre et profond,
Le soleil au-dessus et les Alpes au fond.
Qu'aussi Victor Hugo, sous un donjon qui croule,
Et le Rhin à ses pieds, interroge et déroule
Les souvenirs des lieux; quelle puissante main
Posa la tour carrée au plein cintre romain,
Ou quel doigt amincit ces longs fuseaux de pierre,
Comme fait son fuseau de lin la filandière;
Que du fleuve qui passe il écoute les voix,
Et que le grand vieillard lui parle d'autrefois!
Bien; il faut l'aigle aux monts, le géant à l'abîme,
Au sublime spectacle, un spectateur sublime.
Moi, j'aime à cheminer et je reste plus bas.
Quoi? des rocs, des forêts, des fleuves? Oh! non pas,
Mais bien moins; mais un champ, un peu d'eau qui murmure,
Un vent frais agitant une grêle ramure;
L'étang sous la bruyère avec le jonc qui dort;
Voir couler en un pré la rivière à plein bord;
Quelque jeune arbre au loin, dans un air immobile
Découpant sur l'azur son feuillage débile;
A travers l'épaisseur d'une herbe qui reluit,
Quelque sentier poudreux qui rampe et qui s'enfuit;
Ou si, levant les yeux, j'ai cru voir disparaître
Au détour d'une haie un pied blanc qui fait naître
Tout d'un coup en mon âme un long roman d'amour...
C'est assez de bonheur, c'est assez pour un jour.
Et revenant alors, comme entouré d'un charme,
Plein d'oubli, lentement, et dans l'œil une larme,
Croyant à toi, mon Dieu, toi que j'osais nier!
Au chapeau de l'aveugle apportant mon denier,
Heureux d'un lendemain qu'à mon gré je décore,
Je sens et je me dis que je suis jeune encore,
Que j'ai le cœur bien tendre et bien prompt à guérir,
Pour m'ennuyer de vivre et pour vouloir mourir.

SAINTE-BEUVE.

LE PRESBYTÈRE.

Une cour le précède, enclose d'une haie
Que ferme sans serrure une porte de claie;
Des poules, des pigeons, deux chèvres et mon chien
Portier d'un seuil ouvert et qui n'y garde rien,
Qui jamais ne repousse et qui jamais n'aboie,
Mais qui flaire le pauvre et l'accueille avec joie;
Des passereaux montant et descendant du toit,
L'hirondelle rasant l'auge où le cygne boit,
Tous ces hôtes, amis du seuil qui les rassemble,
Famille de l'ermite, y sont en paix ensemble;
Les uns couchés à l'ombre en un coin du gazon,
D'autres se réchauffant contre un mur au rayon,
Ceux-ci léchant le sel le long de la muraille,
Et ceux-là becquetant ailleurs l'herbe ou la paille;
Trois ruches au midi sous leurs tuiles, et puis
Dans l'angle sous un arbre, au nord, un large puits
Dont la chaîne rouillée à poli la margelle,
Et qu'une vigne étreint de sa verte dentelle;
Voilà tout le tableau, sept marches d'escalier
Sonore, chancelant, conduisent au palier
Qu'un avant-toit défend du vent et de la neige,
Et que de ses réseaux un vieux lierre protége;
Là, suspendus le jour au clou de mon foyer,
Mes oiseaux familiers chantent pour m'égayer.
Jusqu'ici, grâce aux lieux, au ciel, à la nature,
Ton doux regard de sœur sourit à ma peinture;
Ta tendre illusion dure encor, mais hélas!
Si tu veux la garder, ô ma sœur, n'entre pas!
Mais non, pour vos deux cœurs je n'ai point de mystère,
Pourrais-je devant vous rougir de ma misère?
Entrez, ne plaignez pas ma riche pauvreté,

Ces murs ne sentent pas leur froide nudité!
Des travaux journaliers voilà d'abord l'asile,
Où le feu du foyer s'allume, où Marthe file;
Marthe, meuble vivant de la sainte maison,
Qui suivit dans le temps son vieux maître en prison,
Pauvre fille, à ces murs, trente ans enracinée,
Partageant leur prospère ou triste destinée,
Me servant sans salaire et pour l'honneur de Dieu,
Surveillant à la fois la cure et le saint lieu,
Et qui voyant votre ombre, ô mon Dieu! dans son maître
Croit s'approcher du ciel en vivant près du prêtre :
Quelques vases de terre, ou de bois, ou d'étain,
Où de Marthe attentive on voit briller la main,
Sur la table un pain noir sous une nappe blanche,
Dont chaque mendiant vient dîner une tranche;
Des grappes de raisin que Marthe fait sécher
De leur pampre encor vert décorent le plancher,
La séve en hiver même y jaunit leurs grains d'ambre.
De ce salon rustique on passe dans ma chambre;
C'est elle dont le mur s'éclaire du couchant :
Tu sais que pour le soir j'eus toujours du penchant,
Que mon âme un peu triste a besoin de lumière,
Que le jour dans mon cœur entre par ma paupière,
Et que j'aimais tout jeune à boire avec les yeux
Ces dernières lueurs qui s'éteignent aux cieux.
La chaise où je m'assieds, la natte où je me couche,
La table où je t'écris, l'âtre où fume une souche,
Mon bréviaire vêtu de sa robe de peau,
Mes gros souliers ferrés, mon bâton, mon chapeau,
Mes livres pêle-mêle entassés sur leur planche,
Et les fleurs dont l'autel se pare le dimanche,
De cet espace étroit sont tout l'ameublement.

Non : non! ah! j'oubliais son divin ornement
Qui surmonte tout seul mon humble cheminée,
Ce Christ, les bras ouverts et la tête inclinée,
Cette image de bois du maître que je sers,
Céleste ami qui seul me peuple ces déserts,
Qui, lorsque mon regard le visite à toute heure,
Me dit ce que j'attends dans cette âpre demeure,
Et, recevant souvent mes larmes sur ses pieds,
Fait resplendir sa paix dans mes yeux essuyés;
Ce Christ! tu le connais? C'est celui que ma mère

Colla dans l'agonie aux lèvres de mon père,
C'est celui que plus tard moi-même en un grand jour
Au pur sang d'un martyr je teignis à mon tour;
D'autres lèvres encore il conserve la trace,
Et Dieu sait de combien de pitié je l'embrasse!

. . . .

DE LAMARTINE.

LE LÉPREUX.

Jeune femme, écoutez : au fond de cet asile,
Un autre infortuné, qu'un mal hideux exile,
Souffre, s'enferme et meurt. Hier, demain, toujours,
L'affreux dégoût de vivre empoisonne ses jours.
On n'accorde à sa soif que l'étang solitaire,
Ou le ruisseau qui roule inconnu dans les bois;
Autour de ce vivant on isole la terre,
Et l'on conjure l'air infecté de sa voix.
Sa voix sourde et brisée est une plainte aride;
Son regard fait frémir qui l'ose rencontrer;
Mais la pitié, ma fille, est un ange intrépide;
Au malheur qui se cache elle court se montrer.
Sous des lambeaux sanglants, il voile la colère
Du fléau destructeur qui ravage son front;
Allez-y contempler le châtiment sévère,
Dont l'homme en son orgueil subit le long affront.
A son livide aspect, la morne inquiétude
Dans la foule pour lui creuse la solitude;
Courbé sous l'anathème, il erre en soupirant:
Le plus beau jour s'éteint sur son œil expirant,
Quelquefois il rugit, il blasphème, il s'abhorre;
Il cherche sur le sable un rare et vain sommeil,
Son sommeil est l'enfer, l'enfer est son réveil;
Son nom est le Lépreux... c'est notre frère encore!
Je l'ai nommé mon frère, et j'ai touché sa main;
J'ai promis à sa bonte une céleste gloire;
L'infortune a besoin d'écouter et de croire!
Il croit, il se prosterne, il poursuit son chemin.
Chez l'homme qu'il effraye il n'a plus de patrie;
Il en pressent une autre, il s'y prépare, il prie:
Dans son jardin désert, il cultive des fleurs:
Elles daignent, dit-il, éclore sous ses pleurs.
Son souffle ne ternit leurs parfums ni leurs charmes,
Pour ces frêles trésors portez-lui quelques larmes;
Allez! une voix triste est chère aux malheureux:
Elle est de leur tristesse un écho douloureux.
La pieuse corbeille à vos mains est offerte;
Elle brille à sa porte. Il la laisse entr'ouverte,
Dans l'ardente espérance, il me l'a dit un jour,
Que quelque enfant naïf, au seuil de son séjour
Attiré par l'éclat de ces fleurs solitaires,
Croyant lui dérober ses présents volontaires,
Du silence éternel qui règne autour de lui
Par quelques sons furtifs rompra l'affreux ennui!

Mme DESBORDES-VALMORE. *Poésies.*

DÉFINITIONS.

LA CALOMNIE.

Voulons-nous remonter le long fleuve des âges?
Partout la Calomnie a, de traits imposteurs,
Du genre humain trompé noirci les bienfaiteurs.
Contre leur souvenir elle ose armer l'histoire :
Dans la nuit, sur le seuil du temple de mémoire,
Elle veille, et combat l'auguste Vérité,
Qui s'avance à pas lents vers la postérité.
Aux intrigues de cour c'est elle qui préside :
Souvent elle embrasa de sa flamme homicide
Le tribunal auguste où dut siéger Thémis.
O juges des Calas, vous lui fûtes soumis!
Ses clameurs poursuivaient Abeilard sous la haire,
L'Hospital au conseil, Fénélon dans la chaire,
Turenne et Luxembourg sous les tentes de Mars;
Denain même la vit sur les pas de Villars;
Et Catinat, couvert des lauriers de Marsailles,
Au lever de Louis la trouva dans Versailles.
Les Cévennes longtemps ont redouté sa voix :
Elle guidait Bâville; elle inspirait Louvois.
N'est-ce pas elle encor qui, dans Athène ingrate,
Exilait Aristide, empoisonnait Socrate?
Qui dans Rome opprimée égorgeait Cicéron,
Ouvrait les flancs glacés du maître de Néron?
Elle espéra flétrir de son poison livide
La palme de Virgile et le myrte d'Ovide.
Si l'arrêt d'un tyran fait massacrer Lucain,
Chez un peuple asservi chantre républicain;
Du vulgaire envieux si la haine frivole
A l'Homère toscan ferme le Capitole;
Si je vois du théâtre et l'amour et l'orgueil,
Molière, admis à peine aux honneurs du cercueil,
Milton vivant proscrit, mourant sans renommée,
Et la muse du Tage à Lisbonne opprimée,
Helvétius contraint d'abjurer ses écrits;
Le Pindare français, loin des murs de Paris
Fuyant avec la gloire, et cherchant un asile;
Les cités se fermant devant l'auteur d'Émile :
Sur l'éternel fléau de leurs jours malheureux,
J'interroge en pleurant ces mortels généreux :
Leurs mânes irrités nomment la Calomnie.

M.-J. CHÉNIER.

LA LANGUE FRANÇAISE.

O langue des Français! est-il vrai que ton sort
Est de ramper toujours, et que toi seule as tort?
Ou si d'un faible esprit l'indolente paresse
Veut rejeter sur toi sa honte et sa faiblesse?
Il n'est sot traducteur, de sa richesse enflé,
Sot auteur d'un poëme, ou d'un discours sifflé,
Ou d'un recueil ambré de chansons à la glace,
Qui ne vous avertisse, en sa fière préface
Que si son style épais vous fatigue d'abord,
Si sa prose vous pèse et bientôt vous endort,
Si son vers est gêné, sans feu, sans harmonie,
Il n'en est point coupable : il n'est pas sans génie,
Il a tous les talents qui font les grands succès :
Mais enfin, malgré lui, ce langage français,
Si faible en ses couleurs, si froid et si timide,
L'a contraint d'être lourd, gauche, plat, insipide.
Mais serait-ce Lebrun, Racine, Despréaux,
Qui l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux?
Est-ce à Rousseau, Buffon, qu'il résiste infidèle?
Est-ce pour Montesquieu, qu'impuissant et rebelle
Il fuit? Ne sait-il pas, se reposant sur eux,
Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,
Creusant dans les détours de ces âmes profondes,
S'y teindre, s'y tremper de leurs couleurs fécondes?
Un rimeur voit partout un nuage, et jamais
D'un coup d'œil ferme et grand n'a saisi les objets;
La langue se refuse à ses demi-pensées
De sang-froid, pas à pas, avec peine amassées :
Il se dépite alors, et restant en chemin,
Il se plaint qu'elle échappe et glisse de sa main.
Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine,
Ignore un tel supplice : il pense, il imagine.
Un langage imprévu, dans son âme produit,
Naît avec sa pensée, et l'embrasse et la suit;
Les images, les mots que le génie inspire,
Où l'univers entier vit, se meut et respire,
Source vaste et sublime et qu'on ne peut tarir,
En foule en son cerveau se hâtent de courir.
D'eux-même ils vont chercher un nœud qui les rassemble;
Tout s'allie et se forme, et tout va naître ensemble.

ANDRÉ CHÉNIER.

LE PARIA.

Il est sur ce rivage une race flétrie,
Une race étrangère au sein de sa patrie;
Sans abri protecteur, sans temple hospitalier,
Abominable, impie, horrible au monde entier,
Les parias; le jour à regret les éclaire,
La terre sur son sein les porte avec colère,
Et Dieu les retrancha du nombre des humains
Quand l'univers créé s'échappa de ses mains.
L'Indien, sous les fleurs d'un soleil sans nuage,
Fuit la source limpide où se peint leur image,
Les doux fruits que leur main de l'arbre a détachés,
Ou que d'un souffle impur leur haleine a touchés.
D'un seul de leurs regards a-t-il reçu l'atteinte,
Il se plonge neuf fois dans les flots d'une eau sainte :
Il dispose à son gré de leur sang odieux;
Trop au-dessous des lois, leurs jours sont à ses yeux
Comme ceux du reptile, ou des monstres immondes
Que le limon du Gange enfante sous ses ondes.
Profanant la beauté, si jamais leur amour
Arrache à sa faiblesse un coupable retour,
Anathème sur elle, infamie, et misère!
Morte pour sa tribu, maudite par son père,
Promise après la vie au céleste courroux,
Un éternel exil la livre à son époux.
Eh bien! mais je frémis! tu vas me fuir peut-être;
Ami d'un malheureux, tu vas cesser de l'être;
Je foule un sol natal à mes pas interdit;
Je suis un fugitif, un profane, un maudit;
Je suis un paria...

CASIMIR DELAVIGNE. *Le Paria*, acte I, scène I.

FABLES.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés;
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie.
Ni loups, ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? Nulle offense:
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non: vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et, quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue,
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

LA FONTAINE.

L'ANE CONSTITUTIONNEL [1].

Qui le croirait? plongé dans l'idéologie,
L'âne mâchait de la philosophie.
Gâté par des livres nouveaux,
Et peut-être par des journaux
Libéraux,
Dans les vallons, sur les coteaux,
Il promenait sa liberté superbe,
Bien convaincu que tous les animaux
Ont sur les chardons et sur l'herbe
Des droits égaux.
« C'en est fait, disait-il, un nouveau jour éclaire
Et nos étables et nos bois;
Les baudets affranchis ont recouvré leurs droits,
Et si je veux ici faire entendre ma voix
Nul ne peut m'empêcher de braire.
Quel siècle! et que je plains les ânes d'autrefois! »
Tandis qu'il pérorait, de la forêt voisine
Sort soudain un vieux loup qui n'avait pas dîné,
Et qui lestement s'achemine
Vers le publiciste étonné.
« Despote altier et sanguinaire,
Lui cria le grison, que viens-tu faire ici?
Nous ne craignons plus l'arbitraire,
Et le règne des loups est passé, Dieu merci!
En vain ton regard me dévore,
Tout âne est désormais protégé par la loi;
Si parfois l'on nous mange encore,
Il faut qu'on nous dise pourquoi. »
« Ce discours, dit le loup, est fort juste en substance,
Mais d'un pareil raisonnement
Il ne faut pas presser la conséquence.
Pour me réduire à l'abstinence
Les temps ne sont pas mûrs, ils viendront sûrement.
Et je te croque uniquement
Par mesure de circonstance. »

LES DEUX PIGEONS.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel! Au moins, que les travaux,

[1] Cette fable, une des plus profondes et des plus jolies, de fond comme de forme, qui ait été composée depuis La Fontaine, a été attribuée par plusieurs à M. Plascaert, par d'autres à un paysan des Ardennes. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle est l'œuvre d'un Belge.

Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage :
Encor si la saison s'avançait davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuirai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs était usé : si bien que de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit au pied d'une masure,
Crut pour le coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure :
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pied,
Demi-morte, demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints : et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

LA FONTAINE.

LA FEUILLE.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

ARNAULT.

LES TROIS ZONES.

Toi qui vis vraiment comme un sage,
Sans te montrer, sans te cacher,
Sans fuir les grands, sans les chercher,
Exemple assez rare en notre âge,
Pardonne-moi, cher Andrieux,
Dans ces vers qu'aux vents je confie,
De dévoiler à tous les yeux
Ta secrète philosophie.
Certain Lapon des plus trapus,
Certain Cafre des plus camus,
Équipaient, comme on dit, de la bonne manière
Un homme qui, fermant l'oreille à leurs raisons,
Vantait l'astre éclatant qui préside aux saisons,
Enfante la chaleur et produit la lumière.
« Peut-il ériger, s'il n'est fou,
En bienfaiteur de la nature,
Un astre qui six mois me cache sa figure,
Et va briller je ne sais où,
Tandis que je gèle en mon trou,
Malgré ma femme et ma fourrure? »
On conçoit que celui qui s'exprimait ainsi
N'était pas l'habitant de la zone torride.
« Pour moi, disait cet autre, en mon climat aride,
Je ne gèle pas, Dieu merci,
Mais je rôtis en récompense,
Et sans avoir l'honneur d'être Lapon, je pense
Qu'un fou lui seul a pu vanter
La douce et bénigne influence
Du soleil qui ne luit que pour me tourmenter,
Qui d'un bout de la terre à l'autre,
Embrase la terre, les airs,
Et porte en mon pays, jusques au fond des mers,
La chaleur qu'il refuse au vôtre. »
Le fou qui cependant célébrait les bienfaits
Du roi de la plaine éthérée,
Fils de la zone tempérée,
N'était rien moins que fou, quoiqu'il fût né Français.
Sans se formaliser des vaines apostrophes
Du nègre et du nain philosophes :
« Seigneur Lapon, dit-il, votre raisonnement
Est sans réplique en Sibérie;
Comme le vôtre en Cafrerie,
Monsieur le noir; mais, franchement,
Autre part c'est tout autrement.
En France, par exemple, on ne vous croirait guère :
L'astre à qui vous faites la guerre,
Là, par ses rayons bienfaisants,
De fleurs et de fruits, tous les ans,
Couvre mes champs et mon parterre.
S'éloignant sans trop me geler,
S'approchant sans trop me brûler,
De mon climat, qu'il favorise,
A la faucille, au soc, il livre tour à tour
Mes campagnes, qu'il fertilise
Par son départ et son retour. »
Vous qui craignez le feu, vous qui craignez la glace,
Venez donc à Paris : gens d'excellent conseil
Disent qu'un sage ne se place
Trop près ni trop loin du soleil.

LE MÊME.

MORALE RELIGIEUSE.

DIEU ET SA PUISSANCE.

C'est Dieu qui du néant a tiré l'univers;
C'est lui qui sur la terre a répandu les mers;
Qui de l'air étendit les humides contrées;
Qui sema de brillants les voûtes azurées;
Qui fit naître la guerre entre les éléments,
Et qui régla des cieux les divers mouvements.
La terre à son pouvoir rend un muet hommage;
Les rois sont ses sujets, le monde est son partage,
Si l'onde est agitée, il la peut affermir;
S'il querelle les vents, ils n'osent plus frémir;
S'il commande au soleil, il arrête sa course;
Il est maître de tout, comme il en est la source.
Tout subsiste par lui, sans lui rien n'eût été,
Et lui seul des mortels est la félicité.

ROTROU.

LA PRIÈRE POUR TOUS.

Ora pro nobis!

Ma fille, va prier! — Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue;
La brume des coteaux fait trembler le contour;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre... Écoute!
Tout rentre et se repose : et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour!

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle;
L'occident amincit sa frange de carmin;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface :
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions : voici la nuit! la nuit grave et sereine!
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour!

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel!

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin!

O sommeil du berceau! prière de l'enfance!
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense!
Douce religion qui s'égaye et qui rit!
Prélude du concert de la nuit solennelle!
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit!

Ma fille, va prier! — D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel!

Puis ensuite pour moi! j'en ai plus besoin qu'elle!
Elle est, ainsi que toi, bonne, simple et fidèle!
Elle a le cœur limpide et le front satisfait.
Beaucoup ont sa pitié; nul ne lui fait envie;
Sage et douce, elle prend patiemment la vie;
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
N'a touché seulement à l'écorce du vice;
Nul piége ne l'attire à son riant tableau;
Elle est pleine d'oubli pour les choses passées;
Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau

Elle ignore — à jamais ignore-les comme elle —
Ces misères du monde où notre âme se mêle,
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le cœur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs!

Moi je sais mieux la vie, et je pourrai te dire,
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire
Que poursuivre l'empire, et la fortune et l'art,
C'est folie et néant; que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard!

L'âme en vivant s'altère; et quoiqu'en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,
On vieillit sous le vice et l'erreur abattu;
A force de marcher, l'homme erre, l'esprit doute.
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route
Les troupeaux leur toison, et l'homme sa vertu!

Va donc prier pour moi! — Dis pour toute prière :
—Seigneur, Seigneur mon Dieu, vous êtes notre père;
Grâce, vous êtes bon! grâce, vous êtes grand!
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend!

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente,
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente :

L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment retombe :
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps et la prière au ciel!

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin;
Je me sens plus léger; car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main!

Va prier pour ton père! — Afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon âme brûle avec les encensoirs!
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs!

Prie encor pour tous ceux qui passent
Sur cette terre de vivants!
Pour ceux dont les sentiers s'effacent
A tous les flots, à tous les vents!
Pour l'insensé qui met sa joie
Dans l'éclat d'un manteau de soie,

Dans la vitesse d'un cheval!
Pour quiconque souffre et travaille,
Qu'il s'en revienne ou qu'il s'en aille,
Qu'il fasse le bien ou le mal!
Pour celui que le plaisir souille
D'embrassements jusqu'au matin,

Qui prend l'heure où l'on s'agenouille
Pour sa danse et pour son festin,
Qui fait hurler l'orgie infâme
Au même instant du soir où l'âme
Répète son hymne assidu,
Et quand la prière est éteinte,

Poursuit, comme s'il avait crainte
Que Dieu ne l'ait pas entendu!
Prie aussi pour ceux que recouvre
La pierre du tombeau dormant,
Noir précipice qui s'entr'ouvre
Sous notre foule, à tout moment!

Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps.
Souffrent-elles moins pour se taire?
Enfant! regardons sous la terre!
Il faut avoir pitié des morts!

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond!
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond!

VICTOR HUGO. *Feuilles d'automne.*

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Alors qu'à des brigands d'implacables destins
Semblaient abandonner la France infortunée,
Des antres de la nuit par le crime appelée,
Poussant jusques aux cieux ses cris blasphémateurs,
L'impiété parut: nos cruels oppresseurs
Sous ses drapeaux rangés, marchèrent plus terribles:
Le néant, le hasard furent leurs dieux horribles.
De l'homme infortuné doublement assassins,
Dans les tombeaux qu'ouvraient leurs homicides mains
Ils pensaient renfermer son âme impérissable.
L'espérance, au malheur dans l'ombre secourable.
Fuyait de ces pervers l'aspect contagieux:
L'exilant de la terre ils lui fermaient les cieux.
Mais quoi! le crime heureux foule aux pieds l'innocence
Pour lui sont les plaisirs, les honneurs, la puissance
Pour la vertu l'exil, les fers, la pauvreté;
Et vous ravissez l'homme à l'immortalité!
Aux souffrances du juste il n'est point de salaire!
Nul supplice n'attend les tyrans de la terre!
Tous ces grands criminels, si souvent impunis,
Dans la paix des tombeaux aux justes réunis,
Égaux par le néant, offriraient à la terre
Le crime et la vertu dans la même poussière!
De ce triste néant par le hasard tirés,
Dans son gouffre effrayant presque aussitôt rentrés,
Ce n'est donc rien pour nous, malheureux que nous sommes,
D'avoir été l'amour ou le fléau des hommes!
Non, l'âme ne meurt point : ah! l'Être tout-puissant,
Qui grave dans nos cœurs cette horreur du néant,
Pourrait-il sans pitié nous y plonger lui-même?
Le penser est un crime, et le dire un blasphème.
Il existe, ce Dieu; vous n'osez en douter.
Méchants, ignorez-vous qu'il ne peut exister
Si sur nous sa bonté n'égale sa puissance?
O de l'éternité noble et douce espérance!
Je me jette en ton sein : ô vous, infortunés,
Aux pénibles travaux, aux mépris condamnés,
Qui ne vous nourrissez, dans vos longues alarmes,
Que d'un pain de douleur arrosé de vos larmes,
Fils de la patience et de la pauvreté,
Consolez-vous, pensez à l'immortalité!
Et vous qui, dans l'ivresse où votre âme se noie,
De leurs gémissements composez votre joie,
De ces faibles troupeaux pasteurs faux et cruels,
Tremblez, tyrans, tremblez, vous êtes immortels!

SAINT-VICTOR.

LE DÉSESPOIR.

Lorsque du Créateur la parole féconde
En une heure fatale eut enfanté le monde
Dès germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna la face,
Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

« Va, dit-il, je te livre à ta propre misère,
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi :
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide,
Qu'à jamais loin de moi le destin soit ton guide
Et le malheur ton roi. »

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie,
Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,
Un long gémissement;
Et pressant l'univers dans sa serre cruelle,
Embrasse pour jamais de sa rage éternelle
L'éternel aliment.

Le mal dès lors régna dans son immense empire;
Dès lors tout ce qui voit et tout ce qui respire
Commença de souffrir;
Et la terre et le ciel, et l'âme et la matière,

Tout gémit : et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos regards vers les célestes plaines,
Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos peines
Ce grand consolateur :
Malheureux ! sa bonté de son œuvre est absente :
Vous cherchez votre appui ; l'univers vous présente
Votre persécuteur.

De quel nom te nommer, ô fatale puissance?
Qu'on t'appelle destin, nature, providence,
Inconcevable loi ;
Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème ;
Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime ;
Toujours, c'est toujours toi.

Hélas ! ainsi que vous j'invoquai l'Espérance ;
Mon esprit abusé but avec complaisance
Son philtre empoisonneur :
C'est elle qui, poussant nos pas dans les abîmes,
De festons et de fleurs couronne les victimes
Qu'elle livre au malheur.

Si du moins au hasard il décimait les hommes,
Ou si sa main tombait sur tous tant que nous sommes
Avec d'égales lois !
Mais les siècles ont vu les âmes magnanimes,
La beauté, le génie, ou les vertus sublimes
Victimes de son choix.

Tel quand des dieux de sang voulaient en sacrifice
Des troupeaux innocents les sanglantes prémices
Dans leurs temples cruels,
De cent taureaux choisis on formait l'hécatombe,
Et l'agneau sans souillure, et la blanche colombe
Engraissait leurs autels.

Créateur tout-puissant, principe de tout être !
Toi pour qui le possible existe avant de naître !
Roi de l'immensité !
Tu pouvais cependant, au gré de ton envie,
Puiser pour tes enfants le bonheur et la vie
Dans ton éternité !

Sans t'épuiser jamais sur toute la nature
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure
Un bonheur absolu :
L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte.
Ah ! ma raison frémit ; tu le pouvais sans doute :
Tu ne l'as pas voulu !

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté?
Sommes-nous, ô hasard ! l'œuvre de tes caprices?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité?

Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime,
Soupirs, gémissements, larmes, sanglots, blasphème,
Plaisirs, concerts divins ;
Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles,
Montez, allez frapper les voûtes insensibles
Du palais des Destins !

Terre, élève ta voix ; cieux, répondez ; abîmes,
Noirs séjours, où la mort entasse ses victimes,
Ne formez qu'un soupir !
Qu'une plainte éternelle accuse la nature,
Et que la douleur donne à toute créature
Une voix pour gémir !

Du jour où la nature, au néant arrachée,
S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée,
Qu'as-tu vu cependant?
Au désordre du mal la matière asservie,
Toute chair gémissant, hélas ! et toute vie
Jalouse du néant !

Des éléments rivaux les luttes intestines,
Le temps qui flétrit tout, assis sur les ruines
Qu'entassèrent ses mains,
Attendant sur le seuil tes œuvres éphémères,
Et la mort étouffant dès le sein de leurs mères
Les germes des humains !

La vertu succombant sous l'audace impunie,
L'imposture en honneur, la vérité bannie ;
L'errante liberté
Aux dieux vivants du monde offerte en sacrifice ;
Et la force, partout, fondant de l'injustice
Le règne illimité !

La valeur sans les dieux décidant des batailles !
Un Caton, libre encor, déchirant ses entrailles,
Sur la foi de Platon !
Un Brutus qui, mourant pour la vertu qu'il aime,
Doute au dernier moment de cette vertu même
Et dit : « Tu n'es qu'un nom !... »

La fortune toujours du parti des grands crimes !
Les forfaits couronnés, devenus légitimes !
La gloire au prix du sang !
Les enfants héritant l'iniquité des pères !
Et le siècle qui meurt racontant ses misères
Au siècle renaissant !

Eh quoi ! tant de tourments, de forfaits, de supplices,
N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices
Tes lugubres autels?
Ce soleil, vieux témoin des malheurs de la terre,
Ne fera-t-il pas naître un seul jour qui n'éclaire
L'angoisse des mortels?

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le Malheur.
Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur !

LAMARTINE.

LA MORT DE L'ENFANT.

A MA FILLE.

Écoute, lorsqu'on est bien sage, mon enfant,
Lorsque l'on n'a rien fait de ce que Dieu défend,
Si l'on vient à mourir, le bon Dieu qui nous aime
Nous prend auprès de lui, nous donne des joujoux ;
Dit aux anges du ciel de jouer avec nous ;
Et l'on devient alors un bel ange soi-même.
Ta mère, que sitôt, chère enfant, tu perdis !
Le bon Dieu l'appela dans son beau paradis :
Car elle était si sage, et si belle et si bonne
Qu'un jour il envoya ses anges la chercher...
Ils sont venus, malgré nos pleurs, nous l'arracher
Pour lui donner là-haut une blanche couronne.

Tout ce que l'on désire au ciel on peut l'avoir :
Ta mère regretta bientôt de ne plus voir,
De ne plus embrasser ses deux petites filles.
Le bon Dieu, le sachant, dit aux anges : « Voyez,
Sur la terre, là-bas, bien loin, dessous vos pieds,
Ces enfants toutes deux si sages, si gentilles.
Deux pour un seul c'est trop : il faut les partager,
Allez, et par vos jeux essayez d'engager
La plus jeune à venir rejoindre ici sa mère.
Que l'autre reste; elle a son père à consoler! »
Et les anges joyeux se mirent à voler,
Pour venir enlever la plus jeune à la terre.
Ils arrivent : alors elle dormait, ta sœur.
Ils trouvent sur ses traits une telle douceur
Qu'ils s'arrêtent, autour du lit, pleins de surprise.
Elle était belle ainsi qu'une fleur au matin,
Sa peau souple effaçait l'éclat du blanc satin,
Ses lèvres, on eût dit une fraîche cerise. [blaient,
Sur son cou ses cheveux en blonds anneaux trem
Rapprochés de son cœur, ses petits bras semblaient
Surpris par le sommeil croisés pour la prière.
De sa robe sortaient deux pieds blancs et rosés;
Ils étaient si mignons!.. je les aurais baisés,
Les pieds de mon enfant, une journée entière!
Les anges se disaient entre eux : « Oh! quel plaisir
Sa mère aura de voir exaucer son désir!
De presser dans ses bras cette enfant si jolie!
Mais à son tour combien le père va pleurer
Ne trouvant plus, hélas! qu'une fille à serrer
Sur son cœur d'où déjà leur mère fut ravie! »
Et, pour ne pas hâter le moment du réveil,
Ils parlaient à ta sœur durant son doux sommeil.
Elle, tout en dormant souriait aux beaux anges,
T'appelait en disant : « Ma sœur, oh! viens donc voir;
Viens, ces enfants m'ont dit que maman veut m'avoir!..
Mais tu n'entendais rien à tous ces mots étranges.
« Viens, répétaient toujours les messagers de Dieu,
Nous allons, en volant, t'emporter dans un lieu
Où tu retrouveras ta mère qui t'appelle.
Là nous folâtrerons sur des gazons fleuris;
Et les riches joujoux qui sont en paradis,
Ils seront tous pour toi, douce enfant, et pour elle.»
Leurs jeux plaisaient si fort à ta petite sœur,
Ils y mêlaient des mots si remplis de douceur
Que d'amitié pour eux elle s'était éprise;
Car leur robe brillait comme un ciel étoilé,
Et l'on était ému quand ils avaient parlé,
Comme lorsqu'on entend l'orgue saint à l'église.
Alors, sans l'éveiller, la tenant par la main,
Et sur leurs ailes d'or franchissant le chemin,
Ils allèrent au ciel la porter à ta mère.
Et quand je vins pour voir mon trésor adoré,
Je ne retrouvai plus ta sœur... et je pleurai...
— Seule tu me restais, mon enfant, sur la terre.

L. ALVIN.

MORCEAUX LYRIQUES.

MADAME DESHOULIÈRES A SES ENFANTS [1].

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis :
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau!
Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie,
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau!
Que je vous regrette!
Mais il faut céder;
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris;
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette, ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours!
Que Pan [2] vous défende,
Hélas! il le sait;
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages;
J'en conserverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire,
Et que mes chansons
En mille façons
Porteront sa gloire
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute, las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

[1] Elle était veuve

[2] Le roi Louis XIV.

LE MONTAGNARD ÉMIGRÉ.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours.

Te souvient-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière
Nous pressait sur son sein joyeux?
Ma chère!
Et nous baisions ses blonds cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du More,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau?

Te souvient-il de cette amie,
Douce compagne de ma vie?

Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours!

CHATEAUBRIAND.

CHOEUR DU PARIA.

LA PREMIÈRE PRÊTRESSE.

Esprits aériens de la terre et des eaux,
Dont les soupirs parfument ces berceaux,
Qui murmurez dans le creux des ruisseaux,
Et que le vent du soir apporte sur ses ailes!

LA SECONDE.

Demi-dieux, dont les mains fidèles
Allument de la nuit les innombrables feux,
Épanchent la rosée, ouvrent les fleurs nouvelles,
Et des insectes amoureux
Suspendent aux gazons les vives étincelles!

CHOEUR.

Descendez du haut des airs;
Quittez le cristal humide
De vos ruisseaux toujours clairs;
A des soins qui vous sont chers
Que votre faveur préside;
Descendez d'un vol rapide,
Légers habitants des airs.

UNE PRÊTRESSE.

Venez, la nymphe invisible
Qui, dans sa prison flexible,
Reçoit vos embrassements,
Sous l'écorce qui la presse
Répond à votre tendresse
Par de doux frémissements.

UNE AUTRE.

Venez rafraîchir les roses
Qui, sous votre haleine écloses,
Couronnent nos bords heureux;
Que le parfum qui s'exhale
De ces trésors du Bengale
Vers vous monte avec nos vœux.

CHOEUR.

Quittez le cristal humide
De vos ruisseaux toujours clairs,
Qu'en ces lieux l'amour vous guide;
A des soins qui vous sont chers
Que votre faveur préside;
Descendez d'un vol rapide,
Légers habitants des airs.

UNE PRÊTRESSE.

Quel noir penser vous inquiète?
Ma sœur, ce vase échappe à vos bras languissants...

UNE AUTRE.

Au bruit de nos concerts votre bouche muette
S'efforce, mais en vain, de mêler ses accents.

UNE AUTRE.

Je songe à Néala, d'une pitié nouvelle
Son souvenir vient attrister mes sens.
Quel trouble s'est emparé d'elle?

CHOEUR.

Confiante amitié, que ton charme vainqueur
Prête une voix à ses peines secrètes,
Et que la paix qui règne en ces retraites,
Confiante amitié, rentre enfin dans son cœur.

UNE PRÊTRESSE.

Quand un lis virginal penche et se décolore,
Par un ciel brûlant desséché,
Sous l'urne qui l'arrose il peut renaître encore.
Mais quand un ver rongeur dans son sein est caché
Quel remède essayer contre un mal qu'on ignore?

CHOEUR.

Confiante amitié, que ton charme vainqueur
Prête une voix à ses peines secrètes,
Et que la paix qui règne en ces retraites,
Confiante amitié, rentre enfin dans son cœur.

UNE PRÊTRESSE.

Mais que vois-je! Mirza, par sa tendre éloquence,
Zaïde, par ses soins touchants,
Sans doute, ont de ses maux calmé la violence,
Chères sœurs, suspendons nos chants :
Respectons ses chagrins; elle approche, silence!

CHOEUR.

Chères sœurs, suspendons nos chants :
Respectons ses chagrins; elle approche, silence!

CASIMIR DELAVIGNE.

FANTOMES.

I

Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes filles!
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles;
Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas.

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées :
Il faut que l'éclair brille, et brille peu d'instants;
Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Oui, c'est la vie. Après le jour, la nuit livide.
Après tout, le réveil, infernal ou divin.
Autour du grand banquet siége une foule avide;
Mais bien des conviés laissent leur place vide,
Et se lèvent avant la fin.

II

Que j'en ai vu mourir! — L'une était rose et blanche;
L'autre semblait ouïr de célestes accords;
L'autre, faible, appuyait d'un bras son front qui penche,
Et, comme en s'envolant l'oiseau courbe la branche,
Son âme avait brisé son corps.

Une, pâle, égarée, en proie au noir délire,
Disait tout bas un nom dont nul ne se souvient;
Une s'évanouit, comme un chant sur la lyre;
Une autre en expirant avait le doux sourire
D'un jeune ange qui s'en revient.

Toutes fragiles fleurs, sitôt mortes que nées!
Alcyons engloutis avec leurs nids flottants!
Colombes, que le ciel au monde avait données!
Qui, de grâce et d'enfance et d'amour couronnées,
Comptaient leurs ans par les printemps!

Quoi, mortes! quoi, déjà sous la pierre couchées!
Quoi! tant d'êtres charmants sans regard et sans voix!
Tant de flambeaux éteints! tant de fleurs arrachées!...
Ah! laissez-moi fouler les feuilles desséchées,
Et m'égarer au fond des bois!

Doux fantômes! c'est là, quand je rêve dans l'ombre,
Qu'ils viennent tour à tour m'entendre et me parler.
Un jour douteux me montre et me cache leur nombre;
A travers les rameaux et le feuillage sombre
Je vois leurs yeux étinceler.

Mon âme est une sœur pour ces ombres si belles.
La vie et le tombeau pour nous n'ont plus de loi.
Tantôt j'aide leurs pas, tantôt je prends leurs ailes.
Vision ineffable où je suis mort comme elles,
Elles, vivantes comme moi!

Elles prêtent leur forme à toutes mes pensées.
Je les vois! je les vois! Elles me disent: Viens!
Puis autour d'un tombeau dansent entrelacées;
Puis s'en vont lentement, par degrés éclipsées;
Alors je songe et me souviens...

III

Une surtout: — un ange, une jeune Espagnole! —
. . . .
Un œil noir, où luisaient des regards de créole,
Et ce charme inconnu, cette fraîche auréole,
Qui couronne un front de quinze ans!

. . . .
Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.
Le bal éblouissant! le bal délicieux!
Sa cendre encor frémit, doucement remuée,
Quand, dans la nuit sereine, une blanche nuée
Danse autour du croissant des cieux.

Elle aimait trop le bal. — Quand venait une fête,
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait;
Et femmes, musiciens, danseurs que rien n'arrête,
Venaient, dans son sommeil, troublant sa jeune tête,
Rire et bruire à son chevet.

Puis c'étaient des bijoux, des colliers, des merveilles!
Des ceintures de moire aux ondoyants reflets;
Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles;
Des festons; des rubans, à remplir des corbeilles;
Des fleurs, à payer un palais!

La fête commencée, avec ses sœurs rieuses
Elle accourait, froissant l'éventail sous ses doigts;
Puis s'asseyait parmi les écharpes soyeuses,
Et son cœur éclatait en fanfares joyeuses,
Avec l'orchestre aux mille voix.

C'était plaisir de voir danser la jeune fille!
Sa basquine agitait ses paillettes d'azur;
Ses grands yeux noirs brillaient sous la noire mantille;
Telle une double étoile au front des nuits scintille
Sous les plis d'un nuage obscur.

Tout en elle était danse, et rire, et folle joie.
Enfant! — Nous l'admirions dans nos tristes loisirs;
Car ce n'est point au bal que le cœur se déploie:
La cendre y vole autour des tuniques de soie,
L'ennui sombre autour des plaisirs.

Mais elle, par la valse ou la ronde emportée
Volait, et revenait, et ne respirait pas,
Et s'enivrait des sons de la flûte vantée,
Des fleurs, des lustres d'or, de la fête enchantée,
Du bruit des voix, du bruit des pas.

Quel bonheur de bondir, éperdue, en la foule,
De sentir par le bal ses sens multipliés,
Et de ne pas savoir si dans la nue on roule,
Si l'on chasse en fuyant la terre, ou si l'on foule
Un flot tournoyant sous ses pieds!

Mais, hélas! il fallait, quand l'aube était venue,
Partir, attendre au seuil le manteau de satin.
C'est alors que souvent la danseuse ingénue
Sentit en frissonnant sur son épaule nue
Glisser le souffle du matin.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre!
Adieu, parure, et danse, et rires enfantins!
Aux chansons succédait la toux opiniâtre,
Au plaisir rose et frais la fièvre au teint bleuâtre,
Aux yeux brillants les yeux éteints.

IV

Elle est morte. — A quinze ans, belle, heureuse, adorée:
Morte au sortir d'un bal qui nous mit tous en deuil,
Morte, hélas! et des bras d'une mère égarée
La mort aux froides mains la prit toute parée
Pour l'endormir dans le cercueil.

Pour danser d'autres bals elle était encor prête,
Tant la mort fut pressée à prendre un corps si beau!
Et ces roses d'un jour qui couronnaient sa tête,
Qui s'épanouissaient la veille en une fête,
Se fanèrent dans un tombeau.

V

Vous toutes qu'à ses jeux le bal riant convie,
Pensez à l'Espagnole éteinte sans retour,
Jeunes filles! Joyeuse et d'une main ravie,
Elle allait moissonnant les roses de la vie,
Beauté, plaisir, jeunesse, amour!

La pauvre enfant, de fête en fête promenée,
De ce banquet charmant arrangeait les couleurs;
Mais qu'elle a passé vite, hélas! l'infortunée!
Ainsi qu'Ophélia par le fleuve entraînée,
Elle est morte en cueillant des fleurs!

VICTOR HUGO. *Orientales*. XXXIII.

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil,

« D'un globe étroit divisez mieux l'espace;
« Chacun de vous aura place au soleil.
« Tous attelés au char de la puissance,
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie;
« L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés;
« Et quand la terre est enfin refroidie,
« Le soc languit sous des bras mutilés.
« Près de la borne où chaque État commence,
« Aucun épi n'est pur de sang humain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Des potentats, dans vos cités en flammes,
« Osent du bout de leur sceptre insolent
« Marquer, compter et recompter les âmes
« Que leur adjuge un triomphe sanglant.
« Faibles troupeaux, vous passez sans défense
« D'un joug pesant sous un joug inhumain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Que Mars en vain n'arrête point sa course;
« Fondez des lois dans vos pays souffrants,
« De votre sang ne livrez plus la source
« Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
« Des astres faux conjurez l'influence;
« Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
« Peuples formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire;
« Sur le passé jetez un voile épais.
« Semez vos champs aux accords de la lyre;
« L'encens des arts doit brûler pour la paix.
« L'espoir riant, au sein de l'abondance,
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée;
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France;
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

BÉRANGER.

LE VALLON.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée:
Du flanc de ses coteaux pendent des bois épais
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée;
Elle a passé sans bruit, sans nom, et sans retour!
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaîne tous les jours sur les bords des ruisseaux;
Comme un enfant bercé par un vent monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé:
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie!
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence.
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seul au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied avant d'entrer aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière:
L'homme par ce chemin ne repasse jamais;
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme des jours d'automne
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux:
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime:
Plonge-toi dans son sein, qu'elle t'ouvre toujours:
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore
Détache ton amour des faux biens que tu perds!
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre,
Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon;
Avec les doux rayons de l'astre du mystère
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence;
Sous la nature enfin découvre son auteur.
Une voix à l'esprit parle dans son silence:
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur!

DE LAMARTINE.

DISCOURS ET MORCEAUX ORATOIRES.

ÉPITRE AU ROI, POUR AVOIR ÉTÉ DÉROBÉ.

On dit bien vrai, la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une
Ou deux, ou trois avecques elle, sire;
Votre cœur noble en saurait bien que dire,
Et moi chétif, qui ne suis roi, ni rien,
L'ai éprouvé. Et vous conterai bien,
Si vous voulez, comme vint la besogne.

J'avais un jour un valet de Gascogne,
Gourmand, ivrogne, et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant, le meilleur fils du monde.

Ce vénérable hillot fut averti
De quelque argent, que m'aviez départi,
Et que ma bourse avait grosse apostume:
Si se leva plus tôt que de coutume,
Et me va prendre en tapinois icelle:
Puis la vous mit très-bien sous son aisselle,
Argent et tout (cela se doit entendre),
Et ne crois point que ce fut pour la rendre,
Car oncques puis n'en ai ouï parler.

Bref, le vilain ne s'en voulut aller
Pour si petit; mais encor il me happe
Saye, et bonnet, chausse, pourpoint, et cappe:
De mes habits, en effet, il pilla
Tous les plus beaux: et puis s'en habilla
Si justement qu'à le voir ainsi être
Vous l'eussiez pris, en plein jour, pour son maître.

Finablement de ma chambre il s'en va
Droit à l'étable, où deux chevaux trouva:
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique, et s'en va. Pour abréger le conte,
Soyez certain, qu'au sortir du dit lieu,
N'oublia rien fors qu'à me dire adieu.

Ainsi s'en va chatouilleux de la gorge
Le dit valet, monté comme un Saint-George:
Et vous laissa monsieur dormir son saoûl,
Qui au réveil n'eut su finer d'un soul.
Ce monsieur là, sire, c'était moi-même:
Qui sans mentir fus au matin bien blême,
Quand je me vis sans honnête vesture,
Et fort fâché de perdre ma monture:
Mais de l'argent que vous m'aviez donné,
Je ne fus point de le perdre étonné:
Car votre argent, très-débonnaire prince,
Sans point de faute est sujet à la pince.

Ce néanmoins ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requête ou demande:
Je ne veux point tant de gens ressembler,
Qui n'ont soucis autre que d'assembler;
Tant qu'ils vivront, ils demanderont, eux,
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arrêter.
Je ne dis pas, si voulez rien prêter,
Que ne le prenne. Il n'est point de prêteur,
S'il veut prêter, qui ne fasse un detteur.
Et savez-vous, sire, comment je paye?
Nul ne le sait, si premier ne l'essaye.
Vous me devrez, si je puis, de retour,
Et vous ferai encores un bon tour:
A celle fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous ferai une belle cédule,
A vous payer (sans usure, il s'entend)
Quand on verra tout le monde content:
Ou, si voulez, à payer ce sera
Quand votre los et renom cessera.
Et si sentez que sois faible de reins
Pour vous payer, les deux princes Lorrains
Me pleigeront. Je les pense si fermes
Qu'ils ne faudront pour moi à l'un des termes.
Je sais assez que vous n'avez pas peur
Que je m'enfuie, ou que je sois trompeur:
Mais il fait bon assurer ce qu'on prête.
Bref, votre paye, ainsi que je l'arrête,
Est aussi sûre, advenant mon trépas,
Comme advenant que je ne meure pas.

Avisez donc, si vous avez désir
De rien prêter, vous me ferez plaisir.
Car puis un peu, j'ai bâti à Clément,
Là où j'ai fait un grand déboursement:
Et à Marot, qui est un peu plus loin:
Tout tombera qui n'en aura le soin.
Voilà le point principal de ma lettre,
Vous savez tout, il n'y faut plus rien mettre.
Rien mettre, las! Certes et si ferai,
Et ce faisant, mon style j'enflerai,
Disant: ô roi amoureux des neuf Muses,
Roi en qui sont leurs sciences infuses,
Roi plus que Mars d'honneur environné,
Roi le plus roi qui fut onc couronné,
Dieu tout-puissant te doint, pour t'étrenner,
Les quatre coins du monde gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que sur tous en es digne.

CLÉMENT MAROT. *Épîtres.*

ARMIDE NE PEUT SE RÉSOUDRE A TUER RENAUD.

Enfin il est en ma puissance,
Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur!
Le charme du sommeil le livre à ma vengeance;
Je vais percer son invincible cœur!
Par lui tous mes captifs sont sortis d'esclavage
Qu'il éprouve toute ma rage!

Quel trouble me saisit? qui me fait hésiter?
Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire?
Frappons!... Ciel! qui peut m'arrêter?
Achevons... Je frémis! Vengeons-nous... Je soupire!
Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui?
Ma colère s'éteint quand j'approche de lui;
Plus je le vois, plus ma fureur est vaine;
Mon bras tremblant se refuse à ma haine.
Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour!
A ce jeune héros tout cède sur la terre:
Qui croirait qu'il fût né seulement pour la guerre?
Il semble être fait pour l'amour.
Ne puis-je me venger à moins qu'il ne périsse?
Eh! ne suffit-il pas que l'amour le punisse?
Puisqu'il n'a pu trouver mes yeux assez charmants,
Qu'il m'aime au moins par mes enchantements;
Que, s'il se peut, je le haïsse!

QUINAULT. *Armide*, acte II, sc. V.

SYLLA ABDIQUE LA DICTATURE.

Citoyens, chevaliers, pontifes, sénateurs,
Et vous, de la patrie illustres défenseurs,
Écoutez: je vous dois, je me dois à moi-même,
De rendre compte ici de mon pouvoir suprême,
Et d'exposer enfin à vos regards surpris
Les immenses travaux par moi seul entrepris.
J'ai subjugué le Pont, le Bosphore, l'Épire;
Les eaux du Phalaris traversent votre empire;
La Grèce tout entière est soumise à vos lois,
Et des bords libyens j'ai chassé tous les rois.
La chute de Carthage avait ébranlé Rome:
J'ai réparé les maux qu'avait faits un grand homme.
Jugurtha fut vaincu, Mithridate est soumis,
Ma fortune a plus fait qu'elle n'avait promis.
C'était trop peu pour moi des lauriers de la guerre,
Je voulais une gloire et plus rare et plus chère;
Rome en proie aux fureurs des partis triomphants,
Et mourant sous les coups de ses propres enfants,
Invoquait à la fois mon bras et mon génie;
Je me fis dictateur: je sauvai la patrie.
A l'antique sénat je rendis le pouvoir;
Le peuple mutiné rentra dans le devoir;
Jamais on ne me vit, esclave du vulgaire,
Rechercher et trahir cet amour populaire
Où Marius voyait le but de ses travaux.
J'ai peu flatté ce peuple, et j'ai guéri ses maux;
Je m'armai contre lui de rigueurs légitimes:
Au salut de l'État j'immolai des victimes.
Qu'on nomme violence et même cruauté
Ce que j'ai fait pour Rome et pour la liberté,
Un reproche pareil ne saurait me confondre:
Du sang que j'ai versé je suis prêt à répondre:
Oui, de l'humanité si j'étouffai la voix,
Ce fut pour vous contraindre à fléchir sous les lois.
J'ignore quel surnom l'histoire me destine:
L'avenir jugera ce que Rome examine.
Du poids de ma grandeur plus accablé que vous,
Je viens briser le joug qui nous fatiguait tous.
J'ai vaincu, j'ai régné: maintenant je veux vivre!
Je rejette la coupe où le pouvoir s'enivre.
J'ai gouverné le monde à mes ordres soumis,
Et j'impose silence à tous mes ennemis;
Leur haine ne saurait atteindre ma mémoire;
J'ai mis entre eux et moi l'abîme de ma gloire.
Le dictateur n'est plus: je remets au sénat,
Avec l'autorité, les rênes de l'État.
Écoutez!... que ma voix remplisse cette enceinte:
J'ai gouverné sans peur, et j'abdique sans crainte.

DE JOUY.

CNÉIUS A PISON.

Ah! parmi ces flatteurs, émules d'infamie,
Une tête innocente est bientôt ennemie.
Quand sous le crime heureux tout languit abattu,
Malheur aux citoyens coupables de vertu,
Et dont la gloire offense, à Rome ou dans l'armée,
Tibère impatient de toute renommée.
Les délateurs, vendant leur voix et leurs écrits,
Viennent dans son palais marchander les proscrits;
Lui seul des tribunaux fait pencher la balance;
Le sénat le contemple, et décrète en silence;
Les regards sont muets, les lois n'osent parler;
Tibère à ses genoux voit l'univers trembler;
Et subissant lui-même un tyrannique empire,
Éprouve, en l'ordonnant, la frayeur qu'il inspire.
En ses yeux, qui toujours commandent les forfaits,
Son ministre devine et prévient les arrêts;
Et le ciel à la fois fait naître, en sa colère,
Tibère pour Séjan, et Séjan pour Tibère.
S'ils n'eussent divisé Germanicus et vous,
Peut-être un jour plus pur luirait encor sur nous.
Le peuple est fatigué du pouvoir despotique:
Naguère, il m'en souvient, le nom de république
A, jusque dans sa cour, effrayé l'oppresseur,
Quand, des derniers Romains et la veuve et la sœur,
La nièce de Caton, cette illustre Junie,
A leurs mânes sanglants fut enfin réunie,
Devant l'urne funèbre on portait ses aïeux:
Entre tous les héros qui, présents à nos yeux,
Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
Brutus et Cassius brillaient par leur absence.
Que dis-je? le tyran ne peut dormir en paix.
Quand la nuit sur nos murs étend son voile épais,
Des regrets importuns fatiguent son oreille,
Des Romains opprimés la douleur se réveille;
Et leurs cris menaçants, par Tibère entendus,
Vont lui porter ces mots: Rends-nous Germanicus.

CHÉNIER. *Tibère*, act. 1er, sc. 1re.

DIALOGUES.

MONTAIGU FAIT LE RÉCIT DE LA MORT CRUELLE DE SES ENFANTS.

MONTAIGU.

Es-tu mon fils?

ROMÉO.

Seigneur... vous me faites trembler.

MONTAIGU.

Prévois-tu quels secrets je vais te révéler?

ROMÉO.

Que dites-vous?

MONTAIGU.

Écoute, et rassemblant d'avance
Ce que l'homme eut jamais de force et de constance,
Que ton âme à ma voix se prépare à frémir.

ROMÉO.

Parlez...

MONTAIGU.

Sois immobile, et songe à t'affermir.
Tantôt, sans soupçonner ces terribles mystères,
Tu voulais être instruit du destin de tes frères;
Ils ne sont plus.

ROMÉO.

O ciel!

MONTAIGU.

Loin de ces murs affreux,
Je crus chez les Pisans devoir fuir avec eux.
Hélas, disais-je, enfin voici donc un asile,
Pour moi, pour mes enfants, rempart sûr et tranquille,
D'où n'approcheront plus les piéges du trépas :
La vengeance attentive y marcha sur mes pas;
Un monstre ingénieux, un tigre impitoyable,
D'un complot supposé me fit juger coupable;
Et sans que du forfait on daignât m'informer,
Dans une tour fatale on me vint enfermer.

ROMÉO.

Avec vos enfants?

MONTAIGU.

Oui. Prête l'oreille au reste.
Déjà depuis trois jours dans mon cachot funeste,
Je sentais dans mon sein s'amasser la terreur,
Quand d'un songe effrayant la prophétique erreur
Offrit à mes esprits la plus fatale image.
Je m'éveillai tremblant, plein d'un affreux présage.
Je cherchais dans moi-même, immobile et glacé,
Quel était ce malheur par mon songe annoncé.
Mes fils dormaient : j'y cours; leurs gestes, leurs visages
Sur mon sort tout à coup éclairant mes présages,
De la faim sur leur lit exprimaient les douleurs;
Ils s'écriaient : « Mon père! » et répandaient des pleurs.
Nous nous levons, on vient; nous attendions d'avance
L'aliment qu'on accorde à la simple existence.
Chacun se tait; j'écoute; et j'entends de la tour
La porte en mur épais se changer sans retour.
Je fixai mes enfants sans parole et sans larmes,
J'étais mort... Ils pleuraient... Je cachai mes alarmes;
Mais lorsqu'enfin (soleil, devais-tu te montrer?)
Dans eux tous à la fois je me vis expirer,
Je dévorai ces mains. Renaud me dit : « Mon père,
« Vis, tu nous vengeras. » Raymond, Dolcé, Sévère,
M'offrirent à genoux leur sang pour me nourrir,
Et chacun d'eux ensuite acheva de mourir.

ROMÉO.

Qu'ai-je entendu! grand Dieu!

MONTAIGU.

Puisqu'il me faut poursuivre,
Je restai seul vivant, mais indigné de vivre;
Ma vue en s'égarant s'éteignit à la fin,
Et, ne pouvant mourir de douleur ni de faim,
Je cherchai mes enfants avec des cris funèbres,
Pleurant, rampant, hurlant, embrassant les ténèbres,
Et les retrouvant tous dans ce cercueil affreux,
Immobile et muet je m'étendis sur eux.
Mon cachot fut ouvert; mes amis en furie,
Venant pour me sauver...

ROMÉO.

Ah! de sa barbarie
Vous dûtes bien, je crois, punir un inhumain?

MONTAIGU.

Il n'avait point d'enfants.

DUCIS. *Roméo et Juliette.*

LE DUC ET DANVILLE.

DANVILLE, *courant ouvrir le cabinet.*

Sortez, c'est trop longtemps éviter ma présence.
Venez.

LE DUC.

Que voulez-vous?

DANVILLE.

Punir votre insolence.

LE DUC.

Qui, vous?

DANVILLE.

Moi.

LE DUC.

Mais, monsieur...

DANVILLE.

Quand? dans quel lieu? comment?

LE DUC.

Que votre sang plus froid se calme un seul moment.

DANVILLE.

Ah ! ce peu que j'en ai, s'il est glacé par l'âge,
Bouillonne et rajeunit aussitôt qu'on l'outrage.
Vous m'aviez confondu parmi ces vils époux
Qui, de tous méprisés et bien reçus de tous,
Diffamés par l'affront moins que par le salaire,
Vivent du déshonneur qu'ils souffrent sans colère.

LE DUC.

Pourquoi le supposer, et qui vous le prouvait?

DANVILLE.

Avant de le nier, reprenez ce brevet.
Tenez, prenez-le donc, tenez, je le déchire.
Je ne vous dois plus rien, et je puis tout vous dire.

LE DUC.

Du moins si mon amour, follement déclaré,
Offense un titre en vous qui dût m'être sacré.
Votre épouse innocente...

DANVILLE.

A quoi bon cette ruse?

LE DUC.

Ma voix doit la défendre.

DANVILLE.

Et votre aspect l'accuse.

LE DUC.

Quand c'est moi qui l'atteste, osez-vous en douter?

DANVILLE.

Quand c'est une imposture, osez vous l'attester?

LE DUC.

Cette lutte entre nous ne saurait être égale.

DANVILLE.

Entre nous votre injure a comblé l'intervalle :
L'agresseur, quel qu'il soit, à combattre forcé,
Redescend par l'offense au rang de l'offensé.

LE DUC.

De quel rang parlez-vous? si mon honneur balance,
C'est pour vos cheveux blancs qu'il se fait violence.

DANVILLE.

Vous auriez dû les voir avant de m'outrager.
Vous ne le pouvez plus quand je veux les venger.

LE DUC.

Je serais ridicule et vous seriez victime.

DANVILLE.

Le ridicule cesse où commence le crime,
Et vous le commettrez; c'est votre châtiment.
Ah ! vous croyez, messieurs, qu'on peut impunément,
Masquant ses vils desseins d'un air de badinage,
Attenter à la paix, au bonheur d'un ménage.
On se croyait léger, on devient criminel :
La mort d'un honnête homme est un poids éternel.
Ou vainqueur ou vaincu, moi, ce combat m'honore;
Il vous flétrit vaincu, mais vainqueur plus encore :
Votre honneur y mourra. Je sais trop qu'à Paris
Le monde est sans pitié pour le sort des maris;
Mais dès que leur sang coule, on ne rit plus, on blâme.
Vous ridicule! non, non : vous serez infâme!

LE DUC.

C'en est trop, à la fin, et j'ai fait mon devoir;
Ma crainte fut pour vous, j'ai pu la laisser voir;
Mais, contraint de céder, je vais vous satisfaire.
Vous êtes, je l'avoue, un bien digne adversaire.
Ah! pourquoi votre bras est-il donc aujourd'hui
D'un aussi noble cœur un aussi faible appui!

DANVILLE.

Ma vengeance par lui ne sera pas trompée.

LE DUC.

Votre heure?

DANVILLE.

Au point du jour.

LE DUC.

Et votre arme?

DANVILLE.

L'épée.

LE DUC.

Le lieu?

DANVILLE.

J'irai vous prendre.

LE DUC.

Adieu, je vous attends.

DANVILLE.

Vous n'aurez pas l'ennui de m'attendre longtemps.

CASIMIR DELAVIGNE. *École des vieillards*, act. 4, sc. 4.

DANVILLE ET BONNARD.

BONNARD.

Tu sauras, mon ami, que ton bonheur m'enchante!
Je m'en fais une image agréable et touchante;
D'un désir tout nouveau je me sens embrasé,
J'en rêve... Je t'ai dit qu'on m'avait proposé
Une jeune personne aimable et fort jolie...

DANVILLE.

Et de te marier tu ferais la folie?

BONNARD.

Du ton que tu prends là je suis émerveillé!
N'est-ce pas toi, mon cher, qui me l'as conseillé?

DANVILLE.

Te marier, Bonnard!

BONNARD.

Vois dans un ministère!
Supprime-t-on quelqu'un, c'est un célibataire.
Les pères de famille ont un titre éloquent,
Qui plaide en leur faveur dès qu'un poste est vacant,
Les défend en leur place; eh bien, je me marie
Pour me trouver enfin dans leur catégorie.

DANVILLE.

A ton âge!

BONNARD.

De grâce, es-tu moins vieux que moi?

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose, entends-tu bien; mais
Je te vois en victime aller au sacrifice:

Tu cours, tête baissée, au fond du précipice.
Quand tu vas t'y jeter, je dois te retenir.
Eh! sais-tu, malheureux, sais-tu quel avenir
Te punirait un jour d'une telle incartade?
Cette idée, à ton âge, est d'un cerveau malade.
Mon Dieu! qu'un vieux garçon connaît mal son bonheur!
Fuis d'un nœud inégal le charme suborneur.
C'est unir par contrat la raison au délire,
Et l'amour qu'on éprouve au dégoût qu'on inspire.
Prendre une jeune femme à soixante ans passés,
Pour mourir de chagrin, vois-tu, c'en est assez.
Il faut rester garçon, il faut que tu me croies,
Ou l'abîme t'attend, tu te perds, tu te noies,
Tu n'en reviendras pas.

BONNARD.

Ton effroi me confond :
Et que fais-je, après tout? Ce que bien d'autres font,
Ce que tu fis toi-même.

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose;
Mais toi, songe à quel sort un fol hymen t'expose!
Va, le grand mot lâché, ton bonheur t'aura fui,
Tes rêves orgueilleux s'en iront avec lui.
Que devient de tes goûts le flegme sédentaire,
Si ta femme, à vingt ans, n'a pas ton caractère?
Elle ne l'aura pas. Tu seras tourmenté,
Tu seras le jouet de sa frivolité.
Tu chéris au Marais ton pacifique asile,
Et tu suivras ta femme au centre de la ville;
Un vieil ami te reste, et ta femme en rira;
Tu veux dormir, ta femme au bal te conduira;
Ta femme a ton argent, et sa dépense est folle;
Ta femme a ton secret, et ton secret s'envole.
Alors l'humeur, les cris, les pleurs à tout propos,
Et les nuits sans sommeil, et les jours sans repos.
Voilà, voilà ta femme!

BONNARD.

Ah çà, mais c'est étrange!
Pourquoi voudrais-tu donc, quand la tienne est un ange
Que la mienne, mon cher, fût un démon? Pourquoi?

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose, encore un coup; mais toi!...
Heureux si la traîtresse, à ton amour ravie,
D'un chagrin plus amer n'empoisonne ta vie!
Tu verras malgré toi, du jour au lendemain,
Ce volage trésor s'échapper de ta main.
Tu deviendras jaloux, Bonnard; et quel supplice
Si tu surprends chez elle un amant, un complice!
Enflammé d'un beau feu pour l'honneur de ton nom,
Tu te battras...

BONNARD.

Du tout.

DANVILLE.

Tu te battras.

BONNARD.

Eh non!
Tu peux pour ton honneur prendre ainsi fait et cause;
Mais je dis, à mon tour, que moi c'est autre chose.
Je ne me battrai pas. M'exposer! un moment!
Un duel pour cela ne m'irait nullement.
Tu me parles d'un ton qui fait que je balance;
Mais ailleurs notre affaire exige ma présence.
Je me rends sans tarder chez notre protecteur,
J'y cours. Peste! un duel! je suis ton serviteur.

LE MÊME, *ibid.*, art 5, sc. 4.

PORTRAITS.

CARACTÈRES LITTÉRAIRES.

HOMÈRE.

Conquérant enchanteur, tu t'emparas, Homère,
Du Tartare et du ciel, de l'onde et de la terre.
L'univers t'appartient. De tant d'êtres divers
Chacun vient, se dessine et se peint dans tes vers.
Là s'offre une fourmi sur son herbe inconnue :
Là ce chêne aux cent bras qui se perd dans la nue.
Jamais hors de sa route il ne cherche des fleurs;
Son sujet sur ses pas fait naître leurs couleurs.
Il court toujours au but. Intéresser et plaire,
Voilà tout son secret, sa magie ordinaire.
Nulle trace en ses vers de travail et d'effort,
Par sa force il vous charme, avec grâce il s'endort.
La nature, aux rayons de son vaste génie,
S'étonna tout à coup de se voir agrandie.
Les trois Grâces en chœur, de lis le front orné,
Se disaient en dansant : « Chantons, Homère est né. »

DUCIS.

LE DANTE.

Dante, vieux gibelin! quand je vois en passant
Le plâtre blanc et mat de ce masque puissant,
Que l'art nous a laissé de ta divine tête,
Je ne puis m'empêcher de frémir, ô poëte!
Tant la main du génie et celle du malheur
Ont imprimé sur toi le sceau de la douleur!
Sous l'étroit chaperon qui presse tes oreilles,
Est-ce le pli des ans ou le sillon des veilles
Qui traverse ton front laborieusement?
Est-ce au champ de l'exil, dans l'avilissement,
Que ta bouche s'est close à force de maudire?
Ta dernière pensée est-elle en ce sourire
Que la mort sur ta lèvre a cloué de ses mains?
Est-ce un ris de pitié sur les pauvres humains?
Oh! le mépris va bien sur la bouche du Dante,
Car il reçut le jour dans une ville ardente,
Et le pavé natal fut un champ de graviers
Qui déchira longtemps la plante de ses pieds.
Dante vit comme nous les factions humaines
Rouler autour de lui leurs fortunes soudaines;
Il vit les citoyens s'égorger en plein jour,
Les partis écrasés renaître tour à tour;
Il vit sur les bûchers s'allumer les victimes,
Il vit pendant trente ans passer des flots de crimes,
Et le mot de patrie à tous les vents jeté,
Sans profit pour le peuple et pour la liberté!
O Dante Alighieri! poëte de Florence,
Je comprends aujourd'hui ta mortelle souffrance.

AUG. BARBIER.

CARACTÈRES MORAUX.

LE MAUVAIS PLAISANT.

La Fontaine a dit vrai; le ciel fit pour les sots
Tous les méchants diseurs d'insipides bons mots.
O le fâcheux plaisant, qui, dans son froid délire,
L'ennui peint sur le front, prend le masque du rire,
Et, pesamment folâtre en sa légèreté,
Tourmente son prochain de sa triste gaîté!
Quelle gloire, en effet, pour tout être qui pense,
De vieillir dans ces jeux d'enfantine démence,
D'avilir son esprit, noble présent des cieux,
Au rôle indigne et plat d'un farceur ennuyeux,
Qui, payant son écot en équivoques fades,
Envie à Taconnet l'honneur de ses parades;
Et même en cheveux gris parasite bouffon,
Transporte ses tréteaux chez les gens du bon ton!
Non que je veuille ici, censeur atrabilaire,
Effaroucher les ris et bannir l'art de plaire,
Ou bien, de l'amitié vantant les seuls attraits,
Du carquois de Momus émousser tous les traits:
Je connais tout le prix d'un riant badinage;
Mais je hais d'un farceur l'absurde personnage;
Ses grossiers calembours, ses burlesques accents;
Un bouffon sait tout feindre, excepté le bon sens.
D'un baron d'Onderwal, l'un peint l'air hypocondre
Exprès pour m'ennuyer l'autre arrive de Londre:
Mais, quelque nom qu'il prenne, ou baron, ou milord,
Un sot est toujours sot, et, l'on reconnaît Gord.
Je plains le malheureux qui s'est mis dans la tête
De plaire aux gens d'esprit à force d'être bête.
Qu'un monsieur Turcaret savoure, en se pâmant,
De ses mots à gros sel le stupide enjoûment:
Ce jargon sert toujours de voile à la sottise;
Le véritable esprit n'a rien qui le déguise:
Pareil à la beauté, la nature est son art:
Les Grâces et d'Egmond n'ont pas besoin de fard.

LEBRUN.

FIN DE L'APPENDICE.

NOTICE SUR LES AUTEURS

CITÉS DANS

LES LEÇONS DE LITTÉRATURE ET DE MORALE

DE MM. NOEL ET DE LA PLACE.

REVUE ET AUGMENTÉE EN 1840.

ABBADIE, théologien protestant, né en Béarn en 1654, mort en 1727. — Traité de la vérité de la Religion chrétienne; l'Art de se connaître soi-même.

AGUESSEAU (D'), chancelier de France, né le 7 novembre 1668, à Limoges, mort le 9 février 1751. — Les OEuvres de d'Aguesseau forment 13 vol. in-4°, ou 16 in-8°. Elles renferment le discours sur la vie et la mort, le caractère et les mœurs de M. d'Aguesseau, son père, etc.; les Instructions à son fils, les Mercuriales, Plaidoyers, Requêtes, Mémoires, Mélanges, Méditations, et sa correspondance officielle.

AIMÉ-MARTIN, auteur contemporain. — Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle; Étrennes à la jeunesse; Raymond. Il a donné une édition des OEuvres de Bernardin de Saint-Pierre, et de plusieurs autres auteurs classiques français, avec notices et remarques.—De l'Education des femmes et de leur influence sur le genre humain.

ALEMBERT (Jean-Lerond D'), secrétaire perpétuel de l'Académie française, né le 16 novembre 1717, à Paris, mort le 29 octobre 1783. — Ses ouvrages de mathématiques sont : Traité de dynamique; Traité des fluides; Recherches sur différents points importants du système du monde, 3 vol.; Opuscules mathématiques en 8 vol.; la partie mathématique de l'Encyclopédie. Ses ouvrages littéraires sont : Discours préliminaire de l'Encyclopédie; Essai sur les gens de lettres; Mélanges de littérature et de philosophie; Mémoires sur la destruction des jésuites; Éloges lus dans les séances de l'Académie française, 6 vol. Les œuvres complètes de d'Alembert ont été publiées à Paris en 1808, 18 vol. in-8°.

ALIBERT (Jean-Louis), médecin encore vivant. — Éloges historiques; des Maladies de la peau; Dissertations sur les fièvres pernicieuses et ataxiques intermittentes; la Dispute des fleurs; l'Émulation; Physiologie des passions, etc.

ALVIN, auteur vivant, né en Belgique. — Sardanapale, tragédie; les eaux de Chaudfontaine; Examens des salons de peinture; articles de critique sur les arts et la littérature; poésies diverses.

AMYOT (Jacques), évêque d'Auxerre, aumônier de France, né à Melun en 1513, mort en 1593. — Traduction des œuvres de Plutarque, 1825, 25 v. in-8°; traduction des romans grecs de Longus et d'Héliodore.

ANCELOT, né en 1795, au Havre, auteur vivant.— Louis IX, tragédie; Ebroin, tragédie; Fiesque, tragédie; Marie de Brabant, poëme; Emprunts aux salons de Paris, Comédies, Vaudevilles, etc.

ANDRIEUX (François), professeur au collége de France, né en 1755, à Melun, mort il y a quelques années. — Comédies : Anaximandre, les Étourdis, l'Enfance de J.-J. Rousseau, les deux Sentinelles, Helvétius ou la Vengeance d'un sage, le Trésor, le Souper d'Auteuil; Cours de grammaire et de belles-lettres; Contes et épîtres en vers, etc.; OEuvres complètes, 4 vol. in-8°, Paris, 1827.

ARNAUD (l'abbé), né en 1721, près de Carpentras, mort en 1784, à Paris.— Mémoires sur les écrivains et artistes grecs; sur Jules-César. Bourdon a recueilli ses ouvrages, 1808, 3 vol. in-8°.

ARNAULT, de l'Académie française, né le 22 janvier 1766 à Paris, mort en 1834. — Tragédies : Marius à Minturnes, Quintius Cincinnatus, Oscar, les Vénitiens, Lucrèce, Don Pèdre ou le Roi et le Laboureur; comédie : la Rançon de Duguesclin; Fables; Discours sur l'état des sciences, des lumières et des arts en France; divers morceaux de critique littéraire, etc. OEuvres comp. 8 v. in-8°. Paris, 1827.

ASFELD (l'abbé D'), frère du maréchal d'Asfeld, mort en 1745. — Il composa quelques écrits qui n'ont pas survécu aux circonstances qui les ont fait naître; et il eut part à l'explication des Saintes Écritures par Duguet.

AUBERT (l'abbé), né en 1731 à Paris, mort en 1814. — Il a publié ses OEuvres en 1774, 2 vol. in-8°, qui se composent de Fables, et autres poésies.

AVRIGNY (D'), né en 1760, à la Martinique, mort depuis peu.—Tableau historique des commencements et des progrès de la puissance britannique dans les Indes orientales; la Navigation moderne, ou le dé-

part de Lapeyrouse, poëme; Prière de Patrocle à Achille; Poésies, etc.; Jeanne d'Arc, tragédie.

Bailly (Jean-Sylvain), membre des trois académies, premier maire de Paris, premier président de l'assemblée nationale, né le 15 septembre 1736, à Paris; guillotiné le 21 novembre 1793, au Champ-de-Mars. — Ouvrages sur l'astronomie : Histoire de l'astronomie moderne, 3 vol. in-4°; Histoire de l'astronomie indienne et orientale; Histoire de l'astronomie ancienne; Essai sur la théorie des satellites de Jupiter; Lettres sur l'origine des sciences et sur l'Atlantide de Platon, etc.; Discours et éloges prononcés à l'Académie française; Mémoires d'un témoin de la Révolution, etc., 3 vol.

Ballanche, né en 1776, à Lyon, encore vivant. — Du Sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts, 1802, in-8°; Antigone, poëme en prose, 1815, in-8°; Travaux philosophiques; articles dans diverses Revues.

Balzac (Jean-Louis), né en 1594, à Angoulême, mort le 18 février 1655. — Dissertations littéraires; plusieurs Odes latines; différents Traités; Aristippe; le Prince; le Socrate chrétien; le Barbon. Son principal ouvrage est : Lettres sur divers sujets. OEuvres complètes, Paris, 1665, 2 vol. in-f°.

Balzac (de), auteur vivant. — A écrit un grand nombre de romans, contes, ouvrages philosophiques; les Chouans; Physiologie du mariage; Peau de chagrin; Scènes de la vie privée, parisienne, de province; le père Goriot; le Médecin de campagne; les Aventures de Birotteau; le Lys dans la vallée; Histoire des Treize, etc., etc.; OEuvres complètes, 55 vol. in-18, Hauman et Ce.

Baour-Lormian, de l'Académie française, né en 1772, à Toulouse, mort depuis peu.—Jérusalem délivrée, en vers français; Ossian, poésies galliques en vers français; le Rétablissement du culte, poëme; Fêtes de l'Hymen; Omasis ou Joseph en Égypte, etc.

Barbier (Auguste), poëte vivant. — Les Iambes; Il Pianto; Poëmes et Satires nouvelles. 4 vol. in-18; Hauman et Ce.

Barthélemy (l'abbé), né le 20 janvier 1716, à Cassis près Aubagne, mort le 30 avril 1795. — Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, 1788, 4 vol. in-4°, avec atlas; Voyage en Italie; un grand nombre de Traités sur les Antiquités, sur les Médailles, la Musique, la Peinture, etc. OEuvres complètes, Paris, Belin, 1821.

Barthélemy, poëte vivant. — A écrit, en société avec Méry, poëmes divers sur les ministres Villèle, Corbière et Peyronnet; Napoléon en Égypte; le Fils de l'homme; Poésies politiques et Satires; seul : la Némésis; les 12 Journées; le 5me Anniversaire; ma Justification; traduction de l'Énéide. OEuvres complètes, Bruxelles, Laurent, 6 vol. in-32.

Bausset (de), cardinal et pair de France, né le 14 décembre 1748, à Pondichéri, mort en 1824. — Notice historique sur le cardinal de Boisgelin; Histoire de Fénélon; Histoire de Bossuet, etc.

Beaume (de la), né en 1756, à Moulins, mort en 1805. — Les Épanchements de l'Amitié et de l'Imagination, traduits de l'anglais de Langhorne; Évelina, traduit de miss Burney; Sermons choisis, traduits de Sterne; Histoire des Suisses, traduite de l'allemand de J. Muller; Recherches asiatiques, etc., traduites de l'anglais.

Béranger (Pierre-Jean de), né à Paris le 19 août 1780, encore vivant. — Composa d'abord quelques fragments de poëme. Ses premières chansons parurent en 1815. L'édition la plus complète est celle de Perrotin. Paris, 1834, 5 vol. in-8°.

Berchoux, né en 1765 à Saint-Symphorien-de-Loy, mort en 1839. — La Gastronomie, poëme; les Dieux de l'Opéra, poëme; Voltaire, ou le Triomphe de la philosophie moderne, poëme en huit chants; le Philosophe de Charenton, etc.

Bergasse (Nicolas), avocat, né à Lyon en 1750, mort en 1820. — Il a composé des Lettres, des Discours, des Mémoires; Fragments sur l'influence de la volonté sur l'intelligence; Théorie du monde et des êtres animés, suivant les principes de Mesmer, un grand nombre de pamphlets politiques, etc.

Bernis (le cardinal de), né le 22 mai 1715, à Saint-Marcel-de-Lardéchi, mort le 2 novembre 1794, à Rome. — Ses OEuvres complètes contiennent : la Religion vengée; la Correspondance; des Poésies diverses, etc. 1 vol. in-8°, Paris, 1825.

Bert, auteur contemporain. — L'Esprit de parti, comédie, faite en société avec Onésime Leroy. Il a donné des Commentaires sur Molière.

Bertin (Antoine), né le 10 août 1752, dans l'île de Bourbon, mort à la fin de juin 1790, à Saint-Domingue. — Poésies érotiques; 4 liv. d'Élégies, intitulés les Amours; un Voyage de Bourgogne, en prose et en vers, etc. 1 vol. in-18.

Bignan, auteur contemporain. — Discours en vers sur l'imprimerie. Il a traduit une partie de l'Iliade d'Homère en vers français.

Blanchet (François), né le 26 janvier 1707, à Augerville, mort le 29 juin 1784. — Variétés morales et amusantes, 1784, 2 vol. in-12; Apologues et Contes orientaux, 1785; Vues sur l'éducation d'un prince, 1784.

Boileau (Nicolas Despréaux), né le 1er novembre 1636, à Crôme près de Paris, mort le 13 mars 1711. — L'art Poétique, poëme en 4 chants; le Lutrin, poëme en 6 chants; un Discours en vers au roi; douze Satires; douze Épîtres; Poésies diverses; Odes, Sonnets, Épigrammes, Inscriptions, etc.; Traduction du Traité du Sublime, avec douze réflexions critiques sur Longin; neuf Opuscules en prose; la Correspondance avec Racine et Brossette, etc. Éd. *variorum*. Paris, Desoer, 1824, 1 v. in-8°.

Boisard, auteur contemporain.—A publié un recueil de fables en 1817 et 1821. Un autre recueil de fables, dont la dernière édition est de 1803, a paru sous le nom d'un Boisard de Caen.

Boisjolin, né en 1761, à Alençon. — La Forêt de Windsor, traduit de Pope; Hymne à la Souveraineté du Peuple; l'Amitié et l'Amour ermites, comédie; l'Affranchissement de la 4me dynastie par la naissance du Roi de Rome, etc.

Boismont (l'abbé Nicolas de), né en 1715, près de Rouen, mort le 20 décembre 1786, à Paris. — Plusieurs Discours; Sermons; Oraisons funèbres, etc. 1 vol. in-8°. Paris, 1805.

Boispréaux, écrivain du xviie siècle, a composé une Histoire de Rienzi.

Boivin (Jean), membre de l'Académie française et des inscriptions, né en 1663, mort en 1726. — A publié plusieurs traductions de poëmes grecs, entre autres celle de la Batrachomyomachie d'Homère.

Bonald (de), pair de France, auteur contemporain. — Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile, démontrée par le raisonnement et par l'histoire; Réflexions sur l'intérêt général de l'Europe; la Législation primitive, etc.

Bonjour (Casimir), né à Clermont, en 1794, auteur vivant. — Comédies : la Mère Rivale, l'Éducation ou les Deux Cousines, le Mari à bonnes fortunes, le Protecteur et le Mari.

Bory de Saint-Vincent, colonel d'artillerie, né

en 1780, à Agen, auteur vivant. — Essai sur les îles Fortunées et l'antique Atlantide, ou Précis de l'histoire générale et particulière de l'archipel des Canaries; Voyage dans les quatre principales îles des mers d'Afrique. Plusieurs ouvrages d'histoire naturelle et de géographie.

Bossuet (Jacques-Bénigne), évêque de Meaux, né le 27 septembre 1627, à Dijon, mort le 16 avril 1704, à Paris. — Les OEuvres de Bossuet, Paris, 1743-1753, 20 vol. in-4°, contiennent : les Oraisons funèbres; Discours sur l'histoire universelle; Histoire des variations des Églises protestantes; Défense de la célèbre déclaration du clergé sur la puissance ecclésiastique (en latin); un très-grand nombre de Mémoires, Traités, Opuscules, etc., en français et en latin, sur la religion, les livres saints, etc., en tout, 90 ouvrages, formant 43 vol. in-8°. Édit. Lebel, Versailles, 1813.

Boufflers (le marquis de), de l'Académie française, né en 1737, à Lunéville, mort le 18 janvier 1815. — Panégyriques; Poésies érotiques; Poésies légères; Aline; Pièces fugitives; 4 vol. in-8°, Paris, 1817.

Bourdaloue (Louis), jésuite, né le 20 août 1632, à Bourges, mort le 13 mai 1704. — A composé 16 vol. in-8° de sermons, publiés à Versailles, Lebel, 1812, dont voici la distribution : 1° Deux Avents, prêchés devant le roi; 2° Carême; 3° Mystères; 4° Fêtes des saints, vêtures, professions, oraisons funèbres; 5° Dominicales; 6° Exhortations et Instructions chrétiennes; 7° Retraite spirituelle; 8° Pensées.

Brueys (David-Auguste de), né à Aix, en 1640, mort en 1723, ministre protestant, ensuite catholique. — Composa en société avec Palaprat : le Grondeur, le Muet, l'Important de cour, comédies; seul : l'Avocat Patelin, l'Opiniâtre, le Quiproquo, comédies; d'autres pièces tragiques et comiques, et un grand nombre d'ouvrages de polémique religieuse. Ses œuvres, publiées par Auger, Paris, 1812, 2 vol. in-18.

Bruyère (Jean de la), de l'Académie française, né en 1644, en Normandie, mort le 18 mai 1696, à Versailles. — Les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les caractères ou les mœurs de ce siècle; Dialogues posthumes de La Bruyère sur le quiétisme. L'édition de Belin, Paris, 1820, 1 vol. in-8°, est très-complète.

Buffon (le comte George-Louis Leclerc de), né le 7 septembre 1707, à Montbar en Bourg, mort le 16 avril 1788, à Paris. — Le seul ouvrage de Buffon est l'Histoire naturelle. Il eut pour collaborateurs : Daubenton, Guéneau de Montbelliard et Bexon; pour continuateurs et éditeurs : Lacépède, Cuvier, Duméril, Latreille, Sonnini, Allamand, Castel, Lamark, Mirbel, etc., etc. On joint à ses œuvres son Discours de réception à l'Académie française. L'édition la plus estimée est celle de l'imprimerie royale, 1749-1788, 36 vol. in-4°.

Cambacérès (Étienne-Hubert), archevêque de Rouen, né le 11 septembre 1756, à Montpellier, mort en 1818. — On a de lui : des Sermons; des Exhortations, etc.

Campenon, né en 1772, mort depuis peu. — Épître aux femmes; la Maison des champs, poëme; l'Enfant prodigue; Voyage de Grenoble à Chambéry, en prose et en vers, etc.

Castel (René-Richard), professeur au Jardin des Plantes, né en 1758, à Vire. — Un poëme des Plantes; la Forêt de Fontainebleau, poëme; l'Histoire naturelle de Buffon, classée d'après le système de Linnée, etc.

Castellan, né en 1772, à Paris. — On a de lui des lettres sur la Morée, la Grèce, l'Hellespont, etc. Mœurs, usages et coutumes des Ottomans, etc.

Chabanon, né en 1730, à l'île Saint-Domingue, mort le 10 juillet 1792. — Plusieurs pièces de théâtre : Éponine, Eudoxie, Virginie, tragédies; l'Esprit de parti, le Faux Noble, comédies; la Toison d'or, opéra; Épîtres, Poésies diverses, etc.; Traductions de quelques auteurs grecs; Observations sur la musique, etc. Son théâtre imprimé à Paris, 1788, in-8°.

Champfort, né en 1741, près de Clermont, mort le 13 avril 1794. — Une tragédie : Mustapha et Zéangir; comédies : la Jeune Indienne, la Marchande de Smyrne; Maximes et Pensées; Caractères et Anecdotes; Éloge de La Fontaine, etc. OEuvres complètes, Paris, 1824, 4 vol. in-8°.

Chateaubriand (Franç.-Auguste de), pair de France, né en 1769, à Combourg, auteur vivant. — Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes; Génie du Christianisme; Itinéraire de Paris à Jérusalem; de Bonaparte et des Bourbons; Réflexions politiques sur quelques brochures du jour; les Martyrs; Atala et René; de la Monarchie selon la Charte; les Natchez; Moïse, tragédie, etc. OEuv. comp., Brux., Demat, 31 v. in-8°.

Chaulieu (l'abbé Guillaume de), né en 1639, à Fontenai, mort le 27 juin 1720. — Des poésies légères : Odes, Stances, Chansons, etc. 1 vol. in-8°, Paris, 1774.

Chaussard, né le 9 janvier 1766, à Paris, mort en 1823, à Paris. — Ses principaux ouvrages sont : Ode envoyée à l'Académie française sur le dévouement du duc de Brunswick; l'Esprit de Mirabeau; Théorie des lois criminelles; Essai philosophique sur la dignité des arts; Poétique secondaire; Fêtes et courtisanes de la Grèce; Héliogabale; du Culte de Vénus, etc.

Chênedollé (Charles de), né vers 1770, à Vire, mort depuis quelques années. — Le Génie de l'Homme, poëme; une Ode sur Michel-Ange; l'Invention, ode à Klopstock. Il est éditeur, avec Fayolle, des œuvres complètes de Rivarol, 5 vol. in-8°.

Chénier (Marie-Joseph), membre de la Convention, né le 28 août 1764, à Constantinople, mort le 10 janvier 1811. — Tragédies : Charles IX, Henri VIII, Jean Calas, Caïus Gracchus, Fénélon, etc.; des Satires, des Épîtres, des Odes, des Hymnes imitées d'Ossian, des Élégies. Ses œuvres avec celles de son frère, Paris, 1824, 9 vol. in-8°.

Chénier (André), frère du précédent, né en 1762, guillotiné en 1794. — Élégies; poésies diverses, etc.

Choiseul-Gouffier (le comte de), né en 1752, mort en 1817, à Aix-la-Chapelle. — Plusieurs Mémoires; Recherches sur l'origine du Bosphore de Thrace; une Dissertation sur Homère; Voyage en Grèce, etc.

Claude (Jean), pasteur protestant, né en 1619 à la Sauvetas, mort le 13 janvier 1687. — Divers Traités, Rapports, Réponses, Sermons sur la religion.

Colardeau (Charles-Pierre), né le 12 oct. 1732, à Janville, mort le 17 avril 1776. — Astarbé et Caliste, tragédie; les Perfidies à la mode, comédie; Héloïse à Abeilard, Armide à Renaud, héroïdes; des Épîtres, etc.; Traduction en vers des Nuits d'Young et du Temple de Gnide de Montesquieu. Ses OEuvres complètes, Paris, 1779, 2 vol. in-8°.

Condillac (Étienne Bonnot de), abbé de Mureaux, né en 1715, à Grenoble, mort en 1780, près Beaugency. — Essai sur l'origine des connaissances humaines; Traité des systèmes; Traité des sensations; Cours d'études; Logique; Langue des calculs

En tout 16 vol. in-8°, Paris, Lecointe et Durey, 1822.

Corneille (Pierre), né le 6 juin 1606, à Rouen, mort le 1er octobre 1684. — Un grand nombre de pièces de théâtre: tragédies : Le Cid, les Horaces, Pompée, Cinna, Polyeucte, Héraclius, Sertorius, OEdipe, Rodogune, Médée, etc.; comédies : le Menteur, Melite, l'Illusion comique, la suite du Menteur; Don Sanche d'Aragon, tragi-comédie ; opéras : l'Amour et Psyché, la Toison d'or ; etc., et beaucoup d'autres pièces; des Épîtres; Poésies diverses; l'Imitation de J. C., etc. L'une des meilleures éditions est celle de Lefèvre, Paris, 1824, 12 vol. in-8°.

Courier (Paul-Louis), officier d'artillerie, né à Paris en 1773, mort assassiné le 10 avril 1825. — Traductions d'Hérodote, de Xénophon, d'Isocrate; des Romanciers grecs; Opuscules littéraires; Pamphlets politiques; Correspondance. OEuvres complètes, édition d'A. Carrel, Paris, 1834, 4 vol. in-8°.

Cousin (Victor), pair de France et ministre, né à Paris, en 1791, encore vivant. — A donné une traduction complète de Platon, une édition de Descartes, Mélanges philosophiques, 3 vol. in-8°; plusieurs brochures et articles philosophiques et politiques.

Cousin-Despréaux, auteur contemporain. — Histoire de la Grèce, 16 vol. in-12; les Leçons de la Nature.

Crébillon (Prosper Jolyot de), de l'Académie française, né le 15 fév. 1674, à Dijon, mort le 17 juin 1762. — Idoménée, Atrée et Thieste, Électre, Rhadamiste et Zénobie, Pyrrhus, Catilina, etc., tragédies. 2 v. in-8°. Paris, Lefèvre, 1824.

Cuvier (George), ministre d'État, né en 1769, à Montbelliard, mort en 1832, à Paris. — Ménagerie du Muséum d'histoire naturelle; du Règne animal, 4 vol. in-8°; Mémoires pour l'histoire de l'anatomie des mollusques; Histoire naturelle des poissons; Leçons d'anatomie comparée; Recherches sur les ossements fossiles, etc., 5 vol. grand in-8°. Édition Hauman.

David (Emmeric), sculpteur encore vivant. — A écrit : Recherches sur l'art statuaire, ouvrage couronné par l'Institut en 1822. Dans ses autres ouvrages il ne s'est occupé que de dessins et de gravures.

Delarue (Charles), jésuite, né à Paris en 1643, mort en 1725. — Poésies latines et éditions d'auteurs latins; Sermons, Panégyriques et Oraisons funèbres, 8 vol. in-8°.

Delavigne (Casimir), de l'Académie française, né en 1794, au Havre, encore vivant. — Messéniennes; les Vêpres Siciliennes, le Paria, Louis XI, Marino Faliéro, les Enfants d'Édouard, la fille du Cid, tragédies; les Comédiens, Aurélie, l'École des Vieillards, la Popularité, D. Juan d'Autriche, comédies; Poésies diverses, etc.

Delille (Jacques), né le 22 juin 1738, à Clermont, mort le 1er mai 1813. — A traduit en vers : les Géorgiques et l'Énéide de Virgile; le Paradis perdu de Milton; différents poëmes : les Jardins, les Géorgiques françaises, l'Homme des Champs, la Pitié, l'Imagination, les Trois Règnes de la Nature, la Conversation; Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme; le Passage du Saint-Gothard; Poésies fugitives, etc. La meilleure édition est celle d'Amar, Paris, Michaud 1824, 16 vol. in-8°.

Depping (J.-B.), né en 1784, à Munster, auteur vivant.—Les Soirées d'hiver; Histoire générale d'Espagne; Histoire des Normands; Merveilles et Beautés de la nature en France. Éditeur, avec Malte-Brun et Auguis, de l'Histoire de Russie, etc.

Desbordes-Valmore (Mme), actrice encore vivante. — Les Veillées des Antilles, l'Atelier d'un peintre; Idylles, Élégies, Poésies diverses, Romances, les Pleurs, etc. Edition des poésies, Bruxelles, Laurent, vol. in-32.

Deshoulières (Mme Antoinette de la Garde), née à Paris en 1633, morte en 1694. — Sonnets, Rondeaux, Ballades, Idylles, Paraphrases des psaumes; 2 vol. in-8°, Paris, Crapelet, 1799.

Desmahis (Joseph-François), né en 1722, à Sully-sur-Loire, mort en 1761, à Paris. — L'Impertinent, comédie : un grand nombre de pièces fugitives. Ses œuvres ont été recueillies, Paris, 1778, 2 vol. in-12.

Destouches (Philippe-Néricault), de l'Académie française, né en 1680, à Tours, mort le 4 juillet 1754, à Paris. — L'Irrésolu, le Médisant, le Philosophe marié, le Glorieux, le Dissipateur, la Fausse Agnès, le Tambour nocturne, etc., comédies. 6 vol. in-8°, Paris, Crapelet, 1822.

Dorat (Claude-Joseph), né le 31 décembre 1734, à Paris, mort le 29 avril 1780, à Paris. — Tragédies et comédies diverses; des Romans, des Héroïdes, des Poëmes, entre autres la Déclamation, etc.; des Épîtres, des Fables, des Poésies fugitives, etc. OEuvres complètes, 20 vol. in-8°, Paris, 1786.

Dorion, auteur vivant.—Deux poëmes, la Bataille d'Hastings ou l'Angleterre conquise, en 10 chants, et Palmyre conquise, en 12 chants; quelques Poésies, Odes, etc.

Dubelloy, né le 17 novembre 1727, à Saint-Flour en Auvergne, mort le 5 mars 1775.— Titus, Zelmire, le Siége de Calais, Gaston et Bayard, Gabrielle de Vergy, Pierre le Cruel, tragédies.

Dubosc (Pierre), né en 1623, à Rouen, mort en 1692, à Rotterdam. — Il a composé des Sermons et des Lettres, 5 vol. in-8°.

Ducis (Jean-François), de l'Académie française, né en 1733, à Versailles, mort en 1817.—Des tragédies, dont les principales sont : Hamlet, Roméo et Juliette, Macbeth, le Roi Lear, Othello, Abufar, OEdipe chez Admète, Jean-sans-Terre; des Poésies fugitives. OEuvres complètes, Paris, 1819, 3 vol. in-8°.

Duclos (Charles), de l'Académie française, né en 1704, à Dinant en Bretagne, mort le 26 mai 1771, à Paris. — Histoire de Louis XI; Considérations sur les mœurs; Mémoires pour servir à l'histoire du XVIIIe siècle, roman; Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et Louis XV; Considérations sur l'Italie; plusieurs Mémoires pour l'Académie des Inscriptions; Acajou et Zirphile, et autres romans. Édition complète, Paris, Auger, 1806, 10 vol. in-8°.

Duguet (Jacques-Joseph), né le 9 décembre 1649, à Montbrison, mort en 1733.— Un grand nombre de Traités, Pensées, Dissertations, Explications, Conférences, etc., sur les Écritures et sur la Religion; Institution d'un prince, 1739, in-4°.

Dupaty (Charles-Marguerite), né à la Rochelle en 1744, président au parlement de Bordeaux, mort en 1788. — Ses principaux ouvrages sont : Mémoire pour trois hommes condamnés à la roue; Réflexions historiques sur les lois criminelles; Discours académiques; Lettres sur l'Italie, Paris, 1789.

Dussault (Jean-Joseph), né en 1769, à Paris, mort en 1824, à Paris. — Annales littéraires, 5 vol. in-8°; Fragment pour servir à l'histoire de la Convention nationale; Notice sur la vie et les ouvrages d'Auguste Barruel; Discours sur l'oraison funèbre; Notices biographiques et littéraires.

Esménard (Joseph), né en 1770, mort à Pallissam en Provence, le 25 juin 1811.—La Navigation, poëme en huit chants; Trajan, Fernand Cortez, en société

avec Jouy, opéras; Recueil de poésies traduites de l'anglais; Couronne poétique de Napoléon.

Fénélon (François de Salignac de la Motte), archevêque de Cambrai, né en 1651, dans le Périgord, mort en 1715, à Cambrai. — Traité de l'éducation des filles; Traité du ministère des pasteurs, etc.; les Aventures de Télémaque; les Aventures d'Aristonoüs; Dialogues des Morts et autres; Sermons, Lettres sur la religion; OEuvres spirituelles. En tout, 55 ouvr. OEuvres complètes, Paris, 1821, 22 vol. in-8°.

Fiévée (Joseph), né vers 1770, à Paris, mort en 1839. — Histoire de la session de 1815; Correspondance politique et administrative; les Rigueurs du Cloître, comédie; romans : La Dot de Suzette, Frédéric, Six Nouvelles; des Opinions et des intérêts pendant la révolution, etc.

Fléchier (Esprit), évêque de Nîmes, né le 10 juin 1632, à Pernes, mort le 16 février 1710, à Montpellier. — Histoire du cardinal Commandon, de Théodose le Grand, du cardinal Ximenès; Oraisons funèbres; Panégyriques des Saints, Sermons de morale prêchés devant le roi, etc. OEuvres posthumes, contenant ses harangues, compliments, discours, poésies latines, poésies françaises, etc., en tout 10 v. in-8°, Nimes, 1782.

Florian (Jean-Pierre de), né le 6 mars 1755, dans les basses Cévennes, mort le 13 septembre 1794, à Sceaux. — Galatée et Estelle, pastorales; Numa Pompilius, Gonzalve de Cordoue, Guillaume Tell, romans; des Nouvelles, des Contes en prose et en vers; de petites pièces de théâtre; Éliézer et Nephtali, Ruth, Voltaire et le Serf du mont Jura, etc., petits poëmes; Don Quichotte, imité de l'espagnol; des Fables. La meilleure éd., Paris, Brian, 1823, 13 v. in-8°.

Fontanes (Louis de), grand maître de l'université de France, né en 1762, à Niort, mort en 1821 à Paris. — Nouvelle traduction de l'Essai sur l'Homme, de Pope; poëmes : le Verger, la Journée des Morts; fragment historique de la Vie de Louis XI, etc.; Poëme sur la délivrance de la Grèce; Ode sur la violation des tombeaux de Saint-Denis.

Fontenelle (Bernard), né le 11 février 1657, à Rouen, mort le 9 janvier 1757, à Paris. — Plusieurs pièces de théâtre : Aspar, Idalie, tragédies; la Comète, etc., comédie : Thétis et Pélée, Endymion, opéras; des Pastorales en vers; l'apologue de l'Amour et de l'Honneur, le sonnet de Daphné, le portrait de Clarisse, etc., petites pièces de vers; Dialogues des Morts; Entretiens sur la pluralité des mondes; Histoire des Oracles; Éloges académiques. OEuvres complètes, Paris, Belin, 1824, 5 vol. in-8°.

Gaillard (Gabriel), né le 26 mars 1726, à Ostel, mort en 1806. — La Rhétorique française, à l'usage des demoiselles; Mélanges littéraires; Histoire de Marie de Bourgogne, de François Ier, de Charlemagne; Considérations sur la 1re et la 2e race; Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre, de la France et de l'Espagne; Dictionnaire historique dans l'Encyclopédie méthodique; des Discours, Mémoires, Éloges, etc.

Garat (Dominique-Joseph), sénateur, né vers 1760, à Ustaritz, mort en 1823, à Paris. — Les éloges de Fontenelle, de Montausier, etc.; Considérations sur la révolution française et sur la conjuration des puissances de l'Europe; de Moreau; Mémoire sur la Hollande; Dissertations et Traités de métaphysique.

Garnier (Jean-Jacques), né le 18 mars 1729, à Goron dans le Maine, mort le 21 février 1808. — L'Homme de lettres; Traité de l'Éducation civile; Origine du gouvernement français. Il continua l'Histoire de France, commencée par l'abbé Velly et par Villaret; Éclaircissements sur le collége de France; le Commerce remis à sa place, etc.; un grand nombre de Mémoires pour l'Académie des Inscriptions.

Gérando (de), né en 1748, à Rennes, mort le 16 novembre 1816, à Paris. — Des Signes et de l'Art de penser considérés dans leurs rapports mutuels; Éloge de Dumarsais; Vie du général Cafarelli; Dufalga; Considérations sur diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages; de la Génération des connaissances humaines; Histoire comparée des systèmes de philosophie, relativement au principe des connaissances humaines.

Gilbert (Nicolas-Joseph-Laurent), né en 1751, à Fontenoi-le-Château, mort le 12 novembre 1780, à Paris. — Son début poétique fut la traduction d'un chant d'Abel, etc. Il publia ensuite le xviiie Siècle, Mon Apologie, satires; Éloge de Léopold, duc de Lorraine; le Génie aux prises avec la Fortune. Paris, Dalibon, 1822, 1 vol. in-8°.

Ginguené, né en 1748, à Rennes, mort le 16 novembre 1816, à Paris. — On a de lui des Fables; la Confession de Zulmé; Histoire littéraire d'Italie; Lettre sur les confessions de J.-J. Rousseau; de l'Autorité de Rabelais dans la situation présente; de M. Necker.

Girodet-Trioson, peintre, né en 1767, à Montargis, mort en 1824. — Anacréon, recueil de compositions dessinées par Girodet et gravées par Chatillon, son élève, avec la traduction en prose des odes du poëte, par Girodet. Ses œuvres littéraires ont été réunies en 3 volumes.

Gosse (Étienne), écrivain dramatique, né à Bordeaux en 1773, mort il y a peu d'années.—L'Épreuve par Ressemblance, les Femmes politiques, le Médisant, comédies; les Amants vendéens, roman, etc.

Gresset (Jean-Baptiste-Louis), né à Amiens en 1709, mort dans la même ville le 18 juin 1777. — Vert-Vert; le Carême impromptu; le Lutrin vivant; la Chartreuse; les Ombres; Épîtres au père Bugeant, à sa Muse, à sa Sœur, d'un Chartreux; Adieux aux Jésuites, le Parrain magnifique, poëmes; Édouard III, Sidney, tragédies; le Méchant, l'Esprit à la mode, le Monde tel qu'il est, comédies. La meilleure édition est celle de Fayolle, 1803, 3 vol. in-8°.

Guenard (le père), jésuite, né en 1729, à Damblin en Lorraine, mort en 1806, près de Nanci. — Discours sur l'esprit philosophique, et autres.

Guénaut de Montbelliard (Philibert), né en 1720, à Sémur en Auxois, mort le 28 novembre 1785. — Collaborateur de l'Histoire naturelle de Buffon; auteur de la partie intitulée Insectologie de l'Encyclopédie méthodique, et de l'article *Étendue* de la grande Encyclopédie.

Guiraud (Alexandre), né à Limoux en 1788, encore vivant. — Flavien, roman historique; Elégies; Chants hellènes; le comte Julien, les Machabées, Virginie, tragédies; Pharamond, opéra; le Prêtre, poëme.

Guizot (François), ministre et ambassadeur, né à Nîmes en 1787, encore vivant. — Dictionnaire des synonymes; de l'État des beaux-arts en France; Annales de l'éducation; Histoire de la civilisation moderne; Vie des poëtes français; 4 livraisons; Traduction de Gibbon, 13 vol. in-8°; Traduction de Shakspeare, 13 vol. in-8°; Collection de mémoires sur l'histoire de France, 30 vol. in-8°; sur la révolution d'Angleterre, 27 vol. in-8°; un grand nombre de brochures et pamphlets.

Hamilton (Antoine), né en Irlande en 1646, mort à Saint-Germain en 1720. — Le Bélier, Fleur d'épine,

les quatre Facardins, Zénéïde, contes; Mémoires de Grammont. La meilleure édition est celle d'Auger, Paris, 1813, 5 vol. in-8°.

Harleville (Jean-François Collin d'), né le 30 mai 1755, à Meroisin près de Chartres, mort le 24 février 1806, à Paris. — L'Inconstant, l'Optimiste, les Châteaux en Espagne, le Vieux Célibataire, les Artistes, les Mœurs du Jour, le Vieillard et les Jeunes Gens, comédies; Melpomène et Thalie, poëme en deux chants. Édition complète, Paris, 1821, 4 vol. in-8°.

Hénaut (Charles-Jean-François), président, né le 8 février 1685, à Paris, mort le 24 novembre 1770, à Paris. — Abrégé chronologique de l'Histoire de France; Histoire de l'établissement des Français dans les Gaules; Lettres et Mémoires sur les abrégés chronologiques; beaucoup d'Opuscules et de Dissertations en prose; Pièces de théâtre en prose et en vers; Cornélie vestale, François II, le Réveil d'Épiménide, le Temple des Chimères, etc.; Marius, tragédie.

Hugo (Victor), né en 1802, encore vivant. — Bug-Jargal, Han-d'Islande, Notre-Dame de Paris, romans; le dernier Jour d'un Condamné; Cromwell, Marion Delorme, Hernani, Marie Tudor, le Roi s'amuse, Angelo, Lucrèce Borgia, Ruy-Blas, drames; Odes et Ballades, Feuilles d'Automne, Orientales, Chants du Crépuscule, Rayons et Ombres, etc. OEuvres complètes, Hauman et compagnie. 28 v. in-18.

Jouy (Victor Étienne de), de l'Académie française, encore vivant.—La Vestale, les Bayadères, Fernand Cortez, opéras; Bélisaire, Tippoo-Saëb, Sylla, tragédies; l'Hermite de la Chaussée d'Antin, en province, de la Guyane, à Londres, etc.; un grand nombre de comédies, vaudevilles, chansons, etc.

Kératry, membre de la chambre des députés, né vers 1763, à Rennes, encore vivant. — Contes et Idylles; Voyage de 24 heures; Lusus et Cidyppe, poëme traduit du grec; Ruth et Noémi; de l'Existence de Dieu et de l'Immortalité de l'âme; Inductions morales et physiologiques; mon Habit mordoré, Saphira, etc.

Labeaumelle (Laurent), né le 28 janvier 1727, à Villerange, mort le 17 novembre 1773. — Défense de l'esprit des lois; mes Pensées; Mémoires de Mme de Maintenon, 6 vol.; Lettres, 9 vol.; la Spectatrice danoise; l'Esprit; Notes sur le siècle de Louis XIV; Commentaires sur la Henriade.

Lacépède, sénateur, né le 26 décembre 1756, à Agen, mort le 19 septembre 1825. — Essai sur l'électricité naturelle et artificielle; Physique générale et particulière; la Poétique de la musique; Histoire naturelle des quadrupèdes, ovipares et serpents; Histoire des poissons, des cétacés; Éloge historique de Daubenton; Histoire générale de l'Europe.

Lachaussée (Pierre-Claude), né en 1692, à Paris, mort le 14 mai 1754. — Épître à Clio; des Contes en vers; Maximien, tragédie; la Fausse Antipathie, le Préjugé à la mode, l'École des Amis, Mélanide, l'École des Mères, la Gouvernante, Amour pour Amour, etc., drames. OEuvres complètes, Paris, 1760, 5 vol. in-12.

Lacretelle (Pierre-Louis), né en 1751, à Metz, mort le 5 septembre 1824. — Essai sur l'éloquence du Barreau; Mélanges philosophiques; Éloge de Montausier; sur le Préjugé des peines infamantes; du Système du gouvernement pendant la session actuelle; sur le 18 Brumaire, à Sieyes et à Bonaparte; Idée sommaire d'un grand travail sur la nécessité, l'objet et les avantages de l'instruction; Fragments politiques et littéraires, etc.

Lacretelle (Charles), le jeune, professeur d'histoire, frère du précédent. — Histoire de France pendant le xviiie siècle; Précis historique de la Révolution française; Assemblée législative; Convention nationale; Directoire exécutif; Éloge de Florian; Histoire de France pendant les guerres de religion; Histoire de France sous la restauration, etc.

Lafitau (Pierre-François), né à Bordeaux en 1685, mourut le 3 avril 1764, au château de Lurs. Il réfuta en 3 vol. in-8° l'ouvrage intitulé : Anecdotes ou Mémoires secrets sur la constitution unigénitus; la Vie de Clément XI; des Sermons; Retraite de quelques jours; Lettres spirituelles; la Vie et les Mystères de la très-sainte Vierge.

La Fontaine (Jean de), né le 8 juillet 1621, à Château-Thierry, mort le 13 avril 1695. — Les Fables; les Contes; quelques pièces de théâtre, le Florentin, etc.; les Amours de Psyché et de Cupidon; Adonis; le Quinquina, etc., poëmes; des Odes, des Élégies, des Ballades, des Épîtres, des Madrigaux, etc. La meilleure édition est celle de Walkenaer, Paris, 1826, 6 vol. in-8°.

La Fosse (Antoine), né en 1653, à Paris, mort le 2 novembre 1708. — Polyxène, Manlius Capitolinus, Thésée, Coresus et Callirhoë, tragédies; une traduction en vers des odes d'Anacréon; 2 vol. in-12, Paris, 1747.

La Harpe (Jean-François), de l'Académie française, né le 20 novembre 1739, à Paris, mort le 11 février 1803.—Montézuma à Cortès, Élisabeth à don Carlos, héroïdes; Warwick, Timoléon, Pharamond, Gustave, les Brames, Menzikoff, les Barmécides, Jeanne de Naples, Coriolan, Virginie, tragédies; Mélanie, Barneveld, drames; les Muses rivales ou l'apothéose de Voltaire, Molière à la nouvelle salle, ou les audiences de Thalie, comédies; Philoctète, tragédie traduite de Sophocle; traduction de la Pharsale de Lucain, de la Jérusalem délivrée du Tasse, de la Vie des douze Césars de Suétone, du Psautier, de la Lusiade de Camoëns; Cours de littérature ancienne et moderne; Abrégé de l'histoire générale des voyages de l'abbé Prévost; Éloges de Fénélon, de Charles V, de Henri IV, etc. Tangu et Féline, poëme en 4 chants, imité de l'arabe; dithyrambe aux mânes de Voltaire; Ode sur la navigation; le Triomphe de la religion, ou le Roi martyr, poëme en 4 chants; Conseils à un jeune poëte; Épître au Tasse; l'Ombre de Duclos; beaucoup de poésies fugitives; Discours sur les Grecs anciens et modernes, etc. Les OEuvres publiées par M. Surin, Paris, 1821, 16 vol. in-8°. Cours de littérature. Paris, 1821, 16 vol. in-8°. Histoire des voyages, 24 vol. in-8°. Paris, 1820.

Lamartine (de), de l'Académie française, auteur vivant. — Méditations poétiques; Harmonies poétiques; la Mort de Socrate; le dernier Chant de Childe Harold; le Sacre; Réflexions politiques; Voyage en Orient; Jocelin; la Chute d'un ange, etc. OEuvres complètes, Hauman et compagnie, 1 vol. in-8°.

Lamennais (de), né en Bretagne, auteur vivant. — Essai sur l'indifférence en matière de religion; Défense de l'essai; de l'Institution des évêques; de la Religion dans ses rapports avec l'ordre politique et civil; Réflexions sur l'état de l'Église en France; des Progrès de la révolution; Lettres à l'archevêque de Paris; *l'Avenir*, journal; Paroles d'un croyant; le Livre du peuple; Mélanges religieux et philosophiques, etc. OEuvres complètes, Hauman et Ce, Bruxelles, 2 vol. gr. in-8°.

Lamettrie (de), né en 1709, à Saint-Malo, mort en 1751, à Paris.—La Politique du médecin de Machia-

vel, ou le chemin de la fortune ouvert aux médecins; les Charlatans démasqués, ou Platon vengeur de la société de médecine, comédie satirique; OEuvres philosophiques; Réflexions sur l'origine des animaux; Essai sur l'origine de l'âme humaine.

LAMOTTE-HOUDARD (Antoine), né le 17 janvier 1672, à Paris, mort le 26 décembre 1731. — L'Europe galante, Issé, Amadis de Gaule, Marthésie, le Triomphe des arts, Canante, Omphale, Alcione, Sémélé, Scanderberg, etc., opéras; les Trois Gascons, la Matrone d'Éphèse, le Talisman, Richard Minutolo, le Calendrier des vieillards, le Magnifique, l'Amant difficile, comédies; les Machabées, Romulus, OEdipe, Inès de Castro, tragédies; traduction en vers de l'Iliade, en 12 chants; Réflexions sur la critique; Discours sur l'ode, sur la tragédie, sur l'églogue, sur la fable; des Fables, des Églogues, des Odes anacréontiques. Les œuvres complètes, Paris, 1754, 10 volumes in-8°.

LARIVEY (Pierre DE), poëte dramatique, né à Troyes vers le milieu du XVIe siècle, mort vers 1612. — Le Laquais, la Veuve, les Esprits, le Morfondu, le Jaloux, les Ecoliers, la Constance, les Tromperies, le Fidèle, comédies; Troyes, 1611, 2 vol. in-12.

LAROMIGUIÈRE, professeur de philosophie, né en 1756, à Lavignac. — Leçons de philosophie, ou essai sur les facultés de l'âme; Éléments de métaphysique; Paradoxes de Condillac, etc.

LATOUCHE (Claude), né le 17 octobre 1723, à Châteauroux, mort le 14 février 1760. — Iphigénie en Tauride, tragédie; les Soupirs du Cloître; Épîtres en vers de huit syllabes.

LAYA (Jean-Louis), de l'Académie française, né en 1764, à Paris, mort en 1832. — Le Danger des opinions, Jean Calas, l'Ami des lois, Caleb William, drames. Il composa avec Legouvé un livre intitulé : Essai de deux Amis; Voltaire aux Français, sur leur constitution; la Régénération des comédies en France; les derniers Moments de la présidente de Tourvel; Essai sur la satire; Eusèbe, héroïde, etc.

LE BAILLY, né le 4 avril 1758, à Caen, mort en 1832. — Fables nouvelles, suivies de poésies fugitives; Vie de Lefranc de Pompignan; le Gouvernement des animaux, ou l'Ours réformateur, et plusieurs pièces de théâtre, entre autres : Corisandre ou les Fous par enchantement; OEnone; Diane et Endymion, etc.

LE BATTEUX (Charles), né le 7 mai 1713, à Allend'hui, près de Reims, mort le 14 juillet 1780. — Cours de belles-lettres; les Beaux-Arts réduits à un même principe (l'imitation de la belle nature), et un traité de la Construction oratoire; traduction des œuvres d'Horace en français; la Morale d'Épicure, tirée de ses propres écrits; les quatre Poétiques, avec les traductions et les remarques; traductions d'Ocellus Lucanus, de Timée de Locres, et de deux traités d'Aristote et de Denys d'Halicarnasse; Histoire des causes premières; Cours élémentaires à l'usage de l'école militaire, 45 vol. in-12; Chefs-d'œuvre d'éloquence poétique; Parallèle de la Henriade et du Lutrin; Mémoires sur l'histoire, les arts, les mœurs des Chinois, 15 vol. in-4°.

LEBRUN (Ponce-Denis-Écouchard), né en 1729, à Paris, mort le 2 septembre 1807, à Paris.— Six livres d'Odes; quatre livres d'Élégies; deux Épîtres; fragments des Veillées du Parnasse; le Poëme de la nature; quelques traductions en vers; six livres d'épigrammes, et des poésies diverses; Correspondance avec Voltaire, Buffon, Thomas, Palissot, etc. La meilleure édition est celle de Ginguené, Paris, 1811, 4 vol. in-8°.

LEBRUN (Pierre), de l'Académie française, auteur contemporain. — Le Cid d'Andalousie, Marie Stuart, tragédies; Voyage en Grèce, poëme.

LEFRANC DE POMPIGNAN (Jean-Joseph), né le 17 août 1709, à Montauban, mort le 1er novembre 1784, à Pompignan. — Didon, tragédie; les Adieux de Mars, comédie; traduction des Géorgiques et du sixième livre de l'Énéide; Voyage de Languedoc et de Provence, et dissertation sur le nectar et l'ambroisie, en prose et en vers; Poésies sacrées et philosophiques, tirées des livres saints; les tragédies d'Eschyle traduites en français; Zoraïde, tragédie; Héro et Léandre, Prométhée, etc., opéras; Mélanges de traductions de différents ouvrages de morale, italiens et anglais; des Odes, des Épîtres, des Hymnes, des poésies familières, etc., etc. Le tout recueilli en 1784, 6 vol. in-8°.

LEGOUVÉ (Gabriel), de l'Institut de France, né le 23 juin 1764, à Paris, mort en 1813. — Épicharis et Néron, Q. Fabius, Laurence, Étéocle, la Mort de Henri IV, tragédies; la Mort d'Abel, drame; Essai de deux Amis, par Legouvé et Laya; la Sépulture, les Souvenirs, la Mélancolie, le Mérite des Femmes, poëmes; plusieurs pièces insérées dans les Veillées des Muses et le Mercure de France. Ses œuvres ont été publiées à Paris, 1827-1828, 3 vol. in-8°.

LE MERCIER, né vers 1770, à Paris. — Pièces de théâtre : Lovelace, le Tartufe révolutionnaire, la Prude, Pinto ou la Journée d'un Conspirateur, Jusule et Ovarèse, Charles VI, Brunehaut, Charlemagne, Christophe Colomb; poëmes : Homère et Alexandre, les Ages français; traduction des vers dorés de Pythagore, et de deux Idylles de Théocrite; la Panhypocrisiade; Cours analytique de littérature générale, tel qu'il a été professé à l'athénée, etc.

LEMIERRE (Antoine), né en 1733 à Paris, mort le 4 juillet 1793, à Saint-Germain-en-Laye. — Hypermnestre, Térée, Idoménée, Artaxerce, Guillaume Tell, la Veuve du Malabar, Barnevelt, tragédies; les Fastes, poëme en six chants; la Peinture, les Jardins anglais, le Commerce, l'Empire de la mode, Éloge de la Sincérité, etc., poëmes.

LEMOINE (le père), jésuite, né en 1626, mort en 1672. — Auteur de la Dévotion aisée, et de Saint Louis ou la Sainte Couronne reconquise sur les infidèles, poëme héroïque en 18 livres. Paris, 1671, 1 vol. in-f°.

LEROY (Onésime), auteur vivant. — L'Irrésolu, l'Esprit de parti, fait en société avec Bert; Travaux critiques sur Ducis et autres poëtes dramatiques.

LEVAVASSEUR, né en 1605, à Paray dans le Charolais. — Ses poésies ont été publiées par le P. Lucas, Paris, 1683, in-8°. Ses œuvres ont été recueillies en 1 vol. in-fol., Amsterdam, 1709; on y distingue la traduction du livre de Job.

LÉVIS (le duc DE), auteur contemporain. — Souvenirs et Portraits; Considérations morales sur les finances, et Maximes et Réflexions sur différents sujets; Voyage de Kanghi, ou nouvelles Lettres chinoises; l'Angleterre au commencement du XIXe siècle, etc.

LIGNE (Charles-Joseph prince DE), né en 1735 à Bruxelles, mort le 13 décembre 1814. — OEuvres complètes, 30 vol. in-12; OEuvres posthumes, 6 vol in-8°, contenant le Coup d'OEil sur Bel-OEil et sur une grande partie des jardins de l'Europe; Dialogue des Morts; Lettres à Eulalie; mes Écarts; mélange de poésies et pièces de théâtre; Préjugés et Fantaisies militaires; Mémoires sur le comte de Bonneval, sur la correspondance de La Harpe, sur les campagnes du prince Louis de Bade, sur les campagnes du

comte Bussi-Rabutin, sur la guerre des Turcs; sur les deux maréchaux de Lussy, sur Frédéric II, sur la guerre de 7 ans, sur celle de 30 ans, sur la campagne de 1788; OEuvres mêlées, en prose et en vers; Vie du prince Eugène de Savoie, par lui-même.

LOMBARD (le père), jésuite languedocien, mort postérieurement à 1761. — Auteur de diverses pièces de poésie couronnées par l'académie des Jeux Floraux, de 1738 à 1740. Il a écrit la Vie du père Vanière.

LONGEPIERRE (Hilaire), né en 1659, à Dijon, mort le 31 mars 1721, à Paris. — Traductions d'Anacréon, de Sapho, de Théocrite, de Bion et de Moschus; Discours sur les Anciens; Recueil d'idylles; Médée, Sésostris, Électre, tragédies.

LUCE DE LANCIVAL (J.-Charles-Julien), né en 1766, à Saint-Gobin, mort le 17 août 1810. — Un poëme latin sur la Mort de Marie-Thérèse, et un autre sur la Paix de 1783; un poëme sur le Globe; Épître à Clara, sur les dangers de la coquetterie; Épître à l'Ombre de Caroline; Folliculus, poëme en 4 chants, satire contre Geoffroy; Achille à Scyros, poëme imité de Stace; Mucius Scévola, Hormisdas, Archibald, Fernandy, Périandre, Hector, tragédies; le Lord impromptu, comédie. Discours, Éloge de M. Noé. Ses ouvrages forment 2 vol. in-8°, Paris, 1826.

MABLY (Gabriel DE), abbé, né le 14 mars 1709, à Grenoble, mort le 12 avril 1785. — Parallèle des Romains et des Français; Droit public de l'Europe, fondé sur les traités; Observations sur les Grecs et sur l'Histoire de la Grèce; Principe des Négociations; Principes de Morale; les Entretiens de Phocion sur les rapports de la Morale avec la Politique; Observations sur l'histoire de France; du Gouvernement et des Lois de la Pologne; de la Législation ou principe des lois; Étude de l'histoire; Manière d'écrire l'histoire. Parallèle des Romains et des Français, seul ouvrage manquant à la collection de ses œuvres publiées à Paris, 1794, 15 vol. in-8°.

MABOUL, né vers 1650, à Paris, mort en 1723, à Alet, Languedoc. — Recueil des Oraisons funèbres prononcées par Maboul, ancien évêque d'Alet. Paris, 1748, in-12.

MAISTRE (le comte DE), né en 1753, à Chambéri, mort en 1821. — Considérations sur la France; les Soirées de Saint-Pétersbourg, ou entretiens, etc.; Lettres à un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole, du Pape, de l'Église gallicane, etc.

MAISTRE (Xavier DE) frère du précédent, auteur contemporain. — Voyage autour de ma chambre; le Lépreux de la Cité d'Aost; la Sibérienne; Voyage nocturne, etc.; publié à Bruxelles, 1839, 1 vol. gr. in-8°.

MALEBRANCHE (Nicolas), né à Paris en 1638, mort en 1715. — Recherches de la Vérité, 1712, 4 vol. in-12; Conversations chrétiennes, Méditations chrétiennes et métaphysiques; Traité de morale; Entretiens sur la métaphysique et la religion; Traité de l'amour de Dieu, etc.

MALFILATRE (Jacques), né le 8 octobre 1733, mort le 6 mars 1767. — Narcisse dans l'île de Vénus, poëme en 4 chants; traduction en vers d'une partie des Églogues et des Géorgiques de Virgile; différentes pièces de poésies; le Soleil fixe au milieu des planètes; le prophète Élie enlevé aux cieux; la Prise du fort Saint-Philippe; Louis le Bien-Aimé, sauvé de la mort; Imitation du psaume *Super Flumina*, etc. OEuvres complètes, Paris, 1825, 1 vol. in-8°.

MALHERBE (François DE), né vers l'an 1555, à Caen; mort en 1628, à Paris. — Il composa des odes, des paraphrases, des psaumes, des stances, des épigrammes, des chansons, etc.; traductions de quelques traités de Sénèque et du 33me livre de Tite-Live; Correspondance avec Peiresc, inédite. OEuvres complètes, Ed. Chevreau, 1723, 3 vol. in-12; Paris, 1825, Lefèvre, 1 vol. in-8°.

MALLET DU PAN, né en 1749, à Genève, mort en 1800, à Richemont. — Discours de l'influence des lettres sur la philosophie; Discours sur l'éloquence et les systèmes politiques; Considérations sur la nature de la dernière révolution de France; Correspondance politique; Principe des factions en général, etc.

MARCHANGY (DE), procureur général, né à Saint-Saulge, mort en 1826, à Paris. — Un poëme du Bonheur; Tristan le Voyageur, ou la France au XVe siècle; la Gaule poétique, ou l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux-arts; Plaidoyers, etc.

MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre, fille de Henri II et femme de Henri IV, née en 1552, morte à Paris, en 1615. — Poésies; Mémoires publiés à Paris, 1661, in-12, et à Liége, Godefroi, 1713, 1 vol. in-8°.

MARMONTEL, de l'Académie française, né le 11 juillet 1723, à Bort, mort le 31 décembre 1799. — Denys le Tyran, Aristomène, Cléopâtre, les Héraclides, Didon, Pénélope, tragédies; les Contes moraux; Bélisaire; les Incas; la traduction de la Pharsale; Discours et Éloges; les Éléments de la littérature; la Poétique française; Opuscules en prose et en vers; le Huron, Zémire et Azor, etc., opéras; Régence du duc d'Orléans; Leçons d'un père, etc. OEuvres complètes, Paris 1819, 18 vol. in-8°.

MAROT (Clément), né à Cahors en 1495, mort à Turin en 1544. — Rondeaux, Ballades, Épigrammes, Épîtres, etc. Traduction des psaumes. OEuvres complètes, Paris, 1824, 3 v. in-8°.

MASCARON (Jules), évêque de Tulle, né en 1634, à Marseille, mort le 16 novembre 1703. — Plusieurs sermons et oraisons funèbres, entre autres celle de Turenne, publiés en 1704.

MASSILLON (Jean-Baptiste), évêque de Clermont, né le 24 juin 1663, à Hières, mort le 18 septembre 1742. — Sermons : l'Avent, le Carême, le Petit Carême; Mystères, Panégyriques et Oraisons funèbres; Conférences ecclésiastiques; Mandements et Discours synodaux; Sentiments d'une âme, etc.; Pensées sur la morale et la piété. OEuvres complètes, Paris, Renouard, 1810, 13 vol. in-8°.

MAURY (Jean-Siffrein), cardinal, archevêque de Paris, né le 26 juin 1746, à Vaurias, mort le 10 mai 1817. — Éloge funèbre du Dauphin; Éloge de Stanislas, de Charles V, etc.; Discours choisis sur la religion et la littérature; Essai sur l'éloquence de la chaire; un grand nombre de discours prononcés à la tribune. OEuvres choisies, Paris, 1827, 5 v. in-8°.

MEILHAN (Senac DE), intendant de la guerre, né en 1736, mort en 1803. — Mémoires d'Anne de Gonzague; Considérations sur l'esprit et les mœurs, Londres, 1787 in-8°; comparaison de Saint Pierre avec Catherine II, et beaucoup d'autres ouvrages philosophiques et historiques.

MÉRIMÉE (Prosper), auteur vivant. — Chronique du temps de Charles IX, la double Méprise, romans; Contes et Nouvelles, publiées dans des Revues. Le tout publié chez HAUMAN et Ce. Bruxelles, 3 v. in-8°.

MÉRY, auteur contemporain, encore vivant, a fait plusieurs poëmes en société avec Barthélemy (voyez ce nom). Seul : poëme sur le jeu de trictrac, et autres; l'Assassinat, Scènes de la vie italienne, et divers autres Romans.

MÉZERAY (François DE), historiographe de France.

né en 1610, près d'Argenteau, mort le 10 juillet 1683. — Histoire de France; Abrégé chronologique de l'Histoire de France; Traité de l'origine des Français; une traduction de l'Histoire des temps de Chalcondyle; traduction d'un Traité de Salisbury, de la Vanité de la cour; Traité de la Vérité de la religion chrétienne, traduit de Grotius; Histoire de la Mère et du Fils, c'est-à-dire, de Marie de Médicis et de Louis XIII.

Michaud, de l'Académie française, mort en Italie. — Voyage littéraire au Mont-Blanc et dans quelques lieux pittoresques de la Savoie; Déclaration des Droits de l'Homme, poëme; petite Dispute entre deux grands hommes, satire; le Printemps d'un Proscrit, poëme; Histoire des Croisades. Il est auteur d'un grand nombre d'articles de la Biographie universelle et de la correspondance d'Orient avec Poujoulat.

Michelet (Jules), de l'Institut, né vers 1800, encore vivant. — Principes de la philosophie de l'histoire, de Vico; Introduction à l'histoire universelle; Précis de l'histoire moderne; Histoire de France; Histoire romaine; Vie de Luther. OEuvres complètes, Bruxelles, Hauman et Ce. 21 vol. in-18.

Mignet (François-Auguste), conseiller d'État, né à Aix, le 8 mai 1796, encore vivant. — Histoire de la révolution française, de la Féodalité et des institutions de St. Louis.

Millevoye (Charles), né le 24 décembre 1782, à Abbeville, mort le 12 août 1816, à Paris. — Poésies diverses; les Plaisirs du poëte, l'Amour maternel, l'Indépendance de l'homme de lettres, Belsunce ou la Peste de Marseille, etc., poésies fugitives; quelques traductions de l'Iliade, de Théocrite, de Virgile, du Camoëns; Emma et Eginhard, fabliau; Charlemagne à Pavie, poëme; 3 livraisons d'Élégies; la Chute des feuilles; le Poëte mourant, etc.; beaucoup de Pièces en manuscrit; Alfred roi d'Angleterre, la Rançon d'Égild, la Fête des martyrs, poëmes. OEuvres complètes, Paris, Furne, 1827, 4 v. in-8°.

Mirabeau (Honoré-Gabriel Riquetti, comte de), né près de Nemours, le 9 mars 1749, mort le 2 avril 1791. — Lettres à Sophie; la Monarchie prussienne, 1788, 8 v. in-8°; une foule d'écrits et de pamphlets politiques, d'articles dans le *Journal des états généraux* et dans le *Courrier de Provence;* ses discours à l'Assemblée nationale et aux états de Provence. Ses œuvres ont été réunies par M. Mérilhou, Paris, Brissot-Thivars, 1825, 9 vol. in-8°.

Molé (le comte Louis-Matthieu), ministre sous l'empire, sous la restauration et sous Louis-Philippe, né en 1780, encore vivant.—Essais de morale et de politique, Paris, 1806.

Molière (Jean-Baptiste-Poquelin), né le 15 janvier 1622, à Paris, mort le 17 février 1673, à Paris. — L'Etourdi, le Dépit amoureux, les Précieuses ridicules, Sganarelle, etc., etc., l'École des maris, les Fâcheux, l'École des femmes, Amphitryon, Pourceaugnac, Tartufe, le Misanthrope, l'Avare, le Malade imaginaire, comédies; une traduction de Lucrèce et plusieurs petites pièces perdues. Une des meilleures éditions est celle de Lefèvre, Paris, 1823, 8 vol. in 8°.

Mollevault, né en 1777, à Nancy, auteur vivant. — Les Amours d'Héro et de Léandre. Élégies de Tibulle, traduites en vers; Catulle, traduit en vers; Élégies de Properce, traduites en vers, et autres traductions.

Montaigne (Michel de), né en 1533, en Périgord, mort en 1592. — Les Essais; Voyage en Italie. Une des meilleures éditions est celle de V. Leclerc, Paris, Lefèvre, 1826, 8 vol. in-8°.

Montesquieu (Charles de Secondat), président au parlement de Bordeaux, né le 18 janvier 1689, au château de la Brède près de Bordeaux, mort le 10 février 1755.— Lettres Persanes; le Temple de Gnide; Essai sur le goût; Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains; de l'Esprit des lois; Dialogues de Sylla et d'Eucrate; Lysimaque, etc. La meilleure édition est celle de Lefèvre, Paris, 1826, 8 vol. in-8°.

Musset (Alfred de), auteur vivant. — Contes d'Espagne et d'Italie; un spectacle dans un fauteuil; Poésies diverses; drames en prose et articles publiés dans les Revues. Bruxelles, Hauman et Ce. 1 vol. in-18.

Napoléon Bonaparte, empereur des Français, né le 15 août 1769 à Ajaccio, mort le 5 mai 1821 à l'Ile Sainte-Hélène.—La correspondance inédite, officielle et confidentielle, Paris, Pankoucke, 7 v. in-8°, 1819; OEuvres de Napoléon, Pankoucke, 1821, 5 v. in-8°; Mémoires pour servir à l'Histoire de France, sur les manuscrits de Napoléon, Paris, 1822-1825, 8 v. in-8°.

Naudet (Joseph), professeur au collége de France, né le 18 décembre 1786, à Paris, auteur vivant. — Histoire de la guerre des esclaves en Sicile, sous les Romains, traduite du Sicilien Serosani; Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence de la monarchie des Goths, en Italie; Essai de rhétorique; Conjuration d'Étienne Marcel, contre l'autorité royale; des Changements opérés dans toutes les parties de l'administration de l'empire romain, sous les règnes de Dioclétien et de ses successeurs, jusqu'à Julien.

Necker (Jacques), ministre sous Louis XVI, né le 30 septembre 1732, à Genève, mort le 9 avril 1804, à Genève. — De l'Administration de M. Necker, par lui-même; Pouvoir exécutif dans les grands États; Réflexions offertes à la Nation française (plaidoyer pour Louis XVI); de la Révolution française; Cours de morale religieuse, extrait de l'Écriture sainte; Dernières vues de Politique et de Finances.

Necker (Mme de Saussure), auteur contemporain, a écrit plusieurs livres de morale et d'éducation, entre autres : de l'Education progressive. Bruxelles, Hauman, 2 vol. in-18.

Neufchateau (François de), président du sénat, né le 17 avril 1750, en Lorraine, mort le 8 janvier 1828, à Paris. — Paméla, drame; les trois Nuits d'un Goutteux; de l'Institution des enfants; divers morceaux de critique littéraire; remarques sur l'Agriculture; les Tropes, poëme, etc.

Nicole (Pierre), de Port-Royal, né en 1625, à Chartres, mort en 1695. — Epigrammatum delectus ex omnibus poetis, cum dissertatione; deux traités sur la Foi de l'Église catholique, touchant l'Eucharistie; Lettres sur l'Hérésie imaginaire; de l'Unité de l'Église; Essai de morale et Instructions théologiques, 25 vol. in-12.

Nodier (Charles), né à Besançon, le 29 avril 1783, encore vivant. — Les Tristes, la Napoléone, le Proscrit, le Peintre de Salsbourg, Jean Sbogar, Thérèse Auber, Adèle, Smarra, Trilby, la Fée aux miettes, le roi de Bohème, Mlle de Marsan, romans; le dernier Banquet des Girondins; Rêveries; Mélanges; souvenirs de jeunesse; Notions de linguistique; plusieurs dictionnaires; notices biographiques et littéraires, un grand nombre d'articles dans les Revues et journaux. OEuv. complètes, Hauman et Ce. 17 v. in-18.

Noé (de), évêque de Troyes, né en 1724, au château de la Grimaudière dans le diocèse de La Rochelle, mort en 1802, à Troyes. — Ses œuvres, contenant ses Discours, Traductions, etc., ont été publiées par M. Auguis, 1 vol. in-8°.

Orléans (Pierre-Joseph d'), né en 1644, à Bourges, mort en 1698.—Histoire des révolutions d'Angleterre; Histoire des révolutions d'Espagne; Histoire de M. Constance, premier ministre du roi de Siam, et de la dernière révolution de cet État; Histoire des deux conquérants tartares Chunchi et Camhi, qui ont subjugué la Chine; Vies du P. Charles Spinola, du P. Cotton, du P. Ricci, de Marie de Savoie et de l'Infante Isabelle sa fille, de saint Stanislas Kotska, et de L. de Gonzague; Sermons et Instructions chrétiennes sur diverses matières.

Palissot de Montenoy (Charles), né le 3 janvier 1730, à Nanci, mort le 15 juin 1814. — Petites Lettres contre de grands philosophes; la Dunciade, poëme; les Philosophes, le Cercle, les Nouveaux Ménechmes, le Satirique ou l'Homme dangereux, les Courtisanes, comédies; Mémoires sur la littérature; le Génie de Voltaire. OEuvres complètes, 6 vol. in-8°, Paris, 1809.

Parny (le chevalier Évariste-Désiré de), né en 1753, à l'île Bourbon, mort le 5 décembre 1814. — Des Élégies; Épître aux insurgents de Boston; la Guerre des Dieux; les Déguisements de Vénus; le Paradis Perdu; les Rose-Croix; Isnel et Asléga; la Journée champêtre, poëme, etc.

Pascal (Blaise), né le 19 juin 1623, en Auvergne, mort le 19 août 1662. — Histoire de la Roulette; Traité de l'équilibre des liqueurs; Traité de la pesanteur de la masse de l'air; Lettres à un Provincial; les Pensées; plusieurs Opuscules mathématiques. Édition complète, Paris, Bossut, 5 v. in-8°.

Péron (François), né le 22 août 1775, à Cirilly, mort le 14 décembre 1810. — Observations sur l'Anthropologie; Voyage de découvertes aux terres australes, pendant les années 1800-1804; plusieurs Mémoires sur l'histoire naturelle; Notice sur l'habitation des animaux marins; Mémoires sur le nouveau genre pyrorosme; Précis d'un mémoire sur la température de la mer à différentes profondeurs; Histoire générale et particulière des Méduses.

Pichat, auteur vivant. — A fait la tragédie de Léonidas.

Piron (Alexis), né le 9 juillet 1689, à Dijon, mort le 21 janvier 1773. — Un grand nombre de pièces pour le théâtre de la Foire; Callisthène, Gustave Wasa, Fernand Cortez, tragédies; la Métromanie; poésies diverses : Odes, Contes, Épigrammes; 1 vol. de bons mots. OEuvres complètes, Paris, 1776, 7 vol. in-8°.

Poucqueville, auteur vivant. — Voyage en Grèce; Histoire de la régénération de la Grèce.

Pougens, auteur contemporain. —Contes en vers; Les Quatre Saisons; les Quatre Ages, etc., etc.

Poulle (l'abbé Louis), né en 1702, à Avignon, mort le 2 novembre 1781. — Panégyrique de saint Louis; plusieurs Discours et Sermons, réunis en 2 vol., Lyon, 1818.

Quinault (Philippe), né le 3 juin 1635, à Paris, mort le 26 novembre 1688, à Paris. — Les Rivales, la Mère coquette, l'Astrate, comédies; l'Amour sans faiblesse, nouvelle; la Description de Sceaux, poëme; les Fêtes de l'Amour et de Bacchus, Alceste, Théide, le Carnaval, Atys, Isis, Proserpine, le Triomphe de l'Amour, Persée, Phaéton, Amadis de Gaule, Roland, le Triomphe de la Paix, Armide, la Grotte ou l'Églogue de Versailles, Méduse, opéras. OEuvres complètes, Paris, 1778, 5 vol. in-12.

Racan (Honorat de Beuil, marquis de), né en 1589, à la Roche-Racan, mort en février 1670. — Les Bergeries; Lettres diverses; les 7 Psaumes de la pénitence; Poésies diverses : Odes sacrées; Mémoires pour la vie de Malherbe; dernières OEuvres et Poésies chrétiennes. L'édition la plus complète est celle de Coustellier, Paris, 1724, 2 vol. in-12.

Racine (Jean), né le 21 décembre 1639, à La Ferté-Milon, mort le 22 avril 1699. — La Thébaïde ou les Frères ennemis, Alexandre, Andromaque, Britannicus, Bérénice, Bajazet, Mithridate, Iphigénie, Phèdre, Esther, Athalie, tragédies; Plan du 1er acte d'Iphigénie en Tauride; les Plaideurs, comédie; la Nymphe de la Seine, la Renommée aux Muses, Odes, Idylles sur la Paix, Épigrammes; Hymnes, traduites du Bréviaire romain; Cantiques spirituels; Lettres à l'auteur des Hérésies imaginaires; Lettres à Boileau, etc.; Discours pour la réception de MM. l'abbé Colbert, Corneille, Bergeret, etc.; extrait du Traité de Lucien de l'Histoire; Fragments historiques; Réflexions pieuses sur l'Écriture sainte; *ouvrages attribués à Racine :* Discours prononcé par M. l'abbé Colbert; Relation de ce qui s'est passé au siége de Namur; la traduction (du moins pour un tiers) du Banquet de Platon; Abrégé de l'Histoire de Port-Royal. Une des meilleures éditions est celle de Lefèvre, Paris, 1825, 7 vol. in-8°.

Racine (Louis), né le 6 novembre 1692, à Paris, mort le 29 janvier 1763. — La Grâce, la Religion, poëmes; des Odes tirées des livres saints; des Épîtres, sur l'homme, sur l'âme des bêtes, etc.; Poésies diverses, entre autres l'Ode sur l'harmonie; Réflexions sur la poésie; Mémoires sur la vie de Racine; Remarques sur les tragédies de Racine, avec un Traité de la poésie dramatique, le Paradis perdu de Milton, traduit avec les remarques d'Addison. OEuvres complètes, Paris, Lenormand, 1808, 6 vol. in-8°.

Ramond, né en 1755, à Strasbourg, mort en 1827. — Observations faites dans les Pyrénées pour servir de suite à des Observations faites dans les Alpes; Voyage au Mont Perdu; Lettres de William Coxe à William Melmoth, sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse, traduites de l'anglais; Opinions sur les lois constitutionnelles, leurs caractères distinctifs, etc.

Raynal (Guillaume-Théodore-François), abbé, né le 11 mars 1711, à Saint-Genez, mort le 6 mars 1796, à Chaillot. — Histoire du Stathoudérat; Histoire du parlement d'Angleterre; le Mémorial de Paris d'Antonini; Anecdotes littéraires; Anecdotes historiques, militaires et politiques de l'Europe; Mémoires politiques de l'Europe; l'École Militaire; Histoire du divorce de Henri VIII; Histoire philosophique et politique des établissements des Européens dans les deux Indes; plusieurs Opuscules, Lettres, Traités, etc.

Raynouard, de l'Académie française, né le 18 septembre 1761, mort il y a quelques années.—Tragédie: les Templiers; Recherches sur l'ancienneté de la langue romane : Grammaire romane; poëmes : Machabées, Socrate dans le temple d'Aglaure; Caton d'Utique, tragédie en 3 actes et en vers; choix des Poésies originales des troubadours, 6 vol. in-8°.

Regnard (Jean-François), né le 8 février 1655, à Paris, mort en septembre 1709. — Pour le théâtre Italien, la Descente de Mezzetin aux enfers, l'Homme à bonnes fortunes, etc., comédies; une parodie d'Ariset, Galatée, Lucrèce, tragédie burlesque, la Foire Saint-Germain, la Suite de la Foire Saint-Germain, etc., comédies; le Joueur, le Distrait, Démocrite amoureux, le Retour imprévu, les Folies amoureuses, les Ménechmes, le Légataire universel, etc., comédies; quelques poésies, Épîtres, Satires; la Provençale, roman; Voyage en Flandre,

Hollande, Danemark, Suède, Laponie, Pologne, Allemagne; Voyage à Chaumont, Voyage en Normandie, en prose et en vers. OEuvres complètes, Paris, Crapelet, 1822, 6 vol. in-8°.

Retz (Paul de Gondi, cardinal de), né en Brie en 1614, mort le 24 août 1679. — Conjuration de Fiesque; Mémoires, imprimés pour la première fois en 1717, avec les mémoires de Joly et de la duchesse de Nemours, 6 vol. in-12.

Richer (Henri), né en 1685, à Longueil, mort le 12 mars 1748, à Paris. — La traduction en vers des Églogues de Virgile; des Églogues; des Cantates; les huit premières héroïdes d'Ovide, en vers français; des Poésies diverses; des Fables en vers; Sabinus et Éponine, Coriolan, tragédies; la Vie de Mécène.

La Rochefoucault (François duc de), né en 1619, mort le 17 mars 1680. — Il nous reste de lui les Maximes et des Mémoires sur la régence d'Anne d'Autriche. OEuvres complètes, Paris, 1825, 1 v. in-8°.

Rollin, recteur de l'université, né en 1661, à Paris, mort en 1741. — Traité des Études; Histoire ancienne; Histoire romaine; Discours et Opuscules divers. La meilleure édition est celle de Le Tronne, 30 vol. in-8°.

Rosset (Pierre-Fulcran), conseiller à la cour des aides de Montpellier, mort en 1788, à Paris. L'Agriculture ou les Géorgiques françaises, poëme.

Rotrou (Jean de), né en 1609, à Dreux, mort le 27 juillet 1650. — Plus de 40 pièces de théâtre, dont 35 imprimées; entre autres, St. Genest, Cosroës et Venceslas, tragédies. La seule édition complète est celle de Paris, 1820, 5 vol. in-8°.

Roucher (Jean-Antoine), né en 1745, à Montpellier, mort en 1794. — Les Mois, poëme; des Poésies insérées dans les journaux et les almanachs; de la Richesse des nations, traduit d'Adam Smith; quelques Lettres sur les inscriptions latines et françaises. Il fut un des éditeurs de la collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France; il a laissé plusieurs ouvrages inédits.

Rousseau (Jean-Baptiste), né le 6 avril 1670, à Paris, mort le 17 mars 1741, à Bruxelles. — Jason ou la Toison d'or, Vénus et Adonis, opéras; le Flatteur, le Capricieux, comédies; des Odes, des Cantates, des Épîtres, des Allégories, la Correspondance. OEuvres complètes, Paris, Lefèvre, 1820, 5 vol. in-8°.

Rousseau (Jean-Jacques), né le 28 juin 1712, à Genève, mort le 3 juillet 1778, à Ermenonville. — Les Confessions; Discours; Politique; la Nouvelle Héloïse; Émile; Lettres de la Montagne; Lettres à d'Alembert; Théâtre; Mélanges; Écrits sur la Musique; Dictionnaire de Musique; Écrits sur la Botanique; Dialogues; la Correspondance, etc., etc. Parmi les nombreuses éditions on distingue celle de Dalibon, Paris 1825, 27 vol. in-8°.

Roux de Laborie, né en 1769, à Albert, encore vivant. — Éloge du cardinal d'Estonville; Mémoires sur divers sujets.

Royou, auteur contemporain. — Fables, etc.; Précis de l'histoire ancienne, 1802, 4 vol. in-8°; Histoire du Bas-Empire, 1803, 4 vol. in-8°.

Royer-Collard (Pierre-Paul), membre de la chambre des députés, né en 1770, à Vitry, encore vivant. — Plusieurs discours aux diverses assemblées législatives.

Rulhière (Claude de), né en 1735, à Bond, mort le 30 juin 1791. — Discours en vers sur les Disputes; un poëme des Jeux de Mains; seize Épîtres en vers; sept Lettres en vers et prose; dix-huit Contes; trente et une Épigrammes; Poésies diverses; Anecdotes sur Richelieu; de l'Action de l'opinion sur les gouvernements; le Comte de Vergennes; Éclaircissements historiques sur la révocation de l'Édit de Nantes; Histoire ou anecdotes sur la révolution de Russie; Histoire de l'anarchie de Pologne.

Sainte-Beuve, né en 1796, encore vivant. — Joseph Delorme, les Consolations, poëmes; Histoire de la poésie française au xvie siècle, Paris, 1828, 2 vol. in-8°; Caractères et Portraits littéraires, 6 vol. in-18, Hauman et Ce, 10 vol., un grand nombre d'articles dans les Revues et journaux.

Sainte-Croix (Guillaume-Emmanuel baron de), né le 5 janvier 1746, à Mormoiron, mort le 11 mars 1809. — Examen critique des historiens d'Alexandre; l'Ezour Vedam ou ancien commentaire du Vedam, avec notes, éclaircissements; de l'État et du Sort des colonies des anciens peuples; Observations sur le traité de paix entre la France, l'Espagne et l'Angleterre; Histoire des progrès de la puissance navale d'Angleterre; Recherches historiques sur les mystères du Paganisme; des anciens Gouvernements fédératifs et de la Crète; plusieurs Mémoires sur l'histoire et la géographie anciennes.

Saint-Lambert (Charles-François, marquis de), né en 1717, à Vérélize, mort le 9 février 1803. — Les Saisons, poëme; des Fables orientales; des Poésies fugitives; l'Abenaki; Sara Th.... Ziméo; les deux Amis, etc., contes; le Soir, le Matin, les Consolations de la Vieillesse, poëmes; Principes des mœurs chez toutes les nations, ou Catéchisme universel; plusieurs articles de l'Encyclopédie; Essai sur la vie et les ouvrages d'Helvétius; Réflexions sur le véritable objet des éloges proposés par l'Académie, etc.

Saint-Pierre (Jacques-Henri Bernardin de), né le 19 janvier 1737, au Havre, mort le 21 janvier 1814. — Voyage à l'Ile-de-France; Paul et Virginie; l'Arcadie; Études de la nature: Vœux d'un solitaire; la Chaumière indienne; les Harmonies de la nature; la Mort de Socrate; dix Mémoires sur les institutions de morale; Correspondance. L'édition la plus complète est celle d'Aimé-Martin, Paris, 1818, 12 v. in-8°.

Saint-Réal (César-Richard, abbé de), né en 1639, à Chambéry, mort en septembre 1692. — Mémoires de la duchesse de Mazarin; de l'Usage de l'histoire; la Conjuration des Espagnols contre Venise; les Conjurations des Gracques; Discours sur la Valeur; Vie de Jésus-Christ; Éclaircissements sur le discours de Zachée à Jésus-Christ; Césarion; Entretiens sur l'histoire romaine; Opuscules sur Marius, Sylla, Lucullus, César, Marc-Antoine, Lépide; de la Critique; Lettres de Cicéron à Atticus, traduites en français; Relation de l'Apostasie de Genève. OEuvres complètes, édition Perau, Paris, 1757, 8 vol. in-12.

Saint-Simon (Louis de Rouvroy, duc de), né en 1675, mort à Paris en 1755. — Mémoires, dont l'édition la plus complète est celle de Paris, 1829, 21 vol. in-8°.

Saint-Victor, né vers 1775, à Nantes. — L'Espérance, poëme; le Voyage du poëte; Odes d'Anacréon, traduites en vers; Tableau historique et pittoresque de Paris, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours, Ode sur la révolution française; Ode sur la 1re et la 2e restauration.

Salvandy, né en 1794, député et ministre de l'instruction publique, encore vivant. — Alonzo ou l'Espagne contemporaine, 4 vol. in-8°; la préface du roman de Nathalie; un grand nombre de Pamphlets, d'Écrits et Observations Politiques.

Sarrazin (Jean-François), né vers 1603, à Hermonville, mort en 1654, à Pézénas.—Histoire du siége de Dunkerque; la Conspiration de Walstein, non achevée; la Vie d'Atticus, traduite de Nepos; S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux, dialogue; Opinions sur l'origine du nom et du jeu des échecs; la Pompe funèbre de Voiture; deux Satires, l'une en vers latins, l'autre en vers français, contre Montmaur. OEuvres complètes, Paris, 1694, 1 vol. in-12.

Saurin (Jacques), pasteur protestant, né en 1677, à Nîmes, mort en 1730.—Collection des Sermons; La Haye, 1749, 12 vol. in-8°. Discours historiques, théologiques et moraux, 1620, 2 vol. in-f°.

Ségur (de), lieutenant général, né en 1780, à Paris, encore vivant. — Histoire de la campagne de Russie; Continuation de l'histoire de France commencée par son oncle.

Servan, avocat général, né en 1737, à Romans, mort en 1807, à Paris. — OEuvres choisies de Servan; Dictionnaire des Anonymes.

Sévigné (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de), née le 16 février 1627, en Bourgogne, morte le 18 avril 1696. — Les Lettres à sa fille et à différents personnages. L'édition la plus complète est celle de Monmerqué, Paris, Blaise, 1818, 11 vol. in-8°.

Simonde de Sismondi, né le 9 mai 1773, à Genève, auteur vivant. — Tableau de l'Agriculture toscane; Histoire des Italiens du moyen âge; du Papier-monnaie dans les États autrichiens; Examen de la constitution française: Histoire des Français; Histoire des littératures du Midi; De la Décadence de l'Empire. OEuvres complètes, Bruxelles, Dumont, 29 v. in-8°.

Soumet (Alexandre), auteur contemporain. — Clytemnestre, tragédie; Poésies diverses.

Stael-Holstein (Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de), née le 22 avril 1766, morte le 14 juillet 1817. — De l'Influence des passions; de la Littérature; dix Années d'exil; Delphine; Corinne; de l'Allemagne; de la Révolution française; Essais dramatiques; Mélanges et Écrits divers. OEuvres complètes, Paris, 1821, 17 vol. in-8°.

Stassart (baron de), président du sénat belge, né le 2 septembre 1780, à Malines, auteur vivant. — Bagatelles sentimentales; Dieu est l'amour le plus pur, traduit de l'allemand: Régulus aux Romains; Fables, Épîtres, Chansons, Épigrammes; Pensées de Circé, chienne célèbre.

Suard (Jean-Baptiste-Antoine), né le 15 janvier 1734, à Besançon, mort le 20 juillet 1817. — Lettre écrite de l'autre monde à M. Fréron, par Desfontaines; traduction des deux premiers Voyages de Cook; Variétés littéraires; Histoire du règne de Charles-Quint; Vie de David Hume, par lui-même; Histoire de l'Amérique, par Robertson, traduction; Mélanges de littérature. Collaborateur de la Biographie et éditeur de plusieurs ouvrages.

Suchet, maréchal de France, né en 1772, à Lyon, mort le 7 janvier 1826, à Marseille. — Mémoires.

Sue (Eugène), auteur vivant. — Plik et Plok, Atar Gull, la Salamandre, la Mouche causeuse, la Coucaratcha, la Vigie de Koat-Ven, romans. Diverses nouvelles et contes. Bruxelles, Hauman et Cᵉ. 13 vol. in-18.

Tastu (madame Amable), poëte vivant. — Chroniques de France, Odes et Poésies diverses. Bruxelles, Laurent, un vol. in-32.

Terrasson (l'abbé Jean), né en 1670, à Lyon, mort le 15 septembre 1750, à Paris. — Dissertation critique sur l'Iliade d'Homère; Addition à la Dissertation critique; trois Lettres sur le nouveau système des finances; Mémoires pour justifier la compagnie des Indes; Séthos, histoire de l'ancienne Égypte; Histoire de Diodore de Sicile, traduction; la Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison.

Thierry (Augustin), né en 1795, encore vivant. —Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands; Lettres sur l'histoire de France; nouvelles Lettres sur l'histoire de France. OEuvres complètes, Bruxelles, Hauman, un vol. grand in-8°.

Thiers, président du conseil des ministres, encore vivant. — Histoire de la révolution française; un grand nombre de discours aux chambres.

Thomas (Antoine-Léonard), né le 10 octobre 1732, à Clermont-Ferrant, mort en 1785, à Oullins, près de Lyon. — Réflexions philosophiques et littéraires sur le poëme de la Religion naturelle; Ode à M. Moreau de Séchelles; Mémoires sur les causes des tremblements de terre; Jumonville, poëme en 4 chants; Amphion, opéra; le Czar Pierre Iᵉʳ, poëme; Essai sur les Éloges; éloges de Maurice de Saxe, du chancelier d'Aguesseau, de Duguay-Trouin, de Sully, de Descartes, de Louis le Dauphin, de Marc-Aurèle; Épître au peuple; Odes sur les devoirs de la société, et quelques autres pièces de vers; Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes; Traité de la langue poétique; une traduction en vers de la satire X de Juvénal. OEuvres complètes, Paris, Verdière, 1825, 6 vol. in-8°.

Treneuil (Joseph), né le 27 juin 1763, à Cahors, mort le 7 mars 1808. — L'Esclavage des Nègres, les Tombeaux de Saint-Denis, poëmes; l'Orphelin du Temple; le Martyre de Louis XVI; la Captivité de Pie VII: Épître sur la Mode, le Chant funèbre sur la mort de Josias; la Fête nuptiale (pour le mariage de l'empereur); Ode sur la naissance du roi de Rome. Il fut un des collaborateurs de la Biographie.

Vauvenargues (Luc de Clapier de), né le 6 août 1715, à Aix, mort en 1746. —Introduction à la connaissance de l'esprit humain; Réflexions sur divers auteurs; des Caractères et des Maximes; des Dialogues, des Pensés diverses, des Paradoxes, et un Éloge de Louis XV; une Méditation sur la foi, etc. Édition de Belin, Paris, 1820, 1 v. in-8°.

Vertot (l'abbé René Aubert), né le 25 novembre 1655, au château de Benetot, mort le 15 juin 1735. —Histoire des révolutions de la république romaine, de Suède, de Portugal; Histoire de l'Ordre des chevaliers de Malte; Traité de la mouvance de Bretagne; des Discours académiques. OEuvres choisies, Paris, 1821, 12 v. in-8°.

Vigny (le comte Alfred de), auteur vivant. — Cinq-Mars, Stello, Servitude et Grandeurs militaires; Poëmes divers; le More de Venise, la maréchale d'Ancre, Chatterton, drames. OEuvres complètes, Bruxelles, Hauman, 3 vol. in-18.

Villemain (Abel), pair de France, ministre de l'instruction publique, né le 9 juin 1791, auteur vivant. — Éloges académiques; Histoire de Cromwell; Mélanges de littérature; Lascaris. Cours de littérature. OEuvres complètes, Bruxelles, Hauman et Cᵉ. 13 vol. in-18.

Villers (Charles-François de), né le 4 novembre 1767, à Bolchen en Lorraine, mort le 26 février 1815. — Le Magnétiseur amoureux, roman; les Députés aux états généraux, satire; Examen du serment civique; Regrets d'un aristocrate sur la destruction des moines; de la Liberté; Coup d'œil sur les universités de l'Allemagne; Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature en Allemagne, 1809; traduction du Commerce de Reimarus; Constitutions des villes anséatiques; Essai sur l'esprit et l'influence de la

réformation de Luther; Lettre sur l'abus des grammaires; Relation abrégée du Voyage de la Pérouse; Lettres westphaliennes; Lettre à M. Cuvier; Heeren, sur l'influence des Croisades, traduit en français.

Vincent de Paule (saint), né en 1576 dans les Landes, mort le 27 septembre 1660. — A laissé quelques écrits dont plusieurs sermons.

Voiture (Vincent), né en 1596, à Amiens, mort en 1648. — Des Lettres et des Poésies; Histoire d'Alcidalis et de Zélide, roman non achevé; quelques Poésies latines, espagnoles, italiennes. OEuvres complètes, Paris, 1729, 2 v. in-12.

Volney (Constant-François), sénateur, né le 3 février 1757, à Craon, mort le 25 avril 1820. — Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique; Voyage en Égypte et en Syrie; Considérations sur la guerre des Turcs; Ruines, ou Méditations sur les révolutions des empires; la Loi naturelle, ou Catéchisme du citoyen français; Simplification des langues orientales (l'arabe, le persan, le turc, l'hébreu); Vues nouvelles sur l'enseignement des langues orientales; Vocabulaire de la langue des Miamis, etc.; Histoire de Samuel, inventeur du sacre des rois; État de la Corse. OEuvres complètes, Paris, 1821, 8 vol. in-8°.

Voltaire (François-Marie Arouet de), né le 26 février 1694, à Chatenay, mort le 30 mai 1778. — Théâtre : OEdipe, Marianne, Brutus, la Mort de César, Zaïre, Alzire, Mérope, le Fanatisme, Sémiramis, Oreste, Catilina, Adélaïde du Guesclin, le Duc de Foix, l'Orphelin de la Chine, Tancrède, Zulime, Olympie, le Triumvirat, les Scythes, tragédies, et un grand nombre d'autres pièces; l'Indiscret, l'Enfant prodigue, Nanine, la Prude, l'Écossaise, etc., comédies; la Princesse de Navarre, ballet; le Temple de la Gloire, opéra; la Henriade, poëme épique: la Pucelle; le poëme de Fontenoy, le Temple du Goût; les discours sur l'Homme; le poëme sur la Loi naturelle; le poëme sur le désastre de Lisbonne, et autres petits poëmes; un grand nombre de Contes, de Satires, d'Épîtres et de Poésies diverses; Romans; Commentaires sur Corneille; beaucoup d'Opuscules en prose; Histoire de Charles XII; Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand; Histoire du parlement de Paris; le Siècle de Louis XIV; Précis de celui de Louis XV; Annales de l'Empire; Abrégé d'histoire universelle; Essai sur les mœurs et l'esprit des nations; Lettres philosophiques (ou Lettres anglaises); les Éléments de la philosophie de Newton; la Philosophie de l'histoire; Histoire de l'établissement du christianisme; l'Examen important de milord Bolingbroke; Dictionnaire philosophique; Questions sur l'Encyclopédie; Mélanges philosophiques, littéraires et historiques; Fragments historiques, etc., etc.; une Correspondance immense. Parmi les nombreuses éditions, on distingue celle de Dalibon, Paris, 1828, 95 v. in-8°, et celle de Beuchot, Paris, 1828, 70 v. in-8°.

TABLE DES MATIÈRES.

Avertissement. i
Préface. iij
Résumé de l'histoire de la littérature française. vij
Règles de l'art d'écrire. x v

NARRATIONS.

Première partie. — Prose. 1
Narration oratoire. Préceptes du genre. Marmontel. 3
Mort de Turenne. Mascaron. 4
Même sujet. Fléchier. *id.*
Même sujet. Mme de Sévigné. 5
Mort de Henriette d'Angleterre. Bossuet. 6
Modèle d'exercice. Thomas. *id.*
Douleur de Mme de Longueville en apprenant la mort de son fils. Mme de Sévigné. 7
Bataille de Rocroi. Bossuet. *id.*
Combat naval de Duguay-Trouin. Thomas. 8
Incendie de la Flotte turque à Tchesmé. Rulhière. *id.*
Maldonata, ou la Lionne reconnaissante. Raynal. 9
Combat du Taureau. Florian. 10
Catinat à l'Hôtel des Invalides. La Harpe. 11
Mort de Vatel. Mme de Sévigné. *id.*
Calme au milieu de l'Océan. Marmontel. *id.*
Symptômes et ravages d'un ouragan à l'Ile-de-France. Bernardin de Saint-Pierre. 12
Songe de Marc-Aurèle. Thomas. *id.*
Jugements exercés en Égypte sur les morts. Le même. 13
L'orage et la caverne des serpents au Pérou. Marmontel. *id.*
Les Catacombes. Chateaubriand. 15
La Peste d'Athènes. Barthélemy. *id.*
La Peste de Florence. Sismondi. 16
Passage des Alpes, par François Ier. Gaillard. 18
Les Religieux du mont Saint-Bernard. Mallet du Pan. *id.*
La Témérité punie et la Valeur récompensée. Garnier. 19
Le premier Homme fait l'histoire de ses premiers mouvements, de ses premières sensations, de ses premiers jugements, après la création. Buffon. 21

TABLEAUX.

L'Homme. Kératry. 23
Dignité de l'Homme, excellence de sa nature. Buffon. *id.*
Origine et mobile de l'industrie humaine. Volney. 24
Sully dans la retraite. Thomas. *id.*
Modestie de Turenne. Fléchier. *id.*
Même sujet. Mascaron. 25
Règne de Louis XIV. Villemain. *id.*
Mort du Maréchal de Saxe. Thomas. *id.*
L'Infortune, la Vertu et l'Héroïsme. Fiévée. 26
Les Prisons. Servan. *id.*
Vie privée de Fénélon. La Harpe. 27
Le Clergé de France. Roux de Laborie. *id.*
La Nature brute et la Nature cultivée. Buffon. 27
L'Ordre et le Désordre dans le monde physique. Bergasse. 29
Les Montagnes de la Suisse. J.-J. Rousseau. 30
Paysages de la Suisse. Depping. *id.*
Coup d'œil sur l'Espagne. Le maréchal Suchet. 31
Les Forêts et les Habitants des régions glaciales. Lacépède. *id.*
Les Forêts consacrées au culte des Druides. De Marchangy. 32
Le Spectacle d'une belle Nuit dans les Déserts du nouveau monde. Chateaubriand. 33
Les Nuages. Bernardin de Saint-Pierre. *id.*
Bienfaits des Vents. Cousin Despréaux. 34
De la Nature dans l'Amérique méridionale. Lacépède. *id.*
Rome antique. Chateaubriand. 35
Campagne et aspect de Rome moderne. Le même. *id.*
Réveil d'un Camp. Le même. 36
Le grand Général et son armée, au moment d'une bataille. La Harpe. *id.*
Même sujet, sous un autre point de vue. Mascaron. *id.*
Prière du Soir à bord d'un vaisseau. Chateaubriand. 37
Les Invalides au pied des autels. Necker. *id.*
Le Volcan de Quito. Marmontel. *id.*
L'Éruption d'un Volcan et ses ravages. Lacépède. 38
Phosphorescence de la Mer. Péron. 39
La Cataracte de Niagara. Chateaubriand. *id.*
La Vallée de Tempé. Barthélemy. *id.*
La Vallée de Campan. Ramond. 40
Ruines des Monuments grecs. Castellan. 41
Les Mines et leurs Travaux. J.-J. Rousseau. *id.*
Les Tombeaux aériens. Chateaubriand. *id.*
L'Amour maternel. Alibert. 42
Les Feuilles. Kératry. *id.*
Le Lis et la Rose. Bernardin de Saint-Pierre. 43
La Rose et le Papillon. Le même. *id.*
Les Oiseaux et les Poissons. Cuvier. *id.*
Faiblesse du pouvoir de l'Homme contre celui de la Nature. Bernardin de Saint-Pierre. 44
Les Quatre Saisons. Charles Pougens. *id.*
Les Quatre Ages. Lacépède. 47

DESCRIPTIONS.

Description oratoire et historique. Préceptes du genre. Marmontel. 50
Théorie de l'Aurore. Bailly. *id.*
Lever du Soleil. J.-J. Rousseau. *id.*
L'Aurore et le Lever du Soleil Bernis. 51
Le Printemps du climat de la Grèce. Barthélemy. *id.*
L'Orage. Le même. 52
La Mer. Buffon. *id.*
Une Tempête dans les mers de l'Inde. Bernardin de Saint-Pierre. 53
L'Ouragan des Antilles. Raynal. *id.*
Les Alluvions. Cuvier *id.*

Le Fraisier, ou le Monde d'insectes sur une plante. Bernardin de Saint-Pierre. 54
Merveilles de la Nature, même dans les plus petits objets. Boufflers. 56
L'Apollon du Belvédère, ou le Génie dans l'art statuaire. Éméric David. id.
Le Laocoon. Le même. 57
L'Ésope de la Villa Albani. Le même. id.
Les Arbres et les Plantes funéraires. Bernardin de Saint-Pierre. id.
L'aspect des Pyramides d'Égypte. Volney. 59
Le Savant, l'Artiste et le Poëte sur les ruines de la Grèce. Laya. id.
Effet pittoresque des ruines de Palmyre, d'Égypte. Chateaubriand. 60
Les Ruines de Palmyre. Volney. 61
Les Ruines de Nicopolis. Poucqueville. id.
Le Khan ou Kiarvanserai. De Choiseul-Gouffier. 62
Les Mœurs hospitalières de l'Orient. Le même. id.
Le même Sentiment et la même Vertu dans les îles de la Grèce. Le même. 63
La ville de Tyr. Fénélon. 64
Vue du Liban. Volney. 65
Aspect physique et moral de Constantinople. Chateaubriand. id.
Le Mescbacebé. Le même. 66
Le Tage. Bory de Saint-Vincent. 67
Les Vendanges. Pougens. 68
Les Forêts agitées par les Vents. Bernardin de Saint-Pierre. id.
Les Déserts de l'Arabie Pétrée. Buffon. 69
Moyen de connaître les grands effets des variétés de la Nature. Le même. id.
L'Écureuil. Le même. 70
Le Chevreuil. Le même. id.
Le Chien. Le même. 71
Même sujet. Alibert. id.
Le Cheval. Buffon. 72
Le Cheval dompté. Bossuet. id.
La Chèvre et la Brebis. Buffon. id.
Le Lion et le Tigre. Le même. 73
La Fauvette. Le même. id.
Le Rossignol. Guéneau de Montbelliard. 74
Le Serin et le Rossignol. 75
L'Hirondelle. Guéneau de Montbelliard. id.
Le Paon. Buffon. id.
Le Cygne. Le même. 76
L'Oiseau-Mouche. Le même. 77
Les Insectes. Aimé-Martin. 78
Le Serpent. Chateaubriand. id.
Le Serpent devin. Lacépède. 79
Le Lézard gris. Le même. 80
Le Dragon. Le même. id.
Le Requin. Le même. 81

DÉFINITIONS.

Définition oratoire et philosophique. Préceptes du genre. Marmontel. 82
La Bible. Fénélon. 83
L'Écriture Sainte. Claude. 84
Idée d'une Providence universelle et spéciale. Bossuet. id.
De la Providence. Massillon. 85
La Religion. Le cardinal Maury. id.
L'Orateur chrétien. Villemain. id.
La Majesté royale. Bossuet. 86
Ce que c'est qu'un Roi. Maboul. id.
Le Riche et le Pauvre dans l'esprit du monde et dans l'ordre de la Providence. Cambacérès. id.
La Vérité. Massillon. 87
L'Hypocrisie. Bourdaloue. id.
Des fausses Vertus. Massillon. 88
L'Esprit. Fléchier. id.
Même sujet. D'Aguesseau. id.
L'Esprit et le Génie. Lacépède. 89
Le Bel Esprit. D'Aguesseau. id.
La Conversation. J.-J. Rousseau. id.
L'Amour-Propre. La Rochefoucauld 90
Même sujet. Nicole. id.
Même sujet. Massillon. 91
Ce qui fait les Héros. Bourdaloue. id.
La Médisance. Massillon. 92
Le Flatteur. Lafiteau. id.
Le Chancelier. Thomas. id.
Le Curé de Campagne. L'abbé de Boismont. 93
L'Homme de lettres. La Harpe. id.
Même sujet. Lacretelle aîné. 94
Une Armée. Fléchier. id.
Les Combats de mer plus terribles que ceux de terre. Thomas. 95
L'Avarice. Massillon. id.
L'Ambition. Bourdaloue. id.
Même sujet. Le même. 96
La police de Paris. Fontenelle. id.
La Vie humaine et les Hommes. Massillon. id.
La Cour et les Postes éminents. Saurin. 97
Le Monde. Massillon. id.
Même sujet. Le même. id.
La vraie Gloire. Raynal. 98
La Science. D'Aguesseau. 99
La Vraie Science de l'Histoire. Bossuet. ib.
La fausse et la véritable Érudition. D'Aguesseau. 100
Connaissance de soi-même. Nicole. ib.

FABLES ET ALLÉGORIES.

Objet et Caractère de la Fable. Préceptes du genre. La Harpe. 101
La Fable. Bailly. id.
Même sujet. Poucqueville. id.
La Fable et l'Allégorie. Barthélemy. 102
Les Divinités de la Grèce. Cousin-Despréaux. id.
Les Dieux d'Homère. Bossuet. 103
Le jeune Bacchus et le Faune. Fénélon. id.
Le Singe. Le même. id.
Le Lapin de La Fontaine. Le prince de Ligne. 104
Les Parvenus. Suard. id.
L'Académie silencieuse, ou les Emblèmes. L'abbé Blanchet. 105
Le Berger et le Troupeau. La Bruyère. id.
Le Séjour du Temps. De la Beaume. id.
Cybèle, ou la Terre. Bernardin de Saint-Pierre. 106
Les Harmonies de la Nature. Le même. id.
La Jalousie. Montesquieu. 107
La Mort et son cortége au pied du trône de Pluton. Fénélon. id.
La Mort. Chateaubriand. id.
Le Voyageur et le Palais. Kératry. 108
Le Palais de la Renommée. Chateaubriand. 109
Les Génies. Barthélemy. id.
Flore. Bernardin de Saint-Pierre. 110
La France. De Marchangy. id.
Les quatre Saisons. Girodet-Trioson. 111

MORALE RELIGIEUSE, OU PHILOSOPHIE PRATIQUE.

Préceptes du genre. Excellence de la Morale, seule étude digne du sage, ou Différence de la morale philosophique et de la philosophie religieuse. Marmontel. 114
Existence de Dieu. Massillon. 115
Même sujet. Fénélon. 116

La Création. BOSSUET. 118
La Verdure. DUGUET et D'ASFELD. id.
L'Être suprême. KÉRATRY. id.
Le Sentiment de la Divinité. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 119
L'Athéisme. VOLTAIRE. id.
Dieu et le Roi. DUBOSC. 120
La Loi des Souverains, ou le Roi, l'homme des peuples. FÉNÉLON. id.
L'Homme, ou le Corps et l'Esprit. LAROMIGUIÈRE. id.
Tout ne meurt pas avec nous. MASSILLON. 121
Même sujet. NECKER. id.
L'Immortalité de l'Ame. J.-J. ROUSSEAU. 122
L'Évangile. Le même. id.
L'Éloquence chrétienne. CHATEAUBRIAND. 123
Influence du Catholicisme sur les Beaux-Arts. CH. DE VILLERS. id.
La Conscience. MASSILLON. 124
Du Remords et de la Conscience. CHATEAUBRIAND. id.
Même sujet. J.-J. ROUSSEAU. id.
La Vraie et la Fausse Philanthropie. FÉNÉLON. id.
L'Amour de la Patrie. BARTHÉLEMY. 125
Servir sa Patrie. DE NOÉ. 126
Les jeunes Gens corrompus de bonne heure sont inhumains et cruels; le Jeune Homme sage jusqu'à vingt ans est le meilleur et le plus aimable des hommes. J.-J. ROUSSEAU. 127
La Victoire la plus glorieuse est celle que l'on remporte sur soi-même. MASSILLON. id.
L'Amitié. LACÉPÈDE. 128
L'extrême grandeur et la dernière petitesse de la Nature. PASCAL. id.
Faiblesse humaine. Le même. 129
La Scène du monde, ou Tout change, excepté Dieu. MASSILLON. 130
L'Oubli et l'Abandon des Pauvres. BOURDALOUE. id.
La Dureté envers les Indigents. MASSILLON. 131
Même sujet. L'abbé POULLE. id.
L'Emploi des Richesses. Le même. 132
Flatterie, Déguisement de la Vérité. MASSILLON. id.
Même sujet. Le même. 133
Aux Écrivains : Respect de la Vérité. THOMAS. id.
Histoire de la Philosophie. DE GÉRANDO. 134
De la Révolution opérée dans la Philosophie par Descartes. Le P. GUÉNARD. id.
Les bornes que la Religion doit mettre à l'Esprit philosophique. Le même. 135
Alliance de l'Esprit philosophique avec le Génie des Lettres et des Arts dans les productions du goût. Le même. id.
Influence de l'Esprit philosophique sur le style des écrivains. Le même. 136
Le véritable Homme de lettres, l'Homme de lettres citoyen. THOMAS. 137
La Retraite, essentielle au travail. LA HARPE. id.
La Solitude pour l'Homme de génie, pour le Sage. THOMAS. 138
Les Plaisirs naturels et l'Indépendance de la Vie champêtre, opposés aux Plaisirs factices et à la Servitude des Villes. BARTHÉLEMY. id.
Bonheur de l'Obscurité. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 139
La Vie champêtre. BERGASSE. id.
La Maison, les Amis et les Plaisirs de Jean-Jacques, à la Campagne, s'il était riche. J.-J. ROUSSEAU. 140
Bonheur de Jean-Jacques dans la solitude. Le même. 141
L'Ambition. BOURDALOUE. 142
Même sujet. MASSILLON. 143
La Mort d'Alexandre. BOSSUET. 144
Les Fléaux de Dieu. BALZAC. 144
La Gloire. THOMAS. 145
La Gloire humaine. BOSSUET. id.
Le Présent, l'Avenir. FÉNÉLON. id.
Le Duel. J.-J. ROUSSEAU. 146
Le Suicide. Le même. 147
Les Tombeaux. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. id.
Le Respect des Chinois pour les Tombeaux. Le même. 148
Rapidité de la vie. BOSSUET. id.
La Mort. MASSILLON. id.
Même sujet. BUFFON. 149
Loi universelle de la Mort. JOS. DE MAISTRE. 150
Félicité des hommes vertueux dans les Champs Élysées. FÉNÉLON. id.

LETTRES.

Préceptes du genre et modèle d'exercice. LA HARPE. 152
Madame de Sévigné à M. de Coulanges. 153
Madame de Sévigné à sa Fille. 154
Christophe Colomb au roi d'Espagne. id.
Anne de Boulen au roi Henri VIII, son mari. 156
Réponse du vicomte d'Orte, commandant de Bayonne, à Charles IX, qui lui avait ordonné de faire massacrer les protestants. id.
Balzac au cardinal de La Valette. 157
Voiture à mademoiselle de Rambouillet. id.
Pascal à la reine Christine. id.
Le duc de Montansier au Dauphin sur la prise de Philipsbourg. 158
Madame de Maintenon à madame de Montespan. id.
Le duc de Lorraine à l'Empereur. id.
Le marquis de Feuquières à Louis XIV, en faveur de son fils. 159
Voltaire à milord Harvey, garde des sceaux d'Angleterre. id.
La Beaumelle à Voltaire, après une commune disgrâce. 160
Exorde de l'Éloge de Catinat. LA HARPE. id.
Madame de Maintenon à sa nièce. 161
J.-J. Rousseau à un jeune homme qui demandait à s'établir à Montmorency pour y profiter de ses leçons. id.

DISCOURS ET MORCEAUX ORATOIRES.

Démosthènes et Cicéron. D'AGUESSEAU. 163
Union de la Philosophie et de l'Éloquence. Le même. id
Les Insectes d'un jour sur l'Hypanis, et Discours de l'un d'eux, qui, en mourant vers le soir, donne ses derniers avis à ses descendants et à ses amis. ANONYME. 164
Contre l'usage des viandes. J.-J. ROUSSEAU. 165
Éloge funèbre de Nephté, reine d'Égypte. TERRASSON. 166
Un Vieillard de Syracuse, au peuple assemblé pour délibérer sur le sort des prisonniers athéniens. ROLLIN. 1
Servilius, accusé d'avoir perdu quelques troupes en poursuivant les ennemis après la victoire, se défend devant le peuple. VERTOT. 168
L'Ombre de Fabricius aux Romains. J.-J. ROUSSEAU. 169
Invocation à la Paix. BUFFON. id.
Richard Ier, roi d'Angleterre, prisonnier de Henri V, empereur d'Allemagne, répond aux divers reproches que ce prince vient de lui faire. Le P. D'ORLÉANS. 170
Jacques Molay, grand maître des Templiers, à ses Juges. MÉZERAY. id.

La Pucelle d'Orléans sur le bûcher. MÉZERAY. 171
M. de Matignon au connétable de Bourbon, pour le détourner de négocier avec les ennemis de la France. Le même. id.
Renault aux principaux conjurés. SAINT-RÉAL. 172
Élisabeth, reine d'Angleterre, à l'ambassadeur de Marie Stuart, qui demandait qu'elle la fit déclarer, dans son parlement, héritière présomptive de sa couronne. Le P. D'ORLÉANS. 173
Henri IV à l'Assemblée des Notables. id.
Le Maréchal de Biron à Henri IV, à qui, dans une circonstance critique, on conseillait de se retirer en Angleterre. MÉZERAY. 174
Le Maréchal de Biron à ses Juges. Le même. id.
Gustave excite les Dalécarliens à délivrer la Suède de la tyrannie de Christiern. VERTOT. 175
Le duc de Rohan à ses troupes. id.
Sur le petit nombre des Élus. Le cardinal MAURY. 176
Discours d'un curé du Quercy à ses paroissiens. 177
Éloge de Louis XIV. RACINE. id.
Le Souverain, ou Louis XIV. LA BRUYÈRE. 178

EXORDES.

Préceptes du genre. Le cardinal MAURY. 180
Exorde de l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre. BOSSUET. 181
Modèle d'exercice. THOMAS. 182
Exorde de l'Oraison funèbre de Turenne. FLÉCHIER. id.
Modèle d'exercice. THOMAS. 183
Exorde de l'Éloge de Duguay-Trouin. Le même. 184
Exorde de l'Éloge de Catinat. LA HARPE. id.
Le Missionnaire Bridaine, dans un des premiers Temples et au milieu de la plus haute Compagnie de la capitale. Le cardinal MAURY. 185

PÉRORAISONS.

Préceptes du genre. MARMONTEL. 186
Péroraison de l'Éloge funèbre de Condé. BOSSUET. 187
Modèle d'exercice. THOMAS. 188
Péroraison de l'Éloge de Marc-Aurèle. Le même. id.
Péroraison de l'Éloge de Duguay-Trouin. Le même. 189
Péroraison de l'Éloge de Racine. LA HARPE id.
Exhortation à l'étude des Sciences naturelles. LACÉPÈDE. 190

DIALOGUES PHILOSOPHIQUES OU LITTÉRAIRES.

Préceptes du genre. MARMONTEL. 192
Démocrite, Héraclite. Comparaison de Démocrite et d'Héraclite, où l'on donne l'avantage au dernier, comme plus humain. FÉNÉLON. 193
Érostrate et Démétrius de Phalère. FONTENELLE. id.
Le Connétable de Bourbon et Bayard. — Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie. FÉNÉLON. 195
OEdipe sur le Cythéron. BALLANCHE. 196

CARACTÈRES OU PORTRAITS ET PARALLÈLES.

Préceptes du genre. MARMONTEL. 199

CARACTÈRES POLITIQUES.

Le Peuple athénien. BARTHÉLEMY. 200
Même sujet. L'abbé ARNAUD. 201
Les Mœurs de Sybaris. MONTESQUIEU. id.
Les Grecs, les Romains. MABLY. id.
Les Grecs et les Italiens. SISMONDI. 202
Les Nations modernes. CHATEAUBRIAND. 203
Les Français. DUCLOS. id.
Même sujet. RAYNAL 204
Les Arabes. Le même. id.
Plutarque. THOMAS. 205
Périclès. BARTHÉLEMY. 206
Alcibiade. Le même. 207
Alexandre. Le même. 208
Même sujet. MONTESQUIEU. 209
Socrate et Caton. J.-J ROUSSEAU. id.
Cicéron. THOMAS. 210
Pompée. VERTOT. id
César. Le même. 211
César et Henri IV. LA HARPE. id.
Constantin. NAUDET. 212
Julien et Marc-Aurèle. THOMAS. 213
Charlemagne. MONTESQUIEU. id.
Même sujet. DE FONTANES. 214
Saint-Louis. FÉNÉLON. id.
Saint Bernard. GARAT. 215
Nicolas Gabrino, *dit* Rienzi. BOISPRÉAUX. id.
Charles de Navarre. NAUDET. id.
Marcel et Robert le Coq. Le même. 216
Le Chancelier de l'Hospital. Le président HÉNAULT. id.
Philippe II. Charles LACRETELLE. 217
Henri de Guise, chef de la Ligue. Le même. id.
Sully. THOMAS. id.
Redmar. SAINT-RÉAL. 218
Walstein. SARRASIN. id.
Le Cardinal de Richelieu. FLÉCHIER. 219
Même sujet. DE FONTANES. id.
Cromwell. BOSSUET. 220
Mazarin. FLÉCHIER. id.
Le Cardinal de Retz. BOSSUET. id.
Même sujet. LA ROCHEFOUCAULD. id.
Même sujet. Le président HÉNAULT. 221
Saint Vincent de Paule. Le cardinal MAURY. id.
Colbert. Le président HÉNAULT. 222
Sully et Colbert. THOMAS. id.
Louvois. Le président HÉNAULT. 224
Turenne. THOMAS. id.
Turenne et Condé. BOSSUET. id.
Vauban. FONTENELLE. 225
Montausier et Bossuet. MASSILLON. id.
Guillaume III et Louis XIV. VOLTAIRE. id.
Le siècle d'Auguste et le siècle de Louis XIV. Le président HÉNAULT. 226
Charles XII et Pierre le Grand. VOLTAIRE. 227
Pierre le Grand, empereur de Russie. Le même. id.
Charles XII. Le même. id.
Même sujet. DE BONALD. 228
Frédéric le Grand, roi de Prusse. RAYNAL. id.
Même sujet. BOISMONT. 229
Malherbes. M. le duc DE LEVIS. id.

CARACTÈRES LITTÉRAIRES.

Homère. BARTHÉLEMY. 230
Æschyle. Le même. id.
Æschyle, Sophocle, Euripide. Le même. 231
Hippocrate, ou le vrai Médecin. Le même. 233
Platon. THOMAS. 235
Même sujet. DE SAINTE-CROIX. id.
Hérodote. Le même. 236
Thucydide. Le même. id.
Xénophon. Le même. 237
Même sujet. THOMAS. id.
Isocrate. Le même. 238
Démosthènes. Le cardinal MAURY. id.
Lucrèce. DE FONTANES. 239
Horace. Le même. id.
Ovide. LA HARPE. 240
Virgile et Théocrite. GARAT. id.
Pline le Naturaliste. BUFFON. 241
Tacite. THOMAS. id.

ème sujet. La Harpe. 242
Dante. Ginguené. 243
Montaigne. Villemain. id.
Milton. Le même. 244
Bossuet. Thomas. 245
Même sujet. Le cardinal de Bausset. id.
Bossuet orateur. Le cardinal Maury. 246
Bossuet historien. Chateaubriand. id.
Bossuet historien et orateur. Dussault. 247
Fléchier. Thomas. 249
Bossuet et Fléchier sur le même sujet. Dus id.
Bourdaloue. Le cardinal Maury. 250
Massillon. D'Alembert. id.
Pascal. De Fontanes. 251
Même sujet. Chateaubriand. id.
Boileau-Despréaux. De Fontanes. id.
La Bruyère. La Harpe. 252
Descartes et Newton. Fontenelle. id.
Descartes, Bacon, Leibnitz et Newton. Thomas. 253
Descartes et Gassendi. De Gérando. id.
Corneille jugé par Racine. 254
Bossuet et Corneille. D'Alembert. 255
Corneille et Racine. La Bruyère. id.
Même sujet. Fontenelle. 256
Même sujet. La Harpe. id.
Quinault. Vauvenargues. id.
La Fontaine. La Harpe. 257
Molière et La Fontaine. Champfort. id.
L'Auteur du Télémaque. Le cardinal Maury 258
Bossuet et Fénélon. D'Aguesseau. id.
Même sujet. La Harpe. id.
Racine et Voltaire. Le même. 259
Ducis. Onésime Leroy. id.
Dufresny et Destouches. D'Alembert. 260
Fontenelle. Thomas. id.
Buffon. La Harpe. 261
Buffon et Linnæus. Cuvier. id.
De Fontanes. Villemain. id.

CARACTÈRES MORAUX.

Le Fat. Desmahis. 263
L'Impertinent. La Bruyère. id.
L'Erudit. Le même. id.
Ménippe, ou les Plumes du Paon. Le même. 264
Gnathon, ou l'Égoïste. Le même. id.
Cliton, ou l'Homme né pour la digestion. Le même. 265
Giton et Phédon, ou le Riche et le Pauvre. Le même. id.
Le Courtisan. Le même. id.
Même sujet. L'abbé Poulle. 266
Le Fantasque. Fénélon. 267
Les Nouvellistes. Montesquieu. id.
Les Troubadours modernes. De Fontanes. 268
La Curiosité, ou les Manies. La Bruyère. id.

POÉSIE.

La Poésie. Préceptes du genre. Barthélemy. 273
Manière de faire les vers. Boileau. 274
Manière de lire les vers. François de Neufchateau. 275

NARRATIONS.

Narration poétique. Préceptes du genre. Marmontel. 277
Mort d'Hippolyte. Racine. 279
Conjuration de Cinna. Corneille. id.
Passage du Rhin. Boileau. 280
Même sujet. Corneille. 281
Louis IX explique à Joinville les causes et les effets de son expédition de Terre-Sainte. Ancelot. 281
L'Horreur des guerres civiles. Voltaire. id.
Combat de Rodrigue contre les Mores. Corneille. 282
Dernier Combat de Mithridate contre les Romains. Racine. 283
Combat de Turenne et d'Aumale. Voltaire. id.
Combat du Lutrin. Boileau. 284
Famine de Paris. Voltaire. 285
La Vaccine, ou les Regrets et le Désespoir d'une mère. Soumet. 286
Ægisthe, fils de Mérope, attaque Polyphonte au pied de l'autel où ce tyran allait épouser sa mère. Voltaire. id.
Iphigénie sauvée, et l'Oracle accompli. Racine. 287
Le Meunier Sans-Souci. Andrieux. id.
Les deux Serpents. Malfilatre. 288
Des Catacombes de Rome. Delille. id.
Procès du Sénat de Capoue. Andrieux. 289
L'Éducation d'Achille. Luce de Lancival. 290
Pélisson dans les fers. Delille. 291
Le Massacre des Français à Palerme. Casimir Delavigne. id.
Mort de Coligny. Voltaire. 292
Élévation d'Esther. Racine. id.
Éruption du Vésuve, Famine et Contagion. Castel. 293
Jugement des rois en Égypte après leur mort. Delille. 294
Vie de Jeanne d'Arc. D'Avrigny. id.
Sa Mort. Casimir Delavigne. 295
Songe d'Athalie. Racine. id.
Songe de Clytemnestre. Crébillon. 296
Songe de Thyeste. Le même. id.
Apparition du Spectre de Thyeste à Ægisthe. Le Mercier. id.
Songe d'Hamlet. Ducis. 297
Mort d'Anne de Boulen. Chénier. id.
La Mort des Templiers. Raynouard. 298
Sophocle accusé par ses fils. Millevoye. id.
L'Étape du jeune Soldat. Berchoux. id.
Le Czar à l'Hôtel des Invalides. Thomas. 299

TABLEAUX.

Préceptes du genre, et modèle d'exercice. Artifice du poëte dans son style et dans ses vers. Le Batteux. 300
Bienfaits de la Poésie. Boileau. 301
Invention et Naissance des Arts. Racine fils. id.
Philosophie de Newton. Voltaire. 302
L'Origine de l'Astronomie. De Fontanes. id.
Le Besoin, père des Arts. Boileau. id.
Les Mondes. De Fontanes. id.
Les Beaux-Arts. Delille. 303
Louis XIV et son Siècle. Voltaire. id.
Même sujet. Le Brun. id.
Les Alpes, le Jura, etc., ou les grandes Images de la Nature. De Fontanes. 304
Même sujet. Delille. id.
Le Voyageur égaré dans les neiges du Saint-Bernard. Chênedollé. 305
Le Rhône. La Harpe. id.
La Campagne au lever du soleil. Boisjolin. id.
Fin d'une belle Journée du Printemps. Michaud. 306
La Prière du soir à bord d'un vaisseau. Esménard. id.
Le Clair de Lune. Lemière. 307
Les Tombeaux aériens. Delille. id.
Les Sépulcres au Canada. Millevoye. id.
Le Paysage. La Harpe. id.
La Fontaine de Vaucluse. Delille. id.
Les Vues propres au verger. De Fontanes. 308

L'Armée de Joyeuse, l'Armée de Henri IV. Voltaire. 308
Le Dessert. Berchoux. *id.*
Le Café. Le même. 309
Même sujet. Delille. *id.*
Les Hospices. Le même. *id.*
Même sujet. Legouvé. 310
La Tendresse maternelle. Le même. *id.*
Même sujet. Millevoye. *id.*
Les Fleurs. Delille. 311
Même sujet. Lemière. *id.*
Le Printemps et les Fleurs. Roucher. 312
Même sujet. Parny. *id.*
La Rose. Le même. *id.*
Les Fleurs, et le Jardin des Plantes. De Fontanes. 313
Les Fleurs. Boisjolin. *id.*
Même sujet. Michaud. 314
Même sujet. Delille. *id.*
Les Jardins de Versailles et de Marly. Le même. *id.*
L'Élysée des Amis des hommes et des dieux dans les Jardins. Castel. *id.*
Même sujet. Delille. 315
La Tête de Méduse. Quinault. *id.*
Les Ruines. Legouvé. 316
Même sujet. Delille. *id.*
Les Empires détruits. Chênedollé. 317
L'Égypte. Esménard. *id.*
Les Pyramides d'Égypte. Delille. *id.*
L'Intérieur des Pyramides. Le P. Le Moine. 318
Les Tombeaux de Palmyre. Dorion. *id.*
Les Tombeaux de Saint-Denis. Tréneuil. *id.*
La Grèce. P. Lebrun. *id.*
La Pêche de la Baleine. Esménard. 319
L'Ivresse du Pauvre. Berchoux. *id.*
L'Automne. J-B. Rousseau. *id.*
Le Feuillage d'Automne, ou la Mélancolie. Delille. *id.*
La Chute des Feuilles. Millevoye. 320
La Mélancolie. Delille. *id.*
Le Coin du Feu. Le même. *id.*

DESCRIPTIONS.

Description poétique. Préceptes du genre. Marmontel. 322
La Poésie descriptive. Préceptes de ce genre. La Harpe. 323
L'Éden. Delille. 324
L'Apollon du Belvédère. Le même. *id.*
Origine des Fleuves. Racine le fils. 325
Le Meschacebé. Saint-Victor. *id.*
La Hollande. Thomas. *id.*
La Laponie. Rulhière. *id.*
Les Restes, les Souvenirs de l'ancienne Rome. Bertin. 326
Ruines des Côtes de Naples. Casimir Delavigne. *id.*
L'Italie et Rome, ou les Monuments antiques. Saint-Victor. 327
Les Monuments religieux et antiques. Soumet. *id.*
Constantinople. P. Lebrun. *id.*
Les Bois, les Bosquets, livrés à la cognée. Delille. 328
Le Printemps. Lemière. *id.*
Même sujet. Michaud. 329
La Ville et les Champs. Colardeau. *id.*
L'Anatomie. Thomas. *id.*
L'Herborisation. Delille. 330
L'Orage. Saint-Lambert. *id.*
Même sujet. Rosset. 331
Le Volcan sous-marin. Laya. *id.*
Le Directeur. Boileau. *id.*
Vert-Vert. Gresset. 332
Les Arbres, les Plantes, etc., de l'Équateur; Éloge de la France. Castel. 332
Les Arbres, les Fruits, les Végétaux conquis. Delille. 333
La Veillée. Saint-Lambert. 334
La Vendange. Le même. *id.*
La Chasse du Cerf. Delille. 335
Même sujet. Saint-Lambert. *id.*
Même sujet. Roucher. 336
La Chasse du Taureau sauvage. Parny. *id.*
La Ferme. Delille. 337
Le Chien. Le même. *id.*
Le Chat. Le même. 338
Le Cheval. Le même. *id.*
Même sujet. Le même. *id.*
L'Étalon. Rosset. *id.*
L'Ane. Delille. 339
L'Éléphant. Le même. *id.*
Le Castor. Le même. *id.*
Le Lion et l'Aigle. Le même. 340
Le Coq. Rosset. *id.*
Même sujet. Campenon. *id.*
Le Cygne. Delille. *id.*
Le Colibri. Le même. *id.*
Les Abeilles. Le même. 341
Le Papillon. Le même. *id.*
Le Ver-Luisant. Le même. *id.*
Les Fourmis. Le même. *id.*
Le Serpent. Le même. 342
Les Coquillages. Le même. *id.*
Les Monstres marins et leurs Combats. Le même. *id.*

DÉFINITIONS.

Définition poétique. Préceptes du genre. Marmontel. 344
La Bible. De Fontanes. 345
L'Ange gardien. De Lamartine. 346
L'Honneur. Boileau. *id.*
La Véritable et la Fausse Dévotion. Molière. *id.*
La Raison. Voltaire. *id.*
L'Histoire. J.-B. Rousseau. 347
Même sujet. Legouvé. *id.*
La Monarchie et l'État populaire. Corneille. *id.*
La République et la Monarchie. Voltaire. *id.*
Devoirs d'un Roi. La Motte-Houdart. *id.*
Le Législateur. Laya. 348
Les différents Ages. Boileau. *id.*
Même sujet. Delille. *id.*
Lucain ou l'Enthousiasme du Poëte. Legouvé. 349
L'Idylle ou l'Églogue. Boileau. *id.*
L'Églogue et l'Idylle. Gresset. *id.*
L'Élégie. Boileau. 350
La Peinture. La Fontaine. *id.*
L'Art du Peintre, décrit par le Poëte. Collin-d'Harleville. *id.*
La Forêt. Chateaubriand. *id.*
La Chimie. Lemière. *id.*
L'Imprimerie. A. Bignan. 351
Les Sciences naturelles. Colardeau. *id.*
L'Amitié. Voltaire. *id.*
L'Espérance et le Sommeil. Le même. *id.*
L'Esprit. La Chaussée. *id.*
L'Esprit de Parti. Chabanon. *id.*
Même sujet. Bert et Onésime Leroy. 352
Les Bureaux d'Esprit. Desmahis. *id.*

FABLES.

Fable. Préceptes du genre. Marmontel. 353
La Fable et la Vérité. Florian. 355
Le Chêne et le Roseau. Modèle d'exercice. La Fontaine développé par Le Batteux. 356

Autre Développement. Bernardin de Saint-Pierre. 357
Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes. Modèle d'exercice. La Fontaine développé par Le Batteux. 358
Les Sacs des Destinées. La Motte. id.
Le Miroir. Richer. 359
Le Livre de la Raison. Aubert. id.
Le Miroir. Le même. id.
L'Histoire. Boissard. 360
La Linotte. Dorat. id.
Les Métamorphoses du Singe. Le Bailly. id.
L'Aveugle et le Paralytique. Florian. id.
Le Château de Cartes. Le même. 361
Le Chameau et le Bossu. Le Bailly. id.
Le Fleuve. Arnoult. id.
L'Aigle et le Serpent. Le Bailly. 362
Le Trône de neige. De Stassart. id.
Le Sage et le Conquérant. Le Bailly. id.
L'Alouette et ses petits, avec le Maître d'un champ. La Fontaine. id.
Le Philosophe scythe. Le même. 363

ALLÉGORIES.

Allégorie. Préceptes du genre. Marmontel. 364
La Fable et l'Allégorie. Boileau. 365
Même sujet. Corneille. id.
Les Divinités poétiques. J.-B. Rousseau. 366
Apologie de la Fable. Voltaire. id.
Même sujet. De Fontanes. id.
Même sujet. Delille. 367
Emploi de la Fable. Le même. id.
Le Dieu du Goût. Voltaire. id.
Le Véritable et le Faux Honneur. Boileau. id.
La Chevalerie. Alex. Soumet. 368
L'Histoire. Thomas. id.
Le Sommeil et sa Cour. La Fontaine. 369
L'Imagination. Chênedollé. id.
La Nature. Delille. id.
L'Étude et la Méditation. Thomas. id.
Le Temple du Soleil. Dorion. 370
La Renommée. J.-B. Rousseau. id.
Même sujet. Voltaire. id.
La Louange et la Critique. La Motte. id.
L'Amitié. Voltaire. id.
La Faveur. Gresset. 371
L'A-Propos. Rulhière. id.
Le Don du Contre-Temps. Le même. id.
La Nouveauté. Delille. 372
La Frivolité. André Chénier. id.
La Déesse aux Vapeurs et sa Cour. Voltaire. id.
Le Génie du Désert. Dorion. id.
L'Envie et son Antre. J.-B. Rousseau. 373
Même sujet. Voltaire. id.
Même sujet. Le même. id.
La Calomnie. J.-B. Rousseau. id.
La Chicane. Boileau. id.
Le Travail. Voltaire. 374
La Folie et l'Amour. La Fontaine. id.
La Liberté. Voltaire. id.
L'Hypocrisie. J.-B. Rousseau. 375
La Religion. Voltaire. id.
Sixte-Quint et la Politique. Le même. id.
Le Palais des Destins. Le même. id.
Même sujet. Dorat. id.
Le Temple et le Trône de l'Opinion. Rulhière. id.
Le Temple de la Tragédie. Dorat. 376
Même sujet. La Harpe. id.
La Tragédie. Thomas. id.
La Comédie. Le même. 377
Le Tableau allégorique, ou le Peintre, le Nouvelliste, le Capitaine corsaire et le Médecin. Le Bailly. 377

MORALE RELIGIEUSE, OU PHILOSOPHIE PRATIQUE.

Existence de Dieu. Voltaire. 378
Essence et Majesté de Dieu. Le même. id.
Dieu et son Essence. Le Brun. id.
Même sujet. De Lamartine. id.
Preuves physiques de l'existence de Dieu. Racine le fils. 379
La Prière. De Lamartine. id.
Instinct paternel et maternel des Oiseaux. Racine le fils. id.
Même sujet. Delille. 380
Les Insectes. Racine le fils. id.
L'Homme. Le même. 381
Misère de l'Homme. Levavasseur. id.
Harmonies du Monde physique. Delille. 382
Preuves morales de l'Existence de Dieu. Racine le fils. id.
L'Immortalité de l'Ame. Le même. id.
Même sujet. Voltaire. 383
La Conscience. Racine le fils. id.
Même sujet. Voltaire. id.
Rien n'est beau que le Vrai. Boileau. 384
Bornes des Recherches philosophiques. Voltaire. id.
Rois et sujets. Le Franc de Pompignan. 385
Influence d'un bon ou d'un mauvais gouvernement. Le même. id.
La Rébellion et ses Suites. La Soumission aux princes et aux lois. Le même. 386
Aux enfants des Souverains. Le P. Lombard. id.
L'Éducation des Filles. Casimir Bonjour. 387
Aidons-nous mutuellement. Voltaire. id.
Douceur de la Vie champêtre. Racan. id.
Amour de la Retraite. La Fontaine. 388
La Retraite. Casimir Delavigne. id.
La Paix des Champs et l'Agitation des Villes. Lemière. id.
L'Homme de bon sens. Casimir Delavigne. 389
Le Sage. La Fontaine. id.
Le Testament de Delille. Delille. id.
L'Art de jouir. Voltaire. id.
Même sujet. Gresset. 390
L'Amitié. Ducis. id.
Même sujet. Desmahis. id.
Le Duel. Le même. 391
L'Estime, l'Union, qui doivent régner entre les Hommes de talent. Voltaire. id.
Utilité des Ennemis. Boileau. id.
Même sujet. J.-B. Rousseau. 392
Aux Nymphes de Vaux, *ou* l'Inconstance de la Fortune. La Fontaine. id.
Les Malheurs de la Méfiance. Delille. id.
Les Religions antiques. Le même. 393
La Providence. Parny. 394
La Bienfaisance, les Vertus, seuls biens impérissables. Le Franc de Pompignan. id.
Respect des Romains pour les Morts. Roucher. 395
Images et Monuments de deuil dans les jardins. Delille. id.
Le Cimetière de campagne. Legouvé. 396
Le Jour des Morts. Lemière. id.
Le Jour des Morts à la Campagne. De Fontanes. id.
Le Jour des Morts. Delille. 397
La Mort. Le même. 398

MORCEAUX LYRIQUES.

Préceptes du genre. Marmontel. 399

Existence de Dieu. J.-J. Rousseau. 400
Modèle d'exercice. La Harpe. 401
L'Inspiration, *ou* l'Enthousiasme lyrique. Modèle d'exercice. Le même. 402
Hymne au Soleil. Baour-Lormian. 403
Même sujet. Dorion. 404
Même sujet. De Lamartine. *id.*
Punition de Babylone. Racine le fils. *id.*
Prophétie de Joad. Racine. *id.*
David pleure la mort de Saül et de Jonathas. Le Franc de Pompignan. 405
Moïse sauvé des eaux. Victor Hugo. *id.*
La Fille de Jephté. C. L. Mollevault. 406
A un Père, sur la mort de sa Fille. Malherbe. *id.*
Le Génie des Tempêtes. La Harpe. 407
Chœur d'Athalie. Racine. *id.*
Chœur d'Esther. Le même. 408
Bonheur du Peuple sous un bon Roi. Le même. *id*
La Statue de Henri IV. Victor Hugo. 409
Les Géants vaincus. Quinault. *id.*
Cantate. Bacchus. J.-B. Rousseau. *id.*
A Philomèle. Le même. 410
Fontenay. Chaulieu. *id.*
Aveuglement des Hommes. J.-B. Rousseau. 411
La mort de J.-B. Rousseau. Le Franc de Pompignan *id.*
Modèle d'exercice. La Harpe. 412
Derniers Moments d'un Jeune Poëte. Gilbert. *id.*
La Jeune Captive. André Chénier. 413

DISCOURS ET MORCEAUX ORATOIRES.

Éloquence poétique. Préceptes du genre. Marmontel. 414
L'auteur dramatique durant la première représentation de sa pièce. Piron. 415
Imprécations de Camille. Corneille. *id.*
Imprécations d'Athalie. Racine. 416
Désespoir de Didon, et ses Imprécations contre Énée. Le Franc de Pompignan. *id.*
Désespoir de Médée. Longepierre. *id.*
Médée évoque les Furies et les Divinités infernales. Le même. *id.*
Fureur d'Hermione. Racine. 417
Modèle d'exercice. La Harpe. *id.*
Philoctète conjure Pyrrhus de l'arracher à l'affreux abandon où il est réduit dans l'île de Lemnos. Le même. 418
Phocas entre Héraclius et Martian. Corneille. *id.*
Le Grand Prêtre Joad au jeune roi Joas, contre les dangers de la flatterie. Racine. 419
Louis IX, menacé de la mort par le soudan d'Égypte, donne à Philippe son fils ses dernières instructions. Ancelot. *id.*
Lusignan à sa Fille, pour la ramener à la religion de ses Pères. Voltaire. *id.*
Modèle d'exercice. La Harpe. 420
Eustache de Saint-Pierre aux Chefs des Bourgeois de Calais. Du Belloy. *id.*
Manlius répond aux reproches du Consul Valérius. La Fosse. 421
Hippolyte demande à son père la permission de s'éloigner, pour l'imiter ou périr. Racine. *id.*
Achille brave l'Oracle qui menace sa tête, et préfère la gloire à la vie. Le même. *id.*
Ulysse emploie tout son art pour déterminer Agamemnon à sacrifier le sang de sa fille à la gloire de la Grèce. Le même. 422
Rutilius rend compte à Manlius de l'état de la conjuration. La Fosse. *id.*
Thésée reproche à Hippolyte le crime dont Phèdre l'accuse. Racine. *id.*
Réponse d'Hippolyte. Le même. 423
Marius dans les marais de Minturnes. Arnault. *id.*
Trouble et Remords de Clytemnestre. Voltaire. *id.*
Remords de Phèdre. Racine. 424
Modèle d'exercice. La Harpe. *id.*
Trouble et agitation d'Auguste sans cesse en butte aux conspirations. Corneille. *id.*
Clémence d'Auguste. Le même. 425
Modèle d'exercice. La Harpe. 426
Oreste à Pylade, résolu de donner sa vie pour son ami. La Touche. 427
Le Paysan du Danube au Sénat romain. La Fontaine. *id.*
Fureurs d'Oreste. Racine. 428
Même sujet. La Touche. *id.*
Même sujet. Voltaire. *id.*
Même sujet. Crébillon. 429
La Mollesse conjure la Nuit de lui conserver son dernier asile. Boileau. *id.*
La Discorde, sous les traits du vieux Sidrac, ranime ses compagnons effrayés. Le même. *id.*
Cléopâtre s'animant à son dernier forfait. Corneille. 430
Sémiramis fait connaître aux Grands et au Peuple le Héros qu'elle choisit pour époux. Voltaire. *id.*
Oreste, au nom des Grecs, demande à Pyrrhus de leur livrer le fils d'Hector. Racine. *id.*
Réponse de Pyrrhus. Le même. 431
Iphigénie soumise aux ordres de son père et à la volonté des Destins. Le même. *id.*
Modèle d'exercice. La Harpe. *id.*
Reproches de Clytemnestre à Agamemnon. Elle lui déclare la résolution où elle est de périr avant d'abandonner sa fille à Calchas. Racine. 432
Agrippine reproche à Burrhus de retenir Néron son fils dans une indigne dépendance. Le même. *id.*
Réponse de Burrhus. Le même. 433
Agrippine reproche à Néron son ingratitude. Le même. *id.*
Burrhus, retraçant à Néron la gloire et le bonheur de ses premières années, s'efforce d'arracher de son cœur sa haine contre Britannicus. Le même. 434
Melvil à la reine Élisabeth, pour la détourner du meurtre de Marie Stuart. P. Le Brun. *id.*
Mahomet à Zopire, sur les projets et le but de son ambition. Voltaire. 435
Modèle d'exercice. La Harpe. *id.*
Mathan avoue à Nabal son ambition, ses crimes et ses remords. Racine. 436
Orgueil et vengeance d'Aman. Le même. 437
Esther implore la clémence d'Assuérus en faveur des Juifs. Le même. *id.*
Plaintes et Reproches de Marie Stuart à Élisabeth. P. Le Brun. 438
Abandon, Désespoir et Terreur de Néron. Legouvé. *id.*
Mithridate vaincu déclare à ses fils son projet de marcher sur Rome. Racine. *id.*
Modèle d'exercice. La Harpe. 439
Potier aux États de la Ligue. Voltaire. 440
Harold, aux Grecs armés pour la liberté. Lamartine. 441
Léonidas aux trois cents Spartiates. Pichat. *id.*
La Statue de Corneille. Casimir Delavigne. 44[illegible]

DIALOGUES.

Dialogue poétique. Préceptes du genre. Marmontel. 44[illegible]

Félix et Pauline. CORNEILLE. 444
Agamemnon et Iphigénie. RACINE. 445
Modèle d'exercice. LA HARPE. id.
Athalie et Joas. RACINE. 446
Anne de Boulen et Élisabeth sa fille. CHÉNIER. 447
Trissotin et Vadius. MOLIÈRE. 448
Valère et Hector. REGNARD. 449
Dubiange, Frontin, et, dans la scène suivante, Eugène. Onésime LEROY. 450

CARACTÈRES OU PORTRAITS ET PARALLÈLES.

Portraits, etc. Préceptes du genre. MARMONTEL. 452

CARACTÈRES POLITIQUES.

Thémistocle. FONTANES. 453
Aristide. Le même. id.
Le Français et l'Anglais. THOMAS. id.
Coligny. VOLTAIRE. 454
Henri de Guise, le Balafré. Le même. id.
Mayenne et d'Aumale. Le même. id.
Mornai. Le même. 455
Philippe II et Sixte-Quint. Le même. id.
Catherine de Médicis. Le même. id.
Élisabeth et l'Angleterre. Le même. id.
Cromwell. THOMAS. 456
Richelieu. Le même. id.
Richelieu et Mazarin. VOLTAIRE. id.
Condé. THOMAS. id.
Turenne. Le même. id.
Luxembourg. Le même. id.
Louvois. Le même. 457
Le prince Eugène. Le même. id.

CARACTÈRES LITTÉRAIRES.

Isaïe. CHÊNEDOLLÉ. id.
Pindare. LE BRUN. 458
Homère. BOILEAU. id.
Même sujet. LAMARTINE. id.
Homère et Virgile. 459
Virgile et Homère, dans la poésie didactique. LA HARPE. id.
Les trois Tragiques Grecs. COLLIN-D'HARLEVILLE. 460
Les trois Tragiques Français. Le même. id.
Les Satiriques. BOILEAU. 461
Horace. MARMONTEL. id.
Michel-Ange, *ou* la Renaissance des Arts. CHÊNEDOLLÉ. id.
Raphaël. GIRODET-TRIOSON. 462
Les Poëtes du Siècle de Louis XIV. RACINE le fils. id.
Boileau, peint par lui-même. 463
La Comédie, *ou* Molière. J.-B. ROUSSEAU id.
Molière. MARMONTEL. 464
Même sujet. DEILLE. id.
Quinault. MARMONTEL. id.
La Fontaine. Le même. 465
Même sujet. DELILLE. id.
Même sujet. CHAUSSARD. id.
Bossuet. CHÊNEDOLLÉ. id.
Descartes. 466
Newton. DELILLE. id.
Fontenelle. BERNIS. id.
L'Arioste. DELILLE. 467
Le Tasse. Le même. id.

CARACTÈRES MORAUX.

La Femme savante et la précieuse. BOILEAU. id.
Les Femmes savantes. MOLIÈRE. 468
Le Misanthrope. Le même. id.
Le Philanthrope. Le même. id.
Le Frondeur. ROYOU. 469
Le Pessimiste. COLLIN-D'HARLEVILLE. id.
L'Optimiste. Le même. id.
Le Joueur. REGNARD. 470
L'Agioteur. Casimir BONJOUR. id.
Le Métromane. PIRON. id.
Les Philosophes de l'antiquité. RACINE le fils. id.
Le vrai Philosophe. DESTOUCHES. 471
Le faux Philosophe. PALISSOT. id.
Les véritables Philosophes. DESMAHIS. id.
Les faux Philosophes. Le même. 472
L'Inconstant. COLLIN-D'HARLEVILLE. id.
L'Irrésolu sur le choix d'un état. Onésime LEROY. id
Les Châteaux en Espagne. COLLIN-D'HARLEVILLE. id.
Le Négociant. Casimir BONJOUR. 473
Le Châtelain. GRESSET. id.
Le Disputeur. RULHIÈRE. 474
Le Monde. DESMAHIS. id.
Même sujet. GRESSET. id.
Sociétés de Paris. Le même. 475
La Province et Paris. COLLIN-D'HARLEVILLE. id.
Paris. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU. id.
La Vie de la Province. DESMAHIS. id.
La vie de Paris. Le même. id.
Le Parleur à prétention. DELILLE. 476
Le Fat ignorant. GRESSET. id.
Le Méchant. Le même. id.
Modèle d'exercice. LA HARPE. 477
Le Médisant. GOSSE. id.
Les Mœurs de Sybaris. COLARDEAU. 478
L'Homme blasé. GRESSET. id.
Réponse, *ou* l'Emploi de la Vie. Le même. id.
La Jeunesse du Jour. COLLIN-D'HARLEVILLE. id.
L'Érudit DELILLE. 479

APPENDICE.

NARRATIONS.

Mort de mademoiselle de Tournon. MARGUERITE DE VALOIS. 481
Une partie de Trictrac. HAMILTON. 482
Lysimaque. MONTESQUIEU. 483
L'Abenaki. SAINT-LAMBERT. 484
La Diète de Varsovie en 1740. RULHIÈRE. 485
Exécution de Charles Ier, roi d'Angleterre. GUIZOT. 486
Récit d'un voyageur en Calabre. P.-L. COURIER. 487
La bataille de Hastings. THIERRY. 488
La Fête de la Fédération. THIERS. 489
Passage de la Bérésina. SÉGUR. 490

TABLEAUX.

Le Printemps. AMYOT. 492
Les Missionnaires. FÉNÉLON. id.
La Nuit. FONTENELLE. id
La mort du Taureau. P. MÉRIMÉE. 493
La Rade de Brest. EUGÈNE SUE. 494
Départ des Croisés après le Concile de Clermont. MICHAUD. 494

DESCRIPTIONS.

Un Tableau de Raphaël. DUPATY. 496
Incendie de la Subarra, Quartier de Rome. ALEX. GUIRAUD. 497
De l'Influence des Climats. COUSIN. id.

Le Château de Chambord. ALFRED DE VIGNY. 498
Description de la maison de Claës. DE BALZAC. 499

DÉFINITIONS.

De l'Amitié. MONTAIGNE. 501
La vraie et la fausse Grandeur. LA BRUYÈRE. 502
De la Vengeance. DE LA RUE. *id.*
Ce que c'est que l'Harmonie. CONDILLAC. 503
La vérité du Caractère. MADAME NECKER DE SAUSSURE. 503
La Gloire et la Réputation. COUSIN. 504
Du Drame. VICTOR HUGO. 505

FABLES ET ALLÉGORIES.

Le règne de la Terreur en France d'après Tacite. MIGNOT. 506

MORALE RELIGIEUSE, OU PHILOSOPHIE PRATIQUE.

Utilité des bonnes œuvres. ABBADIE. 507
De la magnificence de l'Univers. MALLEBRANCHE. *id.*
Minuit. X. DE MAISTRE. 508
L'homme au milieu de la Création. N.-A. DE SALVANDY. *id.*
L'union entre les hommes. DE LAMENNAIS. 510
La Tolérance. DE LAMENNAIS. 511
Pensées de divers auteurs. *id.*

LETTRE.

A la femme de l'amiral Brueys. BONAPARTE. 514

DISCOURS ET MORCEAUX ORATOIRES.

Exhortation pour les Enfants trouvés. VINCENT DE PAULE. 515
La Banqueroute. MIRABEAU. *id.*
Réplique de Vergniaud, membre de l'assemblée constituante, au girondin Brissot. CHARLES NODIER. 516
Fragment d'un Discours sur la Loi du Sacrilége, proposée en France en 1825. ROYER-COLLARD. 517
Proclamations du général Bonaparte à ses soldats.
Dernière allocution de Napoléon à sa garde. 519

PÉRORAISONS.

Fragment du Discours d'Ouverture de l'Université libre de Bruxelles. A. BARON. 520

DIALOGUES.

L'Avare. PIERRE DE LARIVEY. 522
Une scène du Grondeur. BRUEYS. 523

CARACTÈRES POLITIQUES.

Le cardinal de Richelieu. LE CARDINAL DE RETZ. 525
La duchesse de Bourgogne. SAINT-SIMON. *id.*
Opinion sur Colbert. MICHELOT. 526

CARACTÈRES LITTÉRAIRES.

Démosthènes. A. BARON. 528
Shakspeare. VILLEMAIN. *id.*
Barnave et Mirabeau. VICTOR HUGO. 529

CARACTÈRES MORAUX.

Physcon. DE LAMENNAIS. 531
Nazon. Le même. *id.*

POÉSIE.

NARRATIONS.

Conjuration de Manlius. LAFOSSE. 533
Le Trésor et les trois Hommes. CH. NODIER. 533
Mort de Roland. A. DE VIGNY. 534
Les souvenirs du peuple. BÉRANGER. *id.*
Mort de Psicharpax. BOIVIN. 535
Le Lion de Florence. MILLEVOYE. 536
Laocoon. BARTHÉLEMY. *id.*

TABLEAUX.

Le vaisseau le Vengeur. E. D. LE BRUN. 537
La pauvre Fille. ALEX. SOUMET. *id.*
La mendiante. Mme AMABLE TASTU. *id.*
Le Mirage. BARTHÉLEMY et MÉRY. 538
Le Tyrol. ALFRED DE MUSSET. *id.*
Joies du Ciel. BARBIER. 539

DESCRIPTIONS.

Les Laboureurs. DE LAMARTINE. 540
Promenade. SAINTE-BEUVE. *id.*
Le Presbytère. DE LAMARTINE. 541
Le Lépreux. Mme DESBORDES-VALMORE. 542

DÉFINITIONS.

La Calomnie. M.-J. CHÉNIER. 543
La Langue française. ANDRÉ CHÉNIER. *id.*
Le Paria. CASIMIR DELAVIGNE. *id.*

FABLES.

Les Animaux malades de la peste. LA FONTAINE. 544
L'âne constitutionnel. *id.*
Les deux Pigeons. LA FONTAINE. *id.*
La Feuille. ARNOULT. 545
Les trois Zones. Le même. *id.*

MORALE RELIGIEUSE.

Dieu et sa Puissance. ROTROU. 546
La Prière pour tous. VICTOR HUGO. *id.*
L'immortalité de l'âme. SAINT-VICTOR. 547
De Désespoir. LAMARTIN . *id.*
La mort de l'Enfant. L. ALVIN. 548

MORCEAUX LYRIQUES.

Madame Deshoulières à ses enfants. 550
Le montagnard Émigré. CHATEAUBRIAND. *id.*
Chœur du Paria. CASIMIR DELAVIGNE. 551
La sainte Alliance des peuples. BÉRANGER. 552
Le Vallon. DE LAMARTINE. 553

DISCOURS ET MORCEAUX ORATOIRES.

Épitre au Roi, pour avoir été dérobé. CLÉMENT MAROT. 554
Armide ne peut se résoudre à tuer Renaud. QUINAULT. *id.*
Sylla abdique la Dictature. DE JOUY. 555
Cnéius à Pison. CHÉNIER. *id.*

DIALOGUES.

Montaigu fait le récit de la Mort cruelle de ses enfants. DUCIS. 556
Le duc et Danville. CASIMIR DELAVIGNE. *id.*
Danville et Bonard. Le même. 557

CARACTÈRES LITTÉRAIRES.

Homère. DUCIS. 559
Le Dante. AUG. BARBIER. *id.*

CARACTÈRES MORAUX.

Le mauvais plaisant. LEBRUN. 560

FIN DE LA TABLE.








LIBRARY OF CONGRESS
0 022 204 675 0